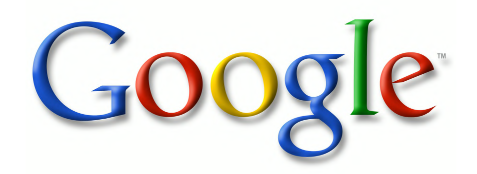
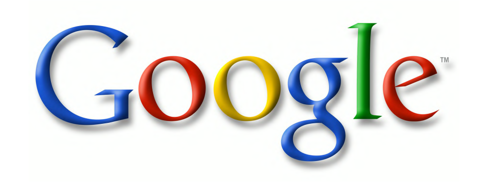





Princeton University Library
32101 063849622


VET TES TAMEN
NOV TAM TVM
Dei
Sub Numine
Viget

Annales
des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ANNALES
DES
Sciences Psychiques

PUBLICATION MENSUELLE ILLUSTRÉE

Consacrée aux Recherches Expérimentales et Critiques sur les Phénomènes de TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, etc.

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES



XXIIIe ANNÉE -- 1913



PARIS - Boulevard Péreire, 175, - PARIS

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

23e Année | Janvier 1913 | N° 1

Le Débat sur les Chevaux d'Elberfeld

L'Exposé d'un nouveau Témoin : le Dr ROBERT ASSAGIOLI

M. MARCEL MANGIN pour l'Hypothèse Télépathique

M. le Dr Robert Assagioli, qui est allé à Elberfeld en même temps que le Dr William Mackenzie, vient de publier dans la Revue *Psiche*, de Florence, dont il est le rédacteur en chef, les impressions qu'il a rapportées de l'étude des chevaux de M. Krall. *Psiche* est dirigée par le Dr Morselli, professeur de neurologie à l'Université de Gênes, et le Dr De Sanctis, professeur à l'Université de Rome.

Nous croyons utile de reproduire ici plusieurs passages de cet article qui contiennent des observations qui ne se trouvaient pas, au moins aussi complètement, dans la conférence de M. de Vesme, publiée dans notre numéro de décembre, et qui sont susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Comment on apprend a compter aux chevaux. — La méthode Berlitz pour l'enseignement des langues.

Après lui avoir enseigné différents commandements comme : droite, gauche, haut, bas, etc. von Osten commença un véritable « enseignement intuitif » des chiffres au moyen de quilles.

Le maître plaçait une quille debout devant le cheval ; puis, s'agenouillant, il prenait et levait une des pattes antérieures du cheval, puis la baissait en faisant sonner le sabot sur le sol. En même temps, il indiquait de sa main libre la quille, et disait : « *Un* ». Après quelques semaines il continua avec 2, 3, et davantage de quilles, et obtint peu à peu que le cheval *comptât*, c'est-à-dire frappât sur demande avec son sabot le nombre de coups correspondants au chiffre prononcé. Quand le cheval sut compter jusqu'à 15 environ, von Osten lui apprit l'addition.

Il préparait par exemple quatre petites quilles sur une table, puis deux autres quilles, un peu éloignées des premières, cachées par une cassette. Puis il disait au cheval : « *Hans*, quatre et deux font six ». En même temps, tandis qu'il prononçait la parole *et*, il levait la cassette et découvrait les deux quilles. Après quelque temps, le cheval montra avoir appris ; c'est-à-dire qu'il commença à battre correctement le *total* des additions qui lui étaient proposées.

Ainsi, continuant toujours la même méthode générale, et ne modifiant qu'avec opportunité sa technique selon les cas, von Osten apprit à *Hans* les autres opérations arithmétiques et la signification d'un grand nombre de mots. Puis il passa à l'enseignement de la lecture, d'abord des chiffres, puis des lettres de l'alphabet, que le cheval apprit à connaître à l'aide d'une table où chaque lettre correspondait à un nombre donné de coups. Le cheval fit des progrès toujours plus rapides, véritablement surprenants, et l'on peut dire qu'après deux ans d'étude, il comprenait une partie de la langue allemande d'une manière analogue à celle d'une personne instruite au moyen d'une méthode du type Berlitz. Mais si les résultats se trouvaient aussi extraordinaires, la forme et l'*intensité* de l'enseignement ne l'étaient pas moins.

« Chaque jour, matin et soir — écrit M. Krall — le maître travaillait avec son disciple. Soit que les rayons du soleil fussent cuisants, soit que de forts tourbillons d'automne soulevassent la poussière de la cour, soit que la rigueur de la gelée hivernale fît coller les carottes aux doigts — rien n'influençait le maître. Avec une infatigable résistance et une inébranlable application, il continuait son pénible enseignement. »

C'est *en cela* surtout que consiste le simple secret des résultats merveilleux obtenus par von Osten, puis par Krall. Et ceci montre une fois de plus, avec une évidence particulière, toute la valeur des *dons moraux* dans la recherche

scientifique. Il ne suffit pas, il n'est pas besoin d'être docteur ou professeur pour faire progresser la science. Il n'est même pas, le plus souvent, besoin d'une intelligence extraordinaire. Un certain sens critique, une manière de procéder méthodique suffisent ordinairement très bien. Mais très souvent, lorsqu'il s'agit de recherches longues, fastidieuses et de nature incertain, de résultats inattendus, étranges et contrastant avec les ides dominantes — comme en ce cas des chevaux, comme dans le champ obscur des phénomènes médiumniques — il faut surtout de la ténacité, de l'enthousiasme, du mépris du ridicule, et de l'*esprit de sacrifice*.

Après quelques mois, au printemps 1905, von Osten reçut une visite qui devait avoir une importance sur la suite des événements. M. Karl Krall, de Elberfeld, bijoutier de profession, mais culteur passionné des problèmes scientifiques, avait suivi avec une grande curiosité les aventures de *Hans le savant* et n'était pas resté entièrement convaincu du bien-fondé du verdict de la seconde Commission. Il voulut alors se former une opinion indépendante en assistant en personne aux expériences. Celles-ci éveillèrent à tel point son intérêt, qu'il fit durant l'été maintes visites à von Osten et prit une part active à l'organisation de nouvelles recherches.

Naturellement, la première tâche des expérimentateurs était celui de contrôler la vérité des affirmations de la seconde Commission. Dans ce but, ils appliquèrent à la tête de *Hans* d'énormes œillères, qui empêchaient le cheval de voir les assistants. Au commencement, les résultats semblèrent confirmer ceux sur lesquels la Commission avait basé sa négation de l'intelligence de *Hans*. Effectivement, les réponses du cheval, en ces conditions, étaient toutes fausses.

Ces résultats négatifs durèrent plusieurs semaines. Mais von Osten et Krall eurent une patience et une tenacité plus grande que les Commaissaires, et en furent récompensés. En effet, lorsqu'il se fut enfin habitué au nouvel et incommode appareil, Hans commença à donner des réponses exactes *tout en n'étant pas à même de voir les expérimentateurs*. En outre, tandis que M. Pfüngst affirmait que si l'interrogatoire avait lieu à une distance de plus de 4 mètres et demi, aucun résultat positif n'était plus obtenu, von Osten et Krall obtinrent peu à peu des réponses justes en se plaçant à des distances toujours plus grandes du cheval, et jusqu'à *huit* mètres (tout ce qui était possible, vu les dimensions de la cour).

Il n'y avait plus de doute : le cheval n'obéissait pas à des signaux visifs. Toutes autres espèces de signaux avaient été exclues par Pfüngst, lui-même: il était donc démontré que les réponses du cheval étaient le produit de son activité psychique indépendante.

MM. von Osten et Krall, instruits par ce qui était arrivé avec les Commissions scientifiques, crurent bon de ne pas refaire tout de suite la *via crucis* de la constatation « officielle » des faits découverts par eux, et préférèrent continuer pour leur propre compte à faire de nouvelles expériences de différentes espèces. M. Krall, par exemple, entreprit une intéressante série de recherches sur les organes des sens du cheval, non sans avoir à vaincre les vives résistances de von Osten, qui, après le verdict de la seconde Commission, avait conçu une violente antipahite — non certes justifiée, mais humainement très compréhensible — pour tout instrument et appareil scientifique.

Malgré cette difficulté et différentes autres, Krall put recueillir une moisson de résultats assez importante. Ainsi, en mesurant l'acuité visive du Hans avec les types de Suellen dont on se sert pour les hommes, il trouva que, contrairement à ce que l'on croyait, le cheval possède une vue extrêmement fine, dont l'acuité est environ deux fois et demie celle de l'homme. De même, les autres sens du cheval se montrèrent d'une finesse extraordinaire. Un détail curieux et remarquable pour les psychologues est que le cheval ne subit pas les illusions optiques qu'on tenta de provoquer en lui, en lui montrant les figures géométriques bien connues qui génèrent chez l'homme les illusions en question.

Une série d'expériences encore plus intéressantes fut faite pour étudier directement l'intelligence de Hans et sa compréhension du langage humain. On put par exemple faire comprendre au cheval la différence entre *comprendre* un ordre et l'*exécuter*. Je rapporterai d'une manière détaillée un exemple de ce genre, tel que Krall le raconte.

Von Osten présente à Hans une tablette sur laquelle est écrite la parole *unten* (sous) et dit au cheval : « Comprends-tu ceci ? » Le cheval répond : « Oui ». — « Alors fais ce qui est dit ici ». — Hans abaisse sa tête. Puis von Osten présente au cheval une autre tablette sur lequel le mot *links* (gauche) est tracé, et demande : Comprends-tu ceci ? » — Le cheval tourne la tête à gauche. Alors Von Osten lui dit, tout en colère : « Non, tu ne dois pas *faire* ce qui est écrit : tu dois dire si tu le *comprends* ». — Hans répond : « Oui ». — « Alors, fais-le », ajoute von Osten. — Hans tourne la tête à gauche.

Pour plus de sûreté, on fait tout de suite une expérience de contrôle. V. O. présente au cheval une tablette sur laquelle est écrite la parole *left*

(gauche en anglais), et demande : « Comprends-tu ceci ? « — « Non », répond Hans. — « Fais ce qui est écrit », ordonne v. O. — Hans demeure immobile. V. O. répète la demande ; alors le cheval s'en va et fait un tour dans la cour, ce qui constitue, par expérience, un signe de mauvaise humeur.

Durant de longues séries de recherches, qui durèrent, avec plusieurs interruptions, de 1905 à 1908, les expérimentateurs recueillirent — et dans une mesure bien supérieure à ce qu'ils eussent pu espérer — une quantité de faits de grande valeur psychologique sur le tempérament, l'humeur, l'obstination de *Hans*. Tandis que le cheval donnait des preuves d'intelligence plus grande, son caractère devenait à mesure plus rebelle et plus ombrageux. Ce qui contribua à ce résultat fut certainement la manière d'agir de von Osten, qui, tout en possédant de grandes qualités d'instructeur, avait aussi de graves défauts. Il était impatient et irascible et, souvent, prolongeait les expériences à un tel point que celles-ci devenaient de plus en plus antipathiques au cheval. Parfois, les soi-disantes « erreurs » de *Hans* avaient un caractère tel à se dénoncer comme les résultats d'une « mauvaise volonté » délibérée. Très souvent, écrit Krall (1) on vit se produire des épisodes du type suivant :



LA TÊTE IMPRESSIONNANTE DE " MUHAMED "
le génie de la troupe chevaline d'Elberfeld.

Un jour, Hans répondit pendant une demi-heure de suite, frappant tous les chiffres, de 1 à 12, excepté le 4, qui était justement le chiffre demandé. Cependant, lorsque Krall lui dit : « Hans, si tu réponds à présent comme il faut, tu iras à l'écurie », le cheval frappa immédiatement 4 coups !

...Dans ses tentatives variées et répétés pour rendre le cheval docile, Krall nota ensuite un fait qui, non seulement est une utile donnée technique, mais qui a une valeur plus générale : c'est que la méthode qui donna les meilleures résultats fut celle des agissements affectueux et de la bonté.

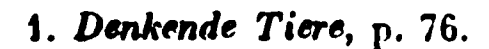
En attendant, von Osten, vieux, fatigué et rendu amer par les événements, s'était retiré à la campagne dès 1907, laissant à Krall le soin de continuer les expériences.

Le courageux pionnier d'une nouvelle éclaircie dans la psychologie animale, le découvreur de faits scientifiques d'une importance encore insoupçonnée, mourut dans sa solitude le 29 juin 1909 sans pouvoir jouir des fruits de l'œuvre à laquelle il avait consacré tant de sa vie. C'est la vieille histoire de tant de précurseurs : *Sic vos, non vobis...*

... Pour l'enseignement des opérations arithmétiques, Krall se servit d'abord d'un instrument spécial : le *Scheiderische Schiebe-Rechenknecht*, qui consiste en un rectangle de bois muni de deux cannelures dans lesquelles glissent des points colorés ; il a en outre un écran qui permet de couvrir les points dont on ne se sert pas : il s'agit au fond d'une espèce de boulier perfectionné. Le maître se servit aussi plusieurs fois de tables de multiplication et de division variées d'un usage courant dans les écoles, et surtout de l'écriture au tableau noir.

Les détails techniques de la méthode et de l'enseignement graduel des chevaux sont malaisés à résumer ; je renverrai donc pour cela à la relation très étendue et si intéressante qu'on trouvera dans le livre de Krall (1).

Pour donner une idée très approximative de la méthode, je citerai quelques exemples.



1. *Denkende Tiere*, p. 76.

1. *D. T.*, p. 102-123,

Pour apprendre l'addition, Krall disposa les points de la manière suivante : . +... et écrivit dessous 1 +3, puis la même chose pour 1 +4, 1 +5, etc. Pour la multiplication : .·. (et dessous : 1×3), ensuite .·. .·. .·. (et dessous : 3×3), etc. A haute voix, il expliquait alors la signification des opérations, disait les résultats, les demandait exactement comme s'il avait parlé à un enfant. Avec cette méthode, il fut fort simple de lui apprendre l'élévation à puissance et l'extraction de la racine carrée, ce qui, à première vue, semble très difficile. Pour la première opération, Krall écrivit au tableau noir $2^2 = 2\times2$; puis $2^3 = 2\times2\times2$, et ainsi de suite ; puis $3\times2 = 6$ et $3^2 = 3\times3 =$, etc. De même pour la seconde. On remarquera bien que Krall n'apprit pas aux chevaux *comment nous* faisons ces opérations, mais seulement *en quoi elles consistent*, en les laissant trouver tout seul ; le moyen de les exécuter.

Cette instruction arithmétique conduisit à la découverte d'un fait extraordinaire et complètement inattendu : *les chevaux se révélèrent de véritables calculateurs-prodiges* ! En effet, lorsqu'ils avaient compris la signification d'une opération, ils étaient capables de l'exécuter même avec des chiffres très élevés. Il suffit de dire que *Muhamed*, qui possède cette faculté à un degré plus développé que *Zarif*, est maintenant à même d'extraire des racines triples, quadruples et quintuples de nombres de 6 et 7 chiffres !

...L'enseignement de l'épellation fut aussi riche en surprises. D'abord, on s'aperçut bien vite que les chevaux appartenaient nettement au *type auditif*. En effet, malgré qu'on leur apprît l'orthographe ordinaire, ils la modifiaient obstinément en l'adaptant au *son* des paroles ; après quelque temps, Krall n'insista pas et les laissa faire. Un fait encore plus curieux est le suivant : Krall apprit aux chevaux l'alphabet selon la méthode ancienne, en indiquant les lettres avec leur nom ; c'est-à-dire, en allemand : *a*, *be... ha*, *ka*, *em*, *en*, *es*, etc. Les chevaux prirent ceci... *à la lettre* ; c'est-à-dire que pour eux, le signe *b* ne correspondait pas au son *b*, mais *bé* : le signe *k* indiquait le son *ka*, et ainsi de suite. C'est pourquoi ils épelèrent par exemplé les paroles *essen*, *hafer*, *gehen* : *sn*, *hfr*, *gn*. Krall ne parvint jamais à les déshabituer de cette méthode. Maintenant encore, kls ont l'habitude d'omettre presque toujours les voyelles qui seraient comprises dans le nom de la lettre ; et ce n'est que si on leur demande : « Qu'est-ce qu'il manque ? » qu'ils les ajoutent.

Il faut dire pourtant que l'orthographe n'est pas le fort des chevaux. Ils épellent le même mot dans les manières les plus diverses et les plus fantastiques. Par exemple pour indiquer la parole : *Pferd* (cheval) ils se servent de combinaisons de lettres, comme : *fârd*, *fürt*, *ferd*, *fert*, *feerd*, *frd*, *frt*, *frrt*, *pferd*, *pfrt*, *bferd*, *vard*, *vard*, etc., etc. Ainsi, *Zucher* devient *zuker*, *zucher*, *zugker*, *zukr*, *sucr*, *sukar*, *zugr*, *skur*, et;. Ces licences orthographiques et les nombreuses *erreurs* véritables et propres des chevaux rendent souvent assez difficile l'interprétation de leurs manifestations luinguistiques.

Krall apprit aux chevaux aussi un peu de français, et ils sont maintenant à même d'exécuter des opérations posées à haute voix ou par écrit (écriture phonétique) en cette langue.

Petit à petit, M. Krall et le Dr Scholler (qui collabora longuement avec Krall à l'instruction des chevaux), réussirent à faire apprendre à leurs élèves l'usage du verbe, de certaines prépositions, et la signification des mots *was* (quoi ?), *warum* (pourquoi ?), *weil* (parce que), etc. Ainsi les chevaux furent à même de bâtir de vraies phrases. On en a cité quelques exemples. En voici un autre :

On montre à *Muhamed* une image colorée représentant un jeune fille. (Le cheval en avait déjà vu d'autres, mais pas celle-là. A la question: « Qu'est ce que c'est ? », *Muhamed* répond : METGEN (= *Mädchen* (jeune fille). On écrit alors sur l'ardoise : *Warum ist das metgen* ? (pourquoi est-ce une jeune fille ?). — Le cheval répond : « WIL LANG HR HD (= *weil lange Haare hat* : parce qu'elle a les cheveux longs). — On demande : « Qu'est-ce qu'elle n'a pas, la jeune fille ? » » — SCHNURBART (moustache) », répond *Muhamed* (*Ibid.*, p. 491).

... Le cheval aveugle Berto fut acquis durant mon séjour à Elberfeld ; j'eus ainsi la bonne fortune de pouvoir assister à la première leçon qui lui fut donnée par Krall. Celui-ci tenta de substituer très ingénieusement le toucher à la vue, en désignant les chiffres avec un doigt posé sur la peau du cheval. La tentative réussit pleinement : en effet, j'ai appris de Krall que Berto, le 8 novembre dernier, commença à frapper un nombre de coups correspondant au chiffre qu'on lui dessinait sur la peau et sut donner le résultat exact de plusieurs additions simples, posées à haute voix, comme 65 +11, 65 +12, etc., et que, quelques jours auparavant, il avait répondu correctement aux questions : 9—4, 8—2, 3×3, et ainsi de suite.

... Cette fois cependant l'importance des faits le sérieux des expériences, la valeur des argumen-

tations étaient telles, que les savants ne pouvaient pas s'en désintéresser. C'est ainsi qu'ils se rendirent à Elberfeld, où Krall les laissa expérimenter librement, *même en son absence*, et l'on peut dire désormais que *la réalité et la sincérité des résultats obtenus par M. Krall sont certifiées d'une façon sûre et absolue.*

Glanures dans les comptes rendus des expériences auxquelles assista le Docteur Assagioli.

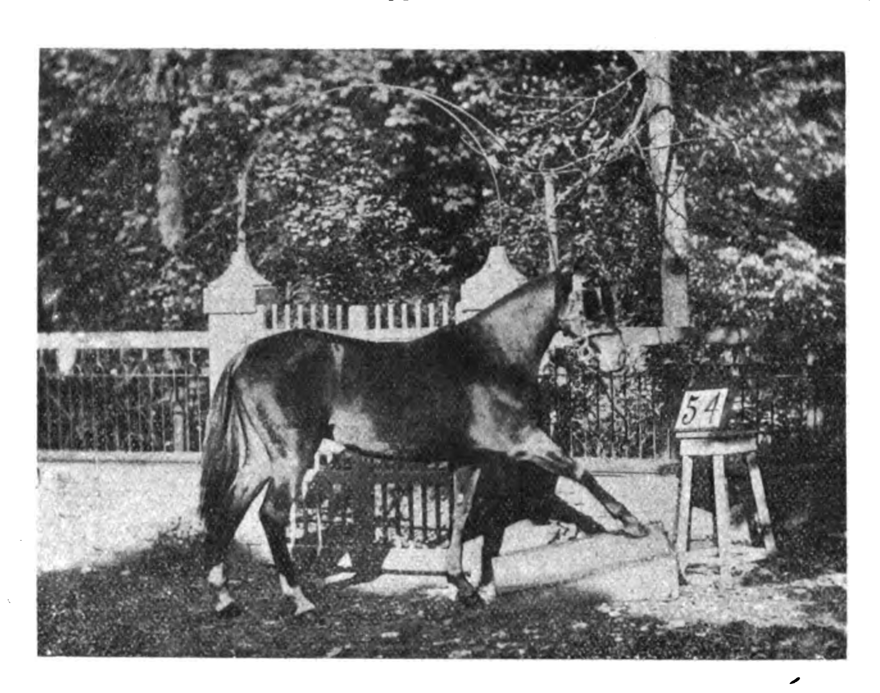
... L'expérience a lieu à l'« école » des chevaux. C'est une simple et ordinaire écurie, dans laquelle sont disposées selon les besoins, les différents objets nécessaires à l'enseignement. Devant la place du cheval se trouve un tremplin en bois, exactement semblable à ceux dont on se sert pour le saut dans les gymnases. Sur la paroi faisant face au cheval, un tableau noir : au-dessus de celui-ci est pendue la « tablette pour l'épellation ». A côté du tableau noir est accroché un grand calendrier de forme « bloc ». On y voit, disséminés par-ci par-là, des quilles, des cartons portant des chiffres colorés, etc. N'oublions pas les choses plus importantes... pour les chevaux : les deux boîtes contenant des morceaux de carottes, de pain et de sucre, douces récompenses aux réponses exactes...

... *Le 17 septembre 1912, après-midi.* Sont présents MM. Mackenzie, Assagioli, Krall.

On amène Hänschen, un gracieux pony de race Shettland, à peine plus grand qu'un gros chien. Il n'a été instruit que depuis quelques mois et d'une manière peu régulière, de sorte qu'il ne sait faire que des calculs très simples et n'est pas encore initié aux mystères de l'alphabet.

Krall écrit sur le tableau noir 2×33. Hanschen frappe 35, c'est-à-dire qu'il a additionné les deux volumes au lieu de les multiplier. Alors, K. écrit : $2 \times 33 + 2$. Cette fois le pony donne la réponse exacte : 68. Puis Hanschen, qui semble « en bonne forme », exécute parfaitement plusieurs autres petites opérations, comme $12 + 34 + 22$, etc.

A un certain moment, Krall nous avertit qu'il est obligé de s'absenter pour un engagement qu'il a. Nous lui demandons alors, et obtenons facilement, de pouvoir continuer les expériences sans lui. Nous restons donc *seuls* avec le pony ; même dans la cour voisine, il n'y a personne. Nous écrivons sur le tableau $33 + 44$, et Hanschen frappe 77. Puis nous écrivons : $12 + 33 + 33$; H. frappe 87, c'est-à-dire les chiffres invertis de la bonne réponse (78).



COMMENT LES CHEVAUX RÉPONDENT
PAR DES COUPS FRAPPÉS SUR UN TREMPLIN
Du temps de M. van Osten, l'usage du tremplin n'ayant pas encore été introduit, *Hans* frappait de ses sabots sur le sol, ce qui donnait lieu parfois à des malentendus.

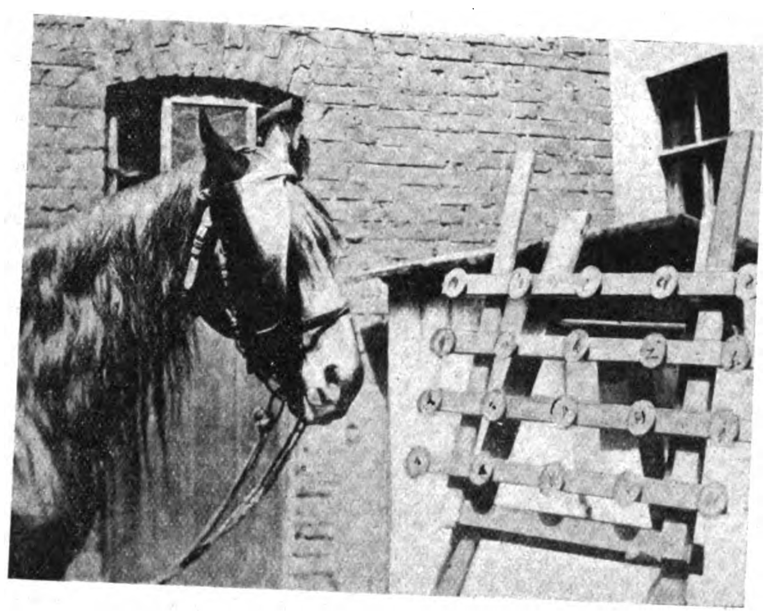
Cette erreur d'inversion est faite assez souvent aussi par les chevaux plus savants Zarif et Muhamed...

... Après cela, Hanschen fait alterner quelques réponses exactes avec plusieurs fausses, et donne des signes manifestes d'inattention et de paresse. Alors Mackenzie lui fait faire une petite promenade dans la cour, puis le reconduit devant le tremplin et au tableau noir où j'avais préparé l'opération : $42 + 23$, et lui dit que s'il l'exécute comme il faut, il aura des carottes et que l'*expérience sera finie.* Le pony frappe tout de suite, rapidement, la réponse exacte, et tout son maintien

suggère irrésistiblement l'image d'un petit écolier paresseux qui s'empresse d'achever l'odieux problème, pour être ensuite laissé en paix !

Le 21 septembre, matin. Sont présents MM. Mackenzie, Assagioli, Krall.

On amène Muhamed, toujours un peu souffrant. Krall se dispose à écrire des opérations sur le tableau noir ; alors, je lui propose de donner moi-même les opérations. Krall y consent sans aucune difficulté, et je tends à Krall un feuillet où j'ai écrit : $\sqrt[3]{91125}$ (*sans la solution*). (Remarquons que je suis assis à droite et très en arrière du cheval. K. copie rapidement sur le tableau l'opération et M. frappe *après quelques secondes* le résultat axect (45).



UNE MACHINE A ÉCRIRE POUR CHEVAUX.

Expériences avec un simulacre de machine à écrire spéciale, pour constater si le cheval en aurait fait fonctionner les touches au moyen de sa bouche. Ces tentatives n'eurent pas un résultat brillant. — Dernièrement, un inventeur américain s'est présenté à M. Krall, lui proposant de fabriquer une machine à écrire perfectionnée pour chevaux. Mr. Krall a refusé, parce que le cheval n'obéirait pas. Il pense que cette machine pourrait être employée par des éléphants, au moyen de leur trompe. Cela viendra probablement un jour. Voyez-vous ces grosses bêtes faisant une concurrence déloyale à nos gentilles demoiselles dactylographes ?...

Je donne à K. un autre feuillet sur lequel j'ai écrit $\sqrt[4]{28561}$; il le copie et le cheval frappe *immédiatement* le chiffre exact de la racine quadruple (13)...

... Nous rentrons tous dans l'école. Krall montre à Muhamed le dessin en couleur d'une jeune fille apporté par M. Mackenzie (1) et demande ce que c'est. Le cheval frappe SDHMBTGN, puis MTGN. — Krall dit : « Il manque une voyelle ». — M. frappe : E., on obtient ainsi METGN (= *Mädchen*, jeune fille).

Krall transcrit les lettres SDH, et dit au cheval « Poursuis ». Celui-ci frappe L (donc SDHL (*écurie*) — et, après cela ne donne plus aucune réponse exacte aux questions qui lui sont posées ; un peu après seulement, il frappe spontanément N (abréviation habituelle du mot *nein*, non).

21 septembre 1912, après-midi. Assistants : MM. Bacmeister, Mackenzie, Assagioli, Krall, etc.

On amène Zarif.

Krall écrit au tableau : « *welchs datum heut* » (à quelle date sommes-nous aujourd'hui?) — Zarif frappe 34, puis corrige les dizaines en frappant deux coups avec le pied gauche. K. demande à haute voix : « *Ubermorgen ?* » (après-demain ?) — Z. : 23. — K. : « *Gestern* ? » (hier ?). — Z. : 20.

Krall dit : « Epelle Mackenzie ». — Zarif frappe : O JN DIHL HDD IG. — K. souligne le groupe DIHL et demande ce qu'il doit retirer. — Z. frappe I.— K. : « Quelle lettre manque-t-il ? » Zarif : « S. ». K. dit (à peu près) : « J'ai compris ; tu veuxdire : *ich in Stall* (moi dans l'écurie), mais ceci n'est pas une proposition complète ; continue ». — Z. : GN (= *Gehen*, andare). Après cette réponse, Zarif donne des signes de paresse...

Entre Muhamed. Krall écrit sur le tableau :

$$(\sqrt{4356} - \sqrt{1849}) \times \sqrt{196} - \sqrt{144})$$

Le cheval, après trois réponses fausses (113-25-48) donne la bonne (46).

... Krall dit (une seule fois) : « Epelle Mackenzie ». — Muhamed frappe MACHNTSI. — K. « Il y a lettre qui est fausse », et répète deux fois le mot. — Muhamed : « K. »

... K. adresse d'autres questions au cheval, mais celui-ci, au lieu de répondre, frappe pour son compte. D'abord, il donne plusieurs lettres sans aucun sens, puis, nettement : *Myt* (= müde, fatigué).

1. Ce dessin se trouvait sur la couverture du dernier numéro de la revue *Jugend*, qui était arrivé le matin même à Elberfeld. La *Jugend* ne publie que des dessins originaux, donc le cheval ne pouvait absolument pas avoir vu auparavant ce dessin.

Voilà donc les *faits*. Faits clairs et précis, contrôlés rigoureusement et à maintes reprises.

Et si les faits sont tels, leur unique interprétation possible est que les chevaux possèdent une véritable intelligence, capable d'induire, déduire, généraliser, abstraire, capable en somme d'exécuter les opérations ordinaires logiques de l'intelligence humaine.

On a fait, il est vrai — sur la base d'une connaissance imparfaite des phénomènes, ou par parti-pris de nier à tout prix — les hypothèses les plus diverses et les plus extravagantes : on a parlé de truc, de hasard, de télépathie, de signaux conscients et inconscients visifs, auditifs, même... odorants ; on a imaginé l'existence d'un « sens électrique.», d'un sens... semblable au toucher, d'un sens... inconnu !

Toutes ces hypothèses ont été soumises à une large et soigneuse revision critique, d'abord par le Prof. Mackenzie dans la belle conférence qu'il fit sur les chevaux au dernier Congrès de la « Société pour le progrès des Sciences » (Gênes, octobre 1912 puis, comme je l'ai déjà dit, par le Prof. Claparède ; et tous deux, indépendamment l'un de l'autre, conclurent que toutes ces « explications » et théories sont absolument insoutenables, parce qu'elles sont en contradiction *évidente* avec les faits.

D[r] R. Assagioli.

(*La fin au prochain numéro*).

Le numéro de *Psiche* d'où cet article est extrait n'ayant paru que vers le 20 janvier, le temps nous a malheureusement manqué pour faire le nécessaire afin d'en publier entièrement la traduction dans ce fascicule des *Annales*. Nous observerons seulement qu'en parlant des calculateurs-prodige, M. le D[r] Assagioli conclut : « *A mon avis, on ne peut bien comprendre cette faculté si on n'admet pas l'existence d'une activité psychique subconsciente et si on ne cherche pas* en elle *la clef du phénomène.* »

Par ces mots, le D[r] Assagioli semble se rapprocher de l'hypothèse émise par M. de Vesme dans sa conférence du 22 décembre dernier.

Au sujet de la même hypothèse, il nous sera permis de rapporter ici les quelques lignes suivantes de l'article *Hypnotisme*, écrit par le D[r] Ochorowicz et publié dans le grand *Dictionnaire de Physiologie* du professeur Charles Richet — article dont nous reproduirons une partie importante dans un de nos prochains numéros :

«... Une observation générale que j'ai faite et qui me paraît importante est que l'*état de veille des animaux se rapproche beaucoup plus du somnambulisme de l'homme que de son état de veille.* »

C'est avec le plus grand plaisir qu'après avoir publié les motifs qui, à notre avis, militent en faveur de l'hypothèse de la raison subconsciente des chevaux d'Elberfeld, nous accueillons dans ces colonnes un article de M. Marcel Mangin qui combat notre idée en soulevant une autre hypothèse : celle de la télépathie. Ce n'est qu'en passant ainsi au crible les différentes suppositions, qu'on provoquera l'application des expériences qui peuvent amener à nous faire connaître, par élimination ou autrement, quelle est la vraie explication de cette découverte sensationnelle et inattendue.

Nous nous bornerons, toujours pour suivre ce système de libre discussion, à faire, au moyen de Notes au pied des pages, quelques observations, auxquelles M. Mangin répondra à son tour, s'il le juge utile.

C. de Vesme.

Mon but principal dans cette courte étude est :

1° de répondre aux objections que l'on a faites à l'explication par la télépsychie, car celle-ci est, suivant moi, l'explication non pas de tout ce qui se passe à Elberfeld, mais de tout ce qui y prend une apparence miraculeuses (1).

2° de proposer une manière de disposer les expériences qui tranchera définitivement cette question de la transmission de pensée.

Auparavant je remettrai sous les yeux du lecteur quelques-uns des faits les plus renversants qui nous ont été rapportés par MM. Claparède, Ferrari et Mackenzie.

Il a suffi à *Muhamed* d'un mois (novembre) pour apprendre les quatre règles et les additions de fraction. En décembre on lui apprend le français et il répond aussi bien aux questions arithmétiques posées en français qu'à celles posées en allemand. Au mois de mai il extrait des racines carrées, des racines cubiques et exécute des opérations comme celles-ci :

$$\frac{(3 \times 4) + \sqrt{36}}{3} \qquad \frac{\sqrt{36} \times \sqrt{64}}{\sqrt{4}}$$

Au bout de quatre mois *Zarif* épelle des mots qu'on prononce devant lui et qu'il n'a encore jamais vus écrits.

Tous deux forgent eux-mêmes des phrases très nettes, des réponses imprévues.

Une dame propose $\sqrt[3]{5832}$, la réponse juste est donnée en quelques secondes. $\sqrt{15.378}$ et

(1) Des hommes tels qu'Ernest Hæckel ont admis sans peine l'hypothèse de l'intelligence (consciente *et* subconsciente) du cheval, et repousseraient celle de la télépathie comme étant de nature, ou tout au moins d'apparence, *miraculeuse*. Tel sera aussi l'avis de la plupart des autres savants, ainsi que du public en général. — C. V.

$\sqrt[4]{456,775}$ réponses justes en une dizaine de secondes.

On écrit sur le tableau, *sans rien prononcer :*

Adire zweiundwanzig zuzwölf
Zweiundzwanzig + dô
Einundzwanzig + vângt ông.

Réponses justes (*Zarif*).
On écrit :

$$(\sqrt{4356}-\sqrt{1849})\times(\sqrt{196}-\sqrt{144})$$

$$\sqrt[4]{9112} \quad \sqrt[4]{28.671} \quad \sqrt[4]{1.874.161}$$

Aux deux premières questions, réponses justes données par Mohamed, bien que la pauvre bête eût la fièvre et donnât des signes évidents de fatigue. Les questions avaient été préparées par M. Assagioli à l'insu de M. Krall.

C'est à l'occasion de la 3e question que se produisit un des incidents les plus significatifs : Pas de réponse. M. gratte un peu le plancher et fait signe qu'il veut s'en aller. Alors Krall propose une question *beaucoup plus facile* $\sqrt{25}\times\sqrt{81}$, et immédiatement M. répond : 37, qui est la solution juste de l'avant-dernière question !

N'est-ce pas tout à fait ce qui arrive dans les séances de communications typtologiques ? Si ces Messieurs de là-bas avaient pratiqué comme nous depuis vingt-cinq ans les études psychiques n'auraient-ils pas été subitement frappés de cette ressemblance et compris que c'était là un nouvel et magnifique exemple de télépathie retardée et la preuve certaine que l'animal ne fait pas les opérations extrêmement compliquées et difficiles qu'on lui demande (1).

Ecoutez encore le Dr Mackenzie :

Le 24 mai, comme le cheval *Muhamed*, étant en excellente disposition, avait extrait l'une après l'autre, *sans se tromper et sans hésiter, les racines* 3e *et* 4e *de nombres de* 5 *et* 7 *chiffres*, le directeur d'un journal bien connu d'Elberfeld eut l'idée de poser au cheval des questions absolument nouvelles ; il en prépara deux séance tenante et écrivit au tableau sans rien dire à personne.

$$\sqrt[5]{4.084.101}$$

Le cheval sans hésitation répondit 12, ce qui est la réponse juste (21) renversée. Ensuite $\sqrt[5]{371.293}$. Réponse 14 (erronée), 12 (erronée), 13 (juste).

Un médium n'est pas une machine. Rien de plus naturel que la fatigue après tant d'expériences et quant au renversement des chiffres ou des lettres nous savons combien il est fréquent dans les résultats de l'automatisme.

OBJECTIONS A LA THÉORIE DE LA TRANSMISSION MENTALE

Faut-il répondre à l'objection qui consiste à dire que de bons résultats ont été obtenus même lorsque les assistants se retiraient de la salle et suivaient ce qui s'y passait en regardant par des petites ouvertures vitrées ? La télépathie ne sait pas ce que c'est qu'une muraille, une porte. Aucun objet matériel ne l'arrête. On connait des cas où elle a agi de Londres à Calcutta, de Londres au Canada.

M. de Vesme trouve inconciliable avec l'hypothèse télépathique le fait que les chevaux ne sont à même de répondre pour certaines opérations qu'après qu'on leur a appris la manière d'exécuter cette opération. Ainsi Zarif n'a pas pu aller plus loin que les racines carrées, il ne répond pas quand on lui propose une extraction de racine cubique. Il n'est guère possible de discerner la raison de cette différence sans savoir dans tous ses détails l'histoire des deux éducations ; les méthodes employées par M. Krall. Evidemment l'éducation joue un grand rôle ici, l'éducateur agit d'abord comme un accordeur de piano. Pour que les cordes d'un piano vibrent à l'unisson avec les notes des diapasons ou d'autres instruments, il faut qu'elles aient été d'abord bien accordées. Supposez qu'on n'ait pu réussir pour quelque défaut de construction a bien donner la tension nécessaire à certaines cordes. Elles ne répondront pas à l'excitation extérieure comme les autres.

Je ne peux pas dire pourquoi toutes les cordes de Zarif n'ont pu être accordées ? Il lui en manque peut-être. Ce serait une bonne raison. Serait-ce parce que dans les répétitions, bien que l'animal soit tout le temps guidé pas à pas, la mémoire entre en jeu et il en faut plus pour suivre l'enseignement lorsqu'il s'agit de racines cubiques, plus que n'en possède le pauvre Zarif qui aura donc gardé le plus mauvais souvenir de ces répétitions là agrémentées de quelques corrections. Aussi lorsqu'il voit arriver le signe fatidique $\sqrt[3]{\ }$ il en a tout de suite assez et pour parler comme Muhamed « ne veut plus rien savoir ». En ce cas il suffirait pour s'assurer que

(1) M. Marcel Mangin peut voir par notre exemple même, que plus de vingt-cinq ans d'études psychiques peuvent porter à signaler ce fait comme ayant l'apparence d'un cas de « télépathie retardée » (ainsi que nous l'avons fait dans notre conférence du 22 décembre), sans s'arrêter toutefois définitivement à cette hypothèse, en face de l'ensemble des faits. — C. V.

l'explication est bonne de supprimer l'exposant, de lui présenter une racine cubique sous l'aspect d'une racine carrée.

Mais — recommandation très importante — il faudrait que l'expérimentateur lui-même — j'allais dire *le consultant* ne fût pas au courant de la supercherie, pour laisser son inconscient-transmetteur vraiment inconscient. Je ne le répéterai jamais assez, puisque ce principe paraît encore si généralement méconnu : la volonté est nuisible. M. Krall obtient des résultats si miraculeux précisément parce qu'il ne croit pas à la télépathie (1).

Dans le cas en question il serait facile de ne rien déranger à l'état d'espoir du consultant, et pour cela de disposer le tableau de façon à ce qu'il ne le voie pas, ne s'aperçoive pas de l'absence de l'exposant.

QUESTIONS DANS DES ENVELOPPES FERMÉES

Au mois d'Avril le Dr Hartkopf de Cologne a obtenu des réponses immédiates, reconnues exactes lorsqu'on ouvrit les enveloppes correspondantes aux questions suivantes.

$\sqrt[3]{13.824}\,(=24)$, $\sqrt[3]{29.791}\,(=31)$, $\sqrt[3]{103.823}=57$, ce qui est une erreur, et tout de suite après 47, ce qui est juste.

De semblables résultats avec la même méthode ont été obtenus par d'autres personnes, parmi lesquelles M. H. Overbeck ; Muhamed, en l'absence de Krall caché derrière une porte, donna des réponses justes.

Ainsi s'exprime le Dr Mackenzie, et les détails pour pouvoir discuter manquent fâcheusement. Qui est le Dr Hartkopf ? Sans doute un mathématicien ou du moins un homme instruit, ayant fait des mathématiques. Il peut très bien avoir connu la table qui permet de trouver très rapidement les racines cubiques d'un nombre ne dépassant pas 729.000, ce qui est le cas ici. Et, bien qu'il n'ait pas lui-même préparé les enveloppes, aussitôt qu'il a vu les nombres, les solutions peuvent s'être présentées à son esprit consciemment ou plutôt inconsciemment. Ou bien l'agent est peut-être M. Krall, puisqu'on ne nous dit pas positivement qu'il n'était pas là au moment de l'ouverture des enveloppes. Et enfin, dernière ressource, l'agent peut être à distance l'auteur des problèmes. On dira que, n'étant pas présent, il ne peut savoir quelle enveloppe on ouvre. Ce n'est pas nécessaire. Puisqu'encore une fois, aucune volonté n'est nécessaire, ni même utile.

1. Voir pour le développement de cette idée mon analyse de la *Psychologie inconnue* de M. Boirac (*Annales* 1908, p. 190 et 213).

Il suffit qu'il y ait en son cerveau association entre $\sqrt[3]{13.824}$ et 24 pour que Muhamed, en voyant $\sqrt[3]{13.824}$, voie 24. Néanmoins le plus vraisemblable c'est l'action de Krall qui doit être devenu de première force en racines carrées et cubiques (1).

EXPÉRIENCES D'ÉCRITURE

C'est à propos d'une de ces expériences là, une des plus étonnantes de la collection, que M. de Vesme fait une autre objection à l'hypothèse télépathique. On demandait à Zarif le produit de $\sqrt{25}$ par $\sqrt{49}$ et deux fois la réponse était tout à fait fausse. Semonce de M. Krall qui montre M. Claparède au cheval et lui explique que le professeur ne sera pas content, qu'il *écrit* les réponses fausses. Le pauvre Zarif comprend qu'on lui montre le professeur et qu'on parle d'*écrire*. Sans doute il croit qu'on lui demande d'écrire le nom du professeur et abandonnant le fâcheux problème de calcul il donne les lettres *schlprrd*. La difficulté est de comprendre comment les idées de la personne et du nom ont pu si vite s'associer dans la cervelle de l'excellent animal. Ici il nous faut certainement faire la part de l'intelligence et de la mémoire. Je l'ai dit en commençant : la télépathie n'explique certainement pas tout. Lorsque l'animal apprend à écrire, c'est par l'association d'un son avec un signe ; ce qui ne demande que de la mémoire. Et l'on sait depuis des siècles que le cheval est un des animaux (y compris l'homme) le mieux doué, peut-être le mieux doué comme mémoire. M. Krall a cru devoir préférer pour l'enseignement d'une lettre la combinaison de deux séries de frappements. J'ignore pourquoi un clavier comme celui d'une machine à écrire ne lui a pas paru plus pratique. Toujours est-il que l'intelligence n'est pas pour beaucoup dans le travail de l'épellation ou de l'écriture sous dictée. Un enfant pourrait écrire une page entière de Leibnitz ou de Spinosa par

(1) Voyez à quelles « miraculeuses » théories il faut avoir recours pour admettre l'hypothèse télépathique ! Aussi M. Mangin revient à l'hypothèse de l'action de Krall... que, tout à l'heure, il supposait absent ! D'ailleurs, tous ces raisonnements, en partie justes au point de vue théorique, ont le très grand défaut de ne pas pouvoir s'appliquer au cas qui nous occupe. En admettant l'hypothèse télépathique, ce qui est transmis n'est qu'un nombre, par exemple 25. Que ce numéro représente le résultat d'une addition, d'une division, de l'extraction d'une racine carré ou d'une racine cubique, tout cela n'a pas la moindre importance. *Donc*, s'il s'agissait de télépathie, *Zarif* devrait recevoir et battre ce nombre aussi quand il représente le résultat d'une racine cubique. Et il en serait de même en admettant que ce qui est transmis n'est pas un nombre, mais l'ordre qu'il faut commencer à frapper du sabot, ou cesser de le faire. — En somme, Mr M. Mangin ne répond pas du tout à notre objection. — C.V.

exemple sans avoir la plus petite idée de ce qu'il aura écrit. M. Krall reconnaît, paraît-il, de plus en plus que l'orthographe qu'il enseigne à ses élèves doit être absolument phonétique. Cela nous indique bien que le cheval est un *auditif* plus qu'un *visuel.* Quoi d'étonnant alors à ce que retenant le son K, il s'embrouille pour l'écrire entre des signes qui représentent tout à fait ou presque ce son.

Revenons maintenant à la télépathie. M. Krall, je suppose, a pensé : *Claparède.* Sans doute lorsque nous pensons à un nom nous pouvons voir mentalement les lettres de ce nom, mais nous pouvons tout aussi bien entendre mentalement les sons qui le composent. Une pensée, a dit un philosophe, (Fouillée je crois), est toujours accompagnée d'un commencement d'action. Voilà donc dans l'expérience qui nous occupe ce qui a pu se transmettre à Zarif : c'est l'expression *sonore* du mot. De là les variations dans l'orthographe. — Pourquoi les consonnes frappent-elles plus l'attention de l'animal ? Parce qu'elles sont bien plus caractéristiques d'une syllabe que les voyelles. Un mot dont on supprime les voyelles reste compréhensible. Cette remarque est connue et utilisée en sténographie. Il y a donc dans l'orthographe chevaline un côté très curieux qui confirme la loi du moindre effort.

Je suis donc tout à fait d'accord avec M. de Vesme pour trouver que la télépathie n'explique pas cette orthographe.

Mais aussitôt que je vois une phrase, un sujet, un verbe, un complément, oh ! alors c'est tout autre chose ! Cela devient humain. C'est un reflet de la pensée humaine. Je voudrais voir ces fragments de phrases forgés entre les leçons. Ils doivent ressembler tout à fait à ce que trace le crayon du médium écrivain à ses débuts.

Quant aux réponses « Parce qu'il est paresseux » ou « Parce qu'il dit qu'au commencement de la leçon il ne veut rien savoir » malgré toute ma bonne volonté je ne puis franchir l'abîme que j'aperçois entre ces miracles-là et les phénomènes que je viens de citer. Mais ces miracles m'en rappellent d'autres, les plus forts peut-être de toute la métapsychique (1): les conversations du médium dans une langue qui lui était inconnue.

RAPPROCHEMENT AVEC LES CAS DE XÉNOGLOSSIE

Lorsque la fille du juge Edmonds répondait en grec à M. Evangélidès bien qu'elle ne sût, affirme son père, pas un mot de grec, *tantôt elle comprenait, tantôt elle ne comprenait pas ce qu'elle disait.* (Voir Aksakoff, p. 358). C'est que la pensée et l'expression de la pensée sont deux choses bien différentes. Tout le monde sait qu'il arrive bien souvent qu'on a une idée et qu'on ne peut trouver le mot ou les mots pour l'exprimer. Inversement un phonographe, ou un appareil Morse, ou un cohéreur Branly ne sait pas ce qu'il raconte. Eh bien ! les réponses sensées de Miss Edmonds pouvaient naître dans la subconscience de M. Evangélidès, par suite d'un dédoublement de la personnalité qui n'est pas du tout une chose rare. Combien de fois ne nous arrive-t-il pas en rêve d'être stupéfait des questions, des réponses, des réflexions qu'un interlocuteur nous fait ? Miss Edmonds les entendait, ces réponses rêvées par Evangelides; elle les entendait en grec et les reproduisait, sans les comprendre comme l'aurait fait un phonographe si elles avaient été prononcées à haute voix. Lorsque parfois elle comprenait, c'est qu'en ces moments-là il y avait communication entre sa subconscience et sa conscience normale et qu'il y avait communication de pensée indépendamment des mots employés pour exprimer cette pensée (1).

De même Zarif a entendu les quelques mots de réponse que M. Krall, a rêvés aussitôt la question faite et il les a écrites avec son orthographe chevaline comme sous une dictée, sans les comprendre

Comment veut-on que, s'il était doué d'une intelligence assez grande pour *construire* une phrase, cet excellent animal ne comprenne rien quand on lui dit : « Va trouver M. X. ; il a une carotte pour toi », ou quand on lui demande de compter le nombre des assistants ? (2)

En mathématiques, mêmes contradictions. Voici une dame qui propose $\sqrt[4]{456.976}$ et au bout de dix secondes Muhamed répond 26, réponse juste quelques instants après, il n'arrive pas à pouvoir répondre à M. Claparède combien font 15 + 7. Les psychistes savent que parmi les hommes les uns sont de très bons, les autres de très mauvais agents ou que les mêmes personnes le sont d'une façon très variable (3).

---

1. Sauf cependant les prophéties.

(1) Ce cas d'Evangélidès ne doit être pris ainsi isolé. D'abord, à la page 417 de la même première édition française d'Aksakof, citée par M. Mangin, se trouvent des détails sur cette affaire. La personnalité qui s'était manifestée par la bouche de Miss Laura Edmonds — un frère défunt de Marco Botzaris — annonça à Evangélidès la mort d'un de ses fils lointains, nouvelle qu'une lettre venant de Grèce lui confirma dix jours après. Toujours de la télépathie ? C'est bientôt dit, Monsieur Mangin ! Et les sujets qui ont parlé des langues inconnues par tous les assistants et reconnues plus tard? Quels exemples avons-nous de tout cela, dans la télépathie expérimentale ? — C. V.

(2) Je l'ai dit : parce, comme M. Mangin l'admet lui-même, c'est le subconscient des chevaux qui agit, et l'automatisme ne fonctionne point à jet continu. « Un médium » vient de dire M. Mangin, « n'est pas une machine ». — C. V.

(3) On remarquera que toutes ces observations, d'une valeur incontestable pour combattre l'hypothèse selon laquelle les chevaux répondraient grâce à leur conscience *normale*, aux questions

SUGGESTION MENTALE MOTRICE

Il y a une distinction que l'on devrait faire en convenant une fois pour toutes du sens net et précis des mots. Il peut y avoir suggestion mentale d'un mouvement sans transmission *de pensée*. Dans les célèbres expériences d'Ochorowicz exposées dans *Suggestion mentale*, dans celles de Boirac *(Psychologie inconnue)* on voit l'expérimentateur obtenir du sujet un mouvement comme celui de se lever ou de lever un bras, le bras gauche, par exemple, simplement par la volonté. Je crois qu'en ces cas-là, il n'y a pas véritable transmission de pensée et que l'influence ne passe pas par les centres d'idéation, mais seulement par les centres moteurs. La nature cherche toujours les moyens les plus simples, les voies les plus rapides. Lorsque le docteur Liébault obtenait des mouvements d'un tout jeune enfant endormi, ou lorsque Lafontaine endormait des lézards, un chien, un lion, il y avait là en jeu une force qu'il faut distinguer de la télépathie ou de la transmission mentale d'un dessin, par exemple, d'un chiffre, d'une lettre. Faut-il la confondre avec la force paladinienne, de télékinésie, l'action sur la matière inanimée. Je ne le crois pas. Car celle-ci, jusqu'à présent du moins, ne paraît pouvoir être exercée que par de très rares individus, tandis que celle-là, sans être départie à tout le monde, serait moins rare.

Mais revenons à nos chevaux. Un jour Muhamed n'arrivait pas à donner la date de la veille (qui était le 30 août). M. Krall lui dit alors impérieusement : « *Linke Fuss an-stan-dig* ! » (Pied gauche comme il faut) et le cheval de répondre immédiatement en frappant 3 coups. M. Claparède remarque que M. Krall scande les trois syllabes *an-stan-dig*. « Serait-ce un truc? » se demande-t-il. — Non. Je crois à l'entière bonne foi de M. Krall mais c'est l'indice inconscient d'une forte volonté, d'un ordre mental. C'est la preuve que la force dont je viens de parler est en jeu.

On pourrait ainsi, toutes les fois que M. Krall est présent et dirige, expliquer très simplement un très grand nombre d'expériences ou ce qui serait encore plus simple supposer qu'après le nombre voulu frappé intervient un ordre d'arrêt. Ou plutôt — je me trompe -- Ne parlons pas d'ordre, le mot est très mauvais, il implique une volonté bien nette. Disons plutôt *avertissement inconscient* Chez l'animal il pourrait encore y avoir simplement le sentiment d'un manque d'accompagnement. Il s'agit par exemple de 7. Tant qu'il frappe 1, 2, 3, 4, etc., l'animal sent une infiniment légère vibration qui l'accompagne, puis brusquement cette sensation s'arrête et lui aussi arrête son mouvement.

Autrement il peut y avoir transmission d'une *image*, du *dessin* du chiffre et alors application des principes appris : souvenir de la sensation *apprise* correspondant au 7.

LES CHEVAUX COMPTENT-ILS ?

Alors, me dira-t-on, irez-vous jusqu'à dire que les chevaux ne comptent même pas ? — Non, certes. Ils comptent. Pas comme nous, en pensant à chaque coup un nombre de nom différent. Ils doivent compter par une mémoire musculaire, un sentiment de la fatigue qui mesure la fatigue avec une précision inimaginable. M. Claparède a cité l'exemple des chevaux employés dans une mine. J'en connais qui, travaillant dans une ferme, savent que le *dimanche* on ne travaille pas. Tous les matins dans la semaine on les trouve debout, le dimanche couchés. Et l'on m'affirme qu'aucun bruit spécial n'a lieu à cette heure matinale.

On a toujours été frappé de la mémoire du cheval relative aux chemins qu'il parcourt, *Même la neige* quelquefois, paraîtrait-il, n'effacerait pas le souvenir du chemin. Il faut donc bien qu'il y ait un enregistrement des efforts musculaires d'une exactitude inouïe.

On ne saurait aussi trop insister sur la docilité du pauvre animal, docilité qui dépasse les bornes permises, car l'homme en a profité lâchement pour lui imposer une existence de tortures. Cent fois plus féroce que la bête féroce, non seulement il inflige à l'innocent animal en récompense de ses services des tortures abominables, mais il se les offre comme spectacle, il organise à cette occasion de grandes fêtes où viennent les autorités du pays, il se passionne pour ces spectacles hideux.

UNE SINGULIÈRE ANOMALIE

« Pourquoi, se sont demandé beaucoup d'observateurs à Elberfeld, ces chevaux si savants refusent-ils souvent de faire des calculs très simples, élémentaires, tandis qu'ils sont disposés à faire des calculs extrêmement compliqués et difficiles ».

— « Leur amour-propre est offensé », répond

qu'on leur pose, n'ont aucune valeur contre notre supposition fondée sur la conscience *subliminale*, à tel point que, dans notre récente conférence, nous les avions déjà faites (pages 360-361), justement pour appuyer notre thèse. Donc, là non plus rien, qui favorise l'hypothèse télépathique de préférence qu'une autre. — C. V.

très sérieusement le Dr Mackenzie ! ! — « Non cher Monsieur, il y a bien là, en effet, une question d'amour-propre, mais c'est celui de M. Krall qui est en jeu. Il a remarqué pendant les leçons, sans se l'expliquer, que les bons résultats étaient obtenus plus souvent avec des problèmes difficiles qu'avec des faciles. C'est encore un mystère que la télépathie éclaircit, car lorsque le problème est très facile, l'élève essaie de le résoudre avec son intelligence, sa mémoire ordinaire, tandis que lorsqu'il n'y comprend rien du tout, il n'essaie même pas et se laisse inspirer par son bon génie subliminal.

CALCULATEURS PRODIGES ?

Est-ce à dire qu'il n'y a pas là tout de même une grande découverte ? Je suis bien loin de le penser. Je suis tout aussi émerveillé que le plus émerveillé des observateurs d'Elberfeld, mais d'une autre manière. Je ne dis pas comme M. Ferrari : « Les chevaux de M. Krall sont tout à fait comparables aux calculateurs prodiges. Et même ils doivent avoir à eux tout seuls trouvé une méthode très supérieure à la nôtre. » (! !) (1). Comment ! dans l'espèce humaine il faut des siècles pour qu'un grand génie éclose. Et à un cheval il suffirait de quelques semaines de réflexion pour trouver un système égal ou supérieur à celui inventé par un Bacon ou un Leibnitz.

Eh bien ! oui, répondra peut-être M. Ferrari, laissons là Leibnitz. Prenons Inaudi ou mieux encore Mangiamele, le jeune pâtre italien, ou Fleury le jeune aveugle né assez déséquilibré pour être mis dans une asile d'aliénés, et qui en 20 secondes trouvait une racine cubique d'un nombre de 4 chiffres *avec un reste* de 3 chiffres. — Ce ne sont pas là des cas comparables à celui de nos chevaux. Ce sont des cas d'hypertrophie mentale. Il y a des hypertrophies de tout genre. Il y en a pour les facultés comme pour les organes. C'est une suractivité tératologique, c'est de naissance et c'est très rare. Quelquefois cela disparaît comme chez Gauss et Ampère qui ont perdu leur capacité de calcul quand leur véritable génie s'est développé.

Est-ce que chez Muhamed une semblable hypertrophie a pu être créée par l'éducation ? Cela me paraît tout à fait impossible : les siècles n'ont pas façonné le cerveau de Muhamed comme ils ont façonné celui d'un jeune Européen.

L'ANIMAL DE L'AVENIR

Mais depuis les expériences d'Elberfeld — c'est là leur énorme intérêt — il est peut-être permis de croire que par l'eugénique, par la sélection des plus intelligents par une éducation aussi patiente et aussi inventive que celle inaugurée par M. Krall, l'homme pourrait faire profiter les animaux supérieurs de ce que les siècles lui ont appris et obtenir d'eux un très grand perfectionnement intellectuel. Mais ne serait-on pas arrêté par l'inutilité d'une pareille œuvre surtout relativement à la peine qu'on se sera donnée ? « Soyons bons... pour les animaux » soignons-les comme le méritent de si précieux serviteurs, mais ne croyons pas bien faire ni leur faire du bien en les élevant à notre niveau. Si le bonheur peut exister quelque part, ce ne peut être que dans l'âme d'un animal domestique possédé par un bon maître. C'est le seul être vraiment protégé et aimé par une Providence. Et il a sur nous cet immense avantage, cette grande supériorité d'ignorer le mal, il a la paix du cœur que donne l'innocence et il ne se creuse pas la tête.

L'EXPÉRIENCE DÉCISIVE

Pour le moment laissons-là ces visions d'avenir trop hâtives. Assurons-nous bien d'abord de notre point de départ. Oui ou non la transmission de pensée peut-elle rendre compte de la plupart des phénomènes, particulièrement des plus extraordinaires. Si l'on s'arrange pour qu'elle soit absolument éliminée, est-ce que nous ne verrons plus rien de très extraordinaire se produire? Il est très facile de s'en assurer.

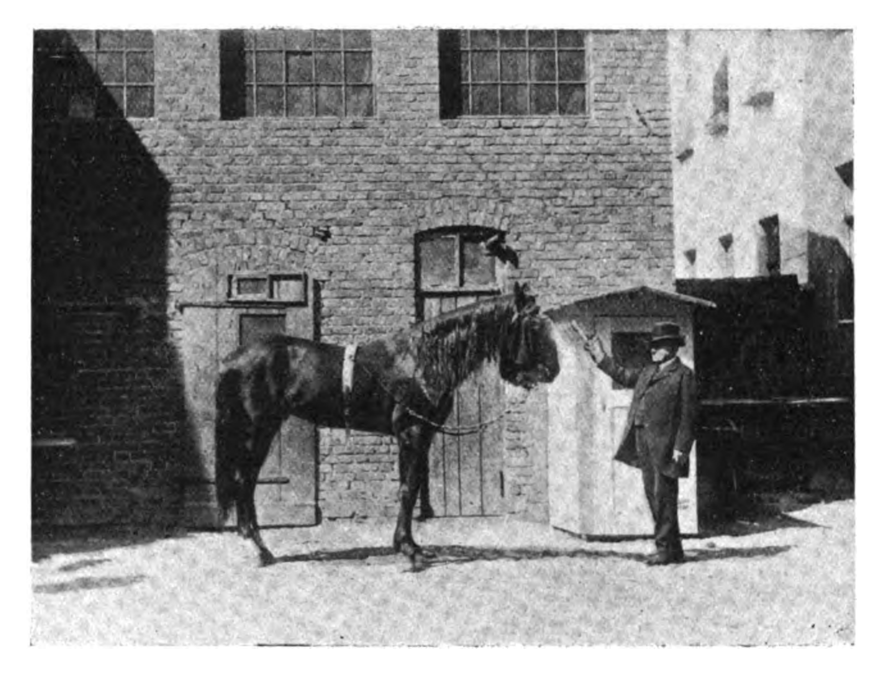
Puisque M. Krall préfère les problèmes compliqués, profitons-en. Nous avons dit (V. p. 278. Claparède) qu'une dame a obtenu en 10 secondes la réponse juste à $\sqrt[4]{456.976}$. Essayons de nouveau une racine quatrième d'un nombre de six chiffres. Préparons une cinquantaine de chiffres dessinés de la même façon de la même grandeur que ceux auxquels Muhamed est habitué. Mais ils seront tracés sur des carrés de carton et recouverts ensuite de vernis pour qu'il ne soit pas possible de les lire avec les doigs. Ayant été mis dans un sac et bien mélangés, l'obscurité ayant été faite on en retirera six que l'on fixera sur le tableau à leur place habituelle sous le signe $\sqrt[4]{}$. Personne sur cette terre ne pourra dire quel est le problème. Les assistants se retirent. Aucune glace, aucune surface brillante ne peut refléter le tableau. On refait la lumière et l'on écoute les coups frappés.

1. Comme, par exemple, la numération binaire préconisée par Giovanni Vacca, connue des Chinois, vantée par Bacon et dont on attribue généralement l'invention à Leibnitz.

Si la réponse est juste plusieurs fois, je crois que l'on pourra considérer la question comme définitivement tranchée. Je sais bien qu'un télépathomane enragé essayerait de dire : l'image sur le tableau perçue par le cheval s'est transmise à quelqu'un qui a résolu le problème inconsciemment et la solution est revenue par la même voie au cheval. Vraiment je n'oserais pas moi-même aller jusque là. Ou tout au moins je serais terriblement ébranlé dans ma foi télépathique. Et de toute façon il faut tenter l'expérience. Car si au contraire Muhamed ne répondait plus que des erreurs, il n'y aurait plus aucune espèce de doute possible. L'hypothèse télépathique serait vérifiée.

MARCEL MANGIN.

P.-S. Des expériences tout à fait semblables pourraient être tentées dans chaque catégorie de problèmes. Pour ceux, par exemple, de dictée on se servirait d'un phonographe, et l'on trouverait facilement une disposition pour que seul le cheval entende le mot prononcé et pour que le disque placé dans l'appareil soit inconnu à tout être humain. Mais j'ai dit que pour la dictée je croyais le phénomène possible sans télépathie (1).



L'EXPÉRIENCE DU Dr GRABOW
POUR ÉLIMINER L'HYPOTHÈSE DE LA TÉLÉPATHIE.

Le Dr Grabow, membre du Conseil de l'Instruction Publique, en Allemagne, afin d'éliminer toute hypothèse de mouvements ou murmures inconscients, ou de transmission de pensée, a fait l'expérience suivante : Il avait mis dans sa poche un certain nombre de feuilles de papier sur lesquelles il avait écrit une lettre, ou un mot, un nombre; il en sortait ensuite une au hasard, sans la regarder : le cheval devait indiquer la lettre, le mot, le nombre, par des coups frappés. L'expérience réussissait, en effet, généralement : « chaque fois que le cheval était bien disposé », dit M. Krall. Elle aurait été absolument probante, si le Dr Grabow avait opéré les yeux fermés ; on sait, en effet, que certains sujets hypnotiques reconnaissent une feuille blanche, placée au milieu d'un grand nombre d'autres feuilles blanches qui nous semblent entièrement pareilles, une fois qu'on leur a suggéré qu'elle porte une écriture ou une image. Encore faudrait-il éliminer la reconnaissance par le toucher. Jusqu'à quel point la subconscience d'un expérimentateur peut être comparée, ici, à un de ces sujets hypnotisés ? On sent toutefois que l'objection qu'on peut faire à cette expérience est plutôt théorique que pratiquement réelle.

Maintenant, il me reste à préciser un point de ma situation dans ce débat. Dans notre livraison du mois d'août dernier, j'ai cru pouvoir soulever, au sujet des chevaux d'Elberfeld, l'hypothèse de la transmission de pensée, que j'ai abandonnée ensuite, en recevant des détails plus complets sur ce sujet. M. Mangin l'a reprise pour son compte avec beaucoup de compétence technique. Mais je tiens à bien remarquer que je suis loin de nier *complètement* l'intervention de tout phénomène télépathique à l'école chevaline de M. Krall. J'explique le langage typtologique des chevaux de la même façon que la plupart des communications médiumniques, c'est-à-dire, par le travail subconscient du médium ; mais dans les communications médiumniques se trouvent souvent des traces de télépathie ; je suppose qu'il doit en être de même pour les expérimentateurs d'Elberfeld et leurs sujets chevalins. — C. V.

(1) Encore un mot. La première fois que je vous ai parlé des chevaux d'Elberfeld et de la possibilité qu'on constate qu'ils raisonnent réellement, d'une façon consciente ou subconsciente, vous, Monsieur Mangin, sans connaître encore les éléments du débat, vous m'avez dit : « Non, ceci je ne l'admettrai jamais. » C'est dans notre subconscience, là où sont enracinées nos convictions les plus chères et les plus profondes, que nous devons souvent chercher la vraie raison pour laquelle nous croyons ou ne croyons pas !... — C. V.

La base de toute intelligence consiste en mémoire et en raisonnement, en mémoire qui enregistre les faits, en raisonnement qui les met en rapport et les classe.

Tout être doué de mémoire et de raisonnement est un être intelligent, avec des différences de plus ou de moins suivant les cas.

Le cheval a de la mémoire. Nous le voyons bien au Régiment où il se rappelle les mouvements isolés ou d'ensemble des manœuvres, malgré même l'ignorance inhabile d'une nouvelle recrue qui le dirige mal.

Il a du raisonnement : il sait en effet faire la différence des divers appels et sonneries, et ne se trompe pas, que ce soit pour le réveil, la botte, l'avoine, l'abreuvoir, le pansage, la manœuvre, etc. Il sait calculer son élan pour les sauts d'obstacles; s'arrêter, revenir chez lui, même sans le secours du conducteur maladroit qui l'aura égaré ou abandonné.

Le cheval est donc un être intelligent. D'une intelligence qui le rend éducable. On n'a jamais pu éduquer un être dénué d'intelligence, par exemple un idiot.

L'on nous dit : « Il y a une différence entre ce qu'il fait d'habitude et ce que nous le voyons faire aujourd hui, c'est-à-dire penser. »

Je réponds : étant intelligent, il a le droit et le pouvoir de penser. Dans le cas actuel nous le voyons soumis aux méthodes inattendues d'un éducateur de génie, il n'y a rien d'étonnant que le cheval ainsi éduqué fasse des réponses différentes de celles que nous avons su obtenir de lui autrefois avec nos méthodes plus primitives.

De ce qu'il s'arrêtera ou se cabrera devant une toile peinte il ne faut pas en déduire qu il soit bête. Le cheval n'a pas été initié aux arts mécaniques et ne sait pas ce que c'est qu'une toile peinte, surtout quand l'homme l'a disposée pour le tromper. Au contraire l'homme qui sait toutes ces choses, qui, au Musée Grévin, temple de l'illusion, frappe sur l'épaule du gardien en cire ou veut pénétrer dans une glace qui le réfléchit, n'a pas les mêmes excuses. Et pourtant nous n'en tirons pas la conclusion que l'homme soit inintelligent.

De plus, le cheval est victime de son organisation physique ; son œil exagère les obstacles.

Le cheval est un animal psychique. Il a des qualités psychiques. Je n'en doute pas. C'est alors que la nouvelle méthode d'éducation et de développement cérébrale du cheval va faire surgir des merveilles. Car si cette méthode est véritable, s'il n'y a pas des causes d'erreur ou des fautes d'interprétation qui la vicient, alors le cheval va devenir un instrument merveilleux et vivant d'exploration psychique, pouvant, entre autres choses, nous expliquer comme par écrit toutes ces séries de pressentiments ou de psychisme intime que nous constatons ou que nous croyons constater chez les animaux. Par exemple, il paraît que ce camarade cheval ou chien, hurle ou se lamente parce qu'il sent ou prévoit que son ami, son maître, ou autre, est en danger, meurt ou va mourir. Si même la mort qui vient peut s'inscrire dans le psychisme des animaux, alors nous serons mieux documentés sur ce phénomène que nous ne pouvons apprécier qu'après coup, nous autre hommes. Et nous pourrons encore ajouter à la liste des services que nous rendent nos frères inférieurs.

Docteur Léon Demonchy.

Turin, 18 *janvier* 1913.

Monsieur de Vesme,

Votre article m'a fait ressouvenir d'une observation sur l'intelligence des chevaux que j'ai faite souvent. Il m'arriva parfois, me promenant à cheval par la ville sans but précis, et seulement pour prendre un peu d'exercice, de penser : « Je veux tourner à telle rue » — qui était une traverse de celle que je suivais ; et, sans que je fisse le moindre mouvement, mon cheval, arrivé au coin, tournait de lui-même.

Ayant fait cette remarque, je pensai que ce devait être un effet de quelque petit mouvement involontaire de ma part, et d'autres fois je répétai l'expérience en prenant bien garde de faire aucun mouvement, mais le cheval interprétait également ma volonté.

Ceci ne m'arriva qu'un petit nombre de fois, parce que je sortais rarement à cheval pour mon plaisir, et d'autant moins seul, ce qui fit que je ne pus pas approfondir l'expérience, à laquelle, d'ailleurs, je ne prêtai pas grande attention.

Il me semble que ce fait se produisait avec n'importe quel cheval ; mais, je le répète, il m'arriva très rarement d'aller seul à l'aventure par les rues d'une ville qui n'étaient pas celles que je devais suivre d'ordinaire : celles du quartier, de la place d'armes, etc.

Votre dévoué,

C. Spingardi,

Colonel de la Réserve.





ERNEST BOZZANO

DES PHÉNOMÈNES PRÉMONITOIRES

(*Suite, voir les numéros de Septembre, Octobre, Novembre, Décembre*)

IIe CATÉGORIE

PRÉMONITIONS DE MALADIES OU DE MORTS REGARDANT DE TIERCES PERSONNES

Sous-Groupe H

PRÉMONITIONS DE LA MORT DE TIERS A BRÈVE ÉCHÉANCE, OÙ LA MORT EST DUE A DES CAUSES ACCIDENTELLES.

Dans tout travail de classification, la subdivision en catégories ne peut revêtir qu'une valeur relative, les faits ne relevant presque jamais d'éléments assez simples ou harmoniques pour se conformer d'une manière complète à une seule subdivision. Il ne reste donc d'autre parti à prendre, que de les classifier en se basant sur l'élément cardinal qu'ils renferment, et en négligeant les éléments auxiliaires et complémentaires.

Ce critère nous amènera donc, dans ce sous-groupe et dans le suivant, à recueillir les faits où l'élément cardinal est représenté par l'accidentalité — par conséquent l'imprévisibilité — des morts préannoncées.

Je fais observer que bon nombre des cas déjà rapportés contenaient des éléments de nature accidentelle et imprévisible ; mais ils consistaient en incidents complémentaires groupés autour d'un événement cardinal d'ordre différent, et ne pouvaient par conséquent être compris dans le sous-groupe présent. Cela n'empêche pas que les éléments imprévisibles contenus dans les cas en question leur confèrent une valeur théorique identique. Et c'est une valeur très importante, puisque rarement ces mêmes éléments se montrent explicables par des hypothèses psychologiques, ou peuvent être réduits à des exemples d'inférences subconscientes ou de coïncidences fortuites. Au contraire, les hypothèses spiritualiste, fataliste, réincarnationniste, dominent le terrain.

LVIIIe CAS. — Je l'extrais des *Annales des Sciences Psychiques* (1897, p. 124), qui le tirent à leur tour de l'autobiographie du baron LAZARE HELLEMBACH. Celui-ci écrit :

J'avais l'intention de demander la collaboration du Directeur de la section de chimie de l'établissement géologique de Vienne, M. Hauer, conseiller de mines, au sujet de quelques recherches que j'avais faites sur les cristaux, ou plutôt sur la cristallisation. Je lui en avais parlé incidemment, le laboratoire étant près de chez moi et Hauer étant connu dans le monde scientifique — on peut dire de l'Europe entière — comme spécialiste sur ce sujet. J'avais toujours remis ma visite, mais enfin je me décidai à la faire le lendemain matin. Cette nuit-là même, j'ai rêvé que je voyais un homme pâle et défaillant, soutenu sous les bras par deux hommes. Je ne tins aucun compte de ce rêve et je me rendis à l'établissement géologique ; mais comme le laboratoire se trouvait dans un autre endroit de la maison les années précédentes, je me suis trompé de porte, et trouvant la vraie porte barrée j'ai vu en regardant par une fenêtre à ma portée l'image exacte de mon rêve. On soutenait Hauer qui venait de s'empoisonner avec du cyanure de potassium, et on le transportait dans le vestibule tout à fait comme je l'avais rêvé. »

Le baron Hellembach ajoute ici les observations suivantes :

Comment, moi qui n'ai jamais eu un rêve ou seulement un pressentiment juste, dont la santé est normale et l'impassibilité légendaire parmi mes amis, me suis-je laissé surprendre par un rêve ? Je ne puis l'expliquer que de la manière suivante : si j'étais venu quelques minutes avant, j'aurais pu empêcher sûrement le fait de s'accomplir quant au présent, et, qui sait ? peut-être pour l'avenir, le suicide étant causé par des soucis de famille et de fortune, et ma proposition aurait pu donner à Hauer un nouveau sujet de travail et probablement aussi quelque soulagement matériel. Cette circonstance m'émotionna profondément ; je le fus d'autant plus à mesure que je compris toute la perte que j'avais faite, au point de vue de mes idées et de mes projets,

et en pensant que mes essais étaient à jamais perdus, ou au moins pour ma vie.

Il est bien naturel que cette mort entraînant mes projets m'ait beaucoup impressionné ; et c'est peut-être pour cette raison qu'à mon réveil, ma conscience a gardé comme un reste de la clairvoyance ou de l'omniscience inconsciente qu'on rencontre dans toutes les personnes très impressionnables.

Dans ce cas, la mort du Professeur Hauer, bien que non naturelle (donc accidentelle), ne pourrait être considérée comme imprévisible, le suicidé ayant très probablement prémédité son acte de désespoir dans la nuit qui le précéda, provoquant ainsi par télépathie le rêve du baron Hellembach. Mais ceci n'expliquerait pas l'élément cardinal du songe, la visualisation d'un « homme au visage livide, agonisant, *soutenu aux aisselles par deux autres hommes* ; circonstance non télépathisable, puisqu'imprévisibl .

LIXe CAS. — Du chapitre que CAMILLE FLAMMARION consacrait aux phénomènes prémonitoires dans son ouvrage : *L'Inconnu,* j'extrais les deux cas suivants (pp. 522-523). Le relateur du premier, M. ÉMILE BOISNARD, écrit :

L'année dernière, au mois de septembre, j'eus, pendant une nuit, la vision très distincte d'un enterrement d'enfant sortant d'une maison dont je con nais les habitants ; seulement j'ignorais dans mon rêve celui des enfants qui était mort.

Ce rêve me revint à la mémoire toute la journée et j'essayai en vain de le chasser de mon esprit. Le soir, un des enfants de cette maison, âgé de quatre ans, tomba accidentellement dans une douve et s'y noya. — (Emile BOISMARD ; à Seiches (Maine-et-Loire).

LXe CAS. — Voici le second épisode tiré de l'ouvrage cité (pp. 522-523).

Mon frère aîné, Emile Zipelius, artiste peintre, mourut le 16 septembre 1865, à l'âge de vingt-cinq ans, en se baignant dans la Moselle. Il habitait Paris, mais se trouvait à ce moment-là en visite chez ses parents à Pompey, près Nancy. Ma mère avait rêvé deux fois, à des intervalles assez éloignés, que son fils se noyait.

Lorsque la personne chargée d'annoncer la terrible nouvelle à mes parents se présenta chez eux, ma mère devinant qu'il était arrivé un malheur, s'informa d'abord d'une de ses filles absentes dont elle n'avait pas eu de nouvelles depuis quelques jours. Lorqu'on lui répondit qu'il ne s'agissait pas d'elle, elle dit : « Ne continuez pas, je sais ce que c'est : mon fils s'est noyé. » Nous avions eu une lettre de lui dans la journée, de sorte que rien ne faisait prévoir cette catastrophe.

Mon frère lui-même avait dit à sa concierge peu de temps auparavant : « Si je ne rentre pas un soir, allez à la Morgue le lendemain ; j'ai le pressentiment que je mourrai dans l'eau. J'ai rêvé que j'étais au fond de l'eau, mort et les yeux ouverts »

C'est en effet ainsi qu'on l'a trouvé ; il était mort sur l'eau de la rupture d'un anévrisme. Ma mère et mon frère étaient si persuadés que cela arriverait, que le jour de sa mort, il avait refusé de se baigner dans la Moselle. Mais, vers le soir, il se laissa séduire par la fraîcheur de l'eau, et fut enlevé ainsi à notre affection. (J. VOGELSANG-ZIPELIUS, à Mulhouse).

LXIe CAS. — Lord BUTE le communiqua à la *Society f. P. R.,* et la relation en fut rédigée par sœur Catherine, de l'asile enfantin de « Treforest », à Pontypridd.

Le dimanche 14 août 1898, tandis que je conduisais les enfants à Rocking Stone pour une promenade, je vis venir vers moi la vieille Madame Thomas (qui habite une maisonnette du Dr Price, sur la route communale), et celle-ci me demanda si quelque enfant de l'asile était mort dans la semaine. Je répondis que non, et lui demandai à mon tour pourquoi elle me posait cette question. — « Parce que — dit-elle — j'ai vu l'enterrement d'un enfant qui descendait la colline, venant de l'asile ; non point cependant le long de la route que vous suivez avec les enfants, mais sur le versant gauche, et je crus qu'il s'agissait d'un enfant de l'asile, parce que c'étaient des enfants de l'asile qui portaient le cercueil et l'accompagnaient ».

Je m'informai pour savoir si quelqu'un parmi les habitants de l'avenue de la Tour, située au-dessous de l'asile, avait perdu un enfant, et j'appris que personne n'était mort, et qu'aucun enterrement n'avait passé par là. Ce qui n'était pas arrivé alors se produisit le mercredi de la semaine suivante, où une enfant de trois ans, fille d'un voisin habitant l'avenue de la Tour, mourait en se noyant. La mère de la pauvre petite alla trouver sœur Illtyd, lui demandant de permettre que nos enfants accompagnassent le petit corps au cimetière, car, à cause de la grève, et à défaut des vêtements nécessaires, elle ne trouvait personne qui voulût assumer la triste tâche. Sœur Illtyd y consentit exceptionnellement, car le règlement défendait aux enfants de l'asile d'assister à un enterrement qui ne fût pas d'un des leurs. De sorte que l'enterrement descendit la colline du versant de gauche, juste comme Mme Thomas l'avait vu deux semaines auparavant. L'habitation de cette dernière se trouve en face de ce versant de la vallée.

Dès que sœur Illtyd eut accordé aux enfants de transporter la fillette au cimetière, je lui rapportai ce qu'avait vu Mme Thomas. (*Journal of the S. P. R.,* Vol. IX, p. 80).

Si, dans ce cas, la vision véridique s'était produite en rêve, le phénomène prémonitoire aurait pu être rabaissé jusqu'à un certain point au niveau d'une « coïncidence fortuite » ; mais

comme il s'agit de vision véridique *en conditions de veille,* ce qui suppose un élément supernormal dans l'origine du phénomène; et l'élément supernormal impliquant l'existence d'une intentionnalité quelconque (ou subconsciente ou extrinsèque, peu importe) on voit s'établir des rapports indissolubles entre le précédent du fait et le fait lui-même, et par là l'hypothèse des « coïncidences fortuites » devient inacceptable.

Ajoutons à cela qu'une autre circonstance véridique, celle du parcours insolite du cortège funèbre le long du versant gauche de la colline, achève d'écarter l'hypothèse discutée.

J'observe que les visions de funérailles prémonitoires *en conditions de veille* sont assez fréquentes ; et, le fait étant intéressant, je crois utile d'en citer deux autres exemples.

LXIIe Cas. — Le Rév. P. A. Wood, recteur de Newent, Gloucestershire, membre de la *Society f. R. P.*, le recueillit. — La relatrice, Miss H., ne désire pas que son nom soit publié :

Ma mère et moi nous nous promenions un jour en voiture sur une route de Somersetshire en compagnie d'une vieille dame de quatre-vingt ans. Tout à coup celle-ci s'adressa au cocher en lui demandant de quitter la route et d'arrêter la voiture ; ce qui fut exécuté, à notre grand étonnement, parce que nous ne devinions pas le motif de cet ordre. Quelque temps après elle dit au cocher : « Maintenant, vous pouvez aller » ; puis, se retournant vers ma mère, elle ajouta : « Par un sentiment de respect, je fais toujours arrêter quand passe un enterrement. » — La route était longue et droite, et se montrait absolument libre, même de piétons ; nous plaisantâmes donc de la chose, faisant observer à la vieille dame qu'elle avait été victime d'une curieuse illusion. Elle répondit : « En effet, la chose est très étrange, j'ai bien vu un cortège funèbre ; qui sait ce qu'aura pensé de moi le cocher ? »

Le jour suivant, un de ses vieux amis, son voisin, qui avait l'habitude de venir lui faire chaque jour quelques heures de lecture, mourut subitement ». (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. V, p. 303).

LXIIIe Cas. — Le Dr Alastair Mac-gregor rapporte l'épisode suivant, trouvé dans le journal particulier de son propre père, ministre évangélique dans l'île de Skye.

L'employé communal de Dull, petit village du Pertshire, était souffrant ; et mon grand'père, ministre évangélique de l'endroit, l'avait remplacé. Par une belle soirée d'été, vers 7 heures, un jeune couple se présenta pour demander les papiers nécessaires à leur mariage. Tandis que mon grand-père se disposait à les chercher, *tous les trois* virent tout-à-coup par la croisée apparaître un cortège funèbre. Des habits qu'endossaient ceux qui composaient le cortège, on pouvait voir qu'ils étaient en grande partie des paysans, et la jeune fille en reconnut plusieurs, natifs de Dull, mais occupés en ce moment à Dunkeld. Naturellement, mon grand'père et les jeunes gens s'étonnèrent de l'heure intempestive à laquelle arrivait le cortège ; et mon grand-père ne comprenait pas qu'on ne l'eût pas prévenu. Il consigna les papiers, et courut à la recherche de la clef qui ouvrait la grille du cimetière, pour ne pas faire attendre le cortège. Il monta au presbytère à la hâte, s'acheminant vers la grille, où il s'attendait à trouver le cortège arrêté, mais, en y arrivant, *il ne trouva rien*, en dehors des jeunes fiancés, qui, plus stupéfaits encore que lui, ne pouvaient pas s'expliquer le fait.

Or, la semaine suivante, au même jour et à la même heure, survint à l'improviste le même enterrement, et cette fois en réalité. Le défunt était un enfant de Dull, qu'un taureau furieux avait assailli à Dunkeld, le réduisant littéralement en morceaux. Les malheureux restes furent recueillis, déposés dans un cercueil, et transportés sans délai au cimetière de Dull. Le pauvre enfant n'avait pas de parents, et fut enterré sans autre cérémonie. Le jeune couple et mon grand-père reconnurent parmi les membres du cortège, certains de ceux qu'ils avaient vus une semaine auparavant dans le cortège fantômatique. La jeune femme en connaissait personnellement quelques-uns, auxquels elle rapporta ce qu'elle avait vu ; mais, comme il est naturel, ceux-ci se trouvaient alors à Dunkeld, et ne surent rien dire qui pût éclaircir le fait ». (Cité par Andrew Lang dans l'ouvrage : *The making of Religion*, p. 79).

LVIXe Cas. — La *Norwalk Gazette* le publia d'abord le 10 juin 1873 ; il fut ensuite étudié et authentiqué par M. Epes Sargent, qui le reproduisait dans son ouvrage : *The Scientific basis of Spiritualism* (pp. 240-241).

Le 7 juin 1873, dans le port de Norwalk (Connecticut) une petite embarcation portant neuf jeunes collégiens de l'Institut Selleck, accompagnés de leur maître Farnham, était heurtée par le timon d'un bateau à vapeur, et chavirait. Trois d'entre les jeunes gens — Eddie Morris, Willie Crane et Charley Bostwick — se noyèrent.

Le jour précédent, un rêve étrange s'était produit ; et malgré que les protagonistes craignent d'être pris pour des superstitieux, le cas me parut si singulier, que je me décidai à en recueillir les détails auprès d'eux-mêmes.

Vendredi dernier (veille de la catastrophe) le Dr Hays, maître suppléant et médecin distingué, dit à un de ses collègues : « J'ai rêvé deux nuits de suite que trois de nos enfants s'étaient noyés. Je sais qu'il est ridicule de parler sérieusement d'un rêve, mais c'est devenu pour moi presque une obsession, et je ne puis m'empêcher de vous exhorter à surveiller

attentivement les enfants quand vous les conduirez en bateau ».

Le samedi matin, il observa à M. Farnham, qui devait les accompagner à l'île de Peach : « Farnham, attention aux enfants ; je ne puis me délivrer du pressentiment dont je vous ai parlé ». — Lorsqu'enfin, le samedi soir, il vit arriver avec des vêtements complètement trempés Charley White — qui fut le premier enfant rentré au collège — il s'écria : « La catastrophe a-t-elle été grave ? Combien de noyés ? » Et il s'évanouit dans les bras de White ».

(Le Directeur de la *Norwalk Gazette,* M. A. H. Byington, écrit pour confirmer le récit ci-dessus).

LXVe Cas. — M. Henri Carreras communique le fait suivant à la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* (1908, p. 274) :

Mme Caroline Mastropietro, âgée de 34 ans, femme du typographe Théophile De Carolis, était occupée le matin du 9 octobre courant, à préparer le café pour son mari, lorsque par un maudit hasard, elle approcha une allumette de la bouteille contenant l'alcool. Celui-ci s'enflamma en faisant éclater la bouteille, de façon que la malheureuse Caroline fut entourée par les flammes.

Les voisins accoururent à ses appels désespérés, essayèrent tout ce qui était possible pour la sauver, mais la pauvre femme avait subi de telles brûlures que cinq heures après elle mourut à l'hôpital du Saint-Esprit.

A peine était-elle morte, que sa mère arriva à l'hôpital. Cette pauvre vieille est une campagnarde qui habite Castel di Guido, une ferme à plusieurs kilomètres de Rome, perdue dans l'immense plaine déserte qui environne la ville.

Depuis quelques jours la vieille mère était obsédée, sans aucune raison plausible, par le pressentiment de quelque malheur qui devait arriver à sa Caroline bien-aimée. Elle faisait des songes effrayants, où elle entendait des plaintes et les cris de sa propre fille, qui appelait désespérément au secours.

Dans la dernière nuit, peu d'heures avant la catastrophe, les songes avaient été si terrifiants, l'angoisse si aiguë, qu'elle s'était décidée à partir pour aller trouver sa fille : mais hélas ! il était trop tard.

La pauvre vieille, accablée par l'horrible malheur, se reprochait de ne pas être partie le jour précédent.

— Si j'étais venue, cela ne serait pas arrivé ! — s'écriait la malheureuse. — Eh bien ! non, pauvre vieille mère. Je pense, au contraire, que ton arrivée n'aurait rien changé au destin, qui t'avait déjà signalé dans l'*astral* la fin de ta bonne et chère fille. Nous sommes, hélas ! des brins de paille que le vent emporte de ci de là, comme la feuille morte, mais qui toutefois peut-être exécutons tous ces mouvement, apparemment libres et sans but, selon un plan obscur et tout puissant, contre lequel la lutte est inutile ! — Je crois au Destin ! » (Signé : Enrico Carreras, Rome).

LXVIe Cas. Recueilli par le Dr Hodgson ; le relateur est Mr. Krebs, de la *Society f. P. R.*, et l'épisode est rigoureusement authentiqué. Le rêve prémonitoire fut communiqué à la mère et à la grand'mère de l'enfant à laquelle il se rapportait, le matin même où il eut lieu, et se réalisa environ douze jours après. M. Krebs rapporte ce qui suit :

24 novembre 1902. — M. Charles Nolte, demeurant à Baltimore, Bank street, n° 1503, âgé de 25 ans, mécanicien dans la fabrique « Thiemeyer and C. », eut dans les premiers jours de novembre un rêve très marqué et très douloureux. Il lui semblait retourner chez lui après son travail, vers 5 h. 1/2 de l'après-midi, et voir la petite Hélène, fille de sœur, enfant très vive, traverser la rue pour se rendre chez sa grand-mère, qui habitait en face. En même temps, il voyait avec horreur s'approcher rapidement un tramway électrique, dont l'enfant paraissait n'avoir pas conscience. Dans son rêve, il aurait voulu la sauver du péril, mais il se sentait paralysé à sa place, et se mit à crier pour l'avertir, mais inutilement ; et il assistait impuissant à cette scène horrible, que, pour pouvoir conjurer il aurait volontiers risqué sa vie. L'angoisse fut telle, qu'il s'éveilla en sursaut, en poussant un grand soupir de soulagement.

Le matin même, il raconta le rêve à sa mère ; celle-ci en fut à tel point impressionnée, qu'elle se rendit immédiatement chez sa fille, Mme John Liebig, pour le lui raconter, et l'exhorter à redoubler sa surveillance sur l'enfant, afin qu'aucun mal ne lui arrivât.

Dans l'après-midi du mardi, 13 novembre, vers 5 h. 30 *de l'après-midi*, la petite Hélène eut la fantaisie de traverser la rue, probablement pour aller trouver sa grand-mère, et elle fut renversée et tuée par un tramway électrique. Une femme qui passait par là entendit l'enfant crier : « Grand'mère ! Grand'-mère ! », et la vit renversée .(*Journal of the S. P. R.*, vol. XIII, pp. 142-143).

(Suivent les témoignages de : M. Chas Nolte, Mrs. Dina Nolte, Mrs. J. Liebig).

LXVIIe Cas. — Je le tire du travail de Mrs. Sidgwick : *On the evidences for Premonitions* (*Proceedings of the S. P. R.,* Vol. V. p. 311) : c'est un cas d'ordre médiumnique. Mrs. Sidgwick écrit :

La dame qui m'a communiqué l'épisode désire que son nom soit gardé secret. Elle dit que lorsqu'elle se trouvait en Amérique, une de ses amies « Spirites » la conduisit à une séance médiumnique, à propos de laquelle elle me donne ces détails :

« Bien que je fusse arrivée à Boston la veille, l' « esprit-guide » du médium déclara immédiatement que j'étais arrivée à travers l'océan ; et non seulement elle évoqua une grande partie de mon passé, mais elle s'étendit en révélations sur mon avenir. A un mo-

ment donné, elle affirma que je portais sur moi une photographie représentant ma famille entière en groupe. L'affirmation était exacte, et je sortis la photographie pour la montrer au médium (en trance), qui m'observa que deux de mes enfants n'étaient plus de ce monde, et, m'indiquant dans le groupe un troisième fils, dit : « Celui-ci aussi sera bientôt des nôtres, et sa mort sera brusque ; mais vous ne devez pas pleurer, parce que cette mort prématurée le sauvera du mal qui l'attendrait autrement. Il n'est presque jamais permis de confier de tels secrets aux vivants, mais cette fois nous voyons que nous devons le faire pour votre avantage, parce que cela vous convaincra que vous n'avez pas perdu votre fils par pur accident ».

« Et ce qui avait été prédit arriva. Je me trouvais de retour chez moi depuis quelques semaines, lorsqu'on me participa un matin l'horrible nouvelle que mon fils, âgé de 17 ans, avait été tué au cours d'une partie de football ! »

Ce fait comporte les mêmes commentaires que le cas de William Stead (XLIX), c'est-à-dire que la signification des phrases : « votre fils sera bientôt des nôtres ; sa mort sera *brusque*... et vous devrez vous convaincre *que ce n'est pas par pur accident* que vous l'avez perdu » démontrent d'une manière évidente que la personnalité médiumnique était non seulement informée de sa fin imminente, mais aussi du genre de mort qui l'attendait. De là ce raisonnement que si la même personnalité en avait prévenu la mère, celle-ci aurait pu sauver la vie de son fils en l'empêchant de se rendre à la partie de football fatale. Dans le cas de Stead, nous demandions : « Pourquoi l'esprit-guide » ne l'a-t-il pas fait ? Pourquoi, le pouvant, ne voulut-il pas dire une parole pour sauver de la mort une personne ? » — La réponse que nous donnâmes à cette formidable question est conforme à ce que révèle spontanément la personnalité médiumnique en ce dernier épisode.

Trois hypothèses seules pourraient servir à l'éclaircissement du cas : la « Spiritualiste », la « Réincarnationniste », la « fataliste ». Ceux qui pensent différemment, par suite de leur propension à tout attribuer aux *facultés d'inférences subconscientes*, auront à expliquer dans quel but les personnalités subconscientes s'abstiennent en des circonstances semblables de révéler tout ce qu'elles savent. Qui les empêche de sauver une personne de la mort ? — L'existence de cette forme de réticences dans les phénomènes prémonitoires (et elles y sont très fréquentes) équivaut à la démonstration incontestable de l'existence d un monde spirituel.

On ne peut objecter davantage que, bien qu il apparaisse clairement, dans les cas indiqués, wque les personnalités médiumniques connaissaient la nature des morts préannoncées, cette dernière affirmation est illicite en l absence de déclarations détaillées à ce sujet. Cette objection ne peut se soutenir qu'à condition d'analyser les faits singulièrement ; car, collectivement, ils fournissent la preuve du contraire sous la forme d'une question à résoudre : c'est qu'en de semblables contingences, les personnalités médiumniques se comportent *constamment* de la manière indiquée, sauf des circonstances spéciales ; c'est-à-dire qu'elles s'abstiennent de révéler les seuls détails dont l'intéressé pourrait profiter pour éluder la destinée qui l'attend ; et, si on leur adresse d'explicites demandes d'éclaircissement, elles ne répondent pas, ou le font évasivement, ou s'expriment symboliquement, de façon à ne rien laisser transparaître de la véritable signification de leurs paroles jusqu'à l'accomplissement de l'événement. Impossible de désirer une meilleure preuve pour démontrer que les personnalités médiumniques sont pour la plupart à connaissance des événements qu'elles cachent aux sensitifs.

Il s'ensuit que la question à résoudre consiste dans le fait que les personnalités médiumniques *ne veulent pas révéler* certains détails ; et s'il en est ainsi, avec quelle logique pourrait-on objecter qu'elles *ne les révèlent pas* ? Il est évident qu'exiger des *déclarations plus explicites de la matière*, correspondrait à prétendre qu'elles révèlent ce qu'elles ne veulent pas révéler.

Si l'on voulait alléguer — pour renforcer la thèse que les personnalités médiumniques ne cachent rien pour la simple raison qu'elles ne connaissent rien au-delà de ce qu'elles révèlent — le fait que les réticences rencontrées dans les cas à extrinsécation médiumnique, correspondent aux défauts des cas à extrinsécation subconsciente (où le sensitif perçoit ou récepte les détails secondaires d'un événement futur, et n'en perçoit ou récepte pas les essentiels), on n'arriverait qu'à déplacer le problème sans le résoudre, car ceci ne fait que découvrir d'une façon évidente l'existence d'une intentionnalité *sélectionnatrice* des détails transmis, dans de nombreux épisodes à extrinsécation subconsciente, comme dans le premier genre de phénomènes ; car si les prémonitions tiraient exclusivement leur origine d'*inférences subconscientes*, on ne comprendrait pas comment la subconscience parvienne à *inférer de causes existantes dans le présent* les détails insignifiants et imprévisibles d'une situation future, et n'en *infère* pas l'incident fondamental, déterminateur de la situation.

Une fois admis qu'une partie des phénomènes prémonitoires obéit à une intentionnalité qui en discipline la manifestation, nous sommes logiquement amenés à conclure que cette intentionnalité doit avoir une origine extrinsèque, ou, du moins, implique l'existence d'entités spirituelles *qui disciplinent* les pouvoirs des subconsciences humaines, car, pour une subconscience *autonome*, aucune raison ne pourrait l'empêcher de transmettre des détails qui, révélés à temps, arracheraient souvent à la mort *la propre personnalité consciente*, c'est-à-dire elle-même !

La valeur théorique des considérations cidessus suffit à exclure d'elle-même, et sans appel, l'hypothèse des *inférences subconscientes* du nombre de celles appplicables aux prémonitions d'ordre accidentel et imprévisible ; et à démontrer en même temps l'origine extrinsèque d'un grand nombre de ces prémonitions.

Je reviendrai sur l'argument à l'occasion d'épisodes où le contraste entre les détails secondaires et le principal événement caché ressort d'une manière marquée (CX^e^ Cas).

LXVIIIe Cas. — Le Prof. Hyslop le publia en origine dans le numéro de juillet 1898 de la *Psychological Review* ; je l'extrais du Vol. XIV des *Proceedings of the S. P. R.* (pp. 266-270). — La percipiente, femme d'un ministre évangélique, douée de facultés médiumniques, est une ancienne connaissance du Professeur Hyslop, qui eut ainsi tout loisir d'étudier rigoureusement l'épisode ; c'est un exemple intéressant de pressentiment à développement graduel. La relation étant longue, je devrai me borner à en transcrire les passages principaux. Le Professeur Hyslop écrit :

En juillet 1897, Mrs. D. commença à ressentir une impression subjective étrange et puissante : celle qu'une « épreuve particulièrement douloureuse » était suspendue sur sa famille. A ce moment, elle jouissait d'une parfaite santé, et se conserva saine et normale durant toute la période comprise dans ce récit... Au mois d'août, cette forme de pressentiment se renouvela fréquemment, et s'intensifia au point de déterminer Mme D. à en parler à son mari (qui confirme pleinement le récit de sa femme).

Pour éclaircir l'exposition analytique des faits, nous révélerons dès à présent le point final du pressentiment : c'est qu'une fillette de la percipiente, nommée Bettie, mourait à la date du 2 décembre 1897, le berceau où elle dormait ayant pris feu.

D'août à décembre, chaque fois que Mme D. songeait à ses projets se rapportant à l'avenir de l'enfant, elle entendait une voix lui murmurer à l'oreille « Elle n'en aura pas besoin ». Ainsi, par exemple, un jour qu'elle pensait à l'agencement d'une petite chambre destinée à l'enfant qui grandissait, elle entendit la voix coutumière lui murmurer à l'oreille : « Elle n'en aura pas besoin ». Une autre fois, et précisément quinze jours avant le malheur, elle eut l'idée d'écrire un « journal » qu'elle aurait fait lire à l'enfant plus tard, quand elle serait suffisamment avancée en âge, et elle commença à noter plusieurs incidents qui auraient pu l'intéresser ; mais aussitôt, la voix venait lui murmurer : « Elle n'en aura pas besoin ». Et la voix se fit entendre le matin même de la catastrophe ; l'enfant courait, vive, dans la maison, et sa mère, observant que ses petits souliers commençaient à s'user, pensa qu'elle en aurait acheté tout de suite une autre paire ; mais la pensée n'était pas encore formulée, que la voix avertit : « Elle n'en aura pas besoin ».

Une semaine auparavant, Mme D. crut sentir durant la nuit une forte odeur de brûlé, comme du feu flambant, et descendit de son lit inquiète, allant à la cave, parcourant la maison, pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'allumettes dispersées. Tout se trouvant en ordre, elle ne put pas s'expliquer son impression olfactive ; mais, à partir de ce moment, ses inquiétudes se concentrèrent sur le danger présenté par les allumettes et elle veillait continuellement à ce qu'elles fussent déposées en lieu sûr et hors de portée. Ce sentiment l'angoissait à tel point, qu'elle visitait soigneusement tous les coins de la maison pour s'assurer qu'il n'en traînait nulle part, éprouvant l'impulsion de détruire les allumettes de chambre, trop facilement inflammables. Une fois, tandis qu'elle subissait cette impulsion, elle entendit une voix qui l'engageait à le faire et l'avertissait du danger d'un incendie. Toutefois, la voix n'ayant rien spécifié qui pût la guider dans ses appréhensions, Mme D. dut se fier à son propre conseil, et songea à protéger par une lame en tôle la grille de la cuisine, dans l'intention d'obvier à ce que les charbons ardents, la nuit, roulassent sur le sol ; précaution qu'elle n'avait jamais prise, ni pensé à prendre de sa vie.

Un autre phénomène d'une haute importance s'était produit en elle durant ses trois années de résidence dans cette maison, et consistait en sa visualisation hallucinatoire du berceau de son bébé en flammes ; mais comme ces formes d'automatisme visuel étaient fréquentes en elle, elle n'attacha aucune importance prémonitoire à cette vision.

Une heure environ avant la catastrophe, son impulsion de détruire les allumettes de la chambre devint irrésistible, Mme D. alla à leur recherche et se disposait à suivre l'impulsion, lorsqu'elle en fut détournée par la pensée que son fils aîné, en ce moment hors de la maison, en aurait eu besoin au retour pour allumer le poêle à gaz ; elle se dit alors à elle-même, à haute voix : « Je les détruirai quand il sera rentré » ; puis elle descendit à la cuisine veiller aux soins domestiques.

Vers 10 heures, comme d'habitude, elle mit l'enfant dans son berceau pour son heure de repos matinal, et, pendant ce temps, la voix habituelle murmura à son oreille : « Retourne le matelas », opération

qu'elle accomplissait toujours (quoiqu'elle n'eût jamais entendu la voix la conseiller en ce sens), mais que cette fois elle n'eut pas le temps d'exécuter, étant extrêmement pressée ; de sorte que s'adressant à la petite fille, elle lui dit en plaisantant : « Je retournerai ton matelas quand tu auras fait dodo ». Et elle descendit s'occuper de besognes urgentes. Aussitôt, les cris de l'enfant lui parvinrent ; elle accourut promptement, trouva le berceau et les couvertures en flammes, et sa fille si terriblement brûlée qu'elle mourut trois heures après.

La seule supposition possible est que l'enfant ait trouvé une allumette égarée, probablement dans le berceau même, ou sur le porte-manteau voisin, qu'elle l'ait frottée et fait flamber, communiquant le feu aux draps. Aucun feu n'existait à cet étage de la maison, et la cuisine et la salle à manger se trouvaient au rez-de-chaussée ».

Voilà la partie essentielle du récit du Prof. Hyslop. On y remarquera surtout le développement progressif du pressentiment, qui commence par une vague impression « d'épreuve douloureuse atteignant la famille entière, laquelle se renouvelle et s'intensifie au point de déterminer la percipiente à en faire part à son mari ; puis survient une voix subjective qui fait allusion d'une manière voilée à la nature de l' « épreuve »; c'est-à-dire, à la mort de l'enfant, qui « n'aura plus besoin » de vêtements, d'arrangement de chambre, de souliers, etc. Ensuite arrive une première intimation obscure sur la cause de la mort, sous forme d'impression olfactive, par laquelle la percipiente ressent une odeur de brûlé sans cause apparente ; impression qui se précise par la visualisation complémentaire d'un berceau en flammes. Après quoi, les anxiétés de la percipiente convergent de façon obsédante sur l'idée du danger rattaché aux allumettes, et une impulsion irrésistible la pousse à détruire les plus dangereuses ; *ce qu'elle ne fait cependant pas*, étant détournée de cette idée par une malheureuse réflexion. Enfin, au moment de la catastrophe, elle entend une voix lui conseiller de « retourner le matelas » (sur lequel, probablement, traînait une allumette égarée) ; opération qu'elle ne manquait jamais d'exécuter, *mais qu'elle négligea cette fois* ; irrésolution et négligence qui suggèrent irrésistiblement la pensée de quelque chose de fatal dans l'événement.

On observera de plus que si la percipiente eut la représentation subjective de tous les éléments intégrants du cadre de la catastrophe, ce fut d'une manière assez décousue et assez confuse pour que celle-ci ne pût les concréter en une perception synthétique révélatrice de leur signification prémonitoire ; car, si la signification avait été comprise, on aurait pu conjurer la catastrophe... mais peut-être cette représentation si confuse avait-elle sa raison d'être. Qui sait ?

Mais voici donc encore un cas démontrant de manière évidente que la personnalité médiumnique ou subconsciente était pleinement instruite du genre de mort accidentelle qui attendait l'enfant ; et nous nous trouvons de nouveau en face de cette question : « Pourquoi la personnalité médiumnique, au lieu de faire vaguement allusion au « danger d'incendie », ou conseiller tout aussi vaguement de « retourner le matelas », n'apprit-elle pas que sur ce matelas se trouvait une allumette, sauvant ainsi la vie de la petite victime ? — Prétendrait-on peut-être que les premières phrases étaient télépathiquement transmissibles du subconscient au conscient, et que les voies télépathiques demeuraient inaccessibles à l'autre, la principale ? — Comme personne ne voudra défendre une thèse aussi absurde, nous serons forcés de conclure qu'il ne s'agit probablement pas, en des cas pareils, de personnalités subconscientes (celles-ci n'ayant aucun motif de cacher ce qu'elles savent, quand, dans les cas dont nous parlons, elles pourraient arracher à la mort une personne) mais bien d'entités spirituelles, auxquelles, pour des raisons imperscrutables, mais parfaitement concevables, il ne serait pas permis de mettre obstacle à l'accomplissement des destinées humaines.

LXIXe Cas. — Je l'extrais du Vol. XI, pp. 509-513 des *Proceedings of the S. P. R.* ; Myers le cite dans son travail intitulé : *The subliminal Self.* C'est un cas collectif, intéressant et complexe, qui fut recueilli et étudié par le Prof. William James et le Dr Hodgson. M. T. F. Ivey écrit en ces termes au professeur William James :

Forney, Texas. — 1er *février* 1894. — J'éprouve une grande difficulté à vous exprimer en paroles l'indéfinissable impression prémonitoire éprouvée par moi.

Et d'abord, je déclare que je suis et que j'ai toujours été très bien portant, que je ne suis absolument pas enclin à la superstition, que je n'ai jamais été sujet à des hallucinations, et que je ne me suis jamais intéressé à des manifestations analogues à la mienne.

Il y a trois ans, mon fils, âgé de dix-huit ans, quitta la famille et s'établit dans une province limitrophe pour des exigences d'emploi. Ceci eut lieu avec mon plein consentement, et le temps indiqué passa sans que je me préoccupasse pour lui de la moindre façon. Toutefois, au cours de l'été dernier je commençai à me sentir inquiet à son égard, et ceci d'une manière absolument indéfinissable ; on n'aurait pas pu dire que j'étais anxieux : j'étais uniquement

préoccupé pour lui, sans raison aucune ; et l'impression était si profonde qu'elle me poussa à lui écrire maintes fois, de sorte que je lui écrivis plus de lettres en deux mois que je ne l'avais fait en trois ans. Vers les premiers jours de novembre, il vint nous trouver ; lorsqu'il repartit, ce sentiment inexprimable de préoccupation s'accrut considérablement. Il me semblait que toute lumière s'était à jamais éclipsée de ma vie, que pour moi l'existence n'avait plus aucun but, et je le déclarais à mes amis.

Je me rappelle avoir éprouvé dans mon enfance un sentiment analogue, à la mort de mon père. Dans la première quinzaine de décembre, mes injustifiables préoccupations s'intensifièrent rapidement, toujours convergeant vers un centre unique qui était mon fils. Souvent, je m'éveillais la nuit et le sentiment de vide que j'éprouvais m'empêchait de me rendormir. Elles atteignirent leur point critique le matin du 19 décembre, où, ne parvenant pas à me reposer, j'abandonnai mon lit, fis du feu dans la cheminée et m'assis tout près, réfléchissant. Je me sentais oppressé par un sentiment horrible, que je ne savais pas m'expliquer, et dans lequel je ne discernais aucun indice de présage fatal pour mon fils.

Vers 7 heures, ma femme s'éveilla, disant se sentir fortement impressionnée par un rêve qu'elle avait fait. — « Il me semblait — dit-elle — que je te voyais dans un milieu étranger, entouré de personnes à moi complètement inconnues. C'étaient les membres d'une famille nombreuse, parmi lesquels je remarquais une jeune fille adulte, et plusieurs enfants se préparant au départ pour l'école. J'étais arrivé à cet endroit en voiture, et je t'y avais trouvé. Tu paraissais être en rapports intimes avec cette famille ; d'autant plus que la jeune fille que j'avais remarquée était assise sur tes genoux, t'entourant de ses bras, t'embrassant avec tendresse. Je m'étonnais, et m'efforçais de me rappeler où tu pouvais les avoir connus ; lorsque je te vis subitement pâlir, incliner la tête et mourir. C'est alors que je m'éveillai. »

A ce récit, je répondis que je me souhaitais la réalisation de ce songe, tant je me sentais malheureux de mon obsédante préoccupation au sujet de Walter. Le déjeuner achevé, je dis à ma fille de lui écrire en l'appelant immédiatement auprès de nous ; et je lui recommandai de mettre aussitôt la lettre à la poste, pour qu'elle pût partir par le premier courrier.

A midi, je reçus un télégramme m'annonçant un chute grave de mon fils, à la suite de laquelle il était resté sans connaissance. Pour arriver plus tôt, je partis avec un train de marchandises, laissant ma femme et ma fille me rejoindre par le train ordinaire. Et je ferai noter ici une coïncidence remarquable dans ce douloureux ensemble d'événements : c'est que, par suite d'un malentendu, elles manquèrent le train, et conformément au rêve durent louer une voiture. En changeant de chevaux à chaque relais, elles me rejoignirent vers 11 heures du soir.

L'accident de mon fils s'était produit le dimanche précédent, 17 décembre, vers 11 h. 30. — Il rentrait en voiture de l'église en compagnie de deux amis, quand le cheval se cabra et commença une course effrénée à travers les champs ; ceci fut cause qu'une branche d'arbre frappa mon fils à la tête, déterminant une commotion cérébrale, à la suite de laquelle il resta presque toujours privé de connaissance jusqu'à la mort, qui survint à 1 heure du matin, le mardi 19 décembre.

La catastrophe s'était produite dans le voisinage de la demeure d'un fermier, dont la fille aînée était l'objet de fréquentes visites de Walter ; on le transporta donc dans cette maison, demeure de ses meilleurs amis. Le brave fermier était père d'une nombreuse famille, et tous étaient profondément affectionnés à mon fils, au point qu'on peut dire que nous ne souffrîmes pas plus qu'eux de l'irréparable perte.

Quand ma femme entra dans la chambre où gisait notre fils, la jeune fille dont j'ai parlé était assise à son chevet et pleurait désespérément. Ma femme jeta les yeux autour d'elle, et, s'approchant de moi, dit tout bas : « Voici mon rêve, ce sont bien la chambre que j'ai vue et la famille qui l'entourait ! »

— En effet, ces braves personnes étaient telles qu'elle me les avait décrites : « Très simples, mais une excellente famille de provinciaux ». Qu'on ajoute à cela que la course en voiture à travers le pays fut conforme au rêve jusque dans le paysage, et que les alentours de la ferme étaient identiques !

Je dois noter enfin que le sentiment d'inquiétude qui m'opprimait depuis si longtemps, s'évanouit complètement après le malheur. Naturellement, ce coup terrible me laissa profondément abattu, mais ce sentiment est tout autre chose ». (Signé : T. F. Ivey).

La femme du signataire écrit à son tour à la date du 14 février 1894 :

Dès que j'eus mis le pied dans cette maison, le rêve me revint à l'esprit, car tout était conforme à ce que j'avais vu, y compris l'aspect de la ferme et de ses alentours. De même, pour l'attitude des personnes, leurs costumes particuliers, la pauvreté intérieure et jusqu'à la négligence avec laquelle la maison était tenue. De même pour les enfants se préparant au départ pour l'école, et la jeune fille pleurant au chevet de notre fils, qui étaient la reproduction exacte de ce que j'avais vu le matin.

Leur désespoir était tel, qu'on eût dit qu'il s'agissait de leur propre enfant. Nous sûmes ensuite qu'il était intime dans la maison, qu'il passait avec eux la plupart de son temps, que tous les enfants l'aimaient comme un frère, et que la fille aînée l'aimait plus qu'un frère. — Tout dans mon rêve se trouva véridique, exception faite pour la substitution curieuse de mon mari à mon fils ».

Myers commente :

Cette dernière inexactitude — c'est-à-dire la substitution en rêve du père au fils — ôte bien peu de chose, à mon avis, au fait de la relation indubitable entre la scène réelle et celle rêvée.

Ce cas paraît contredire l'hypothèse selon laquelle le père aurait aperçu à l'avance l'accident dont son fils devait être victime, par effet de vision transcendentale. Il fait penser plutôt à l'intervention d'une Intelligence qui, pleinement instruite sur l'approche de la catastrophe, et désireuse d'en informer le père, ne parvint pas à l'impressionner d'une manière efficace jusqu'au moment où l'événement allait s'accomplir, et qui serait arrivée en même temps à informer la mère d'une manière différente, malgré que des interférences subconscientes aient engendré un certain confusionisme symbolique.

LXXe Cas. — Il fut communiqué aux *Annales des Sciences Psychiques* (1911, p. 48) par Frédéric Passy et tiré du journal du Quaker Etienne de Grellet (1812) qui raconte ce qui qui suit :

La comtesse Toutschkoff nous a raconté l'intéressante circonstance qui l'avait amenée à la conviction que l'esprit de Dieu exerce une influence mystérieuse sur le cœur de l'homme. L'impression qu'elle en a reçue est telle qu'elle ne peut douter que ce soit l'œuvre de Dieu.

Environ trois mois avant l'entrée des Français en Russie, le général, son mari, était avec elle dans leurs propriétés près de Toula. Elle rêva qu'étant à l'hôtel, dans une ville inconnue, son père était entré, tenant son fils unique par la main, et lui avait dit tristement :

— *Ton bonheur est fini ; ton mari est tombé; il est tombé à Borodino.*

Elle s'éveilla dans un grand trouble, mais voyant son mari auprès d'elle, elle reconnut que c'était un rêve, et elle tâcha de se rendormir.

Le même rêve se renouvela et fut suivi de tant de tristesse qu'elle fut longtemps sans pouvoir s'en remettre.

Le rêve revint une troisième fois. Elle éprouva alors une si grande angoisse qu'elle réveilla son mari et lui demanda : « Où est Borodino ? »

Il ne le savait pas. Tous deux cherchèrent ensuite, avec leur père, ce nom sur la carte du pays sans pouvoir le trouver. C'était alors un lieu très obscur, mais il est devenu fameux par la sanglante bataille qui s'est livrée tout près. Cependant l'impression que la comtesse avait reçue était profonde et son inquiétude bien grande... Alors le théâtre de la guerre était éloigné, mais bientôt il se rapprocha.

Avant que les armées françaises fussent à Moscou, le général Toutschkoff fut mis à la tête de l'armée de réserve. Un matin, le père de la comtesse, tenant son jeune fils par la main, entra dans la chambre de l'hôtel qu'elle habitait. Il était triste, comme elle l'avait vu dans son rêve, et il dit :

— *Il est tombé ; il est tombé à Borodino !*

Elle se vit dans la même chambre avec les mêmes objets dont elle était entourée dans son rêve. Son mari était, en effet, une des nombreuses victimes de la sanglante bataille livrée près de la rivière de Borodino qui donne son nom à un petit village. (Pour copie conforme : Frédéric Passy).

Camille Flammarion ajoute :

Ce rêve prémonitoire si remarquable m'était, en effet, resté inconnu, et je remercie M. Frédéric Passy de l'avoir tiré de l'oubli. Il présente tous les caractères de l'authenticité. Il s'ajoute à ceux que j'ai publiés, et qui restent autant de points d'interrogation pour notre philosophie, car si l'avenir peut être vu d'avance — et il n'y a plus guère moyen d'en douter — que devient le libre arbitre ? La bataille de Borodino devait-elle inévitablement arriver ? Napoléon a-t-il été forcé à faire la campagne de Russie et n'en est-il pas responsable ? La liberté et la responsabilité humaines ne sont-elles qu'illusions ? le fatalisme paraît cependant en désaccord avec tous les progrès de l'humanité.

Après de longues recherches comparées sur les faits, je me sens de moins en moins enclin à accepter cette formule trop absolue de fatalisme, quoiqu'elle soit la formule classique par excellence telle que la conçurent les peuples de l'antiquité, et de nos jours les peuples orientaux. Selon moi, certaines manifestations prémonitoires pourraient bien conduire à la supposition de l'existence d'une fatalité, mais ceci d'une manière relative et circonscrite, comme si seuls, les grands événements directeurs dans l'évolution des peuples et des individus devraient dépendre d'elle. En ce cas, elle ne serait pas en désaccord avec le progrès humain, ni la liberté humaine, qui cependant pourrait être plus exactement définie : *liberté conditionnée.*

Ceci pour la catégorie la plus mystérieuse de la casuistique prémonitoire. Quant aux autres groupes de cas, nous avons déjà dit qu'il y avait moyen de les concilier avec la liberté humaine, en considérant certains incidents d'apparence fatalistes comme conséquences d'événements volontairement établis à l'avance par l'esprit préexistant, au moment de sa propre entrée dans la vie (pour fins d'épreuves, d'expiations, de perfectionnements moral) et survenant d'une manière mathématique à l'heure fixée par effet d'auto-suggestion prénatale, analogue dans ses modalités à ce qui a lieu expérimentalement avec la suggestion post-hypnotique.

Il resterait néanmoins un doute à résoudre dans le cas dernièrement examiné, où il n'est pas seulement question d'événements directeurs ou culminants dans la vie des peuples ou des individus — comme la mort du général, la campagne de Russie et la bataille de Borodino — mais aussi de la réalisation simultanée de situations insignifiantes et imprévisibles — comme l'épisode

du père avec l'enfant, vérifié dans les conditions visualisées en rêve, ou de la comtesse se retrouvant dans la chambre vue en songe — épisodes qui, d'une part, sembleraient trop insignifiants pour qu'on puisse les attribuer à une cause tragiquement grandiose comme celle fataliste, et de l'autre ne pourraient lui être asservis sans entraîner la supposition d'un fatalisme régulateur inexorable de tout incident minuscule, infime, de la vie, ce qui ravalerait l'homme aux proportions d'un automate ; conception moralement répugnante, et inadmissible, et en contradiction avec d'autres circonstances à noter dans les phénomènes prémonitoires. Tout cela fait qu'on serait entraîné plutôt à identifier ces incidents auxiliaires, formant un fond aux plus importants, avec les autres analogues, dont les prémonitions à empreinte *insignifiante et pratiquement inutile* sont totalement constituées, et qui comportent une explication qui leur est propre, fondée sur des données expérimentales, dont j'ai parlé dans l'Introduction, et sur laquelle je m'appesantirai longuement en temps voulu (Sous-groupe L.).

(*A suivre*).

LE SIGNE DE MOUTIN (1)

Le caractère le plus déconcertant peut-être des phénomènes psychiques (et je demande la permission de ranger sous ce nom, d'ailleurs fort équivoque, non seulement, comme on le fait d'ordinaire, les faits de spiritisme, hantise et médiumnité, mais tout l'ensemble des faits plus ou moins occultes, d'hypnotisme, suggestion, magnétisme animal, télépathie, etc., etc.), c'est leur extrême irrégularité, qui les fait paraître aux yeux du vulgaire, et même de certains savants, irréductibles à toute loi naturelle. On a beau, pour les provoquer, se placer à chaque fois dans des conditions autant que possible identiques : tantôt ils se manifestent, pour ainsi dire, au premier appel ; tantôt, au contraire, ils s'obstinent à demeurer invisibles, au point que l'on ne vient presque à douter de leur possibilité.

Si nous considérons en particulier les phénomènes les plus simples, ceux qui sont comme les premiers anneaux de la série psychique, à savoir les phénomènes d'hypnotisme et de suggestion, nous constatons que, bien que plus fréquents, et en quelque sorte plus accessibles que les autres, ils sont cependant, eux aussi, sujets à des caprices inexplicables, à d'incohérentes exceptions. L'École de Nancy prétend bien que tous les individus de l'espèce humaine sont suggestibles et hypnotisables ; mais cette affirmation demeure purement théorique, et la pratique nous montre que les mêmes manœuvres, appliquées à différents individus dans le but de les suggestionner ou de les hypnotiser, produisent avec les uns des effets immédiats et surprenants, tandis qu'ils échouent misérablement avec les autres.

A quoi tient cette différence dans les effets de causes apparemment identiques ? Sans doute à quelque différence profonde dans la constitution physique et morale des individus de l'espèce humaine sur lesquels on opère ; mais la nature nous en est absolument inconnue, et les mots d'*hystérie*, de *nervosité*, de *faiblesse de tempérament*, ou de *volonté*, que l'on entend souvent répéter à ce propos, ne servent qu'à masquer notre ignorance.

Néanmoins, c'est bien un fait incontestable, quoique inexpliqué, que parmi les hommes les uns sont naturellement aptes à présenter les phénomènes d'hypnotisme et de suggestion aussitôt qu'on les y sollicite, tandis que les autres, quoique soumis aux mêmes influences, sont ou paraissent incapables de ce mode de réaction. Le jour où l'on connaîtra d'une façon précise et sûre les conditions qui déterminent la sensibilité des premiers et l'insensibilité des seconds, la science des phénomènes psychiques sera définitivement fondée : elle cessra d'être empirique pour devenir expérimentale.

En attendant cette évolution décisive, il serait du moins très utile de pouvoir distinguer de prime abord, parmi un certain nombre d'individus, lesquels sont susceptibles de présenter des phénomènes psychiques au moins élémentaires, lesquels ne le sont pas, ou, pour parler plus brièvement, de pouvoir distinguer les *sujets* et et les *non-sujets*. La science de l'électricité n'a commencé à faire des progrès qu'à partir du moment où elle a pu distinguer les principaux

1. Nous reproduisons cet article de l'*Almanach de l'Echo du Merveilleux* (Basset, éd., 3, rue Dante, Paris).

corps de la nature en bons conducteurs et mauvais conduteurs de l'électricité. Il faudrait pouvoir de même distribuer les hommes en bons et mauvais conducteurs de l'influence psychique ; mais la difficulté est qu'ils appartiennent tous à la même espèce, et non, comme le cuivre et le verre par exemple, à des espèces différentes, et par conséquent, ce dont nous aurions besoin, c'est une sorte de réactif qui décélerait chez chacun d'eux la susceptibilité, positive ou négative, latente.

Or, ce réactif existe. Il a été découvert par un observateur et expérimentateur de premier ordre, le Dr Moutin (de Boulogne-sur-Seine) : mais il n'est pas suffisamment connu des savants, et les médecins, en particulier, qui devraient, à notre avis, en faire un usage constant, l'ignorent pour la plupart ou ne le connaissent que vaguement et n'en soupçonnent pas l'importance.

Voici, très succintement, en quoi consiste le signe de Moutin :

On se place derrière la personne dont il s'agit d'explorer la sensibilité à ce point de vue spécial, et l'on applique sur son dos, au niveau des omoplates, les paumes des deux mains largement étendues, les deux pouces se rejoignant sur un des nœuds de la colonne vertébrale. Après quelques secondes d'application (trente secondes au maximum) on retire lentement les mains en arrière. Si la personne suit le mouvement des mains auxquelles son dos semble adhérer ou qui paraissent l'attirer avec une force irrésistible, elle peut être considérée comme présentant le signe de Moutin, au moins au premier degré. A un degré supérieur, elle sera attirée et forcée de venir à reculons, même si les mains ne touchent pas les omoplates et en sont séparées par une distance de 10, 20, 30, etc. centimètres. Certaines personnes accusent, en outre, une sensation de chaleur intense, presque de brûlure. Au lieu d'appliquer les deux mains, on peut aussi appliquer simplement la paume de la main droite sur la nuque : l'effet produit est sensiblement le même.

Le Dr Moutin a raconté dans sa thèse : *le Diagnostic de la suggestibilité* (1), comment il fut amené à découvrir son procédé d'exploration nerveuse, dénommé procédé *neuroscopique*, mais pour lequel conviendrait peut-être mieux le nom de procédé *neurocritique* (la première appellation éveillant plutôt l'idée d'une exploration *matérielle* ou *organique*, non fonctionnelle, du système nerveux). C'est le hasard, mais un hasard immédiatement mis à profit par la sagacité d'un esprit en éveil, qui fut l'occasion de la découverte.

M. Moutin se promenait en compagnie d'un ami, à la campagne, dans les environ d'Avignon : tous deux, arrêtés au bord d'un champ, s'étaient penchés pour regarder de plus près les allées et venues d'un insecte, et M. Moutin avait, sans y prendre garde, mis la main sur la nuque de son ami. Tout à coup celui-ci s'écria :

— Enlevez donc votre main, vous me brûlez le cou avec votre cigarette.

Surpris, M. Moutin répondit :

— Mais je n'ai pas de cigarette.

Et après avoir montré sa main à l'ami redressé, la lui plaçant de nouveau sur la nuque :

— Voilà, dit-il, comment nous étions tout à l'heure.

— C'est étrange, répartit l'ami, je sens encore que votre main me brûle.

Retirant sa main, M. Moutin vit avec une surprise croissante son ami chanceler et tomber presque à la renverse. Déjà fort au courant des choses de l'hypnotisme et du magnétisme animal, il entrevit la signification probable de ce singulier phénomène et demanda au frère de son ami, directeur d'une importante manufacture, l'autorisation d'essayer quelques expériences sur un certain nombre d'ouvriers de l'usine. Il se rendit compte ainsi de l'opposition bien caractérisée des réactions individuelles provoquées par son procédé et de la relation existant entre une réaction nettement positive et l'aptitude à subir effectivement les influences suggestives et hypnotiques.

La découverte du Dr Moutin n'a guère été utilisée, jusqu'ici, que par les hypnotiseurs de profession, qui s'en servent pour démêler dans la foule de leurs spectateurs les sujets possibles d'expériences : mais elle a une portée bien plus considérable, si on songe au rôle énorme joué par la suggestion dans la genèse, aussi bien que dans la guérison des maladies.

Il y aurait exagération évidente à prétendre, comme l'École de Nancy avait tendance à le faire, que la suggestion est l'agent unique, ou même principal, de toute thérapeutique efficace; mais on doit reconnaître, avec Charcot, que chez un grand nombre de malades « la foi qui guérit » est le plus puissant des remèdes. La question que tout médecin devrait se poser chaque fois qu'il se trouve en présence d'un malade nouveau est donc celle-ci : « Appartient-il à la classe des individus susceptibles d'être guéris ou améliorés par le traitement psychique, ou est-il, au contraire, de ceux sur lesquels les médicaments seuls, où les régimes seuls, peuvent agir ? La connais-

1. *Le Diagnostic de la suggestibilité*, par le Dr L. Moutin, Paris. F. R. de Rudeval, 1896.

sance du signe de Moutin permet de répondre immédiatement à la question. Selon que le malade est ou n'est pas un *moutinien*, c'est de façon toute différente qu'il convient d'établir la diagnostic et le traitement de son affection. De même donc qu'il est utile ou nécessaire d'examiner un malade au point de vue de l'état de ses poumons, de son cœur, de son foie, etc., par les procédés classiques de l'auscultation, de la percussion, de la palpation, etc., etc., il serait également utile ou nécessaire de l'examiner au point de vue spécial de sa sensibilité nerveuse par le procédé neurocritique. Il suffirait, pour cela, de joindre, *sans en avertir le malade*, l'application de ce procédé à celle des précédents : ne voyant là qu'une des phases de l'examen général auquel il est soumis, et n'ayant aucune raison de la distinguer spécialement des autres, il réagirait avec une complète spontanéité et, en quelque sorte, avec une entière bonne foi.

On pourrait, en effet, objecter que si la personne chez laquelle on cherche le signe de Moutin sait d'avance de quoi il s'agit, il lui est possible, soit de simuler ou tout au moins d'exagérer la réaction, soit, au contraire, de la supprimer par sa résistance volontaire, et d'autre part, qu'il est bien difficile qu'elle ne soupçonne rien du but de l'opération qu'on tente sur elle, quand elle voit qu'on se place derrière son dos et qu'on applique les mains sur ses omoplates, ce qui ne peut guère se faire à son insu ni même sans son consentement.

Cette objection perd toute valeur quand le procédé neurocritique est appliqué par un médecin dans les conditions que nous indiquions tout à l'heure, mais elle pourrait même être infirmée dans tous les cas, si des observations et des expériences ultérieures vérifiaient plus complètement une forme particulière de ce procédé que nous croyons avoir découverte et qui constitue une sorte de variante du signe de Moutin.

Faisant face à une personne avec laquelle on converse, on place sa main droite sur son épaule gauche (ou inversement), soit comme pour un geste de familiarité amicale, soit sous prétexte d'examiner de plus près quelque particularité de sa physionomie ou de sa coiffure et on pense, aussi fortement que possible qu'on veut qu'elle vienne en avant ou en arrière, exactement comme dans l'expérience du pendule de Chevreul ; on se représente le mouvement du pendule dans telle ou telle direction. La poussée infinitésimale qu'on imprime ainsi, ou bien ne produit aucun effet, ou bien, quand elle est subie par un système nerveux d'une sensibilité spéciale, est immédiatement intensifiée au centuple et détermine un mouvement d'attraction ou de répulsion absolument irrésistible.

Nous n'avons vérifié ce signe, tout récemment découvert, que sur un nombre assez restreint d'indivus, tandis que le signe de Moutin a été vérifié sur des milliers, et il sera d'ailleurs toujours bon de confirmer par celui-ci les indications données par celui-là. Si les lecteurs de cet article voulaient bien nous faire part de leurs observations et de leurs réflexions à ce sujet, nous leur en serions reconnaissants.

Sous une forme ou sous une autre, le signe de Moutin doit être envisagé comme une acquisition précieuse de la science médicale, et il mérite d'avoir une place dans la séméiologie à côté des signes classiques, signes de Cheyne-Stokes, de Romberg, de Lasègue, de Kernig, etc. qui ont immortalisé les noms de ceux par qui ils furent découverts. EMILE BOIRAC.

Action des encres sur la plaque photographique

Note de M. GUILLAUME DE FONTENAY, présentée à l'Académie des Sciences par M. le Professeur D'ARSONVAL

J'ai repris et complété, depuis quelques mois, ces expériences qui ont fait l'objet d'une Note antérieure (1) et j'en ai consigné les résultats, assez complexes, ainsi que les diverses techniques, dans un Mémoire déposé au Secrétariat de l'Académie (2), le 9 décembre 1912, avec documents photographiques à l'appui. Je me borne à signaler sommairement les faits principaux et les principales conclusions auxquelles je suis parvenu:

Lorsqu'on applique pendant quelque temps une feuille de papier manuscrit ou imprimé contre la face émulsionnée d'une plaque photoraphique, il peut se faire qu'après développement on trouve sur la plaque une reproduction plus ou moins complète, en négatif ou en positif, des caractères que portait la feuille de papier. Ce phénomène est subordonné à un assez grand nombre de facteurs physiques et chimiques, parmi lesquels il faut citer d'abord la durée du contact et la température.

En 1908, quelques personnes, ayant appliqué contre leur front ou leur épigastre de semblables

1. *Comptes rendus*, 30 décembre 1912.
2. *Sur quelques réactions au contact de la plaque photographique.*

dispositifs, attribuèrent à un rayonnement de leur organisme les transcriptions qui se produisaient. J'ai montré alors qu'on obtenait des transcriptions toutes semblables en utilisant, comme source de chaleur, un bain-marie à 35° ou 40°, ce qui ruinait l'hypothèse d'un rayonnement vital nécessaire. Toutefois, je mentionnais qu'il ne m'avait pas été possible d'obtenir la transcription de caractères imprimés. La nouvelle série d'expériences que j'ai entreprise m'a fait connaître les causes de cet insuccès partiel.

Les encres à écrire, tout aussi bien que les encres typographiques, agissent sur les plaques sensibles de façons différentes, suivant la composition chimique (éminemment variable) desdites encres et aussi suivant l'état de division moléculaire qui leur est communiqué par le papier sur lequel on les a déposées. J'ai préparé des encres qui, sous des conditions données, se transcrivent toujours en positif ; d'autres se transcrivent toujours en négatif. Un grand nombre d'encres typographiques sont à peu près inactives dans les circonstances ordinaires de l'expérimentation.

Parfois, avec certaines encres, un même trait de plume se transcrit partiellement en négatif et partiellement en positif, suivant que la plume, ici ou là, a déposé plus ou moins de liquide, et, souvent aussi, qu'elle a plus ou moins *égratigné* l'encollage superficiel du papier et incorporé l'encre à la fibre même de la pâte. Parfois également, quand on emploie une plume en métal attaquable par l'encre, les premières lettres tracées agissent autrement que les dernières, celles-ci étant constituées par un liquide auquel la réaction du métal a communiqué des propriétés chimiques différentes.

On voit que ces expériences présentent une certaine complexité. On y rencontre aussi d'assez nombreuses causes d'erreurs. J'ai signalé précédemment celles qui peuvent provenir de la lanterne du laboratoire et de la phosphorescence de certains papiers. Si l'on emploie des vitroses ou des émulsions couchées sur celluloïd, on se heurte souvent aussi à des phénomènes accessoires, d'ordre électrique, dont j'ai donné plusieurs exemples caractéristiques dans le mémoire précité.

C'est en opérant au moyen du châssis-presse que l'on élimine le plus facilement les causes d'erreurs. Si l'on se borne à la technique des sachets-enveloppes, en empaquetant les plaques ou vitroses dans plusieurs papiers opaques, on s'expose à de multiples déceptions. Ces enveloppes ont une action certaine sur le résultat des expériences en cours : je m'en suis assuré en les imprégnant de substances alcalines, acides ou salines.

On s'est émerveillé que des sachets-enveloppes confiés à diverses personnes et actionnés par ces personnes dans toutes sortes de conditions différentes aient donné au développement de résultats eux-mêmes très différents. C'est assez naturel cependant : la transpiration varie beaucoup d'un individu à un autre individu. Chez la même personne, dans le même instant, elle est en général acide au visage et au creux de l'aisselle, alcaline au pli de l'aîne. De plus, elle varie énormément suivant la nourriture prise, l'état de maladie ou de santé, etc. On devra donc se défier à l'extrême de toute observation faite au moyen de sachets-enveloppes actionnés par un organisme vivant, car la transpiration joue un rôle dont il n'est pas facile de déterminer le sens et l'ampleur.

Des nombreuses expériences et tentatives que j'ai pu faire en plaçant des papiers manuscrits ou imprimés au contact d'une plaque photographique et en soumettant de tels dispositifs à l'action de divers agents physiques, notamment à celle de différentes sources de chaleur artificielle ou organique, il résulte en somme :

1° Que les effets produits sont très variables selon les circonstances opérotoires, et en particulier selon la nature des encres et des papiers dont il est fait usage ;

2° Que, les causes d'erreur et les fautes de technique écartées, je n'ai jamais rencontré d'effet qui ne pût être attribué légitimement à une réaction chimique des corps mis en présence ;

3° Que je n'ai pu déceler l'intervention d'aucun rayonnement nouveau ou particulier.

Il existe peut-être beaucoup de radiations que, faute de détecteurs appropriés, nous n'avons pas encore pu reconnaître. Cela est non seulement possible, mais très probable et, peut-on dire, presque certain.

Il est beaucoup moins certain et beaucoup moins probable que ces radiations inconnues agissent sur nos plaque photographiques. Quelques personnes, peu nombreuses il est vrai, pensent avoir, au moyen de l'une ou de l'autre des techniques ci-dessus mentionnées, mis en évidence un groupe quelconque de ces radiations nouvelles.

Il ne m'appartient pas de contester le résultat d'expériences auxquelles je n'ai pas assisté, mais il m'est permis de dire que je n'ai rien trouvé de tel.

Par contre, j'ai observé, au cours de mes recherches, un grand nombre de faits dont les apparences étaient susceptibles d'induire en erreur, à ce point de vue, des expérimentateurs inattentifs ou superficiels. G. DE FONTENAY.

Un Cas de prédiction de mort à jour fixe, exactement réalisée

Winterthur, le 23 décembre 1912.

Monsieur et très honoré maître, (1)

Ayant eu l'occasion de lire ces jours derniers votre ouvrage « L'Inconnu » que je ne connaissais pas jusqu'alors, je tiens à cœur de vous faire part d'un rêve prémonitoire que j'ai eu il y a plus de douze ans et qui s'est réalisé exactement. Jouissant d'une très bonne mémoire encore aujourd'hui, bien que j'aie près de cinquante-deux ans, je suis à même de vous le citer comme s'il était d'hier.

Au moment où j'eus ce rêve, j'étais fondé de pouvoirs d'une grande Compagnie d'Assurance-accidents à laquelle je continue à être attaché, aujourd'hui, en qualité de membre de la Direction générale.

Voici les faits :

Dans la nuit du jeudi 1er et vendredi 2 août 1901, j'entre, en rêve, dans une brasserie, et vois assis sur la terrasse le Directeur général de notre Compagnie, en train de prendre un bock, comme il en avait d'ailleurs l'habitude. Je m'approche de lui et prends place à ses côtés. Il était très pâle et avait l'air souffrant. Je lui demande s'il se sentait indisposé. « Oui, répond-il, je ne suis pas bien du tout; d'ailleurs, le 15 août, il y aura un grand trépas et c'est moi qu'il regardera. » Pour votre édification je répète ci-après, en allemand, la réponse telle qu'elle me fut donnée textuellement :

« Ja, ich fuhe gar nicht wohl; übrigens giebt es am 15-August ein grosses Sterben, und das geht mich an ».

Sur ce, je me réveille, il est 6 h. 15 du matin, heure à laquelle je me lève habituellement en été. En m'habillant je raconte mon rêve à ma femme en faisant la réflexion :

« C'est bizarre, M. le Directeur Général est cependant en bonne santé : hier jeudi je ne l'ai pas vu parce qu'il faisait un voyage à Lindau sur le lac de Constance et il a dû rentrer hier soir ».

Vers 7 h. 1/2, je vais au bureau, j'attends le courrier qui tarde à venir. On me l'apporte enfin en me disant que M. le Directeur Général était bien venu hier au bureau et avait commencé à examiner le courrier, mais qu'il avait dû cesser et se faire reconduire en voiture à son domicile se trouvant indisposé. Il ne rentra plus au bureau, et expira le jeudi 15 août suivant, vers 10 heures du soir, emporté par une péricardite.

Je vous livre le fait tel que l'ai vécu, sans commentaire, et j'ajoute seulement que ma femme avait fait part de mon rêve dans la journée du 15 août à notre médecin habituel qui était venu la voir ce jour-là; sachant qu'il était aussi un des médecins consultés par mon Directeur, durant sa dernière maladie, ma femme demanda au Docteur des nouvelles du Directeur, et lui parla de mon rêve. Le Docteur lui répondit évasivement et assura d'ailleurs que le Directeur ne se portait pas, relativement, trop mal.

Pour terminer, j'ajoute que le Directeur général qui m'annonça ainsi en rêve, quinze jours à l'avance, son décès prochain, me traitait au bureau avec la même bienveillance que mes Collègues et les autres employés, sans avoir de préférence spéciale pour moi. Il n'y a donc pas de raison à mes yeux, pour laquelle j'eusse été choisi plutôt qu'un autre pour recevoir cette communication — que vous appelerez télépathique, ou comme il vous plaîra, car je m'abstiens de tout jugement.

Recevez, Monsieur et très honoré Maître, l'hommage de mes sentiments de profond respect.

Signé : A. Villinger.

On m'a souvent objecté que l'on fait une grande quantité de rêves, dont la plupart ne signifient rien et ne se réalisent pas. Aussi me semble-t-il qu'il n'y a pas à en tenir compte lorsqu'ils sont vagues et imprécis. Mais dans les cas tels que celui-ci, la précision est frappante. La personne touchée par le rêve est signalée, la date de la mort est fixée, et le rêve coïncide avec le moment où la maldie s'est déclarée, sans que, d'ailleurs, le percipient ait reçu de l'extérieur aucune indication laissant soupçonner cette maladie. La coïncidence est trop marquée pour ne pas mériter notre attention, et c'est là un document en faveur des communications télépathiques et de la connaissance de l'avenir.

C. Flammarion.

(1) Lettre adressée à M. Camille Flammarion, qui nous l'a aimablement communiquée. — *N. de la R.*

LES NOUVEAUX LIVRES

René Gillouin : **La Philosophie de M. Henri Bergson.** — (B. Grasset, éd. Paris, rue des Saints-Pères, 61. — 3 fr. 50.)

Ce qui montre bien la différence existant entre la position scientifique et philosophique de certains psychistes, dont nous sommes, et le plus grand nombre des spirites, théosophes et spiritualistes, c'est l'enthousiasme avec lequel ces derniers accueillent naturellement les doctrines bergsoniennes, alors que nous, tout en admirant le talent de ce philosophe, tout en sympathisant avec beaucoup de ses idées, devons faire des restrictions sur ce qui constitue peut-être le pivot de son système, à savoir l'admission de l'*intuition* comme un moyen de connaître. Non point que, d'une manière générale, nous ne nous réjouissions pas en voyant cette reconnaissance du pouvoir de l'instinct, auquel M. Bergson donne une base si géniale, si noble, si conforme aux résultats auxquels nous avons été amenés par nos études sur l'être subconscient. Mais l'expérience de chaque jour nous a montré aussi combien cette méthode de parvenir au savoir est fallacieuse, en ce sens, qu'elle nous porte aux doctrines les plus opposés, les plus contradictoires même, de telle sorte que les pierres précieuses que nous recueillons ainsi se trouvent être inutilisables pour nous, par suite de l'impossibilité dans laquelle nous sommes de les distinguer des fausses, à qui nous les savons mêlées. C'est ce qui nous empêche d'accueillir sans réserve, par exemple, les « messages » médiumniques, dont une grande partie vient pourtant de la même noble source que l'*intuition* exaltée par M. Bergson. A quelle épreuve pourrions-nous, en effet, les soumettre, pour partager le bon grain de l'ivraie ? Nous ne pouvons pas avoir recours à l'intuition même, qui ne peut pas être juge et partie dans la même affaire. Nous devrons alors recourir à l'expérience. Mais ceci équivaut à reconnaître que c'est la méthode expérimentale, et non pas celle intuitive, qui doit, en dernier ressort, nous faire connaître la vérité.

Sans doute, l'intuition pourra toujours nous fournir d'utiles hypothèses de travail, que le froid et peu fertile empirisme ne nous procurerait pas facilement. C'est là réellement sa tâche la plus élevée ; mais il faut écarter le grand danger de la lui voir quitter pour empiéter sur le domaine de la Science, avec sa suite falote de chimères. Elle pourra toujours nous montrer que nous ne devons pas nous résigner à ne pas résoudre les principaux problèmes de la vie universelle. Nous les résoudrons peut-être bien, mais en cherchant d'abord les éléments que peut nous procurer l'expérience, en les groupant dans une grande synthèse, et en ne renonçant pas, alors, aux droits que possèdent l'intelligence et l'instinct d'en tirer les déductions que ces éléments comportent.

En ces derniers temps, des ouvrages ont paru qui, même dans une forme assez populaire, c'est-à-dire à la portée du grand public qui ne s'est pas spécialisé dans la philosophie et son langage si spécial, attaquaient violemment la pensée de Bergson. L'ouvrage de M. Gillouin, rempli d'enthousiasme pour la doctrine du Maître, constitue la contrepartie de ces livres, qui sont presque des pamphlets ; il nous montre ce que la pensée de l'auteur de l'*Evolution créatrice* a d'organique, de nouveau et de grand.

Gaston Revel : **De l'An 25.000 avant Jésus-Christ à nos jours.** — (Les Éditions Théosophiques, 81, rue Dareau, Paris. — 1913. — 7 fr. 50.)

Le Directeur du *Théosophe* a recueilli en ce volume le long récit des différentes existences d'Alcyone — le jeune Hindou Krishnamurti, dans lequel une grande partie des Théosophes s'attendent à voir se réincarner le Christ — récit écrit par Mme Annie Besaut et Mr C.-W. Leadbeater et dont la traduction française a paru dernièrement dans la *Revue Théosophique* du Commandant Courmes. C'est dire combien cet ouvrage est intéressant, au moins au point de vue de la curiosité publique.

Mais les récits en question n'occupent qu'une partie relativement minime de ce gros ouvrage, qui contient en même temps toute une exégèse de cette bible sensationnelle, avec force diagrammes et tableaux, devant faciliter la compréhension du texte et les recherches ; sans parler d'un « Aperçu de Théosophie », une étude du « Psychisme » au point de vue théosophique, etc.

Il s'agit, en somme, d'un ouvrage de toute actualité et dont le succès ne peut pas manquer de récompenser le travail pénible qu'il a dû coûter à son auteur.

Dr F. Rozier : **Les Inondations en 1910 et les Prophéties.** Théories des Prophéties. — (Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, 11-1910.)

Ce petit ouvrage a passé un temps assez long dans un rayon de notre bibliothèque, où nous gardons les livres dont nous nous proposons de publier une analyse : mais il n'a pas trop vieilli pour cela. L'événement qui a servi d'occasion à la publication de cette étude est bien loin déjà, maisles théories qu'en tire M. Rozier sont de tous les temps et gardent entièrement leur intérêt.

M. Rozier jouit d'une réputation très honorable dans les milieux mystiques de Paris : il a, depuis de longues années, des adeptes convaincus, restés toujours fidèles à sa parole douce et entraînante : on reconnaît que par son culte bizarre pour Sainte Philomène il a obtenu parfois des résultats psychologiques et physiologiques intéressants.

Il paraît qu'il avait prédit les inondations qui dévastèrent Paris en 1910. Il n'avait pas écrit sa prophétie — et c'est dommage — mais il l'avait répétée, à plusieurs reprises, à ses élèves. Dans cet opuscule, il étudie les lois sur lesquelles se baseraient les prophéties, et il en conclut, en poussant un peu plus loin l'hypothèse des occultistes, que la prédiction se fonde, non point sur l'avenir, mais sur le passé. « Je vois dans l'invisible un homme qui en assassine un autre — dit-il en somme — je prédis cet assassinat. Mais ce que j'ai vu dans l'astral s'était déjà passé dans l'astral ; il n'y a donc rien en cela de contraire au libre arbitre : au contraire, celui qui a déjà commis ce premier crime en astral pourra encore exercer sa libre volonté pour se retenir de le renouveler sur le plan dans lequel nous vivons. »

C'est ainsi que M. Rozier tâche de nous expliquer que l'inondation de Paris se préparait dans l'astral, avant de se manifester sur les berges de la Seine et dans les rues de la ville...

Camille Flammarion : **Annuaire astronomique et Météorologique pour 1912.** — (Ernest Flammarion, éd., Paris, rue Racine, 26. — 1 fr. 50).

C'est la quarante-neuvième année de cette publication qui a reçu, chaque année, des perfectionnements lui donnant une valeur incomparable, et qui rend tant de services aux amateurs de sciences et aux observateurs.

Ce volume-ci présente un intérêt tout spécial, entre autres : la description méthodique et complète de la curieuse éclipse du 17 avril dernier, avec photographies, la description et la figure du nouveau continent antarctique découvert par Amundsen, une carte céleste des principales étoiles visibles à l'œil nu, la manière de recevoir à domicile les signaux de la Tour Eiffel, etc.

Catalogue de la Librairie C. Reinwald. — (Paris, 8, rue Monsieur le Prince. — Envoi franco sur demande.)

A l'occasion du *centenaire* de la naissance du fondateur de la Librairie C. Reinwald, M. A. Schleicher, éditeur, vient de publier ce catalogue, avec 93 portraits et biographies d'auteurs et 16 gravures.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Un Certificat de la Société d'études psychiques de Nice au médium Carancini

Nice le 18 décembre 1912.

Nous membres des bureaux de la *Société d'Etudes Psychiques* de Nice certifions que :

M. Carancini, le médium Romain à effets psychiques, est venu à Nice nous donner neuf séances du 3 à 17 décembre 1912. Nous avons pu constater :

1° Des mouvements d'oscillation et d'écartement des rideaux ;

2° Des bruits, des chocs divers produits dans le cabinet par le guéridon et la chaise et qui répétaient les coups frappés sur la table et en l'air, ainsi que des bruits de batterie ;

3° Attouchements divers pour les quatre premières personnes ;

4° Déplacements et glissements du guéridon et de la chaise, entraînant avec eux les rideaux et venant légèrement heurter les deux contrôleurs, puis retournant à leur place ou se renversant. Glissement et renversement des deux chaises placées dehors du cabinet à droite et à gauche, venant frapper les chaises des deux contrôleurs et se glissant derrière eux ;

5° Transport et déplacement de petits jouets d'enfants. Un petit accordéon fait entendre trois sons différents, ainsi qu'une petite boîte à mu-

siques. On entend les sons du tambourin pendu dans le cabinet. Le panier à papier pendu à côté, à 1 m. 50 derrière le médium, a été deux fois projeté sur la table. Tous les objets étaient munis de cartons phosphorescents.

6° Lévitations. A deux reprises le guéridon sort du cabinet, s'élève et vient se placer une fois couché et une autre fois droit, debout, les pieds en l'air, sur la table, sans produire qu'un coup léger. La chaise de droite en dehors du cabinet, glisse, se renverse et grimpe sur les deux chaises du contrôleur et de la personne à côté, et s'attache aux dossiers des deux chaises. Enfin la table fut soulevée, renversée et, passant par dessus la tête du médium, vint s'abattre avec fracas dans le cabinet, à demi couchée sur la chaise et le guéridon renversé. Dans ce phénomène de lévitation, aucun des assistants n'a été violemment touché par le meuble en mouvement.

Enfin un des phénomènes le plus curieux a été l'enlèvement du veston du médium, qui a été projeté sur la table, alors que les deux mains étaient fortement tenues par les contrôleurs.

Il importe d'ajouter que, chaque fois qu'un phénomène se produisait, le contrôle de droite et de gauche, pieds et mains, a toujours été constaté parfait aussi bien avant qu'après la production du phénomène.

Le médium était revêtu d'un costume spécial en lustrine épaisse gris foncé, coulissé au cou et aux poignets et lacé derrière le dos. Les lacets pouvaient être noués et cachetés. Les jambes du vêtement étaient fermées.

Enfin les chevilles du médium étaient attachées à celle des contrôleurs par des colliers réunis deux à deux par une forte cordelette de 0,30 cm., ce qui permettait un double contrôle des pieds.

Le Président : Dr F. Breton. — *Le secrétaire* : Guillot. — *Le trésorier* : Serra. — *Le bibliothécaire* : Nardy. — *Un contrôleur* : Edward Troula. — Haller, Danti, Savourin, Curion, Conil.

Second Congrès international de Psychologie expérimentale

Le Deuxième Congrès international de psychologie expérimentale se réunira du 25 au 30 mars dans les grandes salles de l'Hôtel des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, à Paris.

Les travaux dureront cinq jours, dans l'ordre suivant :

Mardi 25 *mars*. — Matin : Séance d'ouverture et exposition des appareils construits dans le but de constater la force psychique. Après-midi : Pre mière commission (Étude de l'Hypnotisme et de la Suggestion). Soir : Conférence.

Mercredi 26. — Matin : Deuxième commission (Étude du Magnétisme animal). Après-midi : Réunion plénière. Soir : Conférence.

Jeudi 27. — Matin : Troisième commission (Étude de la Force Psychique agissant à distance sur les matières). Après-midi : Réunion plénière et réception officielle des Congressistes, par le Conseil Municipal. Soir : Conférence.

Vendredi 28 .— Matin : Quatrième commission (Étude de la Force Psychique agissant à distance sur des êtres animés). Après-midi : Cinquième commission (Étude des forces inconnues émises par les corps bruts agissant sur des êtres animés). Soir : Conférence.

Samedi 29. — Matin : Réunion plénière. Après-midi : Séance de clôture. Soir : Banquet d'adieu.

Pendant les travaux aura lieu le concours de *Baguettes* et de *Pendules Hydroscopiques*, sous la direction de M. Henri Mager et le contrôle de M. G. Le Bon.

Les Compagnies françaises et étrangères de chemins de fer et de navigation, accordent, du reste, de très importantes réductions sur leurs tarifs.

Le secrétariat du Congrès donnera dès maintenant aux intéressés tous les renseignement sur le tarif des hôtels et restaurants situés à proximité.

L'adhésion au Congrès, est seulement fixée, cette fois ; à douze francs, elle donne droit :

1° D'assister à toutes les réunions (réunions des Commissions et réunions plénières) de prendre part aux discussions ;

2° De visiter l'exposition des appareils et documents psychiques, (appareils anciens, reconstitués ou non) appareils nouveaux ;

3° De recevoir le volume des comptes rendus (volume illustré de 500 pages) ;

4° De prendre part à la réception officielle organisée à l'Hôtel de Ville, par le Conseil Municipal de Paris ;

5° De bénéficier des réductions accordées par les Compagnies de Chemin de Fer et de Navigation.

Les adhésions, accompagnées du montant de la cotisation 12 francs, doivent être adressées à M. Henri Durville, Secrétaire Général du Congrès (23, rue Saint-Merri, Paris).

Congrès spirite de Genève

Le 2e Congrès Spirite Universel, organisé par le Bureau International du Spiritisme, se tiendra à Genève du 11 au 14 mai 1913.

Les principales associations spirites nationales

du monde entier y ont déjà donné leur adhésion et plusieurs d'entre elles ont fait connaître les noms de leurs délégués.

Le programme du Congrès sera composé d'une partie déterminée comportant trois grandes questions, d'une partie libre dont les sujets seront choisis à volonté par les auteurs des communications, et d'une partie administrative concernant l'organisation internationale.

Les trois questions formant l'objet théorique principal du Congrès seront les suivantes :

A. *Rôle du spiritisme* dans l'Évolution religieuse de l'Humanité. — Sous-Questions : Le Spiritisme est-il la Religion scientifique universelle ? Quel est le rapport entre le Spiritisme et les autres Religions existants actuellement ? Le Spiritisme peut-il être assimilé à un culte ?

B. *La Pratique de la Médiumnité.* — Sous-Questions : Que faut-il faire au sujet des médiums professionnels ? Faut-il créer des Écoles de Médiums ? Faut-il provoquer une législation protectrice de la médiumnité ? Y a-t-il lieu d'organiser l'octroi régulier de diplômes pour médiums ?

C. *La presse spirite.* — Sous-Questions : Comment la presse spirite doit-elle être dirigée pour remplir de la façon la plus utile sa mission d'instruction, de perfectionnement et de propagande ? Est-il possible de créer un organisme universel d'informations spirites ? N'y a-t-il pas lieu d'examiner, aux Congrès internationaux, les questions faisant l'objet de controverses entre journaux ou revues spirites ?

Pendant le séjour des Congressistes à Genève, on leur procurera l'occasion de visiter l'atelier du célèbre médium Hélène Smith.

Une exposition internationale des peintures, aquarelles, pastels et dessins médianimiques ainsi qu'une exposition de photographes spirites seront ouvertes à Genève, pendant la durée du Congrès.

Les envois d'œuvres ou d'épreuves, accompagnées de certificats établissant leur authenticité ou de notices explicatives doivent être adressés le plus tôt possible à M. A. Pauchard, 23, rue Tronchin, Genève.

Les adhésions personnelles au Congrès ainsi que les communications ou travaux écrits doivent parvenir à la même adresse ; ces travaux seront, autant que possible, rédigés en français, en anglais ou en espéranto, ou accompagnés d'un résumé dans l'une de ces trois langues.

Société Universelle d'Études Psychiques

Membres Souscripteurs pour 1913 :

	Liste précédente	96 fr.
13.	M. Manuel de Urquiloa (Madrid)	8 »
14.	M. Charles Brumm (Lille)	8 »
15.	Mme F. A. Moulton (Paris)	8 »
16.	Mme Constantinescu-Bagdat (Paris)	8 »
17.	M. E. Chevallier (Paris)	8 »
18.	M. le Commt Ch. Romain (Paris)	8 »
19.	M. Augustin Rey (Paris)	8 »
20.	Mme Léopold Kahn (Paris)	8 »
21.	Mme Fauconnet (Paris)	8 »
22.	M. Ernest Bourdon (Neuilly)	8 »
23.	M. André Sardou (Paris)	8 »
24.	M. Sébille (Paris)	8 »
25.	M. le Dr Morgand (Boulogne-sur-Seine)	8 »
26.	M. F. Chardon (Paris)	8 »
27.	M. le prince C. Handjéri (Manerbe)	8 »
28.	Mme Jacquot (Monte-Carlo)	8 »
29.	M. Michel Hartmann (Epinal)	8 »
30.	Mme Pithoud (Paris)	8 »
31.	Mlse de Boisé de Courcenay (Paris)	8 »
32.	M. le Dr Chamuel (Chantilly)	8 »
33.	Mme M. Chamuel (Chantilly)	8 »
34.	M. Marcel Mangin (Paris)	8 »
35.	M. le général Bazaine-Hayter (Paris)	8 »
36.	Mme Bunau-Varilla (Paris)	8 »
37.	Mme Weil (Paris)	8 »
38.	M. Serge Renault (Paris)	8 »
39.	M. le prof. Edouard Arnaud (Paris)	8 »
40.	M. le comte de Grollier (Paris)	8 »
41.	M. B. de la Bussière (Paris)	8 »
42.	M. L. Baclé, ingénieur (Paris)	8 »
43.	M. le Dr Jean-Charles Roux (Paris)	8 »
44.	Mme Jean-Charles Roux (Paris)	8 »
45.	M. A. Dubreton (Paris)	8 »
46.	M. Orzabal de la Quintana (Paris)	8 »
47.	M. Louis Lemerle, ing. (Vincennes)	8 »
48.	M. Ravel (Paris)	8 »
49.	M. P.-E. Cornillier (Paris)	8 »
50.	Mme Agache-Schloemer (Paris)	8 »
51.	M. P. Bergeot (Paris)	8 »
52.	Csse Amelot de Chaillon (Cap-d'Ail)	8 »
53.	Mme H. de Rufz (Paris)	8 »
54.	Mme Pierre Girod (Paris)	8 »
55.	Mme L.-C. Monnier (Paris)	8 »
56.	M. F. Dévignes (Paris)	8 »
57.	Comte Arnaud de Gramont (Paris)	8 »
56.	Comtesse de la Chapelle (Paris)	8 »
57.	Dr Georges Chanteaud (Paris)	8 »
58.	M. Claude Claudovitch (Paris)	8 »
59.	Mme Gélis-Didot (Paris)	8 »
60.	Mme la vicomtesse de Bresson (Nice)	8 »
61.	M. P. Francezon (Montpellier)	8 »
62.	M. le Dr Emile Calmette (Alger)	8 »
63.	Colonel Vte P. de Kergariou (Paris)	8 »
64.	M. René Perier (Neuilly)	8 »
65.	M. le comte de Nicolay (Paris)	8 »
66.	Mme Eugène Simon (Paris)	8 »
67.	M. Arthur Capel (Paris)	8 »
	Total	536 fr.

Le Gérant : Joseph MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. Fortin, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, Paris.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

23e Année — Février 1913 — N° 2

RECHERCHES SUR LE FEU QUI APPARAIT A BUSSO (Corse)

AUTRES LUMIÈRES MYSTÉRIEUSES

MESDAMES, MESSIEURS (1),

Je serais heureux de posséder la clarté de parole de M. le Dr Geley, que vous venez si justement d'applaudir, et d'y joindre les projections lumineuses de notre excellent trésorier, M. Archat, pour jeter un peu de lumière sur la question mystérieuse du « feu du Busso » dont vous ont parlé les *Annales des Sciences Psychiques* de février dernier, et que eu j'ai l'occasion de voir, en Corse, pendant mes vacances de Pâques.

Mystérieux, il l'est doublement, ce feu bizarre qui disparaît quand on s'en approche, et dont la nature nous reste inconnue ; car, au mystère de son origine s'ajoute celui de la légende dont je puis vous donner, ici, la variante, publiée par le « Guide des touristes en Corse » à l'usage des nombreux Anglais qui viennent visiter le berceau du prisonnier de Sainte-Hélène :

Dans le hameau de Busso (près Bocognano) on aperçoit, le soir, un feu étrange qui, d'après la légende, serait l'âme du comte de Busso. Ce cruel seigneur étant allé à la chasse et son chapelain n'ayant pas attendu son retour pour dire la messe, il le poignarda dans un accès de fureur, sur les marches même de l'autel ! Depuis, son âme erre désemparée.

J'ai aujourd'hui cette bonne fortune de pouvoir joindre au résultat de ma petite exploration les conclusions d'un observateur émérite, que le même attrait a conduit, après moi, au Busso, M. le Dr LAUTIER, chef de clinique à l'hôpital Saint-André, de Bordeaux.

J'aurais désiré, en outre, vous présenter un ingénieur, M. LIVRELLI, qui fut l'un des premiers à prendre des mesures exactes sur le *lieu du crime*, si j'ose l'appeler ainsi, au moment où l'on exécutait les travaux du chemin de fer d'Ajaccio à Bastia.

On m'avait annoncé que M. Livrelli, en ce moment au Mexique, devait prochainement venir en France, et je ne me suis décidé à vous parler seul qu'après avoir perdu l'espoir du prochain retour de cet important témoin du phénomène en question.

Avant de quitter Ajaccio, au lendemain d'une conférence faite à l'Hôtel de Ville sur un tout autre sujet, j'avais recueilli plusieurs témoignages concordants, dont j'ai noté les deux suivants :

1er *témoin*: M. PIÉTRI, huissier, Cours Napoléon, 13, à Ajaccio ; passe une partie de l'été à Bocognano, a vu un feu bleuâtre dans le genre d'une lumière électrique.

2e *témoin* : M. VIZZAVONA, percepteur de Bocognano, résidant à Ajaccio a vu un feu bleuâtre, ayant la hauteur d'une grande lampe.

Le dimanche, 14 avril, à mon arrivée à Bocognano, je recueillis plusieurs autres témoignages utiles :

3e *témoin* : M. GRIMALDI, maire de Bocognano, a vu une lumière à éclats intermittents, mais immobile sous le vent ; ressemble à une lampe à feu bleuâtre, serait plus visible par les temps couverts, durerait toute la nuit.

4e *témoin* : M. PIÉTRI (ne pas confondre avec le premier témoin) greffier de justice de paix à Bocognano, soixante-douze ans, a toujours vu le feu, et, dans sa jeunesse, en a entendu parler par les anciens du pays.

5e *témoin* : M. CAMPANA, retraité des postes — quatre-vingts ans — a vu le feu des centaines de fois.

Sans vouloir allonger cette liste, nous remarquerons que, en ce qui concerne la légende, les plus anciens de Bocognano trouvent le texte de M. GISTUCCI, publié en février par les *Annales des Sciences Psychiques*, un peu « enjolivé »,

(1) Causerie faite à la Société Universelle d'Études Psychiques, à Paris, le 27 octobre 1912, par M. EDMOND DUCHATEL, Vice-Président, après que M. le Dr Geley eut parlé sur un autre sujet.

Toutefois, les différentes variantes concorderaient dans leurs grandes lignes, et le comte dont il est question aurait appartenu à la famille des Rusterucci.

Le temps était favorable à la vision du phénomène ; peu couvert, mais pas de lune, le dernier quartier remontant au 9 avril. Malheureusement, un vent terriblement froid, à cette altitude, voisine de 700 mètres, soufflait avec force du col de la Foce de Vizzavona, en sorte que votre serviteur, venu en Corse pour se remettre des suites d'une opération à la gorge, fut obligé, à son vif regret, d'abréger ses visites sur le terrain.

L'après-midi du 14, 1re exploration de ce terrain, sous la conduite de quelques-uns des témoins précités, dont les attestations concordent relativement au siège du phénomène lumineux. L'endroit indiqué par eux, et repéré antérieurement par les géomètres employés à la construction du chemin de fer, est un petit champ voisin du hameau du Busso. Sol rocheux, ni sources, ni marais, ni cimetière. Pas de ruines apparentes. Terre caillouteuse, nourrissant à peine quelques maigres artichauts. Un homme du hameau est requis pour gratter ce sol aride, et en arracher un peu de terre, mais plus encore de pierres, que nous emporterons en France, à fin d'analyse.

En revenant sur nos pas, pour dîner à l'hôtel Morelli, on nous désigne le petit ponceau, situé dans le hameau central de Bocognano, c'est-à-dire à 1.500 mètres de Busso, et qui est, paraît-il, le meilleur observatoire pour voir le feu.

A 8 h. 1/2, 1re sortie avec M. le maire Grimaldi. On se poste à l'endroit indiqué, nuit obscure, quelques lumières des maisons du hameau du Busso sont encore visibles, mais non le feu célèbre que nous cherchons vainement à voir.

Rentrés à l'hôtel Morelli, nous apprenons que le feu a été vu par une voisine dans la nuit du vendredi au samedi (du 12 au 13 avril).

Nouvelle sortie à 9 h. 1/2. Vent violent, très froid.

Cette fois, un feu de la grosseur d'une lampe est visible à la place indiquée. Il ne s'incline pas sous le vent ; mais est animé d'un mouvement de rotation dans le sens des aiguilles d'une montre.

Son éclat très net est supérieur, de beaucoup, à celui des points lumineux qui éclairaient tout à l'heure les maisons du Busso, et qui sont éteints maintenant. On note : 2 éclipses d'une seconde.

M. Morelli et moi retournons à l'hôtel chercher M. le juge de paix Costa Marini ; nous revenons donc à notre observatoire, 5 minutes après l'avoir quitté, et en compagnie de M. le Juge. Le feu a pris l'aspect bleuâtre qu'on lui attribue dans la plupart des descriptions des Bocognanais. Il est plus fixe et paraît plus rapproché de terre. Il reste sans variation d'éclat, malgré la force du vent.

L'observation n'a pu être continuée, à cause de la rigueur de la température et nous avons dû, le lendemain, descendre à Bastia.

Il résulte de la lettre d'un chimiste officiel, M. Georges Giraud, chevalier de la Légion d'Honneur, qu'il n'a été trouvé, dans les échantillons rapportés, qu'un mélange des plus vulgaires de carbonate de chaux et d'alumine, sans rien qui puisse éclaircir la question de l'origine du feu.

Voyons maintenant, ce qu'en dit M. le Dr Lautier, 125, Cours d'Albret, à Bordeaux, dans une lettre qu'il a bien voulu nous faire adresser le 18 octobre, au sujet de ses observations du mois d'août dernier, par un ami commun, M. Daniel Chevrier, Ingénieur-chimiste.

Cher Monsieur,

Je viens vous confirmer la réalité des expériences faites pour élucider la nature du feu de Bocognano. Malgré mes efforts le phénomène garde son secret.

Le feu apparaît tous les soirs plus ou moins longtemps, irrégulièrement, disparaissant et reparaissant sans obéir à aucune loi sauf celle de cesser dès que la lune commence à dépasser la ceinture des hautes montagnes qui entourent la vallée de Bocognano. Le feu est scintillant, a la forme d'une langue étroite blanc-bleuâtre, quelquefois jaunâtre.

Par deux fois le feu a été double, l'un étant plus petit que l'autre, le plus grand situé à la droite du plus petit.

L'emploi d'une forte jumelle ne donnait pas une plus grande visibilité du phénomène.

Le feu étant visible de la route nationale traversant Bocognano, il est invisible lorsqu'on se déplace et qu'on se trouve sur le lieu de sa production, c'est-à-dire le village de Busso, distant de 1800 m. environ à vol d'oiseau du bourg de Bocognano.

Trois nuits, je suis resté au village du Busso avec d'autres observateurs, jusqu'au lever de la lune : tandis qu'un autre groupe d'observateurs nous signalait à l'aide de signaux lumineux, soit l'apparition soit la disparition du phénomène. Nous avons en vain examiné, cherché : *le phénomène n'était pas visible pour nous, et notre présence ne gênait en rien sa manifestation.*

Le lieu exact de production du feu de Bocognano ayant été déterminé scientifiquement il y a une trentaine d'années, j'ai eu l'idée de contrôler, à l'aide de procédés plus simples, le siège du feu.

Le feu était indiqué comme prenant naissance dans un petit champ entouré d'un mur. Ce champ, à

peu près carré, se trouve être cultivé dans la plus grande partie de sa surface : seule la partie la plus éloignée de Bocognano est inculte. C'est en cette partie inculte que l'on a placé l'origine du feu.

Mon expérience de contrôle a consisté à allumer 4 feux de Bengale aux 4 coins du champ — 2 verts en avant, 2 rouges en arrière, au moment où on nous signalait de Bocognano la réapparition du phénomène.

Le résultat de l'observation a été le suivant :

Le feu de Bocognano ne naît pas dans ce champ, il est situé plus en haut, en arrière et à droite des feux rouges.

Voilà, cher monsieur, le seul fait, rigoureusement exact qui découle de mes expériences, trop courtes et trop insuffisantes pour percer encore le mystère dont s'entoure le feu de Bocognano.

A d'autres à suivre la voie tracée et je vous souhaite le succès si, comme je l'espère, un jour vous essayez d'étudier sur place cette lumière « obscure ! ».

Ce qui nous paraît capital dans les observations de M. le Dr Lautier ce n'est pas la légère rectification qu'il propose pour la situation exacte du feu, telle qu'elle résultait des mesures antérieurement exécutées sur le terrain par M. l'ingénieur Livrelli. Le terrain subjacent étant toujours de la même nature, que le feu soit situé quelques mètres plus près, ou quelques mètres plus loin, nous n'en sommes pas plus avancés au point de vue d'une explication possible.

Mais la réalité « objective » du feu mystérieux, étant une fois de plus démontrée, M. le Dr Lautier constate que le feu disparaît aux yeux de l'observateur qui s'en rapproche, sans cesser d'exister pour celui des observateurs qui reste placé à la distance de 1.500 à 1.800 mètres.

A ce point de vue capital, les choses se passent comme on l'observe, chaque jour, lorsque l'on se rapproche d'une vapeur condensée, sur un espace limité, par exemple au-dessus d'une rivière. Supposez que vous voyagiez le matin, en chemin de fer, à proximité d'une rivière : la buée matinale qui la couvre sera visible pour vous tant que la voie ferrée n'entrera pas dans le fond de la vallée.

A partir de ce moment, vous ne verrez plus la gaze légère formée par la vapeur d'eau parce que vous y serez plogné tout entier.

Mais, s'il s'agit au Busso d'une vapeur lumineuse qui s'étendrait sur un large espace, il reste à expliquer comment cette vapeur paraît condensée en un seul point et ne semble pas plus étendue qu'une lampe électrique.

A ceci, nous répondrons que lorsqu'il existe, dans la nature, un gaz ou une vapeur lumineuse, l'éclat de la lumière paraît condensé au centre de l'espace occupé par le gaz ou par la vapeur, lorsque l'observateur en est placé à quelque distance.

Il en est ainsi pour la flamme d'une bougie dont la partie centrale (partie blanche) est entourée par une zone relativement très étendue, mais dont on ne se rend pas compte à première vue, de gaz plus ou moins lumineux.

Sur une échelle infiniment plus vaste, il en est de même pour les nébuleuses qui promènent dans le ciel des vapeurs lumineuses, occupant des espaces immenses, mais dont la lumière nous paraît concentrée dans un noyau relativement très étroit.

Quelle que soit la valeur que vous vouliez bien attribuer à cette interprétation de la forme du phénomène du Busso, l'origine même du feu resterait à trouver.

Et, puisque l'analyse des terres et pierres superficielles ne nous a rien donné, au moins jusqu'à présent, il reste à savoir s'il n'y aurait pas, dans les profondeurs du sol, quelque substance radioactive de quelque source minérale qui pourrait signaler sa présence par une sorte d'émanation lumineuse flottant au-dessus de la surface ? Ce n'est pas à dire que nous soyons décidés à exclure, de parti pris, toute explication de nature psychique.

Notre distingué secrétaire général, M. de Vesme, a bien voulu nous communiquer des documents qu'il se propose de placer sous vos yeux, et qui pourraient bien aider à démontrer l'existence de « feux mystérieux » d'origine psychique.

N'avons-nous pas, nous-même, assisté dans cette même salle, à des expériences médianiques, (celles de Mlle Linda Gazzera) dans lesquelles des phénomènes moteurs étaient précédés par des phénomènes lumineux ?

Nous avons eu, ces jours-ci, la bonne fortune de recueillir à Dijon, une précieuse observation que l'éminent recteur, M. ÉMILE BOIRAC, 1er lauréat du prix Fanny Emden, a bien voulu nous confirmer par une lettre dont voici un extrait :

Dans le cas de hantise de Salces (Pyrénées-Orientales), le phénomène lumineux était un simple concomitant d'autres phénomènes, qui seuls, à vrai dire, attiraient l'attention des intéressés : attouchements sur le visage, draps de lit violemment tirés, etc. *Quand la hantise commençait, la chambre paraissait s'éclairer et la lumière était suffisante pour distinguer à travers la fenêtre le mur et les fenêtres de la maison d'en face*, en même temps qu'il passait comme une vague de froid et qu'un bourdonnement se faisait entendre analogue à celui que font certains gros papillons du midi en voletant contre les vitres.

Il nous serait facile de citer d'autres phénomènes lumineux d'origine psychique.

Est-ce le cas au Busso ? Nous n'osons l'affirmer. Nous souhaitons à nos amis Corses, dont la bonne volonté et la complaisance inépuisables nous ont laissé le meilleur souvenir, de voir les efforts des chercheurs aboutir promptement à une certitude ; nous souhaitons à la Corse, elle-même, si elle ne possède pas à Bocognano un minerai de radium, ou tout au moins une source aussi riche que celle d'Orezza, d'y pouvoir montrer aux touristes étonnés, un cas de hantise en plein champ, qui serait véritablement impressionnant, et digne d'attirer les psychistes du monde entier !

Edmond Duchatel.

Une luminosité sur un arbre

Dans le *Temps* du 29 décembre dernier, on pouvait lire l'entrefilet suivant, concernant un phénomène dont le rapport avec celui du Busso paraît probable. Nous avons, d'ailleurs, marqué par des caractères italiques une phrase qui semble justifier l'hypothèse de M. Duchâtel sur l'effet optique consistant dans la concentration d'une lumière diffuse dans son point central. Voici la notice en question :

Curieux phénomène naturel. — Notre correspondant de Soissons nous écrit :

Il y a, dans le parc du château de Saint-Julien, près la gare de Chailvet-Urcel, un arbre dont le tronc ou une branche ont en ce moment la propriété singulière d'émettre — par des nuits très noires et pluvieuses — *une lumière qui, vue de loin, semble être celle d'une lanterne qui y serait accrochée.*

La première fois que cette lumière fut aperçue de Chailvet à Royaucourt, on crut à une plaisanterie, ou à une promenade nocturne d'un original quelconque, mais la répétition maintes fois renouvelée du même feu, dans des conditions identiques, à une hauteur de sept mètres, approximativement, sans nulle trace de pas sur le sol, prouva aux incrédules qu'il y avait là un fait où la main de l'homme était étrangère.

Atteindre de tout près cette lumière, n'a point été possible jusqu'ici ; le massif de très vieux arbres, frênes et ormes, d'où elle émerge, est très élevé, très épais.

La lumière ne se voit plus du pied des arbres, et il n'est pas commode, la nuit, de se diriger droit dessus au travers des fossés pleins d'eau, des ronces artificielles des pâturages et des épines qui séparent la route du massif en question.

L'un des nombreux témoins du fait, fils d'un vieux bûcheron du pays, ayant affirmé, d'après son père, que certains arbres devenaient quelquefois lumineux, il fut écrit, pour en avoir le cœur net, d'une part, à un éminent conservateur des forêts, et d'autre part, au rédacteur d'un journal scientifique de Paris.

Leurs réponses sont identiques. Il est positif que certains arbres moisis et champignonnés, deviennent phosphorescents dans certaines conditions. C'est le propre entre autres du mycellium d'armillaria mellea. Des tas de bois pourris émettent parfois des lueurs qui étonnent ceux qui ignorent cette bizarre propriété. Mais ce qui est beaucoup plus rare, paraît-il, c'est de constater le fait sur des arbres encore sur pied, et avec l'intensité remarquable du parc de Saint-Julien.

Durant un « Revival » gallois

Une étude sur des lumières mystérieuses a paru dans le volume XIX des *Proceedings* de la S. P. R. (1905; p. 97 et suivantes). Durant le « Revival » gallois de cet année, c'est-à-dire durant un réveil de mysticisme religieux qui se manifesta dans les populations des districts miniers des Galles Méridionales, on signala un assez grand nombre de « lumières » au sujet desquelles une enquête fut faite et publiée par le Rév. A. T. Fryer. Voici quelques-uns des témoignages recueillis par le Rapporteur.

Mrs. Jones de Islawrffordd écrivait à la date du 16 Janvier :

J'ai vu la lumière chaque nuit depuis le commencement du Revival, il y a six semaines environ. Elle apparaît parfois comme un fanal d'automobile se déplaçant, sans faire de mal à personne ; en d'autres occasions elle se présente comme deux fanaux, entourés de langues de feu, disparaissant parfois d'un endroit pour réapparaître dans l'autre ; en d'autres cas, c'est comme un éclair qui disparaît aussitôt ; je l'ai même vue prendre l'apparence d'une étoile fort brillante, ou d'un arc de vapeur... On les voyait surtout vers 6 heures du soir...

Un homme de Dolgau dit : J'ai vu la lumière durant huit nuits, vers 11 heures. Elle disparut pendant une semaine, après quoi nous la vîmes de nouveau... Elle était assez pareille à la lumière d'une lampe, mais moins brillante ; elle se déplaçait graduellement ; une fois je l'ai vue se mouvoir très vite. Elle se trouvait à un endroit où il ne pouvait pas y avoir des lumières. Elle apparaissait très basse, presque sur le sol, à ce qu'il m'a semblé.

Un médecin vit la lumière le soir du 27 mai ; c'était comme un globe lumineux, presque du diamètre apparent de la lune ; elle apparaissait sur la chapelle où prêchait, en ce moment, Mrs. Jones. Il s'assura, en la comparant avec d'autres lumières, qui étaient en vue, qu'il ne s'agissait pas d'une lumière ordinaire.

Malgré le grand nombre de témoignages, ces lumières, observées durant une période de fièvre mystique épidémique, ne paraissent pas revêtir un caractère objectif bien probant. Il est question

dans le Rapport du Rév. A. T. Fryer, d'un homme d'un village du Cardiganshire qui, le soir du 12 décembre 1904, marchait le long d'une route, quand il vit une faible lumière sur sa tête. Elle se rapprocha de lui, en augmentant de dimensions. « Pensant être le jouet d'une hallucination, il ferma les yeux, mais la lumière continua à se montrer. Quand il ouvrit les yeux, il vit de nouveau la lumière comme s'il s'agissait d'un corps humain dans une robe resplendissante. La figure avait des ailes et ne touchait pas au sol. L'homme regarda les mains et vit les signes des blessures. Il s'écria : *Oh, mon Jésus*! L'apparition s'éleva alors et disparut ». — Le Rapport du Rév. Fryer est plein de récits du même genre, dans lesquels l'hallucination mystique paraît évidente.

La lumière de Vo, près de Padoue

Le professeur M. T. Falcomer a publié dans le *Veltro* de Gênes (1908, nº 8) quelques intéressantes informations sur un phénomène lumineux qui se produit près de Vo, dans la province de Padoue, en Italie. Ces renseignements lui ont été surtout fournis par la comtesse Ida Correr, dont la maison est située près de l'endroit où la flamme apparaît.

Cette lumière — écrit la comtesse — se lève de terre au milieu des champs et plane doucement en l'air à la hauteur de 6 à 8 mètres. De temps à autre, pourtant, elle se baisse et souvent elle s'éloigne ou s'approche avec une rapidité *idéale*. Elle est de la grandeur d'un gros fanal de lumière électrique.

L'hiver dernier (car elle se montre depuis dix mois avec des intervalles de quelques jours), des imbéciles ne trouvèrent rien de mieux à faire que de tirer sur elle un coup de fusil ; le globe disparut alors ; le lendemain, il revint, mais *divisé en deux* ; il se montra ainsi durant quelques soirs, puis il redevint unique. Mais depuis lors — disent les paysans — il n'a plus le même volume qu'auparavant, et sa lumière est moins vive. Malgré cela, hier soir, j'ai pu en admirer la splendeur magnifique, qui avait quelque chose de la clarté des étoiles...

Ce phénomène commença à se manifester depuis la Saint-Martin dernière, quand une famille de paysans alla s'établir dans une maison qui se trouve dans le champ d'où s'élève le globe lumineux. Je pense que dans cette famille il doit y avoir un médium... C'est une jeune fille, qui est sujette à des visions continuelles...

Tout le pays observa le phénomène durant plusieurs mois ; plus de quarante personnes restaient à admirer, chaque soir, cette splendide apparition... Une cinquantaine de personnes qui l'ont vue ainsi pendant des mois entiers sont disposées à en témoigner. J'ai pu la voir moi-même à plusieurs reprises, quelquefois à 10 mètres seulement de distance. Mes enfants et M. Pollini (professeur de musique) l'ont vue aussi.

La lumière de Quargnento, en Piémont

M. C. de Vesme publia en 1897 dans les *Archives de Psychiatrie*, dirigées par le professeur Lombroso, un article concernant une apparition lumineuse qu'on apercevait depuis longtemps et assez fréquemment à Quargnento, une assez importante Commune près d'Alexandrie (Piémont).

Un officier de la garnison d'Alexandrie, Mr le capitaine Sirombo, qui avait été lui-même, une fois, témoin du phénomène, en donne le rapport sommaire suivant, après s'être documenté à Quargnento même :

1. Le phénomène lumineux a été vu depuis longtemps, presque chaque soir.
2. La dimension est presque toujours celle d'une grosse lampe ; néanmoins en la fixant, elle grossit jusqu'à atteindre parfois le diamètre de 60 ou 70 cm.
3. Le phénomène se produit vers 8 h. 1/2 du soir.
4. Le mouvement de translation a lieu de la petite église de campagne, dite « Saint-Bernard » au cimetière : il a lieu comme par des bonds successifs. Vers minuit, la flamme retourne du cimetière à l'église.
5. On ne peut pas m'indiquer comment se produit la sortie de l'église.
6. Le phénomène se produit de toute saison.
7. Dans l'église de Saint-Bernard furent toujours enterrés, jusqu'à il y a quelques années à peine, les membres défunts de la famille patricienne des Guasta.
8. La petite église en question se trouve à quelque 500 mètres de distance du pays.
9. Il ne paraît pas que personne se soit jamais approché du globe lumineux de façon à l'observer tout à fait de près.
10. Tout le monde ne peut pas voir le phénomène, à telles enseignes qu'au même moment, des personnes le voient et d'autres ne le voient pas.
11. La flamme, quand on la regarde avec insistance, semble s'agrandir et s'approcher ; on affirme qu'elle a brûlé quelques objets.

Le phénomène, à mon avis, mérite d'être étudié, car, si on pourrait peut-être l'expliquer durant l'été, je ne vois pas comment on parviendrait à l'expliquer en hiver et par une atmosphère calme.

Suivent plusieurs autres témoignages recueillis par le Dr Garzino, libre-docent de Chimie à l'Université de Turin, qui s'intéressait à ces phénomènes. M. Garzino confirme que tout le monde ne peut pas voir la flamme de Quargnento, ce qui portait M. Ermacora, directeur de la *Rivista di Studi Psichici*, à lui attribuer une origine probablement hallucinatoire. Bien entendu, M.

Ermacora veut dire uniquement, par cela, que le phénomène ne serait pas, à proprement parler, *objectif* ; mais il remarque expressément qu'il peut fort bien avoir le caractère d'une « hallucination véridique », c'est-à-dire avoir une origine télépathique, ou autre.

La lumière de Berbenno, en Valteline

M. Ermacora expliquait de même un autre phénomène semblable, au sujet duquel il publia de longs détails dans sa Revue, en 1906 et 1907. Il s'agit d'un autre globe lumineux, visible à Berbenno, petit pays des Alpes, à une dizaine de kilomètres de Sondrio, et qui fut surtout étudié par un statuaire milanais, Mr J. Galimberti.

Cette flamme fut d'abord observée par l'archiprêtre du pays, l'abbé Tirinzoni, qui, de sa fenêtre, la voyait venir du côté de la montagne, en suivant généralement un mur ; elle parvenait ainsi devant le presbytère, qui est contigu à l'église et au cimetière ; alors elle continuait à se déplacer encore quelque temps par ci par là, puis elle s'éteignait tout à coup. Parfois elle était pâle, en d'autres cas rougeâtre ; on la voyait, de temps en temps, bondir comme une balle élastique. Sa forme était plutôt sphérique ; ses dimensions était supérieures à celles de la flamme d une bougie : elle éclairait bien tout autour d'elle à deux mètres environ, de telle façon qu'on la voyait passer à travers les treilles des vignes, qu'un homme n'aurait pas pu traverser, surtout avec autant de rapidité ; et on pouvait bien voir qu'elle n'était soutenue par rien.

Le professeur O. Buzzi, directeur des Écoles Normales de Forli, put observer le phénomène, dont il donne une longue description ; M. Galimberti a aussi publié le témoignage d'un assez grand nombre d'habitants du pays.

Il est à remarquer que M. Ermacora, qui était Docteur ès-sciences, affirme que le phénomène connu sous le nom de « feux follets » est loin d'être expliqué comme on le croit vulgairement, l'explication fondée sur la combustion spontanée de l'hydrogène phosphoré ne pouvant pas être facilement admise par un chimiste sérieux ; on sait, en effet, aujourd'hui, qu'un gaz spontanément combustible peut bien produire une déflagration instantanée, mais non pas une flamme capable d'errer dans l'air durant un certain temps. La flamme ne peut pas être, non plus, produite par des vapeurs ou des gaz phosphorescents, parce que ceux-ci se répandraient en l'air (comme il arrive pour les émanations lumineuses du phosphore, aussitôt que le morceau de phosphore qui les produit a été éloigné), et ne pourraient pas, en tout cas, conserver une existence limitée dans l'espace, plus que pourrait le faire la bouffée de fumée d'un fumeur.

Les caractères attribués aux feux-follets — conclut le Dr Ermacora — encore inexplicables par la chimie et la physique, sont identiques à ceux de certaines lumières, produites en même temps que d'autres phénomènes supernormaux de nature intelligente et se produisant, ou par l'intervention de médiums ou spontanément, dans certains lieux, il en résulte que les feux-follets, loin de pouvoir nous aider à expliquer certains phénomènes psychiques, paraissent plutôt appartenir au même ordre que ces derniers. Au lieu d'avoir recours à l'hydrogène phosphoré pour les expliquer, il faudra donc leur appliquer les mêmes méthodes de critique qu'on emploie pour les phénomènes psychiques ; c'est-à-dire, qu'on devra d'abord discuter la valeur des témoignages pour découvrir si les récits communs des feux-follets ont un fond de vérité ; ensuite envisager la possibilité d'hallucinations collectives, ainsi que celle, bien moins soutenable pour le moment, de quelque phénomène physique supernormal localisé dans l'espace et produit par une action psychique.

Vision d'un phénomène lumineux au Chili

Calbuco (Chili), 30 décembre 1911.

Monsieur le Directeur,

Je vous envoie le récit d'un phénomène lumineux que j'ai observé il y a quelques années. Ces phénomènes sont ici relativement fréquents, et bien que celui dont je parle soit le premier que j'aie observé, il m'est arrivé ensuite d'en constater d'autres. Je connais des observations semblables faites par plusieurs personnes dignes de foi, et je pourrais vous citer une autre observation analogue, faite il y a quelques années par un officier de marine, alors à bord d'une canonnière dans ces canaux du Sud — observation qui fut alors rapportée par le périodique *La Cruz del Sur*, d'Ancud.....

Établi depuis plusieurs années à la campagne près de la petite ville de Calbuco, j'avais entendu parler à plusieurs reprises par les paysans de sorciers et de différents phénomènes rares ; mais je n'avais rien vu, malgré mon grand désir de voir quelque chose. Mais enfin, alors que je m'y attendais le moins, j'assistai au cas que je vais rapporter.

J'avais été à la ville, qui est placée dans une île, et je rentrais chez moi en barque ; la nuit était tombée ; il y avait dans l'embarcation deux hommes qui ramaient, et moi. Quand nous tou-

chions déjà au terme de notre voyage, je vis tout à coup sur le rivage, dans la direction de la proue du bateau, une petite lumière qui me sembla se mouvoir ; alors, je dis sans plus aux rameurs : « Mes garçons, voilà le sorcier ». Mais je fus très étonné de voir que la petite lumière commençait à s'élever en l'air ; en décrivant une courbe, elle alla tomber à une distance qui me parut de cent à cent vingt mètres ; elle répéta ensuite à différentes reprises le même mouvement, et, prenant la direction de la mer, se tint à une hauteur d'un mètre ou d'un mètre et demi sur l'eau ; à mesure qu'elle s'avançait, la lueur augmentait de dimensions, et finit par se transformer en un feu de quelque quatre-vingts centimètres de largeur, d'où se détachaient des étincelles poussées par la brise. En soixante ou quatre-vingt dix secondes, le phénomène passa du rivage à une île voisine, alors que, pour faire la même traversée, une embarcation à voiles emploie, même avec un bon vent, de dix à quinze minutes. En arrivant à la côte de l'île, le feu s'éteignit instantanément.

Ce ne fut pas une illusion de mes yeux, puisque les deux hommes qui m'accompagnaient virent aussi le phénomène, et d'autres hommes qui se trouvaient dans une barque voisine le virent à leur tour, et, convaincus qu'ils s'agissait d'un sorcier, se prirent à lancer contre lui des injures.

J'ai vu plus tard dans le même endroit un autre phénomène lumineux, mais différent du premier.

C. de Rays.

(*Revista de Estudios Psiquicos*, Valparaiso. Février 1912.)

UNE FLAMME MYSTÉRIEUSE DANS UNE CHAMBRE

(Du *Light*, 6 avril 1912).

... Le samedi 16 mars, vers 11 heures du soir, au moment où j'allais me coucher, je vis tout à coup quelque chose comme une flamme, de la dimension approximative d'une tasse à thé, qui venait du haut de la paroi, et se déplaçait lentement le long du plafond, sur une distance de 2 pieds environ. Elle resta stationnaire durant quelques secondes, puis elle descendit *au-dessus de moi*, en se tenant à une hauteur moyenne entre le plafond et mon lit, montant et descendant alternativement. Elle paraissait trembler et palpiter de vie. J'appelai immédiatement l'attention de ma femme, à voix basse, sur le phénomène, et nous nous prîmes à l'observer ensemble. La lumière ne se mût jamais vers la droite ou vers la gauche, mais resta toujours au-dessus de moi, en continuant à monter et à descendre. La chambre était plongée dans une obscurité complète. Je descendis du lit et je soumis la lumière à toutes les épreuves que je pouvais imaginer, en mouvant les miroirs, les carreaux des fenêtres, etc. Quand on allumait, elle n'était plus visible, mais aussitôt qu'on refaisait l'obscurité, on la revoyait là ; elle y était encore quand nous nous endormîmes. La nuit suivante, plus rien ne se produisit d'inusité.

Oscar Nilssen.

Hastings.

M. Oscar Nilssen dit être un homme d'esprit posé, très pratique, sans facultés imaginatives spéciales ; il ajoute que sa femme est également pratique. Cependant, il fait remarquer avoir perdu, au mois de juillet 1911, sa chère fillette. Elle aimait beaucoup ses parents, et presque ses derniers mots furent ceux-ci, adressés à sa mère : « Viens avec moi ». En ces circonstances, il écrit : « Quel que soit ce phénomène, je suis convaincu qu'il s'agit de quelque chose de supranormal ». Et il fait remarquer que, quelques heures avant d'avoir vu la lumière, pendant qu'il se trouvait avec sa femme dans la salle à manger, tous deux avaient entendu un bruit mystérieux venant de la muraille qui séparait la salle à manger de la chambre à coucher.

UNE LÉGENDE BRETONNE

M. Errien écrivait dernièrement à la *Vie Mystérieuse*, de Paris :

Tout le monde, en Bretagne, sait en quoi consistent les *avènements*. L'avenir est un secret impénétrable, mais certaines apparitions viennent parfois aviser parents ou amis que la mort, grande séparatrice, est prête à accomplir sa funeste besogne. Tantôt c'est la charrette de la mort aux roues grinçantes, qui vient vous réveiller en sursaut pendant votre sommeil, tantôt aux aboiements des chiens, on se lève et on aperçoit un enterrement dont le lugubre cortège chemine tristement dans la nuit ; mais le signe le plus fréquent, dont moi-même et une foule de gens ont été les témoins, c'est le « flambeau-avènement .»

Le premier que je vis distinctement m'apparut, je m'en souviendrai toujours, le 28 juin 1899. J'étais à ma fenêtre vers 9 heures du soir, lorsque tout à coup, en levant les yeux, j'aperçus à mon grand étonnement une petite lueur qui voltigeait au-dessus de ma tête puis, tout aussitôt, suivit le mur, puis les maisons voisines et s'élança sur les toits vers une direction bien déterminée en franchissant tous les obstacles. Je la suivais des yeux depuis un quart d'heure à peine, lorsqu'elle s'arrêta net, puis s'éteignit doucement au-dessus d'une maison qui se trouva ainsi désignée par l'avènement, et que je reconnus pour celle d'un de mes amis que je savais bien portant, car je l'avais vu le matin même, avant qu'il partit en voyage.

Etant un peu sceptique, et me croyant l'objet

d'une illusion, je n'en parlai point dès le soir même et fus me coucher ; mais je ne pus dormir, car cette vision m'inquiétait quand même. Enfin, n'y tenant plus, je décidai d'aller chez mon ami dès le matin. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque, en arrivant chez lui, sa femme toute en pleurs m'annonça qu'il était tombé de sa voiture et qu'il s'était fait écraser.

Le médecin avait déclaré qu'il avait trois côtes enfoncées dont une avait perforé le poumon. Je le vis sur son lit; il ne parlait plus, ne put me reconnaître Le lendemain, 30 juin, il était mort.

Quelques jours après, j'appris que je n'étais pas seul à avoir vu cette lueur, d'autres voisins l'avaient aperçue et me rapportèrent le fait aussi exact que je l'avais vu moi-même.

Recevez, Monsieur le Directeur, etc.

Errien

Tailleur, à Grand-Fougeray (Ille-et-Vilaine)

Discussions sur l'Ecole de Chevaux d'Elberfeld

Suite et fin de l'étude du Dr ASSAGIOLI

Pour l'Hypothèse Télépathique. — Un Cheval qui compte les sillons.

L'une des considérations qui ont le plus contribué à faire prendre à différents savants une attitude sceptique et hostile envers ces faits, est celle du poids du cerveau du cheval. « Comment est-il possible — a-t-on dit — qu'un animal chez qui le cerveau a un poids relatif *d'un dixième* environ de celui de l'homme, puisse avoir tant d'intelligence ? » En effet, cette admission contraste absolument avec toutes les idées généralement acceptées de la science sur les corrélations entre l'intelligence et le système nerveux, et sur le parallélisme entre l'évolution psychique et l'évolution organique. Le problème est donc très important et mérite qu'on s'y arrête un peu.

Nombreuses sont les réponses que l'on peut opposer à cette objection.

D'abord, on peut se retrancher derrière une proposition philosophique préalable et dire : « La question des rapports entre la psyche et l'organisme est une question philosophique et même entièrement *métaphysique*. Sa solution dépend strictement des réponses que l'on donne aux problèmes métaphysiques sur la nature de la matière et de l'esprit, et sur leurs rapports réciproques. Il est donc vain de tenter de résoudre la question d'une manière *empirique*. Le tribunal de la science, en ce cas, est incompétent ; la cause ne peut être décidée que par la Cour de Cassation philosophique ; c'est pourquoi toute objection scientifique contre l'intelligence des chevaux basée sur le poids du cerveau n'a aucune valeur ».

Personnellement, je considère cette proposition philosophique préalable comme inattaquable ; mais puisque de nombreux savants « anti-philosophes » ne l'accepteraient pas, et la traiteraient de commode échappatoire, je l'abandonne sans plus en ce cas.

J'abandonne aussi un autre mode de réfutation de l'objection étudiée : celui qui est basé sur les nombreux phénomènes médianiques, tendant à montrer que les relations entre psyche et organisme sont très différentes de ce que le supposent les savants matérialistes. Je n'abandonne pas non plus ce point de vue parce que je crains qu'il puisse être difficilement soutenu ; je le fais parce que j'imagine que beaucoup de savants se refuseraient à me suivre aussi sur ce terrain, et enfin parce qu'une discussion sur la valeur des phénomènes médiumniques nous porterait trop loin de notre thème.

Je préfère au contraire maintenir la discussion dans le champ strictement biologique. Tout le monde admet que l'homme est plus intelligent que les animaux. Donc, pour pouvoir soutenir que l'intelligence est en corrélation avec le poids du cerveau, il faudrait *au moins* que le poids du cerveau de l'homme fût nettement supérieur à celui du cerveau des animaux. *Or, ceci n'est pas* !

Considérons les faits. D'abord, il y a des animaux comme l'éléphant et la baleine, dont le cerveau est beaucoup plus lourd que celui de l'homme. Mais dans ces cas, évidemment, cet excédent de poids est en rapport avec la grosseur supérieure du corps. On pensa donc à prendre le *poids relatif* du cerveau, c'est-à-dire le rapport entre le poids du cerveau et celui du corps.



C'est ce que fit Cuvier. Mais on arriva par là à ce résultat peu souhaité, que plusieurs petits animaux avaient un « poids cérébral relatif » égal et supérieur à celui de l'homme. En effet, tandis que dans l'homme le poids du cerveau est d'environ 1/45 du poids du corps, dans le rat il est d'à peu près autant, dans le ouistiti de 1/25, et dans certains petits oiseaux il monte jusqu'à 1/15...

Mais il y a aussi des preuves plus directes du peu de valeur qu'assume le poids du cerveau pour l'appréciation de l'intelligence. On a décrit récemment deux cas d'hommes, de développement physique ordinaire, et qui, durant leur vie, n'avaient présenté aucun signe d'insuffisance mentale (l'un avait été gardien, l'autre horloger) dont les cerveaux se trouvèrent peser *un peu plus de la moitié* d'un cerveau normal (dans le premier cas, le poids était de 680 gr., dans le second de 714 (1).

Tout ceci doit être très agréable aux femmes, car cela prouve l'importance nulle de ces 100 ou 150 grammes que pèse en moins le cerveau féminin, phénomène par lequel plusieurs savants ont prétendu démontrer l'infériorité intellectuelle de la femme !

UNE CURIEUSE EXPÉRIENCE AVEC LES CHEVAUX D'ELBERFELD

M. Krall demande à Zarif, en lui montrant la gravure représentant le cavalier : « Qu'est-ce que cela représente ? ». Zarif répond : « *Kral avg ferd* », c'est à dire, avec quelques incorrections orthographiques . « Krall à cheval ». — M. Krall pose la même question à Muhamed, qui répond : « Toi ». — M. Krall indique à Muhamed la gravure représentant une tête de cheval, en lui demandant : « Qui est-ce ? » Le cheval répond : « Moi ». — On lui montre alors la figure du milieu : une caricature de cheval, ayant sur la tête un chapeau enfoncé. A la question : « Qu'est-ce que c'est que cela ? » Le cheval répond : « Ane avec chapeau » (*sl ht hu'*, ce qui doit être lu : *Esel hat hut*, selon l'orthographe spéciale des chevaux d'Elberfeld. (Voir le numéro de janvier des *Annales*, page 4, première colonne).

Un autre critère dont on s'est beaucoup servi pour chercher à établir un parallélisme entre le système nerveux et l'intelligence, est celui basé sur la *structure* du cerveau et sur les fonctions de ses différentes parties. Ce critère est en vérité moins grossier que celui du poids, mais lui non plus ne peut pas nous servir de guide certain. On trouve bien ici que le cerveau de l'homme est plus riche en circonvolutions que celui de tout autre animal, mais cette seule donnée est insuffisante. Je ne peux pas entrer ici dans les questions nombreuses et compliquées que l'on débat sur la fonction cérébrale, sur l'existence et sur l'importance de « centres » spéciaux, etc. Je dirai seulement qu'on voit en conflit les opinions les plus disparates ; on va par exemple de Flechsig, qui a cru trouver une quantité de localisations précises — à travers la position intermédiaire de Monakow et d'autres — jusqu'à l'autre extrême avec Loeb, qui nie toute spécialisation fonctionnelle du cerveau.

Si tant d'incertitude règne encore sur le mode de fonctionnement du cerveau humain, il me semble assez peu opportun d'échafauder des hypothèses, ou, pis encore, de faire des affirmations sur l'intelligence des animaux, basées sur des données anatomiques et physiologiques dont la signification nous est encore si inconnue. Nous en avons une confirmation justement dans le cas des chevaux d'Elberfeld ; en effet, tandis que MM. Ziegler et Edinger trouvent dans la structure du cerveau chevalin des arguments en faveur de son intelligence, M. Dexler en trouve d'autres pour nier absolument la possibilité que les manifestations des chevaux d'Elberfeld soient intelligentes (1) !.....

* * *

Je crois avoir ainsi suffisamment démontré l'inanité de toute objection anatomique contre l'intelligence des chevaux. Voyons maintenant au contraire les conséquences qu'on peut tirer des phénomènes d'Elberfeld pour les études biologiques.

Au premier abord, il semblerait que ces faits, en rapprochant les animaux de l'homme, viennent étayer les doctrines évolutionnistes. Ainsi Hæckel, Oswald et d'autres « monistes » alle-

1. B. G. Wilder : *Exhibition of and preliminary note upon a brain of about one half the average size from a white man of ordinary weight and intelligence.* « *Journal of nervous and mental diseases* », XXXVIII, 1911, prem. sem., p. 95. — Voir aussi : G. Bouché, *Utilisation réduite de la structure cérébrale par la plupart des individus.* « Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay ». N° 17, Nov.-Déc. 1911.

1. En général la détermination de la « hiérarchie » des animaux — soit que l'on cherche à la baser sur le développement du système nerveux, soit sur d'autres différents critères — est beaucoup plus difficile et moins sûre qu'on pourrait l'imaginer. Voir à ce propos la fine étude critique de V. Frantz : *Was ist ein « hœher Organismus? »*. « *Biologisches Centralblatt* », XXXI, 1911, n° 1 et 2.

mands ont tout de suite cité avec satisfaction les phénomènes d'Elberfeld à l'appui de leurs théories. Mais un examen moins superficiel de la question montre au contraire bien vite que les choses sont très différentes ; on peut même affirmer que les manifestations des chevaux d'Elberfeld constituent *l'une des preuves les plus graves* contre la validité des doctrines évolutionnistes courantes.

Nous savons en effet que celles-ci expliquent l'évolution des espèces soit par le principe de la sélection naturelle et de la survivance des plus adaptés (Darwin), soit par le principe de la transmissibilité des caractères acquis sous l'influence de l'ambian e extérieure et par l'usage ou le non-usage des organes (Lamarck), soit par d'autres principes semblables. Or, on a démontré dans les chevaux d'Elberfeld l'existence de certaines facultés, de l'origine desquelles les théories évolutionnistes ne peuvent fournir aucune explication. Quelle « fonction biologique » aurait donc avoir la capacité d'extraire des racines aux troisième et quatrième puissance ? Pourquoi, dans la sélection naturelle, ceux des ancêtres du cheval qui devaient survivre étaient-ils ceux qui savaient le mieux compter ? Et quelles influences ambiantes pouvaient donc stimuler la formation du talent arithmétique chez les proto-hippos broutants et galopants joyeusement dans les prés, libres, ignorants encore du cruel joug des hommes ? Et puisque, du moins pour ce que nous savons, les chevaux ne consacrent pas ordinairement une grande partie de leur temps à faire des calculs, comment se fait-il que les organes correspondants ne se soient pas atrophiés par manque d'usage ?

A propos du calcul, il faut cependant se garder de tomber dans une équivoque : c'est-à-dire, de confondre l'habileté calculatrice avec l'intelligence.

Le fait que les chevaux soient des calculateurs beaucoup plus forts que les hommes ordinaires ne signifie certes pas qu'ils possèdent une intelligence égale, ou moins encore, supérieure à celle humaine. L'habileté dans le calcul est un don absolument spécial, qui n'a aucune corrélation positive avec l'intelligence ; en tout cas, elles en auraient plutôt une négative, car en général les « calculateurs-prodiges » possèdent une intelligence très médiocre ; certains sont même de véritables imbéciles, et d'autre part un grand nombre d'hommes géniaux, parmi lesquels des mathématiciens comme Poincaré, sont ou furent des calculateurs détestables.

Ce don arithmétique est psychologiquement très intéressant. Sa véritable nature et son mécanisme sont encore très obscurs, bien qu'il ait été déjà étudié par différents auteurs. Je ne peux pas entreprendre ici l'examen de cette question. Je dirai seulement qu'à mon avis, on ne peut pas bien comprendre cette faculté, si l'on n'admet pas l'existence d'une activité psychique subconsciente et si l'on ne cherche pas dans *celle-ci* la clef du phénomène (1).

De toute façon, tant que nous ne saurons pas quelque chose de plus précis à ce sujet, il est bien de baser la preuve de l'intelligence des chevaux, non pas tellement sur le fait qu'ils sont capables d'accomplir des calculs compliqués et prodigieux, que sur le fait qu'ils ont *compris* les opérations arithmétiques, lorsqu'on les leur a enseignées. Et l'intelligence démontrée par là — celle nécessaire pour épeler, pour répondre aux questions, pour les manifestations spontanées — ne dépasse pas à présent du moins, celle d'un enfant de quelques années.....

***

Les manifestations des chevaux d'Elberfeld ne sont pas non plus privées de conséquences dans le domaine de l'éthique. Cette intelligence, cette spontanéité, cette affectivité, cette *humanité*, en somme, découverte dans les animaux ne peuvent laisser indifférente notre conscience morale. Tandis que les Orientaux, et spécialement les Hindous, ont eu et ont toujours un profond sentiment de respect, de bienveillance, de véritable fraternité envers toutes les créatures vivantes, nous, Occidentaux, il faut l'avouer, nous en sommes généralement privés. A part l'admirable exception franciscaine, à part un certain nombre de cas isolés (où l'on tombe souvent, d'ailleurs, dans l'extrême opposé d'une sentimentalité morbide) il faut reconnaître que notre conduite envers les animaux est habituellement empreinte d'un égoïsme qui ne connaît aucun égard et aucune contrainte. Les chevaux d'Elberfeld, avec leurs preuves d'intelligence et leur extraordinaire capacité de calcul supérieure à la

1. Ceci ressort clairement, entre autres, de l'intéressante analyse introspective faite, sur la demande de M. Mœbus, par Ferrol, l'un des plus intelligents parmi les calculateurs-prodiges. — « Dès mon enfance — écrit Ferrol — je calculais d'une manière absolument intuitive, à tel point que j'avais souvent l'idée d'avoir déjà vécu une autre fois. Si l'on me proposait un problème difficile, le résultat jaillissait directement de mon esprit, sans que je susse, au premier moment, comment je l'avais obtenu ; je cherchais alors la voie en partant du résultat. Cette manière intuitive de saisir, qui ne se démentait jamais, croissait parallèlement aux exercices qu'on lui faisait faire. J'ai encore souvent l'impression que quelqu'un est à côté de moi qui me souffle le résultat désiré, la voie cherchée, et il s'agit d'habitude de voies que presque personne ou personne n'avait parcourues avant moi, et que je n'aurais pas trouvées, si je m'étais mis à les chercher ». (Rapporté par Moebius, *Ueber die Anlage zur Mathematik*, 1e Aufl., p. 75-76).

nôtre, ont donné une leçon méritée à la vanité de l'homme, qui voulait se réserver pour lui seul le titre de *sapiens*. Cherchons à profiter de la leçon et à user envers les bêtes d'un maintien plus adapté à *leur* et à *notre* dignité.

Il me semble que même ces notes rapides suffisent à faire ressortir clairement l'*énorme* importance philosophique et scientifique des phénomènes d'Elberfeld. Mais, je le répète, les expériences sont, pour ainsi dire, à peine commencées. Que de choses on pourra faire encore ! Un « pont psychique », un moyen de communication « qu'il était folie d'espérer », a été créé entre l'homme et les animaux. Qui peut dire quelles merveilleuses révélations pourront nous être offertes par les futures expériences ?

Il faut donc multiplier, varier, développer les recherches, en les étendant aux animaux les plus divers (1).

Le dernier numéro de *Psiche*, qui vient de paraître, contient le suivant entrefilet :

Les récentes publications faites en Italie sur les chevaux pensants d'Elberfeld ont suscité un intérêt extraordinaire et furent amplement citées et commentées.

Quelques journalistes ont, comme il était à prévoir, saisi cette occasion pour faire de l'esprit à bon marché — mais en général les merveilleux phénomènes ont été accueillis avec beaucoup moins d'hostilité et de scepticisme qu'on aurait pu s'y attendre. La plupart ont crû atteindre la preuve de l'existence de faculté intellectuelle dans les chevaux ; par contre les tentatives de critique ont été peu nombreuses, et, nous semble-t-il, si peu sérieuses, qu'elles ne méritent pas une réfutation.

Il faut au contraire mentionner un article publié dans les *Annales des Sciences Psychiques* (décembre 1912) dans lequel M. de Vesme met en lumière — d'une manière très ingénieuse quoique non pas toujours convaincante — différentes analogies entre les manifestations des chevaux d'Elberfeld et celles de l'activité psychique subconsciente humaine. La question soulevée par C. de Vesme est certainement importante et mérite d'être examinée.

En attendant, M. Krall continue avec grande activité ses expériences et enseignements. Il annonce que les progrès du cheval aveugle *Berto* sont extraordinaires. Il a déjà commencé à exécuter des calculs de trois chiffres et à apprendre l'élévation à puissance et l'extraction de la racine carrée. Il a aussi commencé à épeler, et, une fois, il épela *spontanément* et correctement son propre nom.

M. Krall commencera bientôt la publication d'une revue dédiée aux problèmes de la psychologie animale, intitulée « *Tierseele* » *(Zeitschrift für vergleichende Seelenkunde)*.

Une nouvelle lettre de M. M. Mangin

Cher Monsieur de Vesme,

J'ai été fort surpris de voir que mes réflexions sur les chevaux d'Elberfeld soulevaient une polémique. J'avais compris, tout le monde a dû comprendre que vous ne repoussiez pas du tout l'hypothèse télépathique et parce que je venais simplement dire qu'elle me paraissait la *seule* soutenable pour les phénomènes les plus invraisemblables et que j'essayais de répondre aux objections qu'on pouvait lui faire, voici qu'une polémique est soulevée.

On ne me trouvera pas pourtant bien méchant si je vous compare en cette occasion à Renan, au grand Renan qui disait que pour être sûr d'avoir au moins une fois dit la vérité, il fallait soutenir successivement le pour et le contre. Page 7 vous dites que je combats votre idée en soulevant une *autre* hypothèse, celle de la télépathie, et page 13 : « Je suis bien loin de nier complètement l'intervention de tout phénomène télépathique à l'école chevaline de M. Krall ». Et en effet vous le premier avez parlé, par exemple, de télépathie retardée à propos de la réponse exacte donnée par le cheval à un problème qu'on venait de laisser de côté et lorsqu'on lui en proposait un autre.

Mes soi-disant contradictions. — Page 13 : dans une conversation j'aurais dit que je n'admet rai jamais que des chevaux puissent raisonner réellement et dans mon article je dis que j'admets la possibilité d'apprendre à un cheval à écrire un mot que l'on prononce. Je n'ai jamais pu dire la phrase que vous citez dans le sens que vous lui prêtez ; j'ai toujours cru à la possibilité du raisonnement chez certains animaux. Mais ce n'est pas tout à fait la même chose d'élaborer certains raisonnements très simples et de retenir des *règles* de mathémathiques extrêmement compliquées et de les appliquer. Relisez votre arithmétique, cher Monsieur de Vesme, vous y verrez que pour extraire la racine cubique de 614125, après s'être servi de *la table* pour trouver le chiffre des dizaines et avoir soustrait 512 qui

1. C'est justement dans ce but qu'a été constituée la « Société de zoopsychologie » que je recommande vivement aux lecteurs de *Psiche*.

est le cube de ce chiffre 8, il vous faudra à côté du reste qui est 102 abaisser la tranche suivante, ce qui donnera 102125, ensuite, sur ce nombre, séparer les centaines par un point : vous aurez ainsi 1021 que vous diviserez par le triple du carré des dizaines de la racine. Le quotient 5 sera le chiffre des unités.

Avez-vous compris ? Non ? Vous méritez donc un coup de cravache. Et si tous les Bacon, les Leibnitz et les Poincaré de la terre étaient là, ils devraient saluer très bas Monseigneur Muhamed qui, lui, fait tout cela mentalement en 10 secondes.

Il ne nous reste plus qu'à déclarer que les plus grands génies de la terre sont des idiots puisqu'ils n'ont pas encore trouvé une méthode que la subconscience d'un cheval a trouvée après quelques mois d'étude.

« *Et l'objection Zarif* ? — me dites-vous, vous ne vous en êtes toujours pas tiré ». — « C'est au contraire vous, cher Monsieur, qui ne répondez rien à ma réponse. Nous ignorons comment les expériences ont été conduites et s'il n'y a pas une circonstance intervenue qui paralyse le pauvre Zarif quand il voit le signe $\sqrt[3]{}$, une cause morale sentimentale si vous voulez, comme celle que j'ai imaginée. Un rien effarouche les esprits. Ce qui veut dire qu'un rien annihile les facultés médiumniques, une contrariété, une crainte. Il n'est nullement absurde de supposer que le souvenir de coups de cravache associé au signe $\sqrt[3]{}$ produit chez Zarif une inhibition invincible.

Dans le cas où positivement il n'y aurait rien eu de pareil, que nous resterait-il à conclure ? Qu'il y a parmi les chevaux comme parmi les hommes de grandes inégalités. Il y en a qui sont médiums, c'est-à-dire en ce cas doués de télesthésie et il y en a qui ne le sont pas. Je m'empresse d'ajouter que pour l'espèce humaine cette opinion que j'ai eue dès l'origine j'ai eu le plaisir un jour de la voir soutenue par la grande autorité d'Ochorowicz. Et alors si définitivement Zarif, même après qu'on aura employé le subterfuge que j'ai suggéré page 9, reste rebelle à l'extraction des racines cubiques, on sera forcé d'admettre que sa mémoire seule est en jeu dans ses travaux et une certaine intelligence. Il n'existe en somme que 89 nombres de 2 chiffres et par suite 89 nombres dont on peut trouver la racine sans reste. Et plus nous avancerons dans les sciences psychiques, j'en suis persuadé, plus nous serons émerveillés de ce que peut la mémoire. Sans parler des cas exceptionnels chez l'homme comme celui cité l'autre jour par les journaux d'un monsieur à qui il suffit de lire une fois une page pour pouvoir la réciter, rappelons-nous ce que disait Richet dans son discours présidentiel à la Société Anglaise : « Notre mémoire subliminale est peut-être impeccable : c'est-à-dire que que tout ce qui s'y grave, y reste »; c'est bien possible. Et qu'y aurait-il d'étonnant à ce que la mémoire de certains chevaux fût très supérieure à celle de l'homme ? On le dirait bien à voir les progrès inouïs que faisait Hans à l'école de von Osten. Cette supériorité de la mémoire chevaline peut être due à ce qu'elle est infiniment *moins encombrée* que la mémoire humaine.

Et bien que je ne compare *pas du tout* les chevaux d'Elberfeld aux calculateurs prodiges, cette remarque pourrait peut être s'appliquer à ceux-ci. Le jeune Fleury à moitié idiot et qui pourtant trouvait les racines carrées *avec reste* beaucoup plus vite qu'Inaudi lui-même ne devait pas avoir la mémoire bien encombrée. Il est très frappant d'apprendre que Gauss et Ampère perdirent leur faculté calculatrice à mesure que leur vrai génie se développait. Et Henri Poincaré, dont le cerveau reflétait l'Univers, n'était pas capable de faire une addition sans faute.

Pour en revenir à Zarif, si l'on acquiert la preuve qu'il n'est pas doué de télethésie, il faudra bien attribuer à sa mémoire et à son intelligence la justesse de ses réponses.

Mais cela ne nous empêchera pas de croire que chez Muhamed les réponses qui par leur justesse et leur rapidité dépassent infiniment ce qu'on peut attendre du meilleur écolier humain s'expliquent par la transmission de pensée.

Une autre de mes soi-disant contradictions. — Page 9. « M. Mangin revient à l'hypothèse de l'action de Krall... que tout à l'heure il supposait absent.» — Où donc est la contradiction ? Dans cette expérience on ne nous dit pas positivement que M. Krall était absent au moment de l'ouverture des enveloppes. Je peux donc supposer qu'il a vu l'énoncé des problèmes et a pu ensuite, même s'il s'est absenté, agir inconsciemment à distance, parce qu'à force de s'être occupé de racines sa conscience ou sa subconscience doit être devenue très *calée* sur ces problèmes.

LA SUBSCONCIENCE

Page 13 et en bien d'autres passages, vous dites, Monsieur de Vesme : « J'explique le langage typtologique des chevaux par le travail subconscient du médium » et c'est cette même idée que vous développiez à la fin de votre conférence. De même que Sardou, M[lle] Smith ou Tartini ont dessiné, peint, composé des œuvres manifestant

un pouvoir fort au-dessus de leurs pouvoirs normaux, de même Muhamed au moyen de sa subconscience peut extraire la racine 5e d'un nombre de 7 chiffres. Ce n'est pas là textuellement ce que vous avez écrit, mais c'en est bien le sens, n'est-ce pas ? Eh bien, je ne crois pas la comparaison juste. Les cerveaux de Sardou, de Tartini, ou même de Mlle Smith même au moment de la naissance de ces personnes n'étaient pas du tout comparables, non seulement à celui du plus intelligent des chevaux, mais à celui du plus intelligent des Papous ou des Botocudos. Il y avait en eux l'héritage de siècles de culture. L'hérédité ! mystère profond, insondable ! mais réalité indéniable. C'est au génie qu'il faut comparer la médiumnité *productrice*. Eh bien ! jamais un Beethoven ne naîtra chez les Botocudos. Il y a des lois inconnues, mais il y a des lois pour cette merveilleuse éclosion. Il y a une marche générale dans l'Evolution des êtres. Vers le beau et le bien elle n'est pas encore nette, elle est sujette à bien des régressions, mais vers le vrai elle est certaine, il y a un progrès continu et très rapide de l'intelligence. Je ne suis donc pas étonné de trouver chez *certains* humains des facultés, des pouvoirs nouveaux, présages de la formation d'une race d'êtres qui dépasseront l'homme en puissance et en intelligence autant et plus que celui-ci dépasse les animaux. Mais je n'admets pas que l'intelligence d'un cheval, même subconsciente, puisse dépasser celles de nos plus grands génies, même ne serait-ce que sur un seul et unique point, comme la découverte d'une méthode extra simple permettant d'extraire en quelques secondes la racine 5e d'un nombre de 7 chiffres.

Ses inégalités. — Les inégalités de la subconsde Muhamed sont telles qu'après avoir dépassé la force des plus grands calculateurs il ne peut pas dire combien il y a d'assistants dans la chambre ni aller trouver M. X. qu'on lui désigne comme ayant une carotte pour lui (ce que ferait pourtant un chien qui n'aurait jamais fourré les pattes à l'Ecole de Krall). Ces inégalités ne vous étonnent pas. Je les trouve quant à moi très incompréhensibles tandis que les inégalités dans le fonctionnement d'un mécanisme comme celui de la transmission de pensée, je les comprends aussi bien que les inégalités dans le fonctionnement d'un téléphone ou d'un appareil Branly, mieux même vu la délicatesse infinie de l'appareil cérébral et la multiplicité des causes de trouble qui peuvent survenir.

Xénoglossie. — Enfin il ne me reste plus qu'un mot à dire sur votre note de la page 10. « Des sujets ont parlé des langues inconnues à tous les assistants. Ces communications ont pu être traduites plus tard... Quels exemple avons-nous de tout cela dans la télépathie expérimentale ? » Je vois aux faits que vous citez là, s'ils sont bien authentiques, deux explications. Ces phrases isolées venant dans une séance sans rime ni raison sont des éruptions au grand jour de clichés imprimés antérieurement. Dieu sait quand, Très probablement une nuit que quelque dormeur rêvait très fortement et que son rêve a été perçu par le médium également endormi. Et il se pourrait aussi que ce fussent des phrases lues autrefois par un des assistants et totalement oubliées par sa conscience ordinaire et que le médium lit d'autant plus facilement au fond de la subconscience de cet assistant.

Quant à la télépathie expérimentale elle ne peut encore rien nous apprendre par la bonne raison qu'elle n'existe pour ainsi dire pas. Pour faire une expérience il faut la vouloir, et c'est précisément notre volonté normale qui est le plus grand obstacle à la réussite. Au contraire les succès qui ont été obtenus l'ont été par des expérimentateurs qui ne croyaient que très faiblement ou pas du tout à la possibilité de la télépathie. Exemple : M. de Rochas dans son « Extériosation de la sensibilité », M. Boirac dans sa « Psychologie inconnue », les trois dames anglaises de la S. F. P. R. dans leurs correspondances croisées, et aujourd'hui M. Krall avec Muhamed et *peut-être* avec Zarif.

Marcel Mangin.

Un cheval qui compte les sillons

La merveilleuse histoire des chevaux pensants d'Elberfeld ravive en moi un souvenir du même genre.

Certain jour doré du dernier automne, je me promenais à travers les vignes de l'Hérault, admirant d'énormes grappes translucides, lorsque je vis s'avancer le long d'un sillon un cheval que je reconnus.

Le bel azur d'une queue touffue, tranchant sur sa robe d'un blanc éclatant, me l'avait fait remarquer la veille aux bords du village. Une machine à sulfater fixée sur sa croupe et répandant autour de lui la bienfaisante neige bleue m'expliquait, à présent, cette coloration.

— Te voilà, Barbe-Bleue. Et tout seul ? lui dis-je.

Une sonore voix méridionale résonna à l'extrémité de la vigne. Un domestique de mes hôtes était là. Je le rejoignis.

— Ce cheval est à vous, Ramon ?

— Oui, Monsieur ; il est à mon maître.

— Et vous le laissez sulfater seul ?

— Oh ! c'est un vieux routier que l'Ami. Il connaît son métier mieux que moi Tenez ! le voilà au bout du sillon Il tourne..... compte deux rangs de souches... et revient. Monsieur a vu ?

— Vous croyez qu'il compte ? dis-je en souriant.

— J'en suis sûr et en voici la preuve. Ce beau vignoble appartenait, il y a à peine quelques mois, à un vieil original qui refusait de le vendre. Un jour, il meurt laissant trois héritiers ; mon maître court chez eux, mais un seul consent à lui céder sa part de vigne moyennant cinquante beaux billets de mille.

Or cette part était justement celle du milieu. Le seul moyen de distinguer notre morceau de vigne était de compter les rangs de ceps et de les diviser en trois, ce que je fis.

« Monsieur sait combien de maladies guettent nos raisins et si nous luttons. Je sulfate une première fois avec l'Ami, mais vingt jours après il faut recommencer. Nous revenons. Les lots voisins avaient été soignés aussi bien que le nôtre ; les trois ne formaient toujours qu'une seule pièce magnifique :

« Bouge pas, mon vieux ! dis-je au cheval. On va recompter puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. »

Juste alors, un camarade me hèle de la route. Je le rejoins ; nous bavardons quelques minutes ; je le quitte et qu'est-ce que je vois ?

Mon l'Ami qui, au lieu de rester en place, a reculé d'une vingtaine de mètres ; puis, enfilant un sillon, s'est mis à travailler.

Bien entendu je le houspille ; après quoi je compte et je m'aperçois que ce sorcier-là a fait exactement ce qu'il fallait faire. Ahuri d'une telle aventure, je le laisse aller et il finit aussi bien qu'il a commencé.

« Eh bien ! Monsieur, qu'en pensez-vous ? Calcule-t-il oui ou non, cet animal-là ?

— Calculer, c'est beaucoup dire, Ramon. Je croirais plutôt qu'il a su découvrir des points de repère.....

— Et où donc, Monsieur ? Voyez... ni fossé... ni buisson... ni borne... Des souches et encore des souches. Comme preuve d'intelligence, ce serait encore plus fort, à mon avis...

La belle vigne, éclaboussée de soleil et déjà effleurée par le prestigieux pinceau de l'Automne, s'étendait devant nous dans sa riche uniformité.

— En effet, dis-je après un long regard. C'est extraordinaire.

— Depuis lors, continua Ramon, je surveille l'Ami sans en avoir l'air, mais je le laisse faire et je suis sûr qu'il en est content.

« Tenez, Monsieur, il sulfate notre dernier sillon et il le sait. Voyez comme il presse le pas de l'air glorieux de quelqu'un qui s'est tiré à son honneur d'un travail difficile.

« Je n'ai pas à l'appeler. Dans cinq minutes il sera là ».

Cinq minutes après le beau cheval blanc, auréolé d'or par les rayons obliques et tout poudré de bleu, vint rejoindre son maître.

Et j'admirai ce travailleur... conscient de ses devoirs et non pas de ses droits, j'admirai ce « frère inférieur » qui, par l'intelligence, la douceur et l'ardeur au travail, se montrait supérieur à combien de ses « grands frères ! »

MAX-NOEL.



t
nt

ERNEST BOZZANO

DES PHÉNOMÈNES PRÉMONITOIRES

(*Suite, voir les numéros de Septembre, Octobre, Novembre, Décembre* 1912, *et Janvier* 1913)

IIe CATÉGORIE

PRÉMONITIONS DE MALADIES OU DE MORTS REGARDANT DE TIERCES PERSONNES

Sous-Groupe I

PRÉMONITIONS DE LA MORT DE TIERS A LONGUE ÉCHÉANCE, ET OU LA MORT EST DUE A DES CAUSES ACCIDENTELLES.

LXXIe CAS. — Je me suis abstenu jusqu'ici de citer des épisodes prémonitoires se rattachant aux peuples sauvages, quoique les récits des voyageurs anciens et modernes en contiennent un grand nombre ; et je m'en suis abstenu parce que ces épisodes étaient presque toujours exposés d'une manière trop incidentelle et résumée, pour revêtir une importance scientifiquement acceptable. Cependant, l'existence parmi les sauvages de la clairvoyance dans le futur ayant une importance théorique remarquable, je me décide à en rapporter un exemple plus détaillé, et qui mérite une pleine confiance, puisqu'il nous est transmis par le célèbre explorateur et missionnaire Dr DAVID LIVINGSTONE. Dans son ouvrage *Missionary Travels* (p. 86), il raconte :

L'aventurier Sebituan étant poussé par la tribu des Matabels à chercher à son choix de nouvelles contrées où il aurait pu résider avec cette même tribu, il songeait à descendre le fleuve Zambèze jusqu'à prendre contact avec les blancs. Cependant Tlapan, le sorcier, qui « avait des rapports avec les divinités tutélaires de la tribu », indiqua au contraire l'Occident en tournant son visage de ce côté.

Tlapan, lorsqu'il voulait « prophétiser », s'y préparait en se soustrayant à la vue de tous jusqu'à la pleine lune. Il se cachait probablement en quelque caverne, où il tombait sans doute dans un sommeil mesmérique ou hypnotique, et d'où il sortait mûr pour la prophétie. Dans ces conditions, frappant des pieds, sautant, criant d'une façon spéciale et violente, et batant la terre de sa massue (pour évoquer des esprits souterrains), il déterminait en lui-même une sorte de crise ou extase, durant laquelle il prétendait ignorer complètement ce que sa lèvre proférait ; et quand ces conditions étaient sincères, probablement il disait vrai.

Tlapan, donc, détermina en soi-même l'état de « possession », puis il se tourna vers l'Orient, et dit : « De ce côté, ô Sebituan, je vois un grand feu flamboyant, que tu dois éviter pour ne pas être brûlé. Les Dieux conseillent : « Ne va pas par là ». — Puis il se tourna vers l'Occident, et dit : « Je vois une ville et une nation d'hommes noirs. Ce sont les hommes des eaux ; leurs troupeaux sont rouges... Je vois périr ta tribu, garde-toi d'exterminer les hommes noirs ; épargne tes futures tribus, car tu les gouverneras ».

Jusqu'ici, de bons conseils, et pas autre chose. Mais voici qu'il s'adresse à l'un des chefs, et s'écrie : « Toi, ô, Ramosini, tu périras avec ton village entier ; et si Mokari part le premier, il périra le premier. Toi, Ramosini, tu seras le dernier à mourir ». — Puis, prédisant sa propre infortune : « Les Dieux accorderont aux autres de se désaltérer avec des eaux limpides et bonnes, et me feront désaltérer avec des eaux amères. Ils me rappelleront, et j'irai avec eux ».

Or, il arriva que quelque temps après, leurs villages étaient détruits ; que Mokari mourait, que Ramosini mourait, que Tlapan, le sorcier, mourait ; et que Sebituan, obéissant à la prophétie, rama vers l'Occident, où il fut attaqué par les tribus Boleïana, qu'il vainquit, épargna et gouverna. (Cité par ANDREW LANG dans l'ouvrage : *The Making of Religion* », p. 135).

Le fait que les phénomènes de « clairvoyance dans le futur » se réalisent identiquement parmi les peuples sauvages et parmi ceux civilisés, fournit un autre argument contre l'hypothèse des « inférences subconscientes » à latitudes illimitées, qui impliquerait l'existence de « facultés d'abstraction » à peu près divines dans la subconscience.

En effet, si l'on pense que la « génialité humaine » consiste, en dernière analyse, en une potentialité exceptionnelle des *facultés normales d'inférence*, ou, en d'autres termes, dans l'excellence des facultés psychiques d'association par *contiguité* et par *similarité*, qui mettent en mesure *d'inférer par des causes existant dans le présent* (non perçues par le commun des hommes) de nouveaux rapports entre les phénomènes, ou de nouveaux aspects du vrai et du beau ; celui qui les possède parvenant ainsi à l'intuition de nouvelles vérités scientifiques et philosophiques, ou à inventer mécanismes et instruments

pour le service de l'humanité, ou à créer les chefs-d'œuvre de l'art, ou à prévoir et prévenir les événements politiques, sociaux et économiques ; si l'on considère tout cela, il semble inadmissible que la personnalité médiumnique d'un sauvage se montre fournie de *facultés d'inférence* de beaucoup supérieures à celles même du plus supérieur des génies humains.

Et qui pourrait évaluer dans une juste mesure les prodigieuses facultés d'association par *contiguité* et par *similarité* qu'il faudrait pour *inférer* à un an de distance la mort accidentelle d'un individu, en remontant jusqu'à l'événement à travers l'enchaînement infini des causes et des effets, c'est-à-dire, de toutes les situations d'ambiance intermédiaires où devra se trouver cet individu, et de tous les actes importants et insignifiants qu'il devra exécuter durant la période entière, et qui, enfin, devront le conduire à l'heure préétablie, au point précis où devra se produire la catastrophe ? — Un *Moi subconscient* de sauvage qui serait capable de cela ne se montrerait pas seulement génial, mais divin ; et l'antithèse énorme qu'il faudrait constater entre les parties conscientes et subconscientes d'une même personnalité serait philosophiquement inadmissible, et moralement inconcevable.

Par contre, et sans abandonner les pouvoirs de la subconscience, le mystère imperscrutable s'évanouirait si l'on considérait la clairvoyance dans le futur comme une *faculté de sens* d'ordre supernormal, analogue aux autres facultés du *Moi intégral* subconscient ; c'est-à-dire, identique en tout aux autres facultés supernormales de sens dont la subconscience est fournie, comme la « clairvoyance dans le passé », la « clairvoyance dans le présent », et la « télépathie », facultés qui dans leur ensemble constituent les sens spirituels du *Moi intégral désincarné* ; dans ce cas, on comprendrait que tous les hommes — soient-ils grands comme Socrate, humbles comme un sauvage — doivent les posséder dans une mesure identique, de même qu'ils possèdent dans une mesure identique les sens nécessaires à la vie terrestre.

Dans ces conditions, si l'on considère la clairvoyance dans le futur comme une *faculté de sens*, il faut implicitement admette qu'elle doit s'exercer par une voie *médiate ou réceptive*, conforme à la nature de toute faculté de sens ; on aurait donc nécessairement à supposer l'existence d'un « stimulant causal extérieur » apte à en déterminer les fonctions spécifiques, et la recherche de ce stimulant nous conduirait à reconnaître la validité des hypothèses « réincarnationniste », « pré-natale », « fataliste », « spiritualiste », dans le sens exposé à l'Introduction.

LXXIIe Cas. — Le comte de Tromelin communique au Directeur des *Annales des Sciences Psychiques* (1910, p. 215), le fait suivant rigoureusement, étudié par lui-même :

5 avril 1910. — *Monsieur le Directeur*, — Permettez-moi de vous communiquer un cas de prédiction très nette de mort, dont je détiens tous les documents principaux.

Il s'agit d'une dame Brot, habitant Alais (8, place de la République) et avec laquelle je suis en rapports depuis trois années environ : je m'en suis même occupé dans mon ouvrage sur le *Fluide humain*.

Il y a un peu plus d'une année, cette dame, dont le mari était employé à la gare d'Alais, m'écrivit qu'elle voyait son mari blessé et rapporté mourant à la suite d'un grave accident de chemin de fer.

Jamais auparavant (ainsi que d'autres femmes d'employés de chemin de fer), elle n'avait songé à la mort de son mari.

Je lui écrivis pour essayer de la rassurer ; mais *par trois fois* dans ses lettres, elle me confirmait cette prédiction : « Je vous remercie, disait-elle, de me rassurer ; mais j'ai beau faire, c'est inutile, et je reste convaincue que je serai veuve *à la fin de l'année* ».

Ses lettres étaient absolument formelles, et, comme je n'y pouvais rien, je n'en parlai plus à Mme Brot.

Or, au début de cette année, je reçus d'elle une lettre de faire-part de la mort de son mari, décédé le 10 décembre 1909.

Aussitôt je lui écrivis pour lui adresser mes condoléances ; et dans cette lettre je terminais ainsi :

« Votre mari est mort effectivement comme vous me l'aviez annoncé, à la fin de l'année (10 décembre 1909). Je n'ai pas oublié votre prédiction renouvelée par trois fois, que vous seriez veuve à la fin de l'année, mais par suite *d'un grave accident de chemin de fer causant la mort de votre mari*. Quoi qu'il en soit, c'était donc *fatal*, puisque votre mari est mort quand même, mais y aurait-il de ma part indiscrétion à vous demander de quelle maladie votre mari est mort ? »

Notez que si Mme Brot était devenue veuve, même par suite d'une maladie quelconque de son mari, c'eût été déjà intéressant, car M. Brot était dans la force de l'âge, et prédire : « *Dans une année je serai veuve* », c'était déjà fort ; mais ajoutez-y les détails de sa mort par « *accident de chemin de fer* », cela devient stupéfiant !

Je reçus peu après une découpure du *Journal*, relatant tous les détails de l'accident grave arrivé à son mari, dont la tête fut prise entre un wagonnet qu'il maniait, chargé de rails, avec deux de ses camarades, un autre wagon chargé de sable, qui suivant la pente, étant venu les heurter. Tous furent blessés, mais M. Brot mourut dans l'après-midi de l'accident, après avoir été emporté mourant sur une civière.

Bref, tout s'était donc passé exactement comme l'avait prédit sa femme et à la fin de l'année.

Je vous adresse les documents dont je vous ai parlé : lettres de Mme Brot, lettre de faire-part, et la coupure du *Journal*.

Je pense que ces documents suffiront avec mon article pour établir la netteté de cette prédiction dont Mme Brot paraissait accablé et absolument certaine, malgré tous mes raisonnements... » (*Signé* : Comte de Tromelin ; Villa « My Home », Marseille).

LXXIIIe Cas. — Il fut communiqué par le Prof. Richet au Dr Maxwell, qui le publia dans l'édition anglaise de son ouvrage : *Les Phénomènes Psychiques* (p. 231-234). Le cas n'est qu'un incident faisant partie d'un ensemble de manifestations supernormales, corroborées de nombreuses preuves d'identification spirite, obtenues par l'intermédiaire d'une dame amie du Prof. Richet, et provenant d'une personnalité médiumnique affirmant être un ami de ce dernier nommé Antoine B., mort depuis longtemps et inconnu de la sensitive.

Entre autres phénomènes, la sensitive (que le Prof. Richet désigne sous le nom de Mme X.) prédisait la mort imminente de Mme B. (veuve d'Antoine B., l'ami défunt du Prof. Richet), qu'elle ne connaissait pas et à une époque où nul indice pouvant la faire prévoir n'existait encore.

La mort ayant eu lieu dans la période annoncée visualisée par elle sous forme du chiffre 7 (sept semaines), elle prédit une seconde mort dans la même famille ; prédiction que le Prof. Richet rapporte en ces termes :

Le 8 juillet 1903, je reçus une lettre de Mme X., prophétisant que la mort de Mme B. (advenue en ces jours-là) devait être suivie d'une autre dans sa famille. Puis elle ajoutait : « *Quelqu'un* me dit que l'un de ses fils devra mourir avant que deux ans soient passés. *Je suppose* qu'il doit s'agir de Jacques B., *mais ceci ne m'a pas été dit* ».

Or, il advint que dans la nuit du 23-24 décembre 1904, vers 11 heures, Louis B. et Olivier L. (tous deux fils de Mme B., qui, s'étant remariée, était devenue Mme L.) furent victimes d'une grave catastrophe de chemin de fer ; le premier se sauva par miracle, le second fut tué sur le coup.

Ainsi se réalisait, après dix-huit mois, cette seconde prophétie. Dans le premier cas, la mort était survenue pour cause naturelle, dans le second pour cause accidentelle.

A noter la circonstance que la sensitive, voulant compléter avec ses propres inductions le contenu de la prémonition, tomba en erreur ; tandis que la voix prémonitoire, dans les limites de ce qu'elle avait annoncé, fut entièrement correcte.

LXXIVe Cas. — Le Dr Breton, Président de la Société Psychique de Nice, communique à la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* (1909, p. 42) le fait suivant, recueilli de la bouche de la protagoniste.

Mlle Lolla, jeune fille russe, étant dans une habitation de campagne de sa famille en Russie, rêve qu'elle voit entrer dans sa chambre sa mère qui lui crie : « Lolla, n'aie pas peur, le feu est à la grange ». La nuit suivante Mlle Lolla est brusquement réveillée par sa mère, qui pénétrant dans sa chambre, lui crie : « Lolla, n'aie pas peur, le feu est à la grange », exactement les mêmes paroles entendues en rêve. En effet le feu dévorait une grange située à une faible distance.

Mlle Lolla se marie, elle épouse M. de R., officier russe. Son b au-père meurt. Quelque temps après, la jeune Mme de R. accompagne sa belle-mère pour aller au cimetière, dans une chapelle de famille, prier su. la tombe du défunt. Agenouillée et priant, elle entend distinctement une voix qui lui dit : « Toi aussi tu seras veuve, mais tu n'auras pas la consolation de venir prier sur la tombe de mon fils. » La jeune femme, en entendant cette voix, s'évanouit ; sa belle-mère vient à son secours, et bientôt revenant à elle, elle raconte la cause de son émotion ; les deux femmes, très émues ,quittent le cimetière, cherchant en vain à comprendre la signification exacte de cette prophétie, qui est un phénomène de communication auditive.

Mme de R. a un premier enfant, et était enceinte du second, lorsque son mari, colonel, reçut l'ordre de partir pour la guerre Russo-Japonaise.....

.....Quelques mois après, un télégramme annonçait à la famille la mort du colonel, qui, cruellement blessé par des éclats d'obus, venait de succomber.

.....D'après les renseignements recueillis plus tard, le corps du colonel et celui de plusieurs autres officiers supérieurs mis en bière furent transportés à Moukden pour de là être expédiés en Russie, mais le détachement qui transportait leurs restes mortels dut les abandonner pendant la retraite générale de l'armée russe. Malgré de nombreuses recherches on ne put jamais savoir ce que ces corps étaient devenus.

La prophétie de l'esprit, père du colonel R., s'était accomplie : la jeune veuve ne pourra jamais prier sur la tombe de son mari.

Mme de R. devenue veuve vint à Nice pour la santé de ses enfants ; des relations intimes et affectueuses s'établirent entre elle et ma femme ; nous nous voyions journellement et elle a pu nous confirmer avec détails tous les faits que je viens de rapporter ; j'ai même connu son père et sa mère. » (*Signé* : Dr. Breton, Président de la Société Psychique de Nice).

Cet épisode contient une prophétie politique analogue à celle du cas Toutschkoff cité par Flammarion (LXXe Cas), avec ceci de remarquable, que la sensitive eut la prémonition auditive

deux ans environ avant les événements, et quand la guerre russo-japonaise n'avait pas encore éclaté ; ce qui rend plus extraordinaire encore la prophétie sur la bataille de Moukden et la défaite de l'armée russe, dont la retraite précipitée devait être cause que le corps du colonel fût abandonné et perdu, choses parfaitement conformes à la prédiction de l'entité soi-disant père du colonel.

Pour cet épisode comme pour celui de Flammarion, l'hypothèse *fataliste* l'emporterait, soit qu'on l'explique par les facultés subconscientes (c'est à-dire en envisageant la clairvoyance dans le futur comme une *faculté de sens* d'ordre spirituelle), ou par l'admission de l'identité spirite de la personnalité communicante.

LXXVe Cas. — Miss Géraldine De Robeck, de la *Society f. P. R.*, Section irlandaise siégeant à Dublin, et dont le Président est le Prof. W. F. Barrett, communiquait l'épisode personnel suivant à cette Société, en date du 9 février 1911.

Il y a dix ans — du temps de la guerre Sud-Africaine — je résolus tout-à-coup de partir pour Bloemfontein, où résidait ma sœur mariée. Personne ne comprit jamais les raisons qui m'induisirent à ce départ ; et je sentais que j'agissais comme d'après une autre moi-même qui aurait voulu le contraire de ce que voulait ma personnalité ordinaire. J'étais poussée à partir, et je ne pouvais me soustraire à l'impulsion.

J'avais rêvé une nuit — d'une manière assez vivace pour que mon rêve pût être appelé « vision » — que je me trouvais suivre un sentier solitaire, traversant un bois touffu, semblable à la forêt décrite par Dante dans le premier chant de l'Enfer :

Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura
Che la diritta via era smarrita.

J'arrivai dans mon rêve à un carrefour et je m'arrêtai, ne connaissant pas le sentier à prendre ; lorsque survint par bonheur un homme, qui, comme moi, paraissait être un voyageur. Il était jeune, avait le visage glabre, sympathique ; il me prit la main, et dit : « Je suis seul au monde, et je suis perdu dans ce lointain pays. Serez-vous assez bonne pour me tenir compagnie le long du chemin que nous devons parcourir ensemble ? » Son serrement de main était si réaliste, que j'en ressentais encore l'impression en me réveillant.

Nous fîmes ensemble une courte partie de la route, qui nous conduisit à une large clairière, où se trouvaient un grand nombre de véhicules, et de nombreuses personnes. Il s'arrêta, et dit : « C'est ici que nous devons nous séparer ». — Tout près de nous se trouvait un grand omnibus, et il monta y prendre place. Je regardai à l'intérieur, et je m'aperçus qu'il était plein de mes parents et amis défunts. Ceux d'entre eux récemment décédés étaient assis près de la porte.

Arrivée à Bloemfontein, je fis la connaissance d'un jeune homme, dans lequel je reconnus tout de suite celui de mon rêve, et avec lequel, dans la suite, je me fiançai. Comme je devais continuer mon voyage jusqu'à Johannesburg, il me dit : « Je suis seul au monde, et me trouve perdu dans ce lointain pays. Serez-vous assez bonne pour m'écrire quelquefois ? » — Lorsqu'il me serra la main, je reconnus l'étreinte de mon rêve.

Un an après, il tombait à la guerre.

.....Dans la nuit de la dernière séparation, je sentais que nous ne devions plus nous revoir, et, posant le doigt au-dessus de son cœur, je dis, je ne sais pourquoi : « C'est ici qu'ils vous frapperont ». — Etrange fatalité ! Il fut frappé d'une balle qui lui traversa le poumon, juste au-dessus du cœur », *Light*, 1911, p. 429).

LXXVIe Cas. — C'est un cas extraordinaire de prophétie obtenu dix huit ans avant l'événement, au moyen d'une somnambule clairvoyante ; il se rapporte à un crime passionnel parisien, qui fit du bruit en son temps. Au point de vue de l'authenticité du cas, on remarquera que la feuille sur laquelle la somnambule avait dicté la prophétie fut produite au Tribunal.

Lorsque Marie Thiérault, née en 1887, était enfant, une somnambule clairvoyante, nommée Picquinot, prophétisa *par écrit* ce qui suit :

« L'enfant est née pour mener une vie de jouissance, qui s'achèvera d'une manière épouvantable. Je ne vois aucun moyen de conjurer l'événement ; cependant, j'exhorte ses parents à la surveiller et à l'enfermer à la maison durant les trois lunes qui suivront celle du 14 janvier 1907. Il ne m'est pas donné de voir la date terrible ; mais celle du 14 janvier surgit continuellement devant moi, et constamment je vois resplendir la pleine lune.

Enfant, Marie Thiérault avait une apparence quelconque ; mais ses traits s'affinèrent après sa douzième année, et elle devint bientôt d'une rare beauté. Ses parents la mirent au couvent pour que son éducation fût mieux surveillée. Elle en sortît à dix-sept ans ; et un an après, elle se trouvait à Paris, posant comme mannequin pour un grand magasin de modes. Dès les premiers jours, sa beauté merveilleuse avait fait sensation dans le milieu qu'elle fréquentait ; et les artistes accouraient la prier de poser pour eux. Elle se conserva sage et innocente, et se prit d'une grande amitié pour une autre mannequin, nommée Lucette Yoquelet. Marie Thiérault était brune, l'autre blonde. Elles vivaient ensemble, dormaient dans la même chambre et semblaient heureuses toutes les deux.

La mère de Marie Thiérault se montra tout de suite inquiète de l'amitié contractée par sa fille, et mit en œuvre tous les moyens pour séparer les jeunes filles, mais inutilement. Alors elle écrivit à sa fille

en l'exhortant à rentrer chez elle, toujours en vain. Marie répondit en expliquant que son amie était la plus agréable et la plus aimable jeune fille du monde, et, à ce qu'il semble, jamais il n'y eut entre elles de luttes ou de disputes d'aucun genre.

Le soir du 18 janvier 1907, les deux jeunes filles acceptèrent de prendre part à un dîner d'étudiants, avec d'autres femmes. Durant le banquet, les étudiants eurent tout-à-coup l'idée d'élire la « reine des belles », et proclamèrent Marie Thiérault « Dame d'épées ». Lucette Yoquelet avait recueilli une seule voix ; néanmoins, elle déposa gaiement la couronne de roses sur la tête de son amie, et prit part au toast avec emphase et entrain.

Les jeunes filles rentrèrent ensemble. — Le lendemain matin, on trouva le cadavre de Marie Thiérault gisant sur le lit, avec un couteau plongé dans le cœur, qui piquait sur sa poitrine une carte à jouer représentant la fatale « Dame d'épées ». Dans un coin de la chambre, accroupie, gémissant, se tenait Lucette Yoquelet, les mains lourdes de sang, horrifiée du crime qu'elle avait commis.

Les deux jeunes filles n'avaient jamais entendu parler de la prophétie.

La mère de la victime présenta à la Cour de justice la feuille sur laquelle la somnambule — alors décédée — avait écrit de sa main la prophétie. Les avocats défenseurs s'en valurent pour prouver que Lucette Yoquelet, poussée par un pouvoir mystérieux à commettre le crime, devait être considérée comme irresponsable ». (*Light*, 1907, p. 219).

Il paraît que la somnambule, outre la prophétie écrite, avait exprimé en paroles d'autres détails sur le destin tragique de l'enfant ; entre autres, elle avait fait allusion à une « carte à jouer fatale représentant la Dame d'Épées ». — J'ai omis ce paragraphe, parce qu'au point de vue probatif, il n'a aucune importance, si l'on pense aux dix-huit années parcourues, et aux confusions conséquentes et inévitables dans les souvenirs, avec intrusion probable d'illusions mnémoniques par adaptation inconsciente des souvenirs lointains à la situation présente.

Dans l'épisode exposé, nous observerons l'affirmation de la somnambule qu' « elle ne voyait aucun moyen de conjurer l'événement », affirmation parfaitement concordante avec d'autres émises sur le même sujet par d'autres somnambules clairvoyantes.

Ainsi, par exemple, dans le premier cas cité de cette classification, le dialogue suivant se déroule entre le Dr Teste et sa somnambule : « Alors, madame, si ce que vous dites se réalise, il faut admettre une fatalité dans les événements qui vous arrivent ? » — « Oui, monsieur ; comme dans la plupart de ceux qui arrivent à tous les hommes. » — « Et il n'est aucun moyen de se soustraire à cette fatalité ? » — « Aucun. »

Et dans le LXVIIe Cas, un médium en *trance*, prédisant à une mère la mort accidentelle de son propre fils, ajoute : « Vous ne devez pas pleurer, parce que sa mort le sauvera du mal qui l'attendrait autrement. Il n'est presque jamais accordé de confier de tels secrets aux vivants, mais cette fois nous voyons que nous devons le faire pour votre avantage, car cela vous convaincra que vous n'avez pas perdu votre fils par simple accident ».

Sans attribuer une valeur exagérée à ces affirmations concordantes des somnambules, il faut malgré tout en tenir un juste compte, en songeant que ces affirmations furent obtenues au sujet de prédictions d'événements qui se réalisèrent ; ce qui nous permet de présumer logiquement que si les somnambules se trouvent en conditions psychiques telles à voir clair dans l'avenir, rien ne s'oppose à ce qu'elles entrevoient aussi les causes pour lesquelles cet avenir leur devient accessible.

LXXVIIe Cas. — Je trouve dans les *Annales des Sciences Psychiques* (1896, p. 205-211) cet extraordinaire exemple de clairvoyance dans le passé, le présent et le futur. Il est rapporté par M. L. d'Ervieux, ami de la principale protagoniste, et protagoniste lui-même. M. le Dr Dariex, fondateur de la Revue citée, appuie le cas de son témoignage.

Il regarde une dame anglaise très distinguée et très fortunée — Lady A. — qui, en automne 1883, séjournait à Paris dans un splendide appartement, entourée d'un nombreux personnel. Un soir, elle découvrit qu'une somme de 3.600 francs environ avait été soustraite de la pochette interne d'une valise où elle avait déposé l'argent et les bijoux. La serrure ne semblait pas forcée, et seuls les bords de la valise donnaient l'impression de bailler légèrement. Elle en informa la Police, qui ne vint à bout de rien. Le commissaire de police demanda alors à Lady A. si elle avait des soupçons au sujet de son personnel. Lady A. répondit affirmativement, en n'excluant que le second valet de chambre, jeune homme de dix-neuf ans environ, sympathique et respectueux, très actif et intelligent, qui, dans la maison, était surnommé le « Petit », non à cause de sa taille, plutôt élevée, mais par un sentiment aimable de familiarité protectrice, que lui avait conquis ses excellentes qualités.

Voilà le résumé des précédents. M. d'Ervieux continue ainsi :

« La matinée s'était presque écoulée dans ces formalités, toutes sans résultat, lorsque, vers onze

heures, Lady A. dépêcha à mon domicile l'institutrice de sa plus jeune fille, pour me raconter ce qui lui arrivait et pour me prier d'accompagner cette dame chez une clairvoyante dont j'avais — quelques jours auparavant — vanté la lucidité.

Je ne connaissais pas moi-même cette clairvoyante ; mais une dame de mes relations m'avait raconté une de ses consultations où elle s'était montré étonnante comme prédiction de l'avenir.

J'ignorais alors où demeurait ce phénix, aussi j'allai d'abord avec Mlle Deslions chercher l'adresse désirée pour nous y rendre aussitôt.

L'habitation de Mme E... se trouve derrière Notre-Dame-de-Lorette. Son escalier est dans la cour, et une petite pancarte révèle son étage afin que ses nombreux clients n'attirent pas trop l'attention de sa concierge.

Intérieur plus que modeste... C'est elle qui vient ouvrir sa porte. Elle nous introduit dans un salon vert : celui de n'importe quel petit dentiste ; sauf une magnifique gravure d'après Raphaël : *Dieu débrouillant le chaos*, et une peinture ayant trait, certainement, à quelque légende de la cabale.

Nous voyant deux, elle veut nous séparer. Nous lui faisons comprendre que, venant pour le même but, nous ne voulons qu'une seule consultation.

Elle aurait pu nous prendre pour de la même famille ; elle ne s'y méprit pas ; elle nous demanda seulement si « la chose pour laquelle nous venions regardait plus spécialement l'une de nos personnes ». Je désignai Mlle Deslions. C'était elle, en effet, qui, en habitant l'appartement de Lady A., s'était trouvée plus près du vol.

Mme E., notre clairvoyante, apporta un bol rempli de marc de café, pria Mlle Deslions de souffler dessus par trois fois ; après quoi, ce marc fut versé dans un autre bol, le premier s'abouchant sur le second afin que son contenu passât en partie dans le nouveau récipient, ne retenant sur la surface de ses côtes intérieures que quelque parcelles plus solides de la poudre de café qui devait, en laissant échapper sa partie liquide, former d'étranges dessins qui n'avaient aucune signification pour nous, mais dans lesquels la pythonisse semblait lire.

Pendant cette préparation occulte, il fallait nous occuper. Mme E. avait étalé ses cartes et commençait:

— Ah!... mais... c'est un vol, et un vol commis par une des personnes de la maison et non par quelqu'un s'introduisant subrepticement »...

Ceci promettait bien... Nous reconnûmes que ce qu'elle avançait était vrai.. Quant au voleur, il nous était malheureusement inconnu.

— Attendez, nous dit Mme E., je vais maintenant voir les détails dans le marc qui doit avoir formé son dépôt.. »

Elle saisit le bol renversé, y fit encore souffler par trois fois Mlle Deslions, prit son lorgnon...

Alors, comme si elle avait assisté à la scène, elle nous dépeignit pièce par pièce la topographie de l'appartement de Lady A., sans jamais se tromper d'une chambre ou d'un salon. Elle vit défiler devant ses yeux, comme dans une lanterne magique, sept domestiques dont elle nous dit exactement le sexe et les attributions. Puis, pénétrant de nouveau dans la chambre de Lady A., elle aperçut une armoire qui lui parut bien étrange :

— Elle a, nous répétait-elle, avec étonnement, un placard au centre dont la porte est recouverte d'une glace ; et, de chaque côté de cette armoire principale, il y en a encore deux autres sans glace, et tout cela se tient ! » (C'était une armoire anglaise, comme elle n'en avait sans doute jamais vu).

« Oh ! mon Dieu !... pourquoi cette armoire n'est-elle jamais fermée ? Pourtant elle contient toujours l'argent qui est... dans... Quel objet bizarre !... Il s'ouvre comme un porte-monnaie, forme pochette... pas comme un coffret... Ah ! j'y suis !... C'est un sac de voyage... Quelle idée de mettre son argent là ! et surtout, quelle imprudence de laisser ce placard ouvert !... »

« Les voleurs connaissaient bien le sac... Ils n'ont point forcé la serrure. Ils ont introduit un objet assez large, pour en écarter les deux côtés ; puis, à l'aide d'un ciseau ou d'une pince, ils ont attiré l'argent qui était en billets de banque... Ils se sont contentés de cela, car ils ignoraient qu'au fond, se trouvaient de très beaux bijoux et une somme en or... Du reste, comme ils ont été habiles !... »

Nous l'avions laissé parler. Tout ce que nous avait dit cette femme nous confondait, dans la vérité des détails, mêmes les plus infimes.

Sauf cette dernière révélation concernant les bijoux et la somme en or, dont nous ignorions l'existence, mais qui pouvaient se trouver à la place indiquée par la clairvoyante, tout était exact.

Elle s'arrêta fatiguée. Nous, nous désirions en savoir davantage. Nous la priâmes, nous la suppliâmes de nous dire lequel ou lesquels des domestiques avaient commis le larcin, puisqu'elle nous assurait que c'était quelqu'un du personnel.

Elle avoua qu'il lui était impossible de le faire sans encourir les rigueurs de la loi française qui ne peut et ne doit admettre qu'un coupable soit reconnu comme tel, sans preuves, simplement par le secours de moyens occultes.

A force d'être pressée, elle nous assura pourtant que l'argent de Lady A. ne serait jamais trouvé ; ce qui était très probable, puisque le coupable ne serait point pris pour ce vol, et enfin, ce qui était plus étonnant, *que deux ans plus tard, il subirait la peine capitale.*

Il fallait nous en aller ; il était clair, après beaucoup d'instances qui avaient été inutiles, que nous ne pourrions plus rien tirer de Mme E. Nous partîmes donc, regrettant que dans cet ensemble si parfait, il se fût glissé une légère erreur.

Toutes les fois que son regard parcourant les dessins du marc, s'était porté sur « le Petit », elle l'avait vu près des chevaux. Nous lui avions certifié que jamais il n'avait servi de valet de pied, étant consacré exclusivement au service de la maison, et les valets de pied demeurant avec les cochers ; Mme E. s'était

entêtée dans son dire. Plus nous l'avions contredite, plus elle avait affirmé.

Nous avions fini par abandonner ce petit rien qui nous choquait cependant comme une tache dans un ensemble parfait, car cette consultation avait été surprenante d'exactitude.

Arrivés chez Lady A., nous nous fîmes ouvrir le fameux sac ; et là, au fond, comme nous l'avait dit Mme E., se trouvaient intacts et les bijoux et l'or. C'était à ne pas en croire ses yeux !... Quand je fis à Lady A. le récit de notre consultation, j'étais heureux que Mlle Deslions m'eût accompagné. Je n'aurais jamais osé citer tous les détails si précis, donnés par la clairvoyante de la rue Notre-Dame-de-Lorette. Je ne les ai répétés plus tard que parce que nous avions été quatre oreilles pour les entendre.

Lady A. au bout de quinze jours, renvoya son maître d'hôtel et sa femme de chambre. — « Le Petit », sans qu'on en sût alors la raison quitta Lady A. trois ou quatre semaines plus tard. L'argent ne fut pas retrouvé ; et, un an plus tard, Lady A. partait pour l'Egypte.

Deux ans après cet événement, Lady A. recevait, venant du Tribunal de la Seine, l'avis de se rendre, comme témoin, à Paris.

On avait trouvé l'auteur du vol commis chez elle. Il venait de se faire prendre : « Le Petit », doué de tant de qualités, n'était autre que Marchandon, l'assassin de Mme Cornet.

Comme on le sait, *il subit la peine capitale* ainsi que l'avait annoncé la clairvoyante de la rue Notre-Dame-de-Lorette, et, dans le procès, il fut constaté que « Le Petit » avait, aux Champs-Elysées, tout près de la résidence qu'avait alors Lady A., un frère qui était cocher dans une grande maison.

« Le Petit », — ou Marchandon puisqu'ils ne font qu'un — profitait alors de tous ses moments de liberté pour aller voir son frère, car il était grand amateur de chevaux. C'est donc là la raison pour laquelle M. E. nous avait affirmé, malgré nos contradictions, qu'elle voyait sans cesse le « Petit » domestique près des chevaux.

Elle avait encore vu vrai, dans ce petit détail que les péripéties du procès nous ont livré. » (*Signés* : L. d'Ervieux, et Mlle C. Deslions, ayant assisté à la consultation).

Le Dr Dariex fait suivre le récit de la note suivante :

Ce cas de clairvoyance est absolument extraordinaire. Nous avons vu Lady A., qui nous a confirmé l'exactitude du récit qui précède.

Il ne faut évidemment voir dans l'emploi des cartes et du marc de café qu'un moyen employé, sans doute inconsciemment par le sujet, pour se mettre en auto-somnambulisme, c'est-à-dire dans un état second où la conscience normale devient inactive au profit de l'inconscient. Dans cet état second, les facultés inconscientes peuvent prendre tout leur essor et il est possible d'admettre que la faculté de clairvoyance, que nous possédons peut-être tous à un état plus ou moins rudimentaire, puisse s'exercer plus librement et acquérir, chez des sujets très prédisposés, un certain degré de précision.

Telles sont les pensées du Dr Dariex ; mais à vrai dire, il s'agit ici de bien autre chose que d'un « certain degré de précision » dans le déroulement de l'action clairvoyante ; et si la clairvoyance proprement dite, suffit à expliquer la description minutieuse de l'appartement de Lady A., et la désignation précise de l'auteur du vol, elle n'est certainement pas suffisante pour expliquer comment la somnambule soit parvenue à prophétiser qu'au bout de deux ans, l'auteur du délit deviendrait assassin, et subirait la peine capitale.

Si nous voulions aussi expliquer cet épisode à l'aide des facultés de la subconscience, nous nous trouverions d'abord contraints d'exclure l'hypothèse des *inférences subconscientes* par la valeur des considérations tant de fois exprimées ici : c'est-à-dire qu'elle serait philosophiquement invraisemblable, parce qu'elles accorderait à la subconscience humaine un attribut divin inconciliable avec la nature humaine ; psychologiquement absurde, par ce que ce même attribut impliquerait l'existence dans le subconscient de « facultés d'abstraction » très proches de l'*omniscience*, et en opposition avec l'*impotence* de qui les possède ; théoriquement inadmissible, parce qu'elle serait en contraste avec les lois qui gouvernent l'ensemble des facultés subconscientes, qui sont des *facultés de sens*, et non des *attributs de l'intellect* ; et enfin pratiquement insoutenable, parce qu'elle serait contredite par les faits.

Les deux habituelles hypothèses demeurerent donc seules à notre disposition : l'une, selon laquelle les événements futurs révélés par la sensitive existeraient de quelque manière enregistrés dans la subconscience de Marchandon, d'où la sensitive les auraient extraits (auquel cas l'on admettrait implicitement l'idée *réincarnationniste*, des enregistrements de cette nature ne pouvant s'expliquer que sous forme d'autosuggestions prénatales, qui se réaliseraient en leur temps grâce à un processus analogue à celui par lequel se dégagent les suggestions post-hypnotiques) ; l'autre, selon laquelle ces mêmes événements existeraient enregistrés en un « plan astral », ou dans un « ambiant métaéthérique » accessible aux facultés subconscientes, ou, si l'on veut, dans l'intelligence d'entités spirituelles régulatrices des destinées humaines (dans ce cas, nous admettrions implicitement l'hypothèse *fataliste*).

Sous-Groupe J

PRÉMONITIONS DE MORT SE PRODUISANT TRADITIONNELLEMENT EN UNE MÊME FAMILLE.

Une branche historico-légendaire existe dans cet ordre de manifestations, constituée par les nommées « Dames Blanches », ayant pour habitude de se manifester en quelque famille, presque toujours illustre, à l'occasion de graves événements concernant l'un de ses membres, et presque toujours à l'occasion de sa mort.

La « Dame Blanche » la plus fameuse est certainement une Berthe de Rosemberg, qui vécut au xve siècle et se montra d'abord longuement au château de Neuhaus, où elle avait vécu ; puis dans les résidences d'autres illustres familles apparentées aux Rosemberg, et particulièrement en celles des Hohenzollern, où elle se présenta pour la première fois à Berlin en 1598, huit jours avant la mort du prince électeur Jean-Georges ; puis en 1619, vingt-trois jours avant celle du prince électeur Jean-Sigismond ; puis en 1667, peu de temps avant la mort de la princesse Louise-Henriette, enfin en 1688, à la veille de celle du grand prince électeur. La dernière apparition à Berlin touche à notre époque, puisqu'elle advint à la date du 22 mai 1850, comme annonce de l'attentat contre Frédéric Guillaume IV, roi de Prusse.

Tout ceci pour le point de vue historique des manifestations qui nous intéressent ; car, au point de vue scientifique, ces récits plus ou moins légendaires ne revêtent aucune importance, vu l'impossibilité de les soumettre à des recherches satisfaisantes. Tout ce qu'on peut affirmer en leur faveur, c'est que, de même qu'il n'y a pas de « fumée sans feu », ces légendes n'existeraient pas sans un fond de vérité.

Je passe tout de suite à l'exposition de cas contemporains de manifestations prémonitoires à type répété.

LXXVIIIe CAS. — Je l'extrais des *Proceedings of the S. P. R.*, Vol. V, p. 302. — MRS. WELMAN écrit :

Il existe dans la branche maternelle de ma famille une tradition selon laquelle, quelque temps avant la mort d'un de ses membres, un gros chien noir apparaissait habituellement à quelqu'un de ses parents. Un jour de l'hiver 1877, vers l'heure du dîner, je me disposais à descendre ; la maison était éclairée, et tandis que je me dirigeais à un passage qui conduisait à l'escalier, j'aperçus tout-à-coup un gros chien noir, qui marchait devant moi sans faire de bruit. Dans cette pénombre, je le pris pour un de nos chiens de berger ; j'appelai donc : « Laddie ! » mais le chien ne se retourna pas, et ne montra par aucun signe d'avoir entendu. Je le suivis, éprouvant un vague sentiment de malaise, sentiment qui s'effaça devant une profonde stupeur lorsque, parvenue au bout de l'escalier, je vis disparaître devant moi toute trace du chien, quoique toutes les portes fussent fermées. Je n'en parlai à personne, mais je ne cessais de songer à ce qui m'était arrivé. Deux ou trois jours après, nous parvint d'Irlande la nouvelle de la mort inattendue d'une de mes tantes, sœur de ma mère, survenue à la suite d'un accident (*Signé* : MRS. WELMAN).

LXXIXe CAS. — Je le tire du Vol. XI, p. 537-542, des *Proceedings of the S. P. R.* — Etant donnée la longueur du récit, et la nature plutôt aride des documents qui le composent, je me borne à en présenter un résumé.

Le cas se rapporte à la famille des Woods, dans laquelle la préannonce de mort se manifestait sous forme auditive, au moyen d'une succession de coups. L'importance du cas consiste en ceci, que Myers parvint à retrouver des témoignages écrits au sujet des manifestations en question, dont il fut prouvé qu'elles remontaient à trois siècles en arrière, et qu'elles persistaient encore de nos jours.

Les documents recueillis par lui furent publiés dans son travail sur la « Conscience Subliminale », qui fait partie du volume indiqué des *Proceedings*.

Il résulte de ces documents que le premier qui parla de ces manifestations dans la famille des Woods est l'historien Dr Robert Plot ; celui-ci, dans son ouvrage *Natural History of Oxfordshire*, publié en 1677, en rapporte de nombreux exemples, dans l'un desquels on n'entendit que *trois* coups formidables, auxquels, six mois plus tard, correspondirent les morts de *trois membres* de la famille.

On arrive alors à l'année 1784 ; durant celle-ci des membres de la famille rédigèrent sur les marges de l'histoire du Dr Plot, des annotations regardant d'autres cas de coups prémonitoires.

Ensuite, on passe aux témoignages de membres vivants de la famille, en commençant par l'année 1872, jusqu'à l'année 1895.

Cette longue persistance des manifestations à travers les siècles, confère à cet exemple une importance non négligeable ; et MYERS le commente en ces termes :

Faudrait-il déduire de cela que chaque fois qu'un groupe d'entités désincarnées parvient à établir des communications avec les vivants, une continuité d'efforts se dégage pour continuer la tâche ? Ou bien, que chaque défunt, par la suite, trouve dans la préexistence des faits, le stimulant suggestif nécessaire pour qu'il tente à son tour de les perpétuer ?

Ou enfin, devrions-nous peut-être expliquer le fait avec une prédisposition héréditaire dans la famille pour un mode identique de perception supernormale ?

Cette dernière hypothèse de Myers est peut-être la plus fondée.

LXXXe Cas. — Je l'extrais de la *Revue d'Etudes Psychiques*, année 1901, p. 21. Le Prof. Pirro-Bessi, écrit :

Jusqu'à l'événement que je vais décrire, l'idée spirite était pour moi l'une des plus extravagantes et des plus grotesques. Non seulement je traitais de fous et de naïfs ceux qui la prônaient ; mais j'en arrivai à former cet âpre dilemme : que les spirites étaient tous ou des mystificateurs ou des mystifiés.

Ma femme et moi, en décembre dernier, nous nous trouvions auprès de la famille de celle-ci. Un soir, tandis que nous étions assis, causant gaiement autour d'un grand feu allumé dans la cheminée de la cuisine, nous fûmes tous secoués tout-à-coup par un coup très fort semblant provenir d'un fusil déchargé dans la chambre même. Après le premier étonnement, nous tâchâmes de nous expliquer ce fait, en commençant par voir s'il s'agissait de quelque mauvaise plaisanterie, ou pis encore. Mais la porte de la maison était fermée, et personne ne se trouvait dans les chambres. Quelqu'un de nous monta jusqu'aux greniers, je descendis visiter les sous-sols et la cave : rien. Nous observâmes alors les fusils : ils étaient chargés...

Regagnant la cuisine, nous sentons une odeur très forte de poudre brûlée, au point que nous éprouvons le besoin d'ouvrir la fenêtre.

Je demeurai stupéfait et confus, mais je fus encore plus surpris de remarquer chez mes parents une expression, plus que d'étonnement : d'abattement douloureux. Un profond silence régna pour un instant dans la chambre, silence que je rompis disant :

— Mais qu'est-ce que vous avez ?

Mon beau-père soupira.

— Tu croiras donc, enfin...

Je ne répondis pas, j'étais impressionné.

— Eh bien — continua-t-il — ce bruit est de mauvais augure !

— Allons donc — m'écriai-je — superstition, tout cela !

Il leva les épaules, presque impatienté. Mais, après un instant, il reprit :

— Superstition ? Je parle par expérience, par douloureuse expérience. Tu sauras que ce n'est pas la première fois... et toujours quelque malheur est arrivé dans notre maison... Huit jours avant que mourût ma pauvre sœur, nous avons entendu ce même coup. Vous rappelez-vous ? — fit-il, en s'adressant à sa femme et à une vieille servante.

Les deux femmes approuvèrent d'un geste de douloureuse tristesse.

— Et la mort de mon fils aîné, aussi, fut précédée de quinze jours par la même annonce.

Je ne pouvais encore prêter une foi absolue à ces paroles, et cependant je me sentais troublé.

Le même silence qu'auparavant se refit dans la chambre, mais cette fois, un coup de cloche vint l'interrompre brusquement. J'allai moi-même ouvrir la porte. C'était un cousin germain de mon beau-père, riche propriétaire qui habite dans la partie opposée du pays. Il entra, sans même souhaiter le bonsoir. Il avait l'air sombre et effrayé ; et ses premières paroles furent les suivantes :

— Est-ce que vous n'avez rien entendu, vous ?

Tous, et moi y compris, répondirent ensemble, lui donnant à peine le temps d'achever sa demande :

— Tu as donc entendu aussi ?

— Oui, un grand coup de fusil. Nous étions à table.

Le court récit qu'il nous fit entendre accrut au plus haut point mon trouble. Cette étrange coïncidence de deux faits aussi égaux et simultanés me fit éprouver presque une vague terreur... Et pourtant, je ne voulais pas encore admettre qu'il s'agît d' « esprits ».

Dans les jours suivants, nous ne parlâmes plus de la chose. Mais ce qui était arrivé avait répandu dans toute la famille une inquiétude muette, que chacun tâchait en vain de dissimuler.

Deux semaines se passèrent ; un matin, nous trouvâmes notre tante morte dans son fauteuil... »

La *Revue d'Etudes Psychiques* (année 1901, p. 98) publia la lettre de confirmation suivante adressée au Directeur, M. C. de Vesme.

Panicale, 17 avril 1901.

Les soussignés, respectivement femme, beau-père, belle-mère, beau-frère du Prof. Pirro Bessi, de Cortone, et cousin de son beau-père, jugent qu'il est de leur devoir de déclarer à M. C. de Vesme, Directeur de la *Revue d'Etudes Psychiques*, de Paris, que le récit fait par leur parents, dans la même Revue sous le titre : *J'ai vu et j'ai entendu*, est parfaitement exact, malgré son caractère merveilleux, pour ce qui a trait au coup de fusil entendu, en même temps, dans l'habitation des quatre premières personnes soussignées, et dans l'habitation de la cinquième — quoique les deux maisons se trouvent aux deux extrémités opposées du pays.

Ils jugent utile d'ajouter qu'ils entendirent d'autres fois encore, toujours en même temps dans les deux maisons, de tels bruits semblables à des coups de fusil, et que ce fut toujours un signe avant-coureur de la mort de quelque parent, qui ne tardait pas à se réaliser... »

Signés : Louise Bessi, née Landi. — Ange Landi. — Adélaide Landi. — César Landi — François Bastianelli).

LXXXIe Cas. — Il fut publié par Mrs. Sidgwick dans son ouvrage sur les prémonitions



(*Proceedings of the S. P. R.*; Vol. V, p. 307-308) et recueilli et étudié par Myers en Avril 1888. — Mrs. Cowpland-Trelaor raconte :

Durant une nuit du mois de juin 1863, dans notre résidence du vicariat de Weeford (Staffordshire) ma sœur et moi fûmes réveillées tout-à-coup par un hurlement plaintif. Nous visitâmes tous les recoins de la maison, qui s'élevait, isolée au milieu de la campagne, sans rien découvrir. Dans cette première circonstance, ni notre mère, ni les serviteurs ne furent éveillés par ce hurlement ; mais, par contre, nous trouvâmes notre sauvage chien « bulldog » le museau enfoui dans un monceau de fagots et tremblant de peur. — Le 28 du même mois de juin, notre mère mourait.

Le second cas du phénomène fut de beaucoup le plus impressionnant, et se produisit dans le même vicariat, en août 1879. Depuis quelque temps notre père était malade, mais ses conditions de santé demeuraient stationnaires, et le dimanche du 31 août, il officia encore à l'église, bien que devant mourir neuf jours après. La famille était alors composée de notre père, de ma sœur et de moi, de notre frère, deux serviteurs et une femme de chambre. Nous couchions tous dans des chambres séparées distribuées en différentes parties de la maison, qui, pour un presbytère, était très vaste.

C'était une nuit calme et sereine des derniers jours d'août ; aucune voie ferrée n'existait aux alentours ; il n'y avait pas de maisons voisines, ni de rues pouvant être parcourues par des passants attardés ; le silence était absolu, et la famille était plongée dans le sommeil, quand, entre minuit et minuit un quart, nous fûmes tous réveillés, sauf notre père, par de subits hurlements, désespérés et terribles, possédant une tonalité différente de celle de toute voix humaine, et analogue à celle précédemment entendue à la mort de notre mère, mais infiniment plus intenses. Ils venaient du corridor conduisant à la chambre de notre père. Ma sœur et moi descendîmes du lit (personne n'aurait dormi avec ces hurlements); nous allumâmes une bougie, nous rendîmes dans le couloir sans penser même à nous vêtir ; là, nous rencontrâmes mon frère et les trois domestiques, tous terrifiés comme nous. Bien que la nuit fût très calme, ces hurlements désespérés étaient accompagnés de coups de vent, qui semblaient les transmettre, et l'on eût dit qu'ils sortaient du plafond. Ils se prolongèrent durant plus d'une minute, pour s'évanouir ensuite à travers une fenêtre.

Une étrange circonstance se rattache à l'événement : nos trois chiens, qui dormaient avec ma sœur et moi, avaient couru tout de suite se tapir dans des coins, leur poil hérissé sur le dos. Le « bulldog », s'était caché sous le lit, et, comme je ne parvenais pas à l'en faire sortir en l'appelant, je dûs le traîner de force, constatant qu'il était en proie à un tremblement convulsif.

Nous courûmes dans la chambre de notre père, où nous pûmes voir qu'il dormait tranquillement. Le lendemain, avec les précautions voulues, nous fîmes allusion en sa présence à l'événement de la nuit, et cela nous permit de constater qu'il n'avait rien entendu. Or, comme il était impossible de dormir d'un sommeil ordinaire tandis que résonnaient ces hurlements atroces, il faut supposer qu'ils ne résonnaient pas pour lui. — Quinze jours après environ, et plus précisément le 9 septembre, notre père expirait.

Voici un troisième cas. — En 1885, je me mariai, et j'allais habiter Firs (Bromyard) où je vivais avec ma sœur, Mrs. Gardiner. Mon frère demeurait à cinq milles de distance, et jouissait alors d'une parfaite santé. Une nuit de la moitié de mai, ma sœur et moi, la domestique Emilie Corbett et les autres domestiques (mon mari était absent) nous entendîmes de nouveau les hurlements désespérés habituels, quoique moins terribles que la dernière fois. Nous descendîmes de nos lits, visitant la maison, sans rien trouver. — Le 26 mai 1885, mon frère mourait.

Le quatrième cas eut lieu à la fin du mois d'août 1885. — Moi, Emilie Corbett et les autres domestiques, nous réentendîmes les hurlements. Cependant, comme notre demeure n'était pas isolée ainsi que le presbytère de Weesford, et que les hurlements n'étaient pas aussi puissants qu'en cette occasion, je me berçais de l'idée qu'ils pouvaient provenir de quelque passant, bien que ne pouvant me soustraire à une certaine inquiétude au sujet de ma sœur. Mrs. Gardiner, qui, à ce moment, se portait mal. Au contraire, rien ne survint à Mrs. Gardiner, qui vit toujours ; mais une autre de nos sœurs, Miss Annie Cowpland, qui était en parfaite santé au moment où les hurlements se firent entendre, mourait une semaine plus tard d'une diphtérie. » (*Signées* : Mrs. Cowpland. Trelaor ; Mrs. Cowpland-Gardiner. Emily Corbett).

Analysons brièvement ce cas intéressant étudié par Myers.

Le fait en soi de la préannonce de mort transmise ici sous forme de hurlements désespérés ne présente pas d'importance, car son explication réside dans les idiosyncrasies personnelles propres aux sensitifs auxquels le message est transmis ; c'est-à-dire qu'ordinairement, la forme d'extrinsécation des phénomènes prémonitoires, ainsi que tout autre phénomène supernormal, ne représente que *la voie de moindre résistance* parcourue par le message supernormal pour arriver, ou de l'*Au-Delà*, ou des tréfonds de la subconscience, jusqu'à la conscience des sensitifs.

L'autre fait (très commun) des animaux qui perçurent en même temps que les membres de la famille l'écho des hurlements prémonitoires, ferait supposer qu'il ne s'agissait pas de simples sons subjectifs ; en ce cas, la circonstance du

père qui n'avait rien entendu (parce qu'il *ne devait pas* entendre) s'expliquerait en supposant qu'il se trouvait à ce moment plongé dans le sommeil somnambulique. — Du reste la question de l'objectivité ou de la subjectivité des sons de cette nature ne diminue nullement l'autre question qui regarde la signification théorique de ces mêmes sons.

Toujours à propos des animaux, il est à observer que, dans ces circonstances, ils manifestent constamment des signes non douteux de terreur extraordinaire ; ceci prouverait qu'ils ont instinctivement conscience de se trouver en face de manifestations supernormales ou extrinsèques ; car, dans des circonstances analogues d'origine humaine, les chiens, loin d'être épouvantés, s'irriteraient, aboieraient (1).

Cette dernière considération nous ramène à la question essentielle à résoudre : c'est-à-dire si l'élément intentionnel qui existe indubitablement dans les manifestations étudiées, est de nature subconsciente ou extrinsèque. En effet, dans le cas où le maintien caractéristique des animaux prouverait l'existence d'un *élément supernormal extrinsèque* dans ces manifestations, ce dernier, à son tour, prouverait l'*origine extrinsèque* de l'élément intentionnel ; et admettre ceci signifierait admettre la validité de l'hypothèse spirite. *(A suivre).*

(1) Pour l'analyse des perceptions psychiques dans les animaux, je renvoie à mon travail : *Perceptions psychiques et animaux*, paru dans les *Annales des Sciences Psychiques*, 1905, pages 422, 469.

CORRESPONDANCE

A propos d'un « Cas d'hystérie de forme spiritoïde »

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Je viens de lire dans le numéro de novembre des *Annales des Sciences Psychiques* l'article du professeur F. Piccinino, de Naples, sur « un cas bizarre d'hystérie de forme spiritoïde ».

Au début de son article le professeur dit que, lors des premières publications faites au sujet du cas en question, on avait invité « tel et tel savants illustres à en donner la juste interprétation », et que lui-même était souvent interrogé par des amis, des étudiants, etc. — Malgré qu'on soit ainsi obligé d'admettre le professeur Piccinino lui-même dans le nombre de ces « illustres savants », je pense qu'on avait droit à d'autres conclusions qu'à celles du professeur de neuropathologie de l'Université napolitaine.

D'abord, il n'a point persévéré à interroger la demoiselle pendant le sommeil provoqué, au sujet des aiguilles ou des phénomènes médiumniques de la « malade ». Il dit lui avoir adressé quelques questions auxquelles la somnambule n'a pas répondu. Il paraît que l'expérimentateur n'a point cherché à obtenir d'elle aucune parole orale ou écrite, ce qui n'aurait pas été jugé impossible par un autre expérimentateur plus expérimenté. On sait combien précieuses sont parfois les réponses des sujets hypnotisés que l'on questionne sur leurs pensées, leurs actes ou leurs aventures. Peut-être le professeur a-t-il voulu rester objectif dans son enquête. Il aurait bien pu rester tel tout de même ! Les réponses de la demoiselle, sommée par l'hypnotiseur de les lui présenter par écrit, ne seraient toujours que des actes observables et contrôlables autant que les autres phénomènes présentés par elle. A-t-il donc craint que la demoiselle ne fût influencée par des questions, celles-ci, il est vrai, suggérant quelquefois les réponses attendues ? Il devrait pourtant savoir que cela dépend de la manière dont on pose les questions, et que les sujets peuvent persister dans leurs affirmations même malgré les suggestions contraires.

En second lieu, le prof. Piccinino se montre assuré, dans ses conclusions, que c'est Mlle Em... elle-même qui a introduit les aiguilles dans sa peau, quoique personne ne l'ait jamais surprise en train de les y enfoncer, pas même cherchant à en cacher une ou simplement en ayant une dans la main. Pourquoi donc le professeur incrimine-t-il la « malade » ? Parce que durant le séjour d'Em... à l'hôpital « aucun corps étranger n'est parvenu jamais à pénétrer dans son corps ». Très bien ! Ne se pourrait-il pas que ce qui devenait impossible à la demoiselle, le devînt aussi à « la tante » ? Les apports ne sont peut-être pas possibles indistinctement dans toutes conditions. Et puis, qui sait si le changement de milieu, imposé souvent par les médecins aux névropathes, n'est pas réellement une soustraction aux influ-

ences mystérieuses, lesquelles ne peuvent probablement pas agir en dehors de certaines limites de l'espace ?

Finalement, je ne comprends pas cette omission voulue par le professeur, des phénomènes franchement métapsychiques qu'ont subis ou présentés les petits frères et sœurs d'Em... et souvent elle-même, comme étant des choses capables, tout au plus, de nous faire hésiter à accepter les conclusions uniquement pathologiques du prof. Piccinino ; phénomènes que le professeur se hâte d'expliquer par des « hallucinations collectives ». Qu'est-ce donc que ces hallucinations collectives? Étrange persistance d'une manière d'interpréter les faits, chez des savants ou expérimentateurs modernes, au milieu de tant de faits capables, tout seuls, de renverser et dégringoler l'échafaudage de ces explications soi-disant scientifiques ! Ne sont-ce pas ces façons d'étiqueter les faits qui nous ont longtemps égaré l'esprit tout en l'assurant qu'il était sur la vraie voie ! La raison d'un savant pourrait-elle donc se sentir satisfaite par cette dénomination : « hallucinations collectives » ? Comment se fait-il donc que ce qui, pour le sens commun, serait la preuve de l'objectivité du phénomène, devient, pour le savant de profession, une raison de plus pour en affirmer la subjectivité ? On peut admettre, en effet, qu'il puisse y avoir des erreurs collectives, des hypothèses collectives, des commentaires, des opinions collectifs, mais des hallucinations collectives ! Autant vaudrait dire, et scientifiquement, paraît-il, des coliques, des crampes collectives, des migraines, des maux de dents, des délires collectifs !

Qu'il me soit donc permis, Monsieur le Rédacteur en chef, de trouver les conclusions du professeur de Naples bien minces.

D. Tchrakian,
Professeur d'Histoire naturelle, de Littérature et de Psychologie aux écoles secondaires arméniennes de Constantinople.

LES NOUVEAUX LIVRES

J. L. W. P. Matla et G. J. Zaalberg van Zelst : **Le Mystère de la Mort.** (Durville, éd., Paris, rue Saint-Merri, 23. — 8 francs).

Quelques journaux parisiens viennent de faire un certain bruit au sujet de cet ouvrage, paru tout dernièrement en France, mais qui se rapporte à des expériences dont nous nous sommes déjà occupés à plusieurs reprises, ainsi que d'ailleurs toute la presse spécialiste. Cet ouvrage offre cette spécialité, que certains journaux spirites eux-mêmes, toujours disposés à accueillir les pires balivernes, reculèrent devant l'énormité de celles qui se trouvent collectionnées dans ce livre et ne manquèrent pas de faire, à son sujet, de sages restrictions. N'est-il pas bizarre, en cet état de choses, de voir que des journaux quotidiens choisissent justement ce livre pour s'occuper des questions métapsychiques, alors que les ouvrages les plus méritants passent inaperçus?

La première partie de ce volume est consacrée surtout à la description du *dynamistographe*, un volumineux appareil, très compliqué, au moyen duquel les esprits désincarnés devraient prouver leur présence, sans qu'on ait recours à un médium. Nous avons dit qu'une Commission scientifique hollandaise, composée surtout de spirites, n'est pas parvenue à constater la réalité de ce fait abracadabrant.

La deuxième moitié du livre contient des « communications » médiumniques sur la vie de l'Au-delà. C'est une chose déplorable.

Dr Prosper van Velsen : **Hypnotisme, Suggestion, Psychothérapie.** (Bruxelles, A. Dewit, éd., Rue Royale, 53.)

C'est un gros et beau volume, qui envisage la question de l'hypnotisme avec une grande largeur d'esprit, en la traitant surtout au point de vue médical. Il montre l'opportunité de la suggestion hypnotique dans un grand nombre de maladies. Il ne faut pas croire, toutefois, que cet ouvrage soit conçu d'une façon aride et trop strictement technique ; la lecture en est facile et profitable à tout le monde.

L'auteur dirigeant, depuis plus de vingt ans, à Bruxelles, un important Institut de psychothérapie, a acquis dans toutes ces questions une expérience remarquable.

Annie Besant : **Teosofia e nuova Psicologia.** — (Ars Regia, éd.; Milan 1908. — 1 fr. 50).

C'est la première traduction italienne d'un ouvrage théosophique qui doit intéresser vivement aussi les personnes qui étudient les questions métapsychiques à un point de vue purement expérimental. Elles trouveront plusieurs

idées ou hypothèses intéressantes, surtout dans les chapitres qui s'occupent d'une extension plus grande de la conscience et de rapports entre la « subconscience » et la « superconscience ».

El Espiritismo. Sus precendentes, su objeto y sus consecuencias. — (Habana, Grupo Espirita « Juan »).

Cet opuscule de propagande spirite, contenant plusieurs gravures, a été publié par le Groupe Espirite « Juan », de la Havane, à l'occasion du 43e anniversaire de la mort d'Allan Kardec.

Dr Foveau de Courmelles : **L'Année Électrique, Électrothérapique et Radiographique.** Revue annuelle des Progrès électriques en 1912. — (Ch. Béranger, éd., Paris, rue des Saints-Pères, 15. — 3 fr. 50).

Jean-Pierre Brisset : **Les Origines Humaines.** 2e édition de la Science de Dieu, entièrement nouvelle. — (Chez l'auteur, 19, rue Saint-Lazare, Angers).

Cette édition « entièrement nouvelle » d'un livre qui, selon l'auteur, contient « une révélation de Jésus », a valu à M. J.-P. Brisset le titre de « Prince des Penseurs », qui lui a été décerné dernièrement dans les joyeuses tavernes de Montmartre et Montparnasse. Sans doute, ce livre laisse derrière lui la plupart des ouvrages de « révélations » cueillies dans l'*astral*, ou médiumniquement, et qu'on publie tous les jours — mais (soyons justes !) ne les dépasse pas autant que pourraient le supposer ceux qui ne les connaissent pas.

Dr Alfred Deschamps : **Un Miracle contemporain** (Guérison subite d'une fracture (avec phototypies). — (Œuvre des Tracts catholiques, Bruxelles, 39, rue Antoine Dansaert).

C'est un rapport, au point de vue catholique, de la guérison bien connue de Pierre de Rudder, attribuée à Notre-Dame de Lourdes.

E. Izard : **Le Problème de la Guerre,** Essai selon les enseignements de la Sagesse antique. — (Monaco, 1912.)

C'est une bonne brochure de propagande pacifique, qui ne peut, naturellement, pas avoir une portée complète sur tout le monde, étant, en très grande partie, fondée sur l'excellence des doctrines théosophiques, mais qui envisage avec talent certains points philosophiques de la question de la guerre, surtout celui du Destin — des lois karmiques

Tomas Rios Gonzalez : **El Mundo Spiritual.** — (Valparaiso, 1911).

C'est le texte d'une intéressante conférence faite au Théâtre Apolo, de Valparaiso.

ECHOS ET NOUVELLES

Un fantôme qui avait été peint par Rubens !

Pour une fois, une publication faite dans un grand journal quotidien aura rendu service à nos recherches.

Le *Matin* publiait à la date du 17 février une entrevue d'un de ses rédacteurs avec M. Guillaume de Fontenay. Celui-ci, parlant, entre autres choses, des photographies de fantômes, remit au journaliste une des photographies qu'il a obtenues en expérimentant avec Mlle Linda Gazzera, le médium turinois : c'est celle représentant un visage qu'on dit être d'un fou ; nous l'avons publiée dans notre fascicule de février 1912 (p. 35); nous la reproduisons ici.

Mais voilà que, quelques jours après, le *Matin* publiait l'article suivant de M. de Fontenay, accompagné de la gravure représentant une tête due au pinceau de Rubens et que nous reproduisons à côté de l'autre.

Le *Matin*, lu partout, vient, en quelques jours, d'obtenir un résultat que plusieurs années de recherches (distraites et nonchalantes, il est vrai) n'avaient pas déterminé. La photographie publiée le 17 de ce mois est identifiée. Le visage si caractéristique situé au-dessus et en arrière de la tête du médium Linda Gazzera, ce visage est, à n'en pas douter, une reproduction exacte et fidèle d'une étude de Rubens (tête de Saint-Jean). Et ce tableau est au Louvre.

Faut-il ajouter qu'une telle découverte ne surprendra aucun des psychistes qui partagent mon opinion relativement aux phénomènes de Linda ? *Cette découverte est conforme à mes prévisions*, et j'ai dit plusieurs fois aux observateurs italiens : « On devrait trouver dans vos musées ou peut-être même dans les illustrés artistiques les originaux des figures que le médium nous sert aux séances photographiques.»

Il a été publié, en 1911, à Turin, chez l'éditeur Bocca, un très beau livre (*Fotografie dei fantasmi*), où sont relatées toutes les expériences faites en Italie et en France avec Linda Gazzera. Bien que le corps de l'ouvrage soit en italien, les rapports ou témoignages des observateurs français sont imprimés dans notre langue. Je me permets d'y renvoyer le lecteur curieux de s'instruire à ce sujet.

En ce qui me concerne, j'ai pris soin de signaler avec insistance dans cet ouvrage les tares apparentes ou réelles de nos clichés : « Les visages sont absolument plats ; le stéréoscope ne laisse aucun doute à cet égard. On ne peut s'empêcher de penser à des silhouettes en carton ou en papier fort sur lesquelles le médium aurait dessiné (fort bien, le plus souvent, et avec une extrême précision) un visage de jolie femme ou de jeune garçon.



Croquis de Rubens pour son tableau de Saint-Jean

« Et ce n'est pas tout. Comme pour mieux prouver la supercherie, nombre de ces figures sont éclairées à contre-jour. Je m'explique : on a fait jaillir l'éclair de magnésium, je suppose, de telle sorte que le nez du médium porte ombre sur la joue gauche. Immédiatement par derrière, le cliché montre une superbe dame dont le nez porte ombre sur la joue droite. Conclusion inévitable (et que corrobore le stéréoscope) : la belle dame n'est qu'un dessin plan, préparé et dont les ombres restent où l'artiste les a placées, de quelque côté que vienne plus tard l'éclair de magnésium. »

Tel est précisément le cas pour le saint Jean, que Rubens peignit avec l'éclairage conventionnel de quarante-cinq degrés à droite, tandis que j'avais éclairé le médium en plaçant à gauche le déflagrateur.

L'hypothèse de la fraude pure et simple est donc la première que nous ayons envisagée ; mais à raison des conditions du contrôle on l'a repoussée, et les observateurs italiens se sont rangés comme nous-mêmes à deux autres explications : plus particulièrement à celle de l'*idéoplastie* ou de la cérébration inconsciente, dont je ne peux donner qu'un simple aperçu.

Les diverses transes médiumniques (écriture, matérialisation, etc.) seraient en somme des variétés du somnambulisme. Le sujet suit passivement les impulsions de sa conscience subliminale et lui obéit. De même que lady Macbeth revivait un drame de sang, que l'hystérique en crise mime un souvenir d'amour, de même les doigts inertes d'un médium écrivain reçoivent la dictée du songe intérieur qu'ignore sa conscience normale ; et le médium à matérialisations, lui, modèle et reproduit physiquement son rêve : le spectacle (tableau, dessin, étoffe, etc., etc.) qui s'est enregistré, photographié en quelque sorte, dans une circonvulution de son cerveau.

Hypothèse ! Oui ; mais vérifiable désormais. J'ai dit ailleurs par quelle méthode.

G. de Fontenay.



La photographie de Mlle Linda Gazzera, avec la « tête de fou ».

Nos lecteurs, qui se souviennent des articles que nous avons publiés, surtout dans nos livraisons de septembre et novembre-décembre 1912, savent que l'opinion émise par M. de Fontenay dans son article du *Matin* est exactement la nôtre, ainsi que celle des Richet, de Rochas, Ochorowicz, etc. Nos contradicteurs se trouvent, par suite de ce fait nouveau, dans la situation de devoir : 1° ou admettre que les photographies de fantômes obtenues avec Mlle L. Gazzera étaient dues à la fraude — ce qu'ils avaient nié jusqu'à ce jour — ou que les « formes matérialisées »

peuvent n'être autre chose que le produit de l'imagination du médium, comme nous le disions, mais comme ils ne voulaient pas le reconnaître. En ces conditions, ce n'était vraiment pas la peine de tourner contre nous les foudres de leur colère.

Maintenant, ce que M. de Fontenay n'a pas dit (et n'avait pas à dire) dans son article du *Matin*, est ceci. L'hypothèse *animique* ci-dessus n'exclut aucunement l'hypothèse *spirite* pour nous rendre compte éventuellement de certaines « formes matérialisées », comme les autres phénomènes médiumniques, attribuables uniquement à la subconscience ou à l'énergie fluidique du médium n'excluent aucunement que ces mêmes phénomènes puissent avoir parfois une origine spirite. Bien au contraire : l'hypothèse animique peut rendre plus admissible l'hypothèse spirite, en l'expliquant, dans une certaine mesure.

Les Momifications de Madame X..., de Bordeaux

A propos de la dame de Bordeaux qui momifie des organismes végétaux ou animaux par émission fluidique, le Dr Cabanès écrit dans le *Petit Parisien* :

Le cas de Mme X... est-il unique ? Il nous en a été révélé un second, sensiblement analogue au sien.

« Je connais — nous écrivait récemment un de nos confrères de la presse quotidienne, M. Hutin, — une jeune fille de vingt et quelques années, d'une santé exubérante et d'une forte constitution, qui semble avoir la propriété de conserver les fleurs qu'on lui donne. Il y a eu des exemples de chrysanthèmes qu'elle a fait durer quarante et un jours, simplement en les ayant auprès d'elle ; d'œillets en boutons, qui ont fleuri ; de chèvrefeuille, complètement vert, devenu bouton et fleur, etc. »

Retenez bien ceci : pas plus que la demoiselle en question, Mme X... n'est une névropathe. Elle est, au contraire, d'une santé, physique et psychique, excellente ; d'autre part, sa bonne foi est entière. En un mot, ni tares nerveuses, ni supercherie. Quelle est, alors, l'explication du phénomène ?

Est-il spontané, ou ne se produit-il qu'en présence du sujet ?

Sans doute, les momifications d'organes ou d'organismes peuvent se produire spontanément ; mais, outre que ces momifications spontanées sont rares, elles sont, le plus souvent, dues à l'intervention d'agents physiques ou chimiques déterminés : ainsi l'irradiation solaire peut les produire ; de même, certains terrains jouissent de la propriété de maintenir les cadavres à l'abri de la putréfaction.

Mais, en l'espèce, rien de semblable. L'action stérilisatrice est uniquement produite par Mme X... ; c'est elle-même l'agent stérilisateur ; la preuve en est que des organismes qui ont été soustraits à son influence se sont putréfiés, alors que d'autres de même espèce, soumis à son contact, n'ont pas subi de modifications. Il semble donc bien que l'action de Mme X... favorise la résistance des tissus, les rende inaptes à la décomposition ; qu'elle empêche ou, du moins, qu'elle gêne suffisamment la pullulation des parasites, microbes ou autres, pour que la dessication l'emporte sur la putréfaction.

Est-ce de la radiation vitale du magnétisme humain ? Ces effluves, ce fluide sont-ils visibles, pondérables ? Ils échappent, jusqu'à présent du moins, à toute constatation. Il y a cependant là, reconnaissons-nous avec M. G. Geley, extériorisation, émission d'une force inconnue, capable d'une action organique puissante et profonde.

Mademoiselle Hélène Smith et son Ange

Mr L. Florentin, qui paraît s'être spécialisé comme annonceur des nouveaux travaux médianimico-artistiques de Mlle Hélène Smith, vient encore de publier dans *La Suisse* de Genève, un article dans lequel il parle d'un nouveau tableau du célèbre médium. Ce tableau représente Hélène Smith elle-même, conduite, protégée par son guide : « cet ange — nous dit Mr Florentin — que depuis si longtemps elle voit auprès d'elle, qui la conseille et la console, mais lui impose sa volonté ».

Mlle Smith et son Ange sont debout, tous deux, dans le chemin symbolique étroit d'abord puis élargi, et qui, de pierreux et couvert de ronces va s'unifiant, s'élargissant toujours jusqu'à un horizon baigné d'une lueur d'aurore. Elle et lui sont vêtus de blanc et tous deux tiennent entre leurs mains une branche de lys toute fleurie. L'Ange est de face, baigné dans une lueur opaline, regardant devant lui, au-delà de ce que peuvent regarder les hommes. D'un geste chaste et doux il enlace cette femme qui fut la serve tout ensemble joyeuse et résignée d'une œuvre qu'elle considère comme divine. Elle, est de profil, le visage levé ardemment vers le ciel dans une attitude de prière et d'attente...

La technique de cette peinture est semblable à celle des tableaux précédents. La trace des ongles, les empreintes tactiles si visibles dans les ébauches ont disparu. Tout y est lisse, uni : on ne surprend ni reprise, ni coup de pinceau ; on ne se rend point compte du degré d'empâtement. C'est encore le même constraste entre les visages idéalistes et stylisés et les mains réalistes où des plis marquent les phalanges, où les veines soulèvent la peau. Le visage de l'Ange est enveloppé d'une nuée qui fait valoir par opposition le profil net et la couleur ambrée du visage d'Hélène Smith. Les deux branches de lys semblent peintes d'après nature mais avec des couleurs primitives et sombres.

L'évolution du travail matériel est déconcertante.

Le 17 juin dernier, Hélène Smith commença le paysage par le terrain. Les séances se succèdent jusqu'au 30 juin où le paysage fut terminé. Dans le ciel bleu et vide, le 2 juillet, un œil de profil apparut, puis le profil se dessina, les cheveux, le cou, le haut de la gorge, le buste revêtu de blanc, enfin l'ombre d'une main absente. Après ce sont les yeux de l'ange qui sont peints, ce sont ses cheveux, son cou, le bas de son visage, son buste, puis c'est la robe d'Hélène Smith qui s achève. Le 8 août la main est faite. puis la branche de lys. Ensuite c'est la robe de l'ange, sa main, son lys, puis la nuée qui l'enveloppe et les ronces épineuses où sont posés les pieds nus d'Hélène Smith.

Elle croyait le tableau terminé à cette quarante-deuxième séance. Cependant, le 2 octobre, son visage qui était peint sans ombre, commence à se modeler : en décembre c'est encore une nouvelle séance où la nuée qui entoure l'ange s'épaissit. « Je croyais le tableau achevé, nous dit Mlle Smith, quand, il y a quelques jours, le 7 janvier au matin, j'entends trois coups frappés contre mon lit. J'ouvre les yeux, je vois l'Ange qui me dit de nouveau : « Suis-moi » ! C est dans cette séance, que je crois la dernière, que le visage de l'ange s'est adouci et enveloppé. »

Mr Florentin se demande que deviendront ces peintures, « maintenant que leur ensemble est terminé, que ce dernier tableau en constitue, pour ainsi dire, la signature ». Mais il ne répond pas à cette intéressante question ; Mlle Smith elle-même ne le sait pas encore. On sait qu'elle a toujours refusé les offres d'achat qui lui furent faits, comme elle a refusé l'autorisation de les reproduire par la photographie et la gravure.

En attendant, Mr Florentin nous apprend que le tableau futur d'Hélène Smith est annoncé : ce sera le portrait de Judas.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Les " sourciers " devant l'Académie des Sciences

Au cours de la séance de l'Académie française des sciences, le 17 février, le Secrétaire perpétuel, M. Gaston Darboux, en procédant au dépouillement de la correspondance, annonça que l'Académie venait de recevoir une lettre dans laquelle on s'étonnait de ce que ce Corps savant ne s'occupât point de la recherche des sources au moyen de la « baguette divinatoire ». Une petite discussion eut lieu, alors, à ce sujet, et l'Académie finit par nommer une Commission composée de MM. Dastre, physiologiste ; Armand Gautier, chimiste ; Douvillé, géologue et Violle, physicien, pour étudier cette question.

On comprendra aisément que la décision de l'Académie n'a pas été réellement provoquée par la lettre dont il s'agit ; des lettres, l'Académie en reçoit des dizaines chaque jour, sur cette question et sur d'autres encore, sans trop s'émouvoir. Mais, d'un côté, on venait d'apprendre que le Gouvernement allemand avait, pour ainsi dire, officieusement reconnu les facultés des sourciers, en les employant dans ses colonies africaines ; que le Ministère français de l'Agriculture avait nommé, pour l'étude de cette question, une Commission qui est, en majorité, disposée à reconnaître la possibilité de cette méthode de découvrir l'eau souterraine ; enfin, il s'est trouvé qu'un membre de l'Académie des Sciences même — peut-on déjà le nommer ? — s'est révélé sourcier. C'est ce dernier détail surtout qui a modifié la face des choses en faveur des rabdomanciens.

Depuis que l'Académie a eu l'amabilité de s'occuper de cette question, les journaux parisiens sont remplis d'articles, entrevues et notices sur la « baguette divinatoire ». Parmi les entrevues, il y en a une avec le professeur Dastre, publiée par le *Matin*. L'éminent physiologiste dit :

> Le nombre des personnes qui ont vu opérer des sourciers est infini. Nous avons déjà reçu des centaines de lettres, beaucoup émanant de personnes compétentes, de savants, d'ingénieurs, d'hydrologues. Nous ne manquerons donc pas de documents. Cependant aucune explication scientifique du phénomène ne nous est encore parvenue.

Oh non ! il ne s'agit point de chercher une *explication* du phénomène ; cela n'a aucune importance pour le moment ; et puis, l'explication, on l'attendrait longtemps, aussi longtemps que celle de la plupart des autres phénomènes naturels, sinon de tous. Il s'agit de *constater le fait*, sans trop se préoccuper de l'expliquer, ce qui est toujours dangereux. L'explication — ou quelque chose qui nous donnera l'illusion d'une explication — viendra peut-être un jour.

Parmi les rabdomanciens amateurs, il n'y a pas uniquement des académiciens : il y a aussi des artistes. C'est ainsi que M. Salignac, le ténor bien connu de l'Opéra-Comique, racontait dernièrement à un rédacteur de l'*Excelsior* :

Il y a environ deux ans, j'ai fait construire à Génénérac, où je suis né, une maison de campagne. Propriété charmante, à mi-flanc d'un coteau ensoleillé : mais, hélas ! pas d'eau, pas d'eau... comme eût dit Mac-Mahon. Trois fois, les puisatiers avaient creusé des puits de 130 mètres de profondeur, et ils n'avaient pu trouver le moindre filet liquide.

Un soir, après une longue et bonne journée de vendanges, je devisais gaîment avec plusieurs amis, lorsque l'un d'entre nous détacha une fourche d'un noisetier voisin, plaça dans chacune de ses mains l'extrémité de chaque rameau, maintint la tige horizontalement et parcourut le jardin. Rien ne bougea. A mon tour, je pris la baguette ; à peine avais-je fait quelques pas que la baguette s'agita et, malgré la résistance que j'opposai, tourna comme un arbre à chaise.

Le lendemain, je vérifiai le même phénomène dans un coin de vigne où poussaient des roseaux. J'étais sourcier !... J'ai raté ma vocation.

L'Université de Boston accepte une donation pour les Recherches psychiques

La « Harvard University » — l'Université de Boston — a accepté une donation de 10.000 dollars (50.000 fr.), destinée aux recherches psychiques. Le *Journal of the American Society for psychical Research* l'annonce avec une vive satisfaction comme la première reconnaissance officielle de ces études qui ait été accordée par un Collège ou une Université américains. La donation, qui a été faite au moyen d'une souscription à laquelle ont pris part différentes personnes, est destinée à honorer le souvenir du Dr Richard Hodgson, secrétaire de l'A. S. P. R. de 1887 jusqu'à sa mort, survenue en 1905.

Le *Journal of the A. S. P. R.* ajoute :

« La valeur de cette donation consiste surtout dans le fait de cette reconnaissance officielle, la somme n'étant pas assez importante pour permettre de faire tout ce qui devrait être fait dans ce domaine. D'ailleurs, le caractère sérieux de ces recherches est désormais hors de question. L'objection qui avait toujours été soulevée par des personnes mal renseignées, savoir, que les Collèges et Universités ne les ont pas prévues dans leurs programmes, ne peut plus être mise en avant désormais. L'acceptation de cette donation rend, en effet, impossible, pour toutes les autres Institutions similaires de notre pays, de négliger ou de mépriser notre œuvre. Celle-ci a obtenu sa place dans cette Université si conservatrice qu'est Harvard, jusqu'à ce jour fermée à tous les problèmes soulevés par les phénomènes en question, si longuement méprisés. Cela crée une situation réellement favorable, et nous devons remercier les souscripteurs, dont l'initiative a permis à l'une des premières Universités de notre pays de reconnaître le sérieux et l'importance des études psychiques ».

La Société Anglaise des Recherches Psychiques a déjà ajouté 500 dollars à cette donation, et le Dr James H. Hyslop invite toutes les personnes fortunées et de bonne volonté à y contribuer par d'autres souscriptions.

Comme on peut voir, la donation à la Harvard University a eu, aux États-Unis, un résultat moral semblable à celui qu'a obtenu en France le don fait par Mlle Juliette de Reinach à l'Académie des Sciences, pour l'institution du Prix Fanny Emden.



Société Universelle d'Études Psychiques

LES CONFÉRENCES DE VESME ET DURVILLE

Le 10 février, M. C. DE VESME a fait une deuxième conférence sur « Les chevaux pensants d'Elberfeld », en présentant quelques documents inédits sur cette question et en montrant, par des projections lumineuses, 35 photographies environ que M. Karl Krall avait bien voulu lui envoyer et dont une bonne partie se rapportent aux méthodes scientifiques par lesquelles on est parvenu à éliminer l'hypothèse des mouvements et murmures inconscients pour expliquer les réponses données par les chevaux.

Le 24 février, M. le Dr GASTON DURVILLE a fait à la S. U. E. P. une conférence sur « La recherche systématique de la suggestibilité chez les gens sains et chez les malades ». Il présenta spécialement un nouvel appareil de mesure de la suggestibilité, qu'il vient d'imaginer et qu'il a appelé *suggestomètre*. Il s'agit en somme d'un dynanomètre gradué de façon à enregistrer la force déployée par un sujet *avant* toute suggestion, et *après* une suggestion tendant à lui faire donner un effort supérieur, ou inférieur à celui qu'on avait d'abord enregistré. La minute est prise comme unité de mesure du temps que doit durer la suggestion. Il est évident que la *durée* de la suggestion n'est pas le seul élément dont on peut tenir compte pour juger de la force de celle-ci : il faudrait employer les mêmes paroles, prononcées sur le même ton, pour tous les sujets ; et encore, certaines paroles qui n'ont pas prise sur un individu peuvent l'avoir sur un autre et vice-versa. Mais enfin, l'appareil que nous propose le Dr Durville, entre les mains d'un psychologue intelligent ne constitue pas moins un auxiliaire précieux pour la mesure de la suggestibilité, que d'autres appareils existant se bornaient à constater.

Après sa conférence, le Dr Durville passa à la démonstration pratique de son « suggestomètre » sur quelques-uns des assistants qui voulurent bien s'y prêter : les résultats furent très probants, bien ques les circonstances ne fussent pas favorables, les esprits des assistants ayant été mis en garde contre les effets de la suggestion par les explications fournies par le conférencier même sur le fonctionnement de son nouvel appareil.

MEMBRES SOUSCRIPTEURS POUR 1912

	Liste précédente	488 frs.
63.	Mr L. E. Odell (Buenos-Ayres)	8 »
	Total	496 frs.

POUR 1913

	Liste précédente	536 frs.
68.	M. Gustave Nordin (Paris)	8 »
69.	Mme B. Cornély (Paris)	8 »
70.	Mr. Louis Chevreuil (Paris)	8 »
71.	Mr L. E. Odell (Buenos-Ayres)	8 »
72.	Mr Edmond Duchâtel (Paris)	8 »
	Total	576 frs.



Le Gérant : JOSEPH MATRAT

INPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. FORTIN *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, Paris.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

23ᵉ Année | Mars 1913 | N° 3

UN CLAIRVOYANT

Paris, le 4 mars 1913.

Après une premièie vaine tentative de trouver à son Hôtel l'un des hommes les plus extraordinaires de ce temps, j'y suis revenu ce soir, vers 7 heures.

Le professeur REESE avait entre temps reçu la lettre l'introduction de mon ami et m'attendait.

Nous allâmes immédiatement dans sa chambre, où une petite conversation me mit en rapport avec lui ; il me demanda qui j'étais, de quoi je m'occupais, etc. Nous nous rencontrions pour la première fois, car je n'avais appris sa présence à Paris que ce matin.

M. Reese, né à Breslau, mais établi aux États-Unis, âgé de soixante-douze ans, est un homme trapu. Ses épaules supportent un grand crâne dont le front est très développé. Ses yeux brillent, et son esprit vif, son élasticité dans sa marche et ses mouvements le font paraître beaucoup plus jeune.

Le don de clairvoyance de cet intéressant Américain se manifesta dès l'âge de six ans, et ne l'a jamais trahi, comme il le dit-lui-même.

Sa puissance intuitive de vision a beaucoup aidé Rockefeller à découvrir les sources du pétrole, facteurs si importants de la fortune de Rockefeller.

Depuis une douzaine d'années Édison se sert du don de clairvoyance de M. Reese, et les savants les plus renommés de l'autre côté de l'Océan lui ont consacré des articles élogieux dans la presse. M. Reese, qui se trouve dans une bonne situation financière, me faisait remarquer que jamais il n'avait exploité ce don soit pour faire de l'argent, soit au point de vue professiounel.

A ma question : pourquoi il ne s'était jamais mis à la disposition des savants d'Europe, il me donna cette réponse peu flatteuse pour eux : que fonctions et titres n'équivalaient pas à l'intelligence réelle, qu'il avait à accomplir d'autres tâches que de réfuter des objections saugrenues ou de se fâcher du manque de courage ou de force de caractère qu'on rencontre malheureusement si souvent chez les savants en Europe.

L'intéressant Américain, qui était très pressé, commença tout de suite ses expériences.

« Avez-vous par hasard sur vous une lettre qui vous soit adressée ? » me demanda-t-il. Après ma réponse affirmative, je lui donnai, selon son désir, une enveloppe écrite, dont il fit immédiatement 5 morceaux avec mon canif.

Lui. — Dans quel mois êtes-vous né ?

Réponse. — Au mois de Mai.

Lui. — Maintenant, mettez sur un de ces morceaux le prénom de votre mère ; sur les autres morceaux mettez 4 questions et pliez ces papiers. — En attendant je quitte la chambre et n'y rentrerai que lorsque vous aurez fini.

M. Reese se rendit alors par une antichambre qui séparait du couloir la chambre où j'étais, à l'extrémité du couloir. Nous étions séparés par deux portes fermées, il n'y avait que moi dans la chambre.

J'écrivis le nom de ma mère « *Meta* » sur le 1ᵉʳ bout de papier ;

Sur le 2ᵉ : « Quand irez-vous en Allemagne ?

Sur le 3ᵉ : « L'ouvrage auquel je travaille actuellement aura-t-il du succès ?

Le 4ᵉ morceau de papier contenait une question tout à fait personnelle, que je passe sous silence ;

La 5ᵉ question était : « Comment s'appelle mon fils aîné ? »

Tous les bouts de papier furent pliés comme on plie des lettres et étaient devant moi quand M. Reese rentra. Il me demanda de les mêler.

Il prit ensuite au hasard un des petits billets, le fit flamber avec une allumette devant moi, sans l'avoir ouvert, tandis que je mettais trois des billets dans trois poches différentes de mon gilet, comme il me le demanda, et le dernier morceau dans ma main droite.

Après avoir fait avec un crayon deux colonnes d'hiéroglyphes hébraïques (de droite à gauche)

sur une carte postale qui, par hasard, était sur la table, il me demanda de biffer une lettre dans chaque colonne et de faire la même chose avant la seconde réponse.

Après avoir fini ce procédé cabalistique, il mit mon poing droit, dans lequel se trouvait le papier plié, sur son front et écrivit en même temps : « *Je serai en Allemagne le* 16 *du mois de mars.* »

Cette réponse à la deuxième question, prouvait qu'il avait bien saisi son contenu, comme on constata en ouvrant la lettre. Ensuite il écrivit, sans me toucher et sans que j'eusse sorti un autre de ces papiers de mon gilet : « *Le livre aura plus de succès que vous n'espérez* ».

Mon étonnement s'accrut lorsqu'il lut aisément la question personnelle (sur le quatrième des papiers) consistant en 10 mots ; il le fit sans aucun effort, comme quelqu'un qui lit une phrase dans un livre. Ensuite il discuta sur le contenu de la lettre en question, donna des conseils et ne put continuer à répondre à la 5e question, parce que quelqu'un vint nous interrompre.

En se levant il me dit : « *Votre mère s'appelait* « Meta », *ceci n'était pas difficile à voir.* — Comme je le constatai plus tard, le papier que M. Reese avait brûlé était celui qui contenait ce nom.

En me faisant remarquer que ce travail fatiguait son cerveau, il prit congé.

Tout ce que je viens de vous raconter, à part le procédé cabalistique, qui peut-être n'avait aucune utilité et n'était qu'un petit « effet », apprécié par les Américains — se déroulait si vite et si facilement, sur un ton de conversation, que je ne me rendais pas compte de l'importance des expériences pendant ma visite.

A 7 1/2 déjà je rentrai à l'hôtel. Les expériences donc n'avaient duré qu'un quart d'heure.

D'après ce que je viens de vous raconter, il est absolument impossible que M. Reese ait pu prendre connaissance du contenu des lettres par des trucs, ou des manipulations d'escamotage, ou même par les organes des sens connus.

Il ne peut s'agir ici de lecture de pensée, car j'ignorais moi-même dans lequel des 4 morceaux de papier se trouvait la question. De plus, Mr. Reese prononça mal un mot étranger en lisant la 4e question ; ou c'était une faute de lecture, ou une connaissance insuffisante de la langue allemande. Il me fallut corriger le mot, afin que la phrase eût un sens. Du reste ce fut la seule correction que j'eus l'occasion de faire.

D'après les faits mentionnés ci-dessus, il est prouvé qu'il s'agit de la lecture des mots écrits dans une lettre fermée, et le procédé n'est pas celui qui consiste à lire dans la pensée d'un autre.

Il est évident qu'il s'agit ici d'une reconnaissance intuitive de mots (et d'objets), c'est-à-dire d'une clairvoyance à distance, — sans recourir à l'aide d'un organe des sens connus. Considérant que le compte rendu ci-dessus représente un exemple petit, mais caractéristique des actes de ce génie clairvoyant, confirmés sans exception par toutes les personnes qui ont été en contact avec lui, et qu'une centaine d'expériences réussies ne peuvent prouver davantage que quatre bien choisies, on a bien le droit de considérer le compte rendu d'une telle séance comme un exemple prouvant l'existence des forces inconnues occultes et mentales qui sommeillent en nous.

En raison de l'importance de ces faits, qui renversent les théories sur la compréhension purement mécanique des actes psychiques, il s'ensuit que la base de notre théorie des organes des sens doit être soumise à une révision.

POST-SCRIPTUM

Après l'envoi du compte rendu ci-dessus j'appris encore quelques faits concernant le pouvoir divinatoire du Professeur Reese.

Cinq Messieurs, connus de l'auteur, du monde des savants, fonctionnaires et industriels, ont fait des expériences avec ce clairvoyant, l'un indépendamment de l'autre, à différentes époques et en différents lieux, et toujours avec plein succès.

Il s'agissait toujours de lire et de répondre des phrases de la manière décrite ci-dessus, ainsi que de comprendre des noms propres, qui étaient en rapport avec l'expérimentateur respectif.

Dans la divination ou l'écriture des noms, il y avait quelquefois des erreurs de lettres qui, tout en n'altérant point la signification de la phrase, doivent être attribuées à l'ignorance de la langue française de Reese ; les fautes provenaient de ce qu'il prononçait le français à la manière particulière des Anglais. Dans un cas, pour induire Reese en erreur, on avait écrit une question en français et on l'avait mêlée à neuf autres papiers écrits en anglais. Dans ce cas Reese écrivit les lettres françaises conformément à sa conception mentale, c'est-à-dire conformément à l'imagination visuelle des lettres.

Dans d'autres cas, il indiquait en chiffres exacts le contenu des porte-monnaie qui se trouvaient dans la poche de certaines personnes et qu'aucun des assistants ne connaissait.

En Amérique il a été consulté pour découvrir les crimes avec un succès extraordinaire (surtout pour des vols).

Mais il semble qu'il mette surtout sa disposition divinatoire au service des grands indus-

triels, afin de découvrir les trésors de la terre et qu'il s'y intéresse financièrement.

Les faits mentionnés ci-dessus donnent la preuve que ce n'est pas une lecture de pensée mais une reconnaissance directe des phrases écrites ou des objets cachés.

Normalement, dans sa vie de tous les jours, M. Reese ne paraît pas être clairvoyant ; il lui faut plutôt une « mise » psychique spéciale, qu'il peut cependant produire en tous temps par une tension de volonté. Du scepticisme malveillant et de la résistance inconsciente de la part des assistants le fatiguent surtout.

Il semble qu'il doive se mettre en rapport avec son expérimentateur, pour cela il lui faut à peu près 5 à 10 minutes.

La présence d'autres personnes pendant les expériences semble avoir une influence nuisible ; pour cette raison il préfère être seul avec l'observateur.

Dès que son état de lucidité commence, son visage, ainsi que son crâne chauve, commencent à rougir, ses yeux sortent de la tête, il commence à trembler et il semble que son corps soit sous l'influence d'une tension psychique extraordinaire.

Lui-même décrit son état comme suit : « J'ai l'impression d'une porte généralement fermée qui s'ouvrirait dans mon front ».

En écrivant les réponses, il a l'air d'un médium qui écrit automatiquement.

L'écriture est saccadée et contient des fautes. Tous les symptômes font croire que son travail clairvoyant est toujours accompagné d'une forte émotion du système nerveux.

Dr A. von Schrenck Notzing.

---

30 Mars 1913.

Cher Monsieur de Vesme,

J'ai l'honneur de vous adresser le résumé de mon expérience avec le professeur Reese, conformément à la demande que vous avez bien voulu m'en faire.

J'ai rencontré M. Reese chez Mme B., dans les premiers jours du mois de mars. Il avait été présenté par M. le Dr de Schrenck Notzing. M. Reese ne me connaissait pas, selon toute probabilité.

Sur son invitation j'ai écrit sept mentions sur sept carrés de papier : ces carrés avaient été déchirés par le Professeur Reese dans une feuille de papier à lettre ordinaire de deuil, prise par moi sur le bureau de Mme B. Pendant que j'écrivais M. Reese s'est retiré dans une pièce éloignée d'environ 5 à 6 mètres de celle ou je me trouvais. Les portes étant ouvertes, il pouvait me voir, mais il ne pouvait certainement pas apercevoir mon écriture. J'ajouterai qu'il causait avec diverses personnes.

Il m'avait recommandé d'écrire les nom et prénoms de ma mère, le nom d'un de mes anciens professeurs, et cinq questions à mon choix. J'ai donc écrit :

1o *Marie Agélie Mougenot* ;
2o *Evelin* ;
3o *Trouverai-je un éditeur pour mon roman* ?
4o *Mes livres de criminologie réussiront-ils* ?
5o *Quel est mon plus grand défaut* ?
6o *Tel événement que je souhaite se réalisera-t-il?*
7o *Reviendrai-je habiter ma maison avant d'être mis à la retraite* ?

Ces questions ont été posées en anglais, M. Reese ne parlant pas le Français. J'aurais pu en poser de plus intéressantes, mais pris de vert, j'ai écrit les premières qui me soient venues à l'esprit. On verra qu'il n'a pas été répondu aux questions 4 et 5.

J'ai ensuite plié en quatre chaque carré de papier et les ai conservés. M. Reese ne les a pas un seul instant touchés ; il est venu, à mon appel, et m'a fait placer une question dans chaque poche latérale de mon pantalon, une autre dans chaque poche inférieure de mon gilet. J'en ai gardé trois dans la main. Il m'a invité à appuyer un des papiers sur son front, ce que j'ai fait ; sur son invitation j'ai mis ce papier sur ma chaise et me suis assis dessus.

J'avais donc deux questions, une dans chaque main. M. Reese m'a prié de les serrer fortement et de tendre les muscles du bras, puis il m'a fait appuyer le carré de papier tenu dans la main droite sur son front, après quoi j'ai refermé la main, en serrant toujours le papier.

Il a pris alors un crayon et a écrit sur un bloc-notes appartenant à Mme B., deux lignes de signes qui ne me paraissent appartenir à aucun alphabet. Il en a rayé six et m'en a fait rayer six. Il a ensuite écrit en anglais :

« *Vous trouverez un éditeur d'ici* 88 *jours. Cette affaire vous a causé beaucoup de tracas, mais tout ira bien de ce côté.* »

J'ai sur son invitation ouvert le carré de papier que je tenais de la main droite. C'était la question no 3. La réponse est claire et précise. Je dois dire cependant que cette affaire ne m'a point préoccupé.

M. Reese m'a ensuite dit quelques mots très rapidement. Il parlait allemand et anglais à la

fois et je n'ai pas compris ce qu'il me disait. Je le lui ai dit ; il m'a fait alors écrire :

« *Under no circumstances* » et a ajouté : « A. Will Robinson » (Sous aucun prétexte. A. Will Robinson).

Je ne vois pas à quoi cette phrase peut se référer. Ces noms et prénoms ne me sont pas connus.

Il a repris ensuite le bloc-notes et a écrit, fort vite :

« *L'événement que vous souhaitez se réalisera sûrement. Vous irez habiter votre maison plus tôt que vous ne le croyez. Vous aurez votre retraite* ».

La réponse aux questions 6 et 7 est donnée nettement dans ces phrases. On remarquera cependant que la question 7 était complexe : M. Reese a répondu séparément aux deux termes: J'irai habiter ma maison. Je serai mis à la retraite. Mais il n'a pas répondu au terme *avant* qui liait les deux autres.

Il a écrit ensuite :

« *Votre mère, Evelin, a eu quatre enfants, dont vous êtes l'aîné. Vers l'âge de* 23 (*ou* 25?) *ans vous avez gagné votre vie d'une manière indépendante. Vous avez assez bien réussi, mais vos ennemis croissent et essayent de vous jeter bas,* écrivez bas (put yo down, write down) — *mais vous réussirez et arriverez à un siège d'honneur* ».

Il m'a demandé ensuite combien ma mère avait eu d'enfants, et si j'étais l'aîné. — « Je suis l'aîné, ma mère a eu quatre enfants », ai-je répondu Il m'a fait lire alors ce qu'il venait d'écrire. Au mot « *Evelin* » il s'est dressé, et m'a fait mettre à la place de ce mot, ceux de *Marie Angéline.* Il a repris le crayon et a écrit au bas de la page « *Marie Engeline* ».

Je lui ai dit que c'était à peu près exact, que ma mère s'appelait *Marie-Agélie.*

Nous avons échangé quelques propos, M. Reese me demandant si l'expérience m'avait intéressé. Au moment où je me suis levé pour rejoindre mes amis, il a écrit brusquement « *Mougonot* », ce qui est évidemment la reproduction avec une légère erreur de « *Mougenot* ».

Comme on le voit, l'expérience a été fort intéressante. M. Reese n'a pas touché les carrés de papier qui n'ont pas quitté mes mains ou mes poches. Mes facultés d'observation étaient actives et mon attention soutenue. Je n'étais pas hypnotisé — je ne suis d'ailleurs pas hypnotisable — et M. Reese, loin d'affecter un air affairé ou concentré, fumait un cigare.

Les observations que comporte cette curieuse expérience sont les suivantes :

Il ne paraît pas y avoir de transmission de pensée. En effet, l'erreur sur les prénoms de ma mère est démonstrative à cet égard. Jamais je n'aurais transmis Evelin comme prénom de ma mère, cette idée n'existait pas chez moi, qui savais les véritables prénoms.

Il y a donc, dans cette erreur, l'indication d'une perception directe de l'écriture, et de l'interprétation faite par le sujet. Evelin, nom de mon excellent maître feu M. Evelin, le philosophe, est un prénom féminin en anglais (Eveline).

Une autre erreur légère, due, selon l'apparence, à une interprétation consciente ou subconsciente, est celle d'*Angéline* ou *Engeline* pour *Agélie.* Ce prénom mythologique est rare, et il est caractéristique de l'époque et du lieu de naissance de ma mère (1824, Saint-Pierre, Martinique, Antilles) ; *Angeline* est une approximation plus usuelle. J'ai souvent observé ces erreurs interprétatives curieuses, qui éclairent singulièrement les formes de l'intention ; par exemple le nom familier « *maman Tine* » était traduit par « *Clémentine* » ; « *Mariaco* », par « *Marianne* ».

Interrogé par moi, M. Reese m'a expliqué qu'il ne se rendait pas compte de ce qu'il faisait : qu'il était poussé à écrire ou à dire ce qu'il écrivait ou disait. Son expérience révèle donc de l'automatisme, à forme d'impulsions motrices. L'impulsion chez lui n'est pas absolument inconsciente ni irrésistible. L'expression des opérations qui se font en dehors de sa conscience personnelle n'exclut pas l'activité de celle-ci.

Un dernier point est à signaler. Dans sa dernière réponse on lit « put you down, write down ». On y trouve la confirmation d'une observation déjà faite, notamment par Mme Verrall sur son écriture automatique. La personnalité — quelle qu'elle soit, — qui se développe à côté de la consciente normale, traite comme une tierce personne l'organisme du sujet. En effet, *down* est très mal écrit la première fois, et les mots « écrivez *bas* (write *down*) sont une correction du mot illisible, qui se manifeste sous la forme d'une injonction donnée à l'automatiste par la conscience paranormale, dont émane les pensées exprimées par l'écriture.

Voilà, cher Monsieur de Vesme, le récit de mon expérience, qui confirme la grande réputation de M. Reese, et les commentaires qu'elle me suggère.

Votre sincèrement,

J. Maxwell.

Guillaume de Fontenay

LA CHIMICOGRAPHIE

Et la prétendue Photographie du Rayonnement vital

Mémoire sur quelques réactions au contact de la plaque sensible

I. — Historique et considérations générales

Lorsqu'on applique pendant quelque temps une feuille de papier manuscrit ou imprimé contre la face émulsionnée d'une plaque photographique, il peut se faire qu'après développement on trouve sur la plaque une reproduction plus ou moins complète, en négatif ou en positif, des caractères que portait la feuille de papier.

Le fait est connu depuis fort longtemps. M. R. Colson notamment l'a étudié et mentionné dès 1897 dans son ouvrage sur la Plaque Photographique ; et il est si généralement admis par quiconque s'occupe de photographie, que beaucoup de manuels recommandent de ne jamais envelopper les plaques vierges ou impressionnées dans un papier de journal.

Les manuels ont raison de donner ce conseil, parce qu'il est sage. Nous verrons plus loin toutefois que les caractères imprimés, ou même manuscrits, ne se transcrivent pas *toujours* sur les surfaces sensibles avec lesquelles ils entrent en contact.

Au cours de l'année 1908, le fait que je viens de signaler fut remis en lumière d'assez étrange façon. Quelqu'un s'étant avisé d'appliquer contre son front ou son estomac une enveloppe opaque contenant une plaque sensible au contact d'un papier revêtu de caractères, s'étonna grandement de trouver ces caractères transcrits sur la plaque après développement.

De là à crier au miracle ou tout au moins à la grande découverte le pas fut vite franchi et un certain nombre de personnes, après avoir vérifié un phénomène si naturel mais annoncé à grand fracas, s'imaginèrent de bonne foi être éminemment *radio-actives* (c'était un des mots employés) et se crurent la source de toutes sortes de rayons vitaux et merveilleux.

Diverses sociétés magnétiques ou psychiques et même l'Académie des Sciences furent saisies de la question. Quelques membres d'une société de recherches à laquelle j'appartenais m'ayant demandé alors de leur dire ce qu'il fallait penser de ces faits, principalement au point de vue de l'action éventuelle d'un rayonnement vital, je me livrai, durant les derniers mois de 1908, à diverses expériences sommaires en vue de déterminer la cause productrice de ces phénomènes.

Connaissant les travaux antérieurs, et en particulier ceux de Colson, je supposai tout d'abord qu'il s'agissait beaucoup plus probablement d'un effet chimique que d'un rayonnement vital ; et la vérification de mon hypothèse était relativement simple. En effet, je soumis des enveloppes opaques contenant le dispositif papier-cliché contre plaque sensible, je soumis, dis-je, deux enveloppes semblables, l'une à l'action de mon front et l'autre à l'action d'un récipient plein d'eau à 40° environ. Au développement, les plaques étaient semblablement impressionnées. Donc aucune vitalité n'était nécessaire à la réussite de l'expérience. C'était un premier point acquis.

D'autre part, l'action chimique était très probable du fait que je ne pouvais obtenir de transcription que lorsque j'appliquais le papier manuscrit au contact de l'émulsion. Si au contraire, je plaçais le texte au contact du dos de la plaque, le développement de celle-ci ne me donnait rien.

Il est à noter que les partisans de la « Radio-activité » prétendaient alors obtenir des transcriptions, même en appliquant le texte contre le dos de la plaque. Toutefois ils n'ont pas pu y parvenir devant moi avec des papiers dépourvus de phosphorescence et dans des conditions de nature à éviter que la transcription eût lieu *par transparence*, sous l'action par exemple des rayons lumineux provenant de la lanterne du laboratoire.

Le résultat de ces très brèves expériences fut consigné dans une note qui, présentée à l'Académie des Sciences en mon nom par M. d'Arsonval, se trouve insérée aux Comptes-rendus de 1909 (11 janvier) page 112-115. Elle a paru également au Bulletin de la Société française de Photographie pour 1909, pages 91-95 et dans plusieurs autres publications. Je faisais observer à la fin que je n'avais pu obtenir de transcriptions ni par le dos de la plaque ni en employant des textes imprimés ; ce qui était alors parfaitement exact.

Cette note souleva une grande indignation ches les partisans de la « Radio-activité » humaine et des « Rayons vitaux ». Il fallut polémiser dans les revues ouvertes ; et même, paraît-il, une réfutation complète de mon travail fut adressée à l'Académie des Sciences. Mais l'Académie n'ayant pas inséré cette réfutation dans ses Comptes-rendus, je n'en ai eu connaissance que par les entre-filets de quelques journaux quotidiens.

Si les objections qui me furent adressées alors étaient peu fondées et même parfois tout à fait déraisonnables ; si la question *cause du phénomène* était résolue, il n'en est pas moins vrai que le comment ? de ce phénomène demeurait assez obscur.

En effet, ainsi que je l'avais signalé dans ma note : 1° Je n'avais pas obtenu la transcription des caractères imprimés, alors que d'autres expérimentateurs l'avaient obtenue ;

2° La transcription des caractères manuscrits se faisait tantôt en négatif (traits clairs sur fond noir) tantôt en positif (traits noirs sur fond clair) et cela non seulement sur des plaques successives et avec des papiers-clichés différents, mais même sur une plaque donnée, avec le même papier.

Sans doute la théorie si mal connue du renversement de l'image photographique pouvait être invoquée. Néanmoins la question méritait d'être reprise. Elle le fut, avec beaucoup de talent et de conscience, par M. le Dr Breton qui vient de publier le résultat de ses recherches.

Ils sont, dans leur ensemble, très analogues à ceux que j'ai obtenus moi-même autrefois. Le Dr Breton a fait usage comme moi de sources de chaleur artificielles dont il comparait les effets à ceux de la chaleur naturelle de l'organisme ; et comme je l'avais fait, il est arrivé, par l'un et l'autre de ces moyens, à des documents tout à fait comparables entre eux. Il a fait agir aussi des courants continus de faible intensité qui lui ont fourni des résultats sensibles. Mais sur deux points en particulier les constatations de M. le Dr Breton s'écartent des miennes ;

1° Ses transcriptions se sont toujours produites *en négatif* ;

2° Il a parfois obtenu des transcriptions à travers le support de la couche sensible.

Le premier de ces points n'a pas beaucoup d'importance et l'on verra par la suite de cette étude qu'il peut être l'effet d'un simple hasard.

Quant au second point, il est capital. Je voudrais pouvoir admettre que dans ces expériences aucune erreur de technique n'est venue fausser les opérations ; car alors nous nous trouverions en présence de phénomènes d'un ordre tout différent et dont l'étude méthodique pourrait nous conduire à des résultats bien neufs (1) ; mais je suis obligé d'avouer que, pour mon compte, je n'ai jamais rien pu obtenir de semblable jusqu'à présent.

C'est donc tout particulièrement d'actions de contact et d'actions chimiques sur les émulsions sensibles qu'il sera question au cours de cette étude.

II. — Complexité de la question

Il ne m'est pas venu un seul instant à la pensée de résoudre dans sa généralité la question qui fait le sujet de ce travail. On le comprendra de reste si l'on veut réfléchir à la complexité du problème. Ni les papiers, ni leurs encollages, ni les encres à écrire, ni les encres typographiques, lithographiques et autres, ni même les émulsions de nos plaques ne sont des substances chimiquement pures, de composition définie et constante. Leurs réactions réciproques sont subordonnées à un nombre de combinaisons que l'on peut considérer comme infini. De combien de manières ne peut-on pas en outre faire varier la durée de l'application du papier contre la couche sensible, la température à laquelle sera soumis le dispositif, la pression que l'on exercera sur les surfaces, la nature et l'énergie du révélateur, la durée du développement ?

Je n'ai voulu et pu envisager qu'un très petit nombre de cas particuliers qui m'ont semblé — peut-être à tort — devoir être plus spécialement intéressants. Les quelques tentatives de généralisation que l'on pourrait trouver dans ce travail devront donc être accueillies avec autant de prudence que j'en mets à les énoncer.

Parmi les facteurs primordiaux que nous aurons à envisager dans cette étude, il faut compter : les couches sensibles, les papiers avec leurs colorants et leurs encollages, les encres diverses déposées à la surface des papiers.

---

1. Sans toutefois que l'on puisse en tirer de conclusion en faveur d'une radio-activité humaine, puisque le Dr BRETON a obtenu ces transcriptions tout aussi bien à l'étuve qu'au moyen de la chaleur organique.

III. — Les couches sensibles

Je n'ai expérimenté qu'avec un nombre assez restreint de marques : Lumière étiquette bleue, vitroses Lumière, Jougla étiquette verte, Grieshaber étiquette mauve. Je les ai utilisées soit complètement vierges, soit exposées d'abord au grand jour, soit sursenbilisées par un voile systématique. Dans ce dernier cas j'ai fait usage parfois du voile ultérieur mais plus habituellement du voile préalable. Ultérieur ou préalable je me suis efforcé de donner toujours le même voile. Il consistait à exposer la couche sensible pendant sept secondes à la lumière d'une lampe à essence Pigeon située à une distance de 3 m. La lampe était baissée de façon que la flamme eût une hauteur approximative de 2 cm. Lorsque j'opérais dans le laboratoire obscur, faute de place je donnais trois secondes (battues au métronome) à la distance de 2 m. Ce dernier voile pouvait être théoriquement un peu plus faible que l'autre, mais dans la pratique ils avaient la même valeur. D'ailleurs les plaques ou vitroses destinées à des expériences comparatives étaient toujours, bien entendu, voilées ensemble, dans le même châssis-presse. Plus souvent encore les comparaisons se faisaient au moyen d'une seule plaque ou d'une seule vitrose que je coupais au diamant ou d'un coup de ciseaux. Les deux moitiés étaient ensuite développées ensemble et subissaient la même fortune jusqu'à la fin du séchage.

Comme révélateurs j'ai employé, suivant les cas, le diamidophénol en liqueur neutre, légèrement acidifiée ou franchement acide ; l'hydroquinone-carbonate de soude et l'hydroquinone-formol.

IV. — Les papiers

Le papier de chiffons est théoriquement de la cellulose presque pure ; mais dans la pratique — et je parle surtout des papiers modernes — nous nous trouvons en présence d'un feutrage des ingrédients les plus divers.

En dehors de sa composition propre, il est rare qu'il ne retienne pas du chlore (à la suite du blanchiment) ou des sulfites alcalins (au moyen desquels on s'est efforcé d'éliminer le chlore). Les papiers colorés contiennent en outre des sels métalliques, bleu de Prusse, chromate de plomb, etc.... sans parler des extraits de Campêche, de bois de Lima et de toute la palette des colorants dérivés de la houille. Voilà pour la pâte même du papier. Mais il y a presque toujours en outre l'encollage.

Le papier est encollé soit dans la masse, au cours de sa fabrication, soit en surface, quand il est terminé. Le nombre des substances employées à l'encollage est assez considérable : Fécule, gélatine, colle-forte, arrow-root, dextrine, alun, savons résineux divers.

Enfin certains papiers, dits pour cela *papiers couchés*, reçoivent, en sus de l'encollage habituel, une *couche* agglutinée de substance très blanche (de sulfate de baryte, par exemple), qui prend plus régulièrement l'encre des clichés à pointillé de simili-gravure. Ce sont encore de nouvelles substances qui viennent s'ajouter à celles que nous connaissons déjà.

V. — Les encres

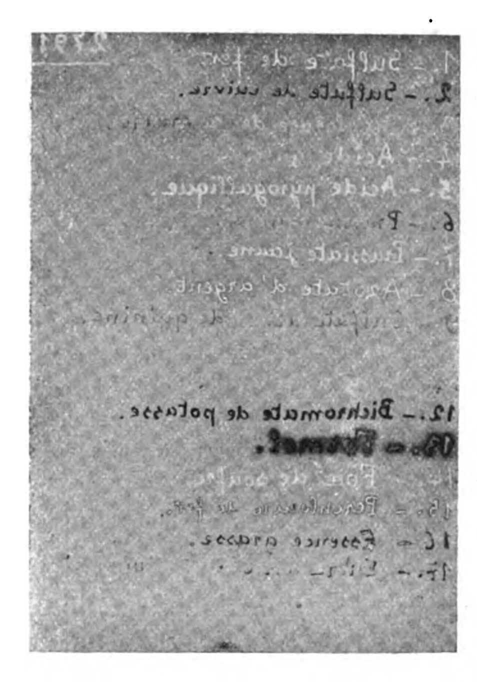
Cependant la complexité des papiers est bien peu de chose quand on la compare à celle des encres. Je n'énumérerai pas le quart des substances que peuvent contenir nos encriers. On trouvera d'utiles renseignements à cet égard dans l'ouvrage de M. A. M. Villon sur la Fabrication des Encres ; il ne sera pas malaisé de relever en quelques pages une centaine de produits employés dans cette industrie. Parmi les plus importants ou les plus caractéristiques, je citerai seulement la noix de galle, le tannin, les acides acétique, tartrique, gallique, pyrogallique, vanadique, molybdique, le sucre, l'alun, l'ammoniaque, la glycérine, le sulfate de fer, le bichlorure de mercure, le sulfate de cuivre, la térébenthine, la tournure de fer, l'encre de Chine, le noir de fumée, le perchlorure de fer, le bichromate de potasse, la potasse caustique, l'acétate de manganèse, le chlorure de cobalt, le peroxyde de manganèse, etc., etc. Il est superflu de faire observer que nombre de ces corps ont une action très marquée non seulement sur la fibre et les substances ajoutées à la fibre des papiers mais aussi sur le gélatino-bromure d'argent.

Les encres typographiques et similaires ont peut-être une composition plus uniforme, du moins les encres noires. Elles consistent en somme en noir de fumée, noir animal, etc... délayés dans un vernis ou une huile cuite qui, pour les encres de luxe, est en général de l'huile de lin réduite à l'état de vernis par une savante cuisson, et qui, pour les encres inférieures, n'est plus qu'un mélange assez mal défini d'huiles minérales à bon marché. Toutefois les encres typographiques elles-mêmes contiennent fréquemment de la litharge, du chlorure de cuivre, de l'acide oxalique, du savon de potasse, diverses résines, du bitume de Judée, du bleu de Prusse (même les encres noires) du salpêtre, etc... etc.

VI. — Expériences préliminaires

Si l'on écrit directement avec diverses solutions sur la couche sensible d'une plaque photo-

graphique et qu'on la développe ensuite par les moyens ordinaires, on observe sur cette plaque des résultats bien différents suivant la nature des solutions employées. Le cliché 2791 nous en montre quelques-uns. On y voit que plusieurs



N° 2791.

substances, comme les acides gallique et pyrogallique, le prussiate jaune de potasse, l'azotate d'argent et certains vernis s'inscrivent en positif ; que d'autres, comme le sulfate de cuivre et le bichromate de potasse s'inscrivent en négatif ; tandis que d'autres encore, par exemple l'alun de potasse et le sulfate acide de quinine s'inscrivent partiellement en négatif et partiellement en positif selon que la plume a déposé ici ou là une quantité plus ou moins grande du liquide qui le chargeait. Quant au formol, il s'est inscrit presque partout sous forme d'un trait central positif enveloppé d'un liseré négatif et d'une sorte de nébuleuse ou de halo, négatif également.

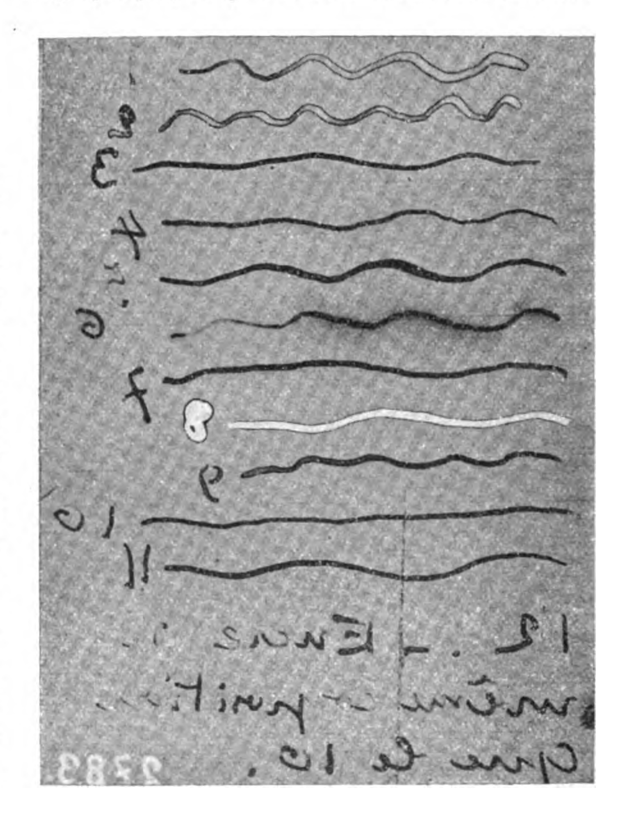
Mais le sens du phénomène est loin d'être constant et entre autres conditions susceptibles de le faire varier, il faut compter le degré de voile de la plaque et aussi la nature du révélateur. Le cliché 2791 a été développé au formol-hydroquinone. Voici un autre cliché développé au diamidophénol acide. Les traits ondulés et numéros 1 et 2 ont été obtenus en écrivant sur la plaque avec du bichlorure de mercure en solution aqueuse concentrée. Tantôt négatifs, tantôt positifs silhouettés de négatif, ils ne ressemblent guère à l'inscription obtenue avec la même substance sur la plaque 2791. Il en est de même de l'inscription n° 8 (cliché 2783) obtenue avec le foie de soufre et qui diffère sensiblement de l'inscription 14 tracée avec le même corps sur le cliché 2791. Mais l'écart le plus marqué peut-être s'est produit pour l'acide gallique, positif en 2791 et franchement négatif en 2783 (inscription n° 7.)

Il serait intéressant de rechercher les causes de telles différences, mais je m'en abstiendrai pour l'instant.

Je ferai observer que j'ai écrit sur les plaques reproduites ci-contre au moyen de plumes d'oie, changées ou soigneusement essuyées avant d'être trempées dans une nouvelle solution. Lorsqu'on emploie des plumes métalliques (ce que j'avais eu le tort de faire en 1908) le phénomène se complique encore davantage. Le liquide qui s'écoule en dernier s'est modifié très souvent par l'attaque du métal et fournit des résultats fort différents des premiers jambages tracés.

VII. — Les transcriptions ou inscriptions indirectes

Au lieu d'écrire directement sur la plaque photographique, on peut écrire avec diverses encres



N° 2783.

ou solutions sur une feuille de papier que l'on applique ensuite plus ou moins longtemps et sous diverses conditions de température et de pression contre la couche sensible. On obtient

alors parfois des transcriptions analogues aux inscriptions précédemment obtenues.

Toutefois le phénomène se complique de nouveau à raison des faits suivants :

1° La solution étudiée peut réagir sur les composants du papier ou son encollage, se transformer en un corps différent et acquérir ainsi des propriétés inverses. Par exemple une dissolution aqueuse de sulfure de potasse, qui s'inscrit en positif comme nous l'avons vu, se transcrit habituellement en négatif, après s'être incorporée au papier ;

2° La solution peut, si elle est volatile, abandonner complètement le papier et par conséquent ne pas du tout se transcrire, après un certain temps. Ce temps est très court pour l'acide acétique. Il est plus prolongé pour le formol;

3° La solution peut être *communicative*. C'est ce qui se produit pour la glycérine, l'eau sucrée et les encres à copier qui, généralement, contiennent de la glycérine ou du sucre. Il faut éviter le plus possible d'employer de telles substances parce que des phénomènes de décalque viennent se superposer aux actions à étudier, et qu'en outre quand on veut séparer le papier du gélatino-bromure il se produit facilement des arrachements de la couche superficielle dudit papier ou de l'émulsion ;

4° Même au cas où aucun de ces phénomènes parasites ne se produirait, la *transcription* peut donner des résultats inverses de *l'inscription*. Voici pourquoi : Le papier a lui-même son action chimique propre, action qui résulte des substances qui sont contenues dans sa trame et dans son encollage. Or cette action chimique du papier peut être, dans telles conditions où l'on opère, inférieure, égale ou supérieure à l'action de l'encre que l'on dépose à sa surface. Soit par exemple une plaque parfaitement pure dont l'échelle d'opacité pour un révélateur donné, s'étendrait de 1 à 20. Je trace sur cette plaque, dans l'obscurité, des figures ou des caractères avec un vernis analogue à ceux qui forment la base des bonnes encres typographiques. Puis je développe jusqu'à ce que le fond de la plaque atteigne une opacité de 2 ou 3, due au voile latent. A ce moment les caractères tracés ont, je suppose, une opacité 10. Maintenant, je vais développper dans les mêmes conditions une plaque semblable contre laquelle j'aurai appliqué une feuille de papier portant des caractères tracés avec le même vernis. Et j'arrêterai quand les caractères auront atteint le même degré 10 d'opacité. Il est facile de comprendre que ce cliché pourra être très différent du premier. En effet nous avons à tenir compte dans le second cas de l'action propre du papier qui a pu agir plus énergiquement que le vernis, ou moins énergiquement, ou encore avec une énergie égale.

S'il a agi moins énergiquement, les caractères se détacheront avec une opacité 10 sur un fond d'opacité 5, par exemple, ou 6 ou 7, peu importe. Nous aurons encore un positif, mais moins contrasté que le premier.

Si le papier a agi juste aussi énergiquement que le vernis, nous n'aurons rien du tout, si ce n'est une plaque uniforme d'opacité 10.

Si le papier a agi plus énergiquement que le vernis, nous aurons des caractères d'opacité 10 se détachant en clair sur un fond d'opacité 12, 14 ou 15, peu importe ; en d'autres termes nous aurons un négatif, et un négatif d'autant plus contrasté que la différence d'action du papier et du vernis étudié aura été plus considérable.

Ces données préliminaires sont indispensables à qui veut comprendre la grande variété des résultats que l'on obtient en expérimentant.

VIII. — Les facteurs de la transcription

Lorsque par sa nature propre et ses qualités chimiques un texte est susceptible, au contact d'une plaque photographique, de se transcrire sur cette plaque, les deux principaux facteurs de cette transcription sont le temps, ou la durée du contact, et la température à laquelle on porte le système.

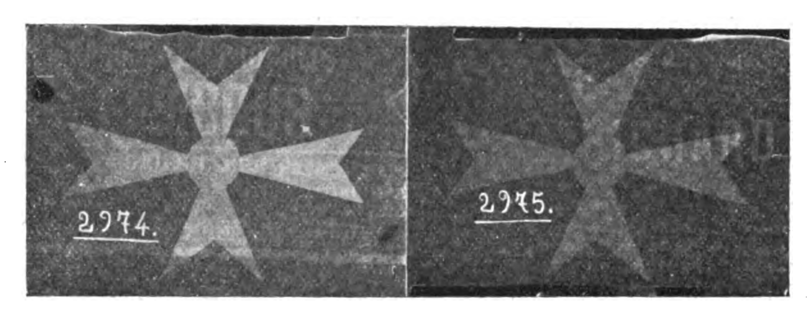
Il convient de mentionner aussi la pression ; mais l'expérience m'a fait voir que son rôle était moins considérable que je ne le supposais. La *pression glissante* agit très efficacement sur nos émulsions et l'on sait combien il est facile notamment de *rayer de noir* une plaque ou un papier au bromure en frottant à sa surface un brunissoir ou une pointe mousse quelconque.

C'est pourquoi j'ai pensé un instant que le relief des caractères imprimés contribuait peut être à les reproduire, par suite d'un supplément de pression en regard desdits caractères ; mais je n'ai pas conservé longtemps cette croyance, car j'ai essayé de reproduire ainsi des caractères en saillie obtenus par gaufrage du papier au timbre sec ; et l'insignifiance des résultats m'a prouvé que je me trompais.

La pression normale, appuyée et non glissante, a peu d'effet, me semble-t-il.

Les clichés 2628 et 2629 fournissent une indication utile à cet égard. 2628 est resté 43 heures au contact d'un papier contre lequel il était maintenu par la seule pression d'une plaque de cuivre de 45 gr. ; 2629 est resté le même temps appliqué contre un papier semblable (coupé dans la même feuille de journal) mais sous la très forte

pression d'une puissante presse à copier. Développement simultané au formol-hydroquinone. Transcriptions équivalentes, ainsi qu'on peut



N° 2974. N° 2975.

le voir. 2628 serait même plutôt un peu meilleur peut-être (1).

Mais si le rôle de la pression simple ne me paraît pas très considérable, il n'en est pas de même des deux autres facteurs : durée du contact et température.

Je n'ai pas besoin de m'appesantir sur la durée du contact. Son rôle est évident et bien connu de tous les expérimentateurs depuis Niepce de Saint-Victor qui, dès 1857, étudiait des phénomènes fort analogues à ceux-ci.

Le facteur température est très important, lui aussi. La température m'a paru agir de deux façons bien différentes :

1° Elle commence par libérer l'eau contenue dans le papier, qui est un corps particulièrement hygroscopique, et même dans la gélatine de la couche sensible. De la sorte elle crée un contact plus intime entre le cliché-papier et l'émulsion et favorise leurs réactions mutuelles : Corpora non agunt nisi soluta ;

2° Ensuite, si l'on continue de chauffer, si l'on pousse l'étuve à 80°, 100° et au-delà, il peut se produire de nouvelles réactions, très différentes des premières et qui leur sont même tout à fait opposées. Ainsi l'on peut comparer la façon dont se sont transcrits divers corps sur les clichés 2775 (quatre heures de contact à haute température) et 2776 (46 heures de contact à la température ordinaire).

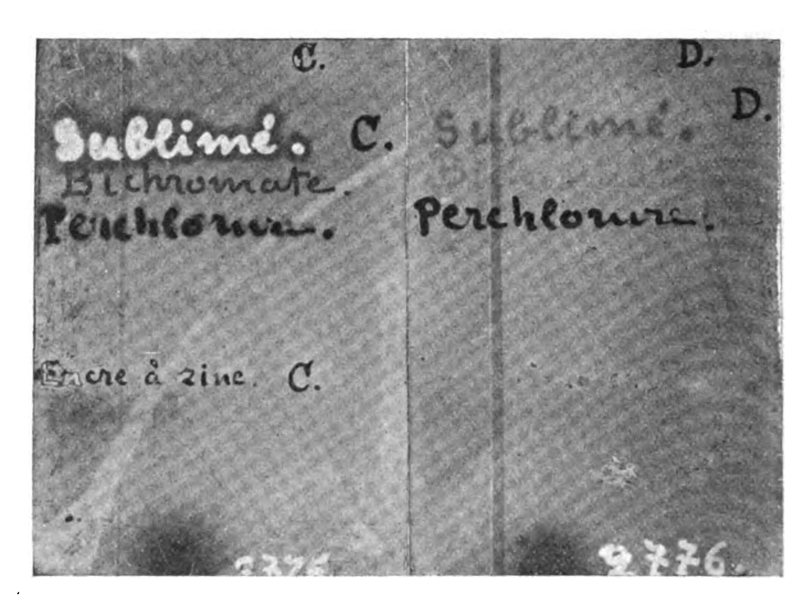
Le renversement du sublimé et le halo dont il s'entoure en 2775 sont des plus caractéristiques.

IX. — La technique des expériences

J'ai employé différentes techniques, selon les besoins de l'expérimentation ;

1° La presse à copier. Lorsque l'on ne tient pas à faire intervenir la température dans une expérience, une bonne presse à copier rend de grands services. Pour éviter toute infiltration lumineuse on peut la disposer dans un coin du laboratoire obscur et la recouvrir d'une étoffe noire épaisse. De plus on presse les plaques ou vitroses en expérience entre plusieurs doubles de papier noir de format supérieur ;

2° Le châssis-presse. J'ai souvent fait usage d'un simple châssis-presse dont je remplaçais la glace par une plaque de métal. Le châssis-presse est commode quand on veut soumettre un dispositif à une température d'étuve plus ou moins élevée ;



N° 2775. N° 2776.

3° Le sachet-enveloppe. On peut aussi envelopper le dispositif en expérience dans quelques doubles de papiers noirs, rouges, etc... Cette technique est médiocre, comme l'a très bien expliqué M. le Dr Breton. Son avantage le plus clair vient de ce que le sachet-enveloppe est très léger (si l'on emploie des vitroses au lieu de pla-

(1) La similigravure n'ayant pas pu rendre convenablement ces deux épreuves, je les ai remplacées par les numéros 2974 et 2975, de dimensions doubles et obtenues de même : 2974 sous la simple pression d'un livre assurant le contact, et 2975 sous la très énergique pression d'une forte presse à copier. Développement simultané après 41 heures de contact. Les clichés sont à peu près équivalents. Ne pas se préoccuper de la croix de Malte qui provient d'un voile systématique donné en vue de recherches différentes.

ques) et peu encombrant. C'est le dispositif qu'utilisent le plus communément les personnes qui, croyant à un rayonnement humain spécial, veulent essayer la force rayonnante de leurs amis et connaissances. Il est évidemment plus pratique de les faire agir sur de tels sachets que sur des châssis-presses ;

4° L'action à nu sur le couvercle d'un bain-marie. — Cette technique est très bonne, à la conditions d'opérer le soir et en lumière inactinique. Un simple fourneau de cuisine muni d'un réservoir à eau d'une quinzaine de litres est parfaitement suffisant. Une fois le foyer éteint et la température de l'eau réglée au degré voulu par l'addition d'eau froide s'il y a lieu, on a, sur le couvercle en cuivre de ce réservoir une température qui reste à peu près constante pendant plusieurs heures.

En de certaines occasions, j'ai employé encore d'autres manuels opératoires. Mais les quatre premiers sont amplement suffisants et je ne parlerai ici que de ceux-là.

X. — Quelques résultats

D'une façon générale, quand on opère soit à la température ordinaire, soit à une température inférieure à 50° ou 60°, avec des papiers blancs ordinaires (papier écolier, papier à lettres vergé, papiers couchés des journaux illustrés, etc.)

A. — La plupart des encres noires du commerce tendent à se transcrire en négatif.

B. — Les encres typographiques de bonne qualité (par exemple celles des publications de luxe) tendent à se transcrire en positif.

C. — La transcription des encres à écrire paraît plus facile que la transcription des encres d'imprimerie.

D. — L'encre d'imprimerie fraîche semble agir plus énergiquement que l'encre ancienne.

E. — Si un papier-cliché est imprimé sur ses deux faces et s'il est couché et de bonne qualité, les seuls caractères qui se transcrivent généralement sont les caractères de la face appliquée directement contre l'émulsion.

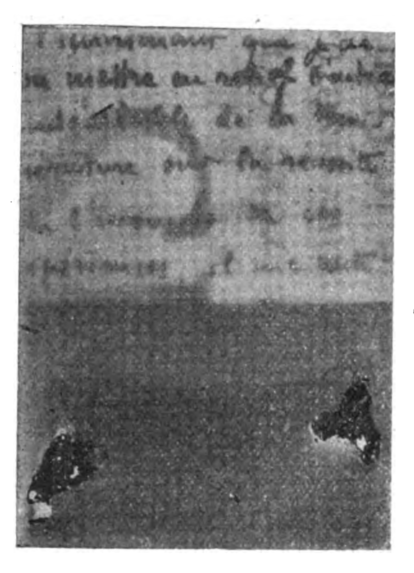
F. — Si le papier est de moindre qualité ou de moindre épaisseur, non couché, etc., les caractères imprimés du verso peuvent aussi se transcrire. Dans ce cas ils viennent fréquemment en positif et ceux du recto (au contact direct de l'émulsion) en négatif.

Je ne m'arrêterai pas aux faits A, ni aux faits de la classe C.

Les premiers sont conformes aux observations de M. Colson et probablement à l'explication qu'il en a donnée. Quant aux faits de la classe C, ce sont purement et simplement des faits et qui n'ont rien de surprenant. Il en est de même des faits D. (1).

Les faits F présentent un caractère paradoxal que j'ai cherché à m'expliquer. Voici, je pense, ce qui se produit :

Les encres typographiques, ainsi que je l'ai dit plus haut, se composent de noir de fumée et d'autres substances réduites en poudre fine, que l'on enrobe et délaie dans un vernis. Or la plupart des vernis que j'ai expérimentés ont une action nettement positive sur la plaque sensible (voir aux clichés 2775 et 2776, surtout au



N° 2606.

2775, l'action de la lettre V et des traits qui la suivent, ainsi que la grande traînée oblique et courbe qui part du coin gauche inférieur. Tout cela a été tracé avec un vernis.)

Si donc l'encre d'impression a été déposée par la presse sur un solide papier couché, elle reste tout entière à la surface et agit par son vernis, donc en positif.

Si elle a été déposée sur un papier mince et perméable, le vernis peut imbiber et traverser le papier en regard des caractères, ne laissant à la surface qu'un résidu de poudres, soit inertes

1. J'ai fait beaucoup d'expériences en employant les pages d'annonces d'une publication mensuelle à laquelle je suis abonné, publication fort bien imprimée et dont les caractères se transcrivaient très régulièrement. Il m'a semblé toutefois que les numéros anciens, du trimestre précédent par exemple, montraient une moindre efficacité. J'ai eu l'idée alors d'essayer des textes relativement anciens, et ayant trouvé dans ma bibliothèque un tome dépareillé du ***Robinson Suisse***, imprimé en 1816, j'en ai utilisé quelques pages à des essais comparatifs. A la température ordinaire, je n'ai pu avoir aucune transcription, avec des poses échelonnées semaine par semaine depuis quarante-huit heures jusqu'à trois mois.

comme le charbon soit susceptibles de fournir une action négative, comme le bleu de Prusse, par exemple. On comprend donc que les caractères imprimés au verso puissent venir en positif, et ceux du recto en négatif.

Bien entendu, ce n'est là qu'une *interprétation* à laquelle je me suis rangé provisoirement. Rien



N° 2967.

n'empêche que l'on en trouve d'autres, meilleures. Les faits seuls importent.

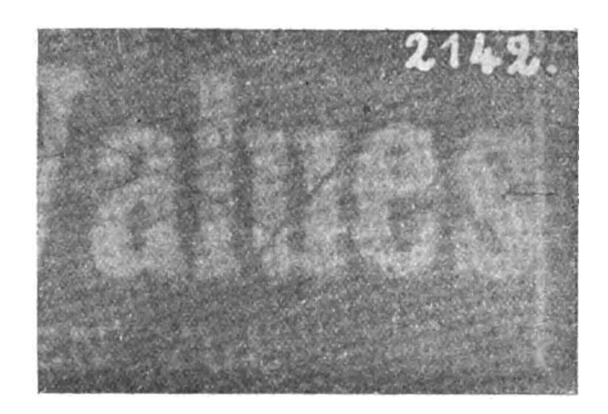
On voudra bien examiner, sur ce point, le cliché 2606, obtenu au contact d'un morceau de journal sur lequel j'avais écrit quelques lignes à l'encre. On remarquera que tous les caractères sans exception (manuscrits ou imprimés) sont venus en noir. La plupart peuvent être lus sans miroir. Ils étaient donc au recto, c'est-à-dire au contact de la couche sensible. Puisqu'ils sont venus en noir sur l'épreuve ils étaient clairs — donc négatifs — sur la plaque.

Deux lettres seulement doivent être lues au miroir. Ce sont les lettres A et U. Elles étaient donc au verso du papier. Mais puisqu'elles sont noires aussi, pourquoi ai-je dit qu'elles étaient venues en positif sur la plaque ? C'est que ces lettres étaient blanches sur le journal. Ce sont les deux premières lettres de la réclame de la maison d'ameublement *Au Bûcheron*, réclame en blanc sur fond noir. Ces lettres blanches étant venues en noir sur l'épreuve, donc en clair sur la plaque, s'y sont bien transcrites, comme je le disais, en positif. Il va sans dire que j'ai conservé les clichés-papiers qui m'ont servi. Il serait facile de les comparer aux résultats que je présente.

Je ne voudrais pas, d'ailleurs, laisser croire que ce phénomène soit général. Je l'ai rencontré plusieurs fois, mais souvent aussi les lettres du verso apparaissent en positif comme celles du recto (1). L'explication alors est toute naturelle ; il est inutile de s'y appesantir.

Un autre phénomène se produit aussi parfois. Les lettres du verso ne se montrent que dans les parties d'image créées par le recto. On en trouvera un exemple, cliché 2142. Au recto du papier (découpé dans un journal) il y avait de grosses lettres de manchette. Les petits caractères du verso n'ont agi d'une manière à peu près perceptible que dans les régions couvertes par ces grosses lettres. Là encore le phénomène peut recevoir diverses interprétations ; mais il me semble assez raisonnable d'admettre que la typographie du verso n'a pu agir que là où les caractères du recto avaient fait franchir à l'émulsion ce ***seuil d'inertie*** qu'ont reconnu tous les théoriciens.

Qu'il me soit permis d'ouvrir ici une parenthèse. Lorsque je parle, en décrivant ces expériences, de l'action des encres ou des différents corps sur la plaque *photographique,* on voit que j'emploie une expression tout-à-fait impropre dans les cas envisagés. Il est habituel et convenu que l'on appelle *photographiques* nos plaques sensibles, au gélatino-bromure d'argent. Mais dans l'espèce elles ne jouent plus aucun rôle photographique, puisque la lumière n'entre pas en jeu. Si l'on voulait être exact et précis, on



N° 2142.

appellerait les plaques employées à ces transcriptions, des plaques *chimicographiques.* Car je n'ai pu constater que de simples actions chimiques dans tous ces phénomènes.

(*La fin au prochain numéro.*)

(1) Voir par exemple le cliché 2967 où l'on peut lire d'abord le texte du recto et aussi, *en miroir*, et également en positif (donc en clair sur la figure) le mot TAKIRIS, désignation d'un produit commercial dont l'annonce se trouvait imprimée au verso du cliché-papier.

ERNEST BOZZANO

DES PHÉNOMÈNES PRÉMONITOIRES

(*Suite, voir le numéro de Septembre* 1912 *et suivants*)

IIIe CATÉGORIE

PRÉMONITIONS D'ÉVÉNEMENTS DIVERS

Sous-Groupe K

PRÉMONITIONS D'ÉVÉNEMENTS IMPORTANTS N'IMPLIQUANT PAS LA MORT (EXTRACTION DE NUMÉROS, MARIAGES, ÉVÉNEMENTS POLITIQUES ET FAITS DIVERS).

Pour donner un éclaircissement au titre de ce sous-groupe, j'ajoute qu'il est réservé aux cas de prémonition n'impliquant pas des morts de personnes, et d'un caractère plus ou moins important (dans le sens heureux comme dans le sens triste) afin de les distinguer des événements ayant une empreinte insignifiante ou banale, qui seront englobés dans le sous-groupe suivant.

J'inaugure cette énumération avec un rapide coup d'œil sur les nombreux cas prémonitoires de numéros gagnants dans les loteries, les jeux de hasard, ou devant sortir dans la conscription militaire, etc. Le thème est intéressant, mais vaste, et ne regarde pas toujours le phénomène prémonitoire, étant en partie susceptible d'explications non transcendantales. Je me bornerai à en citer quelques exemples typiques, en résumant les plus longs.

LXXXIIe et LXXXIIIe CAS. — Ce sont deux exemples bien connus et caractéristiques de numéros sortis à la roulette de Monte-Carlo, rapportés par Mme A. Guillou et M. E. Desbeaux (*Annales des Sciences Psychiques*, 1909, pp. 133 et 215).

Les récits étant fort longs, je les résume, et m'attarderai un peu sur l'une des hypothèses proposées pour leur explication.

M. E. Desbeaux transcrit de son carnet de voyage plusieurs cas de prémonition dont il fut lui-même le héros, à trois reprises différentes, durant les 23 fois où il se rendit à Monte-Carlo.

Le principal caractère des prémonitions consiste dans le fait qu'elles se présentaient à lui sous forme d'intuitions rapides, à l'occasion d'incidents casuels et insignifiants qui lui arrivaient pendant la journée.

En obéissant aux cinq intuitions obtenues, il devina cinq fois le numéro « en plein ». La combinaison des numéros, et la manière dont se succédèrent les gains, se présentent telles à exclure l'hypothèse des « coïncidences fortuites ».

Les intuitions de Mme Guillou sont plus intéressantes encore, parce qu'elles ont une empreinte nettement subconsciente ou médianique.

Elle commence en racontant un épisode dont elle fut témoin, et qui fut la cause déterminante de sa propre phase de lucidité. Elle le décrit ainsi :

«...Me trouvant, par hasard, assise près d'une dame, dont l'air absorbé me frappa, je la vis se lever brusquement, s'approcher de la table voisine, mettre sa pièce sur un numéro qui sortit. Surprise, je l'interrogeai. Elle me répondit textuellement : « Je suis la première étonnée de ce qui m'arrive ; je pensais aux fluctuations du jeu, mais sans avoir l'idée de jouer, car j'avais déjà beaucoup perdu. Quand le croupier lança sa bille, je vis parfaitement le numéro qui vient de sortir ; il semblait me regarder (*sic*) à tel point que je n'ai pu résister au désir de le jouer. »

Mme Guillou se proposa de tenter quelque chose de semblable. Elle alla s'asseoir auprès d'une table de « roulette », concentra sa pensée sur les fluctuations du jeu, et attendit ; mais pour ce jour-là l'attente fut vaine. Cependant, après avoir persévéré durant plusieurs jours, il lui arriva enfin de voir surgir brusquement devant elle le numéro 11.

Ici, la relatrice continue comme il suit :

« Quand sortira-t-il ? » fis-je mentalement. — « A une heure », me fut-il répondu de la même façon. Question et réponse furent très rapides, presque inconscientes. Je regardai le cadran, il était midi 46. Dès que l'aiguille fut sur l'heure indiquée, j'envoyai ma pièce sur le numéro 11, que je gagnai.

Après un aussi heureux début, elle joua pendant cinq jours de suite, en raison d'un seul coup par jour, et, à la suite d'autant d'intuitions prémonitoires, elle gagna toujours.

La percipiente décrit en ces termes l'une de ses prémonitions :

Un soir, avant de m'endormir, l'idée me vint de demander à mon « guide » (pour parler le langage spirite) de me faire voir, durant mon sommeil, deux numéros accolés, devant sortir le lendemain, à ma table habituelle. Je m'éveillai, dans le courant de la nuit, avec les numéros 10-14 nettement dessinés devant mes yeux. Je me rendis de bonne heure au Casino pour guetter la sortie du numéro 10, qui ne tarda guère. Je misai de suite en plein, sur le 14, que je gagnai. »

M. A. Guillou, confirme par ces paroles le récit de sa femme : « Ayant été témoin des faits relatés ci-dessus, j'en garantis la parfaite authenticité. »

A propos des cas rapportés par M. E. Desbeaux, M. Marcel Mangin proposa comme « hypothèse de travail » la suivante :

Nous savons que la force psychique de Home, celle d'Eusapia et de bien d'autres personnes, met en mouvement des objets d'un poids parfois considérable : pourquoi n'émanerait-il pas de M. Desbeaux une force capable d'agir sur la petite boule du jeu de roulette ? » *(Annales des Sciences Psychiques*, 1899, p. 188*)*.

Cette hypothèse n'est pas aussi étrange ou gratuite qu'elle le paraît au premier abord ; et, dans ces derniers temps, les expériences magistrales du Professeur Ochorowicz avec le médium à effets physiques, M[lle] Tomczyk, intervinrent en sa faveur. Ce médium, entre autres choses, prédit un grand nombre de fois les numéros qu'aurait dû marquer la bille d'une « roulette »

A ce sujet le Professeur Ochorowicz observe :

Somme toute, il ne s'agit pas là d'une influence générale de nos désirs sur le hasard, mais bien d'un cas particulier : le médium possède la faculté, extraordinaire, d'une action mécanique à distance. Par son « courant », ou par les mains fluidiques de son corps astral, plus ou moins matérialisées, il peut déplacer un objet qui se trouve au repos ; pourquoi ne pourrait-il pas modifier la direction de celui qui se trouve en mouvement ? Le premier fait est mille fois vérifié. Le second l'est moins ; mais l'expérience de la pendule arrêtée dans ses oscillations, est là pour prouver au moins la possibilité d'un arrêt. » (*Annales des Sciences Psychiques*, 1909, p. 105).

Le Professeur Ochorowicz voulut aussi interroger à ce propos la personnalité médiumnique soi-disant présente et agissante, et cette dernière répondit :

« Lorsque le mouvement est rapide, je ne peux absolument rien faire, d'abord parce que je ne peux pas arrêter la bille, et ensuite parce que je ne vois pas les numéros. *Je réussis de temps en temps lorsque le mouvement est ralenti.* »

Les limites de ces déclarations suffiraient à maintenir l'hypothèse de M. Mangin à sa juste place aussi ; à condition cependant de ne pas se laisser emporter par l'envie de généraliser.

M. Desbeaux, se rapportant à l'hypothèse en question, objecta qu'il était dénué de toute forme de médiumnité ; mais cette objection n'a pas grand poids, l'expérience enseignant qu'en certaines conditions psycho-physiologiques, toute personne peut momentanément se révéler douée de facultés supernormales ou médiumniques.

LXXXIV[e], LXXXV[e] et LXXXVII[e] Cas. — Si pour les épisodes précédents l'hypothèse *télékinésique* pourrait jusqu'à un certain point se montrer suffisante, l'hypothèse *télesthésique*, au contraire, pourrait être avancée pour ceux de prémonition de numéros dans les tirages au sort exécutés personnellement (comme pour la conscription militaire) ; c'est-à-dire, il pourrait arriver que l'extraction du numéro, au lieu de s'accomplir aveuglément, fût d'une certaine manière guidée par une perception supernormale qui permettrait au sujet de choisir automatiquement le numéro pensé et voulu.

Voici plusieurs cas du genre, que j'emprunte aux *Proceedings of the S. P. R.* (Vol. XI, p. 545), et qui font partie de l'étude de Myers sur la « Conscience Subliminale ».

Le Professeur G. Hulin, de l'Université de Ghent (Belgique), écrit à la date du 13 avril 1894, au Professeur Sidgwick :

Au commencement de l'hiver 1890-1891, un jeune homme nommé Charles Cassel, natif du village de Looten-Hulle (Flandres Orientales), où réside sa famille, annonça deux mois auparavant qu'au tirage au sort pour la conscription militaire, il aurait extrait le numéro 90. Plusieurs personnes entendirent la prédiction, exprimée par lui avec une certitude absolue et répétée devant le Commissaire qui présidait à l'extraction. A la grande stupeur générale, le numéro préannoncé sortit.

J'allai chez le commissaire, dont j'obtins l'attestation suivante :

«...Cette année, le conscrit Charles Cassel, de Looten-Hulle, avant d'extraire son numéro, demanda si le 90 était encore dans l'urne ; comme je lui répondais affirmativement, il s'écria : « C'est là le numéro que je dois tirer ». — Invité à s'exécuter, il tira effectivement le numéro 90 ». (*Signé:* Le commissaire d'arrondissement Jules Van Dooren).

Le Prof. Hulin alla trouver le conscrit, et dit à ce propos ces mots : « Il y a deux mois environ, venant de se coucher, il vit apparaître en l'air, dans un coin de la chambre, quelque chose de volumineux et d'indéfinissable, au milieu duquel se détachait clairement le chiffre 90 en caractères grands comme une main. Il se mit sur son séant, ferma et rouvrit les yeux pour se convaincre qu'il ne rêvait pas, mais l'apparition persista au même endroit, distincte et incontestable. Saisi de frayeur, il se mit à prier.

Simultanément à l'apparition du numéro, il eut l'intuition qu'il l'aurait extrait le jour de tirage au sort, et que ç'aurait été un bon numéro.... Il croit à une intervention surnaturelle...

Je m'adressai de nouveau au commissaire pour lui demander s'il se rappelait d'autres cas de conscrits ayant prédit le numéro qu'ils auraient tiré. A cette époque (1891) il ne se rappelait que le suivant : « En 1886, à Eeclo, le conscrit Ferdinand Masco, natif de ladite ville, déclara avant le tirage qu'il aurait extrait le numéro 112, qu'il tira effectivement ».

L'hiver suivant, il me signala cet autre cas :

« Un incident bizarre et digne de remarque se produisit mercredi dernier au tirage de la milice à Maldeghen. Un conscrit du nom d'Edouard Pamwels, de la commune de Adeghem, s'approchant de l'urne, déclara à haute voix qu'il aurait extrait le numéro 216, qu'il retira en effet. Il y avait dans l'urne 150 numéros environ ; le moins élevé était 45, le plus élevé 223 ».

En février 1894, il me communiqua ce troisième cas :

« Le conscrit Camille Pyfferoen, s'étant approché de l'urne, déclara au commissaire d'avoir rêvé la nuit précédente qu'il tirait le nº 111, et qu'il était convaincu que le sort l'aurait favorisé avec ce numéro. C'est ce qui arriva ! Le commissaire, stupéfait, lui demanda s'il l'avait réellement rêvé, et le conscrit appela son propre père en témoignage ».

Voilà donc les curieux épisodes recueillis par le Professeur Hulin. Myers, en les commentant, se rapproche de l'hypothèse télesthésique rapportée plus haut. Il écrit : « Le parallèle le plus voisin que je puisse trouver pour ces incidents est le cas de Stainton Moses guidé supernormalement à ouvrir un livre à une page donnée. A mon avis, il serait moins incroyable de supposer qu'une sorte de suggestion ait guidé à ce moment l'heureux percipient à tirer un bon numéro (auquel cas il faudrait admettre que ses compagnons moins fortunés étaient guidés de manière à lui réserver le numéro) que de vouloir soutenir qu'une intelligence « finie » ait su prévoir deux mois auparavant la disposition exacte des numéros dans l'urne... (*Proceedings*, vol. XI, p. 547).

LXXXVIIIe Cas. — Ni l'une ni l'autre de ces hypothèses, cependant, ne pourrait être appliquée à tous les incidents du genre ; ainsi, par exemple, elles ne pourraient guère élucider les prémonitions de numéros gagnants dans les tirages de loteries auxquels l'intéressé n'assiste pas, puisqu'en de pareilles conditions, il ne pourrait exercer aucune action télékénisique ou télesthésique. On pourrait cependant supposer que ces mêmes facultés sont parfois exercées par des entités extrinsèques ou désincarnées ; cette supposition ne doit pas être exclue, étant fondée sur des données et des inductions légitimes, comme nous le démontrerons amplement dans le sous-groupe qui suivra celui-ci.

Les exemples de cet ordre sont très nombreux, et se rapportent surtout à la Loterie ; un cas survenu à Turin fit récemment beaucoup de bruit en Italie ; il s'agit d'une domestique qui gagna l'importante somme de 300.000 francs. Le Professeur Lombroso investiga personnellement le cas, et, dans son ouvrage sur les *Phénomènes hypnotiques et spirites* (p. 26), il le rappelle en ces termes :

Rose Tirone est une servante hystérique, de trente-cinq ans, qui avait aimé un jeune homme de son pays, mais n'avait pas pu l'épouser à cause de ses conditions de santé précaires. Le jeune homme mourut en effet à vingt-cinq ans.

Une nuit de novembre 1908, Rose rêva que son jeune concitoyen lui dit : « Je ne veux plus te savoir domestique, joue ces quatre numéros : 4-53-25-30, et les lui répéta pour qu'elle pût bien se les graver dans la mémoire. Puis il ajouta : « J'ai si soif, tire du puits un seau d'eau et donne-moi à boire ». — Près de là se trouvait effectivement un puits, et la femme, ayant tiré le seau, désaltéra le jeune homme. Le jour suivant, Rose Tirone joua une somme assez forte sur les quatre numéros, qui sortirent tous le samedi suivant... Un an et demi avant le songe prophétique, elle en eut un prémonitoire dans lequel cet amoureux lui avait prédit qu'elle serait devenue riche...

Nous ajouterons pour compléter l'épisode que Lombroso a fait une petite omission : le peuple découvrit à ce propos que, si Rose Tirone avait pensé à jouer le numéro qui, dans la « cabale », correspond au fait de « donner à boire aux altérés », elle aurait gagné aussi le cinquième numéro du tirage !

LXXIXe Cas. — Cet autre épisode est analogue au précédent. Le comte Giuseppe Valentinis envoyait à la *Revue d'Etudes Psychiques* (1902, p. 200) le cas suivant :

Le 8 décembre 1894, à la tombée de la nuit, un tailleur de mon pays (Monfalcone), qui s'appelle Jean Pian, se tenait près du feu, tout rêveur, préoc-

cupé surtout par certaine petite dette, qu'il devait payer dix jours après et pour laquelle il ne savait où donner de la tête. Tout absorbé qu'il était par des pensées aussi peu agréables, il finit pourtant par s'endormir. Il ne sait au juste combien de temps dura son sommeil ; pas bien longtemps, en tous cas, puisque soudain il fut secoué par un souffle d'air assez fort, tandis qu'une voix lui disait : « Joue 3, 15, 18. »

Notre tailleur reconnut parfaitement cette voix, ce qui le fit tressaillir de peur. C'était la voix de sa belle-fille, Elise Pian, née Macorin, morte huit jours auparavant.

Le tailleur joua les trois numéros, qui sortirent au prochain tirage de la Loterie, dans l'ordre même dans lequel ils avaient été énoncés par la voix mystérieuse : le 3 était le premier de la quine ; le 15 le troisième et le 18 le cinquième... (Suivent les attestations de Nina Pian, Pietro Pian, Giuseppe Pian).

XC^e^ Cas. — Pour compléter le cycle des prémonitions de gains de ce genre, il nous reste à parler des cas se rapportant aux courses de chevaux, eux aussi très nombreux. Cependant, ici — sauf circonstances spéciales — les probabilités contraires au prophétiseur sont réduites à si peu de choses, qu'elles ne peuvent pas exclure l'hypothèse des « coïncidences fortuites ». Je ne citerai donc qu'un seul cas de cette nature, où l'hypothèse en question semble peu vraisemblable à cause de ses modes d'extrinsécation symbolico-médiumnique. C'est Mrs. Marryat qui le rapporte dans son ouvrage : *There is no death* (p. 188) en ces termes :

L'une des objections les plus vulgaires qui sortent de la bouche des imbéciles consiste à observer : « S'il est vrai que les esprits savent quelque chose, qu'ils essayent de me dire le nom du prochain vainqueur des courses, et alors je le croirai, etc. » — Je parlai de cela un jour avec « Dewdrop » (personnalité médiumnique communiquant avec Mrs. Russel-Davis), et elle me répondit : « Nous pourrions le révéler, si cela nous plaisait, ou si cela nous était permis. Si le spiritualisme était employé dans ce but, tout le monde accourrait à nous avec l'unique fin de se précéder les uns les autres. Mais, pour te prouver que je dis vrai, je me propose de te consigner sous enveloppe cachetée le nom du gagnant, à condition qu'on me promette de ne pas ouvrir l'enveloppe jusqu'à la fin des courses ». Nous prîmes et procurâmes le nécessaire à « Dewdrop », qui traça rapidement des signes au crayon sur le papier et cacheta le tout dans l'enveloppe. C'était l'année où les courses furent gagnées par « Shotover ». Le jour suivant, on ouvrit l'enveloppe, et nous y trouvâmes le dessin d'un homme armé d'un fusil en face d'un buisson, au-delà duquel on voyait s'enfuir un oiseau ; tout cela ébauché, mais parfaitement intelligible pour quiconque sait lire entre les lignes ». (Pour ceux des lecteurs qui ignorent la langue anglaise, je fais observer que le nom : Shotover » se prête à être séparé en deux mots : « *Shot over* » — ce qui signifie : « tirer au-dessus »).

CXI^e^ Cas. — Une autre catégorie d'événements assez fréquents dans la phénoménologie prémonitoire est celle des prédictions de mariages. Il me suffira d'en rapporter quatre exemples représentant leurs modes d'extrinsécation les plus communs.

Paul Adam, le romancier bien connu, raconte dans une lettre à Jules Bois qu'un jour, il s'aperçut de posséder le don de l'écriture automatique, et qu'il s'y adonna fébrilement durant quelque temps ; une personnalité médiumnique se manifestait alors qu'il désignait sous le nom de : « Étrangère ». Parmi les autres intéressantes communications obtenues, on compte des prédictions réalisées ensuite ; celle-ci, entre autres :

« L'*étrangère* prédit, quatre années auparavant, le mariage improbable d'un de mes familiers, célibataire endurci. Elle le fit d'une façon très bizarre. Par ma main très docile, pour répondre à l'interrogatoire du visiteur, elle écrivit : « Ta fiancée habite tel numéro, avenue Marceau. »

Une lettre de l'ami, le surlendemain, m'apprit que, sur l'impériale du tramway « Place de l'Etoile-Gare Montparnasse », il avait vu au lieu du numéro indiqué les démolitions de l'Hippodrome. Nous plaisantâmes. Quatre ans plus tard, dans un immeuble neuf, construit sur l'emplacement de ce grand cirque, mon ami assistait aux réceptions nuptiales d'un collègue ; puis il se fiança avec la sœur de la jeune épouse *qui demeurait là*. » (Jules Bois : « *L'Au-delà et* *es Forces Inconnues* », p. 90).
l

XCII^e^ Cas. — Camille Flammarion, dans son ouvrage : *L'Inconnu* (p. 509), rapporte cet autre cas, cité auparavant par le Dr Macario dans son livre : *Du Sommeil, des Rêves, et du Somnambulisme* (pp. 80-81) :

Dans une petite ville du centre de la France, à La Charité-sur-Loire, département de la Nièvre, il y avait une jeune fille ravissante de grâce et de beauté. Elle était, comme la Fornarina de Raphael fille d'un boulanger. Plusieurs prétendants aspiraient à sa main, et l'un d'eux avait une grande fortune. Les parents le préféraient. Mais Mlle Angèle Robin ne l'aimait pas et le refusait.

Un jour, poussée à bout par les instances de sa famille, elle alla à l'église et pria la Sainte Vierge de lui venir en aide. La nuit suivante, elle vit en rêve un jeune homme en costume de voyageur, portant un grand chapeau de paille et des lunettes. A son réveil, elle déclara à ses parents qu'elle refusait absolument le prétendant et qu'elle attendrait, ce qui leur mit en tête mille conjectures.

L'été suivant, le jeune Emile de la Bédolière est entraîné par un de ses amis, Eugène Lafaure, étudiant en droit, à faire un voyage dans le centre de la France. Ils passent à La Charité et vont à un bal de souscription. A leur arrivée, le cœur de la jeune fille bat tumultueusement dans sa poitrine, ses joues se colorent d'un rouge incarnat, le voyageur la remarque, l'admire, l'aime, et, quelques mois après, ils étaient mariés. C'était la première fois de sa vie qu'il passait dans cette ville.

Le même Émile de la Bédolière, dans une lettre adressée au Dr Macario, s'étend sur des détails plus précis. Il informe que le bal en question eut lieu au mois d'août 1833, chez un certain M. Jacquemart, et qu'il apprit de Mme Forcerat, directrice d'un pensionnat où se trouvait alors la jeune Mlle Robin, que cette dernière avait confié depuis longtemps à son professeur le songe en question, décrivant de la manière la plus exacte les traits de M. de la Bédolière et son costume de voyage.

XCIIIe Cas. — Mrs. Florence Marryat, dans son livre *There is no death* (pp. 189-192) raconte cet épisode, qui se rapporte à son second mariage, et qu'elle expose d'après des notes prises sur le moment même.

En 1874, j'exerçais activement la profession de journaliste à Londres, et, en cette qualité, j'étais envoyé partout où il se passait quelque fait intéressant à rapporter. Un jour, la Direction d'un des plus grands journaux de Londres me chargea d'aller chez une clairvoyante américaine — débarquée depuis peu en Angleterre, nommée Lottie Fowler, et de lui demander une séance. Je n'avais jamais entendu prononcer son nom, et j'étais alors peu au courant des choses de clairvoyance...

Miss Lottie Fowler me reçut très cordialement, me fit entrer dans un salon, s'assit, prit mes mains, et commença à me parler de ce qu'elle avait l'intention de faire à Londres. Tout à coup ses yeux se fermèrent, la tête se renversa en arrière, et la respiration devint pénible. Après quelques minutes, elle se rassit et, les yeux toujours fermés, commença à parler d'une voix aiguë, dans un anglais hésitant. C'est ainsi que se manifestait « l'esprit guide » *Annie*, qui faisait preuve indubitablement d'une clairvoyance merveilleuse...

Annie commença avec ma naissance, à proximité de la mer, décrivant merveilleusement la personnalité de mon père et ses occupations, passa à ma mère, à mes frères et à mes sœurs ; puis elle parla des maladies dont j'avais souffert, de mon mariage, de ma vie domestique. A ce point, elle dit : « Attendez : je vais aller chez vous, et je décrirai ce que j'y verrai ». — Et elle se mit à révéler le nom de mes enfants, à analyser minutieusement le caractère de chacun d'eux, en commençant par l'aîné, ju qu'au cadet, qu'elle désigna comme une fillette qui port le nom d'une fleur (Marguerite). Lorsqu'elle eût épuisé le thème du passé et du présent elle observa : « Vous croyez que j'ai lu tout ce que j'ai dit dans votre cerveau, et pour vous en dissuader, je vais vous renseigner sur ce que je vois pour vous dans le futur. Voici : vous vous marierez une seconde fois ».

A ce moment, je dirigeais une Revue littéraire très répandue, ce qui avait réuni autour de moi bon nombre de personnalités littéraires. Mes réceptions du mardi étaient fréquentées par de nombreux amis, et il n'est donc pas impossible ou improbable, mais je n'en ai pas conscience, que j'aie pu spéculer sur ma destinée si j'avais dû rester libre. Cependant, dès qu'Annie eut dit que je me serais remariée, mes pensées doivent avoir pris involontairement leur vol, car elle observa tout de suite : « Non, il ne s'agit pas de ce monsieur qui a brisé un verre chez vous l'autre soir. Vous épouserez un autre officier ». — « Non, je te remercie — m'écriai-je — je ne veux plus rien savoir en fait d'officiers ; j'en ai assez pour toute la vie ». — Annie devint sérieuse, et répéta : « Vous épouserez un autre officier ; je le vois en ce moment se promener sur une terrasse. Il est grand, robuste, corpulent ; ses cheveux sont noirs, il les porte très courts, et sont très souples et très brillants. Il a un visage large, sympathique, toujours souriant ; et quand il rit, il découvre deux rangs de dents très blanches. Je le vois frapper à votre porte, et demander : « Mrs. Rosschurch est-elle chez elle ? » — On lui répond affirmativement. Il est introduit dans une chambre comble de livres, où il parle ainsi : « Florence, ma femme est morte ; voulez-vous devenir ma femme ? » Et vous lui répondez que oui ».

Annie parlait avec une telle spontanéité, et j'étais tellement étonnée de la pleine connaissance qu'elle démontrait de mes affaires, que je ne m'aperçus que plus tard qu'elle m'avait nommée par mon nom de baptême, bien que je le lui eusse soigneusement caché. Je demandai : « Maintenant peux-tu me dire quand mourra mon mari ? » Elle répondit : « Je ne vois sa mort nulle part ». — Ce à quoi je répliquai : « Alors, comment puis-je me remarier, si mon mari ne meurt pas ? » — Et elle : « Je ne le sais pas non plus, mais je peux vous décrire ce que je vois. J'aperçois une maison plongée dans la plus grande confusion ; papiers, livres, objets sens dessus-dessous, et deux personnes qui partent dans une direction opposée... Que d'ennuis, que de larmes ! Mais je ne vois la mort d'aucun côté. »

Je rentrai chez moi stupéfaite de ce que Miss Fowler avait révélé au sujet de mon passé et de mon présent, mais incrédule pour ce qui se rapportait à mon avenir.

Or, trois ans après, alors qu'une grande partie de ce qui m'avait été prédit s'était déjà réalisée (le divorce) je me trouvais en voyage, de Charing-Cross à Fareham, en compagnie de Mr. Grossmith, pour certaines représentations de notre pièce « Entre nous » lorsque le train s'arrêta, comme toujours, à Chatham. Sur la plate-forme se tenait le colonel Lean en

uniforme, causant avec plusieurs amis. Je ne l'avais jamais vu, mais je me retournai aussitôt vers M. Grossmith, et lui dis : « Voyez-vous cet officier en petite tenue ? C'est l'homme que je devrais épouser, selon la prédiction de Miss Lottie Fowler ». — La description avait été si précise que je l'avais reconnu tout de suite. Naturellement, mon observation fut accueillie par de grands éclats de rire, et je ne tardai guère à rire tout aussi fort.

Deux mois plus tard, je fus engagée pour plusieurs représentations à l'Institut littéraire de Chatham, où je n'avais jamais mis les pieds de ma vie. Le colonel Lean se trouva parmi les spectateurs, et voulut faire ma connaissance en se présentant de lui-même. Il continua de me rendre visite à Londres (entre parenthèses, j'avais déménagé, et ma maison était pourvue d'une *terrasse*), et, deux ans plus tard, en juin 1879, nous étions mariés.

XCIV[e] Cas. — Lady Burton, femme du célèbre explorateur africain, raconte dans son ouvrage : *The life of Sir Richard Burton*, que lorsqu'elle était jeune fille, et s'appelait encore Isabelle Arundell, elle rencontra une bohémienne nommée Hagar Burton, qui lui prédit *par écrit* son avenir dans les termes suivants :

Vous traverserez la mer, et arriverez dans la ville où se mûrit votre destin; mais vous ne le saurez pas.

Vous aurez à lutter contre toutes sortes d'obstacles, et des combinaisons de circonstances qui requerront toute l'énergie et l'intelligence dont vous êtes capable pour les surmonter. Votre vie ressemblera à celle d'un nageur contraint d'affronter toujours de nouvelles ondées menaçantes ; mais Dieu sera avec vous, et vous vaincrez toujours, en tenant votre regard fixé sur l'étoile polaire de votre vie, sans regarder ni à droite ni à gauche. En vous mariant vous porterez le nom de notre tribu (Burton) et vous en serez fière. Vous vivrez tous deux comme nous vivons : les voyages, les changements, les aventures, composeront votre vie entière ; mais ce sera une vie beaucoup plus noble que la nôtre. Vous ne serez jamais séparés pendant longtemps. Vous deviendrez une seule âme en deux corps, pour la vie et pour la mort. — Montrez cette feuille à l'homme que vous épouserez ». — Hagar Burton.

Lady Burton ajoute : « Chaque parole de cette prédiction s'est complètement réalisée ».

Il faut convenir que cet épisode est remarquable sous tous les rapports, d'autant plus qu'il s'agit d'une prédiction *écrite*, ce qui exclut toute possibilité d'erreurs mnémoniques et garantit l'authenticité de chaque parole renfermée dans la prophétie. Tout cela est aussi remarquable que troublant, car si l'incident le plus extraordinaire de l'épisode consiste dans la révélation du nom que le mariage aurait attribué à Miss Arundell, les événements futurs de deux vies y sont aussi schématiquement résumées. De sorte que nous voilà de nouveau devant la question péremptoire si souvent formulée : « D'où la pauvre Bohémienne tira-t-elle de telles connaissances ? — Peut-être de la subconscience de Miss Arundell ? — Impossible, car la genèse causale des faits prophétisés ne dépendait pas de la volonté consciente ou subconsciente de celle-ci, et ces faits, par conséquent, ne pouvaient pas être inférés sur la base de traces déjà existantes dans sa subconscience.

Si l'on voulait soutenir cette hypothèse, alors il faudrait supposer que ces traces y existaient déjà parce que les événements correspondants avaient été pré-établis par les esprits mêmes de Miss Arundell et Richard Burton en voie de s'incarner — revenant ainsi à l'hypothèse réincarnationiste, qui sous-entendrait celle spiritualiste. — Peut-être la subconscience de la Bohémienne les tira-t-elle directement du plan « astral » ou « métaéthérique » ? — Le nier ou l'affirmer serait également impossible, puisqu'il s'agit d'une hypothèse métaphysique ; cependant même en l'admettant, on tomberait dans l'hypothèse « fataliste » qui, comme la précédente, sous-entendrait celle spiritualiste. — Peut-être les connaissances en question pourraient-elles avoir été transmises télépathiquement à la Bohémienne par des entités désincarnées affectivement rattachées à Miss Arundell ? — Cette hypothèse aussi mériterait d'être considérée, bien que, dans le cas spécial, rien se semble militer en sa faveur.

De toute façon, n'oublions jamais cette circonstance si troublante : que— de quelque côté qu'on tente d'affronter le dur problème, on se trouve inévitablement, d'une manière directe ou indirecte, devant l'hypothèse spiritualiste : quand on essaye de l'éluder, on ne parvient qu'à la sous-entendre.

XCV[e] Cas. — C'est un autre épisode analogue au précédent. Le célèbre botaniste Linné, dans son autobiographie, publiée à Upsala en 1823, raconte l'incident personnel suivant :

Mon frère Samuel était considéré comme plein de talent, et fut envoyé à l'école de Wexio ; moi, j'étais considéré comme peu intelligent, et je fus envoyé à Lund. Tout le monde appelait mon frère « le professeur », et prédisait qu'il le serait devenu.

Une femme pauvre et maladive, qui passait d'un village à l'autre en quête de travail, et dont on assurait qu'elle était douée d'esprit prophétique, arriva un jour à la paroisse de mon père à Rashult. Elle n'avait jamais vu mon frère ni moi. Elle demanda qu'on lui apportât quelque objet nous appartenant,

et déclara au sujet de Samuel : « Celui-ci sera prédicateur » ; quant à moi elle prophétisa : « Celui-ci sera professeur, accomplira de lointains voyages et sera l'homme le plus célèbre du Royaume. Et elle l'assura avec serment. Ma mère, pour la tromper, lui présenta un autre vêtement, disant qu'il appartenait à mon frère. — « Non — dit la prophétesse — « celui-ci appartient au professeur, qui habitera loin « d'ici ».

XCVI[e] Cas. — Encore un épisode analogue aux précédents, obtenu cette fois médiumniquement. Je l'extrais du *Journal of the American S. P. R.*, 1908, p. 463. Dans les mémoires autobiographiques de Charles Schurz, on peut lire ce qui suit :

Tandis que j'étais en voyage pour Washington, il m'arriva quelque chose d'étrange qui peut intéresser les psychologues. A Philadelphie je fus invité à dîner par mon ami Tiedemann, fils de l'éminent professeur de médecine à l'Université d'Heidelberg, et frère du colonel Tiedemann, dont j'avais été aide de camp au siège du fort de Rastatt, en 1849...

Une de ses filles, âgée d'une quinzaine d'années, très belle, intelligente et cultivée, s'était révélée « médium écrivain ». Le soir dont je parle, on proposa de faire une séance... Après quelques minutes d'attente, la jeune fille écrivit que l'esprit d'Abraham Lincoln se trouvait présent... Je demandai s'il avait quelque chose à me communiquer. On me répondit : « Oui : que tu seras élu sénateur des Etats-Unis. » — La chose semblait à tel point fantastique, que je me retins avec peine d'éclater de rire. Je demandai encore : « Quel est l'Etat qui m'élira ? » Et l'on écrivit promptement : « L'État de Missouri ». — C'était le comble de l'absurdité ; et la conversation n'eut pas de suite.

Rien ne pouvait plus être improbable que je devinsse sénateur des Etats-Unis, et d'autant moins par mandat de l'État de Missouri. Mon domicile avait toujours été dans le Wisconsin, où je comptais retourner ; jamais l'idée ne m'avait traversé la cervelle de l'échanger contre le Missouri, et il n'y avait jamais eu la plus lointaine probabilité que cela se produisît.

Or, deux ans après, on me proposa de prendre part à une entreprise commerciale absolument imprévue et non cherchée, qui m'obligea de m'établir à Saint-Louis ; et, en janvier 1869, les législateurs du Missouri m'élirent sénateur des Etats-Unis.

C'est alors seulement que je me rappelai la prophétie spirite obtenue chez M. Tiedemann, à laquelle je n'avais plus songé dans l'intervalle de temps parcouru ; et sa réalisation me parut si extraordinaire, que je ne me serais pas fié à ma mémoire, si un grand nombre d'amis n'avaient assisté au fait et ne me l'avaient rappelé.

XCVII[e] Cas. — Une forme prémonitoire curieuse de genre répété, est celle dont parle la doctoresse en médecine Marie de Manaceine, dans une lettre au Professeur Charles Richet (*Annales des Sciences Psychiques*, 1896, p. 130). Elle écrit :

Cependant, je dois dire que pendant toute ma vie consciente j'ai de temps en temps un fantôme visuel ou une apparition hallucinatoire,qui reste complètement indépendante de ma volonté, et qui m'apparaît tantôt plusieurs fois par jour, tantôt rarement, après des périodes de temps plus ou moins longues. Ce fantôme visuel consiste en une étoile très brillante, ayant la grandeur de l'étoile du soir (Vénus). Elle m'apparaît ordinairement à une certaine distance de moi, suspendue au milieu d'une chambre ; mais quelquefois elle s'approche de moi et commence à briller tantôt sur mon épaule, tantôt sur ma poitrine. Une fois, alors que je me trouvais devant un miroir, je l'ai aperçue sur ma tête brillant au milieu de mes cheveux, et cette apparition me semblait si réelle, qu'involontairement j'ai porté mes mains vers elle, sous l'impression qu'il devait s'y trouver quelque chose de tangible. Bien souvent, je vois cette étoile brillante au-dessus de ma fille unique. A cause de cette étoile hallucinatoire, je suis devenue presque superstitieuse, *puisqu'elle m'apparaît toujours avant quelque succès, quelque joie.* Jamais je ne suis parvenue à évoquer l'apparition de cette étoile, malgré tous les efforts de ma volonté.

XCVIII[e] Cas. — C'est un épisode macabre, ayant l'échafaud pour théâtre. J'extrais ce fait, recueilli et étudié par Lord Bute, qui pour le documenter s'adressa à Lord Halifax, du Vol. XIV, p. 254, des *Proceedings of the S. P. R.* — Le protagoniste John Lee fut condamné à mort pour avoir assassiné Miss Keise, et conduit à l'échafaud à Babbicombe, en février 1885, mais l'exécution n'eut pas lieu à cause d'un incident survenu. Le Rév. John Pitkin, chapelain des prisons, écrivit à ce sujet dans les termes suivants à Lord Chinton :

Voici les détails du songe fait par John Lee. — Après la tentative manquée de son exécution, à la date du 23 février 1885, j'allai le trouver dans sa cellule, et me mis à commenter l'extraordinaire incident survenu. Il répondit que dans la nuit précédente, il avait rêvé que tout cela arrivait. A ma demande, il me raconta le rêve. Il dit qu'il se voyait conduit de sa cellule au pied de l'échafaud, élevé non loin de la porte d'entrée des prisons ; il se vit placé sur l'instrument, les pieds sur la trappe, en attendant le déclanchement fatal ; mais quelques efforts que l'on fît pour le provoquer, la trappe ne s'ouvrit pas. Alors il se vit emmener, puisqu'on devait monter de nouveau l'appareil.

Il ajouta qu'il avait raconté son rêve, le matin même, à deux officiers de justice délégués pour veiller dans sa cellule.

Ceux-ci étaient absents en ce moment, mais comme je m'étais rendu chez le Gouverneur des prisons pour lui rapporter le rêve du condamné, je le trouvai déjà pleinement informé du fait par les deux officiers en question.

Je dois ajouter que John Lee n'attacha aucune importance au rêve, et qu'en marchant vers l'échafaud il était absolument certain qu'on l'aurait pendu. Il ne se rappela pas non plus le songe au moment où l'on réitérait inutilement les tentatives pour faire déclancher la trappe, moment où il semblait se trouver en conditions de semi-inconscience. Au contraire, ce souvenir lui revint brusquement lorsque les tentatives prirent fin. (*Signé :* JOHN PITKIN, chapelain).

Les officiers indiqués plus haut fournissent le suivant témoignage :

A 6 heures du matin, dès son réveil, John Lee s'éveilla, et dit : « M. Bennett, j'ai fait un rêve étrange. Il me semblait que le grand moment était arrivé ; je me voyais conduit au pied de l'échafaud, mais, quand on me posa sur la trappe, on n'arriva pas à me pendre parce que la trappe ne fonctionnait pas ; et alors on me reconduisît à ma cellule, en me faisant passer d'un autre côté. (*Signés* : SAMUEL D. BENNETT, assistant gardien. — JAMES MILFORD, officier supérieur).

Il résulta de l'enquête que la trappe avait été essayée cinq fois le jour précédent, et qu'elle avait toujours parfaitement fonctionné (deux fois en présence du bourreau, lequel s'était déclaré satisfait). Il résulta aussi qu'après la tentative manquée de pendaison, on renouvela immédiatement les essais, et que la trappe s'ouvrit tout de suite.

Quand on lit cet étrange cas communiqué par Lord Bute, l'esprit se tourne aussitôt vers l'explication que suggéra M. Marcel Mangin à propos des gains au jeu de la roulette. Il se demande : « Pourquoi donc ne pouvait-il émaner de M. Desbeaux une force capable d'agir sur la bille du jeu de la roulette ? — Et nous demanderons : « Pourquoi donc ne pouvait-il émaner du condamné John Lee une force capable d'entraver le déclanchement de la trappe ? » — Le Rév. Pitkin affirme que le condamné, dans la période des tentatives infructueuses pour la faire s'ouvrir, paraissait en conditions de semi-inconscience, ce qui permettrait encore plus de supposer qu'il s'agissait au contraire d'une condition de « trance ».

XCIX^e CAS. — C'est un autre épisode étrange où la prémonition se rapporte à la mort accidentelle d'un petit chien. Je l'extrais du *Light* (1893, p. 34). Mme Caroline Corner-Ohlmus écrit à la date du 15 décembre 1892 :

Dans la nuit du 11 décembre, je rêvai qu'un grave accident m'était arrivé. Je ne me rendais pas compte de ce qui s'était produit, mais je me vis tout-à-coup étendue à terre, avec les bras écrasés, fracassés, presque détachés du corps, et je vis mon sang sortir à flots des vêtements déchirés. La sensation éprouvée fut si terrible, que je m'éveillai en sursaut, en proie à des frissons, et la conviction me resta que le songe était prophétique. Je le racontai tout de suite à mon mari qui, s'il n'est pas entièrement convaincu de la véridicité de mes rêves, considère pour le moins avec bienveillance ce qu'il désigne comme « les idiosyncrasies anormales de sa femme ».

Malgré ce rêve, il m'arriva de me sentir très bien tout le long du jour, et de conserver ma bonne humeur intacte : cependant le rêve revenait souvent à mon esprit et m'obligeait à me demander : « Qu'est-ce donc qui m'attend ? »

...Lorsque mon mari rentra, nous sortîmes pour notre promenade habituelle, suivis de notre inséparable petit chien « Nello ». La nuit commençait à tomber, et, avec un soupir de soulagement, j'observai : « Le jour va finir, et par bonheur rien de mauvais n'est survenu, ce qui me surprend, cependant, car je sais par expérience que les rêves analogues à celui-là se réalisent toujours ».

Nous nous retournâmes pour rentrer, et presque aussitôt nous entendîmes le bruit du train qui s'approchait à toute vapeur. J'appelai « Nello », qui, obéissant promptement, vint à moi en sautillant, mais les fanaux de la machine l'éblouirent, il resta désorienté au milieu de la voie, le train l'atteignit, roula sur lui... tout fut fini ! Je tombai sur le sol, en jetant un cri très aigu, et j'éprouvai les effets du choc comme s'il s'était agi de moi, et comme je les avais pressentis dans le rêve ! Je me sentis les bras écrasés, fracassés, détachés, et, instinctivement, je palpai mes vêtements, comme si j'avais dû les trouver trempés de sang... En face de moi gisait le pauvre « Nello », écrasé, démembré, mort ». (*Signé* : CAROLINE CORNER OHLMUS, Dehiwala, Ceylon).

A remarquer en ce cas cette circonstance curieuse et intéressante, que la percipiente eut en rêve la prémonition des sensations précises qu'elle aurait éprouvées en assistant à la mort accidentelle de son petit chien, au lieu d'avoir la visualisation de l'accident qui devait les provoquer ; en ce dernier cas, elle aurait pu arracher le pauvre animal au destin qui l'attendait.

C^e CAS. — Les prémonitions de malheurs accidentels, ou d'infortunes imprévisibles, sont assez fréquentes, et j'en rapporterai un nombre d'exemples proportionné, en commençant par une prémonition d'incendie. C'est Miss Goodrich-Freer, de la *Society for P. R.*, qui le rapporte ; ses travaux critico-analytiques sur ses propres expériences de « vision dans le cristal » peuvent être considérés comme classiques. Elle écrit :

En janvier dernier (1888) je vis apparaître dans le cristal la figure d'un homme accroupi sur la tablette d'une petite fenêtre, qui, de l'extérieur de celle-ci, regardait à l'intérieur. Je ne pouvais pas apercevoir ses traits, parce que la tête semblait enveloppée dans quelque chose d'indéfinissable. Le tableau du cristal se montrait ténébreux d'une manière exceptionnelle, et comme la scène que j'avais devant les yeux était tout autre que plaisante, je cessai de regarder. J'en conclus que l'origine de la vision devait se trouver dans les discussions faites en ma présence à propos de plusieurs vols accomplis récemment et dont les journaux étaient remplis. En même temps, je considérais avec une certaine satisfaction que la fenêtre visualisée par moi dans le cristal était à quatre carreaux, et que l'unique fenêtre à quatre carreaux de ma maison se trouvait dans la mansarde, donc pratiquement inaccessible.

Trois jours après, un incendie se déclara justement dans cette chambre, et, pour y pénétrer, on dut passer de l'extérieur à travers la fenêtre ; le pompier qui y monta se couvrit le visage d'un linge mouillé, pour se défendre contre la fumée, qui avait rendu impossible l'accès de la porte. (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. V., p. 517).

CI[e] Cas. — Il se rapporte à un autre incendie et l'actrice anglaise bien connue, Miss Violet Lloyd, le raconte en ces termes :

Un événement extraordinaire se produisit lors du grave accident qui m'arriva en septembre dernier au « Comedy Theatre », tandis que je jouais le rôle de « Flora » dans la pièce « *Topsy Turvy Hotel* », et dont je me tirai par miracle (la chute d'un candélabre avait provoqué un incendie).

La nuit avant l'incident, une de mes amies avait rêvé qu'un malheur m'était survenu, et qu'elle me voyait avec le visage un peu brûlé, et portant deux blessures au-dessus des yeux. Mon amie confia son rêve à une de nos connaissances communes, qui n'eut pas le courage de me le rapporter. Cependant, l'amie en question, ne pouvant résister à la crainte qui l'avait envahie, arriva chez moi le matin qui suivit l'accident, anxieuse de savoir si rien de malheureux ne m'était arrivé ; et elle put constater que mon visage était effectivement brûlé et que j'avais deux blessures au-dessus des yeux.

Comment expliquer le rêve de mon amie ? Peut-être par la théorie des rapports sympathiques, qui, en ce cas, étaient profonds ? L'événement m'a grandement embarrassée, mais non effrayée, car je ne suis guère superstitieuse, comme il arrive pour beaucoup de mes collègues en art... Mais n'est-il pas étrange qu'une amie ait rêvé de me voir blessée aux deux points précis où je le fus réellement, et où des cicatrices sont restées pour l'attester ? — L'observation d'Hamlet sur l'impuissance de notre philosophie me paraît s'adapter curieusement au cas. (*Light*, 1899, p. 228).

CII[e] Cas. — Le D[r] Maxwell, dans son ouvrage : *Les Phénomènes Psychiques* (p. 182) cite le fait suivant, à propos duquel il affirme :

Voici un dernier exemple encore plus significatif que le précédent, car la vision m'a été racontée huit jours avant que l'événement se réalisât et j'en ai fait moi-même le récit à diverses personnes avant cette réalisation.

Un sensitif aperçut dans un globe de cristal la scène suivante : un grand steamer, ayant un pavillon à trois bandes horizontales, noire, blanche et rouge, et portant le nom « Leutschland », naviguait en pleine mer : le bateau fut soudain entouré de fumée ; des marins, des passagers et des gens en uniforme coururent en grand nombre sur le pont et il vit le bateau sombrer.

Huit jours après, les journaux annonçaient l'accident du « Deutschland », dont une chaudière éclata, obligeant ce paquebot à faire relâche, je crois. Cette vision est très curieuse, et comme les détails m'en ont été donnés avant l'accident, je l'analyserai avec quelque soin. En premier lieu une chose frappe : c'est que la prémonition ne s'est pas exactement accomplie. Le « Deutschland » a bien éprouvé un accident, il a dû être entouré de vapeur, l'équipage et les passagers ont dû courir effrayés sur le pont, mais heureusement ce magnifique paquebot n'a pas sombré. D'autre part, le sensitif a lu « Leutschland » et non Deutschland, mais ce détail n'a pas grande importance, le mot étranger ayant pu être mal lu. Enfin, une chose digne de remarque, c'est l'absence complète d'intérêt que cette vision pouvait présenter au sensitif qui n'a aucune relation avec l'Allemagne, et ignorait, au moins consciemment, l'existence de ce bateau, bien qu'il en ait certainement eu des images sous les yeux.

J'ajouterai aux observations du D[r] Maxwell cette simple observation complémentaire : que l'incident falsidique de la submersion du steamer peut être facilement réduit à un phénomène de dramatisation subconsciente d'une inférence très naturelle, qui s'est présentée à l'esprit du percipient. (*A suivre*).

LES NOUVEAUX LIVRES

MAURICE MAETERLINCK : **La Mort.** — (Paris, E. Fasquelle éd., 11, rue Grenelle. — 1913. — 3 fr. 50).

De même qu'il est déconcertant de voir des physiologues, et surtout des psychologues, parler de l'homme en se basant sur la partie infime qui seule leur est connue, pour en tirer des conséquences disproportionnées, et ne rien tenter afin de reculer les bornes de leur science par l'étude des phénomènes métapsychiques — nous sommes habitués à voir suivre cette étrange méthode par les philosophes, lorsqu'ils affrontent, particulièrement, le problème de la Mort. Nous attendions en France l'homme dont l'esprit subtil, génial, accueillant et vaste aurait pu assumer la tâche grandiose accomplie par William James en Amérique: regarder cette partie nouvelle-née de la science, constater la solidité de ses bases, en discerner l'importance et chercher au moins à s'en valoir pour la solution « du seul événement qui compte » : notre mort. Saluons-le donc en Maurice Maeterlinck, ce philosophe génial et brillant.

Fidèle à une tendance qui lui est chère, l'auteur, devant aborder une idée, la cause même du livre, commence par la dépouiller de tout ce qui l'entoure et n'est pas elle-même, mais cependant la déguise et l'avilit. Donc, il débarrasse la Mort de ce qui n'est pas elle-même, mais seulement les valets vêtus de noir qui la précèdent ou qui la suivent : la maladie, la souffrance, l'agonie, et surtout l'affreuse terreur de ce qui attend le corps abandonné par l'étincelle, et qui fait tant souffrir les vivants lorsqu'ils songent à l'être bien-aimé et laissent pencher leur front vers sa tombe. Cela surtout, il serait pourtant facile de nous en délivrer par l'épuration du feu, et la mort se transformerait en une « naissance immortelle dans un berceau de flammes »... N'imputons pas à la Mort ce que nous inventons nous-mêmes.

Voilà donc l'idée de la Mort debout devant nous, précise et nue comme la vérité. Alors, le philosophe nous prend la main, telle une grande personne un petit enfant, et semble nous dire avec sa belle sérénité : « Voyons, mon enfant, calme-toi, écoute-moi, et raisonnons... »

La Mort, dit Maeterlinck, pour nous, c'est l'inconnu. Toutes les religions nous ont parlé de la mort ; aucune n'est parvenue à nous donner une preuve de ce qu'elle affirmait à son égard, pas même une de sa propre véracité. Au moment où la foi chancelait déjà dans les esprits, Pascal se jette tête perdue, à ce sujet, dans des raisonnements qui n'en sont pas, comme celui-ci : « C'est en manquant de preuves que les chrétiens ne manquent pas de sens. » Donc, comment croire aux préceptes des religions sur la mort, et comment baser sur elles, nos croyances puisqu'elles-mêmes ne se basent sur rien ?

Et cependant, l'anéantissement total est impossible. Rien n'est détruit dans l'univers. L'auteur cherche de quelle façon, en quelle mesure notre conscience peut survivre à la mort.

Sans doute, quand nous parlons de survivance, nous nous la représentons d'une manière très précise, très étroite, très personnelle. Nous ne désirons, nous ne comprenons que la survivance de notre Moi terrestre, avec ses limites, ses manières d'être qui ne sont pas celles de nos frères. La question est primordiale, et Maeterlinck la décrit en termes si clairs et si profonds, qu'il semble interpréter les cris sourds de toute l'humanité :

> Il nous est indifférent que, durant l'éternité, notre corps ou sa substance connaisse tous les bonheurs et toutes les gloires, subisse les transformations les plus magnifiques et les plus délicieuses, devienne fleur, parfum, beauté, clarté, éther, étoile ; il nous est pareillement indifférent que notre intelligence s'épanouisse jusqu'à se mêler à l'existence des mondes, à la comprendre et à la dominer. Il nous semble que si notre existence ne continue pas avec la plupart des misères, des petitesses et des défauts qui la caractérisent, rien ne la distinguera des autres êtres, qu'elle deviendra une goutte d'ignorance dans l'océan de l'inconnu...

L'auteur ne se déguise pas toutes les difficultés, toute l'improbabilité peut-être, de ce mode de survivance. Mais il y a une hypothèse auprès de laquelle il semble avoir passé sans la voir : Et si notre personnalité humaine n'était qu'une fraction infime de notre personnalité subconsciente que nous ne pouvons, sur terre, connaître entièrement, mais qui est extraordinairement plus vaste ? En ce cas l'empreinte de tout ce que nous avons été resterait en nous et irait se

joindre à tout ce que nous serons dans l'éternité...

Et d'ailleurs, qu'importe, hélas, à ce que nous deviendrons, ce que nous désirerions devenir ? Ce qui importe, c'est de chercher pour savoir, dût la découverte de la vérité nous prouver l'inanité de toutes nos aspirations, de tous nos désirs. Et M. Maeterlinck, quelques lignes plus loin, semble l'avoir compris.

Alors, il étudie deux solutions « intéressantes, sinon nouvelles, du moins renouvelées » du problème de la survivance personnelle, celle théosophique, celle spirite. A son avis, ces deux solutions sont les seules qu'on puisse sérieusement discuter, et nous le voyons envisager avec bienveillance la doctrine de la réincarnation ou de la transmigration des âmes :

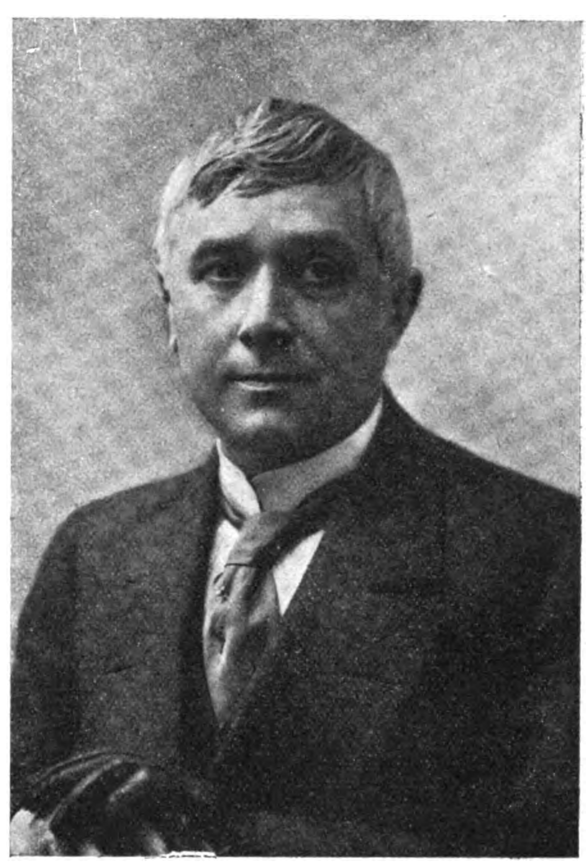
On ne saurait nier que de toutes les hypothèses religieuses, la réincarnation est la plus plausible et celle qui choque le moins notre raison. Elle a pour elle, ce qui n'est pas négligeable, l'appui des religions les plus anciennes et les plus universelles, celles qui ont incontestablement fourni à l'humanité la plus grande somme de sagesse et dont nous n'avons pas encore épuisé les vérités et les mystères... En réalité, toute l'Asie, d'où nous vient presque tout ce que nous savons, a toujours cru et croit encore à la transmigration des âmes... Il n'est pas de doctrine philosophique sur laquelle se soient aussi complètement accordés les plus grands philosophes de l'humanité.

Mais... les preuves ? Les preuves que nous n'avons pas trouvées dans les religions, les trouverons-nous dans la Théosophie ? Non, hélas, chez les théosophes aussi — dit M. Maeterlink — tout se borne à des affirmations qui n'ont de valeur que pour eux. Leur principale raison est que notre besoin absolu de justice ne trouve la source à laquelle il s'abreuve que dans la foi qui leur est chère...

A ce point de vue, leur justice d'outre-tombe est incomparablement supérieure à celle du ciel barbare et du monstrueux enfer des chrétiens où sont éternellement récompensées ou punies des fautes ou des vertus le plus souvent puériles, inévitables ou fortuites. Mais ce n'est là, je le répète, qu'un argument sentimental, qui, dans l'échelle des preuves, n'a qu'une valeur minime.

Ici, nous constatons que M. Maeterlinck, devant parler du Spiritisme, possède, à quelques détails près, son odyssée dans tous ses rapports ; il devait parler de ses expériences, et il a lu les principaux comptes rendus qu'il lui fallait lire ; il devait émettre des avis, et il s'est familiarisé avec les auteurs du genre, il a parcouru les livres, il a feuilleté les revues, il connaît et cite Myers, Crookes, Lodge, Hodgson, Hyslop, Bozzano, etc.; sa documentation est remarquable et nous devons peut-être nous incliner devant son nouvel ouvrage comme devant le fruit d'années entières de labeur, de réflexion, d'hésitation et de luttes. Signalons cette erreur : le Spiritisme est né en 1848, et non pas en 1870.

D'une manière générale, l'auteur ne discute



Phot. Bert, Paris

M. Maurice Maeterlinck.

pas même l'authenticité des phénomènes psychiques : ce qu'il discute, c'est leur provenance. Mais, juste comme toujours, il ne veut pas écarter de parti pris l'hypothèse spirite proprement dite, quoiqu'elle le trouble et ne le séduise pas, pour les raisons qu'il nous décrira plus loin.

Il paraît donc établi — lisons-nous à propos des apparitions — qu'une forme spirituelle ou nerveuse, une image, un reflet attardé de l'existence, est capable de subsister durant quelque temps, de se dégager du corps, de lui survivre, de franchir en un clin d'œil d'énormes distances, de se manifester aux vivants, et, parfois de communiquer avec eux... Mais elles ne semblent pas avoir la moindre conscience d'une vie nouvelle ou supra-terrestre et différente de celle du corps dont elles émanent. Au contraire, leur énergie spirituelle, à l'instant qu'elle devrait être toute pure puisqu'elle est débarrassée de la matière, paraît fort inférieure à ce qu'elle était lorsque la matière l'enveloppait. Ces phantasmes plus ou

moins ahuris, fréquemment tourmentés de soucis insignifiants, bien qu'ils viennent d'un autre monde, ne nous ont jamais apporté, sur ce monde dont ils ont franchi le seuil prodigieux, une seule révélation topique. Bientôt ils s'évaporent, disparaissent pour toujours. Sont-ils les premières lueurs d'une autre existence ou les dernières de celles-ci ?

Pour l'auteur, tous ces phénomènes n'auraient vraiment d'importance, au point de vue de la survivance, que s'il était possible de constater des apparitions objectives d'êtres dont la mort remontât à un certain nombre d'années. On obtiendrait ainsi la preuve que l'esprit ne dépend pas du corps et qu'il peut vivre et agir sans lui.

En attendant, il est curieux de constater qu'il y a des revenants, des spectres et des fantômes. Une fois de plus, la science vient confirmer ici une croyance générale de l'humanité et nous apprendra qu'une croyance de ce genre, si absurde que d'abord elle paraisse, mérite toujours d'être examinée avec soin.

Nous voici au chapitre des « Communications avec les morts » par la parole et l'écriture automatique, le plus important relativement à l'auteur, car c'est là que ses opinions se dégageront le mieux. Nous passerons sur ses explications à l'usage des néophytes, qui ne présentent pour nous rien de curieux, pour en venir à ses opinions sur ce genre de phénomènes. M. Maeterlinck ne se cache pas que la fraude peut s'y introduire souvent ; mais il ajoute :

Il en est qui se présentent entourées de telles garanties de bonne foi et de sincérité, si souvent, si longuement et si rigoureusement contrôlées par des savants d'un caractère, d'une autorité incontestable et d'un scepticisme d'abord intraitable, qu'il devient difficile de nourir un dernier soupçon.

Et plus loin :

Je le répète, dès qu'on a pris pied dans cette étude, les soupçons se dissipent sans laisser de traces, et l'on est bientôt convaincu que ce n'est pas du côté de la fraude que se trouve le mot de l'énigme.

Phrase classique de tous ceux que le métapsychisme a intéressés sincèrement, et qui l'ont étudié autrement qu'avec l'intention pré-établie de le combattre.

Il ne s'agit donc nullement d'engager les débats sur l'authenticité possible des phénomènes, mais bien de discuter sur leur origine ; et pour cela, M. Maeterlinck se fondera sur les sujets de conversation, si j'ose dire, des esprits avec leurs médiums. Évidemment, ils sont déconcertants. Ce qui les anime surtout, c'est le désir de se faire reconnaître, de prouver qu'ils existent toujours. Et pour cela, ils entrent dans des détails minutieux, déterrent du pays des souvenirs des spécimens dont l'importance est nulle, mais qui voudraient prouver la continuation d'une personnalité ; ils se mêlent de mille petites choses, parlent des maladies, des manies, des projets de l'un et de l'autre ; mais au milieu de tout cela, rien qui sente le changement d'existence complet et absolu qu'ils doivent avoir subi ; aucune de ces lueurs d'outre-tombe qu'on nous avait promises, et que nous attendions. L'auteur cherche une hypothèse pour répondre à sa propre objection, que tout le monde, chaque jour, voit s'élever devant ses yeux :

On dira que les médiums ne sont visités que par des esprits inférieurs, incapables de s'arracher aux soucis terrestres et de s'élever à des idées plus vastes et plus hautes ; il est possible, et sans doute avons-nous tort de croire qu'un esprit dépouillé de son corps soit subitement transformé et devienne, en un instant, l'égal de ce que nous imaginons ; mais ne pourraient-ils au moins nous apprendre où ils se se trouvent, ce qu'ils éprouvent, ce qu'ils font ?

Cela, beaucoup d'entre eux y consentent, mais leurs explications sont si pauvres, si vagues, si peu compromettantes, qu'ils font penser à des écoliers pris en faute bâtissant « de chic » un récit d'incident qui les auraient fait arriver en retard au banc de l'école. Et surtout, surtout, comment oublier que certaines communications stupéfiantes d'exactitude et de minutie, mais qui laissent la porte entre cette vie et l'autre plus fermée que jamais, furent soi-disant dictées par de si hautes intelligences, comme celles de Myers, Hodgson, William James ?

M. Maeterlinck en convient, et à la page suivante, rapporte la première communication de Myers au moyen de Mme Piper, un mois après sa mort, qui se réduit à un bavardage sans conséquence...

Myers, en somme, dont on avait espéré des mondes, n'a jamais rien donné de plus ; et ses communications, telles qu'elles se présentent, ne sont fort probablement que des « réminiscences d'une personnalité secondaire du médium, ou d'inconscientes suggestions de l'interrogateur ou des assistants ».

Pourtant, il y a des cas dont il est difficile de se déguiser l'importance ; parmi ceux-ci, M. Maeterlinck place quelques-unes des communications d'Hodgson. Commentaires sur des incidents sans nulle gravité, toujours ; mais qui au moins semblent dépasser les limites de la simple transmission de pensée subliminale.

Après cet exposé de faits, l'auteur se demande s'il faut, si l'on peut en tirer une conclusion. Myers, Newbold, Hyslop, Hodgson et tant d'au-

tres, il est vrai, ont conclu à l'incontestable intervention de forces et d'intelligences revenant de l'autre rive du grand fleuve que l'on croyait infranchissable. Faut-il reconnaître avec eux qu'il est des cas où l'on ne peut plus hésiter entre l'hypothèse télépathique et l'hypothèse spirite ? — A cette question, il répond : « Je ne crois pas ». Il n'est animé par aucun parti pris. Mais il trouve sage et nécessaire, avant de quitter le plan terrestre, d'épuiser toutes les suppositions, toutes les explications qu'on y peut découvrir. Nous avons à opter entre deux miracles dont l'un est en deçà, l'autre au-delà de la frontière suprême. Il est donc naturel que nous demeurions de notre côté, tant que nous y pourrons tenir, tant que nous n'en serons pas impitoyablement expulsés par une série de faits irrésistibles et irrécusables issus de l'abîme voisin... La survivance d'un esprit, dit l'auteur, n'est pas plus invraisemblable que les prodigieuses facultés que nous sommes obligés d'attribuer aux médiums si nous les enlevons aux morts ; mais l'existence du médium, au rebours de celle de l'esprit, est incontestable ; c'est donc à l'esprit ou à ceux qui s'en réclament, de prouver d'abord qu'il existe... D'ailleurs, si l'on n'a jamais obtenu entre vivants des séries de communications ou de révélations pareilles à celles des grands médiums spirites, il est indéniable qu'on en a obtenu de moindres dont la nature intime est identique.

Il est vrai que nous ne pouvons expliquer la plupart des phénomènes de ce genre, et surtout des correspondances-croisées, sans appeler les esprits à notre secours. Mais M. Maeterlinck observe justement qu'il ne prétend pas les expliquer. Son impression, somme toute, est nette : « Ne rejetons pas l'hypothèse spirite ; mais, telle qu'elle est, nous n'avons pas assez de raisons pour l'adopter ». D'ailleurs, reconnaîtrait-on la provenance spirite des apparitions ou des communications, il serait bon de ne pas fonder sur elles les idées que nous nous forgeons de notre propre éternité. Qui nous dit que le temps où elles s'effectuent ne représenterait pas pour elle une période transitoire, un séjour sur la frontière ? Peut-être ces phénomènes ne sont-ils qu'un reflet de nous-mêmes qui résiste en peu plus longtemps, qui peut se galvaniser par moments grâce à l'aide d'un médium extraordinaire.

Et cependant, ces fouilles dans le passé, ces télépathies intenses et multipliées, tout cela implique plutôt une augmentation de personnalité qu'une diminution ; et il est, croyons-nous, beaucoup plus sûr d'attribuer leurs défaillances à leur extrême difficultés d'inculquer à un cerveau de chair leur pensée spirituelle, et à un concours de circonstances que nous ne pouvons pas pénétrer, puisque nous ne comprenons pas le premier mot de tous ces phénomènes que force nous est de constater.

Arrivons à la partie de *La Mort* qui traite d'une question primordiale : celle de la Réincarnation. L'auteur donne à ses lecteurs une idée précise des expériences de M. le colonel de Rochas, examine ses expériences de régression de la mémoire, et conclut pour la suggestion au moins inconsciente, qu'il croit fréquente ; il cite même un fait personnel tendant à confirmer cette hypothèse.

Mais M. Maeterlinck regrette que les arguments des théosophes et des néo-spirites ne soient pas péremptoires ; car il n'y eut jamais, pense-t-il, de croyance plus belle, plus juste, plus pure, plus morale, plus féconde, plus consolante, et, jusqu'à un certain point, plus vraisemblable que la leur. Cependant, les preuves que nous avons demandées aux autres religions, il faudra que la leur nous les donne ; et nous n'en sommes — hélas — pas encore là...

D'ailleurs, nous ne pouvons que reconnaître, tous, que même scientifiquement établie, la doctrine de la Réincarnation, tout comme celle de la Survivance, ne mettrait pas un terme à nos questions, car elles ne nous rendent raison ni de l'origine, ni de la fin, les seules questions essentielles. Certes, il est bon de savoir ce qui nous attend après la mort : si nous expierons, si nous nous purifierons jusqu'à retourner au principe divin d'où nous sommes venus. M. Maeterlinck veut bien l'admettre, mais il ajoute ces très intéressantes objections :

Après ? Ce qui m'importe, ce n'est pas ce qui sera quelque temps, mais toujours ; et votre principe divin ne me semble point du tout infini ni définitif. Votre infini ou votre Dieu, tout en étant encore plus inintelligible que le mien, est cependant moins grand. Si je rentre en lui, c'est que j'en étais sorti ; si j'en ai pu sortir, c'est qu'il n'est pas infini ; et s'il n'est pas infini, qu'est-il donc ? Il faut accepter l'un ou l'autre : ou il me purifie parce que je suis hors de lui, et il n'est pas infini ; ou, étant infini, s'il me purifie, il y avait en lui quelque chose d'impur, puisque c'est une partie de lui-même qu'il purifie en moi...

A notre point de vue spécial, c'est jusqu'ici que l'ouvrage surtout nous intéresse. Ses conclusions sont de nature agnostique ; dans son ensemble, il reflète exactement la mentalité du « psychiste », qui n'est ni spirite, ni occultiste, ni théosophe, c'est-à-dire soutenu par une foi

qui frôle de bien près la religion ; et c'est pourquoi ce livre est si bon, si serein, si reposant. S'il hésite par endroits...

... Il n'est pas question — observe M. Maurice Maeterlinck — de se laisser ébranler à son tour par le prestige de ces hésitations ; mais elles montrent, en tout cas, qu'il s'agit là d'un problème sérieux, le plus grave peut-être, si les données en étaient indiscutables, que nous ayons eu à résoudre depuis l'avènement du Christ ; et qu'il ne suffit pas pour s'en débarrasser, d'un haussement d'épaules ou d'un éclat de rire.

GEMMA DE VESME.

FLORIAN-PARMENTIER : **Par les Routes Humaines,** Poème. — (Librairie P. Ollendorff, Paris, Chaussée d'Antin, 50. — 3 fr.).

C'est vraiment un poème. Poésie partout : dans la forme et dans la pensée. Conduits par les mots sonores et profonds, nous suivons les pas de l'Étranger, frémissons de ses enthousiasmes, souffrons de ses désillusions. Elle est belle, cette traversée de la Vie par l'Étranger, frère symbolique du Christ, qui reconnaît les phrases divines comme si lui-même les avait prononcées. Il entre dans la Vie, regarde, s'étonne, souffre et passe — ce que nous faisons tous — puis il entre dans « la sphère des âmes », ayant triomphé de la matière, cette inévitable épreuve de l'Esprit. Il faut aimer, et l'on aimera ce poème de mysticisme, où la pensée fleurit et monte avec des grâces mystérieuses et profondes. Il faut aimer ces poèmes qui emportent le spiritualisme jusqu'à des hauteurs étranges sur les ailes de la poésie, et fêter le poète qui n'a pas craint de soumettre sa puissance remarquable du mot et de la forme au service d'une tendance qui trop souvent, jusqu'ici, a fait se mouvoir des plumes un peu lourdes, et animé des esprits un peu inexpérimentés pour la soutenir. Le jour où de tels idéalistes sauront se grouper et unir leurs forces, qui peut dire ce que sera leur œuvre ? Il n'est pas besoin seulement de l'éprouvette du chimiste ou du scalpel du chirurgien pour faire évaluer l'humanité ; il faut aussi semer les paroles d'or, qui feront germer les fruits de l'Idée. Et nous devons à M. Florian-Parmentier de la reconnaissance et de l'admiration.

G. DE V.

MARGUERITE BERTHET : **La Fée aux Oiseaux,** Féerie en 5 actes. — (Paris, Gastein-Serge, éd., rue Fontaine, 17. — 2 fr.).

Ceci aussi est de la poésie, et légère, gracieuse, souriante, primesautière ; si elle fait un tout petit peu de morale, c'est bien, mon Dieu, par hasard et sans en avoir l'air ; si mille pensées spiritualistes, voire théosophiques, se jouent dans le poème comme des fauvettes dans les branches, c'est qu'elles se trouvent partout dans la nature, et que, pour les entendre chanter, il suffit de ne pas les éloigner de force. Le lieu de l'action ? Le Pays Bleu. Les personnages ? Des amis de toujours : Petit Poucet, Chat Botté, Mère Grand, la Fée aux Oiseaux... Ils sont un peu changés — le temps passe — mais non vieillis. Tout le monde sait que dans ce pays-là on ne vieillit pas : on se transforme. Quant à l'auteur, Mlle Marguerite Berthet, elle nous rapporte leurs confidences, parfois voilées d'une mélancolie légère, en des strophes délicates et touchantes.

G. DE V.



LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Le II° Congrès de Psychologie Expérimentale et le Concours des Sourciers

Il est bien malaisé de porter un jugement sur cette réunion d'occultistes qui a été tenue à Paris dans les derniers jours de mars, et qui avait pris le titre, assez peu justifié en somme, de « Congrès de Psychologie Expérimentale ». En effet, alors qu'il faut reconnaître que le niveau de cette assemblée, prise dans son ensemble, ne représentait point celui de la partie la plus cultivée des personnes qui s'occupent des sciences psychiques, il est incontestable que plusieurs individualités distinguées assistèrent aux séances et prirent une part active aux débats. Alors que la discussion parut confuse et sans un but bien défini, l'organisation matérielle du Congrès fut remarquable. Si, d'un côté, on observait dans l'assemblée un nombre vraiment excessif de professionnels de la clairvoyance, du médiumnisme, de l'astrologie, etc., pour la plupart peu indiqués pour traiter ces questions à un point de vue scientifique, il est à remarquer, d'autre part, que les organisateurs — les trois ou quatre *vrais* organisateurs — du Congrès, avaient été jusqu'à prendre les mesures nécessaires pour qu'on ne soulevât point la question du Magnétisme thérapeutique — ce qui constitue une preuve remarquable de prudence, dans ce milieu. D'ailleurs, le milieu où se recrutaient surtout les congressistes a donné aux discussions un caractère plutôt physiologique que psychologique ; mais cela a au moins contribué à écarter du Congrès les tendances mystiques qu'on rencontre si souvent, par exemple, dans les Congrès spirites. Enfin, tandis que la question de la Rabdomancie, qui a pris au Congrès une importance si grande, a été présentée d'une façon déplorable au point de vue scientifique, elle a obtenu par contre, sous l'aspect empirique et pratique, un succès vraiment inespéré : c'est même la seule question au sujet de laquelle le Congrès ne laisse pas les choses parfaitement au point où elles se trouvaient auparavant.

En somme, les personnes qui ont envisagé cette réunion d'occultistes d'un œil serein et impartial, ne peuvent qu'y avoir découvert beaucoup de qualités appréciables et beaucoup de défauts non moins marquants — mais en tout cas une amélioration assez sensible sur les Congrès du même genre qui, sous des noms différents, ont précédé celui-ci, à Paris et ailleurs. Ceci, bien entendu, pour ceux qui comprennent les Congrès dans cette forme académique et surannée ; car pour nous, un Congrès devrait avoir un but et un programme très différents : 1° Suppression à peu près complète des communications et mémoires, qu'on n'a qu'à publier, si on veut les faire connaître, précisément comme on fait pour ceux qu'on publie chaque jour et qui atteignent ainsi un bien plus grand nombre de personnes ; 2° discussion de la part de personnes compétentes et autorisées de certaines questions d'un intérêt pratique, dont la solution doit faciliter les études métapsychiques, en permettant de vaincre les obstacles qui s'opposent à leur progrès. Nous avons manifesté déjà cet avis à l'issue du premier Congrès de Psychologie Expérimentale, qui eut lieu à Paris il y a deux ans, et nous sommes convaincus que ce programme ne manquera pas de triompher quand on ne se proposera plus de réunir un grand nombre de personnes, mais qu'on regardera davantage à la qualité qu'à la quantité, et qu'on fera passer la préoccupation des intérêts de nos recherches avant la satisfaction de quelques individus, désireux uniquement de faire connaître leurs élucubrations — celles-ci pouvant être mises autrement en lumière, si elles le méritent réellement.

Le prestige de ces réunions et celui de nos études en profiteront, sans doute, en même temps. Car vraiment, les temps paraissent assez mûrs pour cela. La chose la plus inattendue, la plus étonnante qu'on a pu voir, à l'occasion de ce Congrès, a bien été l'attitude, non pas uniquement tolérante, mais respectueuse et même favorable de la Presse parisienne presque tout entière dans les comptes rendus qu'elle a publié du Congrès. Le nombre des adeptes des études métapsychiques se propageant toujours davantage dans les classes intellectuelles, il n'est presque plus un grand journal parisien qui ne compte au sein de sa Rédaction un ou plusieurs écrivains s'étant fait une spécialité de ces questions, dont le public se montre si friand. Sans parler

de quelques rares journaux qui ne s'en occupent qu'avec des buts déplorables — comme *Paris-Journal* — on doit bien reconnaître qu'assez souvent les meilleurs organes de la Presse mettent de côté le bon grain pour n'accepter que l'ivraie — et ce, parfois, avec les meilleures intentions du monde ; mais il n'est pas moins vrai qu'il y a quelque chose de changé à ce sujet.

Quelques-unes des communications présentées au Congrès possédaient une valeur réelle, mais étaient déjà très connues de tous les psychistes ; par exemple celle de M. Hereward Carrington : « Phénomènes observés en Amérique avec le médium Eusapia Palladino » ; et celle de M. Ém. Boirac : « Le signe de Moutin ».

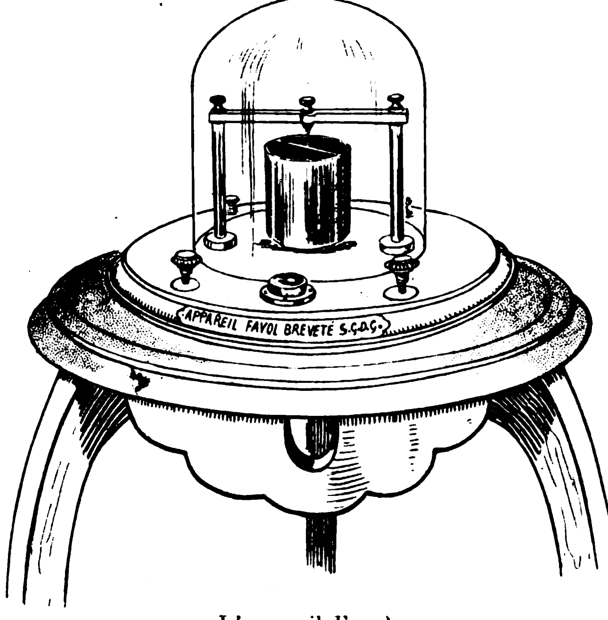
Une communication qui, dans ce milieu, ne pouvait qu'être suivie avec grand intérêt, et qui eut, en effet, beaucoup de succès, fut celle de M. de Kerlor, de Londres, sur la *chirologie* — un mot que ce monsieur a forgé pour indiquer une science des lignes de la main, qui se rapporterait à la chiromancie comme la chimie à l'alchimie, l'astronomie à l'astrologie ; Mr de Kerlor prétend déceler dans les lignes de la main — microcosme de ce macrocosme qu'est le corps humain — les tendances physiologiques et psychologiques, les maladies, etc., sans prétendre y discerner les événements passés, présents ou futurs, ne dépendant que de cet ensemble de faits que nous appelons le hasard. Toutes ces dames, tous ces messieurs se sont empressés de remettre l'empreinte de leur main à M. de Kerlor, qui les emportera à Londres d'où il fera parvenir aux destinataires ce diagnostic de nouveau genre.

M. Ch. Lancelin parla de l'extériorisation du corps fluidique et du corps astral, à un point de vue théosophique — ce qui donna lieu à une discussion assez animée.

M. de Fontenay présenta un mémoire sur la terminologie des mots employés en psychisme ; il demanda la constitution d'une Commission chargée de mettre ordre à cette Tour de Babel. Pour que les « sommités » du psychisme contemporain et futur suivent les règles indiquées par la Commission, il faut probablement que celle-ci soit composée de personnes faisant absolument autorité en matière ; sans cela, ce sera du temps perdu, ou à peu près.

M. M. Mangin lut son Rapport sur les résultats obtenus par une Commission avec l'appareil Fayol, destiné à prouver l'existence du fluide humain ou magnétisme animal et de la polarité humaine. (1).

M. le Dr Gaston Durville parla d'une expérience de momification d'une main humaine, (à l'instar de celles exécutées par Mme X, de Bordeaux), avec la collaboration de deux autres magnétiseurs et l'assistance de quelques médecins de la Société Magnétique de France : cette momification, encore incomplète, mais déjà menée à bon point, a été l'une des attractions du Congrès.



L'appareil Fayol.

La question de « l'extériorisation de la sensibilité » et de « l'eau magnétisée » a donné lieu à des communications de MM. E. Boirac, de Champville, G. Durville.

M. Fernand Girod parla des phénomènes de déplacements d'objets sans contact qu'il estime avoir obtenus avec Mme Mary Demange, et des dispositifs qu'il a imaginés pour le contrôle.

M. A. de Coudenhove présenta un mémoire dans lequel il montre que les phénomènes dits « psychiques » ne sont souvent que physiologiques, puisqu'il n'y a souvent qu'une manifestation d'ordre purement physique ; il demande qu'on réglemente en conséquence la terminologie des phénomènes.

Le colonel Frater proposa des modifications au dispositif des séances médiumniques, en demandant surtout la suppression du cabinet, dont la présence et l'apparence soulève des soupçons. Il proposa de même que la chaîne des mains soit remplacée par un petit câble en cuivre.

(1) L'appareil Fayol est actuellement en vente au prix de 80 fr., emballage en sus : 4 fr., chez MM. H. et H. Durville, éditeurs.

M. G. Delanne parla du fameux « dynamistographe » de MM. Malta et Zaalberg.

M. Albert Jounet entretint l'auditoire de « La méthode scientifique et le Magnétisme, la méthode scientifique et le Psychisme ».

M. G. de Fontenay présenta son mémoire « sur quelques réactions au contact de la plaque photographique », dont nous commençons la publication en ce même numéro des *Annales*.

M. Lefranc : « Radiographies des mains du Fantôme du vivant ».

M. Pétrus (sous ce nom se cache un ecclésiastique appartenant à une famille historique de France) s'occupa de la Transmission de pensée sur laquelle il fonde une explication des phénomènes même physiques de la médiumnité : cette communication donne lieu à une intéressante discussion.

Mr Ed. Duchâtel, toujours original dans ses aperçus des questions psychiques, parla du « Mimetisme », en rapprochant certains phénomènes psychiques à certains phénomènes naturels appartenant à d'autres ordres de la nature.

M. le Dr Gaston Durville traita des rapports du psychisme et de l'alimentation ; de la prédiction de l'avenir, etc. Il présenta son « suggestomètre », que nos lecteurs connaissent déjà.

M. Coué, de Nancy, s'occupa de la guérison par l'auto-suggestion.

Mme J. Beauchamp, d'Amiens, entretint les congressistes « des forces subtiles du Corps éthérique ».

Avons-nous oublié quelques communications ? C'est probable ; en tout cas nous ne l'avons pas fait exprès !

Mais le clou du Congrès fut sans doute le Concours des Sourciers, comme nous le disions plus haut.

Les concurrents furent nombreux et venaient de toutes parts de la France. Quelques-uns parmi eux avaient même une position sociale assez élevée : tels Mr C. Hémon, professeur de philosophie au Lycée Ampère, à Lyon ; l'abbé Mermet ; Mr Javel, juge de paix dans le Jura ; Mr Lerat, pharmacien en Bretagne ; MM. Hurteault et Gouin, architectes ; le Dr Voll, etc.

Dans la première journée du Concours, les rabdomanciens Pelaprat, Probst, Lebrun, Coursange, conduits successivement dans un endroit où existaient des catacombes, connues uniquement par MM. Viré et Martel, délégués du Ministère de l'Agriculture, en indiquèrent assez exactement l'emplacement et la direction : Probst indiqua même le nombre des piliers qui s'y trouvaient. Tous nièrent la présence de sources. Ce fut, en somme, une expérience réussie.

Dans l'après-midi du même jour, les rabdomanciens furent conduits au château Mirabeau, près d'Argenteuil. Il s'agissait de découvrir un gros morceau de fonte et une bassine en cuivre, qui avaient été enterrés en deux endroits différents. Le premier fut découvert par tous les concurrents, le deuxième par personne.

L'abbé Mermet découvrit l'endroit exact où avait été enterré un groupe de pièces d'or.

D'autres rabdomanciens, naturellement, furent moins heureux.

Mais la journée la plus marquante du Concours fut incontestablement celle du 30 mars. Voici le récit du *Matin* :

MM. Probst et Ferron vinrent ensemble pour procéder aux expériences proposées.

Le Dr Gustave Le Bon avait préparé cinq nouvelles enveloppes cachetées, contenant cinq morceaux d'argent, de plomb, de cuivre rouge, d'aluminium et de zinc.

MM. Probst et Ferron réussirent les cinq essais. Les enveloppes numérotées avaient été placées sur le sol. M. Probst opéra le premier ; M. Ferron le second. On leur donna la liste des cinq métaux.

Ils trouvèrent pour l'enveloppe 1 du plomb, pour l'enveloppe 8 de l'aluminium, de l'argent pour l'enveloppe 7, du zinc pour l'enveloppe 4 et du cuivre pour l'enveloppe 2.

Ni le Dr Gustave Le Bon, ni les assistants ne firent aucun signe d'assentiment ou de dénégation tant que l'expérience ne fut pas complètement terminée et les cinq métaux nommés.

La liste de M. Le Bon fut examinée. Les résultats indiqués par les baguettisants étaient exacts.

Cette expérience, nous dit le Dr Gustave Le Bon, est surprenante, et il semble bien que le problème mérite d'être creusé. Je ne crois pas que le calcul des probabilités puisse mettre sur le compte du hasard cinq coïncidences.

On demanda aux deux baguettisants de refaire l'expérience du louis d'or caché dans une main.

MM. Probst et Ferron trouvèrent le louis cinq fois sur six. Mais on cite des séries de coïncidences allant jusqu'à 24 et souvent jusqu'à 13 ou 15.

Le Dr Le Bon conclut en affirmant que tout de même il y a quelque chose dans la baguette... Quelque chose qui mérite d'être étudié scientifiquement.

Ceci, pour ce qui se rapporte au côté empirique de la question.

Relativement au côté scientifique, c'est une autre affaire ! M. Henri Mager, qui s'est nommé « Ingénieur hydrologue souterrain », et qui a fait preuve d'un vrai talent dans l'organisation du Concours, au point de vue scientifique en est resté — si nous avons bien compris — aux théories du Père Kircher, etc., remontant à plus de

deux siècles, et dont les études du professeur Sir William Barrett ont fait justice depuis plusieurs années déjà — c'est-à-dire à l'hypothèse de radiations métalliques, électriques, hydrauliques, etc., qui s'exerceraient directement sur la baguette du sourcier, la faisant tourner ! D'où les discussions oiseuses et mêmes un peu ridicules, sur la matière dont doit être composée la baguette, sur sa forme, etc., — ce qui rappelle les balivernes des Occultistes sur les opérations magiques auxquelles doivent être soumis les miroirs et les boules de cristal dont se servent les voyants.

Le professeur Hémon, lui aussi, d'abord dans une communication faite au Congrès, puis dans un article qu'il a donné à l'*Excelsior,* flotte entre deux théories, l'une physico-physiologique, l'autre psychologique, sans toucher à celle métapsychique — la seule qui réponde aux faits, puisque la baguette peut servir à trouver toute autre chose que de l'eau ou des métaux — même des assassins (voyez Jacques Aymar) — et elle n'est, d'ailleurs, même pas nécessaire chez beaucoup de sujets.

Tous les journaux de Paris viennent de publier le compte rendu suivant d'une séance de l'Académie des Sciences :

M. d'Arsonval présente à l'Académie l'exposé des recherches entreprises par le docteur Marage, de Paris, sur l'inscription des mouvements respiratoires au moyen de la main. Quand on tient le bras le long du corps, l'avant-bras étant horizontal, le coude s'appuie sur les fausses côtes. Chez les sujets qui ont le type de la respiration diaphragmatique développé, le mouvement des fausses côtes se transmet à l'avant-bras et à la main et on peut inscrire ce mouvement, en l'amplifiant cinquante fois, au moyen de la méthode graphique.

M. d'Arsonval présente à l'Académie des tracés obtenus par M. Marage qui sont tout à fait caractéristiques. Tous les mouvements de l'acte respiratoire sont indiqués.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que, si le coude ne s'appuie pas sur le thorax, on n'obtient plus rien.

L'application qu'indique M. Marage de ces graphiques est curieuse : les sourciers, pour découvrir les cours d'eau souterrains, ont les bras appliqués le long du corps ; les mains, la paume en haut, tiennent la baguette qui est dans un état d'équilibre absolument instable. La moindre modification dans le rythme respiratoire changera la position du membre supérieur et la baguette se mettra en mouvement. Cette hypothèse est confirmée par les faits suivants :

1° La baguette ne marche pas quand les coudes sont loin du corps ;

2° La baguette ne marche pas quand les mains sont appuyées sur un support.

M. **Marage pense** que jusqu'à preuve du contraire on se trouve chez les sourciers en présence d'un phénomène très simple, analogue à ceux que produisent les agents physiques sur certains organismes. *Il n'y a ni fluide spécial, ni rayons d'un nouveau genre* ; la baguette et le pendule divinatoires ne sont que des pneumographes. Cette explication n'enlève du reste rien à l'utilité des sourciers, ni à la réalité des phénomènes.

Comme on voit, les observations du Dr Marage sont absolument conformes à celles du professeur Barrett, qu'elles complètent même, pour ce qui se rapporte à la pneumographie, alors que M. Barrett a été plus loin que le Dr Marage dans la recherche de la cause première du phénomène — celle qui produit l'altération de la respiration du rabdomancien. Pouvons-nous espérer de ne plus entendre parler de fluides, etc., qui actionnent la baguette, ou les autres appareils, très scientifiques, très compliqués, qu'on a dernièrement imaginés pour remplacer les rabdomanciens ? Les vrais appareils, comme les vrais « ingénieurs hydrologues souterrains », sont les clairvoyants !

La section d'hydrologie souterraine du Comité d'études scientifiques instituée au Ministère de l'Agriculture s'est réunie dans les jours qui ont suivi le Congrès, sous la présidence de M. Dabat, directeur général des eaux et forêts. Elle a examiné le résultat des travaux de sa Sous-Commission qui est chargée, depuis 1910, d'étudier l'ensemble des divers appareils dont l'usage est actuellement préconisé pour la découverte automatique des eaux souterraines.

Au cours de cette réunion, M. Martel, membre du comité, a donné lecture de son rapport sur les récentes expériences organisées par le deuxième congrès de psychologie expérimentale.

Il résulte des faits exposés dans le rapport de M. Martel, aussi bien que des recherches antérieures de la Sous-Commission, qu'il n'est possible de formuler, à l'heure actuelle, aucune conclusion sur la question.

M. Martel a fait d'ailleurs ressortir devant le comité que les expériences ont été faites par un temps défavorable, en raison de la pluie qui les a contrariées.

Le comité, en conséquence, a décidé qu'il convenait de poursuivre l'étude de la découverte automatique des eaux souterraines en procédant à de nouveaux essais dans des conditions déterminées par les nécessités pratiques. Quand, par exemple, une ville aura recherché de l'eau sur certains points de son territoire et que ces recherches auront été infructueuses, la Sous-Commission d'hydrologie, qui reste chargée de diriger



ces essais, pourra faire appel à des « baguettisants », qui ainsi mis en face de la difficulté, pourront montrer leur savoir-faire.

En ce qui concerne les recherches des cavités sèches auxquelles les sourciers se sont récemment livrées, M. Martel a fait incidemment connaître au comité, qui n'avait pas à examiner cette question, que les résultats obtenus sont de nature à surprendre.

Les déclarations de M. Martel sont, naturellement, empreintes d'une grande prudence. Il n'est pas moins vrai que M. Henri Mager et l'organisateur du Congrès, M. Henri Durville, peuvent se vanter d'avoir fait faire à la question un bon pas en avant.

Deux nouvelles Publications périodiques

La nouvelle « Société de Psychologie et de Philosophie de Dijon », dont nous avons parlé dernièrement, a commencé à faire paraître son Bulletin trimestriel. Les deux premiers fascicules contiennent des documents administratifs, des articles des professeurs Boirac et A. Sauvage, et l'annonce d'une enquête sur la « baguette divinatoire », que la Société se propose de faire.

La *Revue Suisse des Sciences Psychiques*, organe de la Société des Études Psychiques de Genève, a également fait paraître ses premiers numéros. Ils contiennent des études intéressantes sur des expériences typtologiques, sur le subliminal, etc., sans compter les actes administratifs de la Société génevoise. La tendance de cette Revue est assez nettement spirite.

Une jeune Américaine voit à travers les objets

Sous ce titre, le *Matin* publiait, le 16 mars dernier, le télégramme suivant de Londres :

Une dépêche de New-York au *Daily Chronicle* rapporte une série de curieuses expériences auxquelles a été soumise une petite fille de dix ans nommé Beulah Miller.

Beulah Miller possède, suivant l'expression d'un membre de l'Académie de médecine, le docteur John Quackenbos, qui l'examina longuement « une vision de rayons X ». Elle voit, en effet, à travers les corps opaques et n'eut aucune difficulté, au cours des expériences, à dire ce que les assistants avaient dans leurs poches, à lire une certaine page d'un livre fermé et à décrire des objets placés dans des caisses closes.

Société Universelle d'Études Psychiques

Section de Paris

Deux médiums musicaux

Le soir du mardi 18 mars, M. de Vesme présenta à la Société deux « médiums musicaux » : M. Paganini et M. Georges Simon. Dans une courte allocution, il parla de cette forme de médiumnité, qui est assez rare. Les médiums musicaux les plus connus sont probablement MM. Shepard et Aubert. Le premier joue du piano dans un état de trance « sous l'inspiration des Esprits » ; dans quelques-unes de ses meilleures séances, une petite harpe, placée à quelque distance du médium, aurait accompagné le piano, pendant que des voix mystérieuses chantaient, comme avec Mlle Ofélia Corrales et Mme Wriedt.

M. de Vesme s'arrête plus longuement à parler de M. Aubert, non point pour établir des comparaisons, qui sont toujours désagréables, mais parce que ce médium, par l'intérêt réel qu'il présente pour sa notoriété ainsi que pour la parfaite bonne foi et honnêteté que tout le monde se plaît à lui reconnaître, constitue de quelque manière le parangon des médiums musicaux contemporains.

La valeur de l'hypothèse spirite pour expliquer le phénomène que présente ce sujet venant surtout de la façon dont débuta sa médiumnité, M. de Vesme raconte comment, durant une séance spirite à laquelle M. Aubert était présent, il fut invité par « l'esprit de Méhul », au moyen du langage typtologique, à se mettre au piano, dans l'obscurité ; il s'aperçut alors que ses mains, gagnées par une anesthésie complète, commençaient à jouer un morceau à la manière de l'auteur de *Joseph*, alors que lui, Aubert, bien que fils de parents excellents musiciens, ne connaissait presque pas la musique.

M. de Vesme expose, par contre, aussi les motifs qui militent contre l'hypothèse spirite dans cet intéressant phénomène : pour sa part, il ne peut se faire à l'idée que Beethoven, Mendelsson et les autres grands maîtres compositeurs défunts, dont quelques-uns morts depuis longtemps, tels que Stradella, Rameau, etc. — se donnent ren-

dez-vous autour de M. Aubert, chaque fois qu'il lui plaît de se mettre au piano.

Mais quand même il ne serait pas spirite, le phénomène que présentent ces « médiums musicaux » ne serait pas moins important, surtout pour l'étude de la subconscience, et les spiritualistes peuvent peut-être trouver en lui des arguments appréciables en faveur de leur thèse.

Le Secrétaire de la S. U. E. P. rappela ensuite les expériences auxquelles M. Aubert fut soumis à l'Institut Général Psychologique. Celui-ci ne publia point le compte rendu de ces expériences, mais le médium lui-même en parla dans la *Revue du Spiritisme* (1). On lui banda les yeux, on lui demanda de lire, de faire des calculs, de causer pendant qu'il jouait ; on lui introduisit dans les oreilles les tubes de deux phonographes jouant chacun un air différent : le sujet triompha de toutes ces épreuves. On constata par des piqures, etc., l'insensibilité de ses mains.

« Ces mêmes épreuves — dit M. de Vesme — vont être appliquées à M. Paganini, sauf celle concernant l'anesthésie — ce qui ne présente d'ailleurs pas un intérêt absolu, quelques médiums écrivains, par exemple, étant dans un état d'insensibilité pendant qu'ils écrivent, alors que d'autres ne le sont point. »

M. Paganini est Roumain. S'agit-il d'un nom ou d'un pseudonyme ? cela n'a pas beaucoup d'importance. Il dit n'avoir jamais étudié la musique et ne même pas connaître les notes. C'est un tout jeune homme.

Il se met au piano. On lui bande les yeux ; on couvre le clavier d'un drap. Malgré cela, M. Paganini joue brillamment des morceaux connus et enfin un qu'il dit être improvisé. On place devant lui un journal ; il le lit couramment sans cesser de jouer ; on lui applique à chaque oreille les pavillons de deux phonographes, et Mr Aubert ne paraît pas dérangé par cette cacophonie. L'auditoire, s'intéressant à cette série d'expériences, rit et applaudit.

M. de Vesme présente ensuite M. Georges Simon, violoniste.

Lui aussi affirme jouer sous l'inspiration des grands compositeurs disparus, dans un état semi-hypnotique, facilité par une obscurité presque complète. Seulement, c'est un professeur de violon, un ancien élève du Conservatoire, membre de l'orchestre des Concerts Colonne. C'est là, évidemment, une circonstance défavorable au point de vue de l'intérêt que peut présenter un médium musical, de même qu'un peintre tel que M. Ferdinand Desmoulins constitue « un médium dessinateur » moins intéressant qu'un profane en l'art du dessin, tel que M. Léon Petijean, dont les admirables travaux étaient exposés, ce soir même, dans la salle de la Société. Mais la bonne foi de ce sympathique et intéressant musicien qu'est M. Georges Simon est affirmée par toutes les personnes qui le connaissent. En tout cas, le jeune violoniste a joué devant les membres de la S. U. E. P. quelques morceaux, dont un impromptu attribué à l'esprit de Gounod, avec un sentiment, une maîtrise réellement remarquables, qui n'ont rien à faire avec l'acrobatisme musical de la plupart des virtuoses d'aujourd'hui, et qui lui valurent les applaudissements chaleureux de tous les assistants.

Une discussion suivit à laquelle prirent part plusieurs sociétaires : MM. Ed. Duchâtel, l'abbé Naudet, M. de Fontenay, le colonel de Kergariou, Ch. Letort, L. Chevreuil, etc. Presque tous ces messieurs insistèrent sur le fait que rien, en somme, sauf l'affirmation des deux médiums mêmes, ne prouvait que ceux-ci jouaient dans un état spécial ; rien ne prouvait que l'un d'eux n'ait jamais appris la musique (pour l'autre, la question ne se pose même pas). Quelques-uns firent remarquer les différences existant entre le cas de M. Aubert et ceux de MM. Paganini et G. Simon.

M. de Vesme répondit qu'il était loin de contester la justesse de ces observations, et que pour lui, l'intérêt de la séance consistait justement en ceci, qu'elle apportait quelque lumière sur la question des « médiums musicaux », en montrant que certains épreuves auxquelles ils avaient été soumis et auxquelles on avait attaché beaucoup d'importance dans certains milieux : (jouer les yeux bandés, lire pendant qu'on joue, jouer au milieu de la cacophonie produite par deux phonographes, etc.), n'ont en réalité qu'une assez mince valeur. La plupart des pianistes ne regardent pas le clavier quand il lisent la musique, écoutent ce que disent les assistants et leur répondent, tout en jouant, et jouent au milieu d'autres musiciens qui sont en train d'exécuter des morceaux très différents.

Membres Souscripteurs pour 1913

Liste précédente	576	frs.
73. Mme la Marquise de Ganay (Paris)	8	»
74. M. l'abbé P. Naudet (Paris)	8	»
75. Mme Juliette Bisson (Paris)	8	»
76. Dr Henri Bourbon (Paris)	8	»
77. M. C. de Vesme (Paris)	8	»
Total	616	frs.

(1) Son article a été reproduit en très grande partie dans nos *Annales*, nº de Juin 1911.

Le Gérant : Joseph MATRAT

INPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. Fortin *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, Paris.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

23e Année — Avril 1913 — N° 4

Projection d'images fluidiques ?

Je ne partage pas complètement l'opinion sévère que M. de Vesme a sur l'utilité du Congrès comme celui qui vient d'avoir lieu en Mars à Paris : en effet, quel doit être *actuellement* le but principal d'une réunion d'occultistes ou d'une société d'études psychiques, sinon réunir les observations des chercheurs épars un peu partout ? Il y en a plus qu'on ne croît, en province, de ces observateurs ou de ces sensitifs dont les expériences mériteraient d'être recueillies et publiées. Déjà les sourciers l'ont bien prouvé l'autre jour. Mais il y a aussi, avant ou après les séances, des conversations qui s'échangent entre les portes et qui sont quelquefois plus intéressantes et instructives que ce qui se lit en public. Il faudrait faire sortir de l'ombre ce que des gens modestes ou timides ne savent pas raconter devant un grand nombre de personnes et ce qui est pourtant tout à fait digne d'être connu. Voici par exemple des expériences faites par M. Sausse à Lyon qu'il avait bien voulu me promettre de rédiger pour les *Annales* et qui, si elles se confirmaient, marqueraient une date dans l'histoire du Psychisme.

Marcel Mangin.

Les expériences que je désire soumettre à votre bienveillante attention me semblent établir, en dehors de toute suggestion ou lecture de pensée, l'existence de ce *Fluide magnétique*, admis par les uns, nié par les autres et que, pour ma part, je défends depuis 1874 (1), pour ce motif, que lorsque je magnétise je le sens s'écouler de mes mains comme s'échappe l'eau d'une pomme d'arrosoir.

Pour faire la première expérience il suffit d'un jeu de cartes ordinaires, neuf si possible, ou que je n'aie pas touché depuis quelque temps. Je demande à une personne de l'assistance de bien vouloir le tenir, d'en retirer une carte, de la montrer aux personnes présentes sans me la faire voir, puis de la placer entre mes mains où je la garde une ou deux minutes, le temps nécessaire pour qu'elle prenne la même température que celle de mes mains, et la saturer de fluide; la carte est alors remise dans le jeu et celui-ci battu avant d'être remis au sensitif qui ignore, comme moi, quelle est cette carte, où elle se trouve et qui n'en a nul besoin.

Celui-ci prenant alors le jeu de cartes, vu de dos, passe dans ses doigts chaque carte l'une après l'autre et s'arrête infailliblement à celle que j'ai touchée. On peut recommencer l'expérience à volonté, elle réussira chaque fois, à la condition qu'on ne remette pas dans le jeu les cartes déjà expérimentées. Si après quelques expériences on remet toutes les cartes dans le jeu et qu'on le donne, à nouveau, au sensitif, il retrouvera toutes les cartes qui ont déjà servi, mais ne pourra dire à quelle expérience chacune a été employée, ce n'est donc pas la chaleur de la carte qui peut le guider.

Dans cette expérience il n'y a ni divination, ni truc, ni compérage, ni machination d'aucune sorte. Pourquoi le sensitif s'arrête-t-il à la carte que j'ai touchée ?... Parce que, dit-il, celle-ci présente un toucher doux, velouté, onctueux, que n'ont pas les autres cartes qui glissent entre ses doigts, alors que celles magnétisées semblent, au contraire, s'y attacher par une sorte d'aimantation naturelle, qu'il reconnaît facilement et très sûrement avec un peu d'exercice.

Pour établir la réalité des créations fluidiques de la pensée, il faut aussi un sensitif assez développé. Voici comment l'idée m'en vint, un dimanche de janvier où devaient se réunir chez moi une trentaine de personnes. Supposant qu'on me demanderait comme d'habitude des expériences de transmisison de pensée avec des sensitifs À L'ÉTAT DE VEILLE, je voulus essayer s'il ne me serait pas possible de fixer ma pensée sur un papier blanc et de l'y marquer assez fortement pour que les sensitifs puissent l'y retrouver.

A cet effet je pris dans une coupe cinq cartes de visite que je venais de recevoir. Je notai

1. Voir le Rapport général du Congrès magnétique de 1889, pages 359 et suivantes.

sur un papier le nom des personnes qui me les avaient adressées, puis me recueillant, je formai dans ma pensée l'image d'un S majuscule. Lorsque cette image me parut suffisamment nette, fixant le dos de la première carte, par un effort de volonté, j'essayai d'y projeter le S ainsi créé. Par le même procédé, je fixai le chiffre 3 sur le dos de la seconde carte ; sur la troisième un cheval ; que la quatrième une chaise ; sur la cinquième un bouquet. Il était environ 10 heures du matin lorsque, seul au salon, je préparai cette expérience. Je pris alors cinq autres cartes que je mélangeai aux premières et je laissai le paquet sur la cheminée, alors que je mettais dans ma poche la liste des cartes influencées avec l'indication des images qu'elle devaient porter.

Lorsque dans l'après-midi, vers 4 heures, on me demanda de faire des expériences de lecture de pensée : j'exposai celle que j'avais préparée le matin même, demandant aux sensitifs présents de chercher à retrouver ce que j'avais voulu mettre sur les cartes.

Nous étions 26 présents : 7 ou 8 sensitifs tentèrent cette recherche. Les uns virent un 8 à la place de S et de 3 ; les autres ne distinguèrent que 2 ou 3 figures, prirent le cheval pour un âne ou un chien. Deux seulement retrouvèrent, sans hésitation, toutes les cartes et les figures que j'avais voulu y fixer. A mesure qu'on déclarait voir quelque chose, Monsieur le Dr A... notait le nom de la carte et le dessin vu ; lorsque la recherche fut terminée, nous contrôlâmes la liste préparée par moi le matin avec celle dressée par le Docteur : Madame L... et Mademoiselle A... avaient retrouvé exactement à chaque nom le dessin que j'avais voulu produire ; bien mieux à la cinquième carte Mlle A... dit :

« Je crois voir ici un bouquet, mais ce ne sont pas des fleurs fraîches, il me semble que ce sont des roses fanées et j'en sens l'odeur ». Or pour fixer cette image, dans ma pensée, j'avais porté mes regards sur un tableau, où se trouve conservée une rose que j'ai reçue comme apport à la séance du 6 mai 1890. Le sensitif avait non seulement retrouvé l'image voulue, mais encore l'odeur que dégageait le modèle.

Que déduire de ces expériences renouvelées depuis avec succès et que chacun peut faire comme moi ?

Je les livre aux chercheurs sans en tirer, pour ma part, aucune conclusion. Je me demande seulement s'il ne serait pas possible et intéressant de s'assurer, si la plaque photographique pourrait retrouver sur le papier les images vues par les sensitifs. Si elle pouvait les reproduire, elle confirmerait à la fois et l'authenticité de la création fluidique et la lucidité du sensitif qui la sait découvrir.

La question mérite, ce me semble, d'être étudiée et je crois qu'un jour elle pourra être résolue affirmativement.

Henri Sausse.

Observations sur ces expériences

Je suppose que M. Sausse, ayant l'intention d'établir que la lecture de pensée ne pouvait expliquer le phénomène, a pris la précaution d'empêcher le sujet, lorsqu'il palpe les cartes, de les soulever de manière à ce que leur face puisse être entrevue par les assistants. Pour que l'expérience soit concluante, il faut évidemment que les cartes restent couchées sur la table.

Si elles sont soulevées assez peu pour que personne ne voie la face, mais suffisamment pour que les doigts du sensitif palpent cette face, alors nous nous rappellerons ce que Mr Boirac dit dans sa « Psychologie inconnue » au chapitre intitulé « Apparente transposition des sens », et nous nous demanderons si la sensibilité d'un sujet peut être assez exaltée pour lui permettre de percevoir les différences de relief d'une lettre d'imprimerie, d'un dessin, d'une carte à jouer ou même d'une photographie. En ce cas ce serait la lecture (faite inconsciemment au moyen du doigt) des noms écrits sur les cartes qui aurait permis au sujet de trouver dans le cerveau de M. Sausse les images associées avec ces noms.

Si le sujet n'a même pas soulevé les cartes, s'il n'a fait que passer ses doigts sur leurs envers où M. Sausse a voulu matérialiser sa pensée, il ne nous reste plus que deux hypothèses : (a) celle de la vue à travers les corps opaques, grâce à laquelle le sujet lit les noms imprimés, ce qui lui permet de trouver ensuite les images associées à ces noms dans la pensée de M. Sausse ; (b) celle de M. Sausse : la matérialisation durable de sa pensée.

Dire lequel de ces deux phénomènes serait le plus merveilleux, je ne m'en charge pas. D'après Ochorowicz, son médium aurait donné des preuves de matérialisation de pensée enregistrée par la plaque photographique. Espérons que M. Sausse, puisque lui-même suggère l'emploi de la photographie pour vérifier si la fleur séchée existe fluidiquement, poursuive ses recherches en ce sens. Si rien ne vient sur la plaque, il restera l'interprétation par la double vue. Alors M. Sausse s'inspirant des conseils de MM. Boirac et Joire persuadera à son sujet qu'il *peut* lire à travers les corps opaques et nous aurons enfin, je l'espère, l'expérience cruciale que j'ai toujours rêvée mais que je n'ai jamais su avoir été réalisée par des expérimentateurs d'une autorité indiscutable : La démonstration de la double vue, de la télesthésie directe, de la perception d'un objet à travers des corps opaques

sans qu'il soit possible de recourir à la lecture de pensée (1).

On me dira : « Si le sujet sent ou voit les noms écrits pourquoi ne le dirait-il pas ? » — « Parce que cette sensation reste inconsciente ». Mais il suffirait que l'expérimentateur lui dise : « Vous pouvez lire ».

M. Sausse dit que ses sujets sont à l'état de veille. En est-il absolument certain ? Il est bien difficile de discerner un léger état d'hypnose. J'ai bien de la peine à croire que la télesthésie puisse avoir lieu sans au moins ce léger état. Je dis *télesthésie*, je ne dis pas *lecture de pensée.*

Enfin supposons que par la photographie M. Sausse prouve la matérialisation de sa pensée sur une feuille de carton blanc, matérialisation d'une certaine durée et comme imprégnée dans la substance du carton, ne voit-on pas de suite quel appui cela donnerait à ceux qui croient à la psychométrie, à l'âme des choses, aux phénomènes de hantise en dehors de l'influence d'un médium (Voir Lombroso). Il deviendrait permis de supposer qu'un Phaneg retrouve vraiment dans un objet l'histoire de cet objet ! ou que les murs d'une chambre témoins d'un crime ont conservé quelque trace de cé crime !

Enfin, il y a une chose que M. Sausse m'a dite et que je le prierais de vouloir bien nous redire, car elle pourrait bien être du plus haut intérêt pour nous aider à comprendre et à obtenir bien des phénomènes de la métapsychique : un de ses sujets aurait obtenu des apports et un jour l' « Esprit » aurait dit parlant à M. Sausse : « *Je ne puis rien sans vous* ». JE NE PUIS RIEN SANS VOUS.

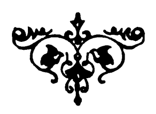
Il nous faut suivre cet exemple qui est aussi celui d'Ochorowicz, lorsqu'il consultait la petite Stasia. Les Esprits se trompent abondamment, c'est entendu. Mais quelquefois ils peuvent être illuminés par un éclair de génie et nous donner la clé de bien des mystères. On ne les fait pas assez causer. Voyez-vous l'immense portée de cet avertissement : « Je ne puis rien sans vous ». Cela va peut-être nous éclairer singulièrement. Qui sait s'il n'y a pas là un grand principe fondamental ? Pour produire un phénomène il faudrait presque toujours deux générateurs, deux éléments se complétant. Presque toujours. Pas toujours sans doute. Il peut y avoir, si j'ose m'exprimer ainsi : hermaphroditisme. Soit ! Mais qui sait si à part ces cas rares le maximum d'effet ne sera pas toujours obtenu par la coopération de deux éléments. Eusapia, par exemple, semble pouvoir agir seule. Dans les cas de *Poltergeist*, même remarque. Mais avec Carancini nous avions déjà cru observer que deux éléments étaient nécessaires. Bien-Boa ne naissait que lorsque la générale Noël était là.

Qui eût jamais soupçonné que pour un phénomène d'apport cette condition fût quelquefois nécessaire ? Remarquez combien dans la bouche (!) d'un Esprit l'idée est frappante par son désintéressement. C'est pour cela qu'elle me paraît digne de toute notre attention.

M. Ochorowicz, qu'en pensez-vous ? Ayez foi en votre puissance. Humainement parlant, elle est déjà bien grande. Spiritiquement parlant elle peut être presque infinie. Il suffit que vous ayez la foi : l'Esprit lyonnais l'a dit.

MARCEL MANGIN.

1. Un sujet que M. Boirac a vu (Mme V.) lisait l'heure sur une montre les yeux fermés par des bandes de papier gommé et un épais bandeau, mais M. Boirac n'affirme pas qu'il était impossible à un assistant d'avoir entrevu l'heure en question. De plus Mme V. demandait un mouchoir sous prétexte que l'or lui brûlait les doigts. N'était-ce pas pour ouvrir le boitier et tâter les aiguilles sous le mouchoir ? Il y a lieu également de se méfier même du papier collé et des bandeaux épais.



GUILLAUME DE FONTENAY

LA CHIMICOGRAPHIE

Et la prétendue Photographie du Rayonnement vital

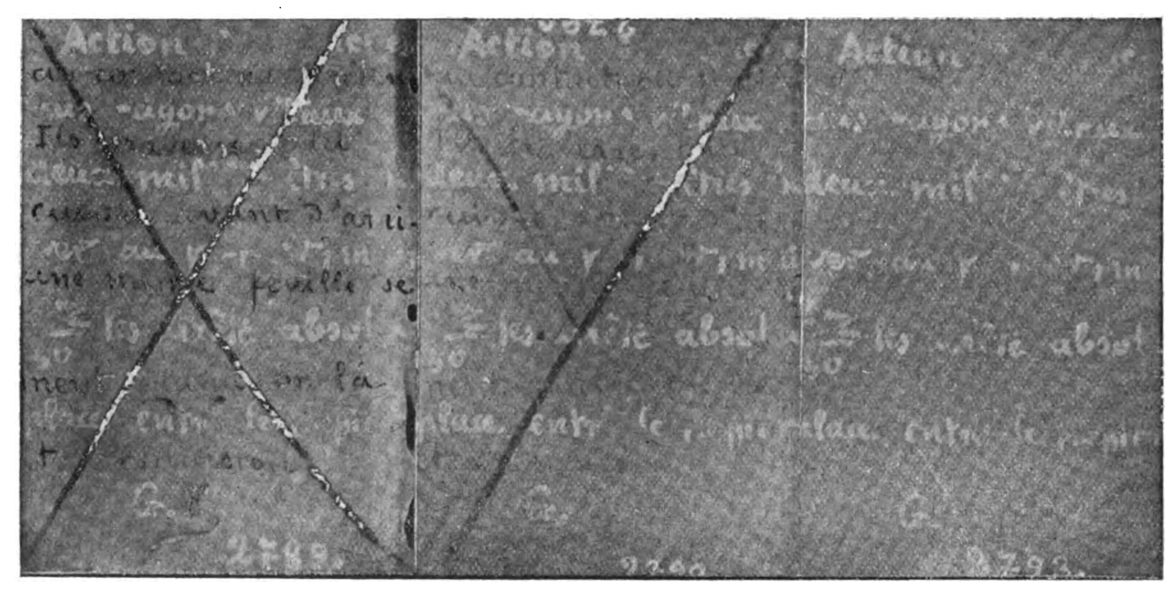
Mémoire sur quelques réactions au contact de la plaque sensible

(Suite et Fin.)

XI. — ENCRES POSITIVES ET ENCRES NÉGATIVES

J'ai dit que les encres à écrire du commerce tendaient généralement à se transcrire en négatif. Cette règle est sujette à de nombreuses exceptions qui peuvent être occasionnées soit par la chaleur, soit par les réactions de l'encre sur la plume métallique ou le papier, soit par d'autres causes moins faciles à déterminer. Elle est néanmoins le plus souvent exacte.

Mais il est facile d'obtenir, quand on le désire, des encres qui se transcrivent habituellement en positif sur la plaque. Nous avons déjà vu que la plupart des vernis agissaient ainsi. Il en est de même de bien d'autres substances. Nous appellerons pour simplifier *encres positives* celles qui tendent à se transcrire en noir sur la plaque et *encres négatives* celles qui tendent à se transcrire en clair, c'est-à-dire la plupart des encres à écrire commerciales. On se procure une assez bonne encre positive en ajoutant à de l'encre de Chine une solution aqueuse d'acide pyrogallique.



N° 2789. N° 2790. N° 2793.

Sur les épreuves 2789, 2790 et 2793 (provenant d'un même cliché-papier) on verra que j'ai écrit des lignes alternantes avec une encre positive et une encre négative. On distinguera aussi des caractères imprimés venus faiblement en positif (1).

On remarquera que la première plaque (2789) est plus complète et plus intense que la seconde (2790) et celle-ci plus que la troisième (2793) sur laquelle tout ce qui était écrit à l'encre négative a disparu. Je reviendrai plus loin sur cette constatation.

XII. — PEUT-ON VOIR DANS CES PHÉNOMÈNES LES EFFETS D'UNE RADIATION QUELCONQUE ?

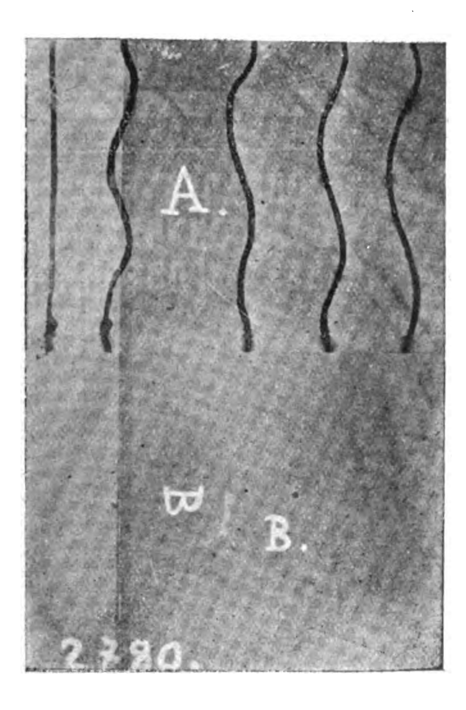
En dépit de mes tentatives multipliées, au-

1. Ces derniers n'ont pu être rendus par la similigravure, traductrice infidèle. Il en est de même d'un grand nombre de détails dans mes clichés du précédent numéro. C'est pourquoi je tiens les originaux à la disposition de toute personne que de telles recherches intéressent Mais surtout je demande que l'on répète ces expériences très simples et très peu dispendieuses. Il n'y faut qu'un peu de soin et d'attention, ...et point du tout de radioactivité.

cune de mes expériences ne m'a permis d'envisager sérieusement une semblable hypothèse.

Que nul rayonnement humain ne soit en jeu, c'est ce que j'ai démontré suffisamment en 1908-1909 en opérant avec un récipient d'eau chaude ; c'est ce que le Dr Breton a prouvé à son tour en opérant à l'étuve, et c'est ce que j'ai vérifié de nouveau en expérimentant, même à la température ordinaire, avec des châssis-presses, une presse à copier, etc.

Toutefois si une des expériences du Dr Breton est bonne ; s'il a obtenu, dans des conditions irréprochables, la transcription de lignes ou de caractères placés contre le dos de la plaque, il est évident que l'action chimique de contact ne



N° 2780.

suffit plus à expliquer le phénomène. Il faut alors supposer que des rayons de chaleur obscure ou quelque autre radiation semblable, émise par l'étuve chaude ou le corps humain, seraient susceptibles d'agir sur le gélatino-bromure en se laissant absorber plus ou moins par les encres ordinaires ou typographiques.

J'ai fait tous mes efforts pour trouver une trace quelconque de telles radiations et je n'ai pu y parvenir. Peut-être ne sera-t-il pas superflu de dire quelle méthode j'ai suivie pour vérifier l'existence ou la non existence de ce rayonnement.

Dans la plupart de mes essais relatifs à l'action chimique des encres, je prenais soin de laisser aux hypothétiques radiations la possibilité de s'inscrire, si elles existaient.

Par exemple, dans l'expérience 2606, on remarquera que toute une moitié de la plaque est vierge d'inscriptions. C'est que j'avais interposé une feuille mince de mica entre la moitié du cliché-papier et la partie correspondante de la plaque. Le dispositif a été ensuite chauffé fortement à l'étuve, dans son châssis-presse. De la buée s'est condensée entre le mica et l'émulsion, produisant une zone plus foncée sur l'épreuve et deux arrachements, mais aucune trace des caractères ne s'est montrée.

On m'objectera sans doute que cette radiation peut-être serait absorbée par le mica et ne pourrait le traverser. Soit. J'ai fait pour répondre d'avance à cette objection légitime et prévue l'expérience 2780. On voit encore qu'une moitié B de la vitrose ne porte ni traits à la plume ni caractères imprimés. J'avais interposé une feuile de mica. Seulement j'en avais mis une autre toute semblable en regard de l'autre moitié A du cliché-papier, qui est fort bien venue. Voici l'ensemble du dispositif. Un châssis-presse 6 1/2×9, avec, au lieu de glace forte, une épaisse plaque de cuivre pesant 103 gr. et ayant 2 m/m d'épaisseur. Sur la plaque de cuivre, une feuille de mica moitié moins grande, correspondant à la partie A où les lettres sont bien venues ; puis le cliché-papier 6 1/2×9, puis une autre feuille de mica de format 6 1/2×4 1/2 occupant la partie B. Enfin une vitrose 6 1/2×9, le volet, les barrettes, etc... Action organique humaine sur le cuivre pendant une nuit. S'il y avait eu radiation et radiation ne traversant pas le mica, rien ne se serait transcrit en A. Et si, cette radiation avait traversé le mica, il aurait dû y avoir transcription en B, aussi bien qu'en A.

Cette expérience est absolument démonstrative et je dirais presque cruciale. Or, je l'ai répétée mainte fois, non seulement en faisant usage de la chaleur organique mais en employant aussi l'étuve, le bain-marie, les poses de longue durée, etc., etc... J'ai remplacé le mica par le celluloïd, la gélatine, de minces feuilles de métal, etc., etc. J'ai eu des transcriptions là où il y avait contact entre le cliché-papier et l'émulsion. Je n'en ai jamais eu là ou l'émulsion se trouvait séparée du cliché-papier par une feuille de substance *imperméable* (1).

Cette expérience, je le répète, est absolument

1. Je souligne le mot *imperméable*, car une feuille de papier par exemple, ne serait pas un obstacle absolu à la transcription. Cela va de soi. C'est ainsi que se transcrivent *chimiquement* les caractères dont est revêtu le verso du papier-cliché. Le fait se produit d'autant plus facilement, toutes conditions égales d'ailleurs, que le papier est plus mince et poreux.

probante ; mais j'en ai fait beaucoup d'autres qui, sans présenter tout-à-fait la même rigueur logique, apportent un tel appoint de présomptions diverses qu'on peut les considérer comme les éléments d'une véritable certitude.

Je vais résumer brièvement les principaux types de ces expériences.

Expérience de la croix de clinquant

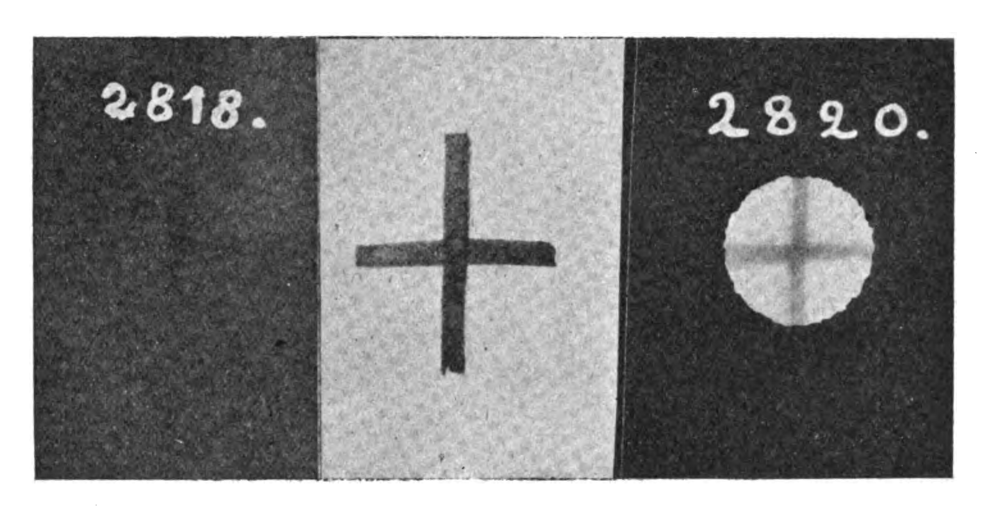
Même dispositif que pour 2780. Châssis-presse dont la glace forte est remplacée par une épaisse plaque de cuivre. Sur la plaque de cuivre, le cliché-papier manuscrit et imprimé. Sur celui-ci une croix, une étoile ou une rondelle découpées dans une de ces minces feuilles de cuivre que l'on achète sous le nom de clinquant. Enfin la plaque ou la vitrose, émulsion contre le clinquant et le cliché-papier. On fait agir soit un organisme humain soit une étuve, soit un corps chaud quelconque. Le cliché-papier se transcrit, sauf sous le clinquant qui forme réserve.

Dans l'hypothèse d'une simple action chimique, l'explication ne souffre aucune difficulté. Dans l'hypothèse d'une radiation, il faut admettre que celle-ci, après avoir traversé 2 m/m de cuivre compact et une feuille de papier, s'est trouvée invinciblement arrêtée par 1/20e ou 1/50e de millimètre d'épaisseur de ce même cuivre !

Expérience de la vitrose retournée

Le même châssis-presse à plaque de cuivre (ou de zinc ou de tout autre métal, peu importe.) Le cliché-papier, de dimensions 9×12, est plié en deux, texte à l'intérieur. Une vitrose 6 1/2×9 est insérée dans le pli du cliché-papier et l'ensemble est posé sur une plaque de cuivre de façon que le celluloïd de la vitrose soit en bas, c'est-à-dire du côté de la plaque de cuivre. On ferme le volet et l'on fait agir sur la plaque de cuivre soit un organisme humain soit toute autre source de chaleur. Au développement on trouve sur la vitrose le texte qui était en contact avec l'émulsion, et seulement ce texte-là. Comment expliquer le phénomène dans l'hypothèse d'une radiation ? Cette radiation aurait dû traverser et le cuivre et le texte du dos de la vitrose et la vitrose elle-même. C'est le texte du dos de la vitrose qui aurait dû s'inscrire, et non celui qui se trouvait de l'autre côté de l'émulsion.

Or, ces expériences, je ne les ai pas faites une fois, deux fois ou trois fois. Je les ai faites un très grand nombre de fois. En principe j'emploie presque toujours un cliché-papier plié en deux de la sorte et enveloppant de partout la plaque ou la vitrose. Or jamais, au grand jamais, je n'ai vu venir au développement ce qui se trouvait du côté du verre ou du celluloïd ! Même quand je faisais agir la source de chaleur ou de prétendus rayons à travers le dos de la plaque, ce n'est jamais le texte du dos qui se transcrivait.



N° 2818. N° 2819. N° 2820.

Expérience de l'usure du cliché

J'ai signalé déjà, à propos des clichés 2789, 2790 et 2793, qu'un cliché-papier *s'usait* en quelque sorte en servant. C'est encore une preuve, quoique un peu moins directe, qu'il ne s'agit pas d'une radiation. Les réactions chimiques se font toujours aux dépens des substances qui réagissent. Il est donc naturel que lesdites réactions s'affaiblissent à mesure qu'elles se multiplient. Le phénomène serait inexplicable s'il était dû à une radiation. Un cliché photographique ordinaire tiré à la lumière, qui est une radiation,

donnera autant d'épreuves identiques que l'on voudra.

Expérience de l'écran fenêtré

J'ai fait une expérience toutefois qui semblerait d'abord donner raison aux partisans du rayonnement vital. Je m'en voudrais donc de la passer sous silence. Aucun de ces messieurs ne l'a faite, je pense, car on l'aurait alors sûrement publiée à grand bruit.

J'ai voulu voir si ces rayons merveilleux qui n'arrivent à traverser ni le mica, ni le celluloïd, ni la gélatine ni les feuilles métalliques les plus minces, traverseraient au moins un millimètre d'air. J'ai donc tracé une croix sur un morceau de papier en me servant pour cela d'une encre négative très énergique et en donnant une largeur assez considérable aux traits. J'ai placé ce cliché-papier sur la plaque de cuivre du châssis-presse. Sur le cliché-papier j'ai posé un écran de carton épais de 1 m/m, après l'avoir percé d'une fenêtre circulaire de 2 c/m de diamètre. Sur le tout une plaque Lumière étiquette bleue. Puis j'ai soumis l'ensemble à une source organique de chaleur, pendant une nuit.

Au développement, j'ai obtenu le cliché 2818. La croix y est parfaitement visible.

Faut-il donc attribuer ce fait à un rayonnement vital ? Non, pour les raisons suivantes :

Le phénomène se produit tout aussi bien et avec les mêmes caractères quand on opère à l'étuve. Cela élimine déjà dans le *rayonnement vital*, la vitalité. Est-ce du moins un rayonnement quelconque ? Non encore. C'est selon moi, un simple effet d'oxydation du gélatino-bromure par les vapeurs que dégage l'encre ; vapeurs qui agissent avec un maximum d'énergie en regard des lignes tracées sur le papier.

Toutes les expériences de contrôle que j'ai pu faire s'accordent avec cette façon de voir. Et d'abord l'interposition de la plus mince pellicule de gélatine entre l'écran et le cliché-papier arrête net l'action de ce dernier. Mais en outre la forme même de la croix, en 2818, indique bien ce qui s'est produit. Que l'on compare 2818 à 2819 et 2820.

L'épreuve 2819 est une reproduction exacte et fidèle, en vraie grandeur, par contact, de la croix que j'avais tracée sur le cliché-papier.

L'épreuve 2820 montre comment cette croix serait venue sur un cliché si elle avait été transcrite dans les conditions de l'expérience 2818, au moyen de radiations véritables. Pour obtenir ce cliché 2820, j'ai réalisé exactement le dispositif 2818 (voir ci-dessus) mais en remplaçant la plaque de cuivre qui faisait office de glace forte, par une plaque de verre dépoli. Puis j'ai exposé le châssis-presse durant quelques secondes à la lumière, cette radiation type de toutes les radiations.

La croix, naturellement, est venue avec un flou considérable, puisque le cliché se trouvait à 1 m/m environ de la surface sensible ; mais elle est venue régulièrement, sans renflement central. De plus la fenêtre circulaire a laissé passer abondamment les rayons lumineux tandis que l'écran les arrêtait partout ailleurs. En épreuve, la croix se détache donc noire, régulière, mais estompée sur un fond clair bordé lui-même d'un champ complètement noir.

Il en serait à peu près de même de 2818 si nous avions eu affaire à une radiation quelconque, même très différente de la lumière, mais jouissant de la propriété commune à toutes les radiations, qui est de se propager en ligne droite dans un milieu homogène.

Nous avons au lieu de cela une figure pâle, grêle, avec une large tache centrale résultant, dirait-on, d'un vrai nuage de vapeur qui se serait formé à la rencontre des deux bras de la croix. De plus le champ de la fenêtre est exactement du même ton que la partie protégée par l'écran. S'il s'agissait d'un rayonnement quelconque, comment admettre qu'un fort carton de 1 m/m d'épaisseur serait absolument sans action sur ce rayonnement ?

La question à mon avis ne peut laisser aucun doute.

On remarquera en 2818 une ligne plus claire qui délimite l'ouverture de la fenêtre. C'est encore une action de contact. Cette ligne a été produite par la partie interne du carton, que la pointe à couper avait légèrement emboutie et relevée. Ce carton était de la qualité dénommée *carte de Lyon*, dont la surface est brillante et glacée. La différence de contexture de la surface et de l'intérieur a suffi à créer ce voile linéaire. Vu le léger emboutissage, on pourrait aussi invoquer une différence de pression ; mais pour les raisons que j'ai données au paragraphe VIII, je ne crois pas beaucoup à cette seconde explication.

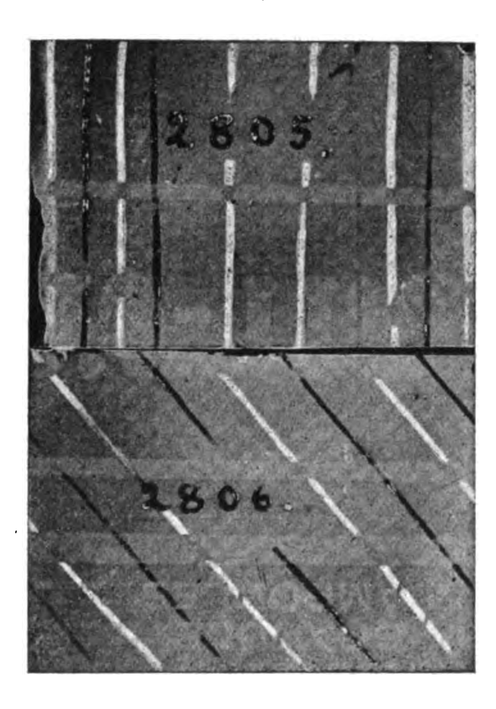
XIII. — De quelques phénomènes accessoires

Les diverses encres positives, négatives et d'imprimerie produisent, aux points où elles se rencontrent, des effets particuliers sur lesquels je crois bon d'appeler l'attention des expérimentateurs qui voudraient pousser plus loin l'étude de cette question. Si l'on examine attentivement les clichés 2805 et 2806 on y verra d'abord des lignes et caractères d'impression disposés hori-

zontalement, puis des lignes que sur les clichés-papiers j'ai tracées, verticalement en 2805 et obliquement en 2806, avec des encres alternativement négative et positive. Or ces traits à l'encre négative ou positive traversent en maint endroit les caractères ou lignes typographiques.

On aurait pu supposer que ces traits passant par-dessus la typographie, et se trouvant par conséquent en contact plus direct avec l'émulsion, auraient imposé leur action propre aux points d'intersection et dans les zones communes.

Il n'en est rien, on peut s'en convaincre en examinant soigneusement ces figures. On y verra que l'encre d'imprimerie semble avoir



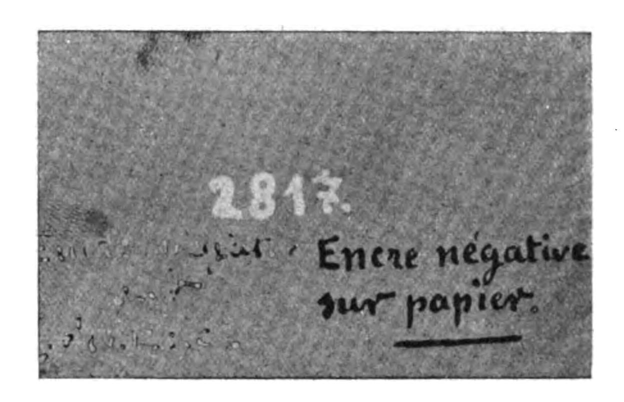
Nos 2805, 806.

à peu près partout annihilé et parfois même inversé l'action des encres à écrire posées sur elle.

Ce phénomène, qui a un grand intérêt théorique, peut s'interpréter de diverses façons. En ce qui me concerne, voici comment je suis porté à l'expliquer.

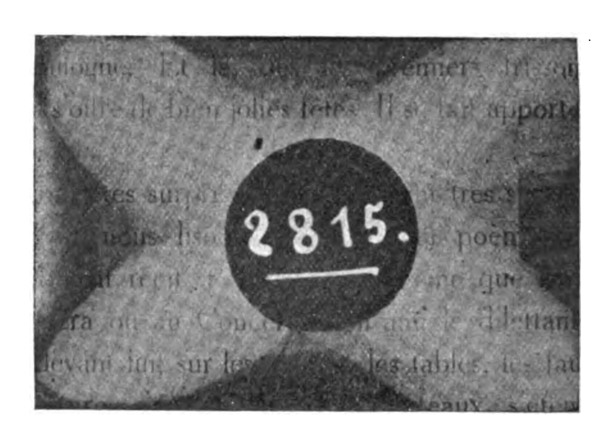
Ce qui agit sur le gélatino-bromure, c'est moins l'encre elle-même, la solution quelle qu'elle soit, que la combinaison de cette solution avec les constituants du papier. L'action ne s'exerce donc régulièrement que là où l'encre s'est incorporée au papier. Au contraire, dans les régions où l'encre à écrire n'a pu pénétrer dans la fibre du papier ; par exemple aux points où celui-ci était protégé par l'encre d'impression formant réserve et vernis ; là alors l'action de l'encre à écrire s'est trouvée annihilée ; et même elle a pu empêcher l'encre d'imprimerie d'agir à son tour et déterminer de la sorte les apparences d'une inversion.

Voici une expérience que l'on peut faire en vue de vérifier cette interprétation, du moins en ce qui concerne les encres ou solutions que j'ai étudiées.



No 2817.

Sur la moitié d'une vitrose ou d'une plaque vous faites agir une feuille de papier où vous avez déposé des gouttes de diverses encres négatives et positives. Sur l'autre moitié de la plaque



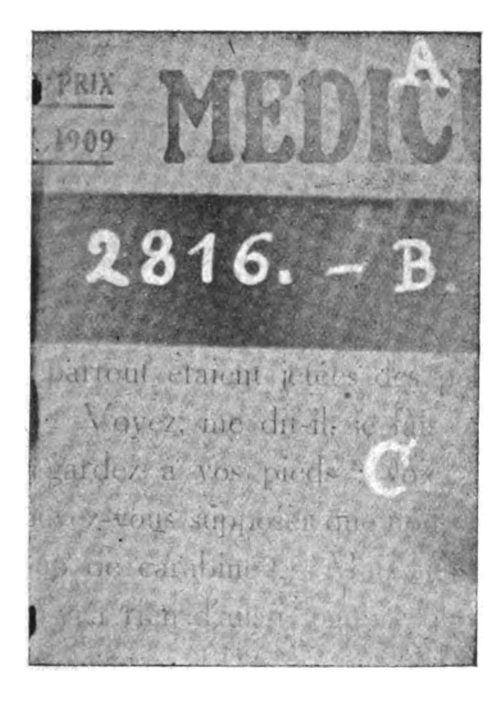
No 2815.

vous faites agir pendant le même temps une feuille de celluloïd où vous aurez déposé des gouttes senmblables des mêmes encres. Vous avez pris soin de laisser sécher complètement les encres, ce qui est un peu long sur le celluloïd. Vous constatez au développement que les deux actions sont absolument différentes, celle du celluloïd étant le plus souvent nulle ou tout à fait irrégulière. Si le papier n'agit pas en se combinant chimiquement avec l'encre, il la divise du moins et lui donne un état moléculaire parti-

culier, très favorable à son action sur le gélatino-bromure.

Le cliché 2817 montre une variante de cette expérience. J'ai écrit avec la même encre : 1° sur une feuille de papier écolier ; 2° sur une feuille de papier-glacé (qui reçoit l'encre un peu mieux que le celluloïd). Les deux textes ont agi simultanément sur une vitrose (2817.) On peut comparer les résultats. Sur papier, l'écriture s'est transcrite régulièrement et complètement en négatif. Sur gélatine, la même encre a donné, fort irrégulièrement, des traits négatifs entremêlés de traits ou de points positifs.

Les constatations faites sur les clichés 2805-



N° 2816.

2806, et sur beaucoup d'autres clichés semblables ou analogues — m'ont fait supposer que si au lieu de tracer des lignes à la plume avec diverses encres, je badigeonnais d'encre, au pinceau, un texte imprimé, l'encre continuerait à ne pas *prendre* sur l'imprimé et que je pourrais obtenir ainsi de bonnes reproductions de documents.

On verra par le cliché 2815 que ma prévision s'est vérifiée. J'ai donné, en sautoir, quelques coups d'un pinceau trempé dans une solution diluée d'acide pyrogallique et la plaque a noirci au développement partout où la solution s'était incorporée au papier, laissant transparents les points protégés par l'encre typographique.

Au milieu de la plaque est resté un cercle transparent. C'est l'emplacement d'une rondelle en clinquant de cuivre que j'avais interposée, toujours pour les raisons indiquées au paragraphe XII.

Les coups de pinceau étant assez visibles sur l'épreuve et le cliché, il m'a paru que l'on obtiendrait une plus grande régularité en procédant par immersion du texte à reproduire dans les solutions actives.

C'est en effet ce qui se produit, comme on le verra en se reportant au cliché 2816. Les bandes A, B et C proviennent de l'action simultanée de trois bandes de papier. La bande de papier A avait été découpée dans une feuille d'un journal illustré dont les caractères s'impriment généralement en positif assez vigoureux. La bande de papier B se rapporte à d'autres expériences que je ne peux aborder en ce moment. La bande de papier C avait été découpée dans une publication dont les caractères n'agissent habituellement pas sur les plaques. Les papiers A et C avaient été immergés durant quelques instants dans une solution diluée d'acide pyrogallique. Le papier B avait été immergé de même dans une solution de sulfate de cuivre (à saturation.) On remarquera la véritable pureté de la reproduction ainsi obtenue, où des caractères gras en haut et de l'elzévir à déliés très fins en bas sont venus avec une égale netteté.

Je ne sais pas si l'on a déjà obtenu par un procédé aussi simple, sans intervention lumineuse, la reproduction de documents typographiques. D'ailleurs la nécessité où l'on se trouve d'immerger la pièce dans un bain chimique restreint singulièrement le champ des applications immédiates. Je signale néanmoins le fait aux chercheurs d'innovations. En matière de science et de photographie, les progrès sont rapides et ce qui paraît inutile aujourd'hui peut être demain d'un usage facile et courant.

XIV. — Causes d'erreur ou d'insuccès

Dans ces recherches, les causes d'insuccès sont assez nombreuses. La plus commune, c'est l'emploi de textes inactifs. Comme je l'ai expliqué dans les premiers paragraphes de cette étude, tous les papiers et toutes les encres n'agissent pas en toute circonstance. On devra donc se résigner à quelques tâtonnements.

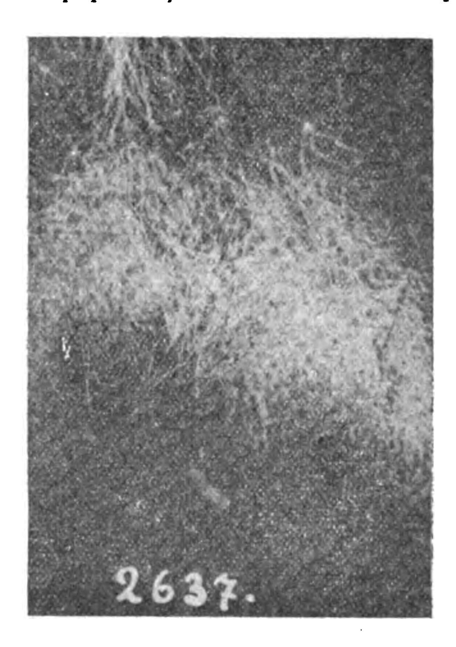
A côté des insuccès, il y a aussi des erreurs auxquelles on est exposé. J'en signalerai trois ou quatre qu'il importe de connaître.

A. — L'action de la lanterne du laboratoire peut nous conduire à des interprétations erronées. Il faut bien se rendre compte que les phénomènes étudiés ici sont le plus souvent d'une assez faible

intensité. D'où résulte que la moindre action lumineuse les dominera ou tout au moins les faussera complètement. Par conséquent nous prendrons soin que la clarté de notre lanterne ne tombe pas sur les clichés-papiers pendant qu'ils sont en contact avec la plaque photographique. Si nos verres rouges n'étaient pas d'un inactinisme parfait nous pourrions avoir ainsi de simples reproductions par transparence.

Il faut éviter aussi que la lumière frappe la plaque quand celle-ci est au contact du cliché-papier; car alors nous aurions non plus une reproduction par transparence mais une reproduction *cataphotographique*, ainsi que je l'ai montré précédemment (1).

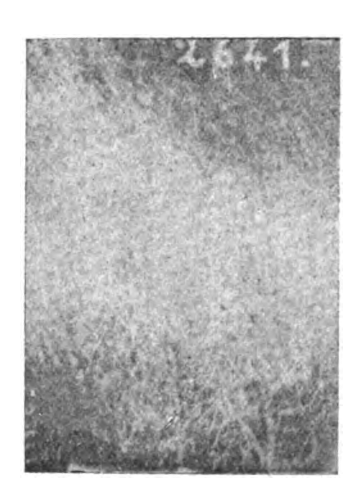
B. — La phosphorescence de certains papiers nous engagera à une grande circonspection. Nous tiendrons à l'obscurité pendant plusieurs jours les papiers que nous voudrons employer.



N° 2637.

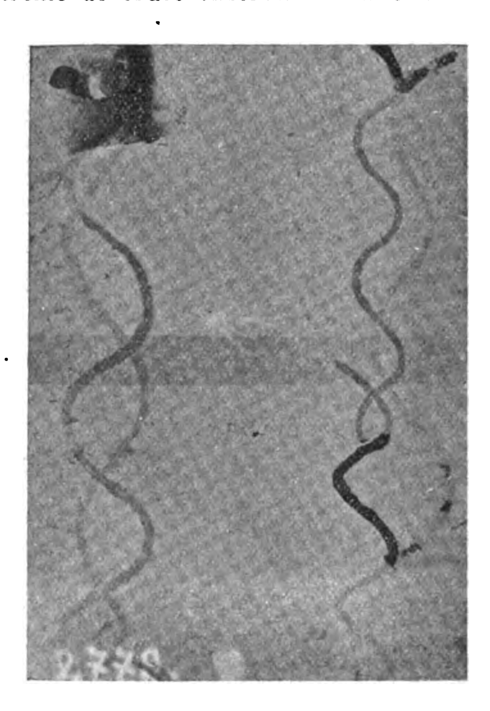
C. — Les papiers d'enveloppe, quand on opère suivant la technique des sachets-enveloppes, ces papiers noirs ou rouges ont une action certaine sur le résultat des expériences en cours. Je m'en suis assuré en les imprégnant de substances alcalines, acides ou salines.

On s'est émerveillé que des sachets-enveloppes confiés à diverses personnes et actionnés par ces personnes dans toutes sortes de conditions différentes, aient donné au développement des résultats eux-mêmes très différents. C'est assez naturel cependant. La transpiration varie beaucoup d'un individu à un autre individu. Chez la même personne, dans le même instant, elle est en général acide au visage et au creux de l'aisselle; alcaline



N° 2641.

au pli de l'aine. De plus elle varie énormément suivant la nourriture prise, l'état de maladie ou de santé, etc., etc... On devra donc se défier à l'extrême de toute observation faite au moyen



N° 2778.

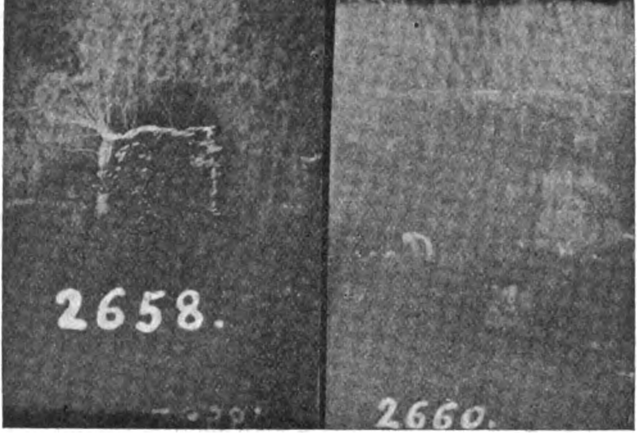
des sachets-enveloppes actionnés par un organisme vivant; car la transpiration joue alors un rôle dont il n'est pas facile de déterminer le sens et l'ampleur. La technique du châssis-presse, telle que je l'ai indiquée aux paragraphes

1. Voir *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences*, 1911, page 1055.

IX et suivants fournit des résultats bien moins sujets à l'erreur et à la discussion.

D. — L'électricité est un autre phénomène à ne point perdre de vue dans ces expériences, lorsque l'on emploie des vitroses, et surtout si on les enferme dans des sachets-enveloppes. Dans les vitroses, le support de l'émulsion est constitué par une feuille de celluloïd ou tout au moins d'une substance très analogue au celluloïd. C'est un excellent diélectrique. Il s'électrise par frottement avec une grande facilité quand les conditions atmosphériques sont favorables et, au contact de la main, donne des lueurs nettement visibles qui sont, en réalité de véritables feux d'artifice de petites étincelles. On peut s'en convaincre en examinant avec quelque attention les clichés 2637 et 2641.

Les papiers d'enveloppe, eux aussi, s'électrisent avec assez de facilité s'ils sont bien secs ou un peu échauffés (si par exemple on porte dans sa poche des sachets enveloppes). Dans ce second cas le celluloïd de la vitrose, diélectrique très mince, jouera le rôle de condensateur et il ne faut pas trop s'étonner de trouver parfois au développement, comme en 2778, par exemple, la trace évidente d'une décharge disruptive. Cette décharge peut affecter — et ce fut le cas en 2778 — une allure absolument arbitraire; mais s'il se rencontre au contact de la vitrose des corps inégalement conducteurs, la décharge se systématise comme en 2658 où elle délimite assez exactement les contours d'une bandelette de papier d'étain ; ou encore comme en 2660 où certaines lettres typographiques se trouvent partiellement reproduites.



N° 2658. N° 2660.

Ces actions électriques des vitroses réclameraient à elles seules une étude attentive. Elles ne sont probablement qu'une variante des phénomènes qui se produisent trop facilement dans le dévidage des films cinématographiques et qui font le désespoir des opérateurs et des fabricants.

XV. — Conclusions

Des nombreuses expériences et tentatives que j'ai pu faire en plaçant des papiers manuscrits ou imprimés au contact d'une plaque photographique et en soumettant de tels dispositifs à l'action de divers agents physiques, notamment à celle de différentes sources de chaleur artificielle ou organique, il résulte en somme :

1° Que les effets produits sont très variables selon les circonstances opératoires et en particulier selon la nature des encres et des papiers dont il est fait usage ;

2° Que, les causes d'erreur et les fautes de technique écartées, je n'ai jamais rencontré d'effet qui ne pût être attribué légitimement à une réaction chimique des corps mis en présence ;

3° Que je n'ai pu déceler l'intervention d'aucun rayonnement nouveau ou particulier.

Il existe peut-être beaucoup de radiations que, faute de détecteurs appropriés, nous n'avons pas encore pu reconnaître. Cela est non seulement possible mais très probable et, peut-on dire, presque certain.

Il est beaucoup moins certain et beaucoup moins probable que ces radiations inconnues agissent sur nos plaques photographiques.

Quelques personnes, peu nombreuses, il est vrai, pensent avoir, au moyen de l'une ou de l'autre des techniques ci-dessus mentionnées, mis en évidence un groupe quelconque de ces radiations nouvelles.

Il ne m'appartient pas de contester le résultat d'expériences auxquelles je n'ai pas assisté ; mais il m'est permis de dire que je n'ai rien trouvé de tel.

Par contre, j'ai rencontré, ainsi qu'on a pu le voir, un grand nombre de faits dont les apparences étaient susceptibles d'induire en erreur, à ce point de vue, des observateurs inattentifs ou superficiels.

Mont-en-Genevrey, le 7 novembre 1912.

Guillaume de FONTENAY.

POST-SCRIPTUM

J'en ai fini avec la technique de ces expériences. Me sera-t-il permis d'y ajouter quelques brèves considérations de philosophie pratique ?

Je crois avoir prouvé sans grande peine l'in-

consistance de l'hypothèse vitaliste en tant qu'elle reposerait sur les phénomènes, bien simples, dont il vient d'être question.

N'allons pas plus loin que nous ne sommes en droit d'aller. Je ne dis pas que l'hypothèse vitaliste est fausse. Je ne dis pas que nous rayonnons uniquement de la chaleur.

Je dis que si nous rayonnons autre chose, cet « autre chose » est encore inconnu ; et que les expériences de transcription de textes, en tout cas, n'en démontrent nullement l'exist nce.

Quelques personnes d'esprit chagrin me disent avec humeur : « Vous n'accomplissez que des besognes négatives. Vous êtes un démolisseur. »

Si ma seule personne était en jeu, il est probable que je ne répondrais pas. Mais c'est toute une méthode que l'on attaque ainsi.

D'abord il est inexact que je m'attarde aux besognes purement négatives. Quand j'ai le bonheur de rencontrer un fait positif, qui me paraisse certain, je le produis et l'atteste sans nulle réticence et tel qu'il me semble vrai.

Ainsi ai-je fait pour Eusapia en 1897, *et plus tard en* 1907, *en* 1908. *Ainsi ai-je fait pour Linda Gazzera en* 1910. *Ainsi ferais-je demain pour un autre médium, plus remarquable encore peut-être, si le secret ne m'était imposé en ce moment.*

On peut en être sûr, j'aime mieux apporter qu'enlever des pierres. Mais il est tout de même nécessaire parfois d'en enlever.

Il a bien fallu déblayer l'emplacement du Palais de l'Industrie pour créer l'ensemble que nous admirons aujourd'hui ; et démolir comme je le fais, c'est encore construire.

Si quelques personnes étrangères à nos études veulent bien prendre en considération les documents que j'apporte de temps en temps, c'est que ces documents reposent sur un témoignage qu'elles sentent sincère et, dans une certaine mesure, compétent.

De quelle autorité jouirions-nous, dites-le-moi, si, nous psychistes, par crainte, faiblesse ou camaraderie coupable, nous laissions les négateurs de parti-pris et certains savants du dehors se procurer le facile triomphe de nous déciller les yeux sur des questions aussi enfantines ? De quel dédain légitime ne nous accableraient-ils pas ensuite, et quel calice de sarcasmes ne nous forcerait-on pas de boire jusqu'à la lie !

Oui, c'est vrai : j'ai entrepris quelques démolitions indispensables. Je n'y cherchais ni profit ni gloire, mais j'ai conscience au moins d'avoir rendu service à tous les psychistes et même aux spirites qui semblent, dans leurs organes, ne pas vouloir tenir le moindre compte de mes explications.

J'ai bien dit : dans leurs organes ; car c'est là que l'on suit une ligne arrêtée d'avance, une politique ou, si vous préférez, une tactique réfléchie.

En leur particulier, la plupart n'hésitent pas à reconnaître que j'ai raison ; et, de Tours même, un des plus connus, des plus célèbres, auquel je n'ai jamais eu l'honneur de parler, me faisait féliciter, il y a quelques mois, du travail salutaire que j'accomplissais.

Il me sera permis de regretter cette sorte de dualité mentale, cette attitude gênée — et gênante — de tout un groupe important parmi nous, groupe compact, très uni, mais qui toutefois se défend d'être une secte et par conséquent ne devrait pas agir comme si j'attaquais ses dogmes et que la radioactivité humaine en fût un.

La doctrine spirite n'a rien à perdre ni à gagner dans cette question. Il faudrait avoir conservé l'ingénuité de la sixième année pour se figurer que l'existence de l'âme humaine, sa survivance ou son immortalité peuvent dépendre du fait qu'un alinéa du Figaro, *placé devant notre épigastre, se transcrit ou ne se transcrit pas sur une plaque de la maison Jougla ou sur une vitrose de la maison Lumière.*

Tout le monde sait que nous rayonnons de la chaleur. Le jour où l'on prouverait que nous rayonnons aussi de la lumière invisible, — ou même visible comme celle des vers-luisants et d'autres animaux inférieurs, — le problème psychologique resterait tout entier.

Le naturaliste et le physicien auraient peut-être fait un grand pas. Le philosophe en aurait fait un plus petit. Le spirite, en tant que spirite, n'aurait pas avancé d'une semelle.

Je veux donc espérer que mes dernières expériences, qu'il est facile à chacun de répéter et de réussir, seront accueillies, même publiquement, avec un peu plus de bonne grâce et de sérénité que leurs aînées.

Tous nos collègues, j'en suis sûr, tous les champions d'une hypothèse qui veut avec raison demeurer à la fois scientifique et morale, *tous comprendront que pour justifier ce double titre, ils doivent d'abord chercher et ensuite reconnaître la vérité, même quand elle vient du dehors, et même quand elle est contraire à ce que proclamait un des leurs.*

G. DE FONTENAY.

Paris, 21 *décembre* 1912.



Ernest BOZZANO

DES PHÉNOMÈNES PRÉMONITOIRES

(*Suite, voir le numéro de Septembre 1912 et suivants*)

IIIe CATÉGORIE

PRÉMONITIONS D'ÉVÉNEMENTS DIVERS

Sous-Groupe K

Prémonitions d'événements importants n'impliquant pas la mort (extraction de numéros, mariages, événements politiques et faits divers).

CIIIe Cas. — Le colonel Kendall Coghill, en avril 1894, rapportait à la *Society f. P. R.* le fait personnel suivant :

A la date du 28 mars dernier, je reçus une lettre d'une dame avec laquelle je n'étais plus en correspondance depuis un an environ, et dans laquelle elle m'informait avoir eu une vision le 26, où elle me voyait précipité à terre avec mon cheval sur moi, dans une situation très critique d'où un grand nombre de personnes s'employaient à me tirer. — Je répondis par retour de courrier que sa vision ne pouvait être qu'un rêve, et que les songes devaient être interprétés en sens contraire ; raison pour laquelle rien de mauvais ne pouvait m'arriver.

Au contraire, la vision se réalisa le lendemain, et le colonel Coghill écrivit à la percipiente, Mrs. Leir-Carleton, à la date du 31 mars :

Vous avez gagné : bas les mains... Hier, la joie que vous m'avez prédite est arrivée ; et c'est la chute la plus terrible que j'aie faite depuis longtemps. C'était le dernier jour de la chasse, et je désirais donner une dernière leçon à mon poulain. La partie commença mal, car je me trouvai du côté de la forêt opposé à la « levée » ; je fis donc prendre le galop au cheval pour rejoindre la chasse... et tandis que je dévalais un col, plus rapidement que je ne le désirais, se présenta devant moi une pente rapide avec un large fossé au fond et un petit précipice du côté où j'arrivais. Ma monture inexpérimentée ne sauta pas à temps, et tomba sur les genoux, se renversant. Il y eut six jambes en l'air, et un homme dans le fossé avec son cheval dessus. Ici votre vision faiblit, car, au lieu d'être secouru et délivré par des personnes étrangères, je le fus par une demi-douzaine d'amis, y compris le propriétaire de la chasse et une autre demi-douzaine de dames...

Dès que je fus dans le fossé, votre rêve se présenta brusquement à ma mémoire, et, avant que ma tête fut tirée de la boue, je me dis : « Si quelqu'un vient me délivrer, cela voudra dire que je ne me suis pas cassé le cou ». Et en effet c'est qui arriva ; et si je considère que ma tête était restée sous le cheval, je ne comprends pas comment j'ai pu m'en tirer avec deux dents cassées et quelques égratignures sur le nez et sur le front... (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XI, p. 489).

CIVe Cas. — Je l'extrais du *Journal of the American S. R. P.* (1911, p. 373). Le cas est rigoureusement documenté ; on passe sous silence les noms des intéressés, qui sont connus du Prof. Hyslop. M. C. O. J. écrit à la date du 6 août 1906 :

En août, ou en septembre de l'année dernière (on constata ensuite que la date précise est le 14 août), j'eus un rêve extrêmement vivace, et qui se rapportait à l'un de mes neveux âgé de six ans. Je le voyais tirer de sous les roues d'un véhicule, dont je ne savais pas préciser la nature ; et quelqu'un qui l'avait secouru m'informait que l'enfant était en très mauvais état, quoique ses blessures ne présentassent pas un danger de mort. Le rêve (qui, d'une certaine manière, était une vision) m'impressionna tellement que je le racontais tout de suite à ma sœur, et ensuite à l'une de mes nièces (sœur aînée de l'enfant en question), en l'exhortant à surveiller attentivement son petit frère, car le passage fréquent d'automobiles constituait un danger. Deux soirs après, je me trouvais chez ma sœur aînée, qui est la mère du petit garçon, et l'impression du rêve persistant très vivement en moi, je fus poussé à le répéter, insistant pour qu'on se tînt sur ses gardes et qu'on ne permît pas à l'enfant de s'amuser dans la rue.

Deux semaines plus tard environ, ma sœur fit l'acquisition d'une petite voiture, et une dizaine de jours plus tard encore, en revenant un soir avec sa famille d'une promenade dans les alentours, mon petit neveu roula de l'intérieur de la voiture sur le marchepied, et tomba devant l'une des roues d'arrière, qui lui passa sur le corps en lui fracturant la jambe tout près du fémur. Les médecins déclarèrent que si la roue était passée un pouce plus haut, l'enfant serait mort sur le coup...

Je n'ai pas de théories à proposer, et déclare que je n'avais jamais cru à l'existence de rêves prophétiques avant d'en être un héros moi-même. J'observe maintenant avec Hamlet qu' « il y a dans le ciel et sur la terre des choses que notre philosophie n'a jamais atteintes ». (Signé : E. O. J. — Harrishonville, Missouri).

(Les sœurs C. S. et D. S., le frère M. J., confirment le récit ci-dessus).

Encore un rêve qui suggère l'observation faite aux précédents : c'est-à-dire que dans le songe, tout est suffisamment défini et précis, exception faite pour la seule particularité qui, si elle avait été clairement perçue, aurait sauvé l'enfant du malheur à venir. — Intentionnalité ? Fatalité ? Je renvoie le lecteur aux commentaires qui ont suivi les XLIXe, LXVIIe et LXVIIIe Cas.

CVe Cas. — Autre cas étrange. C'est le Dr Kerner qui le rapporte à la page 215 de l'ouvrage (édition française) : *La voyante de Prévorst.* Il écrit :

Un homme, pour lequel Mme Hauffe avait fait une prescription dans un cas de *delirium tremens*, étant venu à mourir, lui apparut pendant tout le temps qu'il resta chez lui dans le cercueil et lui faisait des révélations qu'il recommandait de transmettre à sa veuve. J'assistai à sa mort et je fus frappé du désir anxieux qu'il éprouvait encore de faire quelque communication lorsque déjà il avait perdu la faculté de parler. Je laisse de côté ses révélations et je me borne à signaler que Mme Hauffe nous dit qu'il exprimait les plus vives préoccupations au sujet d'une de ses filles. Quatre semaines plus tard une tuile tombait sur elle et lui fracturait le crâne. Elle subit une pénible opération avec une fermeté étonnante, et se rétablit si rapidement, que nous fûmes tous portés à admettre qu'un esprit protecteur l'avait aidée à supporter son épreuve.

On remarquera ici aussi le vague habituel pour ce qui se rapporte au point essentiel de la prémonition, et dont la révélation aurait pu éviter l'accident à la victime.

Notre ami Vincenzo Cavalli observe en citant ce cas : « La tuile *tomba-t-elle*, on *la fit-on tomber* ?... Et par qui, comment et pourquoi ?... Le Hasard n'est que le gérant responsable de notre ignorance... et l'exécuteur judiciaire des lois de causalité.

Le *casuel* n'existe pas, sinon en apparence, c'est-à-dire pour notre ignorance de la cause, qui existe et opère dans le monde occulte, dit aussi justement monde *causal.* — Ainsi dans une séance médiumnique nous voyons un objet se mouvoir apparemment de lui-même en l'air, sans voir la main qui le porte, et qui existe pourtant dans l'*Invisible.*

Si les deux mondes s'interpénètrent, il doit y avoir action et réaction corrélatives entre eux.

Si une tuile tombe sur la tête d'un homme, cet homme *a bien pu être conduit* soit par son propre « esprit », soit par un autre « esprit », à se trouver sous la tuile qui tombe *pour une raison qu'on ignore*, mais qui doit pourtant exister, si la vie terrestre a une fonction pour des finalités ultra-terrestres. » (*Luce e Ombra*, 1910, p. 219.)

J'ai cité ce texte de M. Cavalli parce qu'une *partie* de la vérité, dont nous reparlerons dans le prochain sous-groupe, se cache probablement sous l'apparente hardiesse de la thèse avancée.

CVIe Cas. — M. J. F. Young envoyait au *Light* (1900, p. 7) l'incident personnel suivant :

Il y a neuf nuits, je rêvai qu'un menuisier qui travaillait à une construction peu éloignée de ma demeure, serait précipité du toit sur la route, et, dans le rêve, on me conseillait de rapporter le fait à ma femme avant de sortir, afin qu'en ayant parlé avant la réalisation de l'événement, je fisse que le songe atteignît une plus grande valeur. C'est ce que je fis ; cependant, comme c'était jour de marché, et que j'avais une quantité d'affaires à dépêcher, je ne pensai nullement au rêve jusqu'à quatre heures de l'après-midi ; et dès que je m'en souvins, je pris mon chapeau, courus en hâte sur le lieu, demandai si aucun malheur n'était arrivé, et j'entendis cette réponse : « Si vous étiez arrivé deux minutes plus tôt, vous auriez vu transporter à l'hôpital un pauvre menuisier qui tomba du toit dans la rue, et qui serait resté mort sur le coup sans une table posée sur le chemin, qui atténua la force de la chute ».

Tel est le fait ; or, je me demande : « Quel était le but de mon rêve ? A quoi servit ma prémonition ? Même si j'avais conseillé au menuisier de se tenir sur ses gardes, parce que j'avais rêvé qu'il tomberait, il m'aurait ri au nez, et mon conseil aurait été inutile.

A ce qu'il semble, outre la prémonition de l'accident, j'eus aussi l'annonce télépathique de sa réalisation, car je ne saurais m'expliquer autrement l'impulsion qui me fit sortir en grande hâte au moment précis où l'accident se produisit. (*Signé* : J. F. Young-Llanelly).

Le percipient se demande : « Quel était le but de mon rêve ? A quoi servit la prémonition ? » — Voici : cette prémonition fut certainement inutile au point de vue de l'accident survenu ; mais si nous considérons ce qu'il écrit lui-même, c'est-à-dire que, dans son rêve, « il se sentit conseillé de rapporter le fait à sa femme avant de sortir, afin qu'en ayant parlé avant la réalisation de l'événement, il fît que le songe atteignît une plus grande valeur » — s'il se sentit conseillé en ce sens, alors on pourrait croire avec un certain fondement que l'intentionnalité de la prémonition consistait à offrir à lui, à sa femme et à ceux qui entendraient parler du rêve, une preuve efficace de l'existence du supernormal, et attirer ainsi quelqu'un à réfléchir sur les mystères de la vie, et conséquemment sur la possibilité d'une existence d'outre-tombe.

Dans l'introduction du présent ouvrage, j'ai déjà eu l'occasion de faire allusion à une possibilité de cette nature, et ce dernier cas semble renfermer une curieuse confirmation onirico-subconsciente de mes inductions.

CVII^e Cas. — Lady Z., femme de Lord Z., et connaissance personnelle de Myers, écrit à ce dernier :

Dans l'année 1866, j'habitais avec mon mari, Lord L., une maison de Charles-Street (Mayfair), dans la cour de laquelle nous avions fait construire notre chambre à coucher, qu'un étroit passage séparait de la cuisine de notre voisine, Mrs. L., cuisine à un seul étage, construite également dans la cour.

Durant une froide nuit d'hiver, je fus réveillée en sursaut par un grand bruit sourd provenant du passage indiqué. C'était comme si un corps humain avait été précipité du toit de la cuisine de Mrs L. — Je me mis aux écoutes, alarmée, et l'écho de longs gémissements m'arriva du passage. Je pensai tout de suite que quelque voleur s'était précipité de ce toit sur le sol, où il gisait, blessé. J'éveillai Lord L., en le priant d'aller voir. Il écouta un instant, et, n'entendant rien, il s'en tira en déclarant que j'avais rêvé. Après quelque temps, je me rendormis, pour être réveillée de nouveau par un bruit identique provenant du même passage. Alors, j'insistai auprès de mon mari avec une telle insistance qu'il se leva, s'habilla à moitié, et alla ouvrir la porte qui donnait sur le passage. Une lune magnifique brillait, et aucune trace de rien ne se remarquait à l'endroit. Je restai très perplexe, et enfin je me rendormis.

Le matin, un instant après que j'eus quitté ma chambre, un domestique vint me demander s'il devait préparer un lit pour un ouvrier qui était tombé du toit de la cuisine de Mrs. L. sur le passage, et se trouvait en très mauvais état. Exactement la réalisation de ce que j'avais cru entendre dans la nuit : le bruit d'un corps humain tombé à cet endroit !

S'il s'agissait d'une prémonition, celle-ci fut littéralement inutile. On dirait que j'ai eu la préannonce d'un événement uniquement rattaché à moi pour des raisons de proximité physique ». (*Signée* : Lady Z.)

CVIII^e Cas. — Ici, ce sont deux sensitifs qui prédisent le même événement.

Le Dr A. Wallace écrit dans le *Light* (1903, p. 152), à la date du 16 mars 1903 :

Dans la soirée du 14 janvier dernier, la clairvoyante Mrs. Paulet était mon hôte ; et, en ma présence, celle de ma femme et de deux de mes enfants, elle adressa un avertissement spécial à mon fils aîné, qui, en sa qualité d'étudiant d'un cours scientifique, s'exerce entre autres choses à la chimie appliquée. Je transcrivis tout de suite cet avertissement et je le copie mot pour mot sur mon carnet. Il dit : « Je vois que dans le mois de février ou mars, une explosion se produira dans le cabinet de chimie où vous vous exercez. Je vous recommande de la prudence ; quelqu'un sera blessé, mais je ne distingue pas qui ce sera ». — Plus tard, Mrs. Paulet revint sur l'argument, et ajouta : « L'explosion se produira avant les vacances, faites attention ».

Le soir du 20 janvier, M. Robert King, qui ne savait rien de la prédiction de Mrs. Paulet, vint nous rendre visite ; et lui aussi, s'adressant à mon fils aîné, dit : « Je vois une explosion auprès de vous ; je distingue un jeune homme qui manie un mélange, lequel fait explosion. Tenez-vous sur vos gardes ».

Le 28 février, j'allai voir mon fils au collège. Il me fit remarquer que l'explosion prédite n'était pas encore arrivée, et ajouta qu'après l'avertissement il avait pris de grandes précautions... A la date du 9 mars l'explosion se produisit ; et mon fils m'écrivit :

« Aujourd'hui, dans l'après-midi, un pensionnaire provoqua une explosion formidable dans le laboratoire. Il voulut manipuler dans un mortier certains ingrédients qu'il n'aurait jamais dû mélanger, puisqu'il s'agissait de matières explosives : phosphore et chlorate de potasse. Le mortier fut réduit en morceaux, fracassant la fenêtre ; et plusieurs fragments frappèrent l'imprudent au visage, occasionnant plusieurs blessures, et probablement il devra perdre un œil. Le professeur est consterné, d'autant plus que c'est la première fois qu'une explosion se produit dans le laboratoire. Le bruit de l'explosion fut terrible ».

Le fait que la prémonition de l'accident fut obtenue indépendamment par deux sensitifs, en accroît la valeur, et rend plus mystérieuse encore la question des visions supernormales des événements futurs. (*Signé* : A. Wallace, M. D.).

CIX^e Cas. — Il a paru d'abord sur le journal *Il Messaggero* de Rome, et fut étudié ensuite par le professeur Francisci, sur l'invitation du Rédacteur en chef des *Annales des Sciences Psychiques*, M. C. de Vesme ; je le tire de cette dernière Revue (1905, p. 470).

Les deux protagonistes demeurent à peu de distance de l'habitation du professeur Francisci, à Randicello, commune située à la frontière de la République de Saint-Marin. Voici le récit du professeur Francisci :

Il s'agit d'un certain Marino Tonelli, de vingt-sept ans, qui est marchand d'œufs, et qui visite en cette qualité les marchés des alentours ; entre autres, celui de Rimini. Le soir du 30 juin, comme il se trouvait dans cette dernière ville, il avait eu le tort de faire des libations trop abondantes, chose qui d'ailleurs ne lui était pas habituelle. Il rentrait chez lui dans sa modeste voiture, avec les paniers aux œufs, heureusement vides. Il paraît que le jeune marchand s'était à peu près assoupi, car, arrivé à un endroit connu sous le nom de Coste di Borgo, où la route est

tortueuse et en forte pente, le jeune homme ressentit une forte secousse et, ouvrant aussitôt les yeux, il se trouva étendu dans un champ à côté de la route, au fond d'un petit ravin le long duquel il avait roulé. Il vit alors que la voiture était à moitié renversée sur le bord de la route, tandis que le cheval, presque suspendu en l'air, se trouvait dans une position très critique. Aussitôt après s'être assuré de ne pas être blessé, le jeune homme secourut l'animal et, avec l'aide de quelques personnes qui étaient accourues, il retira du ravin aussi la voiture qui, en attendant, y était tombée.

Pendant qui se poursuivait le sauvetage, voilà apparaître aux yeux de M. Tonelli une figure de femme qui, à la clarté de la lune, lui semble être sa mère. Etonnement du jeune homme, qui ne peut plus douter de la chose lorsqu'il entend sa chère voix, et qu'il se sent embrasser par la vieille femme, laquelle, pleurant de joie, lui demande s'il ne s'est pas fait du mal et ajoute :

« Je t'ai vu, tu sais ? Je ne parvenais pas à m'endormir ; ta femme et les deux petites dormaient depuis longtemps déjà, mais moi, j'éprouvais une agitation, un malaise extraordinaire, nouveau, que je ne parvenais pas à m'expliquer. Tout à coup, je vis apparaître devant moi ce chemin, exactement cet endroit, avec le ravin à côté : je vis la voiture se renverser et toi précipité dans ce champ ; tu m'appelais à ton secours, tu me priais et tu semblais agoniser !... Ce dernier détail n'est pas exact, Dieu merci ; mais tout le reste est tel que je l'avais vu. Enfin, j'éprouvais le besoin irrésistible de venir ici, et sans réveiller personne, me raidissant contre la peur de la solitude, de l'obscurité et du temps orageux, me voici après avoir fait quatre kilomètres ; j'en aurais bien fait mille pour venir à ton aide.

Tel est le fait, tel est le récit exact que j'ai recueilli des lèvres encore tremblantes d'émotion de ces braves gens.

A la suite de cette publication, le Directeur des *Annales* envoya au professeur Francisci un questionnaire pour l'éclaircissement complet de cet épisode. Il en résulta que : « l'inquiétude de la mère précéda de quelques heures la vision de l'accident, et celui-ci se passa trois quarts d'heure avant la vision, c'est-à-dire le temps nécessaire pour parcourir à pied les 5 kilomètres qui séparent la maison des Tonelli de l'endroit appelé « Coste di Borgo ».

Le Rédacteur en chef des *Annales* ajoute :

« Il résulte des réponses faites au questionnaire que ce fait ayant été présenté d'abord comme un cas de télépathie ne l'est assurément pas, puisque la vision de Mme Tonelli a eu lieu trois quarts d'heure avant la chute de son fils ; la vision elle-même avait été d'ailleurs précédée par ce sentiment d'inquiétude inexpliquable, bien connu par les métapsychistes, et qui est une forme de *pressentiment*. Le fait si utilement signalé par M. Francisci paraît donc être plutôt un cas de *prémonition*.

CXe Cas. — C'est un exemple théoriquement très important, comme nous le ferons remarquer dans les commentaires. Je l'emprunte à la Revue *Filosofia della Scienza* (1911, p. 97). — Le chevalier Giovanni De Figueroa, l'un des maîtres d'escrime les plus forts et les plus réputés de Palerme, écrit dans les termes suivants au Directeur de cette Revue :

Une nuit du mois d'août de l'année dernière, je m'éveillai sous l'impression d'un songe, qui, bien que paraissant n'avoir aucune importance, avait été si vif et si réel, que j'éveillai ma femme, et le lui racontai immédiatement dans tous ses détails étranges, curieux et précis.

Je me trouvais dans un endroit champêtre sur une route blanche de poussière, par laquelle je pénétrai dans un vaste champ cultivé. Au centre de ce champ s'élevait une construction rustique avec rez-de-chaussée pour magasins et étables. A droite de la maison, je voyais une espèce de cabane en bois, formée de brassées de feuilles et de bois sec, et il y avait aussi un char dont les côtés étaient rabattus, et, sur lui, des harnais pour bête de somme.

Là, un paysan dont la physionomie m'était restée vive et nette, vêtu d'un pantalon sombre, la tête recouverte d'un chapeau mou, noir, m'approchait en m'invitant à le suivre, ce que je faisais. Il me conduisit derrière la construction, et, par une porte étroite et basse, nous entrâmes dans une petite étable de quatre ou cinq mètres carrés au plus, pleine de fange et de fumier. Dans cette petite étable se trouvait un court escalier de pierre qui tournait intérieurement au-dessus de la porte d'entrée. Un mulet était attaché à une mangeoire mobile, et, avec la partie postérieure de son corps, obstruait le passage pour atteindre aux premières marches de l'escalier. Le paysan m'ayant assuré que la bête était tranquille, je l'obligeai à se déplacer, et je gravis l'escalier, au bout duquel je me trouvai dans une petite chambre, ou grenier, avec parquet en bois, et j'observai pendus au plafond des pastèques d'hiver, des tomates en grappes, des oignons et du maïs.

Dans cette même chambre, qui servait d'antichambre, étaient réunies deux femmes et une petite fille. De ces deux femmes, l'une était vieille, l'autre jeune ; je supposai que celle-ci était la mère de l'enfant. Les traits de ces trois personnes restèrent aussi vivement gravés dans ma mémoire. De la porte qui donnait dans la chambre contiguë, je voyais en elle un lit pour deux personnes extrêmement haut, comme je n'en avais jamais vu.

Voilà le rêve !

— Que peut-il signifier ? me demandai-je et demandai-je aussi à ma femme cette même nuit.

— Mais que veux-tu qu'il signifie ? — me répondit-elle — un tableau fantastique, un paysage de

lieux jamais vus et qui s'est formé dans ton imagination par association d'idées... mais il ne me semble avoir aucune signification.

— Oui, — répondis-je, — cela peut être ; nous nous rendormîmes, et l'on ne parla plus du songe.

Au mois d'octobre toujours de l'année dernière 1910, je dus me rendre à Naples pour assister dans un duel notre concitoyen M. Amédée Brucato.

Ce n'est pas le moment d'exposer les incidents, les ennuis et les déplaisirs qui m'y assaillirent par l'effet de cette assistance ; il est nécessaire de dire seulement, pour ce qui se rapporte au rêve, que l'incident m'amena à un duel personnel.

Ce duel eut lieu le 12 octobre, jour où, avec mes seconds : le capitaine Bruno Palamenghi du 4º Bersaglieri, en garnison à Naples, et Francesco Busardo, j'allai en automobile à Marano, où je n'avais jamais été de ma vie, et dont je ne connaissais pas même l'existence. A peine enfoncés de quelques centaines de mètres en rase campagne, la première chose qui m'impressionna vivement fut la route large et blanche de poussière que je reconnus pour l'avoir vue ; mais quand ? en quelle occasion ? Nous nous sommes arrêtés aux limites d'un champ, qui ne m'était pas inconnu parce que je l'avais déjà vu ! Nous sommes descendus de l'automobile et nous avons pénétré dans le champ par un sentier bordé de haies et de plantes, et je dis au capitaine Chevalier Bruno Palamenghi, qui était à mes côtés : « Je connais cet endroit, ce n'est pas la première fois que j'y viens ; au bout du sentier, il doit y avoir une maison : là, à droite, il doit y avoir une cabane de bois, et il y avait en effet tout cela, et aussi un char aux côtés rabattus, contenant des harnais pour bête de trait. Un instant après, un paysan à pantalon noir, à chapeau mou et noir, exactement celui que j'avais vu deux mois auparavant en rêve, vint m'inviter à le suivre derrière la maison, et, au lieu de le suivre, je le précédai vers la porte de l'étable, *que je connaissais déjà*, et, en entrant je revis le mulet attaché à la mangeoire ; alors, je regardai le paysan, presque pour l'interroger sur l'inoffensivité de l'animal, parce que sa croupe m'empêchait de gravir le petit escalier de pierre, et celui-ci m'assura, comme dans le rêve, qu'il n'y avait pas de danger. Ayant escaladé les marches, je me trouve dans le grenier où je reconnais au plafond les pastèques, les tomates en grappes, les oignons, le maïs, et dans la chambrette, *toutes muettes* dans un angle à droite, les trois femmes, la vieille, la jeune, l'enfant, telles que je les avais vues dans le rêve.

Dans la chambre voisine, où je dus entrer ensuite pour me dévêtir, je reconnus le lit qui m'avait tant étonné dans le rêve pour sa hauteur, et j'y plaçai mon veston et mon chapeau. Je dois — mon cher ami — confesser que l'affaire du duel, de laquelle je n'étais point préoccupé, disparut entièrement de ma conscience, qui fut absolument envahie, jusqu'au moment de l'assaut, par l'étrange coïncidence que je n'ai pu expliquer alors ni plus tard, mais qui m'a fait une énorme impression.

J'avais parlé auparavant de mon rêve à plusieurs de mes amis, à la salle d'armes, au cercle d'escrime et ailleurs ; personnes qui peuvent toutes en faire foi : Le chevalier capitaine Palamenghi, l'avocat Tommaso Forcasi, M. Amedeo Brucato, le comte Dentale Diaz et M. Roberto Giannina de Naples furent témoins de ma notion précise des lieux et des personnes qui eurent leur place dans les événements de ce duel.

Ma parole de galant homme suffira, je crois, pour assurer la vérité de ces choses ; pourtant, s'il était absolument nécessaire de recourir à la preuve du témoignage, je n'ai pas de difficultés à écrire un par un aux amis susnommés, qui j'en suis sûr, ne manqueraient pas de répondre à mon désir.

Voilà les faits ; l'interprétation regarde les studieux du genre. (*Signé* : GIOVANNI DE FIGUEROA).

L'épisode que nous venons d'exposer est avant tout digne d'attention parce que son authenticité ne saurait être mise en doute, le rapporteur étant une personne dont la profession même indique qu'elle connaît la valeur d'une parole d'honneur ; et la circonstance que le percipient a raconté le rêve avant sa réalisation exclut aussi l'hypothèse proposée au sujet des phénomènes de « paramnésie », c'est-à-dire que l'impression du « déjà vu » doit être réduite à un fait d'illusion mnémonique.

Ceci posé, je constate qu'on observe en lui d'une manière très marquée le caractère tant de fois observé dans les phénomènes prémonitoires : celui du contraste entre les détails de fond nettement perçus, et les particularités essentielles, qui passent inaperçues. Je saisis donc cette occasion pour analyser ce caractère théoriquement très important.

Je commence cette fois aussi par observer que s'il s'était agi de perceptions directes dans le futur par l'œuvre des facultés d'*inférence subconsciente*, on ne comprendrait pas que le sensitif ait eu la vision des détails insignifiants d'une situation où il se serait trouvé plusieurs mois plus tard, et, par contre, n'ait pas perçu la circonstance essentielle de cette situation, qui est ce duel. Prétendrait-on peut-être que les facultés d'*inférence subconsciente* possèdent la prérogative de pénétrer les événements futurs en remontant l'enchaînement des détails insignifiants qui leur servent de fond, mais qu'elles ne parviennent pas à les pénétrer *directement* en suivant l'enchaînement des causes et des effets qui les déterminent ?

Je ne m'arrêterai pas à réfuter une thèse dénuée de sens commun, et que personne ne penserait à soutenir. Le fait demeure donc de cette anomalie particulière des sensitifs, laquelle dénote d'une manière certaine que les phénomè-

nes prémonitoires obéissent à une intentionnalité quelconque, qui en discipline l'extrinsécation, et dont il faudra rechercher la genèse et la finalité.

Je fais remarquer en passant que le caractère en question élimine définitivement l'autre hypothèse de la « coexistence du futur dans le présent », vu qu'en ce cas, le cadre représentatif de l'événement futur ne pourrait que se présenter tout entier à la vision subjective des sensitifs ; on ne comprendrait donc pas pourquoi ils distingueraient nettement les détails inconcluants du contour, et resteraient subjectivement aveugles devant la représentation centrale de l'événement.

Je remarque enfin que le même caractère paraît au premier abord contredire les hypothèses « réincarnationniste », « prénatale », « fataliste », car, s'il s'agissait de perception et interprétation de « traces » existant dans un « plan astral » ou dans un « milieu métaéthérique » ou dans les « subconsciences humaines », le percipient devrait recevoir et interpréter de préférence les « traces » correspondant aux événements de plus grande importance, et non celles qui répondent à des incidents quelconques. — Mais cette contradiction n'est qu'apparente, et s'évanouit dès que l'on considère que les hypothèses en question sous-entendent nécessairement l'existence d'un monde spirituel, et qu'elles s'adapteraient donc parfaitement à la supposition que les visualisations subjectives des événements futurs sont soumises à un pouvoir spirituel extrinsèque à la subconscience humaine, laquelle en disciplinerait les actes en vue de fins ultramondaines.

Ces considérations portent naturellement à rappeler que, par l'hypothèse spiritualiste proprement dite, ce mystérieux caractère des phénomènes prémonitoires est facilement explicable, puisqu'il faudrait admettre qu'une entité désincarnée rattachée affectivement au sensitif, supprime parfois les données essentielles d'un événement futur douloureux et inévitable, dans le but de le lui faire seulement entrevoir ou pressentir, de manière à créer en lui un état d'anxiété providentiel qui le prédispose à l'épreuve qui l'attend ; comme aussi, il faudrait admettre qu'en d'autres circonstances il est parfois interdit à une entité désincarnée de tout dévoiler afin de ne pas porter obstacle au cours plus ou moins inéluctable des destinées humaines.

Par contre, au point de vue du positivisme matérialiste, ce même caractère serait incompréhensible, considérant que s'il n'existait ni monde spirituel ni survivance, et si les facultés prémonitoires étaient l'apanage exclusif d'une subconscience *autonome*, conditionnée par les lois de la psychophysiologie, la personnalité subconsciente non seulement n'aurait aucun motif pour cacher les circonstances essentielles d'un événement futur aux personnalités conscientes, mais dans la plupart des cas aurait un intérêt suprême à les révéler, car, en le faisant, elle sauverait la personnalité consciente (par conséquent elle-même) d'un accident grave, ou de la mort. Comment donc concevoir une subconscience omnisciente, indépendante, maîtresse absolue d'elle-même et de son propre avenir, qui, tout en possédant les moyens de sauver de la mort la partie consciente d'elle-même, les lui cache soigneusement, on les lui voile de symboles incompréhensibles jusqu'à l'accomplissement de l'événement, avec l'intention précise de la laisser mourir, et de se laisser mourir ? Pour une subconscience autonome destinée à s'éteindre avec la mort du corps, un pareil procédé semble fou et absurde au-delà de toute possibilité ; et si malgré tout, le phénomène se réalise, tout cela signifie que ces réticences inconciliables avec l'existence incarnée de la personnalité humaine se produisent en vue de *fins ultra-mondaines*; et nous voici forcément reconduits à l'hypothèse « spiritualiste ». Je l'ai déjà dit : lorsqu'on veut l'écarter, on ne parvient qu'à la sous-entendre.

CXI^e Cas. — Je l'extrais d'un livre, rare aujourd'hui, publié par le distingué magnétologue professeur Francesco Guidi, et intitulé : *Les mystères du spiritisme moderne* (Milan, Bettoni, 1867). C'est un ouvrage polémique contraire aux phénomènes spirites, niés par l'auteur ou réduits à des phénomènes de magnétisme expérimental.

Dans le chapitre VIII, p. 176, il reproduit une relation du publiciste et littérateur bien connu C. A. Vecchi, se rapportant à une séance avec le célèbre somnambule Alexis Didier, à laquelle C. A. Vecchi put assister à Paris, en 1847.

De nombreuses notabilités, parmi lesquelles l'ambassadeur anglais Normanby, Lady Peel et un amiral anglais, assistaient à la séance avec Vecchi. Le rapporteur décrit en ces termes les figures du Dr Marcillet et de son fameux somnambule :

A dix heures, le magnétiseur et le magnétisable firent leur entrée dans la salle, où ils étaient anxieusement attendus. Le docteur se présenta avec une physionomie franche et gaie, qu'on ne peut jamais oublier lorsqu'on l'a vue une fois. Et même, son caractère est tel à vous faire croire que vous le con-

naissez depuis longtemps, ou que vous l'avez rencontré des milliers de fois en différents endroits sans vous en rendre compte.

Le jeune Alexis a les cheveux noirs ; noires, les petites moustaches qui ombragent sa lèvre supérieure, et noirs, les yeux pleins de feu et attentifs. Son visage est pâle et mélancolique ; sa taille ordinaire, ses formes minces et gracieuses ; sa tête est souvent penchée, son attitude est modeste, recueillie, souvent troublée cependant par un mouvement nerveux de la bouche et des bras, comme si ses nerfs, en ces parties, se contractaient du fait d'une maladie organique ; son sourire est rare, et si rare, qu'on le suppose plutôt une grimace qu'un sourire, la voix est suave et pénétrante ; ses paroles sont rares à l'état normal, comme s'il éprouvait une fatigue à les prononcer ; toute la personne est agréable, agile, sévère.

Le Dr Marcillet n'eut pas grand'peine à l'endormir, L'ayant fait asseoir sur un fauteuil à bras, il le regarda fixement pendant quelques instants. Foudroyé par ce regard, il s'agita de plus en plus, puis ferma les yeux, et demeura immobile comme une statue.

Suit ici la narration longue et très intéressante des phénomènes merveilleux de lucidité auxquelles donnèrent lieu les demandes posées par les assistants. Une bonne partie des réponses du somnambule, bien que merveilleuses de clarté et de précision dans les détails, pourraient s'expliquer aujourd'hui par la transmission de pensée ; mais peu certaines autres. Je m'abstiens de les rapporter pour en venir au point qui nous concerne, où l'on traite des expériences personnelles de M. Vecchi. Il essaya de diriger par la pensée le somnambule à Rome, et y parvint facilement. Entre autres, il raconte l'épisode suivant :

Je voulus le conduire dans le palais de l'Assesseur des Armes, et il me dit à l'entrée qu'il y avait une grande odeur de fumée de tabac et d'écurie ; que, dans l'antichambre, il y avait des personnes qui causaient, et que dans la seconde chambre, à droite, qui donnait sur la place, un homme vêtu de noir, de petite taille, un peu chauve, au front haut, à la physionomie franche et intelligente, était assis et écrivait.

— Sauriez-vous me dire son nom ?

— Non, je ne peux pas le deviner.

— Et ne pourriez-vous pas le lire sur les nombreux papiers éparpillés sur son bureau ?

— Ils sont écrits en italien. Mais j'essayerai... Sur toutes les adresses des feuilles, il y a ceci : « *A S. E. Monsignor Presidente delle Armi — Roma* ».

— Qu'y a-t-il dans la chambre ?

— Le portrait du Pape, une pendule sur la cheminée en face des deux fenêtres ; dans le coin, plusieurs fusils militaires et des sabres... On frappe à la porte à droite ; un valet de chambre entre et tend une lettre à celui qui est habillé de noir... Ah ! maintenant, oui, je vois son nom, et si vous me donnez un crayon et un morceau de papier je copierai ce qui est écrit sur la feuille. — Et Alexis écrivit, réfléchissant et épelant, les lettres suivantes : « Monsignor Giovanni Rusconi ». — C'est de cette manière que je sus que mon ami, auparavant promajordome de Sa Sainteté, avait été porté à la Direction du Ministère de la Guerre.

C'est ici que la lucidité somnambulique d'Alexis Didier se convertit en une forme de clairvoyance dans le futur qui dépasse les limites de la personnalité humaine pour atteindre au grade de la prophétie politique ; cela consiste en une simple observation incise du somnambule, observation sans importance pour ceux qui l'écoutèrent, et que Vecchi transcrit par simple scrupule de rapporteur, par ce court paragraphe avec lequel il clôt son récit :

En passant devant le Panthéon, il me prédit que ce monument consacré par Agrippa à tous les Dieux, *aurait eu par la suite une destination plus solennelle, et toute italienne.* Quelles que fussent mes questions, je ne pus savoir ce qu'il avait voulu dire par là.

Personne ne se laissera échapper la suprême importance du paragraphe cité, où se dévoile, *d'une manière évidente pour notre génération*, un événement historique qui devait se réaliser trente et un ans plus tard, et plus précisément en l'année 1878, durant laquelle un décret du Parlement italien transformait le Panthéon d'Agrippa en un mausolée renfermant les dépouilles mortelles des monarques de la troisième Italie, en commençant par le Roi Victor-Emmanuel Ier, décédé au cours de cette même année, *et ce Temple devint par là le symbole solennel de l'unité italienne établie dans Rome capitale*, conformément à la prophétie d'Alexis Didier que « *le Panthéon d'Agrippa aurait eu par la suite une destination plus solennelle, et tout italienne* ». — Ce dernier détail précise et rend évidente la pensée du somnambule : non pas Romaine, régionale ou chrétienne, mais nationale, unitaire, TOUTE italienne, devait être la destination future du Temple.

Or, si l'on réfléchit qu'au temps où le somnambule prophétisait, Pie IX régnait à Rome ; que le pouvoir temporel des Papes devait se prolonger encore trente années ; que l'Italie était une simple expression géographique ; que la dynastie de Savoie régnait sur le petit Piémont ; que les campagnes de l'Indépendance n'étaient pas même commencées, et que l'idée d'enterrer au Panthéon les Rois de la troisième Italie ne pouvait être inférée — comme cause et effet — d'aucun des événements politiques

qui suivirent ; si l'on réfléchit à tout cela, l'étonnement est tel que l'esprit s'y perd ; mais les faits sont clairs en dépit de notre incapacité à comprendre.

Et, par l'observation suivante de Vecchi : « Quelles que fussent mes questions, je ne pus savoir ce qu'il avait voulu dire par là », on comprend plus encore qu'Alexis Didier savait à quel événement il faisait allusion, bien qu'il se refusât à le révéler pour des raisons faciles à comprendre. Pauvre Alexis Didier ! Lui qui avait subi des procès et des ennuis de toute sorte à propos d'autres prédictions politiques, et qui possédait à ce moment le don de clairvoyance, il devait parfaitement comprendre ce qui l'aurait attendu en ces temps de réactions et de gouvernements absolus s'il s'était laissé aller.

Et maintenant, voyons les dates. Le récit fut publié pour la première fois à Turin par Vecchi dans le *Museo Scientifico, Letterario e Artistico* de Turin, nº 24, année IX, 1847 ; l'ouvrage qui le reproduisit porte la date de 1867 ; les deux relateurs, en passant sans commentaires sur le paragraphe, démontrent n'avoir accordé — et ne pouvaient accorder — aucune importance à cette prophétie ; les protagonistes, enfin, moururent tous avant que la prophétie se réalisât. Rien n'existe donc dans ce cas pour justifier des soupçons ou des insinuations de rapiècements postérieurs ; les documents qui sont devant moi parlent clair ; le fait est patent.

Nous sommes donc en face d'une prophétie politique des plus merveilleuses que l'on connaisse, puisqu'elle impliquerait la prévoyance d'un tel ensemble de faits historiques que l'esprit en reste confondu.

Comment l'expliquer à l'aide des hypothèses énumérées dans l'Introduction ? — La tâche se présente d'une manière si ardue, que le meilleur parti à prendre semblerait d'y renoncer. Néanmoins, je risquerai quelques considérations à ce propos, et je ferai remarquer d'abord qu'aucune trace d'intervention étrangère ne se retrouve dans la lucidité d'Alexis Didier ; ce qui naturellement n'est pas suffisant pour autoriser à conclure que ses prodigieuses facultés prophétiques tirent exclusivement leur origine de sa propre subconscience. Je rappelle à ce propos que dans les cas de somnambulisme lucide exposés jusqu'ici, nous avons vu que bien souvent émergent des indices prouvant que les visions subjectives par lesquelles les somnambules voient l'avenir, ont probablement une origine extrinsèque, quoique les somnambules parlent naturellement à la première personne lorsqu'ils décrivent les tableaux qu'ils ont devant eux ; on pourrait déduire de là que dans le cas d'Alexis la même chose s'est réalisée même en l'absence de tout indice extérieur. On a vu en outre que, sur la base de raisonnements appropriés, l'existence des prémonitions personnelles *qui ne peuvent pas* dériver de la subconscience est prouvée ; et si le fait existe pour beaucoup d'épisodes qui n'exorbitent pas le cours d'une existence individuelle, on serait poussé davantage à le présumer en face d'extraordinaires prophéties politico-sociales du genre de celle citée plus haut.

Cependant, je m'empresse de déclarer que j'expose ce point de vue sans insister, et je rappelle encore une fois que je n'ai aucune difficulté à admettre que des prophéties de cette nature peuvent également être obtenues en vertu des facultés subconscientes, à condition cependant d'exclure l'hypothèse selon laquelle les sensitifs y parviendraient *en inférant l'avenir de causes existant dans le présent*, même dans le cas d'événements très éloignés du temps, ainsi que d'ordre impersonnel et accidentel ; hypothèse qui non seulement est inconciliable avec la nature humaine, mais se trouve en contradiction ouverte avec les modes d'extrinsécation propres aux facultés subconscientes en général (qui sont *des facultés de sens*, et non pas des *attributs de l'intellect*) et surtout, est contredite par les prémonitions *qui ne sauvent pas.*

Au contraire, rien ne pourrait être opposé si, pour les cas extraordinaires analogues à celui-ci, on avait recours aux deux autres versions complémentaires de l'hypothèse subconsciente : la *fataliste* et la *réincarnationiste*, selon lesquelles les événements cardinaux de l'existence des individus et des peuples étant préordonnés, ils seraient d'une certaine manière enregistrés, soit dans un « milieu métaéthérique » ou « plan astral », soit dans les subconsciences de chaque individu singulier ; de sorte que le sensitif les discernerait, non pas *en inférant l'avenir du présent*, mais par un phénomène de « mise en rapport » avec les plans « astral » ou « métaéthérique », ou avec les consciences des individus ; ce qui deviendrait intelligible sans qu'il soit nécessaire de conférer l'omniscience divine à la subconscience humaine.

Dans notre cas, l'hypothèse réincarnationiste étant hors de question, il ne resterait que la *fataliste* à la disposition de ceux qui n'entendraient pas s'éloigner dès pouvoirs de la subconscience ; mais comme l'hypothèse fataliste suppose nécessairement l'existence d'une Volonté Supérieure, seule libre, ordinatrice du fatalisme

même, et comme une fois ce point essentiel admis, il n'y aurait plus d'obstacle à admettre l'existence de multiples Intelligences spirituelles, préposées au gouvernement des destinées humaines, il s'ensuit que pour expliquer les cas en question, on pourrait supposer avec plus de vraisemblance que les sensitifs, au lieu d'entrer en rapport avec un « plan astral » assez hypothétique, entreraient au contraire télépathiquement en rapport, et tireraient la connaissance des événements futurs, des mentalités de ces intelligences spirituelles dirigeant le cours de ces derniers ; de même manière que les sensitifs en question, entrent télépathiquement en rapport avec la mentalité subconsciente de vivants, et conjecturent, même à grande distance, leurs secrets personnels les plus intimes.

Ce point de vue admis (et, vu les précédents, on ne peut qu'en admettre la légitimité) l'hypothèse fataliste viendrait se combiner à celle spiritualiste.

(*A suivre*).

Toujours les Chevaux d'Elberfeld

Le génie géométrique des insectes. Les calculateurs prodiges. Les calculs subconscients d'un Médium. Le cheval « Tripoli » instruit en Italie. L'expérience du Dr Grabow contre l'hypothèse de la télépathie. Conclusions provisoires.

L'inégalité de l'intelligence des chevaux d'Elberfeld

Il ne se passe pas désormais une semaine que l'on n'ait à signaler quelque nouvel épisode du débat engagé autour des chevaux d'Elberfeld. Toutefois, depuis quelque temps, les choses ne marchent pas très bien à Elberfeld même. M. Krall avoue que ses chevaux traversent une assez mauvaise période, qu'il attribue, d'abord au printemps avec les changements qu'il apporte avec lui, tels que la pousse des poils et des dents — ce qui les rend toujours un peu nerveux, — ensuite à la cohue incessante des visiteurs, qui excite ces animaux, à tel point qu'ils ont fini par se refuser presque à travailler en présence de personnes étrangères. M. Krall a dû, à son grand regret, déclarer qu'il devait renoncer à recevoir de nouveaux visiteurs ; ensuite, appelé par ses affaires à l'étranger, il a décidé de laisser ses chevaux se reposer durant deux mois.

Qui connaît les médiums comprend sans peine tout cela. Mais là ne s'arrête point ce nouveau point de contact entre les sensitifs humains et animaux. M. Krall reconnaît, en effet, qu'il y a des personnes dont la présence semble favoriser la réussite des expériences et d'autres qui paraissent leur porter obstacle. Par exemple, il m'écrivait vers la moitié d'avril dernier :

Le professeur Claparède était ici il y a quelque temps (1) ; il n'a obtenu aucun résultat avec *Muhamed* et *Zarif*. Les chevaux étaient absolument rebelles à tout travail. Le cheval aveugle *Berto* travaillait bien, autant que je me le rappelle.

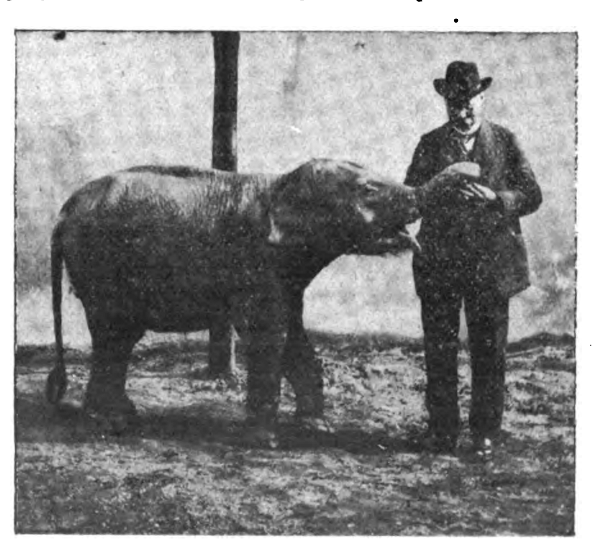
Le lendemain du départ de M. Claparède, un vieux major, très aimable, est venu voir les chevaux. Il a réussi à devenir l'ami de ces animaux et ceux-ci ont travaillé devant lui sans faire de fautes.

Vous voyez que tout dépend des visiteurs — surtout s'ils sont, ou non, sympathiques aux chevaux.

Ne dirait-on pas qu'il est question de médiums vis-à-vis des expérimentateurs ?...

Dans la même lettre, M. Krall me disait :

Il y a quelque temps, je vous ai envoyé la photographie de notre jeune éléphant. Ce petit être aussi



(*ce sont les paroles de M. Krall !*) montre déjà de la mauvaise volonté et n'a pas envie de travailler.

Nous publions ici la photographie à laquelle

1. Il s'agit d'une deuxième visite du savant genevois à Elberfeld. — C. V.

fait allusion M. Krall. Nous venons de recevoir de lui une autre photographie qui représente le « petit être » gravement placé devant sa colossale machine à écrire, et en train de tapoter les touches avec sa trompe. Sans doute, le tableau est bien curieux et bien pittoresque, mais je pourrais apprendre bientôt que la jeune Kama ne donne pas entière satisfaction à son maître, que je ne m'en étonnerais pas excessivement. On a choisi un éléphant parce que sa structure spéciale, et surtout son appendice nasal devaient lui permettre de s'adonner avec plus d'aisance que la plupart des autres animaux (pas toujours que le singe !) au délicat travail de la dactylographie. Mais on l'a choisi aussi à cause de son intelligence extraordinaire.

Seulement, voilà : on a parlé, depuis des siècles, des chevaux, des chiens, des chats comme d'animaux « psychiques » ; nombreux sont, en effet, les cas de clairvoyance, télépathie, etc., qu'on leur a attribués. Mais nous ignorons si les éléphants jouissent dans leurs pays et auprès des peuples qui les avoisinent sans cesse, tels que les Hindous, d'une réputation semblable. Si les facultés qui brillent chez *Hans*, *Muhamed* et *Zarif* sont surtout des facultés de la conscience subliminale, l'intelligence représentée par la conscience normale n'a rien à voir à tout cela. Pour obtenir des phénomènes métapsychiques, il ne faut point un homme de talent, il faut un sensitif, un médium. Point de surprise, donc, si la gentille petite Kama continue à constituer un type de « cancre » animal.

Une remarque s'impose ici. Si les facultés déployées par les chevaux d'Elberfeld rentraient dans la conscience *normale*, la différence que nous remarquerions entre les progrès des divers élèves chevalins ne pourraient pas être bien considérable — sauf des cas exceptionnels d'idiotie. Or, voici ce qui se produit dans la réalité. Après vingt jours de leçons, *Muhamed* était à même d'exécuter de petites multiplications et divisions ; après cinq mois, il pouvait extraire des racine carrées, des racines cubiques. Après un an et demi de leçons, Hans Ier, le premier élève de M. von Osten et le prédécesseur de Hans II, ou Hans le Grand, était à peine parvenu à apprendre à compter jusqu'à 5.

Nous nous occuperons, un peu plus loin, du cheval *Tripoli*, que le professeur Ferrari vient d'instruire à l'instar de ceux d'Elberfeld ; eh bien, ce cheval aussi s'est montré bête — bête, allais-je dire, à manger du foin — de telle sorte qu'après un mois de leçons, on a dû renoncer à continuer son éducation.

M. Krall lui-même ne semble pas avoir pu tirer un grand parti de ses étalons *Amasis* et *Haroun*, achetés par lui il y a plusieurs mois déjà.

Nous ne constatons point de pareilles inégalités d'intelligence entre les élèves de nos écoles. Mais tout s'explique si nous revenons à mon hypothèse : la différence entre les divers degrés de médiumnité est énorme, car elle va depuis ces sommités que sont Apollonius, Swedenborg, le curé d'Ars, Mme Piper, jusqu'à ces individus dont les dons médiumniques peuvent *presque* être représentés par un zéro.

Une objection du Dr Piéron

M. le Dr Piéron, qui est un grand adversaire de la réalité de l'intelligence consciente ou subconsciente des chevaux d'Elberfeld, attache beaucoup de valeur à cette circonstance : que, de l'aveu même de M. Krall, *Muhamed* aurait commencé à faire l'extraction de la $\sqrt[5]{\ }$ sans qu'on la lui ait apprise. Son instruction s'était, en effet, arrêtée à la $\sqrt[4]{\ }$.

Cette objection peut être tournée en admettant qu'en ces cas (comme d'ailleurs, sans doute, en bien d'autres, si le cheval est réellement un « médium » (1), *Muhamed* agissait grâce à la transmission de la pensée.

Mais il n'est même du tout nécessaire d'avoir recours à cette explication. On se rappellera que nous avons parlé, d'après les Drs Desruelles et Claparède, de cet aveugle-né, Fleury, actuellement âgé de dix-neuf ans, et qui se trouve interné à l'Asile d'aliénés d'Armentières. Cet aliéné, à qui on n'a donné que quelques notions de calcul, est tellement fort au calcul mental qu'il calcule en 1' 15" le nombre de secondes qu'il y a en trente-neuf ans, trois mois et douze heures (sans oublier les années bissextiles). Or, « il ignorait ce qu'est le carré d'un nombre , lse docteurs le lui expliquent ; il comprend vite et

1. Dans un article paru dans la *Revue Suisse des Sciences Psychiques*, M. Léon Martin écrit :

« Une hypothèse exposée dans cette revue même (*Les Annales des Sciences Psychiques*) tendrait à faire considérer les chevaux d'Elberfeld comme étant des médiums typtologues. Tout en estimant que la médiumnité des animaux est une chose avérée, il me semble que les entités de l'au-delà ne rechercheraient pas la difficulté en se servant des animaux dont la volonté bien personnelle entraverait considérablement leur action. Nous devons donc épuiser toutes les explications avant de recourir à celle-ci. »

Or, je tiens beaucoup à faire observer que pour moi, un médium, typtologique ou autre, n'agit pas nécessairement par l'intervention des « entités de l'au-delà », entités qu'en tout cas, je n'ai jamais songé à mêler à cette affaire des chevaux. J'établis un parallèle entre les chevaux de M. Krall et les médiums, en considérant ceux-c pour ce qu'ils sont au moins dans la presque totalité des cas : des sujets opérant par automatisme, dans lequel se manifestent parfois les facultés supernormales (*télépathie*, clairvoyance, etc.), dont la conscience subliminale est douée. — C. V.



calcule aussitôt des carrés de nombres de trois et quatre chiffres. *Les docteurs lui définissent la racine carrée, sans lui indiquer la méthode d'extraction classique.* En quelques jours, il extrait, sans erreur, des racines carrées de nombres de quatre chiffres et donne le reste. Il procède beaucoup plus rapidement qu'Inaudi lui-même.

Ce que le Dr Piéron semble négliger, dans cette affaire, c'est le travail de la subconscience. Si ce travail peut exister pour l'homme, il ne peut pas être exclu *a priori* pour l'animal, puisque l'existence de facultés subconscientes pareilles, sous certains aspects, à celles de l'homme, est justement la question qu'on débat.

Le génie géométrique des insectes

D'ailleurs, ce n'est pas aujourd'hui seulement, ni seulement à propos des chevaux d'Elberfeld, que la question mystérieuse du génie mathématique de certains animaux a été soulevée. Que n'a-t-on pas dit, par exemple, des merveilles architecturales exécutées par l'abeille ? Et pourtant — comme l'observe fort bien M. Maurice Maeterlinck dans un article récent sur le grand entomologiste J. H. Fabre (1), l'abeille domestique n'est pas le seul insecte doué du génie architectural. Elle a une rivale, par exemple, dans le *Mégachile*, un hyménoptère qui, pour préparer un récipient à ses œufs, fabrique des vases formés d'un grand nombre de disques et d'ellipses découpées avec une précision mathématique dans les feuilles de certains arbres.

Dans ce travail, on remarque un détail surprenant : tous les « morceaux » ovales taillés par l'insecte n'ont pas les mêmes dimensions. Il y en a de plus grands et de plus petits. Les plus grands sont destinés à former, pour ainsi dire, le squelette de l'édifice ; les plus petits, à remplir les espaces demeurés vides. Et le petit être ne se trompe jamais en prenant ses mesures. « Quel modèle idéal guide donc ses ciseaux ? — demande Fabre — quelle mesure règle les dimensions ? L'idée se présente que l'insecte soit un compas vivant, capable de tracer une courbe elliptique au moyen d'une certaine inflexion naturelle du corps, de même que notre bras, en roulant autour de l'épaule, trace un cercle... Cette explication me tenterait, si les morceaux ovales de grandes dimensions n'étaient pas accompagnés d'autres morceaux plus petits, destinés à remplir les vides. Un compas qui change de lui-même son rayon et modifie le degré de courbe selon la nécessité d'un projet... voilà un instrument dont l'existence me semble bien problématique... »

Et puis, il y a autre chose. Le vase achevé, l'insecte fabrique le couvercle ; et ce couvercle est un morceau de feuille au contour exactement circulaire. « Si, avec la simple flexion inhérente à sa structure, le *Mégachile* réussit à tracer des ovales, comment s'en tire-t-il lorsqu'il s'agit de tracer un cercle ? Pouvons-nous admettre qu'il y a dans le mécanisme d'autres roues pour le nouveau modèle, si différent par sa forme et sa dimension ? Et pourtant, le point le plus difficile à comprendre n'est pas ici. Les cercles, presque toujours, s'adaptent à l'embouchure du vase avec une précision presque mathématique. Quand l'alvéole est finie, l'insecte vole à des centaines de mètres de distance pour se procurer le couvercle. Quelle image, quel souvenir a-t-il du vase à fermer ? Hélas, aucuns : l'insecte n'a jamais vu son œuvre, parce que celle-ci se trouve sous terre, dans l'obscurité la plus profonde ! Tout au plus, peut-il avoir des indications tactiles, non pas actuelles, naturellement, puisque le vase est lointain, mais des indications fournies par des réminiscences insuffisantes pour un travail de précision. Et pourtant, le disque doit avoir ce certain diamètre, et non pas un autre ; s'il était trop grand, le disque n'entrerait pas dans le goulot du vase, s'il était trop petit, il fermerait mal, comprimerait les œufs en tombant sur le miel... L'insecte n'hésite pas un moment. Il taille son disque avec la même rapidité qu'il taillerait un morceau quelconque pour obturer ; et ce disque a justement les dimensions nécessaires pour clore le vase ».

L'entomologiste Fabre avoue que, pour lui, cette géométrie est inexplicable, même si l'on a recours à la mémoire tactile et à la mémoire visive. Mais le psychiste, qui a entrevu les régions profondes et merveilleuses de la conscience subliminale, peut s'expliquer cela — se l'expliquer, bien entendu, d'une façon très relative et superficielle, au moyen d'analogies et de rapports, comme nous nous « expliquons » les autres phénomènes de la Nature, dont nous ne comprenons pourtant pas l'essence fondamentale.

Les calculateurs-prodiges

Il est à noter que l'étude des « calculateurs prodiges » semble prouver que ces hommes opèrent par des facultés subconscientes, tout en développant ces facultés par un long entraînement et ayant recours à tous les artifices possibles pour leur venir en aide.

Nous avons cité, à ce sujet, les déclarations explicites de l'un d'eux, Ferréol, qui disait :

1. *L'Homère des Insectes*, dans la *Fortnightly Review* d'octobre 1912.



« Dès mon enfance, je calculais d'une manière absolument intuitive, à tel point que j'avais souvent l'idée d'avoir déjà vécu une autre fois « (1). Alfred Binet a écrit sur ce sujet un ouvrage fort intéressant. Nous y renvoyons les personnes qui désirent mieux étudier la question, en nous bornant à résumer ici un intéressant article publié par M. H. ADDINGTON BRUCE dans le *Mc Clure's Magazine* de septembre 1912.

Garçonnets maîtres du calendrier

L'auteur commence par nous présenter un petit garçon mexicain, MIGUEL MANTILLA, qui, il y a deux ans, stupéfia quelques-uns des psychologues américains les plus autorisés par son habileté à déterminer le jour de la semaine correspondant à une date quelconque.

Cette habileté fut découverte d'une manière très curieuse.

C'était le 1er février 1910. Le père du petit Michel discutait avec sa femme sur l'opportunité de fermer la banque dont il était directeur, dans l'un au moins des jours de fête qu'il devait y avoir ce mois-là. « Je crois — dit-il — que je finirai par fermer la banque les deux premiers jours de fête et la laisser ouverte le troisième. »

Miguel, qui jouait, regarda son père et dit : « Mais papa, certainement ce jour-là la banque sera fermée, puisque ce sera dimanche. » — « C'est vrai, répondit le banquier après y avoir réfléchi un moment ; mais toi, comment le sais-tu ? » — « Oh ! pour moi c'est une chose très facile. Je sais prédire des choses beaucoup plus difficiles que celle-ci ». — « Bien, alors dis-moi à quelle date tombera le premier dimanche d'avril 1918 ».

L'enfant réfléchit quelques secondes, puis donna la réponse. Son père exécuta des calculs, et constata que la date indiquée par Miguel était exacte. Surpris, il adressa à Miguel d'autres demandes du même genre ; l'enfant ne se trompa jamais.

Il est à remarquer que le petit calculateur prodige n'avait alors que 6 ans, et, jusqu'à ce moment, n'avait jamais démontré en aucune manière une intelligence supérieure à la moyenne.

Ce singulier épisode fut connu par plusieurs personnes et, bientôt, Miguel Mantilla devint célèbre dans tout le Mexique. Conduit par son père à New-York, il fut examiné par le Prof. J. H. Hyslop, de l'*American Society for Psychical Research.* Au cours d'une longue séance, on lui adressa de nombreuses questions de ce genre : « Quelles sont les années où le 4 février est tombé ou tombera un vendredi ? En quel jour du mois est tombé le second dimanche de mai 1840 ? « Presque tous les problèmes furent résolus en moins d'un quart de minute. Les réponses furent toutes exactes si l'on excepte deux erreurs se rapportant à deux dates antérieures au passage du calendrier julien à celui grégorien.

Miguel Mantilla n'est pas le premier « phénomène » du genre ; il a eu plus d'une vingtaine de prédécesseurs parmi lesquels il faut rappeler l'Américain William James Sidis, qui, à cinq ans, parvenait à résoudre sur deux pieds des problèmes analogues à ceux qui forment la spécialité du petit Mexicain. Circonstance digne de remarque : l'habileté de Sidis dans l'exécution de calculs mentaux rapides reste toujours bornée aux questions regardant le calendrier. Miguel Mantilla non plus, du moins jusqu'à présent, n'est pas sorti de ce domaine.

Jacques Inaudi. Vito Mangiamele

Ici, l'auteur passe à l'italien JACQUES INAUDI, qui compte aujourd'hui 42 ans. Inaudi naquit dans une famille de paysans ; et, enfant, il ne reçut aucune instruction. Il n'apprit à lire et à écrire qu'à l'âge de 20 ans. Néanmoins, à six ans il commença de montrer une grande passion pour les chiffres ; et, à sept, il était déjà à même de multiplier l'un par l'autre, mentalement, bien entendu, deux nombres de cinq chiffres chacun. Encore enfant, il commença à se produire comme calculateur-prodige dans les hôtelleries et les places publiques, d'où il monta ensuite aux cafés-concerts et théâtres de variétés. Or, à vingt-quatre ans, à Paris, il fut examiné par une commission de savants, parmi lesquels se trouvaient Charcot, Darboux et Binet, qui déclara avoir été stupéfaite de la rapidité avec laquelle il exécutait les calculs, et de la facilité avec laquelle il se rappelait les chiffres.

Entre autres choses, on lui demanda quel était le cube de 27 ; dix secondes plus tard, Inaudi donna la réponse exacte. On lui demanda combien de secondes comprenait une période de 39 ans, 3 mois et 12 heures. Trois secondes après qu'on eut prononcé la dernière parole du problème, Inaudi indiquait le chiffre demandé. Il lui suffisait d'une à trois secondes pour extraire la racine carrée de nombres de quatre chiffres. En quarante secondes, il indiqua le produit de deux nombres de cinq chiffres chacun.

A la fin d'une séance qui avait duré 2 heures, le fameux calculateur fut invité à répéter les chiffres inclus dans les nombreux problèmes qui lui avaient été proposés au cours de la séance. Ces chiffres montaient à 230. Inaudi les répéta tous, sans commettre une seule erreur. Dans une autre séance, on lui lut un nombre de 22 chiffres. Huit jours plus tard, il fut invité à le répéter. Or à la grande surprise générale, il réussit à l'indiquer exactement.

M. Bruce parle aussi d'un autre calculateur italien, VITO MANGIAMELE, sicilien. Encore enfant, Mangiamele fut examiné par plusieurs membres de l'Académie des Sciences de Paris. En une demi-minute, il trouva la racine cubique de 3,796,416, et, en moins d'une minute, il indiqua la racine à la 10e puissance de 282, 476, 249. Il réussit à résoudre mentalement l'équation $X^5 - 4X - 16{,}779 = 0$; et en une minute il donna la solution exacte du problème suivant : « Quel est le nombre dont la somme de

1. Voir *Annales*, Février, p. 42.

son cube, et de quarante fois son carré, est égale à 42 fois le nombre augmenté de 40 ? »

Mondeux, Griffith, Dase

Un jour, deux demoiselles, se promenant dans les environs de Tours, rencontrèrent un petit paysan avec lequel elles se mirent à causer. A un moment donné, l'enfant, s'adressant à la plus jeune de ses interlocutrices, lui fit cette singulière proposition : « Si vous me dites votre âge en années, je vous le dirai en secondes ». — « J'ai dix-neuf ans... » — Et l'enfant, sans aucune hésitation : « Eh bien, alors vous avez vécu 599.184.000 secondes. »

Surprises, les deux jeunes filles rapportèrent la chose à un professeur de Tours, qui alla à la recherche du petit garçon, et, l'ayant trouvé, constata qu'il ne savait ni lire ni écrire, et ne connaissait rien de l'arithmétique des livres. Le petit calculateur se nommait Henri Mondeux. Conduit à Tours, il suivit un cours d'études régulières, et à l'âge de 14 ans, fut conduit à Paris et examiné par une commission de savants, qui constatèrent que non seulement il était à même de réduire en secondes n'importe quelle période de temps indiquée en années, mais aussi qu'il parvenait à accomplir mentalement, avec grande facilité, les différentes opérations arithmétiques, et à résoudre, sans l'aide de l'écriture, différentes équations. En plus, on trouva qu'il avait découvert plusieurs systèmes ingénieux pour résoudre avec les seules méthodes arithmétiques des questions qui d'habitude sont traitées au moyen de l'algèbre.

Vers la fin de l'année dernière mourut, à l'âge de 31 ans, un calculateur américain qui pouvait en remontrer au fameux Inaudi. Il s'appelait Arthur F. Griffith, et était né à Syracuse, dans l'État d'Indiana. Le « merveilleux Griffith » (comme l'appelait le public américain) parvenait en quelques secondes à élever un chiffre à la sixième puissance; un soir, en moins d'une demi-minute, il sut indiquer le produit de la multiplication de deux nombres de neuf chiffres chacun.

Mais le *record* de ce genre de performances appartient sans conteste à un allemand, Zacharias Dase, qui commença sa carrière de calculateur-prodige à l'âge de 15 ans. Dase dépasse tous les plus célèbres calculateurs dans la capacité de « manipuler » mentalement de grandes masses de chiffres. En général, les calculateurs ne réussissent pas à exécuter de mémoire des multiplications avec nombres dépassant 10 ou 15 chiffres. Au xvie siècle, Jedediah Buxton était parvenu à exécuter mentalement une multiplication avec nombres de 42 chiffres. On croyait que personne n'aurait jamais pu faire davantage. Mais L. Dase arriva à battre le record. C'est une chose sûre qu'une fois, au moins, il parvint à multiplier entre-eux, mentalement, deux nombres de 100 chiffres chacun !... Le même Dase put extraire un jour, par le seul calcul mental, la racine carrée d'un nombre de 100 chiffres. L'opération demanda quarante-deux minutes.

Calculateurs et mathématiciens

En dehors de la science du calcul, Dase était un homme absolument ignorant. On peut dire la même chose, du reste, de la plupart des calculateurs fameux. Dans la troupe assez nombreuse des grands calculateurs se trouvent à peine cinq hommes doués d'une intelligence supérieure à la moyenne, et ce sont : l'américain Truman Safford, astronome insigne — les deux anglais George Bidder père et George Bidder fils, le premier éminent ingénieur, le second avocat fameux — le célèbre physicien français Arago, et le grand astronome mathématicien allemand Karl Gauss.

Tous les cinq, comme calculateurs, furent très précoces. Safford, à 3 ans, savait déjà exécuter des multiplications ; à dix, il parvenait à multiplier entre eux, de mémoire, des nombres de 15 chiffres chacun. George Bidder senior et Karl Gauss, à dix ans, résolvaient mentalement des problèmes d'arithmétique assez compliqués. Gauss commença à étudier les mathématiques supérieures à l'âge de dix ans; à quatorze, il avait déjà lu les œuvres d'Euler et de Lagrange, et les méthodes des « Principes » de Newton lui étaient familières. Dans la capacité de se rappeler les chiffres, il fut égal, sinon supérieur, à Jacques Inaudi.

Comme on le voit, les grands calculateurs se séparent en deux groupes. L'un est composé de ceux qui ne sont autre chose que des « machines à compter » (Inaudi, Mondeux, Dase, etc.). L'autre, moins nombreux, renferme des hommes doués de capacité mentale éminente aussi en dehors du calcul mental.

La psychologie du grand calculateur

La dernière partie de l'article est consacrée à quelques observations sur la psychologie du grand calculateur.

M. Bruce conteste que la capacité d'exécuter de mémoire des calculs très compliqués soit la manifestation d'une faculté spéciale, qui serait le privilège de rares individus. A son avis, cette capacité n'est que le résultat d'un développement spécial, d'une hypertrophie, due à des circonstances spéciales externes, d'une faculté qui existe, à l'état latent, chez tout individu normal.

L'étude de la biographie et de la généalogie des calculateurs célèbres nous conduit à exclure absolument que leurs pouvoirs en fait de calcul soient dus à l'hérédité; sauf quelques exceptions, tous les calculateurs célèbres appartiennent à des familles de paysans ignares : dans leur ascendance, on chercherait en vain des individus doués de qualités intellectuelles exceptionnelles.

Très digne de remarque est le fait que la plupart d'entre eux furent affectés dès l'enfance d'imperfection physique, ou maladifs dès l'enfance, ce qui les obligea à mener une vie très retirée, et les empêcha de participer aux jeux propres à leur âge. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'ils aient commencé de s'intéresser à des choses qui d'habitude laissent les enfants indifférents.

Autre circonstance intéressante : quatre des calculateurs dont la biographie est connue, soit Inaudi, Mangiamele, Mondeux et Pierini (un calculateur italien âgé aujourd'hui de 32 ans) furent préposés, étant tout petits encore, à la garde des troupeaux. Et l'on sait qu'un gardien de troupeaux acquiert une certaine expérience en l'art de compter. Si l'on songe à cette circonstance, on s'explique facilement qu'ils aient gagné à cela la passion du calcul. Pour se distraire durant les longues heures d'attente au milieu de la campagne déserte, ils ont commencé à exécuter des calculs, à mesure plus compliqués, et, naturellement, de mémoire.

L'influence de l'ambiance extérieure se constate également chez les autres calculateurs. Ainsi, par exemple, dans le cas de Bidder père, dont on sait qu'il acquit la passion du calcul en comptant les cailloux avec lesquels il jouait.

Parvenu à un certain âge, Bidder fut envoyé à l'école ; ainsi, son esprit commença à s'occuper des diverses questions du calcul. La même chose arriva pour Gauss, Ampère, Bidder fils. Bien autre est le sort de l'enfant passionné pour le calcul qui appartient à une famille pauvre et n'est pas envoyé en classe. Son habileté à exécuter des calculs de mémoire se développe, mais, dans l'ensemble, son intelligence ne croît que très peu. Et l'on voit alors surgir un calculateur-machine, le type auquel appartiennent Inaudi, Mondeux, etc., individus qui calculent d'une manière stupéfiante, mais qui, en dehors du calcul, ne savent rien faire d'exceptionnel.

A ces exemples on peut en ajouter un tout récent, puisqu'il était contenu dans une notice publiée par les journaux de Londres le 25 octobre 1912. En voici la partie essentielle :

On mande de Ceylan que la branche de la Royal Asiatic Society de Colombo a décrit de remarquables faits mathématiques dont elle a été témoin avec un garçonnet Tamil, nommé Arumogan.

Le jeune homme connaît très peu d'anglais, excepté les noms des nombres et des expressions mathématiques. Il est anormal non seulement d'esprit mais aussi de corps, car il a six doigts à chaque main et six orteils à chaque pied.

Parmi les épreuves auxquelles il fut soumis par la Royal Asiatic Society et qu'il solutionna en moins de cinq secondes étaient la racine carrée de 853.776 dont la réponse est 924 ; la racine cubique de 274.625 égale 65 ; le produit de 976 par 79 égale 77.104 ; le produit de 982.347 par 231. La réponse, en dernier lieu, qui est 226.922,157 fut donnée en deux secondes.

Les calculs subconscients d'un médium

Dans une conférence faite au mois de décembre dernier à la S. U. E. P., et qui a été publiée dans le fascicule de nos *Annales* du même mois, je rappelai le fait suivant :

Il y a sept ans environ, les membres de notre Société Universelle d'Etudes Psychiques se réunissaient dans un local de la rue de Dunkerque. Un de nos anciens Sociétaires, le co-propriétaire d'une grande Imprimerie, nous y amena, durant plusieurs soirs, un neveu à lui, jeune homme de dix-neuf ans environ, qui présentait cette singularité : il n'avait, à son état normal, aucune faculté remarquable de calculateur ; mais au moyen de la « planchette » et de l'*oui-ja*, dont se servent les spirites, il pouvait donner *instantanément* — c'est-à-dire après un délai de trois à quatre secondes au plus, le résultat d'additions de plusieurs nombres de 6 à 7 chiffres chacun — opération que les meilleurs calculateurs d'entre nous ne pouvaient exécuter qu'en un temps infiniment plus long, avec l'aide du crayon et du papier, et qu'ils ne seraient pas parvenus à faire mentalement.

Depuis le jour où j'écrivis ces quelques lignes je cherchai activement s'il ne restait pas de procès-verbaux des séances en question. Je n'en ai malheureusement pas trouvé, pour ce qui se rapporte aux étranges additions dont je viens de parler. La S. U. E. P. était alors à ses débuts; elle subit depuis des transformations importantes, et je n'ai rien trouvé dans ses archives au sujet de ces expériences. Toutefois, plusieurs membres de la Société, dont MM. Warcollier et Archat et Mme Monroc — tous membres du Bureau — en gardent le souvenir, et peuvent confirmer mes assertions.

Par contre, j'ai pu examiner des documents et procès-verbaux concernant des séances que le médium auquel je fais allusion donna à des groupes privés d'expérimentateurs. Ils contiennent un très grand nombre de faits qui, sans se rapporter à des opérations arithmétiques proprement dites, appartiennent néanmoins au même ordre d'exercices intellectuels, ayant quelque chose d'étonnant.

Il avait été convenu, par exemple, de désigner chaque lettre de l'alphabet par un chiffre : *a* par 1, *b* par 2, etc. On posait une question au médium, ou (pour parler plus exactement) à la personnalité qui était censée se manifester par lui ; la réponse par l'*oui-ja* venait presque tout de suite, c'est-à-dire après quelques secondes ; c'était, par exemple, 769. L'*oui-ja* donnait ensuite la phrase en clair ; on constatait alors que l'addition de tous les nombres représentant les différentes lettres de la phrase correspondaient réellement à 769. En certains cas, on constatait quelques légères erreurs ; il y avait aussi des séances où tout marchait mal. — Un peu d'habitude permet, sans doute, de savoir quel est le nombre qui correspond à chaque lettre, selon l'ordre qu'elle occupe dans l'alphabet : mais l'addition mentale de tous ces nombres n'est certainement pas chose facile, surtout si le calcul doit être fait en 4 ou 5 secondes seulement.



Je vais choisir dans le procès-verbal d'une séance qui eut lieu le 31 mai 1911, avec le même médium, deux autres exemples de ces travaux mnémoniques, exécutés avec une rapidité foudroyante :

1° Un des expérimentateurs fait une observation au sujet du temps. Aussitôt l'*oui-ja* trace l'écriture suivante :

neegvaoruoslpldasiagpnze.

Comme les assistants ne parviennent pas à comprendre cette sorte de logogriphe, la personnalité explique qu'il faut lire d'abord la 1re, la 3e, la 5e lettre, et ainsi de suite, en sautant toujours les lettres dont le numéro d'ordre est désigné par un chiffre pair ; quand on est arrivé au bout de l'écriture, on remonte vers le commencement, en lisant seulement les lettres désignées par un chiffre pair. On peut lire ainsi :

« *Ne vous plaignez pas de l'orage.* »

2° Quelqu'un des assistants remarque, au cours de la même séance, que l'authenticité des phénomènes paraît hors de doute. L'*oui-ja* écrit alors :

Jfsnsncbngtmnmthqzrdn — eiuoieooeeuaeo.

Pour lire cette phrase, il faut opérer de la même façon que pour la phrase précédente, avec cette particularité toutefois, que les consonnes sont données exclusivement d'abord, et ensuite les voyelles. Explication :

« *Je suis content que rendiez hommage à bonne foi* ».

On comprend que le rapport entre ces logogriphes médiumniques et les opérations arithmétiques mentales est aisé à établir; dans les deux cas, il y a un effort mental qui paraît presque impossible à produire, au moins quand on n'y est pas préparé par une disposition cérébrale spéciale et un long entraînement.

On remarquera enfin qu'il s'agit de phrases constituant une réponse à une observation imprévue faite par l'un des assistants, et qui, partant, ne pouvait pas être préparée d'avance — un truc qui d'ailleurs serait inimaginable chez un homme comme le sujet dont nous nous occupons : ingénieur, marié, désirant garder l'anonymat. Il dit avoir des dispositions pour les mathématiques, mais non pour les calculs mentaux.

Les calculs simplifiés empiriquement

On se souviendra du bruit que souleva, vers la moitié d'avril dernier, la démonstration faite à la Société de Philosophie, à Paris, par M. Quinton, de la possibilité de trouver empiriquement en une seconde, — c'est-à-dire par un stratagème qui n'a rien de scientifique — la racine carrée ou cubique d'un nombre quelconque.

Plusieurs mathématiciens présents à la séance choisissent aussitôt des chiffres. Ils les multiplient deux fois par eux-mêmes pour obtenir les cubes, quatre fois pour obtenir la cinquième puissance et ils proposent l'opération inverse à M. Quinton.

M. Hadamard demande : « Voulez-vous extraire la racine cubique du nombre 54.872 ? »

M. Quinton répond aussitôt : « 38. »

M. Hadamard demande encore : « Voulez-vous me donner la racine cinquième du nombre 229.345.007 ? » Sans prendre une seconde de réflexion, M. Quinton répond encore : « 47. »

M. Xavier Lion, président de la Société de philosophie, M. Milhaud, professeur à la Sorbonne, M. Dagnau lui proposent quelques racines cubiques. Elles sont résolues avec la même aisance.

M. Quinton expliqua plus tard son système :

Elever un nombre à la cinquième puissance — dit-il — c'est le multiplier quatre fois par lui-même Or, quand on multiplie un nombre quatre fois par lui-même, le produit se termine toujours par le chiffre qui termine le nombre initial. Par exemple, la cinquième puissance de 2 est 32 ; de 4 est 1.024 ; de 9 est 57.049 ; de 47 est 229.345.007.

Donc le dernier chiffre d'un nombre qu'on me propose me donne déjà le dernier chiffre de sa racin.

Reste à trouver le premier chiffre. Rien de plus facile. Il suffit de connaître par cœur les puissances cinquièmes des premiers nombres. Quand j'entends les premiers chiffres qui constituent le nombre qu'on me propose, je suis renseigné immédiatement sur mon premier chiffre.

Exemple : M. Xavier Lion me lit le nombre 229 millions 345.007. Dès que j'entends « 229 millions » je sais que le premier chiffre de ma racine est 4. Je n'ai plus qu'à porter mon attention sur le chiffre qui terminera le nombre, c'est-à-dire sur le chiffre 7 et à formuler 47. J'ai exprimé la racine.

Le même procédé me permet d'extraire avec la même instantanéité, les racines neuvième, treizième, dix-septième, vingt et unième, etc.

Pour la racine cubique, la méthode est la même, avec une légère variante. Seuls, les nombres se terminant par 0, 1, 4, 5, 6, 9, ont leur cube se terminant par le même chiffre. Les nombres se terminant par 2, 3, 6 et 8 ont un chiffre terminal de leur cube, qui est complémentaire de 10. Par exemple, le dernier chiffre de la racine cubique de 8 est 2 ; de 27 est 3 ; de 343 est 7 ; de 512 est 8. Additionnez 8 et 2, 7 et 3, et 3 7, 2 et 8, vous obtiendrez toujours 10.

Le même procédé me permet encore d'extraire instantanément les racines septième, onzième, quinzième, dix-neuvième, etc., etc.

M. Inaudi prouva bien que le système de Mr Quinton ne s'applique qu'à « *certaines catégories* de racines cubiques ou cinquièmes, ce moyen étant sans valeur avec les racines carrées, sixième, etc., » et qu'en tout cas, même dans les racines auxquelles s'applique le système Quinton, on peut se tromper d'une unité, quand il y a un reste.

Ensuite il faut noter que les calculs exécutés par Mangianale et les autres calculateurs-prodiges ne portaient pas uniquement sur l'extraction de racines, mais sur toutes sortes d'opérations arithmétiques.

Mais laissons cela. Que déduire de la démonstration faite par M. Quinton ?

Ou nous admettons que les chevaux ont employé cette méthode, et alors la preuve de leur génie mathématique est faite ; ou bien la méthode a été employée par M. Krall, qui transmettait ensuite le résultat de l'opération au cheval au moyen d'un *truc*.

La question de la fraude à Elberfeld.

Or, il est à observer qu'aucune des personnes qui ont été assister aux expériences d'Elberfeld n'a admis la possibilité d'une fraude. Aucune. Je ne connais, pour ma part, que deux de ces témoins qui aient porté un jugement contraire à l'explication fondée sur l'intelligence des chevaux : ce sont M. DOERING, instituteur, qui a assisté à une mauvaise séance d'une heure, durant laquelle il n'a rien observé qu'on ne puisse pas expliquer par des mouvements inconscients, et le Dr A. GEMELLI, qui n'est pas seulement un médecin, mais *un moine*.

« J'ai suivi les expériences de M. Krall avec un intérêt très vif — ajoute-t-il; après les constatations faites *de visu*, j'ai pu me convaincre de ce qu'affirment M. Krall et ses amis et j'ai dû changer d'avis sur plusieurs points et reconnaître que la question n'est pas si simple qu'on pourrait le supposer à première vues (1) ».

Malgré cela, il se débat comme un beau diable pour ne pas admettre l'intelligence des animaux. Cela n'a rien d'étonnant. Un prêtre catholique peut-il envisager une pareille question avec toute la bonne foi nécessaire ? La réponse est aisée : *oui*, si c'est un prêtre libéral, avec des tendances *modernistes*, et partant, mal vu par les autorités ecclésiastiques ; *non*, dans le cas contraire. Toujours un de ces derniers prêtres partira du principe que, s'il arrive à des conclusions contraires aux croyances de l'Église, c'est qu'il n'a pas su voir juste ; dans le cas dont nous nous occupons, il n'entreprendra l'étude des chevaux que pour trouver des moyens de combattre l'hypothèse qu'il juge contraire aux dogmes catholiques ; en ces conditions, il agira avec une mauvaise foi généralement inconsciente — et par conséquent respectable — mais pas moins réelle et inébranlable.

Malgré cela — disions-nous — le Père Gemelli lui-même dit que tout observateur ne peut qu'exclure immédiatement l'hypothèse d'une tromperie.

Il est à peine besoin de nous arrêter ici à la fameuse trouvaille d'un monsieur qui a imaginé que M. Krall transmettait à ses chevaux (comme probablement M. van Osten à *Hans!*) l'ordre de commencer à battre leurs coups de sabots, et de cesser de les battre, au moyen d'un appareil de télégraphie sans fil, dont le récepteur serait caché sous un détail du harnais du cheval !!!

A ce sujet, on sait que les Drs Assagioli et Mackenzie ont été laissés seuls avec le poney *Haenschen*, et qu'ils ont obtenu de lui, malgré cela, des réponses satisfaisantes (1). Voici maintenant ce qu'à écrit dans la *Deutsche Zeitung* de décembre le prof. Dr ZIEGLER, de Stuttgart, zoologiste, auteur de *La Théorie de l'Hérédité en Zoologie*, *Les Conceptions Anciennes et Modernes de l'Instinct*, etc.

Le petit poney *Haenschen*, qui a reçu une instruction de quelques mois, arrive à faire des additions et soustractions de nombres de deux chiffres par un nombre d'un chiffre. Un matin où j'arrivai à l'écurie avec mon confrère quelque temps avant M. Krall, j'écrivis sur l'ardoise l'addition suivante : 33+11+12. A ma grande surprise, le petit animal donna immédiatement le résultat exact, en frappant les unités avec le pied droit, et les dizaines avec le pied gauche. Il résolut ainsi consécutivement plusieurs autres problèmes, tous correctement. Cela me surprit d'autant plus que l'animal ne se trouvait pas à sa place habituelle et que les étalons arabes avaient refusé de répondre à une personne inconnue.

Le confrère auquel fait allusion le Dr Ziegler est le Dr von Butter-Reepen, Professeur de Zoologie à l'Université d'Oldenburg, qui confirme absolument les dires de son compagnon d'expériences.

Que devient, en tout cela, l'hypothèse extravagante de la télégraphie sans fil, ou d'un autre truc quelconque ?

Le cheval « Tripoli »

Il nous faut maintenant parler des expériences faites en Italie avec le cheval *Tripoli*.

Le comte Dr FÉLIX PULLÉ, Directeur de l'Hô-

1. Voir nos *Annales*, Janvier, page 5.

pital Civil de Riccione, et amateur passionné de chevaux, possédant un étalon arabe appelé *Tripoli*, très intelligent, mais assez âgé (il a au moins 13 ans) et arrivé depuis peu de la Lybie, l'amena à Imola, où se trouve l'Asile des Aliénés de la Province de Bologne, afin de l'instruire avec le concours du Dr J. C. Ferrari, Directeur du Laboratoire de Psychologie de cet Asile, et Directeur de la *Rivista di Psicologia*.

L'animal arriva le 25 janvier, et, après lui avoir laissé deux jours de repos, durant lesquels il devait s'habituer au milieu et aux personnes qu'il devait voir, les deux docteurs commencèrent à l'instruire, soit ensemble, soit à tour de rôle, mais toujours en suivant une méthode unique. Les détails de cette instruction ont été publiés par eux dans la dernière livraison de la *Rivista di Psicologia* sous le titre de : *Le premier mois d'instruction d'un cheval.* Cet article contient un résumé du procès-verbal de chaque jour. La méthode suivie était à peu près celle de M. Krall ; on commença par saisir une jambe du cheval et lui faire donner un coup de sabot sur un tremplin en disant : *Un!* et en découvrant en même temps une seule boule d'un boulier ; on répéta cet exercice un grand nombre de fois. *Tripoli* ne tarda pas à apprendre à frapper un coup tout seul, mais quand il s'aperçut qu'il était alors récompensé par un morceau de sucre ou une datte, il commença à frapper sans discontinuer, ce qui ne tarda pas à apporter un trouble profond dans son instruction. On dut commencer à le récompenser quand il se tenait immobile.

Le lendemain, 31 janvier, il neigeait, et le cheval, qui n'avait jamais vu cela, perdait son temps à regarder par la fenêtre et se montrait nerveux et impatient.

Le 1er février, *Tripoli* apprit à frapper deux coups, et le lendemain trois coups, quand on découvrait autant de boules.

Dès le 4 février, le Dr Ferrari remarque une tendance de l'animal à deviner par des signes extérieurs, surtout par l'attitude de l'expérimentateur, quel nombre il devait frapper; néanmoins, le cheval apprit aussi à connaître le nombre 4.

Le 8 février, on lui met pour la première fois des œillères, qu'il gardera toujours désormais.

Le 10, en présence du Dr Vannini, vétérinaire municipal, le cheval frappe très bien la série 1-4, présentée irrégulièrement, dans l'ordre demandé par les assistants. Suivent des périodes d'incertitude, durant lesquelles il se trompe souvent ; ensuite les choses se remettent à aller bien, et on peut lui apprendre à compter cinq boules.

Le 12, le cheval se comporte mal ; on dirait un enfant arriéré ; il traverse, comme il lui arrive aussi en d'autres séances, des périodes d'engourdissement de la durée de quelques minutes.

Les choses continuent à peu près de la même façon jusqu'à la fin du mois, sans que *Tripoli* semble faire aucun progrès remarquable.

Seulement, à la moitié du mois, commence à paraître un fait important, qui se répète ensuite assez souvent. Voici les paroles mêmes des Docteurs Ferrari et Pullé :

Pendant que je disposais dans le boulier le nombre de boules que j'avais pensé à lui faire lire, le cheval, qui, la plupart du temps, ne pouvait même pas bien voir le nombre des boules, parce que je les couvrais partiellement de la tête et des mains, frappait nettement le nombre de coups correspondants.

La même chose se produisit pendant que je prenais entre les mains un carton sur lequel il ne pouvait lire que très mal les signes, et de toute façon, il était en des conditions de visibilité très différentes de celles habituelles. Le plus curieux est que les coups étaient donnés alors très nettement, et, généralement, d'une façon plus rapide et moins forte que d'habitude... Je dois ajouter que les assistants me déclarèrent que, la plupart du temps, même lorsqu'il est en train de deviner si bien le nombre fixé, le cheval regarde à peine comment je dispose les boules dans le boulier. Mais je dois exclure de la façon la plus absolue toute sorte d'indication consciente ou inconsciente (par exemple un murmure) de la part d'un des assistants ou de moi-même...

Une fois que je disposais trois boules parce que l'un des assistants m'avait fait le signe 3, le cheval frappa ces trois coups derrière mon dos pendant qu'il allongeait le cou d'un côté pour tâcher d'arriver à une feuille de salade — ce qui fait qu'il montrait s'intéresser assez peu au signe que je présentais et aux coups qu'il frappait.

Cette fois du moins on eût dit qu'il s'agissait d'un acte automatique, et il me semblait que nous avions deviné subconsciemment *ce que le cheval avait envie de faire* ; c'est une hypothèse bizarre, mais il m'est plus facile de l'accepter que d'admettre que le cheval avait lu dans ma pensée le nombre que j'avais l'intention de composer sur le boulier. Je ressentais en effet comme l'impression assez nette et précise d'obéir à quelque déterminisme plus ou moins compliqué.

Le 19, Tripoli se montre distrait, mais devine souvent et frappe bien. Je dis *devine*, parce qu'il regarde à peine le boulier, quand il le regarde... On remarque qu'il frappe très souvent le nombre exact pendant que je dispose les boules dans le boulier, par conséquent avant d'avoir vu combien j'en ai découvert ; nous remarquons aussi que dans ces cas il frappe d'une façon spéciale, légèrement et rapidement. Quand j'ai terminé de disposer les boules, le cheval, à son tour, a déjà achevé de frapper. On dirait une vraie divination.

Bref : la chose devient si évidente, que le Dr Montalti, le Professeur Arrighi, et d'autres personnes qui avaient été successivement invitées à assister aux expériences, s'aperçoivent immédiatement que le cheval frappe les coups avant qu'on ait terminé de découvrir les boules, et dénonce le phénomène, avant qu'on leur en ait parlé.

A la fin de février, les docteurs Ferrari et Pullé, découragés par le fait que *Tripoli* n'arrive pas à compter au-delà du chiffre 5, décident de renoncer à son instruction et de se procurer un étalon âgé de deux ans seulement. Nous terminerons par ce passage du compte rendu des deux savants :

Tout bien calculé, j'accepte comme l'explication la plus probable, mais qui est loin d'être sûre (puisque certains cas paraissent la contredire) la possibilité que *Tripoli* se réglait sur les mouvements que faisaient mes bras pour mettre en place les boules. Il s'agit là d'une explication arbitraire, puisque je ne me bornais pas à découvrir ou à placer devant le cheval ce nombre déterminé de boules, mais je disposais celles-ci à une juste distance, en les mouvant et en les déplaçant à plusieurs reprises ; toutefois, c'est encore l'interprétation la plus économique pour la psychologie commune. Sans doute, M. de Vesme, M. Mangin et d'autres qui sont plus familiarisés que moi avec les hypothèses spiritiques, de lecture de la pensée, etc., peuvent trouver en tout cela beaucoup à dire, d'autant plus qu'il était évident qu'il y avait une différence dans la rapidité, la manière, la précision avec lesquelles le cheval frappait les coups en ces occasions ; et assez souvent, quelques instants après, c'est-à-dire quand il aurait pu le faire normalement, il ne savait pas répéter la lecture du nombre qu'il avait frappé si bien tout seul, ou il avait beaucoup de peine à le faire. Et ceci, même dans les jours où il se montrait rempli de bonne volonté.

Pour moi, d'ailleurs, ce fait vient à l'appui d'une impression globale que j'analyse encore mal, mais qui m'a frappé bien des fois en lisant le livre de M. Krall et les récits de ceux qui ont été à Elberfeld ; savoir, que ces sujets chevalins se préoccupent vraiment trop peu de ce qu'on leur montre ou on leur dit. Souvent, *Tripoli* répondait bien sans avoir regardé l'ardoise ; trop souvent, il répondait mal après l'avoir regardée avec toute l'intensité dont il me semblait capable, ou avec le désir excité par l'avant-goût d'un fruit exquis.

Or, ceci pourrait signifier qu'une bonne partie de l'intelligence déployée par les animaux est donnée par notre bonne volonté. C'est-à-dire que peut-être les chevaux entendent ce qu'on leur dit, mais... équinement, pour ainsi dire, comme ils peuvent entendre avec l'intelligence qu'ils déploient *normalement* dans leur vie pratique, et dont ne pouvons avoir qu'une idée humaine, s'appuyant à *nos* associations, qui, non seulement sont toujours individuelles, mais ne sont pas certainement celles que ressentent les chevaux.

On se rappellera que le Dr J. C. Ferrari, un savant très estimé, l'un des élèves les plus considérés de Tamburini, publia, il y a plusieurs mois déjà, un article sur les chevaux d'Elberfeld, qui a paru dans notre fascicule du mois d'août 1912. Il repoussait, dans cet article, comme extravagante, l'hypothèse de la transmission de pensée, en faveur de laquelle nous insistions dans une note que nous publiâmes à la fin de son article. On voit combien souvent l'expérience porte à se former des conclusions opposées à celles auxquelles nous étions parvenus *a priori*.

L'expérience du Dr Grabow contre l'hypothèse de la télépathie

L'étude du cheval *Tripoli* semble donc confirmer une partie — la plus élémentaire — de l'hypothèse que j'ai dressée pour expliquer les faits d'Elberfeld, qui, sans cela, présentaient des points obscurs et incompréhensibles. On paraît avoir reconnu en ce cheval l'un des phénomènes supernormaux qui constituent l'apanage des médiums à effets intellectuels : c'est-à-dire, la télépathie.

Mais on sait que là ne s'arrête point mon parallèle entre les chevaux de M. Krall et les médiums : je crois que dans les uns comme dans les autres se manifestent par l'automatisme moteur des facultés d'intelligence, clairvoyance, etc., etc., propres à la conscience subliminale. M. le Dr Piéron, chef du Laboratoire de psychologie expérimentale à la Sorbonne, critiquant dernièrement, à la Société de Philosophie, les expériences d'Elberfeld, remarqua fort justement qu'il faudrait instituer des expériences dans lesquelles non seulement les assistants ne sauraient pas le résultat du problème qui a été posé, mais ignoreraient le problème lui-même. Et il ajoutait :

Il suffirait d'une sorte de jeu de cartes de grandes dimensions qu'on pourrait battre et tirer au hasard, et disposer devant les yeux du cheval sans les avoir vues.

Il est difficile de mieux parler. Aussi c'est sans doute avec le plus grand plaisir qu'il lira les détails suivants sur une expérience dont nous avons parlé déjà dans notre numéro de janvier, page 13 ; nous reproduisons même la gravure que nous avions publiée alors.

Je collais sur des cartes à jouer du papier blanc et mettais sur chacune des chiffres pour de petites opérations : par exemple : 2+3 ; 4+2, 7—2 ; 12—5 ; 3×2, etc.

Comme nous avions convenu, M. van Osten devait se placer dans le coin gauche de la cour, tandis que je me plaçais dans le coin droit ; ensuite il devait m'envoyer *Hans*. Cela fut fait. *Hans* vint devant moi et je lui dis : « Hans, je te montrerai une carte sur laquelle il y a un calcul à exécuter : va auprès du Monsieur en face et, si tu donnes la réponse exacte, tu auras du sucre. Veux-tu ? » *Hans* répondit affirmativement en baissant la tête.

Je sortis les cartes de ma poche, je les mêlai de

Cette expérience fut répétée de la même façon et Hans répondit à son maître : « 7 »

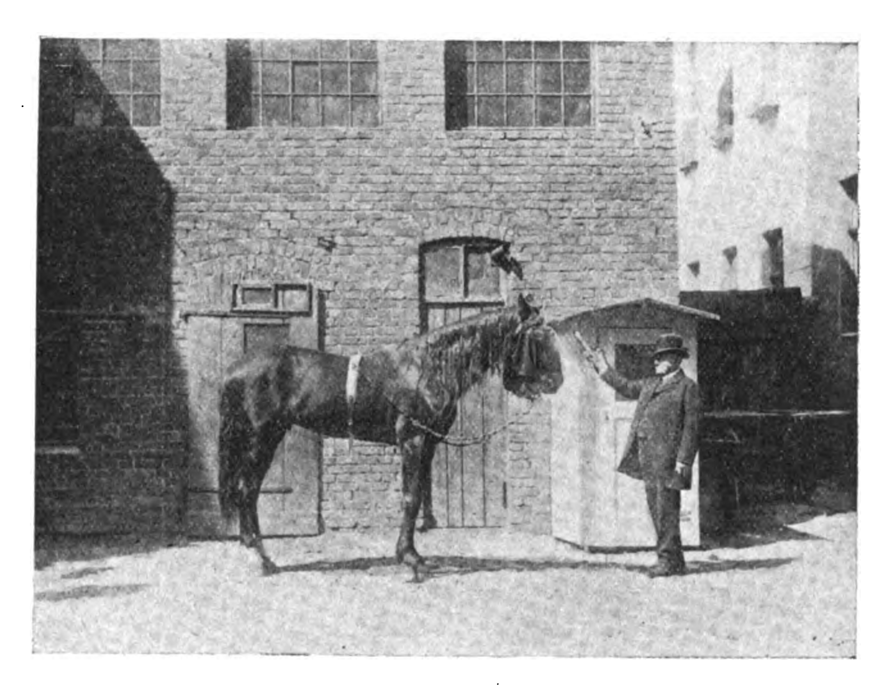
« Quel nombre est placé le premier ? — Réponse : « 12 ».

« Quel est le deuxième nombre ? » — Réponse : « 5 ».

Hans avait donc compris le mot *moins* et avait résolu le problème 12—5 tout à fait correctement, sans aucune aide.

Dr GRABOW

Membre du Conseil Supérieur de l'Instruction Publique de Prusse.



L'EXPÉRIENCE DU Dr GRABOW POUR ÉLIMINER L'HYPOTHÈSE DE LA TÉLÉPATHIE.

telle sorte que j'ignorais quelle était la carte du dessous et les montrai à *Hans*. Je lui demandai : « As-tu compris ? » — Il répondit encore *oui*, de la tête. — « Alors va auprès du Monsieur en face et donne-lui la réponse ». *Hans* alla devant M. v. Osten, qui lui demanda : « Alors, quelle est la solution ? » *Hans* frappa du pied 5 fois. « Quel est le premier chiffre ? » — *Réponse* : « 2 ». — « Quel est le second chiffre ? ». — *Réponse* « 3 » .

C'est seulement alors que je regardai la carte du dessous du paquet. En effet, sur cette carte il y avait 2+3, que Hans avait lus, compris et calculés correctement. Tout cela sans que personne eût pu l'aider et même sans être aidé par une suggestion inconsciente, qui dans ce cas était impossible.

Quant à moi, j'ignorais les chiffres et v. Osten n'aurait pas pu en prendre connaissance de l'autre côté de la cour.

On voit que c'est *exactement* ce que demandait M. le Dr Piéron.

Est-ce à dire que l'expérience ne doit pas être répétée, améliorée même ?

Dans une séance récente du Groupe de Psychologie zoologique à l'Institut G. Psychologique, M. le professeur DELAGE proposait pour cela le dispositif suivant. Il s'agit de construire un appareil assez semblable à un jeu « des petits chevaux », qu'on met en mouvement au moyen d'un ressort, sans qu'il soit possible de savoir à quel point exactement il cessera de tourner. Supposez que les petits chevaux soient remplacés par des chiffres et des signes d'addition ou soustraction (+ et —). L'appareil est enfermé dans une boîte, mais une ouverture pratiquée du côté

du cheval permet à celui-ci de voir les chiffres qui se sont présentés devant l'ouverture. Quand l'animal aura donné la solution, en frappant des coups avec ses sabots, les expérimentateurs passeront du côté où se trouve le cheval et pourront constater quels étaient les nombres qui s'étaient arrêtés devant l'ouverture, en vue du cheval, et par conséquent, si la réponse donnée par l'animal était exacte.

C'est parfait. M. Krall dit bien que cette expérience ne réussit pas facilement ; il faut que le cheval soit exceptionnellement bien disposé à ce moment. Mais on peut attendre.

Les Conclusions provisoires

Voici donc à quel point sont les choses. Il est fort possible que tout le bruit qu'on a fait autour des chevaux d'Elberfeld soit fondé sur une simple erreur d'observation. Mais si, au contraire, ce que racontent les savants qui ont été à Elberfeld est réel, il devient de plus en plus probable que l'explication doive être trouvée dans les facultés supranormales dont est nantie la subconscience de l'animal, et qui se manifesteraient par l'automatisme moteur.

A ce sujet, qu'il me soit permis d'ajouter un seul mot, pour finir. J'ai cité la phrase du Dr Ochorowicz : « L'état de veille des animaux se rapproche beaucoup plus du somnambulisme de l'homme que de son état de veille. »

En lisant cette phrase, un psychiste distingué, M. Cavalli, m'écrivit tout dernièrement pour me signaler qu'il venait lui-même de citer dans *Filosofia della Scienza*, à propos d'une toute autre question, les mots suivants de Georges Cuvier :

« *C'est une sorte de rêve, ou de vision, qui les suit partout* (*les animaux*) : *et pour tout ce qui se rapporte à l'instinct, les animaux peuvent être considérés comme une sorte de somnambules* ».

Le grand naturaliste qui, par un simple fragment d'os trouvé dans la terre, reconstituait un animal d'une espèce disparue, a peut-être su, par l'observation de quelques faits se rattachant à l'instinct, reconstituer la loi qui doit nous permettre de comprendre le mécanisme des phénomènes les plus troublants de l'intelligence animale.

C. de VESME.

Société Universelle d'Études Psychiques

L'Assemblée générale annuelle de la Société aura lieu le **Lundi 16 Juin,** sous la présidence de M. le Dr Paul Joire, Président de la Société.

Nous donnerons des renseignements plus détaillés sur cette réunion dans notre prochain numéro, qui paraîtra dans les premiers jours de Juin.

Nous publierons dans le même numéro les rubriques : *Échos et Nouvelles*, *Le Mouvement Psychique*, *Les Nouveaux Livres*, etc., que nous avons dû exceptionnellement supprimer dans le présent fascicule, par suite de l'abondance des matières.



Le Gérant : Joseph MATRAT

INPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. Fortin *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, Paris.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

23e Année | Mai 1913 | N° 5

DOCTEUR J. OCHOROWICZ

La Tautologie Expérimentale [1]

On nomme en logique *tautologie*, un vice de raisonnement ou de locution, par lequel on redit toujours la même chose, tout en ayant l'air de dire quelque chose de nouveau.

Tautologie expérimentale signifiera donc le même vice dans une recherche expérimentale. Une expérience, qui tout en ayant l'apparence d'une preuve, n'est en réalité qu'une redite d'un opinion préconçue.

Avant la découverte de l'hypnotisme, une pareille conception n'avait pas le sens commun. L'expérience était toujours considérée comme une vérification suprême. Elle pouvait combattre une thèse, apparemment bien raisonnée ; mais elle ne pouvait pas être fausse en elle-même. Parmi les autres vérités inattendues, l'hypnotisme nous a révélé encore l'existence d'une *expérimentation qui ne prouve rien*, d'une tautologie expérimentale. Les faits de cette nature abondent :

I. — « Elle porte son métal »

Un jour, DUMONTPALLIER me montre une de ses malades, M... Je l'essaie à l'hypnoscope : anesthésie, contracture. Par conséquent elle devait être facilement hypnotisable. J'essaye de l'hypnotiser, rien. Voyant mon étonnement, DUMONTPALLIER dit : « Vous ne pourrez pas l'endormir : *elle porte son métal* ». A cette époque les plaques métalloscopiques de *Bruq* étaient considérées uniquement comme des moyens esthésiogènes. Un des sujets s'imagina que, puisque *son* métal reconstitue la sensibilité, il doit s'opposer à une action, qui supprime la sensibilité ; et il se fit cette auto-suggestion, consciente ou inconsciente, qu'il ne pouvait pas être endormi avec son métal sur la peau. DUMONTPALLIER, après avoir observé ce fait, le « confirma » ensuite sur d'autres sujets, en les suggestionnant involontairement, et il fit sa communication, dans laquelle il « prouve » expérimentalement cette « découverte ». La vérité est que depuis une trentaine d'années j'hypnotise sans la moindre difficulté des personnes portant continuellement *leurs* métaux. On a cru cependant à cet obstacle, car l'idée d'un pareil empêchement confirmait les opinions (en parties justes) de plusieurs magnétiseurs quant aux métaux en général. Donc il fallait les enlever du sujet, et n'en pas porter soi-même, pour pouvoir magnétiser. Une robe en soie empêchait également la production de l'hypnose. Un magnétiseur, dont je ne me rappelle plus le nom, prétendait même qu'il est impossible d'endormir une personne, qui, étant assise, tient les jambes croisées.

II. — « La cause qui fait, défait »

Il en fut de même d'une autre loi découverte par DUMONTPALLIER :

La cause qui fait, défait. Il endormait, contracturait, réveillait et décontracturait par le même moyen. Or, comme ce sont toujours la volonté de l'hypnotiseur et l'idée de l'hypnotisé qui jouent le rôle principal, il a suffi qu'elles concordassent à un moment donné, pour produire l'effet attendu. Je me rappelle une jeune fille, que j'essayai en vain d'endormir : voyant à peine quelques traces d'engourdissement au bout d'un temps assez long, je décide de la déshypnotiser, et je souffle sur ses yeux. A ce moment l'action accumulée produisit son effet : elle tomba endormie. Il se forma, par simple coïncidence, une association idéo-organique entre l'image du souffle et l'état hypnotique. A partir de ce moment il suffisait de lui souffler sur les yeux pour l'endormir, et comme, pour la réveiller, je me suis servi du même moyen, j'aurais eu le droit de dire : « La cause qui fait, défait.

En réalité, dans la grande majorité des cas, le souffle réveille, mais n'endort pas. Et il en est de

1. Extrait d'un article du Dr J. OCHOROWICZ sur *L'Hypnotisme et le Mesmérisme*, qui vient de paraître dans le VIIIe vol. du *Dictionnaire de Physiologie* du Prof. CH. RICHET.

même pour tous les autres moyens d'hypnotisation : fixation d'un objet brillant, passes, sensations monotones, vive lumière, musique, etc. Si l'on agit par suggestion, on ne dit pas : « Vous continuerez à dormir », lorsqu'on veut réveiller, mais on dit : « Réveillez-vous » !

Ce qui n'empêche pas que certains hypnotiseurs ont pris au sérieux cette « découverte » de DUMONTPALLIER. Elle a même été considérée comme un progrès important.

En démontrant, dit BÉRILLON, dès le début de ces expériences, que tous les agents qui ont déterminé une action, peuvent la défaire, et en insistant surtout sur ce fait, que l'agent mis en œuvre est toujours celui qui défait le plus rapidement son action, DUMONTPALLIER fournissait aux expérimentateurs un procédé dont la valeur a été immédiatement reconnue par nous. En effet, cette proposition « l'agent qui fait, défait », est une loi qui, en hypnotisme, ne supporte pas d'exception (1).

Il en est ainsi de toutes les créations artificielles de la tautologie expérimentale. L'observation vraiment objective donne des résultats moins uniformes.

Il y a cependant une trace de vérité dans l'idée de DUMONTPALLIER. Comme c'est toujours principalement une association idéo-organique qui produit les différents phénomènes de l'hypnose répétée, c'est comme un instrument à deux tranchants : si A est associé à B, B est associé à A, et par conséquent tantôt A provoque B, tantôt B provoque A. Pour comprendre mieux la réversibilité dans l'action du même moyen, désignons par n l'état normal, avant ou après l'hypnose, h l'hypnose elle-même, et m le moyen par lequel on endort. Nous aurons une association par contiguité dans le temps :

$$n+m+h$$

m, est donc associé d'un côté avec n, et de l'autre avec h; si on l'associe de nouveau avec m.

$$n+m+h+m+(n)$$

on fera revivre la tendance à reconstituer n avec lequel m fut déjà associé, et il se peut (si d'autres influences et surtout d'autres associations le permettent), que l'adjonction de m à h reproduira n, c'est-à-dire le réveil. Il y a, dans les phénomènes hypnotiques en général, une tendance de ce genre. Rien d'absolu dans la suite des états hypnotiques : mais, si un sujet donné entre d'abord dans un état profond, aïdéique (léthargie), pour passer ensuite dans un état relativement moins profond de polydéïsme actif (somnambulisme), il faudra, pour le réveiller, qu'il entre d'abord de nouveau dans l'état aïdéique, car c'est lui qui est associé avec l'état de veille précédent, et non le somnambulisme. Cette observation n'est pas théorique ; elle m'a été suggérée par un sujet d'une façon tout à fait inattendue. J'essaie de le réveiller, et je vois que le réveil tarde à se produire. « Pourquoi ne vous réveillez-vous pas ? » — « Il faut que je m'endorme d'abord plus profondément, pour me réveiller », répond le sujet. Et il avait raison. Généralement, ce passage inverse s'accomplit si vite qu'on ne le remarque pas ; mais si le sujet est un peu fatigué (c'était le cas) le passage se ralentit, et on peut l'observer. Ce détail constitue une des raisons pour lesquelles il est toujours préférable de réveiller lentement, prescription que l'on trouvera chez tous les bons observateurs.

Donc il y a du vrai dans la thèse de DUMONTPALLIER ; mais ce n'est pas une loi, et dans la plupart des cas il est préférable de se servir d'une association par contraste, et non par contiguité ; d'autant plus qu'elle peut être appuyée par certaines influences rationnelles objectives.

III. — L'illusion de la « polarité »

DURVILLE, partisan de la polarité, voit au contraire une efficacité spéciale dans des influences contraires. « Le sujet assis, si on lui présente la main droite au front, la tête se porte légèrement en arrière, les paupières s'abaissent et il s'endort. La main gauche présentée au même point, le réveille. » (*Traité exp. de magn.*, 1895, p. 104). Je n'ai jamais observé une semblable différence dans l'action de la main gauche ou droite ; et il est à remarquer qu'un des magnétiseurs les plus autorisés, DUPOTET, se servit toute sa vie indifféremment des deux.

Je n'ai pas l'intention d'aborder ici en détail la question de la polarité. Elle est très compliquée ; mais il est certain que l'assertion de DURVILLE, que je viens de citer, ne repose que sur une illusion, systématisée dans l'esprit de l'auteur, et répercutée par ses sujets. Un sujet hypnotisé pour la première fois sera, s'il est hypnotisable, hypnotisé indifféremment par l'application au front de la main droite ou de la main gauche. D'ailleurs, il n'y a pas de concordance entre les différents systèmes de polarité qu'on a présentés. Entre DÈCLE et CHAZARIN, qui eux aussi, ont découvert la polarité, et DURVILLE, il y a même une radicale opposition. Les recherches indépendantes de BARÉTY ne sont nullement comparables avec

1. EDGARD BÉRILLON. *Hypnotisme expérimental*, précédé d'une lettre-préface de DUMONTPALLIER, Paris, 1884, p. 145.



celles de A. DE ROCHAS : les sujets de REICHENBACH voient rouge, où les sujets de DURVILLE voient jaune.

Ces diverses séries d'études sont-elles tout à fait illusoires ? Probablement pas tout à fait, mais le positif y est caché sous une couche si épaisse d'illusions et de contradictions, que le moment ne me paraît pas proche, où ces questions pourront être analysées avec profit. D'après mes observations personnelles, il y a dans l'organisme humain une *tendance* à la polarité. Elle découle d'abord de la dualité symétrique du système cérébro-spinal, qui fait qu'on peut souvent distinguer (même en dehors de l'hystérie) les personnes malades *d'un côté*, ayant un maladie de la moitié droite, ou une « maladie gauche ». Plusieurs organes, situés par exemple à gauche, peuvent paraître affectés de maladies spéciales et locales, tandis qu'en réalité ce ne sont pas le poumon gauche, le cœur, la rate, etc., qui sont malades, mais le côté gauche du système nerveux. Dans les cas d'un équilibre pathologique relatif des deux moitiés du corps, il se peut encore que les symptômes se montrent tantôt à droite et tantôt à gauche. La « somme de la maladie », qu'on me permette cette expression, insuffisante pour occuper en même temps tout le corps, se déplace par moments, et manifeste ce qu'on appelle un « transfert » : il est donc inexact de considérer ce phénomène comme appartenant uniquement à la catégorie des manifestations hystériques. Un état catarrhal, une douleur rhumatismale, une congestion, peuvent se transférer également (*métastase* des anciens auteurs). Rien de plus commun, quoiqu'on n'y fasse guère attention, que les transferts spontanés dans le coryza ; l'état de la muqueuse du conduit nasal s'améliore à droite, empire à gauche, et réciproquement. Voilà ce qu'on peut appeler une tendance vers la polarité. Ensuite il y a certaines oppositions primordiales entre les deux côtés du corps, entre la tête et les extrémités, entre les bords interne et externe de la même extrémité, etc. C'est ainsi par exemple qu'en essayant l'influence des métaux je trouve souvent une opposition sensorielle constante entre les deux bords de la main. Pour essayer la sensibilité individuelle aux métaux, j'applique un procédé plus court et plus simple que celui dont se servit BURQ. En prenant cette sensibilité dans le sens favorable à l'organisme, j'ai trouvé que les métaux utiles pour la santé d'un individu lui paraissent plus chauds que les autres. J'examine donc d'abord la première impression que produisent les plaques, posées sur le dos de la main, séparément, l'une après l'autre, et je les partage en deux catégories ; celles qui paraissent plus froides et celles qui semblent moins froides ou chaudes. Ensuite je compare ces dernières, deux à deux, en les plaçant, tantôt l'une plus haut et l'autre plus bas, tantôt l'une au bord extérieur et l'autre au bord inférieur de la main. Or, dans ce dernier cas, il arrive que la différence des sensations caloriques s'efface sous l'influence de la position, et même se renverse d'une façon constante. Par exemple, Pt, Au, Ag, paraissent froids, et Fe, Zn, Sn, chauds, tant qu'on les essaie (évidemment à l'insu du sujet) au milieu du dos de la main ; mais, si on les applique deux à deux, l'une au bord droit, l'autre au bord gauche du dos de la main, les impressions changent, la différence spécifique disparaît, et ce n'est plus la nature chimique du métal, c'est l'*endroit* où il a été placé qui décide de l'impression ; toutes les plaques placées à droite paraissent chaudes, toutes les plaques placées à gauche paraissent froides. Il y a donc une sorte de polarité dans la sensibilité cutanée de certains endroits. Mais ce n'est pas une polarité vraie, dans le sens des pôles de l'aimant. Et si PAPUS dit : « Le pôle N de l'aimant émane des lueurs blanches, très agréables et fortifiantes pour le sujet » (lequel ?) « à l'état de somnambulisme (LUYS, ROCHAS). Le pôle S émane des lueurs rouges et désagréables pour le sujet. Le pôle N attire le sujet, le pôle S le repousse » (*La magie et l'hypnose*, p. 28), je considère cette assertion comme une simple tautologie expérimentale. Elle appartient à la même catégorie que les études concernant le « pentagramme » magique.

En somme, quant à la polarité, je crois que, malgré ses exagérations primitives, c'est encore le créateur du magnétisme animal moderne qui en a donné la formule la plus exacte : « Il se manifeste particulièrement dans le corps humain, des propriétés *analogues* à celle de l'aimant ; on y distingue des pôles également divers et opposés, qui peuvent être communiqués, changés, détruits et renforcés ». (9e Aphorisme ou Proposition de F. A. MESMER). Ce sont donc des propriétés analogues, mais non identiques, et les soi-disant pôles ne présentent pas une stabilité comparable à celle de l'aimant, car on peut les changer et modifier. Rien d'étonnant qu'on en ait créé tant, et de tout à fait différents. On peut les « fortifier » (par suggestion volontaire ou involontaire), mais on n'a pas la moindre preuve qui permette d'identifier leur action, comme le font certains auteurs modernes, avec celle de la polarité magnétique. Et si DURVILLE, pour découvrir sa pola-

rité, s'est servi d'une pile électrique (il ne dit pas de combien d'éléments) en approchant du corps du sujet un fil de cuivre, traversé par le courant de cette pile, il a oublié que les courants électriques qui existent dans le corps sont infiniment plus faibles que les courants d'une pile (même d'un seul élément), et que, par conséquent, s'il y a entre eux une action apparente, analogue aux réactions dynamiques de deux piles, ces réactions ne peuvent pas dépendre des courants du corps, mais bien d'influences tout à fait étrangères à une action électro-dynamique quelconque.

IV. — Les trois états : Catalepsie, léthargie et somnambulisme

En 1882, ignorant l'histoire du magnétisme, ignorant également les travaux de Braid, Charcot imita quelques expériences publiques de Donato sur une ou deux hystériques, leur donna l'apparence d'une grande, d'une trop grande exactitude et ramena toute la symptomatologie de l'hypnotisme aux trois états : catalepsie, léthargie et somnambulisme. « Le sujet en catalepsie a les yeux grands ouverts », en réalité il peut les avoir demi-ouverts ou tout à fait clos. On obtient l'état léthargique « par un simple passage dans un lieu parfaitement obscur » ou « par la simple occlusion des paupières » (car, l'état léthargique étant le contraire de la catalepsie, si cette dernière se provoque par une vive lumière : accident arrivé à Lucile de Donato, il faut bien qu'une obscurité parfaite provoque la léthargie). « Au moment où le sujet tombe en léthargie, on entend « un bruit laryngé tout particulier » (particulier à Wittmann), en même temps un peu d'écume monte sur les lèvres » (je n'ai jamais vu rien de semblable) « l'hyperexcitabilité neuro-musculaire est toujours présente » (chez Wittmann, spécialement éduquée dans cette direction. Chez d'autres elle fait défaut ou se montre également dans d'autres états, et même à l'état normal, à divers degrés. Telle qu'elle a été décrite par Charcot, elle ne se manifeste jamais spontanément. « La contracture ainsi provoquée se résout rapidement sous l'influence de l'excitation des muscles antagonistes » (ou par un autre moyen quelconque : un magnétiseur qui ne connaît pas les muscles antagonistes n'obtiendra rien, en les pressant par hasard, mais il pourra obtenir la résolution en pressant les mêmes muscles, si telle est son opinion personnelle). « On produit l'état somnambulique par une pression ou friction exercée sur le vertex « (C'était une pure coïncidence, que l'on s'empressa d'utiliser pour une association idéo-organique, ne sachant pas ce qu'on faisait). Dans le somnambulisme « les yeux sont clos ou demi-clos » (ou tout à fait ouverts) : « l'hyperexcitabilité neuro-musculaire, telle qu'elle a été définie, absolument caractéristique pour la léthargie, n'existe pas dans le somnambulisme ». (Rien d'étonnant, puisqu'elle n'existe jamais spontanément). Il suffit d'abaisser les paupières du somnambule pour le faire passer en léthargie. C'était un écho des anciennes expériences de Lasègue (1866), une banalité hypnotique sans importance, élevée par ce dernier à la dignité d'une nouvelle méthode pour produire l'anesthésie. Dernièrement encore on a discuté là-dessus. Benedickt, de Vienne, vient de publier une lettre (*Revue de l'Hypnotisme*, novembre 1908), dans laquelle, tout en accordant la priorité de la découverte à Lasègue, il s'attribue un perfectionnement : « Je veux ajouter, dit-il, que *j'ai complété* la méthode de Lasègue par une petite pression sur les yeux, exercée avec les doigts (1). De son côté Charcot disait : « Lorsque, chez un sujet amené à l'état somnambulique, on exerce à l'aide des doigts appliqués sur les paupières une légère compression des globes oculaires, l'état léthargique *peut* remplacer l'état somnambulique ». (Ou inversement, suivant les habitudes prises par le sujet). En réalité, ces trois découvertes se valent ; la pression sur les globes oculaires ne produit rien chez les sujets insensibles à l'hypnoscope, et, chez des sujets nettement sensibles, une pression sur les globes oculaires, sur le vertex, sur le front, les tempes, le menton, etc., produira ce qu'on voudra, pourvu qu'on sache créer, entre ce signe et l'état voulu, une association par l'habitude.

V. — La localisation de Broca

La preuve hypnotique de la localisation de Broca, donnée par Charcot, appartient à la même catégorie. Charcot ignorait sans doute qu'il avait eu un prédécesseur, qui, à l'aide de semblables expériences, avait « prouvé » toute la phrénologie de Gall. Il s'agit de Braid. Le créa-

1. Dans un livre de magnétisme, publié par G. P. Billot en 1839, on trouvera entre autres les lignes suivantes : « Vendredi 4 février 1832, à 4 heures du soir, Mlle Laure est endormie de suite *par la seule pression de mes doigts sur ses yeux*. Incontinent, elle dit : etc. » (*Recherches psychologiques*, II, 207). Et si un médecin hypnotiseur quelconque désire perfectionner encore et d'une façon vraiment originale la méthode de Lasègue, il n'aura qu'à continuer la lecture du passage cité... « Le soir, à 10 heures précises, M. le médecin m'endormira. Il n'est pas nécessaire qu'il vienne ici, ni qu'il me touche ; en quelque endroit qu'il se trouve, à l'heure indiquée, *il pressera ses yeux*, comme il fait sur les miens et je m'endormirai. Une demi-heure après, il m'éveillera en pressant tout de même ses yeux. J'ai dit que l'intention fait tout en ceci... »

teur de l'hypnotisme qui imita CH. LAFONTAINE, pour démontrer que LAFONTAINE s'était trompé, imita également un autre magnétiseur ambulant et lui donna raison. Cet autre magnétiseur, aujourd'hui totalement oublié, s'appelait SPENCER-HALL. De sa profession, compositeur d'imprimerie, il parcourait l'Angleterre vers 1842, en donnant des conférences publiques avec démonstrations. Il s'intitulait *phréno-mesmériste.* Egalement versé dans la doctrine de GALL et celle des magnétiseurs, il les combina spirituellement, et par la netteté de ses expériences réussit à faire de nombreux prosélytes, entre autres ELLIOTSON, EDUIN LEE et JAMES BRAID. Ce dernier les confirma pleinement. En pressant le cuir chevelu, à l'endroit des divers organes phrénologiques, par l'intermédiaire d'un bouchon de liège pour exclure l'action du fluide magnétique (!), il obtint, chez des sujets convenablement sensibles, toutes sortes d'effets correspondant aux organes touchés.

Il a fallu être assez naïf pour croire, d'abord que par ce moyen on élimine l'action du « fluide », et ensuite que la pression du cuir chevelu communiquée à la peau, celle de la peau communiquée au crâne, celle du crâne communiquée aux circonvolutions de la substance grise, peuvent mettre en jeu les diverses facultés psychiques des organes hypothétiques de GALL et SPIRZHEIM. Mais qu'importe ! l'effet était là, et indubitable. L'expérience confirma la doctrine. Seulement, en désaccord avec la « pression » de BRAID, SPENCER-HALL perfectionna son système et produisit les mêmes phénomènes *sans contact.* Une des somnambules, exercée à ces expériences, arriva à Paris en 1845. Elle a été examinée par les magnétiseurs parisiens, qui, plus perspicaces que BRAID et CHARCOT, et surtout ayant une meilleure connaissance du magnétisme, ne se sont pas laissés prendre aux apparences. Voici comment le *Journal du Magnétisme* de l'époque décrit ces essais : « La magnétisée est assise, le magnétiseur lui dirige sur la tête, sans contact et à quelques centimètres de distance, un doigt à l'endroit qui correspond à l'organe phrénologique qu'on veut surexciter. Dans le cas qui nous occupe, c'est l'organe de la *vénération* qui a été désigné, quoique la patiente ne connaisse pas le français : les indications sont données par écrit au magnétiseur (précaution qui n'a jamais été prise à la Salpêtrière) : la patiente presque instantanément se jette à genoux. Sur une autre indication, le doigt fut dirigé sur l'organe de la *mélodie,* et un chant religieux anglais fut aussitôt entonné, puis interrompu par un rire immodéré, causé par la stimulation de l'organe de *gaieté.* Sur la demande de M. MATHIEU, on fit recommencer le chant pour l'interrompre à volonté. L'expérience réussit. La *combativité* stimulée fait entrer la patiente dans une colère extrême contre le magnétiseur : elle se lève avec fureur, lui met une main à la gorge, tandis que de l'autre elle tient une chaise pour l'en frapper. Mais le doigt dirigé sur la *bienveillance* fait cesser cette exaltation par degrés, jusqu'au calme parfait. *L'estime de soi* vient ensuite ; la magnétisée se lève, marche, prend des attitudes dédaigneuses, et critique avec amertume l'exécution d'un morceau de musique, qu'on entend à l'étage supérieur. M. CRUXEN demande à procéder lui-même ; sur l'affirmation qui lui est donnée, il agit sur la *destructivité,* la magnétisée le saisit aussitôt par l'habit, qu'elle tire avec force en sens divers, de manière à le déchirer. Puis, tout à coup, elle quitte l'habit, porte la main à la montre, qu'elle enlève avec une dextérité étonnante. Le docteur dirige alors son action sur la *vénération* ; l'habile voleuse remet la montre où elle l'a prise, se repent et commence à pleurer, mais, en stimulant la *gaieté,* le calme revint sur ses traits... » Séance du 4 septembre. — Relativement aux expériences phréno-mesmériques, qui ont rempli la séance précédente, l'opinion générale de la Société est que la volonté seule est tout dans le développement de ces curieux phénomènes : qu'ils se produisent indépendamment de toute connaissance phrénologique ou idée de location cérébrale. La direction du doigt sur l'organe phrénologique est insignifiante : bien plus, on peut développer un sentiment, en dirigeant le doigt sur un organe diamétralement opposé. »

Il se peut que le sujet en question fût réellement sensible à l'action de la volonté, non exprimée verbalement. Ce qui est certain (car ce détail est mentionné dans le journal), c'est qu'il fut sensible à l'approche de la main. Or les sujets de cette catégorie ne sont pas bien rares, et une pareille sensibilité suffit — en supposant la connaissance de la phrénologie — à faire naître une association entre l'excitation d'un point déterminé et un groupe de sentiments. Elle expliquerait alors les phénomènes indiqués sans une action mentale.

VI. — L'analgésie après le réveil

A peu près à la même époque, il y eut dans les journaux magnétiques une vive discussion au sujet de l'analgésie provoquée en somnambulisme. Les uns prétendirent qu'elle persiste après le réveil, d'autres qu'elle disparaît avec le réveil, et que, par conséquent, les expériences

d'insensibilité hypnotique constituent une pure barbarie. Il semble qu'une pareille question soit facile à résoudre expérimentalement. Certes : mais le malheur est que les expérimentateurs des deux camps obtenaient constamment des résultats contraires. Les sujets des uns ne sentirent rien, malgré le réveil ; les autres se plaignirent de vives douleurs. Pour ma part, je n'ai jamais observé ce dernier cas. Une de mes somnambules, opérée par Chiwat dans un état aïdéique, ne savait même pas, dans l'état consécutif au somnambulisme, que l'opération fût déjà faite, et encore moins à l'état de veille. Je crois donc que l'analgésie persistante est, sinon la règle, du moins le cas le plus fréquent, et que, si certains hypnotiseurs l'ont vu toujours disparaître après le réveil, c'est uniquement parce que leurs croyances, leurs craintes surtout, réagissaient sur leurs sujets. « Veuillez et croyez », disait Puységur, et il avait raison. Quoi qu'on en dise, c'est la formule *scientifique* de l'hypnotisme. Elle m'a paru ridicule dans le temps : je la trouve exacte aujourd'hui.

VII. — La question de l'hystérie

Ayant mentionné Puységur, je ne puis laisser passer sous silence une importante tautologie expérimentale, répandue par cet auteur, qui était pourtant un excellent observateur. Elle persiste encore et les auteurs, directement ou indirectement suggestionnés par lui, obtiennent des preuves expérimentales en faveur d'une idée fausse. On se rappelle, que, dans ma polémique avec l'éminent professeur Pierre Janet, concernant la nature pathologique de l'hypnose, je lui avais accordé un argument sérieux en faveur de sa thèse. Cet argument, le voici : C'est un « fait », au sujet duquel P. Janet n'a pas le moindre doute ; il le croit seulement insuffisamment connu, quoique de très grande importance : « quand l hystérie guérit sérieusement, et non pas seulement en apparence, le somnambulisme et la suggestibilité disparaissent ». (*Automatisme*, p. 446).

Voilà réellement une proposition de grande importance. Si elle est vraie, tous mes arguments en faveur de l'indépendance de la sensibilité hypnotique, comme d'une aptitude *sui generis*, anormale, mais non pathologique, tombent : l'hypnose reparaît de nouveau comme une simple modification de l'hystérie et doit être considérée, sinon comme une névrose toute faite, au moins comme une diathèse hystérique. Je ne vois même pas de raisons suffisantes pour conserver les restrictions de P. Janet lui-même, qui dit : « Faut-il s'arrêter là, et soutenir que le somnambulisme n'est rien d'autre qu'une manifestation de l'hystérie ? c'est une opinion qui serait bien exagérée. » Exagéré ou non, elle serait juste en principe, si seulement le fait était vrai.

Mais il n'est qu'une tautologie expérimentale. La disparition de la sensibilité hypnotique après guérison complète de l'hystérie (ou d'une autre maladie quelconque), n'a jamais été observée que par des hypnotiseurs qui se sont imaginé cela. Et c'est un fait extrêmement curieux que cette idéoplastie négative, suggérée involontairement ; car elle prouve jusqu'où peut aller la puissance occulte de la tautologie expérimentale.

L'erreur remonte encore à Mesmer. C'est lui qui, le premier, en sa qualité de médecin, jugeait maladif ce qui n'était qu'anormal. Lorsqu'un malade ne réagissait pas à ses manœuvres, il le déclarait exempt d'une maladie nerveuse, et, en conséquence, pensait qu'un homme atteint d'une maladie nerveuse et guéri, ne devrait plus être influençable. Il paraît qu'il modifia ensuite son opinion ; mais, considérant toujours le somnambulisme provoqué comme une *crise*, il croyait que cette crise n'avait plus de raison d'être lorsqu'il n'y avait plus de maladie.

Quoi qu'il en soit, il suggestionna dans ce sens ses élèves, et parmi eux Puységur, le principal propagateur de cette idée. Il n'avait pas besoin de les suggestionner à son tour dans le sens propre du mot, car, comme nous le savons déjà, le hasard voulut que son premier sujet fût sensible à l'action mentale, et puis il faut savoir que, si une action mentale directe et immédiate est fort rare, une action lente, indirecte, retardée, est très commune dans l'hypnotisme. Une fois que sa conviction fut cristallisée, elle réagissait sur ses malades sans qu'il s'en doutât, lui apportant de nouvelles « preuves expérimentales » de son idée préconçue. On la retrouve chez plusieurs auteurs qui ont suivi l'influence du *sorcier de Busancy*. C'est ainsi par exemple que Despine dit : « Les effets du somnambulisme sont nuls chez le personnes bien portantes » (*Somn.*, p. 131). P. Janet a-t-il lu Puységur ? Je ne sais ; mais en tout cas il a lu Despine, et, s'il croit tout de même avoir agi en observateur absolument impartial, cela peut tenir à une de ces désagrégations entre le moi conscient et inconscient, qu'il a si bien mis en relief dans son livre sur l'automatisme. Et il ne faut pas oublier qu'un de ses sujets principaux (comme j'ai eu l'occasion de m'en assurer personnellement) était directement et immédiatement influençable par l'action mentale. D'ailleurs, comme preuve que P. Janet ne

fut pas toujours à l'abri d'une influence suggestive inconsciente, qu'il me permette de citer le détail suivant : après la publication des trois états classiques de CHARCOT, P. JANET a cru faire mieux, en découvrant l'existence de neuf états différents dont il a publié la description détaillée dans la *Revue scientifique*. N'y voyant qu'une création artificielle, dans le genre de celle de CHARCOT, je priai P. JANET, à l'occasion de mon séjour au Havre, de provoquer chez LÉONIE un de ces états, dans lequel, suivant lui, la catalepsie est impossible à obtenir. Ce qu'il fit avec complaisance. Prenant alors la main de LÉONIE, je soulève son bras, et, sans rien dire, je m'imagine fortement que ce bras va rester en l'air. Quelques secondes ont suffi, pour que la catalepsie se déclarât : le bras resta en l'air et conserva les positions que je lui imposai. Je n'avais qu'à imaginer le contraire, pour que le bras, légèrement soutenu par ma main, retombât de nouveau inerte. Et il n'est même pas nécessaire d'invoquer, dans tous ces cas, la suggestion mentale, car le sujet peut être suggestionné mécaniquement par l'attitude de la main, que le magnétiseur croie ou non à la catalepsie, comme dans les expériences de cumberlandisme.

En résumé, je considère la disparition de la sensibilité hypnotique (en dehors des oscillations naturelles de cette aptitude) comme un phénomène suggéré, ne l'ayant jamais observé dans d'autres conditions. « Les malades nerveux, dit GESSMANN, qui, à l'aide de la méthode hypnotique, ont été délivrés de leur mal, conservent, sans aucun changement, leur aptitude à l'hypnose ». (*Magn. und Hyp.*, p. 68).

Et il a raison. Tant qu'il n'y a pas de suggestion contraire, la sensibilité persiste. Je dois ajouter que, d'autre part, j'ai vu la sensibilité hypnotique s'affaiblir notablement et m me disparaître complètement à la suite d'une maladie, ou d'une aggravation dans la maladie existante.

VIII. — **Les zones hypnogènes**

La facilité avec laquelle on obtient des contractures chez des sujets prédisposés a été un des principaux moyens d'études pour les hypnotiseurs modernes et la principale source de toute sortes d'erreurs. On pourrait composer un volume, rien qu'en citant les diverses découvertes illusoires auxquelles elle a donné lieu. On a imité les expériences de DONATO et de HANSEN, en s'efforçant de leur donner plus d'exactitude. Mais, faute d'une connaissance spéciale du terrain — connaissance que possédaient HANSEN et DONATO — et par ignorance de l'histoire du magnétisme, les chercheurs ont été amenés à une tautologie expérimentale sans valeur. « L'aptitude à la contracture par excitation cutanée, disent BINET et FÉRÉ, est en général répandue sur toute la surface du corps. Mais il est possible de la limiter à une région déterminée, en excitant de diverses façons les téguments du crâne » (p. 94). Illusion ! Il n'y a aucun rapport entre les téguments du crâne et la contracture de divers membres.

Mais on peut former une association idéo-organique entre la pression des divers points de la tête (ou de la plante des pieds) avec la contracture d'un muscle déterminé, ou encore avec l'impossibilité de la contracture d'un muscle déterminé. C'est ainsi peut-être que VIGOUROUX, ayant échoué dans un premier essai à produire la contracture du deltoïde (tandis qu'il produisit facilement la contracture d'autres muscles), s'imagina que ce muscle possède une résistance spécifique, et, en conséquence, il n'a plus pu obtenir la contracture du deltoïde, qui en général s'obtient plutôt plus facilement que les autres. Nous avons vu que les sujets de DUMONTPALLIER devenaient réfractaires avec leur métal sur la peau. Certains magnétiseurs ne peuvent pas endormir une personne en robe de soie, et DURVILLE ne peut pas contracturer un membre s'il lui présente la main en « position hétéronome ».

Si, pendant qu'une grande hypnotique — continuent BINET et FÉRÉ — est en léthargie ou en catalepsie, on fait la friction du vertex, le sujet entre en somnambulisme total, et toutes les parties de son corps acquièrent l'aptitude aux contractures cutanées » (Il ne l'acquiert pas, il l'avait déjà). « Si on fait la contracture latéralement, sur un seul côté de la tête, on provoque un hémi-somnambulisme, localisé au côté du corps correspondant : l'autre moitié ne change pas d'état ; on a un hémi-somnambulisme, associé à l'hémi-léthargie ou à l'hémi-catalepsie ». (C'est vrai : seulement les mêmes phénomènes peuvent être obtenus par une friction du côté opposé, si l'on a la conviction qu'en agissant sur le cerveau on doit obtenir une action croisée et si l'association idéo-organique s'est formée en sens contraire. Tel est le cas de DUMONTPALLIER qui exerçait la pression sur les centres moteurs). « Si enfin, au lieu de faire une friction étendue du vertex, on pratique une forte pression avec le doigt, ou un corps mousse (!), sur certains points du cuir chevelu, qui semblent en rapport avec les centres moteurs — (c'est le phréno-mesmérisme de SPENCER-HALL modernisé) — on détermine le somnambulisme partiel du membre ; donc le centre moteur paraît avoir été impressionné. On peut ainsi somnambuliser isolément une moitié de la face, un bras, une jambe, ou les deux bras, les deux jambes, la totalité de la face. Il est même possible de déterminer le somnambulisme

isolé de la partie supérieure de la face (!) en excitant un point de crâne situé au-dessus d'une ligne horizontale, passant par l'arcade sourcilière, et en arrière d'une ligne verticale, passant en arrière de l'apophyse mastoïde, etc. » Est-ce assez scientifique, comme précision ? Les auteurs en sont enchantés. « Par leur précision, disent-ils, ces expériences sont à l'abri de la fraude ». (De la fraude, oui, de l'illusion, non). Les auteurs n'ont qu'un doute : ils ne savent pas « si ces expériences sont une confirmation des localisations cérébrales, ou si elles s'expliquent par l'existence de zones réflexogènes ; cette dernière interprétation, disent-ils, nous paraît toutefois plus vraisemblable » (malheureusement elles sont fausses toutes les deux). « On rencontre, en effet, chez les sujets hystériques hypnotisés, beaucoup de zones dont l'excitation agit à distance par voie réflexe ; d'abord les zones hystérogènes, dont la compression provoque l'attaque d'hystérie et l'arrête, quand elle est lancée ».

C'est encore une tautologie de Charcot ; un point hyperesthésié quelconque, lorsqu'il est fortement excité, provoque une douleur ; cette douleur peut déterminer une attaque, l'hypnose, ou seulement un cri, et quelques mouvements de défense, suivant les dispositions du sujet. Quelquefois une nouvelle pression pourra occasionner, ou un second cri seulement, avec mouvement réflexe de défense, ou le réveil, ou même l'arrêt de l'attaque. Mais ce dernier cas est excessivement rare, même quand on est très fortement convaincu de l'efficacité de ce moyen. Il échoue toujours, lorsque cette condition fait défaut, et la pression ovarienne reste également inefficace pour la production de l'attaque, si l'ovaire n'est pas hyperesthésié, ou bien si, tout en étant hyperesthésié, on le presse immédiatement après l'épuisement de l'attaque. Les zones hypnogènes du professeur Pitres n'ont pas d'autres significations. Elles peuvent être plus efficaces, seulement à condition d'une association déjà établie, entre la pression d'un point (quelconque) et la production de l'hypnose. « Puis les zones hypnogènes, distinctes des premières, comme siège et comme effet, dont l'excitation produit et, suivant les cas, modifie, et même supprime, le sommeil hypnotique : viennent ensuite les zones dynamogènes, signalées pour la première fois par l'un de nous, dont l'excitation produit une exagération momentanée de la force musculaire, mesurable au dynamomètre ; il existe aussi des zones érogènes, dont nous parlerons plus loin ; enfin Heidenhain, Born, et en France, Dumont-pallier et Magnin, ont décrit des zones réflexogènes, dont l'excitation produit chez les hypnotiques des effets moteurs, plus ou moins distants du point de la peau qu'on a excité. Chez quelques sujets de Heidenhain, en tirant la peau de la nuque, dans la région des vertèbres cervicales, on produit par action réflexe un gémissement dû à une respiration sonore : c'est la répétition sur l'homme de la célèbre expérience de Golt sur les grenouilles... » Malheureusement cette expérience de Heidenhain est impraticable. Jamais un hypnotiseur, n'ayant aucune connaissance de l'expérience de Goltz, ne provoquera chez un hypnotisé, également ignorant de cette expérience, un gémissement particulier, en tirant la peau de la nuque, dans la région des vertèbres cervicales.

Voilà, je crois, une collection suffisante, quoique incomplète, des différentes zones... illusiogènes.

IX. — Le suggestions hors du domaine de l'hypnotisme

En face de pareils faits, on peut réellement se demander si l'action des idées inconsciemment préconçues ne s'étend pas davantage, si elle ne dépasse pas le domaine propre de l'hypnotisme ?.. Pour ma part, je n'en doute pas. L'histoire moderne de nouveaux médicaments, de nouvelles méthodes et théories thérapeutiques est là, pour illustrer abondamment les surprises que nous procure cette puissante occulte. Et le domaine sévère de la physiologie expérimentale en est-il libre ? Je crois que, du moment qu'on expérimente sur un être vivant, on n'est jamais à l'abri d'une influence psychique extériorisée. Aujourd'hui encore on ne croit pas au magnétisme, on considère comme des illusions les faits déjà nombreux d'une transmission mentale, qui, seule parmi les phénomènes hypnotiques, n'a rien à craindre de l'immixtion d'une tautologie expérimentale, pour vu qu'elle soit libre d'une influence suggestive ordinaire. Lorsque ces faits seront enfin reconnus, il faudra bien faire une révision complète de notre savoir physiologique, à ce point de vue particulier, et alors on verra la différence qu'il y a entre une expérimentation vraiment impartiale et une tautologie expérimentale. « Au fond, dit Charles Richet, rien n'est plus difficile qu'une impartiale et attentive observation... Pour bien regarder, les expérimentateurs doivent oublier tout ce qu'ils ont appris, et laisser dans l'ombre toutes les théories». Cela arrive-t-il en pratique?... Et puis, en supposant cette condition réalisée, ne courons-nous pas un autre risque opposé ? L'abnégation des théories, conduit à un respect exagéré du fait. « Un fait — dit le même physiologiste — bien et complètement observé dans tous ses détails, vaut toutes les théories du monde ». Cette formule était juste avant la découverte

de l'hypnotisme, quand on n'avait encore aucune raison pour soupçonner les faits. Aujourd'hui il faut s'en méfier, autant que des théories. Nous venons de voir qu'un fait «bien et complètement observé dans ses détails », peut-être faux, étant réellement et objectivement provoqué par une théorie fausse. Et d'autre part, nous avons vu une théorie relativement fausse (celle de Mesmer, au point de vue de son exclusivité physique et objective) conduire à la découverte d'innombrables faits réels. Ch. Richet n'ignore pas cette possibilité. En parlant des idées de Mayer, il dit lui-même : « Ce n'est pas la première fois qu'entre les mains d'un homme de génie une erreur d'interprétation conduit à une grande découverte. »

Soyons donc indulgents pour les théories ; tâchons seulement d'en avoir toujours deux de contraires, pour pouvoir se réjouir également du triomphe de l'une et de la défaite de l'autre.

Ce qui est vraiment préjudiciable pour le progrès, c'est cette uniformité des théories qui règne en ce moment, et ce respect exagéré des faits, cherchés toujours dans la même direction. Plus d'indépendance de la routine, plus de hardiesse dans la reconnaissance des faits, aussi bien que des théories, et surtout moins de « néophobie » : telle est, je crois, la formule, *après la découverte de l'hypnotisme*. Je me hâte d'ajouter, que c'est, au fond, celle de mon savant ami.

X. — Hypnotisme des animaux

Les animaux étant également hypnotisables, les liens suggestifs entre l'homme et le chien indubitables, on doit se demander si, quelquefois, lorsqu'on a la chance de tomber sur quelques animaux sensitifs (et ils sont peut-être plus sensitifs que nous, sous certains rapports) on n'est pas exposé à une tautologie expérimentale, même dans une vivisection physiologique ordinaire ?

Sans rien préjuger, je soumets le fait suivant à la méditation du lecteur : « Vous savez — dit Charles Richet dans sa leçon inaugurale sur la physiologie et la médecine (1887) qu'il y a au cerveau, entre la paroi crânienne et la masse cérébrale, une membrane fibreuse résistante, la dure-mère. Or il se trouve, que cette dure-mère est d'une sensibilité exquise : on ne peut pas la toucher sans que l'animal pousse des cris de douleur. Elle est, je ne dirai pas aussi sensible, mais plus sensible qu'un tronc nerveux. Il n'y a pas dans tout l'organisme, d'organe qui soit plus sensible. Pour qu'un chien supporte sans se plaindre une piqûre ou une déchirure de la dure-mère, il faut qu'il soit profondément chloralisé. Dès qu'il y a en lui la moindre trace de sensibilité, elle est réveillée aussitôt par l'attouchement de la dure-mère. Il semble que rien ne soit plus facile que de constater ce phénomène. Quoi de plus simple que de mettre la dure-mère à nu, de la pincer, et de constater que le chien alors crie et se débat.

« Cependant, il faut croire que cela n'est pas très facile ; car il s'est trouvé, il y a cent ans à peine, un très grand physiologiste, un des plus grands assurément, Haller, qui a reconnu que la dure-mère était insensible. Haller a étudié la sensibilité de la dure-mère à l'aide d'expériences nombreuses, *mais il était aveuglé par sa théorie de l'irritabilité, qui lui faisait admettre que les parties fibreuses ne sont point irritables.*

« Nous mîmes, dit-il, la dure-mère à nu, nous irritâmes cette membrane avec le scalpel et le poison chimique : l'animal ne souffrit aucune douleur. Sur un chien on a arrosé la dure-mère avec de l'huile de vitriol ; l'animal a paru gai...

« L'expérience 62, sur un chat. — La dure-mère découverte fut piquée, irritée, brûlée pendant longtemps, sans que l'animal se plaignît.

« Haller rapporte une douzaine de cas analogues, et il ajoute : « J'ai fait beaucoup plus d'expériences que je n'en rapporte ici. Il y en avait cinquante de faites en 1750. Elles ont toutes réussi avec la même évidence et sans laisser de place à un doute raisonnable ; je les crois suffisantes pour démontrer *que la dure-mère est insensible.* »

« Eh bien ! non, cent fois, mille fois non ! La dure-mère est d'une sensibilité extrême. C'est un fait éclatant, facile à voir, inconstestable. Nulle partie du corps n'est aussi sensible. Alors comment Haller n'a-t-il pas vu ce phénomène si évident ? Comment expliquer cette colossale erreur en une question si facile ? Je ne saurais le dire. Sans doute il avait la vue troublée par sa théorie, *il voulait trouver la dure-mère insensible, et il la trouvait insensible.* Comme nous le faisons probablement aujourd'hui, il voyait, non ce qui est, mais ce qu'il voulait voir. N'est-il pas vrai, messieurs, que c'est inquiétant pour notre science ? Il y a autour de nous des faits aussi évidents que la sensibilité de la dure-mère, et cependant nous ne les voyons pas, parce qu'on ne nous les a pas enseignés. Il y a là un cercle vicieux, dont le savant doit chercher à se dégager. On ne voit que ce qu'on connaît. Mais combien plus intéressant d'apprendre à voir ce qu'on ne connaît pas ! C'est aussi beaucoup plus difficile, et bien peu d'hommes ont ce rare talent d'observateurs, de trouver ce qu'ils ne cherchent pas,

ce qu'ils ne savent pas, *ce qu'ils n'avaient pas d'abord imaginé* ».

Généralement, en physiologie, on commence par les animaux, pour appliquer en uite les résultats acquis à l'homme. En hypnotisme la route suivie fut inverse : on vérifie sur les animaux ce qu'on a constaté sur l'homme. Cette vérification est-elle déjà faite ? En très petite proportion seulement.

1° On a réussi à provoquer des états, apparemment ou réellement *analogues* à certains états hypnotiques de l'homme, chez l'écrevisse, le crabe, la grenouille, le lézard, le serpent, la salamandre, le coq et la poule, l'oie, le cygne, le pigeon, la dinde, le paon, le canari, l'étourneau, le perroquet, le lapin, le lièvre, l'écureuil, le mouton, le cobaye, le cochon, le chat, le chien, le cheval, le lion, le chameau et l'éléphant.

2° Sous l'influence d'une idée erronée, concernant l'unité nerveuse des espèces, la plupart des auteurs parlent de l'hypnose, de l'écrevisse, de la grenouille, etc., comme si toutes les écrevisses, toutes les grenouilles et même tous les chats et tous les chevaux étaient également sensibles. En vérité ces auteurs *choisissent* les individus, sans s'en douter. Il est probable que les différences individuelles augmentent avec le degré de la hiérarchie animale, sans compter l'influence d'autres facteurs.

3° La simulation n'est pas exclue des expériences faites sur les animaux. Plusieurs d'entre eux « font le mort » pour éviter le danger, auquel ils se croient exposés.

4° Il n'est pas impossible d'appliquer la suggestion aux animaux, malgré le manque de la parole, car 1° certains animaux apprivoisés comprennent un certain nombre de suggestions verbales, et 2° on peut les suggestionner mécaniquement ; car une position forcée leur suggère une paralysie, et amène l'impossibilité même des mouvements qui manifestent la douleur : or l'absence des signes de douleur, fait à tort conclure à l'insensibilité. Pour comprendre ce mécanisme, il faut connaître seulement la force des associations idéo-organiques, prépondérantes chez l'animal.

5° La peur (cataplexie de PREYER) provoquée par une subite immobilisation, explique une partie des effets inhibitoires, qui n'ont cependant rien à faire avec la plupart des phénomènes obtenus chez l'homme.

6° On n'a observé chez les animaux rien de semblable à la forme de l'hypnose la plus caractéristique pour l'homme : le somnambulisme. Cela peut tenir d'un côté au manque de la parole, qui rend difficile l'observation, mais surtout, à cette observation générale que j'ai faite et qui me paraît importante : que *l'état de veille des animaux se rapproche beaucoup plus du somnambulisme de l'homme que de son état de veille* (1).

7° On a observé des états plus ou moins rapprochés de la catalepsie et de la léthargie, ou du sommeil profond avec anesthésie. Sous l'influence suggestive des théories régnantes, un auteur a même cru devoir distinguer le « grand hypnotisme » chez les grenouilles...

8° L'état de fascination, que provoque le serpent chez les grenouilles et les petits oiseaux, se rapproche davantage de la fascination humaine, popularisée par DONATO. Cet état a été observé par HARRY VINCENT, qui dit qu'il ne se manifeste qu'exceptionnellement. Sur cent grenouilles, jetées dans une cage de serpent, six seulement ont été fascinées, les autres sautèrent et cherchèrent à s'évader, jusqu'au moment où elles furent atteintes par le serpent.

9° Quant aux conclusions physiologiques qu'on a cru pouvoir tirer de l'étude de l'hypnotisme chez les animaux, elles dénotent plutôt l'influence des théories régnantes, qu'une recherche vraiment impartiale. Le malheur est que la plupart des auteurs qui se sont occupés de cette question n'ont pas eu une connaissance suffisante, pratique, de l'hypnotisme chez l'homme, ni de la psychologie intime des animaux. On confond donc sous le nom de l'hypnose des états fort différents, et l'on schématise les causes d'après les doctrines, comme s'il s'agissait d'un seul et même état simple. CZERMAK expérimentait suggestionné par BRAID. Il ne voyait que la fatigue visuelle. STEFANOWSKA, dont certaines expériences sont intéressantes, subit trop l'influence des théories pathologiques de la Salpêtrière. DANILEWSKI et BIERNACKI sont suggestionnés par une opinion, officielle en Russie, qui assimile l'hypnotisme à l'action des narcotiques. VERWORN au contraire ramène tout à la fatigue ordinaire et aux réflexes, et ne voit rien d'hypnotique chez les animaux. HEUBEL, sous l'influence de l'École de Nancy, ne reconnaît que le sommeil naturel. Suivant DANILEWSKI et BIERNACKI, il y a dans l'hypnose hyperactivité du cerveau ; suivant STEFANOWSKA, il y a hypoactivité ; les phénomènes sont pathologiques et absolument les mêmes que chez l'homme. D'après VERWORN ils sont absolument différents, quoique normaux. Suivant HEUBEL, les phénomènes sont produits par l'absence d'excitation ; sui-

1. Cette remarque est à rapprocher de celles émises par M. C. de VESME dans son article sur les chevaux pensants d'Elberfeld.



vant Ch. Richet, par excès d'excitation. Enfin pour Jarricot ils sont en même temps normaux et résultant d'une intoxication carbonique.

Quelques faits sont encore à relever :

1. Heubel constate un état hypnoïde des grenouilles malgré l'ablation des hémisphères. De même, après une section des nerfs optiques, et chez des oiseaux dont les yeux étaient bandés.

Ces faits suppriment la théorie de la fatigue visuelle.

2. Ch. Richet précise les différences qui existent entre l'état hypnïode d'une grenouille décapitée (moelle sectionnée au-dessous du bulbe) et non décapitée. La première conserve toujours ses mouvements réflexes, et on ne peut l'étendre sur une table sans qu'aussitôt elle retire ses membres postérieurs. Au contraire, les grenouilles non décapitées et tenues au préalable pendant quelques minutes dans la main, conservent, si on les étend sur la table, l'attitude qu'on leur a donnée. Elles peuvent être touchées, remuées, excitées, sans se déplacer, et le son d'un timbre très bruyant, vibrant à côté ne provoque aucune réaction de l'animal.

3. Plusieurs auteurs ont constaté que, chez la grenouille en état cataleptoïde ou léthargique, la sensibilité cutanée diminue et même disparaît.

4. Chez la grenouille décérébrée, il y a une hyperexcitabilité cutanée très notable.

5. Chez la grenouille décérébrée et cataleptisée, la sensibilité reste la même avant, pendant et après l'hypnose (Danilewski).

6. En humectant les hémisphères, mis à nu, avec des solutions faibles d'excitants médullaires, strychnine et thébaïne, Biernacki croit avoir constaté : *a*) qu'ils rendent plus superficiels les phénomènes hypnotiques, *b*) que l'hypnose atténue leur action toxique. L'atropine et la cocaïne semblent au contraire exercer une action favorisante, même chez des grenouilles réfractaires, et la torpeur devient plus profonde chez les grenouilles hypnotisables. En somme, Biernacki voit dans l'hypnose des animaux une hypoactivité de la moelle et une hyperactivité du cerveau. Un fait me paraît particulièrement intéressant, car j'ai eu l'occasion de l'observer chez l'homme, à la suite d'un empoisonnement volontaire, c'est l'atténuation de l'action toxique des poisons, par l'hypnose : il faudrait continuer les recherches dans cette direction.

7. Stefanowska a constaté l'action réveillante des anesthésiques dans l'hypnose. « Elle est constante ; elle réussit toujours, sans exception, elle est très rapide. » Il suffit pour le prouver d'introduire, sous une cloche contenant des grenouilles hypnotisées, une éponge imbibée d'éther sulfurique, de chloroforme ou d'alcool absolu. L'ammoniaque agit de même, et aussi l'acide formique à 50°, quoique à un degré moindre (1).

8. Jarricot a exécuté sur une série de grenouilles vertes *(Rana esculenta)* l'ablation de deux poumons. Elles tombaient toutes « en hypnose », presque aussitôt qu'elles étaient mises dans le décubitus dorsal, « même celles qui étaient auparavant réfractaires ». Cet auteur obtint le même résultat en faisant respirer les grenouilles normales dans une atmosphère enrichie artificiellement en acide carbonique (2).

9. Wasniewski a essayé l'action diagnostique de l'hypnoscope chez les animaux. Il constate que cet instrument, si facilement applicable au doigt de l'homme, ne se laisse pas appliquer aux animaux ; car ni le simple contact avec la peau, ni la suspension de l'hypnoscope ne donnent rien ; mais que les animaux sont cependant sensibles aux frottement de la peau (passes) à l'aide d'un aimant, et que, plus cette impressionnabilité (mesurée par les changements de la sensibilité cutanée) est grande, plus les animaux sont faciles à hypnotiser.

Pour ma part je mentionnerai un cas d'hypnotisme chez le cheval, qui me paraît intéressant. J'avait été, dans une voiture attelée à deux, faire une excursion de plusieurs kilomètres en dehors de la ville. Les petits chevaux, nouvellement achetés, n'étaient pas encore entraînés pour l'attelage, et l'un d'eux surtout, fort vicieux, m'occasionna beaucoup d'embarras. Arrivé enfin après mille aventures à l'endroit désiré, je fis dételer les chevaux, pour leur donner de l'avoine. Mais le plus vicieux s'échappa, et en bonds furieux parcourut une grande cour de l'endroit. Ayant réussi à m'approcher de lui, dans un moment de tranquillité relative, je me mis à le fixer. Il s'arrêta, et me permit de lui poser une main sur le front, en le frottant légèrement avec le pouce de la même main. A mon grand étonnement, au bout de quelques minutes, le cheval s'affaissa et tomba par terre, profondément endormi. Cet état ne dura pas longtemps ; bientôt il se redressa de lui-même, mais devint tout à fait calme ; de sorte que le reste de la route a pu s'effectuer sans entrave.

C'est le seul cas d'un état analogue à la léthargie de l'homme que j'aie observé chez le cheval. Il est à rapprocher des phénomènes observés par Balassa et autres dompteurs.

---

1. Dr P. Philips. *Cours théorique et pratique du Braidisme ou hypnotisme nerveux.* Paris, 1860, p. 39.

2. Jean Jarricot. *Les études d'hypnose provoquée chez les animaux. Essais d'une assimilation des études d'hypnose au sommeil naturel, considéré comme une autonarcose carbonique.* Lyon 1908.

Mon impression générale sur les recherches hypnotiques modernes relatives aux animaux est celle-ci :

1° On s'efforce de donner aux faits une rigueur scientifique, mais on oublie qu'une nouvelle catégorie de phénomènes demande l'élaboration de nouvelles méthodes. Celle qu'on applique aujourd'hui sont absolument insuffisantes, car elles négligent une quantité de facteurs subtils qui entrent en jeu.

2° On néglige toujours dédaigneusement les expériences hypnotiques sur les animaux, faites par les anciens magnétiseurs et d'après une méthode (le regard et les passes) qui seule permet une gradation volontaire des phénomènes, met l'animal vraiment entre les mains de l'hypnotiseur, et qui, en outre, permet des expériences thérapeutiques sans sommeil. Les anciennes observations sont souvent superficielles, cela est certain, mais elles ne le sont pas plus que les observations récentes du laboratoire ; elles pèchent seulement par d'autres côtés. Les négliger complètement, c'est retarder volontairement le progrès.

3° Pour être exact, il faut noter, en donnant une statistique, *toutes* les expériences qu'on a faites, pour mettre en relief les *différences individuelles* qui existent chez l'animal comme chez l'homme.

Mais c'est certainement chez l'homme et principalement dans le domaine métapsychique que l'on trouve le terrain par excellence de la Teutologie Expérimentale. Il suffit de rappeler les différentes formes de l'idéoplastie médiumnique, le plus souvent involontaire et même inconscientes. L'idéoplastie voulue et consciente confirme et explique une multitude de faits autrement incompréhensibles. Elle complique et rend difficile l'étude, tout en nous réservant des vues superbes et profondes sur l'essence de notre vie psychique dans son union avec la vie matérielle de l'univers. Le lecteur attentif de mes articles publiés par les *Annales* y a trouvé sans doute de nombreux exemples de cette vérité, troublante et utile en même temps.

Ernest BOZZANO

DES PHÉNOMÈNES PRÉMONITOIRES

(*Suite, voir le numéro de Septembre* 1912 *et suivants*)

IIIe CATÉGORIE

PRÉMONITIONS D'ÉVÉNEMENTS DIVERS

Sous-Groupe L

PRÉMONITIONS D'INCIDENTS INSIGNIFIANTS ET PRATIQUEMENT INUTILES

Pour quelques éminents investigateurs du domaine métapsychique, cet ordre de prémonitions constitue le plus grand obstacle pour l'admission d'une intentionnalité quelconque dans les phénomènes prémonitoires, et par suite pour la reconnaissance de la validité de l'hypothèse selon laquelle une partie d'entre eux serait d'une origine extrinsèque.

En d'autres termes : se trouvant devant des épisodes qui, d'un côté, sont des exemples typiques de clairvoyance dans le futur, et de l'autre consistent dans la réalisation de petits faits insignifiants, triviaux et banaux, ce qui dénoterait apparemment une absence de finalité, ils ne peuvent s'empêcher de généraliser en considérant dans leur ensemble les prémonitions comme des manifestations d'une loi psychophysiologique ignorée, ayant son siège exclusif dans la subconscience, de laquelle les prémonitions émergeraient en des circonstances données, par suite d'un automatisme aveugle.

Mais nous, fidèles au principe de ne pas s'aventurer en des déductions générales sur la base d'études partiales, nous nous rappellerons que, si l'on rencontre des incidents prémonitoires d'ordre insignifiant et inutile, on en trouve d'autres dont l'intentionnalité se dégage manifeste et indubitable, d'où il s'ensuit logiquement que l'existence des premiers ne confère pas le droit de supprimer les seconds ; d'autant plus si l'on considère que les premiers ne constituent qu'une infime minorité dans la casuistique prémonitoire, et ceci nous donnerait plutôt le droit de les considérer comme des exceptions qui confirment la règle. Dans ce dernier cas, il resterait à les analyser et à les comparer entre eux pour découvrir, si possible, les liens qui les rattacheraient

aux autres et voir s'il ne pourraient pas, à leur tour, présenter une finalité *sui generis*.

Je rappelle que je m'exprimai à ce sujet comme l suit dans mon introduction au présent ouvrage :

Ni l'hypothèse *réincarnationniste* ou *prénatale*, ni celle *fataliste*, ne parviendraient à expliquer les cas d'un ordre insignifiant ou banal, car il ne semble pas que ceux-ci puissent avoir été préordonnés dans un but de perfectionnement moral de l'esprit sur le point de s'incarner ou de se réincarner ; et d'autant moins être considérés comme l'effet d'une fatalité inexorable, du moment qu'ils résultent d'une futilité et d'une inutilité complète, moralement comme matériellement. Pour obvier à cette nouvelle difficulté, on voit apparaître une *septième* hypothèse, qui semble aussi la seule fondée sur des données indiscutables, et consisterait en ceci : que les prémonitions de l'ordre indiqué devraient être considérées comme des manifestations particulières, dont la responsabilité incomberait aux personnalités subconscientes ou extrinsèques (je ne me prononce pas, qu'on le remarque bien, sur la véritable essence de ces personnalités), qui, d'abord, transmettraient télépathiquement au sensitif, sous forme de vision onirique ou autrement, une situation future donnée dans laquelle lui ou d'autres devraient se trouver, et s'emploieraient ensuite à en provoquer la réalisation en vertu d'une suggestion exercée télépathiquement sur le sensitif ou les autres intéressés ; et cela aux fins (c'est ce qu'affirment les personnalités en question) d'impressionner les âmes, de secouer le scepticisme des hommes, d'infuser en eux l'idée d'un mystère dans la vie, en les ramenant à méditer sur la possibilité de l'existence d'une âme survivant à la mort du corps. En même temps, leur action serait à peu près limitée aux faits insignifiants, car il ne leur serait pas possible, sauf des circonstances spéciales, de suggestionner télépathiquement, ou déterminer, d'une autre manière quelconque, les hommes à exécuter des actions de quelque importance.

Quelque hardi que puisse sembler le fait de recourir à une pareille hypothèse, et quelque rare que soient les cas prémonitoires d'où peut en surgir la preuve d'une manière évidente — d'un autre côté, il existe des faits prouvant que les personnalités médiumniques (subconscientes ou extrinsèques, peu importe) parviennent, en certaines criconstances, à influer effectivement sur le cours des actions humaines ; bien entendu, non pas d'une manière normale et générale, mais dans les cas seulement où ils peuvent disposer de sensitifs susceptibles d'être soumis aux influences télépathiques ou médiumniques ; et certains épisodes faisant partie des séances avec Mme Piper et d'autres médiums, font foi aussi de ce que j'avance, comme nous le démontrerons le moment venu.

C'est ainsi que je me suis exprimé dans l'Introduction, et le moment d'exprimer le bien-fondé de mes dires est venu.

Je commencerai par observer que pour atteindre le but voulu, il faudrait avant tout fournir la preuve que dans les phénomènes de transmissions télépathiques ordinaires se vérifie parfois le fait analogue d'un agent qui détermine le percipient à exécuter des actions spéciales.

Or, les exemples de cette nature ne manquent pas. Voici deux exemples typiques du cas ; je les résumerai tous deux, d'après les récits du *Journal of the S. P. R.*, Vol. VII, p. 13.

Miss Emma Foy raconte qu'un matin où elle s'était rendue à l'église, tandis que M. F. restait seul à la maison, ce dernier eut à plusieurs reprises l'audition hallucinatoire de la phrase : « Monte dans la chambre des enfants ». Pour se libérer de cette impression ennuyeuse, il y monta, et constata que les canaris de Miss Foy s'étaient échappés de leur cage. La fenêtre étant ouverte, il était arrivé juste à temps pour les reprendre. Lorsque Miss Foy fut de retour et informée de l'incident, elle comprit qu'elle en avait été la cause, et expliqua qu'à l'église, elle s'était souvenue tout à coup de n'avoir pas fermé la cage, ce qui lui avait fait désirer vivement que M. F. eût l'idée de monter dans la chambre pour empêcher la fuite des oiseaux. Et ce désir intense se traduisit en une impulsion télépathique déterminatrice de l'action correspondante.

Dans l'épisode exposé, l'action télépathique est involontaire ; dans le suivant, produit par la même personne, elle est au contraire volontaire.

Miss Foy était employée en qualité d'institutrice dans la famille F., et avec elle se trouvait une femme de chambre qui recevait des attentions et des gentillesses d'une vieille dame déchue et très pauvre. Elle essaya de lui suggérer mentalement de donner à la vieille dame une compensation quelconque en conservant l'anonymat pour ne pas la froisser. Quelques jours après, Miss Foy dut se rendre chez la dame en question, qui lui fit part tout de suite d'une chose bizarre qui lui était arrivée : elle avait reçu une lettre anonyme renfermant une petite somme en timbres-poste. — Dans un but de recherche, Miss Foy se rendit chez la femme de chambre pour lui raconter le fait ; celle-ci rougit et lui dit : « N'en parlez à personne ; c'est moi qui ai pensé à lui envoyer une petite aide sous cette forme pour ne pas heurter ses sentiments, la sachant orgueilleuse. *J'ai été poussée à le faire par une impulsion irrésistible* ».

Les cas de cette nature démontrent clairement qu'il est possible de déterminer télépathiquement une personne à faire des actions précises ; celle-ci, la plupart du temps, demeure inconsciente du fait, et croit agir volontairement.

Il s'ensuit qu'*a priori* nulle restriction ne pourrait être avancée contre l'hypothèse accordant aux personnalités médiumniques des pouvoirs analogues.

En outre, cette hypothèse serait confirmée *a posteriori* par les résultats et voici plusieurs exemples à l'appui de ce que j'avance.

Ce premier épisode parle d'une prémonition manquée. — Le Dr ERMACORA écrit :

Je rapporterai d'abord un insuccès, qui montre jusqu'à l'évidence que les personnalités médiumniques opèrent par suggestion aussi sur le sujet, afin de faire se réaliser la prémonition. La personnalité B. avait prédit une fois un petit incident, basé sur une erreur que Mme Marie aurait fait en confectionnant des objets de lingerie. Or, le jour précédant celui fixé pour la réalisation, la personnalité B. annula la prémonition, *disant qu'elle n'était pas arrivée à faire se tromper Marie.* (*Rivista di Studi Psichici*, 1896, p. 330).

J'extrais cet autre épisode d'une longue et intéressante relation du professeur OLIVER LODGE (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XXIII) regardant une série d'études expérimentales dans lesquelles se manifestait la personnalité médiumnique de Myers. Ce dernier était mort le 17 janvier 1901. Le 30 janvier, le médium miss Rawson écrivait automatiquement en son nom : « Je me manifesterai par l'intermédiaire de Mrs. Thompson. Mon vif désir était de revenir vous apprendre que je vis, et que ma nouvelle existence est en grande partie conforme à ce que j'avais imaginé... *J'ai prédisposé Mrs. Thompson, qui se prêtera à la circonstance*, mais je ne me manifesterai que pour peu de temps » (p. 222). — Conformément à ces affirmations, et à l'insu de ce qu'avait écrit Mrs. Rawson, le médium Mme Thompson, qui *depuis de longues années avait renoncé à faire des séances, se sentit irrésistiblement poussée à les reprendre*, et se rendit dans ce but à Birmingham chez le professeur Oliver Lodge, chez qui elle eut deux séances des plus intéressantes, au cours desquelles la personnalité communicante fut justement Myers (p. 138).

Je tire ce dernier épisode de l'ouvrage du Dr MAXWELL : *Les Phénomènes Psychiques* (p. 240). Il parle d'une jeune médium persécutée par un amoureux importun et dangereux, lequel, se voyant repoussé, avait résolu de se venger. Au cours d'une séance, la personnalité communicante écrivit : « Ne laissez pas sortir cette fille de la journée. Je vous débarrasserai bientôt de cet homme dangereux *en faisant naître dans son esprit* le désir d'un voyage d'où il ne reviendra pas. » — Deux ou trois jours après, Marie apprenait que l'individu était parti pour l'Algérie.

Ces trois cas renferment des prédictions réalisées, et qui, pour le chercheur, se présenteraient comme des exemples d'ordre nettement prémonitoire, sans cette circonstance que les personnalités médiumniques, au lieu de les faire passer pour tels, laissèrent comprendre, ou déclarèrent explicitement, qu'elle les détermineraient elles-mêmes en influençant télépathiquement les personnes désignées.

De là cette déduction que les phénomènes télépathiques et médiumniques autorisent à supposer que chaque fois qu'on voit se produire des prémonitions assez insignifiantes pour qu'on n'en comprenne pas le but, on se trouve devant des manifestations analogues ; supposition qui en justifierait la genèse en leur conférant une intentionnalité *sui generis*, et qui serait confirmée par les déclarations explicites en ce sens des personnalités médiumniques elles-mêmes.

Et bien souvent, les épisodes que nous allons citer suggèrent irrésistiblement cette explication. Ainsi, par exemple, le suivant :

CXIIe CAS. — Je l'extrais du Vol. XX., p. 331, des *Proceedings of the S. P. R.* ; il fait partie de l'intéressant rapport de Mrs. VERRALL sur ses propres expériences d'écriture médiumnique.

Le 11 décembre 1901, Mrs. Verrall écrivit automatiquement ces phrases énigmatiques : « Il ne faut rien négliger ; les faits les plus insignifiants eux-mêmes peuvent servir ; aie confiance. Par exemple cet incident : Le froid était glacial, et une bougie répandait une pâle lumière. Il lisait Marmontel, couché sur un sopha, ou sur le lit, à la lumière d'une simple bougie. — Elle s'en souviendra certainement. — Le livre lui était prêté ; il ne lui appartenait point ; il parla de son contenu ».

Le message se terminait par une tentative de tracer le nom « Sidgwick ».

Mrs. Verrall, supposant que tout cela regardait Mrs. Sidgwick, lui envoya le message ; celle-ci, à la date du 17 décembre, lui répondit que celui-ci n'avait pas de signification pour elle, et que dans le cas où elle aurait trouvé quelques allusions se rapportant au message dans les documents d'écriture automatique confiés à ses soins, elle en aurait averti Mrs. Verrall. Le jour même, cette dernière se sentit irrésistiblement poussée à écrire automatiquement, bien qu'elle eût décidé de s'en abstenir durant sa propre absence de chez elle ; et ces autres phrases lui furent dictées : « C'est moi qui désirais écrire. Le nom de Marmontel est exact. C'était un livre français ; je crois que c'étaient ses mémoires. Le nom Passy peut aider à se rappeler ; Passy, ou Fleury. Le nom de Marmontel ne paraissait pas sur la couverture ; le livre était relié à l'ancienne, et il l'avait en prêt ; c'étaient deux volumes. Il ne faut pas chercher le

nœud de tout cela dans vos écrits automatiques ; c'est une tentative pour faire que quelqu'un se souvienne de cet incident ».

En janvier 1902, Mrs. Verrall écrivit à un ami de sa famille, l'invitant à venir passer quelques jours chez elle. Il répondit en acceptant ; et, le premier mars, à table, il dit incidemment avoir lu depuis peu Marmontel.

Il résulte en somme qu'il avait lu les *Mémoires* de cet auteur, qu'il *les avait demandées en prêt* à la bibliothèque de Londres, emportant avec lui le premier volume à Paris, où il l'avait lu à deux reprises, dans les soirées du 20 et du 21 février ; que dans les deux cas, il avait lu *à la lumière d'une bougie*, la première fois *étant couché dans son lit*, la seconde *étendu sur deux chaises* ; qu'il avait *parlé longuement de son contenu* avec ses amis de Paris ; que dans ces soirées la température était très rigoureuse, quoiqu'elle n'atteignît pas le zéro ; que le livre *était relié à l'ancienne*, mais que contrairement à ce que disait le message, le nom de Marmontel était inscrit au dos du livre (mais non sur la couverture, et l'écrit parlait de la couverture) ; que l'ouvrage était en trois volumes, dont cependant M. Marsh *n'avait lu que deux* ; enfin, que le soir du 21 février, il avait lu un chapitre dans lequel Marmontel racontait la découverte d'une peinture faite à Passy, le tout rattaché à un incident auquel *Fleury* prenait une part importante.

Tel est le résumé de cet étrange cas. — Mrs. Verrall observe à son sujet : « Il est à remarquer que les messages de Décembre 1901 décrivent au passé un incident qui devait effectivement se produire deux mois et demi plus tard, en février 1902, et qui était sans aucun doute imprévoyable au moment de leur effectuation. J'appris de M. Marsh que l'idée de lire Marmontel lui vint peu de temps avant son voyage à Paris. Il est très probable que s'il n'avait pas eu l'occasion de me voir presque tout de suite après son retour, c'est-à-dire lorsque son esprit était encore plein de la dernière lecture, je n'aurais jamais découvert la véridicité des messages du 15 et du 17 décembre ».

Ces mots nous invitent logiquement et irrésistiblement à conclure que la personnalité médiumnique responsable des messages prémonitoires avait été l'agent qui en détermina la réalisation en influençant télépathiquement les personnalités désignées. Si l'on tient compte des exemples rapportés précédemment, qui attestent qu'un processus identique se rencontre parfois dans les cas ordinaires de transmission télépathique, la supposition en question atteint presque le degré d'une certitude.

C'est aussi l'opinion du Prof. Oliver Lodge, qui observe à ce propos que la circonstance d'avoir tu le nom de la personne devant lire le livre désigné, démontre l'existence d'une intentionnalité dirigeant l'évolution des faits. Il écrit : « Cette réticence est une caractéristique du message, et bien que quelques personnes puissent superficiellement la considérer sous le rapport de la critique, néanmoins cette omission était essentielle pour la bonne réussite de la prédiction. En effet, si le nom de Marsh avait été révélé à Mrs. Verrall, celle-ci lui aurait écrit immédiatement, occasionnant ainsi une enquête prématurée qui aurait détruit l'affaire. Par contre, l'ignorance où demeura Mrs. Verrall sur ce point, permit que M. Marsh conduisît à terme, inconsciemment, la prémonition, ignorant qu'il s'agît d'une chose de ce genre, et se trouvant libre par conséquent de toute influence suggestive ». (*The survival of Man*, pp. 158-159).

CXIII^e-CXIV^e-CXV^e Cas. — Les épisodes suivants furent publiés d'abord par le *Grand Magazine*, et dans la suite étudiés par le Prof. Hyslop, qui les reproduit avec commentaires dans le *Journal of the American S. P. R.* (1909, p. 492). Le percipient, M. J. K., écrit :

Je suis doué de la faculté d'apercevoir des choses invisibles pour les autres. Je n'ai jamais vu de fantômes de défunts, mais par contre je vois des scènes et des personnes existantes ; et voici quelques exemples du genre.

Premier cas. — Le 28 août 1905, M. H. m'écrivait pour me fixer un rendez-vous à New-York, à 9 h. 30, le 31 août. Conformément à cette lettre, je quittai Philadelphie à l'aube pour me rendre à l'endroit désigné. Pendant le trajet, je lus les journaux jusqu'à la gare de Trenton ; puis, me sentant fatigué, je m'étendis sur les coussins, laissant mon esprit en liberté. Tout à coup je me vis assis dans une chambre, en face d'une porte ouverte qui me permettait d apercevoir l'antichambre. Le soleil brillait, ou plutôt j'en observais le reflet dans la chambre contiguë. Je vis entrer par cette porte un homme grand et robuste, avec une casquette jockey noire sur la tête. La vision était absolument claire et paraissait une scène véritable, quoiqu'elle n'eût aucune signification pour moi, qui ne connaissais ni le lieu ni la personne.

Arrivé à New-York, et ne sachant pas m'orienter pour trouver les bureaux de M. V., je m'adressai à un policeman ; mais ses indications n'ayant pas été suffisantes, j'entrai dans la boutique d'un marchand de tabac pour obtenir des renseignements supplémentaires. Je touche à ces détails pour montrer que je ne connaissais absolument pas la localité où je me dirigeais. Je parvins sans trop de difficultés à trouver mon chemin ; j'entrai dans les bureaux, et je demandai M. N. — On me répondit qu'il n'était pas là, qu'il pouvait arriver d'un moment à l'autre, et on

me pria de m'asseoir. Je m'assis en face de la porte par laquelle j'étais passé, et, cela fait, je reconnus immédiatement le tableau que j'avais visualisé en chemin de fer, exception faite pour le soleil qui ne brillait pas. Mais un instant après le soleil apparut d'entre les nuages, et alors je m'aperçus qu'il illuminait l'autre chambre d'une manière identique à ce que j'avais visualisé. Aussitôt, j'entendis le bruit d'un pas lourd dans l'antichambre, et un monsieur *grand et robuste, la tête couverte d'une casquette jockey* noire, vint à moi et me serra chaleureusement la main, quoique je ne le connusse nullement : il m'avait pris pour un autre. Tout cela se passa deux heures après ma vision.

Second cas. — Il se produisit dans les premiers jours de février dernier. J'avais fini de dîner, et je m'attardais à table, lorsque je me vis subitement dans mon bureau, debout, auprès de la porte, tandis qu'à la distance d'un mètre, appuyé à une haute table à écrire, le dos tourné à la porte, un monsieur d'un certain âge, grand, grisonnant, et en manches de chemise, se tenait en face de moi. A mon côté gauche se tenait un autre monsieur. La vision avait été fugace, et il ne me fut pas possible de reconnaître le monsieur en manches de chemise, bien que je fusse certain de le connaître. Je n'avais pas prêté attention à celui de gauche. Je racontai tout de suite ma vision à ma femme, et, le lendemain, à trois employés de mon bureau, ajoutant que la scène se serait réalisée ce jour-là. Vers 1 heure de l'après-midi, tandis que je causais avec un client, il m'arriva sans y songer de prendre la position visualisée, et j'aperçus à distance un monsieur que je reconnus tout de suite pour celui de ma vision ; je déclarai alors aussitôt aux personnes présentes : « Voici mon homme qui vient ». — Ce monsieur n'avait pas l'intention de venir me trouver ; mais, me connaissant et m'ayant aperçu sur la porte de mon bureau, l'envie lui vint d'entrer et de me saluer. En causant, il s'appuya à la haute table à écrire, le dos tourné à la porte, avec la position exacte où je l'avais aperçu dans la vision, moins la circonstance qu'il n'était pas en manches de chemise. Mais voilà qu'il se met à se plaindre de la chaleur excessive produite par la cheminée, et, ce disant, retire son pardessus et son veston, reprenant alors, en manches de chemise, sa position d'auparavant. — Et par là ma vision vint à se réaliser pleinement !

Troisième cas. — Il y a quelques jours, à 6 h. 1/4 du soir, mon dîner fini, je vis apparaître une jeune femme habillée de blanc, avec un manteau noir, sans chapeau. En même temps, j'eus l'impression que je devais la voir le soir même. Une heure et demie après, différentes personnes vinrent me trouver, parmi lesquelles la dame en question, vêtue d'une manière identique à la vision. Naturellement, je me mis à l'interroger, et je sus qu'au moment où elle m'apparut, elle n'avait aucune idée de venir me trouver, et que ce fut par pur hasard qu'elle s'y décida. Elle avait dîné avec une famille de mes voisins ; après le repas, c'est-à-dire après qu'elle m'eut apparu déjà, le chef de famille dit qu'il avait à me parler, et proposa à la dame en question de s'unir au groupe pour venir me trouver. Elle me garantit que cinq minutes auparavant, elle ignorait devoir venir.

Tel est le genre de phénomènes auquel je suis fréquemment sujet, et je peux ajouter que lorsque des visions semblables m'arrivent à l'état de veille — comme dans les cas exposés ici — je me sens certain qu'ils doivent se réaliser, ce qui ne manque jamais d'arriver. Toutefois, je ne suis pas à même d'indiquer le jour et l'heure de leur accomplissement, et je ne réussis à le supposer que d'une manière approximative, ayant observé que d'habitude, plus la vision se montre proche de moi, plus elle se réalise vite... »

CXVI^e^ Cas. — M. Karl Mittelmayer, instituteur à Dingolfing (Basse-Bavière), envoie au Dr Bormann, à la date du 27 octobre 1899, la relation de l'incident personnel suivant :

C'était en 1891. J'étais en ce moment instituteur au petit village de Wallerdorf... Je rêvais avec une grande intensité que M. F., de Kunzing, village paroissial voisin, me faisait dire par un paysan de mon village, revenant de la première messe, qu'il fallait me tenir prêt pour une heure. M. F. viendrait alors me chercher pour faire avec moi une excursion au village Forsthart. Ce monsieur n'était que depuis peu de temps à Kunzing et nous n'avions encore fait aucune excursion ensemble.

Puis, dans mon rêve, M. F. est bien venu à 1 heure, nous avons traversé la rue du village, nous avons vu, en sortant de celui-ci, des paysans que je connaissais, et qui cultivaient la terre ; et, arrivé à Forsthart, nous y avons trouvé une petite société d'ecclésiastiques et d'instituteurs. Toujours dans mon rêve, j'ai remarqué, à une table à part, un monsieur ayant des tendances socialistes, et qui, d'une façon ostensible, laissait sortir de sa poche un exemplaire du *Munchener Post* probablement pour mettre en colère les cléricaux...

Ce rêve s'est accompli le lendemain jusque dans les moindres détails. A 8 h. 1/4, le paysan, revenant de la première messe, est venu me faire la commission de M. F. ; et, à 1 h., celui-ci est venu me chercher. Nous avons traversé le village, et vu les paysans qui labouraient. Je lui ai raconté mon rêve, pour lequel il ne trouvait aucune explication suffisante. A Forsthart j'ai reconnu les messieurs de mon rêve, et l'homme au *Munchener Post* n'y manquait pas. Un monsieur de la société demanda à celui-ci de lui faire voir le journal, et il en parcourut le contenu. Il s'y trouvait un feuilleton de Flugger dont j'ai oublié le titre. Ce feuilleton contenait un passage excessivement réaliste et qui scandalisa grandement un des ecclésiastiques.

Mon rêve s'était donc accompli du commencement à la fin.

La femme du relateur confirme le fait en ces termes :

« Je soussignée déclare par la présente, que mon mari

m'a raconté le rêve avant l'accomplissement. Je m'en souviens très bien ; la réalisation du rêve fut si immédiate, que nous en étions au plus haut degré stupéfaits ». (*Signée :* M. Mittelmayer, dans la *Revue des études psychiques*, 1902, page 284).

CXVII^e Cas. — M. R. A. Fleury, de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, envoyait aux *Annales des Sciences Psychiques* (1907, p. 194), l'épisode suivant se rapportant à la femme d'un sien ami intime.

Le 13 mai, vers deux heures de l'après-midi, Mme A. A. était au lit en proie à un accès de fièvre. Elle ouvrit tout-à-coup les yeux et vit, penchée sur elle, une femme dont elle ne découvrit que le buste. Au bas de ce buste était inscrit un prénom : *Marie*, et un nom dont elle ne put lire que la dernière syllabe : *et*.

Le 15 mai, Mme A. quittait Paris et allait chercher un logement à Montgeron et à Crosnes, en Seine-et-Oise. A Crosnes, elle trouva un logement au premier étage d'une maison dont le rez-de-chaussée était occupé par un ménage.

Avant de s'installer, elle resta quelques jours à l'hôtel. Le soir du 21 mai, jour de l'installation, la femme du locataire du rez-de-chaussée vint prendre de ses nouvelles. Mme A. reconnut en elle la femme dont le buste lui était apparu. Elle lui demanda son nom ; cette dame répondit qu'elle s'appelait Galichet. Mme A. lui dit alors : « Je suis sûre que vous vous appelez Marie ». — Mme Galichet attesta qu'en effet ce prénom était le sien.

M. A., qui est mon ami intime, me confirma que sa femme ignorait, jusqu'au moment où elle quitta Paris, l'existence même de Crosnes ». (*Signé :* R. A. Fleury).

CXVIII^e Cas. — Le publiciste Henri Buisson communiquait aux *Annales des Sciences Psychiques* (1907, p. 610) le rêve suivant fait par lui-même :

« Dans la nuit du 9 au 10 avril dernier, ma concierge vint frapper à ma porte et me dit : « Monsieur, je vous donne congé par ordre du préfet de police, parce que vous avez de la lumière chez vous après 9 heures. » — Étonné, je regarde dans la rue, et effectivement j'aperçois M. Lépine, dans un costume tel que je ris aux éclats. Je ne pouvais me figurer qu'on pût voir un préfet de police vêtu de la sorte. Veston cuir, petit chapeau mou, un pied dans un soulier, l'autre dans une pantoufle. Naturellement, je ne l'avais jamais vu dans cette tenue. Au même instant (toujours dans mon rêve) un incendie formidable éclate dans une maison voisine. Je sors et je vais prêter main forte ; j'ai même accompli des actes de courage extraordinaires.

Comme toujours, au réveil, je fais part de mon rêve à ma femme. La journée se passe : rien d'anormal. Or, le soir, nous étions à table, vers les 8 h. 1/2, lorsque tout à coup nous entendîmes les pompes passer, en même temps qu'une forte rumeur, venant de la rue, montait jusqu'à nous. Nous nous précipitons à la fenêtre et nous apercevons à notre gauche, dans l'avenue de Clichy, un immense incendie. C'était le lavoir de la rue Jacquemont qui brûlait. (Voir les journaux à cette date). Quelques minutes après, je descendais et me rendais sur les lieux du sinistre. Après avoir traversé la foule et pénétré au dedans du barrage, la première personne que je vis fut M. Lépine, en veston cuir, chapeau mou, et chaussé d'un soulier et d'une pantoufle. J'ai appris par la suite que le préfet, ayant été blessé au pied, avait été obligé ce jour-là de se servir d'une pantoufle. (*Signé :* Henri Buisson, publiciste ; 18 *bis*, rue Dautancourt, Paris).

(La femme et le frère de M. Henri Buisson attestent que le songe leur fut raconté avant sa réalisation)

CXIX^e Cas. — Mrs. Sidgwick, dans son travail *On the evidences for Premonitions* (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. V., p. 345) rapporte cet autre épisode regardant une jeune dame de sa connaissance, qui ne désire pas voir son nom livré à la publicité.

Il y a un an environ, je fis un rêve très remarquable par sa vivacité. Il me semblait que je me trouvais dans le parc de Richmond (près de Londres) avec ma sœur, et que j'apercevais sur un siège une épingle-médaillon, que je pris et dont je fis cadeau à une femme de chambre. Le matin suivant, je racontai le rêve à ma sœur, ainsi qu'à la femme de chambre en question.

Au moment du rêve, je n'avais nullement l'idée qu'on pourrait aller le lendemain au parc de Richmond. Néanmoins, nous y allâmes ; et tandis que je me dirigeais avec ma sœur vers un siège, nous aperçûmes toutes deux en même temps une grosse épingle-médaillon posée sur lui. Ma sœur, étant l'aînée, la réclama pour elle ; mais quelques jours après elle me la donna, et j'en fis cadeau à ma femme de chambre.

(La sœur de la percipiente écrit : « Je certifie que le rêve fait par ma sœur se rapportant à une épingle-médaillon trouvée dans le parc de Richmond, me fut raconté par elle le matin même où elle le fit, c'est-à-dire avant qu'il se réalisât »).

CXX^e Cas. — Je l'extrais du *Journal of the S. P. R.* (Vol. XII, p. 312) ; il se rapporte à la mort d'un canari.

M. E. J. Bowring écrit à la date du 11 février 1906 :

Dans la nuit du 23-24 janvier 1906, j'eus un rêve très vif, durant lequel je vis un canari favori de ma femme étendu sur l'eau, les ailes ouvertes. Dans le songe, j'ouvris la porte de la cage et j'y introduisis

ma main pour le sauver, mais comme j'allais le recueillir, je m'éveillai. Ce même matin je racontai le songe à ma femme. Il différait des autres en ce que l'incident ne se rattachait à aucun autre; tout le songe consistait en cet unique épisode. (*Signé* : E. J. Bowring).

Mme Bowring écrit à son tour :

Le matin du 24 janvier, mon mari, s'éveillant, raconta : « J'ai eu un rêve très vif qui se rapportait à ton canari. Je le voyais gisant comme mort dans une cuvette d'eau, les ailes ouvertes ». A ces mots, je me levai, descendis regarder dans la cage, et lorsque je vis la cuvette de l'eau libre et le canari vivant, je me sentis soulagée. On ne peut pourtant pas dire que je fusse rassurée ; de sorte que je ne fus pas trop surprise lorsque, le matin suivant, je trouvai mon canari mort étendu dans la cuvette de l'eau avec ses ailes ouvertes. Quelques autres de mes oiseaux étaient déjà morts antérieurement mais toujours leurs ailes étaient restées fermées. Ma cage en contenait alors dix ou onze, parmi lesquels se trouvait un seul canari, qui était mon préféré. Nul incident et nulle conversation précédents n'avaient pu suggérer ou justifier un rêve semblable... (*Signée* : Florine Bowring.)

CXXIe Cas. — La percipiente, Mrs. Effie Johnson, est fréquemment sujette à des visions d'ordre télépathique ou prophétique, et elle a la louable habitude d'en prendre note immédiatement dans un album spécial disposé en trois colonnes : dans la première elle enregistre la vision perçue, dans la seconde sa signification probable, dans la troisième les modalités de réalisation.

A la date du 20 mars 1897, elle notait ce qui suit : Je me vis moi-même sortir d'une boutique dont les vitrines étaient complètement vides. En vertu d'une intuition spéciale qui accompagne habituellement en moi ces visions, je sus que cette boutique, bien qu'organisée à l'anglaise, se trouvait en une contrée étrangère, et que tout cela signifiait que je devais entreprendre un voyage. Mais la partie amusante de la vision consistait en un énorme béret rouge de bouffon apparu subitement devant moi. Je n'avais jamais vu un béret semblable, et je n'arrivais pas à comprendre sa signification présumable.

Cependant, au commencement du printemps suivant, je le compris parfaitement, car je fus conduite d'une manière inattendue, et pour la première fois, sur la Riviera de Cannes ; et là je vis venir à moi un monsieur, l'air grave et se répandant en révérences, qui avait sur la tête un énorme béret rouge de bouffon, identique à celui de ma vision. Tout ceci s'explique par le fait que nous étions en carnaval !

Le lendemain, tandis que je m'acharnais en vain pour trouver des fleurs, je me vis tout à coup moi-même sortir en réalité de cette même boutique que j'avais visualisée un an auparavant, qui, étant données les demandes exceptionnelles de la saison, avait les vitrines et l'intérieur complètement vides !

... Je ne sais pas expliquer ces faits, mais je sais de science certaine qu'ils se produisent, et je le vois attester par une longue expérience personnelle, d'où semble émerger la preuve qu'il n'y a pas, dans le chemin de notre vie, de sentiers devant lesquels nous nous trouvions par pur hasard. (*Signée* : Effie Johnson, dans le *Light*, 1901, p. 149).

CXXIIe Cas. — Il fut recueilli et étudié par Guyers, et Mrs. Sidgwick le publia dans son travail sur les prémonitions (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. V., p. 343-4). La percipiente, Mrs. Mackenzie, écrit à la date du 14 juillet 1884 :

Un matin du printemps dernier, au cours du déjeûner, je me rappelai subitement un rêve fait la nuit précédente, que je racontai tout de suite à mes dix convives. Je dirai d'abord que ma famille et mes amis me plaisantaient souvent à propos des rêves véridiques racontés par moi, et auxquels je déclarais croire ; de sorte que lorsque j'annonçai un autre rêve de ce genre, je fus accueillie aussitôt par le chœur habituel d'apostrophes. Je dis alors : « Au moins, écoutez-moi : voici mon rêve. Je me trouvais dans le salon avec plusieurs personnes de ma connaissance, parmi lesquelles M. J., et je quittai un instant mes hôtes pour m'informer si le repas était prêt. A mon retour, je vis le tapis parsemé de taches noires ; ce qui m'irrita beaucoup, car il s'agit d'un tapis neuf, et quand M. J. observa qu'elles semblaient être des taches d'encre, je répondis : « Non, ce sont des brûlures », et j'en comptai cinq. Voilà mon rêve ».

C'était un dimanche. Le déjeuner fini, nous allâmes tous à l'église, et au retour M. J. vint goûter avec nous (ce qu'il n'avait jamais fait encore) avec quelques autres personnes. Je quittai un instant mes hôtes pour aller voir si tout était en ordre dans la salle à manger, puis je rentrai au salon, et, tout de suite, je remarquai sur le tapis une tache noire près de la porte. J'étais très jalouse de mon tapis neuf, et j'observai, irritée, que quelqu'un était entré dans le salon avec des chaussures sales. Comme dans mon rêve, M. J. intervint, observant qu'on eût dit des taches d'encre, et me fit remarquer d'autres plaques répandues tout autour. Tandis qu'il parlait ainsi, je m'écriai : « Oh ! mon rêve ! Voilà un tapis perdu ! Ce sont des brûlures ! »

Il résulta de l'enquête que la femme de chambre, ayant laissé éteindre le feu de la cheminée, avait pris avec la pelle des charbons allumés dans une autre chambre, et, rentrant dans le salon, s'était heurtée à la porte, répandant les charbons sur le tapis, qui produisirent *cinq trous*... »

(La fille de la percipiente, Miss Gertrude Agnès Mackenzie, confirme pleinement le récit de sa mère).

CXXIIIe Cas. — Ce cas fut étudié par Myers,

auquel la percipiente, Mrs. ATLAY, veuve de l'évêque de Hereford, écrivait en mars 1893 :

Je rêvai que l'évêque était absent, et que par conséquent les prières familières habituelles ne pouvant être récitées dans la chapelle, je les lisais dans le salon du palais épiscopal, à un côté duquel s'ouvre une porte qui donne dans la salle à manger. Dans mon rêve, dès les prières finies, je me dirigeai vers la porte de la salle à manger, je l'ouvris et voulus entrer, lorsqu'à ma grande horreur et stupeur, se présenta devant moi un énorme porc interposé entre la table et le buffet. Le songe était étrangement vivace, et m'amusa fort.

L'évêque était absent ; et, à peine levée, je me rendis dans le salon épiscopal pour réciter les prières habituelles. Les serviteurs ne s'y trouvaient pas encore, mais il y avait la gouvernante et mes enfants, auxquels je racontai le songe, qui les fit rire à leur tour. Peu de temps après arrivèrent les serviteurs, et l'on récita les prières en commun ; après quoi, chacun retourna à ses affaires. Je me dirigeai vers la porte de la salle à manger, je l'ouvris et j'allais entrer, lorsqu'à ma grande horreur et stupeur, je vis devant moi le porc de mon rêve, au point identique où je l'avais vu !

Vous me demanderez, cher Monsieur Myers, si par hasard, durant mon sommeil, je n'avais pas pu entendre se promener le porc. — Absolument non, parce qu'il se trouvait enfermé dans la porcherie qui se trouve de l'autre côté de la maison, au fond de la cour. Il put s'introduire dans la maison parce que le jardinier entreprit le nettoyage de la porcherie au moment où nous étions tous réunis au salon ; de sorte que manquant de surveillance, et les portes étant ouvertes, le porc eut l'occasion de s'aventurer dans son voyage d'exploration. (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XI, p. 478).

(La gouvernante, Mme Emily Nimmo, confirme ce qui précède).

CXXIV^e^ CAS. — Miss GOODRICH-FREER, dont nous avons déjà cité d'autres expériences prémonitoires obtenues par la « vision dans le cristal », écrit en octobre 1893 :

Il y a une quinzaine de jours, je me trouvais à la campagne, chez une famille amie. Le matin où je devais prendre congé, je dis : « Qui sait ce que vous ferez quand je serai partie ? »

Pour toute réponse, mon amie déposa devant moi un objet en acajou verni, très brillant, et observa : « Ceci est un cristal : regarde ».

« Je vis aussitôt apparaître une scène champêtre, et m'écriai : « Ceci est indubitablement la scène du goûter à la campagne durant la promenade projetée au moulin « Pin ». Mais où est ce moulin « Pin » ? Je ne le vois d'aucun côté. Je découvre au contraire un beau pré vert, et plusieurs buissons de pruniers au fond. Mais voici que Mme K. et toi vous vous levez tout à coup et vous en allez : pourquoi ? Mmes G. et S. demeurent, et la première se comporte de manière qu'on croirait qu'elle a mal aux épaules. Vous avez emmené avec vous aussi la nourrice avec l'enfant ».

Mon amie observa : Je ne sais pas du tout en quoi consiste le moulin « Pin » ; mais, de toute façon, la nourrice avec l'enfant ne s'y rendront pas certainement ».

Deux jours après, elle m'écrivait en ces termes : « Tes affirmations au sujet du moulin « Pin » résultent conformes à la vérité. En effet, il n'y a pas de moulins en vue, et nous avons goûté dans un beau pré vert. Mme K. fut tout à coup saisie de crampes, et je dus la prendre sous le bras pour la conduire faire quelques pas, tandis que Mmes G. et S. restaient seules à l'endroit. — Il est vrai qu'aussi Mme G. avait mal aux épaules, à cause d'un effort ; il est vrai de même que l'enfant et sa nourrice étaient avec nous. Les buissons au fond du pré n'étaient pas précisément des pruniers, mais des sureaux mêlés à des mûres sauvages, qui de loin, il est vrai, ressemblaient parfaitement à des buissons de pruniers ».

(MYERS, citant le fait dans les *Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XI, p. 503, déclare avoir lu la lettre énoncée plus haut).

CXXV^e^ CAS. — MYERS, dans son ouvrage sur la « Conscience Subliminale », cite le fait suivant (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XI, p. 491) qui advint à M. Haggar , consul anglais à Trieste, et raconté par ce dernier en ces termes, à la date du 21 septembre 1893 :

Il y a quelques mois, j'eus un rêve très vivace, que je racontai à ma femme dès mon réveil, et qui se réalisa dans ses plus petits détails environ six semaines plus tard. Il ne semble pas que ce rêve ait eu un but quelconque, ce qui fait se demander : « A quoi bon tout cela ? »

Je rêvai que j'avais été invité à dîner par le Consul général d'Allemagne, et qu'on m'introduisait dans une vaste salle dont les parois étaient ornées de trophées d'armes et de boucliers provenant de l'Afrique orientale, région que je connaissais bien pour l'avoir habitée longtemps. Après le dîner, j'allai observer de près les armes, parmi lesquelles je remarquai une belle épée à poignée dorée, que j'indiquai au vice-consul français, en lui disant que c'était probablement un don du Sultan de Zanzibar au consul allemand. Survint à ce moment le consul russe, observant que la poignée de l'épée était si petite, que l'arme ne pouvait pas servir à un escrimeur européen ; et, ce disant, il leva le bras au-dessus de sa tête en l'agitant comme s'il avait brandi l'épée, voulant par là donner plus de force à ce qu'il assurait. C'est alors que je m'éveillai, tellement impressionné de la vivacité du songe, que je me décidai à réveiller ma femme pour le lui raconter.

Six semaines plus tard, nous fûmes invités à dîner par le consul général d'Allemagne. J'observe que dans cet intervalle, nous avions complètement oublié le rêve.

On nous introduisit dans une vaste salle où nous n'avions jamais pénétré, bien que j'éprouvasse l'im-

pression que cet endroit m'était familier. Ses parois étaient ornées de trophées d'armes et de boucliers venant de l'Afrique orientale, parmi lesquels je notai une belle épée à la poignée dorée, cadeau du Sultan de Zanzibar au Consul allemand. — Bref : tous les détails rêvés se réalisèrent successivement, quoique je ne me rappelasse pas le songe, jusqu'au moment où le consul russe leva le bras sur sa tête en l'agitant comme une épée ; moment où le rêve se représenta subitement à ma mémoire. Je m'approchai aussitôt de ma femme, qui causait sur le seuil, en lui demandant : « Te souviens-tu de mon rêve au sujet des trophées d'armes de Zanzibar ? » — Elle répondit qu'elle se le rappelait dans tous ses détails ; de sorte qu'elle fut témoin avec moi de sa réalisation. Après quoi, je me décidai à raconter le rêve aux personnes co-intéressées qui se montrèrent grandement surprises.

Mme Haggard écrit à son tour :

Je me rappelle avoir été réveillée par mon mari qui avait un rêve curieux à me raconter. Ceci s'est produit voici plusieurs mois, et je puis avoir oublié quelque détail secondaire, mais la substance du fait est la suivante. Il rêva qu'il se trouvait avec moi à dîner chez le Consul général d'Allemagne, dont le salon était orné de trophées d'armes provenant de la côte orientale d'Afrique. Comme il avait longtemps habité ces régions, il s'intéressa à ces armes, et voulut les examiner de près. Tandis qu'il les observait, le consul russe s'approcha et fit observer que certaine épée avait une poignée si petite, qu'il était impossible qu'elle put être brandie par des mains européennes ; et il leva le bras l'agitant en l'air. Ceci est ce que je me rappelle du songe, qui se réalisa plusieurs semaines après, alors que nous l'avions déjà oublié.

Nous dînâmes en effet chez le consul général d'Allemagne, avec le consul russe et d'autres invités. Après le dîner, mon mari voulut examiner de près les trophées d'armes suspendus aux parois, et, tandis qu'il les observait, arriva le consul russe qui prononça les paroles du rêve, et finit par lever le bras et l'agiter avec la vivacité qui lui est habituelle ; ce qui rappela le songe à mon mari, qui vint aussitôt me demander si je m'en souvenais. Je me le rappelais très bien ; mais comme je causais à ce moment, la coïncidence me serait probablement échappée sans son intervention... (*Signée* : Agnes M. Haggard).

(Le consul russe A. de Kolemine, et le vice-consul français J. Michabelle, écrivent en confirmant ce qui les concerne respectivement).

A propos de cet intéressant et curieux épisode recueilli par Myers, je fais noter que l'observation du percipient de ne s'être rappelé le songe qu'au moment où le Consul russe agita le bras en l'air, suggère une réflexion analogue à celle de Lodge à propos du cas de Mrs. Verrall (CXIIe Cas), où tous les détails de cet épisode furent préannoncés, sauf le nom du protagoniste ; réticence nécessaire à la bonne réussite de la prédiction, et par là faisant croire à une intentionnalité, car enfin si Mrs. Verrall avait su à qui s'adresser pour des informations, elle n'aurait pas manqué de le faire, donnant lieu par là à une enquête prématurée qui aurait tout gâté.

Dans l'épisode cité, il faut donc noter que pour la bonne réussite de la prédiction, il était nécessaire que le percipient oubliât le rêve pour ne se le rappeler qu'au moment où se manifestait l'incident final, c'est-à-dire l'action du consul russe. Si le percipient se l'était rappelé au moment où il fut introduit dans la salle, il n'aurait pas manqué de parler du rêve avec les assistants, ou de fixer sa pensée sur lui, dans l'attente de sa réalisation ultérieure, en gâtant ainsi la bonne réussite de la prémonition.

Il paraît donc évident que ces faits ne tirent pas leur origine d'un simple automatisme subconscient, mais révèlent au contraire une intentionnalité, laquelle à son tour, tendrait à prouver que leur réalisation est déterminée au moyen de voies suggestives, par les personnalités médiumniques ou subconscientes qui les préannoncent. Ceci étant, il s'ensuit que ces épisodes ne peuvent qu'avoir une fin, qui resterait inexplicable s'il s'agissait de personnalités subconscientes, mais qui, d'après ce que nous avons dit au commencement, s'expliquerait au contraire d'une manière satisfaisante s'il s'agissait de personnalités extrinsèques ou spirituelles.

Et si l'on compare ces réticences dans les prémonitions d'ordre *insignifiant et pratiquement inutiles*, réticences manifestement voulues pour ne pas mettre obstacle à la succession préétablie des événements, aux réticences analogues dans les prémonitions d'infortunes ou de morts, à leur tour manifestement voulues pour ne pas mettre obstacle au cours fatal des événements, on est plus que jamais porté à concéder aux *premières* la même origine extrinsèque qu'on ne peut pas refuser aux *secondes*.

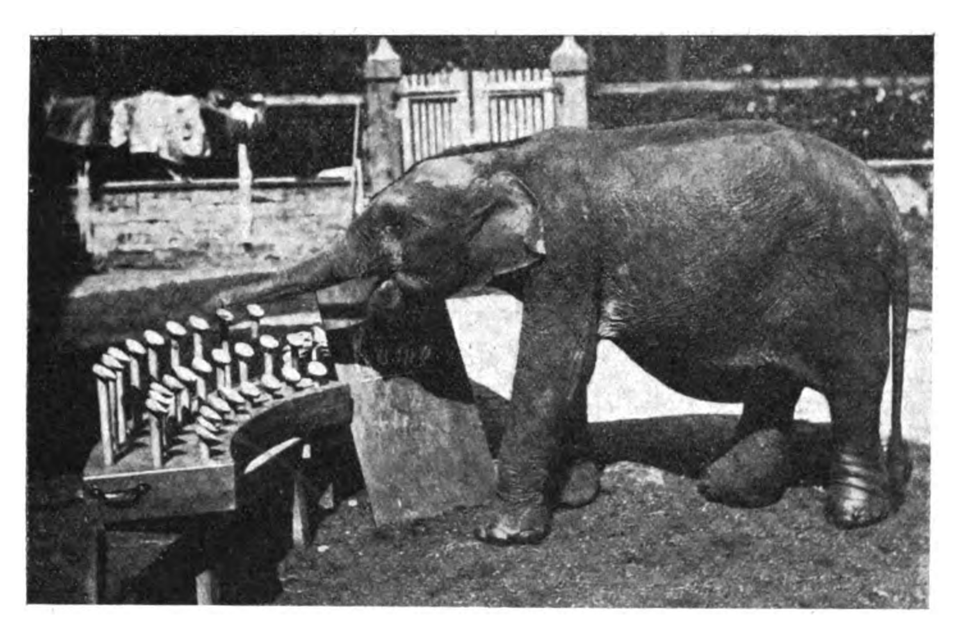
Je termine en observant que cette catégorie est presque entièrement composée de cas où les prémonitions furent confiées à des tiers ou enregistrées avant leur réalisation, circonstance qui élimine toute hypothèse tendant à les expliquer en les attribuant à des illusions mnémoniques.

Je fais noter enfin que tous les percipients insistent d'une manière spéciale sur l'extraordinaire vivacité de leur rêves ; on peut affirmer que cette particularité, bien que commune à la grande majorité des songes prémonitoires, n'est nulle part aussi marquée que dans cette catégorie qui envisage les cas *insignifiants et pratiquement inutiles* ; c'est comme si la futilité du contenu portait les personnalités médiumniques ou subconscientes à leur imprimer une vivacité plus grande afin d'en fixer les détails dans la mémoire des percipients.

(A suivre).

LES ANIMAUX SAVANTS

Nous avons promis, dans notre dernier numéro, de publier une photographie que M. Krall avait bien voulu nous envoyer et qui représente la gentille petite Kama devant sa machine à écrire. La voici. Mais il est probable que nous n'aurons



pas de si tôt des nouvelles des progrès que la jeune proboscidienne fera peut-être dans la dactylographie, M. K. Krall étant en voyage, comme nous avons dit, pour les affaires de sa Maison commerciale.

Nous avons parlé, dans notre dernier fascicule, de l'article publié sur les chevaux d'Elberfeld par le Dr Gemelli, franciscain. M. Krall dit ne pas se souvenir de sa visite — ce qui laisserait supposer, ou que celle-ci a été bien rapide, ou que le Père Gemelli s'est présenté sous un faux nom, ou encore qu'il n'a pas été à Elberfeld du tout. Le Dr William Mackenzie penche vers cette dernière hypothèse, basée surtout sur le fait que les articles du P. Gemelli ne contiennent que des données ayant déjà paru dans plusieurs journaux qui s'étaient occupés de la question.

A propos de « calculateurs-nés », on nous signale la notice suivante, parue dernièrement dans le *Temps* et en divers journaux de Province et de Paris :

Folie et sagesse, idiotie et intelligence, existe-t-il un tel abîme entre les deux termes ?

En tout cas, voici un simple fait divers qui prêtera ample matière à réflexion.

Dans un asile d'aliénés de Nantes, un pensionnaire vient de se révéler comme un extraordinaire calculateur :

— Combien, lui demande-t-on, y a-t-il de secondes en trente années ?

Le calculateur se recueille pendant quatorze secondes exactement, et répond :

— 946.080.000 secondes.

— Comment obtenez-vous ce résultat ?

— D'abord, je sais, pour l'avoir calculé souvent, que, dans une année de 365 jours, il y a 31.536.000 secondes. Je compte d'abord 30 fois : 30.000.000= 900.000.000, puis 30 fois 1.500.000 = 45.000.000, puis 30 fois 30.000=900.000, puis 30 fois 6.000= 180.000. J'additionne chaque chiffre déjà obtenu au chiffre précédent, cela me fait 946 millions 080.000

Comme on voit, c'est un travail de décomposition, de simplification auquel se livre Jean C... C'est classique. Ce qui est surprenant, c'est la vitesse avec laquelle il l'accomplit.

Autres questions :

— Un pied correspond à une longueur de 0 m. 333. Combien y a-t-il de pieds dans 343 kilomètres ?

Réponse en 7 secondes : 1.029.000.

— Quel âge a-t-on quand on a vécu 343 millions de secondes ?

Réponse en 23 secondes : 10 ans, 10 mois, 14 jours, 1 heure, 46 minutes, 40 secondes.

Ce phénomène est d'autant plus déconcertant que le calculateur en question est ignorant, presque illettré : existe-t-il donc une catégorie d'individus qui soient des « calculateurs-nés » ?

Au sujet des " Projections d'images fluidiques "

Veuillez me permettre de remercier tout d'abord M. Marcel Mangin, pour la façon, toute bienveillante, avec laquelle il a porté à la connaissance des lecteurs des « Annales des Sciences psychiques », le récit des expériences que j'avais signalées au IIe Congrès de psychologie expérimentale ; puis de répondre, aussi brièvement que possible, aux observations et objections qu'il a cru devoir y ajouter.

1° Dans la première expérience, il est absolument indispensable que le sujet passe entre ses doigts toutes les cartes qu'on lui donne, pour retrouver la sensation que lui procure l'action fluidique, sur la carte magnétisée. Mais pour cela il n'a pas besoin de regarder les cartes, ou de les laisser voir aux assistants, ni de chercher à lire, par la méthode de Louis Braille, quelle est la valeur des cartes. Les aveugles jouent aux cartes comme ils lisent, en palpant la légère élévation produite par le dessin sur chacune d'elles, mais ce n'est pas ici le cas : le sujet aurait les yeux bandés qu'il retrouverait, peut-être plus facilement, la carte magnétisée, non par une transposition des sens, ou la lecture de pensée, mais parce que, moins distrait, il lui serait plus facile de percevoir la sensation que lui procure l'action magnétique déposée sur la carte. C'est, à mon avis, l'atmosphère ambiante de la carte magnétisée qui lui permet de la retrouver, puisque, ignorant moi-même quelle est cette carte, je ne puis la lui indiquer. Permettez-moi une comparaison, peut-être triviale, mais qui me permet de mieux préciser ma pensée. Lorsqu'un chien a été dressé à la recherche des truffes, il les découvre dans les terrains où son maître ignore leur présence et leur place ; il y a dans son action une question de sensibilité des organes olfactifs ; lorsque le sujet retrouve la carte que j'ai touchée, c'est affaire de tactilité et non de double vue.

2° Les sujets dont j'ai parlé étaient, le jour de l'expérience, comme tous les autres assistants, en état complet de veille, et n'avaient subit aucune influence hypnotique, si légère que ce soit. Nous venions de faire de la musique et du chant pendant deux heures environ et non du magnétisme, lorsque l'expérience fut faite ; et, j'ajouterai que depuis j'ai cherché, sans succès, à mettre Mlle A en somnambulisme ; malgré sa bonne volonté, elle y est réfractaire.

3° Pour les projections fluidiques sur les cartes de visite, j'insiste sur ce point, que lorsque j'eus dressé la liste des cinq noms qu'elles portaient et inscrit, en regard, les dessins qui devaient s'y reproduire, je mis cette liste dans ma poche et ne la sortis que lorsque l'expérience fut terminée. J'aurais été alors bien embarrassé pour dire quels étaient les noms portés sur les cartes, et encore davantage, pour indiquer à quel nom correspondait chaque image fluidique. Cet oubli était d'ailleurs volontaire, afin de ne donner lieu à aucune transmission de pensée. Je me suis toujours efforcé, pour éveiller la lucidité chez mes sujets, de les obliger à rechercher, par eux-mêmes, les renseignements qu'ils avaient à donner et non à lire, dans mon cerveau, la réponse qu'ils devaient faire. Je reste absolument neutre à leurs recherches et pour éviter toute suggestion de ma part, je pense à toute autre chose qu'à l'objet de leur recherche et je prie de remarquer que, dans le cas présent, les sujets n'étaient pas endormis, mais complètement réveillés ; ils ne pouvaient lire dans ma pensée ce qui n'y était pas, mais se borner à dire ce qu'ils voyaient ou croyaient voir.

4° Je sais, par expérience, que certains sujets peuvent, étant en somnambulisme, voir et lire parfois à travers les corps opaques ; mais ce n'est pas ici le cas. En voici un exemple que j'ai renouvelé plusieurs fois avec Mme L... Ce sujet étant en somnambulisme lucide, je lui disais de voir, à travers le briquetage, ce qu'il y avait dans la pièce à côté ; et elle nous en faisait la description, puis, au moment du réveil, je la persuadais que lorsqu'elle serait réveillée, elle continuerait à voir, à travers le mur, comme s'il n'existait pas. A son réveil, en effet, et à son grand étonnement, il lui semblait que ce mur était en verre, qu'elle voyait tout ce qu'il y avait de l'autre côté, mais cette vision durait une ou deux minutes au plus, puis sa vue rentrait dans l'ordre normal. Mais, je le répète, ce cas n'a rien de commun avec celui qui nous occupe, et, jusqu'à preuve du contraire, je reste persuadé que les images vues par ce sujet, et par Mlle A.., étaient la projection de ma pensée, assez nettement marquée sur les cartes blanches pour impressionner les sensitifs, bien qu'elle fût invisible pour les autres observateurs ; c'est pour cette raison que je crois que des plaques extra-sensibles pourraient, peut-être, confirmer en les reproduisant la réalité des images vues par les sujets.

5° Je terminerai par une rectification nécessaire. Lorsque Mlle L... me fit cette réponse « *je ne puis rien sans vous* » c'était elle qui me parlait, et non « l'Esprit » qui produisait les apports. C'est le médium lui-même qui déclarait avoir

besoin du mélange de nos deux fluides, pour permettre à nos guides de produire ces phénomènes, qui se sont renouvelés une trentaine de fois, en pleine lumière, de 1884 à 1890. Nos réunions ayant cessé à cette époque, Mlle L..., devenue Madame, est restée médium, mais n'a plus eu d'apports.

Depuis trois ans avec de nouveaux éléments et à nouveau le concours de Mme L... nos séances ont été reprises et se poursuivent avec succès ; les résultats acquis sont des plus satisfaisants, mais cependant pas assez complets, ni concluants, pour en faire maintenant l'exposé. J'attendrai que tout soit au point pour en faire le récit, qui ne manquera ni d'intérêt ni de nouveauté, et je suis persuadé que notre groupe « Espérance » ne faillira pas à son nom.

HENRI SAUSSE.

AU MILIEU DES REVUES

Une petite monographie sur le Métapsychisme

L'éditeur Bernard Grasset, de Paris (1), publie, depuis peu, une revue hebdomadaire intitulée : *Le Fait de la Semaine*, dont chaque numéro est exclusivement consacré à un sujet d'actualité. Celui du 5 avril dernier était intitulé : « Sourciers, Sorciers, Médiums et Spirites ». Comme il est de règle dans cette revue, l'article est anonyme, mais il est aisé de comprendre, par la manière dont l'opuscule est écrit, que l'auteur en est un journaliste, habitué à traiter les questions d'actualité de façon à les mettre à la portée du grand public.

L'auteur se tient, en somme, assez impartial, en ne niant pas les faits, qu'il montre bien connaître, tout en gardant un scepticisme marqué au sujet de l'interprétation qu'en donnent les spirites. Il ne se prononce d'ailleurs pas en faveur des autres hypothèses qu'il énumère, gardant une réserve prudente.

Faisant preuve de connaître fort bien les « petits cercles spirites français », il considère que « par opposition avec le grand courant néo-spiritualiste anglo-saxon, ils sont un peu les mares stagnantes de l'occulte ». Hélas ! si l'auteur connaissait mieux le « grand courant néo-spiritualiste anglo-saxon », qui n'a rien à voir avec l'œuvre de la *Society for Psychical Research*, etc., il verrait qu'il ne vaut guère mieux que le courant français...

Comme il s'occupe de ces cercles où l'on tâche d'obtenir des phénomènes médiumniques provoqués, l'auteur parle aussi des phénomènes spontanés des maisons hantées, et reproduit du *Reynold's Newspaper* du 30 mars dernier le fait suivant :

Les paroissiens du Révérend Tweedale, de Weston, dans le Yorkshire, ont refusé en chœur d'aller à l'église à cause de ses « sermons spirites ». Le pasteur leur raconta une vision qu'il eut avec sa femme durant la nuit. Mme Tweedale remarqua au pied du lit un homme vêtu de noir avec un calme et grave visage, sa main crispée sur le bord en fer du pied du lit, juste au moment où il venait de l'y appuyer. Immédiatement le Révérend se réveilla ; cependant la figure commença à se dissiper en un nuage lumineux, et disparut en même temps que la colonne de lumière.

Une autre fois, un trousseau de clés, venu mystérieusement à travers le mur, fut lancé avec une grande force sur le derrière de la tête de sa femme et rebondit à quelque distance.

Toutes sortes de choses, dit M. Tweedale, sont tombées du plafond en plein jour. Un jour, quand lui et sa famille étaient à déjeuner, une pluie de bas et d'autres choses tomba du plafond. Une casserole en fer blanc tomba dans un vase de lait. Une autre chose extraordinaire arriva pendant qu'il était à l'église. A son retour, il trouva ses domestiques qui, mus par la peur, s'étaient enfermés et barricadés dans la cuisine.

Il demanda ce qu'il y avait, et on lui expliqua qu'il y avait eu une apparition dans la chambre grise. L'un des domestiques était dans la cuisine quand il vit soudain entrer une femme portant un petit cercueil. Toujours avec ledit cercueil, l'apparition monta par l'escalier de devant, et descendit par celui de derrière. Elle pénétra ensuite dans la chambre grise et commença à chanter. Une des servantes, plus curieuse et plus courageuse que les autres, monta voir et entendit le son d'une voix magnifique. L'apparition chantait ou plutôt chantonnait le cantique : *Paix, paix parfaite.*

Alors, un terrible bruit de meubles qui tombent se fit entendre, et la servante s'enfuit dans la cuisine. Quand M. Tweedale rentra, il était accompagné

(1) 61, rue des Saints-Pères. — 0 fr. 50.

d'un membre de la *Society for Psychical Research.* Tous deux entrèrent dans la chambre grise qui était dans le plus grand désordre. Les chaises étaient sens dessus dessous. Un grand morceau de bois fut arraché de la table de toilette, et un gros porte-manteau lui fut lancé à la figure. M. Tweedale et son compagnon recherchèrent attentivement s'il se trouvait des traces de doigts dans la poussière qui recouvrait le porte-manteau, mais ils n'en trouvèrent pas. Après qu'on se fut renseigné, on apprit qu'une parente du Révérend était morte précisément au moment où se produisaient ces événements. M. Tweedale apprit aussi que « Paix, paix parfaite » était son cantique favori, et que, ne pouvant le chanter avant de mourir, elle le chantonna.

M. Tweedale regarda ce fait comme très important. Il a fait prêter serment à toutes ses domestiques, leur a fait écrire leurs témoignages, de sorte qu'on peut vérifier tout cela.

L'auteur anonyme termine en citant les conclusions que le colonel de Rochas a écrites pour son *Extériorisation de la Motricité*, et qui résument, en effet, à peu près tout ce que l'on peut dire à l'état actuel de cette science dans les milieux indépendants ; après quoi il observe :

Tels de ces faits démontrés sont en apparente opposition avec les lois de la nature ; c'est que les lois de la nature sont secrètes pour les hommes et subissent les oscillations fatales de l'entendement humain en perpétuel devenir. « Les faits sont plus utiles, a dit Humphry Davy, quand ils contredisent que quand ils appuient ces idées reçues ».

Et c'est tellement vrai que M. Jules Lemaître, avec son scepticisme nonchalant, déclarait à un enquêteur qui lui demandait ce qu'il pensait du « merveilleux » : « Le spiritisme est un cul-de-sac ; nous ne sommes pas plus avancés qu'il y a cinquante ans. Ce sont toujours des lévitations de tables ou de chaises, des matérialisations plus ou moins réussies et plus ou moins complètes (1) ».

Oui, mais il y a cinquante ans ces choses étaient neuves et nous faisaient crier au miracle. L'habitude de les frôler nous les a rendues familières. Elles sont rentrées dans le plan des merveilles dont nous ne nous émerveillons plus. L'homme n'est ému que de l'inconnu. Si demain nous forcions la barrières de l'au-delà, il y aurait une grande effervescence, les premiers jours. On se battrait au Bureau Julia pour prendre ses places, et il ne serait plus question dans ce monde-ci que de l'autre. Puis l'on se lasserait de voir toujours la même chose, qui tout de suite, de surnaturelle deviendrait naturelle. Et M. Jules Lemaître, une fois de plus, reviendrait du spectacle irrité de son immobilité et de sa monotonie. « L'au-delà, dirait-il, c'est un cul-de sac ».

Alors de nouveaux savants, mobilisant de nouveaux médiums, chercheraient par de nouveaux médiums à savoir ce qu'il y a au-delà de l'au-delà.

(1) Georges Meunier : *Ce qu'ils pensent du Merveilleux*, p. 213.

Jet de pierres dans une « maison hantée » en Belgique

Le *Sincériste*, d'Anvers, publie dans son numéro de mars dernier le petit article suivant, qui constitue une assez intéressante étude sur les pluies mystérieuses de pierres, réelles ou simulées, qu'on remarque dans certaines « maisons hantées » :

Tous les journaux du pays ont rapporté les faits singuliers de jets de pierres sans auteur connu, qui se sont produits à Marcinelle, près Charleroi, dans la maison occupée par M. Van Zanten, rue César de Paepe.

Ces manifestations qui ont commencé le jeudi 30 janvier, ont pris fin le dimanche 2 février dernier et n'ont duré que quatre jours environ. Elles ont mis en mouvement la police locale, ainsi que la gendarmerie ; elles ont provoqué une descente du parquet ; mais toutes les investigations officielles sont sans résultat jusqu'à ce jour, à notre connaissance.

Nous nous sommes rendus sur place le 5 février ; la maison où ces événements ont eu lieu, est la dernière d'une série de constructions analogues ; à côté d'elle, en façade, rue César de Paepe, se trouve un grand jardin bien arboré, qui s'étend jusqu'au coin de la première rue transversale, et entoure également le fond des cours et clos des petites habitations, dont la maison Van Zanten termine la file.

Peu après notre arrivée sur les lieux, nous avons pu lier conversation avec un agent de l'autorité, qui a pris une part considérable à l'organisation de la surveillance.

Ce qui l'avait le plus frappé, dans les circonstances dont il avait eu à se préoccuper, c'était la singulière exactitude du tir, les projectiles frappant, semblait-il, exactement à l'endroit choisi à l'avance par l'auteur du délit.

« J'ai vu, me dit-il, une pierre arrivée au milieu d'une grande vitre, puis une série d'autres frapper en spirale autour du premier point d'impact, de façon à briser méthodiquement toute la feuille de verre ; j'ai même vu, ajouta-t-il, dans une autre fenêtre, un premier projectile retenu par les débris de verre dans l'ouverture qu'il venait de produire être chassé à son tour par un second passant exactement au même point.

« Les pierres ne peuvent venir, d'après nos observations, que d'une maison située sur la face opposée du quadrilatère, à 150 mètres environ du but. Pour obtenir une pareille rectitude dans ses projections, il faut que le coupable dispose d'une catapulte assez puissante et parfaitement réglée.

— Ceci, lui fis-je observer, ne résoud pas le problème ; les objets lancés, différant, d'après ce que vous venez de me dire, en poids, forme, grandeur et densité, chaque projectile suivra donc une trajectoire différant considérablement l'une de l'autre, par suite des effets variables de la résistance de l'air : de plus, le vent agirait encore d'une façon notable pour déplacer

les pierres, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. De sorte que l'on peut affirmer qu'un tir aussi précis, avec des projectiles aussi différents, est au-dessus des forces humaines.

Quelques instants après, j'eus l'occasion de voir M. Van Zanten qui, avec une très grande complaisance, consentit à me montrer l'immeuble, les dégâts commis, les projectiles conservés et répondit en outre de la façon la plus courtoise et la plus détaillée, aux questions que je crus devoir lui poser.

Je lui ai parlé d'abord de ce que m'avait dit auparavant l'agent de la force publique.

Le premier fait est parfaitement exact, me dit M. Van Zanten, seulement le gendarme ne l'a pas vu ; il le sait parce que je le lui ai dit ; la première pierre est en effet venue frapper exactement au milieu de cette vitrine et les suivantes ont touché systématiquement en spirale autour du premier trou.

— Ainsi, dis-je, le premier coup a porté juste, sans aucun réglage préalable ; voilà encore un tour de force, dont aucun artilleur en chair et en os n'est capable, quoi qu'en ait dit *l'Etoile Belge*.

— Quant à la première pierre rechassée par une seconde, le fait est exagéré ; encore une fois, le gendarme n'était pas là en ce moment ; nous-même nous étions dans la chambre voisine : un caillou était resté pris entre la barre de cuivre portant le petit rideau, et le montant de la fenêtre. Nous entendîmes encore un coup, et en retournant auprès de la fenêtre, nous vîmes que le petit projectile n'était plus à sa place primitive, qu'il était tombé à terre.

« Mais ce qui nous a le plus étonné, c'est qu'aucune des 300 pierres jetées n'aient touché personne ; le premier jour, mon petit garçon était au jardin, ma petite fille dormait au premier, dans son berceau près de la fenêtre ouverte ; ils n'ont été incommodés en aucune façon ; la bonne a reçu, il est vrai, un quart de brique sur la tête, mais elle n'en a presque pas souffert ; mon beau-père a été touché au bras et il s'est écrié : Tiens, je n'ai rien senti.

— C'est là un des signes, dis-je, auquel on peut le mieux, d'après ce qu'en dit la théorie, distinguer les projectiles de hantise de ceux dus à une intervention humaine.

Comme à ce moment la bonne rentrait précisément, je l'interrogeai également. On sait combien il est fréquent de rencontrer dans les maisons hantées, une personne de sexe féminin, arrivée à l'âge de la crise prothémique ; la bonne ne semble pas avoir quinze ans ; les phénomènes semblaient s'attacher à elle, car les projectiles ne commençaient guère à se montrer que lorsqu'elle s'était levée ; la bonne me montra le point de la tête où la pierre l'avait touchée ; aucun chignon, ni bonnet ne protégeait cet endroit. « Avez-vous beaucoup souffert, dis-je ? — Oh oui, car j'ai encore pleuré de mal pendant la journée. — Cependant cela n'a pas saigné, vous n'avez pas eu de gonflement, de *bosse* ? — Non rien de semblable ». Le projectile avait le volume d'un quart de brique. Il me semble vraiment peu naturel qu'il ait produit si peu d'effet, venant de si loin et devant par conséquent retomber de haut.

Telles sont les indications que j'ai recueillies ; il faut selon moi, d'après ces indices, attribuer une probabilité assez sérieuse à l'intervention d'une cause extra-humaine dans les faits relatés ci-dessus.

LES NOUVEAUX LIVRES

Vice-Amiral W. Usborne Moore : **Glimpses of the Next State.** — (London, Watts et C°, 17, Johnson's Court. — Relié : 7 s. 10 d.)

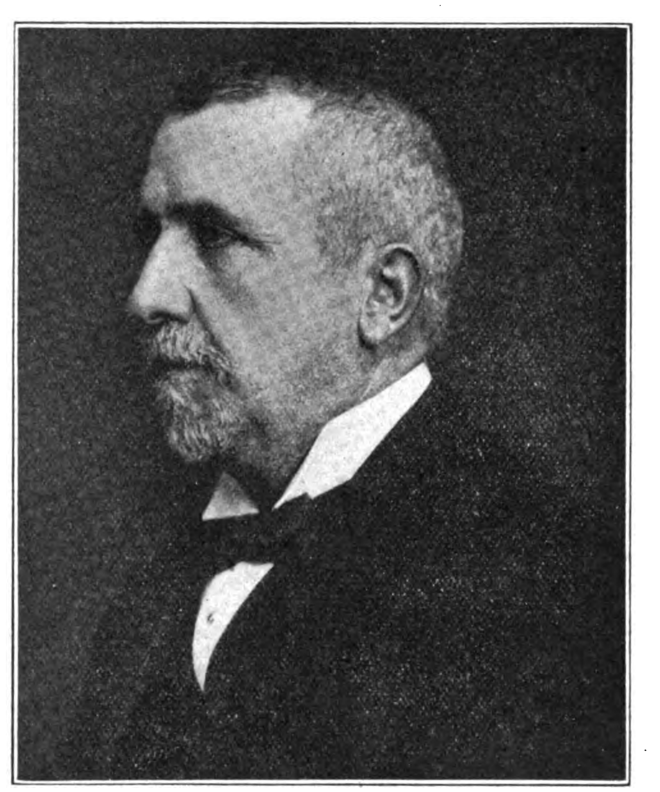
C'est bien l'un des livres les plus captivants, les plus extraordinaires même, que la littérature psychique ait produits en ces dernières années. L'auteur a donné à son ouvrage le sous-titre : « L'Éducation d'un Agnostique » ; il écrivit, en effet, il y a quelques ans à peine, un volume : *Cosmos and the Creeds*, dans lequel il manifestait le plus grand scepticisme pour l'immortalité de l'âme, telle qu'elle est généralement comprise. Regrettant néanmoins de ne pas avoir d'abord étudié les phénomènes spirites, il commença à lire des livres sur cette question, à visiter des « clairvoyants », à assister à des séances de matérialisation, avec ce résultat, qu'il ne tarda point à se convaincre que, contrairement à ce qu'il avait cru, « ce que nous appelons *la mort* n'est pas autre chose qu'un simple incident, une porte donnant sur une existence plus élevée ».

C'est vous dire que les *Glimpses* sont l'œuvre d'un croyant. La mentalité de l'auteur n'est pas celle d'un « psychiste », discutant d'une façon minutieuse les faits et leurs conséquences ; nous avons réellement devant nous un spirite. Sans doute, c'est un spirite non aveuglé par sa foi, de telle façon que, lorsqu'il parle, par exemple, d'un médium tel que Craddock, il n'a pas de peine à reconnaître qu'à côté de quelques phénomènes authentiques, ce sujet en donne d'autres d'une nature très différente ; mais enfin, c'est un spirite qui croit avoir assez vu, non seulement pour asseoir sur des bases inébranlables son jugement favorable aux faits les plus extraordinaires du

médiumnisme, mais aussi pour les interpréter conformément à l'hypothèse spirite.

Aussi, en plusieurs occasions, le lecteur peut se plaindre de ne pas trouver dans le récit qui lui est présenté certains détails indispensables pour bien juger des phénomènes, etc. Mais ce qu'il faut chercher dans cet ouvrage n'est pas, à proprement parler, une étude critique de la médiumnité ; c'est plutôt une randonnée étonnante dans le domaine des médiums anglo-américains, surtout de ceux qui obtiennent des matérialisations : c'est une succession de personnes et de faits qui donnent un peu à cet ouvrage le caractère d'une histoire d'aventures merveilleuses en des pays inconnus et presque fantastiques.

Il ne manque même pas à cette série de scènes détachées un lien mystérieux qui est constitué par une femme, parente de l'Amiral et décédée depuis assez longtemps déjà, apparaissant avec la plupart des médiums et sous des formes diverses, durant tout ce voyage aux frontières de l'au-delà, comme l'étoile resplendissante qui menait les Rois Mages au berceau de Bethléem.



Le vice-amiral W. USBORNE MOORE

Mais si l'ouvrage de l'Amiral Moore n'est pas un document scientifique semblable aux gros volumes analytiques de la S. P. R., il ne faut pas croire non plus qu'il ait été bâti à la légère, avec peu de souci de l'exactitude. D'abord, le lecteur s'aperçoit immédiatement de la sincérité et l'honnêteté dont l'auteur ne s'écarte jamais dans ses narrations. Ensuite, si les procès-verbaux des séances sont condensés, résumés, de façon à ne pas fatiguer — parfois inutilement — les lecteurs, l'Amiral n'a jamais manqué, durant les séances, ou (si cela n'était pas possible), immédiatement après, de prendre des notes de tout ce qui se produisait ; dans les vingt-quatre heures, il rédigeait sur elles son compte rendu complet.

Tout le premier chapitre est consacré à la question de la fraude et contient un grand nombre d'observations très sensées, basées principalement sur les séances de Craddock et Cecil Husk. Celui-ci — le médium aveugle — a été le premier sujet étudié par l'Amiral, qui ne tarda point, toutefois, à se persuader que, s'il voulait assister à des phénomènes de tout premier ordre, il devait aller en Amérique. Il pense que les conditions atmosphériques d'une grande partie des États-Unis — pays sec, et par conséquenct plus favorable à la production des phénomènes électriques et médiumniques — est pour beaucoup dans cette supériorité des médiums du Nouveau Monde.

Il entreprit donc un premier voyage en Amérique dans les derniers jours de 1904, et assista successivement à des séances de Hough, « Maggie Gaule », Dora Hahn, May Pepper, etc. A son retour en Angleterre, il recommença de longues expériences avec Craddock et Husk ; le compte rendu, plein d'incidents intéressants, est donné par l'auteur en quelques pages, auxquelles fait suite un chapitre consacré à la narration des expériences avec des médiums à effets intellectuels, en Angleterre.

Le deuxième voyage de l'Amiral aux États-Unis eut lieu en 1908-1909 ; c'est ici que se placent les curieux phénomènes attribués par l'auteur à l'intervention de l'esprit de Thomson Jay Hudson.

Nous avons parlé, il y a quelques années déjà, dans les *Annales*, des « matérialisations » auxquelles Mr U. Moore assista à Toledo (Ohio) avec Mr et Mme Jonson. A Chicago, l'Amiral étudia les fameuses Sœurs Bangs ; nous entrons en plein avec elles dans le domaine des « *precipitated pictures* » et de la photographie métapsychique, à laquelle l'auteur consacre, d'ailleurs, plusieurs autres passages de son volume.

Dans le VIIIe chapitre, l'Amiral Moore commence à s'occuper de Mme Wriedt ; c'est désormais le médium des « voix » qui occupe la plus

grande partie des *Glimpses of the Next State*. Inutile de nous arrêter ici sur ce médium, dont nous avons déjà tant parlé et dont nous devrons certainement encore tant parler à l'avenir. Il nous suffira de rappeler que nous devons essentiellement à l'Amiral W. Usborne Moore la « découverte » de ce médium merveilleux, qui n'était auparavant connu que par un groupe relativement restreint de spirites américains.

Dr INNOCENZO CALDERONE : **La Rincarnazione,** Inchiesta internazionale. — (Milan, Maison « Veritas », éd., Viale Vittoria, 44. — 5 fr.).

Nous avons parlé déjà du questionnaire lancé par notre excellent confrère M. I. CALDERONE, avocat, directeur de la *Filosofia della Scienza*, de Palerme, à un grand nombre de notabilités de tous les pays, en sollicitant leur avis sur la question de la Réincarnation. C'est le résultat de cette enquête que contient le beau volume qui vient de paraître en Italie.

Toutes les réponses au questionnaire sont publiées en langue italienne ; nous exagérerions en disant que la traduction a toujours été une interprétation très exacte des idées des collaborateurs étrangers. On peut en outre déplorer que presque tous les collaborateurs soient italiens ou français (en comprenant parmi ces derniers les Belges vallons et les Suisses romans). Si les Anglo-Saxons, par exemple, étaient entrés dans la mêlée, la majorité des réincarnationnistes aurait bien diminué en face de leurs adversaires, si nous devons en juger par la réponse du professeur HYSLOP, qui considère « la doctrine de la Réincarnation, telle qu'elle est connue par la philosophie, décidément contraire à la haute moralité de toute espèce, et complètement dépourvue de valeur sociale ».

Inutile de dire que MM. LÉON DENIS, GABRIEL DELANNE, S. FARINA, le professeur FR. PORRO, de l'Université de Gênes, le Dr GELEY et toutes les personnes attachées plus ou moins directement au kardécisme, à la théosophie et à l'occultisme sont d'un avis diamétralement contraire. Quelques-unes d'entre elles publient des réponses qui sont de vraies monographies, très intéressantes, sur la question.

Il est même à noter que des hommes tels que MAETERLINCK, le Dr J. MAXWELL, JULES BOIS, de ROCHAS, tout en reconnaissant, non seulement que les faits observés ne suffisent point à étayer l'hypothèse de la Réincarnation, mais que certains arguments logiques semblent militer contre celle-ci, montrent, à tout bien considérer, beaucoup de sympathie pour cette doctrine.

A côté d'eux, un certain nombre de savants tels que MM. FLOURNOY, CHIAPELLI, LUCIANI, s'enferment purement et simplement dans le plus strict agnosticisme.

Dans une intéressante communication, assez étendue, le professeur MORSELLI tâche de prouver qu'au point de vue strictement scientifique, il n'y a aucun rapport entre l'hypothèse réincarnationiste et la doctrine de l'évolution. Le professeur SACCHI, de l'Université de Rome, n'est pas du même avis.

Un prêtre, M. F. RUSSO, soutient la thèse de l'Église catholique, eux qu'un autre prêtre, à tendances modernistes, admet la Réincarnation, de préférence au dogme atroce et, à son avis, injuste, de l'éternité des peines.

En face des bienheureux qui *savent* que la Réincarnation est un fait incontestable, il y a les bienheureux qui sont sûrs, eux, du contraire. Voici l'opinion de M. YVES GUYOT : « La vie est le résultat du jeu des organes, et les organes une fois détruits, l'Etre disparaît. Il tombe en dissolution. Supposez-vous donc que l'Etre puisse survivre sans les organes qui le constituent ?... »

Le Dr PAUL JOIRE observe dans sa réponse au questionnaire : « Ce serait placer mal la question que de chercher la valeur morale et l importance sociale de la Réincarnation avant d'avoir prouvé si elle existe réellement ». On peut se demander si un recueil de faits pouvant appuyer l'hypothèse de la Réincarnation n'aurait pas mieux valu. Telle qu'elle se présente, cette intéressante enquête sert surtout à prouver une fois de plus l'inanité de toute croyance fondée uniquement sur l'intuition, sur les raisonnements abstraits — sur tout, en somme, ce qui n'est pas strictement expérimental et empirique.

JEANNE BEAUCHAMP : **Etudes intuitives.** Le Plan divin. Dieu. L'Homme. — (H. Daragon, éd., Paris, rue Blanche, 96, 1913.)

L'auteur, qui est présidente de l'Alliance Spiritualiste, tâche, dans ce petit volume, de concilier les doctrines chrétiennes avec celles théosophiques et cabalistiques. Elle offre d'envoyer ce livre à ceux de nos lecteurs qui lui en feront la demande, en écrivant à Amiens (Somme) rue Dheilly, 26.

ECHOS ET NOUVELLES

Pour la renaissance du Bureau Julia. Mme Wriedt en Angleterre

Nous avons dit, dans notre fascicule d'août 1913, que le Bureau Julia s'était fermé, après la mort de William Stead, par manque de fonds. On sait que W. Stead donnait au Bureau une subvention annuelle de 25.000 francs. Comme il n'était pas riche, il devait beaucoup travailler, malgré son âge avancé, pour gagner cette somme si importante, ce qui décuple la valeur de sa générosité.

Ce n'est qu'avec regret que Miss Estelle Stead, qui n'est pas seulement une actrice de talent, mais aussi une spirite ardente, a vu l'œuvre de son père se trouver ainsi interrompue. Elle vient d'ouvrir une souscription pour rendre possible la reconstitution du Bureau Julia ; des sommes assez importantes ont déjà été souscrites.

En attendant, dans la maison de Wimbledon, où était installé le Bureau Julia, a lieu actuellement une série de séances de Mme E. Wriedt, le fameux médium à « voix », organisées par le Vice-amiral W. Usborne Moore. Ces séances, qui ont commencé le 1er mai, se poursuivront jusqu'à la fin de juin.

Le fantôme de Massenet au Théâtre de la Gaîté Lyrique, à Paris ?

Plusieurs journaux américains viennent de reproduire cette singulière notice, envoyée au *New York Times*, par le correspondant parisien de ce journal. Aucun journal de Paris, que nous sachions, n'a parlé de ce fait, au sujet duquel nous sommes occupés à recueillir des renseignements : en attendant nous la publions à titre de curiosité.

Paris, 20 avril. — L'intérêt que le Paris artistique éprouve pour l'événement le plus important de la saison, c'est-à-dire pour la première représentation de l'œuvre *Panurge*, dernière production de l'illustre compositeur Massenet, que le Théâtre de la Gaîté Lyrique prépare en ce moment, s'est accru extraordinairement par suite des affirmations des chanteurs et du personnel de la scène, qui assurent avoir vu le fantôme du compositeur durant toutes les répétitions.

On a gardé le secret sur cet événement extraordinaire durant une quinzaine, mais le fait ayant été enfin ébruité, la Gaîté s'est vue envahie par les musiciens, disciples et amis de Massenet, désireux d'obtenir des détails sur la prétendue apparition.

« J'observai l'apparition, pour la première fois, durant la deuxième répétition, me dit le baryton, M. Marcoux. Elle se manifesta pendant le final du deuxième acte, au côté droit de la scène. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'une hallucination à moi personnelle ; toutefois, je ne pouvais détourner les yeux de la figure que je voyais très nettement, habillée du vêtement gris qui lui était familier. Elle battait la mesure des mains et agitait la tête en signe d'approbation ou de désapprobation. Je ne dis rien par crainte du ridicule, et comme le « fantôme », ou ce qu'il était, n'apparut plus ce jour-là, je me bornai à prendre une dose de bromure pour calmer mes nerfs.

» Le lendemain, Mlle Lucy Arbell, qui jouait le rôle principal, me saisit tout à coup le bras durant le duo du deuxième acte, et me dit à voix basse, et pleine d'épouvante : « Regardez ! Regardez ! » Là, au même endroit, se trouvait l'étrange figure, toujours occupée à faire le geste de diriger l'orchestre. J'avoue que nos voix tremblaient quand nous continuions à chanter.

» A un intervalle, plusieurs membres du personnel de la scène s'approchèrent du metteur en scène en lui disant qu'ils voyaient le fantôme de Massenet.

» Durant toutes les répétions, nous vîmes l'apparition, toujours à la même place, mais pas toujours au même acte.

» Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les personnes qui n'avaient rien à faire avec le théâtre ne pouvaient pas voir le fantôme.

» M. Isola, Directeur du Théâtre, fit un jour braquer un appareil photographique vers l'endroit où se manifestait l'apparition ; l'opérateur se tint prêt à agir, et ouvrit l'objectif au moment précis où quatre parmi nous voyaient fort bien la figure ; mais le négatif, quand il fut développé, ne montra rien du tout. Je ne puis m'expliquer cela. Je puis douter de mes propres yeux, mais il y a le témoignage des autres ».

« Quel malheur que je ne sois pas spirite, pour pouvoir expliquer l'apparition » dit M. Isola.

Il ajouta ensuite :

« L'histoire de la Gaîté-Lyrique, qui date de quelques siècles déjà, comprend plusieurs événements extraordinaires, dont justement des apparitions. Quelques anciens employés du théâtre sont disposés à admettre que celui-ci est hanté par un autre visiteur. Personnellement, je n'ai aucune théorie à avancer à ce sujet, mais à un certain moment je craignis que les répétitions ne pussent pas continuer. Tout le monde ne s'occupait que de l'extraordinaire phénomène ».

M. Marcel Simond, Secrétaire Général du Théâtre, fut l'un des témoins de ces étranges manifestations. Il raconta qu'au premier moment, l'élément féminin de la troupe en rapporta une forte impression ; il

y eut même des crises hystériques ; les ténors, les barytons, les basses étaient nerveux comme des fillettes sur les bancs de l'école, tandis que les employés évitaient de s'approcher de l'endroit où se trouvait la forme. Mais après un certain nombre de jours, on finit par s'habituer à l'étrange apparition, et les répétitions procédèrent alors sans aucun obstacle.

» J'étais d'abord porté à croire qu'il s'agissait d'une plaisanterie, et je fis faire une enquête, mais sans résultat. Quelqu'un émit l'hypothèse qu'un illusionniste s'amusait à mettre les chanteurs dans un état d'hallucination. Je fis examiner soigneusement tous les coins, toutes les cachettes du théâtre, en entretenant une parfaite vigilance surtout sur la scène. Le résultat fut négatif. Le fantôme continue à se montrer au milieu de nous ».

Le Congrès Spirite de Genève

Le Congrès Spirite Universel — le deuxième organisé par le Bureau International de Spiritisme — a été tenu à Genève du 9 au 13 mai. Il paraît que douze pays et vingt-cinq associations y étaient représentés par 36 délégués et que le nombre des congressistes dépassait les 250. Ce chiffre peut paraître assez exigu ; mais il faut songer que dans des villes énormes comme Londres et Paris il n'est pas malaisé de réunir un grand nombre de congressistes, parce que la plupart de ceux-ci habitent la ville même, tandis qu'en des villes relativement petites comme Genève, il faut surtout compter sur des personnes venant du dehors.

Les séances furent présidées, à tour de rôle, par MM. Léon Denis, Ch. E. Pignet, président de la Société d'Etudes Psychiques de Genève, et Gabriel Delanne. Les vice-présidents étaient M. Testuz, de Genève ; M. Torstenson, Norvégien ; M. Eugène Philippe, de Paris ; le Rév. T. Grimshaw, Américain ; le Rév. Bénezech, de Montauban, et M. Hanson Hey, Anglais.

M. Louis Gardy et Mme Rosen-Dufaure, vétérans du Spiritisme genevois, étaient Présidents d'honneur. Parmi les notabilités étrangères on remarquait M. E. W. Wallis, directeur du *Light* et représentant de la London Spiritualist Alliance ; Mme Cadwallader, directrice du *Progressive Thinker* de Chicago ; Mme Laura Fixen, qui est à la tête des *Camp-meetings* américains, M. Albin Valabrègue, etc.

La première séance eut lieu dans l'après-midi du samedi 9, dans une salle de l'Ecole de la rue des Eaux-Vives. M. Charles Pignet, après avoir souhaité la bienvenue aux congressistes, fit allusion aux hommes de sciences remarquables qui auraient adhéré au Spiritisme ; après quoi il céda le fauteuil présidentiel à M. Léon Denis. Celui-ci prononça alors un discours dans lequel il parla, non seulement des savants, mais aussi des philosophes, des littérateurs qui se sont occupés du Spiritisme ; cette croyance consolante a d'ailleurs commencé à entrer même dans l'âme du peuple, en rehaussant sa moralité, trop souvent déprimée par l'influence du matérialisme.

Mme Darel lit ensuite un discours dans lequel elle traita une question qui constitua l'un des pivots des discussions du Congrès : « Le spiritisme est-il une Religion ou une Science ? » Comme le Spiritisme est une religion greffée sur une science, c'est-à-dire sur l'observation d'un certain nombre de faits, les différents orateurs qui s'occupèrent de cette question : MM. Bénezech, Valabrègue, Philippe, L. Denis, etc. ne furent pas complètement d'accord : on put toutefois observer chez tous les orateurs, bien qu'en des mesures différentes, la préoccupation louable de donner au Spitirisme un caractère plus critique et scientifique. Cette tendance a été surtout remarquable chez les orateurs français ; les anglo-saxons qui parlèrent semblent préférer encore les spéculations philosophiques et théologiques. Les idées exprimées par l'avocat Eug. Philippe paraissent avoir été assez originales et indépendantes ; cet orateur n'est pas d'avis qu'on doive tirer d'une science expérimentale une religion. M. Valabrègue combattit cette thèse, en profitant de l'occasion pour faire quelques allusions à ses idées bien connues concernant un néo-christianisme ; la discussion se fit assez vive, et M. Léon Denis y ramena un peu de calme en affirmant que l'origine de la religion se trouve dans le culte des décédés.

M. le commandant Darget fit une conférence sur ses rayons V.

M. Hanson Hey, secrétaire de la « British Spiritualists' National Union », lut un discours sur « L'Idéal du Spiritualisme ».

Dans l'après-midi du Dimanche, commença la discussion sur le « déterminisme », admis par M. Pillaut et M. Béziat, du *Fraterniste*, alors que MM. Delanne et L. Denis soutînrent la thèse du libre arbitre.

M. Vilni, de Bruxelles ; Mme Darel et Rosen-Dufaure, de Genève ; M. Solan, de Lyon et Mme Cadwallader, de Chicago, discutèrent assez longuement la question de l'opportunité d'une école pour médiums ; certains orateurs la jugèrent indispensable, surtout pour diminuer le charlatanisme dans nos recherches — ils envisageaient le côté théorique de la question ; d'autres la déclarèrent inutile, la médiumnité étant un don spontané à manifestations intermittentes et qui ne saurait se plier aux exigences de règles préétablies — c'est le côté pratique de l'affaire.

Au cours des séances du 12 mai, M. Torstenson prononça une allocution au nom des spirites norvégiens ; M. E. W. Wallis, directeur du *Light*, après avoir touché, lui aussi, d'une façon assez ingénieuse, à la question du caractère religieux du Spiritisme, entama la discussion sur la question suivante, inscrite au programme du Congrès :

Comment la presse spirite doit-elle être dirigée pour remplir de la façon la plus utile sa mission d'instruction, de perfectionnement et de propagande? Est-il possible de créer un organisme universel d'informations spirites? N'y a-t-il pas lieu d'examiner aux Congrès internationaux, les questions faisant l'objet de controverses entre journaux et revues spirites ?

M. Wallis observa que le plus grand *desideratum* devait être, à ce sujet, que les spirites aident d'une façon plus efficace la presse spirite, afin que celle-ci puisse étendre le cercle de sa propagande. — M. Philippe dit que le journal spirite idéal devrait publier, à côté des dissertations philosophiques, des récits de phénomènes bien prouvés, ceux-ci étant lus par le public avec avidité. L'opinion la plus singulière est sans doute celle de M. Béziat, qui manifesta l'avis que les journaux spirites devraient s'occuper aussi de politique : nous aurions alors le journal spirite monarchiste, le journal spirite radical, le journal spirite socialiste, etc. M. Fraikin, de Liège, ne sembla point goûter cette perspective, et la combattit avec quelque vigueur.

Mme Cadwallader réprouva l'idée d'un nouvel organe spirite international, et justifia fort bien son avis.

M. le Pasteur Bénezech fit une conférence sur « L'Influence combinée des Esprits et des Médiums dans les Phénomènes psychiques ».

Le 13, dernière séance du congrès. Mme Kordon, de Genève, fit une communication sur l'éducation spiritualiste des enfants. M. Ferdinand Girod, de Paris, parla de son médium, Mme Mary Demange, comme au Congrès de Psychologie Expérimentale.

En clôturant les débats, M. Gabriel Delanne, qui présidait, traduisit la pensée maîtresse qui semble se dégager des travaux du congrès : c'est le désir unanime des spirites de soumettre à un contrôle sévère tous les faits psychiques.

Miss Felicia Scatcherd, la dévouée et si active spirite anglaise, servit d'interprète pour la traduction des discours français en anglais.

Le banquet qui recueillit les congressistes, le dimanche soir, a fort bien réussi. On peut en dire autant de l'excursion à la Salève par chemin de fer en crémaillère, malgré le temps incertain.

Le prochain Congrès Spirite International aura lieu en 1916 à Paris.

Une Crise dans le Bureau International Spirite

Une brochure sur l'*Eucharistie*, publiée par le commandant Le Clément de Saint-Marcq, Président de la Fédération Spirite Belge et du Bureau International du Spiritisme, avait scandalisé un assez grand nombre de personnes et donné lieu à de violentes polémiques dans lesquelles les dirigeants de la Société Théosophique Belge jouèrent un rôle considérable, en dénonçant le commandant à l'indignation publique. Des attaques personnelles ne lui furent pas épargnées.

Maintenant, cette affaire a eu son épilogue au Congrès Spirite de Genève. Les délégués de l'Angleterre, du Brésil, du Danemark, de l'Espagne, des Etats-Unis, de la France, de la Suisse, de la Norvège, des Pays-Bas et de la Suède — c'est-à-dire la presque unanimité des délégués présents — votèrent une résolution dans laquelle ils disent que « le Congrès, justement ému de la publication de la brochure sur *L'Eucharistie*, des controverses qu'elle a suscitées et des fâcheuses interprétations auxquelles elle peut donner lieu en jetant le discrédit sur notre morale et sur nos réunions, tient à dégager la doctrine spirite de toute solidarité avec des théories qu'il réprouve et condamne, et dont il laisse à l'auteur l'entière responsabilité. »

M. Le Clément de Saint-Marcq, naturellement, a voté contre la résolution : les deux autres délégués belges se sont abstenus.

En attendant, cet incident a eu le résultat de faire transférer le Bureau International du Spiritisme à Paris. Adresse provisoire : chez M. G. Delanne.

Les aventures du jeune Krishnamurti

Comme on pouvait aisément le prévoir, l'affaire du jeune hindou Krishnamurti, *alias* Alcyone, dans lequel devrait bientôt se réincarner le Christ, n'est pas sans causer quelques ennuis à la Société Théosophique. C'est à elle surtout qu'on doit le nouvel incident du Dr Steiner, vice-président de la Société, et qui fut candidat à la Présidence contre Mme Annie Besant ; il vient d'inaugurer un schisme en fondant, avec ses partisans, une autre Société dite Anthroposophique.

En attendant, un autre orage grondait dans le ciel de la Société Théosophique. Malgré les efforts qu'on faisait pour empêcher que la chose s'ébruitât, on en parlait beaucoup, depuis une

conférence faite par M. Joseph H. Tussell, de Point-Lima (Californie), et publiée ensuite en une brochure. M. Narania, père de Krishnamurti et de son frère Nityananda, s'était adressé à la justice anglo-hindoue pour ravoir ses fils, arrivés depuis peu en Angleterre avec Mme Besant, qui en avait été l'instructeur, en même temps que M. Leadbeater. Il lançait même contre ce dernier des accusations très graves, se rattachant à des événements passés.

Le juge Backewell, de Madras, a prononcé son jugement, le 15 avril dernier. Il a décidé que les deux jeunes hindous devaient être rendus à leur père avant le 26 mai.

Malgré cela, le Juge n'accueillit point les accusations lancées contre M. Leadbeater par M. Narania ; il les déclara même mensongères, en condamnant le plaignant à tous les dépens. C'est pourquoi la Société Théosophique déclare ne pas considérer l'issue du procès de Madras comme telle à porter atteinte à son bon renom, bien que le plaignant ait remporté une victoire de fait, le Juge ayant estimé que les deux jeunes Hindous devaient nécessairement être rendus à leur père, qui les réclamait.

Un drame psychologique de M. Fr. de Nion

M. François de Nion, l'éminent critique théâtral de l'*Echo de Paris*, dont les jugements sincères, exacts et profonds sont si appréciés de ses lecteurs, et qui unit à cette qualité celle d'auteur dramatique toujours heureux, vient de faire représenter aux « Escholiers » un drame poignant qui intéressera tout particulièrement nos lecteurs, puisqu'il a pour base les mystères de la nature humaine que nous étudions, comme l'indique son titre : *L'Etat second.* L'année dernière, nous avons eu l'occasion de rapporter ici même le triomphe remporté en Amérique par un drame, franchement spirite, celui-là, de M. David Belasco, l'auteur de l'exquis et fameux *Peter Pan* ; nous sommes heureux de voir triompher également à Paris une œuvre théâtrale du même *genre*, quoique plus *scientifique*, ce qui prouve que de plus en plus les intelligences sont préparées à les apprécier et à les encourager.

Voici la donnée de la pièce, bien appauvrie sans doute par le peu d'espace dont nous disposons ; mais on comprendra tout ce qu'a pu en tirer le talent dramatique et saisissant de M. de Nion :

Au premier acte, nous voyons une jeune femme, Lucienne, tendrement attachée à son mari, Gaston, peu digne d'une telle tendresse, d'abord parce qu'il n'oppose au caractère délicat et fin de Lucienne qu'une vanité inintéressante de jeune mondain, ensuite parce qu'il poursuit d'une cour assidue sa jeune cousine divorcée, Madeleine. Mais voici que survient un incendie affreux ; Lucienne s'y trouve englobée ; elle disparaît, nul ne parvient plus à en obtenir de nouvelles, et, pour tout le monde, elle y a péri.

Le deuxième acte nous conduit sur une petite plage où le Docteur Josnart, père de Lucienne, se promène tristement autour du village ; tout à coup il pousse un cri, ne sachant que penser : c'est Lucienne, indubitablement, sa fille qu'il a devant lui ! De Lucienne, elle a tout, les traits, l'expression : son père la reconnaît sans erreur possible... Mais elle ne reconnaît pas son père ; elle ne reconnaît pas sa mère ! Elle a tout oublié, elle poursuit sa vie d'employée chez la mercière du bourg sans que plus rien subsiste en elle de ses jours d'autrefois. La terreur de la catastrophe a provoqué chez Lucienne une amnésie absolue ; elle a échappé, mais « Lucienne Josnart » est endormie, et c'est une autre personnalité qui a pris la place de la première dans ce même corps. Seul, quelque obscur instinct l'a ramenée vers ce village breton, si cher à celle qu'elle fut autrefois, comme on dit que les âmes retournent aux lieux où elles ont aimé, souffert, pleuré sur terre. Le Docteur comprend. C'est un psychiâtre, habitué aux maladies nerveuses ; le cas de sa fille, il l'a vu se produire maintes fois à sa clinique ; qu'est-ce, pour lui, que de rendre sa fille à sa conscience normale ? Un jeu. Et il la fait revenir à elle. La première pensée de Lucienne est pour Gaston... Alors, il faut lui apprendre la vérité : Gaston a maintenant épousé Madeleine ! Folle de douleur, elle court le rejoindre, avec malgré tout un peu d'espoir. Mais son mari est devenu si lointain, si indifférent, si insensible à tout ce qui a rapport à elle, qu'elle décide de mourir. C'est alors que son père intervient pour la seconde fois. Ce que la science a fait, la science le défera. Le savant replonge sa fille dans l'état second ; elle oubliera, elle recommencera sa route, une route différente, et peut-être rencontrera-t-elle un jour, au tournant du chemin, le bonheur au front radieux qui reviendra vers elle, les mains tendues.

Société Universelle d'Études Psychiques

Pour la venue de Mme Eusapia Palladino à Paris

Au cours d'une séance de la Section parisienne de la S. U. E. P., le 24 avril, M. C. de Vesme, secrétaire, exposa le résultat des démarches qu'il venait de faire pour organiser une série de vingt séances de Mme Eusapia Palladino et communiqua une lettre de cette dernière acceptant de venir à Paris. La date du voyage, fixée d'abord aux derniers jours d'avril, a été ensuite renvoyée à la fin de mai, par suite du désir exprimé par le médium, alors un peu souffrant.

Dans une séance tenue quelques jours plus tard, le Bureau de la Section détermina les conditions auxquelles les Sociétaires pouvaient assister aux séances, etc.

Malheureusement, à la date du 23 mai, M. de Vesme recevait du mari de Mme Eusapia Palladino la lettre suivante :

Naples, 21 mai 1913.

Cher Monsieur de Vesme,

J'ai reçu votre lettre au sujet de ma femme, ainsi que votre dernière lettre du 15 courant, à laquelle je réponds aujourd'hui point par point.

Mon long silence est venu d'une cause complètement étrangère à ma volonté, car, justement en ces jours-là, Eusapia fut frappée d'une forme d'intoxication intestinale si grave, qu'elle nous préoccupa tous fortement, la crise ne présentant alors aucun indice d'évolution. Vous pouvez imaginer quel était mon état d'âme ; je suis donc sûr que vous m'excuserez et considérerez mon silence comme justifiable.

Mais les choses ne s'arrêtent pas ici, car, pour la forme de la maladie subie, et par l'organisme spécial de ma femme, celle-ci ne s'est pas encore remise de son état de prostration et d'épuisement. C'est au point que les grands médecins qui la visitèrent lui ont ordonné une sérieuse cure reconstituante aux eaux thermales, qu'elle commencera à la fin du mois courant. Le professeur Cardarelli a écrit à ce sujet, il y a quelques jours, au professeur Richet.

Étant donné cet état de choses, et à la suite de circonstances que personne, certes, n'aurait pu prévoir, il n'est pas possible à ma femme d'aller tout de suite à Paris. Non seulement sa santé ne le permet pas, mais les séances même n'auraient pas la puissance et la durée que les expérimentateurs désirent sans aucun doute ; et puis, je ne peux pas m'exposer à la critique générale en faisant partir ma femme, tandis que celle-ci est à peine convalescente ; vous comprenez d'ailleurs combien sa santé m'est à cœur, et je ne voudrais pour aucune somme au monde qu'elle fût endommagée.

Tandis qu'au contraire, pour Octobre et Novembre, après la cure et le repos de cet été, Eusapia, ayant recouvré ses forces, sera bien heureuse de contenter vous et vos amis.

En outre, vous avez parfaitement raison quand vous dites que vous avez annoncé depuis longtemps la venue d'Eusapia par une conférence, une circulaire, etc., et qu'en Novembre prochain elle se trouverait en butte à des difficultés. Et nous sommes si désolés de la situation délicate où vous vous trouvez, que nous vous promettons formellement qu'Eusapia viendra à Paris à l'époque indiquée, c'est-à-dire vers Octobre ou Novembre, pourvu qu'on discute pour cette époque avec une plus grande précision les conditions que vous nous avez proposées : je vous avertis pourtant dès à présent qu'Eusapia ne pourra pas accepter votre offre, qui devra être augmentée encore un peu.

Croyez bien que ma femme n'aurait conclu avec personne cet engagement si formel, mais précisément parce que vous devez répondre de vos actes envers de nombreuses personnes, et parce que nous sommes confus de toutes vos attentions, nous vous donnons cet engagement et le maintiendrons, bien entendu s'il n'arrive pas quelque incident dans la santé d'Eusapia, ce que du reste nous espérons ne pas voir se produire. Sur la base de ce que je vous ai dit, vous pourrez vous régler avec vos amis pour les dépôts en argent que ceux-ci vous ont fait, et vous verrez que toutes les difficultés que vous craignez s'évanouiront.

Certains que nous sommes de nous trouver pleinement d'accord avec vous, nous vous prions d'agréer, etc.

Francesco Niola.

Force fut donc se résigner à attendre.

La Société vient de rembourser les sommes versées par quelques sociétaires pour assister à une ou plusieurs séances. Quant aux sommes versées pour la souscription devant faciliter la venue d'Eusapia, la Société remboursera dès maintenant celles qui lui seront réclamées, gardant les autres jusqu'à octobre ou novembre prochain : à cette époque, l'argent sera définitivement rendu aux souscripteurs, si Mme E. Palladino devait encore tarder à arriver.

L'Assemblée Générale

M. le Dr Paul Joire, Président, n'étant pas libre le 16 juin, l'Assemblée Générale annuelle de la S. U. E. P. est **renvoyée au lundi 23 juin.**

Le Banquet annuel de la Société aura lieu le même jour, sous la présidence de M. Camille Flammarion.

Les sociétaires habitant Paris ou sa banlieue recevront, le 14 courant, une circulaire contenant des détails sur l'Assemblée et le banquet.

Ceux qui habitent la province ou l'étranger et qui ont l'intention de prendre part à cette réunion annuelle sont priés de demander la circulaire au Secrétariat, qui s'empressera de la leur faire parvenir.

Le Gérant : Joseph MATRAT

INPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. Fortin *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, Paris.

Annales des Sciences Psychiques
REVUE MENSUELLE
23e Année Juin 1913 N° 6

PAUL LE COUR

DU PSYCHISME A L'ASTRONOMIE

Nébuleuses médiumniques et Nébuleuses célestes (1)

I

Il y a exactement aujourd'hui trois cents ans que l'astronome SIMON MARIUS, ayant dirigé vers la constellation d'Andromède une lunette de sa fabrication, aperçut comme un petit nuage lumineux qu'il compara à la lueur d'une chandelle qu'on verrait la nuit à travers de la corne transparente.

Il venait de découvrir la première nébuleuse.

Depuis, la science astronomique, en se perfectionnant, en a découvert des milliers.

Je ne crois pas que Simon Marius se soit jamais occupé de métapsychisme ; mais s'il avait assisté, avant sa découverte, à quelqu'une de ces séances médiumniques où apparaissent ces nébulosités qui sont les premiers stades des matérialisations, nul doute qu'il eût pu s'écrier : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas et ce qui est en bas comme ce qui est en haut. »

Vous connaissez cet adage que l'on attribue à HERMÈS TRISMÉGISTE, le grand initiateur de l'Egypte, et dont les occultistes font de nombreuses applications. L'homme, disent-ils notamment, est un microcosme reproduisant par sa constitutiton ternaire — esprit, âme et corps — le macrocosme, l'Univers : divin, humain et naturel.

Cet adage ne saurait mieux s'appliquer, comme nous allons le voir, qu'à la comparaison des nébuleuses astronomiques et médiumniques.

Nombreuses sont, en effet, leurs analogies, et peut-être, en les comparant, pourrons-nous essayer d'en déduire quelques hypothèses.

Les hypothèses permettent seules à la science de progresser. Comme l'a fort bien dit M. GUSTAVE LE BON : « Quand on se refuse à prendre l'hypothèse pour guide, il faut se résigner à prendre le hasard pour maître. »

Je sais bien qu'il en est toutefois qui ne veulent pas dépasser l'expérience qui, seule, disent-ils, est à l'abri des fantaisies ou des caprices de l'imagination.

Cependant l'expérience, l'accumulation indéfinie des faits ne saurait suffire. Un monceau de faits — selon la pittoresque image de M. POINCARÉ — ne constitue pas plus une science qu'un tas de pierres n'est une maison » ; l'hypothèse, voire l'intuition, comme le prétend M. Bergson, sont nécessaires pour progresser, quitte à en contrôler les données, si faire se peut.

WILLIAM JAMES a écrit : « Notre âme enfermée dans cette arrière-cour qu'est l'expérience sensible, ne cesse de dire à l'intelligence perchée sur sa tour : « Veilleur, quelles nouvelles ? La nuit semble-t-elle nous apporter quelques promesses ? Et alors l'intelligence jette à notre âme des mots pleins de promesses ».

Ces mots qu'elle lui jette, ce sont des intuitions, des hypothèses qu'il appartiendra à l'avenir de vérifier.

Or, l'analogie a toujours joué un rôle important dans la formation des hypothèses. Cherchons donc ce que nous donnera la comparaison des nébuleuses dont il s'agit.

Nous savons déjà que la science admet aujourd'hui l'unité originelle de la matière.

Les atômes constitutifs des corps seraient formés de millions d'électrons, et les électrons eux-mêmes de tourbillons d'éther animés d'une énorme vitesse de rotation. « La molécule matérielle, a dit le physicien LARMOR, est constituée entièrement par de l'éther et par rien d'autre. » Si bien qu'en définitive force et matière ne seraient qu'une seule et même chose. La matière, c'est du mouvement et, selon l'expression de M. FLAMMARION, l'Univers est un dynamisme.

Telles sont les conclusions auxquelles ont con-

(1) Conférence faite le 15 décembre 1912, à la Société Universelle d'Études psychiques, à Paris.

duit l'étude de la radio-activité aussi bien que celle de la cosmogonie.

Qu'est-ce donc que l'éther dont la condensation donne naissance à tout ce que nous connaissons ?

On ne le sait pas encore, car ce fluide possèderait les plus contradictoires propriétés. Il faut qu'il soit en effet assez subtil pour n'entraver en rien la marche vertigineuse des mondes, et assez rigide pour nous transmettre les radiations lumineuses des astres à la vitesse de 300.000 kilomètres par seconde, ce qui n'est possible qu'à la condition qu'il possède une rigidité comparable à celle de l'acier.

Hirn a démontré que si sa densité était seulement un million de fois moindre que celle de l'air, pourtant si raréfié, que renferme un tube de Crookes où le vide est fait au millionième d'atmosphère, il produirait une altération séculaire d'une demi-seconde dans le moyen mouvement de la lune.

De plus, il expulserait rapidement l'atmosphère terrestre et son choc contre des astres dépouillés d'atmosphère, par suite de leur vitesse de translation, leur occasionnerait une élévation de température de 38.000 degrés.

Rien de tout cela ne se produisant, il en faut conclure que l'éther est encore plus immatériel.

Et c'est de lui cependant que proviendraient tous les corps pesants que nous connaissons.

Signalons en passant la remarquable analogie que présenteraient les atômes avec les systèmes solaires, autre parallélisme entre « ce qui est en haut et ce qui est en bas ».

Le célèbre mathématicien Cauchy écrivait en effet : « S'il nous était possible d'apercevoir les molécules des différents corps soumis à nos expériences, elles présenteraient à nos regards des espèces de constellations, et, en passant de l'infiniment grand à l'infiniment petit, nous retrouverions dans les dernières particules de la matière, comme dans l'immensité des cieux, des centres d'actions placés en présence les uns des autres ».

« L'atôme, dit également M. G. Le Bon, nous apparaît de plus en plus comme une sorte de système sidéral comprenant un ou plusieurs soleils et des planètes gravitant autour avec une extrême vitesse ».

Remarquons qu'il y a 26 siècles, Leucippe et Démocrite, qui étaient des atômistes et considéraient l'atôme comme insécable, disaient aussi : « Chaque atôme résiste à l'atôme qui veut le déplacer. Cette résistance donne lieu à un mouvement giratoire qui est le type de tous les mouvements de ce monde ».

La science moderne n'a fait qu'appliquer cette définition aux mouvements des électrons. Elle ajoute que les distances qui séparent ces derniers sont comparables à celles qui séparent les corps célestes.

Or les nébuleuses nous montrent les premiers états de condensations de l'éther.

Celles du ciel sont innombrables ; le grand Herschell en a découvert à lui seul 2.500.

Elles se présentent sous des aspects variés, tantôt simples écharpes de gaze tendues devant les étoiles plus lointaines, tantôt agglomérées vers des centres de condensation et affectant alors des formes tourbillonnaires ou spiraloïdes formidables.

En elles s'ébauchent les futurs univers.

Dans la genèse du monde telle que l'a conçue Laplace, et telle qu'elle est encore admise par la science, sauf de légères modifications de détails, les matériaux de notre soleil et des planètes qui l'entourent auraient été d'abord disséminés dans une vaste nébuleuse s'étendant au-delà de l'orbite de la plus lointaine planète. Cette nébuleuse, en se condensant, aurait pris un mouvement giratoire, et des anneaux successifs se seraient détachés, formant chacun l'une des planètes de notre système, tandis que la masse principale restant au centre est devenue le soleil.

Ces planètes d'abord gazeuses seraient devenues par condensations successives, d'abord liquides, puis recouvertes d'une croûte solidifiée.

Notre terre ne possédant encore qu'une écorce fragile que secouent fréquemment des secousses sismiques, a passé par toutes ces phases, puis un jour la vie est apparue à sa surface. Comment s'est faite cette apparition ? Problème non encore résolu ; certains ont supposé que des germes vivants aient pu lui être apportés du dehors à travers les espaces infinis par ces poussières d'uranolithes qui tombent constamment à sa surface. Plus récemment on croit avoir trouvé dans l'action des rayons ultra-violets sur des combinaisons d'ammoniaque et d'oxygène l'origine du protoplasma primitif d'où toute vie dérive ; ce serait alors le soleil qui aurait créé la vie, image en tout cas séduisante et poétique.

Les manifestations furent d'abord bien modestes ; il y eut sans doute pendant longtemps d'humbles lichens, des mousses, des cryptogames, puis les siècles passant, apparurent successivement les plantes, les animaux, et enfin l'homme, qui en est la plus haute manifestation actuelle.

Que de siècles n'a-t-il pas fallu pour permettre à notre planète de devenir habitable, si l'on songe que d'après certains calculs concordants, l'époque

quaternaire, celle où l'homme est apparu, n'aurait pas duré plus de 1/100e de la durée totale du temps écoulé depuis l'apparition de la vie, et que c'est par 100 millions d'années qu'il faut compter pour évaluer la période qui a précédé et pendant laquelle la masse nébuleuse primitive s'est lentement solidifiée.

Voilà brièvement racontée l'histoire de notre terre.

Aussi ne peut-on s'empêcher d'être ému en contemplant par une nuit bien pure, ces gigantesques amoncellements de gaz disséminés dans le ciel, qu'on devine agités par ce frémissement continu, ces vibrations qui marquent le commencement du cycle de leurs destinées, et que l'on songe à tout ce qu'ils renferment en potentialité. Tout ce que nous connaissons en effet



Fig. 1. — Nébuleuse du Cygne.

sur notre terre (à l'exception peut-être des uranolithes), nos meubles, nos instruments, nos corps, les chefs-d'œuvre des peintres et des statuaires, la Joconde et la Vénus de Milo, le Sphinx et le Parthénon, se trouvait en germe dans le brouillard cosmique, dans la nébuleuse primitive qui a donné naissance à notre monde.

Mais ces nébuleuses célestes, les voyons-nous toutes ?

Non, à part quelques exceptions, elles sont toutes des révélations de l'invisible. C'est en effet grâce à la propriété que possède la plaque sensible d'accumuler les impressions qu'elle reçoit, c'est-à-dire en faisant de très longues poses au moyen de télescopes ou de lunettes, que nous pouvons les connaître. Notre rétine, qui ne jouit pas de la même faculté, ne saurait les voir, même à l'aide des plus puissants instruments.

D'autre part, tout fait supposer qu'il en existe que la photographie elle-même ne saurait nous révéler, soit par suite de leur extrême ténuité, soit en raison de ce qu'elles émettent des radiations ultra-violettes qui ne peuvent traverser les objectifs de verre de nos lunettes, et impressionner nos plaques photographiques, nébuleuses invisibles analogues à certaines nébuleuses médiumniques, et représentant comme elles le tout premier stade de la formation des corps solides.

Ces nébuleuses célestes extrêmement étendues en raison même de leur ténuité et de leur faible condensation, constituent un danger autrement redoutable pour les astres qui les rencontrent sur leur chemin que les panaches flamboyants et inoffensifs des comètes.

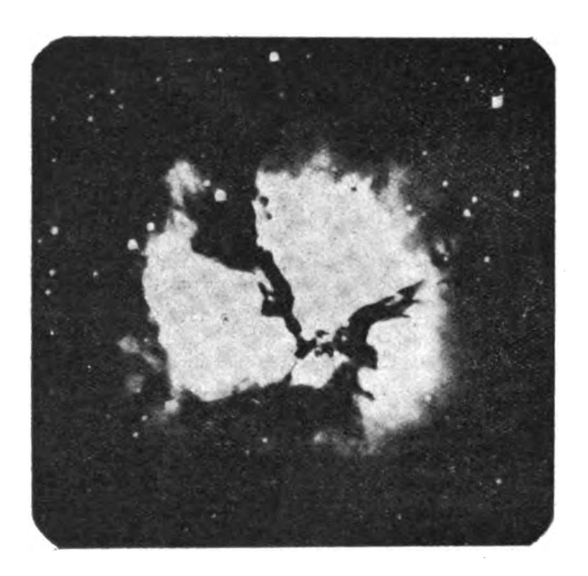


Fig. 2. — Nébuleuse trifide du Sagittaire.

Rappelons-nous en effet ce que dit Hirn : « Si l'éther était un million de fois moins dense que l'air si raréfié contenu dans une ampoule de Crookes, le frottement éprouvé par les astres qui le traverseraient élèverait leur température de 38.000 degrés, c'est-à-dire qu'ils s'enflammeraient subitement. »

De telles catastrophes sont rares sans doute, mais nous en voyons cependant des exemples dans le ciel autour de nous.

Pendant la seule année 1910, 4 conflagrations dues probablement à cette cause se sont produites, et des astres que l'on ne connaissait pas sont brusquement apparus, brillant d'un éclat éphémère et redevenant invisibles au bout d'un temps plus ou moins long.

Depuis l'année 1572 on compte 27 observations de ce genre ; mais combien de ces cataclysmes sont passés inaperçus ?

Grâce aux photographies qui ont été obtenues

depuis quelques années par les puissants télescopes modernes, notamment par celui de 1m.50 de diamètre du Mont Wilson en Californie, nous



Fig. 3. — Nébuleuse du Chien de chasse.

pouvons suivre pas à pas, pour ainsi dire, l'évolution des mondes.

Elles nous montrent en effet les premiers états



Fig. 4.

de condensation de la matière cosmique (fig. 1) ; son agglomération en amas plus ou moins compacts (fig. 2) ; sa formation spiraloïdale par suite du mouvement giratoire que la masse est appelée à prendre en raison des attractions d'inégale valeur de ses éléments (fig. 3 et 4).

C'est ensuite la transformation des spires en anneaux séparés avec agglomération prépondérante au centre, comme dans la constellation



Fig. 5.

d'Andromède. La fig. 5, où la nébuleuse est vue de profil, nous montre la faible épaisseur relative de ces anneaux et rappelle l'aspect de la planète Saturne.

Puis nous assistons à la condensation des anneaux en globes incandescents (fig. 6), lesquels

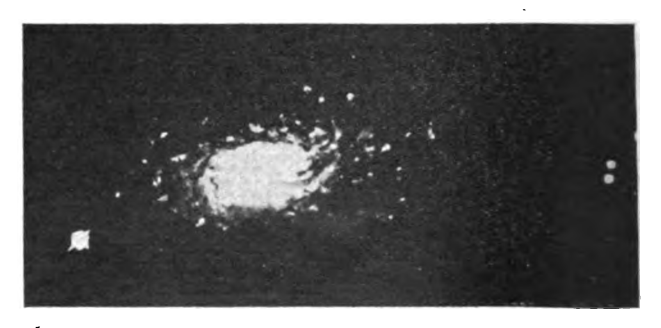


Fig. 6.

continuent de tourner autour du centre de gravité du système.

L'action du froid des espaces intersidéraux éteindra peu à peu ces petits globes appelés sans doute à devenir des planètes et à constituer un système analogue au nôtre.

Si nous considérons maintenant notre système, nous voyons que les planètes extérieures sont volumineuses et légères, étant formées des matériaux les moins denses de la nébuleuse primitive.

C'est notamment Saturne (fig.7), dont la den-

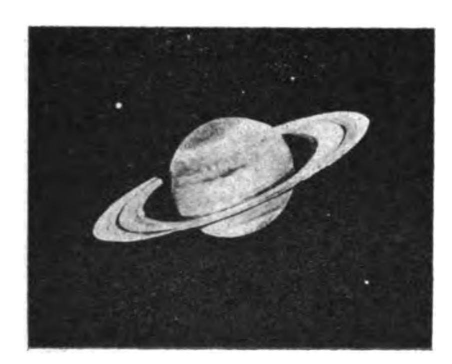


Fig. 7. — Saturne.

sité n'est que les 12 centièmes de celle de la terre, et qui a conservé un anneau non formé en satellite ; Jupiter (fig. 8) d'une densité à peine supé-

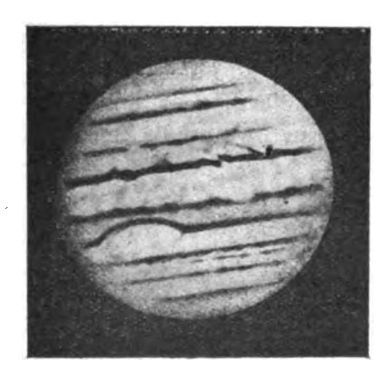


Fig. 8.

rieure (0,23), mais qui commence à se solidifier si l'on en juge par l'immense scorie qui flotte à sa surface.

Nous arrivons ainsi à notre terre dont l'état actuel n'est que le résultat de toutes ces transformations.

II

Il nous reste à parler maintenant des nébuleuses médiumniques qui se produisent parfois dans les séances d'expérimentation psychiques et donnent naissance aux matérialisations.

Leur procédé évolutif va nous rappeler étonnamment ce que nous avons vu dans le ciel.

D'après les constatations actuelles, la matérialisation serait, en effet, la formation temporaire de matière tangible à l'aide de matière invisible empruntée sous forme de fluide subtil à l'organisme d'un médium entrancé.

On a vu à diverses reprises se produire ainsi, dans les meilleures conditions de contrôle, des mains, des visages, et même des corps entiers ayant parfois toutes les apparences de la vie.

Ces formations ont été soumises à toutes sortes d'investigations, touchées, pesées, photographiées et finalement baptisées d'un nom qui en consacre l'existence scientifique sans rien préjuger de leur origine : elles s'appellent dorénavant des ectoplasmes (*ecto* en dehors, *plasma* forme).

Le processus de leur évolution est bien connu : dans l'obscurité nécessaire à la formation de tout organisme vivant, plante ou animal, on voit d'abord apparaître de vagues nébulosités plus ou moins informes.

Ce premier stade est d'ailleurs précédé d'un autre où, comme dans les nébuleuses célestes, la matière est à l'état d'invisibilité, ce qui n'exclut pas sa tangibilité (nous en avons la preuve dans les déplacements d'objets sans contact apparent).

Puis ces nébulosités, se condensant, donnent naissance aux formes matérielles visibles et tangibles.

La matérialisation parvenue à son terme ultime acquiert enfin toutes les apparences d'un être vivant.

L'apparition de Jésus-Christ à ses disciples après sa mort est le plus grandiose exemple d'une matérialisation complète ; aussi le grand psychologue Myers a-t-il pu dire avec apparence de raison que, grâce aux nouvelles données que nous possédons par les études psychiques, tous les hommes raisonnables croiront avant un siècle à la résurrection du Christ.

Voici en ce qui concerne les premiers stades de ces formations ce qu'écrivent les expérimentateurs qui en ont été les témoins :

« J'ai vu, dit CROOKES, un nuage lumineux flotter au-dessous d'un tableau... et, dans quelques circonstances, j'ai vu un nuage se condenser sous nos yeux, en prenant la forme d'une main et transporter de petits objets ».

AKSAKOFF, dans son ouvrage classique : *Animisme et spiritisme*, écrivait :

« Dans ces expériences, nous nous trouvons en présence, non de simples apparitions lumineuses, mais de condensations de certaine matière, invisible à notre œil, et qui est lumineuse par elle-même, ou bien qui reflète sur la plaque photographique les rayons de lumière à l'action desquelles notre rétine est insensible. Qu'il s'agisse ici d'une certaine matière, cela est prouvé par ce

fait qu'elle est tantôt si peu compacte que les formes des personnes présentes se voient au travers, et que tantôt elle est si dense qu'elle couvre l'image des assistants ».

Nous voyons déjà dans cette description apparaître des concordances avec ce que nous observons dans le ciel ; mais il y a mieux, car Aksakoff ajoute :

« Cette matière se présente tout d'abord sous l'aspect d'une vapeur *nébuleuse, lumineuse, unicolore,* se condensant peu à peu, et prenant des contours plus définis... En son dernier développement, cette matière se présente, dans ces expériences, sous des formes qu'on doit nécessairement appeler humaines, quoiqu'elles ne soient pas encore parfaitement définies ».

Voici maintenant d'autres observations qui confirmeront l'analogie déjà constatée :

Lors des célèbres expériences de la Villa Carmen, à Alger, en 1905, M. le Dr Richet a vu, dit-il, « une sorte de *boule blanche, lumineuse, flottante, de contours indécis, se transformant très rapidement* » et donnant naissance au fameux fantôme plus ou moins bien matérialisé suivant les séances.

Un autre observateur des phénomènes d'Alger écrivait : « Nous vîmes quelque chose d'un blanc diaphane se former graduellement à côté du médium. Il parut d'abord comme un petit nuage près de son coude... il était très mobile et se développa très rapidement en prenant l'apparence d'un pilier vaporeux. Ce que j'aperçus ressemblait à des flocons de vapeur blanche, d'un éclat varié par endroits, *qui se condensaient graduellement* ».

Il nous manque encore la constatation d'un mouvement rotatoire des éléments nébuleux analogue à celui constaté dans le ciel ; la voici :

Le Dr Venzano, assistant à une séance avec Eusapia Paladino, vit « une espèce de cône noir (1) à contours indécis, vaporeux, très variables (*Annales des Sc. psych.*, 1907). On dirait, dit-il, que cette masse condensée en ce moment devant moi, *est animée, ou mieux, bouleversée par un vertigineux mouvement de rotation.* Cette masse cependant s'agrandit et s'allongea avec rapidité jusqu'à rejoindre en peu de temps la hauteur et le volume correspondant à ceux d'un homme. »

Plus récemment, dans le rapport relatif aux séances qu'Eusapia a données en 1906 à l'Institut général Psychologique, on lit que des nébulosités lumineuses donnant naissance à des formes ont été également observées.

Voici le passage en question :

12/8-1906 « — Sur la demande d'Eusapia, M. Courtier s'est assis près de la chaise longue à l'intérieur de la cabine. « Je vois, dit-il, des lueurs vagues monter, autant que j'en puis juger, du milieu du corps d'Eusapia, et, à ce moment, les assistants disent apercevoir une lueur, une sorte de main à l'ouverture du rideau ».

17/9-1906 — « M. Courtier est assis dans la cabine ; Eusapia est liée sur la chaise longue. Elle lui dit, parlant d'elle-même à la troisième personne, de regarder les fluides qui émanent du corps du médium «. J'aperçois, dit M. Courtier, des lueurs d'abord très faibles, nuageuses, comme phosphorescentes ou blanches, errant dans la cabine au-dessus du corps d'Eusapia. Quand elles deviennent plus claires, elles s'avancent vers la fente du rideau, et paraissent *en se condensant* s'élever verticalement. Les assistants placés à l'extérieur de la cabine les aperçoivent à leur tour à la fente du rideau ».

Le Dr Imoda, qui assista lui aussi à des séances avec le même médium, décrit l'apparition « d'un petit nuage blanc et flottant comme une vapeur, semblable à un brouillard légèrement lumineux (*Annales*, 1908*)*.

Brouillard lumineux, lueur d'une chandelle vue à travers de la corne transparente, comme disait pittoresquement Simon Marius, en réalité aspect analogue dans un cas comme dans l'autre.

Un groupe parisien dont j'ai suivi quelquefois les essais et qui était composé de personnes sérieuses et instruites a obtenu en 1910 au bout d'un certain nombre de séances obscures des formations nébuleuses de semblable apparence, mais dont la condensation définitive ne réussit pas à s'effectuer.

J'ai relevé dans les procès-verbaux de ce groupe les passages qui ont trait à ces formations, car on y suit d'une façon curieuse la marche graduelle du phénomène.

Première séance. — 10 février 1910. — Lueurs phosphorescentes très apparentes sous la table.

Deuxième et troisième séances. — Rien.

Quatrième séance. — 3 mars. — Des lueurs nombreuses et très vives sont apercues par les assistants. A l'aspect de ces lueurs quelques personnes poussent des exclamations.

Cinquième, sixième et septième séances. — Rien.

Huitième séance. — Lueurs aux pieds de M. B.

Neuvième séance. — Lueurs assez intenses.

Dixième séance. — Eclairs, lueurs nombreuses.

Onzième séance. — Deux assistants mieux doués

1. Cette apparence obscure en contradiction avec les observations d'autres phénomènes analogues a pu provenir de la position de M. Venzano voyant en contre-lumière une masse vaporeuse blanchâtre.



que les autres voient la table dégager une sorte de vapeur lumineuse ainsi que des étincelles.

Douzième séance. — 5 mai. — Les mêmes observateurs voient de grosses masses phosphorescentes. Leurs descriptions sont identiques.

Treizième séance. — 12 mai. — Quatre des assistants voient les lueurs.

Quatorzième séance. — M. J. voit une sorte de ballon lumineux qui traverse vivement la salle en tournant ; peu après, ainsi que M. de F., il distingue une grosse masse de fluides.

Quinzième séance. — 2 juin. — Tous les assistants aperçoivent des lueurs phosphorescentes. Trois des asistants, MM. D. et de F. et Mme R., voient pendant assez longtemps une lueur très vive et très volumineuse, mobile, apparaissant et disparaissant près de M. G. En même temps, une autre masse très volumineuse et très mobile se montre derrière Mme Cr. Ces deux foyers lumineux persistent pendant une demi-heure environ. Un peu plus tard, un autre nuage lumineux est aperçu distinctement par cinq des assistants qui en décrivent longuement les apparences ; c'est une forme corporelle un peu vague flottant comme une vapeur légère, disparaissant un instant pour réapparaître aussitôt.

Ce fut là le point culminant atteint par ces manifestations au bout de quatre mois d'expériences ; elles décrurent aux séances suivantes pour cesser ensuite complètement. Le groupe se sépara d'ailleurs peu de temps après.

Nous retrouvons en tout cas dans les descriptions des témoins de ces manifestations, comme dans celles citées précédemment, l'aspect des nébulosités lumineuses des espaces célestes.

Y a-t-il eu hallucination de la part des assistants, ou bien le phénomène est-il réellement objectif ?

On possède malheureusement peu de photographies de ces étranges formations dont l'étude est à peine commencée. Dans les séances ci-dessus on n'essaya pas de les photographier et il faut nous contenter en attendant mieux des descriptions des observateurs. Cependant, si les nébuleuses médiumniques ont été rarement photographiées, il n'en est pas de même de la forme ultime, et l'on possède un certain nombre de photographies de matérialisations obtenues dans de bonnes conditions de contrôle.

Certains expérimentateurs ont d'ailleurs commencé scientifiquement cette étude, notamment le Dr Ochorowicz, comme nous le verrons dans un instant.

Il convient de noter en passant que des actions électriques semblent en jeu dans la formation des nébuleuses célestes et médiumniques. Il est admis en effet que la luminosité des nébuleuses célestes est une lumière froide due à des actions électriques. D'autre part, l'observateur d'Alger cité précédemment ayant pris dans sa main l'étoffe dont s'enveloppait l'apparition, perçut des picotements semblables à ceux que l'on éprouverait au contact d'un corps traversé par un faible courant électrique.

En résumé, nous constatons dans la formation des corps célestes comme dans la formation des matérialisations une marche évolutive de même nature.

Et maintenant que nous avons suivi pas à pas cette évolution, serait-il possible de hasarder quelque hypothèse sur la cause originelle ?

« Nous ignorons — dit M. G. Le Bon dans son ouvrage sur l'*Évolution de la Matière* — la nature et le mode d'action des forces capables de condenser une partie de l'éther en atômes d'un gaz quelconque, puis de transformer ce gaz en substances solides, mais les changements observés dans les astres sont la preuve que des forces capables de produire de tels changements existent. »

Avant de chercher l'origine des forces en action dans la formation des astres, si nous examinons quelles sont les théories actuelles des psychistes sur la formation de l'ectoplasme médiumnique, nous constaterons qu'il est attribué à l'action idéoplastique du médium. Celui-ci, d'après ces théories basées sur de nombreuses observations, possèderait, dans l'état spécial de trance dans lequel il se trouve, le pouvoir d'extérioriser de son propre corps la matière quintessenciée nécessaire à leur formation et de la modeler suivant ses désirs subconscients.

Ce seraient en un mot des créations matérialisées de sa pensée.

Examinons séparément les deux termes de cette hypothèse :

1° *L'ectoplasme est produit par une extériorisation de matière provenant du médium.*

Nous avons vu en effet M. Courtier constater que des nébulosités sortirent du corps d'Eusapia en trace et donnèrent naissance à des formes matérialisées.

Mme Florence Maryat, rendant compte d'une séance qu'elle eut en 1884 avec Eglinton en présence de MM. Russell Davis, Morgan, etc., dit que l'on vit sortir du flanc gauche du médium « une sorte de vapeur, masse gazeuse comme de la fumée » laquelle allant toujours en augmentant s'accumulait par terre en couches superposées. Alors une matérialisation totale se forma, tandis qu'Églinton s'affaissait sur le parquet

(*Rev. Sc. et Mor. du Spiritisme*, 1902, Traduction du Dr Dusart.) (1).

Des constatations analogues ont été faites depuis lors dans les meilleures conditions de vérification.

Mais s'il y a perte de matière chez le médium, il doit y avoir aussi perte de poids. C'est en effet ce qu'a constaté Crookes en pesant le médium pendant l'apparition de la forme matérialisée. D'autre part Aksakoff a étudié également la

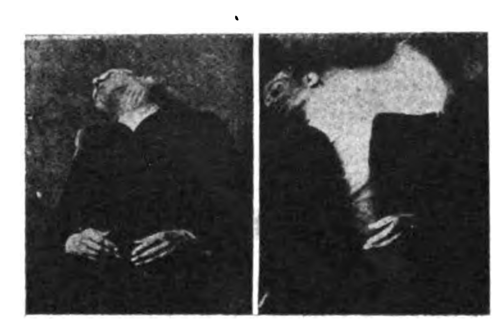


Fig. 9.

dématérialisation partielle de Mme d'Espérance dans des circonstances semblables.

Mais ceci admis, il est non moins important de savoir si :

2° *L'extériorisation est due à l'action subconsciente ou inconsciente du médium.*

On peut déjà éliminer l'hypothèse d'une action inconsciente. Le dégagement psycho-physique dont il s'agit n'a point les incohérences du rêve ; il semble y avoir action réfléchie et voulue.

M. le Dr Richet qui a baptisé ces formes d'idéoplasties, entend bien par là que le médium peut donner une forme plastique à ses idées.

M. Flournoy déclare que « les apparitions sont dues au pouvoir créateur de la conscience somnambulique du médium ».

M. Morselli écrit : « C'est la subconscience du médium qui anime les fantômes et dirige leurs mouvements ».

D'après M. de Rochas, le corps fluidique peut se modeler sous l'influence de la volonté comme la terre glaise sous les mains du statuaire.

Le Dr Hartmann, dans son ouvrage déjà ancien sur le spiritisme, exprimait la même idée lorsqu'il disait que « le fantôme n'est rien d'autre et n'exécute rien d'autre que ce que lui dicte la fantaisie somnambulique du médium qui accomplit tout cela au moyen des forces et de la matière empruntée à son organisme. »

Crookes, après avoir exposé que les phénomènes sont gouvernés par une Intelligence, ajoute, il est vrai, que cette Intelligence semble parfois extérieure et étrangère à toutes les personnes présentes.

Cette dernière interprétation est celle des spirites qui croient que ces intelligences étrangères paraissant parfois intervenir sont des esprits agissant à l'aide des fluides empruntés à l'organisme du médium.

Quoi qu'il en soit, il ne semble pas douteux qu'il faille chercher la cause de ces phénomènes dans l'action d'une volonté intelligente et autonome. C'est de cette volonté que procède l'idéation créatrice des matérialisations, c'est elle le *deus ex machina* capable de condenser l'éther et d'en constituer les corps solides que l'on a vus et photographiés.

Que ce soit pour consoler des parents éplorés grâce à la production d'un ectoplasme reproduisant les traits d'un enfant disparu (comme dans le cas de l'apparition du petit Cesarino avec Linda Gazzera) ou pour déplacer, projeter avec violence dans l'obscurité de lourds objets au milieu d'un cercle d'assistants sans les atteindre (comme nous l'avons observé avec Carancini), il est évident que les phénomènes sont gouvernés par une volonté autonome, intelligente, capable d'agir avec discernement et adresse, et que ce ne sont point des actes incohérents comme ceux que pourrait produire l'état de rêve.

Or, pour certains philosophes, la volonté est la faculté maîtresse, l'essence de l'homme.

Schopenhauer notamment voit l'action de la volonté se manifester dans tout l'univers, aussi bien dans l'effort de la plante pour la vie, de la fleur pour la fécondation (qui n'a lu les merveilles de patience et d'ingéniosité de ces dernières dans l'*Intelligence des fleurs* de Maeterlinck) que dans les minéraux eux-mêmes où existent des tendances obscures, sortes de volontés inconscientes que nous avons appelées pesanteur, cohésion, affinités chimiques, fluidité, etc., etc., etc.

L'attribution à l'action de la volonté des phénomènes d'organisation ou de désorganisation de la matière dans les séances médiumniques paraît donc devoir être acceptée sous réserve de son origine (médium ou entité extérieure).

C'est là également l'opinion du Dr Ochorowicz. La nature idéoplastique des impressions diverses sur les plaques photographiques obtenues avec son médium Mlle Tomczyk lui paraît certaine.

Les extériorisations lumineuses produites par

1. En 1909, M. le Dr Ochorowicz a publié dans les *Annales* deux photographies représentant l'extériorisation des fluides d'un sujet en état de trance (fig. 9).

ce sujet sous l'action de ses mains sont de diverses natures.

Tantôt c'est une lumière visible agissant comme celle du jour et imprimant par suite sur les plaques photographiques les contours des objets que l'on y a déposés.

D'autres fois, c'est une lumière invisible et très actinique capable de traverser divers écrans : fer, bois, etc., et à laquelle le Dr Ochorowicz a donné le nom de rayons X^x.

Ces dernières radiations se manifestent sous la forme de boules lumineuses, *de petites nébuleuses*, suivant l'expression du Dr O., ayant de 2 à 8 centimètres de diamètre impressionnant leurs contours sur les plaques.

Or, le Dr Ochorowicz croit pouvoir établir que la diversité des actions lumineuses ainsi obtenues provient de la plus ou moins grande intensité de la volonté du sujet.

Il semble que nous saisissions à son origine le processus évolutif de la condensation de l'éther. Il est même curieux de constater que les petites nébuleuses idéoplastiques dont il s'agit se présentent elles aussi sous une forme tantôt sphéroïdale, tantôt aplatie elliptiquement. Certaine même, examinée à la loupe, se décomposait en une spirale prolongée en dehors de la boule centrale et formait quatre tours de plus en plus faibles, sorte de serpent roulé sur lui-même et

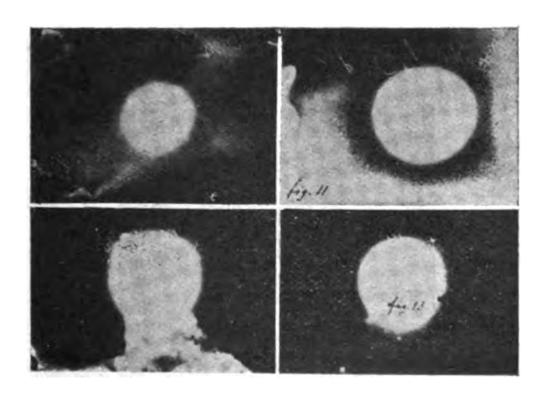


Fig. 10. — Quelques nébuleuses du Dr Ochorowicz.

dont la tête, une tache plus claire, constituait le noyau (*Annales*, juin et décembre 1910). C'est là exactement la description de certaines nébuleuses célestes du type de celle des Chiens de chasse (figure 3), la forme spirale étant une des plus répandues et cette forme semblant correspondre à un certain stade de l'évolution de la masse nébuleuse.

Le Dr Ochorowicz croit d'ailleurs que ces boules lumineuses sont formées de matière très subtile ; quant à leur action actinique « elle croît, dit-il, dans le rapport inverse de la visibilité. Il est probable qu'il s'agit de vibrations très courtes, très rapides, appartenant au côté droit du spectre et plongeant dans l'ultra-violet inaccessible à notre rétine » (*Annales*, nov. 1910).

Nous avons vu qu'il y a tout lieu de croire qu'il existe aussi des nébuleuses célestes dont la lumière ultra-violette, qui semble inséparable



Fig. 11.

de la matière à son état le plus quintessencié, ne nous permet ni de les voir ni de les photographier.

Le Dr Ochorowicz peut obtenir des images photographiques de ses petites nébuleuses ultra-violettes invisibles parce que le sujet im-

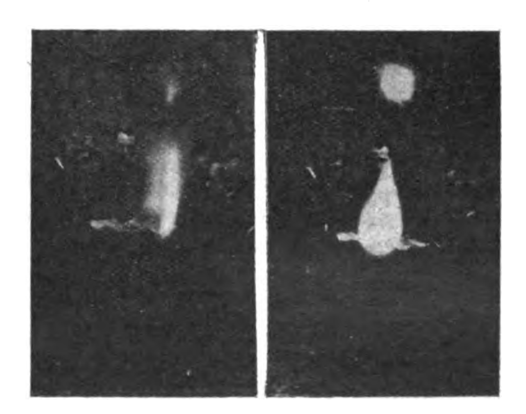


Fig. 12.

pressionne directement la plaque avec sa main à travers un châssis sans l'interposition d'un objectif ; on ne saurait procéder de cette façon en photographie astronomique ; or le verre des objectifs ou des miroirs arrête, nous le savons, tous les rayons ultra-violets.

Les diverses radiations émises par Mlle Tomczyk nous apparaissent donc comme des exté-



riorisations de cette matière quintessenciée que nous trouvons au premier stade de la formation des univers ou des ectoplasmes, et le fluide des magnétiseurs pourrait bien ne pas être autre chose.

Les expériences récentes faites avec Mme X., de Bordeaux et que M. le Dr Geley a exposées, prouvent que les radiations émises par cette dame sont capables de détruire rapidement les microorganismes.

C'est précisément là une des propriétés des rayons ultra-violets. A 10 cent. d'une lampe à mercure en quartz ces rayons fulgurent les staphylocoques en 5 à 10 secondes, le vibrion du choléra en 10 ou 15 secondes, le bacille de la tuberculose en 50 ou 60 secondes, etc.

Mais, chose curieuse, on n'a pas pu jusqu'ici impressionner de plaques photographiques avec les radiations de cette dame, bien que les plaques soient très sensibles à une partie des rayons ultraviolets.

Ce fluide, véritable protée, apparaît donc multiforme dans ses propriétés ; nous lui avons trouvé avec le sujet du Dr Ochorowicz des propriétés actiniques diverses, tandis qu'avec Mme X, il est doué d'un pouvoir totalement différent, et que

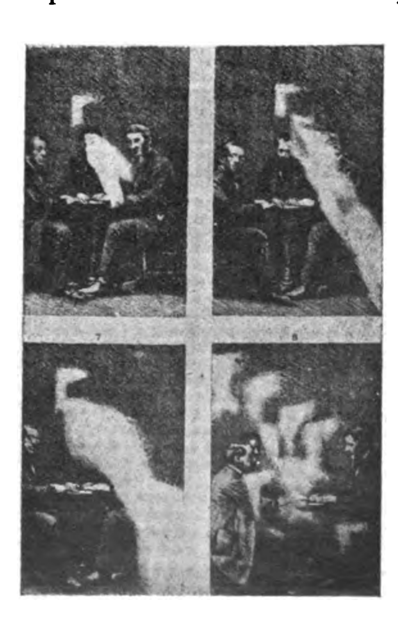


Fig. 13

les médiums à effets physiques ou à matérialisations nous en montrent encore d'autres propriétés.

Toutes ces différences paraissent avoir leur cause originelle dans le rôle de la volonté ; elle seule permet de les expliquer et d'unifier des propriétés en apparence si contradictoires.

Les indications du sténomètre viennent en quelque sorte à l'appui de cette théorie puisque, dans les cas de neurasthénie, maladie caractérisée par le manque de volonté, on ne constate aucune action sur l'appareil, aucune émission de force nerveuse.

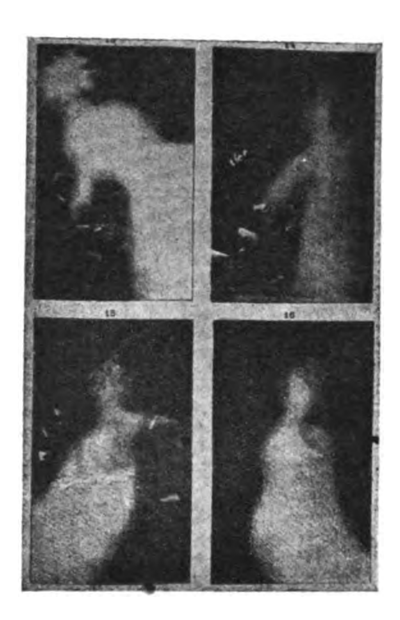


Fig. 14.

Comme je le disais tout à l'heure, les photographies représentant les nébuleuses médiumniques, premiers stades de formation des matérialisations, sont très rares, les investigateurs s'étant bornés jusqu'ici à photographier la forme définitivement constituée.



Fig. 15.

Les *Annales des Sciences Psychiques* ont toutefois publié de nombreuses photographies des rayons X^x du Dr Ochorowicz (fig. 10).



Dans son ouvrage, *Animisme et spiritisme,* Aksakoff a donné une série de photographies obtenues à Bristol en 1872 par M. Beattie ; elles permettent de suivre pas à pas la formation du fantôme (fig. 11-12-13-14).

Mme d'Espérance a également fait figurer dans *Au pays de l'ombre* un certain nombre de document du même genre obtenus assez difficilement puisque, dit-elle, sur 132 plaques exposées, 102 ne donnèrent rien (fig. 15).

Viennent ensuite les photographies bien connues du fantôme de la Villa Carmen, celles de la fameuse Katie King étudiée par Crookes, obtenues récemment par le Dr Imoda, avec Linda Gazzera, etc.

III

Comme on l'a vu, les transformations de la matière des nébuleuses médiumniques et celles des nébuleuses célestes présentent un certain nombre d'analogies frappantes. On peut les résumer ainsi :

1° Elles sont formées des mêmes éléments (ou du même élément, l'éther) en vertu de la théorie de l'unité de la matière ;

2° Elles se forment les unes et les autres dans l'obscurité ;

3° Elles possèdent une luminosité d'origine probablement électrique et émettent des rayons ultra-violets ;

4° Dans les unes comme dans les autres, l'évolution se fait par rotation des éléments constitutifs, formations spiraloïdales, etc. ;

5° Enfin les unes comme les autres aboutissent par condensation progressive à la formation de corps solides.

Mais si nous admettons que la cause originelle des nébuleuses médiumniques est la volonté du médium, et qu'elles sont constituées par des matériaux empruntés à son propre organisme, il faudrait maintenant, pour continuer le parallélisme, hasarder les deux propositions suivantes ;

6° Les nébuleuses astronomiques sont également des idéoplasties originées par la volonté d'un être conscient, infiniment plus puissant que l'humble médium générateur des matérialisations ;

7° Cet être constitue aussi de sa propre substance les nébuleuses génératrices des mondes.

Ces hypothèses sont-elles absurdes ?

Certes, nous touchons ici aux propositions les plus ardues de la métaphysique, à des questions qui ne seront peut-être jamais résolues bien que, depuis qu'il y a des êtres pensants sur terre, maintes et maintes théories aient été émises à leur sujet. Or, je ne puis m'empêcher d'être frappé en constatant que parmi tant de systèmes, il en est un, et précisément le plus ancien, rejeté et repris successivement au cours des âges, qui s'adapte exactement aux hypothèses auxquelles nous sommes parvenus.

Je veux parler de la vieille doctrine panthéiste que nous trouvons à l'origine de l'histoire de la philosophie, de cette vieille doctrine des Védas d'après laquelle la force unique appelée Brahma par les Hindous est la seule cause de l'Univers qui n'est qu'un produit de l'idéation divine, cette force unique devenant toutes choses sans cesser d'ailleurs d'être elle-même.

En suivant la filiation de ces idées depuis ces temps lointains jusqu'à l'époque moderne, nous les retrouverons notamment chez les Stoïciens qui divinisaient la nature ; chez Plotin, Jamblique et Proclus déclarant que Dieu est tout, que tout est Dieu, et que les êtres ne sont que des émanations de la divinité ; chez Saint-Paul lui-même proclamant « qu'en Dieu nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes ».

Plus tard, c'est Giordano Bruno qui professa le panthéïsme le plus résolu, le plus enthousiaste et le plus religieux ; c'est Spinoza surtout, ce profond penseur que l'on nous représente affranchi de toute ambition matérielle, inaccessible à toute séduction, partageant ses heures entre l'étude et le travail manuel, vivant avec 4 sous par jour en polissant des verres de lunettes astronomiques. Spinoza nous a donné la plus vigoureuse expression du panthéisme. Dieu, a-t-il dit, est la seule substance, renfermant en elle toute existence ; il est la cause immanente de tout ce qui est. Des attributs infinis de Dieu nous ne connaissons que la pensée et l'étendue, le monde est l'ensemble des modes de ces deux attributs. Le corps provient de l'attribut étendue, l'âme de l'attribut pensée. L'âme est une pensée de Dieu, elle lui est identique en substance.

Les admirables poèmes de Gœthe : *Dieu et le monde, Prométhée, Faust,* contiennent eux aussi sous une forme poétique les pensées fondamentales du panthéisme.

Enfin plus récemment encore, les monistes ont exposé également l'idée grandiose d'une cause unique, à la fois force et matière dont tout procède. Seulement pour eux, l'esprit, l'intelligence n'est qu'un produit de la matière, produit qui a évolué au fur et à mesure qu'évoluaient les formes matérielles. L'âme, disent-ils, n'est qu'un complexus de fonctions cérébrales, la cause unique est inintelligente.



Nous avons vu que l'on pouvait arriver à une conclusion opposée.

Ainsi donc la grande idée philosophique du panthéisme partagée par d'illustres penseurs de tous les temps paraît pouvoir s'appuyer sur cette comparaison de la genèse des mondes et des matérialisations, des effets analogues devant avoir des causes identiques.

En tout cas, ceux qui cherchent dans les révélations de la science de quoi satisfaire à la fois leur esprit et leur cœur nous sauront peut-être gré d'avoir essayé de faire servir les récentes investigations dans les domaines astronomique et métapsychique à leur donner cette satisfaction.

Puissent-ils avoir maintenant, comme dit Spencer, « une confiance sereine dans l'Etre de mystère qui préside à l'évolution universelle et qui, sans doute, en est l'âme toute puissante et éternelle. »

Ernest BOZZANO

DES PHÉNOMÈNES PRÉMONITOIRES

(*Suite, voir le numéro de Septembre* 1912 *et suivants*)

IIIe CATÉGORIE

PRÉMONITIONS D'ÉVÉNEMENTS DIVERS

Sous-Groupe M

Prémonitions météorologiques et sismiques

Nous comprendrons sous ce titre les épisodes prémonitoires qui se rapportent à des catastrophes telluriennes, perturbations atmosphériques, accidents causés par la foudre, et ainsi de suite.

Je préviens qu'à cause des habituelles et inévitables difficultés de la classification, venant de ce qu'il existe des épisodes qui contiennent des détails classifiables dans plusieurs catégories, nous avons déjà passé plusieurs cas relégués ailleurs, et plus précisément les cas XVIII-XXXV-XLVI et CLIX, qui renferment des traits d'ordre météorologique et sismique. Dans le premier d'entre eux, il s'agit d'une prémonition de tremblement de terre ; dans le second, d'orage, dans le troisième de neige, dans le quatrième d'un cyclône dévastateur.

Les épisodes du genre indiqué sont fort nombreux ; néanmoins, le sous-groupe actuel sera pauvre d'exemples et peu intéressant, par suite de la difficulté qu'il y a à découvrir des cas de cette nature rigoureusement authentiqués. Ceci est dû à la nature même des faits, qui, en général, émergent et pullulent après les grandes catastrophes sismiques ou atmosphériques, c'est-à-dire, une fois le fait accompli ; et par la condition même des choses, il est rare qu'on puisse les contrôler d'une manière scientifiquement satisfaisante.

Je commencerai par quelques exemples de prémonitions telluriennes.

CXXVIe Cas. — Le Dr Wolff, dans son ouvrage : *Voyages en Orient*, raconte le fait suivant, où l'on voit la catastrophe d'un tremblement de terre prédite un an auparavant, et l'époque en être désignée.

Me trouvant à Aleppe en 1822, je demandai des nouvelles de Lady Esther Stanhope. — « Elle est folle, ou presque », répondit M. Barker ; et, pour le prouver, il m'apprit qu'elle hospitalisait un gentilhomme français, nommé Lusteneau, qui avait été général de Tippoo Sahib dans les Indes, et qui avait la réputation d'être prophète. Entre autres choses, il avait prédit à Lady Esther la fuite de Napoléon de l'Ile d'Elbe, en désignant le jour et l'heure.

Après ce préambule, M. Barker, en présence de M. Lesseps, M. Derche, interprète, et M. Maseyk, consul de Danemark, me lut une lettre de Lady Esther à lui adressée, en avril 1821, dans laquelle elle le priait de ne pas se rendre à Aleppe ou à Antioche, parce que Lusteneau avait prophétisé que dans un an, les deux villes auraient été détruites par un tremblement de terre. La date fatale s'approchait, et M. Derche ajouta que Lady Esther lui avait aussi conseillé récemment de ne pas rejoindre le consul à

Aleppe, parce que la ville devait être détruite avant quinze jours.

Durant le repas, naturellement, les convives plaisantèrent sur le prophète et la prophétie.

Après quelques jours, je quittai Aleppe, et, vers le soir, je campai sur la route qui conduit à Latakia dans le désert, près du village de Juseea. Tandis que je causais avec plusieurs hommes du village, les premiers frémissements du sol se firent entendre, et un instant plus tard le village de Juseea disparut dans une immense crevasse. Les secousses succédaient aux secousses, tandis que de loin nous arrivaient des roulements comme de mille canons. De toute part nous rejoignaient, à bride abattue, des hordes d'arabes et de bédouins, le capuchon rabattu sur le visage, criant: « C'est Allah qui l'envoie ! C'est Allah qui le veut ! » — Ces peuples orientaux s'en rapportent constamment à la cause première, c'est-à-dire à Dieu...

Immédiatement, j'envoyai à Aleppe un messager à cheval à la recherche de Barker. Il trouva la ville complètement détruite, et nous apprit qu'Antioche, Latakia, Hums et Haina avaient subi le même sort avec tous les villages environnants dans un rayon de 20 lieues, et que 60.000 personnes avaient péri. M. Barker et tous les membres de sa famille, s'étaient sauvés miraculeusement en glissant l'un après l'autre sous les ruines de leur propre maison. (Cité par William Hotwitt dans l'ouvrage : *History of the Supernatural*, Vol. II, p. 26).

CXXVII^e^ Cas. — Quelques jours après le tremblement de terre de Messine, une courte communication du Dr Santi, spécialiste pour les maladies nerveuses, fit le tour des journaux italiens et étrangers ; il y racontait un cas intéressant de prédiction de ce cataclysme. Cependant, il ne me fut pas possible de mettre la main sur le périodique qui contenait la relation originale, et je dois me résigner à en donner un résumé, tel qu'il fut publié par les autres journaux, résumé que je constatai identique par sa substance en trois publications différentes.

Le Dr Santi raconte « qu'une dame de l'aristocratie romaine, soumise à ses soins pour accès d'hystérie et de neurasthénie, l'informa à la date du 2 décembre 1909, qu'elle avait eu une vision en songe, où « elle apercevait Messine détruite par le tremblement de terre et l'invasion de la mer » ; en même temps, l'impression lui était restée que la catastrophe aurait lieu le 8, ou le 18, ou le 28 du même mois. Elle était tellement convaincue de la véridicité de sa vision, qu'elle écrivit une lettre au Roi d'Italie, le prévenant du grand cataclysme imminent ; lettre que le Dr Santi se garda bien d'envoyer à sa destination, mais qu'il conserva comme un document irréfutable à l'appui de la prémonition.

Les jours 7, 8 et 27 du mois, sa cliente souffrit de rechutes dans ses accès hystériques et neurasthéniques ; le 28, la catastrophe prédite se produisait, et les accès ne se renouvelèrent plus. (*Secolo XIX*, 15 janvier — *Daily News*, 22 janvier *Light*, 1909, p. 51).

CXXVIII^e^ Cas. — Toujours à propos du tremblement de terre de Messine, le publiciste Enrico Scalea raconte à la date du 4 janvier 1909, dans l'*Ora* de Palerme :

J'ai parlé, à un moment de trêve à Milazzo, outre au marquis Del Carretto, maire de Naples, à la comtesse Cumbo, qui, aidée de ses filles, assiste les blessés appartenant pour la plupart à l'aristocratie de Messine, recueillis dans sa villa de Milazzo, où la comtesse, qui est de Messine, se trouvait en villégiature.

« Mon mari et mon fils — me dit la comtesse — sont vivants, ici, auprès de moi, mais par un miracle, par un hasard prodigieux. La nuit qui précéda celle du tremblement de terre, je rêvai de mon grand' père : il me semblait le voir ; il était tout bouleversé. « Ne fais pas partir ton mari — me cria-t-il — ne fais pas partir ton fils ! Vois que de ruines, que de tombes, que de morts ! » — Et je vis en rêve ce que m'indiquait mon grand'père : tout Messine en ruines ! Le lendemain, mon mari et mon fils devaient partir : je m'y opposai absolument. Ils ne partirent pas et furent sauvés ; ils sont sauvés ainsi par mon avertissement, tandis que notre palais au bord de la mer, à ce qu'on dit, s'est entièrement écroulé ! »

CXXIX^e^ Cas. — A l'époque du tremblement de terre de San-Francisco aussi les relations de prophéties du cataclysme pullulèrent de tous côtés, mais furent presque toujours trop vagues pour pouvoir être prises en considération. J'en rapporterai une seule qui semble suffisamment documentée.

M. N. F. Stiewig communique :

Voici la prophétie faite en ma présence, à la date du 1er mars 1906 :

En compagnie du Rév. T. W. Woodrow, de Hobart (Oklahoma) je fis une visite à un ami spiritualiste, et j'eus l'occasion d'assister à une séance, où le frère de ce dernier (je tais son nom par égard pour sa famille) servait de médium. Entre autres choses, il dit ceci : « Dans un avenir très proche, San-Francisco sera éprouvé par un cataclysme. Je vois toutes les choses s'agiter. Beaucoup de personnes périront, beaucoup de propriétés seront détruites. Ils semblent que de grands incendies se déclareront. Les éléments apparaissent comme troubles et obscurs, le peuple est envahi par une folle terreur ; la confusion est partout ; il n'y a plus de distinctions de nationalités ; tous s'enfuient vers l'orient. Il s'agit d'un cataclysme physique, c'est du moins ce qu'il me semble, et il s'étendra vers l'orient jusqu'à Colorado. Là, il s'arrêtera, et la vallée du Mississipi ne sera pas dérangée... »

Ces paroles produisirent sur moi une grande impression, et lorsqu'arriva le tremblement de terre de San-Francisco, nous eûmes la preuve que ce qu'il avait prédit était la vérité ». (*Signé* : J. F. Stiewig, dans le *Light*, 1906, p. 302).

(Le Rév. T. W. Woodrow témoigne : « Je déclare que le récit ci-dessus est conforme à mes souvenirs ». — T. W. Woodrow).

CXXX[e] Cas. — En changeant de thème, je rapporterai un exemple curieux de prédiction du temps moyennant l'écriture automatique.

M. R. M. Brereton publiait dans le *Journal of the American S. P. R.* (1908, p. 675) et ensuite dans le *Light* (1908, p. 500, cette relation :

Ma femme et moi, quand nous sommes assis ensemble et nous servons de la « planchette », obtenons généralement des communications de toutes sortes, parmi lesquelles des prédictions météorologiques sur le temps qu'il fera : ce qui, si je ne me trompe, est un thème absolument nouveau dans le champ des recherches psychiques et scientifiques. Dans ces huit dernières années, j'ai recueilli de nombreuses prédictions de ce genre, toujours beaucoup plus correctes que celles publiées journellement par l'observatoire météorologique. Je dirai même que je les constatai si correctes, que je réglai mes voyages en me basant sur elles ; et souvent, les endroits où je devais me rendre étaient à des centaines de milles de distance.

J'obtins la dernière preuve de la correction de ces prédictions le 12 du mois d'août courant. Le 24 juillet dernier, je demandai : « Quand aurons-nous la pluie ? » — La réponse fut : « Vous l'aurez le jour du mariage de Claudie ». C'est mon fils, et son mariage était fixé au 12 août. Du 24 juillet au 12 août, dix-neuf jours étaient intercalés, représentant un intervalle considérable pour une prédiction de cette nature. Le temps continua d'être beau et chaud durant cette période entière, jusqu'à minuit du 11 août, et le baromètre anéroïde se maintint constamment entre un minimum de 29.70 et un maximum de 29.80.

Vers 7 heures du matin, le 12, il commença à pleuvoir, et il plut à verse toute la journée, avec un vent du sud-est.

Le bulletin du Bureau Météorologique pour les prévisions du temps à Portland, annonce pour la journée du mercredi 12 août, ce qui suit : « Portland et alentours : mercredi, *beau temps*, température modérée, vent de *nord-est* ». Ce bulletin fut rédigé à 5 heures de l'après-midi, le 11 août.

Telles sont mes expériences. — Or, il doit exister une loi permettant les pénétrations psychiques sur le temps qu'il fera ; ce qui devrait former l'objet d'une intéressante étude dans le champ scientifique, bien que ces lignes doivent évoquer au contraire quelque sourire incrédule parmi les savants qui les lisent. Cependant, j'éprouve le devoir de publier les faits observés dans l'espoir d'être utile, quand ce ne serait qu'en induisant quelque chercheur à répéter mes expériences. (*Signé* : R. M. Brereton, B. Woodstock (Oregon).

CXXXI[e] Cas. — Dans l'épisode suivant, où il s'agit de la tombée de la foudre, la vision à distance de la foudre est probablement télépathique ; mais comme elle fut précédée d'un vague pressentiment de danger tout proche, et ceci impliquant chez le percipient la précognition subconsciente du fait, je me décidai à classer cet épisode dans le sous-groupe présent.

Le Dr Hodgson le recueillit et l'étudia ; Myers le publia dans son étude sur la « Conscience subliminale » (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XI, p. 507).

Le Dr T. F. Leech, vice-président de la « *Medical Society* » dans l'État d'Indiana, écrit à la date du 14 août 1893 :

Je commence par dire que je souffre de rhumatismes chroniques, et que parfois les souffrances et les nuits d'insomnie, combinées aux préoccupations d'affaires, me rendent passagèrement nerveux. C'est durant une de ces périodes que se produisit l'expérience dont je vais vous faire le récit.

Mes deux fils, Ellerslie et Charlie, furent parmi les fondateurs de la « Société pour les campements de la Virginie » (Juin 1892) et, depuis lors, avaient l'habitude de partir le soir, à des heures avancées, en voiture, pour leurs visites nocturnes aux différents villages ; chose dont je ne m'occupais et ne me préoccupais nullement. Un jour, pendant le déjeuner, Ellerslie me dit : « Papa, cette nuit je devrai me rendre à Mace ». Le village de Mace se trouve à une distance de six milles, et la route qui y conduit est excellente. Néanmoins, tandis que mon fils parlait, l'idée subite me vint qu'à son retour, il aurait couru un danger ; et alors, ma pensée s'exalta sur la possibilité d'un malheur soudain, d'une mauvaise rencontre, et ainsi de suite. Sans faire allusion à mes appréhensions, je lui demandai s'il n'avait pas songé à se procurer un compagnon de voyage. Il répondit négativement, et alors je lui proposai d'y aller avec Charlie. Il objecta que Charlie devait passer des examens le lendemain, et ne pouvait pas. Alors je proposai le voisin Griffith, membre de la Société en question, mais lui aussi devait passer les examens... Je m'efforçai de chasser mes inquiétudes et me mis en route pour le bureau. A peine sorti, je rencontrai un jeune ami, nommé Wellington, auquel je demandai s'il voulait accompagner Ellerslie, et il y consentit. Je retournai sur mes pas pour en avertir mon fils, qui se montra satisfait, et, à partir de ce moment, je fus calmé ; ou, du moins, je le crus.

Je restai au bureau jusqu'à 9 heures ; et, lorsque je rentrai chez moi, ma femme s'était déjà retirée. Je me couchai, je lus pendant quelque temps, puis j'éteignis la lumière et m'endormis, sans plus songer à mon fils absent. Vers 11 heures, je m'éveillai en

sursaut : dans mon sommeil, j'avais aperçu Ellerslie, seul dans la voiture, qui rentrait au petit trot, et se trouvait à un mille de Crawfordsville. Je reconnus si bien la localité, que je me sentirais capable de m'y rendre d'un trait. Tandis que je regardais, je vis s'abîmer la foudre au milieu de la route, à 15 mètres du cheval. Mon premier mouvement fut d'accourir sur le lieu ; puis, me rappelant qu'Ellerslie avait été à Mace, et qu'il y avait été avec l'ami Wellington, je fis un effort sur moi-même pour calmer l'injustifiable anxiété qui m'avait saisi... N'y parvenant pas, j'éveillai ma femme pour lui demander si Wellington avait accompagné Ellerslie, et j'appris qu'il y avait renoncé parce qu'il ne lui convenait pas d'assister à cette séance. Mon inquiétude augmentait, mais enfin nous entendîmes le bruit de la voiture, puis le pas d'Ellerslie qui rentrait. Mes anxiétés n'ayant plus raison d'exister, je me rendormis sans rien dire à personne.

A l'heure du déjeuner, Ellerslie nous dit : « J'ai vu la nuit dernière un spectacle terrifiant. Tandis que je rentrais à la maison, la foudre tomba au milieu de la route juste devant le cheval, faisant rejaillir autour d'elle une pluie d'étincelles aveuglantes. J'en fus terrorisé ». — On lui demanda : « Et le cheval, a-t-il pris peur ? » — « Il s'arrêta d'un trait, mais je lui donnai un coup de fouet, l'encourageant de la voix. Abstraction faite du danger couru, le spectacle fut magnifique, et dépassait en splendeur tous les feux d'artifices du monde ». — Je demandai s'il était seul, et si le cheval allait au petit trot, et il me répondit affirmativement. Je demandai à quel point l'incident s'était produit, et la localité désignée fut celle que j'avais vue en songe. — Alors, je racontai mon expérience et mes pressentiments.

Quand je repense au fait, je trouve étrange que je me soie alarmé parce que mon fils avait parlé d'un de ses trajets habituels, étrange que j'ai pressenti qu'il aurait couru un danger, et précisément au retour ; étrange que je me soie endormi sans me rappeler mon fils absent (alors que je ne m'endors généralement pas tant que mes fils ne sont pas rentrés) ; étrange que je l'aie vu seul dans la voiture, alors que je le croyais accompagné, et que j'aie vu le cheval aller au petit trot, et que j'aie remarqué l'endroit précis où ils se trouvaient, et que j'aie distingué la foudre s'effondrer devant le cheval de la manière décrite par mon fils. J'ajouterai que tandis que mon fils racontait l'incident, j'eus l'impression de m'être trouvé sur les lieux et d'avoir assisté au fait... » (*Signé* : Dr T. F. LEECH).

Sa femme, Mary E. Leech, et son fils Ellerslie, confirment le récit).

CXXXIIe CAS. — Je prends l'épisode suivant dans une relation qu'un éminent ministre anglican envoyait au Prof. Oliver Lodge, son ami. Il y expose ses propres expériences psychiques, celles de sa fille et de son père. A propos de ce dernier, il raconte :

Dans une matinée de juin, par un soleil splendide et un ciel sans nuage, il descendit demander à sa femme d'avancer de beaucoup l'heure du goûter, assurant qu'un orage formidable devait éclater, et qu'il n'aurait pas été prudent de se laisser surprendre avec tant d'objets de métal sur la table. Il raconta qu'il avait vu en songe l'orage se déchaîner, qu'à un moment donné la foudre avait pénétré dans la salle en forme de globe, et en même temps une série de tuyaux de cheminée posés sur le toit d'en face, frappés par une décharge électrique, avaient été précipités sur le sol.

Or, tout se réalisa comme il l'avait prédit, quoique l'orage survînt avec une précipitation si extraordinaire que ma mère, au commencement du goûter, indiqua en plaisantant le ciel absolument pur à mon père, en lui demandant quel compte il fallait tenir de son rêve. Vingt minutes plus tard, la foudre, sous forme de globe, nous avait tous éblouis, et les cheminées du toit d'en face étaient précipitées sur le sol, arrachées par la décharge électrique, (*Journal of the S. P. R.*, Vol. VIII, p. 265).

CXXXIIIe CAS. — La Princesse TOLA DORIAN-METZCHERSKI raconte l'étrange cas suivant dont elle-même fut l'héroïne :

Le 3 juin 1902, je rentrais chez moi à 11 h. 1/2 du soir, lorsqu'une impulsion soudaine et irrésistible me fit ordonner au cocher de se diriger vers la maison d'une de mes amies, qui m'avait invitée à une séance médiumnique organisée pour ce soir-là. C'était au temps où je doutais encore de la réalité des faits médiumniques, et ne prenais guère d'intérêt aux problèmes spiritualistes.

Je m'approchai du guéridon, et demandai si des entités connues de moi étaient présentes. La table, frappant vigoureusement, épela le nom de mon mari : Charles Dorian. J'avais vu le jour précédent mon mari, qui était en parfaite santé et se préparait à un voyage. Je dis : « Comment ! tu es donc séparé de ton corps ? » — On répondit : « Frappé par la foudre à 9 h. 30 ce matin ». — Je répliquai : « Mais tu es député, et les journaux l'auraient aussitôt annoncé ». — Il répondit : « Ils en parleront ».

Quelques jours se passèrent sans que rien survînt à mon mari, que je voyais fréquemment, quoique je ne lui parlasse pas du message obtenu, sachant à quel point il détestait les pratiques spirites. Le vendredi 13 juin — dix jours après le message — je vis la voiture de mon mari entrer au grand trot dans la cour ; aussitôt le cocher frappa et me consigna un billet de mon beau-frère, où je lus : « Notre pauvre Charles a été frappé de la foudre à 9 h. 30 ce matin ». La mort avait été instantanée.

J'eus par la suite une autre séance avec le même médium et dans la même maison. L'esprit de mon mari se présenta, et je lui demandai s'il était enfin persuadé de la survivance. Il répondit : « Maintenant, je crois parce que je connais ». — Lorsque je l'interrogeai pour savoir comment il lui avait été possible de communiquer, vivant, avec moi, le médium écrivit :

« Il était onze heures et demie, et je dormais. Mon âme, prévoyant la fin imminente de son existence terrestre, voulut te la préannoncer ».

Les personnes présentes aux séances sont prêtes à témoigner de l'exactitude scrupuleuse de ce que j'ai exposé ». (*Signée* : Tola Dorian-Metzcherski ; *Light*, 1906, p. 112).

La thèse *fataliste*, dans ce dernier cas, semblerait avoir le dessus. Reste le mystère imperscrutable d'un *Moi subconscient* qui préconnaît sa fin, même causée par un accident imprévisible, comme la chute de la foudre ! Ici ,la pensée se tourne vers les considérations de Vincenzo Cavalli (CV^e cas), que j'adapterai à la circonstance en substituant la parole *foudre* à celle de *tuile* adoptée par lui : « Si la foudre réduit un homme en cendres, cet homme *a bien pu être conduit*, soit par son propre esprit, soit par un autre esprit, à se trouver au point précis où tombait la foudre pour une raison qui s'ignore, mais qui doit cependant exister si la vie terrestre a une fonction pour des finalités ultra-terrestres... Le Hasard n'est que le gérant responsable de notre ignorance, et l'exécuteur judiciaire de la loi de causalité... »

Et l'on peut croire qu'il existe réellement « une raison qui s'ignore » de faits semblables, parce que si dans notre cas, le *Moi subconscient* du sensitif avait prévu l'accident fatal qui le menaçait en *inférant l'avenir du présent*, très libre comme il était de pourvoir à sa propre sûreté, il aurait pu télépathiser à sa femme l'événement en termes assez clairs pour atteindre son but. Au contraire, comme il arrive d'ordinaire en des contingences semblables, il le fit en termes obscurs et oraculaires ; c'est-à-dire, suffisant pour laisser entrevoir à sa femme le destin qui l'attendait, mais insuffisants pour l'empêcher ; c'est comme s'il avait eu la notion très claire de ce qui allait se produire, mais qu'il ne dût pas et ne pût pas l'empêcher parce que cela lui arrivait pour son bien, ce qui ne pourrait être compris qu'en admettant la survivance. La thèse *fataliste* aurait par conséquent l'avantage, et avec elle l'hypothèse que le dormeur, en état de lucidité, aurait appris sa destinée par un phénomène de « mise en rapport » avec un « ambiant métaéthérique » enregistreur des événements préordonnés, ou, plus simplement encore, avec des Intelligences spirituelles préposées au gouvernement des destinées humaines.

Tout ceci au sujet du dernier cas cité. Pour ce qui se rapporte à la valeur intrinsèque et à l'importance théorique des cas appartenant au groupe des *prémonitions météorologiques*, je conviens qu'ils sont peu nombreux et faibles, et que si on veut les considérer en particulier, ils ne suffiraient pas à prouver l'existence de prémonitions de cette nature, mais en les considérant, au contraire, en corps avec les autres énoncés et à énoncer, où l'on en trouve un grand nombre non moins troublants et non moins merveilleux, force nous est de convenir qu'il n'y aurait pas de raison pour ne pas leur accorder une existence probable, qui, même, devrait être admise pour ne pas donner lieu à des solutions de continuité injustifiables dans la gamme ascendante et organique des faits.

Il ne me semble donc pas oiseux de discuter sur leur importance théorique même en se basant sur des preuves de faits insuffisantes, importance qui serait très considérable, bien que non supérieure à celle de nombreux autres épisodes rapportés. En effet, s'il était possible de prévoir un mois avant le temps qu'il fera, ou un an avant un tremblement de terre, tout cela serait indubitablement merveilleux, mais comme les perturbations atmosphériques et les commotions sismiques obéissent à des lois physiques immuables, la chose semblerait moins extraordinaire que beaucoup d'autres faits prémonitoires d'ordre accidentel ou imprévoyable, auxquels il faudrait cependant comparer les cas où le percipient visualise le point précis de la chute de la foudre, ou spécifie le dommage que la foudre doit causer, ou la personne qu'elle doit frapper ! Mystères certainement imperscrutables, mais théoriquement identiques à ceux de tout autre fait imprévisible, par conséquent susceptible d'être comme les autres éclairci par celle d'entre les hypothèses énoncées, qui se conformera le mieux aux circonstances.

(*A suivre*).



PREFACE DE M. E. BOIRAC

à un nouvel ouvrage de MM. Duchâtel et Warcolier

MM. Edmond Duchatel et René Warcollier viennent d'achever un ouvrage qui est sans doute destiné à obtenir autant de succès que leurs livres précédents sur l'*Orientation* et sur la *Psychométrie.* Bien que le nouvel ouvrage ne doive paraître que dans deux ou trois mois, nous croyons utile de publier, dès maintenant, l'intéressante Préface qu'en a écrite M. Emile Boirac, Recteur de l'Académie de Dijon et premier lauréat du Prix Fanny Emden.

Tous ceux que l'étude des phénomènes psychiques attire ou préoccupe liront avec un vif intérêt et un sérieux profit le travail si plein de faits et d'idées, de MM. Duchatel et Warcollier sur *Les Miracles de la Volonté.*

Mais les savants proprement dits, en particulier les biologistes, y trouveront aussi des documents et des suggestions de nature non seulement à les intéresser, mais encore à les diriger et à les aider dans leurs propres recherches.

Il semble en effet que les auteurs de ce livre se soient proposé un double but, et hâtons-nous de dire qu'ils ont parfaitement réussi à l'atteindre.

Tout d'abord ils ont voulu montrer que les phénomènes de l'ordre psychique, même les plus extraordinaires, non seulement se relient les uns aux autres et forment en quelque sorte une série naturelle, mais qu'ils se rattachent par une graduation insensible aux phénomènes les plus certains et les plus connus de l'ordre biologique tels qu'ils sont universellement compris par les représentants les plus autorisés des sciences naturelles à notre époque.

Or la plupart des gens, on le sait, et même beaucoup de savants s'imaginent que les faits psychiques sont dans la nature des sortes des miracles incompréhensibles ou de monstrueuses exceptions quand ils ne se ramènent pas purement et simplement à de frauduleuses supercheries. Ecoutons comment s'exprime à ce sujet une des plus hautes autorités de la psychologie physiologiques, Wundt, le fondateur du premier laboratoire de psychologie expérimentale (Leipzig 1879) :

Les savants, physiciens, physiologistes, psychologues, qui ne sont pas des occultistes croyants, ont de bonnes rai-ons pour ne pas s'aventurer sur ce terrain. Ces raisons se trouvent à mon avis dans les résultats de l'investigation occulte. Pour s'en faire une idée générale, qu'on lise les travaux les plus minutieux effectués dans ce domaine, je veux parler des recherches de Richet sur la transmission mentale et la lucidité. Supposons que toutes les expériences décrites dans cet ouvrage aient réussi au point de nous obliger à admettre des actions magiques à distance dans les cas où l'auteur lui-même les tient pour probables, quelles conclusions aurions-nous à en tirer ? C'est évidemment que le monde qui nous entoure serait en réalité composé de deux mondes absolument différents. D'une part celui des Copernic, des Galilée et des Newton, des Leibnitz et des Kant, cet univers régi par des lois éternellement immuables et où les moindres choses, comme les plus vastes s'unissent en un tout harmonieux. D'autre part à côté de ce grandiose univers qui provoque toujours plus notre étonnement et notre admiration à chaque nouveau pas que nous y faisons, il y aurait encore un autre petit monde, un monde de lutins et d'esprits frappeurs, de sorcières et de médiums, qui serait le complet renversement du premier, du grandiose et sublime univers, dont toutes les lois immuables se trouveraient ici suspendues au profit de personnes tout ce qu'il y a de vulgaires et le plus souvent hystériques. La gravitation, l'action de la lumière, les lois de not e organisation psychophysique, tout cela se trouverait ébranlé, sitôt qu'il passe dans la tête de Mme Léonie au Havre de s'endormir du sommeil magnétique, non pas pour prédire quelque cataclysme universel, mais pour deviner tout bonnement s'il n'est pas arrivé un petit malheur à l'un des petits Richet à Paris ! Mais à supposer que toutes ces absurdités et beaucoup d'autres soient exactes, peut-on admettre qu'un naturaliste ou un psychologue exempt de préjugés et libre de son choix ne donnera pas sa préférence au monde grandiose et sublime dont l'ordonnance rationnelle repose sur des lois immuables, plutôt qu'à ce petit monde inepte des médiums hystériques ? Et peut-on s'étonner s'il ne voit dans les calculs de probabilités de M. Richet qu'une preuve du trouble que le fait de s'occuper de problèmes occultes peut produire dans le jugement d'un homme d'ailleurs plein de sagacité ?

Le livre que nous présentons ici au lecteur a justement pour but de démontrer que le monde des phénomènes psychiques n'est pas un petit monde à part, mais qu'il est une partie intégrante de cet univers soumis à des lois immuables que la science revendique à juste titre comme son

propre domaine. Il découvre chez les animaux les plus humbles et dans les fonctions les plus élémentaires de la vie les premières manifestations et comme les ébauches des plus surprenantes facultés en jeu dans les phénomènes psychiques de l'ordre le plus élevé.

La thèse des auteurs de ce livre, en effet, thèse qu'ils ne donnent d'ailleurs que comme une hypothèse de travail suggérée par un certain nombre de faits concordants et uniquement destinée à orienter et à éclairer la science dans ses recherches ultérieures, c'est qu'il existe dans tout être vivant une force psychique qui intervient dans tous les phénomènes de la vie où se manifeste une action plastique. Cette force, ils la nomment VOLONTÉ plutôt qu'*intelligence* ou *instinct*, sans doute parce que ce terme, plus synthétique que les deux autres, leur paraît mieux exprimer le caractère tout à la fois intelligent et actif de cette force.

Remarquons que les anciens magnétiseurs et même les modernes partisans de l'Hypnotisme avaient déjà admis, les uns explicitement, les autres implicitement, l'existence d'une force de ce genre comme seul principe possible d'explication d'un certain nombre de faits constatés par eux, mais sans voir la portée de cette hypothèse et sans chercher à la rattacher à l'ensemble des connaissances déjà acquises. Beaucoup de guérisons plus ou moins extraordinaires, rapportées par eux prouvent jusqu'à l'évidence que notre sensibilité, notre imagination, notre volonté, en un mot les facultés psychiques de notre nature exercent une action *directe* sur toutes les fonctions de notre organisme, bien qu'en temps ordinaire cette action reste latente et qu'elle échappe en règle générale à notre conscience. Mais comment une telle action serait-elle possible, même exceptionnellement, si l'élément psychique était en nous, comme on le suppose d'habitude, entièrement étranger à la vie ? Aussi avons-nous cru pouvoir affirmer, dans un passage que les auteurs de ce livre ont bien voulu rappeler, que la psychopathie suggestive — et par là nous entendons plus particulièrement la sugestion hypnotique appliquée au traitement des maladies — implique une sorte de psychodynamie interne, c'est-à-dire une action régulière et permanente de l'élément psychique sur toutes les fonctions corporelles. Mais il n'y a aucune raison de supposer que ce qui se passe chez l'être humain ne se passe aussi chez tous les animaux, peut-être même chez tous les êtres vivants, à quelque degré qu'ils se trouvent placés dans l'échelle de la création.

En jetant ainsi un pont entre les sciences psychiques et les sciences biologiques, en établissant leur union et leur compénétration réciproque, ce livre n'aura seulement contribué à rectifier la fausse idée que trop de gens se font encore des premières, dont la place et la valeur dans l'ensemble des sciences se trouvent ainsi définitivement fixées ; il aura en même temps proposé aux secondes une hypothèse féconde en conséquences lumineuses et ouvert un champ sans limites et presque entièrement inexploré de recherches nouvelles.

A l'œuvre originale et hardie de MM. Duchâtel et Warcollier nous souhaitons avec tous les amis des sciences psychiques et naturelles un grand et légitime succès.

E. BOIRAC.



Dr Gaston Durville

MES NOUVELLES EXPÉRIENCES sur l'Action stérilisante de la Force magnétique

Les lecteurs des *Annales des Sciences Psychiques* ont été mis au courant, il y a plusieurs mois déjà, des curieuses expériences réalisées par Mme X., de Bordeaux, et contrôlées de près par les Drs Clarac et Llaguet, de Bordeaux, et le Dr Gustave Geley, d'Annecy.

On se souvient que, par l'imposition de ses mains, Mme X. a empêché de se putréfier certains menus animaux : des poissons, des huîtres, un oiseau, une belette, etc. Ceux-ci, sous l'influence de la force encore mal connue émise par la « magnétisation », se sont progressivement desséchés, *momifiés*.

Bon nombre des expériences ont été faites avec des « témoins », et ceux-ci se sont décomposés ; quelques-unes ont eu lieu sous les yeux des Drs Clarac, Llaguet, Geley.

Le Dr Geley a fait de ces expériences (*Annales des Sciences Psychiques*) une bonne étude critique, signalant certaines objections, et y répondant. J'en ai moi-même indiqué d'autres (*Journal du Magnétisme*, mai 1912) sur lesquelles je ne crois pas devoir revenir ici ; mais il s'en pose d'autres encore, ce sont les suivantes :

I. — Dans les expériences de Mme X., la putréfaction *s'est toujours amorcée*, puis elle s'est arrêtée.

Pour ne parler que de ce que j'ai vu, je signale les faits suivants : parmi les animaux que Mme X. a eu l'obligeance d'envoyer à Mme la baronne de W., puis à moi-même, pour qu'ils fussent exposés au 2e Congrès international de Psychologie expérimentale, j'ai constaté, comme tous ceux qui les ont vus, que plusieurs d'entre eux sentaient affreusement mauvais ; je me souviens en particulier d'une trigle, d'une dorade, et de deux poissons assez gros du groupe des sélaciens, dont j'ignore le nom, qui choquèrent fortement mon odorat. Ils le choquèrent même si fort que j'ai dû, au lieu de les présenter au Congrès, les laisser chez moi, dans mon cabinet de travail auquel ils laissèrent d'ailleurs une odeur insupportable pendant plusieurs heures.

Ces animaux n'étaient pas « finis », dit Mme X. ; ou du moins ils n'étaient pas finis quant à la momification, mais ils avaient été, croyait-elle, suffisamment « influencés » par elle, et, selon elle, la putréfaction allait bientôt s'arrêter, pour faire place à la définitive momification. Ainsi s'étaient comportés certains animaux qu'elle nous présentait, en particulier une belette et un oiseau.

Si nous voulons comparer ces expériences, aux momifications qui se produisent dans la nature — sans magnétisme — nous voyons que le processus est le même dans les deux cas. Les cadavres de petits rongeurs, et même de gros, et d'autres bêtes, abandonnés au soleil et à l'air sec, ou même simplement à l'air sec très renouvelé peuvent se momifier, au lieu de se liquéfier. Dans ce cas la putréfaction commence, puis s'arrête.

Dans les expériences de Mme X., donc, les momifications se produisent sous sa main comme elles se produisent dans la nature sous l'action des causes physiques qui troublent le développement des germes putrides. Le fait est certes très intéressant.

J'ai cru néanmoins pouvoir faire mieux. Mme X a opéré chaque jour pendant quelques minutes seulement. C'est à son *insuffisante magnétisation* que j'attribue la putréfaction partielle qui envahit les cadavres qu'elle influence. Du moins, mes expériences personnelles m'amènent à cette conclusion, puisque, *en opérant à trois magnétiseurs*, et chacun pendant deux ou même trois quarts d'heure par jour — ce qui fait quotidiennement de 6 à 9 quarts d'heure de magnétisation quotidienne — nous avons, mes collaborateurs et moi, *empêché absolument toute putréfaction*.

Les lecteurs des *Annales* se souviennent de cette longue expérience (elle dura deux mois pleins) relatée dans tous les grands quotidiens et dans tous les journaux psychiques, à laquelle j'ai donné mes efforts : il s'agissait de tenter la momification d'une main de cadavre humain en magnétisant celle-ci.

La « main » qu'un de mes confrères m'avait apportée de la Morgue est celle d'un chauffeur d'automobile jeune, empoisonné par le gaz. Elle pesait 410 gr. 5 et avait séjourné pendant trois semaines dans l'appareil frigorifique (condition très favorable à l'apparition de la putréfaction). Soumise à une quotidienne magnétisation de M. Picot, de Mme Raynaud, directrice de ma Maison de Santé, et de moi-même, elle se dessécha progressivement. Et, ayant perdu en deux mois, presque la moitié de son poids, elle devint une belle momie à peau parcheminée, sans avoir jamais présenté la moindre trace de décomposition. Il y a cinq mois pleins que l'expérience a été faite, et la main est toujours sèche et propre : elle sert de presse-papier sur mon bureau de travail ; c'est-à-dire qu'elle est en parfait état.

***

II. — Aux expériences de Mme X., on peut apporter une seconde objection. Cette objection a été signalée par un lecteur anonyme dans le « Journal du magnétisme » (avril 1913 p. 334), à propos des expériences de Emile Magnin. M. de Vesme me rappelle cette objection dans une lettre récente.

Dans les expériences de momification tentées jusqu'à ce jour, on a pris des cadavres « témoins », c'est-à-dire non soumis à la magnétisation, mais on n'a pas assez donné de détails sur les *manipulations* auxquelles ce témoin a été soumis. Le témoin a-t-il été retourné autant que le « magnétisé » ? Telle est la question qui se pose. Le simple fait de *retourner* un objet putrescible en retarde la décomposition : « ... Les cuisinières, m'écrit très judicieusement de Vesme, retournent fréquemment dans l'assiette les côtelettes, etc., qu'elles veulent conserver... »

Or, aucun des expérimentateurs qui ont contrôlé Mme X. n'a eu son attention attirée sur ce petit fait qui peut avoir son importance.

J'ai cherché à combler cette petite lacune : c'est la minutie de détails qui donne de la valeur à des expériences, et ne devons-nous pas être particulièrement prudents et méticuleux quand nous explorons un domaine aussi inconnu que celui des forces mal définies qui émanent de l'homme, force qui se révèle à nous comme ayant des propriétés si étranges ?

Mes récentes expériences ont intéressé un grand quotidien, le *Petit Parisien* ; son savant reporter M. Paul Lagardère voulut bien les suivre et les relater ensuite dans un long article (16 mai 1913). Elles sont encore inédites dans les journaux spéciaux.

Etude comparée de la putréfaction de deux foies, l'un magnétisé, l'autre non magnétisé

J'ai fait ces expériences sur deux foies de cobaye.

J'ai choisi le cobaye parce que j'ai cet animal dans mon laboratoire, *me réservant de faire le prochain essai sur une foie humain* ; j'ai choisi le foie parce que cet organe est volumineux et parce que c'est un des organes *les plus putrescibles*. J'ai pensé que si j'obtenais sur un foie un résultat net, positif, mon expérience aurait une grande valeur.

J'aurais pu choisir l'intestin, qui est même plus facilement putrescible que le foie. J'ai pourtant renoncé à expérimenter sur l'intestin, dans l'impossibilité où j'étais de trouver deux morceaux rigoureusement semblables quant au contenu, dont l'un servirait de témoin, et dont l'autre serait magnétisé. L'intestin est, en effet, gorgé de microbes inégalement répartis : les médecins légistes savent que ceux-ci sont plus abondants dans le colon que dans le grêle, plus nombreux aussi dans le cœcum que dans le transverse, plus nombreux enfin dans l'iléon que dans le duodénum. C'est même pour cette raison que, chez le cadavre humain, la putréfaction apparaît à la région sous-ombilicale droite sous la forme d'une thaec verte (cette région correspond au cœcum et à l'iléon).

L'impossibilité où je me trouvais de prendre comme champ d'expériences deux anses intestinales bien comparables à tous égards m'a donc décidé à fixer mon choix sur le foie.

J'ai sacrifié deux cobayes aussi semblables que possible : même poids, même âge, même espèce, nourris de la même façon dans une même cage de mon laboratoire.

J'ai extrait les deux foies, et ai placé ces organes à sec, chacun dans une petite cuve de porcelaine. Les deux cuves étaient semblables ; elles furent chacune recouverte par une plaque de verre.

Les deux appareils à expérience ainsi constitués ont été posés en même temps dans le laboratoire, aux deux extrémités d'une même table, à une même température, même lumière, même état hygrométrique. Chaque cuve avait été soigneusement munie d'une étiquette indiquant le jour du début de l'expérience et ces mentions « magnétisé » sur l'un, et « non magnétisé » sur l'autre.

Les deux foies ont été aérés exactement de la même façon : chaque fois en effet que le « magnétisé » était découvert pour être influencé, on décou-

vrait le « non magnétisé » pendant un temps égal.

Les deux foies *n'ont jamais été retournés.*

L'imposition des mains se faisait à une dizaine de centimètres de distance, les doigts immobiles pour ne pas déterminer de courants d'air.

Les opérateurs ont été Mme Raynaud, et moi-même. Alternativement nous avons consacré une vingtaine de minutes chacun par jour à l'expérience, par séances de 5 minutes environ.

Le foie « magnétisé » *ne s'est pas momifié : il a fini par se décomposer, mais il l'a fait avec une extrême lenteur.* L'absence de momification est due, non pas au fait que le foie contient trop d'eau, mais à ce que cette eau n'a pas pu s'évaporer, par suite de la présence de la plaque de verre. (Dans d'autres expériences « mes » foies magnétisés se sont momifiés, parce que l'évaporation était possible).

Le fait à retenir est que : *le foie magnétisé ne s'est décomposé que très lentement et ne s'est pas recouvert de moisissures, tandis que le témoin, dès le quatrième jour exhalait déjà une odeur de putréfaction, et disparut sous les moisissures dès le* 9e *jour.*

Malgré l'odeur atroce émise par le témoin, j'ai conservé celui-ci jusqu'à la fin de l'expérience pour avoir toujours le terme de comparaison.

Voici les résultats recueillis au jour le jour :

1er, 2e et 3e jour. — Les 2 foies sont absolument semblables. Belle couleur normale, odeurs de « frais ».

4e jour. — Il me « semble » que le lot non magnétisé a une très légère odeur de putréfaction. Le foie magnétisé est absolument normal.

Le soir le « non magnétisé » *répand nettement une odeur de putréfaction.* Le « magnétisé » *continue d'être normal.*

5e jour. — L'odeur de putréfaction du « non magnétisé » s'accentue. Le foie pâlit. Le magnétisé n'a *aucune odeur de putréfaction. Sa couleur reste normale.*

6e jour. — Le « non magnétisé » exhale une odeur encore plus désagréable ; il pâlit davantage. Le « magnétisé » reste toujours avec toutes apparences de fraîcheur.

7e jour. — Le « non magnétisé » émet une odeur plus forte que la veille. *Il est devenu gris.* Le « magnétisé » *sent la fraîcheur. Sa teinte est toujours normale.*

8e jour. — Le « non magnétisé » dégage *une odeur atroce, des moisissures apparaissent* sur un lobe.

Je constate l'apparition sur le « magnétisé » d'une *très légère odeur « surette ». Aucune moisissure. Couleur normale.*

Notons cependant que les 2 foies ont les mêmes raisons de moisir, puisqu'ils se trouvent sur la même table, que les deux récipients qui les contiennent sont débouchés pendant le même temps, et qu'auprès de l'un comme de l'autre, sur la table il y a des moisissures (sur des viandes en putréfaction dont j'étudie la décomposition).

9e jour. — Le « non magnétisé » dégage la même *atroce odeur.* Il est *blanc de moisissures.* On n'en voit pas la surface.

Le « magnétisé » a sa *très légère odeur. Aucune moisissure. Toujours couleur normale.*

10e jour. — Le « non magnétisé », même odeur épouvantable. *Des moisissures de 1 cm. de long le tapissent entièrement.*

Le « magnétisé » a toujours sa *très légère odeur.* Il *n'a aucune moisissure.* Il conserve sa *coloration normale.*

11e jour. — Le « non magnétisé » sent toujours atrocement. Les moisissures ont encore augmenté en quantité et en longueur. Elles commencent *à fructifier.* Elles gagnent les parois du vase.

Le « magnétisé » au contraire est toujours beau. Aucune moisissure. La différence est choquante. Le Dr R., non prévenu, dit : « ce foie a environ 3 jours, tandis que l'autre doit en avoir une douzaine (!) ». Toujours très légère odeur.

12e, 13e, 14e et 15e jour. — L'état reste sensiblement le même.

Le « non magnétisé » ne peut pas sentir davantage, Il est enseveli sous les moisissures qui sont en pleine fructification.

Le « magnétisé » a toujours sa légère odeur (elle n'augmente pas). *Aucune moissure. La teinte de l'organe pâlit.*

16e jour. — Nous en sommes au 3 mai. Le foie « non magnétisé » arrive au dernier stade de la décomposition : *il commence à se liquéfier.* Sous les moisissures, en penchant le récipient, on aperçoit une *sanie brunâtre d'odeur repoussante.* Le foie « magnétisé », au contraire est absolument intact ; il a toujours *sa légère odeur, aucune moisissure. Il pâlit* seulement davantage.

17e à 24e jour. — La putréfaction du « non magnétisé » progresse : la sanie augmente.

Le « magnétisé » est toujours sans la moindre moisissure ; l'organe est toujours bien intact dans sa forme, la couleur seule a changé ; il émet une « odeur aigrelette ».

25e et 26e jour. — Nous sommes aux fêtes de la Pentecôte. Je pars à la campagne, après avoir recommandé d'emballer en une valise tous mes appareils en expérience pour pouvoir les emporter. Mais ma bonne trouva qu'« un des pots à viande sentait vraiment trop mauvais pour être emballé en une valise » et elle le laissa, lui et son pareil. Les 2 foies furent donc *abandonnés pendant 48 heures.* Quand je rentrai à Paris, *le foie magnétisé était blanc de moisissures.*

27e jour. — *La magnétisation est reprise : le développement des moisissures sur le lot magnétisé s'arrête.*

28 et 29e jour. — M. Paul Lagardère, du *Petit Parisien*, constate la différence énorme qui existe entre les deux pots en expérience.

Au bout d'un mois le foie non magnétisé est absolument liquéfié, putréfié. Sur la vase sanieuse, infecte qui représente ses restes se dressent de longues et drues barbes de moisissures en pleine fructification.

Le foie magnétisé, lui, est absolument intact quant à sa forme. Il émet une odeur aigre bien nette, mais qui n'a rien de comparable à l'intolérable odeur du témoin. Sa consistance est molle. Il est recouvert d'une fine couche blanche de moisissures, dont aucune n'est en fructification.

Au 30e jour nous avons cessé d'agir, et néanmoins, quinze jours après la cessation de toute magnétisation la différence entre les 2 pots était encore extrêmement nette : les moisissures ne s'étaient pas multipliés sur ce lot magnétisé, et l'odeur qui était devenue plus forte n'avait encore rien de comparable à l'odeur horrible du témoin.

Pour l'Hypothèse télépathique dans le Probléme des Chevaux d'Elberfeld

Cher Monsieur de Vesme,

Les dernières nouvelles que vous nous communiquez sur les chevaux d'Elberfeld m'ont d'autant plus intéressé qu'elles paraissent bien confirmer ce que j'avais proposé comme explication : c'est-à-dire la télépathie, avec, il est vrai, un merveilleux dressage, mais sans faculté subconsciente extraordinaire, le moins du monde comparable aux facultés des calculateurs prodiges. Je vois que vous ne partagez pas encore cet avis. Vous y viendrez, j'en suis certain. Ou plutôt vous y reviendrez, car votre pensée a beaucoup oscillé sur ce point. En août 1912, vous le dites vous-même page 126, vous *insistiez* sur la transmission de pensée. Ensuite vous m'avez combattu à ce sujet, surtout en vous appuyant sur ce que Zarif ne va pas jusqu'aux racines cubiques. Vous avez même trouvé insuffisante ma réponse à ce sujet, qui consistait principalement en ceci : « Dans l'espèce humaine il y a tous les degrés dans la puissance de la médiumnité depuis Mme Piper jusqu'à 0. De même dans l'espèce chevaline il peut se faire qu'un Muhamed soit très sensible aux impressions télépathiques et qu'un Zarif ne le soit pas du tout ».

Voici qu'aujourd'hui je lis avec plaisir dans votre article plusieurs passages favorables à l'hypothèse télépathique. Il est vrai qu'aussitôt après je lis aussi des restrictions et la comparaison des chevaux d'Elberfeld avec les calculateurs prodiges. Permettez-moi de maintenir que tant qu'une expérience comme celle que j'ai proposée n'aura pas été faite et répétée un certain nombre de fois, nous ne sommes pas autorisés à aller chercher nos explications du côté du mysticisme oriental, du côté d'une Intelligence mystérieuse et divine « indépendante des organes sensoriels et physiologiques ».

LA TÉLÉPATHIE, EXPLICATION MÉCANISTE

Depuis que Branly et Marconi ont fait à l'humanité cadeau de leur merveilleuse invention, nous ne trouvons plus la télépathie un mystère d'espèce unique et incomparable. Et depuis que Wallace avait en 1891 écrit son étude sur l'objectivité des apparitions (*Annales* 1re année) nous savions que certains animaux sont sensibles à la télépathie. Les cas observés sont déjà très nombreux : on en trouvera 69 des plus remarquables recueillis par M. Bozzano dans l'année 1905 des *Annales*.

Dans les mœurs des insectes supérieurs : abeilles, fourmis, on observe avec stupéfaction, une telle unité de vues, un tel concert de déterminations qu'on est forcé d'admettre quelque chose comme ce que Maeterlinck appelle si bien « l'Esprit de la ruche ». On dirait que chaque cerveau d'abeille est comme la cellule d'un seul cerveau. Eh bien, souvent en lisant le beau livre du poète l'idée m'est venue que la transmission de pensée doit s'exercer bien souvent dans la république « des chastes buveuses de rosée » (1).

La gloire de Van Osten et de Krall est d'avoir eu le talent et la patience d'accorder assez bien

(1) Quant au couvercle que le Mégachyle découpe si exactement pour son nid, je ne vois pas très bien ce que M. Favre y trouve de si étonnant. Puisque l'insecte entre et sort de son nid une lueur, si faible soit-elle, peut aussi y entrer et permettre à son œil de nyctalope de mesurer la grandeur de l'orifice. — Quant aux actes de prévoyance de certains insectes pour un avenir qui leur sera toujours inconnu, ils paraissaient jusqu'à présent aux philosophes, aux naturalistes, même à Darwin, d'insolubles énigmes : on sait la géniale explication que leur a trouvé M. Edmond Perrier.

le cerveau d'un cheval avec le cerveau humain pour rendre possible la transmission entre eux deux de signes abstraits comme des chiffres ou des lettres.

Mais prise à son état rudimentaire la faculté télépathique est fort peu intellectuelle, c'est une faculté *de reflet*. Nulle intelligence dans le miroir où se voit pourtant l'image d'un être vivant et agissant. Qu'étant développée dans un cerveau humain elle puisse servir de base au génie, oui sans doute. Par exemple une Jeanne d'Arc a pu connaître grâce à elle les plans des chefs ennemis et les déjouer, elle qui n'était qu'une simple bergère ne sachant ni lire, ni écrire. Un Balzac a pu peindre avec une merveilleuse exactitude tous les rangs de la société sans y avoir vécu, parce qu'il lui arrivait souvent, il l'a dit lui-même, d'avoir lorsqu'un individu passait à côté de lui dans la rue, la perception des principaux événements de sa vie ou des principaux traits de son caractère.

Nous n'en sommes pas tout à fait là avec la télépathie rudimentaire de Muhamed. Tant que l'expérience désirée n'aura pas été faite et répétée un certain nombre de fois, il nous est peut-être permis de nous demander si le nombre de coups frappés n'est pas simplement déterminé par l'inconscient de l'assistant : le cheval frappe tant que cet inconscient continue à compter et s'arrête aussitôt qu'il cesse de compter. Cela supprimerait même la nécessité de supposer chez l'animal la représentation visuelle ou auditive d'un chiffre ou d'une lettre, il ne serait plus qu'un véritable appareil mû par une force étrangère. En ce cas les citations d'Ochorowicz et de Cuvier sont fort bien à leur place. Nous ne serions pas forcés de renoncer à notre antique habitude de considérer le cheval comme un animal médiocrement intelligent, mais le premier de tous peut-être pour la docilité, la soumission à une volonté étrangère.

LES CALCULATEURS PRODIGES

Mais du même coup nous ne pourrions plus du tout, du tout rapprocher Muhamed ou Hänschen des calculateurs prodiges. La seule chose qui les rapproche c'est qu'ils se servent d'une faculté subliminale. Mais il y a une différence radicale entre la réceptivité télépathique des premiers et l'hyperactivité bien personnelle des seconds, soit qu'ils s'appellent Dase et soient capables de trouver en 42 minutes le produit d'un nombre de 100 chiffres (1), soit qu'ils s'appellent Sardou et dessinent la maison de Mozart, ou Victor Hugo et dictent à la table « ce que dit la bouche d'ombre ».

Écrire ce que l'on vous dicte, cela ne ressemble pas à exécuter tout seul et mentalement une opération dont Poincaré se serait sûrement déclaré incapable même avec un papier et un crayon, cela ne ressemble pas à imaginer sans les leçons, sans l'aide d'aucun maître et à exécuter sans une seconde d'hésitation un dessin d'une complication énorme.

Je suis heureux de retrouver sous la plume de M. Bruce comme conclusion de son étude sur les calculateurs prodiges le mot d'hypertrophie dont je m'étais servi. Pour le moniste qui considère le physique et le mental comme deux aspects différents d'une seule et même chose, pour qui il n'y a pas d'esprit sans matière, ni de matière sans esprit, il n'est pas étonnant de rencontrer des hypertrophies de facultés comme il y a des hypertrophies d'organes, ou de tissus, des suractivités de fonctions invisibles comme il y a des proliférations ou des prolifications visibles. Rappelons-nous aussi qu'un muscle se développe par cela même qu'on l'exerce davantage. Il doit y avoir pour développer la mémoire des méthodes que les savants feraient bien de rechercher et qui décupleraient notre puissance intellectuelle.

Mais je ne dois pas m'étendre aujourd'hui sur ce sujet puisque je prétends qu'il n'y a rien de pareil dans les phénomènes d'Elberfeld. On pourrait faire voyager Inaudi de Paris en Chine qu'il conserverait sa faculté. M. Krall oserait-il transporter Muhamed ? Les enfants « maîtres du calendrier », même serait-il bien démontré qu'ils n'ont pas d'ancêtre direct mathématicien, n'en ont pas moins des siècles d'humanité civilisée derrière eux, *Spiritus flat ubi vult*. Combien de grands génies pourrait-on citer qui n'ont pas eu d'ancêtre remarquable. Et pourtant leur apparition obéit à quelque déterminisme : un Beethoven ne naîtra jamais en Papouasie. Il y a beaucoup de rapports entre le véritable génie et cette espèce de caricature du génie qu'est la faculté des enfants prodiges.

Mais nous pouvons être sûrs que Muhamed n'a pas trouvé une méthode Quinton.

LE CAS DE « TRIPOLI »

Le cas de « Tripoli » nous confirme tout à fait dans cette idée. Tout dans cette expérience concourt à montrer la transmission de pensée. Et

(1) Pour ne pas douter de la réalité d'une expérience aussi fabuleuse, il nous faudrait connaître la valeur des témoins, être sûrs qu'ils n'ont pu être dupes, le tour ayant été préparé à l'avance.

cela est d'autant plus frappant que l'auteur de cette précieuse expérience, le Dr Ferrari, n'était pas partisan de l'hypothèse télépathique. Et c'est précisément pour cela qu'il l'a si bien réussie. Ne croyant pas à la télépathie, ne mettant pas en action sa volonté, il a été un excellent agent, son inconscient seul a agi et dicté au cheval le nombre de coups qu'il devait frapper. La netteté avec laquelle l'automatisme se manifeste d'autant mieux que le cheval peut moins facilement *lire* est tout à fait significative, tout à fait indicatrice d'une transmission mentale. « *Il frappe très souvent le nombre exact avant d'avoir vu les boules, pendant qu'on les dispose.* » Voilà qui est suffisamment clair.

L'EXPÉRIENCE DU Dr GRABOW

Elle n'est pas décisive. Il aurait fallu supprimer l'intermédiaire de Van Osten : 1° Parce qu'on n'a pas la certitude absolue — le récit de M. Grabow n'est pas assez détaillé pour cela — que Van Osten n'a pas pu percevoir ce qui était écrit sur la carte. — 2° Parce que, même aurait-on cette certitude, on peut reprendre la comparaison que je faisais tout à l'heure du phénomène télépathique avec celui de la réflexion d'une image dans un miroir. Ici, l'image, c'est l'énoncé du problème. Elle existe dans le cerveau du cheval d'où elle peut se réfléchir dans celui de Van Osten qui ensuite, tout à fait inconsciemment, dicte les coups à frapper. Cela n'est pas très invraisemblable à cause de l'intimité qui existait entre Van Osten et son élève. Il devait y avoir là quelque chose de très analogue avec l'*Etat de rapport* du magnétiseur avec son sujet.

Il n'en sera plus de même lorsque le texte du problème aura été posé par le hasard et que nul être humain n'interviendra avant que les coups aient été frappés par l'animal.

Sans doute, comme je l'avais dit page 13 (*Annales* de Janvier) si l'on veut pousser les choses à l'extrême, on pourrait soutenir que de n'importe quelle manière on s'y prendra, il faudra bien que le cheval voie le problème, que cette image, l'animal devenant l'agent pourra arriver jusqu'au cerveau d'une personne capable de résoudre le problème, que c'est là que l'opération s'effectuera et sera ensuite renvoyée par la même voie jusqu'au cerveau du cheval. Alors il faut y renoncer ! Il n'y a pas de solution possible ? Non, il n'y en aura pas permettant de prouver mathématiquement que le cheval calcule lui-même. Mais nous pouvons trouver une solution négative. Si, à partir du jour où les conditions pour la télépathie sont rendues extrêmement difficiles (on peut dire très invraisemblables) le cheval ne résout plus aucun problème, ce sera bien une solution : on aura prouvé que jusque là la télépathie intervenait.

CONCLUSION

Si l'on se sert de cartes recouvertes d'une couche épaisse de vernis comme je l'ai proposé (p. 12) on a le léger avantage de ne pas déranger le médium dans ses habitudes : les chiffres, les lettres peuvent avoir toujours le même aspect qu'à l'ordinaire, ce qui n'aurait pas lieu avec l'appareil à tourniquets de M. Delage. L'obscurité complète empêcherait toute lecture même inconsciente pendant les préparatifs.

Du reste l'obscurité serait nécessaire avec l'appareil Delage également puisqu'il faut quelqu'un pour arranger les tourniquets de manière à ce que leurs faces et non pas leurs angles se présentent bien devant chaque petite fenêtre.

Enfin, dernière précaution, un rideau glissant sur une tringle séparera le cheval de l'appareil et ne sera tiré que quand l'aide sera sorti de la pièce. Autrement les inventeurs d'objections seraient encore capables de dire que les chiffres se sont réflétés dans les yeux du cheval et y ont été vus par l'aide !

Marcel Mangin.

Mon intention n'est point de répliquer à cet article de M. M. Mangin, pas plus que je n'ai répliqué au précédent. Je ne pourrais que me répéter encore, à mon tour ; et ce qui a été dit déjà, de part et autre, suffit amplement pour permettre aux lecteurs de juger de la valeur des arguments porté à l'appui des deux hypothèses, et juger s'il est vrai que l'un ou l'autre des contendants, disposé, en certains cas, à proposer des théories subtiles, ne se contente pas, en d'autres cas, des preuves les plus nettes.

Mais je ne puis admettre qu'on me fasse dire ce que je n'ai pas dit. Or voici les arguments que M. Mangin m'attribue :

« ...Vous m'avez combattu à ce sujet (au sujet de l'hypothèse télépathique), surtout en vous « appuyant sur ce que Zarif ne va pas jusqu'aux racines cubiques. Vous avez même trouvé insuffisante ma réponse à ce sujet, qui consistait principalement en ceci : Dans l'espèce humaine il y a tous les degrés dans la puissance de la médiumnité depuis Mme Piper jusqu'à 0. De même dans l'espèce chevaline il peut se faire qu'un Muhamed soit très sensible aux impressions télépathiques, et qu'un Zarif ne le soit pas du tout ».

Or jamais je n'ai songé à nier qu'il y a dans l'humanité ou dans la race chevaline différents degrés de facultés télépathiques. J'ai dit, et je répète pour la troisième fois, que, si les réponses justes faites par les chevaux aux problèmes arithmétiques n'avaient



été que la conséquence d'une transmission de pensée, *Zarif aurait dû recevoir un nombre d'un ou plusieurs chiffres, qu'il fût le résultat d'une racine cubique, ou celui d'une racine carrée.* Il n'est pas plus difficile en effet, de transmettre, par exemple, le nombre 47 quand il est le produit d'une opération que quand il est le produit de l'autre. C'est à cet argument que M. Mangin devait répondre. Il y a même répondu en disant (numéro de février, page 44) : « Nous ignorons comment les expériences ont été conduites et s'il n'y a pas une circonstance intervenue qui paralyse le pauvre Zarif quand il voit le signe $\sqrt{\ }$, une cause morale sentimentale, si vous voulez, comme celle que j'imagine. Un rien effarouche les esprits. Ce qui veut dire qu'un rien annihile les facultés médiumniques, une contrariété, une crainte. Il n'est nullement absurde de supposer que le souvenir de coups de cravache associé au signe $\sqrt[3]{\ }$ produit chez Zarif une inhibition invincible ».

Inutile de dire que la même inhibition se produit pour tous les autres signes et problèmes supérieurs à un certain point de l'arithmétique que Muhamed, par contre, a pu dépasser, inexplicablement, sans recevoir des coups de cravache, accompagnés de la relative inhibition. Car on peut, tour à tour, se contenter d'arguments de cette force et ne pas se contenter des expériences telles que celle du Dr Grabow.

C. de Vesme.

CORRESPONDANCE

A Monsieur le Rédacteur en chef des
Annales des Sciences Psychiques.

Cher Monsieur,

Voulez-vous permettre à un humble lecteur de revenir sur un passage de votre si intésessant article du numéro d'avril (P. 124) : *Toujours les chevaux d'Elberfeld*; et, à propos du jugement quelque peu sommaire que vous portez sur la mentalité du clergé catholique, de vous envoyer quelques courtoises réflexions.

A la vérité, je ne me rends pas bien compte de ce que vous entendez par « un prêtre libéral », — cette épithète a des sens si divers ! — et je ne connais, pour ma part, aucun « prêtre moderniste »; mais sans discuter sur ces expressions, ce qui me paraît fort inutile, et en me plaçant uniquement au point de vue général, je vous avoue que je n'arrive pas à comprendre sur quels principes vous vous appuyez, pour généraliser ainsi votre jugement. Refuser à un homme intelligent, qui, à la suite d'études sérieuses, est arrivé, sur un sujet quelconque, à de solides conclusions, le droit ou la possibilité d'apprécier, « avec la bonne foi nécessaire », un phénomène qui intéresse la science dans laquelle il est compétent, me paraît illogique ; et l'écarter avec cette désinvolture, sans autre raison que le prétexte si banal que vous alléguez, me paraît aussi dangereux qu'injustifié. Il importe, d'ailleurs, très peu qu'il s'agisse de science religieuse ou de science profane, qu'il s'agisse d'un prêtre, d'un chimiste, d'un physicien ou de tout autre savant. Je vais même plus loin, et j'affirme que cet homme, loin d'être en moins bonne posture, est, au contraire, mieux qualifié que beaucoup d'autres pour donner une appréciation. Ses études l'ayant mis en présence des multiples faces du problème, il en connaît plus à fond la nature et les exigences, et possède, à cet égard, une compétence qui le met à l'abri de certaines surprises, et diminue pour lui le danger de se payer de mots et de prendre des sophismes pour des raisonnements. Sans doute, s'il se trouve en présence de conclusions inattendues, il ne se croira pas obligé, pour cela, d'abandonner immédiatement ses idées ; une thèse solidement établie par le genre de preuves qui lui appartient, n'est pas nécessairement détruite par l'objection contraire même insoluble, l'impossibilité de répondre prouvant surtout l'infirmité de l'esprit humain, et c'est là un principe élémentaire de philosophie ; mais cela ne l'empêche pas de réviser ses conclusions et de les modifier si ce travail l'amène à reconnaître, soit qu'il avait mal compris la formule qui résume sa croyance scientifique ou religieuse, soit qu'il avait pris pour une conclusion définitive, c'est-à-dire pour un *dogme* — il y a des dogmes partout — ce qui n'était qu'une opinion. C'est ainsi que les savants modifient aujourd'hui la thèse de la conservation de l'énergie, thèse jadis considérée comme intangible et dont on avait fait une sorte de dogme scientifique ; c'est ainsi que les théologiens ont renoncé depuis longtemps à affirmer l'immobilité de la Terre dont les juges de Galilée avaient fait une sorte de dogme religieux. Ni

la Science, ni l'Église, en général, ni tous les savants ni tous les prêtres en particulier, ne doivent être rendus responsables de ces erreurs qui appartiennent uniquement à ceux qui les ont professées. Que si certains, en présence d'une vérité reconnue, s'obstinent dans leur erreur, on peut dire que ces obstinés ont tort, on peut les blâmer et les considérer comme des ignorants, voire comme des coupables, mais il n'est pas permis d'aller plus loin, de généraliser ce blâme et de porter sur toute une catégorie de gens honnêtes et respectables, la même condamnation.

Quant aux supérieurs dont vous parlez, ils sont, à cet égard, dans la même situation que les autres ; et si la sagesse leur impose parfois le devoir de résister à certains emballements, et d'attendre que le temps et de nouvelles études aient confirmé des affirmations qui risquent d'être prématuérées, ils ne peuvent cependant obliger personne à dire qu'il fait nuit à midi ou que ce qui existe n'existe pas.

Telle est la question de principe.

Quant à la question du fait spécial qui nous occupe, permettez-moi de vous dire que l'intelligence ou la non-intelligence des animaux mise en cause par les expériences d'Elberfeld n'a rien à voir avec le dogme catholique qui pose le problème sur un tout autre terrain. Il n'y a pas lieu, d'ailleurs, d'insister sur cette question, nous ne sommes point ici dans une revue théologique, et on me dirait, avec raison, que la théologie ne doit point avoir une si large place céans.

J'ose croire, cher Monsieur, que ces réflexions ne vous paraîtront ni déplacées ni inutiles, et que vous voudrez bien leur donner une petite place dans votre prochain numéro. Vous nous fournirez ainsi l'occasion de constater, une fois de plus, dans quel esprit de large et courtoise discussion vous dirigez cette revue qui, par sa haute tenue littéraire et scientifique, s'est placée, grâce à vous, au premier rang.

Et je vous prie d'agréer, à l'avance, tous mes remerciements avec l'expression de ma considération distinguée et de mes tout dévoués sentiments.

Abbé P. NAUDET.

Les lecteurs des *Annales des Sciences Psychiques* savent que cette Revue est toujours très respectueuse pour le Catholicisme, ainsi que d'ailleurs pour les autres croyances.

Par les quelques phrases qui ont déplu à M. l'abbé Naudet j'ai voulu tout simplement indiquer un état d'esprit qui se rencontre souvent aussi dans les adversaires du Catholicisme, ainsi que chez tous les hommes attachés à une opinion. Or presque tous les écrivains qui se sont occupés des chevaux d'Elberfeld ont observé que les Catholiques avaient pris position contre l'hypothèse de l'intelligence équine, alors que des savants matérialistes, tels que Haeckel, avaient fait le contraire. Voici, par exemple, les paroles du prof. CLAPARÈDE :

« Il serait bien intéressant de sonder les raisons » psychologiques de ces croyances qui se constituent » d'emblée, dans un sens ou dans l'autre, sur le vu » de mêmes documents. La publication d'ouvrages » dans le genre de *Denkende Tiere* constitue en » somme une belle expérience psychologique sur les » causes de la croyance. Il est amusant de constater que, tandis que ceux qui ont un intérêt à voir » se combler de plus en plus le fossé séparant les » animaux de l'homme, ont été tout de suite de bons » croyants; ceux au contraire pour lesquels l'existence de ce fossé est un dogme, manifestent à » l'égard des affirmations de M. Krall la plus ténace » incrédulité... Les auteurs catholiques, comme M. » Esslinger, attaquent violemment les expériences » de M. Krall. »

Le Dr MACKENZIE vient d'écrire toute une brochure sous le même sens, au sujet de l'article du Dr A. Gemelli, franciscain, dont nous avons parlé.

Dans cette démonstration, me suis-je laissé entraîner un peu trop loin ? C'est possible. En tout cas, j'ai peut-être dit des choses inutiles et inopportunes.

C. DE VESME.

ECHOS ET NOUVELLES

Le défi du Prestidigitateur et le défi du Dermologiste

Le *Matin* du 14 juin revient sur les expériences de déplacement d'un guéridon, entouré d'une sorte de cage constitué par un filet tendu sur des lattes — expériences qui ont eu lieu dernièrement avec le médium Mme Demange, sous la direction de M. Fernand Girod, et rapporte les critiques de M. Caroly, prestidigitateur, qui a assisté à une séance. Nous ignorons si les phénomènes observés avec Mme Demange sont authentiques ; nous ignorons de même si les critiques de M. Caroly ont quelque valeur. Voici ce que dit, en somme le prestidigitateur :

« La vérité, à mon avis, c'est que Mme Demange parvient à lancer dans le filet un coup de pied, qui décèle chez elle une remarquable puissance musculaire et un joli développement des membres inférieurs. Elle atteint et projette la table hors du cercle, et pendant qu'elle ramène promptement sa jambe sur la ligne, la force élastique du filet ramène celui-ci à sa position normale.

« La controverse demeure, avec ceci d'acquis cependant que M. Girod reconnaît qu'il ne peut opérer en pleine lumière et qu'il est parfois des médiums qui fraudent inconsciemment.

« On peut tout expliquer, avec cet euphémisme... mais on ne démontre rien. En tout cas, j'offre toujours 2.000 francs à quiconque fera, sous mes yeux, une expérience loyale qu'il ne me sera pas possible de comprendre. »

Le défi a été relevé d'une manière indirecte, par un spirite, qui a envoyé au *Matin* la lettre suivante :

Le *Matin* est bien bon d'accueillir les vagues contestations de M. Caroly et d'appeler cela un défi.

Depuis soixante ans, les phénomènes dont il demande la preuve ont été soumis à tous les contrôles imaginables et le phénomène s'est produit quand même.

J'offre 10.000 francs (dix mille) à M. Caroly pour qu'il reproduise le phénomène si constamment fraudé selon lui. Le soulèvement de table a été obtenu à l'Institut Général Psychologique. M. Caroly n'aura qu'à le répéter sous les mêmes conditions de contrôle. Exemple :

— Extrait du rapport, page 437. — Les volets des deux fenêtres de la salle d'expériences sont ouverts (Contrôleurs : à gauche, M. Youriévitch ; à droite, M. d'Arsonval.)

Eusapia demande si M. Bergson (qui est en dehors de la chaîne) voit ses deux genoux.

M. Bergson. — Très bien.

La table est soulevée des quatre pieds bruyamment.

M. Youriévitch. — Je suis sûr de n'avoir pas lâché sa main.

M. d'Arsonval. — Moi aussi.

Je pourrais citer quarante passages plus probants. Ceci, en plein jour. — Passons aux séances obscures. J'offre encore 10.000 à M. Caroly s'il peut, par fraude, et sous les mêmes conditions de contrôle obtenir un soulèvement des quatre pieds dont on prendra la photographie au magnésium sans que la fraude y soit apparente.

L'épreuve ainsi obtenue devra être analogue à celles qu'a publiées M. le Colonel de Rochas dans son beau livre sur *l'Extériorisation de la motricité*, page 46, de l'édition de 1906, ou celles publiées à la page 342, ou encore celles du rapport de l'Institut Général, planche XIV.

Comme tous ces phénomènes, selon la croyance de M. Caroly, ont été fraudés, un refus de sa part prouverait qu'il n'est qu'un pauvre petit prestidigitateur ignorant même le mode opératoire des faux médiums.

Comment ne comprend-on pas que des contestations de ce genre sont sans issues ? Il n'y a que les résultats positifs qui comptent : si, au cours d'une séance, on obtient un phénomène *décisif*, le sceptique s'en tirera toujours en épiloguant sur d'autres incidents très douteux, car le sceptique est comme les grands criminels, il n'avoue jamais.

Veuillez agréer...

L. Chevreuil.

Il est à peine besoin de dire que le *Matin* n'a pas publié cette lettre, qui aurait détruit l'effet de celle de M. Caroly. Par le fait, les contre-défis sont encore le meilleur moyen de montrer l'inanité des défis, en pareille matière.

M. Caroly n'ignore probablement pas que des spirites ont offert de nombreux défis aux prestidigitateurs, et que ces derniers se sont bien gardés de les relever. Devons-nous exprimer pour le dixième fois l'avis, partagé par tout les expérimentateurs sérieux, que ces défis et paris ne prouvent absolument rien ?

On connaît les paris faits, *de part et autre*, au sujet des « miracles » de Lourdes, par exemple. Les sommes restent toujours déposées chez les notaires, ou elles y sont restées jusqu'à ce que la période de temps fixée se fût écoulée, mais jamais elles ne furent gagnées, ni par les croyants, ni par les négateurs.

Il nous sera plutôt permis de copier littéralement de la quatrième page des journaux l'annonce suivante :

CHAUVES ! Je donne 100.000 fr. *à qui prouvera que la célèbre* Sève Capillaire *du dermologiste X n'arrête pas la chute des cheveux en deux jours et ne les fait pas repousser à tout âge sur les têtes les plus chauves et dans leur nuance naturelle.* [Suit le nom et l'adresse de l'inventeur.]

Tout le monde sait que les chauves continuent à rester tels, après comme avant l'adoption de la célèbre Sève Capillaire de M. X — et pourtant personne n'a jamais gagné les 100.000 fr. qu'offre le... dermologiste en qustion. Nous pourrions multiplier les exemples.

Eh bien ! les paris pour et contre la réalité des phénomènes médiumniques ont exactement la même valeur.

N'empêche que ces histoires produisent la plus profonde impression sur l'esprit forcément un peu simpliste des profanes. Aussi, on ne peut pas s'imaginer le mal que font, depuis quelques années, au progrès des investigations psychiques ces articles du *Matin*, rédigés de façon à ne mettre généralement en évidence que les phénomènes les plus douteux, et parfois même les

ridicules du Métapsychisme, et à donner toujours le dernier mot aux négateurs. Les études faites d'une façon sérieuse et scientifique s'en trouvent comme paralysées.

M. Bergson et la Métapsychie

Le 28 mai dernier, M. Bergson, nouveau Président de la *Society for Psychical Research*, a prononcé le discours inaugural de sa Présidence en parlant des rapports entre les investigations psychiques et celles physiques.

Après avoir montré que la télépathie ne peut pas être expliquée par des calculs concernant les coïncidences, il continua en exposant sa théorie de l'usage du cerveau pour la pensée. Il le considère moins comme l'organe de la pensée ou de la sensation que comme celui de l'attention. Le cerveau aurait ainsi la fonction de ne laisser pénétrer dans notre conscience que ce qui nous est utile, bien que certaines connaissances y pénètrent sans qu'on le veuille. Il canalise nos perceptions, mais sur les rivages de ces canaux existe une bordure de perceptions plus vagues.

M. Bergson fit ensuite une tableau légèrement ironique de ce qui aurait pu se produire si les grands savants du passé s'étaient consacrés aux recherches psychiques de préférence qu'à celles physiques, et exprima l'avis qu'il en aurait surgi une compréhension de la structure mentale entièrement différente de celle que la civilisation occidentale a créée et connaît. Mais alors que nous avons été la Marthe affairée de la pensée, occupée des choses de ce monde, l'Orient a choisi le rôle de Marie, en se préoccupant de l'esprit et en négligeant la matière.

Les idées exprimées sur le Métapsychisme par le grand philosophe paraissent si intéressantes, par les passages qu'en rapportent les journaux de Londres, que nous nous proposons d'y revenir bientôt dans nos colonnes, pour les faire mieux connaître au public.

Quelques notes sur le récent Congrès de Psychologie

Au cours d'un article publié dans le dernier numéro des *Annales*, M. Marcel Mangin déclara ne point partager complètement « l'opinion sévère que M. de Vesme a sur l'utilité des Congrès comme celui qui vient d'avoir lieu en mars à Paris ». Il parle, à ce sujet, des bonnes choses faites, au Congrès, par les sourciers. « Et puis — ajoute-t-il — il y a aussi, avant ou après les séances, des conversations qui s'échangent entre les portes et qui sont quelquefois plus intéressantes et instructives que ce qui se lit en public ».

Comme je tiens à ne pas laisser supposer que je suis contraire, en principe, aux Congrès de Psychisme, je ferai remarquer à M. Mangin que je me suis borné à manifester l'espoir que les Congrès deviennent des réunions « de personnes compétentes et autorisées devant discuter certaines questions d'un intérêt pratique, dont la solution doit faciliter les études métapsychiques, etc. etc. » Je trouve, par contre, parfaitement inutile, qu'on arrive des quatre coins du monde pour lire ou entendre lire devant trois cent personnes des communications techniques qu'on ne peut guère comprendre en ces conditions et qui, par contre, publiées dans une Revue ou un volume, seraient comprises par des milliers de lecteurs. Le Concours des sourciers n'a rien à faire avec ces communications ; c'est pourquoi je le citai justement comme une chose utile et pratique.

Quant aux « conversations entre les portes », je ne vois point pourquoi elles ne pourraient pas avoir lieu dans un Congrès où on discuterait des choses d'un intérêt pratique (organisation, propagande, constitution de groupements et laboratoires, échange de sujets, etc.), au lieu d'entendre lire des communications sur la chiromancie, le corps astral, etc.

La critique de M. Marcel Mangin n'est donc fondée que sur une attention insuffisante portée au texte critiqué.

***

Dans le numéro d'Avril du *Journal du Magnétisme*, M. Henri Durville annonçait son intention de répondre à quelques inexactitudes qui se seraient glissées dans le compte rendu que nous avons publié du Congrès de Psychologie. Nous sommes convaincus que, malgré tous les soins qu'on peut employer pour être exact, nous ne pouvons qu'être tombés en quelques erreurs de détail. Seulement, comme les derniers numéros du *Journal du Magnétisme* ne contiennent point les rectifications promises, il faut croire qu'elles ne devaient pas être très graves.

A propos de la difficulté qu'il y a à être entièrement exact dans ces sortes de comptes rendus, il nous sera permis de faire nous-même à notre aimable confrère deux petites rectifications.

D'abord, on a dit au Congrès et répété dans le *Journal du Magnétisme* que la Société Universelle d'Études Psychiques était représentée au Congrès par MM. G. de Fontenay et C. de Vesme. Ceci est inexact, au point de vue *officiel*, puisque la S. U. E. P., n'ayant pas été sollicitée pour

qu'elle se fasse représenter au Congrès, n'avait eu à prendre aucune décision à ce sujet.

M. H. Durville écrit enfin que j'ai manifesté dans un journal quotidien « le regret de ne pas voir dans le Comité du Congrès les noms de MM. Camille Flammarion, Charles Richet, Dr Maxwell et quelques autres ». Notre confrère a été mal renseigné. Jamais je n'ai rien écrit de semblable.

C. V.

Le fantôme du Théâtre de la Gaîté Lyrique

En reproduisant des journaux américains l'extraordinaire histoire du fantôme de Massenet, qui aurait été vu, à plusieurs reprises, au théâtre de la Gaîté Lyrique, nous disions que nous la publiions « à titre de curiosité », en attendant de connaître le résultat des informations que nous nous avions demandées à ce sujet — sans nous borner, bien entendu, aux affirmations de personnes qui pouvaient avoir un intérêt quelconque à cacher la vérité. Nos renseignements nous montrent qu'il n'y a absolument rien de vrai dans cette histoire, inventée par le correspondant parisien du *New-York Times*, qui comprend ainsi sa mission de journaliste

Balzac et le Magnétiseur

Balzac croyait au magnétisme. Il avait commencé par ne pas y croire. Une expérience, un soir, le convertit. Sous l'empire d'un magnétiseur, une femme endormie lui avait décrit tout ce qui se passait, au moment même où elle parlait, chez un ami de Balzac. Depuis ce jour Balzac était devenu magnétiseur lui-même et il se livrait souvent à l'expérience suivante. Il désirait fortement qu'une personne qui était absente, pensât à lui au moment même et le lui prouvât en lui écrivant. Il inscrivait la date sur ses tablettes et ne manquait jamais de recevoir la lettre voulue. C'est le comte Rodolphe Apponyi qui rapporte cette anecdocte dans son journal — la *Ville et la Cour sous Louis-Philippe* — qui vient de paraître dans la *Revue des Deux Mondes*.

Académie d'Études Psychiques du Portugal

On vient de fonder à Lisbonne, sous ce titre, une Société consacrée à l'étude des phénomènes magnétiques, télépathiques et spirites. C'est une sorte de fédération de groupes, dont la direction scientifique appartient à un Comité permanent, présidé provisoirement par M. le Dr A.-A. Martins Velho, avocat et professeur. Sont membres du Comité : Mme le Dr Anaclet, MM. R. d'Oliveira, médecin; Dr Raul Leal, avocat; Oscar Cybrao et Garcao, capitaine d'artillerie; Dr Beutes Castel'o Branco, médecin, Horace Inglez Favares, fonctionnaire public, Dr Juao Autunes, professeur, Dr Accurse de Campos, chirurgien, et Victor Cal, littérateur et poète.

Le président de l'Assemblée générale est le Dr Rodrigues de Oliveira. Est chargé de la direction administrative, le Dr Joao Autunes; le professeur A.-A. Martins Velho de l'Académie est l'« orateur ».

LES NOUVEAUX LIVRES

P. Saintyves : **La Simulation du Merveilleux.** Préface par le Dr Pierre Janet. — (Paris, Ernest Flammarion, éd., 26, rue Racine. — 3 fr. 50).

M. P. Saintyves s'est fait, depuis quelques années, spécialiste de la question du « miracle ». C'est en 1907 qu'il publia d'abord sa petite étude sur *Le Miracle et la Critique scientifique*, qu'il inséra, deux ans après, dans son gros volume : *Le Discernement du Miracle* (1), où le miracle est envisagé aussi au point de vue de la critique historique, philosophique et théologique. Cet ouvrage est très utile pour la compréhension de celui que nous analysons aujourd'hui.

La manière d'écrire de M. P. Saintyves est claire, bien que ses idées ne le soient pas toujours entièrement ; son érudition antique et moderne est solide ; il est bien préparé par des études théologiques et scientifiques ; sa sincérité évidente ne peut que rendre ses ouvrages sympathiques à la plupart des lecteurs ; aussi est-il difficile de dire combien de notions utiles, d'observations

(1) Librairie Emile Nourry, 14, rue N.-D.-de-Lorette. — 6 fr.

remarquables on rencontre dans ses écrits. Une évolution se découvre assez aisément dans la pensée de l'auteur ; bien caractéristique est, à ce point de vue, la suppression, dans le gros volume sur le *Discernement du Miracle*, de la dernière période de l'opuscule sur le *Miracle et la Critique scientifique*, dans laquelle l'auteur invite l'homme à chercher Dieu plutôt dans son cœur que dans son cerveau ; mais cette évolution même apparaît raisonnée et intéressante.

M. P. Saintyves est un adversaire très ferme du miracle. Nous reproduisons ici un passage de son *Discernement du Miracle* (p. 138), qui montre assez bien ses idées à ce sujet :

M. Le Dantec raconte que M. l'abbé Naudet lui dit un jour que les miracles ne sont pas en contradiction avec le détermisme, en preuve de quoi il lui fournit cet exemple :

— Un homme dort sur le bas-port à l'ombre d'un pont ; une grosse pierre se détache à quelques mètres de hauteur, juste au-dessus de la tête du dormeur ; il est infailliblement condamné ; mais du bout de ma canne je donne une légère impulsion à la pierre, sa trajectoire dévie, et voilà mon homme sauvé ; voyez-vous là quelque chose qui soit en contradiction avec les lois naturelles ? Dieu peut donc faire des miracles sans donner le moindre accroc aux lois qu'il a imposées au monde.

— Evidemment l'effort de la canne du sauveur est *petit* par rapport à la force vive du pavé qui tombe ; mais il n'est pas nul, et il a une équivalence mécanique ; tandis que si c'est Dieu qui est intervenu par l'exercice d'une volonté qui se manifeste *sans que se modifie rien qui soit susceptible de mesure*, son intervention, si minime qu'elle soit, est en contradiction avec le déterminisme universel (1). »

Je ne sais ce que répondit M. l'abbé Naudet, mais s'il eût été de l'opinion que semblent tolérer Malebranche et Saint-Augustin et qu'avait franchement adoptée l'abbé d'Houteville, il eût pu répondre :

« — J'admets qu'aucune action de Dieu dans le monde ne se produise sans que du même coup se modifie quelque chose qui soit susceptible de mesure, Dieu n'agissant que par les lois générales, c'est-à-dire dans et par le déterminisme qu'il a institué ».

« — Mais, alors, eût pû répliquer M. Le Dantec, comment discernez-vous un miracle d'un fait ordinaire par les méthodes scientifiques ? » Et j'ignore comment on eût pu lui répondre.

On ne comprend pas bien l'argument suprême que M. Saintyves suggère à M. Le Dantec. Supposons que les Esprits existent, et que l'un d'eux transporte un journal du jour de l'Australie à Paris, en quelques secondes. Nous savons scientifiquement que ce n'est point un « fait ordinaire » ; c'est ce qu'on a appelé un *miracle*. Mais si un tel événement a lieu, rien ne prouve qu'il se soit accompli en violation des lois naturelles ; il peut avoir été effectué par l'Esprit d'après les lois naturelles que nous ignorons. Ce qu'un Esprit a pu faire, voulons-nous affirmer que Dieu seul ne puisse pas l'effectuer, si toutefois Dieu existe, ou dans la forme anthropomorphique qu'on lui a attribuée, ou dans une autre forme quelconque ? Avec cela, bien entendu, nous ne voulons aucunement affirmer l'existence des miracles...

(1) J. Le Dantec : *L'Athéisme*, Paris, 1906, p. 226.

Dans son ouvrage sur *La Simulation du Merveilleux*, M. Saintyves s'occupe aussi des médiums. Il signale leurs tromperies innombrables (cela n'est pas bien difficile !) et en tire cette conséquence : que tout est faux « dans les faits merveilleux qui supposent l'entrée en scène de personnages de l'au-delà », bien qu'il n'aille pas jusqu'à nier « que l'on doive faire la part des forces non définies ». Mais alors ? Ne sont-ce pas ces mêmes phénomènes médiumniques qui, considérés par d'aucuns comme des « forces non définies », sont attribués par d'autres à des « personnages de l'au-delà ? »

Que M. Saintyves essaie d'appliquer la même méthode à la question des « maladies simulées », dont il s'occupe dans le premier chapitre de son livre. Il en arrivera à conclure : « On peut citer des cas innombrables de maladies simulées ; donc, il n'y a pas de maladies ».

Il semble bien que M. Saintyves avait parlé avec plus de netteté de la question dans un livre précédent en disant :

Les phénomènes du spiritisme sont encore aujourd'hui des faits extraordinaires. La plupart des savants les rejettent. Il est à prévoir cependant que cette opposition tombera. Des hommes que leur passé scientifique garantit du reproche de sottise ou de crédulité en ont commencé l'étude. Leur nombre ira croissant. Des observateurs capables et entraînés se formeront, habiles à discerner l'illusion et la fraude. Des contrôles sévères permettront une sélection des faits. Certains iront rejoindre les tours des prestidigitateurs, d'autres demanderont une explication différente...

La tournure d'esprit de M. Saintyves le porte plutôt à l'apologétique qu'à la critique proprement dite ; il se fait l'avocat d'une idée et présente au tribunal de l'opinion publique tous les arguments qui militent pour elle, en laissant à ses adversaires éventuels d'en faire autant pour l'*altera pars*.

L'un des chapitres les plus intéressants de son dernier ouvrage est bien celui qui est consacré aux guérisons de Lourdes ; surtout à celle de Pierre de Rudder, le fameux miraculé à

la jambe cassée. M. Saintyves affirme, avec documents à l'appui, qu'il s'agit d'une fraude.

S'il y a quelque chose qui peut produire une fâcheuse impression au sujet des « miracles », c'est bien de les voir systématiquement exploités. Les *Annales des Sciences Psychiques* en savent quelque chose. Elles publièrent, il y a six ans déjà, un article de M. Marcel Mangin sur Lourdes. Notre distingué collaborateur, qui n'est pas seulement un peintre d'un talent remarquable, mais aussi l'un des écrivains les plus compétents en métapsychisme, s'efforça de prouver que beaucoup de guérisons merveilleuses de Lourdes pouvaient bien être authentiques, s'expliquant par des phénomènes psychiques dit « supernormaux ».

Or voilà que, depuis ce jour, l'*Argus de la Presse* et les autres agences similaires ne cessent de nous communiquer des coupures de petits journaux catholiques, tous faits sur le même modèle, par une publicité savamment organisée, qui citent à l'appui des « miracles » de Lourdes les *Annales des Sciences Psychiques*, dirigées par M. le professeur Dr Charles Richet, de la Sorbonne, à qui la force de la vérité a arraché l'aveu des miracles accomplis par la Sainte Vierge dans sa bonne ville prédestinée de Lourdes. Inutile de dire qu'on se garde bien de présenter la publication de M. Mangin telle qu'elle est réellement. On est vraiment tenté de répéter, à ce sujet, les mots par lequels M. P. Saintyves termine son ouvrage sur le *Discernement du Miracle* : « Abus de zèle sans doute, et d'un zèle indiscret qui tôt ou tard ruinera le temple au lieu de l'édifier » !

PRENTICE MULFORD : **Les Lois du Succès,** traduit de l'anglais par André Durville. — (H. et H. Durville, éd., 23, rue Saint-Merri, Paris. — 3 fr. 50).

P. Mulford a été le précurseur des nombreux écrivains qui, depuis plus d'un quart de siècle, ont obtenu un grand succès libraire en publiant des ouvrages dans le but de rendre la volonté, l'énergie, la confiance en soi-même aux personnes qui en manquent, et leur donner par cette autosuggestion une certaine possibilité de réussir dans les affaires et le reste.

Il ne faut pas s'exagérer les résultats qu'on peut obtenir par ce système. Le Dr Deschamps a prouvé, dans *Les Maladies de l'Energie*, que ce n'est souvent pas la volonté qui est malade : on a bien la volonté d'agir, mais la force psycho-physiologique manque pour effectuer ce qu'on désire.

En tout cas, si Mulford a sur ses imitateurs la supériorité de l'invention et celle d'une originalité réelle, il leur est inférieur à cause de son mysticisme, qui lui fait admettre comme une réalité la réincarnation, la « force-pensée », etc., et le pousse à donner des conseils bien hardis : « Voyagez toujours en première classe ; descendez, dans vos voyages, aux meilleurs hôtels, etc... En agissant ainsi, vous vous créez un précieux secours qui vous aidera à vous plonger dans un courant [de pensees] salutaire de puissance relative et de succès... Si votre esprit, couvert de ce qu'on appelle habituellement, mais a faux, *économie*, est plongé dans tout ce qui est «bon marché», vous tombez dans le courant de la pensée du «bon marché», dans le courant de la pensée des choses viles et de la peur de trop s'engager. Et cette «économie » aura une influence considérable sur votre vie et paralysera vos vues et vos plans les plus secrets. Il enchaînera ce courage et cette initiative sous-entendues dans ce vieil adage bien connu : « Qui ne risque rien n'a rien ».

Ces quelques lignes, prises au hasard, suffisent à montrer combien ce livre peut être dangereux pour certains esprits ayant déjà certaines tendances et qui trouveront dans ces maximes la la justification qu'ils cherchent pour s'excuser.

Il n'est pas moins vrai que cette traduction des chapitres les plus intéressants des œuvres volumineuses de Prentice Mulford, beaucoup plus étendue que les traductions parues en France jusqu'à ce jour, peut être lue avec fruit par un certain nombre de personnes ayant la maturité l'esprit nécessaire pour séparer le bon grain de l'ivraie.

LOUIS MÉNARD : **Hermès Trismégiste,** Traduction complète. — (Perrin et C., 35, quai des Grands-Augustins, Paris. — 3 fr. 50).

Quelques fragments seulement des livres qui portent le nom d'Hermès Trismégiste avaient été traduits en français jusqu'ici. Les difficultés techniques que présentent ces traductions sont considérables ; aussi l'Académie a cru devoir couronner le travail de M. Louis Ménard, dont on a appris avec regret la mort, survenue depuis quelques mois à peine.

Les livres hermétiques appartiennent à la fois à la philosophie grecque et à la religion égyptienne : on y découvre quelques influences judaïques, connue dans presque tous les ouvrages des philosophes d'Alexandrie, aux premiers siècles du Christianisme. Ils n'ont presque plus pour nous qu'un intérêt historique ; à ce point de vue, leur traduction sert au moins de frein aux fan-

taisies de certains hermétistes modernes qui en parlent avec exaltation sans les connaître autrement que par ouï-dire.

Le volume de M. Louis Ménard est précédé par une Étude sur l'origine des livres hermétiques, écrite par le traducteur même ; sa forme n'est pas très brillante, mais son érudition est solide et les notions qu'elle contient ont une valeur sérieuse.

Mlle Aimée Blech : **L'Autre Miracle,** roman. — (Librairie Académique Perrin et Cie, Paris, quai des Grands-Augustins. — 3 fr. 50).

L'une d'entre les Théosophes les plus ardentes, les plus dévouées et les plus appréciées, Mlle Aimée Blech, nous donne aujourd'hui un roman où certes les théories chères à l'auteur jouent un grand rôle, mais où cependant il ne s'effarouche pas d'une étude de caractères très fidèle et très réussie.

La pensée maîtresse de l'auteur a été de nous montrer qu'on peut facilement faire converger les âmes de trois êtres cependant bien différents par nature, vers la théosophie, pour peu que chacun veuille bien ne pas présenter aux circonstances un bouclier impénétrable forgé de parti pris, de nonchalance ou de légèreté.

Le plus grand mérite de Mlle Blech est sans aucun doute d'avoir, sans paraître y toucher (si j'ose me servir d'une expression populaire très fine), exposé en quelques lignes toute la théorie qu'elle aime. C'était, je crois, son but en écrivant l'*Autre Miracle* ; elle y a réussi d'admirable manière. Et justement parce que le peu d'espace qu'elle s'était volontairement accordé l'a empêchée de s'étendre, d'exposer des ramifications et des rayonnements parfois un peu inquiétants, la doctrine prônée se dégage droite, nue, claire, simple, sans considérations dangereuses, sans conséquences accessoires, et par là cent fois plus belle et plus convaincante aux yeux du néophyte auquel ce livre est consacré. — G. de V.

Jules Bois : **L'Amour Doux et Cruel.** (Paris, E. Figuière et Cte, éd., 7, rue Corneille). — 3 fr. 50.

Malgré le titre romantique, il s'agit en réalité d'un recueil de nouvelles d'une délicatesse et d'un idéalisme constant. Nous y trouvons particulièrement deux contes qui rentrent dans le cadre des questions psychiques dont l'auteur s'est si souvent occupé.

Le premier nous fait assister à une prédiction de mort accidentelle par une sorte de prophétesse hindoue qui joue, relativement aux deux déesses Niani-Devi et Nanda-Devi, exactement le rôle des pythies antiques, avec lesquelles on eut à constater de si extraordinaires phénomènes prémonitoires.

La seconde nouvelle nous transporte au Maroc ; l'auteur y atteint une intensité d'évocation extraordinaire, tandis qu'il nous présente une sorcière marocaine et nous fait assister à ses pratiques mystérieuses. Le tout — est-il besoin de le dire ? — est conté avec une sérénité et un agnosticisme absolu, mais donne à ces quelques pages une originalité et une force peu communes.

J.-B. della Porta : **La Magie Naturelle** ou les Secrets et Miracles de la Nature. — (H. Daragon, éd., Paris, rue Blanche, 96. — 15 fr.).

Ce qui a rendu cet auteur surtout célèbre, c'est qu'on rencontra avec surprise dans ses ouvrages la description de découvertes scientifiques qu'on croyait modernes, telle la « chambre noire », sur laquelle se base la photographie. Mais à côté de ces quelques perles, que de recettes absurdes et ridicules ! A ce point de vue, la *Magie Naturelle* peut être considérée comme le Manuel de la Superstition Scientifique de son époque. Sous des aspects très différents, les données sérieuses et les plus puériles ont toutefois une valeur réelle pour nous. Cet ouvrage ne peut donc être accueilli qu'avec un vif intérêt.

J. B. della Porta naquit à Naples en 1540 et mourut en 1615. Il publia un assez grand nombre d'ouvrages « scientifiques » et littéraires. Une traduction française de *Magia Naturalis* avait déjà été publiée à Rouen en 1631 ; elle n'avait pas été rééditée depuis.

Le Gérant : Joseph MATRAT

INPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. Fortin *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, Paris.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

23e Année | Juillet 1913 | N° 7

Dr HENRI BOCK (1)

Quelques Notes sur la Clairvoyance

La décadence du matérialisme a commencé depuis des dizaines d'années déjà. C'est Friedrich ALBERT LANGE qui lui a fait le plus de tort en exposant dans son *Histoire du Matérialisme* les arguments que lui fournissait la philosophie critique. Le fait que, depuis lors, les œuvres de Haeckel, le plus grand représentant du matérialisme, ont pu trouver une telle approbation, prouve le niveau d'esprit philosophique très bas des masses et ne fera pas honneur plus tard à notre époque.

Comme c'est un trait caractéristique des époques les plus matérialistes de s'efforcer de prouver la dépendance des phénomènes spirituels et intellectuels de la matière, chaque époque spiritualiste tend involontairement à chercher des faits qui semblent prouver le contraire, de telle sorte que nous voyons maintenant le raisonnement philosophique pencher de ce côté. ANDERSEN et SANDOW ont mesuré la quantité de sang qui peut affluer à un organe, uniquement par suite d'une influence mentale. PAWLOW a prouvé par des expériences sur des animaux quel rôle important la pensée joue auprès des fonctions somatiques de la digestion, fonctions qu'on avait considérées jusqu'ici comme exclusivement mécaniques. Il a montré, par exemple, que ce n'est pas la viande qui stimule le suc gastrique, mais que c'est plutôt l'idée du goût agréable. Les expériences du professeur JACQUES LOEB semblent prouver que la pensée produit des phénomènes analogues aux phénomènes électriques.

Songeons seulement aux guérisons, prétendues miraculeuses, de maladies nerveuses ; aux effets de la suggestion, à la force énorme des émotions — remarquons que, par exemple, la terreur subite peut occasionner la mort — pour compléter ces observations scientifiques par une quantité d'exemples encore plus étendus pris dans la vie ordinaire.

Je ne veux pas examiner quels rapports peuvent exister entre les fonctions du corps et de la conscience. Les discussions s'éterniseront encore et nul ne peut dire si jamais la lutte aboutira définitivement à la victoire de l'un ou de l'autre parti.

Mais je puis dire que le temps paraît être venu de recommander à la réflexion des esprits cultivés certains faits, que la science de la génération précédente repoussait purement et simplement comme des superstitions parce qu'ils étaient contraires au dogme matérialiste ; je veux dire ceux de la clairvoyance.

Pour traiter ces phénomènes scientifiquement, il faut connaître avant tout une exposition exacte et réfléchie des cas s'y rapportant, en écartant toutes les amplifications fantaisistes. Il importe uniquement de savoir et d'examiner ce qui a été éprouvé par le « voyant », et s'il se passait ailleurs, soit en même temps, soit après, un fait s'y rapportant.

A mon avis le nombre de personnes qui sont occasionnellement sujettes à des cas de clairvoyance n'est pas restreint, mais je sais par ma propre expérience qu'on considère ces faits sans y attacher suffisamment d'importance ; une fois l'attention attirée sur ce sujet par une autre personne, par une lecture, voire même par un événement dont on a été témoin, on constatera peut-être dans la suite plus souvent ces faits.

Je vais exposer ci-dessous quelques cas caractéristiques choisis parmi un grand nombre de faits que j'ai pu constater, soit chez moi, soit chez mes connaissances, tout en faisant remarquer que dans ces exemples de clairvoyance il s'agit d'une idée quelconque qui ne m'était venue ni par suite d'une conversation ayant trait à ce sujet, ni par des faits existants. Mon imagination me représentait parfois subitement

(1) L'auteur de cet intéressant article est un des médecins les plus distingués de Munich, surtout connu comme spécialiste des maladies de cœur. — *N. de la R.*

des visions dont je ne comprenais que partiellement la signification ; en d'autres cas, je me parlais à moi-même, sans entendre, cependant, ce que j'avais dit.

Bien souvent, en parlant à moi-même sur un sujet tout à fait étranger à ce que je pensais en ce moment, et absolument en contradiction avec les faits existants, je devais rire de l'absurdité apparente de ma pensée ; mais après un temps plus ou moins long tout se réalisait.

Un de ces phénomènes, que je me rappelle exactement, s'est passé il y a 45 ans. J'étais âgé de huit ans et j'étais en visite chez un parent qui était pasteur près de Mergentheim. Accompagné de la gouvernante, je visitai avec mon frère une petite ville dans le voisinage, où nous entrions dans une vieille église. En sortant nous prîmes de l'eau d'un puits qui se trouvait dans la cour. A peine avais-je avalé quelques gorgées que je m'arrêtai de boire et commençai à pleurer. Comme la gouvernante et mon frère, surpris, me demandaient ce que j'avais, je répondis : « Je dois boire pendant quatre ans de cette eau ». En effet, en buvant, je m'étais dit tout à coup : « Tu devras boire de cette eau pendant quatre ans », et, attristé, je m'étais pris à pleurer.

Quand nous rentrâmes chez nous, la gouvernante et mon frère racontèrent l'histoire à mon oncle, contre mon désir. Celui-ci se moqua de moi, disant : « Tranquillise-toi, car pour cela tu devrais devenir berger ; il y a derrière l'église un vieux couvent tombé en ruines qui sert actuellement de bergerie. Et quant à moi, je ferai mon possible pour que tu ne sois jamais berger ».

Mais j'insistai dans mon affirmation — ce qui fait qu'on se moquait continuellement de moi.

Trois ans après, le couvent fut acquis par un professeur qui en fit un lycée. Je fus parmi les premiers élèves et bus de cette eau pendant quatre ans, étant resté à cette école de 1872 à 1876. Quand j'avais huit ans, j'aurais pu supposer peut-être qu'on m'enverrait au lycée d'E., où étudiait mon frère, mais je ne pouvais pas songer à un lycée qui, de ce temps, n'existait pas encore.

Un jour un malade que je n'avais jamais vu avant, vint me consulter. Avant de parler avec lui, j'eus une sorte de vision. Je l'apercevais couché dans un cercueil brun et il me semblait que je lui donnais un œillet rouge. La vision était distincte, mais elle disparut si vite, que je ne lui prêtai pas attention. J'examinai le malade et constatai qu'il était bien souffrant, mais pas du tout gravement ; en effet, après un traitement, mon patient était bientôt rétabli.

Longtemps après — j'avais presque oublié sa figure — je fus appelé chez lui. Il était tombé de nouveau malade, mais, après une cure appropriée, il ne tarda pas à récupérer de nouveau sa santé. En suspendant mes visites, je lui demandai de monter chez moi, en passant, un des jours suivants ; à son tour, il me pria de bien vouloir venir le voir de temps en temps, quand, par hasard, je passais devant chez lui.

Une huitaine de jours après ma vision concernant le cercueil et l'œillet se présenta tout à coup à ma mémoire et je me dis presque en riant : « Je vais lui apporter un œillet pour qu'il l'ait de son vivant ».

J'achetai donc un œillet rouge, j'allais chez lui, gaiement, je sonnai et j'entrai immédiatement dans son salon.

Mais quel fût mon effroi quand je le vis dans le même cercueil brun, dans lequel je l'avais aperçu dans ma vision ! Il était décédé subitement la nuit précédente par suite d'une embolie. J'étais tellement déconcerté que, sans trop savoir ce que je faisais, je lui mis l'œillet dans la main.

Une personne de mes relations devait être opérée par un de mes amis. Je me mis d'accord avec lui pour le choix de la chambre dans la clinique et tout paraissait arrangé. Le jour de l'opération, j'étais en train d'écrire, de bonne heure dans la matinée, une chose très importante, lorsque, tout à coup, ne pensant pas du tout à l'opération, je vis la malade couchée dans une autre pièce que celle que nous avions choisie — je connaissais toutes les chambres dans la clinique — ayant un ruban attaché sur la poitrine.

En rentrant chez moi à midi, je demandais par téléphone à la clinique si la pièce qui avait été d'abord destinée à la malade dont je m'occupais était toujours libre. On me répondit que la malade qui avait occupé cette chambre jusque là était partie à l'instant, après avoir tout payé.

J'étais donc tranquillisé à ce sujet et pensais que la vision avait été seulement le résultat de ma préoccupation. Mais quand, le soir même, je conduisis ma patiente à la clinique, l'infirmière principale m'apprit que la malade qu'on croyait partie était encore là et que ma malade devrait prendre une autre chambre, qui en effet était celle que j'avais vue dans ma vision et dans laquelle, chose étrange, je n'étais pas entré depuis très longtemps.

Je demandai à ma malade si elle avait pris un nœud de ruban avec elle. Comme je connaissais ses habitudes, et vu le danger de l'opération,

j'étais persuadé qu'elle n'avait pas songé à cela. Elle me répondit qu'elle était, avant de partir chez elle, montée dans la chambre de sa fille et qu'elle avait pris un nœud de ruban comme souvenir, pour l'emporter avec elle. Me rapportant à ma vision, je me sentis sûr, alors, que la malade ne mourrait pas durant l'opération, malgré l'état très grave dans lequel elle se trouvait, et je n'ai pas été déçu. Une fois rétablie, elle mit le nœud de ruban, quoique je ne lui eusse rien dit de ma vision. De telle sorte que je la voyais en effet avec un ruban dans la chambre qui ne lui était pas destinée.

Quand, plus tard, je lui en ai parlé, elle me dit que, dans l'appréhension bien compréhensible où elle se trouvait, ma question relative au ruban ne l'avait pas frappée.

Ma mère avait été malade pendant dix ans environ. Elle habitait la petite ville de W., et je recevais régulièrement des nouvelles concernant sa santé.

Un jour, un de mes frères vint me voir à Munich. Nous prîmes un rendez-vous pour aller le soir à un music-hall. Nous étions très gais et déjà le premier numéro nous avait beaucoup amusés. Tout à coup, pendant l'entr'acte, j'entendis un coup très fort et j'eus pendant une seconde la vision de ma pauvre mère, le visage d'une paleur cadavérique, étendue sur son lit, une croix entre les mains.

Je dis à mon frère : « Payons et partons, notre mère vient de mourir à l'instant ». Mon frère, d'abord contrarié, ne voulait pas s'en aller, et me fit observer que seulement quelques heures auparavant nous avions eu de bonnes nouvelles concernant sa santé ; elle ajoutait qu'elle était heureuse de nous savoir ensemble. Enfin comme j'insistai et devins très triste, il m'accompagna. Avant de sortir de la salle, il regarda sa montre en disant : « S'il en était comme tu dis, notre mère serait morte à telle heure ». En me quittant, il me redemanda si je croyais fermement que notre mère fût morte. Je lui répondis : « Je pourrais l'affirmer par serment ». Le soir même, je fis un arrangement avec un de mes confrères pour qu'il me remplaçât auprès de mes malades et je préparai mes vêtements de deuil.

Le lendemain, de bonne heure, arriva un télégramme, disant que notre mère était morte à l'heure où j'avais eu la triste vision.

Et ce n'est pas seulement la mort de ma mère qu'il m'arriva de prévoir de telle façon, mais aussi celle de différentes personnes de mon entourage ; jamais je ne me suis trompé. Je serais à même de citer des témoins qui pourraient affirmer que, chaque fois que j'ai annoncé la mort de quelqu'un, c'était exact. Je me borne à citer deux exemples très caractéristiques.

Un de mes parents était morphinomane. Après un long séjour dans un Sanatorium, il alla habiter avec sa sœur. J'avais donné des instructins afin d'empêcher la récidive. On l'observait — tout allait bien.

La semaine suivante, en rentrant chez moi, j'eus la vision que le malade en question se brûlait la cervelle. J'entrai à la poste, qui n'était pas loin, et demandai une communication téléphonique, que cependant je ne pus obtenir, la ligne n'étant pas libre.

En arrivant chez moi, je racontai ma vision. Mais je n'avais pas encore terminé, qu'on m'appela au téléphone ; un ami m'annonçait qu'un malheur était arrivé ». Je lui répondis : « Oui, je sais, Monsieur un tel s'est brûlé la cervelle ». La communication téléphonique fut de nouveau interrompue.

Plus tard, les détails qu'on m'envoya confirmèrent que le malade s'était tué d'un coup de révolver à la tempe, comme ma vision me l'avait montré.

Je dois dire que je n'avais jamais cru qu'un morphinomane pût trouver l'énergie nécessaire pour se supprimer.

Voici l'autre exemple : Faisant une tournée en auto, je m'arrêtai la nuit, avec ma femme, à Lindau. Très fatigué d'un long trajet, je dormis profondément dans un hôtel à l'écart du mouvement.

En me réveillant le matin, j'eus une vision. Une croix noire sur mon lit. Je regardai la fenêtre afin de constater si cette croix était l'effet d'un reflexe ; mais les rideaux étaient hermétiquement fermés ; de plus, la chambre était située à l'ouest. Il était cinq heures moins le quart. Je me levai, j'écartai les rideaux, j'ouvris la fenêtre pour être sûr de ne pas rêver. Mais la croix restait à la même place. Je me recouchai ; la croix ne s'effaçait pas. Je passai la main sur l'édredon, je soupirai. C'était comme une obsession. Ma femme se réveilla et me demanda pourquoi je soupirais. Je lui répondis que j'avais des pressentiments pénibles. Elle me dit de ne pas faire l'excursion projetée sur l'Arlberg ; peut-être m'arriverait-il malheur.

Tout machinalement, sans y penser, je lui fis observer : « Nous pourrons faire cette excursion sans inquiétude. Le fait est déjà passé ». C'est en vain que j'essayai de me rendormir.

Quand nous arrivâmes, le lendemain, à la gare de Partenkirchen, je vis ma fille qui nous

attendait sur le pont avec un télégramme à la main. Je dis à ma femme : « Voilà notre fille qui nous apporte la nouvelle ». Le télégramme disait que mon collaborateur dans une affaire très importante venait de mourir. Cet homme, jeune encore, s'était couché vers minuit, en bonne santé. A 4 h. 1/2 du heures matin, sa femme l'entendit râler et à 5 h. 1/4 il était mort.

Nous n'étions pas liés d'amitié mais, malgré cela, sa mort m'apportait un surcroît de travail et d'ennuis.

Je ne peux donner aucune explication concernant ces phénomènes. Mais peu à peu on arrivera peut-être à les comprendre si l'on admet une triade : Corps, âme et esprit, comme le faisaient déjà les anciens et comme le fait KLAGES de nouveau dans sa *Science du caractère.* Mais ici l'expression « âme » ne correspond pas à la conception moderne, qui généralement identifie ce mot avec « esprit », mais elle forme, avec le corps, l'organisme vivant. Corps et âme représenteraient deux côtés de cet organisme ; le corps, le côté sensible ; l'âme, un fluide allant au-delà des limites corporelles, avec lequel les êtres auraient contact de loin.

D'autre part, on pourrait supposer que les changements de l'organisme dans la sphère d'âme se font avant ceux de la sphère de corps, que nous observons à l'aide de nos sens.

A ce point de vue nous devons naturellement reconnaître aussi l'âme des animaux. Je suis convaincu qu'un animal, s'il pouvait parler et restait cependant dans les limites de son animalité, le ferait en la deuxième personne, exactement comme si notre âme nous parlait du fond de notre conscience. On sait d'ailleurs que beaucoup de peuples anciens croyaient à un *double* de l'homme. On parle encore souvent aujourd'hui du « génie » de l'homme comme d'une deuxième personne. Mais l' « esprit » est le *moi* avec tous ses devoirs, droits et conséquences. Toutefois, je ne veux pas me prononcer à ce sujet ; la communication des faits ci-dessus mettra peut-être de nouveau ces questions sur le tapis.

La suite d'un Cas supposé de Réincarnation

Le récit de M. Carmelo Samonà, de Palerme, docteur en Droit et en Médecine, concernant les circonstances qui ont accompagné la naissance de ses deux fillettes Alessandrina et Maria-Pace, constitue probablement, sinon le document le plus sensationnel, du moins le plus intéressant, vu la manière sérieuse et méthodique dont il a été étudié, que l'on connaisse au sujet de la doctrine de la « Réincarnation ». Nous l'avons reproduit dans notre fascicule de Février 1912, d'après la *Filosofia della Scienza,* de Palerme, et il est tout naturel que les personnes qui l'ont lu aient gardé un vif désir de connaître la suite de cette merveilleuse histoire.

Or le dernier numéro de *Filosofia della Scienza* ayant justement publié un article du Dr Samonà relatant la suite de ses observations, nous nous sommes empressés de le traduire et de le reproduire ici, en le faisant toutefois précéder d'un résumé du premier récit du Dr Samonà, afin que les personnes qui ne le connaissent pas encore, ou qui ont pu l'oublier, puissent comprendre la suite des événements.

Le 15 mars de l'année 1910 — écrivait donc le Dr Samonà au mois de janvier 1911 — après une maladie très grave (méningite) mon adorée petite fille, Alexandrine, âgée de presque cinq ans, cessait de vivre. Ma douleur et celle de ma femme, qui semblait en devenir folle, furent immenses.

Trois jours après la mort de l'enfant, ma femme la vit en songe, telle qu'elle était en vie, et lui disant : « Maman, ne pleure pas, je ne t'ai pas quittée, je ne me suis pas éloignée de toi ; vois-tu, maintenant je vais devenir petite comme cela » (et ce disant elle lui montrait comme un petit embryon complet), ajoutant : « Tu devras commencer à présent à souffrir une autre fois pour moi. » Après trois autres jours, le rêve se répéta presque identique.

Une amie de Mme Samonà lui dit alors que ce songe pouvait être un avertissement personnel de l'enfant, mais la pauvre mère demeura également incrédule à la possibilité de ce retour, d'autant plus qu'ayant eu un avortement récent avec opération (21 novembre 1909) et de fréquentes hémorragies, elle était sûre de ne pouvoir plus être enceinte.

Un jour que Mme Samonà exprimait à son mari tout son désespoir, trois coups secs et forts,

ressemblant à ceux que frappe une personne avant d'entrer, se firent entendre à la porte de la chambre où ils se trouvaient. Les trois petits garçons de M. et Mme Samonà, recevant la même impression, ouvrirent la porte en s'écriant : « Tante Catherine, entre ! » Mais personne n'était dans la chambre contiguë, qui était un salon, et se trouvait plongée dans l'obscurité. Ceci impressionna beaucoup la famille, surtout survenant à une heure de découragement intense.

Le soir même de ce jour — dit M. Samonà — nous résolûmes de commencer des séances médiumniques typtologiques que nous continuâmes méthodiquement pendant trois mois environ et auxquelles prenaient part ma femme, ma belle-mère, moi et quelquefois l'aîné de mes trois garçons.



LES DEUX JUMELLES A L'AGE DE 2 ANS
A gauche du lecteur, Alessandrina. — *A droite*, Maria-Pace.

Dès la première séance se présentèrent deux entités; l'une qui se donna pour ma petite fille et l'autre pour une de mes sœurs morte il y a bien longtemps, à l'âge de quinze ans, laquelle, selon ses dires, était le guide de la petite Alexandrine. Celle-ci s'exprima toujours avec le même langage enfantin, comme lorsqu'elle était en vie, l'autre avec un langage élevé et correct, et elle prenait généralement la parole, soit pour fournir l'explication de quelque phrase de la petite entité, que l'on ne comprenait pas toujours bien, soit pour induire ma femme à croire aux affirmations de l'enfant.

Dans la première séance, Alexandrine, après nous avoir dit que c'était bien elle qui était apparue dans le rêve à sa mère, et que les coups entendus le matin avaient été frappés pour montrer sa présence et essayer de la réconforter par des moyens plus impressionnants, ajouta : « Ma petite mère, ne pleure plus, car je recommencerai tout de suite à renaître par toi, et avant Noël je serai avec vous », et elle continua : « Papa chéri, je reviendrai ; petits frères, je reviendrai ; grand'mère, je reviendrai ; dites aux autres grands-parents et à la tante Catherine qu'avant Noël je reviendrai... » et ainsi de suite pour tous les autres parents et les connaissances avec lesquelles la petite Alexandrine avait eu des rapports plus serrés durant sa courte vie.

Pendant trois mois les communications se poursuivent, ne variant que très peu, et consistant à répéter sans relâche l'annonce du retour de l'enfant dans le sein de sa mère. Mais dès le commencement, elle annonça *qu'elle aurait pu communiquer avec sa famille pendant trois mois environ, car ensuite elle se serait toujours davantage attachée à la matière et se serait endormie complètement.*

Le Dr Samonà continue en disant :

Le 10 avril, ma femme eut un premier soupçon d'être enceinte.

Le 4 mai un nouvel événement nous était annoncé par la petite entité. Nous nous trouvions alors à Venetico (province de Messine) : « Maman — dit-elle — il y en a une autre dans toi. » Comme nous ne comprenions pas cette phrase et la croyions erronée, l'autre entité (Giannina) intervint en disant : « L'enfant ne se trompe pas, mais elle ne sait pas bien s'exprimer ; un autre être voltige autour de toi, qui veut aussi revenir sur cette terre. » Depuis ce jour Alexandrine, dans toutes les communications, affirma constamment et obstinément qu'elle serait revenue avec une petite sœur, et, de sa façon de s'exprimer, elle semblait s'en réjouir. Mais cela, au lieu d'encourager et de réconforter ma femme, fit augmenter en elle doutes et incertitudes, et même, après ce nouvel et curieux message, elle devint plus que jamais certaine que tout devait finir par une grande désillusion.

Trop de faits, effectivement, devaient se réaliser maintenant après cette annonce pour que ces communications pussent être véridiques, c'est-à-dire : 1° qu'elle fût véritablement enceinte ; 2° qu'étant donné ses souffrances récentes elle n'avortât point comme il lui était déjà précédemment arrivé ; 3° qu'il s'agît de deux créatures, ce qui lui paraissait encore plus difficile du fait qu'il n'y avait eu de précédents ni en elle, ni dans ses ascendants, ni dans les miens ; 4° et que s'agissant de deux créatures, ce ne fussent ni deux garçons, ni un garçon et une fille, mais bien deux filles. Il était réellement encore plus difficile de prêter foi à la prédiction d'un ensemble de faits aussi complexes, contre lesquelles militaient une série de probabilités contraires.

Ainsi, ma femme, malgré toutes ces belles prédictions, vécut jusqu'au cinquième mois dans les larmes,

incrédule, et l'âme torturée en dépit que la petite entité, dans ses dernières communications, l'eût conjurée d'être contente, en lui disant : « Prends garde, maman, que si tu continues à être si triste, tu finiras pas nous donner une constitution peu solide. » A un doute qu'exprima ma femme à l'une des dernières séances, relativement à la difficulté qu'elle ressentait à croire au retour d'Alexandrine, même si cela arrivait, car difficilement son corps aurait pu désormais ressembler à celui d'auparavant, l'entité Giannina s'empressa de répondre : « Cela aussi, Adèle, te sera concédé ; elle renaîtra parfaitement semblable, peut-être un peu plus belle. »

Au cinquième mois de grossesse, le Dr Vincent Cordaro, spécialiste, dit à Mme Samonà que, bien qu'il ne pût rien affirmer, il lui semblait qu'il s'agissait de deux jumeaux.

Un peu avant la fin des sept mois, terrible alarme : la mère apprend une nouvelle qui lui cause une forte commotion ; elle éprouve des douleurs et des symptômes faisant craindre un accouchement prématuré d'où les enfants ne seraient pas nés viables. Enfin, contre toute attente, le danger est écarté. M. et Mme Samonà retournèrent à Palerme, où Mme Samonà fut visitée par le médecin accoucheur bien connu, le Prof. Giglio, qui constata sans plus la grossesse et reconnut deux jumeaux. Il restait encore pourtant d'autres faits beaucoup plus intéressants à voir se confirmer, particulièrement le sexe, et qu'il s'agît de deux filles, et que l'une d'elles rappelât de quelque façon physiquement et moralement la petite Alexandrine.

Le sexe fut enfin confirmé le matin du 22 novembre où ma femme donna le jour à deux fillettes. Quant à la constation des ressemblances possibles physiques et morales, il faudra nécessairement laisser passer quelque temps, et vérifier à mesure que les enfants se développeront. Il est étrange, cependant que, du côté physique, on puisse observer certains faits qui confirmeraient encore la prédiction et encouragent à continuer les observations, parce qu'ils font espérer que les communications puissent être vérifiées sous ce rapport aussi. En effet, les deux enfants, pour le moment du moins, ne se ressemblent pas entre elles, et sont même fortement dissemblables de corps, de teint et de forme ; la plus petite semble pourtant une copie fidèle de la petite Alexandrine lorsqu'elle naquit, et, chose étrange, cette dernière reproduisit dans sa naissance trois particularités physiques, à savoir : hypérémie de l'œil gauche, séborrée de l'oreille droite, et une légère asymétrie du visage, exactement identiques à celles avec lesquelles était née la petite Alexandrine.

Plusieurs témoignages font suite au récit de M. le Dr Carmelo Samonà. Mme Catherine Samonà-Gardini, sœur de M. Samonà, déclare qu'elle eut connaissance du rêve de Mme Samonà immédiatement après, et confirme que les deux jumelles ne se ressemblent point, mais que l'une d'elles ressemble parfaitement à Alexandrine. Mme la princesse de Niscemi, Mlle Adèle Mercantini, MM. le comte Ferdinand Monroy de Ranchibile, oncle de Mme Samonà, née Monroy de Formosa, le marquis Joseph Natoli, M. le prof. Raphaël Wigley, attestent que, quelques mois avant la venue au monde des deux fillettes, ils connaissaient le rêve et les prophéties obtenues durant des séances médiumniques.

Maintenant, il était très intéressant de connaître si l'une des fillettes jumelles du Dr Samonà — celle que l'on supposait être la réincarnation de la petite Alexandrine, et qui reçut, naturellement, le même prénom, ne se serait pas comportée de manière à confirmer ou détruire l'hypothèse attendrissante de ses parents. C'est ce à quoi se rapporte le nouveau récit du Dr Carmelo Samonà, que nous reproduisons ici en entier.

Le cas de mes petites jumelles déjà publié par moi dans la *Filosofia della Scienza* n° 1, 15 janvier 1911, et reproduit en différentes revues et livres italiens et étrangers, a soulevé l'intérêt d'une grande partie du monde intellectuel, comme il résulte aussi de plusieurs lettres qui sont parvenues à la Direction de cette revue et à moi directement.

Ceci me fait éprouver une certaine responsabilité dans la continuation de ce récit, car je n'ai pas la présomption de posséder tout l'esprit d'observation qui serait nécessaire pour étudier un fait dont l'importance est aussi démontrée par cet intérêt général.

Donc, je crains et je crois très possible que des faits dignes peut-être d'une attention particulière me soient échappés, et que j'en aie au contraire enregistrés d'autres qui n'en méritaient peut-être aucune ; mais ma qualité de père, qui me met à même d'avoir continuellement les deux enfants sous mes yeux, et de connaître tous les détails se rapportant à la petite défunte, ont fait de moi l'unique observateur et témoin possible.

Je tiens cependant à insister sur un fait : qu'en aucune façon cette qualité de père n'a troublé la sérénité de mes observations, comme quelques-uns pourraient peut-être le croire, car j'ai tâché de me maintenir toujours objectif, sans me laisser entraîner par des théories aprioristiques ou par le sentiment.

Comme je l'ai déjà dit dans le numéro de la *Filosofia della Scienza* cité plus haut, il était nécessaire, dans un cas de ce genre, de laisser passer quelque temps

pour pouvoir recueillir des observations utiles, le cas échéant ; en effet, aujourd'hui que deux ans et sept mois se sont écoulés depuis la naissance de mes fillettes, j'en ai pu recueillir quelques-unes qui méritent une certaine attention.

Que personne, malgré cela, ne s'attende à des faits sensationnels, parce que jusqu'à présent, rien de tel n'est survenu, mais ceux que j'ai pu recueillir n'en sont pas moins tels à faire certainement méditer.

Quant au physique, la dissemblance entre les deux enfants vivantes s'est conservée constante ; et maintenant, non seulement au physique, unique dissemblance possible à observer au commencement, mais aussi au moral.

J'ai voulu parler de cette dissemblance, parce que, bien qu'à première vue elle ne paraisse pas avoir d'importance en notre cas, elle a cependant une valeur en ceci, qu'elle fait ressortir encore davantage la ressemblance de l'actuelle Alexandrine avec celle qui la précéda, et tend à éloigner l'idée d'une influence suggestive possible de la part de la mère dans la formation du physique et du moral de l'Alexandrine actuelle.



La morte Alessandrina, à l'âge de 3 ans et 8 mois.



La deuxième Alessandrina, à l'âge de 2 ans et 4 mois.

De toute façon, comme j'avais décidé de le faire lorsque je publiai ce cas, je m'abstiendrai de toute opinion ou interprétation, me bornant à la simple exposition des choses que j'ai observées, et laissant au contraire les lecteurs élaborer sur elles leurs considérations.

L'Alexandrine actuelle a toujours avec celle qui est morte une ressemblance parfaite. Ceci ne peut pas être encore complètement bien discerné par les photographies que je publie ici, soit parce qu'elles ne reproduisent pas des positions identiques, chose excessivement difficile à obtenir, soit, et plus encore, parce que celles de l'Alexandrine défunte la représentent à un âge supérieur à celui où l'Alexandrine actuelle a été photographiée. En tout cas, je puis affirmer d'une manière absolue qu'à part les cheveux et les yeux qui sont pour le moment un peu plus clairs que ceux de la première au même âge, la ressemblance continue d'être parfaite.

Mais plus que le physique, c'est maintenant l'ensemble des manifestations psychologiques qui se sont graduellement déroulées chez l'enfant, qui confère un intérêt nouveau et plus grand à notre cas.

Lorsque les deux petites vies commencèrent à se mettre en relation avec le monde extérieur, elles s'acheminèrent bien vite dans deux directions différentes, et l'on peut y voir dès à présent deux natures parfaitement distinctes.

Je ne parlerai pas d'une manière spéciale des caractéristiques de Maria Pace, parce que si la connaissance en général des dissemblances entre sa psychologie et celle d'Alexandrine peut avoir quelque valeur pour nous, les détails n'en auraient aucun. J'entre donc tout de suite en ce qui concerne la psychologie d'Alexandrine.

Je parlerai d'abord de plusieurs faits d'ordre général et qui donnent le ton de son caractère affectif et intellectif.

A l'opposé de Maria Pace, elle est en général tranquille ; cette tranquillité s'étend aussi aux manifestations de son affection, qui n'est pas pour cela moins tendre et caressante.

L'une de ses caractéristiques principales consiste dans sa façon d'occuper généralement sa journée. S'il lui arrive d'avoir à sa portée du linge et des vêtements, elle passerait des heures entières à les plier et à les caresser de ses petites mains, à les bien ranger (à son avis) sur quelque chaise ou dans quelque tiroir. Si elle ne peut pas faire cela, son passetemps préféré est de rester appuyée à une chaise, sur laquelle elle veut qu'on mette quelque objet avec

lequel elle joue, en faisant dans l'intervalle des soliloques à mi-voix. Dans cette occupation aussi, elle est souvent capable de persister longtemps sans se lasser.

Il est facile de comprendre que, de cette façon, elle cause peu d'embarras et se suffit à elle-même ; au contraire Maria Pace, très vive et plus bavarde, ne peut pas patienter longtemps dans une même occupation, et a plus souvent besoin de la compagnie d'autres personnes pour ses amusements.

Or, cette tranquillité et ces deux occupations spéciales formaient l'une des caractéristique principales de l'Alexandrine défunte, et avaient alors attiré notre attention.

Sans doute Maria Pace aime tendrement sa mère et s'approche souvent d'elle pour la caresser et la couvrir de baisers ; mais ces manifestations d'amour faites d'une manière tumultueuse ont une courte durée, et elle sent vite le besoin de s'éloigner pour retourner à ses jeux. Par contre, Alexandrine, qui recherche également sa mère, est cependant dans ses manifestations affectives beaucoup plus tranquille, comme je l'ai déjà dit, mais non pour cela plus froide. Ses caresses sont délicates et ses manières douces, et, lorsqu'elle s'est agrippée à sa mère, elle ne voudrait jamais s'en détacher. C'est en cela seulement qu'elle déroge à sa tendance de se suffire à elle-même ; en effet, lorsque sa mère veut s'en détacher pour aller à ses occupations, il est difficile d'y parvenir sans susciter des cris et des pleurs.

C'est ensuite un très joli spectacle de voir la manière de se comporter différentes des deux petites, lorsqu'on les fait entrer parfois dans le salon où l'on reçoit des visites. Maria Pace s'avance promptement, et sans hésitation tend sa petite main à tout le monde, prodigue les baisers, engage la conversation, tandis qu'Alexandrine va tout de suite cacher son visage humide de larmes sur les genoux de sa mère. Après quelques minutes la scène change. Maria Pace, fatiguée du monde, veut s'en aller, tandis qu'Alexandrine, familiarisée avec les nouveaux visages, ne veut plus partir, et, sur les genoux de sa mère, fait attention comme si elle prenait goût à la conversation.

Dans tout cela aussi (manière d'aimer et maintien dans la conversation) Alexandrine reproduit fidèlement celle qui l'a précédée.

Je passe maintenant à plusieurs faits d'ordre plus particulier, qui, complétant le caractère de l'enfant, trouvent une correspondance parfaite dans les habitudes et les impressions de la précédente Alexandrine.

Un grand silence règne autour de la villa que nous habitons, laquelle est éloignée de la ville, de sorte que lorsqu'un char passe dans le voisinage, le bruit se fait fortement sentir.

Or, ce roulement trouble beaucoup l'âme d'Alexandrine, qui, chaque fois que la chose se produit et qu'elle n'est pas distraite, se cache dans les genoux de sa mère en disant : *Alexandrine s'épouvante.* Exactement, jusqu'aux paroles précises à la troisième personne, ce que faisait et disait la première Alexandrine dans des occasions semblables.

De même qu'elle, l'enfant a une grande terreur du barbier qu'il lui arrive quelquefois de voir quand celui-ci vient chez moi.

Inutile de dire que Maria Pace ne souffre pas de ces terreurs.

Elle n'aime pas beaucoup les poupées ; mais elle préfère s'amuser avec les enfants de son âge, comme préférait justement l'autre Alexandrine, et, comme l'autre, elle veut toujours tenir ses petites mains



La morte Alessandrina, à l'âge de 5 ans.



La deuxième Alessandrina, à l'âge de 2 ans et 4 mois.

propres, et réclame avec insistance qu'on les lui lave toutes les fois qu'elles se salissent un peu. Comme l'autre, elle a l'horreur du fromage, et refuse sa soupe lorsqu'on lui en met un peu en cachette.

La première Alexandrine est morte sans qu'on ait pu lui supprimer complètement le défaut d'être gauchère, nonosbtant nos efforts constants pour chercher à la corriger ; or, l'actuelle Alexandrine s'est déjà montrée obstinément gauchère, et naturellement nous avons recommencé avec elle les mêmes efforts de correction. Aucun de mes enfants, y compris Maria Pace, n'a jamais démontré cette tendance en dehors d'elle.

Dans la chambre de ses frères il y a une petite armoire où l'on enferme les chaussures.

Quand elle parvient à entrer dans cette chambre et ouvrir l'armoire, c'est pour elle une grande joie de les en tirer et de jouer avec elles. Ceci était une passion de la première ; mais ce qui nous a le plus impressionnés, c'est que, justement comme l'autre, elle veut toujours chausser un seul de ses petits pieds dans une de ces bottines, naturellement très grandes pour elle, et marcher ainsi dans la chambre.

Enfin, voici un autre détail très digne de remarque, car il fut un des caractères de l'autre si marquant, que ma sœur, à laquelle il se rapportait plus spécialement, le conservait dans son cœur comme un critère probant pour le cas où il se serait vérifié aussi dans cette enfant, et ne dit rien à personne de crainte que la nouvelle Alexandrine ne fût amenée à le reproduire par suggestion.

L'autre Alexandrine, à l'âge de deux ans environ, commença par amusement à écorcher les noms ; ainsi, elle faisait d'Angelina : Angelana, Angelona, et de Caterina (nom de sa tante) Caterana, Caterona, et finit par l'appeler toujours tante Caterana.

Personne de nous n'avait alors fait trop attention à cela, et c'est ma sœur qui, ayant vérifié le fait chez la seconde fillette, au même âge, en fut stupéfiée, et le rappela à la mémoire de tous.

Il n'est pas besoin de dire qu'aucune de ces caractéristiques ne s'est vérifiée dans Maria Pace.

Il y a autre chose qui a déjà attiré mon attention, mais je préfère ne pas encore en parler parce que je n'en ai pas encore la pleine confirmation.

Sans doute, chez les tiers qui n'ont pas connu les deux enfants et n'ont pas vécu dans leur intimité, la simple exposition de ces faits ne peut pas susciter l'impression de correspondance parfaite entre les diverses manifestations de ces deux petites vies (les deux Alexandrines). Pour nous, les correspondances sont si parfaites, que pour exprimer le sentiment qu'elles produisent dans notre famille, je ne puis mieux faire que me rapporter à une comparaison.

Le déroulement de la vie de l'actuelle Alexandrine, pour ce qui regarde l'image, les habitudes et les tendances, est à peu près pour nous comme si l'on recommençait à dérouler devant nous le même *film* cinématographique ayant déjà fonctionné avec la vie de l'autre.

De toute manière, si les tiers ne peuvent sentir et juger exactement comme nous de la famille, ou quelque ami, la correspondance de ces faits d'ordre général et particulier, déjà constatée à un âge où le champ de la conscience est encore si borné, ils pourront cependant admettre que cette correspondance trouve difficilement son application dans des coïncidences fortuites ou dans l'hérédité, si l'on repense spécialement aux autres faits qui précédèrent la naissance des deux enfants.

Dr CARMELO SAMONA.

Les photographies des trois fillettes de M. Samonà que nous publions ici, nous ont été aimablement communiquées par M. J. Calderone, directeur de la *Fotografia della Scienza*, l'intéressante revue de Palerme qui, à partir de juillet 1913, s'est transformée, commençant à paraître en beaux fascicules de 64 pages en gr. in-8° tous les deux mois.





ERNEST BOZZANO

DES PHÉNOMÈNES PRÉMONITOIRES

(*Suite, voir les numéros de Septembre* 1912 *et les suivants*)

IIIe CATÉGORIE

PRÉMONITIONS D'ÉVÉNEMENTS DIVERS

Sous-Groupe N

PRÉMONITIONS QUI SAUVENT

Bien que, si l'on compare le sous-groupe présent à ceux qui l'ont précédé, on puisse remarquer qu'il se trouve parmi les mieux fournis en fait de cas, on aurait tort d'en conclure que les *prémonitions qui sauvent* se réalisent avec une plus grande fréquence que les autres. Le contraire se produit plutôt, et les plus fréquentes sont de beaucoup celles qui *ne sauvent pas*. L'ampleur proportionnelle de ce sous-groupe dépend de ce que je n'ai rapporté dans les autres qu'une partie minime du matériel recueilli, tandis qu'en songeant à l'importance spéciale de celui-ci, j'y ai réuni autant d'exemples que possible, en n'excluant que ceux dont le côté probatif me semblait insuffisant.

Leur importance spéciale consiste dans les résultats utilitaires qui en dérivent, considérés en rapport avec leurs modes d'extrinsécation qui, très souvent, feraient supposer des interventions spirituelles, et aussi, dans les complications théoriques qui s'en dégagent sous forme de contradictions apparentes, dont le mystère entourant la genèse de la phénoménologie qui nous occupe paraît encore s'épaissir.

En effet, les prémonitions *qui sauvent* sembleraient en contradiction ouverte avec celles *qui ne sauvent pas*, où non seulement aucun propos de conjurer les épreuves suspendues sur les intéressés ne se manifeste, mais où transparaît au contraire l'intention de leur taire les particularités dont ils pourraient se valoir pour les éviter ; caractère qui se prêterait à des inductions et à des déductions claires et explicites, n'étaient les cas antithétiques considérés dans ce sous-groupe, qui nous apprennent que le caractère en question ne se manifeste pas d'une manière absolue dans la phénoménologie prémonitoire, mais souffre de nombreuses exceptions. Comment expliquer ces dernières ? Comment les concilier avec la règle inflexible qui semble gouverner une si grande partie de la phénoménologie ?

Comme le jour est loin où les recherches basées sur les faits permettront de trouver une solution scientifiquement satisfaisante à ce problème si ardu, nous n'avons pour le moment qu'à nous contenter de simples inductions ne pouvant revêtir d'autre valeur que celle d'aider l'intelligence chancelante dans l'obscurité à discerner de quel côté quelque rayon de lumière pourrait être entrevu.

Ceci bien établi, je fais observer que pour concilier les faits avec les hypothèses « fataliste » et « réincarnationniste », il faudrait présumer que si une personne est favorisée par une prémonition l'arrachant à un danger de mort, cela signifie que cette prémonition même faisait partie — si j'ose m'exprimer ainsi — du programme préétabli de son existence incarnée ; c'est-à-dire, que l'heure fatidique n'étant pas encore arrivée pour elle, cette intervention était prévue, et avait pour but de la préserver d'un accident intempestif qui aurait interrompu avant l'heure le cours de son existence terrestre.

Ou bien, voulant nous conformer à une induction précédemment exposée, selon laquelle une partie seulement des choses humaines devrait être considérée comme sujette à l'inflexible discipline *fataliste*, il faudrait en conclure que les prémonitions *qui ne sauvent pas* se rapportent à la partie préordonnée des choses humaines, et celles *qui sauvent*, à la partie non préordonnée ou libre, pour laquelle il n'existerait pas d'*inhibitions supérieures* qui empêcherait des entités spirituelles d'intervenir en faveur des vivants chaque fois que l'existence de facultés médiumniques chez ces derniers le rendrait possible.

Mais si l'on voulait éliminer les hypothèses « fataliste « et « réincarnationniste » pour s'en tenir à celle « spiritualiste » proprement dite, selon laquelle les événements futurs ne seraient pas préordonnés, mais simplement accessibles (et dans leur forme plus complexe, uniquement accessibles) à des entités spirituelles hiérarchiquement élevées, auxquelles il serait donné

de les inférer du présent ; dans ce cas, on expliquerait également les prémonitions *qui sauvent* et celles *qui ne sauvent* pas, en observant qu'en ligne générale, le fait de discerner les événements futurs de la vie d'une personne donnée en vertu de l'enchaînement des causes et des effets, ne conférerait pas à des entités spirituelles le droit d'intervenir pour en dévier le cours, puisqu'il s'agirait d'un arbitre inconciliable avec l'existence d'un Ordonnateur suprême de l'Univers ; sauf, naturellement, en des circonstances spéciales, où la mort menacerait une personne qui, en survivant, conduirait mieux à terme son cycle d'évolution terrestre, ou accomplirait une *mission* utile sur terre (peu importe si très humble ou très grande) ; tout cela, bien entendu, au point de vue *absolu* des termes *évolution* et *mission*, et non au point de vue relatif de la courte vision humaine.

Ici, je prévois une objection, c'est que plusieurs croiront plus conforme aux méthodes de recherche scientifique de conférer ces mêmes pouvoirs à la subconscience humaine. D'accord, mais de quelle façon ? — Ayant exclu pour le moment les hypothèses réincarnationnistes, prénatale, fataliste, il ne nous resterait d'autre porte de sortie qu'expliquer en masse les prémonitions *qui sauvent* en réhabilitant pour la circonstance l'hypothèse des *inférences subconscientes à latitudes illimitées* et à la justifier en ce cas par l'observation que les prémonitions qui sauvent ne soulèvent pas l'objection insurmontable entraînée par les réticences et les symbolismes qui distinguent celles qui ne *sauvent pas* ; réticences et symbolismes impossibles à attribuer à la subconscience, parce que manifestement voulus afin d'empêcher le sensitif d'éluder le destin qui l'attend.

Cependant, cette justification de la dernière hypothèse est sophistique au-delà de toute expression, car il n'est pas permis de sélectionner arbitrairement les faits pour les adapter à nos propres théories, vu qu'une hypothèse n'est valable qu'autant qu'elle se conforme à l'ensemble des faits, ou du moins, qu'autant qu'elle se concilie avec ceux qu'elle n'explique pas ; mais elle n'assume jamais la moindre valeur si elle se trouve en contradiction flagrante avec les plus importants.

Ce n'est donc pas le cas de discuter davantage l'hypothèse en question, tout en accordant que parmi les prémonitions *qui sauvent*, on en trouve un certain nombre qui, indubitablement, ont leur origine dans des *inférences subconscientes* ; circonstance qui ne résout rien, puisque, je le répète, il ne s'agit pas d'expliquer quelque fait singulier parmi les plus simples, mais bien l'ensemble des prémonitions étudiées, considérées en rapport avec les autres catégories de prémonitions. Pour atteindre ce but, il faut bien autre chose que l'hypothèse commode de l'omniscience subconsciente ; et si, dans cette question si mystérieuse, une chose peut être assurée avec certitude scientifique, c'est que l'ensemble des faits ne peut être expliqué qu'en admettant l'intervention d'entités spirituelles et l'existence d'une âme survivant à la mort du corps ; et cela parce qu'avec l'hypothèse d'une personnalité subconsciente *autonome et omnisciente, mais sujette à s'éteindre avec la mort du corps*, on n'expliquera jamais les prémonitions que je viens d'indiquer : celles *qui ne sauvent pas par suite du consentement tacite ou exprès de la cause agissante*, prémonitions renfermant un problème à résoudre qui constituera la *clef de voûte* pour l'interprétation à venir de la phénoménologie tout entière.

***

Abandonnons donc les inductions théoriques et passons à la classification, que j'inaugure en exposant un certain nombre de faits où *les prémonitions qui sauvent reflètent des circonstances qui existent déjà, ou des événements qui se déroulent déjà à la proximité des percipients au moment de la prémonition.*

Comme on le comprendra facilement, ce sont les formes de prémonitions susceptibles d'être interprétées à l'aide des inférences, ou perceptions, ou réminiscences subconscientes ; toutefois, il n'est pas facile de les appliquer à certains des cas rapportés ci-après.

CXXXIV^e^ CAS. — Il fut étudié par le Dr Hodgson, et publié par Myers dans son travail sur la *Conscience subliminale* (Proceedings of the S. P. R., Vol. XI, p. 422). M. MARSHALL WAIT écrit au Dr Hodgson à la date du 30 octobre 1892 :

Je vous envoie le récit d'un incident où vous verrez que ma vie fut sauvée parce que j'ai obéi à une impulsion qui n'a certainement pas pour origine une perception consciente.

Il y a quelques années, je débarquai à Stillwater (Minnesota) d'un bateau avec lequel j'avais descendu le fleuve Saint-Croix. C'était un petit bateau privé, ce qui fait qu'aucun véhicule n'était venu attendre à notre arrivée. Quand nous touchâmes Stillwater, j'étais l'unique passager à bord, et je dûs m'acheminer seul vers l'auberge. Il était neuf heures du soir, le ciel était sans étoiles, et les

magasins qui surgissent le long des descentes m'empêchaient de discerner la clarté de la ville ; enfin, l'heure, les nuages, et l'ombre des magasins s'unissaient pour envelopper la descente dans les plus profondes ténèbres.

J'avais été une première fois à Stillwater, et j'avais conservé une idée générale de la ville, bien que plusieurs années se fussent passées depuis ; toutefois, je suis absolument certain de n'être jamais passé dans la localité où je me trouvais ce soir-là.

Quand je descendis du bateau, j'aperçus dans le lointain les fanaux d'un pont à ma gauche ; et me rappelant que le pont était situé en face de la rue où se trouvait mon hôtel, je m'acheminai le long des quais dans cette direction. J'avais parcouru une petite distance, lorsque tout à coup je fus saisi d'une impulsion irrésistible à revenir sur mes pas, à laquelle instantément j'obéis. Je ne voyais rien, je ne sentais rien, je n'éprouvais pas même l'impression d'un danger, mais uniquement le besoin irrésistible de revenir en arrière. Je me rappelle parfaitement que ma raison se rebellait, et je me traitais moi-même de sot pour avoir abandonné la voie directe et m'être acheminé de travers, avec la perspective de me perdre dans le dépôt de la gare si embrouillé, et de devoir me hisser en grimpant au-dessus de quelque grille de dix pieds de haut. Je riais de moi-même, et, chemin faisant, je continuais à m'apostropher : « Mais fou que tu es ! Pourquoi fais-tu cela ? Où vas-tu ? » Avec tout cela l'impulsion était plus forte que ma raison, et je poursuivais toujours, jusqu'au moment où je retrouvai le bon chemin, puis l'hôtel ; et je ne tardai pas à oublier l'incident.

Le lendemain, je tombai par hasard à l'endroit en question, et je découvris que lorsque, le soir précédent, j'étais revenu brusquement en arrière, je me trouvais à quelques pas du point où se termine le chemin de la descente, qui aboutit à de l'eau avec un mouvement si rapide, que personne n'aurait pu s'y maintenir, à moins qu'on ne s'y fût aventuré avec des précautions suprêmes. Si, dans l'obscurité, j'avais mis le pied en dehors du plat de la route, j'aurais immanquablement perdu l'équilibre, et j'aurais roulé dans le fleuve ; et comme je suis inexpérimenté dans la natation et que j'étais embarrassé par un lourd manteau et un sac passé en bandoulière, je me serais noyé sans conteste possible.

L'importance du fait consiste en ceci (et je l'affirme sur ma parole d'honneur) que mon tempérament n'est nullement impulsif, mais persévérant et raisonneur.

Donc mon acte était contraire à ma nature, et les protestations inutiles de ma raison contre un procédé qui me paraissait absurde et fou, m'ont persuadé de ce que cet acte n'est explicable que de deux manières : ou j'ai été influencé par une intelligence extrinsèque, ou mon « subconscient » a agi d'après des perceptions que mon « Moi conscient » ne pouvait pas percevoir. — Je remarque que je n'ai jamais eu de ma vie d'autre expérience supernormale que celle-ci. (*Signé* : Marshall Wait, Chicago, Madison Avenue Hyde Park, 5-144).

Myers, avec sa prudence habituelle, ajoute que le relateur pourrait avoir eu l'intuition du danger « par les exhalaisons de l'eau bourbeuse devenues plus intenses, ou peut-être une vague différence dans l'aspect des ténèbres, ou aussi dans la résistance de l'air ». — Toutes suppositions qui ne me convainquent guère ; on pourrait plutôt supposer un phénomène de perception supernormale subconsciente (télesthésie) avec transmission relative du message au Moi conscient ; mais il resterait alors à expliquer comment cette émergence sporadique des facultés supernormales subconscientes se soit produite à si bon point chez un individu qui n'en avait jamais expérimenté de sa vie.

CXXXV^e Cas. — Dans les *Souvenirs Autobiographiques* du grand sculpteur Jean Dupré, édités par les successeurs de Le Monnier (p. 353), on peut lire l'épisode suivant :

J'avais tu un fait que j'aurais dû raconter depuis longtemps, tout à fait domestique, intime, d'une singularité extraordinaire, et cela par un sentiment que je ne sais pas bien définir ; en me rappelant désormais ma chère femme, et mes enfants morts, je sens comme une voix intérieure qui me dit : « Raconte, écris le fait comme il est, sans rien lui ajouter ou lui enlever, et même sans le juger ». — Le voici : Ma seconde petite fille, Caroline, fut envoyée en nourrice, et ce fut la seule ; les autres furent élevés par leur bonne mère, mais cette dernière ne put s'occuper de Caroline pour des raisons de santé. La nourrice de notre enfant demeurait à Londa, sur la Rufina ; l'enfant s'élevait bien ; mais tout à coup une éruption très étendue et très mauvaise la mit en danger et la nourrice nous écrivit d'aller la voir. Sans perdre un moment, je louai une calèche et partis avec ma femme. Arrivés au Pontassieve nous nous repliâmes vers la Rufina, et de là poursuivîmes notre route pour Londa ; en haut d'une montagne, en partie boisée de châtaigniers et en partie nue et pierreuse, nous atteignîmes enfin à la maisonnette de la nourrice de ma petite. La route contourne la montagne, et, à certains points, est si étroite, qu'à grand'peine une voiture peut y passer, et c'est naturel ; qu'a donc à faire une voiture sur cette montagne, parmi ces chaumières ? Mais, tant bien que mal, nous arrivâmes. L'enfant était très malade, et ne donnait plus désormais aucun espoir de guérison ; nous demeurâmes un jour et une nuit, et, lorsqu'elle eût donné les ordres pour le cas, hélas certain, de la mort du petit ange, j'emmenai sa mère en pleurs, avec beaucoup d'efforts. Comme je l'ai dit, la route était étroite ; et dans la descente, nous avions à notre droite le sommet de la montagne, à gauche et presque à pic un torrent très profond ; j'ignore si c'est le Rincine, ou la Moscia, ou un autre. Le cheval allait d'un trot raisonnable, pour la facilité de la descente, et la sûreté qu'il ressentait du frein que

j'avais mis aux roues ; ma femme, les yeux en pleurs, murmurait des paroles d'espoir à propos de la guérison de l'enfant ; le ciel était limpide et le soleil s'était levé depuis peu ; on ne voyait personne sur la montagne, et nulle part ailleurs ; tout à coup, on entendit une voix qui dit : « Arretez ! » — La voix semblant venir du côté du mont, ma femme et moi nous retournâmes de ce côté, et je modérai l'allure du cheval, mais nous ne vîmes personne. Je touchai le cheval pour continuer, mais en même temps la voix se fit de nouveau entendre, et plus forte disant : « Arrêtez, arrêtez ! »

Je retins les brides et j'arrêtai ; cette fois ma femme après avoir regardé et regardé comme moi sans apercevoir âme qui vive, eut peur. — « Courage, allons — dis-je — de quoi as-tu peur ? Vois, il n'y a personne, et par conséquent personne ne peut nous offenser ». — Et, pour mettre un terme à cette espèce d'angoisse que je ressentais aussi, je donnai un coup de fouet au cheval ; mais dès qu'il voulut faire un pas, nous entendîmes par trois fois distinctement et plus fort la même voix crier : « Arrêtez, arrêtez, arrêtez ! » — J'arrêtai, et sans savoir que faire ni que penser, je descendis et j'aidai à descendre ma femme toute tremblante ; et quel fut notre étonnement, notre peur, notre reconnaissance, de cet avis qu'on nous avait donné d'arrêter ! L'esse était sortie de la roue de gauche ; celle-ci était toute pencnée et allait sortir de son pivot, presque rasant le précipice. Avec toute ma force, je relevai de ce côté la calèche et repoussai la roue à sa place, je courus en arrière pour voir si je retrouvais l'esse, mais je ne la retrouvai pas, j'appelai et rappelai la personne qui m'avait avertie pour qu'elle me secourût et que je pusse la remercier, mais je ne vis personne ! En attendant, il était impossible de continuer de cette façon ; le village de la Rufina était éloigné, et nous aurions bien pu faire cette route à pied ; mais comment la calèche aurait-elle pu poursuivre sa route sans l'esse ? Je me mis à chercher dans la montagne un morceau de bois ; l'ayant trouvé, je le pointai et l'enfonçai à l'aide d'une pierre à la place de l'esse ; mais quant à remonter en voiture, il n'y fallait pas songer. Je pris le cheval par la bride, et nous descendîmes pas à pas à la Rufina, ma femme et moi ne parlions pas, mais de temps en temps, nous regardant, nous nous communiquions en silence le danger couru, l'avertissement extraordinaire. A la Rufina, un charron nous remit un esse, et nous retournâmes sans encombre à la maison. Si celui qui rit veut rire, libre à lui ; mais moi, je ne ris pas ; même, devant la vérité et le sérieux de ce fait, advenu il y a bientôt quarante ans, à présent comme alors je me sens envahi de confusion et de stupeur.

Dans le cas ci-dessus, le phénomène d'hallucination auditive véridique ne pourrait être que bien difficilement attribué à un fait de perception subconsciente de la perte de l'esse ; surtout si l'on songe que la voix hallucinatoire fut entendue par les deux protagonistes.

CXXXVI^e Cas. — Le capitaine W. Everett, de la Société de navigation « Merthyr », qui exerce le cabotage entre Bristol et Carmarthen, envoie au *Light* (1910, p. 47) le fait personnel suivant :

Je me trouvais dans le canal de Bristol, à la hauteur de Barry ; le pilote, homme très âgé, se tenait au timon, j'avais accompli mon quart, et je me trouvais dans ma cabine, plongé dans le sommeil, lorsque je fus éveillé tout à coup par une voix qui m'appelait. Je restai un moment aux écoutes, puis je reposai ma tête sur l'oreiller pour me rendormir, mais l'appel se renouvela avec un timbre vocal des plus insistants.

Sans demander qui m'appelait, ou, pourquoi on m'appelait, je sautai de ma couchette, et, tel que je me trouvais, je montai en courant. Malgré les ténèbres, j'aperçus à très brève distance l'ombre d'un autre paquebot qui nous coupait la route. Dans un éclair, je compris notre situation réciproque, je courus au timon (à 40 pieds de distance), j'en arrachai la roue des mains du pilote, et je changeai brusquement la direction, évitant ainsi le choc par un écart de plusieurs pouces !

La voix entendue était absolument humaine. Je dois ajouter que j'ai perdu père, mère, frère, et que parfois, assis tout seul dans ma cabine, j'éprouve l'impression de leur présence. (*Signé* : W. Everett).

A la rigueur, on ne pourrait pas exclure en ce cas la possibilité d'une action télépathique dérivant probablement de la pensée anxieuse du pilote de l'autre paquebot ; mais on pourrait objecter à cela que c'est le capitaine Everett qui changea de route, ce qui prouverait que personne, sur l'autre paquebot, n'avait eu sentiment du danger.

CXXXVII^e Cas. — Il a été publié par *Myers* (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. VIII, p. 401) et je l'ai cité une première fois dans mon travail : *Symbolisme et phénomènes métapsychiques.*

Le percipient, Mr. Brighten, de profession légale, est une personne connue de Podmore, qui le tient pour un homme intelligent, perspicace, de tempérament pratique et équilibré.

Il raconte qu'en l'année 1861 un sien ami, James Clarckburn, ayant acheté un bateau à vapeur pour la navigation fluviale, l'invita à faire avec lui une excursion de plaisir. Ils partirent de Norwich, et après une journée de navigation le long du fleuve, ils s'amarrèrent le soir à Yarmouth, peu distant de l'embouchure, assurant avec des cordes le bateau, à la proue et à la poupe, à une embarcation voisine. Après quoi, vers 9 heures et demie, ils se retirèrent dans leurs cabines respectives. Il continue :

Je pouvais avoir dormi quelques heures, lorsque je

commençai à rêver. J'imaginai que j'ouvrais les yeux et voyais à travers le plafond de la cabine, de manière à discerner deux ténébreux fantômes suspendus en haut près du tuyau de la cheminée. Ils paraissaient plongés dans une vive conversation, et faisaient allusion tantôt à l'embouchure du fleuve, tantôt aux câbles qui retenaient l'embarcation. Enfin, ils se séparèrent en gesticulant et en clignant de l'œil comme s'ils s'étaient entendus sur un plan d'action établi entre eux. Toujours suspendus en l'air, ils se portèrent l'un à la proue et l'autre à la poupe, tenant tous deux l'index étendu, avec lequel ils touchèrent simultanément l'un des deux câbles d'amarre, qui flambèrent comme s'ils avaient été touchés par un fer rouge. Le bateau, désormais libre, fut entraîné à la dérive ; il passa le pont suspendu, puis celui de fer, traversa le large de Braidon, le pont de Yarmouth et la longue ligne de bâtiments qui y sont ancrés. Pendant ce temps, les deux fantômes, toujours suspendus en l'air au-dessus du bateau, émettaient d'étranges sons musicaux. J'aurais voulu réveiller mon compagnon, sachant bien que si le courant nous entraînait à l'embouchure, nous naufragions inévitablement en passant le barrage ; et, dans le rêve, je tentais de me délivrer de l'incube qui m'oppressait, mais inutilement. On courait toujours ; le long du parcours mes yeux discernaient chaque objet ; nous dépassâmes Southtown, puis le village de Gorleston, et enfin on arriva au dernier tournant du fleuve où l'eau court avec précipitation surmonter le barrage et se confondre à la mer. En un instant, nous fûmes engagés dans ces tourbillons, et je m'aperçus que le bateau commençait à couler. Cependant les sons musicaux émis par les deux fantômes se transformèrent en terrifiants hurlements de triomphe. L'eau m'arrivait à la gorge, je râlais, je me noyais. Avec un effort désespéré, je sautai au bas de ma couchette et je me dirigeais à la porte que j'enfonçai d'un coup. Je me retrouvai réveillé et en chemise en face d'une nuit sereine éclairée par la lune. Instinctivement, je tournai les yeux au cordage de poupe, et je constatai avec terreur qu'à ce moment précis, l'amarre s'était déchirée. Je me dirigeai vers le croc de la proue, et je vis à mon côté mon compagnon, accouru au bruit de la porte fracassée, qui, en criant, faisait allusion à l'amarre perdue. Nous nous accrochâmes tous deux désespérément aux crocs avec nos mains, sans faire attention au sang qui en sortait, et nous commençâmes d'appeler au secours. Des hommes de l'embarcation voisine ne tardèrent pas à arriver et purent nous fournir à temps de nouveaux cordages. Le danger passé, mon ami commença à me gronder pour la porte perdue, ce à quoi je répondis par le récit du fait, qui me laissait encore dans une grande agitation.

Le matin suivant, réfléchissant d'un esprit tranquille sur l'événement je me persuadai que si, au moment où les cordes lâchèrent les amarrres, nous avions tous deux continué de dormir, le drame rêvé se serait inexorablement réalisé dans tous ses détails ». (Signé : William E. Brighten.)

Si l'on veut expliquer cet épisode sans s'écarter de l'hypothèse subconsciente, il faut le considérer comme télesthésique pour la perception initiale, et prémonitoire pour les conséquences. En ce cas, la personnalité subconsciente de Mr Brighten, ayant perçu dans le sommeil que les amarres se relâchaient sous la tension du courant, se serait empressée de le réveiller au moyen de visions oniriques terrifiantes choisies dans le bagage onirique.

Myers est perplexe sur la vraie signification du symbolisme de ce rêve ; et, considérant ce dernier avec un autre plus significatif dont le même percipient fut le héros, il est porté à y voir une intentionnalité d'origine extrinsèque.

CXXXVIII^e Cas. — Le Rév. B. F. Austin raconte l'épisode suivant, sur lequel il fit des recherches :

Michel Quinn est un douanier de la voie de Buttzville (Oxford) qui fut remercié et récompensé par la Direction des chemins de fer pour avoir, mercredi dernier, conjuré une catastrophe du train direct.

La manière dont il la conjura est digne d'attention. Vingt minutes avant le passage du direct, il avait vu défiler un train de marchandises devant sa guérite de douanier, et tout de suite après avait été saisi par un sentiment étrange de danger imminent. Il ne savait pas se l'expliquer, ne comprenait pas à quoi il se rapportait, mais se sentait l'âme oppressée par une anxiété profonde ; enfin, l'anxiété devint une angoisse, et l'impression se concréta dans l'intuition qu'un grave dégât s'était produit en quelque point des alentours.

Alors il se mit à courir derrière le train de marchandises, et, à un quart de mille de sa guérite, il trouva un rail brisé et déplacé par le passage du train ; et comme il s'agissait d'un rail à forte courbure, le train suivant se serait inévitablement précipité dans la plaine située au-dessous. Il improvisa comme il put un drapeau rouge avec son mouchoir, et, revenu en courant à sa guérite, il l'agita devant le direct, réussissant à le faire arrêter. — En peu de temps les ouvriers du chemin de fer procurèrent un nouveau rail, et le direct put repartir ». (*Signé* : Rév. B. F. Austin, dans le *Light*, 1904, p. 416).

Le Rév. Austin ajoute :

On se demande spontanément : « Quelle est l'origine du sentiment de danger imminent dont fut envahie l'âme de Quinn ? Son « Moi subconscient » a-t-il peut-être pu percevoir à l'aide de la clairvoyance l'incident du rail ? Ou serait-ce au contraire une Intelligence spirituelle qui, trouvant chez le douanier un sensitif, l'aurait impressionné télépathiquement sur le dégât et le danger imminent ? »

CXXXIX^e Cas. — Je l'extrais du *Light*

(1897, p. 135). On n'indique pas le nom de la relatrice, dont on parle en ces termes :

« ...L'incident se produisit dans la maison de la relatrice à Meerat (Indes occidentales), et aucun doute ne peut exister sur son authenticité ; les sœurs en question sont connues des principales familles résidant à cet endroit, et de différents officiers de l'armée anglaise...

...L'une d'elles était un soir assise et lisait à la clarté de la lampe ; à un moment donné, jugeant que l'heure était venue de se retirer, elle leva les yeux de son livre, et vit avec un immense étonnement un homme assis devant elle, et plus précisément *interposé entre sa personne et la salle de bains.* Elle ne connaissait pas l'intrus, qui dirigeait son regard sur elle dans une attitude calme et sereine ; toutefois sa surprise était trop grande pour qu'elle pensât à lui demander le motif de sa présence chez elle. Elle demeura comme étourdie, le regardant, puis l'idée lui vint que l'intrus pouvait n'être pas une personne réelle, mais un visiteur de l'Au-Delà... Elle continua de regarder en silence, tandis qu'en silence le mystérieux visiteur fixait sans interruption son regard sur elle. Combien s'est prolongée cette situation, la percipiente ne saurait le dire, mais probablement elle ne dura pas longtemps, et elle se termina par la dissolution rapide du fantôme...

C'était l'heure du bain du soir ; avant de s'apprêter à le prendre, elle voulut délivrer deux petits chiens attachés dans la chambre voisine. Elle ouvrit la porte, et les petits chiens se précipitèrent en aboyant furieusement *dans la direction du bain.* La dame regarda, et, au fond de la salle, vit un monstrueux petit serpent « cobra » dont la morsure cause une mort foudroyante. Elle fut prompte à fermer la porte, et, ce faisant, vit le reptile se retourner et s'introduire dans l'orifice où passaient les tuyaux de l'eau, orifice laissé par incurie plus large que le nécessaire.

Si la dame s'était directement rendue au bain, comme elle aurait fait indubitablement *si le visiteur fantôme ne s'était pas interposé,* sa vie aurait été sacrifiée.

Ici aussi, la vision prémonitoire pourrait être réduite à un phénomène de déterminisme symbolique causé par une perception subconsciente du reptile « cobra ».

* * *

Ici, je mets un terme aux citations d'exemples où *les prémonitions qui sauvent reflètent des circonstances de faits déjà existants, ou des événements qui se déroulent déjà à la proximité des percipients au moment de la prémonition,* pour passer à ceux où *les prémonitions qui sauvent reflètent des événements fortuits qui se sont réalisés après un intervalle de temps plus ou moins long.*

CXL^e Cas. — Le Prof. Th. Flournoy, dans son ouvrage *Esprits et médiums* (p. 316), cite le fait suivant personnellement étudié par lui :

Le cas est celui d'un grand commerçant, que son esprit d'entreprise et ses affaires ont beaucoup fait voyager à travers l'Amérique du Sud. D'après les récits que j'ai recueillis de sa bouche, il a entendu à diverses reprises, au cours de son existence mouvementée, une mystérieuse *voix blanche,* toujours la même, lui donner des conseils ou des avertissements très courts et incisifs. De tempérament essentiellement pratique et positif, étranger à toute préoccupation philosophique ou religieuse, M. X. n'a aucune théorie sur cette voix, et il s'est contenté d'en enregistrer avec étonnement les manifestations.

Voici deux cas où elle lui sauva la vie, ainsi qu'aux Indiens qui l'accompagnaient et lui servaient de guides dans ses expéditions aventureuses.

Une fois, comme sa troupe venait de faire halte au pied d'un arbre énorme pour y préparer le repas, M. X. entendit tout à coup la voix lui commander : *Sauvez-vous* ! Et il força ses gens à déguerpir ; à peine s'étaient-ils éloignés, que l'arbre s'abattit avec fracas sur la place qu'ils avaient occupée. Ils eussent tous été écrasés sans cette prémonition. L'examen du tronc rompu montra qu'il était entièrement rongé, et pour ainsi dire, vidé, par des termites.

Une autre fois, descendant un fleuve en canot, ils allaient couper un contour en rasant un promontoire, lorsque cette même voix lui ordonna de traverser immédiatement le courant pour gagner au plus vite l'autre rive. Cela paraissait si absurde qu'il dut coucher en joue, avec son fusil, ses rameurs récalcitrants et les menacer de mort pour les obliger à obéir. Ils n'avaient encore traversé qu'en partie, lorsque le promontoire s'effondra, causant dans l'eau un tourbillon qui faillit les faire chavirer et qui les eût infailliblement engloutis s'ils avaient continué dans leur direction primitive.

Le Prof. Flournoy ajoute :

Dans ces deux occasions, la voix, au dire de M. X., avait un caractère tellement impératif qu'aucune hésitation n'était possible et qu'il fut absolument contraint de lui obéir et de faire obéir ses hommes. L'automatisme verbal, en d'autres termes, était doublé d'un automatisme cénesthésique et émotif (sentiment de danger imminent et impulsion à fuir) irrésistible dont le point de départ se trouvait sans doute, d'après tout ce que l'on sait des phénomènes de ce genre, dans des perceptions visuelles (traces de termites, aspect des rives minées par l'eau, etc.), ou auditives (craquement préliminaires), restées inconscientes ou inaperçues pour la personnalité ordinaire.

J'observe que le Prof. Flournoy se montre trop catégorique dans l'expression de ses con-

victions ; si les hypothèses qu'il énonce semblent scientifiquement légitimes, les déclarer *sans doute réelles* n'est pas conforme aux règles de prudence scientifique. D'autant plus que s'il s'était agi de perceptions « de traces de termites ou de craquements préliminaires, ou de l'aspect des rives minées par l'eau », les premiers à s'en apercevoir auraient été les Indiens, très familiarisés avec les dangers que présentent leurs forêts, et doués d'un instinct incomparable pour les pressentir.

En outre, on ne peut que tenir compte du fait qu'il existe un grand nombre d'épisode analogues constatés en des circonstances permettant d'exclure d'une manière absolue l'hypothèse des perceptions subconscientes ; il serait donc tout aussi légitime de supposer que si ces derniers sont probablement déterminés par des causes extrinsèques aux sensitifs, les mêmes causes peuvent parfois se mettre en œuvre aussi dans les cas où l'évidence est moindre (et parmi lesquels il y en a certains comparables aux meilleurs pour leur efficacité impressionnante).

CXLI^e Cas. — Le Dr Hodgson fit à ce propos une enquête rigoureuse, et Myers le publia dans les *Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XI, p. 424. — M. C. Hazen Brown écrit de Boston, à la date du 17 août 1894 :

... Il y a quelques semaines, il m'arriva de devoir consulter un dentiste, et à l'heure fixée je me rendis dans son cabinet ; je l'y trouvai dans un état de surexcitation extrême à cause d'un incident étrange et dramatique qui lui était survenu un moment plus tôt. Le cabinet est situé rue Tremmont; c'est une belle et grande chambre, à un angle de laquelle, et précisément au point le plus éloigné de la fenêtre, le dentiste a placé son laboratoire, en l'isolant avec une cloison. Là se trouvait une petite chaudière en cuivre, dont il se servait pour la fusion de la gutta-percha servant à fixer les dents postiches. Il était occupé à la réparation d'un dentier, et se tenait courbé sur son banc, près de la chaudière en ébullition, lorsqu'il entendit tout à coup une voix lui crier avec un accent impérieux : « Cours à la fenêtre ! Vite ! » — Et tout de suite la voix répéta, excitée, la même injonction : Cours à la fenêtre ! Vite ! » Sans chercher d'où lui venait cet ordre, il courut à la fenêtre, se pencha, regarda dans la rue : et voici que simultanément se produisit une explosion terrible dans son laboratoire. La petite chaudière avait éclaté, et un fragment s'était enfoncé dans le plafond. Le dentiste se précipita dans le laboratoire, où la violence de l'explosion avait tout fracassé ; le banc lui-même était réduit en miettes, quoiqu'il eût une épaisseur de deux pouces. Les voisins accourus au bruit furent stupéfaits du récit que leur fit le dentiste. Il était seul dans le cabinet, et ne peut pas s'expliquer le mystérieux avertissement.

La chaudière était munie d'une soupape de sûreté : mais il résulta de l'examen des fragments qu'elle n'avait pas fonctionné parce qu'elle était oxydée et sale.

Voilà le fait, tel que me le raconta le dentiste au milieu des ruines du laboratoire et du cabinet, lesquelles confirmaient ses dires. Comme on sait, un fragment de la chaudière, du poids de 10 livres environ, s'était enfoncé au plafond, ce qui démontre que la puissance explosive était relativement grande ; en effet, la pression, au moment de l'explosion, devait être environ de 80 livres par pouce carré. Il est indubitable que si cette mystérieuse voix amie n'était intervenue, le dentiste aurait été gravement blessé ou tué. Il s'agit donc d'un épisode du plus grand intérêt. (*Signé* : G. Hazen Brown).

(Le Dr Hodgson alla interroger le dentiste, et obtint la pleine confirmation des faits. Le dentiste ajoute n'avoir pas reconnu la voix, et n'avoir eu dans sa vie aucune autre expérience supernormale).

Myers, en rapportant le cas, observe qu'il n'est pas facile de trouver pour lui une origine *hypéresthésique* ; et la chose est évidente, mais on ne manquerait pas d'hommes de science prêts à résoudre le mystère en émettant la sentence que la personnalité subconsciente du dentiste, ayant eu la perception de la soupape oxydée et du danger qui en dérivait, en avertit la personnalité consciente par la voie hallucinatoire. On pourrait objecter à tout cela que la soupape était oxydée depuis longtemps, et que depuis longtemps la chaudière fonctionnait ; donc, il faudrait expliquer comment la personnalité subconsciente a pénétré le danger justement le jour où l'oxydation devait causer le désastre, et comment elle a deviné justement l'instant mathématique où la chaudière devait éclater ; autant de mystères à résoudre, mais qui n'embarrasseraient nullement certains hommes de science : il existe une crédulité scientifique comparable en tout à la foi aveugle des vrais croyants. Entendons-nous : les phénomènes des personnalités subconscientes existent, les automatismes existent, la cryptomnésie est fondée, les phénomènes en général de perceptions hypéresthésiques sont fondés, mais c'est une illusion inconcevable que l'obstination à vouloir tout resserrer dans les limites étroites de ces hypothèses ; et ceux qui s'y complaisent ne parlent plus au nom de la science, mais de la foi combinée à la fantaisie poétique.

CXLII^e Cas. — Une dame amie de Myers écrivait à ce dernier le 3 juin 1890.

Dans la nuit du 21 mai 1890, je me trouvais à F. (Angleterre) ; et comme ma petite fille dormait

avec moi, je gardais dans ma chambre une veilleuse constamment allumée, qui était posée sur une console en bois, et consistait en une soucoupe remplie de substances grasses avec une mèche, ce qui n'avait jamais causé d'inconvénient d'aucun genre. Il était environ 1 h. 3/4 du matin, lorsque je fus subitement éveillée par une voix qui m'appelait ; et il ne s'agissait pas d'une *impression*, mais d'une voix naturelle très distincte, qui résonnait à mon oreille quand je m'assis en sursautant sur mon lit. Et d'autant plus profond était mon étonnement, que je m'étais entendue appeler avec une abréviation de mon nom que personne n'employait en Angleterre. Quand je fus convaincue que tout était tranquille, je m'étendis de nouveau, réfléchissant sur la voix mystérieuse, et par dessus tout impressionnée par le fait de ce nom familièrement caressant avec lequel on m'avait appelée, et que je n'entendais plus depuis si longtemps.

Une demi-minute plus tard, l'abat-jour de la veilleuse prenait feu, et tout de suite la matière grasse contenue dans la soucoupe s'enflammait et entamait le bois de la console ; or, la flambée se serait étendue au lambris de la paroi, si je n'étais accourue promptement pour éteindre le feu lorsqu'il était encore temps ; et si j'ai pu le faire, je le dois à qui m'a éveillée. *(Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XI, p. 419*)*.

Ici, il ne semble guère possible d'attribuer le phénomène prémonitoire à des perceptions subconscientes, vu que lorsque la voix se fit entendre, éveillant le percipient, le péril annoncé n'existait pas encore, et que la percipiente, éveillée, ne parvint à rien trouver d'insolite, quoi qu'elle prêtât d'attention.

CXLIII^e Cas. — Mme Florence Montague, dont le nom est bien connu parmi les spiritualistes anglo-saxons, publiait dans le *Philosophical Journal* de Saint-Francisco (Californie) à la date du 3 février, le récit suivant :

J'étais secrétaire-correspondante de la Société féminine de secours aux marins, et, durant l'absence du chapelain, je le remplaçais. Ma tâche n'était pas bénigne durant cette période de luttes intestines, où de fréquentes crises éclataient entre nos protégés et les affiliés à l'« Union des Marins », à laquelle les nôtres n'avaient pas voulu adhérer. Des lettres anonymes étaient même parvenues à la direction, où l'on menaçait de faire sauter l'édifice...

Comme j'ai pour habitude de me lever tard le matin, et que la lumière dérangeait mon sommeil, j'avais obvié à cet inconvénient en plaçant la tête du lit dans l'arc de la fenêtre.

Une nuit de l'automne 1892, bien que tombant de sommeil, il m'arriva le fait étrange de ne pas pouvoir me coucher parce que chaque fois que je m'approchais du lit, une mystérieuse influence m'obligeait à m'en éloigner de nouveau. Je cherchai à me distraire par la musique et la lecture, mais je ne résistai pas longtemps, et je me couchai. J'allais m'endormir, lorsque tout-à-coup je fus possédée par la pensée que je devais écarter le lit de la fenêtre.

En ce temps là, je n'étais pas spiritualiste, et mes connaissances sur l'argument étaient très rudimentaires ; je luttai donc contre cette impression, qui me paraissait irraisonnable, aidée en cela par ma répugnance naturelle à me lever ; toutefois, je ne parvins à m'endormir qu'après de longs efforts.

Je ne saurais dire combien de temps je dormis, mais je m'éveillai au son de ma propre voix qui criait automatiquement : « Lève-toi et retourne le lit ». Même cette autre étrange circonstance ne réussit pas à m'impressionner ; toutefois, je me résolus à obéir à l'ordre pour en finir avec mon extravagante obsession, et pouvoir dormir tranquille. Je me levai, et sans même allumer le gaz, je me mis à traîner le lit en l'éloignant de la fenêtre ; mais le meuble était lourd, et j'étais pleine de sommeil ; en outre un pied du lit s'embarrassa dans le tapis, de sorte que j'interrompis le travail au beau milieu, et le lit resta la tête dans l'angle opposé à la fenêtre, c'est-à-dire au point le plus éloigné d'elle. Je me recouchai, et me rendormis immédiatement.

Des heures ou des minutes pouvaient s'être passées, lorsque je me réveillai en sursaut éprouvant un sentiment de secousse et de pression par tout le corps, mais surtout à la tête ; et lorsque je me rendis pleinement compte de ce qui arrivait, j'étais au milieu d'un vacarme épouvantable, suivi d'un ébranlement indescriptible.

Tout le monde se rappelle à San-Francisco l'attentat à la dynamite contre la « Maison des Marins ». Cette nuit-là, heureusement, l'inexpérience des malfaiteurs fit que le vieil édifice et les centaines de personnes qui l'habitaient furent sauves. La construction fut d'ailleurs secouée dès les fondements ; tous les carreaux se brisèrent en miettes, des crevasses se produisirent dans les murs, et plusieurs s'écroulèrent. Un fossé d'une profondeur de 2C pieds empêcha le trafic de la rue pendant plusieurs jours ; le grondement fut entendu à dix milles à la ronde.

La fenêtre où se trouvait la tête de mon lit n'était plus qu'un amas de pierres, de chaux et de vitres brisées ; la fenêtre entière et un morceau du mur étaient complètement abattus. — Le mystérieux avertissement m'avait sauvé la vie !

Il y a dans ce cas la circonstance des lettres anonymes menaçantes, qui ne pouvaient qu'avoir impressionné la relatrice. Il existait donc une prédisposition à craindre la réalisation dans la nuit des menaces criminelles, ce qui, infirmerait en partie l'interprétation de l'incident dans un sens prémonitoire, et pourrait ainsi le faire attribuer à une « coïncidence fortuite ».

Toutefois, pour peu qu'on réfléchisse aux formes impulsives réitérées et irrésistibles qui poussèrent la sensitive à agir, on doit en conclure

que l'hypothèse prémonitoire est encore celle qui se présente sous un aspect plus vraisemblable. En effet, s'il s'était agi d'impulsions subconscientes causées par l'appréhension générique d'un attentat imminent destiné à faire sauter la maison, impulsions qui, par pur hasard, auraient coïncidé avec la nuit même de l'attentat, alors la sensitive aurait dû — tout au plus — se sentir poussée à fuir la maison qui devait crouler, et non à déplacer purement le lit de la fenêtre : ce dernier détail démontrerait dans la cause agente la perception exacte du point où le danger était circonscrit pour la sensitive, et la claire intention d'agir d'une manière strictement conforme à la situation.

(A suivre.)

Explication des Phénomènes Psychiques d'ordre intellectuel PAR LA PSYCHOMÉTRIE

Ancien directeur de l'Institut hypnotique de Verviers et fervent adepte des sciences psychiques, dont je m'occupe assidûment depuis plus d'un quart de siècle, je crois avoir acquis en la matière assez d'expérience et avoir accumulé assez d'observations personnelles et concordantes pour pouvoir m'arrêter enfin, en ce qui concerne la genèse des phénomènes psychiques de toute nature, à une conviction que je désire soumettre aux savants, aux penseurs et aux lecteurs des *Annales*.

Il est hors de doute que toutes les actions terrestres, pensées comprises, laissent sur les objets matériels qui en sont les témoins et les récepteurs, des traces inappréciables par nos organes dans les conditions normales mais traces indélébiles néanmoins. Corrélativement à ces traces, il existe des sujets psychomètres doués d'un instinct spécial ; sans études préalables, sans efforts d'aucune sorte, ils retrouvent ces empreintes, en débrouillent leur enchevêtrement, et ressuscitent les faits passés comme si ces faits étaient présents. Cet instinct, étrange au point d'en paraître surnaturel bien qu'il rappelle celui de certains animaux a l'infaillibilité de tous les instincts. Tous, tant que nous sommes, nous le possédons, du reste, plus ou moins, à des degrés variant à l'infini, mais presque toujours fortement émoussé et très souvent même à peu près détruit par la civilisation artificielle qui, depuis des siècles, pèse sur le monde. Que par hypnotisme ou par simple auto-suggestion, un sujet passe de l'état de veille à cet état particulier dans lequel les facultés développées par l'éducation s'effacent au point de permettre l'émergement des propriétés innées et des puissances instinctives, et immédiatement se réveille le don de psychométrie. Il est vrai qu'alors aussi apparaît une naïveté complète,qui rend le sujet docile à toutes les suggestions et en fait une machine utile ou stupide suivant les qualités de son hypnotiseur.

Les conditions d'expérience ainsi scientifiquement reconnues, rien ne peut plus nous surprendre dans les manifestations de tout genre réputées comme supranaturelles.

Un sujet assis dans le fauteuil d'une personne décédée, déclare voir cette personne et la décrit exactement, imitant parfaitement ses faits et gestes, bien qu'il ne l'ait jamais connue. De fantôme il n'y a point là cependant : le sujet exprime tout simplement ce qu'il ressent, et ce qu'il ressent ne lui est pas transmis par l'esprit du mort, mais par les empreintes nerveuses ou psychiques que le défunt a, de son vivant, fixées dans le fauteuil.

Une personne douée, sans le savoir peut-être, du don de psychométrie, voit apparaître à ses yeux effarés, une tragédie dont elle n'avait jamais eu connaissance. La description qu'elle en donne est reconnue exacte. Aucun être intelligent ne suppose, néanmoins, que les esprits des acteurs de la tragédie se soient concertés dans l'au-delà, pour renouveler la scène en présence d'un vivant. Cela serait trop ridicule, et la vérité est beaucoup plus simple : le psychomètre s'étant trouvé dans le lieu où les faits se sont réellement passés, les a revus et pourra les revoir encore, sans le secours d'une entité spirituelle, par la seule puissance d'une faculté innée, par la mise en activité d'un instinct que nous avons le tort de trouver extraordinaire, car toutes les forces de la nature restent incompréhensibles et par là même étonnantes.

Une mère ne peut oublier l'enfant qu'elle a perdu. Mise en présence d'un sujet, celui-ci déclare aussitôt qu'il voit un petit être auprès de la dame et il en trace le fidèle portrait. Exclama-

tions de surprise et de joie de la mère consolée ! Hélas ! le sujet a bien dépeint l'enfant, mais cet enfant, c'est la dame, elle-même qui, par le travail de son imagination créatrice, l'a fait apparaître aux yeux psychiques du sujet.

J'ai constaté bien des fois l'évidence même de ce que j'avance cici. Pendant longtemps, j'ai eu à ma disposition un sujet psychomètre admirablement doué. Non seulement il voyait les morts auxquels pensaient les consultants, mais pendant que ceux-ci se remémoraient les traits et les vêtements de leurs chers défunts, il me détaillait ce travail de souvenance, ce mode de formation des soi-disant fantômes.

Ce sujet trouvait et décrivait les maladies, et jamais son diagnostic n'a été mis en défaut. Mais je dois dire, parce que je considère cette remarque comme très importante, que j'ai toujours pris la précaution de le mettre en garde contre toute suggestion possible, lui recommandant de ne céder à aucune influence, de ne pas se laisser guider par les désirs, les croyances ou les pensées quelconques des assistants ou de moi-même, mais de me déclarer véridiquement ce qu'il voyait, ce qu'il constatait, sans plus. Si je lui avais posé une question comme celle-ci : « Quel est donc l'esprit qui vous guide ? » il est bien certain que, cédant à la suggestion renfermée dans une telle demande, il m'eût cité le nom d'une célébrité défunte ; ce nom eût pu, par la suite, créer une idée fixe capable de faire glisser mon sujet sur la pente du spiritisme ; mais il ne m'a jamais parlé de guide spirituel, parce que je ne lui ai jamais suggéré d'en avoir un, bien que tout disposé à en admettre l'existence, si la révélation s'en était faite spontanément.

Les avis prémonitoires eux-mêmes sont procréés par la psychométrie. Des conspirateurs complotent un attentat. A la réunion secrète où ils en fixent la date, assiste le subliminal d'un sujet dont le corps repose paisiblement au lit, peut-être bien loin de là. Quelques jours après, mis en état d'hypnose, le sujet prophétise le drame : qu'y a-t-il en cela de surnaturel ? Sans même avoir assisté par sa subconscience à la séance fatale, le sujet peut en prendre connaissance en psychométrisant l'un ou l'autre des conjurés. Ces faits n'ont pas été considérés que comme télépathiques — autre hypothèse.

Ceci nous amène à envisager le rôle social qui serait dévolu à la psychométrie si la Justice, pour éviter dans l'avenir d'irréparables erreurs, pouvait se décider à en utiliser le précieux concours.

Un sujet psychomètre amené sur le lieu d'un crime et mis en rapport direct avec les pièces à conviction, reconstituerait le drame et de ses yeux psychiques verrait le meurtier, qu'il pourrait ensuite reconnaître et désigner. Son récit révélerait des détails précis suffisants pour provoquer l'aveu du coupable. Il va de soi que ses affirmations devraient être corroborées par d'autres témoignages. N'importe ! quelle source d'investigations que la psychométrie ! Et quel frein aux vices de l'humanité, aux turpitudes de la société moderne, que cette loi inexorable venant dire à chacun : cache-toi pour mal faire, je te verrai quand même, je te verrai partout, car tous tes actes s'impriment dans la pierre, dans le bois, sur les murs, dans les étoffes, dans l'air même, sur toute la nature enfin, et je sais les y lire aussi facilement que tu lis dans ton livre !

ASTÈRE DENIS.

Nous sommes heureux de publier ce petit article qui, sans émettre aucune idée nouvelle, présente toutefois une avec grande précision et une grande force l'hypothèse dite « psychométrique » pour expliquer les phénomènes supranormaux de nature intellectuelle. Le bien fondé de cette théorie, dans ses lignes générales, est si manifeste, que toutes les personnes sérieuses s'occupant de recherches psychiques l'ont admise désormais pour un grand nombre de cas. Mais non pas nécessairement *pour tous* : M. E. Bozzano l'a prouvé en ces colonnes mêmes, en publiant l'article *Télépathie et Psychométrie*, où il cite justement un grand nombre de cas qui, pour différentes raisons, ne lui semblent pas pouvoir être rangés parmi ceux que l'on classe sous ces deux titres.

Pour ce qui se rapporte à l'article de M. Astère Denis, il nous sera permis de lui faire deux petites remarques.

D'abord, l'auteur va trop loin en affirmant « qu'il est *hors de doute* que toutes les actions terrestres, pensées comprises, laissent sur les objets matériels qui en sont les témoins et les récepteurs, des traces inappréciables, etc. » C'est là une simple hypothèse émise par les occultistes et dont il reste à prouver le fondement — ce qui n'a jamais été fait. Elle est même assez défectueuse : d'abord en ce sens, qu'elle ne s'adapte pas à certains cas de clairvoyance dans lesquels on ne voit vraiment pas quel peut être l'objet qui pourrait servir au sujet pour la psychométrie ; ensuite, parce qu'elle ne sert pas à expliquer les prédictions, qui — remarquez-le bien — s'entremêlent parfois aux « communications » psychométriques concernant le passé et le présent, et semblent, comme ces dernières, inspirées par la vue et l'attouchement d'un objet ou d'une personne. Les faits que M. A. Denis présente comme des cas de prédiction ne sont, en réalité, rangés par les psychistes que parmi les cas de télépathie ou télesthésie, suivie de

cérébration subconsciente pour en tirer des déductions. Pour qu'un fait puisse être raisonnablement rangé parmi les *prémonitions*, il faut que nous ne voyions pas le moyen de le rattacher aux événements précédents même au moyen de la télépathie et télesthésie : par exemple, quand il s'agit de la prédiction selon laquelle telle personne, dans trois ans, sera victime d'un accident d'automobile

Il est donc assez naturel qu'un grand nombre de psychistes de valeur se soient prudemment bornés à englober (je ne dis point *expliquer* !) l'ensemble de ces phénomènes de connaissance supernormale du passé, du présent et de l'avenir, ne pouvant pas être attribués à la télépathie et télesthésie, sous le nom vague et peu compromettant de *clairvoyance*, sans s'arrêter à des hypothèses aussi gratuites et infondées que le sont les prétendus « clichés astraux », les traces laissées par les actions et pensées sur les objets matériels qui en sont les témoins.

Encore si ces explications, tout en ne pouvant pas s'appliquer au cas concernant le futur, etc., suffisaient à nous expliquer *vraiment* un certain nombre de phénomènes de clairvoyance, c'est-à-dire ceux qu'on appelle plus spécialement « psychométriques ». Mais qui peut nous faire comprendre *comment* l'œil ou le toucher du psychomètre perçoit les « traces » en question, sur des objets qui, d'ailleurs, sont généralement soustraits à la vue et au toucher du psychomètre, par des enveloppes, boîtes, etc. ? Qui peut nous expliquer comment le sujet parvient à démêler les « traces » laissées sur un objet par un événement, de celles laissées par les innombrables autres événements dont le même objet a été le témoin, ainsi que des « traces » laissées sur des objets qui l'ont avoisiné ? Nous n'y comprenons rien ; et par conséquent, nous n'expliquons rien par cette hypothèse.

Pour le moment, il paraît donc infiniment plus prudent de ne pas se payer de vains mots et de considérer les objets soumis au psychomètre uniquement comme nous considérons les cartes, le marc de café, les épingles, la boule de cristal, le guéridon même, etc. — c'est-à-dire comme un moyen empirique de provoquer dans le sujet cet état spécial dans lequel se manifeste sa clairvoyance. Aussi, avec la presque totalité des psychomètres les plus connus — Mme E. Piper, M. Alfred Peters, chez nous Mme Lonï Feignez — on obtient des succès à peu près aussi fréquents en leur soumettant un objet, que par d'autres moyens qu'ils affectionnent de même.

C. de Vesme.

UNE MAIN FANTOME

Bien que l'incendie du Bazar de la Charité soit de l'histoire déjà un peu ancienne, la catastrophe fut si horrible qu'elle est encore présente à l'esprit de tous ceux qui en ont entendu parler. Du reste, la vision qui va être racontée est d'une espèce assez singulière et rare pour intéresser vivement le lecteur ; et nous devons nos plus vifs remerciements à Madame X..., (« Jean Delettres »), mère d'une de nos plus zélées Sociétaires, pour avoir bien voulu rédiger et nous communiquer cet étrange récit. M. M.

Il était six heures et demie. Je venais de rentrer chez moi, et, au lieu de me mettre à lire comme d'habitude, j'errais de chambre en chambre, saisie par une inexplicable angoisse. Je descendais dans le cabinet de mon mari, m'inquiétant qu'il ne fût pas de retour ; alors que par nécessité professionnelle il ne revenait jamais que fort tard ; je remontais voir les enfants, j'épiais avec anxiété chaque coup de sonnette ; et il me semblait qu'une catastrophe nous guettait.

Le retour de mon mari et le dîner en famille ne calma pas mon malaise. J'étais en proie à une torpeur étrange qui s'abattait sur moi comme une chape de plomb. Enfin, au dessert je n'y tins plus, et je quittai la table, me disant tellement lasse que j'allais me coucher tout de suite.

Un quart d'heure après, l'institutrice m'amenait mes enfants pour me dire bonsoir ; et j'étais tellement accablée de sommeil que je la priai de les emmener de suite. Je m'endormis aussitôt, et, si profondément que je n'entendis pas mon mari entrer dans ma chambre et se coucher.

Vers une ou deux heures du matin, je me réveille sanglotante, affolée, tremblant de tous mes membres, et tellement bouleversée que je réveille mon mari pour me délivrer de mon cauchemar.

Je le lui raconte, et, il s'étonne qu'un rêve aussi incohérent, aussi anodin en apparence m'ait mise dans un pareil état, moi qui n'ai rien d'une femme nerveuse et exaltée. Je m'étonne avec lui, mais je continue à frissonner de terreur, en rappelant les circonstances du rêve.

Je voyais une main, ou plutôt, un débris de main broyé, déchiqueté, calciné, je ne sais pas ; puis, autour de cette main comme un halo en forme d'une autre main un peu plus grande, mais décomposée aussi, et, enfin, s'étalant bien au-delà des deux mains et les englobant, une troisième main intacte mais nébuleuse. Cette main nébuleuse s'épaississait, prenait de la consistance, et à mesure qu'elle se précisait, les deux autres mains qu'elle enveloppait disparaissaient.

Je ne voyais plus que cette grande main qui se réduisait vite aux proportions et à l'apparence d'une main ordinaire de femme ; une main gauche, grassouillette, soignée, avec une bague ornée d'une grosse turquoise à l'un des doigts et le poignet vêtu de brocart noir bordé d'un rouleauté de peluche violette. Je ne voyais pas le bras. — La main me prit, malgré moi, et m'entraîna. Je ne voulais pas la suivre ; et, pour m'y décider, il fallut que j'entendisse par trois fois ces mots : « C'est ton devoir, on a besoin de toi. »

Nous marchons. Où ? je ne sais pas, je ne vois pas bien. Nous enjambons des choses qui doivent être affreuses. Je ne comprends pas ce que c'est, mais j'ai l'impression d'un champ de bataille ; je sens que c'est horrible. Il y a une atmosphère de frayeur, de larmes, de prostration qui m'étreint ; et une odeur de chair brûlée et de cadavre me prend à la gorge.

« *On* » (on, c'est la main qui me guide) me montre quelque chose étendu par terre ; on m'explique ce que je dois faire ; mais au réveil, je ne me rappelle plus ce que c'est ; je sais seulement que j'ai crié : *Mon Dieu, mon Dieu! c'est horrible!*

La main de nouveau m'entraîne, nous voici près d'un homme à genoux devant un « objet » semblable à celui qu'on m'a montré tout à l'heure. Je ne vois pas l'homme, je ne le reconnais pas par conséquent, mais je sais que c'est un homme. La main me secoue, elle me presse d'agir, elle parle : Vite, vite, montre-moi à lui, il faut qu'il me reconnaisse..... » Et, ma propre main à moi, serrée, poussée par la main fantôme passe et repasse devant la figure de l'homme. Je la vois maintenant, cette figure, je la vois en partie, à mesure que ma main la frôle..... Des yeux larges, une barbe noire, une calvitie naissante ; quelqu'un que je n'ai jamais vu.

La main s'agite, elle me bouscule plus fort : « Il faut qu'il me reconnaisse, fais passer ma main « devant ses yeux, il me reconnaîtra à ma « bague ». Et elle me force à m'appuyer sur la joue de l'homme. Je sens le contact de sa barbe ; je sens une larme, puis une autre, puis une autre qui coulent sur sa joue et me mouillent..... Lui ne s'aperçoit de rien...

Et toujours cette pauvre main m'oblige à passer et repasser avec elle devant les yeux aveugles qui ne nous voient pas..... Et son désespoir monte... le désespoir d'une main ! c'est ridicule, inouï, et pourtant, *cela a été*..... et cette plainte terrible continue. « Qu'on me reconnaisse, qu'on me reconnaisse, qu'on ne me laisse pas là, par pitié, qu'on me reconnaisse ».....

Il me semble que cette scène est interminable, que cela ne finira jamais, lorsque la main me rejette avec violence : « Tu ne peux pas me faire reconnaître, tu n'es bonne à rien, va-t'en »... J'ai la sensation d'être lancée du haut d'une montagne dans un précipice, et je m'éveille.

En racontant ce cauchemar à mon mari, je continue à être poursuivie par l'odeur de viande brûlée et gâtée, et je lui dis : « Tu ne sens rien ? » Il se met à rire. « Si, ça sent même bien mauvais. Gageons que Mademoiselle a encore laissé filer sa lampe et que l'odeur vient jusqu'ici. »

Je me calme, je me rendors, et je m'éveille au matin tranquillisée. J'ouvre mon journal en buvant mon thé. Je vois en manchette : « Incendie du Bazar de la Charité ». J'avais si peu de pressentiments que je souris en disant : « Bon ! pour quelques mètres d'andrinople qui auront brûlé, ils vont faire une histoire »...... Mais je vois que le récit tient toute la page. « Est-ce que ce serait sérieux ? » Je me mets à lire et je réalise l'étendue de la catastrophe ! Parmi les morts, des amis, beaucoup d'amis. Une amie d'enfance entre autres, une des premières reconnues sitôt le sinistre : On donne la description de sa toilette, *robe de brocart noir avec liseré de peluche violette au col et au poignet*.....

Oh ! mon rêve, mon abominable rêve !... et je revois la main de mon amie, sa bague de turquoise, ses ongles si soignés !.....

Mais je ne connais pas son mari, je ne sais pas s'il est l'homme de mon rêve ; et, d'ailleurs puisqu'elle a été tout de suite reconnue et réclamée, je ne comprends plus.

Je n'allais pas tarder à comprendre : L'enterrement était fixé à quelques jours de là. Nous nous rendons à la maison mortuaire, et, là, nous trouvons le mari ; l'homme aux yeux larges, à la barbe noire, à la calvitie naissante, l'homme de mon rêve. C'était bien lui !...

La figure contractée, douloureusement, il nous annonce que la cérémonie n'aura pas lieu :

« Non. On s'est trompé. Une carte de visite trouvée sur un des cadavres le soir même de l'incendie avait causé la méprise en identifiant comme ma femme des restes méconnaissables de même corpulence et de même costume qu'elle.

Au dépôt des corps non reconnus, on s'est aperçu le matin de l'erreur en trouvant dans une poche un porte-cartes plein de cartes de visites au nom de ma femme, des lettres à son adresse, etc... On m'en a avisé. Je viens d'aller reconnaître ce pauvre corps abandonné là-bas depuis six jours tandis que j'avais ramené chez moi une étrangère.

De menus objets trouvés intacts sur elle m'ont fixé tout à fait, en l'absence d'aucune autre

possibilité de reconnaissance. Je voulais l'identifier avec certitude par une bague de turquoise d'une certaine forme qu'elle portait toujours à la main gauche... mais..... il n'y avait plus de main gauche... elle était brûlée au-dessus du poignet !...»

.....Mon mari et moi nous nous regardions en nous rappelant mon rêve ; et j'avais le regret poignant de n'avoir pu être d'aucune utilité à ma pauvre amie oubliée sur les dalles d'une morgue alors qu'elle était venue me chercher pour me crier : « Aide-moi, fais-moi reconnaître » ; et je n'avais pas su la faire reconnaître de l'homme qui pleurait maintenant devant moi comme il pleurait l'autre nuit, et dont je sentais encore les larmes sur ma main.

JEAN DELETTRES.

P.-S. — L'odeur de chair carbonisée, de phénol et de cadavre persista chez moi jusqu'au jour de la reconnaissance, incommodant mon mari, mes domestiques et mes enfants.

ECHOS ET NOUVELLES

Le Congrès du Progrès religieux

Le Congrès de ce nom, qui eut lieu à Paris vers la moitié de juillet, mérite de retenir notre attention, bien qu'il ait été surtout une manifestation de ce Protestantisme libéral qui (de même que toutes les religions auxquelles on applique cette épithète), est devenu plutôt une philosophie, voire même une tendance, l'état d'âme d'une personne qui a à peu près cessé d'être croyante au dogme, tout en étant encore attachée à la tradition; en somme, un état de transition.

Malgré cela, il est intéressant de noter que le Congrès a répondu négativement à la question : *Une Religion universelle est-elle désirable et possible*? Tous les meilleurs orateurs du Congrès se sont, en effet, parfaitement rendu compte qu'une fois sortis du domaine des dogmes acceptés par la foi aveugle, pour entrer dans celui de la pensée libre, il n'est pas possible que tout le monde arrive exactement aux mêmes croyances, parce que celles-ci devraient représenter la vérité entière et absolue, alors qu'il est évident que, quelle que soit notre intelligence (et elle est si bornée !) nous serons toujours limités par l'impossibilité de nous procurer *tous* les éléments nécessaires pour nous former un jugement sûr et complet, qui ne pourrait être que le résultat de l'omniscience. C'est pour cette même raison que l'unité d'opinion ne sera jamais faite non plus sur une science quelconque. Il faudrait, pour cela, que nous connaissions *à fond* cette science, et par conséquent toutes les autres aussi. Cela ne pouvant pas être, évidemment, nos connaissances ne peuvent qu'évoluer sans cesse, en tendant vers un but qui ne sera jamais atteint. Et de l'imperfection de notre intelligence et de nos connaissances doit forcément venir la discordance des opinions.

Le point sur lequel toute l'humanité pourra peut-être un jour se rencontrer, c'est l'opinion que les croyances religieuses, comme les autres, ne peuvent dépendre, pour être raisonnables, que de la science, c'est-à-dire des faits. Mais ceux qui n'aiment guère l'uniformité des opinions peuvent se consoler : on trouvera encore de quoi se houspiller mutuellement au sujet de l'interprétation des faits et des conséquences à tirer de ceux-ci.

Le plus grand attrait du Congrès a été sans doute la conférence de M. EMILE BOUTROUX, de l'Institut, sur le sujet : *Philosophie et Science.*

Après avoir constaté qu'à l'heure actuelle, sous l'influence de l'idée laïque, qui « semble exclure tout facteur proprement religieux de nos croyances et de notre vie », et sous l'influence de la science qui « en expliquant par le simple jeu des lois mécaniques un nombre croissant de phénomènes, semble chasser de notre esprit la faculté de croire aux postulats fondamentaux de toute religion », la religion se trouve dans un moment critique, M. Emile Boutroux pose le problème en ces termes :

« Quelle attitude convient, dans ces conditions, à un esprit qui ne veut pas se contenter d'être tel qu'il est, sans réfléchir, en vertu de la seule force d'inertie, mais qui entend user de sa raison et se déterminer d'après les idées de la vérité et du devoir ? »

L'intérêt de la réponse que le conférencier fait à cette question vient surtout de ce qu'elle lui offre l'occasion de combattre la thèse, soutenue, en ces derniers temps, par quelques savants religieux, selon laquelle il convient de *séparer le*

plus profondément possible la Religion de la Nature et de la Science. Que vaut cette méthode ? — demande M. Boutroux. — Elle est commode au point de vue abstrait et théorique ; mais peut-on la maintenir dans la pratique « si l'on ne s'endort pas sur le mol oreiller de l'incuriosité et de la paresse intellectuelle ? »

C'est en réalité, dit-il, une illusion de croire que l'on puisse jamais trouver un coin de l'âme où la science positive s'interdise de pénétrer. La caractéristique de la science moderne est précisément de réussir à soumettre à ses lois, en usant de biais et d'équivalents, les formes mêmes de l'être qui paraissent le plus invinciblement soustraites à ses prises.

Et puis, que reste-t-il, à la fin, de ce domaine intérieur, qui toujours se rétrécit, de peur d'être annexé par la science ? Un être capable d'intuition pure, dépouillé de toute idée. Mais qu'est-ce qu'une pareille opération, sinon une abstraction infiniment abstraite, dont la signification et la valeur sont indéterminables ? C'est l'idée qui donne à l'expérience religieuse son caractère religieux. Otez le contenu spécifique, et il reste un phénomène quelconque, très analogue à l'intuition, sans objet réel, de certains anormaux. Certitude ne peut tenir lieu de vérité,

Il n'y a pas de méthode valable d'éliminer le contrôle de la raison et de la science. L'homme est un être qui cherche à se mettre d'accord avec lui-même. Entre sa foi et ses connaissances il se demande, tôt ou tard, s'il y a quelque lien, quelque rapport d'harmonie. Il sent que s'en tenir au système de la cloison étanche ne peut être qu'un expédient sans valeur et sans dignité. C'est de la pensée, dit Pascal, qu'il faut nous relever. Or ce n'est pas penser que de maintenir en sa conscience, séparément, deux objets et deux modes de créance, en s'interdisant de rechercher si ces deux déterminations de la conscience sont, entre elles, compatibles ou incompatibles.

Après avoir développé cette thèse, avec beaucoup d'éloquence, M. Boutroux termine en disant :

Si maintenant l'on rapproche l'une de l'autre la nature et la science d'une part, et la religion d'autre part, telles que les conçoit la philosophie, on trouve que du point de vue de la raison même, religion et science ou nature doivent être considérées comme compatibles entre elles, non parce qu'elles ne peuvent se rencontrer, mais au contraire, parce qu'elles se pénètrent mutuellement et sont intérieurement parentes.

Le discours de M. Boutroux a été salué d'applaudissements unanimes.

Encore une maison servant de cible à des projectiles mystérieux

Plusieurs journaux italiens viennent de s'occuper d'une maison où se passaient des phénomènes rappelant ceux qui ont été dernièrement signalés en Belgique et dont nous avons parlé dans notre livraison de Mai (p. 152). Voici le récit du *Secolo* de Milan, à la date du 11 mai :

Le *Secolo* a donné la nouvelle, il y a deux jours, des phénomènes étranges qui peuvent se constater depuis quelque temps à la « Faiéra », une grande propriété perdue au milieu de la tranquille campagne de Pittolo, à 6 kilomètres de la ville. Autour de la « Faiéra », depuis une quinzaine de jours, on voit s'animer — pour le moment, c'est le mot — des pierres, des briques, des bâtons, qui volant en l'air, vont frapper les vitres de l'étable et des habitations des paysans, en brisant tout, et frappant les personnes, mais sans jamais leur causer une douleur ou une blessure.

D'où et par qui sont lancés ces projectiles ? On n'a pas encore pu s'en assurer. Tout à coup, on voit apparaître en l'air une grosse brique ou une lourde pierre, ou un bâton qui, en sifflant, sans jamais manquer son coup, vont finir contre les fenêtres de la ferme. Avec un bruit assourdissant, les verres se brisent en mille morceaux, tandis que le projectile, qui par sa vélocité initiale devrait normalement continuer sa parabole, tombe au contraire légèrement à terre, ou sur quelqu'un, ou sur la croupe de quelque bœuf ou cheval, sans que les animaux s'aperçoivent d'avoir été frappés. Tout cela, qui arrive de jour comme de nuit, finit par alarmer les habitants de la « Faiéra », de Pittolo et des alentours, si bien que — attribuant toujours le méfait à quelque mauvais plaisant — ils organisèrent des services de surveillance et de pièges. Mais les coups continuèrent de viser la « Faiéra », bien que dans toutes les directions, aux alentours de la ferme, on tirât des coups de fusil et de révolver pour effrayer les supposés lanceurs.

Cette circonstance impressionna encore davantage, et maintenant la ferme est appelée la « maison des esprits ».

Le fait si étrange, comme je l'ai dit, fut connu jusqu'à Milan, et une quantité de curieux accourent sur les lieux.

J'ai voulu, moi aussi, me rendre à la « Faiéra ». Cette ferme s'élève au-delà de Pittolo, au milieu d'une campagne verdoyante et gaie. On y accède par une allée bordée de gros arbres, qui rendait le court chemin assez obscur. Mais lorsqu'on arrive à la « Faiéra », on voit s'étendre tout autour des prés et des champs à perte de vue. La « Faiéra » est composée d'un long bras de construction qui s'élève latéralement à la route ; cette construction de face se prolonge ensuite

de deux côtés, intérieurement, formant une vaste cour. Dans l'aile latérale de droite, il y a l'étable et les habitations des fermiers ; le bras de gauche comprend un vaste appartement servant de maison de campagne. La « Faiéra » appartient à l'avocat M. Lucca Baffi, de Piacenza, qui la loue aux agriculteurs Joseph et Pierre Molinari, deux frères âgés de quarante-cinq ans. Joseph Molinari est père de quatre enfants : Émile, âgé de seize ans, Humbert, de quinze, Charles de neuf, et Thérèse de sept. Pierre Molinari a aussi quatre enfants : Auguste, âgé de seize ans, Dominique de quinze, Marie de neuf, et Jean de sept. J'ai parlé aux deux agriculteurs, qui se trouvent à la « Faiéra » depuis qu'ils sont nés, et ne « virent » ni n' « entendirent » jamais rien avant ce jour ; ils me décrivent les phénomènes qui s'y vérifient maintenant et qui ont commencé il y a quinze jours.

J'ai visité les alentours de la ferme. Aucun arbre, aucune cabane dans un rayon d'un kilomètre. Les mystérieux « lanceurs » devraient donc être vus ; les prés, et surtout le champ de froment qui s'étend juste devant la « faiera », devraient porter des traces de piétinements humains, puisqu'il est impossible de lancer des pierres d'un kilomètre de distance. Mais les herbes et les champs ne portent aucun signe.

Je me trouvais dans l'habitation des Molinari, observant tout cela par une fenêtre qui avait déjà servi de cible, comme en témoignaient toutes ses vitres brisées, lorsque subitement un gros et long morceau de bois apparût en sifflant dans l'air, et entra par la fenêtre, pour tomber ensuite à mes pieds. Je me précipite au dehors : personne, tout autour, le calme absolu.

— C'est inutile — me déclare avec conviction l'agriculteur Joseph Molinari, qui m'a suivi, vous ne verrez personne, je le sais bien désormais, malheureusement.

Les embuscades, auxquelles collaborent même les gardes champêtres, se poursuivent autour de la « Faiéra », de jour et de nuit ; et souvent, des coups de fusils et de revolver sont tirés, sans qu'on parvienne à pouvoir expliquer le très curieux phénomène.

Les malheurs de la famille Croguennec

Presque tous les journaux français ont raconté, vers le 24 juillet, les faits étranges — et bien tristes aussi, pour les conséquences qu'ils ont eues — se produisant dans une ferme de Kerranborn, en Bretagne. Voici le récit du *Temps*, qui a le don d'être court, tout en disant à peu près ce que disent les autres, mais sans les fantaisies auxquelles s'adonnent plusieurs autres journaux, pour accroître l'intérêt des événements :

Au village de Kerranborn, commune de Plounéour-Ménez, habite la famille Croguennec, composée de la mère, cinquante-cinq ans, des fils, Bernard, trente ans et François Marie, vingt ans, de la fille, Alexandrine, vingt-cinq ans.

Cette famille habite une très grosse ferme ; sa fortune s'élève à seize mille francs de rentes.

Or, depuis plusieurs mois, une véritable terreur, augmentée par la superstition paysanne bretonne, pèse sur le pays.

La ferme est, dit-on, hantée.

Presque toutes les nuits, les membres de la famille Croguennec sont en proie à une peur atroce, tourmentés qu'ils sont par les esprits qui se présentent devant eux sous des formes terrifiantes. De plus, les esprits s'amusent à frapper à coups redoublés dans la cheminée, à traîner des objets lourds sur le parquet, à ouvrir la porte, bien qu'elle ait été soigneusement fermée la veille au soir. Les chevaux se détachent dans l'écurie et se blessent, les vaches mettent bas avec des difficultés inouïes.

Ce sont non seulement les membres de la famille Croguennec qui racontent ces choses, mais les autres habitants qui affirment avoir vu et entendu, de sorte qu'il semblerait que tout le village est pris d'une sorte de folie.

Une tante de la famille Croguennec leur laissa une fortune assez élevée en mourant. Les uns croient que c'est elle qui vient les persécuter parce qu'ils n'ont pas assez fait prier pour son âme ; d'après les autres, ils sont victimes d'une sorcière qui leur a jeté un sort, pour se venger de leur peu de générosité.

Quoi qu'il en soit, deux jeunes filles sont devenues folles. Les deux malheureuses ont internées à l'asile de Morlaix.

Le parquet de Morlaix s'occupe de cette affaire.

Nous nous bornerons à observer que, selon le *Matin*, « en vain M. Nicolas, et des parents venus s'installer chez la famille Croguennec pour cont ôler, leur assurèrent-ils que leur imagination les égarait ».

Il paraît que c'est en partie à la suite d'un redoublement d'émotion produite en elles par une « mission religieuse » que la mère, les deux frères et l'une des filles eurent les crises les plus fortes ; la dernière devint folle en regagnant sa maison. Une jeune fille de vingt-cinq ans, d'un village voisin de Kérranborn, est devenue fol e également à la suite de la mission religieuse de Plounéourménez.

De cet ensemble de circonstances il paraît ıésulter qu'il s'agit probablement de faits qui intéresseraient surtout le psychiâtre, plusieurs membres de la famille Croguennec ayant une tendance évidente aux troubles mentaux. Peut-être la malveillance de quelque personne, déçue par le

testament de la tante des Croguennec, y entre-t-elle pour quelque chose. Les « phénomènes » et les malheurs ont commencé, en effet, immédiatement après le décès de cette tante.

Les Visionnaires d'Alzonne

Depuis quelques jours, les journaux français — ceux du Nord comme ceux du Midi — s'occupent des visions extraordinaires dont se disent favorisés un grand nombre de gens, qui regardent un point quelconque de la campagne, sur les bords du Fresquel, une toute petite rivière qui traverse la commune d'Alzonne, dans le Languedoc, non loin de Carcassonne. Voici ce qu'on télégraphie à ce sujet au *Journal* :

29 *juillet.* — Cette histoire bouleverse Alzonne et agite les environs. On vient de Pexiora, de La Bastide-Pezens, de Bram, de Carcassonne et de Castelnaudary. Cinq mille personnes au moins depuis un mois ont défilé sur les bords du Fresquel. Cent ou cent cinquante ont vu. Enfants, fillettes déjà formées, femmes, vieillards, hommes valides et même un facteur de vingt-cinq ans se feraient hacher plutôt que de renier leurs apparitions. Ce miracle encore douteux frappe surtout les infidèles. Le premier visionnaire fut un premier clerc, très sérieux, « un homme qui rédige des actes, m'a-t-on dit ici, et qui ne passe point pour croyant ». Puis, ce furent des fillettes de l'école laïque, dont une n'était pas baptisée, des paysans, des gens de la ville. On conte des histoires mirifiques. Quelqu'un, voyant Jeanne d'Arc vêtue de sa cuirasse claire, les pieds dans des sandales, persista quand même dans le doute : « Si tu es Jeanne d'Arc, cria-t-il, déploie dans le ciel ton étendard ! » Et l'étendard se déploya. Un autre, un garçon boucher, venu pour chercher des bœufs, s'écria : « C'est toi, Jeanne d'Arc ? Eh bien, pour voir, viens donc un peu plus près de moi ! » Et le cheval de la Pucelle s'avança si résolument que le malheureux incrédule s'enfuit épouvanté à travers les vignes. La femme d'un athée notoire vit trois étoiles si brillantes en plein midi qu'elle s'évanouit sur la place. *Une timide paysanne, invitée à repérer l'image à travers le diaphragme d'un appareil photographique, fut terrifiée d'apercevoir ses saintes les jambes en l'air. Elle ignorait que, dans la chambre noire, les objets se reflètent renversés.* Enfin, c'est un concert inouï de certitudes. Aucune des plus fameuses apparitions ne s'est appuyée sur tant de témoignages: Marie Alacoque fut seule à admirer le cœur de Jésus ; seule, Bernadette, à Lourdes, reconnut la sainte Vierge, et seuls, à la Salette, Maximilien et Mélanie, les petits bergers visionnaires. Ici, plus de cent personnes témoignent des même faits, tous voient les mêmes choses, en même lieu et à même heure, et, jusqu'ici, rien ne dénonce une supercherie collective...

30 *juillet.* — L'eau bénite et les cierges ont fait tout justement l'effet de l'onguent « miton-mitaine ». Les exorcismes pontificaux n'ont point dissipé les visions qui, depuis un mois, animent le pays. Les petites filles continuent, les mains tendues en visière au-dessus des yeux, à décrire Jeanne d'Arc, sa cuirasse, sa houlette, et ses moutons, saint Michel et les vierges blanches que peint sur le ciel un mystérieux prestige. J'ai voulu voir et je n'ai pas vu. Je n'ai point recueilli de nouveau témoignage, mais j'ai pris sur le fait une simulatrice.

Une sage-femme de la région passait pour voir. Je l'observai : Elle ne cachait point un sourire de moquerie et elle niait énergiquement. Soudain elle aperçut la Vierge, un bûcher, le flottement d'une oriflamme et un chien à longues oreilles qui fuyait dans le ciel vers Bram. A mes interrogations, elle répondit alors nettement, et, sur mon insistance, convint que cette vision était la première, que jamais elle n'en avait eu d'autre. Dix minutes plus tard, je la trouvai sur le chemin d'Alzonne. Elle racontait l'apparition dont elle avait été favorisée. Elle parlait de quatre personnages, et notamment d'un saint Michel dont elle m'avait, à moi, démenti la présence. Je laissai paraître ma surprise et lui rappelai ce qu'elle venait de me dire. Elle prétendit alors faire remonter à quinze jours en deçà l'intervention de cet archange, alors qu'un peu plus tôt, elle protestait que sa vision d'aujourd'hui était la première. Les autres voyants ne sont guère plus convaincants. Des petites filles clignant des yeux, incertaines et mornes, énumèrent les personnages qui défilent sous leurs regards. Des hommes racontent prudemment qu'ils ont une fois discerné quelque chose. Des femmes rient et se poussent du coude en se montrant des figures que nos yeux ne perçoivent point. Jeanne d'Arc, saint Michel et les saintes les amusent beaucoup. Elles viennent là comme au cinéma.

L'affaire tourne en mascarade, et ces messieurs prêtres paraissent décidément s'en écarter. Au surplus, cette conception de saints quittant le paradis pour venir donner la comédie à une douzaine de paysans, blesse plus encore le sentiment religieux que l'incrédulité scientifique. « Si le diable formait ces illusions, me déclare un ecclésiastique, l'exorcisme les eût dissipées, et si elle émanaient de la volonté divine, elles seraient plus sérieuses. »

L'épisode qui, de prime abord, paraît le plus intéressant, parce qu'il fait supposer qu'il y ait quelque chose d'objectif dans ces visions, est sans doute celui auquel se rapportent les quelques lignes que nous avons fait imprimer en *italique.* Mais nous ne croyons pas que cela ait, en réalité, beaucoup d'importance. La jeune paysanne dont il s'agit, invitée à regarder, pour la première fois, dans le verre dépoli d'une chambre noire photographique, est fort troublée d'y voir tout renversé. Devant placer dans ce paysage ses visions, elle les y place de la façon *normale* — si l'on peut dire ; à savoir : les jambes en l'air

comme tout le reste. Cela ne nous paraît pas prouver grand'chose.

Le plus mystérieux au point de vue psycho-pathologique, c'est bien cette contagion d'hallucinations visuelles qui se produit tout à coup, sans une suggestion qui nous paraisse suffisante, et que nous ne parviendrions pas souvent à reproduire à volonté. C'est mystérieux, parce que la constatation d'un fait, même réitéré, n'est pas une explication.

Un cas métapsychique raconté par Victor Hugo

Des presses de l'Imprimerie Nationale vient de paraître, dans l'édition définitive des œuvres complètes de VICTOR HUGO, le premier volume des *Choses Vues*, qui contient quantité de pages inédites, anecdotes, scènes et portraits. En voici un extrait :

5 décembre 1846.

Le 27 novembre dernier, une vieille femme appelée Mme Guérin, âgée de soixante-six ans et demeurant rue des Fossés-du-Temple, numéro 34, au quatrième, était malade d'une maladie qui paraissait peu grave et que le médecin avait qualifiée indigestion. Il était cinq heures du matin ; sa fille, veuve, nommée Mme Guérard, qui logeait avec elle, s'était levée de bonne heure, avait allumé sa lampe et travaillait assise au coin du feu, près du lit de sa mère. Tout en travaillant, la fille dit à la mère : — Tiens ! Mme Lanne doit être revenue de la campagne. (Cette Mme Lanne était l'ancienne épicière du coin de la rue Saint-Louis et de la rue Saint-Claude, une bonne grosse femme d'une soixantaine d'années, retirée avec quarante mille livres de rente et logée au premier, boulevard Beaumarchais, numéro..., dans la maison neuve). — Il faudra, ajouta Mme Guérard, que j'aille la voir aujourd'hui. — C'est inutile, dit la mère. — Pourquoi, ma mère ? — C'est qu'elle est morte il y a une heure. — Bah ! ma mère, que dites-vous là ? rêvez-vous ? — Non, je suis bien éveillée, je n'ai pas dormi de la nuit, et comme quatre heures du matin sonnaient, j'ai vu passer Mme Lanne, qui m'a dit : « Je m'en vais ; venez-vous ? »

La fille crut que sa mère avait fait un rêve. Le jour vint, elle alla voir Mme Lanne. Cette femme était morte dans la nuit, à quatre heures du matin. Le même soir, Mme Guérin fut prise d'un vomissement de sang. Le médecin appelé dit : « Elle ne passera pas les vingt-quatre heures.» En effet, le lendemain, à midi, un second vomissement de sang la prit et elle mourut.

J'ai connu Mme Guérin et je tiens le fait de Mme Guérard, femme pieuse et honnête qui n'a menti de sa vie.

Le Bureau Julia ne sera pas rétabli

Miss Estelle Stead écrit qu'à son grand regret elle doit abandonner, pour le moment, l'idée de rétablir le Bureau Julia. Elle ajoute que, bien que des sommes assez importantes lui soient parvenues des colonies et de l'étranger, l'Angleterre a très faiblement contribué à la souscription ; c'est là une indication dont il faut tenir compte.

Nous avons dit, dès le mois d'août 1912, pourquoi nous pensions que toute tentative de rétablissement du Bureau Julia était voué à un insuccès presque certain. C'est surtout parce qu'on ne peut pas être sûr d'avoir toujours à sa disposition de bons médiums. Ceux-ci préfèrent rester indépendants, plutôt que de dépendre du Bureau Julia.

Société Universelle d'Études Psychiques

L'Assemblée Générale annuelle

L'Assemblée générale annuelle de la Société Universelle d'Etudes Psychiques eut lieu, comme d'habitude, sous la Présidence de M. le Dr PAUL JOIRE, Président-fondateur, au siège social, le Lundi 23 juin, à 5 heures.

Après avoir exprimé sa satisfaction de se trouver, cette fois encore, au milieu des Sociétaires, à l'occasion de cette réunion où se résument les travaux de l'année, M. le PRÉSIDENT donna la parole au Secrétaire général, pour le Rapport moral et financier sur la marche de la Société durant l'année écoulée.

M. C. DE VESME, Secrétaire général, prit alors la parole.

Les travaux de l'année 1912-1913 — dit-il — ont commencé sous les meilleurs auspices, pour la Section de Paris. Dès le 27 octobre, M. le Dr G. GELEY nous faisait, en effet, une importante conférence sur « Les Phénomènes qui se produisent par l'imposition des mains de Mme X., de Bordeaux ». On sait que cette communication, confirmant celle des Drs Llaguet

et Clarac, parue quelque temps auparavant, dans les *Annales des Sciences Psychiques*, a été le point de départ d'expériences qui paraissent devoir avoir une portée considérable dans le domaine de la biologie et de la thérapeutique.

Le jour même, l'un de nos Vice-Présidents, M. Edmond Duchatel, nous faisait connaître, avec sa verve habituelle et une remarquable originalité de vues, les résultats du voyage qu'il venait de faire en Corse pour y étudier la mystérieuse lumière qui, depuis un temps immémorial, apparaît, la nuit, dans la localité de Busso.

Le 15 décembre, M. Paul Le Cour faisait une conférence dans laquelle il établissait un intéressant parallèle entre « les Nébuleuses célestes et les Nébuleuses psychiques ».

Notre éminent membre honoraire, M. Émile Boirac, Recteur de l'Académie de Dijon, qui assistait à la séance, prit la parole pour exposer ses idées sur l'aide que l'hypothèse peut apporter aux recherches scientifiques ; il nous entretint ensuite de la Société de Psychologie qu'il venait de fonder à Dijon.

Je parlai moi-même deux fois — le 22 décembre et le 10 février — des *Chevaux d'Elberfeld* ; ces deux conférences ont surtout contribué à attirer l'attention du public français sur cette question qui a soulevé une si vive et légitime curiosité, et qui est si loin encore d'être résolue.

Le 24 février, M. le Dr Gaston Durville présentait à notre Société son nouvel appareil : le *suggestomètre*, et en montrait l'usage et l'efficacité par une démonstration expérimentale sur diverses personnes prises dans l'assistance même.

La présentantion de deux soi-disant « médiums musicaux », MM. Paganini et Georges Simon, eut lieu le 18 mars ; mon but était surtout de prouver que certains faits allégués pour démontrer la nature spirite des phénomènes présentés par quelques « médiums musicaux » célèbres n'ont en réalité qu'une bien faible valeur.

Je toucherai à peine à une causerie que j'ai faite moi-même, sur certains « clairvoyants », au mois d'avril dernier, et dans laquelle j'ai aussi parlé de la venue prochaine de Mme Eusapia Palladino.

Malheureusement, des conférences qui nous avaient été promises par M. Duchâtel, par l'abbé Naudet, par M. le professeur Viry, par M. Maxwell, etc., ont dû être renvoyées à l'année prochaine, par suite d'une série de circonstances, et cela a constitué comme un vide dans l'existence de notre Section, en ces derniers mois.

Enfin, les séances d'Eusapia, auxquelles j'avais consacré une grande partie de mon activité, ont été renvoyées, au dernier moment, à l'automne prochain, comme vous le savez déjà. Les séances de Carancini, par suite de circonstances indépendantes de ma volonté, et sur lesquelles je me réserve de m'expliquer plus tard, n'ont pas pu être organisées dans les conditions qui auraient permis d'en tirer des résultats sérieux. D'autres expériences auxquelles un grand nombre de sociétaires auraient pu assister gratuitement, en même temps, et telles que nous en avions organisées l'année dernière, ont dû être renvoyées, à leur tour, à l'année prochaine.

En somme, les travaux de la Section, si bien commencés en automne, ont subi, par la force même des choses, une période de stase, en ces derniers mois.

Malgré cela, le nombre des membres de la Section de Paris a augmenté, durant l'année, de 63.

La *Section de Lille*, sous la Présidence de M. le Dr Joire, a exécuté, à son tour, quelques expériences psychiques de nature intellectuelle ; elle a eu ensuite avec le médium M. Carancini une petite série de séances.

Nous avons signalé, dans l'organe de la Société, la fondation d'une de nos *Sections à Rouen*, sous la Présidence de M. le Dr Vantourout. Elle a montré, paraît-il, la plus louable activité, en faisant des expériences, en donnant des conférences, etc., au sujet desquelles j'espère qu'elle voudra bien faire des communications au Bureau Central, afin que tous nous puissions profiter des résultats de ces recherches.

En l'absence du Trésorier général de la Société, M. Douchez, M. le Président donna alors lecture de l'etat de caisse de la Société, et de la déclaration des Commissaires des comptes de Lille. Les comptes présentés furent approuvés, avec un remerciement à M. Douchez.

En sa qualité d'Econome de la Société, qu'il joint à celle de Secrétaire Général par une décision prise par l'Assemblée générale de 1912, M. de Vesme communiqua ensuite le bilan des recettes et des dépenses de l'année écoulée.

Il fit observer que ce bilan ne se clôturait qu'avec un déficit de 63 fr. — déficit très inférieur à ceux présentés dans les années précédentes. Cette amélioration — dit M. de Vesme — est due, d'une part à la diminution des dépenses, d'un autre côté à l'augmentation très sensible du nombre des membres « souscripteurs », qui de 27 en 1911, sont montés à 64 en 1912, et à 77 en 1913 : leur nombre augmentera encore au cours de l'année.

Il recommanda toutefois à l'Assemblée de ne point oublier qu'il ne fallait pas confondre le bilan général de la Société avec celui de la Section de Paris, qui présente, d'une part, une certaine somme de dépenses pour les circulaires de convocations aux séances, etc., et de l'autre côté, un compte spécial concernant l'actif et le passif des expériences qui ont été faites, ou seront faites, avec M. Carancini et Mme Palladino. Le bilan de la Section ne doit pas être, naturellement, discuté par l'Assemblée générale ; il le sera dans une Assemblée spéciale qui aura lieu au plus tôt.

M. F. Chardon, Commissaire des comptes, lut ensuite son Rapport, en concluant pour l'ap-

probation du bilan de 1912-1913, présenté par l'Econome.

Le bilan de 1912-1913 est approuvé.

Maintenant — dit M. de Vesme — nous devrions procéder à l'approbation du Bilan de prévision pour l'exercice 1913-1914. Mais nous devons vous demander de bien vouloir nous autoriser à vous le présenter dans quatre mois seulement — et voici pourquoi.

Le pavillon dans lequel nous nous trouvons a servi, durant trois ans, de siège à la S. U. E. P., grâce à un contrat qu'en ma qualité de locataire de l'édifice, j'avais conclu avec la Société, qui contribuait aux frais de location, impôts, chauffage, éclairage, etc., par une somme fixe, qui représentait approximativement un tiers de la somme totale.

Or, ce pavillon vient d'être vendu à une dame qui, l'ayant acheté pour s'y installer, s'est refusée à renouveler le bail de trois ans, qui expire au mois d'octobre prochain. L'accord établi entre la Société et le Secrétaire Général, au sujet du local, prend donc fin par la force même des choses.

Cette situation est encore compliquée par le fait que les « Annales des Sciences Psychiques » vont devenir la propriété d'une Société par actions, et que, par ce nouvel état de choses, il ne m'est pas possible d'assurer que la Convention par laquelle la Revue verse à la S. U. E. P. un tant pour chacun de ses abonnés, puisse être renouvelée.

Force nous est donc de demander à l'Assemblée de vouloir bien charger le Bureau de présenter un bilan de prévision à une Assemblée qui aura lieu au mois d'octobre ou de novembre, c'est-à-dire, quand les questions pendantes auront reçu une solution.

Cette proposition est adoptée par l'Assemblée.

La séance est levée à 6 h. 20.

Le Banquet annuel

Le banquet traditionnel eut lieu ensuite sous la présidence de M. le Dr Paul Joire, Président-fondateur et de M. Camille Flammarion, Président de la Section de Paris. Parmi les convives se trouvaient Mme Camille Flammarion, M. Guillaume de Fontenay, Vice-Président, M. de Vesme, M. le Dr Bourbon, M. l'abbé Naudet, M. R. Warcollier, secrétaire-adjoint, M. P. Archat, trésorier-adjoint, M. le Dr Moulin, M. L. Lemerle, Mme Cornély, M. Thureau, M. Chevreuil, M. H. Durville, Mme Ag. Schlœmer, Mme Strauss, M. et Mme Pierre Borderieux et plusieurs autres sociétaires.

M. le Dr Paul Joire prit d'abord la parole, au dessert, pour remercier tous les assistants, surtout M. Camille Flammarion, qui avait bien voulu honorer de sa présence notre réunion, et M. de Vesme, qui donne à la Société une si grande partie de son activité.

M. G. de Fontenay lut des vers qui avaient été écrits pour la circonstance par l'une des sociétaires, et ajouta quelques paroles pour son compte, s'adressant plus spécialement à Mme Camille Flammarion.

M. l'abbé Naudet parla avec beaucoup de finesse et d'éloquence, en portant un toast aux dames présentes et la contribution qu'elles apportent au développement des recherches psychiques.

M. de Vesme, après une salutation adressée aux Présidents MM. Joire et Flammarion, parla des difficultés qu'on rencontre dans l'étude des phénomènes métapsychiques, en exprimant toutefois l'espoir que la S. U. E. P. parviendra à les vaincre.

M. Camille Flammarion se leva alors et, après avoir adressé quelques paroles flatteuses à la S. U. E. P. et aux *Annales des Sciences Psychiques*, qu'il appela « l'organe officiel des sciences psychiques », il tint assez longuement l'assistance sous le charme de sa parole, en traitant surtout la question du Spiritualisme, tel que beaucoup d'hommes éminents ont cru pouvoir le déduire scientifiquement de l'étude de l'Univers, et spécialement de celle des phénomènes psychiques. Il exposa surtout les idées de Victor Hugo et d'Henri Poincaré, telles qu'il les recueillit des lèvres mêmes de ces deux grands hommes, en de longues et intéressantes conversations — idées fort opposées puisqu'elles aboutissaient chez le poète à une grande profession de foi et d'espérance, chez le mathématicien à un agnosticisme poussé jusqu'à une sorte de nihilisme, embrassant également la matière et l'esprit. Inutile de dire que les sympathies et les convictions de l'illustre vulgarisateur de l'Astronomie le portent plutôt à adhérer à la doctrine de Victor Hugo.

Nous regrettons qu'un sténographe n'ait pas été là, pour recueillir les paroles brillantes et profondes de M. C. Flammarion, et nous craindrions trop de commettre des inexactitudes en tâchant de les reconstituer d'après nos réminiscences. Mais les longs applaudissements par lesquels les assistants accueillirent la causerie de leur Président montra fort bien avec quelle satisfaction et quelle gratitude ils garderont le souvenir des quelques minutes où ils eurent le bonheur de l'entendre.

Membres Souscripteurs pour 1913 :

Liste précédente	616 fr.
78. M. Mira, pharmacien (Boukanéfis, Algérie)	8 »
Total	624 fr.

LES NOUVEAUX LIVRES

Dr JEANNE BON : **Thèse sur quelques guérisons de Lourdes** (des pseudo-tuberculoses hystériques), présentée à la Faculté de Médecine de Lyon et soutenue publiquement le 16 juillet 1912. — Préface du Dr Henri Bon. — (Paris, Librairie des Saint-Pères, rue des Saints-Pères, 83. — 2 fr. 50).

En choisissant un pareil sujet pour sa *thèse inaugurale*, Mme le Dr J. Bon a montré un certain courage, mais a mis dans un assez cruel embarras ses examinateurs, qui ont trouvé peu opportun de soulever, en de telles conditions, une question si épineuse, et refusèrent la thèse. Il est difficile de savoir jusqu'à quel point cette décision a été inspirée par des considérations scientifiques.

Les conclusions de l'auteur sont que les cas de guérisons spontanées de tuberculose qu'il examine dans son ouvrage ne sauraient être rangés dans le cadre des pseudo-tuberculoses hystériques que l'École de la Salpétrière avait décrites, le diagnostic symptomatologique ayant été confirmé par les recherches du laboratoire ; de plus, les conceptions actuelles de l'hystérie limitent beaucoup le champ des simulations de maladies organiques attribuables à cette psycho-névrose. De nouvelles recherches seront nécessaires sur ce sujet et il est à souhaiter qu'on y apporte une étude très attentive.

PAUL RICHARD : **L'Éther vivant** et le Réalisme supra-nerveux. — (H. Daragon, éd., Paris. — 3 fr. 50).

C'est un assez gros volume qui, écrit d'une façon très uniforme, sans sous-titres, sauf dans la Table des Matières, sans un récit, un exemple, est d'une lecture très pénible, d'autant plus que l'auteur étant, au point de vue philosophique, un « solitaire », ses lecteurs ont de la peine à comprendre immédiatement ses expressions et ses idées. Ceci empêchera très probablement à ce livre d'exercer une influence même sur les « psychistes », auxquels M. Richard se rapproche surtout par l'importance qu'il attache au subconscient, et sur les occultistes, auxquels il emprunte quelque tendances cabalistiques et traditionnelles. C'est dommage, car les idées justes et neuves sont nombreuses dans cet ouvrage, bien qu'on puisse les considérer que comme d'intéressantes hypothèses.

MARC SAUNIER : **Au-delà du Capricorne,** Roman spirite. (Paris, E. Sansot et C., éd., 19, rue de l'Eperon. — 3 fr. 50).

Livre qui a pour thème la Mort, dans toute son horreur et toute sa grandeur. M. Marc Saunier prend un être humain au moment de son agonie et le conduit jusqu'à celui de sa suivante réincarnation. Il nous décrit les angoisses, les frayeurs, les espoirs et les désespoirs de son *ego*, et certes il y a là une dépense d'imagination et de talent qui défient la banalité. Le seul reproche que mérite peut-être l'ouvrage est d'être trop long ; un fort volume d'*impressions* subtiles et d'ailleurs ne s'étayant sur rien qui nous soit connu, rien que notre âme de lecteur puisse partager et reconnaître, est parfois une chose bien déconcertante, car, il faut l'avouer, la littérature fantastique est une grande et noble chose, mais l'homme qui pénètre dans le royaume inconnu dont on lui fait les honneurs a besoin de faire peser son pas sur une terre dont le sable ressemble à celui de son village.

Ceci dit, et en laissant de côté quelques chapitres probablement inutiles, tout le monde reconnaîtra la puissance angoissante de ce roman. La première partie nous montre, comme nous l'avons dit déjà, l'agonie et la mort du héros, et ce sont là quelques pages difficiles à oublier. Qu'on nous permette d'en détacher cette terrible phrase :

> Qu'y a-t-il au-delà ?... Que faut-il espérer ?... Que va devenir l'agonisant ?... La dignité de l'homme veut écarter le douloureux problème. Il affecte de songer au moribond tandis que, malgré lui, il anticipe sur son avenir ; et cela, parce que dans celui qui part, il se voit toujours mourir...

ELIPHAS LÉVI : **Le Livre des Sages.** — (Chacornac, éd., Paris, quai Saint-Michel, 11. — 3 fr.).

Ce livre du fameux fondateur de l'Occultisme français contemporain nous est présenté comme une œuvre posthume. Il consiste en une série de dialogues entre Eliphas Lévi lui-même et les représentants de diverses doctrines — dialogues dans lesquels l'auteur a, naturellement, toujours le dernier mot — et dans un recueil de maximes dont la plupart n'offrent qu'un médiocre intérêt.

T. P. BOULAGE : **Les Mystères d'Isis et d'Osiris.** Initiation égyptienne. — (Chacornac, éd., Paris. — 3 fr.).

L'auteur, en sa qualité d'Occultiste, estime que, de tous les peuples de l'antiquité, les Egyptiens sont celui qui mérite le plus notre attention. Il les considère comme les dépositaires de la plus haute vérité ésotérique. Il en étudie donc les

mystères en les comparant à ceux célébrés chez les autres peuples anciens, et arrive (comme d'autres avant lui) à la conclusion que le grand secret de l'*initiation* consistait dans le dogme du monothéisme.

Alex Blunck : **El alma y sus manifestaciones**. — (Barcelone, Carbonell y Esteva, éd., Rambla de Cataluña, 118. — 2 pesetas).

C'est la 2e édition de ce livre de notre distingué confrère de Caracas, la première ayant été publiée à Mexico par décision de la Junte Permanente du Deuxième Congrès Spirite de Mexique, en 1909. Le livre méritait cet honneur, comme il mérite sa réimpression à Barcelone, étant l'un des meilleurs ouvrages spirites, à tendances théosophiques, qui aient paru en langue espagnole. Il est à remarquer d'ailleurs qu'il contient beaucoup d'aperçus personnels et l'exposition de plusieurs faits peu connus, dont quelques-uns portés pour la première fois à la connaissance publique par M. Blunck lui-même.

Dr William Mackenzie : **Alle Fonti della Vita.** — (Formiggioni, éd., Gênes. — 10 fr.).

L'auteur, dont on a beaucoup parlé, en ces derniers temps, par suite de ses études sur les chevaux d'Elberfeld, en s'appliquant à étudier « les sources de la Vie », nous indique surtout un nouvel élément qu'on a trop négligé jusqu'ici, à son avis, et qui entre largement en ligne de compte dans le travail de constitution, évolution, sélection de la Nature : c'est la loi de la Beauté. Il nous montre que tout, dans l'univers, tend sans cesse à des formes esthétiques qui se manifestent mystérieusement dans tout organisme animal, végétal, voire même minéral.

La parcelle protoplasmatique a-t-elle donc une conscience semblable à la nôtre ? Là n'est point le problème, selon l'auteur. L'essentiel est en ceci: que même le coquillage qui se trouve si bas dans la chaîne des êtres, agit *comme s'il* percevait, jugeait et prévoyait ainsi. *Une* conscience est présente, qu'elle soit celle du coquillage ou non.

On comprend aisément à quelles inductions philosophiques nous porte cette manière de voir. Mais le Dr Mackenzie déclare que, malgré cela, il n'a point la prétention d'expliquer quoi que ce soit. Pour expliquer, il faudrait ramener la loi universelle ignorée que nous pouvons à peine entrevoir à quelque chose de plus connu, alors que ce qu'il y a de plus connu est en nous ; en nous qui, à notre tour, nous trouvons fondus en elle. Mais il croit qu'on ne doit pas non plus négliger le moment émotif, qui a aussi sa valeur.

Plus d'une fois les lecteurs de cet ouvrage voudraient que l'auteur ouvrît sa pensée jusqu'au fond, pour mieux connaître toutes les conséquences qu'il tire de ses observations : mais incontestablement, sa retenue donne à son livre un caractère plus strictement scientifique. Les conséquences ne manqueront pas de jaillir de ses prémisses, si seulement les lecteurs savent comprendre le but que le Dr Mackenzie lui-même déclare s'être surtout proposé en écrivant son livre : celui de *faire penser*.

Ce gros volume, qui est une merveille typographique..., est encore orné de différentes planches polychromes du plus haut intérêt.

Ernest Bosc : **Germes de vie de l'Astral.** — (Daragon éd., Paris ; 98, rue Blanche. — 1 fr. 50).

On sait que, pour les Occultistes, les maladies tirent surtout leur origine de larves invisibles dont l'espace est hanté, et dont M. Bosc nous donne le détail, en opposant l'art de les détruire à la bactériologie, chère aux médecins modernes, et que M. Bosc considère comme une vraie Magie Noire ! Il termine même en nous indiquant ce moyen inattendu et peu pharmaceutique de nous délivrer de ces êtres malfaisants, échappés jusqu'ici au microscope du savant :

« Si donc nous ne voulons pas créer des germes de maladie, des microbes, des larves, des Goules, des Empuses, des Vampires, en un mot, tous ces êtres malsains, ennemis de l'espèce humaine, nous ne devons avoir que des pensées de bonté, de charité, d'altruisme, qui créent alors dans l'ambiance les *Egregores du bien*, qui attirent sur nous les bons effluves, qui, en améliorant l'humanité, font le bonheur de chacun et de tous. »

G. Phaneg : **Cinquante merveilleux secrets d'alchimie**. — Étude-Préface de Papus. — Librairie Chacornac, Paris, quai Saint-Michel, 11. — 4 francs.)

Cet ouvrage est constitué de deux parties distinctes : dans la première, purement théorique, l'auteur parle de l'Alchimie en général, en s'attardant spécialement à montrer que cette Science n'est pas uniquement l'art tendant à faire artificiellement de l'or, comme le pensent beaucoup de gens ; elle est surtout une philosophie servant de base à un synthèse naturelle. Des pratiques nombreuses de physique, de chimie ou de biologie viennent à l'appui de ces théories — et

dans la deuxième partie de son ouvrage M. Phaneg apporte des recettes curieuses, qui vont depuis le moyen de faire l'or potable et l'huile des philosophes, jusqu'à ceux de faire repousser les cheveux et la barbe, ou combattre la rétention d'urine.

M. Phaneg, dans quelques lignes de conclusions, exprime l'espoir que son ouvrage portera un certain nombre de ses lecteurs à se passionner pour les charmes des travaux de laboratoire.

SAINT-YVES D'AVEYDRE : **Mission de l'Inde en Europe :** Mission de l'Europe en Asie. — (Dorbon-Ainé, Paris, Boul. Haussmann, 19. — 5 frs.).

Le temps nous a manqué d'annoncer, avant aujourd'hui, ce livre, paru depuis quelque temps déjà. L'intéressant mystique que fut le marquis Saint-Yves d'Alveydre soutient dans ce volume, faisant suite à ceux qui ont paru déjà sur la *Mission des Juifs en Europe* et la *Mission des Souverains,* des théories ésothériques, pour la plupart personnelles à l'auteur, surtout celle sur l'*Agartha,* mystérieux centre d'initiation hindou, et celle sur le *Mahatma.*

SÉDIR : **La Médecine oculte.** — (Beaudelot éd., Paris, rue du Bac, 36. — 2 fr.).

Le nombre d'ouvrages concernant des formes « occultes » de la médecine, qui paraissent depuis quelque temps, constitue l'un des indices les plus caractéristiques du flot de mysticisme dont nous sommes de plus en plus entourés. Dans ce petit livre, Sédir passe en revue d'une manière brève mais bien comprise et assez complète, les différentes formes de Médecine occulte. En résumant, il distingue : 1° des altérations du corps matériel, sur qui agissent les médicaments matériels et la chirurgie ; 2° des altérations de la force vitale, sur qui le médicament peut agir par réflexion, mais qui sont surtout traitables par les dynamismes naturels, humains et extra-humains ; 3° les ligatures de l'esprit, par clichés fatidiques : là, rien n'agit réellement, selon Sédir, que l'intervention théurgique.

JOLLIVET-CASTELOT : **La Médecine spagyrique.** — (Paris, H. et H. Durville, éd., rue Saint-Merri, 13. — 5 fr.).

Ce curieux volume, imprimé en encre rouge sur papier jaune, présente un intérêt historique assez considérable, car depuis quelques années on reparle beaucoup, dans les revues occultistes, de ce bizarre système médical, fondé sur l'alchimie et l'astrologie, qu'a été le *Spagyrisme*; mais un livre manquait peut-être qui recueillît les principaux renseignements et documents sur cette question.

Bien que sympathisant avec les alchimistes, l'auteur n'a pas de difficultés à déclarer que « les doctrines de l'Hermétisme ne peuvent plus aujourd'hui être jugées que comme des conceptions symboliques idéologiques et abstraites, sous lesquelles la science exacte retrouve et retrouvera, de plus en plus, une vérité intuitive ». C'est fort bien dit ; malheureusement, nombreux sont les hermétistes de nos jours qui ne parviennent pas à le comprendre.

D[r] GASTON DURVILLE : **L'Art de vivre longtemps.** La Vieillesse n'est qu'une maladie guérissable. — (H. et H. Durville, éd., Paris. — 2 fr.).

Cet ouvrage met à la portée de tout le monde des théories qui auraient semblé hérétiques et révolutionnaires aux biologues d'il y a vingt ans et qui paraîtront probablement telles à ceux qui enseigneront dans quatre lustres si l'histoire n'est qu'un éternel recommencement, mais qui jouissent, depuis peu, d'une assez grande faveur. L'auteur ne dénonce pas uniquement les inconvénients de l'usage de l'alcool, mais aussi ceux de la viande, du sucre, de la suralimentation, etc. Malgré les variations que nous apporte chaque génération de médecins, il est à peine besoin de dire que ce livre contient une foule de conseils utiles et de données intéressantes.

PAPUS (D[r] G. ENCAUSSE) : **Premiers éléments de lecture de la langue égyptienne** (caractères hiéroglyphiques). — (Dorbon-Ainé, 19, boulevard Haussmann, Paris. — 1 fr. 25).

On ne peut certainement pas espérer parvenir à déchiffrer les hiéroglyphes égyptiens, rien qu'en étudiant cet opuscule, mais on trouvera en celui-ci quelques éléments curieux et utiles sur cette langue morte, sur ses rapports avec l'hébraïque et le sanscrit, et sur diverses traditions initiatiques se rattachant à ces questions philologiques.

Ce petit volume est illustré d'un certain nombre de planches et figures.

JOLLIVET-CASTELOT : **Croquis scientifiques et philosophiques.** — (Paris, H. et H. Durville, éd., 23, rue Saint-Merri, Paris. — 3 fr. 50).

C'est un recueil d'études et de chroniques que l'auteur écrivit de 1896 à 1912 sur diverses ques-

tions d'occultisme, de science, de philosophie et de sociologie, depuis le temps qu'il publiait la curieuse Revue illustrée des *Sciences Maudites*, jusqu'aux derniers fascicules des *Nouveaux Horizons* dont M. Jollivet-Castelot est le directeur. Quelques-uns de ces articles, surtout ceux dans lesquels l'auteur, homme de parti, très passionné, est à même de s'en tenir aux questions un peu plus strictement scientifiques, ne manquent point d'intérêt, surtout par leur originalité.

Suivent les analyses d'une trentaine de volumes, que M. J.-C. avait publiées dans ses revues.

Dr Victor Arnulphy : **Le secret du bonheur.** — (Nice, chez l'Auteur, 58, avenue de la Gare. — 1 fr.)

En quelques pages, l'Auteur expose ses idées sur le bonheur relatif et le bonheur absolu.

Febo de Limosin : **La voluntad y sensibilidad de las plantas.** — (Barcelone, Carbonell y Estera. — 0,50 pta).

L'auteur soutient dans cette plaquette l'hypothèse que les plantes ne sont pas entièrement dépourvues de volonté et sensibilité, en s'appuyant sur des arguments semblables, en partie, à ceux employés par M. Maeterlinck dans son *Intelligence des Fleurs*.

Sédir : **Les forces mystiques et la conduite de la vie.** — (Paris, Beaudelot éd. ; 36, rue du Bac. — 6 fr.)

Ce livre est constitué par une suite d'opuscules brochés en un seul volume, et dont chacun contient une des conférences que l'auteur a prononcées au cours des premiers mois de 1912 à Nice, à Lyon, à Varsovie et à Bordeaux. On sait que les sujets favoris de l'éloquent et érudit conférencier sont ceux qui se rapportent à un mysticisme chrétien, tempéré d'esotérisme.

Sédir : **Le fakirisme hindou et les Yogas.** — (Paris, Chacornac, éd., 11, quai Saint-Michel. — 2 fr. 50).

C'est la seconde édition, considérablement augmentée, d'un ouvrage qui a beaucoup intéressé les théosophes et dans lequel tout le monde peut trouver des renseignements utiles sur la question du yoguisme théorique et même pratique.

G. Wolfrum : **Evolution et civilisation.** — (Mayenne, Imprimerie Colin).

C'est une conférence que M. Wolfrum, qui est l'un des membres les plus en vue de la Société d'Etudes Psychiques de Genève, a fait, il y a quelque temps, en cette ville. Il y démontre que « la civilisation est du domaine de l'intelligence et des connaissances attachées à la terre; elle influe sur la collectivité. L'évolution est du domaine moral ; elle est individuelle et s'étend, par delà notre globe, sur les mondes de l'Univers. »

G. Wolfrum : **Deux Philosophies en présence.** — (Librairie Atar, Genève, Corraterie).

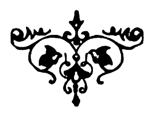
Dans cette autre belle conférence, pleine de bon sens, l'auteur met en face l'une de l'autre la philosophie moniste des matérialistes et celle évolutioniste de certains spiritualistes, qui acceptent aussi les dernières découvertes de la Science, mais les interprètent d'une autre façon.

Hector Durville : **Pour combattre le diabète.** — (Paris, Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri. — 1 fr.).

Hector Durville : **Pour combattre les maladies du larynx, de la gorge et du nez.** — (Librairie du Magnétisme. — 1 fr.).

H. Durville : **Manifestations du fantôme des vivants.** Pour dédoubler le corps humain. — (Librairie du Magnétisme, — 1 fr.).

C'est une deuxième édition d'une conférence que le directeur du *Journal du Magnétisme* a faite, il y a deux ans.



Le Gérant : Joseph MATRAT

INPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. Fortin *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, Paris.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

23e Année | Août 1913 | N° 8

GUILLAUME DE FONTENAY

Les Formes instables de la Matière

PREMIÈRE PARTIE

Je ne pense pas qu'il puisse être tout à fait inutile de présenter à mes collègues en psychisme le résultat d'un certain nombre d'observations qu'il m'a été donné de faire avec trois médiums différents au cours de ces quelques dernières années.

Je voudrais être aussi *objectif* que possible dans mon exposé ; mais ce mot « objectif », si fort à la mode depuis quelque temps, appelle une réserve et une courte explication. La véritable objectivité ne consiste pas à persuader au lecteur que l'on a observé ou expérimenté sans aucune idée préconçue. Je ne crois pas, à dire vrai, qu'il soit possible de se livrer à quelque recherche que ce soit sans avoir un point de départ, une hypothèse initiale et directrice, en un mot une idée préconçue. Le mot sonne mal, parce que beaucoup de gens sans réflexion l'emploient en mauvaise part ; de sorte que les niais se défendent d'avoir des idées préconçues comme ils se défendraient d'avoir tué quelqu'un. Rien n'est cependant plus légitime que l'idée préconçue au début d'une recherche ; car si elle est préconçue par rapport aux expériences à venir elle est post-conçue par rapport à des expériences ou à des lectures antérieures. Si quelque savant prétend expérimenter en marge de toute hypothèse initiale, c'est, je pense, qu'il a mal fait son examen de conscience, ou qu'il a peu d'esprit philosophique (nombre de savants en sont dépourvus) ou qu'il se moque très agréablement du public (1).

La véritable objectivité dans les recherches consiste à ne pas vouloir courber les faits devant l'hypothèse initiale, mais au contraire à modifier celle-ci au gré des faits ; et la véritable objectivité dans un exposé de recherches consiste à ne pas cacher d'où l'on est parti mais au contraire à le montrer soigneusement et à montrer ensuite par quelles étapes on a dû passer. Une telle méthode n'est plus longue qu'en apparence. Je la suivrai.

Toutefois il est un genre particulier d'objectivité que je tiens à revendiquer hautement dès le début de cette étude. Je veux, au cours de ces pages, rester strictement sur le terrain des observations physiques. Cela paraît exorbitant à certains esprits. J'en suis fâché. Nombre de personnes admettent avec peine qu'ayant vu ce que je décris je ne sois pas spirite. Pourtant je ne suis pas spirite. D'autres, et dans mon entourage le plus immédiat, voudraient me voir attribuer au prince des enfers catholiques les phénomènes que j'ai constatés. Cela m'est impossible. — « Alors, me dira-t-on, vous les attribuez à la conscience subliminale ? — Pas même. Je ne les attribue à rien du tout jusqu'à nouvel ordre ; et laissant à chacun la liberté de ses opinions, je réclame pour moi la liberté de n'en point énoncer encore. Presque tout ce qui nous environne fournit la matière d'un double problème : problème de sa cause et problème de son mode. Le premier, en attendant qu'il soit tranché quelque jour peut-être par une métaphysique supérieure, ne relève d'abord que ce genre d'intuition humaine qu'on appelle *foi*. C'est un article de croyance. Le second est généralement plus accessible à nos recherches ; et, quand elles aboutissent, la solution trouvée est un objet de certitude, au sens conventionnel du mot.

Il y a donc presque toujours avantage à résoudre d'abord le second problème, le problème du mode, le problème physique ; sur lequel on se mettra d'accord longtemps avant que l'union puisse se faire dans les esprits sur le problème métaphysique de la cause. Seul d'ailleurs le problème du mode se montre fécond en applications pratiques.

(1) Il y a savants et savants. Je laisse à chacun le soin de juger desquels je veux parler ici.

Pour Athènes et Rome, la foudre était aux mains de Zeus ou de Jupiter Tonnant. Moïse enveloppait d'éclairs la face de Jehovah. C'est Indra qui déchaînait les orages sur le Gange, Ramman à Babylone, Quetzalcoatl au Mexique ; Teutatès dans la forêt druidique.

Croyances respectables, contradictoires et stériles. Le jour où Franklin (1) étudia le mode de production de la foudre au lieu de se préoccuper des mains qui nous la distribuaient ; le jour où par comparaison l'on s'aperçut qu'il s'agissait probablement d'une puissante manifestation d'électricité atmosphérique, ce jour-là, le paratonnerre fut imaginé. Et tous les électriciens, maintenant, à quelque race, à quelque religion qu'ils appartiennent, protègent tant bien que mal un édifice, une usine, un bureau télégraphique, voire un temple, contre la colère présumée de leurs divinités ou providences particulières. Sur celles-ci on n'est point à la veille de s'être mis d'accord.

Je voudrais qu'il en fût de même pour la science nouvelle. Cherchons ce qui peut nous unir et non ce qui nous divise. Etudions les phénomènes en eux-mêmes et pour eux-mêmes, non en vue de leur cause trop inaccessible encore et lointaine. Nous voici en présence d'une manifestation physique bien caractérisée, d'une matérialisation par exemple, ou d'une lévitation. Etudions le fait objectivement ; c'est-à-dire comparons-le ou opposons-le aux faits analogues antérieurement connus et catalogués. Classons-le, analysons-le et, provisoirement du moins, négligeons sa cause. Que ce soit le diable, un esprit ou un élémental (au dire d'une certaine école) qui l'ait produit, cette entité quelconque a fait œuvre de physicien dès l'instant qu'elle a modifié physiquement de la matière. Dès lors son acte nous appartient et nous intéresse ; et nous devons tôt ou tard, en multipliant nos observations, apprendre de ce collègue mystérieux quelque chose de son *tour de main*. Jusqu'à nouvel ordre, ne lui demandons rien de plus et n'exigeons pas ses papiers d'état-civil. Cela se falsifie trop aisément.

En 1897, des circonstances qu'il serait trop long de rapporter me mirent en contact avec plusieurs personnes qui avaient étudié de près certains phénomènes dits spirites. Je fus plus que surpris en entendant des hommes sérieux, dont l'honorabilité et la bonne foi ne faisaient doute pour personne attester la réalité de phénomènes que je mettais au rang des fables.

Mon idée préconçue d'alors était formellement négative. Elle s'étayait sur la lecture d'un seul ouvrage : celui du grand Chevreul : *Les tables tournantes, le pendule oscillateur et la baguette divinatoire.* Ce livre m'était tombé entre les mains au collège et j'en étais resté à sa conclusion. N'ayant jamais eu l'occasion d'assister à un phénomène quelconque de cette nature, j'étais parfaitement convaincu, sur la foi du maître, que tout pouvait s'expliquer par le mouvement inconscient des opérateurs, quelques supercheries et beaucoup d'exagérations.

J'ai dit ailleurs (1) à la suite de quelles expériences j'avais dû modifier du tout au tout cette manière de voir ; et je ne le répéterai pas ici, car ce serait parfaitement inutile ; mais ce qu'il est, je crois, presque nécessaire de noter, ce sont les conclusions auxquelles m'avaient amené les séances de Montfort-l'Amaury d'une part, et d'autre part certains rapprochements entre ce que j'avais vu et les affirmations de tel ou tel autre observateur. Une foule de détails, dans les innombrables comptes rendus d'expériences médiumniques, paraissent dépourvus d'importance à qui n'a pas constaté par soi-même des phénomènes presque identiques. On serait même tenté de les croire controuvés. Ils reprennent tout leur intérêt pour qui a vu presque la même chose. La logique et la raison conseillent alors de tenir compte d'un témoignage dont peu de gens pourraient comprendre la valeur, et souvent telle pierre que tout autre que vous aurait rejetée vient au contraire sous votre main s'ajuster à souhait dans un interstice de la construction.

Voici donc mon *acquis*, à la suite des séances de Montfort-l'Amaury, le tassement fait ; mon acquis et mon nouveau point de départ pour des observations ultérieures.

I. — *Certitudes* : Une seule certitude : certitude des mouvements d'objets sans contact ou avec contact insuffisant. Certitude de ce que l'on appelle improprement télécinésie et paracinésie (2).

(1) Franklin ou de Romas ?..... ce serait à voir. Mais déjà nous étions assez riches en grands hommes pour faire à la jeune Amérique la politesse du paratonnerre.

1. *A propos d'Eusapia Paladino.* — ***Les séances de Montfort-l'Amaury.*** — Société d'Éditions Scientifiques, 4, rue Antoine-Dubois, Paris (1898).

2. Il m'est souvent arrivé déjà et il m'arrivera sans doute encore d'employer ces mots, notamment dans les citations d'auteurs qui en ont usé. Qu'il me soit permis toutefois de déplorer la fabrication à jet continu de termes qui ne sont ni grecs ni français. Télécinésie est fort mal construit à mon sens et ne donne pas du tout, étymologiquement, l'idée du phénomène auquel on l'ap-

La réalité de ces phénomènes m'était démontrée par de nombreuses constatations directes et par plusieurs clichés que j'avais pris moi-même et qui prouvaient clairement que le témoignage de mes yeux et de mon toucher était recevable.

II. — *Quasi-certitude.* — La quasi-certitude que certains sujets anormaux, tels qu'Eusapia, ont la propriété singulière de produire non loin d'eux des formes humaines partielles (dans l'espèce surtout des mains) tangibles et agissantes, et dont on peut prendre des empreintes ; la question de la visibilité de ces formes demeurant réservée.

III. — Un certain nombre de présomptions s'échelonnant depuis les confins de la certitude jusqu'à la région des simples hypothèses. Ainsi j'étais très persuadé que les médiums du type d'Eusapia pouvaient produire des formes ou, comme l'on dit, des matérialisations visibles. Cependant j'en étais moins sûr que des matérialisations tangibles, car je n'avais constaté qu'un très petit nombre de celles-là. Je n'avais pas eu le temps de les photographier et par conséquent, l'on pouvait à la rigueur, arguer de l'hallucination.

A supposer que je n'eusse pas été halluciné (et telle était bien ma conviction) un détail m'avait frappé : la différence de nature (ou, si l'on préfère, de degré) des matérialisations, selon qu'elles étaient tangibles, ou visibles. J'ai insisté sur ce point dans mon compte rendu déjà mentionné, et je pourrais m'y référer simplement ici ; mais comme il n'est plus très facile de trouver cet ouvrage, il vaut peut-être mieux que je résume ce que j'écrivais alors (1).

...Je signalerai timidement aux futurs observateurs d'Eusapia, pour qu'ils l'examinent de plus près, un point qui m'a frappé durant mon séjour à Montfort. Je n'agis pas de la sorte sans une certaine appréhension, car je n'ai vu cette remarque nulle part et d'aucuns pourraient trouver un peu téméraire que d'une très courte et unique série d'expériences je me permette de conclure quoi que ce soit. Mais que l'on ne s'y trompe pas. Je me garde bien de conclure.

Le fait sur lequel je désire appeler l'attention — fait que j'ai mentionné déjà sommairement à deux reprises..... — ce fait est le singulier antagonisme qui existe entre les matérialisations à effets mécaniques et les matérialisations à effets lumineux. De ces effets, les uns semblent exclure les autres. Je le répète, il ne faut pas prendre cette assertion dans un sens absolu et strict.....

Je sais qu'à l'Agnélas, à Varsovie, à Rome, à Naples, un peu partout, on cite des cas où l'on a vu agir une main fluidique. Cela prouve que le médium peut matérialiser une forme à la fois visible et solide.

Je ne le conteste pas ; mais je crois qu'elle y a beaucoup de peine dans l'état actuel de sa médiumnité et que, les trois quarts du temps, elle s'en dispense, toujours en vertu du principe du moindre effort. Car enfin il est incompréhensible autrement que je n'aie pas vu la main qui pinçait devant moi les cordes de la guitare, pendant la séance du vingt-six juillet. La lumière était très suffisante. On se rappelle que j'ai avancé une main à moi et que tout de suite on l'a vue : cela a soulevé d'énergiques protestations. J'ai de très bons yeux sous le rapport de la pénétration et en particulier dans la demi-obscurité..... Enfin je suis familiarisé avec la lumière rouge qui nous éclairait et généralement je reconnais déjà sur une plaque photographique les grandes lignes du sujet avant que les personnes qui m'entourent puissent constater un changement de teinte..... Il m'est donc impossible d'admettre que si Eusapia avait matérialisé complètement la main qui pinçait les cordes de la guitare, — pour ne parler que de cette observation — je n'aie pas vu cette main. Toutes les raisons que l'on pourrait me donner pour expliquer une telle merveille ébranleraient difficilement ma conviction. — Et comme j'ai fait pendant ces trois jours un certain nombre de constatations analogues, je me suis trouvé conduit à former l'hypothèse que je viens soumettre ici aux vérifications de toutes les personnes qui expérimenteront à l'avenir avec Eusapia :

1° *En général les matérialisations qui se produisent dans le voisinage d'Eusapia sont incomplètes, et je ne parle pas seulement ici de leur forme mais surtout de leurs propriétés.*

2° *Les propriétés obtenues tout d'abord et le plus facilement sont la consistance et la force mécanique qui en dérive ; propriétés qui seraient dues peut-être à des ondulations spéciales de l'éther, à l'exclusion des vibrations douées du pouvoir d'émettre ou de réfléchir la lumière : de telle sorte que si, dans l'instant où l'on subit un attouchement, par exemple, on faisait éclater une lumière, très souvent* on ne verrait rien.

3° *Vient ensuite la visibilité, à l'exclusion de la consistance et de la force mécanique ; de telle sorte que si le médium, sur la demande des assistants, s'ap-*

---

plique. Le préfixe *télé*, depuis longtemps employé dans les mots télégraphe, télescope, téléphone, etc., correspond au concept de *grande distance* ; il est vraiment abusif de s'en servir pour désigner des mouvements qui se produisent en général à quelques décimètres au plus et parfois à quelques centimètres du médium. Le mot français : *mouvements sans contact* est infiniment plus précis ; et si l'on tient absolument à parler grec, il vaut encore mieux traduire exactement le français et dire : anaphécinésie (α privatif αφη contact, et κινησις, mouvement).

Paracinésie me semble encore plus fâcheux que télécinésie, παρα ayant plusieurs sens, dont les trois plus habituels (auprès, contre et au-delà) ne correspondent nullement au sens conventionnel du mot. Ici encore nous préférerons le vocable français. Les phénomènes dits paracinétiques consistent en mouvements d'objets que l'on touche mais sans leur appliquer de force motrice (normale, bien entendu) ; nous les appellerons *mouvements sans impulsion*, et, pour les amis du grec, mouvement anergiques (α privatif et εργον travail), ou encore anothésiques (α privatif et ωθησις, impulsion).

1. Cf. *A propos d'Eusapia*, pp. 190 et suivantes.

plique à faire constater une apparition, la forme rendue visible se trouve dénuée ou à peu près dénuée de consistance.

4° *Enfin l'on arrive à la matérialisation complète, où la forme a tous ses attributs de visibilité : relief, couleur, opacité, et en même temps consistance et pouvoir mécanique. Mais ce summum du phénomène, je n'ai pu le constater, et je ne sais même pas s'il l'a jamais été avec Eusapia.*

Je le répète une dernière fois, ce ne sont pas là des dogmes que j'ai la prétention de formuler, mais de simples hypothèses qui appellent une vérification. J'ai été amené à les concevoir à la suite d'une double remarque :

1° Chaque fois que j'ai pu constater le déploiement d'une grande force mécanique, la cause agissante est demeurée absolument invisible (lévitations, tractions, attouchements violents.)

2° Au contraire, dès que j'apercevais quelque chose, ce quelque chose paraissait dépourvu ou à peu près dépourvu de toute force matérielle ; une seule fois j'ai vu une silhouette de main agiter en l'air quelques feuilles de papier. »

(*A propos d'Eusapia Paladino*, pp. 189 et suiv.)

Généralement incomplètes quant à leurs propriétés, les matérialisations produites par Eusapia m'avaient semblé pouvoir être incomplètes également quant à leur forme : parfois réduites à une simple ébauche. Et le vingt-six juillet j'avais fait une observation caractéristique à cet égard.

A deux reprises je vois une sorte d'écran noir naître en quelque sorte de la table et s'évanouir au-dessus d'Eusapia après avoir partiellement éclipsé la lumière rouge..... Je n'arrive guère à distinguer, dans cette ombre noire qui passe assez rapidement devant mes yeux, la silhouette d'un visage. Ce qui me frappe le plus, c'est la structure intime de l'apparition On a l'impression que c'est plutôt un plan sans épaisseur appréciable qu'une forme complète à trois dimensions. C'est noir et pourtant ce n'est pas opaque. Cela se voit sur un fond lumineux parce que cela diminue la lumière de ce fond, mais sans l'éteindre.

Je ne sais de quelle comparaison user pour donner une idée du phénomène aux personnes qui ne l'ont pas observé. Il me semble pourtant que si on voulait l'imiter, il faudrait découper un semblant de profil dans une lame de verre fumé. C'est presque cela : de l'ombre mince et un peu transparente. (*A propos d'Eusapia Paladino*, p. 76).

Le lendemain, 27 juillet, M. Camille Flammarion put observer à son tour la même apparence. Il était contrôleur ae gauche et moi contrôleur de droite, face à la lumière.

.....J'aperçois, comme la veille, une sorte d'ombre translucide et noire qui se meut au-dessus de la table et qui devient perceptible lorsqu'elle passe devant la lanterne rouge. J'annonce la silhouette de John (1). M. Flammarion déclare qu'il ne voit absolument rien de cette ombre, même en regardant directement comme moi la lanterne rouge ; cela est fort naturel puisque la forme évolue entre lui et moi. Il demande que nous changions de place ensemble. La mutation a lieu immédiatement, et au bout de quelques instants, il ne tarde pas à constater aussi le phénomène, mais sans pouvoir plus que moi distinguer un profil humain. Il décrit « une ombre qui passe au-dessus des têtes des assistants et qui se meut de gauche à droite et de droite à gauche dans un plan vertical mené par l'axe de la table. » (*A propos d'Eusapia Paladino*, p. 101).

Enfin, j'avais été conduit à penser qu'Eusapia produisait habituellement les lévitations de la table en matérialisant, près de son mollet gauche, une main qui venait saisir le pied de table le plus proche et le soulevait (2). Cette supposition qui parut d'abord extraordinaire reçut l'adhésion du colonel de Rochas et de la plupart des chercheurs qui ont expérimenté depuis avec Eusapia.

Si fragmentaires que fussent ces diverses constatations, elles me paraissaient de nature à jeter quelque jour sur la genèse même des matérialisations ; je conçus l'espoir que nous parviendrions peut-être à en pénétrer le mécanisme par voie d'analyse. Et l'un des plus précieux instruments d'analyse me parut devoir être la chambre noire et l'objectif photographique dans toutes leurs variétés, *y compris le cinématographe.* Ma conviction n'a pas changé depuis. Au contraire.

La certitude et la quasi-certitude dont je parlais plus haut, ainsi que ces diverses croyances, il va sans dire que je ne chercherai pas à les établir présentement. Elles n'ont d'autre intérêt que de montrer où j'en étais, quel était devenu mon *préjugé*, après les observations de Montfort-l'Amaury, et par conséquent quel pouvait être mon objectif à l'avenir. Ce devait être, avant tout, d'établir expérimentalement et en éliminant toute possibilité d'hallucination, la réalité des matérialisations visibles ; en second lieu, d'en analyser la production en en prenant le plus grand nombre possible de clichés photographiques ; moins encore dans la période d'état que durant les phases de condensation et de dissolution. Théoriquement, cela paraît fort

1. Il est presque inutile de rappeler que « John » est le personnage hypothétique auquel Eusapia attribue la plus grande partie des phénomènes qui se produisent autour d'elle. Bien que fort éloignés de partager sur ce point les convictions du médium, la plupart des observateurs sont convenus d'adopter son vocabulaire. « John » est une abréviation, un raccourci de langage. « John » évite de longues périphrases et ne fait de mal à personne.

2. Cf. *A propos d'Eusapia*, pp. 177-186.



simple. Dans la pratique il n'est en plus tout à fait de même. Néanmoins on peut faire quelque chose. Là comme partout c'est beaucoup une question de méthode, de patience..... et d'argent. On aurait fait un grand pas le jour où se serait constitué un groupement sérieux, vraiment curieux d'aboutir et suffisamment riche pour s'outiller en conséquence.

Quant aux nombreuses personnes qui n'admettent même pas la réalité des mouvements sans contact, voire leur possibilité, elles hausseront les épaules et éclateront de rire. Laissons-les rire, sans plus. Ces notes ne sont destinées ni au Dr Le Bon ni au Dr Grasset, dont le siège est fait et que je ne souhaite pas de convertir, car je ne suis animé par aucun esprit de prosélytisme. Je voudrais seulement être utile, en leur apportant des documents très sincères, à tous ceux qui, disposant d'un médium matérialisateur, pourront utiliser ce que nous avons fait déjà et surtout combler quelques-unes des trop nombreuses lacunes qui restent à combler et dont je signalerai les plus importantes.

Un fait cependant montrera que ma crédulité en ce qui concerne l'anergocinésie n'est pas excessive et ne m'est pas spéciale et particulière. Lorsque le colonel de Rochas forma en 1902 le groupe destiné à étudier la médiumnité du romain Augusto Politi, sujet dont un de ses compatriotes, M. de Albertis, vantait beaucoup les pouvoirs *matérialisateurs* et autres, la première condition que nous imposâmes à l'unanimité fut qu'on nous laisserait tranquilles avec les mouvements sans contact ; nous ne voulions plus perdre notre temps à les reconstater et il fut convenu que nos recherches et nos efforts devraient porter uniquement sur les phénomènes enregistrables de matérialisation.

Or aucun des membres de ce groupe n'était, je crois, frappé d'irrémédiable déchéance intellectuelle. Tous nous étions d'anciens élèves des grandes écoles nationales : Polytechnique ou de Saint-Cyr, ou des échappés de la Faculté de Médecine, comme le Dr Dariex, fondateur des *Annales des Sciences Psychiques*. Évidemment ces références n'équivalent pas à un brevet de génie ; elles indiquent cependant une bonne moyenne de culture générale ; et après tout nombre de nos contradicteurs n'ont pas beaucoup plus de droits officiels à se croire infaillibles (1).

Je ne dirai rien de ces quatorze séances. Les résultats n'en furent pas aussi positifs que nous l'aurions souhaité et nous décidâmes de ne rien publier. Pour être juste je reconnaîtrai que nous pûmes observer quelques points intéressants quant à la psychologie de la question ; mais je crois que c'est une œuvre vaine que de s'attacher à la psychologie de phénomènes dont la physique nous est encore si inconnue. Je laisserai donc dormir pour le présent les multiples feuillets de notes que j'ai rédigés alors au jour le jour.

Et je ne parlerai pas davantage des autres médiums : Craddock, Cecil Husk, Peters, etc., que j'eus l'occasion de rencontrer avant 1908. J'en arrive tout de suite à cette dernière date qui marque une sorte de renouveau dans les occasions d'étude qui se sont présentées à moi.

On se rappelle qu'Eusapia Paladino était venue en 1907 se faire examiner pour la troisième fois par une commission spéciale de l'Institut Psychologique de la rue de Condé. Cette Commission était présidée par M. d'Arsonval, de l'Académie des Sciences ; et les nombreuses séances qui furent tenues alors donnèrent lieu à l'établissement de ce fameux rapport de M. Courtier qui a soulevé tant de colères et de récriminations. Quand Eusapia fut libérée de ses engagements envers l'Institut Psychologique, je lui demandai quelques séances. Assurément je n'avais pas le fol espoir de glaner le moindre épi après l'ample moisson que l'on devait avoir engrangée rue de Condé ; mais d'assez nombreux amis, depuis dix ans, me persécutaient « pour que je leur montre quelque chose ». L'occasion me parut favorable. J'envoyai quelques invitations aux personnes les plus sceptiques ou les plus curieuses de ma connaissance et le soir du 27 janvier 1908 nous nous réunissions une quinzaine dans l'appartement que le comte et la comtesse de Bryas avaient bien voulu mettre à la disposition du médium et dont l'agencement se prêtait à une séance.

Je le répète, je n'escomptais rien de sérieux, rien d'intéressant pour moi ; les conditions me paraissant défavorables à divers points de vue. Mon but véritable, je pourrais dire unique, était de montrer à mes amis : d'abord que réellement « il y a quelque chose » ; et ensuite qu'il est facile d'enregistrer photographiquement un phénomène, même lorsque ce phénomène vient à se produire dans une salle très médiocrement éclairée (1).

1. Les membres de ce groupe étaient : le Colonel de Rochas, M. le Dr Dariex, MM. Basclé, Taton, Lemerle, de Fontenay.

1. A une époque où tant de gens pressent à l'occasion le bouton d'un Kodak, il est difficile d'imaginer la puérilité des questions qui vous sont journellement posées sur la possibilité de l'enregistrement photographique des phénomènes *qui se passent dans l'obscurité* ! On pourrait croire qu'un certain nombre de nos contemporains n'ont encore jamais entendu parler des poudres-éclairs ni du courant électrique.

J'avais donc, en vue de cette démonstration, installé une seule et unique chambre noire, ainsi qu'un déflagrateur. Et je comptais prendre en groupe spectateurs et médium, la séance terminée. Simple leçon de choses. — Mon attente fut agréablement trompée. Après un très mauvais début de séance, je vis soudain avec étonnement la légendaire « main de John » apparaître en assez bonne lumière un peu au-dessus et en arrière de la tête du médium, comme si le coude de John avait coïncidé avec la nuque d'Eusapia. Je vis la main et une partie de l'avant-bras. La matérialisation était incomplète ou me parut telle. Cela ne me semblait pas *solide*, et bien que l'apparition ait été très rapide, il me parut que les doigts n'étaient pas distincts et tous séparés les uns des autres. J'eus l'impression d'une sorte d'énorme pince de crabe plutôt que d'une main véritable. Imaginez une moufle fourrée ou mieux encore une main très volumineuse dont le pouce et l'index auraient été collés ensemble et les trois autres doigts collés ensemble eux aussi. C'était une main droite — à supposer du moins qu'elle eût la face palmaire tournée en avant, ce qui était invérifiable vu l'inachevé du phénomène. — La main droite du médium était tenue par le comte Jacques de Bryas et la main gauche par le colonel de Kergariou, à côté duquel je me trouvais dans le moment.

Cette apparition a été vue et décrite comme je viens de la décrire, avec des variantes peu sensibles, par la plupart des assistants.

Aussitôt que nous eûmes constaté le phénomène, je retournai aux appareils en prévenant Eusapia que je désirais prendre un cliché d'une semblable manifestation et la priant de la renouveler, s'il lui était possible.

Moins de trois minutes plus tard, elle criait *Fuoco, Fuoco* ! Je manœuvrais les poires de désobturation et de déflagration et l'éblouissante clarté du magnésium me fournissait le cliché ci-joint (1435).

La distance où je me trouvais alors du phénomène et la préoccupation d'opérer sans erreur m'avaient empêché de voir ce que je photographiais.

— « Est-ce la main de John, Eusapia ? » demandai-je au médium.

— Non, dit-elle, c'est du fluide au-dessus de ma tête (*fluido sopra la testa*).

Je croyais bien que ce cliché ne me donnerait rien d'intéressant. Je fus très surpris, en le développant une heure plus tard, de découvrir l'étrange bonnet posé sur la tête d'Eusapia.

Ma première pensée fut que celle-ci, adroitement, s'était coiffée d'un mouchoir blanc. Il est vrai que les contrôleurs garantissaient leur contrôle et que l'on voit les deux mains d'Eusapia tenues par celles de ces messieurs. Mais d'autres considérations, plus fortes, venaient aussi combattre cette hypothèse. Bref, mon impression fut que j'avais réellement photographié de la matière en voie de condensation.

Telle fut d'ailleurs la conclusion d'une note que je publiai peu de temps après dans les *Annales des Sciences Psychiques*. Et j'ajoutais qu'il serait nécessaire de multiplier les essais de ce genre, car un document unique était bien peu de chose (1).

De fait je sentais que celui-ci ne serait pas pris en grande considération. Une plaque où l'on voit pêle-mêle des plumes, des toilettes claires et d'élégantes personnes, tout un aréopage de profanes et de *gens du monde*, quelle importance cela peut-il avoir non-seulement pour des savants mais encore pour les gens du monde, plus snobs de science, en général, que les savants eux-mêmes ? Maintenant encore cependant, après avoir réuni un assez bon nombre de clichés pris par moi-même, je considère que celui-ci ne manque pas d'intérêt, à raison des circonstances très particulières dans lesquelles il a été obtenu. Et puis c'est le premier de ce genre qu'il m'ait été donné de prendre.

(*A suivre*).

POST-SCRIPTUM

Deux articles récemment publiés dans les Revues de M. Delanne et de MM. Durville, contiennent des inexactitudes et des suppositions sur lesquelles j'aurai probablement à revenir dans les chapitres de cette étude relatifs à Linda Gazzera. Mais il est un point que je tiens à rétablir dès maintenant. M. Henri Durville me fait dire (page 446 du *Journal du Magnétisme*) que « à aucun moment de la séance, je n'ai quitté le pouce de la main que j'avais à contrôler. » On peut se reporter à toutes les déclarations que j'ai dû faire déjà à propos de Linda, soit dans l'ouvrage d'Imoda, soit dans la discussion de la rue Guersant (Annales de février 1912) soit dans mon article du *Matin* ; on ne trouvera rien de pareil et je ne crois même pas avoir parlé du pouce de ce médium. M. Durville qui m'attribue cette phrase (m'écrit-il) d'après une conversation que nous avons eue le 19 juin dernier, M. Durville a mal interprété mes paroles. Ce n'est pas un

1. Cf. *La Fraude et l'Hallucination dans l'étude des phénomènes produits par Eusapia Paladino.* (*Annales des Sciences Psychiques* du 16 février 1908, pp. 49 et suivantes).

crime ; cela peut arriver à tout le monde dans la promptitude et les interruptions d'un entretien verbal ; mais comme c'est la quatrième fois depuis moins d'un an que la presse, petite ou grande, m'attribue quelque affirmation erronée, je saisis cette occasion de rappeler à mes collègues psychistes que j'entends n'être rendu



Réduction en 15 × 20 d'un cliché 18 × 24

responsable que des seules communications publiées et signées par moi.

Même ainsi, dans nos difficiles études, nous sommes exposés à nous tromper bien souvent. Mes erreurs, je les prends à mon compte et je n'hésite pas, comme on a pu le voir plus haut, (1) à faire, quand je le dois, mon *mea culpa*. Les erreurs des autres, je préfère les laisser aux autres.

(1) Par suite de la mise en pages, on ne le verra que dans le prochain article.

Page 14 de la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, M. Chevreuil me pose deux ou trois questions auxquelles je ne veux pas différer de répondre. Mais si M. Chevreuil, que je rencontre assez fréquemment rue Guersant et ailleurs, m'avait fait l'honneur et l'amitié de venir consulter chez moi les épreuves directes, voire les clichés du « Matto » que je tiens à la disposition de tous les chercheurs sérieux, il se serait épargné d'écrire un article qui peut, dans une certaine mesure, égarer l'opinion de ses lecteurs.

Questions de M. Chevreuil : « Que représente la partie claire sur laquelle se détache le fantôme ? Est-ce le fond du cabinet comme cela semble évident ? » — *Réponse.* Il n'y avait pas à proprement parler de cabinet. Linda était assise devant l'embrasure d'une immense fenêtre dont

les volets extérieurs et intérieurs (pleins) étaient clos. La partie claire était un store flamand de toile bise, montant et descendant, alors descendu, et devant lequel on avait tiré les grands rideaux de damas foncé. Au moment de l'éclair, ceux-ci légèrement entr'ouverts ont laissé voir le store flamand.

Question : « Que représente le bord de la tache noire qui se profile du côté gauche ? Est-ce la frange du rideau ? » — *Réponse* : Oui, c'est la frange du rideau *et l'ombre portée* par cette frange sur le store flamand. L'ombre déborde légèrement à droite la frange qui l'a produite, et cela prouve *géométriquement* que le déflagrateur était à gauche de l'appareil. Mais il est impossible de voir cela sur de mauvaises épreuves. De là vient l'erreur de M. Chevreuil. Mon collègue se trompe de peu mais il se trompe un peu. L'appareil 18×24 (qui a fourni l'épreuvre reproduite) était presque de face. Le déflagrateur aussi, mais un peu à gauche (de 1 m. à 1 m. 50 environ *à gauche, en arrière et en haut* du 18×24).

Cela suffit déjà à rendre inexplicables les jeux d'ombres du « *Matto* » s'il était en ronde-bosse ; mais à supposer que le grand cliché pût laisser subsister un doute, le 9×12 et le 7×15 (stéréoscopique) qui ont enregistré le même phénomène sous d'autres angles d'éclairage, sont là pour enlever toute indécision. *Le « matto » est parfaitement plat.* Une heure après avoir développé, fixé et séché mes trois clichés, il n'existait plus pour moi l'ombre d'une incertitude sur ce point ; et deux jours plus tard, en écrivant au Dr Imoda (voir page 178 de l'ouvrage italien) le Professeur Richet lui signalait déjà cette constatation : « Elle (la photographie) soulève de graves objections :

1° Elle n'est pas en relief, mais plane ;

2° (Et cela est plus grave) l'ombre du menton n'est pas en rapport avec la lumière du magnésium. Là où il devrait y avoir du blanc il y a du noir (menton et cou droits de la figure.) Par conséquent cet ectoplasme n'est pas en relief, mais c'était une image. » (Lettre du 23 avril 1909).

Quelques personnes se figurent bonnement que c'est la découverte du Rubens en 1913 qui nous a fait concevoir la théorie des images planes et de l'idéoplastie.

On voit que depuis quatre ans déjà nous étions fixés sur le fait brutal. Quant à l'explication de ce fait, nous accepterons volontiers la meilleure que l'on nous présentera.

G. de Fontenay.

Ernest BOZZANO

DES PHÉNOMÈNES PRÉMONITOIRES

(*Suite, voir les numéros de Septembre* 1912 *et les suivants*)

CXLIVe Cas. — Je l'extrais de l'ouvrage de Dale Owen : *Footfalls on the boundary of another world* (p. 332-335) ; il fut personnellement étudié par l'auteur.

Dale Owen rapporte qu'un jour le sénateur Dr Lynn fut invité à un dîner diplomatique, auquel prenaient part les plus hautes personnalités politiques des États-Unis. Il était désireux d'y assister, mais à la suite d'une légère indisposition, il dut y renoncer, en priant sa femme de s'y rendre à sa place. Dale Owen continue :

Dès le commencement du dîner, Mme Lynn fut prise d'un sentiment d'inquiétude très grand pour son mari, et quoiqu'elle essayât de chasser cette impression en se répétant à elle-même que l'indisposition dont il souffrait était sans aucune importance, elle n'y parvint pas. Elle finit par confier ses inquiétudes au général Macomb, qui, pour la calmer, lui rappela ce qu'elle-même avait dit un instant auparavant, c'est-à-dire que le général Jones était resté tenir compagnie à son mari, et que par conséquent, en cas d'aggravation subite, il n'aurait pas manqué de l'en avertir. Malgré cela l'inquiétude inexplicable qui l'avait envahie augmenta toujours, si bien qu'à la fin du repas elle prit la forme d'une angoisse et d'une impulsion insurmontable à rentrer immédiatement ; elle *sentait* ne pas pouvoir demeurer un instant de plus.

Le sénateur Wright, remarquant sa pâleur, en fut inquiet, et dit : « Madame Lynn, vous ne vous sentez pas bien ; dites-moi ce que vous avez ». — « Rien — dit-elle — mais je sens que je *dois* rejoindre

immédiatement mon mari ». — Le sénateur Wright essaya à son tour de la calmer, et elle lui répondit : « Si vous voulez me rendre un service dont je vous serai reconnaissante pour la vie, excusez-nous auprès du maître de maison, et accompagnez-moi chez mon mari. » — La voyant surexcitée au plus haut degré, il y consentit, quoique le dîner ne fût pas fini ; il prit congé et l'accompagna avec sa femme.

Lorsqu'ils furent arrivés devant la porte de la maison, le sénateur Wright prit congé, disant : « Demain, je viendrai prendre des nouvelles, et rire de bon cœur avec votre mari et vous-même de vos frayeurs ».

Mme Lynn gravit rapidement les escaliers, et, rencontrant la concierge, demanda anxieusement : « Comment va mon mari ? » — « Très bien, répondit cette femme — il a pris un bain voici une heure, et je crois qu'il dort profondément. Le général Jones m'a dit qu'il était complètement remis ». — Ce à quoi Mme Lynn répliqua : « Alors, le général Jones est parti ? » — « Je crois que oui, il me semble l'avoir vu passer il y a une demi-heure ».

Rassurée dans une certaine mesure, Mme Lynn se dirigea vers la chambre de son mari, et trouva la porte fermée. Dès qu'elle l'eut ouverte, des nuages de fumée très dense et suffocante la firent reculer et chanceler un instant. Elle se remit presqu'aussitôt et entra, constatant que les couvertures et les oreillers étaient en feu, et que de leurs plumes se dégageait cette terrible fumée. Elle se jeta de tout son corps sur le lit pour suffoquer le feu qui brûlait lentement, par manque d'air, mais tout-à-coup une flamme se dégagea par l'ouverture de la porte, et ses légers vêtements flambèrent. Elle fut prompte à se plonger dans le bain, dont une heure auparavant son mari s'était servi ; puis, se remettant à l'œuvre, elle arracha les oreillers et les couvertures, les plongeant à leur tour dans l'eau, non sans se blesser gravement aux mains. Enfin, avec une force redoublée par le désespoir, elle porta en sûreté le corps inanimé de son mari. Alors seulement, elle songea à demander du secours.

Le Dr Sewell accourut promptement, et, mettant en œuvre les pratiques habituelles, parvint après plus d'une demi-heure à rappeler l'axphyxié à la vie ; celui-ci fut obligé de garder le lit durant une semaine, et ne se remit complètement qu'après trois mois.

Le Dr Sewell put dire à Mme Lynn : « Quel bonheur que vous soyez arrivée à temps ! Cinq minutes de retard, trois, même, auraient suffi pour que vous ne retrouviez pas vivant votre mari... »

Ces détails m'ont été rapportés de vive voix par Mme Lynn en personne, le 4 juillet 1859, à Washington, et elle me permit de les publier.

Dale Owen ajoute ces réflexions :

Il y a un point, en ce cas, qui mérite une attention spéciale. Dans l'hypothèse selon laquelle l'impulsion insurmontable dont Mme Lynn fut envahie aurait une origine spirituelle, une question resterait à résoudre : c'est si l'impulsion doit être considérée comme un avertissement d'un accident déjà existant, ou un pressentiment d'accident qui n'existait pas encore. En d'autres termes s'agissait-il d'un phénomène de clairvoyance dans le présent ou de clairvoyance dans le futur ?

Mme Lynn me dit que l'impression d'anxiété pour son mari s'empara d'elle une demi-heure avant qu'elle atteignît une intensité telle à l'obliger d'abandonner le dîner et les convives. Elle ajouta qu'en sortant avec les époux Wright, ils durent revenir à pied, car les voitures pour les invités étaient ordonnées pour onze heures. La distance était d'un mille et demi, et ils mirent plus d'une demi-heure à la franchir. Il s'ensuit que l'impression d'anxiété par laquelle Mme Lynn fut obligée de revenir, s'empara d'elle une heure avant, et peut-être davantage, qu'elle n'ouvrît la porte de la chambre conjugale. Les choses étant en ces termes, et le fait ne pouvant être attribué à une « coïncidence fortuite », il faudra conclure qu'il s'agit d'un phénomène de clairvoyance dans le futur.

CXLVe Cas. — Les Docteurs Vaschide et Piéron, dans un article publié par la *Revue des Revues* (16 juin 1901) et intitulé : *De la valeur prophétique du rêve*, racontent le cas historique suivant, d'ailleurs très connu :

Une nuit la princesse de Conti vit en songe un appartement de son palais prêt à s'écrouler et ses enfants qui y couchaient sur le point d'être ensevelis sous les ruines. L'image affreuse qui s'était présentée à son imagination remua son cœur et tout son sang ; elle frémit, et dans sa frayeur elle fut réveillée en sursaut et appela quelques femmes qui dormaient dans sa garde-robe.

Elles vinrent recevoir les ordres de leur maîtresse, elle leur dit sa vision, et qu'elle voulait absolument qu'on lui apportât ses enfants. Ses femmes lui résistèrent en citant l'ancien proverbe que tout songe est mensonge. La princesse commanda qu'on allât les quérir. La gouvernante et les nourrices firent semblant d'obéir, puis revinrent sur leurs pas dire que les jeunes princes dormaient tranquillement et que ce serait un meurtre de troubler leur repos.

La princesse voyant leur obstination et peut-être leur tromperie, demanda fièrement sa robe de chambre. Il n'y eut plus moyen de reculer. On alla chercher les jeunes princes, qui furent à peine dans la chambre de leur mère que leur appartement s'écroula.

M. César de Vesme, Directeur de la *Revue d'Etudes Psychiques*, rapportant le cas dans son numéro d'août (p. 229) ajoute les commentaires suivants :

On remarquera tout de suite qu'il ne s'agit pas ici de l'appartement de la personne qui rêve, c'est-à-dire de la princesse de Conti, mais de l'appartement des enfants, appartement qui devait être assez éloigné de celui de la mère, sans quoi celle-ci n'aurait pas

fait tant de façons pour passer d'une chambre dans l'autre prendre ses fils. Donc, plus de bruits avant-coureurs de l'effondrement. Et il faudra se résigner à faire rire son public en supposant que la princesse de Conti avait remarqué que l'appartement des enfants menaçait de s'écrouler ; mais que cette constatation, qui décelait en elle de si remarquables talents d'architecte, était restée cachée dans sa subconscience, pour ne se réveiller tout à coup — voyez donc quel drôle de hasard ! — que juste au moment où la catastrophe allait se produire. Voilà dans quel excès de crédulité il nous faut tomber, quand nous voulons être par trop incrédules.

CXLVI^e Cas. — Le Professeur W. F. Barrett, en recueillant les lettres et les écrits inédits de C. C. Massey pour les publier en volume, retrouva la note suivante, tracée de sa propre main, qui décrit un incident prémonitoire :

Vers le milieu du mois de mai dernier (1897) dans le village de Bank (New Forest, Lyndhurst) où je séjournais, une jeune domestique tenta de se suicider en se jetant dans un puits qui avait 47 pieds de profondeur jusqu'à la surface de l'eau, et 25 autres pieds occupés par l'eau. Le jour se levait à peine au moment de ce fait, et une seule personne à cette heure matinale se trouvait dans le village. C'était un homme qui habitait à côté de moi, nommé Wiltshire ; et il vit la jeune femme marcher hâtivement devant lui, et gesticuler comme quelqu'un qui est en proie à une grande douleur. Il la perdit de vue un moment, mais ne cessa pas de suivre ses traces, et, s'approchant du puits, entendit des cris s'élever de l'intérieur. Il se pencha et la vit suspendue à un clou par ses vêtements. Aussitôt, il fit descendre le seau, auquel la jeune femme s'agrippa ; mais ne parvenant pas à l'attirer seul, il lui cria d'attendre un moment, lui donna des instructions sur la manière de s'accrocher pour ne pas s'exténuer, l'encouragea par de bonnes paroles, et courut dans le village pour ramener du secours. Enfin, il parvint heureusement à la tirer du puits, et la jeune femme dut la vie à la promptitude et à l'énergie de M. Wiltshire.

Je fus aussitôt averti du fait par mon hôtesse. Or, voici la partie étrange de l'épisode : M. Wiltshire, contre son habitude, s'était levé à cette heure si matinale, et il se trouvait dehors avant l'aube, parce qu'*il avait été appelé, et appelé par son nom à plusieurs reprises.* Il n'avait pas reconnu la voix et ne s'en expliquait pas la provenance. Il réveilla son fils, qui lui répondit qu'il n'avait rien entendu ; il se mit à la fenêtre, mais la rue était déserte, et personne dans le village n'était levé à cette heure. La voix avait un accent agité, et *l'impression lui était restée que quelque chose de malheureux se préparait, et qu'on aurait un urgent besoin de lui.* Au commencement, comme il est naturel, il pensa que l'avertissement pouvait se rapporter à ses propres affaires ; comme il était éleveur de bétail, il dit à son fils qu'il allait inspecter les étables, et sortit. — Comme on voit, la tâche qui l'attendait était bien différente. (*Light*, 1908, p. 161).

Ce cas est théoriquement très intéressant et très instructif. Dans l'hypothèse d'une intervention extrinsèque, il faudrait croire que l'entité communiquante connaissait l'acte de désespoir auquel la jeune femme allait se livrer ; qu'elle désirait la sauver, et que, ne parvenant pas à l'impressionner psychiquement, et ne pouvant agir sur ses familiers, dont aucun n'était doué de sensitivité psychique, elle eut recours à l'unique sensitif du village et l'impressionna conformément à sa propre nature, c'est-à-dire sous forme auditive-intuitive, parvenant ainsi à son but.

CXLVII^e Cas. — William Stead, dans le numéro d'octobre 1900 de la *Review of Reviews*, publiait l'épisode suivant dont la comtesse Schimmelmann, très connue en Norvège pour ses œuvres philantropiques, fut l'héroïne. Elle écrivait :

Il y a deux ans, au cours d'une croisière que nous fîmes avec mon yacht « *Duen* », nous jetâmes l'ancre dans le Lymfyord. Mon fils cadet, encore enfant, descendit en barque avec un marin, et tous deux s'éloignèrent à coups de rame à un mille et demi du yacht environ. Du haut du pont, je les observais, et l'atmosphère extraordinairement pure des pays du nord me permettait de les voir distinctement. A un moment donné, je vis mon fils se lever, et aussitôt l'embarcation chavirer ; je les vis tous deux nager en s'efforçant de se maintenir à la surface ; enfin, je vis mon fils couler lentement, jusqu'au moment où je ne discernai plus que ses abondantes boucles d'or. L'horrible scène occupa plusieurs minutes, mais j'avais donné l'alarme dès que j'avais vu la barque chavirer ; immédiatement les marins avaient descendu une chaloupe de sauvetage, voguant à toutes forces vers le lieu du désastre, anxieux d'arriver à temps, mais il était impossible d'y parvenir en moins d'un quart d'heure.

Lorsqu'ils arrivèrent enfin, ils trouvèrent l'embarcation qui flottait de manière normale, et les deux jeunes gens occupés à pêcher tranquillement. Les marins ne comprenaient pas comment j'avais pu voir, du pont, ce qui ne s'était pas produit, et firent volte-face sans plus, se dirigeant à bord. Mais ils n'avaient parcouru qu'une courte distance, que l'accident perçu par moi un quart d'heure plus tôt se réalisa dans tous ses détails ! Heureusement, la barque était toute proche, et le pilote parvint à s'accrocher à temps aux cheveux de mon fils au moment où il allait disparaître. Son compagnon s'était agrippé à la quille de la chaloupe, et fut sauvé à son tour.

Je ne suis pas sujette à des hallucinations visuelles

d'aucun genre ; j'expose le fait tel qu'il se produisit en présence de tout l'équipage, et je ne puis l'expliquer qu'en le considérant comme un avertissement supernormal ayant pour but de sauver la vie des deux jeunes gens.

Il semble difficile d'appliquer à ce récit une hypothèse différente de celle que propose la comtesse Schimmelmann, si l'on pense que le fait fut accidentel, par conséquent imprévoyable, et que la vision hallucinatoire précéda d'un quart d'heure l'accident ; c'est-à-dire, elle se produisit juste au moment mathématiquement nécessaire pour permettre à la chaloupe de sauvetage d'arriver à temps pour sauver les victimes d'un naufrage non advenu encore ; tout cela révèlerait une prescience merveilleuse.

CXLVIII[e] Cas. — C'est Mrs. De Morgan, femme du Professeur De Morgan, et auteur de l'ouvrage bien connu : *From Matter to Spirit*, qui en est la relatrice. Voici ce qu'elle écrit à la date du 11 octobre 1883 :

Voici cinq semaines, je me rendis dans le Dorsetshire avec ma famille, qui se compose de ma fille, de ma belle-sœur, des quatre enfants de cette dernière, et d'une domestique. Quatre jours avant de quitter Londres, je m'étais réveillée en sursaut avec cette vision très marquée dans l'esprit : Nous étions assises dans un pré, lisant, lorsque ma belle-sœur se leva d'un trait et courut vers un point du pré où trouvait un épais buisson de ronces, de roseaux, d'herbes sauvages entortillées entre elles. Je la vis retenir l'un des enfants qui courait vers le buisson, et se retourner en s'écriant qu'il y avait là un puits profond sans parapet. A cette nouvelle et à la vue de l'enfant sain et sauf, je poussai un grand soupir de soulagement.

Le rêve — ou la vision — me fit une impression profonde, et je la racontai sans tarder à ma belle-sœur, — qui, à son tour, en fit part à d'autres.

Lorsque nous descendîmes à la station indiquée, notre hôte vint à notre rencontre avec la voiture pour nous conduire au village. Le long du chemin, je demandai s'il y avait des puits découverts dans le voisinage de la maison qui nous était destinée, en lui faisant remarquer que nous avions quatre enfants à surveiller. Il répondit qu'il n'existait dans la maison qu'un puits couvert, surmonté d'une pompe.

Trois ou quatre jours plus tard, ma belle-sœur et moi nous lisions dans un beau pré vert appartenant au maître de la maison, tandis que les enfants jouaient un peu écartés. Tout à coup je vis ma belle-sœur se lever et courir vers un point du pré où poussait une foison de ronces, de roseaux et d'herbes sauvages. En même temps, le plus petit enfant, âgé de deux ans, courut aussi vers le buisson, mais sa mère put le retenir à temps, et, se retournant, cria : « Il y a ici un puits profond et sans parapet ! » — A cette exclamation, nous nous rappelâmes toutes deux la vision, et nous reconnûmes le bien-fondé de nos propositions de prudence. Cependant, le songe fut inutile au point de vue prémonitoire, puisque chacune de nous l'avait oublié après que notre hôte nous eût rassurées. *(Proceedings of the S. P. R.*, Vol. V., p. 339).

(La belle-sœur de Mrs. De Morgan, M[me] A. M. De Morgan, confirme pleinement le récit ci-dessus).

L'observation de Mrs. De Morgan, que le récit fut inutile au point de vue prémonitoire, parce que toutes deux l'avaient oublié, ne doit pas être prise à la lettre, parce que le fait que sa belle-sœur se leva d'un trait pour courir vers l'endroit dangereux, arrivant juste à temps pour sauver le bébé, porte à croire que cet acte est né d'une impulsion plus ou moins subconsciente, et en rapport avec l'impression demeurée en elle après la vision de Mrs. De Morgan.

CXLIX[e] Cas. — Myers rapporte le récit suivant d'un curieux incident communiqué par une dame de sa connaissance, dont il n'est pas autorisé à publier le nom (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. XI, p. 497).

Nous habitions Hartford Street (Mayfair) et, un jour, je décidai d'aller avec ma voiture trouver un parent à Woolwich, en emmenant la nourrice avec l'enfant. Dans la nuit, j'eus une vision très vive et très pénible de moi-même en voiture, au moment où nous tournions pour prendre une rue de Piccadilly ; puis de moi-même qui, descendue avec l'enfant dans mes bras, voyais notre cocher tomber sans connaissance, renversé de son siège sur le sol, et écrasant sous lui son chapeau haut de forme. Cette vision me déconcerta au point que lorsque j'envoyai le matin pour le cocher, j'espérais m'entendre répondre qu'on ne pouvait pas partir à cause de quelque incident ; ce qui m'aurait fourni un prétexte pour aller par chemin de fer. Ce cocher était depuis longtemps à notre service, et c'était un homme de toute confiance, très affectionné. Lorsqu'il se présenta je lui dis que je devais aller à Woolwich, et qu'il voulût bien apprêter la voiture pour dix heures. Sans alléguer de difficulté, il resta hésitant ; je proposai alors de partir à 11 heures, ce à quoi il parut acquiescer avec satisfaction. Il ne me donna aucune explication sur son hésitation, et dit que les chevaux étaient en excellent état. Je lui fis observer que je pouvais très bien partir par chemin de fer, mais il répéta que tout était en ordre.

Nous partîmes pour Woolwich, où l'on passa la journée, et tout alla bien jusqu'au retour, où l'on traversa le quartier de Piccadilly ; là, mon attention fut attirée par le fait que les cochers que nous rencontrions regardaient tous le mien avec une expression étrange. Je regardai à mon tour à travers la vitre de face, et je vis qu'il était assis sur son siège

le corps renversé en arrière, comme s'il avait dû refréner la fougue des chevaux emportés, ce qui n'était pas le cas. Nous tournâmes vers Downstreet, et, regardant de nouveau, je m'aperçus qu'il persistait à garder cette étrange position. Alors, je me souvins tout à coup de mon rêve. Je lui ordonnai tout de suite d'arrêter, je pris l'enfant dans mes bras et sautai à terre, après quoi j'appelai un policeman au secours du cocher. Juste au moment où le policeman survenait, le cocher tombait de côté, évanoui, de son siège dans les bras de cet homme ; de sorte que si j'avais tardé une seconde, il se serait abattu sur le pavé de la manière exacte où je l'avais vu en songe.

Je sus ensuite que le pauvre vieillard souffrait d'une grave attaque de dysenterie, et que la fatigue du voyage l'avait épuisé peu à peu jusqu'à provoquer la syncope. Il était abstème, et son seul tort avait été de se croire assez fort pour supporter le long voyage.

Ma vision différa sur deux points de la réalité ; l'un, c'est que dans le songe nous arrivions à Downstreet du côté occidental, tandis qu'en réalité nous y arrivâmes du côté opposé ; l'autre que je voyais s'abattre sur le sol mon cocher avec la particularité très précise et très vive du chapeau haut de forme écrasé par terre, alors qu'en réalité cet accident fut évité par la prompte action à laquelle me poussa le souvenir subit du songe. (*Signé* : Lady Z.)

Ici, l'accident que ce songe permit d'éviter n'est pas d'une importance aussi légère qu'il le paraît au premier abord, car, sans le songe, le cocher de Lady Z. se serait fracassé le crâne sur le pavé. Et il est extrêmement intéressant de voir que l'accident s'est déroulé à l'angle de la rue et de la manière identique où il fut visualisé, sauf la providentielle variante finale, déterminée par le souvenir subit du rêve. Cette dernière inexactitude constitue le détail théoriquement le plus intéressant ; on dirait en effet que la cause agente entendit par là présenter un tableau subjectif de l'accident tel qu'il aurait dû se réaliser si l'aveugle chaîne de causes et d'effets s'était librement déroulée, presque en opposition avec la manière dont il évolua par suite de l'intervention prémonitoire. L'ensemble des faits ne saurait donc être expliqué qu'en ayant recours à l'une des hypothèses spiritualistes énumérées au commencement du chapitre.

CL^{e} Cas. — Ce cas fut en origine publié par la revue allemande *Sphinx*, et Mrs. Sidgwick l'engloba dans sa classification des phénomènes prémonitoires (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. V, p. 335). C'est un cas authentifié par de nombreux témoignages, dont les procès-verbaux sont en la possession du Directeur de la revue citée ci-dessus. La relatrice, Frau K., décrit en ces termes son expérience :

Une nuit du commencement d'août 1886, j'assistai en rêve à un incendie énorme, dont les phases grandioses provoquèrent en moi un sentiment de terreur paralysante. Quand je m'éveillai, je m'en ressentis au point que si j'avais assisté à un incendie réel, je n'aurais pu être impressionnée davantage. C'est étrange à dire, aussitôt éveillée, la pensée me traversa l'esprit que les cartes-valeurs que nous possédions, et conservées dans le coffre-fort à l'épreuve du feu placé dans la fabrique de bière de M. B., étaient en danger. Je ne me rappelle pas avoir rêvé cette particularité ; et, d'autre part, il n'y avait aucune raison pour la rattacher à l'incendie vu en rêve ; cependant, et en dépit de tous mes raisonnements, cette impression non motivée devint intense au point de me remplir d'étonnement et me priver de toute tranquillité ; je me décidai donc à raconter à ma famille le rêve et les inquiétudes qui m'avaient saisie.

Trois jours plus tard, le même rêve se répéta avec une vivacité plus grande encore, comme si l'on avait voulu confirmer ainsi que mes craintes étaient fondées. Et l'inexplicable préoccupation persistait et s'intensifiait, tandis que je percevais comme l'écho d'une voix intérieure conseillant de mettre en sûreté les valeurs. La perte de ces dernières aurait entraîné notre ruine : je n'hésitai donc plus à suivre les conseils de la voix mystérieuse, en priant vivement mon mari de faire retirer ces valeurs du coffre-fort et de les placer ailleurs. Il s'y refusa, observant que mes craintes étaient absurdes, et plus absurde encore l'importance que j'attachais aux rêves. Mais l'anxiété qui me possédait était assez forte pour me rendre malheureuse, et je ne me lassais pas un moment de l'importuner pour qu'il m'écoutât ; enfin après dix jours d'insistance, il s'y résigna, non pas en considération de mon rêve, mais pour me rendre ma tranquillité perdue. Dès que je sus les valeurs en sûreté à la banque de Munich, je redevins calme.

Quelques jours après nous partîmes pour le Tyrol, et je n'aurais plus songé à l'incident, si, une troisième fois, je n'avais assisté en songe au même grandiose incendie, et cela dans la nuit du 14-15 septembre. Cependant, au lieu de me sentir envahie par le sentiment de terreur paralysante habituel, j'éprouvai en cette circonstance une impression de grand soulagement à la pensée que nos valeurs étaient en sûreté.

Le matin suivant, je racontai le songe à ma famille, et le lendemain nous arriva la nouvelle que la fabrique de bière en question avait été détruite par un incendie qui avait éclaté le 14 septembre. Nous apprîmes par la suite que rien n'avait été sauvé, et que le coffre-fort à l'épreuve du feu était resté durant 36 heures enveloppé de flammes, de sorte que les papiers et les valeurs qu'il renfermait avaient été réduits en cendres. — Ce rêve nous préserva de la ruine.

(Suivent les attestations du mari de la relatrice, de tous les parents, des amis Herr von M., Frau von A., Baron von E., et du propriétaire de la fabrique incendiée).

Mrs. Sidgwick ajoute :

Ce cas renferme plusieurs particularités dignes

d'attention. D'abord l'anxiété éprouvée par Frau K. à propos de valeurs en danger, unique circonstance établissant un rapport entre l'incendie rêvé et celui réalisé. Il ne semble cependant pas qu'elle fut causée par le rêve, bien qu'elle ait pu en faire partie et avoir été oubliée comme lui étant rattachée... Un autre point important, c'est le troisième rêve coïncidant avec le moment de l'incendie ; cette coïncidence ajoute indubitablement du poids à la supposition que la série entière des incidents est d'ordre supernormal.

CLI^e Cas. — Gurney le recueillit, l'étudia, et Mrs. Sidgwick le publia dans les *Proceedings of the S. P. R.*, (Vol. V, p. 313). La percipiente et relatrice, Mrs. Ray, écrit à la date du 17 septembre 1884 :

Je devais aller passer une journée avec ma sœur résidant à Roehampton, et la nuit précédente, au moment où je m'endormais, j'eus une vision par laquelle j'assistais au versement de la voiture où je devais prendre place à la station de Mortlake, et la voyais se précipiter dans les buissons qui se trouvaient au-dessous. Je m'éveillai en sursaut, sans accorder d'importance à la vision ; cependant, au moment où j'allais me rendormir, elle se représenta à moi sous une forme identique ; ceci me rendit nerveuse, mais à la fin je me rendormis et le lendemain je ne pensais plus au rêve.

J'allai par chemin de fer à Mortlake, où je ne trouvai pas la voiture, qui arriva pourtant après quelques minutes. Tout alla bien pour un long trait de route, mais, lorsqu'on parvint au point où l'on monte à la villa de ma sœur, le cheval donna tout à coup des signes de nervosité. Le cocher descendit pour inspecter le harnais ; mais ayant tout trouvé en ordre, il se remit en route. L'incident se répéta une seconde fois, puis une troisième. Alors, tandis que le cocher rectifiait la disposition des rênes, je me souvins tout à coup de ma vision. Je devins nerveuse, et descendis immédiatement en disant au cocher que je ferais le restant du chemin à pied. Il voulut m'en dissuader, mais voyant ses insistances inutiles, il continua seul avec les valises. Il s'était à peine éloigné de quelques mètres ; le cheval devint si furieux, que voyant le cocher en danger, je fis signe à quelques passants de courir à son secours, mais avant leur arrivée cheval et cocher se précipitaient du haut de la route dans le buisson situé au-dessous ; et cela de la manière exactement visualisée par moi la nuit précédente, bien que la localité ne fût pas précisément la même. La voiture fut mise hors d'usage, mais le cocher, lorsque je m'approchai, s'écria : « Vous êtes « heureuse d'avoir tant insisté pour continuer à pied ; « si vous étiez montée en voiture, vous auriez bien « difficilement sauvé votre vie ».

Je fais observer que je n'ai jamais eu peur des chevaux, et que je ne serais certainement pas descendue de voiture si je n'avais eu le souvenir subit de la vision qui précéda le fait ». (*Signée* : Emily Ray).

(Le mari de la relatrice confirme ce qui précède).

CLII^e Cas. — Le Dr Kinsolving, de l'Église Épiscopale de Philadelphie, écrit au Dr Hodgson (*Proceedings of the S. P. R.*, Vol. XI, p. 495) à la date du 14 octobre 1891, dans les termes suivants :

Voici le rêve au sujet duquel je vous ai écrit : Je me trouvais dans un bois situé derrière l'Hôtel des Capon Springs, lorsque tout à coup je vis devant moi un serpent à sonnettes, que je parvins à tuer, après quoi je constatai qu'il n'avait que deux vertèbres caudales disséquées (sonnettes), que les os de la queue semblaient mal conformés et proéminents des deux côtés, et aussi que la couleur de sa peau était exceptionnellement déteinte. Au réveil, la vision du reptile resta imprimée dans mon esprit d'une façon très profonde, et j'allais raconter le rêve à ma femme, lorsque je me retins en songeant qu'il était inutile de provoquer en elle des anxiétés nuisibles, car j'avais l'habitude d'entreprendre de longues excursions dans les alentours.

Après le déjeuner, mon frère et moi partîmes pour une de ces excursions le long du versant le plus important des montagnes du nord, et après nous être éloignés de plus de douze milles de l'hôtel, nous résolûmes de descendre dans la vallée pour atteindre plus vite la route qui nous ramenait chez nous. Tandis que je marchais à mi-côte de la montagne, je me ressouvins avec une grande force de mon rêve, et cela avec une si grande brusquerie, que je tressaillis et fus mis en alarme. Je n'avais pas encore fait trente pas, que j'aperçus devant moi un serpent à sonnettes, roulé en spirale sur lui-même, la tête levée, prêt à s'élancer pour frapper. Je restai le pied en l'air, et si j'avais achevé le pas, j'aurais foulé le reptile. Je fus prompt à me jeter de côté en tombant pesamment à terre ; lorsque je fus revenu de ma terrible surprise, je me relevai, et, avec l'aide de mon frère, je tuai le reptile. Or, en l'observant, je constatai que dans tous les détails, il correspondait au serpent à sonnettes que j'avais visualisé en songe ! Rien ne manquait : la taille, la couleur déteinte, et la conformation défectueuse et particulière des os de la queue.

Il est certain que si je n'ai pas marché sur le reptile, je le dois au souvenir subit du rêve qui me mit sur mes gardes ; toutefois, je ne formulerai aucune théorie spéciale à ce sujet ; car, chaque fois que j'arrête mon esprit sur de telles expériences anormales, j'en sors passablement confus et désorienté. *(Signé* : G. H. Kinsolving).

(Le frère du relateur, Arthur B. Kinsolving, écrit une longue lettre où il décrit indépendamment le fait ; les deux récits concordent dans tous leurs détails, sauf qu'il parle d'une vertèbre caudale disséquée, au lieu de deux).

S'il s'était agi dans ce cas de la visualisation

prémonitoire d'un serpent à sonnettes *générique*, le phénomène n'aurait pas manqué d'être très intéressant ; mais lorsqu'on pense que le sensitif eut en rêve la représentation fidèle de l'identique reptile mal conformé qu'il aurait rencontré sur son chemin en traversant un bois sans routes, le phénomène devient absolument troublant. Néanmoins les faits sont les faits, et sans aucun doute les hypothèses des « inférences subconscientes » ou des « coïncidences fortuites » n'expliquent pas celui-ci.

CLIII[e] CAS. — Le Rév. PHILLIPS raconte le fait personnel suivant :

J'avais quatorze ans, mon père était employé de chemins de fer, et une nuit je rêvai que je le voyais sur le point de tomber dans une large fente ouverte dans le pont sur l'Hook, à deux milles du pays de Goole. Je m'éveillai en sursaut ; et constatant que mon père était absent de la maison, je m'habillai en hâte, j'appelai le plus jeune de ses subordonnés, le priant de vouloir bien m'accompagner jusqu'au pont en question.

Lorsque nous y fûmes arrivés, nous entendîmes un pas cadencé qui venait dans notre direction ; en même temps se présenta devant mes yeux identiquement le spectacle que j'avais visualisé en rêve : dans le pont s'ouvrait une large fente d'où se dégageaient des nuages de fumée. Mon père était à vingt pas du point, et continuait son chemin en avant parmi le brouillard, avec son habituel dandinement de pas, ignorant de ce qui l'attendait.

Je n'avais jamais traversé le pont, puisque nul n'avait le droit de s'y aventurer en dehors des employés de la compagnie, qui y passaient à leurs risques et périls.

Mon père n'a jamais douté un instant que mon arrivée providentielle au bout du pont lui ait sauvé la vie, car il ne pouvait pas s'imaginer qu'on eût transporté une partie de l'armature du pont ; et, d'autre part, le brouillard et la fumée l'empêchaient absolument d'apercevoir le manque du court morceau. (*Light*, 1905, p. 461).

Le Rév. Phillips, en commentant le cas, voit une intentionnalité et un dessein manifestes dans ce qui lui arriva, et conclut :

Quelque influence ignorée provoqua en moi la visualisation subjective du pont interrompu, la rattachant à l'idée d'un danger imminent pour mon père, juste au moment nécessaire, c'est-à-dire quand mon père se trouvait encore à trois ou quatre milles du lieu du danger.

CLIV[e] CAS. — C'est WILLIAM STAINTON MOSES qui le rapporte dans le *Light* (1892, p. 181). Il ne donne pas le nom de la protagoniste ; mais d'une autre relation du même fait, parue bien des années plus tard dans la même Revue (1907, p. 64) il résulte qu'elle se nommait Miss Gray, et que la ville où se déroula l'incident était Chicago. Moses écrit :

Une amie personnelle me rapporte ce très remarquable rêve prémonitoire. — Il lui sembla entendre un fort coup frappé à la porte de la maison ; elle regarda et vit un char funèbre arrêté devant la porte. Stupéfaite, elle courut ouvrir. Un homme à physionomie caractéristique et au regard étrange était assis sur le siège du char funèbre, et, la voyant apparaître sur le seuil, il lui demanda : « Mademoiselle, n'êtes-vous pas encore prête ? » — Elle répondit : « Oh ! non, certainement non ! » et elle lui ferma la porte au nez. L'écho du coup sembla la réveiller en sursaut. Elle resta très impressionnée et très perplexe, ne sachant que penser du rêve et de sa signification probable. Les traits de cet homme demeurèrent imprimés dans sa mémoire comme une obsession, et quoiqu'elle s'efforçât d'en distraire son esprit, elle ne parvenait pas à l'oublier. Elle raconta le rêve à ses parents et à ses amis, qui le discutèrent et le commentèrent avec elle.

Plusieurs semaines se passèrent ; un jour, mon amie entra dans un grand magasin situé au centre de la ville ; et, devant monter aux étages supérieurs, elle allait entrer dans l'ascenseur, lorsqu'il lui arriva de regarder l'homme préposé au fonctionnement de l'ascenseur. Aussitôt elle recula, terrifiée, ayant reconnu en lui l'homme de son rêve. Et sa consternation s'accrut intensément lorsqu'elle l'entendit l'inviter à entrer avec ces exactes paroles : « Mademoiselle, n'êtes-vous pas encore prête ? — Cette extraordinaire coïncidence l'affermit plus que jamais dans son propos de ne pas entrer, et l'ascenseur partit. Il n'était pas encore arrivé au second étage, que le mécanisme se dérangea, la « cage » se précipita dans le vide, brisée, et l'homme fut tué sur le coup.

(Dans le récit publié avec le nom de la protagoniste en 1907, on dit que l'ascenseur, lors de sa chute, était parvenu au quatrième étage, et qu'outre l'homme de l'ascenseur, deux autres personnes furent tuées).

Voilà un autre épisode symbolique où les circonstances prophétisées sont extrêmement complexes et troublantes. Il faut songer que la « cause agente », pour avoir la possibilité de télépathiser la vision salvatrice à la sensitive, devait connaître plusieurs semaines d'avance qu'à un jour, une heure, une minute donnés, le mécanisme d'un ascenseur de Chicago se serait détérioré, et qu'au moment précis où il devrait s'élever pour la dernière fois, la sensitive se serait présentée pour y entrer !

CLV[e] CAS. — Je l'extrais du *Journal of the S. P. R.*, Vol. VIII, p. 45 ; ce cas est rigoureusement authentique. C'est le D[r] LOCKART RO-

BERTSON, de Gunsgreen (The Drive, Wimbledon), qui le communique. La relation fut publiée d'une manière privée en 1878, et fut rédigée par la percipiente, Mme W., femme du Rév. docteur W., dont il est question dans le récit. Ce dernier ne désire pas que les noms soient publiés. Mme W. écrit :

En juillet 1860, j'allai passer quelque temps à Trinity, près Edimbourg, avec ma fille A., alors enfant, et une domestique. Le dimanche 15 du même mois, le Rév. Dr. W. vint d'Edimbourg me trouver, et arriva tard dans l'après-midi. En chemin, il avait entendu parler d'un terrible désastre de chemin de fer qui s'était produit à ce moment sur la ligne Edimbourg-Granton, où une machine avec tender avait déraillé, s'était précipitée du haut du parapet, et trois des cinq hommes qui la guidaient avaient été tués. Il demanda si je ne savais rien là-dessus, et je lui répondis que n'ayant vu personne dans l'après-midi, j'ignorais l'accident, mais que j'avais eu une étrange impression nerveuse dont je ne comprenais pas la raison, et qui probablement se rapportait au désastre ; et je la lui exposai en ces termes :

« J'avais dit à ma fille A. que de trois à quatre heures je la laissais libre d'aller se promener ; et comme elle était seule, je lui conseillai d'aller dans le « jardin du chemin de fer » (nom qu'elle donnait à une étroite bande de terrain posée entre la mer et le chemin de fer). Quelques minutes après son départ j'entendis distinctement une voix intérieure qui, m'ordonnait : « Envoie vers elle immédiatement, ou il lui arrivera quelque chose d'épouvantable ».

Je pensai qu'il s'agissait d'une étrange auto-suggestion, et je me demandai ce qui aurait bien pu lui arriver par une journée si belle, avec une mer à peine crêpée, dans un si bref trait de route où elle n'aurait rencontré personne, sauf quelque gouvernante, car c'était l'heure du service religieux ; et je ne l'envoyai pas chercher.

Cependant, un moment après la même voix recommença à me parler avec des paroles identiques, mais une emphase plus grande. Je résistai encore, et je mis à l'épreuve mon imagination pour deviner ce qui aurait pu arriver à l'enfant ; je pensai à la rencontre d'un chien enragé, mais la chose était si improbable, qu'il aurait été absurde de la rappeler sur la base de pareille fantaisie ; et bien que commençant à me sentir inquiète, je résolus de n'en rien faire, en tâchant de songer à autre chose. J'y parvins durant quelques instants, mais bientôt la voix renouvela l'insinuation avec les mêmes paroles : « Envoie vers elle immédiatement, ou il lui arrivera quelque chose d'épouvantable. » En même temps, je fus saisie d'un tremblement violent, et d'une impression d'extrême terreur. Je me levai brusquement, agitai la sonnette, et ordonnai à la domestique d'aller immédiatement chercher Mlle A., répétant automatiquement les paroles de l'insinuation : « autrement il lui arrivera quelque chose d'épouvantable ». La domestique, qui avait remarqué mon agitation, essaya de me calmer, en observant que rien de mauvais ne pouvait arriver par une journée si belle, avec une mer calme, et à l'heure où tout le monde était à l'église ; et elle ajouta : « Mademoiselle a déjà été se promener seule à plusieurs reprises, et je n'ai jamais vu madame s'inquiéter ». — « C'est vrai — repris-je — mais à présent allez tout de suite, il n'y a pas de temps à perdre ». — La domestique en sortant, raconta à la maîtresse de maison, Mlle O., pour quel motif injustifié elle allait à la recherche de l'enfant.

Durant son absence, la terreur inexplicable qui m'avait saisie s'accrut encore, et je craignais de ne plus revoir ma fille. Au bout d'un quart d'heure, la domestique revint avec l'enfant, qui, déçue de se voir rappelée si tôt, demanda si je voulais vraiment la garder à la maison toute la journée. — « Non — répondis-je — et si tu me promets de ne plus aller au « jardin du chemin de fer », tu peux aller où tu veux ; par exemple, chez ton oncle le major S., où tu pourras jouer dans le jardin avec les petits cousins » Et je pensais qu'entre ces quatre murs, elle se trouverait en sûreté ; car, bien que l'enfant me fût revenue saine et sauve, je *sentais clairement* qu'à l'endroit où elle se trouvait auparavant, le danger existait toujours, et je voulais empêcher qu'elle y retournât. Dès qu'elle eut quitté la maison, toute crainte à son égard s'évanouit en moi ; ma pensée ne s'arrêta plus sur le sentiment éprouvé, qui s'était dissous comme un rêve dans mon esprit, et si vous ne m'aviez pas informée de ce terrible désastre, je ne vous en aurais probablement jamais parlé. »

C'est ainsi que j'achevai mon récit. — Quelque temps après entra ma petite A. ; le Dr W. lui demanda où elle se dirigeait lorsque la domestique la rejoignit pour la faire revenir sur ses pas, et elle répondit qu'elle traversait le jardin du chemin de fer avec l'intention d'aller s'asseoir sur les grands rocs au bord de la mer, pour entendre le passage des trains. « — Dimanche dernier — ajouta-t-elle — je suis restée là avec mon frère pendant presque deux heures, pour entendre les trains courir en avant et en arrière : quel bruit lorsqu'ils passaient sur l'arc ! » — Or, c'est précisément à ce point que la locomotive et le tender déraillèrent, rompant les parapets et allant se briser contre ces mêmes rocs où l'enfant avait l'habitude d'aller s'asseoir, et où trois hommes sur cinq qui se tenaient sur la machine furent tués.

Quelque temps après, l'enfant et son frère, âgé de treize ans, visitèrent la scène du désastre et se frayant un chemin parmi la foule accourue à la triste nouvelle, virent la locomotive en morceaux gisant exactement à l'endroit où la fillette se dirigeait, et où tous deux s'étaient arrêtés longtemps le dimanche précédent.

Dans la suite, recherchant toutes les circonstances du fait, je crus comprendre très clairement la raison pour laquelle je fus poussée à agir avec une hâte qui, au premier abord, ne m'avait point paru nécessaire, vu que le désastre ne devait se produire qu'un

peu plus tard ; c'est que, si j'avais opposé même un léger retard, la fillette serait passée de l'autre côté de l'avenue, et aurait rejoint sa position favorite auprès de la mer, où elle aurait été complètement cachée aux regards qui la cherchaient, de sorte que sa gouvernante serait rentrée sans elle. En outre, si je n'avais pas explicitement défendu à l'enfant de retourner à cet endroit, elle y serait certainement revenue (comme elle me l'avoua), car il avait pour elle plus d'attraits qu'aucun autre ; et dans ce cas, elle se serait trouvée sur les grands rocs lorsque le train de Granton aurait passé.

(Le Dr W., Mlle A. W., protagoniste de l'épisode, le Dr C. L. Robertson et la maîtresse de la maison, écrivent en confirmant ce qui précède).

Ce cas, étayé par des témoignages indiscutables, est des plus intéressants ; et les considérations dont la percipiente fait suivre son récit démontrent avec quelle exactitude mathématique la « cause agente » a calculé le moment utile de l'intervention supernormale pour le salut de l'enfant.

En même temps, ce cas se prête à l'observation déjà si souvent formulée sur les prémonitions *qui ne sauvent pas par suite du consentement tacite ou exprimé de la cause agente* ; et cela, parce que si l'enfant a été soustraite à une mort certaine, il n'en fut pas de même pour trois hommes du personnel qui voyageaient, et qui furent victimes du désastre. Et pourtant, la manière de se comporter de la « cause agente » dénote qu'elle n'était pas seulement vaguement instruite du désastre qui se préparait, mais qu'elle était tout à fait au courant de l'heure exacte et de la localité précise où il devait se produire. On ne peut s'empêcher de penser qu'elle aurait pu le conjurer en modifiant le message télépathique adressé à la sensitive ; c'est-à-dire, qu'au lieu de l'injonction vague et oraculaire : « Envoie vers ta fille immédiatement, ou il lui arrivera quelque chose de terrible », rien ne l'empêchait de transmettre cette autre phrase : « sur le pont de la mer s'est produit un dégât qui fera dérailler le train ; envoie immédiatement en avertir les dirigeants » ; et par là, quatre vies auraient été sauvées au lieu d'une.

Comme on le voit, même dans les prémonitions *qui sauvent*, on remarque les habituelles réticences, mystérieuses et troublantes (bien que sous une forme moins évidente que dans les prémonitions *qui ne sauvent pas*) et que l'on dirait voulues pour limiter l'influence bienfaisante à une personne désignée, abandonnant à leur sort les victimes du même désastre. Ces réticences, à leur tour, dénoteraient une intentionnalité agissant sur la base d'un but préétabli et inexorable, et qui serait littéralement inconciliable avec l'hypothèse de l'origine subconsciente des prémonitions étudiées.

CLVIe Cas. — Mrs. Leigh Hunt Wallace, après avoir assisté à une conférence du Dr Richardson, qui expliquait tous les songes par les lois de la psycho-physiologie, écrivit au Directeur du *Light* (1892, p. 263) la lettre suivante :

Londres, N. W. — Regent's Park-Road.

Monsieur,

La conférence du Dr B. W. Richardson, tendant à réduire n'importe quel rêve à l'enceinte des lois physiologiques, est indubitablement intéressante ; cependant j'ai fait dernièrement un rêve d'où dérivèrent des conséquences suffisantes pour me faire croire que les lumières du docteur en question ne suffiraient pas à l'expliquer. — Je le rapporte aussi brièvement que possible.

Samedi dernier, je m'étais couchée fort tard, et le lendemain j'étais pleine de sommeil. Dans l'après-midi, je m'endormis un instant ; ce sommeil ne dépassa peut-être pas deux minutes, mais je m'éveillai en sursaut, tremblante et terrifiée, car, dans ce moment fugitif, j'avais eu la vision de ma fille, âgée de huit mois, noyée dans son bain. Le rêve avait été si vif et si réalistique, qu'il provoqua en moi une crise insurmontable de pleurs et de cris désespérés ; ceci plongea dans un grand étonnement mon mari et sa secrétaire, Mlle Simpson.

Dans la matinée du lundi, une amie vint me trouver ; pour aller la recevoir, je dus confier le bébé, qu'on venait de sortir du bain, à Mlle Simpson.

Cependant, un moment plus tard cette dernière fut aussi appelée d'urgence ; elle s'en alla, mais, arrivée au bout de l'escalier, se rappelant soudain le rêve, elle remonta en courant et arriva juste à temps pour retirer du bain le bébé, qui y avait glissé accidentellement.

De la chambre où je me trouvais, comme j'avais entendu crier Mlle Simpson, je quittai mon amie sans cérémonie, et montai précipitamment ; je la trouvai avec ma fille dans ses bras ; celle-ci avait le visage déjà noir, et était complètement trempée.

Après cette expérience, que penser au sujet des rêves ? Je dirai que je suis immensément reconnaissante à la physiologie de m'avoir concédé le rêve bienfaiteur ; car si Mlle Simpson ne s'en était pas souvenue juste au moment voulu, ma fille se serait noyée.

Mais on expliquera que si la physiologie n'a rien à voir là-dedans, il s'agit en tout cas d'une « coïncidence fortuite » ; en ce cas, je me déclare profondément reconnaissante à l'inventeur des « coïncidences fortuites » ; et ce d'autant plus qu'en une autre occasion, cette ingénieuse invention m'a sauvée aussi de la mort en même temps que d'autres personnes. (*Signée* : Mrs. C. Leigh Hunt Wallace).

CLVII^{e} Cas. — Le Dr Abercrombie, dans l'ouvrage : *Intellectual Power* (p. 215) rapporte l'épisode suivant, qui fut ensuite l'objet d'une enquête par Robert Dale Owen.

Le major Griffith et sa femme avaient pour hôte dans leur château d'Edimbourg leur neveu Joseph d'Acre, de Kirlington, dans le comté de Cumberland. Le jeune garçon était venu à Edimbourg pour ses études, et on l'avait chaleureusement recommandé à son oncle et à sa tante.

Une après-midi, il annonça que le lendemain matin, il aurait été à Inch-Keith avec plusieurs personnes pour faire une partie de pêche ; ce à quoi l'on n'eut rien à objecter.

Durant la nuit, Mme Griffith se réveilla en sursaut, en proie à une grande terreur, criant : « Le bateau coule ! Sauvez-les ! Sauvez-les ! » Son mari, qui s'était réveillé à ces cris, attribua l'incident à l'anxiété causée par cette promenade du neveu ; mais Mme Griffith déclara n'en avoir éprouvée aucune, et qu'elle n'avait même pas arrêté sa pensée sur cette excursion.

Bientôt, elle se rendormit, mais pour rêver une seconde, puis une troisième fois la même chose. A la dernière reprise, elle vit le tableau de l'embarcation engloutie par les flots avec toutes les personnes à bord : ce qui acheva d'alarmer sérieusement Mme Griffith, laquelle, sans attendre au matin, passa une robe de chambre et alla réveiller son neveu, le suppliant de renoncer à la promenade et d'envoyer un domestique à Leith, avec une excuse quelconque. Elle eut une grande peine à le convaincre, mais elle finit par y parvenir.

La matinée s'annonçait magnifique, et le groupe s'embarqua sans le jeune d'Acre. Vers trois heures de l'après-midi un ouragan éclata tout-à-coup ; l'embarcation ne put résister et disparut engloutie par les flots avec tous ceux qu'elle portait.

Dale Owen put lire un récit de ce fait tracé de la main de Mme Mary Clarke, fille de M. d'Acre, protagoniste de l'épisode, et l'on y apprend que les personnes prenant part à l'excursion étaient : MM. Patrick Cunning, commerçant, Colin Campbell, capitaine de marine, un neveu de ce dernier nommé Cleland, et deux matelots. Le bateau fut renversé par un coup de vent de sud-est, et tous furent noyés hormis le capitaine Campbell, qu'on recueillit épuisé cinq heures après l'accident. — (R. Dale Owen : *Footfalls on the boundary of another world*, p. 103).

CLVIII^{e} Cas. — Je l'extrais du Vol. 1, p. 283, du *Journal of the S. P. R.* ; le prof. W. F. Barrett le recueillit et fit une enquête à son sujet. — Le capitaine Mac Gowan raconte le fait personnel suivant :

En janvier 1877, me trouvant à Brooklyn avec mes deux fils tout jeunes encore, et qui étaient en vacances, je leur promis de les conduire, un soir fixé, au théâtre. Dès la veille j'avais été choisir et louer les trois places ; après quoi, je m'étais amusé à visiter l'intérieur du théâtre, y compris le plateau.

Le matin du jour fixé, je commençai de percevoir une voix intérieure qui me répétait avec insistance : « Ne va pas au théâtre ; reconduis tes fils au collège ». Malgré mes efforts pour me distraire, je ne pouvais empêcher cette voix de continuer à répéter les mêmes phrases avec un accent plus impératif que jamais ; si bien que vers midi, je me décidai à informer amis et enfants que nous n'aurions pas été au théâtre. Mes amis me reprochèrent cette détermination, me faisant observer qu'il était cruel de priver les enfants d'un plaisir si inusité pour eux, et si impatiemment attendu, après leur avoir fait une promesse formelle ; et cela me fit encore une fois changer d'avis.

Cependant, durant tout l'après-midi cette voix intérieure ne cessa jamais de répéter l'ordre avec une insistance si impressionnante, que, le soir arrivé, et une heure avant le commencement du spectacle, j'annonçai péremptoirement à mes fils qu'au lieu de nous rendre au théâtre, nous aurions été à New-York pour passer la nuit dans un hôtel voisin de la gare, et partir avec le premier train du matin. En parlant ainsi, j'avais presque honte de moi-même, me voyant obligé de me comporter de façon cruelle à cause d'un sentiment absurde qu'il était au-dessus de mes forces de dominer. Malgré tout nous partîmes pour New-York.

Or, il advint que durant cette même nuit le théâtre fut entièrement détruit par un incendie, et que 300 personnes périrent dans les flammes.

Si j'avais été présent, j'aurais indubitablement tenté la fuite par le plateau, au fond duquel j'avais remarqué le jour précédent une sortie réservée ; or, j'y aurais ainsi trouvé la mort, comme la trouvèrent tous ceux qui choisirent cette voie de sortie, et cela par suite d'un accident qui rendit la fuite impossible de ce côté.

Et si j'avais été au théâtre, ma sœur, qui s'y trouvait, aurait péri inévitablement avec les autres, car nous avions décidé de nous en revenir ensemble ; tandis qu'étant seule, elle se décida à retourner avant la fin du spectacle.

Je n'ai jamais eu de ma vie un autre pressentiment, je n'ai pas l'habitude de changer d'avis sans bonnes raisons, et, en cette occasion, je le fis avec la plus grande répugnance, tout à fait malgré moi.

Quelle fut donc la cause qui m'obligea, contre ma volonté, de ne pas aller au théâtre après avoir payé les trois coupons et tout disposé pour passer agréablement la soirée ?

(Le capitaine Mac Gowan explique au Prof. Barrett que la voix intérieure résonnait très clairement pour lui, « comme s'il s'était agi de quelqu'un qui lui aurait parlé effectivement de l'intérieur du corps », et qu'elle avait persisté de l'heure du premier déjeuner jusqu'au moment où il conduisit ses enfants à New-York... La sœur du percipient conserve les trois tickets des places louées le jour précédent par

lui. — La nuit de l'accident, 305 personnes trouvèrent la mort).

CLIX^e Cas. — Le Rév. Elder Myrick publiait dans la Revue *The Progressive Thinker* (Chicago, octobre 1900) un article profond et pondéré sur plusieurs cas de pressentiments dont il fut le percipient, et qui, au point de vue théorique, le troublaient, et le préoccupaient moralement. Il écrit :

J'avais pris l'engagement de faire deux services religieux dans une petite ville des environs (de Chicago). Lorsque, le matin venu, je me disposai au premier service, il faisait un temps splendide, et les fidèles étaient accourus nombreux au-delà de toute attente. J'avais donc motif de me sentir flatté et satisfait ; cependant, lorsque le moment fut venu d'annoncer le sermon que je devais faire à 4 heures de l'après-midi, je fus subitement envahi par un sentiment inexplicable et impérieux qui me força malgré moi de déclarer que je renonçais à le faire. Le soleil continuait à briller dans un ciel sans nuages, ma santé était parfaite, et mes dispositions oratoires excellentes ; et cependant, je m'étais libéré arbitrairement d'un engagement pris, en laissant profondément déçue toute une réunion de fidèles désireux de m'écouter.

Ce jour-là, j'étais invité à dîner par le sénateur de cet Etat, dont la résidence était proche de l'église ; mais par suite de la même impulsion, j'allai chez lui pour prendre congé en m'excusant, et lui avouant en toute sincérité par quel sentiment mystérieux et insurmontable je me comportais ainsi. Il se mit à rire et à se moquer aimablement de moi, et je l'écoutai, résigné, sans pour cela rien changer à mon projet de rentrer chez moi.

A quatre heures de l'après-midi, moment où j'aurais dû commencer le sermon si attendu, auquel une foule d'auditeurs n'aurait pas manqué d'assister, un cyclone épouvantable éclatait subitement et, en quelques instants, enveloppait et démolissait l'église, qui ne fut plus qu'un amas de ruines.

Une autre fois, j'avais achevé le cycle des services religieux auquel je m'étais engagé, et, aussitôt fini le dernier sermon, je me disposais à repartir immédiatement, lorsque je fus pris du même sentiment non motivé et insurmontable, qui m'obligea de passer au village une nuit encore. — Or : le train par lequel j'aurais dû partir alla s'abattre sur un autre, et il en résulta un désastre épouvantable.

Ici, une question surgit spontanément : Si Dieu — le bon Dieu — a daigné me prévenir de manière à me sauver, pourquoi n'a-t-il pas sauvé avec moi tant d'autres pauvres malheureux qui prirent ce train, ignorants de leur sort ? J'ai de moi-même une assez modeste opinion pour croire qu'ils étaient aussi justes et bons que moi, et méritaient autant que moi la clémence divine. Pourquoi donc ne furent-ils pas avertis ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Si un Dieu personnel existe en quelque région de l'Univers, ce n'est pas moi qui songerai à lui attribuer directement ces choses. Un père qui dispenserait arbitrairement ses « grâces particulières » serait un père inhumain. Me sauver d'un désastre, et permettre avec sérénité que cent autres périssent, ce ne peut être l'œuvre de Dieu ; et, à la vérité, je ne sens nul besoin d'un Dieu dispensateur arbitraire de « grâces particulières ». — Et pourtant, il reste un mystère à résoudre, c'est que j'ai été averti et sauvé Mon Dieu, pourquoi, pourquoi ? C'est si étrange !

Voici un dernier fait : Je me trouvais dans un grand édifice en construction. Subitement, je fus sais de l'habituelle impression mystérieuse et insurmon table, qui m'obligea à me déplacer avec une telle précipitation, qu'on eût dit que j'avais été arraché de l'endroit de vive force. Un instant après, une poutre énorme échappait aux ouvriers qui travaillaient sur le toit, et s'abattait en brisant tout ce qui se trouvait au point précis où je me trouvais auparavant. Encore une fois, j'avais été sauvé grâce à l'avertissement mystérieux.

Mais j'avais un ami, un brave garçon, un homme splendide, orgueil de sa mère, nommé Georges Sharp. Un jour, il était assis dans la forêt, près d'un arbre desséché. Aucune intuition, aucune prémonition, aucune « grâce particulière » n'intervint en sa faveur, et l'arbre s'abattit soudain de son côté, en tuant sur le coup mon pauvre ami.

Mon Dieu... je ne comprends pas... Pourquoi ces préférences ? Jésus a dit : « Des deux qui sont à la meule, l'un sera accueilli et l'autre congédié ». — On dirait que celle-ci est la loi : je ne me rebelle pas, mais je me sens préoccupé, et je voudrais pouvoir comprendre d'où proviennent les pressentiments qui sauvent.

A propos du mystère qui préoccupe à tel point le Rév. Elder Myrick — l'apparente injustice divine dans les pressentiments qui sauvent quelques-uns et abandonnent tous les autres à leur destin — nous observerons d'abord que dans l'hypothèse d'une intervention extrinsèque, il faudrait dire que le Rév. Myrick doit son salut *à ses propres facultés de sensitif*, qui permirent à des entités désincarnées affectivement rattachées à sa personne, de l'influencer télépathiquement au moment critique ; et, par contre, que son ami et les voyageurs du train détruit allèrent fatalement à la rencontre de la mort parce qu'ils étaient privés de cette sensitivité psychique indispensable pour récepter les messages spirituels. Ceci résoudrait en partie le mystère.

Nous disons seulement « en partie », parce qu'il faudrait expliquer encore comment, parmi les sensitifs même, quelques-uns sont favorisés par des prémonitions qui les sauvent, et d'autres ne reçoivent que des prémonitions manifestement entendues pour les prédisposer à l'événement fatal,



mais sans les sauver ; de même qu'il resterait à expliquer comment la « cause agente », qui, en certains cas, semble en pleine connaissance du désastre qui se prépare, et par conséquent très capable d'en transmettre la nouvelle au sensitif de façon à sauver avec lui les autres personnes impliquées dans le désastre, se montre malgré tout intentionnellement réticente, comme si elle entendait en réalité circonscrire le bénéfice à lui seul ; tous mystères dont on ne saurait pour le moment contribuer à la solution qu'avec les vagues inductions exposées au commencement du chapitre.

(*A suivre*).

La triste Aventure du médium Carancini, à Paris

Au mois de Mars dernier, une personne qui s'intéresse vivement à M. François Carancini m'écrivait de Rome pour me prier de faire quelque chose, si possible, pour ce médium, qui se trouvait en des conditions très difficiles, surchargé comme il est de famille, et depuis quelque temps sans travail. Sans grand enthousiasme, après l'expérience médiocre que j'en avais déjà faite, je décidai pourtant de faire venir ce médium à Paris, mais à condition que je parvinsse à constituer au sein de la Société Universelle d'Études Psychiques une Commission qui se chargerait de l'étudier systématiquement, durant tout un cours de séances, de façon à se mettre dans les meilleures conditions possibles pour nous fixer, une fois pour toutes, sur la réalité des facultés de ce médium. Cette Commission n'ayant pas pu être formée, pour des raisons qu'il est inutile de relater ici, je déclarai que je renonçais à faire venir Carancini à Paris pour le compte de la S. U. E. P.

Ce fut alors que notre ami M. Marcel Mangin, apitoyé sur le sort de Carancini, qu'il estime, ayant vécu à côté de lui durant un assez long séjour que ce médium fit chez notre co-sociétaire, décida d'appeler lui-même le médium à Paris.

En ces conditions, M. Carancini donna aussi un certain nombre de séances, pour ainsi dire non officielles, à notre Société. Les assistants se succédant et se modifiant sans cesse, elles n'eurent pas un caractère bien sérieux ; les premières surtout furent déplorables. Je déclarai ensuite, au cours de deux séances de la Société, que, si je ne pouvais pas affirmer que tous les phénomènes y avaient été frauduleux, parce que je n'en avais pas la preuve matérielle, mon impression personnelle — partagée d'ailleurs par la plupart des expérimentateurs — était toutefois bien défavorable au médium.

D'autres séances suivirent, avec d'autres groupes d'expérimentateurs ; quelques-unes réussirent admirablement, sans toutefois qu'on parvînt à écarter entièrement la possibilité d'une erreur de la part des contrôleurs : l'impression de tout le monde était bonne ; malgré cela, je décidai de ne rien publier à ce sujet dans les *Annales*, qui ont déjà récemment consacré de longs articles à la médiumnité de Carancini, sur lequel il était désormais inutile de revenir sans rien dire de nouveau et de définitif.

En attendant, M. Carancini alla donner une série de séances à la Section Lilloise de la S. U. E. P. sous la direction de M. le Dr Joire. A Lille, les choses ne marchèrent pas mieux qu'elles n'avaient marché d'abord à Paris. J'ai entre les mains un compte rendu, très bien fait, de ces séances. Inutile de le publier, puisqu'il s'agit, là aussi, d'expériences ayant eu un résultat négatif : il me faut dire toutefois que le procès-verbal, rédigé en grande partie par M. Ar. Hanus, secrétaire de la Section, est clair, purement objectif : les considérations de M. Paul Douchez, Trésorier de la Société, constituent, par contre, un réquisitoire implacable contre le médium, dont les agissements frauduleux sont mis en lumière avec beaucoup de finesse et de logique. Les autres expérimentateurs finirent par partager les doutes et puis l'opinion nettement défavorable de M. Douchez. Il semble, en effet, très peu probable que des phénomènes authentiques se soient produits dans les séances de Lille.

Par suite de cette déconfiture du médium, on renonça à une série de séances qu'il devait donner à la section de Rouen de la S. U. E. P.

Le lundi 23 juin dernier, M. le Dr Paul Joire, se trouvant à Paris à l'occasion de l'Assemblée générale annuelle de la S. U. E. P., dont il est le Président, donna lecture à la Société du compte rendu des séances de Carancini à Lille, en le faisant suivre de quelques intéressantes considérations, dont nous nous plaisons de publier ici le passage principal :

...Et maintenant que faut-il penser de Carancini ?

J'ai étudié Carancini cliniquement, en médecin. C'est ainsi qu'il faudrait toujours étudier les médiums. Si on les considère comme des machines, des instruments de physique, on ne peut pas les comprendre; on arrive, à leur égard, à des conclusions injustes et absurdes. Il faut donc les aborder avec l'esprit clinique, comme on aborderait un malade. J'ai donc examiné son système nerveux, sa psychologie physiologique et pathologique, je l'ai soumis à l'épreuve du sthénomètre et je suis arrivé aux conclusions suivantes.

Carancini est un névropathe d'une catégorie spéciale. C'est, à mes yeux, un simulateur inconscient. Il présente une double personnalité. Il ne faut pas oublier que Carancini a été développé, dressé, si je puis m'exprimer ainsi, dans des milieux spirites. Ces milieux sont extrêmement favorables au développement du phénomène de double personnalité. Celle de Carancini est-elle primitive, a-t-elle été créée artificiellement à la faveur d'une prédisposition naturelle, dans les milieux où il a travaillé, ou bien s'y est-elle seulement précisée et développée, nous n'en savons rien; ce qui est certain, c'est qu'elle existe maintenant à un haut degré.

Carancini ignore ce que fait « Giuseppe »; et, d'autre part, « Giuseppe » n'a qu'une partie des connaissances de Carancini. A l'état normal, état de veille ou état premier, nous avons à faire à Carancini; à l'état de trance, état médiumnique ou état second, nous avons à faire à « Giuseppe ».

« Giuseppe » a pris l'habitude de donner ce qu'on lui a demandé dans les milieux où il a été entraîné; c'est-à-dire des mouvements et déplacements d'objets, bruits, etc... Il le fait avec sa mentalité spéciale, et surtout de la manière qui lui donne le moins de peine, le moins d'effort. C'est donc par ses moyens tout à fait ordinaires qu'il le fait habituellement; moyens que nous considérons comme de la fraude, et dans lesquels il apporte un calcul préalable, une certaine habileté qu'il a acquise par une longue pratique. Toutefois, il faut remarquer que, tout au moins autant que j'ai pu l'observer, ces moyens ne sont pas très variés ni bien compliqués.

En dehors de là, ce médium peut-il produire de véritables phénomènes médiumniques? Cela est bien possible et je suis assez porté à le croire.

Ce phénomène de double personnalité et de simulation inconsciente existe chez presque tous les médiums; il ne doit donc pas nous surprendre et ce que nous avons constaté chez Carancini ne fait que confirmer ce que j'ai toujours dit et écrit au sujet de ces phénomènes. Cela démontre une fois de plus que, pour les étudier sérieusement, il faut pouvoir y consacrer beaucoup de temps et y apporter une très grande prudence et une patience à toute épreuve.

La lecture faite par M. le Dr Joire fut suivie d'une intéressante discussion, à laquelle participèrent divers Sociétaires. Pour ma part, tout en rappelant que j'avais toujours reconnu n'avoir jamais pu obtenir ce qu'on appelle — à tort ou à raison — la *preuve scientifique* de l'authenticité d'aucun phénomène de Carancini, alors que j'étais convaincu d'avoir assisté avec lui à beaucoup de phénomènes truqués, je déclarai toutefois croire que Carancini pouvait se manifester comme un vrai médium, chaque fois que le cercle des expérimentateurs était constitué de façon à favoriser la production des phénomènes. Mais c'est là une impression purement *personnelle*, qui n'a évidemment pas une valeur pour d'autres que pour moi-même.

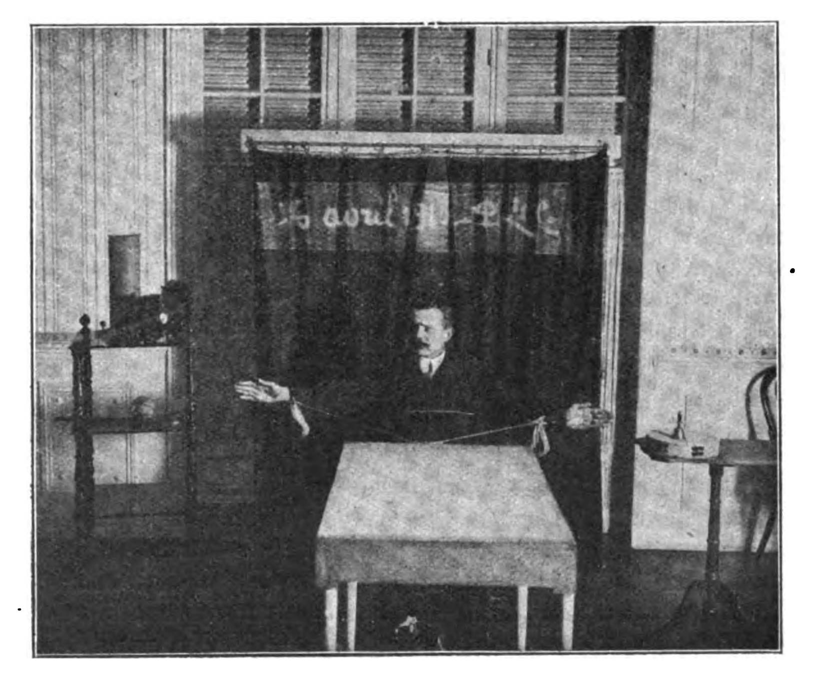
Les choses en étaient là, et on aurait probablement fait le silence sur cette deuxième venue de F. Carancini à Paris (à part la publication que j'avais promis au Dr Joire de faire, des résultats des expériences de Lille), quand éclata un beau scandale auquel, en ces derniers jours, un grand journal quotidien de Paris est venu apporter l'appui de sa publicité.

On a pu voir avec quelle impartialité et sérénité de jugement je parle de la médiumnité de M. Carancini. Sa médiumnité est discutable; différents expérimentateurs, dont moi-même, ont cru constater qu'il s'adonnait à des fraudes, conscientes ou inconscientes; on peut légitimement se demander si même il est médium.

Mais il est déplorable que, pour constater ses fraudes, dont peu d'expérimentateurs doutaient à Paris, on ait eu recours à des moyens auxquels, même les savants les plus sceptiques de l'Institut Général Psychologique s'étaient honorés de ne pas avoir recours; il est plus déplorable encore que ce « démasquement » ait eu lieu alors que, par inexpérience, (sinon en suivant un plan prémédité), les expérimentateurs avaient amené le médium à frauder, en lui permettant sciemment d'opérer la substitution d'une main : il est déplorable, enfin, que cette inexpérience ait été poussée jusqu'à ignorer qu'*un médium à qui on permet de frauder est exposé à en profiter.* Par conséquent la preuve qu'on prétend avoir atteinte par les moyens déplorables auxquels je faisais allusion tout à l'heure, si elle est irréfutable pour des prestidigitateurs et pour le grand public en général, n'a absolument aucune valeur pour ces personnes qui connaissent la théorie et la pratique du médiumnisme.

Voici d'abord en quoi consiste le volumineux dispositif imaginé par MM. Durville à qui on doit ce « démasquement ». C'est une cage grillée dans laquelle on faisait entrer le médium. Cette cage a, sur le devant, deux ouvertures par lesquelles le médium fait passer ses bras pour les

poser sur la table médiumnique. Une sorte d'avancement lui permet d'engager les genoux quand il est assis. C'est très simple, comme on peut voir. Mais ce dispositif, s'il est de nature à contenter un prestidigitateur, ne peut guère satisfaire un psychiste au courant de la forme de médiumnité qu'il s'agissait de mettre à l'épreuve. En effet, il empêche presque complètement ce dégagement de membres surnuméraires (visibles ou invisibles) auxquels, selon la plupart des psychistes, on doit les attouchements, les déplacements d'objets, etc., et qui partent du corps du médium. Pour qu'un phénomène se produise, en de semblables conditions, *il faudrait que le membre supplémentaire se forme au delà de la grille* — ce qui est au moins bien rare, au point de vue médiumnique. En deuxième lieu, l'appareil ne sert à rien du tout, puisque les objets, déposés sur le toit de la cage, sont à la portée de la main du médium, et celui-ci, en opérant la substitution d'une main, peut les atteindre à travers le grillage, précisément comme si ce grandiose dispositif n'existait point. C'est donc *un dispositif qui empêche les phénomènes authentiques et n'empêche point ceux frauduleux.*



A ce point de vue, le dispositif que nous avions appliqué aux séances que Carancini a données à la Société Universelle d'Études Psychiques valait infiniment mieux. La table médiumnique étant vissée au parquet, ainsi que la chaise sur laquelle le médium était assis et ficelé, les deux mains et les deux pieds de Carancini, rattachés à la table et au parquet, ne pouvaient pas arriver aux meubles sur lesquels se trouvaient les objets à déplacer, *quand même la substitution des mains se serait subrepticement opérée* ; en même temps, les membres surnuméraires qui pouvaient éventuellement se former ne rencontraient pas d'obstacles en tâchant d'atteindre les objets.

Sans doute, on aurait désiré que les ficelles auxquelles les mains et les pieds du médium étaient attachés fussent plus courtes qu'elles ne l'ont été dans les dernières séances de Carancini, au cours desquelles la photographie que nous publions ici a été prise ; mais enfin, notre dispositif était tout de même tel que peut l'imaginer un psychiste expérimenté et non pas un prestidigitateur peu au courant des phénomènes médiumniques.

Maintenant, voici, en deux mots, ce qui se produisit au cours des séances chez MM. Durville.

Dès la première, on se douta que le médium opérait le fameux truc de la substitution d'une main. Vous pensez qu'on ait alors organisé les choses de façon à l'en empêcher dans les séances suivantes. Pas du tout. MM. Henri et André Durville, tous les deux illusionnistes amateurs, qui étaient habituellement au contrôle, *laissèrent que la substitution s'opérât librement.* A la dernière séance, alors que M. C. et M. André Durville étaient au contrôle, ce dernier laissa délibérément que le médium soutirât sa main, comme d'habitude, et choisit ce moment pour presser la poire pour l'allumage du magnésium. La photographie qui fut prise ainsi montre le médium qui, ayant libéré l'une de ses mains, l'a portée vers le toit du cabinet, où se trouvent les objets à déplacer.

Tels sont les faits. Deux considérations s'imposent ici :

D'abord, dans les séances de Carancini, il est convenu qu'on ne doit faire l'éclair du magnésium que lorsque « Giuseppe » lui-même (la personnalité, authentique ou simulée, qui se manifeste dans la trance supposée du médium), en donne l'ordre. Cette convention a toujours

été scrupuleusement respectée à la S. U. E. P. Il nous est même arrivé, à ce sujet, un épisode caractéristique. Une séance traînait sans phénomènes, dans l'obscurité. M. P. Le Cour, à qui l'appareil photographique avait été confié, se trouvant fort fatigué ce soir-là, s'était assoupi. Tout à coup, une étagère placée à quelque distance du médium se déplaça bruyamment. M. Le Cour, réveillé en sursaut, pressa d'un mouvement réflexe la poire en caoutchouc qu'il avait gardée dans une de ses mains et l'éclair du magnésium partit. Après un instant de confusion, on s'expliqua. Eh bien, nous décidâmes de ne tenir aucun compte d'une photographie prise en de telles circonstances, afin qu'on ne soupçonnât point la bonne foi de M. Le Cour et de nous tous.

Est-ce à dire que bien des fois — surtout lorsqu'un objet enduit de phosphore de calcium planait en l'air — nous n'ayons pas été vivement tentés de fixer sur la plaque photographique, moyennant l'éclair du magnésium, le secret de ce supposé phénomène ? Non certes. Mais nous avons toujours résisté à la tentation. *Primo*, pour tenir nos engagements. *Secundo*, parce que, ne pouvant pas affirmer *a priori* que la trance de Carancini n'était pas authentique, nous ne pouvions pas affirmer non plus que cette brusque lumière ne lui fît pas du mal (1). *Tertio* parce que nous savions fort bien que, si nous nous étions permis une fois cette infraction aux conventions, la S. U. E. P. n'aurait plus facilement trouvé un sujet qui consentît à lui donner des séances : Mme Palladino, Mme Wriedt et tout autre médium se seraient refusés à se confier à nous ; nous étions *brûlés*, liquidés pour toujours. *Quarto*, parce que, si nous devions nous exposer à pareille mésaventure, nous aurions au moins voulu le faire pour atteindre un résultat presque définitif ; mais la constatation d'un truc — surtout en ces conditions — ne pouvait pas suffire à prouver que Carancini n'était pas médium.

L'erreur capitale de MM. Durville a été justement de montrer ignorer que, si on ne sait pas, on ou ne veut pas, contrôler un médium, celui-ci se trouve (comme je l'ai dit plus haut) exposé à frauder, sinon consciemment, du moins subconsciemment, par suite d'un monodéisme qui le hante : celui de produire des phénomènes. Vingt fois ai-je entendu Eusapia répéter aux expérimentateurs : « Contrôlez-moi bien ; tâchez de ne pas lâcher mes mains, mes pieds, sans quoi il m'arrivera de frauder ». Il n'y a pas de doute que, si MM. Durville avaient agi de même avec Eusapia, ils seraient de même parvenus à l'amener à frauder, et ils l'auraient pincée, elle aussi, en flagrant délit.

Le psychiste éprouvé connaît fort bien cela : le prestidigitateur qui peut être et doit être généralement un excellent psychologue à un certain point de vue, ignore tout ce qui se rapporte à la psychologie médiumnique. En ces conditions, pourquoi, comment confier la réputation, l'honneur d'un médium à un jeune homme de dix-sept ans, tel que M. André Durville ? Parce qu'il est illusionniste amateur. Mais son frère Henri, qui a quelques années de plus, l'est aussi, paraît-il ; est-ce que cela l'a empêché de publier le fameux article dans lequel il attribuait à des facultés médiumniques les tours de passe-passe du prestidigitateur Bénévol ? Les psychistes non prestidigitateurs en avaient été étonnés, et quand, deux ans après, arriva la palinodie de M. Henri Durville, ils l'accueillirent avec une sorte de soulagement. — Comment se fait-il qu'un autre illusionniste amateur, M. P. Hayes, ait dernièrement publié en *Paris-Journal* un article dans lequel il déclarait que, tout en étant très capable de donner une soirée complète de psychisme ou de spiritisme « *simulés* », il reconnaissait que les phénomènes auxquels il avait assisté avec Carancini étaient incontestablement authentiques ? — Comment se fait-il que *Luce e Ombra*, de Rome (1), ait dernièrement publié la déclaration d'un autre prestidigitateur — professionnel celui-là — M. Majeroni, qui, après avoir contrôlé Carancini, se déclarait d'avis que les phénomènes auxquels il avait assisté ne pouvaient pas être imités par la fraude, étant données les conditions de surveillance rigoureuse à laquelle il avait soumis le médium ?

On voit par cette discordance d'avis entre prestidigitateurs combien se trompent ceux qui supposent que la connaissance des tours de passe-passe puisse suppléer au manque d'expérience dans les questions de psychologie supernormale.

En dernier lieu, s'il est déjà regrettable qu'on publie en des revues spécialistes les résultats d'expériences menées d'une façon si peu irréprochable, n'est-il pas plus regrettable encore qu'on les publie, sous forme d'entrevue, ou autrement, en des journaux comme le *Matin*, toujours à l'affût de tout ce qui peut ridiculiser nos études,

1. L'une des personnes qui assistaient à la séance en question, Mme L., surprise par l'éclair du magnésium, demeura sans connaissance durant quelques minutes. — A la fin de la séance, nous avons réveillé Carancini sans rien lui dire au sujet de ce qui s'était produit pendant qu'il était censé se trouver en état de trance ; à son tour, il n'a rien montré en savoir.

1. Juin 1913, p. 283.

lu par des centaines de milliers de personnes non préparées à juger par elles-mêmes ce qu'il peut y avoir de vrai dans ces récits extraordinaires ?

Voici ce que publie, en effet, le *Matin* du 17 août :

On a beaucoup travaillé dans le petit cénacle savant des « matérialistes », qui sont en quelque sorte les policiers du spiritisme.

Car les matérialistes poursuivent la fraude partout où ils la trouvent et dénoncent les fraudeurs partout où ils les rencontrent.

Le Directeur du *Journal du magnétisme et du psychisme expérimental*, M. DURVILLLE, nous exprimait ainsi la théorie de ces « matérialistes » :

— Il ne faut pas nous confondre avec les spirites. Nous ne croyons aucunement à l'intervention des esprits, etc., etc.

Suit le récit de M. Durville sur le « démasquement » de Carancini (1).

M. L. CHEVREUIL écrivait dernièrement à MM. Durville : *Votre méthode consiste à favoriser la substitution des mains, avec le secret désir de l'obtenir, de façon à pouvoir dire : la fraude est indéniable.* M. MARCEL MANGIN leur a écrit à peu près la même chose. M. FERNAND GIROD, dans la *Vie Mystérieuse*, soutient la même thèse.

Voici quelques extraits d'un article de M. GABRIEL DELANNE :

Malgré leur prétention à l'impartialité, il semble bien que les frères Durville étaient plus désireux d'arriver à prendre le médium en fraude que de savoir s'il possédait une réelle faculté médianimique. Ceci peut se déduire sans grand effort de leur compte-rendu. En effet, le Dr Gaston Durville, après trois séances à la *Société Universelle d'Etudes psychiques* et M. Henri Durville ayant assisté à deux séances organisées sous la direction de M. Favre, écrivent : « Nous avions l'impression du truc ».

Pour qui connaît les frères Durville, fort incrédules en fait de spiritisme, « l'impression du truc » devait être très forte ; malgré cela ils ont eu bien soin de n'en rien faire connaître.

En effet, on confectionne une cage dans laquelle le médium est enfermé, mais les ouvertures par lesquelles passent les bras sont si vastes qu'il peut entrer et sortir la main avec la plus grande facilité. De plus, la plupart des objets à déplacer sont situés sur le toit de la cage, donc à portée de ses doigts, s'il peut libérer une de ses mains !

Toute la question était donc de s'assurer du contrôle des mains, et puisque le témoignage des sens est trompeur, il fallait employer un dispositif qui empêchât le bras de rentrer dans la cage, si par hasard un contrôleur lâchait la main par inadvertance. On eût pu, par exemple, ligoter le poignet de chaque contrôleur avec celui du médium qui était de son côté, de sorte que toute retraite inaperçue de la main dans la cage eût été rendue très difficile. Mais loin de chercher à obtenir ce résultat, les observateurs, vraiment par trop complaisants, s'aperçoivent dès la première séance de la fraude et n'en soufflent mot.

Ainsi, c'était avec préméditation que pendant les 4 séances qui suivirent, aucun des contrôleurs ne signala la fraude ! *Il ne s'agissait donc plus de recherches médiumniques, mais seulement d'obtenir une photographie montrant le médium en train de truquer.* Ce n'était pas bien difficile et il n'y a pas là grand mérite. Vraiment, tant qu'on opèrera dans ces conditions, la question n'avancera pas d'un pas, puisque nous savons depuis vingt ans : 1° que la substitution de main est la première chose dont il faut se méfier ; et 2° que cette fraude, à elle seule, ne démontre pas que l'individu qui la pratique ne peut pas être un véritable médium.

Nous répétons que n'ayant jamais eu l'occasion d'étudier Carancini, nous ignorons si c'est un prestidigitateur ou un médium, bien que les témoignages en sa faveur soient nombreux. Mais ce contre quoi nous devons nous élever, c'est contre la méconnaissance systématique des règles que l'expérience nous a révélées. Si vous ne voulez pas contrôler, à quoi sert d'expérimenter ?

En effet, pour laisser effectuer la substitution des mains, et la constater ensuite par le moyen que MM. Durville ont employé, il n'est pas plus nécessaire d'être prestidigitateur que d'être psychiste ; il suffit de n'être ni l'un ni l'autre.

C. DE VESME.

1. Il est aussi bien caractéristique de voir le directeur du *Journal du Magnétisme et du Psychisme Expérimental*, l'organisateur des *Congrès de Psychisme Expérimental* déclarer au représentant du *Matin* ne même pas croire à la possibilité des mouvements des tables, ou d'un autre meuble quelconque, par la médianité !...





AU MILIEU DES REVUES

Matérialisations et Idéoplastie

Le numéro de juillet de la *Revue du Spiritisme* contient un article de son Directeur, M. Gabriel Delanne, qui aborde la question : *Matérialisations et Idéoplastie*, à propos de certaines idées dernièrement émises par M. Guillaume de Fontenay au sujet d'une photographie prise au cours d'une séance de Mlle Linda Gazzera et dans laquelle on reconnaît une figure d'un tableau de Rubens. Nos lecteurs connaissent cette photographie, ainsi que la polémique à laquelle nous faisons allusion (1). L'article de M. de Fontenay, dont nous commençons la publication en ce fascicule même, bien qu'écrit depuis quelque temps déjà, peut servir, dans l'esprit de son auteur, à répondre aux objections qui lui sont faites dans la *Revue du Spiritisme* ; nous ne toucherons donc pas à cette question. Mais nous croyons utile de reproduire les passages essentiels de l'article de M. Delanne, pour faire connaître les idées d'un homme qui représente la partie la plus éclairée (nous ne disons point « la grande majorité ») de l'École spirite Kardéciste.

... L'irréel présumé — dit M. Delanne — devient petit à petit un fait indéniable. On obtient maintenant des photographies de la pensée, ce qui nous oblige à conclure que les images mentales, dans certains cas, sont capables de s'extérioriser, de prendre une consistance, d'agir physiquement sur la matière, ce qui leur confère un indubitable caractère matériel.

Ici, il faut bien s'entendre, afin d'éviter les confusions. A proprement parler, *ce n'est pas la pensée en soi que l'on photographie*, mais seulement le résultat de son action sur le fluide odique dont l'organisme périsprital est saturé pendant la vie. Mais au point de vue du résultat, c'est comme si la pensée elle-même devenait visible.

En continuant, le Directeur de la *Revue du Spiritisme* rappelle qu'Allan Kardec lui-même enseigna nettement que la pensée est créatrice et que, par exemple « les Esprits font subir à la matière éthérée des tranformations à leur gré », en formant et en défaisant ensuite, *par un acte de leur volonté*, des vêtements, bijoux et autres accessoires dont ils paraissent accompagnés.

Ensuite, M. Delanne parle des « articles excessivement remarquables » que M. le Dr Ochorowicz publia dernièrement dans les *Annales des Sciences Psychiques*, en rapportant en dernier lieu sa conclusion.

Du moment qu'il faut considérer comme démontrée la possibilité d'une idéoplastie photographique, les images et les apparitions soi-disant d'Outre-Tombe peuvent bien avoir une origine terrestre. Cela ne touche point la question immortelle de l'immortalité, mais cela jette une lumière nouvelle sur certaines apparence et commande une prudence toute spéciale dans les conclusions théoriques que l'on tire des faits avérés.

Voici les commentaires dont M. Delanne fait suivre ces quelques lignes du savant polonais :

Le dernier paragraphe des remarques du Dr Ochorowicz nous ramène, sur ce terrain, à la discussion de l'animisme et du spiritisme. Du moment qu'il est admis d'abord, prouvé ensuite, que l'esprit désincarné peut reconstituer par sa volonté des vêtements ou des objets qui lui ont appartenu, il est clair que ce pouvoir, s'il lui est inhérent, doit lui appartenir aussi pendant la vie, ce que les apparitions de vivants démontrent indiscutablement. Dès lors, l'esprit d'un médium est certainement capable d'extérioriser sa pensée et *même de la matérialiser*, ce qui justifie la théorie de l'idéoplastie.

Mais alors, cette possibilité crée une difficulté nouvelle pour l'interprétation des formes matérialisées qui apparaissent dans la séance de matérialisations. Il est possible, et même probable, que parfois une figure assez objective pour refléter la lumière ne soit pas autre chose qu'une image mentale du médium, extériorisée et rendue visible par la concrétion du fluide dont elle est formée.

Comment distinguer, dans ces conditions, ce qui émane du sujet de ce qui vient de l'au-delà ? Ici encore, ce sont les circonstances qui accompagnent cette matérialisation qui promettent d'en apprécier la nature. Nous savons que tous les fantômes de vivants, mêmes visibles, ne sont pas tous des dédoublements, puisqu'il existe des simulacres odiques ou autoscopiques, et nous les reconnaissons à ce fait qu'ils sont inertes ; nous pouvons admettre, provisoirement, que toute effigie qui paraît inanimée peut n'être qu'un dessin, ou un modelage médianimique extériorisé.

Il n'est pas inutile de rappeler ici que cette explication ne saurait convenir à tous les exemples de matérialisations que nous connaissons, et que l'on commettrait la plus grossière faute de logique en voulant appliquer à tous les cas l'hypothèse de l'idéoplastie, pour ce qui concerne la forme physique. J'ai donné dans mon ouvrage sur les *Apparitions*

1. Voir *Annales des Sciences Psychiques*, février 1913, p. 59.



Matérialisées des preuves si nombreuses de l'indépendance des fantômes qui apparaissent dans les séances, qu'il m'est impossible de les reproduire dans cet article, faute d'espace; je suis donc contraint d'y renvoyer le lecteur. Mais la présence certaine d'un esprit matérialisé de l'au-delà s'accompagne presque toujours d'objets qu'il a créés volontairement : ses vêtements, ses armes, ses bijoux, etc., de sorte qu'il faut étudier, attentivement et séparément, tous les exemples pour apprendre à discerner ce qui se produit automatiquement, spontanément, de ce que l'esprit désincarné crée volontairement.

Après avoir reproduit quelques documents concernant la photographie prise au cours d'une séance de M[lle] Gazzera, à laquelle nous avons fait allusion plus haut, M. Delanne termine en disant :

Ce qui me paraît ressortir de cette discussion, c'est que, même pour les matérialisations, il est indispensable de ne pas les étudier en dehors des circonstances qui les accompagnent, car ce sont celles-ci qui permettent de porter un jugement motivé sur leur origine. Si la figure que l'on a photographiée derrière Linda avait parlé, agi, on eût pu affirmer que ce n'était pas une idéoplastie, car à moins de supposer que nous sommes tous des « ectoplasmes », les manifestations vitales et intellectuelles d'une apparition me semblent prouver sa réalité individuelle. Si ces caractères manquent, on doit rester dans l'expectative ; mais il est vraiment imprudent de nier d'une façon générale la personnalité des apparitions et de vouloir en attribuer la paternité aux médiums. Ces exagérations sont contraires à toute recherche impartiale de la vérité.

Ce qui ressort nettement de cet article de M. Delanne, c'est que ses idées sur l'idéoplastie sont conformes à celles professées par les « psychistes » spiritualistes, voire même par ces psychistes qu'on pourrait appeler « agnostiques », et qui réservent prudemment leur avis sur la possibilité que certaines manifestations médiumniques soient de nature spirite.

Le seul point qui nous sépare encore de M. Delanne, au sujet des idéoplasties, c'est qu'il continue à croire (d'ailleurs d'une façon très modérée) que « les manifestations vitales et intellectuelles d'une apparition prouvent sa réalité individuelle ».

Une *réalité individuelle*, oui, en ce sens que ce que les spirites appellent le « périsprit » n'en est point dépourvu ; il a celle de l'individu dont il fait partie. Mais il nous semble difficile de trouver une raison pour contester que ce périsprit qui, de l'avis même de d'Allan Kardec et de M. Delanne, aurait le pouvoir de constituer des vêtements, des bijoux, de tabatières, des images et « ectoplasmes », soit dans l'impossibilité de faire une seule chose : de transfigurer le corps matériel dont il s'est revêtu.

M. Delanne dit, dans son article, que « les plus avancés parmi les psychistes » commencent à admettre bien des choses qu'ils niaient, quand les spirites les affirmaient déjà. La vérité est que les spirites ont fait, à leur tour, quelques pas vers les théories animiques des psychistes. Nous ne doutons pas qu'ils feront encore ce dernier pas qui les divise d'eux dans la question des matérialisations. Non seulement la question immortelle de l'immortalité n'aura pas à en souffrir, comme le dit le D[r] Ochorowicz, mais les théories spirites elles-mêmes, si elles sont bien fondées, n'en seront pas plus ébranlées qu'elles ne l'ont été par l'admission de la nature purement animique de tant de phénomènes qu'on considérait jadis comme exclusivement spirites.

V.

La bizarre coïncidence de deux rêves

Le *Daily News* du 1[er] août publie le récit suivant :

Une personne dont la véracité ne peut pas être mise en doute nous communique cette étrange aventure qui lui est arrivée à Londres, hier matin :

« La nuit précédente — nous dit-il — j'eus un rêve très vif. Je m'en souviens d'autant plus qu'il ne m'arrive que très rarement de rêver ; je dors profondément et normalement. Je rêvai donc de rencontrer sur la Ludgate-hill un monsieur que je n'avais plus revu depuis quinze ans, et auquel je n'avais même pas pensé au moins depuis dix ans.

» Il s'était laissé croître la barbe depuis que je ne l'avais plus vu, mais je le reconnus aussitôt par ses yeux extraordinairement bleus et brillants. Je vis qu'il portait un chapeau blanc en feutre entouré d'un ruban noir. Dans mon rêve je tâchai de me souvenir de son nom, mais en vain. Ce ne fut que le lendemain, durant le déjeuner, que je fis sursauter ma femme en disant tout à coup : « J'ai trouvé ! C'était Bywater ! »

» Quelques minutes avant midi, aujourd'hui, je me rendais à pied de Cheapside au Strand. Je m'arrêtai sous l'arcade de Benzon pour régler ma montre sur l'horloge bien connue qui se trouve là, quand un monsieur s'arrêta près de moi et sortit sa montre dans le même but.

» C'était Bywater ! Il fut le premier à me reconnaître ; mais je constatai qu'il était bien tel que je l'avais rêvé : les yeux bleus, grêle, un chapeau blanc sur la tête.

» — C'est extraordinaire ! — s'écria-t-il. — Vous rencontrer ainsi !.... Vous êtes Monsieur... Monsieur... J'avoue que votre nom ne me revient pas en ce moment ; *mais j'ai rêvé de vous la nuit dernière !*

» Je n'ai jamais eu avec Bywater que des rapports peu intimes, et à ce que je puis m'en souvenir, nous n'avons jamais rien eu de commun, en dehors d'une bonne camaraderie. »

Voici, maintenant, comment on pourrait expliquer ce fait si curieux, cité aussi par le *Light*, sans commentaires.

On peut supposer que le monsieur qui a écrit le récit et M. Bywater s'étaient rencontrés la veille et *s'étaient vus, mais subconsciemment.* Jusque là rien d'extraordinaire ; c'est l'affaire de tous les jours. Ce souvenir subconscient se manifesta dans le rêve chez tous les deux : cette curieuse coïncidence serait, en somme, le seul incident étonnant de l'aventure. Après cela, ce qui se produisit, le lendemain, quand les deux messieurs se rencontrèrent de nouveau, n'a rien que de très naturel. — C. V.

La Mémoire topographique et la Capacité calculative chez les animaux

Le Dr E. Bérillon publia dans un des derniers fascicules de sa *Revue de Psychothérapie* un article que nous croyons utile de reproduire par entier, non pas qu'il contienne des éléments nouveaux ou des appréciations originales sur l'intelligence des animaux, mais surtout parce qu'il se rapporte à une question passionnante et rappelle des anecdotes très intéressantes. Nous y ajouterons quelques observations en des Notes au pied des pages.

Les expériences d'Elberfeld tendant à prouver que les chevaux peuvent, dans une certaine mesure acquérir la notion des nombres et apprendre à compter, remettent sur le tapis la question des diverses aptitudes intellectuelles que peuvent présenter les animaux.

Un fait hors de doute, c'est que les animaux supérieurs possèdent à un degré assez accentué la mémoire topographique. Cette mémoire est la conséquence d'un pouvoir de *retentivité mentale* par lequel les images sensorielles, au lieu d'être simplement passagères, laissent dans la cellule nerveuse une empreinte durable. Cette disposition mentale existe chez les animaux et leur cerveau emmagasine des impressions qui, après être demeurées latentes pendant une assez longue durée, réapparaissent sous forme de souvenirs. Il suffit pour cela qu'une excitation analogue vienne les rajeunir en les stimulant et en les renforçant. C'est à cette faculté qu'ils doivent de se rappeler les endroits par lesquels ils ont déjà passé, ne fût-ce qu'une fois, parfois longtemps auparavant.

De nombreux faits en ont été mentionnés. Comme exemple complet de la faculté dont nous parlons, on peut citer un des nombreux cas rapportés par A. W. Howitt, de Gippsland (*Nature,* 27 août 1873, p. 323). Il dit : « M. Mackintosh, de Dargo, m'informe qu'il y a environ deux ans, en rassemblant du bétail sauvage sur le bord d'Avan River, il s'écarta de ses hommes, à bien des milles en aval, avant de s'apercevoir qu'il était égaré. Voyant que son cheval persistait à aller dans une certaine direction, il le laissa faire à sa tête ; et le cheval s'en alla en ligne droite à l'endroit où se trouvait le camp, parcourant ainsi à peu près une dizaine de milles (16 kilomètres), dans un mauvais pays sans le moindre chemin.

On peut citer un autre exemple typique de ce genre de faculté, mise en jeu toutefois après un long intervalle, chez un chien.

« Un chien fut envoyé par M. Charles Coble, de Newbridge, comté de Dublin, à Moynalty, comté de Meath ; et de là, longtemps après, envoyé à Dublin. Le chien s'échappa à Dublin et, le même matin, retourna à son ancien chenil de Newbridge, parcourant ainsi le troisième côté d'un triangle, par une route qu'il n'avait jamais parcourue de sa vie. »

Rappelons encore le fait devenu classique de l'âne cité par Kirby et Spence (*Introduction to Entomology,* 1861, p. 557).

« En mars 1816, un âne appartenant au capitaine Dundas, de la marine royale, alors à Malte, fut embarqué à bord de la frégate ***Ister,*** capitaine Forest, allant de Gibraltar à cette île. Le vaisseau ayant touché sur un banc de sable à quelque distance au large de Point de Gal (Cap de Gata), l'âne fut jeté par dessus bord pour lui laisser la chance de nager jusqu'à terre ; faible chance il est vrai, car la mer était si haute qu'un canot qui quitta le navire se perdit. »

Cependant quelques jours après en ouvrant le matin les portes de Gibraltar, on vit se présenter l'âne qui se dirigea tout droit vers l'écurie d'un marchand, M. Weckes, où il avait demeuré auparavant ; et cela à la grande surprise de ce gentleman, qui s'imagina que, par quelque accident, l'animal n'avait jamais été embarqué à bord de l'*Ister.* Le mystère fut éclairci quand le vaisseau revint au radoub ; et il fut prouvé que Valiante (c'était son nom) non seulement avait heureusement nagé jusqu'à terre, mais avait sans guide, carte ni boussole, trouvé son chemin de Point de Gal à Gibraltar, parcourant ainsi une distance de plus de deux cent milles (320 kilomètres) à travers un pays montagneux, embrouillé et coupé de cours d'eau, qu'il n'avait jamais traversés auparavant ; et cela dans un temps si bref qu'il n'avait pu faire un seul détour.

Quant au fait qu'il n'ait pas été arrêté en route, on l'attribua à ce qu'il avait servi autrefois à la fustigation des criminels ; ce qui était indiqué aux paysans (qui ont une horreur superstitieuse de ces ânes) par les trous qu'il avait aux oreilles et qui servent à attacher les criminels pour les fouetter.

Or, si les animaux ont la mémoire des lieux, cela ne se conçoit pas sans la notation mentale de points de repère, c'est-à-dire sans une certaine aptitude à les énumérer mentalement, c'est-à-dire à se rendre compte de leur importance, de leur situation, voire même de leur nombre (1).

Le cheval possèderait, en fait, une véritable aptitude innée à apprécier les valeurs de nombre, puisqu'il est capable de se repérer dans des endroits connus et de retrouver son chemin d'après les indices enregistrés dans sa mémoire. S'il prend par exemple la quatrième route à droite ou à gauche, au lieu de la troisième, alors que l'aspect de toutes ces routes est identique (2) c'est qu'il a dû consciemment ou inconsciemment se rendre compte du nombre de routes latérales qu'il devait dépasser avant de prendre la bonne voie. Une autre preuve de sa connaissance des premiers nombres réside également dans le fait suivant :

Dans les Pampas et dans les endroits où les chevaux paissent à l'état de liberté, chaque troupeau est placé sous la direction d'un vieil étalon qui exerce sur tout le groupe une autorité incontestée. Ce chef connaît assurément le nombre de ses cavales, car si l'une d'elles vient à s'égarer, il témoigne de l'inquiétude et se met immédiatement à sa recherche. Il se comporte exactement comme le fait un maître d'études vigilant chargé de conduire en promenade une théorie de collègiens.

Dans d'autres cas, l'aptitude à la numération arithmétique apparaît encore plus nettement chez le cheval. Dans les mines du pays de Galles, où les chevaux, descendus au fond, ont chaque jour un certain nombre de tours à effectuer sans conducteur, en tirant la benne, le nombre de tours est habituellement de vingt. Le vingtième tour terminé, sans en avoir reçu aucun signal, le cheval cesse son travail et retourne à l'écurie. Cela ne peut s'expliquer que par le fait d'avoir compté le nombre de tours qu'il a fait. Il paraît que les vieux chevaux ne s'y trompent jamais à leur détriment (3).

Un Russe de mes amis m'a signalé le cas d'un cheval auquel on accordait un repos toutes les fois qu'il avait accompli vingt verstes. Quand il arrivait au vingtième poteau, il s'arrêtait de lui-même et s'obstinait à ne pas repartir tant qu'il n'avait pas pris le repos qui lui était dû. Il lui arriva certain jour de faire plus de vingt-et-une verstes ; on eut l'explication de son erreur au retour, en constatant que des poteaux avaient été renversés par un orage ou par toute autre cause. Quand il se trouvait le long de la route des poteaux ressemblant aux poteaux kilométriques, le même cheval les comptait comme tels et s'arrêtait quand il avait atteint le vingtième poteau, alors qu'il n'avait fait qu'un nombre de verstes inférieur à vingt. Ce cheval se guidait évidemment sur le nombre des poteaux. Pour cela, il devait donc avoir développé, par l'exercice, une aptitude naturelle à compter.

Le naturaliste Georges Leroy, lieutenant des chasses royales sous Louis XV, qui fut un des meilleurs observateurs des animaux a démontré que les corneilles ont, jusqu'à un certain chiffre, le pouvoir de compter. Il raconte ainsi les difficultés qu'un chasseur rencontra pour tuer une corneille :

« Pour tromper cet oiseau soupçonneux, il conçut le plan d'envoyer deux hommes à la maison du garde, l'un d'eux continua son chemin, tandis que l'autre y resta ; mais la corneille n'y trouvant pas son compte, garda ses distances. Le lendemain, il en envoya trois, elle s'aperçut encore que deux d'entre eux seulement s'étaient retirés. Enfin il fut nécessaire d'envoyer cinq ou six hommes à la maison du garde pour la troubler dans ses calculs.

La corneille, jugeant alors que tout le monde s'était retiré, ne tarda pas à revenir ».

Cette aptitude n'est pas spéciale aux corneilles. Beaucoup de chasseurs savent que les pies ont la notion du nombre de ceux qui s'embusquent pour les chasser, s'il ne s'élève pas au-dessus de cinq unités. Quand on la chasse à la cabane, elle ne se montre que quand cinq des chasseurs qu'elle a vu entrer dans la hutte en sont sortis. S'il en reste un sixième, elle reprend sa confiance et s'expose au fusil du chasseur. Elle croit qu'ils sont tous partis.

Les pies, en sachant compter jusqu'à cinq, se

1. On ne voit pas bien comment M. le Dr Bérillon peut faire accorder cette remarque qu'il fait avec la circonstance que ni le chien de Ch. Coble ni l'âne de Weckes n'avaient encore jamais parcouru les lieux par lesquelles ils surent pourtant rentrer chez leurs anciens maîtres. Il paraît donc s'agir là plutôt d'un sens d'orientation, assez mystérieux. — *N. de la R.*

2. Il faut bien dire que cette « identité » ne peut être que relative. Un berger reconnait fort bien un certain nombre de brebis de son troupeau qui, pour le premier venu, paraissent identiques. — *N. de la R.*

3. Il est bien de ne pas oublier qu'on a voulu expliquer ces faits par le sentiment inesthésique de la fatigue que les chevaux ressentaient après un certain nombre de tours. Nous devons dire que cette explication ne nous paraît pas de première force, au moins en certain cas, les chevaux ne pouvant pas toujours être également disposés par rapport au sentiment de la lassitude ; en tout cas, l'exemple qui suit montre bien que cette hypothèse ne peut pas être généralisée et peut donc être souvent fausse. — *N. de la R.*

montrent par là supérieures en calcul aux Boschimans qui, si on en croit certains missionnaires, seraient incapables d'apprendre à compter jusqu'à quatre.

Dieu, dans sa bonté, leur a octroyé le pouvoir de connaître les trois premiers chiffres afin de ne pas rester inaccessibles à la connaissance du mystère de la Sainte-Trinité.

Lichtenberger a observé un rossignol, qui savait compter jusqu'à trois. Chaque jour il lui donnait trois cafards, un à la fois. Lorsqu'il en avait mangé un, il revenait en chercher un autre, mais après le troisième il savait que le repas était terminé.

John Lubbock écrit qu'on pourra, sans danger pour la nichée, enlever un œuf d'un nid où il y en a quatre. Si on en retire deux sur quatre, l'oiseau déserte habituellement le nid. Son aptitude à compter ne s'élèverait-elle pas au-dessus de trois ?

Les poules sont plus fortes en arithmétique. Elles savent à n'en pas douter le nombre de leurs poussins. Encore faut-il que le nombre n'en soit pas trop considérable ; au-dessus de dix ou douze il leur arrive de commettre des erreurs.

Chez les sauvages et les illettrés qui ne savent pas compter, la notion du nombre existe. Ils sont capables d'apprécier si le nombre de leurs ennemis est plus élevé que le leur. Ils se rendent compte exactement de la quantité de pièces de gibier qu'ils rapportent. Dans les échanges, ils exigent leur dû, bien qu'ils ne sachent l'exprimer par des signes numériques (1).

Le chien a également la notion du nombre. En face d'un seul de ses congénères, il tient tête ; s'ils sont plusieurs, il renonce au combat.

Les animaux connaissent le nombre de leurs petits. Une chatte ou une chienne à laquelle on en enlève un ou deux, bien qu'il lui en reste encore quatre ou cinq, se met à la recherche des absents.

On a relaté un grand nombre de cas où des chiennes ou des chattes ont rapporté leurs petits, en faisant d'assez longs trajets, au domicile de leurs maîtres. Elles en savaient le compte puisqu'il ne leur est pas arrivé d'en oublier.

Certains faits tendraient également à prouver que quand leur nombre n'est pas trop élevé, les chiens de berger connaissent le nombre de moutons confiés à leur garde.

Le cheval est assurément de tous les animaux celui dont l'aptitude à l'appréciation numérique est la plus développée. La preuve en résulte de son habileté à retrouver son chemin au milieu des chemins les plus compliqués. S'il n'était pas aidé dans cette faculté par l'enregistrement de points de repère comptés, son habileté n'en serait que plus merveilleuse encore ; il devrait pour arriver à ce résultat tenir compte de détails plus minutieux et faire preuve d'une perspicacité vraiment extraordinaire.

Mais ce n'est pas seulement la capacité arithmétique qu'il convient d'attribuer au cheval, mais aussi la capacité géométrique. Examinez avec attention l'art véritablement surprenant avec lequel dans les rues de Paris, le cheval attelé *en cheville*, c'est-à-dire celui qui est placé en tête de ces longs attelages de lourds fardiers, guide ses camarades. Les charretiers auxquels j'ai demandé des renseignements, ne tarissent jamais d'éloges au sujet de leur cheval de cheville. Ils ont pour lui une réelle admiration et le considèrent comme doué d'une vive intelligence. « Si vous saviez ce qu'il a de tours dans son sac, me disait l'un d'eux ; en voilà un qui sait se débrouiller dans les rues les plus encombrées, il n'y a pas à lui en remontrer. »

Rien n'est plus exact. Que de chocs, que de heurts sont évités par l'art consommé avec lequel ces intelligents animaux savent se tracer la route au milieu des voitures et des tramways et des difficultés de toute sorte.

Une vieille jument, réformée des cuirassiers, que j'ai eu longtemps l'occasion d'observer, était au service d'un meunier. Elle faisait les tournées pour aller chercher le grain chez les cultivateurs et le leur reporter après la mouture. Pour ce faire, elle devait entrer sa voiture dans la cour des fermes. Avec quelle habileté elle savait prendre le champ nécessaire pour enfiler les ruelles, franchir les portes, acculer la voiture à la fenêtre du grenier, ressortir de la cour sans avoir heurté aucun mur, aucune borne.

Le champ à prendre pour tourner variait nécessairement selon l'étroitesse du chemin, la largeur des portes, la configuration des cours. Jamais elle ne commettait d'erreur. L'art et l'exactitude, avec lesquels elle décrivait les courbes les plus difficiles témoignaient assez du développement de son sens géométrique. Son charretier, toujours ivre, préférait s'en rapporter à elle. Il n'y avait d'embarras ou d'erreur que quand il voulait s'en mêler. Les gens du pays qui avaient l'occasion d'observer journellement les faits et gestes de cette jument lui témoignaient

1. Il ne faut pas confondre la compréhension du *nombre* avec celle de la *quantité*. Nous nous apercevons bien si on a fait disparaître quelques fruits dans un plat par la diminution du volume qu'ils constituaient — et ceci sans que nous les eussions comptés. Cette faculté doit être plus exercée chez les êtres qui ne savent pas compter. — *N. de La R.*

beaucoup d'admiration et disaient : « Cette bête est assurément plus intelligente que celui qui la conduit. »

Elle s'était adaptée d'elle-même aux obligations de son service. Ayant compris ce qu'on attendait d'elle, elle avait appris à le faire ; à ce point de vue, elle était douée de qualités exceptionnelles, car aucun des chevaux qui l'ont remplacée n'ont montré les mêmes dispositions à se diriger sans conducteur.

L'aptitude que présentent spontanément les animaux supérieurs à connaître les valeurs de nombre et de quantité est indéniable.

La notion de la durée ne leur est pas moins familière. Le hennissement du cheval réclamant son avoine, à l'heure fixée, avec la régularité d'une horloge, le prouve nettement.

Dans ces conditions qu'y a-t-il d'étonnant à ce que des expérimentateurs aient pu, par une éducation habile, patiente et prolongée, cultiver et développer une aptitude qui se révèle si souvent d'une façon innée.

La perfectibilité des centres nerveux n'est pas propre à l'enfant. Les animaux dont le système nerveux présente avec celui de l'homme tant d'analogie de structure et de morphologie ne sont pas des automates dénués de conscience, d'intelligence et de raisonnement tels que de bons esprits se plaisent à les représenter. Des efforts d'éducation et de dressage identiques à ceux que l'on applique à l'éducation de l'enfant amèneraient assurément à la longue des résultats inattendus.

Nos ancêtres les plus reculés n'en savaient probablement pas plus long qu'un certain nombre de races actuelles dont toute la capacité calculatrice arrive à apprendre à compter jusqu'à quatre. C'est cependant de ces ancêtres illettrés et si mauvais calculateurs que dérivent en ligne directe les grands mathématiciens de l'époque actuelle.

Les expériences sur la capacité calculatrice faites avec les chevaux d'Elberfeld, expériences qui viennent d'être renouvelées avec succès sur un chien à Mannheim constituent le premier pas dans l'étude scientifique des facultés mentales des animaux. Souhaitons que ces recherches se généralisent. Il ne pourra qu'en résulter d'utiles enseignements dans l'art d'instruire et de perfectionner les humains.

ECHOS ET NOUVELLES

Un Rabdomancien cherche un trésor dans la mer

Une dépêche de Saint-Denis-d'Oléron à la date du 3 août, annonce que des recherches sont actuellement effectuées dans le pertuis d'Antioche pour retrouver la cargaison du brick-goélette *le Jeune-Henri*, qui s'échoua, le 8 décembre 1820, à proximité du port de Saint-Denis, dans l'île d'Oléron.

Le propriétaire du brick, le comte de Saint-Paul, après avoir réalisé une fortune colossale en Amérique, transportait en France des lingots d'argent et d'or, des diamants et des pierres précieuses.

Une partie de la cargaison fut la proie des pilleurs d'épaves, mais ils ne purent s'emparer des diamants et des pierreries, renfermées dans un coffre-fort.

A plusieurs reprises, en dernier lieu en 1906, la famille du comte de Saint-Paul tenta de retrouver l'épave, mais les recherches furent vaines.

Elle s'est abouchée aujourd'hui avec M. Léon Formont, qui s'est spécialisé dans les travaux de sauvetage et de renflouage des bateaux.

M. Formont a fait appel, de son côté, à M. Falcoz, de Dijon, l'un des sourciers qui prirent part au congrès de psychologie expérimentale tenu à Paris il y a quelques mois.

Les scaphandriers de M. Formont ont commencé, depuis une huitaine, à fouiller la mer aux endroits indiqués par M. Falcoz et sa baguette ; leurs efforts, qui n'ont pas jusqu'ici été couronnés de succès, sont suivis avec curiosité par les habitants et les baigneurs.

La mort du roi Georges de Grèce annoncée dans une séance médiumnique ?

Fiat Lux, Revue spirite de Ponce (Portorico, Antilles), raconte d'avoir su par Don Lino J. Vega, président du Centre *Amor al Bien*, de Cabo Rojo, le fait suivant, dont il est cependant malaisé de définir exactement la valeur.

Le soir du 18 mars, plusieurs membres des Centres « Peter Scardsoon » et « Amor al Bien » se réunirent dans la salle d'expériences de ce dernier Centre ; ils invitèrent, pour la circonstance, le juge de la Cour Municipale, don Antonio Fleytas Colberg,



M. Juan Rigaut, commissaire de la Maison Canals Hermanos, de Ponce, et d'autres personnes.

Après que l'esprit qui communiquait eut parlé longuement de questions élevées de philosophie, il ajouta :

« Avant de me retirer, je dois vous donner une triste nouvelle : *Il y a quelques heures à peine, l'un des souverains les plus libéraux de l'Europe a été assassiné, par œuvre du fanatisme anarchiste.* »

L'esprit conclut en condamnant cette action brutale, en disant que l'ignorance seule pouvait concevoir la mort des idées par la disparition des hommes.

Le lendemain, mercredi 19, MM. Juan Miguel del Toro et l'avocat Petro H. Dolverg télégraphièrent à San Juan, à notre concitoyen don José Font y Martelo, afin que, aussitôt que des câblogrammes de l'Europe seraient arrivés concernant la mort éventuelle d'un souverain, il nous les communiquât. Ces dépêches arrivèrent en effet à midi, en annonçant que le roi de Grèce avait été assassiné. Les journaux du 20 arrivèrent enfin en confirmant la triste nouvelle.

Petites Informations

⁂ La mort est annoncée à Melbourne de Mme **Annie Bright**, Directrice de *The Harbinger of Light*, la plus importante Revue spirite australienne. Elle était entourée du respect universel.

⁂ *Hélios*, de Mexico, révèle que l'écrivain qui, en ces dernières années, publia dans les journaux divers articles spiritiques et théosophiques sous le pseudonyme de UN ADEPTO, n'était autre que **Don Francisco Madero**, Président de la République Mexicaine, dont on se rappelle la mort tragique. Son dernier travail a été un commentaire au livre du *Bhagavad Gitâ*.

⁂ Le Dr L. Loewenfeld, le neurologue et psychothérapeutiste bien connu de Munich, a publié un bon volume historique et critique sur les **Problèmes de la subconscience** intitulé : *Bewusstsein und psychisches Geschehen. Die Phänomene des Unterbewusstseins und ihre Rolle in unserem Geistesleben* (Wiesbaden, Bergmann, 1913). M. Loewenfeld conclut que « le progrès le plus important que puisse faire la psychologie durant un assez grand nombre d'années encore consistera à introduire les résultats des investigations sur la profondité de la *psyché* dans l'ensemble de la psychologie ».

LES NOUVEAUX LIVRES

MEDEIROS E ALBUQUERQUE : **Pontos de Vista**. — (Rio de Janeiro, Fr. Alves ; Rua do Ouvidor, 166. — Paris, Aillaud, Alves et Cie, Boul. Montparnasse, 96.)

Ce distingué écrivain, membre de l'Académie brésilienne, consacre une partie de son nouveau volume à une étude sur la question de l'*Occultisme.* Il paraît posséder assez bien la littérature du sujet, mais il n'est guère tendre envers cette recrudescence de mysticisme qui caractérise la fin du XIXe siècle et le commencement du XXe. Il se montre écœuré de « tous ces ouvrages remplis de grands mots et de noms pompeux, parmi lesquels le savant avoisine le charlatan, à telles enseignes que des hommes comme Charles Richet et William Crookes sont mis à côté de Stanislas de Guaita, Eliphas Lévy » et d'autres, énumérés par l'auteur. Nous ne reproduirons point les épithètes fort désobligeantes dont M. Médeiros y Albuquerque gratifie ces derniers.

Tout cela, remarque-t-il, crée le doute. « Ce que l'on devrait faire, c'est étudier et bien vérifier les faits, au lieu de se donner l'air de Mages, d'adeptes et de Cabalistes, pour épater le bourgeois, comme si on était les dépositaires de vérités formidables qu'on ne peut révéler aux gens non initiés. »

M. Albuquerque n'est pas plus tendre pour les sciences divinatoires dans lesquelles il ne voit que des coïncidences fortuites.

Il peut, à la stricte rigueur, admettre la matérialisation, mais uniquement en l'expliquant par l'idéoplastie : « une image du cerveau, qui se réalise ». Il admet même que certains Hindous parviennent à agir sur la nature, par la volonté. Mais ce sont là des phénomènes naturels régis par des lois, comme la transmission de la pensée, le déplacement d'objets à distance, etc. Toute idée tend, en effet, à se réaliser. Cette loi n'explique par les faits — avoue l'auteur de *Pontos de Vista*, — mais les plus vastes lois n'expliquent de même rien du tout ; elles ne font que condenser en une brève formule une foule de phénomènes.

Comme on peut voir, M. Medeiros y Albuquerque appartient à cette école spéciale de psychistes qui acceptent la plupart des phénomènes métapsychiques, mais sans leur attribuer aucun caractère spiritualiste. Son étude présente incontestablement de l'intérêt, bien que l'auteur se montre vraiment un peu trop impitoyable pour certaines faiblesses humaines, de telle façon que ses jugements sont parfois excessifs et trop absolus pour des hommes qui ont tout de même contribué au développement des recherches psychiques.

HENRY LAGRÉSILLE : **Monde Moral.** L'ordre des Fins et des Progrès. — (Paris, Fischbacher, éd., 33, rue de Seine).

C'est un gros volume d'un spirito-théosophe, qui y condense tout un système philosophique. Ce terme « monde moral », qui constitue le titre du livre, signifie pour l'auteur « le monde conscient de ses actions, le monde des êtres vivants en tant que ceux-ci sont devenus capables de faire usage de leur libre arbitre, de remplir des fonctions volontaires, d'agir sur d'autres consciences ».

P.-R. GERMERY : **La Mémoire**. Définition, analyse, perfectionnements. — (Avignon, Aubanel, éd.).

Bien que les deux premières parties de cet ouvrage ne manquent pas d'intérêt, la dernière, consacrée aux perfectionnements de la mémoire, étant la plus pratique, est aussi la plus intéressante. Les moyens mnémoniques que l'auteur examine et préconise sont, en effet, des plus curieux, même pour les personnes les moins adonnées à la psychologie.

J. WARRAIN : **Le Mythe du Sphinx.** — (Chacornac, éd., Paris, quai Saint-Michel, 11.

Dans cette étude, extraite du Bulletin de la Société des Sciences Anciennes, présidée par M. Piobb, l'auteur retrace les manifestations du mythe du Sphinx à travers les âges, avec de l'érudition, mais surtout avec beaucoup d'ingéniosité.

ETIENNE DUPONT : **Une Astrologue Bretonne au Mont Saint-Michel**. — (Paris, Chacornac, éd.).

L'Astrologue bretonne en question n'est rien moins que dame Tiphaine, épouse du Connétable Bertrand du Guesclin ; l'auteur examine brièvement les manuscrits qui sont attribués à cette châtelaine et qui ont été conservés à la célèbre abbaye.

F. ZINGAROPOLI : **Telepatia e Sogno**. — Naples, Società Editrice Partenopea. — 1 lira.)

M. Zingaropoli s'étonne que les hommes, qui s'arrêtent pourtant avec une perplexité anxieuse devant le mystère de la mort, attachent si peu d'importance à celui du sommeil, dont la durée absorbe un tiers environ de notre existence. Il énumère les phénomènes étonnants dont le sommeil est hanté, selon beaucoup de personnes et selon l'auteur même : rêves, parfois merveilleux et prophétiques, dédoublements télesthésiques, communications télépathiques, apparitions spirites. Et il entreprend une randonnée très hardie à travers ces phénomènes, sans donner à son ouvrage un caractère vraiment critique et scientifique, mais en tenant toujours éveillé l'intérêt des lecteurs par une suite d'exemples curieux et de commentaires frappants.

E. E. FOURNIER D'ALBE : **L'Immortalità**. — (Turin, Bocca frères, éd. — 5 lires).

C'est la traduction italienne d'un ouvrage du distingué Secrétaire de la Section irlandaise de la *Society for Psychical Research*, docteur ès-sciences. Dans les deux premières parties du livre, M. Fournier d'Albe étudie le mécanisme de la vie, les lois de la nature, l'essence du corps, de l'âme, de l'esprit, etc. ; la troisième est consacrée à ce que l'auteur appelle « la nouvelle Psychologie », aux phénomènes métapsychiques — surtout à l'histoire de « Katie King » ; M. Fournier d'Albe tire de tous ces faits des conclusions spiritualistes.

PAUL FLAMBART : **Influence Astrale** (Essais d'Astrologie expérimentale. — (Paris, Chacornac, éd. — 4 fr.).

C'est la deuxième édition d'un ouvrage sur l'astrologie, auquel M. Maxwell a consacré récemment, en ces colonnes mêmes, une intéressante analyse.

PARACELSE : **Œuvres complètes,** traduites pour la première fois du latin et collationnées sur les Editions allemandes, par GRILLOT DE GIVRY. Tome premier. — (Chacornac, éd., Paris, quai Saint-Michel, 11). — 7 fr. 50.

A. Ph. Théophraste Bombast de Hohenheim, dit Paracelse, est probablement le plus génial et intéressant des Occultistes de la Renaissance. Il n'existait pas une traduction française complète de ses œuvres. Le nom de M. Grillot de Givry est une garantie de l'excellence de celle que publie maintenant la Bibliothèque Chacornac. Il suffit d'ailleurs de jeter un coup d'œil aux in-

dications insérées, entre parenthèses, dans le texte, à celles placées en des notes au pied des pages, et finalement à l'Index Analytique qui se trouve au fond du volume, pour s'en rendre compte.

Nous espérons pouvoir annoncer bientôt l'apparition des autres volumes des œuvres de Paracelse.

CHAMBERS-JANNI : **La Nostra Vita dopo la Morte**. — (Bocca Frères, édit. Turin. — 4 lires).

M. C. Janni a entrepris la traduction italienne de l'ouvrage *Our Life after Death,* dans lequel le Rév. Arthur Chambers expose et justifie les idées d'une fraction avancée de l'Église Anglicane (*Broad Church*), qui nie l'éternité des peines de l'Enfer et affirme la réalité de la doctrine de la Réincarnation, en l'appuyant sur le texte des Évangiles.

M. Arthur Graf, Recteur de l'Université de Turin, l'un des meilleurs poètes contemporains d'Italie, dont on vient d'annoncer la mort, a écrit une belle Préface pour cet ouvrage, auquel M Janni a ajouté une sorte d'Appendice.

ALBERT CAILLET : **La Science de la Vie**. — (H. et H. Durville, éd., Paris). — 3 fr.

C'est un curieux traité d'hygiène physiologique et psychologique à un point de vue ultra-mystique. C'est ainsi que l'auteur touche successivement aux questions de la respiration, de l'alimentation, du végétarisme, de la volonté, etc., en entremêlant ses maximes hygiéniques aux théories de la « force-pensée », de la métempsychose, du karma, etc. Évidemment, en ces conditions, les enseignements hygiéniques de l'auteur ne peuvent aisément avoir prise que sur des personnes qui acceptent les doctrines philosophiques auxquelles il les appuie ; certains chapitres, tels que celui sur le « régime fruitarien », peuvent être lus utilement par tout le monde.



Le Gérant : JOSEPH MATRAT

IMPRIMERIES TECHNIQUES. — A.-L. FORTIN *Directeur,* 8, Rue du Débarcadère, Paris.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

23e Année | Septembre 1913 | N° 9

FÉLIX HOLLAENDER

Encore le voyant Reese, " le Juif éternel "

On prie le bon lecteur de ne pas voir un poisson d'Avril en retard dans ce que je vais raconter ici. Je suis fait d'avance aux médisances, j'entends déjà les éclats de rire réfléchis de mes amis scientifiques et positivistes ; je vois leur air moqueur.

Tout ceci ne doit pas m'empêcher de raconter des événements que j'ai en partie vécus moi-même, et en partie appris de témoins entièrement dignes de foi. L'histoire est en elle-même si piquante et si épicée, qu'elle mérite d'être connue. Je laisserai de côté tous les détails inutiles, et m'abstiendrai de tout jugement.

Je vais exposer les faits dans l'ordre où ils se sont produits ; je mentionnerai le lieu et aussi en partie les personnes, afin de ne laisser aucun doute sur l'authenticité des événements.

C'était donc à la fin de juin que, vers 8 heures et demie du soir, j'arrivai au Sanatorium du Dr Apolant, à Kissingen. Je demandai ma chambre au concierge et je remarquai en passant un monsieur âgé, petit et trapu, avec un ventre proéminent et un front carré, énorme, complètement chauve, seulement encadré d'une bordure étroite de cheveux sur le derrière de la tête. L'apparence de cet homme ne présentait, au demeurant, rien d'extraordinaire. Il paraissait tout à fait matériel, à première vue. Avec son nez camus, qui avait de petits trous ronds, le cou charnu, la figure pleine, j'avais quelque peine à le classer dans une catégorie quelconque de tempéraments humains. Il ressemblait bien à un bouledogue de race, paresseux et grogneur. Je ne pouvais voir la couleur de ses yeux, dans la demi-obscurité. Je vis seulement des sourcils épais de ce blond sale, qui est particulier aux personnes âgées, les entourant.

Il lui sortait du pavillon de l'oreille de petites boucles de cheveux du même blond émoussé que ses sourcils. Il me sembla encore, en voyant sa grosse lèvre supérieure qui recouvrait si complètement les dents, que l'on pouvait supposer qu'il était complètement dépourvu de dents.

Cet homme que je rencontrai tout d'abord à mon arrivée au Sanatorium, éveilla mon attention par le vacarme qu'il fit en parlant au concierge. En un baragouin, dans lequel de l'allemand et du *broken english* se mélangeaient, il rudoyait le cerbère de la maison.

Ah, un Américain allemand, un marchand de bestiaux de là-bas, qui était venu sur la grande mer pour soigner son estomac ruiné !

A ce moment, le concierge dit sur un ton humble et soumis : « Calmez-vous donc, Monsieur le Professeur ».

En même temps un serviteur vint à moi pour me conduire dans ma chambre. J'étais si perplexe, que je ne posai aucune question. On a chez nous, dans ce pays, une certaine idée de la physionomie d'un professeur, même quand on le tient pour un âne achevé. On ne se corrige pas volontiers.

Je m'assis à une table ; mais de partout il m'arrivait des mots pleins de mystère, je vis des personnages importants, des yeux étonnés, vifs et brillants, des figures excitées.

— Vous parlez du Professeur Reese ? — dit le Dr T., l'orthopédiste de Berlin, et il rit un peu orgueilleusement.

— Avez-vous déjà fait connaissance avec cet homme merveilleux ? Les gens ici racontent de lui des choses folles.

Après le dîner, le Dr Lowenfeld, Directeur de l'Opéra de Hambourg, vint à moi. Il me sembla déconcerté, sa femme dans un état anormal, bouleversée. — « Il n'y a pas de si et de mais », dit-il,

1. Dans notre fascicule de mars dernier, les Docteurs J. Maxwell et de Schrenck-Notzing se sont déjà occupés de cet homme extraordinaire. Nous reproduisons maintenant ici un article paru dans le *Berliner Tageblatt* du 31 juillet dernier.

« ce que nous venons de voir, défie toute description et peut amener quelqu'un à mettre en tas toutes ses idées sur le monde. » Et il raconta alors, que lui et sa femme venaient d'avoir une conférence avec le Professeur Reese. Ce dernier avait quitté la chambre ; conformément à ce qu'il lui avait demandé, Mme Lœwenfeld écrivit sur un morceau de papier le nom de jeune fille de sa mère, qui n'avait connu personne dans la maison, tandis que M. Lœwenfeld nota sur un autre morceau de papier le nom d'un instituteur décédé depuis longtemps. Sur un troisième morceau de papier il devait mentionner le nom du pasteur qui les avait mariés, sa femme et lui. Il nota sur cette feuille qu'il était hors d'état de le faire, car son mariage avait été célébré à la mairie.

Les morceaux de papier furent pliés ensemble et mis dans des tiroirs différents. M. Reese rentra alors dans la chambre.

Ni le Dr Lœwenfeld ni sa femme ne savaient quelles questions les bandes de papier mélangées ensemble contenaient.

— Retirez le morceau de papier de ce tiroir et placez-le sur mon front. Ainsi.

Un moment se passa... — Mme Lœwenfeld sentit un courant électrique, qui passait de son front à son coude, après quoi Reese nomma, à leur épouvante, le nom de l'instituteur décédé ; après, de façon correspondant absolument aux faits, il répondit aux deux autres questions.

Mme Lœwenfeld ressentit un tremblement nerveux.

— Que voyez-vous ici sur mon cou ? demanda-t-il à la dame, en montrant une toute petite tache qui y apparaissait.

— Une tache hépathique.

— Bon. Eh bien ! vous en avez une pareille sur votre hanche gauche.

Le Directeur de théâtre de Hambourg et sa femme ne l'avaient pas vue. Le petit homme charnu dont l'apparence ordinaire n'aurait très certainement pas laissé conclure à la possession de puissances et d'aptitudes mystérieuses, voyait à travers les armoires et les vêtements, jusque sur la peau et les os.

L'orthopédiste de Berlin Dr T. haussa les épaules. Le Directeur de l'Opéra de Hambourg, un homme d'éducation académique, au courant de tous les trucs de théâtre, qui n'est pas si facile à admettre aucun bluff, est cependant un témoin irréprochable. Le Dr. T. haussa donc les épaules.

Je m'adressai au Directeur de notre Sanatorium, Dr. Apolant. Je suis encore exempt des enthousiasmes dont les autres sont transportés. Je n'ai confiance qu'en ce que j'ai vu de mes propres yeux, en ce que j'ai entendu de mes propres oreilles.

Le Dr Apolant me dit : « Il ne peut être aucunement question de charlatanisme. Ce sont des événements énigmatiques, pour lesquels nous n'avons aucune explication ».

Il me raconta que, lors de sa première visite, cet homme l'avait examiné comme une image, en tournant tout autour de lui, et lui avait déclaré ensuite, qu'il pouvait lui dévoiler sa vie entière. Le Dr Apolant avait décliné cette offre ; mais les cas qu'il avait vu dans le Sanatorium étaient simplement ébahissants. Il me pria personnellement, en qualité de médecin (il faisait la même chose par principe pour tous les habitants de son Sanatorium), de m'abstenir de tout contact avec Reese.

Le Dr Apolant est le type du médecin scientifique, de sang froid et de tranquillité intérieure, de tempérament dominé et réglé. Jusque là, j'étais un peu surpris, mais je ne pouvais pas m'empêcher de songer que le Dr Lœwenfeld est homme de théâtre, avec la fantaisie facilement inflammable des artistes. Mais il y avait ici un homme de science, très équilibré, qui voit avec les yeux acérés du médecin. Eh bien ! ce savant dut se rendre, lui aussi, à la réalité des faits, en répétant le mot fameux d'Hamlet : « Il y a entre le ciel et la terre un plus grand nombre de choses que notre philosophie n'en a imaginées ».

Le soir venu, nous étions assis dans la salle de billard. L'une après l'autre les personnes présentes rapportaient ce qu'elles avaient vu et entendu avec Reese. Un monsieur dont je suis prêt, en cas de besoin, à mentionner le nom, raconta : « Après que M. Reese m'eût dit des choses singulières, je lui déclarai que tout cela était étrange et remarquable, et que, par conséquent, il devait donner une explication naturelle de tout cela. « Peut-être possédez-vous des yeux armés de rayons Rœntgen — lui dit-il — avec lesquels vous pouvez pénétrer à travers tous les matériaux.

Là-dessus, le Professeur Reese me regarda un moment de façon pénétrante, avant de me répondre très tranquillement : « Maintenant je vais vous donner une pilule que vous pourrez mastiquer pendant assez longtemps. Il y a quinze ans, tel mois, tel jour, vous avez été condamné à une amende de quatre cents marks pour blessures. En lisant le jugement le juge vous fit des remontrances et y ajouta qu'en cas de récidive, vous seriez certainement puni de prison ».

« Messieurs, quand l'homme m'eut dit cela, j'étais à bout. Tout cela était exact ; la date avait été correctement indiquée. Il y a quinze



ans, j'ai giflé un homme, durant une réunion antisémite, et lui ai ainsi blessé l'oreille. L'affaire eut son dénoûment devant le Tribunal ; le résultat du procès fut bien tel que M. Reese l'a dit. Depuis cette époque je n'ai parlé à personne de cet évènement ; pas même à ma femme avec laquelle je suis marié depuis six ans. »

Quand à moi, je n'avais encore échangé aucun propos avec Reese ; je l'observais à la dérobée. Après le dîner il était assis dans la salle de jeu et jouait aux cartes avec grand plaisir. Comme un bon gros bourgeois paisible il battait son écart. De temps en temps il venait dans notre Sanatorium des barons russes, de très riches Américains et Anglais, afin de le consulter. Il faisait bien payer sa science, mais il était également prêt, quand la fantaisie l'en prenait, à opérer gratis. De jeunes Américaines quittaient sa chambre avec des figures toutes rouges. Il est venu à Kissingen avec sa femme malade. Il est, à proprement parler, comme un grand enfant. On lit clairement sur sa figure sa joie naïve pour l'étonnement qu'il nous a causé à tous.

Nous l'évitions. Il ne fit pas du tout attention à moi. Et je m'en tenais au conseil du Dr Apolant, tâchant de ne rien avoir à faire avec lui.

Le Dr Apolant me raconta un peu du passé de Reese. Il était originaire d'un petit endroit dans le voisinage de Posen, où son père s'occupait des affaires de la commune, et avait une petite boutique pour tous articles. Les facultés merveilleuses se montraient déjà chez l'enfant, et effrayèrent tellement les habitants, qu'ils désertèrent la boutique du père et le contraignirent, pour ne pas perdre tout moyen d'existence, à faire partir son fils de la maison et à le mettre dans une pension à Posen. Les habitants du petit endroit étaient remplis d'effroi ; il considéraient l'enfant comme un sorcier, comme le diable en personne.

« D'ailleurs », ajouta le Dr Apolant « cet homme a les plus grandes relations. Il a été reçu à plusieurs reprises par le Czar et a été gratifié de très riches présents ; le Roi de Siam, le Roi d'Angleterre, l'Empereur d'Allemagne ont agi de même. La grosse bague de brillants qu'il a au doigt provient de Félix Faure. J'ai eu entre les mains des journaux américains, dans lesquels des rapports de colonnes entières figurent sur ses séances avec Astor, Vanderbilt, Gould, Rockefeller. Je vous montrerai le livre à l'occasion. »

« Grand merci, Monsieur le Docteur. Je ne désire pas partir d'ici, sans avoir fait la connaissance de cet homme. Voulez-vous lui demander à l'occasion, s'il est disposé à me recevoir ? »

Le Dr Apolant me le promit.

Le Sanatorium tout entier est aujourd'hui dans une vive agitation.

Un sportsman connu a consulté Reese, pour savoir si l'un de ses chevaux gagnerait la course prochaine. « Conduisez-moi dans l'écurie », avait répondu Reese, et là il avait désigné le cheval en question.

Le sportsman avait ri fortement : « Vous avez vraiment pris ma plus mauvaise rosse ». « Je regrette — insista Reese. — Celui-là gagnera la course ».

Et en fait, il en fut ainsi.

Les habitants du Sanatorium ont appris aujourd'hui, que Reese est allé voir Edison avec une recommandation du Professeur Slaby, et qu'avec la plus grande prudence et la méthode la plus précise, et rempli de la plus profonde méfiance, Edison entreprit des expériences avec lui.

Le Dr Apolant montra un livre qui contenait des rapports sur les séances de Reese.

Une coupure du journal le *World* montre Edison et Reese en « contact ». Et le reporter informait son journal qu'Édison avait dit que le clairvoyant avait pénétré jusque dans les fibres les plus intimes de son être, et qu'il lui avait apparu comme le « Juif éternel ».

Ce mot avait interloqué et contrarié Reese. Il s'était adressé par lettre à Edison et avait demandé une explication. La réponse d'Édison est collée dans le livre. Édison a écrit, que rien ne l'aurait davantage affligé que de le froisser ; toutefois il n'avait trouvé aucune expression plus forte pour rendre l'impression exorbitante qu'il avait ressentie.

Je tournai une autre feuille ; on lisait ici la rencontre de Reese avec le célèbre médecin français Charcot, qui, on le sait, est devenu un des plus grands innovateurs scientifiques dans le domaine de la médecine nerveuse. Charcot déclara à un reporter d'un journal français qui l'interviewait, que M. Reese lui avait donné des frissons chauds et froids ; que toute duperie était impossible et que l'on avait affaire ici à un phénomène énigmatique.

Je mentionnerai maintenant de propos délibéré et seulement en l'effleurant un événement qui s'est produit à une époque tout à fait récente pendant le dernier séjour de M. Reese à Berlin.

Une des plus grosses affaires commerciales — on m'a prié de ne pas livrer le nom à la publicité — était absolument hors d'état de sortir d'une comptabilité fausse qui devait avoir été faite par un employé imposteur.

On fit venir Reese, dont on avait entendu parler. Il demanda comme honoraires le cinq pour cent de la somme détournée. Sa demande fut accordée, et alors il indiqua sans plus la page du livre qui contenait la comptabilité frauduleuse.

Nous avons vu au Sanatorium le chèque de la Société en question, qui participe à plusieurs des plus grosses affaires du monde entier. L'honoraire ainsi gagné par Reese s'élevait à 2.500 marks.

Les cas que je pourrais encore raconter, sont légion. Ne voulant pas fatiguer le lecteur outre mesure, j'en arrive maintenant à mon entretien personnel avec M. Reese.

Il s'était déclaré prêt à me recevoir. Notre entretien eut lieu un jour avant mon départ. Nous allâmes sur le balcon de sa chambre. J'étais parfaitement tranquille. Je voulais observer très froidement en pleine sérénité d'esprit. Il me pria de noter mes questions sur de petits morceaux de papier, de les plier ensemble et de les mettre dans les différentes poches de mon habit. Il quitta le balcon pendant que je procédais à cette opération, et rentra dans l'intérieur de la chambre.

« Notez sur un morceau de papier — me dit-il alors — le journal ou la publication dans lequel a paru le premier article que vous avez publié de votre vie.

Cette requête me troubla dans une certaine mesure. Je devais réfléchir un moment. Je trouvai alors que Théodore Wolff, le Rédacteur en Chef du *Berliner Tageblatt*, avant ou après avoir quitté le collège, avait publié une revue périodique sous le titre de *Er te Waffengange*. J'étais alors dans la même classe du Collège Frédéric-Guillaume, et il m'avait fait l'honneur de m'inviter à y collaborer. Max Osborn, Dessoir, et d'autres avaient alors également agité leurs ailes pour la première fois et avaient collaboré à ce périodique. Je crois qu'à l'exception de Théodore Wolff et de moi, personne ne connaît cela. Je notai en outre le nom d'un cher mort, le nom de jeune fille de ma mère et celui de ma femme Johanna Baumgærtner.

Les bandes de papier mélangées ensemble furent mises dans six poches différentes, avant que le Professeur Reese apparût de nouveau sur le balcon.

Mais j'avais en outre mentionné une série de choses concernant l'avenir et de nature toute personnelle, que je ne puis indiquer ici. Une profonde faculté de pressentiment de mon passé devait être nécessaire, même pour toucher seulement à ces questions.

Quand Reese vint de nouveau à moi, il avait dans la main un papier avec des caractères en hébreu. Il me pria de rayer un à un les hiéroglyphes. Ensuite, sur sa demande, je tirai un des morceaux de papier d'une poche quelconque et le plaçai sur sa tempe.

Je vis dans ses gros yeux gris, clairs, qui, d'après le jugement de la plupart des gens de notre Sanatorium, avaient a l'état régulier quelque chose de trouble, de laiteux et devenaient maintenant plus grands, qu'ils recevaient un éclat singulier, étaient rayonnants et transparents. Je sentis lors du contact avec sa tempe des battements électriques dans mon corps. Je sentis comment Reese travaillait derrière son front puissant, je perçus très nettement des bruits bourdonnants, faibles, qui venaient vers moi de l'intérieur de sa tempe. Et alors il répondit à toutes mes questions comme un mécanisme travaillant avec une haute précision.

Je ne puis que répéter sur mon cas, ce que Charcot a dit avant moi : « J'avais des frissons chauds et froids. » Cette homme diabolique voyait les choses cachées de mon existence passée.

J'attendrai pour voir si ses prophéties s'accomplissent. Je suis disposé à le croire après ce que j'ai vu.

Cher ami lecteur, je vous prierai de m'épargner votre rire. Il s'agit, en effet, d'une chose très sérieuse. Il écrivit sur un morceau de papier toutes les choses indiquant l'avenir. Il s'interrompit une fois et dit : Attendez un moment. » Et il écrivit un couple de lignes.

Quand ceci fut fait, il me demanda : « Combien votre mère a-t-elle mis d'enfants au monde ? le combien êtes-vous ? »

Je répondis : « Treize frères et sœurs; je suis le onzième ».

Il me remit alors le papier sur lequel, avant ma réponse, il avait écrit ce fait.

Je commençai à le questionner.

— Comment ces choses se produisent-elles ? Quelles sont les choses qui se passent dans votre intérieur pendant votre travail mental ?

Il répondit : « Vous en savez exactement autant que moi à ce sujet. Je ne puis absolument rien dire là-dessus. Tout au plus, je sais que je tombe dans une grande excitation et qu'à chaque fois je perçois derrière mon crâne un bruit régulier, comparable au tic-tac d'une montre.

— Savez-vous quelque chose sur votre propre existence ?

— Pas la moindre chose, Monsieur. Sur moi et sur ma famille je suis entièrement dans l'obscurité. Comme actionné par une puissance intérieure, je dois soudainement dire les choses les



plus redoutables. J'ai fait quelque part la connaissance d'un couple âgé de Francfort-sur-Mein. Ces gens me racontèrent que dans le commerce de bijouterie de leur fils, il s'était produit dans les derniers temps des vols fabuleux, sans que l'on ait réussi à découvrir les voleurs. Et j'ai dit à ces vieilles gens face à face, que personne d'autre que leur belle-fille n'était la voleuse, qu'en outre de cela elle trompait son mari et gaspillait l'argent avec son amant. Comment en suis-je arrivé à savoir cela ? Je ne le sais réellement pas. Je dois présumer, que de la nature je possède un sixième sens, ou comme vous voudrez le nommer. Par suite d'une contrainte, à laquelle je ne puis pas me soustraire, je dis fréquemment des mots, qui me sont inconnus, étrangers à moi-même, je fais des choses qui, en apparence, n'ont pas de sens. Dieu m'a mis au monde avec ce don.

— Existe-t-il encore des hommes en dehors de vous, avec les mêmes talents ?

— Il existe des gens qui ont les mêmes tendances. Les liseurs de pensées, ainsi qu'on les appelle. Ordinairement, deux de ces gens travaillent ensemble. Ils ont certains instincts et n'ont pas un tempérament ordinaire. Mais ils sont insuffisants et primitifs, et il n'en sort pas beaucoup. Une seule fois dans ma vie, j'ai rencontré quelque chose d'inouï. Je trouvai aux États-Unis une petite indienne âgée de onze ans, qui m'a causé de l'étonnement. Je voulais prendre avec moi l'enfant et offris aux parents, de pauvres mendiants, quarante dollars par semaine jusqu'à la fin de leur vie. Ils ne voulurent pas. Ils buvaient du whisky du matin jusqu'au soir et ils empoisonnèrent la pauvre enfant avec cette boisson jusqu'à ce qu'elle mourût comme un petit moineau. Cette enfant était une merveille, peut-être aurais-je fait avec elle des choses incroyables ; qui peut savoir ? — dit-il très lentement et sur un ton qui me fit frissonner.

Et je vis alors que sa figure était devenue soudainement extrêmement vieille, et il me sembla que ses yeux avaient vu les choses de ce monde depuis l'origine. Et tout d'un coup je compris le mot d'Édison, qu'il lui était apparu comme le *Juif éternel.* Un homme de génie avait trouvé pour ce phénomène la dernière et définitive formule.

Après un long silence je demandai : « Avez-vous entendu parler de Kant ? De Emmanuel Kant ? » répétai-je, un peu nerveux. Il me regarda sans comprendre. Jamais dans sa vie il n'avait seulement entendu prononcer ce nom.

« Et que dites-vous de Swedenborg ?

A cette question, une commotion passa à travers son corps. « Swedenborg — dit-il — a transmis son don au Reb Kifa Giga, et de celui-ci, et de quelques autres, il a été transmis à moi. Personne en dehors de nous ne l'a possédé, »

Qui était le Reb Kifa Giga ? Je dirai ici même quelque chose à ce sujet.

Le Tribunal de dernier ressort n'a pas encore parlé dans les affaires de métaphysique.

Le cas R·ese aura sans doute un certain poids sur se. déci.ions suprêmes.

FÉLIX HOLLAENDER.

ERNEST BOZZANO

DES PHÉNOMÈNES PRÉMONITOIRES

(Suite et Fin, voir les numéros de Septembre 1912 et les suivants)

Sous-Groupe O

PRÉMONITIONS QUI DÉTERMINENT L'ACCIDENT PRÉDIT

Dans les cas appartenant à ce sous-groupe, on trouve cette caractéristique curieuse que si la prémonition ne s'était pas produite, le fait prédit ne serait pas arrivé, c'est-à-dire que, c'est seulement par suite de la préannonce que les sensitifs furent amenés à agir ou à se comporter de manière à en provoquer l'accomplissement.

Cependant, les cas de cette nature, dont la valeur théorique serait très grande s'il était possible d'en recueillir un nombre suffisant, sont au contraire si rares, que je n'ai pu en trouver que trois. Le sous-groupe présent demeure donc à l'état embryonnaire, et les trois cas rapportés

ne devront servir qu'à indiquer la possibilité de le constituer dans l'avenir.

CLXe Cas. — Je le prends dans l'étude de Myers sur la « Conscience subliminale » (*Proceedings of the S. P. R.,* Vol. XI, p. 488). — Mrs. C. écrit à la date du 29 février 1888 :

J'éprouve une horreur insurmontable pour les singes, que je ne regarde jamais lorsque je peux ne pas le faire. Une nuit, je rêvai que j'étais poursuivie avec persistance par une grand singe différent de tous ceux que j'avais vus, et dont je ne pouvais pas me libérer, ce qui me causait une terreur indicible.

L'impression que je gardai au réveil était si désagréable et si insistante, que, dans l'espoir de la chasser, je résolus d'en parler à ma famille. Mon mari me conseilla d'essayer de sortir pour une promenade. *Contrairement à mes habitudes*, je fis venir mes enfants et je sortis avec eux, sans appeler la gouvernante pour les accompagner ; et comme leur promenade favorite était dans la direction de Nightingale-lane, où se trouvaient les domaines entourés du Duc d'Argyll, je me dirigeai vers cet endroit. Lorsque nous arrivâmes à Argyll Lodge, je vis avec horreur sur le toit de la remise ce même grand singe que j'avais rêvé. Surprise et effrayée, je me mis à courir en criant : « Oh ! mon rêve ! Mon rêve ! » plongeant ainsi dans l'étonnement le cocher du Duc, arrêté sur le seuil de la remise.

Mes cris, probablement, attirèrent l'attention du singe, qui se mit à nous suivre du haut du mur d'enceinte, tandis que nous fuyions le long du même mur, toujours en danger de le voir sauter et tomber sur nous ! La terreur que j'éprouvai fut identique à celle éprouvée en songe. Pour comble d'infortune, l'un des enfants était trop petit pour courir assez vite, ce qui contribuait à accroître mon épouvante.

Enfin, nous réussîmes à nous mettre en sûreté. A peine rentrés à la maison, j'envoyai la femme de chambre s'informer au sujet du singe, car je me sentais en proie à un état de nervosité extrême. Elle apprit que l'animal appartenait à la Duchesse d'Argyll, qu'il s'agissait d'une race très rare et de grande valeur, et que, le matin même, il avait échappé par hasard à la surveillance de ses gardiens. — Tout cela expliquait l'incident dont j'avais été victime, mais le rêve de la nuit précédente demeurait et demeure inexplicable.

(Le mari de Mrs. C. et la gouvernante écrivent respectivement à Myers en confirmant ce qui précède).

Myers ajoute :

Dans notre collection de faits, celui-ci est presque unique en ceci, que la prémonition est justement ce qui détermine son propre accomplissement, en suggérant les modalités de conduite qui devront porter le sensitif vers l'incident redouté !

En effet, le récit du rêve détermine le mari à conseiller une promenade à sa femme ; et celle-ci accepte le conseil et, contrairement à ses habitudes, prend le chemin qui devra la conduire à la réalisation du rêve.

Tout ceci appellerait plutôt l'explication que nous proposions au sujet des *prémonitions insignifiantes et pratiquement inutiles* : c'est-à-dire que la « cause agente » (peu importe si subconsciente ou extrinsèque) provocatrice du songe, en a aussi déterminé télépathiquement l'accomplissement. La chose est d'autant plus vraisemblable que le cas en question appartient, par le peu d'importance de l'incident, à la même catégorie.

On peut en dire autant pour le fait qui suit.

CLXIe Cas. — Je l'extrais du Vol. II, p. 495, de l'*Histoire du Spiritisme* de César de Vesme. Il écrit :

Un rêve prémonitoire qui a tout le caractère de ceux que les psychistes étudient de nos jours nous est rapporté par le fameux Pierre Gassendi (1592-1655). Voici ses paroles :

— M. Pereisch partit un jour pour Nîmes avec un ami, un certain M. Rainier. Celui-ci, durant la nuit, s'étant aperçu que Pereisch parlait en dormant, le réveilla et lui demanda ce qu'il avait. Celui-ci lui répondit : « Je rêvais que nous étions déjà parvenus à Nîmes et qu'un de ces joailliers m'offrait une médaille de Jules César pour le prix de quatre écus : tandis que j'allais justement lui remettre l'argent, vous m'avez réveillé, à mon grand regret ».

Lorsqu'ils furent arrivés à Nîmes, et tandis qu'ils se promenaient dans la ville, M. Pereisch reconnut le magasin du joaillier vu en rêve. Il y entra, demanda s'il n'avait rien de curieux à lui vendre, et obtint pour réponse que si : une médaille de Jules César. A la demande : combien il l'estimait, le marchand répliqua : Quatre écus. M. Pereisch s'empressa de les payer et fut enchanté de voir son rêve heureusement accompli.

Ici également, l'accomplissement de la prémonition fut déterminé par le souvenir de la prémonition elle-même, parce que ce Pereisch ne serait pas entré dans la boutique du joaillier s'il ne s'était pas rappelé le rêve.

CLXIIe Cas. — Le Dr Charpignon, dans l'ouvrage : *Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme* (p. 312, raconte le fait suivant, extrait par lui des *Souvenirs* de Mme de Créqui :

Le prince de Radziwill avait adopté une de ses nièces orpheline. Il habitait un château en Galicie, et ce château avait une très grande salle qui séparait les appartements habités par le prince de ceux occupés par les enfants ; en sorte que pour communiquer des uns aux autres, il fallait traverser cette salle, à moins de passer par la cour.

La jeune Agnès, âgée de 5 à 6 ans, jetait toujours des cris déchirants toutes les fois qu'on lui faisait traverser la grande salle. Elle indiquait, avec l'expression de la terreur, un énorme tableau suspendu au-dessus de la porte, lequel représentait la sibylle de Cumes. On tenta pendant longtemps de vaincre cette répugnance qu'on attribuait à quelque obstination d'enfance ; mais des accidents sérieux résultant de cette violence, on finit par lui permettre de ne plus entrer dans cette salle, et la jeune fille aima mieux, pendant dix ou douze ans, traverser par la neige et le froid, la vaste cour ou les jardins, plutôt que de passer sous cette porte qui lui faisait une impression si désagréable.

L'âge était venu de marier la jeune comtesse, et, déjà fiancée, il y avait un jour réception au château. La société voulut, dans la soirée, se livrer à quelque jeu bruyant, et on alla dans la grande salle où, d'ailleurs, le bal de la noce devait avoir lieu. Animée par la jeunesse qui l'entourait. Agnès n'hésita pas à suivre les conviés ; mais à peine a-t-elle franchi le seuil de la porte, qu'elle veut reculer et qu'elle avoue sa frayeur. On l'avait fait passer la première, suivant l'usage, et son fiancé, ses amis, son oncle, riant de son enfantillage, ferment la porte sur elle. Mais la pauvre jeune fille veut résister, et en agitant un battant de la porte, elle fait tomber le tableau qui était au-dessus. Cette énorme masse lui brise le crâne par un de ses angles et la tue sur le coup.

Cet épisode, dont la valeur suggestive, au point de vue *fataliste* et *réincarnationniste,* serait très grande, a malheureusement le défaut d'être trop ancien, puisque la relatrice — Mme de Créqui — vivait au temps de Louis XV. Je renonce donc à en dégager les points théoriquement remarquables.

CONCLUSIONS

Parvenu au terme de cette longue classification — techniquement difficile et théoriquement hérissée de formidables difficultés — je m'aperçois qu'un critique pourrait facilement trouver quelques légères divergences de vues entre les considérations apposées aux premiers épisodes, et celles qui suivent. Bien que ces divergences puissent être aplanies sans difficulté d'un trait de plume, j'ai préféré les conserver intégralement d'un côté parce qu'un partie d'entre elles ont une certaine valeur instructive en ce qu'elles représentent les oscillations inévitables de la pensée aux prises avec le thème le plus ardu et le plus inscrutable de la casuistique métapsychique ; et d'un autre côté, parce qu'elle constituent des « ébauches théoriques » qui, bien qu'abandonnées en germe, pourraient servir à d'autres comme empreintes pour découvrir de nouveaux sentiers permettant de pénétrer dans la forêt ténébreuse qui entoure la petite éclaircie explorée jusqu'à présent, de l'immense continent de la vie.

De toutes façons je me dispose à synthétiser dans mes conclusions ma pensée précise sur l'argument.

Je ne m'attarderai pas à discuter le point de vue probatif de cas recueillis, car, si un certain nombre d'entre eux peuvent être jugés insuffisants (inconvénient inévitable dans une aussi longue classification) on ne peut que reconnaître l'authenticité incontestable de la grande majorité. Je fais d'ailleurs observer que plus de la moitié des prémonitions rapportées sont étayées par les témoignages des personnes auxquelles les sensitifs les ont confiées *avant l'accomplissement* ; et qu'en outre, bon nombre d'entre elles ne furent pas seulement racontées à l'avance, mais écrites au moment où elles se produisirent, parfois même jurées devant notaire ; pour d'autres cas des hommes de science se portent garants, soit pour avoir fait une enquête personnelle à leur propos, soit pour en avoir été eux-mêmes les protagonistes. Enfin, je note que par un heureux hasard, les épisodes les plus extraordinaires, les plus merveilleux, les plus impressionnants de tout le recueil prenent justement place parmi les plus certifiés par des témoignages inattaquables et complets ; donc, même si l'on ne devait compter qu'avec ces derniers, on peut dire dès à présent en toute légitimité qu'on peut considérer comme atteinte la preuve scientifique de l'existence de la phénoménalogie prémonitoire.

Ceci dit, je résume les résultats théoriques auxquels nous sommes parvenus par l'analyse des faits.

Dès l'introduction, dans le but de déblayer le terrain des hypothèses inutiles, j'indiquai comme telle celle de la *coexistence du futur dans le présent,* qui nous semblait philosophiquement inconcevable, psychologiquement absurde, pratiquement insoutenable parce que contredite par les faits. De là la nécessité de l'exclure du nombre des hypothèses applicables aux phénomènes prémonitoires. Je ne répéterai donc pas les réflexions présentées à ce sujet ; je reproduirai plutôt, à titre complémentaire, quelques passages d'un article récemment publié sur l'argument par M. VINCENZO CAVALLI, et qui parvient aux mêmes conclusions. Voici ce qu'on y lit :

Qu'il s'agisse de phénomènes objectifs ou suggestifs, l'ordre chronologique y est associé nécessairement avec l'*avant* et l'*après*, et avec la suite des divers événements — le synchronisme absolu étant absolument impossible, et constituant une véritable utopie métapsychique et un véritable non-sens psychologique... L'*éternel présent* devrait dans la vie psy-

chique être l'impossible suppression de la succession nécessaire des actes, des faits, des sensations, des souvenirs, c'est-à-dire l'anéantissement du mouvement, et par conséquent de la vie même de la conscience : la paralysie du Moi au milieu d'une scène immobile et immuable. Est-ce possible ? ?... Nous sommes et demeurons des êtres *spaciaux* et *temporels*, enfermés dans la *limitation* et soumis à la *division*, et tout effort spéculatif pour rompre le cercle de notre nature psychologique et dépasser l'orbite de notre potentialité logique est vain, et tombe dans le vide... C'est ainsi que nous pourrons faire du roman idéologique ou phraséologique sur le *présent éternel* ; mais en substance, c'est pour nous, tenter de rationnaliser l'absurde, et non d'éclaircir l'abstrus. On ne peut même pas donner à un semblable mythe philosophique une réalité imaginaire concevable quelconque, qui devrait être l'impossible synthèse synoptique de mille et mille synthèses biographiques !... Le supposé *éternel présent*, sans un passé derrière soi ni un futur devant soi, peut être une magnifique figure de lyrisme philosophique, mais demeure toujours pour nous une *irréalité*... donc la suppression du temps est une hyperbole poétique, et non une vérité métaphysique... (*Luce e Ombra*, 1912, p. 366-368).

Ainsi s'exprime Vincenzo Cavalli, dont on connaît la valeur et l'acuité d'esprit scientifique.

Il est inutile de se dépenser encore en paroles à ce sujet. Je me contenterai de rappeler que dans les commentaires du CX^e Cas, j'ai démontré que l'hypothèse en question est absolument en contradiction avec les faits.

Une fois éliminée l'hypothèse de l'*éternel présent*, au moyen de laquelle on pouvait se faire l'illusion d'expliquer l'ensemble des faits, une deuxième se présentait, capable de se prêter à des présomptions illusoires analogues, et c'était celle des *inférences subconscientes*. Celle-ci, néanmoins, pouvait être considérée à trois points de vue différents, c'est-à-dire : à celui où les « inférences subconscientes » étaient conçues dans un sens strictement psychologique ; celui où elles étaient conçues dans une signification supernormale avec une extension perceptive, large si on veut, mais enfin, toujours circonscrite, celui en dernier lieu, où elles étaient conçues dans un sens métaphysique, et avec une étendue illimitée de perceptions.

Je m'empressais de déclarer que la première et seconde version de cette seconde hypothèse paraissaient légitimes, et peuvent même être considérées comme acquises à la science ; il n'en est pas de même pour la troisième, au sujet de laquelle j'annonçais mon intention d'en démontrer la fausseté, par conséquent la nécessité de l'exclure du nombre des hypothèses applicables aux phénomènes prémonitoires.

Mais pour arriver à ce but, il fallait une tout autre préparation que pour exclure l'hypothèse de l'*éternel présent*, pour laquelle on ne pouvait invoquer des formules d'induction capables de l'appuyer, puisqu'elle était inconcevable métaphysiquement, psychologiquement et pratiquement ; tandis que la situation était meilleure pour l'hypothèse des *inférences subconscientes d'une étendue illimitée*. En effet, on pouvait alléguer en sa faveur deux considérations : l'une, est que cette forme de prescience semblait pour le moins légitime en rapport avec l'Omniscience divine ; l'autre, que, métaphysiquement, elle n'était pas inconcevable comme celle de l'*éternel présent*.

Malgré qu'un complet examen du thème nous conduisît à reconnaître que si cette hypothèse, appliquée à l'Omniscience divine, pouvait paraître métaphysiquement vraie, ceci ne l'empêchait pas de rester une vé ité purement théorique (et par conséquent, inapplicable aux phénomènes prémonitoires considérés comme des manifestations de la subconscience), malgré cela, dis-je, ce raisonnement ne suffisait pas à l'exclure du nombre des hypothèses légitimes, à moins que l'on ne pût démontrer qu'elle était *en contradiction avec les faits, et inconciliable avec les modalités de manifestations propres aux autres facultés supernormales subconscientes*.

Je me suis attelé à la tâche en partant du principe que le fait de conférer à la personnalité subconsciente la faculté d'*inférer l'avenir sur la base de causes existantes dans le présent* signifiait lui attribuer une *puissance d'abstraction* presque divine, en comparaison desquelles les *facultés d'abstraction* propres à la personnalité normale étaient littéralement insignifiantes, quoiqu'en ces dernières se condensent toute l'élévation psychique de la mentalité humaine, et qu'on leur doive exclusivement les découvertes les inventions, les créations du génie. — Il découlait de là qu'on ne pouvait logiquement admettre cette invraisemblable, prodigieuse, énorme suprématie intellectuelle de la personnalité subconsciente sur la consciente, sans donner lieu à des problèmes antithétiques irrationnels et absurdes. — De là cette induction, que probablement la « clairvoyance dans le futur » n'était pas un *attribut de l'intellect*, comme on avait une tendance erronée à la croire, mais une *faculté de sens* ; cette induction aurait eu l'avantage d'écarter toute hésitation théorique.

Une base inductive rationnelle étant ainsi préparée pour l'étude de notre thèse, il s'agissait de commencer les recherches pour en prouver l'exactitude, en commençant par analyser les autres facultés supernormales de la subconscience — telles que la « clairvoyance dans le passé ».

la « clairvoyance dans le présent » et la « télépathie » — dans le but d'établir une comparaison, au moyen de laquelle on pourrait déduire si ces dernières facultés doivent être, à leur tour, considérées commes des *facultés de sens*, ou des *attributs de l'intellect*. Il résulte de la comparaison que, d'après leurs modes de manifestation, elles sont indubitablement des *facultés de sens supernormales*, correspondant à tous les points de vue aux *facultés de sens normales*, de sorte qu'il fallait les considérer comme homologues de celles-ci, et par conséquent leurs correspondantes dans une ambiance supernormale ou spirituelle. De là une *seconde* induction qui venait confirmer la première, savoir : que la « clairvoyance dans le futur », ne pouvant faire exception à la règle, devait être réduite à une *faculté de sens*.

Ceci est prouvé d'abord par les modes de manifestation de la « clairvoyance dans le futur », qui correspondent exactement à ceux de la « clairvoyance dans le passé » ; c'est-à-dire que dans l'une comme dans l'autre, ces modes consistent généralement en visualisations représentatives tellement identiques, qu'elles engendrent des erreurs d'inversion dans le temps ; visualisations qui, pour la « clairvoyance dans le passé », ont probablement pour origine des « traces » ou « vibrations latentes », ou des « influences psychiques ou physiques » que les événements laissent ou déterminent, soit dans les subconsciences des vivants, soit dans les objets inanimés, soit dans l'ambiance où ils se sont déroulés. De sorte que cette question se posait immédiatement : « Étant donné que dans les deux ordres de phénomènes on rencontre une identité d'*effets*, n'y aurait-il point une identité de *causes* ? — En d'autres termes : Si la « clairvoyance dans le passé » se base sur des « traces », des « vibrations », des « influences » existant dans un milieu quelconque, pourquoi donc, malgré les apparences, quelque chose de semblable ne pourrait-il se réaliser pour la visualisation des événements futurs ? Dans ce cas, au lieu de « traces » ou d' « influences », *déterminées* par les événements qui se sont produits dans le monde physique, on aurait affaire à des traces » ou « influences » *prédéterminées* par des événements en voie d'extrinsécation, ou préordonnées de quelque autre manière ; et les hypothèses « réincarnationniste » « prénatale », « fataliste », « spiritualiste » — toutes aussi vieilles que l'humanité, se prêteraient parfaitement à expliquer. De là une *troisième* induction confirmant encore une fois notre thèse, et en même temps féconde en nouvelles perspectives théoriques.

En poursuivant cette analyse, nous nous trouvâmes encore en face de cette considération : si la « clairvoyance dans le futur » était une *faculté supérieure d'abstraction psychique* par laquelle le Moi subconscient *infère l'avenir du présent* de même manière que l'astronome, à plusieurs mois d'intervalle, *infère* le jour, l'heure, la minute où une comète atteindra son périhélie, alors, à cette potentialité semi-divine d'abstraction ne pourrait que correspondre à un degré rationnel l'élévation semi-divine de toutes les autres facultés qui constituent la synthèse psychique. Il dériverait de cela que le Moi subconscient ne pourrait pas participer dans une si large mesure à l'*omniscience divine* sans participer en une mesure correspondante à l'*omnipotence divine*, puisque, philosophiquement parlant, l'équivalence est parfaite entre les deux attributs de la divinité. Les sensitifs en condition de lucidité devraient donc se montrer fournis d'un pouvoir surhumain, ou du moins s'en montrer suffisamment fournis pour se sauver eux-mêmes des dangers qui les menacent et qu'ils préconisent ; ce qui est bien loin de se produire. Et cette impuissance, indice certain de *dépendance*, se trouvant en parfait rapport avec leur attitude *passive*, qui à son tour est un indice de condition *réceptive*, fait logiquement conclure qu'ils perçoivent les événements futurs *par médiation*, conformément à la nature de toutes les *facultés de sens*, et non pas *directement*, ou abstraitement, conformément à la nature des *facultés de l'intellect*. De là une *quatrième* induction pour soutenir encore mieux le même point de vue.

Nous avons remarqué encore : le fait que *la clairvoyance dans le futur* se manifeste en mesure égale parmi les peuples sauvages et ceux civilisés démontre, à son tour, qu'elle ne peut consister en une « faculté d'abstraction », car en ce cas il faudrait attribuer au Moi subconscient d'un sauvage des attributs mentaux semi-divins analogues, ce qui ferait apparaître absolument monstrueux le contraste entre le *contenu* et le *contenant*, entre le supérieur intérieur et la *brute extérieure*. Par contre, tout antithèse disparaîtrait si l'on considérait la « clairvoyance dans le futur » comme une *faculté de sens d'ordre supernormal*, dépendant comme les autres du *Moi intégral* subconscient ; c'est-à-dire, identique aux autres facultés supernormales de sens qui existent dans la subconscience, lesquelles facultés dans leur ensemble, constitueraient les sens spirituels du Moi intégral désincarné. Dans ce dernier cas, on comprendrait que tous les hommes — soient-ils grands comme Socrate, ou dégradés comme un sauvage — doivent les posséder en mesure identique, de même qu'ils possèdent e

mesure identique les sens nécessaires à la vie terrestre de relation. De là une *cinquième* induction très impressionnante et très importante pour le soutien de la thèse énoncée.

Enfin, on remarquera que cette thèse correspond exactement aux affirmations des somnambules, des voyants et des médiums, qui, tous, parlent de *signes précurseurs des événements* qu'ils interprètent ; ou d'*ambiants spirituels* où les causes mûriraient avant que les effets s'accomplissent dans le monde physique ; ou d'*événements futurs qui projetteraient en avant leurs ombres* ; ou d'*entités spirituelles* qui leur révèleraient ce qu'ils communiquent ; par contre, jamais ils n'affirment *inférer les événements imprévoyables en se basant sur les causes existant dans le présent* ; et lorsqu'on les interroge explicitement à ce propos, ils répondent que la clairvoyance dans le futur ainsi comprise serait impossible. Ces affirmations sont des plus symptômatiques, surtout si l'on considère qu'il s'agit de sensitifs en conditions de lucidité ; ce qui fait penser que si, en vertu des conditions où ils se trouvent, ils parviennent à sonder l'avenir, rien n'empêche qu'ils parviennent à pénétrer aussi les causes qui leur permettent de le scruter ; et la concordance de leurs affirmations, dans le sens positif comme dans le sens négatif, apporte un tribut confirmatif non négligeable. — Et voilà une *sixième* et dernière preuve inductrice à l'appui de la même thèse, c'est-à-dire que l'hypothèse des *inférences subconscientes d'une étendue illimitée,* d'après laquelle les phénomènes prémonitoires s'expliqueraient par des « facultés d'abstraction » présumées de la subconscience, est, d'une part, philosophiquement, psychologiquement, moralement insoutenable ; et de l'autre, inconciliable avec les modes de manifestation des facultés supernormales en général, qui, étant des *facultés de sens,* indiquent clairement que la clairvoyance dans le futur doit être considérée comme telle ; et ceci écarte absolument toute indécision philosophique, psychologique et morale.

Restait à prouver comment l'hypothèse des « inférences subconscientes » aussi est en contradiction avec les faits : entreprise relativement facile, et qui devait amener à établir sur des bases solides les nouvelles perspectives théoriques qui découlent spontanément des considérations exposées plus haut.

Pour ne pas compliquer plus que de raison la filière de cette synthèse de conclusions, je ne toucherai pas aux faits moins importants qui sont à l'appui de ce que j'affirme, et je ne m'attarderai que sur le principal, savoir : *l'existence de prémonitions de malheurs ou de morts, grâce auxquelles les personnes désignées auraient pu se sauver, mais dont elles ne se sauvent point par suite du consentement tacite ou exprimé de la cause agente.*

Ces formes de prémonitions se divisent en deux catégories, l'une étant le complément de l'autre.

Dans la première d'entre elles, les personnes désignées *ne se sauvaient point,* parce que le sensitif discernait ou réceptait, en tout ou en partie, les détails insignifiants qui constituaient le fond ou le contour d'un événement futur, et n'en discernait pas, ou n'en réceptait pas, les données essentielles qui le caractérisaient ; de sorte qu'il était juste assez renseigné sur l'événement lui-même pour l'entrevoir sans le pénétrer ; et, par conséquent, il lui était impossible de l'éviter. — De là cette induction très certaine, qu'en de semblables conditions il était impossible d'invoquer les *inférences subconscientes,* étant donné qu'alors le sensitif, en remontant le cours du temps par l'enchaînement des causes et des effets, aurait dû découvrir les principaux détails de l'événement futur, ou bien la totalité de ces détails, mais non pas seulement les détails légers et inconcluants qui en formaient le contour. Il s'ensuivait que cette hypothèse était, d'une part, inadmissible à cause de la contradiction flagrante entre ce qui aurait dû se réaliser et ce qui se réalisait, et d'un autre côté, parce on voit émerger des faits de cette nature une *intentionnalité sélectionnant* les détails transmis, intentionalité qui ne pouvait avoir son origine dans le *Moi subconscient,* lequel, en des circonstances semblables, ne se serait pas logiquement abstenu de transmettre au *Moi conscient* ce qu'il percevait pour lui dans le futur, en le préservant ainsi d'un grave accident ou de la mort, et en se sauvant lui-même avec lui !

La seconde catégorie de manifestations du même genre, et complémentaire de la première, consistait dans les cas où les prémonitions *qui ne sauvent pas* les personnes désignées, étaient obtenues par l'intermédiaire de personnalités médiumniques affirmant être des « esprits » de défunts, lesquels, à son tour, s'abstenaient avec soin de revéler les faits dont l'intéressé pouvait se valoir pour éluder le destin qui l'attendait ; et, si on leur adressait des questions explicites, ne répondaient pas, ou répondaient évasivement, ou s'exprimaient symboliquement, de manière à ne pas laisser paraître la véritable signification de leurs paroles jusqu'à l'accomplissement de l'événement, comme si elles n'avaient pas voulu, ou n'avaient pas pu, révéler

tout ce qu'elles connaissaient manifestement. Or, comme personne ne peut défendre à une personnalité subconsciente et autonome de sauver de la mort une personne en révélant ce qu'elle sait, et comme on ne peut avancer aucune raison pour laquelle une personnalité subconsciente serait amenée à s'en abstenir volontairement, on en conclut de façon tout aussi indubitable qu'en de pareilles contingences il ne peut s'agir, ni d'*inférences subconscientes, ni de personnalités subconscientes.*

Ainsi, nous voyons se dégager tout aussi manifestement des manifestations prémonitoires la confirmation de cette grande vérité commune à toute la casuistique médiumnique : que l'analyse comparée des faits prouve de manière certaine que tout phénomène supernormal a indifféremment pour origine deux causes différentes : la subconsciente et l'extrinsèque, l'*animique* et la *spiritique.* Et si l'animisme et le spiritisme, en se complétant mutuellement, se démontrent tous deux indispensables à l'explication de cette casuistique, tout cela, à son tour, ne s'explique que si l'on admet que l'homme est un « esprit » incarné dans un organisme qui amoindrit temporairement l'activité spirituelle conformément aux conditions modifiées de son existence présente et par suite, que certaines *facultés spirituelles,* inutiles pour une ambiance terrestre, ne peuvent que se réduire — et par conséquent se retrouver — à l'état latent dans les recoins de la subconscience ; ce qui, en pratique, est parfaitement confirmé par la manifestation de facultés supernormales de la subconscience, chaque fois qu'un arrêt de l'activité fonctionnelle de l'organisme le permet ; c'est ce qui donne lieu à des phénomènes métapsychiques multiples, parmi lesquels un bon nombre de manifestations prémonitoires. Nous voilà donc arrivés à l'induction parfaitement logique et théoriquement très importante, que ce qu'un « esprit désincarné » peut accomplir peut être aussi (mais plus difficilement) accompli par un « esprit incarné ».

Ceci dit à titre de digression nécessaire, je reprends mon thème en observant qu'aussitôt admise l'intervention d'une entité extrinsèque dans les manifestations prémonitoires, on parvient à expliquer de façon satisfaisante les modes de manifestation exposés plus haut. En effet, après cela, il n'est plus difficile d'admettre qu'un « esprit désincarné » rattaché par un lien affectif à un vivant menacé d'un événement douloureux, s'emploie à l'en aviser télépathiquement au moyen d'une représentation subjective de l'événement, en se bornant néanmoins à une représentation partielle ou symbolique, dans le but de le lui faire uniquement entrevoir ou pressentir, de manière à créer en lui un état pouvant l'y prédisposer. Il serait contraint à cela pour ne point porter obstacle au cours inexorable des destinées humaines, soit parce que la chose lui est interdite, soit parce qu'il est conscient que ce qui arrive est à l'avantage spirituel de la personne désignée.

Cependant, ces considérations font ressortir jusqu'à l'évidence que l'hypothèse spiritualiste proprement dite ne suffit pas, à elle seule, à éclaircir tous les aspects du problème, en tenant compte de l'existence indubitable de quelque chose de préordonné dans le cours des choses humaines ; il faut donc la considérer en rapport avec d'autres hypothèses complémentaires — comme la *fataliste* et la *réincarnationniste* — susceptibles de s'harmoniser parfaitement avec elle.

D'autre part, l'hypothèse fataliste jaillit des faits avec une telle évidence, qu'on se trouve obligé, de toute manière, de la prendre en considération sérieuse, malgré les troublants problèmes philosophiques et moraux qu'implique sa conception classique, conception qui, seule, s'adapte aux phénomènes prémonitoires, et selon laquelle le *fatalisme ne se présente que comme une espèce de déterminisme universel absolu, établi et imposé par une puissance spirituelle supérieure, seule libre.* Il faudrait donc conclure de là que la liberté et la responsabilité humaines sont illusoires, et que l'homme est réduit aux proportions d'un automate sentant et conscient.

Ici se posait une question : Jusqu'à quel point les phénomènes prémonitoires autorisent-ils à affirmer une conception aussi désolante de la vie ? — Nous y répondîmes en observant qu'au premier abord, ils semblent l'appuyer entièrement, si l'on pense aux épisodes si nombreux où, non seulement les événements les plus importants auxquels devait être soumis un individu étaient prophétisés, mais aussi les plus petits détails des situations de milieu où il devait se trouver. Et si l'analyse comparée des faits n'avait suggéré aucun adoucissement à cette formule absolue de fatalisme, il ne restait qu'à nous résigner philosophiquement à l'inéluctable, et à nous retrancher à la guise des anciens Romains derrière la formule classique : *Si divinatio est, Dii sunt* (si la divination est, les Dieux sont). En effet, une fois qu'on a relevé cette circonstance très importante que l'existence d'une fatalité suppose nécessairement un Ordonnateur Suprême, si les actions humaines sont préordonnées dans leurs menus détails, cela ne peut être qu'en vue d'une finalité ultraterrestre ; le

fatalisme prouve donc l'existence dans l'homme d'un esprit survivant à la mort du corps ; et comme un plan directif de la vie universelle, si grandiose dans sa rigueur inflexible, ne peut pas n'avoir point à son tour une finalité, qui ne peut se dérouler que conformément à l'ascension spirituelle des êtres, il s'ensuit que la Loi fataliste qui plane sur l'humanité doit avoir sa raison d'être, et par conséquent doit être considérée comme la plus avantageuse pour elle, dans la phase d'incarnation actuelle. Ceci n'empêche pas d'admettre que l'ascension spirituelle humaine doive se manifester dans le sens de la Nécessité vers la Liberté; donc, en dernière analyse, nous devons nous sentir rassurés et tranquilles au sujet de notre avenir spirituel, et pleinement confiants sur les décrets de l'éternelle justice.

Tout ceci est dit au sujet de la pire des hypothèses; néanmoins, l'analyse comparée des faits ferait plutôt présumer que nous ne devons pas nous contenter de cette formule consolatrice, car il y a des phénomènes prémonitoires qui renferment de nombreux indices tendant à prouver que l'hypothèse fataliste a besoin, à son tour, d'être considérée en rapport avec d'autres hypothèses complémentaires, en vertu desquelles elle se trouve confinée dans des limites conciliables avec la liberté et la responsabilité humaines.

L'une de ces hypothèses complémentaires, c'est la « réincarnationniste ». En effet, si l'existence terrestre ne représente qu'un anneau d'une chaîne indéfinie de vies successives, et si l'esprit, à l'heure de sa réincarnation, préétablit lui-même — dans un but d'expiation, d'épreuve, de perfectionnement spirituel — les événements cardinaux auxquelles il devra se soumettre dans sa nouvelle existence incarnée ; si ces événements s'effacent de sa mémoire psychologique avec son entrée dans la vie, mais demeurent enregistrés dans sa subconscience, d'où ils émergent un jour et se réalisent par un processus analogue à celui par lequel se dégagent les suggestions post-hypnotiques ; si tout cela se produit, une grande partie des manifestations prémonitoires, qui semblaient l'œuvre d'une fatalité inexorable, se transforment en actes librement voulus.

En ce cas, il faut radicalement modifier la conception du « fatalisme », dont la domination n'est plus absolue, mais relative et conditionnelle, cependant que le champ d'action de la liberté et de la responsabilité humaines se présente sous un nouvel aspect.

Pourtant, même au sujet de l'hypothèse réincarnationniste, nous voyons surgir un obstacle qui aurait empêché d'accueillir celle-ci si on ne parvenait pas à l'éliminer ; cet obstacle consiste dans l'existence d'un groupe de prémonitions regardant des incidents à tel point insignifiants et inutiles, qu'on ne peut en aucune façon les croire préordonnés dans un but de perfectionnement moral de l'esprit en voie de réincarnation.

Pour obvier à cette difficulté, se présente une autre hypothèse, qui a l'avantage d'être basée sur des données d'ordre expérimental permettant de conclure que les épisodes du genre qui font l'objet de notre examen sont des manifestations en soi, préparées et exécutées par des personnalités subconscientes ou extrinsèques, qui transmettent d'abord au sensitif, sous forme de vision onirique, ou d'une autre façon, une situation future donnée où lui, ou d'autres, devront se trouver ; ensuite, elles en provoquent la réalisation au moyen d'une suggestion exercée télépathiquement sur le sensitif ou les autres intéressés ; et ceci (à ce qu'affirment les personnalités en question) afin d'impressionner nos esprits, d'inculquer en nous l'idée d'un mystère dans la vie, d'ébranler le scepticisme des hommes, les amenant à méditer sur la possibilité de l'existence d'une âme survivant à la mort du corps. En même temps, leur action doit être considérée comme à peu près limitée aux faits insignifiants, car il ne leur est pas possible, sauf circonstances spéciales, de suggestionner télépathiquement, ou de déterminer par d'autres moyens, les hommes à des actions de quelque importance.

Cette hypothèse, hardie en apparence, est au contraire vigoureusement confirmée par les expériences de suggestion télépathique, où l'agent parvient à déterminer le percipient à des actions spéciales, que ce dernier croit exécuter volontairement ; elle est tout aussi sérieusement étayée par les cas où une personnalité médiumnique prédit sa propre intention d'influencer un individu pour l'induire à exécuter une action quelconque, qui est accomplie le moment venu par l'individu désigné. Devant de tels résultats, il faut nécessairement conclure que, si les personnalités subconscientes et médiumniques parviennent à influer sur le cours des actions humaines (bien entendu, d'une manière limitée aux cas de sensitifs susceptibles d'être soumis aux influences télépathiques) il n'y a plus de raison pour ne pas attribuer à la même cause les pseudo-prémonitions rapportées plus haut, et même il semble conforme aux méthodes de recherches scientifiques de s'en tenir, jusqu'à preuve contraire, à cette hypothèse.

De cette façon, non seulement on parvient à expliquer suffisamment un groupe d'épisodes apparemment inconciliables avec l'explication

réincarnationniste, mais en même temps, on voit se rétrécir les limites de l'hypothèse fataliste.

Reste cependant la nécessité de recourir à cette dernière en songeant que de nombreux incidents prémonitoires ne s'adaptent pas facilement, ou n'entrent pas du tout dans l'orbite réincarnationniste, soit parce qu'ils sont indépendants de la volonté consciente ou subconsciente de la personnalité humaine (connue dans les prémonitions de mort par la tombée de la foudre ou d'une tuile) soit parce que, non seulement elles revêtent le caractère ci-dessus, mais encore s'échappent des limites d'une existence individuelle (comme dans les prémonitions de mort par suite d'un naufrage, d'un désastre de chemin de fer, d'un cataclysme), soit, enfin, parce qu'elles atteignent une importance sociale (comme dans les prophéties de mort au cours d'une bataille, ou dans les prédictions d'événements politiques). De là cette induction inévitable, que, si les deux hypothèses ci-dessus pouvaient restreindre le fatalisme en de justes limites en restituant une liberté et une responsabilité suffisantes aux actions humaines, elles n'empêchent pas que l'on doit conclure à la légitimité de l'hypothèse fataliste considérée en rapport avec les grandes lignes directrices traçant les destinées des peuples et des individus.

Si l'on voulait éclaircir ces conclusions à l'aide d'une comparaison, il faudrait dire que si, d'une part, tout concourt à démontrer que le but de la vie est de nous préparer nous-mêmes notre propre destinée, de l'autre, il faut présumer que l'homme est libre dans le cercle de la fatalité qui le transporte, de même que le passager d'un navire est libre dans la cabine à lui destinée, mais obligé d'accomplir l'itinéraire établi par le Maître du navire.

Ou, voulant reprendre la comparaison de Swedenborg, il faudrait dire que la vie est une école, présidée par les « messagers de Dieu » en qualité de maîtres, qui nous proposent les devoirs à accomplir ; que le fait de les accomplir bien ou mal dépend de nous, et que lorsque notre éducation est accomplie, ou lorsque nous avons appris ce que notre capacité nous permet à l'école de la vie, même si cette éducation, pour certains, ne doit être qu'un insuccès, alors nos maîtres nous font quitter l'école.

Pour concilier la comparaison de Swedenbourg avec l'hypothèse réincarnationniste, il faudrait la corriger en supposant que les « devoirs à accomplir » ne sont qu'en partie imposés par les « messagers de Dieu », et que, pour l'autre partie, ils proviennent des « esprits » eux-mêmes, au moyen d'une auto-suggestion prénatale.

En laissant de côté les comparaisons, nous concluerons en observant qu'en ligne générale, et d'après l'analyse comparée des phénomènes prémonitoires, on a des raisons pour croire que les événements des peuples et des individus sont soumis aux lois cosmiques de la nécessité et de la liberté, harmonieusement associées entre elles; tout cela dans un but qui, bien qu'insondable, permet d'entrevoir qu'il doit se manifester dans le sens ascensionnel de la Nécessité vers la Liberté. Par conséquent, la meilleure solution de ce problème si ardu est sans aucun doute celle-ci : « *Ni libre arbitre, ni déterminisme absolus* durant l'existence incarnée de l'esprit, mais **Liberté conditionnée** ».

* * *

Telles sont les principales conclusions auxquelles nous sommes parvenus après la présente classification ; ces conclusions rendent évident ce que j'affirmais au commencement : que tout concourt à prouver que les phénomènes prémonitoires ont pour origine des causes multiples, bien qu'à un certain point de vue, ils constituent un ensemble homogène de faits qu'on ne peut pas détacher, parce qu'ils s'enchaînent entre eux et se complètent mutuellement ; toutes choses qui leur confèrent une sorte d'unité dans la diversité.

Ensuite, nous avons vu aussi que les hypothèses proposées pour l'explication des phénomènes en question constituaient à leur tour un tout solidaire et harmonique, qui semblait destiné, à triompher ou à tomber intégralement, parce que aucune des hypothèses en question ne pouvait à elle seule expliquer complexivement les faits ; que l'exclusion d'une quelconque d'entre elles compromettait la stabilité du groupe, et que c'est à condition seulement de les tenir toutes présentes et de les utiliser toutes tour à tour, que l'on parvenait à résoudre de façon satisfaisante toutes les difficultés théoriques les plus sérieuses.

Et ces très importants résultats ont été obtenus à l'aide de *cinq* propositions fondamentales: deux *négatives*, trois *affirmatives*.

Avec les deux propositions *négatives*, on avait pour but de démontrer que les hypothèses de l'*éternel présent* et des *inférences subconcientes dans un sens illimité*, étant philosophiquement, psychologiquement et pratiquement inadmissibles, devaient être exclues du nombre de celles applicables aux phénomènes prémonitoires.

Avec les trois propositions *affirmatives*, on établissait les très importantes données suivan-

tes : avec la *première,* que la *clairvoyance dans le futur* n'était pas un *attribut de l'intellect,* mais une *faculté de sens,* conforme à la nature de toutes les facultés supernormales subconscientes, ce qui transformait radicalement le point de vue duquel on considère la genèse de la phénoménologie qui nous occupe ; avec la *seconde,* que les *prémonitions d'ordre insignifiant et pratiquement inutile* comportent une explication qui leur est propre, appuyée par des preuves expérimentales incontestables, en harmonie évidente avec les hypothèses fondamentales ; on éliminait aussi une difficulté théorique troublante, dont certains chercheurs se valaient pour attribuer une origine subconsciente à toutes les prémonitions ; avec la troisième, que les prémonitions d'accidents ou de morts dont les victimes ne se sauvent point, par *consentement tacite ou exprimé de la cause agente,* ne pouvaient être réduites, *ni à des inférences subconscientes, ni à des personnalités subconscientes* ; de sorte que l'explication spiritualiste d'une partie de la casuistique prémonitoire s'imposait au critère de la raison avec l'évidence d'une constatation.

Tout compte fait, les cinq propositons indiquées montraient avoir pratiquement une portée théorique beaucoup plus étendue qu'elles ne pouvaient le faire prévoir au commencement ; on pourrait enfin considérer qu'elles ont dès à présent tracé la voie qui devra conduire à l'avenir, au but poursuivi : la solution du problème de la clairvoyance dans le futur, en conciliant cette dernière avec la liberté et la responsabilité humaines.

Nous constations ainsi ce fait très important, que notre nouveau point de vue engendrait des hypothèses convergeant vers la démonstration spiritualiste pour centre ; c'est-à-dire, que d'une part ces hypothèses démontraient la genèse positivement spiritique de *nombreuses* prémonitions, et de l'autre, prouvaient l'existence d'un substratum spiritualiste en *toutes* les prémonitions. En effet, une fois constatée la genèse spiritique de certaines d'entre elles, si les facultés transcendantes par lesquelles une entité spirituelle parvient à compénétrer le futur se trouvent à l'état latent dans les recoins de la subconscience humaine, d'où elles émergent parfois en donnant lieu à ces phénomèes, cela signifie qu'entre les *personnalités humaines* et les *personnalités spirituelles,* il existe une identité d'origine : l'*animisme* prouve le *spiritisme.*

* * *

Ici, pour analyser encore plus profondément notre thème, il ne reste qu'à l'envisager au point de vue du positivisme scientifique, selon lequel l'esprit survivant à la mort du corps n'existant pas, tout phénomène prémonitoire doit nécessairement avoir pour origine la subconscience

Adoptant momentanément la thèse en question, nous commencerons par nous demander à quelle hypothèse il faudrait s'adresser pour expliquer l'ensemble, ou même uniquement la meilleure partie, de la casuistique prémonitoire.

Non pas certes à l'hypothèse de « coïncidences fortuites », avec laquelle on ne parviendrait à rien éclaircir en dehors de quelques rares cas parmi les plus simples et les moins intéressants.

Non certes à l'hypothèse d'une « perception télépathique dans les subconsciences humaines », parce que ceci équivaudrait à admettre qu'il existe là des traces des événements futurs, par conséquent que ces événements étaient en quelque sorte préordonnés, revenant ainsi à l'hypothèse réincarnationniste, laquelle impliquerait la préexistence et la survivance.

Non certes à l'hypothèse d'une « perception télépathique de *traces* existant dans un *plan astral* », puisqu'on supposerait par là l'existence d'une fatalité, qui à son tour impliquerait l'existence d'entités spirituelle préposées au gouvernement des destinées humaines, lesquelles, dans ce cas, ne pourraient pas ne pas avoir une fin ultraterrestre.

Non certes à une variante de l'hypothèse précédente, selon laquelle les « traces » en question consisteraient dans la pensée des Intelligences spirituelles dirigeant le cours des événements humains, pensée que les sensitifs percevraient télépathiquement ; cette variante sous-entendrait également l'idée spiritualiste et la survivance.

Non certes à l'hypothèse des « inférences subconscientes comprises dans le sens strictement psychologique », parce que littéralement impuissante à expliquer la grande majorité des faits.

Non certes à l'hypothèse des « inférences subconscientes à étendue illimitée », parce que, dans ce cas, il faudrait expliquer comment une personnalité subconsciente qui, quoiqu'autonome et omnisciente, *serait condamnée à s'éteindre avec la mort du corps,* s'emploierait avec tant de soin à supprimer, ou mieux encore, à voiler par des symboles impénétrables jusqu'à événement accompli, ces détails du message prémonitoire qui, révélés à temps, auraient arraché à la mort la personnalité consciente, et elle-même.

Non certes, enfin, à l'hypothèse métaphysique de l'*éternel présent,* car elle serait combattue également par cette dernière et insurmontable



objection ; on ne pourrait guère éliminer celle-ci que d'une façon : en supposant que la personnalité subconsciente, malgré sa connaissance des faits qui doivent causer sa propre mort, et quoiqu'elle ait la possibilité de l'éviter en télépathisant ces faits à la personnalité consciente, ne le fait cependant pas, sachant que ce qui est l'attend pour l'avantage de sa personnalité *intégrale* : et plus précisément, que la mort est un bien pour elle ; ce point de vue pourrait être soutenu après l'obtention de quelque bonne preuve, à condition d'admettre, cependant, que si en certaines contingences une mort prématurée était un bien pour la victime, ceci signifiait qu'un nouveau cycle d'existence, au-delà de la tombe, commençait pour la victime. Par conséquent, même avec cette variante, on retourne à l'hypothèse spiritualiste.

Les partisans du positivisme scientifique ne disposent donc d'*aucune* hypothèse capable d'expliquer entièrement ou en partie la casuistique prémonitoire ; c'est-à-dire qu'en niant l'existence d'un esprit survivant à la mort du corps, ils sont réduits à l'impossibilité absolue d'en pénétrer la genèse.

Telles sont les conclusions rigoureusement logiques auxquelles nous sommes parvenus par une analyse comparée des faits. Aux défenseurs du positivisme de me prouver que j'ai tort. Et je me souhaite que l'un d'eux, dans l'intérêt suprême de la vérité, s'attelle à l'épreuve ; dans ce cas, je serai heureux de discuter la question en contradictoire. Je ne m'attends guère, cependant, à voir mes vœux exaucés, car la situation du positivisme matérialiste, devant la casuistique prémonitoire, peut être considérée comme franchement mauvaise.

FIN

GUILLAUME DE FONTENAY

Les Formes instables de la Matière

(Suite, voir le numéro d'Août)

Enfin, des faits antérieurs mais qui n'ont été publiés que plus tard viennent encadrer étroitement les observations de cette soirée et le cliché 1435 (1). Voici en effet ce que l'on peut lire à la page 478 du Rapport de M. COURTIER (publié en novembre-décembre 1908) :

Les phénomènes lumineux qui se produisent au voisinage d'Eusapia ont souvent des formes plus ou moins précises.

(1905-VI-11). On voit une main apparaître au-dessus de la tête d'Eusapia à l'écartement du rideau.

M. Courtier. — Les doigts se sont avancés, puis se sont relevés, et j'ai vu une paume.

M. d'Arsonval. — J'ai vu une main fermée qui s'est ouverte. (Contrôleurs : à gauche, M. d'Arsonval ; à droite : M. le commandant Krebs).

(1905-XI-24) « M. Youriévitch voit une main abaisser quatre doigts sur la tête d'Eusapia. M. de Gramont l'a vue aussi. Mme de Gramont a vu comme une main blanche se poser sur la tête d'Eusapia. M. Youriévitch sent une main qui le prend par la tête. M. de Gramont a vu la main sortir du rideau et se poser sur la tête de M. Youriévitch ». (Contrôleurs : à gauche, M. Curie ; à droite, M. Youriévitch).

(1907-VI-14) Eusapia dit qu'elle veut faire *deux mains en même temps, une qui frappe et l'autre qu'on voit* (1).

Mme Curie, MM. Courtier et Debierne voient une forme de main, pas très nette, mais lumineuse. M. Youriévitch est touché à deux reprises.

M. Perrin. — Je ne peux pas dire que c'était une main.

M. Debierne. — Une main véritable, non, mais plutôt une ébauche de main (2). (Contrôleurs : à gauche, M. Youriévitch ; à droite, M. Debierne.)

1. Le cliché 1435, que l'on a omis de numéroter, est la figure 1 de cette étude et se trouve à la page 231 du précédent numéro.

1. C'est moi qui souligne pour appeler l'attention sur la dualité déjà signalée des matérialisations qui *agissent* et de celles qui simplement *se montrent*.

2. Une ébauche de main ! On remarquera la concordance des observations de M. Debierne et de ses collègues de l'Institut général Psychologique avec nos propres observations du 27 janvier 1908. A noter aussi un point important. Je n'avais pas connaissance, en janvier 1908, des observations de ces messieurs, lesquelles n'ont été publiées que six mois au moins après les miennes ; et par contre ces messieurs n'ont pas pu être influencés par mes constatations, puisque les leurs sont de 1905, de 1906, et, cette dernière en particulier, de 1907. — Il me paraît donc logique d'admettre que vers cette époque-là, Eusapia montrait en réalité non seulement des mains, que l'on pouvait soupçonner d'être ses propres mains, habilement débarrassées de l'étreinte des contrôleurs, mais encore des ébauches de mains qui, sous les conditions indiquées, ne pourraient



On conçoit que j'eusse le plus vif désir d'obtenir de nouveaux documents photographiques de cette nature. Aussi acceptai-je avec joie l'invitation qui me fut adressée par M. Delanne, président de la Société française d'Études psychiques. Eusapia avait promis de donner cinq séances au siège social de cette société.

Il me fut impossible de me rendre à la première de ces réunions. A la seconde, j'obtins deux clichés sans valeur au point de vue des matérialisations ; nous avions résolu, en effet, d'opérer au commandement du médium et Eusapia goûte surtout les mouvements d'objets sans contact. J'eus un fouillis de guéridons les pieds en l'air, de visages et de mains, (1) tout cela dépourvu d'intérêt.

Mais comme, au cours de cette même séance, nous avions pu constater sous un bon contrôle des apparitions de mains matérialisées au-dessus de la tête du médium, je formai le projet de les photographier, durant la séance suivante si elles se montraient encore : non pas lorsque le médium réclamerait l'éclair, mais à l'improviste, lorsque je jugerais le phénomène bon et le moment favorable.

La brusque déflagration du magnésium pendant une séance, quand Eusapia ne s'y attend pas, détermine habituellement chez elle une sorte de crise nerveuse, sans aucune gravité d'ailleurs mais qui peut compromettre le reste de la séance. Je prévins donc de mon intention, M. Gabriel Delanne, le président, qui l'approuva et m'y encouragea.

Ce fut le 2 février que l'on se réunit à nouveau Les phénomènes préliminaires d'anergocinésie par lesquels débute invariablement toute séance d'Eusapia se produisirent en pleine lumière. Lorsque le gaz fut un peu baissé (la clarté demeurant satisfaisante) des attouchements furent donnés à travers le rideau, puis je vis une main paraître et disparaître rapidement au-dessus de la tête du médium , à la fente de l'étoffe. « Le contrôle est-il bon, demandai-je aux contrôleurs ? On me répondit qu'il l'était. Peu d'instants après une main apparaissait de nouveau et je déclenchais immédiatement les appareils.

Fig. 2. — Cliché 1450. — Réduction de 1/6.

être que des phénomènes hallucinatoires ou de la matière en processus de condensation. L'Institut Psychologique n'a malheureusement pu photographier aucun de ces phénomènes. Voilà pourquoi le cliché 1435 présente un grand intérêt. Il montre que suivant toutes probabilités logiques, ni M. Debierne ni M. Perrin n'ont été hallucinés quand ils ont vu et décrit cette ébauche de main.

1. Visages et mains appartenant aux assistants.

C'est ainsi que fut pris le cliché 1450.

Eusapia eut une crise nerveuse, se fâcha, pleura et demanda que le cliché fût détruit sous ses yeux. La prétention était exagérée. Je tenais d'autant plus à développer cette plaque que l'irritation du médium excitait davantage mes soupçons. Il me semblait qu'un tel cliché me révélerait peut-être quelque fraude.

Eusapia s'offrit alors à reprendre la séance et demanda que l'on impressionnât une seconde plaque, *à son commandement*. Je n'eus garde de refuser. Quelques instants plus tard, elle criait : « Fuoco ! Fuoco ! » et la plaque 1451 était exposée.

Il y a beaucoup à dire sur ces deux clichés. Voici comment je les jugeai à l'époque :

Critique des clichés 1450 et 1451

Trois hypothèses se présentent immédiatement à l'esprit, lorsque l'on examine ces deux clichés :

a) Les mains photographiées sont celles d'un compère.

b) Les mains photographiées sont celles d'Eusapia elle-même.

c) Les mains photographiées sont le résultat d'une matérialisation.

A. — Je ne discuterai pas la première hypothèse que je considère comme peu sérieuse.

Le phénomène de mains visibles au dessus de la tête d'Eusapia se produit maintenant à presque toutes ses séances, quels que soient les assistants. Il faudrait donc supposer qu'à presque toutes les séances quelqu'un se plaît à jouer un rôle peu honorable, et de plus réussit à tromper la surveillance des contrôleurs et des assistants. Croie cela qui voudra ; je ne m'en occuperai pas.

B. — La seconde hypothèse (les mains photographiées sont celles d'Eusapia elle-même) est beaucoup plus soutenable. Elle s'appuie sur des présomptions que je dois signaler. Elle est contrebattue par d'autres présomptions dont il faut tenir compte aussi, et même par ce que l'on pourrait appeler en toute autre matière des preuves véritables.

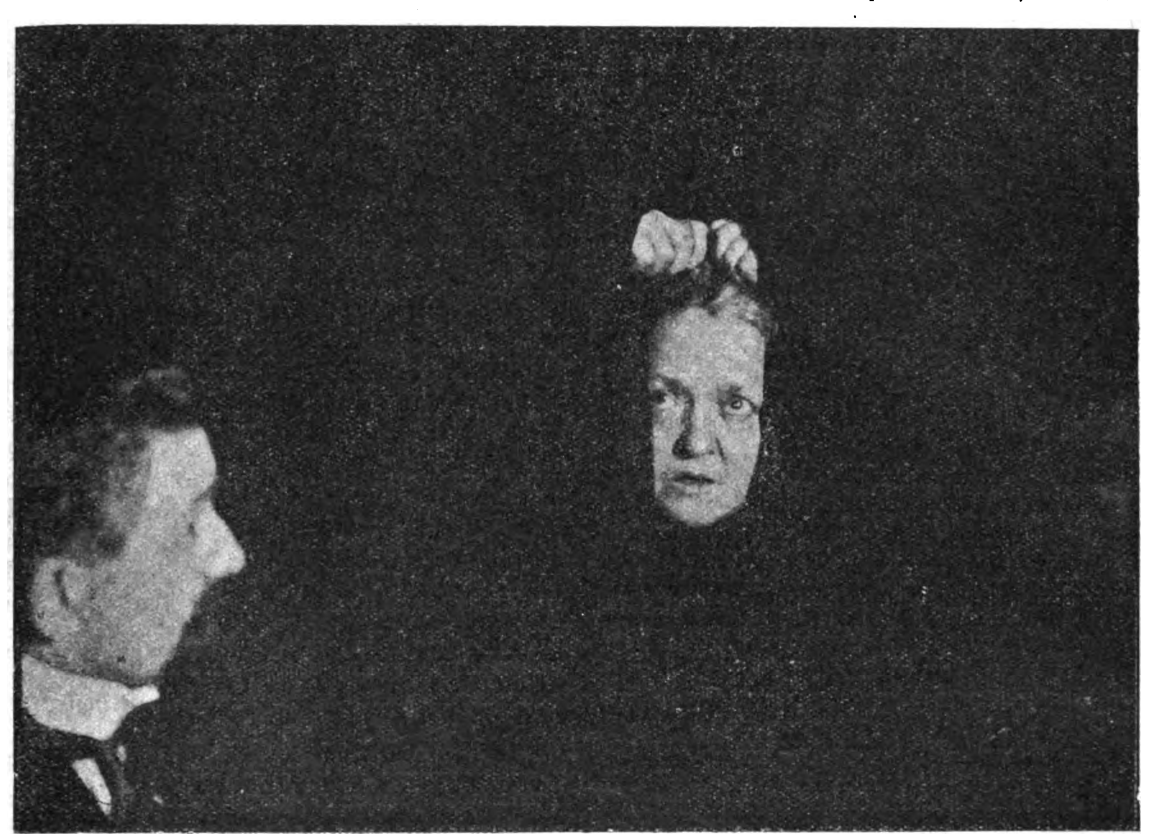


Fig. 3. — Cliché 1451. — Réduction de 1/6.

Raisons qui militent pour la seconde hypothèse.

1° Eusapia s'est fâchée quand a été pris le cliché 1450 (la main unique) et en a demandé la destruction. Pourquoi, sinon parce qu'elle craignait que l'on ne reconnût sa main mobile, étendue, la forme de ses doigts et la *ligne* rattachant cette main à l'attitude de son corps ?

2° Eusapia, quand elle a commandé le feu elle-même (cliché 1451), a présenté deux mains, c'est vrai, mais deux mains fermées, beaucoup moins faciles à identifier, par conséquent.

3° Eusapia n'a jamais voulu consentir à se laisser photographier ultérieurement, éveillée et en



état normal, dans l'attitude des clichés 1450 et 1451, avec sa main ou ses mains au-dessus de la tête, de façon à permettre l'identification desdites mains par superposition des clichés ou comparaison des épreuves. Cela est une très mauvaise note pour elle et elle ne s'est retranchée que derrière des prétextes pitoyables, absurdes.

Raisons qui militent contre la seconde hypothèse.

1° Eusapia a de très petites mains et les mains en 1450 et 1451 paraissent à presque toutes les personnes à qui je les ai montrées sensiblement plus grandes que celles du médium. J'ai cependant appelé l'attention de chacun sur le fait que les mains photographiées prennent habituellement des dimensions exagérées.

2° Eusapia portait son alliance à l'annulaire de la main gauche. On devrait voir cet anneau en 1451 et on ne le voit pas. Il faudrait donc admettre que soit avec ses dents, soit d'autre manière, le médium, malgré les contrôleurs, a pu le retirer en temps utile et le remettre.

3° Les contrôleurs affirment, aussi catégoriquement qu'il est possible de le faire, qu'ils n'ont pas cessé de tenir les mains du médium. Ces contrôleurs, MM. V. Chartier pour la main droite et Drubay pour la main gauche, sont des hommes parfaitement honorables et dont la bonne foi ne saurait être suspectée. Or, si l'on peut admettre qu'Eusapia dans certains cas arrive à libérer *une* main par le truc pourtant bien connu de la *substitution*, il est absolument *impossible* qu'elle les libère ainsi toutes les deux. Une paire de contrôleurs qui la laisseraient faire ne seraient pas seulement maladroits : il leur faudrait être complices. Si donc il était permis à la rigueur de supposer que M. Drubay a, sans le vouloir, laissé échapper la main gauche d'Eusapia dans le cas du cliché 1450, l'explication ne vaut plus dans le cas du 1451 (1).

Telle fut mon opinion en 1908. Elle s'est quelque peu modifiée depuis au cours de nouvelles observations, de réflexions et de comparaisons que j'ai pu faire. Tout en évitant de me prononcer en 1908 entre l'hypothèse *b* et l'hypothèse *c*, il est certain que j'inclinais intérieurement alors vers l'hypothèse *c* (les mains photographiées sont le résultat d'une matérialisation) tout au moins pour le cliché 1451.

Aujourd'hui je pencherais plutôt vers l'hypothèse *b* (les mains photographiées sont celles d'Eusapia elle-même ;) — ou plus exactement vers une hypothèse *b* complétée comme je vais le dire et qui constitue une sorte de moyen terme auquel j'avoue ne pas avoir songé alors.

Voici comment on pourrait formuler ce moyen terme, cette quatrième hypothèse à laquelle je me rangerais volontiers aujourd'hui.

Hypothèse *d* : Les mains photographiées en 1450 et 1451 (ou tout au moins en 1451, car pour 1450 on peut arguer à la rigueur de la libération frauduleuse de la main gauche du médium) donc les mains photographiées en 1451 ne sont que la preuve et non le résultat d'une matérialisation de mains produite par Eusapia. En d'autres termes ce sont bien les mains naturelles, les mains charnelles d'Eusapia que j'ai photographiées ; mais tout de même elle en a matérialisé d'autres qu'elle a données à tenir aux contrôleurs.

Cette supposition qui semble à première vue inutilement compliquée est au contraire d'une relative simplicité et elle s'accorde remarquablement avec tout ce que nous savons à ce jour quant aux phénomènes de la médiumnité en général et à ceux d'Eusapia en particulier.

1° Ainsi il est hors de doute que les matérialisations qu'elle produit le plus facilement sont celles de mains tangibles et agissantes *qu'elle ne montre pas.*

2° La plupart des observateurs d'Eusapia admettent aussi qu'une lumière vive tombant sur une matérialisation est supportée péniblement par le médium. C'est pourquoi sa robe vient presque toujours au contact du pied de la table, lors des soulèvements. De la sorte, quand l'éclair jaillit, la portion de substance matérialisée se trouve abritée par l'étoffe noire de la jupe et la secousse nerveuse est ainsi réduite à son minimum.

Cherchons en partant de cette double considération quel sera le processus dicté au médium par le principe du moindre effort et de la moindre souffrance lorsque, pour une raison ou pour une autre, il lui prendra fantaisie (1) de donner le phénomène des mains photographiées ou simplement montrées.

Sa première tendance sera peut-être de libérer par substitution une de ses mains, et de la montrer. Ce truc est loin d'être irréalisable, surtout avec un contrôleur novice. Et j'ai pu le constater, hélas ! avec d'autres médiums. Mais enfin nous supposons que les contrôleurs sont prévenus, attentifs et qu'ils font en conscience leur métier. Comment va s'y prendre le médium ? Le médium va matérialiser une de ces mains *tangibles* et *agissantes* qu'il lui est si facile de créer *à condition de ne pas les montrer*. Et de fait elle ne la montrera pas. C'est cette main matérialisée qu'elle donnera

1. Pour les attestations de MM. V. Chartier et Drubay, voir : *La Fraude et l'Hypothèse de l'hallucination*, p. 55 (*Annales des Sciences Psychiques* du 16 février 1908).

1. L'influence de la volonté du médium sur la production des phénomènes serait difficilement contestable. Lire, à ce sujet, la page 484 du rapport de M. Courtier.



au contrôleur en la substituant à sa main naturelle, sur ses genoux, abritée contre la trop vive lumière par le plateau de la table ; et alors c'est sa main naturelle, désormais libérée, qu'elle montrera et laissera photographier au-dessus de sa tête.

On le voit, une matérialisation est toujours nécessaire. Et le 1451 est bien, comme je le disais, la *preuve* d'une matérialisation de main ; mais elle n'en est pas le résultat ; en ce sens que le résultat de cette matérialisation est resté sur les genoux du médium, sous la table, dans la main main naturelle et qu'ensuite elle retire celle-ci de la main fluidique comme elle la retirerait d'un gant trop large. Il suffit pour cela qu'elle donne à la matérialisation un volume quelque peu supérieur à celui de sa main naturelle, car elle se laisse rarement tenir aux poignets. Dès lors les doigts de chair se libéreront sans peine du contrôle qui ne s'exercera plus que sur les doigts matérialisés.

Ne me dites pas : ce sont des hypothèses. Évidemment ce sont des hypothèses, mais ce sont des hypothèses vérifiables et qu'il importe de



Fig. 4. *(Reproduction interdite)*

du contrôleur, bien à l'abri de la lumière et des regards.

Telle est du moins mon opinion actuelle sur mes clichés 1450 et 1451.

Quant au processus même de cette substitution, ne je le connais pas. Il appartiendra aux futurs contrôleurs d'Eusapia d'éclaircir ce point s'ils peuvent y parvenir. J'en conçois deux comme possibles. Eusapia peut d'abord matérialiser *à proximité* de sa main droite, par exemple, une seconde main droite, qu'elle substitue au milieu de mouvements plus ou moins désordonnés : c'est le procédé même qu'elle emploie habituellement pour substituer une de ses mains naturelles à l'autre. Il peut se faire aussi qu'elle crée une main fluidique (1) dans le lieu même de sa vérifier. C'est ainsi que l'on apprend quelque chose. Quand on recommencera à photographier des mains, les contrôleurs devront porter leur attention sur les trois points suivants : 1° Où Eusapia tient-elle ses mains ? (Ce sera probablement, comme en 1908, sur ses genoux ou, en tout cas, sous la table.) ; 2° La création d'une main visible, que l'on photographie, est-elle précédée d'une grande agitation des mains du médium ? 3° Eusapia a-t-elle ramené sur une de ses mains contrôlées le rideau du cabinet, comme elle fait parfois ? Si oui, il y a de grandes chances pour que

1. Je demande pardon à mon lecteur d'employer parfois des mots qui semblent préjuger la question du mode des phénomènes. Je suis obligé d'user pour me faire comprendre des termes qui ont cours. Celui-ci est peut-être tout à fait impropre. Il est possible que les matérialisations ne soient pas d'une nature *fluidique* et qu'il faille les assimiler plutôt à un *champ*. Cependant leur forme irrégulière et nettement délimitée *semble* écarter d'abord cette hypothèse. Voilà pourquoi je la mentionne seulement. Mais soulignons bien le mot *semble*.

le contrôleur, au moins pendant un instant peut-être très court, ne tienne qu'une main matérialisée (1).

Si cet instant très court (pendant lequel une main se sera montrée aux rideaux et aura pu être photographiée) si cet instant très court est précédé d'une grande agitation et de mouvements désordonnés des mains, la matérialisation se sera probablement produite *à côté* de la main naturelle. Si au contraire le phénomène se produit tout de suite après une période d'inertie des mains et comme de recueillement du médium, j'inclinerais à penser que la matérialisation se produit dans le lieu même qu'occupe la main naturelle, et que celle-ci se dégage comme l'épée sort du fourreau.

Il y a présomption d'ailleurs que les choses se sont ainsi passées le 2 février 1908. On comprendrait mieux alors que la main gauche d'Eusapia se soit montrée sans bague. En se dégaînant en quelque sorte de son gant de matière factice, l'annulaire d'Eusapia se serait en même temps retiré de son anneau d'or qui aurait continué à encercler l'annulaire matérialisé.

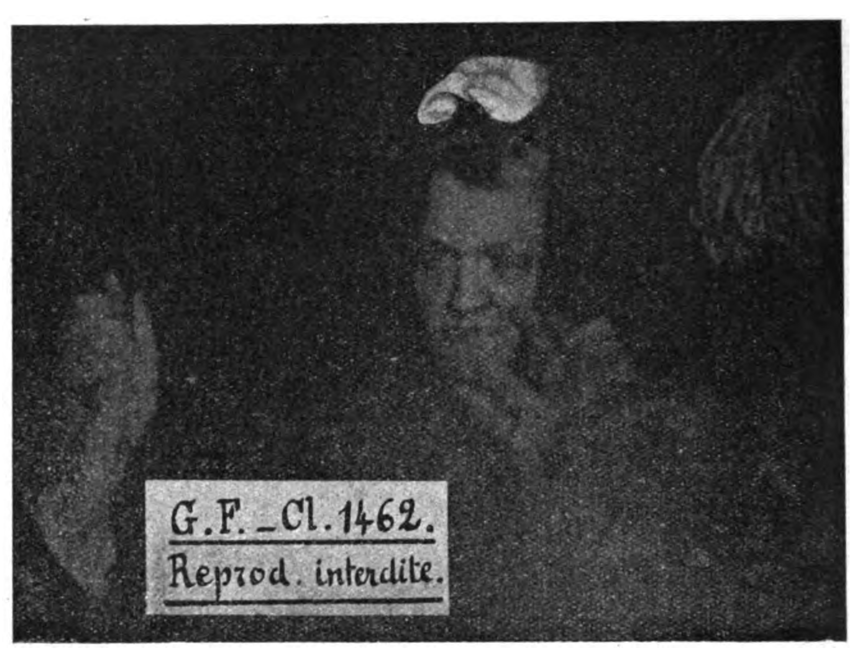


Fig. 5. — Agrandissement *retouché* d'une partie du 1435.

Une objection se présente : « Si telle est votre explication de ce qui s'est passé le 2 février, alors *quid* du cliché 1435 ? » Sur ce point, mon opinion n'a pas varié, et elle n'est en aucune façon contradictoire avec ce que je viens de dire.

Je ne prétends pas du tout qu'Eusapia soit incapable de montrer et même de laisser photographier en vive lumière de la substance matérialisée. Je crois qu'elle y a beaucoup de peine quand elle n'est pas très bien disposée, et j'observe que même alors la matérialisation est presque toujours mal finie, grossière, plus ou moins informe, et plutôt une ébauche, selon la très juste expression de M. Debierne. C'est précisément ce qui s'est produit le 27 janvier lorsque j'ai pris le cliché 1435. Eusapia était dans un de ses bons jours, quoique le début de la séance eût été assez mauvais et la période de mise en train assez longue (1). On a vu se former d'abord au-dessus de sa tête, ce que nous appelons pour abréger la « main de John » c'est-à-dire en somme une masse plus ou moins rudimentaire de matière factice à un degré de condensation qu'il est assez difficile de préciser. Un instant après j'ai photographié le même phénomène, probablement à un degré d'achèvement un peu moindre encore. Les mains d'Eusapia étaient tenues à nu sur la table ou en l'air et visibles tout le temps, sans interposition de rideau. Et elles ont été photographiées en même temps que la matérialisation. Voilà ce qui constitue la différence essentielle entre le phénomène du 27 janvier et celui du 2 février. Les clichés du 2 février peuvent s'interpréter, on l'a vu de diverses manières. Pour le

1. Les lignes précédentes étaient écrites depuis longtemps lorsque la photographie de la figure 4 me fut aimablement communiquée par M. Demaison avec lequel, à Turin, je m'étais entretenu de cette hypothèse. Ce cliché a été obtenu à Turin, précisément, et, je crois, au mois de mars 1909. On voit qu'il confirme assez bien ma supposition. L'épreuve originale montre, sur les cheveux d'Eusapia, deux mains parfaitement distinctes que la simili gravure a comme toujours empâtées et rendues assez méconnaissables. Debout à la droite du médium le regretté Dr Imoda presse les poires de commande. Quant aux contrôleurs, M. Demaison et Mme Coggiola, ils tiennent sous la table et même sous le rideau du cabinet les mains qu'ils contrôlent. Il n'est pas douteux qu'ils tiennent quelque chose. Je les ai connus l'un et l'autre et ils ont une grande habitude de l'expérimentation psychique. Mais que tiennent-ils ? Très probablement les mains surnormales, soigneusement abritées ; pendant que les mains ordinaires, les mains anatomiques du médium reçoivent impunément l'éclair et se laissent photographier sans douleur.

1. Ce qui s'explique assez facilement par le fait qu'Eusapia n'avait jamais mis les pieds chez la comtesse de Bryas avant la séance ; que tous les visages, sauf le mien, étaient inconnus d'elle ; et que moi-même je n'avais pas eu l'occasion de la voir en séance, depuis plus de dix ans.

cliché du 27 janvier (1435) il n'y a qu'une alternative. Eusapia nous a fait de la prestidigitation, ou bien j'ai photographié réellement une condensation de matière factice (1). Chacun choisira suivant ses goûts. En ce qui me concerne j'aurais beaucoup de peine à me ranger à la théorie de la prestidigitation. Je pense que MM. Perrin, Debierne et les autres savants de la rue de Condé doivent, *in petto*, être à peu près de mon avis, puisqu'ils ont eu des phénomènes tout semblables, qu'ils les ont constatés et consignés, et qu'il leur était loisible, avec leur riche outillage, de faire ce que j'ai fait : de photographier ce qu'ils voyaient. Nous aurions, s'ils avaient pris ce soin, quelques documents de plus pour asseoir notre conviction.

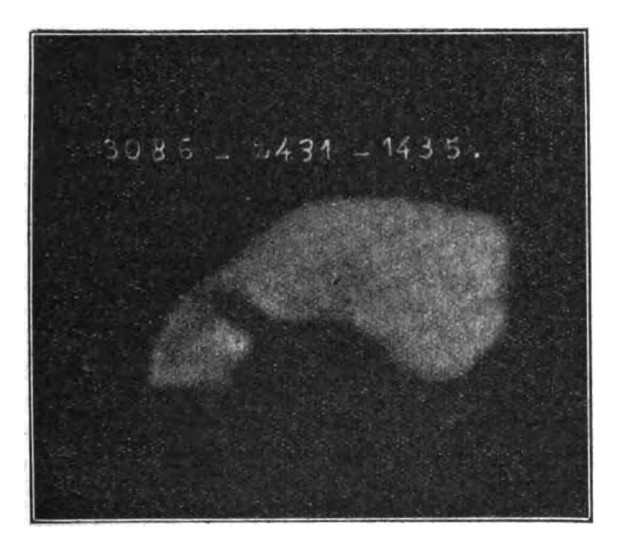


Fig. 6. (Reproduction interdite.)
Agrandissement *non retouché* du *bonnet d'Eusapia*.

Par chance, j'ai pu dans la suite en réunir d'autres ; non plus avec Eusapia mais avec deux médiums qui semblent de beaucoup plus puissants matérialisateurs que la Napolitaine ; et l'étude même de ces nouveaux documents a renforcé l'opinion que je m'étais faite relativement à l'authenticité des phénomènes du 27 janvier.

1. J'ai souvent essayé de résoudre photographiquement cette sorte de *nébuleuse*. Avec de bons grossissements, on croit, *à l'œil*, y discerner comme une organisation intérieure ; mais quand on agrandit à la chambre noire, on échoue. Cela rappelle les canaux de Mars, que l'on distingue à la lunette mais que la plaque sensible ne veut pas connaître. Voici, à titre documentaire, deux de mes essais. Le premier (cliché 1462) a été obtenu avec un arc, et la partie intéressante a été interprétée, aussi honnêtement que j'ai pu, mais enfin interprétée. La figure 6 a été obtenue ainsi : J'ai fait d'abord un positif agrandi (2431) du *bonnet d'Eusapia*, à la chambre à trois corps et en lumière diffuse avec une pose de trois heures et une ouverture utile de F/20, sur plaque lente à grain fin. C'est ce positif qui m'a donné ensuite le cliché 3086. Aucun des deux n'a subi la moindre retouche ; mais ni l'un ni l'autre ne montre exactement ce que l'on voit en vision directe. Je crois que j'arriverais à un résultat meilleur en affaiblissant localement le négatif original (1435) ; mais c'est une opération risquée et devant laquelle j'ai reculé jusqu'à présent.

Le trait d'union entre les Sciences psychiques et naturelles (1)

Le XIX[e] siècle a été le siècle du Naturalisme, le XX[e] siècle sera le siècle du Psychisme, a-t-on dit quelquefois, en ces dernières années.

Pour nous, il ne nous plaît pas d'opposer ces deux termes l'un à l'autre, car nous croyons qu'ils peuvent et qu'ils doivent, se concilier en une harmonieuse synthèse.

Nous dirons aux psychistes de toutes les écoles (nous n'osons dire de toutes les chapelles) :

Rien n'est surnaturel, la force psychique est une des grandes forces de la nature. Si élevé que paraisse, à notre orgueil de parvenus, le développement psychique de l'humanité, il n'en est pas moins vrai qu'il a des racines dans le psychisme des vertébrés supérieurs.

En s'attachant à établir un trait d'union, indiqué par l'expérience, entre les sciences psychiques et les sciences naturelles, on aura donc travaillé au développement de la psychologie humaine, mais, par surcroît, on aura obtenu un très grand et très fécond résultat :

Prouver aux biologistes, aux physiologistes, aux naturalistes de toutes les écoles, et de toutes les chaires officielles, que le psychisme ne se contente pas de raisonner sur des abstractions vagues et sur des chimères, mais qu'il fait partie intégrante de *la science de la Vie*.

Nous avons déjà dit, dans la dédicace de ce volume, combien cette science doit être reconnaissante à M. le recteur Émile Boirac, pour avoir, dans sa *Psychologie inconnue*, présenté ses belles expériences sur la conductibilité de la force psychique comme introduction à l'étude expérimentale de cette branche des sciences naturelles.

1. Les Miracles de la Volonté. Forces plastiques dans le corps et hors le corps humain.

Nous n'osons rappeler que, après MM. de Rochas, Maxwell, Morselli, Richet, Joire, Ochorowicz et tant de savants chercheurs, nous avons essayé d'appliquer cette même méthode à l'étude de l'influence de l'orientation sur la force neuro-psychique.

Un concours, ouvert par nos soins, aboutit à la vérification des principaux résultats obtenus par nous, et au remarquable perfectionnement, par Mme Agache Schloemer, du sthénomètre de M. le Dr Joire.

Enfin, l'un de nous, dans une *Enquête sur les cas de psychométrie*, a recherché les conditions dans lesquelles la force psychique paraît se condenser, s'emmagasiner, en quelque sorte, sur les objets qui nous touchent et qui servent ensuite à des sensitifs, appelés vulgairement *psychomètres*, à retrouver des traces d'émotions lointaines ou de pensées oubliées. Nous nous excusons de mentionner, ici, ces modestes travaux personnels, à côté de tant d'autres, qui sont de plus haute importance pour l'avenir de la psychologie expérimentale.

Le premier Congrès international, tenu à Paris en novembre 1910, a manifesté l'activité et la fécondité de cette science dans toutes les directions qui lui sont ouvertes. Et, lorsque le président d'honneur de ce congrès, M. le recteur Émile Boirac, à qui nous dédions ce livre, obtint le prix Fanny Emden, dont une moindre part fut attribuée, par l'Académie des Sciences, au savant Dr Ochorowicz, il ne fut pas présenté au jugement de la commission moins de treize ouvrages, dont plusieurs très importants portaient le nom de savants, de médecins ou de philosophes fort distingués.

Nous croyons devoir consacrer une mention spéciale à deux séries de recherches qui nous paraissent avoir la plus haute valeur, au point de vue de l'avenir de cette fusion ou tout au moins de cette collaboration de la psychologie avec les sciences naturelles que nous appelons de tous nos vœux.

Ce sont, d'abord, les travaux extrêmement intéressants de M. Favre (de l'Institut général psychologique) relativement à l'action de la main sur les infiniment petits. Ses expériences ont été récemment reprises par M. le Dr Gaston Durville dans une thèse de doctorat, sur l'étude etiologique de l'hypnose.

Elles méritent d'être complétées et vulgarisées, car elles ne tendent à rien moins qu'à établir un lien nouveau, insoupçonné jusqu'ici, entre l'homme et les êtres vivants.

Il est d'ailleurs infiniment probable que cette nouvelle loi naturelle serait, comme beaucoup d'autres, une loi *réversible*, c'est-à-dire qu'après avoir achevé de démontrer l'action de la force neuro-psychique sur les cellules animales et végétales, on en arrivera à prouver l'action réciproque des animaux, sinon des plantes, sur la force psychique de l'homme.

M. le Colonel de Rochas n'a-t-il pas déjà recueilli et cité, dans son livre célèbre sur *l'Extériorisation de la sensibilité*, des cas où cette action réciproque de l'homme sur les animaux et des animaux sur l'homme aboutit à *la médication par transfert à des êtres vivants*, c'est-à-dire à des applications qui pourraient être, éventuellement, d'un très haut intérêt pratique ?

Dans un autre ordre d'idées, tous les psychistes ont, croyons-nous, le devoir de manifester leur admiration reconnaissante à M. le Dr Ochorowicz, dont les récentes expériences avec le médium Mlle Tomczyk vont permettre d'asseoir sur de nouvelles bases, scientifiquement indiscutables, cette théorie de la force psychique et de ses rapports avec l'idéoplastie et l'extériorisation de la motricité qui est le fond même de notre livre.

L'apport de la psychologie expérimentale, dans l'union que nous rêvons pour elle avec la biologie générale, constitue donc une dot qui s'enrichit tous les jours.

Et, si orgueilleuses que puissent être les sciences naturelles du merveilleux développement qu'elles ont pris depuis un siècle, nous estimons que, pour elles aussi, l'heure est venue de jeter un regard sur les travaux qui se font à côté d'elles, du côté des sciences psychiques.

La nature est une, et, à vouloir trop se spécialiser, le naturaliste est tenté de perdre de vue les idées d'ensemble qui précisément ont tant fait, depuis l'aube du XIXe siècle, pour susciter des recherches fécondes dans les voies largement ouvertes par ces grands esprits : Lamarck, Geoffroy-Saint-Hilaire, Darwin.

Certes, nous n'ignorons pas qu'il y a des spécialisations utiles et des généralisations dangereuses, mais, nous croyons aussi qu'il y a des spécialisations excessives et des généralisations fécondes.

Ainsi croyons-nous avoir démontré combien l'on gagnerait à rapprocher l'étude des anomalies embryologiques (par exemple les marques de naissance) du problème si passionnant de la télégonie.

L'une et l'autre de ces questions, qui pour nous n'en font qu'une, pourraient également jeter sur la genèse toujours si controversée du mimétisme, un rayon de lumière.



Tout cela, à une condition : c'est que l'on veuille bien consentir à jeter un coup d'œil d'ensemble sur divers compartiments de la *Philosophie naturelle*, comme disent les Anglais, au lieu de se confiner, jusqu'à étouffer, entre les cloisons étanches d'une petite section de l'entomologie ou de l'embryologie.

L'heure a sonné, croyons-nous, d'introduire dans la biologie générale cette notion de la force psychique et de son action morphologique, car, la plupart des théories qui ont éclairé les sciences naturelles, au siècle dernier, paraissent avoir épuisé leur élan, si elles ne sont même entrées dans une phase de régression.

C'est ainsi que la théorie de l'*évolution*, qui faisait chaque jour de nouvelles conquètes, paraît avoir atteint ses limites naturelles. Nous n'en voulons pour preuve que cet intéressant compte-rendu consacré par notre grand naturaliste M. Edmond Perrier, au livre de M. Cuénot : *La Genèse des Espèces*.

M. Edmond Perrier y paraît quelque peu surpris que, dans ce travail auquel l'Académie des Sciences a décerné l'une des récompenses les plus enviées qu'elle réserve aux naturalistes, le prix Cuvier, l'honorable professeur à la Faculté des Sciences de Nancy témoigne de son peu de confiance dans l'*action du milieu extérieur* :

« Aucun problème, dit M. Edmond Perrier, « dans sa Chronique *Le Monde Vivant* « 20 juin 1912) n'a passionné l'humanité au « même degré que le problème des origines de « tout ce qui existe. Elle en a été à ce point ob- « sédée que, plutôt que de se résigner à une tran- « quille ignorance, elle a cherché l'apaisement « par l'intervention de mythes tantôt enfantins, « tantôt grandioses, dans le développement des- « quels elle a mis toute l'ardeur de son imagina- « tion. C'est cette disposition d'esprit que M. de « Quatrefages qualifiait de religiosité et qui lui « semblait tellement générale parmi les hommes, « si particulière à leur esprit, qu'il en faisait la « caractéristique d'un règne humain s'élevant « par cette obsession même de la recherche des « causes, au-dessus du règne animal et du règne « végétal.

« Peu à peu cependant les mythes n'ont plus « suffi à l'humanité, et elle a demandé à la science « des solutions plus positives. Elle a tenté de « pénétrer l'essence des êtres vivants ; non seu- « lement elle les a observés et dénombrés, mais « elle a recherché dans les entrailles mêmes de la « terre des documents propres à l'éclairer sur « leur passé. M. L. Cuénot, professeur à la faculté « des Sciences de Nancy, s'est proposé de résumer « les résultats de cet effort dans son livre : « *La genèse des Espèces*.

« Si M. Cuénot a rassemblé avec une science « consommée tout ce que l'on sait des variations « que font subir aux animaux les modifications « du milieu extérieur, il est passé maître, de son « côté, dans l'étude des formes qui résultent « des croisements. Quand il marie ensemble « une souris grise et une souris blanche, il peut dire « comment seront colorées les générations suc- « cessives qui procéderont de ce couple, et ses « observations sont d'accord avec celles que « Mendel avait faites jadis sur le croisement des « végétaux ; les règles qu'il pose sont de haute im- « portance pour les éleveurs de bétail. *Sa con- « fiance dans l'action de milieux extérieurs est en « revanche très faible;* des milieux seraient selon « lui incapables de déterminer *aucune modifica- « tion héréditaire permanente.* Ainsi, les canards « et les autres oiseaux aquatiques, ont les pattes « palmées ; on pourrait penser que cette palmure « a été déterminée par leur genre de vie ; au con- « traire, pour M. Cuénot, elle se serait produite « d'avance, toute seule, et les canards se seraient « mis à nager parce qu'ils avaient des pattes « palmées propres à la nage ; ils étaient préadap- « tés à la natation, c'est-à-dire construits d'a- « vance pour nager avant d'avoir profité de la « structure de leurs pattes pour naviguer sur « l'eau.

« Il arrive souvent que les naturalistes re- « tournent ainsi les questions. Comment se déci- « der dans une telle alternative ?.........................

« Le peuplement de toutes les régions des mers, « de toutes les parties de la terre est dû sans doute « aux facilités que des modifications survenues « dans l'organisation de certaines espèces leur « ont données pour s'enfuir aux plus grandes « profondeurs de la mer, pour pénétrer dans les « eaux douces, grimper sur la terre, gravir les « plus hauts sommets et s'élancer dans les airs. « Ces fuyards ont pu ainsi éviter les concurrences « dangereuses dans la lutte pour la vie. Dans « les conditions tranquilles où elles vivaient désor- « mais, elles ont continué à se modifier sans « péril en sens divers, et à s'adapter de plus « en plus aux conditions nouvelles d'existence « qu'elles avaient acceptées. »

On voit par ces dernières lignes que si le professeur à la Faculté des Sciences de Nancy ne croit plus beaucoup à l'influence du milieu extérieur, jusqu'ici considérée comme l'un des principaux facteurs de l'évolution organique, l'éminent Directeur du Muséum de Paris croit encore « aux facilités que des modifications survenues

dans l'organisation de certaines espèces leur ont données « *pour éviter les concurrences dangereuses dans la lutte pour la vie* ». En d'autres termes, M. E. Perrier croit encore à l'importance de la *sélection naturelle*, qui était, en effet, considérée jusqu'ici comme l'un des autres grands facteurs de l'évolution organique, à côté de l'influence du milieu extérieur.

Mais voici que M. Georges Bohn, Directeur du laboratoire de biologie et psychologie comparée à l'École des Hautes Études, dans un ouvrage consacré à la *Nouvelle Psychologie animale* et couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques, s'élève à maintes reprises contre le dogme *de la sélection naturelle* !

Dans ses conclusions (p. 125), M. Bohn s'exprime ainsi :

« Un organisme n'est pas une construction « faite dans un but donné, il est une somme de « caractères hérités plus ou moins indépendamment les uns des autres, les uns utiles, les autres « inutiles et même nuisibles; l'organisme lui-même « se trouve souvent mal adapté.

« *Si la sélection des caractères utiles jouait un « rôle important, il n'en serait sans doute pas de « même.* Et voici que les biologistes qui croient « encore à la toute puissance de la sélection ne « sont pas d'accord. Pour beaucoup de biologistes « modernes, la sélection s'exercerait entre les « individus d'une même espèce, non pour fixer « les variations utiles, mais pour supprimer « toutes les variations qui constituent un écart « assez considérable du type moyen. *La sélection « aurait non un rôle évolutif, mais bien un rôle « conservateur.* Pour d'autres, il n'y aurait pas « une sélection entre les divers caractères : la « sélection se ferait entre les espèces déjà constituées. »

L'éminent naturaliste réitère, à la page 196, sa protestation contre l'importance donnée jusqu'ici à la sélection naturelle :

« Jusqu'ici les conclusions de beaucoup de « travaux de biologie et de psychologie animale « *se sont trouvées faussées* par suite de l'importance que leurs auteurs accordaient à la théorie « de *la sélection naturelle.* Il suffira de lire les « récents écrits de J. Loeb et le livre de Delage « et Goldsmith pour se rendre compte combien « la confiance en cette théorie a diminué ».

Que restera-t-il des idées directrices du grand mouvement naturaliste du XIXe siècle si l'on renonce ainsi successivement au principe de l'adaptation et à celui de la sélection, ou, du moins, si on les renferme dans les limites les plus étroites ? Et que devient, pour M. Bohn, cette harmonieuse évolution, cette ascension de tout le monde organisé vers des formes supérieures, dont ses devanciers avaient fait le plus beau des poèmes scientifiques, et même quelque chose de plus : le dogme d'une religion nouvelle, *la religion du progrès* ? Rien ! ou à peu près.

Voici en effet sa conclusion finale, selon laquelle il n'y a plus dans le monde que des équilibres physico-chimiques, mais ni adaptation ni harmonie (page 196) : « Reconnaître que les « phénomènes biologiques et psychiques sont « soumis à des lois qui ne sont que la *conséquence « des lois des équilibres chimiques*, c'est abandonner les explications finalistes ; de plus en « plus on tend à susbtituer à celles-ci les explications causales, et à connaître que ce que fait « un animal n'est pas forcément dans son intérêt. »

« Les tropismes conduisent souvent les animaux à la mort. La sensibilité différentielle « est très imparfaitement adaptée. Un instinct « se présente à nous comme un agrégat d'éléments divers, hérités indépendamment les uns « des autres, ou acquis, les uns utiles, les autres « nuisibles; la somme se trouve évidemment « compatible avec la vie de l'être, sans cela « celui-ci aurait disparu. D'une façon générale, « dans les activités animales, *il n'y a pas moins « de désharmonie que d'harmonie.* »

Et cependant, M. Georges Bohn est un esprit trop averti pour aller jusqu'à l'extrême limite de son système.

Cette limite, contre laquelle il proteste dans son introduction, a été atteinte par une école allemande qui est logique avec elle-même. Car si la nature ne nous présente que des équilibres de forces physico-chimiques, à quoi bon une *psychologie-animale;* à quoi peut repondre même le mot de *psychologie* ?

Cruel embarras pour le savant directeur du laboratoire de biologie et *psychologie comparée*, que ses collègues germaniques privaient ainsi de la moitié de son domaine !

Heureusement M. Bohn déclare en ces termes que la psychologie animale (et nous sommes de cet avis) n'a jamais été aussi vivante.

« (Page 1. Introduction). En 1900, trois physiologistes allemands, Bethe, Th. Berr et « Uexkull, après avoir montré les erreurs et les « exagérations de ceux qui s'occupaient de la « psychologie des animaux, ont déclaré que : *pour « le biologiste il ne saurait y avoir de psychologie « animale.* La question de la légitimité de la psychologie comparée a été, pendant quelques « années, le sujet de discussions nombreuses, « et souvent passionnées ; malgré l'arrêt de mort

« prononcé contre elle, *jamais la psychologie « animale n'a été aussi vivante qu'à l'heure actuelle.* »

Voilà un exemple de ces variabilités périodiques, de ces rythmes vitaux que M. Georges Bohn a lui-même admirablement étudiés sur les animaux marins !

D'ailleurs, si féru qu'il soit des explications purement mécaniques, sa largeur de vue ne lui permet pas d'en dissimuler parfois la criante insuffisance.

Ainsi, à propos de l'*habillement dissimulateur* des crabes, de cette plasticité extérieure par laquelle nous avons inauguré notre étude, M. Bohn s'écrie : « *Il ne faudrait cependant pas trop « tomber dans les explications simplistes.* Récem« ment, pour expliquer l'habillement de certains « crustacés par des algues colorées, n'a-t-on pas « été jusqu'à invoquer *un simple tropisme* ? »

Pourquoi donc, dans le même livre sur la *Nouvelle psychologie animale*, l'éminent naturaliste donne-t-il l'hospitalité à cette singulière prétention de Miss Fielde, dont *les explications simplistes* dépassent vraiment toute mesure, puisqu'elle en arrive à nier l'un des instincts sociaux les mieux établis et les plus justement admirés, ce merveilleux dévouement des fourmis pour leurs larves auxquelles elles vont jusqu'à sacrifier leur vie, et qu'on a pu citer en exemple à bien *des fourmilières humaines* ! »

Voici ce que l'on peut lire à la page 116 :

« Il peut arriver que la reine retombe, après « le vol nuptial, dans une fourmilière de la même « espèce ; elle pond alors au sein de cette fourmi« lière et les larves sont soignées par les ou« vrières. *Pour Miss Fielde, les soins ainsi donnés « aux larves sont inutiles au développement de « celles-ci*, ils sont déterminés par la recherche « purement individuelle de la nourriture de goût « agréable que les ouvrières éleveuses se procu« rent en léchant les larves. *Aussitôt qu'on enlève « aux fourmis les segments* 7 *et* 8 *des antennes par « lesquelles se recueillent les sensations, elles « deviennent totalement indifférentes aux larves.* »

M. Bohn, si sévère, par ailleurs, pour l'illustre Fabre, le vénérable représentant de l'ancienne *psychologie animale*, nous permettra de lui demander respectueusement l'autorisation de transposer, en l'appliquant à l'humanité, la déclaration de Miss Fielde.

Voici ce que le Micromégas de Voltaire pourrait dire de nos nourrices, avec autant de raison (pour le moins) que Miss Fielde des fourmis ouvrières préposées à l'entretien des larves :

« Les soins donnés aux enfants des hommes « par leurs nourrices *sont inutiles au développe« ment de ceux-ci;* ils sont déterminés par la « recherche purement individuelle des caresses « et autres menus avantages que les nourrices « reçoivent des enfants, et par le plaisir que leur « procure l'allaitement; aussitôt qu'on enlève « aux nourrices les yeux, les oreilles et autres « organes *par lesquels se recueillent les sensations, « elles deviennent totalement indifférentes à leurs « nourrissons.* »

On voit que rien ne serait plus facile, pour la *Nouvelle psychologie animale,* que de supprimer d'un trait l'instinct maternel, le mieux établi de tous, jusqu'à présent, et la base de toute société animale, cela pour le plaisir de tout ramener à la chimie.

Et cependant il y a autre chose dans la Nature que les *équilibres physico-chimiques* !

C'est M. Jacques Loeb lui-même, le grand naturaliste américain, qui déclara, au Congrès de Genève, en 1909, qu'il avait vainement cherché dans les localisations cérébrales l'origine de la volonté ou de la formation des idées.

« La lecture des ouvrages que les métaphy« siciens ont consacrés à la volonté m'a suggéré, « dit-il, l'idée de tenter une analyse expérimen« tale de cette faculté. J'étais encore étudiant « quand sont tombés entre mes mains les tra« vaux de Munk sur l'écorce cérébrale ; je croyais « avoir trouvé là le point de départ pour les « recherches que je me proposais. Munk préten« dait avoir démontré que, chez le chien, chaque « souvenir est localisé dans une certaine cellule « ou dans un groupe de cellules et qu'il est pos« sible d'éliminer expérimentalement tel ou « tel souvenir. Les expériences que j'ai pour« suivies pendant cinq ans, en faisant des extir« pations de l'écorce cérébrale, m'ont prouvé « d'une manière certaine que Munk a été victime « d'une erreur, et que la méthode des lésions « cérébrales ne peut conduire qu'à des résultats « anatomiques nous faisant connaître les con« nexions entre les nerfs dans le système nerveux « central ; *au point de vue de la dynamique des « phénomènes cérébraux, elle ne fournit presque « rien.* »

Ailleurs, c'est M. Charles Richet, l'éminent physiologiste, qui, s'adressant à M. Camille Flammarion, le jour de son jubilé scientifique (26 février 1912), dans une séance présidée par le regretté Henri Poincaré, s'exprimait ainsi :

« Et pourtant il y a quelque chose ! Vos livres, « si riches de faits curieux et troublants, le prou« vent en toute évidence. Vous avez accumulé « les témoignages qui démontrent que *l'expli« cation mécanique, simple et grossière, des choses*

« *de ce monde ne suffit pas à tout. J'oserais* « *même dire qu'elle ne suffit à rien.*

« Par ci, par là, apparaissent, comme ces feux « follets qui voltigent sur les marécages, quelques « lueurs éparses et fugitives qui nous permettent « d'entrevoir des relations imprévues entre des « faits très lointains. Est-ce que le savant n'a « pas le droit, le devoir même de pénétrer dans « cette obscurité ?

« Il semble que la science consiste précisément « à relier l'un à l'autre, par un lien causal, deux « faits qui semblent d'abord absolument dis- « tincts l'un et l'autre.

« Rechercher ce lien, cette cause mystérieuse, « est faire œuvre de savant. Et la joie d'une telle « recherche est profonde. »

Donc les *équilibres physico-chimiques* n'expliquent pas tout, ils ne peuvent même suppléer, selon nous, ni la théorie de l'*évolution*, ni celle de l'*adaptation*, ni celle de la *sélection*, qui ont mérité le succès qu'elles ont eu à leur heure, parce qu'elles contenaient une part de vérité.

Un philosophe célèbre a dit :

« Les différentes écoles ont raison dans ce « qu'elles affirment, *elles ont tort dans ce qu'elles* « *nient* ! »

Ce qu'elles ont nié avec le plus d'énergie, depuis environ un siècle, c'est précisément l'action psychique formatrice, directrice et restauratrice, dont la philosophie ancienne avait, on doit le dire, étrangement abusé, en la faisant sortir de la nature, en la posant comme une antithèse en face de ce qu'on appelait alors « la Matière ».

Quant à nous, nous ne proposons pas de revenir à la vieille théorie animiste.

Non ! Si nous croyons qu'une observation plus attentive et plus large des phénomènes psychiques peut rénover la philosophie naturelle tout entière, nous sommes, par cela même, aux antipodes de la conception qui opposait l'*Ame* à la *Matière*.

Alors, *la Matière*, c'était on ne sait quoi d'inerte dans l'étendue. *L'Ame* était on ne sait quoi de surnaturel dont ne ne pouvait s'expliquer l'action sur la *Matière*.

Aujourd'hui, *la Matière* n'apparaît plus que comme une forme de l'énergie, que comme un agrégat de forces en équilibre instable. C'est précisément dans le même sens que la conception de l'*Ame* a évolué dans la philosophie française, (pour ne parler que de notre pays), depuis Maine de Biran, auteur de la théorie de l'effort, jusqu'au regretté Fouillée, le protagoniste des Idées-Forces.

Par conséquent, la vieille antithèse entre l'*Ame* et la *Matière* n'a plus pour nous aucun sens, l'*Ame* n'étant pour nous, du moins chez l'homme et les animaux supérieurs, qu'un synonyme populaire de la *Force psychique* (ou neuro-psychique). Force plus intelligente que d'autres forces naturelles, mais se mouvant « dans le même plan », réagissant sur les autres forces qui l'entourent, et notamment sur les *équilibres physico-chimiques*.

C'est sa puissante intervention au milieu de ces équilibres qui peut permettre d'élucider certains problèmes de morphologie, d'embryologie, voire de thérapeutique, que nous avons résumés dans les premières parties de ce livre.

Dans la dernière partie, nous avons montré comment les plus troublantes des expériences du psychisme contemporain nous font assister précisément à la mise en œuvre de la puissance *morphologique* (ou plastique) de cette force qui est en nous, et qui ne diffère que comme intensité de celle que nous retrouvons chez l'animal.

« Frère à quelque degré qu'ait voulu la Nature !..... » ainsi que le dit Lamartine.

— Existant *au-dessous de nous*, dans l'échelle des êtres, existe-t-elle également *au-dessus, ou au-delà de nous* ?

— C'est ce qu'il ne nous appartient pas d'affirmer ici, dans un livre de pure philosophie naturelle.

— Et cependant, nous ne nous dissimulons pas qu'il est bien difficile de parler de la vieille théorie animique ou de la jeune hypothèse psychique sans qu'aussitôt se pose, dans l'esprit du lecteur, ce point d'interrogation :

D'où vient-elle, où va-t-elle ?

Si on ne la retrouve pas dans les circonvolutions cérébrales, est-elle antérieure au cerveau lui-même ?

— Ceci n'entrait pas dans le cadre de notre étude et pourtant nous sentons bien que nos lecteurs, la majorité de nos lecteurs, prendront parti pour ou contre nos idées selon qu'ils nous classeront parmi leurs amis ou leurs adversaires, spiritualistes ou matérialistes.

N'est-ce pas M. Georges Bohn qui a fort ingénieusement démontré comment la théorie des localisations cérébrales de Broca (qu'il n'admet pas plus que Goethe ou Bergson, que MM. Jacques Loeb ou François Moutier), a bénéficié en 1862 de la lutte des spiritualistes et des matérialistes (sous ce dernier nom, on s'efforçait de flétrir la libre pensée). En sorte que, selon l'heureuse expression du Directeur de laboratoire à l'École des Hautes Études :

« Cette fois encore, les passions humaines de-

« vaient égarer les savants et bientôt le dogme « des localisations fut créé ».

En toute bonne foi, nous ne pouvons déclarer que, dans l'état actuel de la science psychique, ou puisse affirmer que l'âme soit antérieure au cerveau. Mais nous ne pensons pas non plus qu'une telle question soit *inconnaissable*, parce que nous croyons en ce mot d'Arago : « Celui qui, « en dehors des mathématiques pures, prononce « le mot impossible, manque de prudence. » Et il y a là un problème qui n'a rien, hélas ! de mathématique !

Ed. DUCHATEL et R. WARCOLLIER

TROIS CAS DE PARAMNÉSIE

En 1907 j'habitais Varsovie où je travaillais à la cause révolutionnaire. Comme j'étais très surexcitée et que nous traversions des moments fort émouvants et dangereux, je rêvais souvent la nuit aux choses ou événements en rapport étroit avec ma vie d'alors. De sorte que je voyais de coutume dans mes rêves, soldats, perquisitions ou tueries. Cependant, un jour, j'eus un rêve qui me frappa particulièrement parce qu'il était étrange et saugrenu au point que j'en ai retenu chaque détail.

Je rêvai d'une place inconnue, d'une ville gaie, lumineuse, parée comme pour une fête, pleine de gens en costumes voyants. Au milieu des rues se dressaient des poteaux enrubannés de rouge, aux longues bandes flottantes, surmontés de lanternes et de drapeaux. (Disons entre parenthèses que, n'ayant jamais été à l'étranger plus loin que Berlin, je ne pouvais connaître le carnaval du midi que par ouï dire).

Au milieu de cette scène inconnue je me voyais moi-même, examinant avec intérêt ce spectacle si peu familier. Tout à coup, je vis traverser la place un jeune homme, un certain Z..., que je connaissais vaguement, l'ayant rencontré aux réunions de notre parti, et que je savais lié à l'un de nos amis, me tenant de près. Je me réveillai à ce moment tout étonnée d'avoir vu dans mon rêve des choses aussi bizarres et un homme qui m'intéressait si peu faisant partie, dans une certaine mesure, de cet étrange tableau. Je me rappelle exactement la réflexion que je fis au réveil sur la bizarrerie des rêves, tant m'avait frappée dans ce tableau la présence incompréhensible d'une personne à qui je ne pensais jamais.

Un an et demi après je me trouvais à Menton à l'époque du carnaval. Sitôt arrivée à la place Nationale où avait lieu la fête je me rappelai par une brusque révélation mon rêve réalisé en ce moment. Je vis les bannières flottantes, le soleil illuminant les blanches maisons, les fleurs, les poteaux et les costumes multicolores de la foule.

Je me tournai vers la personne qui m'accompagnait pour lui conter la bizarre coïncidence de mon rêve d'autrefois avec le moment présent. « Ce serait bizarre, dis-je, si Z. allait se trouver ici en ce moment ». Je le croyais loin, en Russie, en prison. Tout à coup je le vis traverser la place et s'approcher de nous. Il venait d'arriver à Menton dans la matinée.

Le récit ci-dessus a été communiqué à notre ami M. R. WARCOLLIER, Secrétaire-adjoint de la S. U. E. P., par Mlle X., fille d'un de nos abonnés. C'est une intellectuelle, très instruite, surtout en psychologie, élève de Binet, rédactrice à l'*Année Psychologique*. Elle ne s'intéresse point particulièrement à nos recherches. Le rêve dont il s'agit est arrivé à une de ses amies, du même milieu intellectuel — licenciée ès-sciences, je crois. Malheureusement, comme c'est une révolutionnaire russe, il est impossible de connaître et de publier son nom. Nous aurions bien voulu obtenir le témoignage de la personne avec laquelle elle se trouvait à Menton, au moment où M. Z. apparut, comme dans le rêve. Malheureusement, l'espace de temps passé entre le moment où la jeune fille russe dit à son amie : « Ce serait bizarre si Z. allait se trouver ici en ce moment », et le moment où elle signalait en effet cet homme semble avoir été si court, qu'on pourrait objecter que Z se trouvait déjà à portée de vue de la jeune fille quand celle-ci en parla, et qu'elle l'avait vu déjà, subconsciemment.

Ce qu'il aurait fallu pour écarter en ce cas l'explication qu'on se plaît, dans les milieux scientifiques, à donner à la paramnésie (spectacle enregistré d'abord par la subconscience ; sensation du *déjà vu* quand la conscience normale entre en jeu, de façon qu'on suppose avoir déjà vu la scène en rêve), ce serait qu'on pût présenter une preuve que la jeune Russe avait raconté son rêve avant qu'il se réalisât.

C'est l'objection qu'on peut faire aussi au récit suivant, que nous empruntons à la *Revista de Ciencias Psiquicas* de Caracas (Vénézuéla), de Février dernier. Ce fait, qui ressemble au précédent même en certain détails (une place dans une ville gaie, parée comme pour une fête, etc.), est écrit par le Dr VALARINO DE LORENA, ancien plénipotentiaire de Nicaragua et Consul général d'El Salvador.

Le 15 janvier de l'année courante, je rêvai que je me trouvais dans une petite ville d'aspect moderne. L'église attira mon attention ; j'y entrai et je vis qu'elle était partagée en trois nefs et qu'elle avait quelques autels latéraux. Je me dirigeai du côté Sud-Est de la place de l'église et je vis que l'angle était occupé entièrement par un magasin de comestibles ; à l'Est, il y avait une grande maison d'un seul étage, avec trois fenêtres. Je m'arrêtai devant cette maison, et je vis passer des voitures et des automobiles chargées de personnes gaies et en fête. En outre, j'observai qu'au nord du même angle de la place s'étendait une avenue, toute pavoisée, à l'extrémité de laquelle s'élevait un autre édifice d'un étage, peint en jaune.

Je me réveillai avec le rêve tellement gravé dans ma mémoire, qu'il me semblait voir nettement la ville et tous ses détails.

Deux jours après, le 17, je me rendis à Maracay, une ville petite mais florissante, à 130 kilomètres de Caracas, afin de passer quelques jours avec mon ami le Général Gomez, Président de la République, qui s'y trouvait pour assister aux fêtes qui s'y célèbrent chaque année.

Je n'avais jamais été à Maracay et je n'en avais jamais vu des vues ou des photographies.

Ma surprise a été grande en arrivant dans mon automobile à la place de Maracay. L'endroit ne m'était pas étranger ; il me semblait l'avoir vu depuis peu.

J'entrai dans l'église : c'était bien celle que j'avais vue en rêve. Assez ému, je traversai la place, me dirigeant à l'angle Sud-Est. J'y vis le même magasin de comestibles, l'avenue pavoisée, avec la maison peinte en jaune, à son extrémité.

La maison aux trois fenêtres, du côté de l'Est, était la même que j'avais rêvée : mon étonnement fut à son comble lorsque, au même moment, je vis défiler les voitures et les automobiles, devant la maison, telles que je les avais vues en songe.

Tout se passa exactement comme je l'avais rêvé cinquante-huit heures auparavant. Je laisse aux hommes de science le soin de juger ce fait.

Ce troisième récit est de M. Jollivet-Castelot, directeur des *Nouveaux Horizons*, de Douai; nous l'empruntons à un des derniers numéros du *Journal du Magnétisme :*

Ce rêve date de 1894; je le transcris d'après les notes que je consignai dès mon réveil (1).

La nuit du 29 au 30 janvier 1894, j'avais eu un songe lucide qui me conduisait à H... près Lille (endroit que j'avais entrevu deux fois seulement et où se trouvait l'habitation de M. X... avec lequel je devais avoir prochainement à faire ; je devais, dans ce but, rendre avec ma mère visite à M. et à Mme X... ; je ne connaissais point cette dernière). Je savais, dans mon rêve, que je me rendais à H... accompagné de ma mère pour voir Mme X... ainsi que son mari.

J'arrivai à une gare, puis m'arrêtai sur un point inconnu de moi, au-dessous duquel une rivière jaunâtre coulait ; à l'horizon, des maisons de village, des arbres... Et pendant que j'étais là, survint Mme X... qui nous dit : « Mon mari devait venir avec moi à votre rencontre, mais il a dû s'absenter ».

Je voyais très bien Mme X...; (au début du rêve, je la définissais mal ; j'éprouvais comme un sentiment de tension pénible pour dégager cette dame d'une sorte de brume); ses cheveux bruns, sa coupe de physionomie, son teint coloré ; les yeux seuls demeuraient vagues. Puis les décors s'obscurcirent et mon rêve s'évanouit.

En m'éveillant, je me rappelai parfaitement les traits de Mme X..., le pont sur la rivière et je me fis la réflexion : « Puisque je vais aujourd'hui même 30 janvier à H..., je jugerai de la valeur de mon songe — si valeur il y a ».

Quelle ne fut point ma satisfaction, lorsque parut la dame si impatiemment attendue par moi, de reconnaître la vision de la nuit dernière, son teint un peu rouge, ses bruns cheveux, son visage allongé ; les yeux seuls me parurent inconnus, ce qui concordait avec le rêve.

Mais la coïncidence devait aller beaucoup plus loin — si l'on peut employer le terme coïncidence. Mme S... nous apprit que son mari était absent et regrettait de ne point nous avoir rencontrés, ma mère et moi.

Nous partimes ensuite à travers le village et nos pérégrinations nous conduisirent sur un pont que je ne connaissais pas, n'ayant jamais gagné ce côté là de H..., pont sur une rivière de couleur très jaunâtre. Au loin des maisons et des prairies, la campagne. C'était le pont de mon rêve.

Plusieurs fois déjà, dans mon existence, il m'est arrivé d'avoir des rêves analogues et de *reconnaître* ensuite les endroits : villes, maisons, personnes, jardins, etc., que j'avais aperçus en songe. Mais je ne me suis guère astreint à noter ces phénomènes.

(1) On remarquera que, s'il en est ainsi, le rêve a été consigné par écrit avant que la reconnaissance des lieux se produisît. — N. de la R.

AU MILIEU DES REVUES

Comment, pour le prof. Bernheim, il n'y a pas d'Hypnotisme

Dans un court mais intéressant article publié dans les *Archives de Neurologie*, le professeur Bernheim, de l'École de Médecine de Nancy, résume sa dernière façon de voir au sujet de l'hypnotisme.

On ne parle plus d'hypnotisme — observe-t-il d'abord — et les médecins ne savent plus guère définir ce mot. La question a subi de évolutions diverses. Où en est-elle aujourd'hui ? Essayons brièvement de la mettre au point et de dissiper la confusion qui l'entoure.

La première conception date de 1841 et est de Braid qui a trouvé la chose et le mot. C'est *un état particulier du système nerveux, un sommeil spécial* provoqué par la fixation d'un point brillant, en même temps que l'esprit est uniquement attaché à l'idée de cet objet. Dans ce sommeil plus ou moins profond, le sujet acquiert des propriétés particulières bien connues, catalepsie, suggestibilité, anesthésie spontanée ou par suggestion, hallucinabilité, quelquefois amnésie au réveil, etc. ; ce sont les *phénomènes dits hypnotiques.*

La seconde conception due à Liébault, émise par lui en 1866 (1), resta inconnue jusqu'en 1884, époque à laquelle je la fis connaître (2). Le sommeil dit hypnotique n'est pas dû à une action physique ou psycho-physique déterminée par la fixation d'un point brillant. Il est de *cause purement psychique* ; *il est dû uniquement à la suggestion*, à l'idée suggérée de dormir. La fixation d'un point brillant produit l'occlusion des paupières et suggère, même sans parole, l'idée de dormir. C'est ce sommeil suggéré qui provoque les autres phénomènes de suggestibilité, catalepsie, anesthésie, hallucinabilité, etc. Les phénomènes hypnotiques sont produits par la suggestibilité normale exaltée dans la concentration physique du sommeil. C'est Liébault qui, le premier, appliqua à la thérapteutique la suggestion verbale faite dans le sommeil hypnotique.

La troisième conception bien différente est celle de Charcot ; elle date de 1878. L'hypnotisme est une *névrose expérimentale voisine de l'hystérie*, susceptible d'être développée seulement chez les hystériques. La fixation d'un point brillant et diverses autres manipulations produisent successivement les trois phases de cette névrose, léthargie, catalepsie, somnambulisme, telles qu'elles sont décrites dans les livres classiques. Cette doctrine n'a plus guère de partisans.

La quatrième conception est celle que j'ai développée depuis 1884. Le sommeil provoqué par fixation d'un point brillant ou par simple suggestion verbale n'est pas nécessaire pour créer les phénomènes, dits hypnotiques. Ces phénomènes peuvent être créés à l'état de veille chez les sujets suggestibles ; ils ne sont pas fonction d'un état hypnotique nerveux spécial (Braid) ni d'un sommeil suggéré (Liébault), ni d'une névrose hystérique (Charcot) ; ils sont fonction d'une *propriété physiologique du cerveau qui peut être actionnée à l'état de veille, la suggestibilité*, c'est-à-dire l'aptitude du cerveau à recevoir une idée et sa tendance à la transformer en acte. Conformément à cette doctrine basée sur l'observation des faits que j'ai développée ailleurs, j'ai établi que la thérapeutique suggestive appliquée par Liébault dans le sommeil est aussi efficace à l'état de veille. C'est la psychothérapie moderne.

On dira : sans doute la suggestibilité existe à l'état de veille, mais elle est considérablement exaltée pendant le sommeil dit hypnotique ; et chez la plupart des sujets, c'est à la faveur de ce sommeil seulement qu'on peut réaliser de vrais phénomènes de suggestion.

Je réponds par les faits d'observation. Chaque fois que j'ai pu provoquer chez un sujet hypnotisé la catalepsie, l'anesthésie, l'hallucinabilité, l'amnésie ou un seul de ces phénomènes, j'ai pu, chez le même sujet, le ou les réaliser exactement de la même façon à l'état de veille ; j'ai pu les réaliser chez des sujets n'ayant jamais été soumis à aucune tentative d'hypnose, et cela, non pas exceptionnellement, mais couramment. J'ajoute que les effets thérapeutiques po sibles sont absolument les mêmes par les divers modes de suggestion à l'état de veille que par la suggestion dans le sommeil provoqué.

Maintenant, le professeur Bernheim prévoit cette objection : « La suggestion à l'état de veille est en réalité de l'hypnotisme. L'influence que vous produirez sur le sujet exalte certaines modalités cérébrales aux dépens d'autres qui sont atténuées ou supprimées... L'équilibre psychique est ainsi troublé. Si ce n'est pas du sommeil complet, c'est du moins un *sommeil partiel*, un état passif, un état de *dissociation mentale* ; et c'est là ce qui constitue l'hypnose. »

Il combat cette manière de voir en affirmant que le mot de « sommeil partiel » ne lui paraît pas exact, le sommeil étant un état psychique *général*. Mais on comprend qu'il y a là un simple malentendu basé sur le mot *partiel*. Si son contradicteur avait dit : « très léger », M. Bernheim ne pourrait plus lui répondre, car, au contraire, tout ce qu'il dit tend à affirmer que l'état de suggestibilité se manifeste dans un état de sommeil *léger*.

Pour ce qui se rapporte à l'état de *dissociation mentale*, M. Bernheim observe qu'alors toute la vie de l'âme serait de l'hypnotisme ! Le contrôle de la conscience normale sur nos pensées — dit-il — peut être troublé par bien d'autres mécanismes.

L'exaltation religieuse, politique, mystique, ar-

1. Liébeault. Du sommeil et des états analogues, considérés surtout au point de vue de l'action du moral sur le physique. Paris 1866.

2. Bernheim. De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille. Paris 1884.



tistique, l'éloquence persuasive, les passions vives, les émotions, tous les états d'âme qui renforcent l'idée et augmentent sa puissance idéo-dynamique, en atténuant le contrôle modérateur, favorisent certains modes de suggestibilité. Faut-il appeler ces états d'âme hypnotiques ? Ce n'est qu'une question de définition ! Mais alors, je le répète, toute impression vive, toute activité cérébrale, toute la vie de l'âme serait de l'hypnotisme !

Non pas *toute* la vie de l'âme, puisque la cérébration consciente existe ; mais elle n'est jamais complète ; la dissociation mentale se manifeste toujours en nous en une certaine mesure ; nous ne sommes donc jamais dans un état de *veille complète*, si nous voulons appeler ainsi le contrôle absolu de notre conscience. Là encore, donc, la discussion est toujours bien possible.

Voici, maintenant, comment M. Bernheim démontre que ce n'est pas à l'état de sommeil profond, mais à l'état de sommeil léger, qu'un sujet est plus suggestionnable.

Une sensation de torpeur agréable, physique et psychique, une douce somnolence qui nous envahit préludent au sommeil. Alors, on s'abandonne dans l'immobilité, les yeux clos, on s'isole de toute impression extérieure. Bientôt la *vie intellectuelle active, volontaire*, due aux facultés d'attention et de raisonnement constituant le *contrôle cérébral*, s'engourdit et disparaît. Seule *l'activité cérébrale passive involontaire*, due aux facultés d'imagination, *la vie de rêves* subsiste encore. Dans cet état, les produits d'imagination, réminiscences incessamment écloses dans notre cerveau, rêvasseries vagues qui, à l'état de veille, sont balayées par le contrôle cérébral, existent seuls ; c'est la folle du logis qui veille encore, et ses élucubrations, non réprimées par la raison, deviennent des rêves, c'est-à-dire des auto-suggestions hallucinatoires.

Plus tard, si le sommeil se complète, si le sujet dort comme une masse, cette cérébration automatique qui enfante les rêves disparaît à son tour ; et alors, c'est l'inconscience complète, le silence cérébral. De même, quand le sujet se réveille, c'est la vie psychique d'imagination qui sort la première de son néant ; les rêves hallucinatoires réapparaissent plus ou moins nets. Peu à peu, l'activité volontaire intellectuelle, le contrôle se réveille graduellement ; le sujet sort de son automatisme, il se ressaisit ; *le psychisme actif éteint le psychisme passif* ; les rêves s'évanouissent à la lumière de la conscience complète.

L'hallucinabilité traduite par les rêves n'est donc pas en rapport avec la profondeur du sommeil ; elle ne se manifeste que dans le sommeil incomplet, alors que le psychisme existe encore.

On peut même dire que plus le rêve est actif, plus il est vivant, plus il produit d'émotions, de sensations, de réactions, moins le sujet dort. Quand ce rêve est assez actif pour réveiller la vie de relation, c'est-à-dire quand il est mis en action et devient somnambulisme actif, le sujet est en réalité réveillé ; il réalise sa conception avec intelligence ; ce n'est pas un automate inconscient ; il est dans un état de conscience spécial, actionné par une suggestion active ; mais il ne dort pas et met au service de l'idée directrice suggestive qui le domine et le fait agir toute son activité physique et psychique consciente.

Cet état de somnambulisme réalisé pendant l'évolution du sommeil et qui continue comme une autosuggestion au réveil, se produit spontanément chez certains sujets à l'état de veille ; il constitue l'*automatisme ambulatoire*.

Si le sujet réalise un autre phénomène suggéré, anesthésie, contracture, mouvement, hallucination, etc., c'est qu'il a entendu et compris la suggestion et l'exécute volontairement et consciemment dans la mesure du possible. *L'accomplissement des actes suggérés, la possibilité de se lever, de marcher, d'écrire, de parler, de voler par ordre, etc., tout ce qu'on appelle somnambulisme, implique un état de conscience qui n'est pas libre, parce qu'il est faussé et dirigé par des suggestions, mais qui est actif.* Cela prouve une suggestibilité intense ; cela ne prouve pas un sommeil profond. Les phénomènes de suggestibilité ne sont pas des phénomènes de sommeil. *L'intensité de la suggestibilité n'est pas proportionnelle à la profondeur du sommeil* ; *c'est le contraire qui est la vérité.* Pour obtenir les phénomènes dits hypnotiques chez un sujet profondément endormi, il est nécessaire de lui parler à haute voix pour le réveiller au moins partiellement, de façon à lui donner assez de conscience et d'activité psychique pour qu'il puisse comprendre et réaliser la suggestion.

Sans doute, les faits accomplis dans l'état de suggestion ou de somnambulisme peuvent être suivis d'amnésie. Mais cette amnésie n'est pas définitive, comme je l'ai démontré ; les souvenirs momentanément effacés peuvent toujours être réveillés.

Qui dit suggestion dit phénomène psychique et conscient. Le sommeil profond qui abolit le psychisme abolit la suggestibilité. Le sommeil incomplet qui engourdit seulement les facultés de contrôle, en laissant prédominer celles d'imagination, exalte la suggestibilité sensorielle, c'est-à-dire la transformation des idées en images, surtout en images visuelles. Voilà le rapport qu'il y a entre le sommeil et la suggestibilité.

Le mot *hypnotisme* a été créé parce qu'on a cru que certaines manœuvres produisaient un sommeil spécial qui donnerait à l'organisme des propriétés particulières et exalterait la suggestibilité. Mais ce sommeil spécial n'existe pas. Le sommeil provoqué, complet ou incomplet, est absolument identique au sommeil naturel ; il n'est pas nécessaire pour créer les phénomènes dit hypnotiques.

Les mots ***hypnotisme***, ***sommeil hypnotique***, n'ont plus qu'une signification historique.

Il y a longtemps que j'ai dit, avec Delbœuf : ***Il n'y a pas d'hypnotisme, il n'y a que de la suggestion.***

Que la suggestibilité ne se présente qu'à un certain degré, pas très profond, du sommeil, ceci est fort possible : la chose avait d'ailleurs, été reconnue, avec certaines différences, par les anciens magnétiseurs eux-mêmes, qui avaient divisé le sommeil provoqué en plusieurs degrés, dans l'un desquels — assez superficiel — se manifesterait la suggestibilité.

Mais cela ne suffit pas pour identifier l'hypnotisme avec le sommeil naturel, comme le fait le professeur Bernheim. Une personne à moitié

endormie se tiendra difficilement debout; la plupart du temps, elle restera affaissée sur un fauteuil, ou partout où elle se trouve. Adressez-lui la parole pour lui donner une suggestion, et vous la réveillerez, ou bien elle ne vous écoutera pas. Le Dr Bernheim dira peut-être : « C'est qu'elle n'a pas accepté la suggestion ». Supposons qu'elle l'accepte ; elle n'entrera pas pour cela en état de crédulité. Mais si elle se trouvait dans cet état, et, ainsi endormie, elle causait avec vous, vous entendait, vous répondait, chantait, marchait, dansait — eh bien, son sommeil ne serait évidemment pas *identique* à celui ordinaire : ce serait un sommeil *spécial*.

Ceci, bien entendu, pour ce qui se rapporte à ses manifestations et à ses traits caractéristiques. Quant au processus physiologique du sommeil provoqué, inutile d'en parler ; nous ne pouvons pas l'identifier avec celui du sommeil naturel, puisque même ce dernier est encore un mystère pour nous, et que nous sommes réduits, sur ce point, à de simples conjectures.

L'École de Nancy a gagné — et bien gagné, au moins pour le moment — le grand combat dans lequel elle a fait accepter la thèse selon laquelle la cause de l'hypnotisme réside dans la suggestion. Le Dr Bernheim va maintenant trop loin, à ce qu'il nous semble, en affirmant sans plus que l'hypnotisme n'existe point. On sent que nos idées sur l'hypnotisme, après avoir subi, en quelques années, plusieurs avatars, doivent en subir bien d'autres encore, et que la théorie actuelle du professeur Bernheim n'est pas plus définitive que ne l'ont été celles de Braid, Charcot, etc. — V.

Un autre cas très curieux de " Réincarnation " supposée.

Le Directeur de *The Occult Review*, l'intéressante publication occultiste de Londres, publie la lettre suivante qu'il dit lui venir d'un officier de l'armée anglaise. Elle se rapporte à un cas de supposée « Réincarnation » qui, à plusieurs points de vue, rappelle celui des fillettes jumelles du Dr Samonà, bien qu'il soit moins intéressant par suite du manque de détails et surtout de témoignages suffisants.

Monsieur,

Les faits suivants, bien connus de plusieurs de mes amis, peuvent intéresser un grand nombre de vos lecteurs qui hésitent, comme tant d'autres, entre le scepticisme et la confiance pour ce qui se rapporte aux phénomènes supranormaux. En tout cas, il ne peut pas s'agir ici d'auto-suggestion.

J'habitais Hong-Kong depuis quelques mois, avec ma femme, quand au commencement de 1903 il fut jugé nécessaire qu'elle allât, pour des raisons de santé, à Ceylan, son lieu de naissance, ma femme étant fille d'un employé civil de cette île.

Quelque temps après, sa santé empira tellement, qu'on me télégraphia de venir auprès d'elle. L'ayant trouvée très souffrante, aussi par suite de l'état intéressant dans lequel elle se trouvait depuis peu de temps, je lui conseillai de s'installer dans une Maison d'Accouchement, alors que je continuai à demeurer au *Galle Face Hotel*.

J'étais assis dans la véranda de cet établissement, un matin, après déjeuner, quand une députation de devins et bouddhistes sollicita une audience de moi. Après les formalités habituelles, je fus informé que j'allais devenir le père d'un enfant, dont on me décrivit l'aspect d'une façon minutieuse. Je fis observer qu'on pouvait en effet prévoir un événement heureux dans ma famille ; mais que l'enfant attendu pouvait être une fille, ce qui aurait dérangé leur prophétie. On me répondit que non, qu'il devait être un garçon : on ajouta qu'il était la réincarnation d'un esprit fort évolué ; que ma femme et moi nous avions été spécialement choisis, etc., etc. Pour ne pas qu'il y eût erreur, l'enfant devait avoir un grain de beauté sur le cou-de-pied droit ; les orteils, au lieu d'être disposés en rang oblique, seraient rangés sur une ligne droite. Il naîtrait durant les fêtes anniversaires de Bouddha, célébrées à Ceylan le 17, 18 et 19 mai. Nous étions encore séparés de six semaines de cette date, alors que ma femme attendait sa délivrance dans une quinzaine de jours !



Portrait de l'enfant.

Je n'avais pas confiance dans la prédiction, et *je n'en parlai pas à ma femme*. J'en parlai toutefois à plusieurs de mes amis, et le fait par lui-même ne peut pas constituer l'ombre d'un doute.

L'enfant, remarquablement joli, naquit le 19 mai ! Il était identique à la description qu'on m'en avait donnée d'avance ! Ce qui se rapportait au grain de beauté et à la particulatité des orteils était exact ! C'était un enfant purement « blanc », et non pas de race croisée !

Quand je me rendis à la Maison d'accouchement, une demi-heure après l'événement, j'y trouvai la députation de devins et bouddhistes, qui attendait, depuis une heure et demie, dans le vestibule de l'établissement. Ils visitèrent le nouveau-né et leur rendirent leurs hommages une demi-heure après sa naissance. Des bouddhistes en voyage, qui traversaient Ceylan, vinrent à leur tour rendre hommage au petit, quelque temps après !

L'enfant était et reste remarquable sous plusieurs rapports. Il commença à marcher à l'âge de sept mois et parlait assez couramment à un an. Il était, et reste encore, très en avance sur les enfants du même âge, aussi bien au point de vue physique qu'au point de vue intellectuel. Jusqu'au jour où il commença à fréquenter l'école, il montra des facultés intermittentes de clairvoyance ; celle-ci paraît avoir disparu depuis.

Je dois ajouter que la députation dont il a été question plus haut m'avait annoncé aussi que je ne

reviendrais pas à Hong-Kong, comme je le croyais, mais que, après la naissance de l'enfant, je serais nommé à une place à Ceylan. Ceci se réalisa en effet, ainsi que certains autres choses que les devins m'avaient également prédites.

Un autre trait caractéristique de l'enfant, non partagé par son frère et sa sœur, est un léger strabisme. Rien de semblable n'existe dans notre famille, bien que la ressemblance ait persisté parmi nous durant plusieurs générations. Nous nous sommes bornés à attribuer cette particularité au fait de l'entourage chinois durant la gestation. Mais ceci même soulève une intéressante question. Les deux parents de l'enfant possèdent tous les deux des facultés psychiques.

Avant de partir de Hong-Kong, une grande amie de ma femme lui donna une curieuse amulette en ambre, achetée dans une boutique de curiosités à Canton. L'amulette consistait en deux figures de « Horus », se tenant sur une cloche. Les personnes s'occupant d'ésotérisme égyptien en comprendront la signification. L'amulette fut soumise à divers clairvoyants de grande réputation pour être psychométrisée. Tous affirmèrent qu'il s'agissait d'un objet très ancien, qui avait beaucoup voyagé et qui était doué d'une « influence » considérable. C'est un travail égyptien sur de l'ambre qui paraît d'origine chinoise ! En tout cas, voici la curieuse « coïncidence » qui s'y rattache. Il tomba un jour et se brisa en deux morceaux. Nous apprîmes plus tard qu'à cette heure précise, la personne qui l'avait donné à ma femme mourait en Angleterre, c'est-à-dire à 6.000 milles de distance !

Ces incidents ne sont pas nécessairement des faits supernormaux, mais je pense qu'on jugera qu'il y a au moins quelque raison de les croire tels.

Votre dévoué
« F. ».

ÉCHOS ET NOUVELLES

Un Séminariste Rabdomancien

Des dépêches d'Udine (Vénétie) aux journaux italiens disent qu'on vient de découvrir au jeune Umberto Valoppi, étudiant du séminaire de Porto Guraro, des qualités de rabdomancien. Ce jeune homme a été hier à San-Quirino, dans le presbytère de cette paroisse. Dans le potager, le séminariste perçut aussitôt la présence de l'eau. Ayant pris une baguette de prunier, il se rendit à l'endroit où il sentait l'eau, étendit la baguette qu'il tenait entre ses mains par les deux bouts et immédiatement les assistants virent la baguette s'agiter, puis faire des écarts jusqu'à 25 degrés (?) Le jeune homme, après s'être déplacé d'un côté et de l'autre, exécuta des calculs en assurant que l'eau devait se trouver à une profondeur de 100 mètres avec un cours assez violent.

Une autre épreuve intéressante fut exécutée par le séminariste, qui jamais avant lors n'avait pénétré dans le presbytère. Il ne connaissait rien d'un petit tuyau conduisant l'eau dans une maison voisine ; or, il en signala, avec sa baguette, tout le parcours. Le jeune Valoppi doit partir pour l'Istrie afin de poursuivre de nouvelles expériences.

Quelques nouvelles d'Elberfeld

M. Karl Krall, de retour à Elberfeld d'un assez long voyage en divers pays d'Europe, a repris l'instruction de ses chevaux. Ceux-ci, qui dans les derniers temps se montraient nerveux et indociles, sont redevenus de bons élèves, ces quelques semaines de vacances ayant eu un effet salutaire sur leur nerfs. Seulement le petit éléphant *Kama* continue à ne pas légitimer l'espoir que son maître avait placé en lui ; il est souvent de méchante humeur, ne montre aucune envie d'apprendre ; un vrai cancre, quoi !

Quant à *Berto*, le cheval aveugle, il présentait à la rentrée un phénomène remarquable au point de vue didactique : il avait complètement oublié tout ce qu'on lui avait appris, et on dut recommencer son instruction. Mr Krall tire de cet épisode des conséquences favorables à sa thèse ; il observe que, s'il a *oublié*, c'est qu'il avait réellement *appris*, et que, s'il n'avait fait que se régler sur les mouvements et bruits des expérimentateurs, il n'aurait eu maintenant qu'à recommencer. Cette remarque témoigne aussi contre l'hypothèse télépathique ; toutefois, dans une lettre récente, M. Krall nous disait qu'il est loin de nier l'influence télépathique entre homme et animal ; il ajoutait être sûr, au contraire, que la télépathie joue un rôle non négligeable dans son expérience d'instruction chevaline.

Pour en revenir à *Berto*, il est à remarquer qu'il a plus de peine à apprendre ce qu'il a oublié qu'il n'en avait montré la première fois. Ce n'est pourtant pas faute de bonne volonté ; il se donne tant de mal qu'il transpire et fume, après quelque temps de ses efforts intellectuels. Il commence maintenant à faire de petits calculs.

Les instituteurs auxquels M. Krall a soumis ce cas bizarre ne s'en montrent pas étonnés ; ils disent que pareille chose se vérifie parfois avec leurs petits élèves humains ; ils attribuent le phénomène à cette circonstance, que les petits cerveaux qui recommencent à apprendre ce qu'ils oublièrent sont, cette fois, plus encombrés, bien que ce qui a été appris d'abord soit passé dans les ténèbres de la subconscience.

M. Krall a reçu, en ces derniers temps, quelques intéressantes visites, dont celle de M. Maurice Maeterlinck.

Le Gérant : J. MATRAT. — Imp. Techniques. — A.-L. FORTIN, *Directeur*, 8, Rue du Débarcadère, Paris.

Annales des Sciences Psychiques
REVUE MENSUELLE
23e Année | Octobre 1913 | N° 10

Les Animaux savants de Mannheim

(Psychologie animale et Psychologie humaine)

Les travaux de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, Section de Paris, ont été brillamment ouverts, cette année, par une conférence que M. Edmond Duchâtel, Vice Président de la Société, fit en parlant des chiens et chats de Mannheim, qui rivalisent, en fait de science, avec les chevaux d'Elberfeld. La conférence eut lieu le soir du 19 octobre, à la salle Rudy, avenue d'Antin, sous les auspices collectifs de la S. U. E. P. et de l'Institut International de Psychologie Zoologique. N'est-ce point là, en effet, une question intéressant également la psychologie animale et la métapsychie ? Un certain nombre de membres étaient aussi intervenus en représentant d'autres côtés importants de la question. La salle, beaucoup plus grande que celle dans laquelle avaient lieu les réunions de la S. U. E. P. en ces dernières années, était, en ces conditions, remplie d'un public attentif, au milieu duquel on remarquait plusieurs personnalités de la science et de la littérature : entre autres, M. Maurice Maeterlinck, qui, depuis son voyage à Elberfeld, où il a pu se convaincre de la réalité objective des phénomènes signalés par M. Karl Krall, prend un vif intérêt à cette question.

La conférence, dont l'intérêt palpitant était encore rehaussé par des projections lumineuses, dont nous reproduisons ici les principales au moyen de gravures, étaient dignement présidée par M. P. Hachet-Souplet, Directeur de l'Institut de Psychologie Zoologique, qui présenta le conférencier à l'auditoire par l'allocution suivante :

Mesdames, Messieurs,

Nous vous devons quelques explications sur l'organisation de cette réunion.

Il me paraît nécessaire de vous indiquer en deux mots à quel courant d'idées répond la collaboration de nos deux Sociétés dans l'étude de cette question si curieuse des chevaux d'Elberfeld et des animaux savants de Mannheim. Je voudrais aussi rappeler quelques-uns des titres de notre distingué conférencier, M. Edmond Duchâtel, à notre admiration et à notre reconnaissance.

On a proposé, vous le savez, plusieurs hypothèses pour expliquer les faits récents de psychologie animale qui ont provoqué la curiosité mondiale. On a parlé de l'existence d'une raison animale capable d'assembler des jugements et permettant la compréhension des hautes mathématiques. D'autres ont voulu tout expliquer par un dressage grossier et par une ruse chez les propriétaires des animaux. Mais il est deux autres hypothèses.

Dans la première, on suppose que chevaux et chiens ont été dressés dans des conditions spéciales. Ils produiraient des grattements ou d'autres mouvements jusqu'à ce qu'on leur donne un signal d'arrêt, et ce signal serait extrêmement délicat. D'abord voulu par le montreur et relié à quelque impression s'adressant à l'un des sens connus, il aurait été remplacé peu à peu, à l'insu même du maître, par un signal inconscient de sa part, et, à ce moment le professeur aurait cru que ses élèves se passaient de toute indication et calculaient pour de bon. A la vérité, le signal d'arrêt aurait, dès lors, consisté en une sorte d'extériorisation du fluide nerveux qui se produirait au moment où le maître a le vif désir de voir l'animal arrêter ses mouvements, c'est-à-dire quand ce dernier a fourni un nombre de battements signifiant la réponse juste.

Cette théorie, — notons-le expressément — est opposée à l'idée d'une raison animale développée ; elle fait reposer sur une sorte de « truc » l'éducation primordiale du sujet. Toutefois une telle éducation peut être extrêmement simple, et, dans certains cas, presque inconsciente de la part du maître lui-même ; celui-ci peut, parfois, profiter d'un tic nerveux très fréquent, surtout chez les chiens, et qui les force précisément à tapoter avec les pattes. Un mot qui rassure, un léger bruit qui éveille l'attention du sujet suffisent souvent pour arrêter ces battements ; dans le cas de nos calculateurs, un signal de ce genre aurait été, comme je l'ai dit, remplacé peu à peu par une extériorisation du fluide nerveux humain. On pourrait dire qu'à ce moment, le « truc » existe à l'insu du montreur ; ce n'est pas sa volonté qui l'organise, c'est son ignorance, bien excusable, de la qualité du phénomène, qui lui permet d'affirmer avec conviction, mais faussement, que son élève raisonne. La communication entre êtres vivants par un sens inconnu resterait en tout cas exceptionnelle et n'exclurait en aucune façon la possibilité de fraudes caractérisées, dont nous pourrions du reste citer plusieurs exemples pris dans le monde des cirques et dans celui des amateurs de dressage.

Cette théorie, qui explique tant de choses, est à coup sûr intéressante. Elle est plus sérieuse qu'il ne semble peut-être de prime abord ; et puisqu'elle fait intervenir un fluide nerveux agissant en dehors du corps humain, vous voyez que nous arrivons déjà sur un terrain où les membres de la *Société d'Etudes psychiques* et ceux de l'*Institut de psychologie zoologique* pourraient s'entendre...

Une autre théorie, — qui ne détruit pas la précédente et qui est également opposée à l'idée d'une raison animale développée, — a été défendue avec talent par M. Duchâtel, au cours de nos conversations. C'était là une originale application des doctrines chères à la *Société Universelle d'Etudes psychiques* et surtout à M. C. de Vesme, son dévoué et savant Secrétaire Général, dont on connait le véritable apostolat.

D'après cette théorie, il y aurait dans les phénomènes d'Elberfed et dans ceux de Mannheim une sorte de transfusion d'âme ; l'esprit de l'opérateur,

de celui qui fait « travailler » les animaux, se substituerait à celui de l'animal ; il habiterait, pour un instant, le cerveau inférieur de la brute et ferait agir le corps qui en dépend (1).

Je ne sais pas encore à quelle hypothèse M. Duchâtel s'est arrêté définitivement ; ni même s'il va se prononcer catégoriquement en faveur de l'une ou de l'autre en ce qui concerne les animaux savants de Mannheim. Quoi qu'il en soit, c'est de la discussion des deux dernières théories qui viennent d'être résumées qu'est né le rapprochement des Sociétés qui ont organisé notre réunion de ce soir.

Le point de vue auquel se plaçait M. Duchâtel quand il eut l'occasion de me parler des « animaux calculateurs » est certes de nature à passionner les spiritualistes. Si l'une ou l'autre des théories sur lesquelles j'ai appelé tout particulièrement votre attention devenait démontrable, on aurait une preuve objective (une preuve capable d'entraîner la conviction scientifique) de l'existence d'un fluide impondérable qui serait l'âme humaine...

Quel espoir rendu à ceux qui envisagent avec angoisse la froide psychologie physiologique... cette psychologie pour laquelle l'esprit n'est qu'une catégorie où l'on range une série de phénomènes affectant un organe fragile et périssable !

Nous assistons donc à ce spectacle paradoxal d'un élan vers le spiritualisme inspiré par des « histoires d'animaux !... »

Notre modeste jardinet de la psychologie animale s'est trouvé bien étroit pour contenir d'aussi larges pensées, doublées d'aussi vastes espoirs ; et nous avons été heureux de l'aide qu'en la circonstance voulut bien nous prêter la *Société d'Etudes psychiques,* en annexant temporairement à notre petit domaine les immenses espaces qu'elle sait se réserver dans l'infini des spéculations philosophiques et dans l'au-delà.

M. Duchâtel, qui est *Vice-Président* de cette Société et qui fait partie du Comité de notre *Institut* depuis sa fondation, nous a servi de trait d'union.

M. Duchâtel, après avoir occupé un des postes les plus élevés du Ministère des finances, s'est entièrement consacré à des œuvres philanthropiques et scientifiques, mettant à leur service un esprit vraiment encyclopédique, leur donnant son temps, son effort continu et fécond et aussi l'appui de sa fortune. On lui doit la création de l'*Institut national des Orphelinats et Maisons de retraite des serviteurs de l'Etat* ; ses travaux de psychologie sont très nombreux et son livre *l'Art du repos et l'Art du travail*, écrit en collaboration avec M. Warcollier, a ouvert, en psychologie appliquée, une voie nouvelle.

En psychologie animale nous lui devons de très intéressantes recherches sur l'extériorisation du fluide nerveux, particulièrement chez la Salamandre terrestre. Nous signalerons également une étude sur le sens de direction chez le pigeon voyageur, qui a paru dans notre Bulletin, en 1901.

Je remercie M. Duchâtel, au nom de notre Institut, pour son concours si précieux dans le passé et dans le présent ; et je le prie de vouloir bien prendre la parole sur *les animaux « savants » de Mannheim*. *(Applaudissements.)*

M. Edmond Duchâtel commença alors sa conférence, dont nous sommes heureux de pouvoir reproduire ici le texte.

Notre immortel La Fontaine commence ainsi, l'une de ses Fables :

> Du temps que les Bêtes parlaient
> C'était hier....................

N'en déplaise au grand poète et au grand esprit qui n'a pas craint de protester, en plein dix-septième siècle contre la théorie Cartésienne de *l'animal-machine,* ce n'est pas hier que les bêtes parlaient, c'est aujourd'hui, si nous en croyons un écho qui nous est venu d'Allemagne, par le journal : *Le Matin*, du 14 septembre dernier.

Il faut rendre justice à ce grand organe de la presse parisienne. La controverse engagée entre les philosophes et les naturalistes au sujet des chevaux calculateurs d'Elberfeld commençait à languir, lorsque, grâce au *Matin*, le chien qui parle, de Mannheim, est venu apporter sa note bien personnelle dans le débat.

J'aurais désiré que cette question de l'intelligence animale qui est à la fois l'une des plus hautes et cependant des plus pratiques dont l'esprit humain puisse s'occuper, fût portée devant vous par une voix plus autorisée que la mienne, par exemple par M. Hachet-Souplet, le distingué Président de l'Institut de Psychologie-Zoologiqne, ou encore par M. de Vesme, qui nous a donné à la Société Universelle d'Etudes Psychiques un excellent rapport sur les chevaux savants.

Mon seul titre à la parole est que la lecture du *Matin* m'a décidé, le mois dernier, à passer par Mannheim et que j'en ai rapporté une ample moisson de documents que j'ai cru susceptibles de vous intéresser.

Peut-être n'est-il pas inutile de vous conseiller, Mesdames et Messieurs, de suivre la devise du vieil Horace : *Nil Mirari* et surtout de faire abstraction de ce sentiment bien français : la crainte de paraître naïf ou, comme on dit à Paris, de passer pour « gobeur ».

M. le Professeur Paul Sarazin, de Bâle, m'avait encouragé à me présenter moi-même chez la propriétaire du chien célèbre, Mme Mœkel, dont il avait été l'hôte quelques jours auparavant.

J'arrivai à Mannheim le 25 septembre au soir, et j'obtins le 26 au matin, par téléphone, un rendez-vous pour la journée même.

La grande et coquette ville rhénane est divisée, non par rues, mais par pâtés de maisons désignés par les lettres de l'alphabet, depuis la lettre A jusqu'à la lettre U, chaque lettre pouvant d'ailleurs porter un coefficient chiffré, en sorte que l'adresse de Mme Mœkel se résume ainsi *N 2*, numéro 3 (le 3 indiquant la maison).

Cette maison est située en face de l'Hôtel de Ville : c'est un bel immeuble dans un beau quartier et M. le Docteur Mœkel, qui est avocat, y occupe, soit pour sa famille, soit pour ses bureaux,

(1) Dans sa conférence, M. Duchâtel a déclaré avoir abandonné cette hypothèse après sa visite à Mannheim, acceptant au contraire celle de l'intelligence réelle des animaux. — *Note de la R.*



le premier et le second étages, le rez-de-chaussée étant consacré à la Bibliothéque Populaire. Je fus admirablement reçu, dans cette famille distinguée, par Mme Mœkel qui aime à rappeler les origines françaises de sa grand'mère née Lelaurin, par sa cousine, Mme Messer, qui fut interprète parfois utile et toujours aimable, et enfin par les enfants qui sont les dignes auxiliaires de leur mère.

La meilleure manière de vous présenter le héros du jour, c'est-à-dire le chien Rolph, c'est de vous montrer le très beau buste que je dois à l'obligeance de sa maîtresse, et dans lequel vous n'aurez pas de peine, je l'espère du moins, à reconnaître les yeux admirables dont la presse a déjà parlé.

Si vous nous demandez sa race, je vous dirai que le *Matin* l'a appelé un Fox, peut-être pour faire plaisir à son illustre collègue et congénère de l'Elysée, le *Pompom* de Mme Poincaré. Mais il paraît que des Allemands voient en lui ce qu'ils appellent un chien de guerre, et quant à moi je lui trouve une certaine ressemblance avec un griffon de mes amis et plus encore avec un chien que j'ai vu représenté en peinture à l'Exposition des Artistes Allemands de Mannheim, sous la signature de Eugen Feiks, de Munich.

Je vous autorise donc à penser de sa race tout ce que vous voudrez ; ce qui nous intéresse en lui, ce n'est pas sa beauté physique, c'est son intelligence.

La première question qu'on lui posa en ma présence fut un problème.

Pour le résoudre, Rolf s'assied entre moi et sa maîtresse et frappe le chiffre de la solution sur un petit buvard que lui tend Mme Mœkel.

Le problème est une soustraction, suivie d'une division que l'on peut écrire ainsi : 96 — 10 : 9. Il n'y a pas beaucoup d'enfants de l'école primaire qui seraient capables de le faire de tête. Maitre Rolf donne la réponse : 9. On lui demande s'il n'y a pas un reste : il répond. très exactement, qu'il reste : 5.

Là-dessus, je lui donne, directement, deux petits devoirs à faire, une addition et une soustraction, très simples toutes les deux, afin que je puisse observer avec toute la précision possible sa manière d'opérer. Il répond très exactement que 10 plus 3 font 13 et que 6 — 2 reste 4.

Mon intervention directe paraît attirer au plus haut point sa curiosité et pendant que je fais remarquer à Mme Mœkel que le calcul est une spécialité tellement distincte du développement général de l'intelligence, que nous avons à Nantes un aliéné qui est un calculateur extraordinaire, Rolf demande à frapper, c'est-à-dire à parler, et pose en allemand cette question :

« Qui est ce Monsieur ? »

C'est le moment de vous expliquer, Mesdames et Messieurs, en quoi consiste l'Alphabet de Rolf. C'est une sorte d'alphabet télégraphique Morse, composé de coups frappés en nombre différent, suivant la lettre qu'il s'agit d'exprimer.

L'Alphabet de Rolf se compose :

1° De 24 signes frappés, correspondant à 24 lettres (c'est la partie proprement alphabétique).

2° De 5 signes conventionnels, correspondant à 5 mots qui sont :

Ya (oui), 2 coups ; *Nein (non)*, 3 coups ; *Mude (fatigué)*, 4 coups ; *Gassel (rue, aller à la rue)*, 5 coups ; *Bett (lit, aller au lit)*, 7 coups.

On remarquera que les 24 lettres sont empruntées aux 25 premiers chiffres (et non aux 24 premiers chiffres).

Est-ce parce que le chiffre 4 aurait fait double emploi ave le *Oui, répété deux fois* ou avec le signe du mot *fatigué* ?

Ou ne faut-il pas plutôt attribuer cette lacune dans le choix des signes à la manière, tellement originale que vous la trouverez peut-être invraisemblable, dont les lettres furent choisies, d'après le travail que Mme Mœkel a bien voulu me faire l'honneur de me confier sur *La Vie de Rolf ?*

Dans ce même travail, réservé à la *Tierseele* (l'Ame animale), une Revue qui va prochainement paraître à Bonn, nous lisons en outre que Rolf ne se sert jamais des trois lettres : Q, X et V (V dur allemand qui se prononce à peu près comme un *f*.)

Mais on peut ajouter que les simplifications de Messer Rolf ne s'arrêtent pas là. Partisan résolu, semble-t-il, de l'orthographe phonétique, il supprime le plus de lettres possible ; le plus souvent les voyelles disparaissent, surtout si elles sont faiblement prononcées, et, bien que la langue allemande possède déjà une orthographe d'une grande simplicité, Rolf trouve le moyen de réduire de moitié la longueur des mots.

Par exemple, le nom de sa patrie : *Mannheim*, qui compte ordinairement 8 lettres, il l'écrit en 4 lettres :

M A N M.

C'est peut-être l'orthographe de l'avenir !

Eh bien ! je fais appel à toutes les personnes présentes qui ont eu l'occasion, soit dans les affaires, soit même ailleurs, de se servir de la correspondance chiffrée ; elles vous diront quel est le travail qui constitue le fait d'improviser instantanément une demande, une réponse, une lecture ou la copie d'une écriture avec un alphabet pareil à celui de Mannheim.

Voyez quel travail de tête représente cette simple question : « *Qui est ce Monsieur ?* »

Pour toute réponse, la maîtresse de Rolf eut l'idée de lui tendre la lettre qu'elle avait reçue de moi et de lui donner à lire ma signature. Voici le résultat de cette lecture :

D U H A D L.

Résultat merveilleux, si l'on songe qu'une signature n'est pas toujours très lisible et qu'en la circonstance il s'agit d'un mot totalement étranger à la langue usuelle, je n'ose dire maternelle, de Rolf.

Cela m'encouragea à lui demander ensuite de lire la carte d'entrée de l'Exposition des Artistes Allemands que j'avais visitée le matin.

En s'y reprenant à deux fois, et en fixant de très près la carte, avec son œil droit, il parvint à lire avec une exactitude presque complète trois longs mots formant un total de 28 lettres, placées au début de la carte et signifiant : *Exposition des Artistes Allemands.*

Après le calcul et la lecture, nous sommes passés à des exercices de conversation.

Voici, précisément, une boite de métal dans laquelle j'avais apporté, pour lui, des friandises. Je



lui donne la boîte à flairer, et je lui demande : « Qu'est-ce que c'est ? » Rolf me répond : « Je ne sais pas ».

Alors, je tire de la boîte des bonbons enveloppés de papier d'étain, et je lui demande, de nouveau, ce que c'est.

Il me répond : « *Goklad* », c'est-à-dire, d'une manière enfantine, à peu près comme le petit fils de ma concierge, qui répond, en pareil cas, du *colat*.

De la même manière, il répond à Mme Messer, qu'elle lui a apporté des « Gudsel ». ce qui est le nom familier, en dialecte du Palatinat, du cadeau habituel de Mme Messer.

Afin de le prendre à l'improviste, je saisis entre les mains du jeune fils de la maison, qui arrive en ce moment du Collège, une Revue illustrée, et je demande à Rolf ce qu'il y a dans la gravure de la couverture, après avoir eu soin de couvrir bien exactement toute légende imprimée.

Il la décrit ainsi : « *Verre avec petite fleur* ».

Il y avait en réalité, un bouquet de fleurs dans un vase, mais on peut juger l'approximation suffisante, et d'ailleurs les dix expériences que voilà avaient un peu fatigué Rolf, à qui nous accordâmes un repos bien gagné.

Pendant que Rolf se repose, je demande à Mme Mœkel quelques précisions sur l'histoire de Rolf, car, à deux ans environ, il a déjà une histoire des plus touchantes, et, si j'ose dire, des plus romanesques. On y verra que l'article sensationnel du *Matin*, du 14 septembre dernier, est à peu près exact, c'est-à-dire que Rolf s'est révélé lui même, qu'il a acquis, par lui-même, les principes de son instruction, qu'il est, en un mot, un « autodidacte », ou ce que les Anglais appelleraient un *self-made-dog*.

Toutes proportions gardées, Rolf déclarant qu'il peut calculer comme sa petite patronne, rappelle le Corrège lançant son fameux cri : « *Anch' io son pittore !* », sinon notre grand Pascal réinventant, pour son usage, les premières propositions d'Euclide.

Cet extrait de l'histoire de Rolf sera développé et complété par Mme Mœkel, dans les premiers numéros de la Revue qui va paraître, sous le titre de la *Tierseele*.

EXTRAIT DE L'HISTOIRE DE ROLF

Rolf était encore tout petit quand il fut recueilli, mortellement malade, par un jardinier de Feudenem. Cet homme, grand ami des bêtes, le soigna, le guérit et l'envoya, après avoir vainement, malgré son zèle, cherché l'adresse du propriétaire du chien, à notre *Asile pour les animaux*, qui me le remit contre argent comptant. Après cinq jours de possession, il nous échappa des mains et fut absent plus de trois jours. Nous avions déjà perdu tout espoir de le retrouver lorsqu'un matin, le même jardinier qui l'avait soigné téléphona :

« Rolf est revenu péniblement chez moi. »

Notre fidèle compagnon, d'après ce qu'on put découvrir, nous avait été volé, et devait avoir été emmené en tramway. Etant dans le voisinage du jardinier, où passait le tram dans lequel se trouvait Rolf, il s'échappa de sa laisse et sauta du tram en marche ; malheureusement, arriva dans le moment une automobile. Les blessures furent terribles. La patte gauche parut perdue, il y eut deux côtes enfoncées. Aussitôt on dut opérer l'animal.

C'est ainsi que mon Rolf me revint, et dès le premier jour il eut une forte fièvre opératoire. Notre vétérinaire était d'avis de lui envoyer, pour le mieux, un coup de fusil. Mais les yeux de Rolf me regardèrent en pleurant, je le soignai et je le guéris. Pendant des semaines, je dus lui changer nuit et jour ses pansements. C'était une souffrance pour le chien et pour la maîtresse.

Enfin Rolf reprit ses forces et me suivit comme mon ombre. Il frétillait avec reconnaissance et devenait un compagnon inséparable.

....

Un jour, à midi, j'était assise auprès des enfants et je remplissais la fonction ingrate de les aider dans leurs devoirs. Notre petite Frieda, si aimable et si vive, mais un peu étourdie, résistait opiniâtrement à la solution du problème 122×2, lorsque, dans un moment de mauvaise humeur, je lui administrai une légère correction. En ce moment, le chien, couché sous la table de travail, nous regardait avec de si grands yeux que je dis :

« Frieda, regarde donc Rolf. Il fait des yeux, comme s'il savait cela. »

Rolf s'approcha de moi, s'assit à côté de moi, et me regarda avec de grands yeux. Je lui dis :

« Rolf, que veux-tu donc ? Sais-tu ce que font : 2×2 ? »

Là dessus, à mon grand étonnement, il frappe quatre coups de patte sur mon bras. Notre aînée me proposa aussitôt de demander au chien combien font 5 et 5. La réponse suivit promptement par 10 coups de patte. Le même soir, continuant nos épreuves, nous vîmes que l'animal résolvait sans faute les problèmes simples d'addition, de soustraction, de multiplication.

....

Mon désir de donner à l'intelligent animal une occasion de se faire comprendre plus commodément par les humains augmentait de jour en jour.

Une fois, je demandai instamment à Rolf s'il voulait bien apprendre aussi à parler. L'animal donna son : « Oui » avec beaucoup de vivacité et je lui demandai alors : « Rolf, voulons-nous faire *un Alphabet pour toi ?* » De nouveau, il répéta fortement son « Oui ». — « Rolf, maintenant, fais attention, je vais te dire les lettres de l'Alphabet, et toi, tu me diras quel est le nombre qui doit exprimer chaque lettre. »

« Que me donnes-tu pour *A* ? — Aussitôt il répondit : 4. Ensuite pour *B*, réponse : 7, et ainsi de suite. »

Je notai avec soin les nombres donnés par Rolf, et, le lendemain, je pus établir, à mon grand étonnement, que l'animal avait fixé ses nombres dans sa tête. Nous primes, chaque jour, environ 5 lettres, mais je crois que Rolf n'aurait pas eu besoin de ce ménagement et qu'il aurait, en une seule fois, aussi bien retenu toutes les lettres. J'avais inséré les lettres Q, X et V, mais Rolf ne les a jamais encore employées.

Alors, je fis réunir à Rolf des mots faciles, je lui



dictai des lettres de l'Alphabet, je les écrivais, et lorsque le mot était complet, je le lui présentais.

Il comprenait très facilement et paraissait éprouver une grande joie de s'instruire..................

Je vais vous donner de nouvelles preuves de cette assertion de Mme Mœkel, mais d'abord je dois vous rendre compte de l'impression qu'a faite sur Rolf l'annonce de cette conférence.

Mme Mœkel étant retenue au chevet du grand-père malade, c'est Mlle Louise Mœkel, qui a montré au bon toutou, l'invitation que vous avez tous reçue.

Maître Rolf a regardé la feuille imprimée pendant longtemps, et, quand on lui a demandé ce qu'il y avait vu, il a frappé ce qui suit :

8 4 6 8		17 4 16		4 6 9 3
M a n m		d a s		a n d r
6 13 11		19 10 16		19 4 16
n i g		w ei s		w a s
13 16		16 3		11 2 8 13 11
i s		s r		g o m i g

(Mannheim ! das ander nicht weis was ist seh komisch).

En bon français, cela veut dire, que Rolf n'a compris que le nom de la ville de Mannheim, qu'il ne sait pas ce que veut dire le reste, et qu'il trouve cela *très comique*.

J'ai eu le grand honneur d'être autorisé par M. le Docteur William Mackenzie, qui m'a précédé de quelques jours à Mannheim, à me servir du procès-verbal de ses expériences, qu'il va bientôt publier dans la Revue *Psiche*, de Florence, et, en français, dans les *Archives de Psychologie*. J'ai plusieurs autres procès-verbaux à ma disposition ; vous me permettrez de choisir, dans les uns et dans les autres, non pas les problèmes les plus difficiles, comme par exemple l'extraction des racines carrées, ou des racines cubiques, mais les détails qui montrent le mieux la spontanéité enfantine, et même espiègle, qui se dégage des conversations de Maître Rolf, malgré les lenteurs et les difficultés inévitables du langage chiffré.

Voici, par exemple, une séance publique du 17 mai 1913 ; Rolf vient de faire des prodiges de calcul et il aurait le droit d'être fatigué ; c'est le moment que l'on choisit pour lui faire deviner un rébus :

« Il y a une chose qui pend à la muraille et qui marche sans avoir de pieds. Qu'est-ce que c'est ? »

Rolf réfléchit et ne répond pas. Alors, on précise :

« Rolf, chez nous, tu ne vois jamais cette chose marcher, mais elle marche chez le grand-père. »

Alors, la réponse vient vite :

« *C'est une horloge.* »

« Dans cette même séance, Rolf avait admirablement compté le contenu d'un porte-monnaie d'un assistant, en marks et pfennigs, mais cela ne lui suffit pas. On apporte un bouquet, dont on lui demande de compter les fleurs, après que tout le monde les as comptées. Et il a raison contre tout le monde. Les uns avaient trouvé 15 fleurs dans le bouquet, les autres 16. Rolf déclare qu'il n'y en a que 14. Pour en avoir le cœur net, on défait le bouquet et l'on pose ces questions au petit chien :

— Rolf, combien vois-tu de fleurs rouges ? Rép. 5.

— Combien de fleurs blanches ?...... Rép. 3.

— Combien de fleurs lilas ?.......... Rép. 1.

— Combien de fleurs jaunes ?........ Rép. 4.

— Combien de fleurs bleues ?........ Rép. 1.

La récapitulation donna raison à Rolf, et tort à tout le monde, puisqu'elle donne bien 14, comme total.

Dans la séance du 28 juillet, en présence de Mme de Schweizenbarth, Rolf est particulièrement espiègle. On parle devant lui des personnes qui lui sont hostiles ou du moins qui sont hostiles à Mme Mœkel, à cause de lui. Il dit :

— Ce sont des ânes « Esel ».

On le réprimande, en lui disant qu'il n'est pas convenable.

Réponse : Oui.

— Toi aussi, lui dit-on — tu es souvent un âne.

Réponse : Non.

— Mais alors, qu'es-tu donc ?

Réponse : — Lol à sa mère. — (Lol est le diminutif de Rolf).

Il taquine Mme de Schweizenbarth, à qui on l'a prié de donner un devoir de calcul.

— Rolf ! donne à la Tante un joli devoir de calcul !

Réponse : — 9.

— « Que doit-elle faire de 9 ? y ajouter un nombre ? »

Réponse : oui, 5.

Mme de Schweizenbarth donne comme solution : 13 !

Rolf tape : non !

Mme de Schweizenbarth dit 14, sur quoi Rolf, dit encore avec force : — non.

— Alors, dis-moi toi-même la réponse ?

Réponse : — 14.

— Eh bien, j'avais dis 14 ; pourquoi, as-tu dis *non* ?

Réponse : J'ai taquiné.

La même dame lui demande, de lui donner un ordre quelconque. Il répond : *Frétiller* (de la queue).

Et Mme de Schweizenbarth, étant obligée de s'excuser, au moins pour cette fois, de ne pouvoir le faire, Rolf lui demande « de l'aimer ».

Dans la séance du 1er juillet on pose à Rolf cette question :

— Comment s'appelle ta femme ?

Réponse : Iela.

— Sait-elle aussi quelque chose ?

Réponse : — Oui.

— Que sait-elle donc ?

Réponse : Compter.

— Que fais-tu le plus volontiers ?

Réponse : — Manger.

Bien que je n'aie pas eue l'honneur d'expéri-

menter avec Mme Iela Rolf, je suis néanmoins, en mesure de vous montrer les photographies de ce couple intéressant, d'abord à la promenade, et ensuite au travail, devant un tableau noir, méditant sur l'extraction d'une racine carrée.

Qui sait quels mathématiciens sortiront de cette union, que nous devons souhaiter féconde ?

Dès que les expériences allemandes sur les animaux « savants », ont été connues en France, ceux des philosophes et des « psychistes » qui ont consenti à les prendre au sérieux, et ne se sont pas contentés d'y voir un vulgaire « truc » de dressage, ont formé, aussitôt, deux camps :

D'un côté, on admet que réellement l'animal comprend ce qu'il fait lorsqu'il calcule, lorsqu'il lit, lorsqu'il écrit ; en un mot qu'il *pense par lui-même*.

Dans l'autre camp, de très bons esprits estiment qu'il y a là un phénomène (*déjà très curieux*) de transmission de pensée, c'est-à-dire que le calcul, le mot, l'idée, se transmettent du cerveau du maître (ou d'un assistant), à celui de l'animal, à la manière de ce qui se passe, entre humains, dans les expériences de lecture de pensée, familières à tous les psychistes.

Il semble que ceci soit encore merveilleux, mais cependant plus accessible à beaucoup d'esprits que l'idée d'un animal vraiment intelligent. Beaucoup de personnes ont passé par cette hypothèse d'un animal qui recevrait toute faite la pensée du maître, et la traduirait en actes, sous l'empire d'une suggestion mentale, et puis, une partie de ces mêmes philosophes a fini par se rallier anx partisans du premier camp, parce que c'est le cas d'un des maîtres de la pensée moderne, l'illustre écrivain Maurice Maeterlinck.

Quant à nous, nous avons des raisons de croire que la transmission de pensée est un phénomène universel et qu'il est bien difficile de s'y soustraire complètement.

En 1909, nous croyons avoir établi l'extériorisation de la force neuro-psychique dans un travail sur l'orientation, dont les conclusions principales ont été vérifiées par les résultats d'un Concours public. En 1911, nous avons publié une enquête sur des cas de psychométrie, où nous attestons également l'influence de la transmission de pensée dans beaucoup de nos expériences.

Enfin, tous les chiens que nous avons eus nous ont paru être des physionomistes remarquables, très aptes à saisir sur un visage la moindre nuance de sympathie, de colère, de joie ou de tristesse.

A tous ces titres, il semblerait tout naturel que nous nous rangions du côté des partisans de la transmission de pensée chez les animaux savants, et pourtant nous sommes obligés de déclarer qu'il nous est impossible, en toute sincérité, de nous ranger à l'opinion de notre distingué collègue de la Société d'Etudes Psychiques, M. Marcel Mangin, et que la transmission de pensée nous paraît insuffisante à tout expliquer

Il y a, chez Maître Rolf, des cas où il nous paraît manifeste qu'il exerce bien sa propre pensée, qu'il choisit *lui-même* ses expressions, en d'autres termes, qu'il répond, « révérence parler », comme vous et moi.

Je ne sais si vous en serez aussi convaincus que je puis l'être, car il vous manquera d'avoir vu l'attitude, les gestes, le regard surtout, merveilleusement expressif, de l'animal, sa manière de fixer un objet, puis, en cas d'erreur, de concentrer son attention afin de pouvoir rectifier, enfin la spontanéité évidente de ses demandes.

Vous pouvez du moins apprécier quelques extraits des procès-verbaux des séances d'expériences avec Rolf, que j'examinerai au point de vue de la transmission de la pensée.

D'abord, dans nos propres expériences du 26 septembre, comment la transmission de pensée expliquerait-elle la question de Rolf : « *Wer ist herr ?* (*Qui est ce Monsieur ?*) » alors que l'on avait déjà procédé à plusieurs expériences en ma présence, et que Mmes Mœkel et Messer ne songeaient certainement plus à se demander qui j'étais (car elles le savaient d'avance), et qu'une assez longue conversation avait précédé nos expériences.

Cette curiosité était explicable chez Rolf, qui n'avait pas été présent à la conversation ; *mais chez lui seul*.

Ce n'est pas non plus, comme on pourrait penser, une question d'usage qu'on lui a appris à poser ou qu'il a l'habitude de poser à tous ses visiteurs, car je ne l'ai pas rencontrée ailleurs, dans les procès-verbaux assez nombreux qui constituent mon petit dossier.

Plus loin, dans cette même journée du 26 septembre, nous avons encore une expérience, où la réponse de Rolf nous paraît spontanée, à cause de l'expression employée.

On lui montre un bouquet dans un vase, sans aucun mot d'écrit apparent, en sorte qu'il est obligé de chercher les mots lui-même.

Or, que trouva-t-il ? *Glas mit Blumel*, c'est-à-dire « un verre avec de petites fleurs. »

Nous ne croyons pas qu'aucun des assistants ait pu penser au mot *Glas* (verre), qui n'était qu'un à peu près commode pour Rolf.

Plus nette encore la spontanéité de sa définition de l'automne, dans les expériences de M. le Professeur *William Mackenzie*, du 22 septembre dernier.

Rolf venait de faire un exercice de lecture, sur un journal de Mannheim, et venait de lire le mot *Herbst* (l'automne). On lui demande ceci :

— Rolf, peux-tu m'expliquer ce que c'est que l'automne ?

Réponse : Le temps où il y a des pommes.

Le procès-verbal porte que cette réponse a causé une sorte de déception chez les personnes présentes, qui s'attendaient à la réponse :

« C'est une Saison ».

La déception nous prouve bien qu'il n'y avait pas lecture de pensée, ce qui nous le prouve mieux encore, c'est l'analyse de la réponse.

Alors que pour le savant professeur, l'automne est une abstraction, ou du moins un phénomène d'ordre astronomique, Rolf y voit, j'allais dire y flaire autre chose ; c'est le moment où l'on sent du côté de la cuisine de bonnes pommes cuites au sucre, dont les bons toutous ont quelquefois leur part.

C'est un peu terre à terre, mais bien pratique, et à la hauteur de son intelligence un peu enfantine.



Cela paraît bien pensé *directement*.

Voici un autre exemple dans la même séance avec M. le Professeur William Mackenzie.

Rolf venait de voir une carte sur laquelle le professeur avait tracé des carrés bleus et rouges.

Cette carte, préparée avec d'autres avant la séance, avait été choisie et présentée avec les plus grandes précautions possibles, et de manière que le Professeur lui-même ni les assistants, ne pussent voir le dessin.

Voici la description de Rolf:

Bleu, rouge, pas mal de Dés.

Ne vous semble-t-il pas qu'il y a là encore une transposition d'expressions, comme dans la définition de l'automne ?

Où tout le monde pense à une expression géométrique (comme rectangles, quadrilatéres, cubes, etc.)..., M. Rolf cherche dans sa mémoire l'objet qu'il a vu de forme ressemblante au dessin; il trouve le mot *dé*, qui ne venait certes pas d'une transmission de pensée mais qui correspondait mieux qu'une définition géométrique à sa manière pratique de voir les choses.

Nous ne nions pas qu'une transmission de pensée ne soit possible dans un certain nombre d'autres cas, et ne *facilite* la tâche de Maître Rolf.

Il paraît même éprouver une gêne (tout au moins provisoire), quand on le prive de cet auxiliaire habituel.

Lorsque M. le Professeur Mackenzie voulut, précisément, exclure toute transmission possible, Rolf a d'abord opposé un refus énergique et s'est mis dans le cas d'être corrigé par sa patronne.

Un morceau de sucre a eu raison de cette résistance et la réponse est arrivée quand même, et aussi exacte que d'habitude.

Voici, pour conclure, une anecdote qui témoignera de la spontanéité de Rolf, tout en vous annonçant sa commensale *Daisy*, dont je vais bientôt vous entretenir.

M. et Mme Mœkel ont dans leurs relations un un médecin qui s'appelle: M. le Docteur Karl Weiss.

Un jour, le Docteur, qui venait de se fiancer avec une Anglaise, annonce, par une carte, ses fiançailles avec Miss Disy Falham Chester. On cause en famille de ce mariage, et sans faire attention à Rolf qui faisait aussi ses petites réflexions sur le « Faire-Part » laissé à sa portée, car tout à coup, il s'approche de sa maîtresse et *frappe* la communication suivante :

— *Docteur avoir demoiselle s'appeler comme*

Daisy est la chatte de la maison et cette homonymie paraît avoir égayé l'âme espiègle de M. Rolf.

La nommée Daisy, dont je vous montre ici le portrait aux bras de sa petite maîtresse Mlle Frieda, n'est pas encore fiancée, que je sache, mais elle est en train de poursuivre son éducation selon la même méthode que Maître Rolf; elle commence à faire de petits calculs et même de petites lectures, ainsi qu'en témoigne un procès-verbal, que j'ai là sous les yeux ; on peut espérer que l'émulation traditionnelle entre chiens et chats se fera sentir jusque sur le terrain pratique de l'instruction.

Ceci, Mesdames et Messieurs, n'est pas une plaisanterie, car, dans la séance du 1er juillet dernier en présence de la famille Von Kleist, de M. Anton Kruthering, Mlle Elie Lill et M. Erwin Lill, nous voyons Rolf faire une malice à la petite chatte.

Comme il se sentait fatigué, et qu'on lui demandait de dire une phrase contenant un verbe actif, il répondit :

« *Que Barbara prenne Lol et fasse venir Daisy* ».

Quel est donc le procédé, me direz-vous, par lequel Mme Mœkel peut être une si bonne éducatrice ?

Mon Dieu ! ce procédé, c'est celui qu'une mère emploie tout bonnement avec un enfant ; c'est, si l'on veut, le système des « Leçons de Choses », qui sont en usage actuellement dans les Jardins d'Enfants, ou dans les Ecoles maternelles de l'univers entier.

Mme Mœkel nous livre son secret dans la note où elle veut bien nous expliquer comment dans une seule et unique expérience faite à Berczabern, en villégiature, sur le chien Prince appartenant au Docteur Lindemann (un chien d'un fort mauvais caractère), elle parvint cependant à lui inculquer les premiers principes.

Je laisse la parole à Mme Mœkel :

Je commençai ainsi :

— Prince, donne-moi ta petite patte !

Il me donna la patte droite.

— Ah, très bien ! c'était la patte droite. Maintenant, donne-moi la gauche !

Il me donna encore la droite.

— Non, cela n'est pas exact; fais attention ; tu dois me donner l'autre, la gauche.

Aussitôt il me donna la gauche.

— Très bien, Prince, maintenant tu dois chercher. Regarde ici, j'ai deux boîtes ; tu en vois une, et puis encore une. Une et une cela fait combien ?

Prince me regardait, perplexe, Alors j'élevai sa patte, deux fois de suite, pendant que je montrais encore une fois les boîtes. Alors je lui dis :

— Un et un font deux. Donc, combien font un et un ?

Réponse : 2. (Les deux coups de patte furent donnés avec fermeté et sans aucun doute).

— Prince, cela été très bien. Maintenant fais attention ! Si j'ai deux, et si j'enlève un (là-dessus j'éloignais une des boîtes), combien reste-il encore ?

Réponse : 1.

Prince avait regardé un moment la boîte, puis moi, et avait donné franchement un coup de patte.

Je posai une rose à côté des deux boîtes.

— Prince, tu vois, j'ai posé encore une rose ; tu vois, deux et un... cela fait trois objets. Deux et font ainsi *trois*... Dis cela !

Prince scanda : 3.

— Encore une fois plus fort...

Réponse : 3.

— Maintenant, tu sais combien font deux. et un. Combien font un et deux ?

Réponse : 2.

— Non Prince, tu t'es laissé tromper ; fais attention, un et deux... (Et là-dessus je posai une, puis deux boîtes). Dis-nous combien font un et deux ?

— Alors, combien cela fait-il ?

Réponse : 3.

— Voilà qui est très bien,

Vous remarquerez qu'en présentant sa leçon de

choses, Mme Mœkel se sert de notre langage humain, comme si l'animal devait le connaître, et, en fait, elle arrive à se faire comprendre.

Et encore, avec le chien Prince, il s'agit d'un sujet farouche et qu'elle expérimentait pour la première fois. Au contraire, Rolf était l'enfant gâté de la maison et le témoin journalier des leçons données aux petits Mœkel. Il en avait profité pour faire toute sa première instruction lui-même.

Il paraît ressortir de tout cela, que nos animaux domestiques nous observent et nous comprennent beaucoup plus que nous le croyions généralement. Ces témoins muets de notre vie sont loin d'être sûrs, et il est probable qu'ils ont de notre langage, des notions assez étendues ; ce qui leur manque le plus, c'est le moyen de nous transmettre ce qu'ils entendent.

D'ailleurs, n'est-ce pas M. Hachet-Souplet, le distingué Président de notre Institut de Psychologie Zoologique, qui écrivait dans son *Examen Psychologique des animaux*, paru il y a 15 ans déjà, en 1898, ces lignes remarquables, d'où il résulte l'existence probable chez les animaux d'un moyen de communication avec leur maître, indépendant du langage et même du sens de la vue.

Comment un chien a-t-il connaissance de l'humeur de son maître, même avant de se trouver en sa présence? Nous avons possédé un chien très impressionnable qui ne consentait à travailler sous notre cravache que quand il nous croyait de très bonne humeur. Il ne se trompait guère. Or, j'avais fait placer un grand rideau qui séparait le local des répétitions en deux parties ; j'entrais sans dire un mot et, avant que le chien, placé de l'autre côté du rideau, eût pu me voir, il manifestait très clairement, pour le garçon placé auprès de lui, les impressions qui l'agitaient. S'il sentait que j'étais de bonne humeur, il descendait de son banc en jappant ; autrement, il baissait la tête, la plaçait entre ses pattes de devant et se mettait à trembler. Comment pouvait-il deviner mon état d'esprit? Je l'ignore, et ce cas nous fournit une nouvelle occasion de constater combien est troublant ce problème des *sens inconnus* dont nous constatons l'existence chez les bêtes.

Cette année même, dans son livre excellent intitulé : *De l'Animal à l'Enfant*, M. Hachet-Souplet remarquait que le langage n'est pas absolument nécessaire pour que l'abstraction soit possible. Voici les termes mêmes employés par l'auteur :

Il est assurément très juste de dire que le langage seul permet de composer *des arrangements de notions abstraites*, c'est-à-dire de se mouvoir aisément dans le monde des idées, mais l'abstraction simple est possible sans langage. En effet, pour pouvoir désigner par un mot, où une série de mots, une abstraction, il faut nécessairement qu'elle existe déjà dans le *sensorium*. Dire que l'abstraction est impossible sans langage, c'est renverser les termes et prétendre que le mot désignant l'abstraction crée cette abstraction, alors qu'il est purement arbitraire, et est rattaché par association, à la notion abstraite déjà élaborée. Les animaux peuvent donc abstraire sans langage, mais on ne sait pas assez que presque tous les vertébrés ont des moyens de communiquer avec leurs semblables. *Il n'y a, par conséquent, aucune raison pour que les bêtes soient incapables d'abstraire.*

Ces jours derniers un autre savant français, dont le nom est inséparable de l'Histoire du développement contemporain des Sciences Psychiques, M. le Docteur *Edgar Bérillon*, allait plus loin encore dans sa *Revue de Psychothérapie* (1).

Ses propres réflexions le conduisaient, sur le sujet qui nous occupe, aux conclusions que voici :

L'aptitude que présentent spontanément les animaux supérieurs à connaître les valeurs de nombre et de quantité est indéniable.

La notion de la durée ne leur est pas moins familière. Le hennissement du cheval réclamant son avoine, à l'heure fixée, avec la régularité d'une horloge, le prouve nettement.

Dans ces conditions, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que des expérimentateurs aient pu, par une éducation habile, patiente et prolongée, cultiver et développer une aptitude qui se révèle si souvent d'une façon innée ?

Le perfectibilité des centres nerveux n'est pas propre à l'enfant. *Les animaux dont le système nerveux présente avec celui de l'homme tant d'analogie de structure et de morphologie ne sont pas des automates dénués de conscience, d'intelligence et de raisonnement tels que de bons esprits se plaisent à les représenter. Des efforts d'éducation et de dressage identiques à ceux que l'on applique à l'éducation de l'enfant amèneraient assurément à la longue des résultats inattendus.*

Nos ancêtres les plus reculés n'en savaient probablement pas plus long qu'un certain nombre de races actuelles dont toute la capacité calculative arrive à apprendre à compter jusqu'à quatre. C'est cependant de ces ancêtres illettrés et si mauvais calculateurs que dérivent en ligne directe les grands mathématiciens de l'époque actuelle.

Les expériences sur la capacité calculative faites avec les chevaux d'Elberfeld, expériences qui viennent d'être renouvelées avec succès sur un chien à Mannheim, constituent le premier pas dans l'étude scientifique des facultés mentales des animaux. Souhaitons que ces recherches se généralisent. Il ne pourra qu'en résulter d'utiles enseignements dans l'art d'instruire et de perfectionner les humains.

En attendant que se réalise le vœu de M. le Docteur Bérillon, c'est, en sens inverse, l'art d'instruire et de perfectionner les humains qui sert à Mannheim, à instruire et à perfectionner les animaux.

Ni l'excellente Mme Mœkel, ni ses prédécesseurs d'Elberfeld, n'ont été conduits par des vues théoriques à cette assimilation de l'éducation animale avec l'éducation de l'enfant.

On peut dire de Mme Mœkel que son inspiration est venue du cœur, c'est-à-dire de son grand amour pour Roll, et qu'elle a été déterminée par le heureux hasard qui lui a révélé l'intelligence de

(1) *La Mémoire topographique et la Capacité calculative chez les animaux.*

Rolf, hasard qui aurait échappé à toute autre personne dont l'attention n'aurait pas été tenue en éveil par une sympathie profonde pour les animaux.

Mais cela n'empêche pas Mme Mœkel de pouvoir étayer sa méthode originale sur les opinions les plus accréditées en matière de Psychologie Zoologique. Voici, par exemple, le parallèle que M. Hachet-Souplet établit entre le développement intellectuel du jeune enfant et celui de l'animal, dans son dernier livre, que nous citions tout à l'heure : *De l'Animal à l'Enfant*.

Les facultés intellectuelles du jeune enfant se développent de la même façon que celles de l'animal, mais plus lentement. Ti Edeman a montré qu'il est capable d'attention à l'âge de trois ans ; à huit ans, son cerveau est parfaitement développé et il est capable de réflexion. Comme chez les animaux, l'intelligence de l'enfant se manifeste d'abord en saillies fugitives, ce sont des espèces « d'éclairs psychiques » qui, une fois passés, le laissent sous l'empire de l'instinct pur...

Toutes les acquisitions mentales de l'enfant se font comme celle des animaux, par l'expérience. Il est très curieux de constater qu'il acquiert lentement la notion de sa personnalité physique et commence par parler de lui à la troisième personne. (Kant *a insisté sur ce fait*). Il lui faut de nombreuses expériences pour se rendre compte de l'effet d'une glace qui reproduit son image. Il doit, comme les singes, *apprendre* à se regarder.

Quelle pauvre chose semble être l'intelligence des animaux supérieurs quand on la compare à celle de l'homme ! Et cependant ces abstractions dont nous sommes, à juste titre, si fiers, et qui, grâce à l'échange des notions acquises que permet le langage parlé et écrit, finissent par créer les hautes mathématiques et la métapsychique, apparaissent chez l'enfant sous la forme rudimentaire que l'on observe chez l'animal, et c'est l'expérience seule qui les développe ou mieux qui les détermine entièrement.

Comment se fait-il donc qu'on n'ait pas pensé plus tôt à utiliser ce parallélisme de l'animal et de l'enfant, et qu'on se soit borné, jusqu'à présent, aux méthodes habituelles de dressage, dont notre Président disait au Congrès de Genève :

Tandis que le pédagogue, près avoir assujetti l'enfant à un apprentissage mécanique des notions élémentaires qui ne s'adressent qu'à la mémoire et aux réactions motrices (lecture, écriture, etc.), s'attache, en cultivant la raison de son élève, à développer en lui une indépendance morale relative, *le dresseur se contente d'un enseignement rappelant seulement la première partie de l'œuvre du pédagogue.*

Certes, nous avions des dresseurs habiles et qui semblaient même audacieux ; mais les plus audacieux, comme les plus habiles, péchaient encore par excès de timidité ; ils ne faisaient pas assez crédit à l'intelligence de leurs sujets, ils ne demandaient pas assez à l'animal, peut-être parce que les moins lettrés d'entre eux subissaient à leur insu, l'influence des idées générales, encore teintées de philosophie Cartésienne, qui ont cours dans le public.

Surtout, il semble que les dresseurs n'aient pas osé utiliser jusqu'au bout le système du langage chiffré, dont il leur arrivait cependant de faire de temps à autre d'intéressants essais.

Mme Mœkel racontera, lorsqu'elle publiera l'histoire de Rolf, dans la Revue *Tierseele*, qu'elle-même n'a pensé à développer l'éducation de Rolf par le langage chiffré, et à lui créer un véritable « alphabet » qu'après avoir lu, par hasard, dans sa villégiature de Bergzabern, une livraison de Revue qui parlait de l'alphabet des chevaux d'Elberfed. Il me semble donc utile de vous montrer ici comment les chevaux d'Elberfed répondent, par des coups frappés sur un tremplin, en empruntant cette gravure à un numéro des *Annales des Sciences Psychiques* (1), organe de notre Société Universelle, présidée par M. Camille Flammarion, et dirigée par M. le Professeur Charles Richet.

Il n'entre pas dans ma pensée de vous détailler ici les expériences faites à Elberfeld, auxquelles j'ai eu le vif regret de ne pouvoir assister, malgré deux rendez-vous gracieusement donnés par M. Karl Krall, le propriétaire et l'éducateur des animaux.

Ces expériences étant encore discutées en France, notamment dans les deux Sociétés qui sont réunies ici ce soir, je me bornerai à dire que l'usage du langage chiffré paraît avoir révélé, non seulement chez les chevaux, mais, vous allez le voir, chez des pachydermes, des facultés que beaucoup de bons esprits ont quelque difficulté à leur reconnaître. Aussi s'est-il formé un Groupe Allemand, comme il y a un Groupe Français, afin de tout expliquer par la Télépathie ou la transmission de pensée, et c'est ainsi que M. le Docteur Von Grabow a été amené à faire l'expérience que vous montrera encore une gravure empruntée à nos *Annales des Sciences Psychiques* (2). M. Von Grabow s'y est entouré, paraît-il, de toutes les précautions nécessaires, pour que personne, même lui, ne connût l'inscription écrite sur la carte qu'il présentait au cheval.

Si nous en croyons M. Karl Krall, il serait parvenu à échanger par le moyen du langage chiffré, ou, si vous aimez mieux, du langage frappé, de véritables conversations avec ses chevaux, par exemple, en leur montrant les trois photographies réunies dans cette autre gravure des *Annales des Sciences Psychiques*.

Voici ce que dit la légende de cette triple photographie :

M. Krall demande à Zarif, en lui montrant la gravure représentant le cavalier : « Qu'est-ce que cela représente ? » — Zarif répond : « *Krall aug ferd* » c'est-à-dire, avec quelques incorrections orthographiques : « *Krall à cheval* ». — M. Krall, pose la même question à Muhamed, qui répond : « *Toi* ». — M. Krall, indique à Muhamed la gravure représentant une tête de cheval, en lui demandant : « Qui est-ce ? » Le cheval répond :

(1) Cette gravure a été publiée deux fois dans notre Revue, à savoir dans les livraisons de janvier (p. 13) et avril 1913 (p. 127).

(2) Numéro de mai dernier, p. 149.

« *Moi* » — On lui montre alors la figure au milieu : une caricature de cheval, ayant sur la tête un chapeau enfoncé. A la question : « Qu'est-ce que c'est que cela ? » Le cheval répond : « *Ane avec chapeau* (sl ht hut, ce qui doit être lu : « Esel hat hut » selon l'orthographe spéciale des chevaux d'Elberfeld.

En somme la question primordiale qui se pose en ce moment, pour l'avenir de cette éducation animale, si pleine de promesses et de découvertes inattendues, c'est le perfectionnement de ce langage qui nous ouvre un monde inconnu, et d'abord, l'amélioration des moyens mécaniques employés aujourd'hui.

Aussi, est-il venu d'Amérique des fabricants pour offrir à M. Karl Krall des machines spéciales destinées à enregistrer les communications des animaux.

Il ne semble pas jusqu'ici que les fabricants américains aient trouvé quelque chose de pratique, tout au moins pour le sabot des chevaux.

Mais, je vais avoir l'honneur de vous présenter la photographie d'une jeune élève de M. Krall, prise à l'âge de six mois, et reproduite, comme les précédentes, par les *Annales des Sciences Psychiques* (1). Cette jeune élève qui porte le nom hindou de Kama (Kama veut dire *Amour*), a commencé à pratiquer la machine à écrire, non pas avec son sabot, et pour cause, mais avec son nez, ou, si vous aimez mieux, avec sa trompe. Je ne sais ce que l'on pourra faire dans cet ordre d'idées avec les chiens, mais il est possible que des gaillards comme maître Rolf nous réservent encore bien des surprises, et que nous possédions sous peu une clef plus commode pour pénétrer dans ce domaine si fermé de l'âme animale.

Supposons un moment, Mesdames et Messieurs, que le langage chiffré ait été perfectionné, entre l'animal et l'homme, et essayons de lever le voile de l'avenir, et de nous faire une idée de la petite révolution qui résulterait d'un fait de cette importance, au triple point de vue de nos connaissances générales, de l'utilisation économique des animaux domestiques, enfin de nos devoirs envers eux ?

D'ores et déjà, il me semble possible de se faire une idée d'une nouvelle Psychologie animale, à laquelle il sera permis de se servir, comme la Psychologie humaine, de la méthode d'introspection.

Au lieu de toujours considérer les animaux du dehors, de chercher à interpréter leurs gestes sans en connaître réellement la cause, nous pourrions les appeler en témoignage, et leur demander ce qu'il pensent, ou tout au moins ce qu'ils sentent !

Ne vous hâtez pas trop de sourire, car cet avenir, si improbable hier encore, est déjà commencé dans certaines expériences de Mannheim. On a déjà jeté d'intéressants coups de sonde dans l'âme de Rolf. Non seulement on a cherché à savoir ce qu'il aimait ou ce qu'il n'aimait pas, mais telle expérience, comme celle par exemple du Bouquet de Fleurs, dont je vous ai parlé, et du Comptage des Fleurs, par couleurs, est plus utile, pour démontrer la similitude des perceptions visuelles de l'homme et du chien, que des livres entiers, qui ont été écrits par des biologistes, sur la Physiologie comparée de la vue, chez l'homme et les animaux.

Un nombre incalculable de notions que nous avons provisoirement accumulées sur les animaux, sans le contrôle des principaux intéressés, c'est-à-dire, des animaux eux-mêmes, pourront, peu à peu, être révisées en les confrontant avec leur témoignage parlé, et, bien que la parole serve quelquefois à l'homme lui-même pour masquer sa pensée, on peut croire que plus d'une de nos idées actuelles sortira de cette épreuve profondément rectifiée. Il est à peine besoin de vous dire, Mesdames et Messieurs, que la Psychologie humaine aura, elle-même, beaucoup à profiter de cette nouvelle méthode de la Psychologie animale, si tant est que nous devions rechercher, dans l'animalité, le secret des origines de notre race.

Au point de vue pratique de nos relations avec les animaux domestiques, ces auxiliaires de nos travaux, surtout dans l'Agriculture, il semble que cette Révolution Psychologique arrive à point nommé.

En effet, ne voyons-nous pas chaque jour l'utilisation économique des animaux, en tant que bêtes de somme, diminuer en proportion du développement intensif de l'outillage mécanique des Industries modernes ?

Ce ne sont pas nos amis de la *Société Protectrice des Animaux* qui se plaindront jamais de ne plus voir les lourds Percherons d'antan gravir douloureusement la côte, bien nommée de la rue des Martyrs, et cependant, je suis sûr qu'il leur est cruel de penser que *la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite* voit son avenir désormais borné, à quelques exceptions près, à l'affreuse Boucherie Hippophagique.

Mais, en revanche, quelle joie pour cette courageuse Société Protectrice des Animaux, si elle pouvait entrevoir la création d'Ecoles où l'on apprendrait au chevaux à s'élever de quelques degrés dans l'échelle de nos auxiliaires et à collaborer, d'une manière beaucoup plus honorable, et plus utile en même temps, que par le passé, aux travaux de l'Humanité. Il n'est pas nécessaire d'emprunter à la brillante imagination de Swift le récit que vous connaissez tous de son voyage au pays des chevaux, et dans lequel l'illustre auteur de Gulliver semble avoir prédit ce qui pourrait être un avenir plus ou moins prochain.

Je ne dois pas oublier l'exemple que nous donnent ses vertueux Houyhnhans, « chez qui l'humble rôle d'auditeur lui plaisait infiniment, dans les conversations où rien ne se disait que d'utile et dans les termes les plus brefs et les plus précis. » Je vous laisse donc le soin de compléter cette esquisse. Mais n'est-il pas permis d'espérer que l'homme commencera à mieux connaître et à mieux apprécier, lorsqu'il les connaîtra davantage, ceux qui furent ses commensaux, depuis des milliers d'années ?

Un grand poète du siècle dernier, auquel la France vient d'élever ces jours-ci une nouvelle statue, et dont M. Paul Deschanel, démontrait dans son magnifique discours de Bergues, les dons mer-



veilleux de prophétie, ne disait-il pas déjà à son chien Fido :

Dieu seul sait quels degrés de l'échelle de l'être
Séparent ton instinct de l'âme de ton maître !

Et dans un autre passage, Alphonse de Lamartine jetait encore ce cri superbe :

Frère à quelque degré qu'ait voulu la nature !

En vérité, Lamartine ne croyait peut-être pas si bien dire, car les degrés de parenté avec nos frères inférieurs paraissent se rapprocher singulièrement aujourd'hui ! Je ne sais si notre orgueil de parvenus y trouvera son compte ; j'espère, quant à moi, que nous devons éprouver quelque fierté à penser que le développement de nos rapports avec les animaux va créer à l'humanité un nouveau devoir.

Il ne s'agira plus seulement d'être *Bons pour les animaux* comme le disent nos plaques indicatrices, c'est-à-dire d'empêcher des actes de cruauté, qui demain, d'ailleurs, se tourneraient tout aussi bien contre nos semblables.

Ce que j'appelle notre nouveau devoir consistera à les élever peu à peu jusqu'à nous, à développer leur intellectualité, à favoriser leur ascension vers la lumière.

La Grèce antique nous représente Orphée, le prêtre inspiré d'Apollon, c'est-à-dire de la lumière universelle, charmant, par sa lyre, les hommes et les bêtes réunis autour de lui, dans une commune admiration.

Peut-être le rêve doré des temps héroïques de l'Hellénisme, deviendra-t-il, dans l'avenir, une merveilleuse réalité ?

A la dernière page de son livre admirable sur la *Vie des Abeilles*, où il a prodigué tous les dons qui font de lui l'un des plus grands poètes et des premiers philosophes de ce temps, M. Maurice Maeterlinck se demande à quoi tend l'immense effort de la Vie, et notamment à quoi doit servir, dans le monde, l'évolution intellectuelle de l'humanité.

Et M. Maurice Maeterlinck termine son livre, par cette conclusion magnifique, où nous puiserons tous le courage et l'ardeur nécessaires à nos recherches :

Les abeilles ignorent si elles mangeront le miel qu'elles récoltent. *Nous ignorons également qui profitera de la puissance spirituelle que nous introduisons dans l'univers.* Comme elles vont de fleurs en fleurs recueillir plus de miel qu'il n'en faut à elles-même et à leurs enfants, allons aussi de réalités en réalités chercher tout ce qui peut fournir un aliment à cette flamme incompréhensible, afin d'être prêts à tout événement dans la certitude du devoir organique accompli. Nourrissons-la de nos sentiments, de nos passions de tout ce qui se voit, se sent, s'entend, se touche, et de sa propre essence qui est l'idée qu'elle tire des découvertes, des expériences, des observations qu'elle rapporte de tout ce qu'elle visite. Il arrive alors un moment où tout se tourne si naturellement à bien pour un esprit qui s'est soumis à la bonne volonté du devoir réellement humain, que le soupçon même que les efforts où il s'évertue sont peut-être sans but, rend encore plus claire, plus pure, plus désintéressée, plus indépendante et plus noble l'ardeur de sa recherche.

Edmond DUCHATEL.

Quand cessèrent les longs applaudissements qui accueillirent cette intéressante causerie, M. Hachet-Souplet, Président prononça encore quelques paroles de remerciement et de félicitation au conférencier, après quoi M. C. de Vesme remercia M. Duchâtel au nom de la S. U. E. P., indiquant surtout l'intérêt que présente la question de l'intelligence des animaux pour toute l'humanité, qui voit, peu à peu, s'étendre le cercle de son affinité, — presque de sa personnalité — à tout l'Univers ; à telles enseignes qu'en modifiant le mot célèbre de Térence, chacun de nous est aujourd'hui amené à dire : Je suis homme, et rien de ce qui existe ne m'est étranger ».

MARCEL MANGIN

" LUCIDITÉ ET INTUITION " (1)

Par M. le Docteur OSTY

Le livre du Dr Osty est intéressant, l'auteur nous y donne les réflexions que lui a inspirées son voyage au « Pays des Merveilles ». Mais il ne nous décrit presque pas ce qu'il y a vu et son voyage a duré trois ans. Ce n'est qu'en 1909 qu'il le commença. A cette date il s'en tenait encore au scepticisme du docteur Grasset et mettait toutes les « mancies » au même rang que les prédictions des Almanachs. Sa conversion eut lieu à la suite de la rencontre d'une chiromancienne qui, un soir, chez un de ses amis, fit successivement l'analyse psychologique des six personnes présentes, totalement inconnues d'elle, mais bien connues de lui, et définit le caractère du docteur dans ses grandes lignes avec autant de netteté qu'il aurait pu le faire lui-même.

A mon avis, la méthode à suivre en métapsychie, c'est celle que suit depuis une trentaine d'années la Société Anglaise F. P. R. : l'accumulation infatigable des documents, des témoignages de faits *aussi circonstanciés que possible.* Seule cette accumulation, quand elle aura atteint une certaine hauteur, finira par vaincre le scepticisme des savants officiels. Je voudrais donc que chaque nouvel explorateur s'assimilât d'abord cette masse considérable de renseignements contenue principalement dans les *Proceedings* de la S. P. R., ou tout au moins la « Conscience subliminale » de Myers et son ouvrage posthume, œuvres incomparables, qui contiennent tout l'avenir de la Science. Myers avait surtout le génie de la classification et il était le contraire des philosophes qui se perdent dans les abstractions. Pas une des ses phrases qui ne fût appuyée sur toute une collection de faits. On pourra contester ses interprétations, on n'ébranlera pas l'indestructible solidité des matériaux de l'œuvre.

Pourquoi M. le Dr Osty cite-t-il si peu de faits ? Et les cite-t-il privés de circonstances qui leur donneraient leur valeur ? Parce que c'est surtout de lui-même qu'il s'agissait dans les révélations qu'on

(1) Felix Alcan, éditeur, Paris, 1913. — 5 fr.

lui a faites. Donner ces révélations équivaudrait à une sorte de confession publique. Cette raison est certainement fort sérieuse. J'admets moins cette autre que ce n'est pas avec quelques faits personnels qu'il imposerait une conviction, puisque des « milliers de faits examinés et sélectionnés par des hommes de haute réputation scientifique n'ont pas encore fait entrer la Télépathie dans la Science ». Les Pyramides pourtant n'auraient pas été bâties si chaque Egyptien avait dit : ce n'est pas une pierre qui suffira pour finir le monument.

MADAME M...

La première moitié du livre est consacrée à l'étude de la lucidité de Mme M..., sujet lucide en hypnose. Particularité assez rare, je crois, et fort précieuse : Mme M..., endormie est mise par un simple ordre en communication avec le consultant. Elle n'a plus l'air d'être en hypnose, sauf que les yeux restent fermés et que la voix est lente et grave. Elle n'est plus suggestible, mais elle demande : « Que dois-je voir ? » — Et plus tard : « Dois-je rester au même sujet? Si je dois le quitter, passez votre main sur mon front pour chasser mes visions... » Elle demande à être guidée.

Mais s'il n'y a pas suggestibilité dans le sens ordinaire du mot, il y a cependant passivité, soumission à une pensée étrangère, la pensée de la personne avec qui Mme M... a été mise en communication. C'est cette pensée qu'elle lit.

Et ce n'est pas seulement pour Mme M..., c'est aussi pour les autres sujets qu'il a pu étudier que M. le Dr Osty croit pouvoir formuler cette loi : « *Il n'y a de lucidité que par rapport à une individualité humaine* ». Autrement dit : il n'y a pas de double vue, de vue directe des objets ou des événements, il n'y a de lucidité que par l'intermédiaire d'un cerveau humain. L'expérience de dix morceaux de métaux enfermés dans des boîtes pareilles ne réussira que si quelqu'un connaît la solution du problème (1).

La facilité avec laquelle Mme M... lit la pensée varie *suivant les tempéraments des consultants*. De séances de même longueur, mais avec diverses personnes, Mme M... sort ou tout à fait dispose ou incapable de recommencer sans un long repos.

La répétition des séances avec un même expérimentateur augmente considérablement la facilité de mise en communication et rend plus amples, plus rapides et plus précises les perceptions lucides.

LUCIDITÉ PROPHÉTIQUE

M. Osty en a de nombreuses preuves que nous regrettons bien de ne pouvoir connaître. « Tous les faits, dit-il, qui ont peuplé ces trois années de mon existence, voulus ou non par moi ou même absolument contraires au sens de mon activité m'avaient toujours été prédits non pas tous par chacun des sujets lucides, mais tous par l'un ou l'autre d'entre eux... » « Ce n'est que par fragments que les sujets lucides voient notre avenir... »

« Les meilleurs sensitifs ne fournissent généralement que les grandes étapes de l'existence. En une séance ils jalonnent l'ensemble d'une vie ».

Expérimentez vous-même, dit le Dr Osty, et vous serez convaincu. Je sais que pour ma part je n'aurai jamais ce courage, et je crois qu'il arrivera de deux choses l'une, ou bien les prédictions continueront à être fortement mélangées d'erreur et alors elles n'influeront guère sur la conduite des hommss, ou bien elles deviendront de plus en plus fréquemment véridiques. Et alors il y aura une telle épidémie de suicide que les lois et les mœurs s'opposeront au développement de la funeste faculté et s'y opposeront si bien qu'elle finira par disparaître. Au besoin on verra renaître la férocité de l'époque où l'on brûlait les sorcières. Les prophètes seront condamnés comme des malfaiteurs.

On répondra : « Pourquoi s'effrayer ? — Si les prédictions inquiétantes sont des avertissements utilisables pour détourner le malheur, ne serait-il pas merveilleux de connaître la menace pour pouvoir tout mettre en œuvre et réussir à se préserver. Alors prenons même une catastrophe sismique inconjurable : un tremblement de terre comme celui de Messine est annoncé. Seules les maisons ne pourront être sauvées. Mais les vies humaines seront épargnées, les habitants émigreront emportant ce qui peut être emporté. — A plus forte raison les événements dépendant des volontés humaines pourront être dirigés dans le sens opposé à celui qui amènerait la catastrophe. — En somme il arriverait ce qui arrive déjà : être prévoyant est un grand avantage. Il n'y a qu'à ne pas s'effrayer, à ne pas croire à la Fatalité et la Fatalité n'existera pas. Chantons plus que jamais la Toute-puissance de la Volonté humaine. Soyons plus que jamais les artisans de notre destinée, en nous aidant des facultés des Voyants. Il n'y a pas d'incompatibilité entre la prévision de l'avenir et la liberté humaine... »

On se rappelle que dans sa belle étude sur la Psychométrie, M. Duchatel remarquait que pour ses sujets constamment le passé, le présent et l'avenir se confondaient. Pour Mme M..., suivant M. Osty, il n'en est pas ainsi. Elle fait de grosses erreurs de date, mais jamais elle ne confond avenir et passé. Elle annonce comme très prochains des événements qui se réaliseront beaucoup plus tard. Mais jamais ce qui est passé ne figurera de nouveau dans les présages du jour.

M. Osty se demande comment on peut concilier cette incapacité de mesurer le temps avec la précision des sujets hypnotiques pour exécuter un ordre à une date fixée. C'est sans doute, j'imagine, que le sujet obéit à une transmission de pensée. L'opérateur consciemment ou *inconsciemment* a calculé et se rappelle l'ordre qu'il a donné et quand le moment est venu, sa pensée se transmet au sujet.

Non seulement Mme M... ne voit rien de ce qui ne se rattache pas à une individualité humaine, mais suivant M. Osty, pour personne elle ne verrait dans l'avenir au delà de quatre années !

Cette limitation dans l'acuité de la voyance, est tellement déconcertante que je me demande si elle ne serait pas produite par une auto-suggestion ou

(1) Je suis très tenté de le croire. Très sceptique au sujet de la véritable double-vue. En ce moment par exemple, le *Journal du Magnétisme* parle d'un voyant qui donne l'emplacement des sources sur un plan de propriété qu'on lui envoie. C'est un très beau cas de lecture de pensée à distance. Je ne crois pas jusqu'à preuve du contraire que le médium voie la source à distance.



une sorte de timidité. Le sujet se rendant compte de l'éloignement se dirait : « Oh non ! ceci est trop loin, je ne me risquerai pas à l'annoncer. Et s'il en était ainsi, il suffirait pour vaincre cette timidité que celui qui guide le médium lui affirmât qu'il *peut* voir plus loin. En tout cas cette incapacité de Mme M..., qu'elle soit réelle ou imaginaire, lui est bien particulière, et je crois qu'il ne manque pas de cas authentiques où les voyants ont vu très loin dans l'avenir,

M. le Dr O... croit que « celui qui pourrait utiliser à son gré un sujet de la valeur de Mme M... serait bien rarement surpris par la survenue inopinée d'un événement marquant dans sa vie : qu'avec plus ou moins de précision, le déroulement de son existence lui serait régulièrement indiqué à l'avance. Combien nous aimerions connaître les preuves sur lesquelles il s'appuie ! Il nous donne bien un exemple : celui de la prédiction d'une journée n'offrant rien que d'assez banal, mais ne pouvait-il pas y avoir là lecture de projets subconscients ? Et dans le cas de la jeune mariée très amoureuse de son mari à qui l'on prédit que ses sentiments se changeront en sentiments de haine et qu'elle se séparera pour toujours et sans aucun regret, ne peut-il y avoir eu là une détestable influence suggestive ?

« Lorsqu'un événement est tel qu'il aura une grande influence sur l'existence du consultant, en dirigeant bien l'esprit du sujet on pourra obtenir dans une seule séance, et *surtout en des séances échelonnées*, des notions assez nettes et abondantes pour donner de cet événement une connaissance satisfaisante ». Nous ne demandons pas mieux que de le croire. Mais malgré notre opinion fondée sur les attestations de chercheurs comme Myers, Hodgson, Hyslop, etc., nous sommes encore avides de nouvelles preuves données avec la concordance des témoignages et les raisons de croire à leur valeur. Pourquoi tel événement n'était-il pas prévisible ? Un revers de fortune, dites-vous ? Mais cela peut avoir bien des causes. Desquelles s'agit-il ? A un joueur, par exemple, ou à un spéculateur, il est facile de prédire un revers de fortune. La petite maison de campagne vue par la voyante, Mme X... en était-elle déjà propriétaire, ou n'était-elle encore connue de personne ? Combien de points à éclaircir pour rendre un cas tout à fait probant !

LUCIDITÉ DANS LE PASSÉ

Au sujet de la lucidité dans le passé, M. le Dr Osty a été très frappé par ce fait que les assertions de Mme M... ne coïncidaient pas avec ses souvenirs, à lui, et que lorsqu'on vérifiait, c'était les assertions de Mme M... qui étaient trouvées exactes. Tous, en effet, nous commettons des erreurs de mémoires, elles se produisent dans notre conscience supraliminale, mais il reste l'enregistrement primitif fait par la conscience subliminale. Et l'observation de M. Osty vient s'ajouter à toutes celles si nombreuses d'après lesquelles l'inconscient du médium communique facilement avec l'inconscient des personnes qui l'influencent et très difficilement avec la conscience normale (1).

Et le fait que les jugements sur des personnes connues du docteur formés par l'intuition du médium sont supérieurs à ceux formés par le docteur lui-même s'explique par cette raison que la connaissance que le médium acquiert de ces personnes est basée sur la lecture de leurs pensées, de leurs sentiments subconscients, véritable fondement du caractère d'ou sortent, d'ou s'élèvent les déterminations.

CONSEILS INSTRUCTIFS

M. le D^r^ en donne plusieurs parmi lesquels je signale celui-ci. Pour bien comprendre une prédiction — du moins avec un médium comme Mme M .. que l'on peut guider, ne pas s'arrêter à une première vision, qui peut être mal interprétée par le médium lui-même, et l'éclairer, l'éclaircir en suscitant une vision d'état ultérieur. L'exemple donné est malheureusement trop long pour être reproduit ici. Excellent conseil aussi celui d'écrire sous la dictée du sujet *littéralement*.

CONSÉQUENCES DES PROGRÈS DE LA LUCIDITÉ

M. Osty ne fait qu'effleurer cette question qui est, suivant moi, la question capitale du métapsychisme et ne peut par conséquent être traitée en quelques lignes. Suppression des dépenses formidables occasionnées par la police et la justice. Impossibilité pour les criminels et les délinquants de toute espèce d'échapper au châtiment d'où épuration rapide de la société. Lorsqu'une société ne croit plus en Dieu, elle est condamnée à mort, à moins qu'elle ne se sauve par une rigueur impitoyable des lois, une répression inexorable et lorsque l'enfant sera profondément pénétré de cette vérité qu'aucune de ses actions, aucune de ses pensées ne peut rester secrète, l'éducation ne sera plus qu'un jeu. L'œil de Dieu omniprésent ne sera plus un mythe, mais une réalité démontrée par l'expérience de chaque jour. Aucun mensonge n'étant plus possible, on sera bien forcé d'être honnête.

Voilà ce qui place au premier rang, hors de toute comparaison comme importance l'étude de la lucidité, de ses conditions, de ses progrès possibles.

PSYCHOMÉTRIE

Ce mot ridiculement mal forgé, nous sommes, comme le dit M. Osty, forcés de l'adopter en attendant que quelque savant nous en propose un autre. Un médium psychomètre c'est celui à qui il suffit de tenir un objet ayant été en contact plus ou moins prolongé avec une personne pour pouvoir entrer en communication télépsychique avec cette personne.

Quel rôle pour l'objet ? Y a-t-il une force émanant de l'être humain et agissant sur l'objet sans changer la forme et les qualitée apparentes de celui-ci ? M. Osty semble bien croire à l'existence d'une force encore inconnue, cause des phénomènes de la psychométrie.

---

1 C'est là bien souvent l'explication des divinations faites au sujet des objets perdus. Le consultant a complètement oublié ou même a toujours ignoré où il avait laissé ou vu l'objet. La perception totalement inconsciente a cependant eu lieu et c'est elle que le médium retrouve. Combien de fois les spirites se sont-ils appuyés sur ce fait pour conclure à l'existence d'un esprit désincarné étranger aux personnes présentes !

On peut, je pense, se passer de cette hypothèse, ou du moins, avant de l'adopter, voir s'il ne suffirait pas d'attribuer les phénomènes uniquement à la transmission de pensée. En quoi consisterait alors le rôle de l'objet? Simplement en ceci. Qu'est-ce qu'un objet? Pas autre chose pour nous qu'un *groupe de sensations*. Sur nos cinq sens il en affecte généralement trois : la vue, le toucher et l'odorat. Eh bien! chez le médium ce serait seulement la perception du groupe des sensations que lui donne l'objet qui lui servirait à reconnaître le groupe de sensations identiques qui existe sous forme de souvenirs dans le cerveau de X..., possesseur de l'objet. C'est alors que le sujet répondrait : « Oui, je vois cette personne », et l'interview commencerait.

Certainement, c'est accorder au sens télesthésique une perspicacité, une acuité inconcevable, mais nous trouvons naturel un phénomène de même espèce, parce qu'il nous est familier. Dans une salle de théâtre, au milieu d'un public très nombreux, nous reconnaissons assez vite à l'aide d'une bonne lorgnette un ami que nous savons être dans cette salle tout en ignorant absolument quelle place il a pu prendre. De même le médium, grâce au sixième sens par lequel il perçoit les radiations cérébrales comme notre œil perçoit les radiations lumineuses, toute son attention étant concentrée sur le groupe de sensations représentant l'objet, tressaille lorsque tout à coup il aperçoit au milieu du vaste univers, un groupe identique.

Il y aurait donc télépsychie active, ce qui, ni dans un cas, ni dans l'autre, ne veut dire, comme semble le croire M. Osty, qu'il y a déplacement de l'esprit! Il y a activité puisqu'il y a attention éveillée, regard promené, et il y a aussi passivité aussitôt qu'il y a réception d'une excitation extérieure.

Suivant M. Osty, Mme M... n'est pas capable de télépsychie! « C'est toujours en vain que j'ai expérimenté avec elle la transmission consciente et subconsciente de pensée. » C'est que M. Osty prend le mot subconscient dans un sens différent de celui qui est admis partout. Et il est évident que tout ce qui est fait ou pensé, tout ce qui est concerté avec le désir d'être transmis ne peut s'appeler subconscient, cela est bel et bien présent à la conscience normale. Et la plupart des médiums ne lisent bien que ce qui est profondément subconscient et non voulu.

« Ce que voit Mme M..., reprend M. Osty, c'est la pensée *d'un autre étage*, celle qui n'est pas fantaisiste comme la subconscience, celle qui est toujours *vraie*, celle qui est *supra-rationnelle*. » Oh, Oh! D'après cela Mme M... ne se tromperait jamais? Elle serait absolument unique en son genre, car même Mme Piper a commis bien des erreurs. Et voici encore un point sur lequel j'ai le regret de me séparer de M. Osty : l'affirmation que chacun de nous possède une pensée latente, supra-rationnelle. Je connais terriblement de gens, même dans notre société soi-disant civilisée qui me paraissent dépourvus de toute pensée supra-rationnelle; il existe des anthropophages, des idiots, des criminels qui ne le sont pas moins. N'oublions pas notre humble origine et l'impossibilité de déterminer dans l'échelle des êtres, l'échelon au-dessous duquel on peut dire : ici, en dessus, âme immortelle; ici, en dessous, pas d'âme; ou bien : à partir de ce point il n'y a plus d'esprit; car l'esprit est partout, esprit et matière ne sont qu'une seule et même chose.

Mais revenons aux hypothèses que l'on peut faire sur la psychométrie. A côté des sensations ordinaires que nous donne un objet, il y en a d'autres qu'il donne à notre subconcience et qui précisément pour cela sont peut-être les plus importantes, peut-être même les seules importantes en psychométrie.

On devine que je veux parler des odeurs. Que de recherches à faire de ce côté où nous ignorons tout. Qu'est-ce que l'odeur? Est-ce une émanation de molécules, ou une radiation? A force de sentir un objet perd-il de son poids, ou bien conserve-t-il son poids et cesse-t-il de sentir. Je m'imagine que le cuivre sentira toujours le cuivre sans perdre son poids tandis que le camphre disparait rapidement. Pourrait-il donc alors y avoir des odeurs moléculaires et des odeurs radiantes?

Pour nous en tenir au point de vue psychologique et de la subconscience disons qu'il y a certainement, pour nous, hommes, d'innombrables odeurs qui ne franchissent pas le seuil de la subconscience, mais qui atteignent celle-ci. Chaque peuple, paraît-il, à son odeur spéciale. Nous connaissons tous l'odeur anglaise, l'odeur chinoise, nous ne connaissons pas la nôtre, mais les Chinois la connaissent fort bien et elle leur est fort désagréable. Ils la trouvent — ce n'est pas flatteur — cadavérique!

L'odeur d'un peuple doit être extrêmement complexe. Peut-être la plus complexe. Combien d'autres doivent l'être fortement sans aller jusque là. Celle d'une chambre, d'une maison par exemple, et il se pourrait que nous avions là l'explication du phénomène si mystérieux des maisons hantées. Par le même raisonnement que pour l'objet psychométré, je me demande si le groupe de sensations venant d'une certaine maison ou d'une certaine chambre ne peut pas éveiller comme en un écho (1) les vibrations identiques qui représentent cette maison ou cette chambre dans le cerveau d'une personne qui connait le drame dont le lieu a été témoin — et voilà la communication établie comme en psychométrie; et si le médium est à effets physiques c'est lui qui reproduira les phénomènes soi-disant spirites.

Cela me paraît infiniment plus admissible que l'imprégnation dans les murs des évènements dont ils ont été témoins.

Que pourtant il existe un « fluide humain » l'appareil Fayol, à mon avis, le prouve, comme j'ai essayé de le montrer au Congrès de psychologie expérimentale de cette année. Mais il est tout à fait impossible encore de dire s'il imprègne les objets avec assez de force pour que, même à l'aide d'un sens spécial, on puisse l'y retrouver à n'importe qu'elle époque et surtout s'il est individuel, différent pour chaque être humain.

Lorsqu'Aymar (2) fut conduit dans la cave théâtre

(1) Ou plutôt de la même façon qu'une note émise devant un piano fait vibrer parmi les cordes celle qui est faite pour émettre la même note.

(2) Voir l'article de l'éminent historien G. Lenôtre. *Lectures pour tous* (15 sept. 1913).



du crime, ce fut la vision du lieu qui le mit en rapport télépathique avec les assassins et lui permit de lire dans le cerveau de ceux-ci l'histoire du crime et de connaître la route que les criminels suivirent.

Et quant à la Joconde elle aurait pu être retrouvée, si M. Dujardin-Beaumetz, ou quelque autre grand chef, eut été versé dans les sciences psychiques et eut remis le fameux bouton de porte entre les mains d'un médium comme Mme M... Avec l'hypothèse purement psychologique que je propose on comprend aussi ce que dit M. Osty, p. 147 : « Une fois que l'objet a eu mis en communication le sujet et le posssesseur de l'objet, *il devient inutile pour les séances ultérieures.* » La personne interviewiée n'est plus une inconnue pour le médium. Et c'est surtout pendant la nuit que les inconscients communiquent, sans qu'il y ait besoin d'aucune volonté, d'aucun désir, de sorte que les renseignements se complètent aux séances ultérieures.

Ajoutons enfin, qu'il faut se garder de croire à un procédé toujours le même pour tous les médiums. Pour l'un (Aymar, par exemple) c'est une vision surtout qui établira la mise en communication. Pour l'autre (Mme M...) ce sera une sensation du toucher qui sera surtout nécessaire. M. Osty n'obtient rien par la présentation d'une photographie de la personne qu'il veut faire « psychométrer », si la photographie n'a pas été touchée par cette personne. Cela se comprendra si l'on admet ce que je disais tout à l'heure de l'importance des sensations subconscientes : quand on regarde sa photographie, on est extrêmement conscient. Une impression de ce genre n'est donc pas de celles qui se communiquent facilement au médium.

DE QUELQUES AUTRES MÉDIUMS CÉLÈBRES

Célèbres, ou dignes de l'être. Madame P... par exemple, à qui M. Osty pose un jour cette simple question : « Parlez-moi de mes occupations non professionnelles ». Ce sujet qui ne m'avait jamais vu (dit M. Osty), qui ignorait tout de moi, me fit un exposé précis de la nature de mes recherches en psychologie et cela avec une netteté de termes qui m'étonna et l'étonna encore bien plus. A chaque instant elle me regardait d'un air désolé et me disait : « Faut-il m'arrêter ?... Ce que dit mon guide n'a aucun sens. Jamais il ne m'a fait écrire des choses aussi bizarres... c'est absurde tout ce que je vous dis, n'est-ce pas ? »

« Mais non ! continuez, » devais-je toujours répondre.

Ce jour-là surtout j'assistais au spectacle étrange de la montée artificielle et indirecte de ma pensée subconsciente vers ma conscience. *Le sujet était bien entre elles l'intermédiaire qui les fit communiquer.* Par des phrases concises et très claires pour moi, je fus informé de vérités psychologiques que j'avais dégagées de longues séries d'expériences, et de quelques autres vérités dont l'évidence ne se confirma qu'ultérieurement. Selon une règle ordinaire de conduite j'ai écrit cette consultation mot pour mot, sous la dictée du sujet et aujourd'hui plus encore que l'an passé j'admire comment ont pu se réfléchir dans le cerveau peu instruit du sujet des notions ardues de psycho-physiologie, incompréhensibles pour lui, et qui répondaient si bien aux investigations de ma curiosité ! »

Mme D. est médium à parole automatique et à cette occasion M. le Dr O... fait remarquer avec beaucoup de raison que ce sont les médiums à parole ou plus encore ceux à l'écriture automatique qui ont à leur disposition le meilleur procédé pour manifester leur lucidité, car « les mots sont les meilleurs représentants des idées et suffisent à les exprimer toutes, et *l'automacité de la traduction est une garantie contre les défectuosités de l'interprétation consciente.* »

C'est cet automatisme verbal ou graphique qui explique un des plus grands miracles du spiritisme : la xénoglossie, les cas de Miss Edmunds et du médium de Richet ou bien encore ceux où le médium semble possédé par une intelligence très supérieure à la sienne.

MADAME FRAYA

Je n'ai pas besoin de dire au lecteurs des *Annales* que la médiumnité spéciale de Mme Fraya est la divination des caractères, des intelligences. De même que certains médiums ressentent et décrivent les maux dont souffre le consultant ou les désordres que *seule* sa subconscience connait, Mme F... ressent et décrit les sentiments, les idées de la personne au sujet de laquelle elle consultée. M. le Dr O... pense que c'est par l'intermédiaire des mots, des « images verbales », que s'effectue la communication. Sans doute pour les idées abstraites, il est nécessaire qu'il en soit ainsi, c'est le mot qui nous permet de manier les idées abstraites. Mais je ne crois pas qu'il en soit de même pour les sentiments. Le sentiment c'est quelque chose de bien plus profond, de plus fondamental, et aussi de plus universel que l'idée. « Nul mot ne pourra jamais exprimer mon amour », soupire l'amant. Et les animaux n'éprouvent-ils pas bien des sentiments et de très violents ? Je crois que Mme F..., quand elle est en *rapport* avec une personne doit éprouver par sympathie, directement les sentiments de cette personne, comme nous verrons tout à l'heure que M. de Fleurière éprouve les sensations physiques du consultant. Elle fait avec des êtres de chair et d'os ce que le romancier fait avec ses personnages. Elle « entre dans leur peau ». Flaubert, lorsqu'il en était arrivé à la mort de Mme Bovary, avait le goût d'arsenic dans la bouche.

M. le Dr O... parle de la stupéfaction de Schrenck Notzing quand, dans une séance tout à fait improvisée chez le Dr Vaschide, Mme F... traça son portrait psychologique avec une richesse de détails exubérante et que même elle décrivit aussi les caractéres et les évènements de la vie des membres de sa famille.

Lorsqu'une expérience réussit aussi merveilleusement. l'idiosyncrasie du consultant doit y être pour quelque chose. Tout est à chercher de ce côté On ne s'en est pas encore occupé. Comment se fait-il qu'un médium excellent ne lira rien dans le cerveau de M. X... ou de Mme Y... ? En quoi consiste une constitution physique ou morale, ou psychique favorable au phénomène de lecture de pensée ? Puisque la volonté normale est jusqu'à présent si nuisible à ce phénomène il ne serait pas impossible (?) que les meilleurs sujets pour être inter-

viewés soient ceux à nature inexpansive, fermée et sceptique. Cela serait le point de vue psychologique. Et au point de vue psycho-physiologique je m'imagine que l'appareil Fayol pourra rendre de très grands services puisqu'il décèle l'influence... disons : magnétique (?) qu'une personne a sur une autre.

ENCORE Mme D...

Un autre cas dû à Mme D... est si beau que je ne puis résister au désir de le citer Mme D... s'étonna à une certaine époque de sa vie, de voir, par moments, sa main tracer spontanément le mot R..., nom qu'elle n'avait jamais entendu et qui ne lui semblait avoir aucune signification. Pendant des mois, en plein milieu de ses occupations, soit que sa main fut posée sur une table, soit qu'elle se disposât à écrire quelque lettre, le même mot se traçait. Elle finit par considérer cela comme un tic psychique et n'y prit plus garde... Un soir son mari lui annonça qu'il venait de signer, à l'improviste, un engagement comme ingénieur à R..., petite localité de la province d'Oran.

Plus tard ce fut juin que sa main se mit à tracer. Et Mme D... s'efforça alors, par écriture automatique, d'avoir l'explication de cette date. L'unique réponse fut toujours : *juin*. Juin arriva. Et Mme D... eut la douleur de voir mourir son mari.

Puis, tôt après, sa main traça obstinément cette autre date : *Mars*. On comprend quel fut alors l'affolement de cette malheureuse intuitive, qui se demandait de quel autre terrible coup le destin allait la frapper. Croyant que sa main, dans l'écriture automatique, était l'esclave d'un esprit désincarné, elle adressa à l'entité occulte les plus pressantes supplications, implorant que lui fût épargnée l'angoisse de la mystérieuse menace. Et sa main en réponse aux tortures du cœur n'avait que ce seul mot : Mars. L'époque fatidique et redoutée vint. Dans le même mois Mme D... perdit sa fille et sa mère. »

De quel genre de maladie ces dames moururent-elles? Voilà ce que je suis anxieux de savoir, car il y a des cas où l'autosuggestion peut aller jusqu'à faire mourir celui dont elle s'est emparé.

M. DE FLEURIÈRE

Les trente pages que M. le Dr O... consacre à M de Fleurière sont du plus haut intérêt. Il faut les lire en entier. Je ne puis ici en donner qu'une très faible idée.

Comme Mme Fraya M. de Fleurière est lucide à l'état de veille. Pour *voir*, il faut qu'il pose sa main gauche sur une des mains du consultant. Il la sent comme envahie par un léger courant électrique. Il s'y produit des tressaillements, des contractures et même un gonflement du poignet qui persistent parfois assez longtemps après la séance.

Il lui semble distinguer les émanations dynamiques individuelles, reconnaître les gens déjà touchés par lui et même... retrouver chez une personne les fluides d'autres personnes qui seraient déjà venues le consulter, au point de pouvoir quelquefois dire les noms de ces personnes! Je ne doute pas de la réalité de ces reconnaissances mais à M. le Dr O... qui remarque qu'il ne faut pas songer à expliquer ces phénomènes par l'ordinaire (?) transmission de pensée, parce que souvent la personne touchée ignore complètement que quelqu'un de son entourage l'ait précédé chez le sujet, je demanderai si cette connaissance est nécessaire. Ne suffit-il pas qu'il existe chez le consultant le souvenir de la personne absente pour que le médium apercevant ce souvenir le trouve identique à celui qu'il a conservé et dise : « Ah! c'est singulier! je vois à côté de vous une personne de telle apparence physique, de telle situation sociale, est-ce que vous ne la connaissez pas? » — Inutile, je crois, le fluide imprégnant le consultant. Il nous faudrait donc emmagasiner les fluides de toutes nos connaissances! N'est-elle pas effrayante cette hypothèse? Et combien plus compliquée que celle que je propose.

Dans une lettre écrite au Dr Osty et qui est un document précieux, M. de F... dit qu'il a souvent l'intuition qu'il va venir chez lui telle personne, de tel extérieur, de telle situation, amenée par telle préoccupation de cœur, d'esprit, ou d'intérêt. « Et quand la personne se présente chez moi le jour même, quelquefois le lendemain, je reconnais en elle celle dont j'avais eu ainsi la vision prémonitoire (1). »

Dans cette même lettre (p. 438) j'ai été extrêmement heureux de trouver une confirmation d'une idée émise souvent ici même, notamment dans mon compte rendu des expériences de Mme Piper, et dans celui du livre de M. Maxwell : *Les Phénomènes psychiques*. C'est que les médiums doivent enrichir leurs collections de renseignements particulièrement la nuit. M. de Fleurière s'en rend très bien compte. « ... Surtout dans le silence de la nuit, écrit-il par une réaction latente et persévérante du fluide, j'ai souvent comme une vision complémentaire ou supplémentaire de telle situation existante ou de tel événement en préparation. De là vient que j'ai écrit plusieurs fois à des personnes m'ayant laissé leur adresse : « Ayez la bonté de revenir, j'ai omis de vous donner tel détail ou de vous prévenir de tel événement... »

« ... Par précaution j'ai pris l'habitude d'avoir toujours papier et crayon près de moi, pour noter les choses plus intéressantes que je craindrais d'oublier. Et dans la journée souvent ayant une feuille en main, je vais chercher en mon salon le visiteur ainsi désigné d'avance et je lui montre *le passage où sa visite et parfois son objet étaient d'avance annoncés* et j'ai constaté que les gens étaient généralement très interloqués par ce fait. » Cela se comprend!

Une fois M. de F... s'est entendu appeler très nettement trois fois par son nom. Mme S... au même moment étant encore chez elle et s'apprêtant à venir le voir, l'avait en effet appelé pour voir si il l'entendrait. « Peu après la sentant approcher j'ai

(1) Je signale cet important témoignage, auquel on pourrait joindre un très grand nombre de semblables, à notre éminent confrère M. Delanne qui, pour combattre l'hypothèse télépathique comme explication de communications d'apparence tout à fait spirite, s'est souvent appuyé sur ce principe que la télépathie n'a lieu qu'entre personnes ayant déjà quelque lien psychique. J'ai toujours soutenu qu'elle s'exerce souvent entre gens qui ne se connaissent absolument pas.



quitté mon bureau pour aller au devant d'elle sur l'escalier ».

Une autre expérience faite avec cette dame pour s'écrire mutuellement à la même heure a parfaitement réussi.

Au sujet de la terrible prédiction faite à un père de la prochaine mort de son enfant et qui se réalisa une nuit inopinément alors que le pauvre petit était en pleine apparence de santé, on peut se demander ce qui serait arrivé si le médium et le consultant, au lieu de s'effrayer, avaient uni leurs volontés pour conjurer le péril. J'aime à me figurer que le père, conservant son sang froid aurait pu appeler de suite les médecins qui auraient sans doute découvert le mal caché. M. de Fleurière lui-même si extraordinaire pour ressentir les états organiques (voir p. 349) aurait pu faire cette découverte. Je l'ai dit en commençant cette étude : ne croyons pas à l'inéluctabilité du destin. Il y a déjà des cas (voir le dernier n° des *Annales*, M. Bozzano, p. 234), qui montrent que les prédictions inquiétantes peuvent être des avertissements sauveurs : que « Les Sciences maudites » peuvent et doivent devenir « Les Sciences bénies ».

Dr J. MAXWELL

Le Problème de l'Intuition

Je n'ai pas l'intention de reprendre l'analyse très complète que M. Marcel Mangin a fait ailleurs d'un livre intéressant du Dr Osty ; je veux seulement attirer l'attention des observateurs sur les phénomènes qui ont permis à l'auteur de présenter une théorie générale des faits étudiés par lui. Son œuvre se distingue par de l'originalité, elle révèle des qualités de finesse et de pénétration rares, mais elle a aussi de sérieux défauts ; les faits déclarés établis ne sont appuyés sur aucune statistique ; les exemples cités sont peu nombreux et il faut se fier à des affirmations dont le contrôle est impossible. Les critiques de M. Mangin sont légitimes. Il y a dans la méthode suivie par l'auteur des défauts qu'il convient de signaler. Malgré ces imperfections, son ouvrage permet la discussion de la question, car il essaye d'en présenter les lois psychologiques. A ce point de vue, le débat prend un caractère général et intéresse tous les expérimentateurs.

En pareille matière, la première difficulté que l'on trouve est l'insuffisance du langage technique. Tout le monde reconnaît la nécessité de fixer le sens des termes employés dans nos recherches délicates ; personne, sauf peut-être Myers (*Proc.* XII, 166), n'a tenté de préciser notre vocabulaire ; c'est un travail auquel il faudra procéder sans retard, si l'on veut que les chercheurs s'entendent et se comprennent

Le mot *Lucidité*, dont Myers fait un synonyme de *Clairvoyance,* ne me semble pas devoir être confondu avec ce dernier terme, qui par son étymologie devrait être réservé à un certain mode de perceptions supranormales d'ordre visuel : le mot *lucidité* a été ordinairement employé pour désigner un état particulier du sommeil magnétique ou du somnambulisme, dans lequel on observerait plus particulièrement la clairvoyance, ou images visuelles ayant le caractère d'une hallucination véridique ; mais on peut y observer souvent la « clairaudience », dans laquelle l'hallucination est auditive.

Il est difficile toutefois de parler de « lucidité » dans les cas d'automatisme moteur, comme l'écriture ou la parole automatiques, bien que les phénomènes aient probablement la même origine dans ces cas comme dans ceux de clairvoyance ou de clairaudience.

De Dr Osty, comme la plupart des observateurs actuels, tend à considérer que la faculté sous-jacente à ces automatismes sensoriels ou moteurs « lucides », est l'intuition, c'est-à-dire la perception, ou l'appréhension directe de la réalité, sans l'intermédiaire des sens, du moins dans leur activité normale physiologique.

Ce n'est pas aux lecteurs des *Annales* que j'essayerai de démontrer l'existence de ces perceptions : la télépathie est un fait établi pour ceux qui ont sérieusement étudié la question. L'examen des phénomènes de psychométrie est moins avancé, mais les probabilités sont en faveur de leur réalité ; les observations de pressentiments et de prémonitions se multiplient.

La connaissance supranormale des choses, due à l'intuition, a un caractère que n'a pas la normale ; celle-ci ne comprend pas le futur indéterminé si le raisonnement permet la prévision d'effets dont les causes existent et sont connues, il ne va pas jusqu'à la divination des événements dont les causes n'existent pas ou sont inconnues. Au premier aspect, l'intuition ne paraît pas embarrassée par les voiles de l'avenir, qu'elle semble déchirer.

Les observations de prémonitions et de prédictions qui appuient cette apparence sont nombreuses ; permettent-elles cependant de considérer le problème comme résolu ? Je ne le pense pas, malgré les affirmations du Dr Osty. Telle était l'opinion de Myers, il pensait que les destinées humaines n'étaient pas prédéterminées d'une manière invariable, mais pouvaient être modifiés par notre libre volonté (*Human Personality*, II, 272).

Si mes recherches ne me conduisent pas à croire à la liberté complète de la volonté humaine, elles tendent à me persuader que sa détermination n'est pas davantage complète, et que l'intelligence peut se discipliner de manière à être plus sensible à certaines causes déterminantes qu'à d'autres : la culture du sentiment religieux peut triompher du stimulus sexuel ; l'amour, le patriotisme, d'autres vertus peuvent vaincre l'horreur de la mort et la faire braver. C'est la raison pour laquelle l'éducation a une si grande influence sur la formation du caractère. Elle augmente notre réceptivité dans un sens, la diminue dans un autre, de la même manière qu'une plaque photographique est sensibilisée pour certains rayons plutôt que pour d'autres.

S'il en était autrement, l'Univers apparaîtrait à

notre intelligence comme une série d'enchaînements inéluctables : la prédestination inévitable de chaque être vivant enlèverait toute responsabilité aux mauvais, toute valeur aux bons, et la moralité d'un pareil monde heurterait le sentiment de justice qui existe en nous-mêmes, sentiment dont l'origine et la source ne paraissent pas être purement expérimentales.

Cette considération morale ne suffirait pas, pourtant, à faire écarter les faits, si ceux-ci étaient probants, mais quand on examine la masse considérable des documents produits, on ne trouve pas beaucoup de prédictions publiées avant leur accomplissement. Il me semble que si la connaissance de l'avenir était aussi certaine que l'affirme M. Osty, nous aurions déjà obtenu ce critérium nécessaire, la publication d'un fait avant sa réalisation. D'innombrables expériences ont été faites, des sujets remarquables ont existé, Alexis, par exemple ; malgré ces circonstances favorables, aucune preuve du genre de celle que j'indique n'a été donnée ; on ne nous parle de prédictions qu'après coup.

L'ingénieux auteur de *Lucidité et Intuition* a, je le sais, une réponse toute prête : les sujets lucides ne connaissent l'avenir que par l'intermédiaire du « psychisme » d'une personne vivante ; les faits généraux qui n'ont aucune relation directe avec ce psychisme, comme une catastrophe, ne peuvent être perçus. Les événements prochains, cependant, ont une action sur l'évolution de notre vie et me semblent devoir être par conséquent accessibles, dans une certaine mesure, à l'intuition précognitive, dans le système du Dr Osty.

Un des sujets avec lesquels il a expérimenté, et que j'observe depuis quelques années, à cause de ses facultés remarquables, Mme Fraya, — je la cite pour ce double motif, — pense qu'elle ne perçoit les événements généraux futurs que dans leurs relations avec l'avenir de ses clients ; elle prévoira une guerre, si elle constate la mort ou la blessure de nombreux militaires vers la même époque. Néanmoins, elle aurait prédit des naufrages, auxquels ses conseils prémonitifs, auraient fait échapper les consultants.

Si l'avertissement permet d'éviter une catastrophe, comment admettre le déterminisme fatal que comporte la prophétie ? Cette objection a été signalée par Myers : « Dans beaucoup de cas, les avertissements ont empêché des accidents, qui seraient survenus certainement, si l'intéressé n'avait point été prévenu. Quand les périls indiqués n'ont point été évités, il semble que souvent aucun effort sérieux n'ait été fait pour les détourner ». *(Op. cit.* II, 272).

Je pense, comme Myers, que la prévision de l'avenir peut se diviser en deux grandes catégories : 1° Faits dont les causes, actuellement existantes, détermineront fatalement l'événement ; 2° Faits encore indéterminés quant à leurs causes.

Sans me croire autorisé à faire une affirmation positive, je pencherais à considérer la première catégorie comme probable, non la seconde.

Tel ne semble pas être le sentiment du Dr Osty, qui croit le champ de la « lucidité » plus étendu ; il embrasserait selon lui la totalité des opérations psychologiques d'un être vivant de la naissance à la mort : « Tout ce dont se compose une individualité humaine en toute son existence ». Cela implique la connaissance de tous les événements qui seront intégrés par l'individualité considérée, qu'ils soient déterminés ou non. Ces derniers, pour n'avoir, par hypothèse, aucune cause actuellement existante, ne seront pas étrangers un jour à l'individualité qui les percevra, lorsque le moment sera venu.

A l'appui de son opinion, M. Osty n'apporte que son affirmation : je n'ai pas l'intention de critiquer la valeur des observations d'un homme dont je fais le plus grand cas : cependant, je ne puis approuver sa méthode, qui revient au « magister dixit ».

Je l'approuve d'autant moins, que la plupart des expérimentateurs ne partagent pas sa confiance dans l'intuition précognitive. Il s'y rencontre des erreurs fréquentes, des omissions, inexplicables dans le système du Dr Osty. Il est très difficile de donner des exemples en pareille matière, car l'objet des révélations a toujours un caractère intime et confidentiel. Je pense toutefois que personne ne contestera la possibilité des erreurs ou des omissions ; un de mes amis, prié par moi de voir Mme Fraya, revint de sa visite fort surpris par l'exactitude de ses appréciations sur son passé, sur son entourage, sur son avenir même, dans la mesure où il pouvait le pressentir. Je crois savoir que certaines prédictions se sont réalisées, cependant l'intuitive ne perçut pas que mon ami se marierait ; j'ai constaté dans un grand nombre de cas que les prévisions de la célèbre chiromancienne se vérifiaient dans tous leurs détails, y compris l'époque ; dans d'autres cas l'événement annoncé ne survenait pas. Dans beaucoup de circonstances, il n'avait pas la signification ou l'importance prédites.

Il y avait alors une erreur de proportion ; ce n'est pas le seul genre d'erreurs qui soit observable ; M. Duchatel, dans son excellent livre sur la psychométrie, a signalé les erreurs de « direction », mot dont M. Osty ne se montre pas satisfait ; l'expression n'est peut-être pas parfaite, mais elle a un sens accepté aujourd'hui ; elle désigne des confusions entre les personnes ou les choses. Récemment, toujours pour ne citer que les sujets étudiés par l'auteur, Mme Fraya m'a fait une prédiction bien nette ; elle m'a annoncé le mariage d'un de mes amis, mariage extrêmement improbable, et m'a dit que cet événement se produirait au cours de l'été dernier. L'ami dont elle me parlait, et pour lequel je la consultais, ne s'est pas marié, mais, à l'époque indiquée, un autre de mes amis, dont le mariage était aussi improbable, a pris femme, dans les conditions prévues par la sensitive.

Cette curieuse confusion répond assez bien à l'idée que l'on peut se faire d'une erreur de direction.

Il faut donc accepter la précognition avec beaucoup de prudence et de réserve ; dans l'état actuel des choses, elle n'offre aucune garantie de certitude. Celui qui se fierait à elle pour diriger sa vie, commettrait la plus lourde faute.

Mais l'incertitude n'est pas l'inexistence ; trop d'observations dignes de foi ont été recueillies

pour que l'on puisse nier simplement la réalité d'un phénomène aussi déconcertant. Il y a des pressentiments, des prémonitions, une certaine divination de l'avenir. Comment concilier ces faits avec le caractère incertain des précognitions? Leur analyse complète pourra seule nous donner la solution de ce problème. Comment la pratiquer?

Un savant, pour lequel j'ai la plus grande estime, le Dr Geley, dans une conférence faite à la Société Universelle d'Etudes psychiques, a conseillé l'examen des phénomènes dans leur complexité; selon lui, la méthode analytique aurait l'inconvénient d'enlever aux manifestations leur physionomie synthétique et de les dénaturer. Telle est, il me semble, la thèse qu'il soutient. Je ne pense pas que l'on puisse partager son opinion : la méthode qu'il préconise est incapable de donner des résultats, parce qu'elle se fond sur des règles contraires à celle de notre intelligence, qui cherche l'unité dans le complexe; l'abstraction et la généralisation sont les formes par lesquelles toute science doit passer. Le Dr Geley est la première victime des vices de sa méthode, car il a été trompé par la complexité des traductions. Je cite son lapsus afin d'insister sur la nécessité d'une méthode rigoureuse. Il m'a reproché d'avoir commis une erreur de fait en indiquant que Stainton Moses était opposé à la réincarnation, et il a invoqué à l'appui de sa critique un texte faux! C'est celui d'une traduction qui n'est pas fidèle. Le texte est (*Spirit Teachings*, Memorial Edition, London, 1894, in-8°, p. 25) : « *It cannot have the other, save by education, hich is frequently gained by its being attached to a medium, and living over the earth-life again* ». Ce qui veut dire : « Il ne peut avoir l'autre, sinon par l'éducation, qui est fréquemment acquise en étant attaché à un médium et en vivant encore la vie terrestre » et non comme l'écrit la traduction « il ne peut obtenir l'autre que par l'éducation fréquemment acquise, soit en étant attaché à un médium, soit par une nouvelle vie terrestre ». L'alternative n'existe pas dans le texte, qui, loin de parler de réincarnation, fait allusion à la théorie de Stainton Moses, relative à l'acquisition nécessaire de l'expérience terrestre au moyen de médiums, auxquels sont attachés les esprits à instruire. Les lecteurs que cette question intéresse la trouveront longuement traitée dans l'excellente revue *Luce et Ombra*.

Avant d'affirmer une chose, il faut la vérifier; c'est un principe fondamental. Pour attaquer avec fruit un phénomène complexe il faut essayer de le réduire en parties plus simples, en conditions élémentaires, dont on pourra isolément étudier l'action.

Par exemple, dans les phénomènes d'intuition ou de lucidité, on pourra examiner le sujet, le milieu, les manifestations.

Quel est l'état du sensitif? Quelles particularités physiologiques ou psychologiques s'observent-elles dans la lucidité?

Quelle est l'influence du milieu? Température, tension hygrométrique, électrique, pression barométrique? Lumière, présence d'assistants, bruit, silence, etc.

Enfin, quel est le processus des manifestations, quelle est la participation de l'intelligence consciente ou subconsciente? Les modes d'impression sont-ils toujours identiques? Que signifie le symbolisme des images perçues? Quel est le siège de ces perceptions? Quel est le meilleur procédé pour obtenir des phénomènes suffisamment nets?

Autant de points de vue qui peuvent être étudiés séparément et donner des indications sur les lois auxquelles obéissent les phénomènes psychiques. La connaissance, même approximative des principales d'entre elles, a une importance fondamentale pour tous les chercheurs sincères.

Ceux qui se préoccupent du processus psychologique, de l'étude de l'immense domaine du subconscient — expression critiquable, à laquelle je préfère celle de conscience générale, par opposition à la conscience personnelle — ne sauraient actuellement désirer davantage. Ceux qui, comme beaucoup de membres influents de la Société de Recherches Psychiques de Londres, ou de celle de l'Amérique du Nord, veulent démontrer l'intervention de facteurs supranormaux, ne réussiront à le faire qu'après avoir éliminé d'une manière positive l'action des facteurs normaux; il en est de même de l'école spirite proprement dite.

Nous savons tous combien les faits que nous étudions sont complexes; il est nécessaire de les classer pour les comprendre. Or, une première classification nous permet de reconnaître dans leur masse deux catégories générales : les uns sont vrais, les autres faux, et dans les faits vrais d'une manière générale, il y a des erreurs et des omissions. Nous ne pouvons pas, au point de vue métapsychique, tirer beaucoup de profit des faits totalement faux; ils nous renseignent sur certains processus mentaux, qui sont observables dans tous les cas, mais ils ne nous permettent pas d'aller plus loin.

Les faits qui contiennent à la fois des erreurs et des vérités sont au contraire extrêmement instructifs; nous pouvons légitimement leur supposer une cause supranormale, mais alors comment expliquer les erreurs qui s'y glissent? La présence de celles-ci nous autorise à penser que le phénomène étudié est le résultat de l'opération combinée de deux facteurs prépondérants, l'un auquel le vrai doit être rapporté, l'autre auquel il convient d'attribuer, par hypothèse, les erreurs. L'analyse de ces dernières nous renseignera sur leur cause et nous permettra de dégager peu à peu les facteurs qui troublent la pureté supposée du phénomène. Ce travail préliminaire sera comme le défrichement du champ où nous récolterons les moissons futures; il est indispensable.

J'attache par conséquent une grande importance à l'étude des erreurs, et je crois qu'elle peut donner déjà des résultats appréciables. Je les ai indiqués il y a quelques années dans l'*Année Psychologique* que dirigeait le regretté M. Binet, je les ai rappelés il y a quelques mois dans les *Proceedings* de la S.P.R.

Un sensitif décrit, par exemple, d'une manière reconnaissable un appartement dans lequel avait habité pendant son enfance le consultant; il parle d'une cheminée, dont il exagère la hauteur, d'une petite statuette représentant un animal, dont il exagère encore la dimension; on reconnut à l'ana-

lyse que ces erreurs de proportion correspondaient aux perceptions du consultant, alors qu'il vivait dans l'appartement ; la cheminée est de taille ordinaire, mais elle atteignait bien le front de l'enfant ; il en était de même des détails exagérés ; ils l'étaient dans la mesure où un enfant diffère d'une grande personne.

Une autre fois, une scène fut décrite : elle se passait vingt ans auparavant dans une chambre qui fut dépeinte avec des erreurs significatives ; ce qui était à droite fut placé à gauche, et inversement, comme si les objets eussent été vus dans une glace. Sur un bureau, le sujet plaça « des papillons épinglés au mur ». En réalité, il n'y avait pas de papillons, mais une gravure coloriée représentant « La Femme aux Papillons ».

Dans quelques expériences on constata des erreurs de noms ; par exemple la grand'mère d'un des assistants fut très justement représentée au milieu de ses occupations favorites ; son nom fut donné comme *Clémentine*. Le détail fut noté comme faux, le prénom réel étant *Augustine*. Plus tard, l'intéressé nous apprit que sa grand'mère était appelée en famille *Maman Tine* ; or, Clémentine est le seul prénom usuel, je crois, qui se termine par les syllabes « mentine ».

Le prénom inusité *Mariannotte* ne put être trouvé ; le sujet déclara que le mot ressemblait à Maria, Marianne, mais était différent comme *Mariatcho*.

Enfin, il y a des confusions, le sensitif décrivant une dame, reconnue, et lui donnant un costume, également reconnu à certains détails (garniture en étoffe écossaise violette et blanche, chapeau, etc.), qui avait appartenu à une autre dame, à l'époque rappelée ; cette seconde dame étant exactement décrite, elle aussi.

Nous verrons que ces erreurs nous renseignent sur le processus psychologique de l'intuition ; il y en a d'autres qui soulèvent des difficultés plus grandes, celle-ci par exemple : le sujet décrivant mon père avec une extrême précision de détails, parla de ses séjours dans le pays Basque, du village d'Urrugne, de la célèbre inscription du cadran solaire qui figure sur son clocher. Le sujet ignore le latin, mon père était bon latiniste. L'inscription fut donnée avec une faute « Laedunt omnes, etc. » ; le texte vrai est : vulnerant omnes, ultima necatœ ; toutes (les heures) blessent, la dernière tue. Laedunt est un synonyme latin de vulnerant ; le sujet ne pouvait le savoir, et si sa mémoire subliminale eût été en jeu, il n'aurait pas donné un synonyme dont le son et la forme sont très éloignés de « vulnerant ». L'erreur se comprend chez un latiniste, qui se souvient du sens, et se trompe sur le mot. Or, mon père était mort depuis une douzaine d'année. La faute ne pouvait être due à ma subconscience, puisque je la relevai immédiatement. Quel en était l'auteur ?

Je cite ces cas, pour montrer que l'intuition est sujette à l'erreur, et que ses erreurs sont instructives ; que leurs causes peuvent être nombreuses, et que la découverte de ces causes peut nous mettre sur la voie du mécanisme psychique par lequel la connaissance intuitive parvient à la conscience personnelle. Elle peut même, comme dans le cas de l'inscription d'Urrugne, nous mettre en face de questions concernant l'origine même de cette connaissance.

Cet aspect du problème semble avoir échappé au Dr Osty ; cet auteur raisonne comme si l'intuition était infaillible, au moins en principe (Page 380). J'aurais aimé à le voir porter ses qualités d'observateur et de dialecticien sur les points précis que je signale.

II

La théorie générale que formule cet écrivain n'est pas nouvelle et on peut lui reprocher de n'avoir pas tenu compte des travaux de ses devanciers ; d'un autre côté, il est manifeste qu'il les ignore, pour la plupart, et cela donne un intérêt particulier à ses conclusions, quand il retrouve des faits signalés bien avant lui.

Il reconnaît, derrière la variété des formes que présente la « lucidité », l'unité essentielle de ce phénomène.

Ses formes sont nombreuses : les hallucinations visuelles, auditives, tactiles, uni ou plurisensorielles, systématisées ou non, sont les modes affectant les sens ; la sensibilité générale est une de ses voies d'accès ; sensations cénesthésiques, sentiments de tristesse, d'angoisse, de malheur imminent. Les mouvements peuvent être également utilisés par elle, comme dans l'écriture et la parole automatiques. Elle a le moyen de se manifester par l'intermédiaire des centres nerveux sensitifs ou moteurs.

Physiologiquement, l'activité de ces centres est provoquée par une cause inusitée dans la vie normale ; aucune image objective ne correspond habituellement à l'hallucination visuelle, aucun son ne détermine celle de l'ouïe, aucune volition consciente ne produit la parole ou l'écriture. Pour employer le langage de M. Janet, on se trouve en présence de phénomènes d'automatisme.

L'expression est mauvaise, car elle suppose une activité spontanée, ayant une cause interne, comparable au ressort qui meut un automate. Vraie peut-être dans la plupart des cas pathologiques, elle ne l'est plus quand le phénomène cesse d'être morbide. L'hallucination télépathique ne saurait être confondue avec celle d'un délirant, car sa vérité, le fait qu'elle donne une information exacte, nous indique l'existence d'une cause autre que la maladie. On l'observe chez des personnes dont la santé est parfaite ; elle ne se produit quelquefois qu'une seule fois pendant leur vie, au moment où survient un événement ordinairement grave, tel que la maladie ou la mort d'un être cher.

L'hallucination est donc un mode d'activité des éléments nerveux compatibles avec la santé, pourvu que sa survenance soit contenue dans certaines limites et présente certains caractères, tels que la réalité du fait perçu. C'est un point de vue qui échappe fréquemment aux médecins, habitués à n'observer que des malades.

Il en est ainsi de la parole et de l'écriture automatiques, qu'il n'est pas prudent de tenir uniquement pour des manifestations de l'hystérie, plus ou moins caractérisée.

Nous sommes donc conduits à l'examen d'une

première question, au seuil en quelque sorte de notre étude. pourquoi les modes par lesquels l'automatisme intuitif parvient à notre conscience personnelle sont-ils semblables à des phénomènes souvent pathologiques ?

La manière dont j'ai posé le problème indique sa solution ; la personnalité ordinaire est étrangère aux uns et aux autres ; elle les rapporte à une cause qui est en dehors d'elle. L'espace me manque pour développer ce point au moyen d'exemples, mais je sais que mes lecteurs connaissent assez le sujet traité pour les trouver aisément.

En un mot, l'intuition est due à une activité particulière des centres nerveux, dont le trait essentiel est d'être : 1° Dans la sphère sensitive, provocatrice d'hallucinations véridiques ; 2° Dans la sphère motrice, initiatrice de mouvements comportant des signes intelligibles, exprimant des idées non reconnues comme siennes par la conscience personnelle. Ces mouvements ne sont pas toujours inconscients ni involontaires.

Cette dernière affirmation peut surprendre ; on a l'habitude de faire une distinction entre l'inspiration et l'automatisme proprement dit, qui ne me paraît pas être un caractère essentiel.

Les centres nerveux ont une hiérarchie ; la vue, par exemple, comporte des cellules périphériques (rétine), des cellules d association, des fibres de conduction, des centres inférieurs de coordination (relais dans le cerveau inférieur et moyen), enfin des centres supérieurs dans lesquels s'élabore le travail mental (abstraction, généralisation, classification, etc.) aboutissant aux idées. Tous ces centres peuvent être le siège de l'activité automatique. C'est ainsi que les clairvoyants ont la vision des choses comme si elles étaient réelles, ou les aperçoivent comme des illusions hypnagogiques, souvent en fermant les yeux ou bien encore les assimilent aux images affaiblies du souvenir ; l'intensité de l'élément sensible varie, et peut sinon disparaître, du moins s'atténuer au point de n'avoir que sa valeur habituelle dans l'idée pure. Au lieu de voir une robe blanche, le sujet « saura » que la robe est blanche, sans que cette idée soit accompagnée d'une représentation sensible nette.

Il en est de même de l'automatisme moteur, et les spirites en ont fait depuis longtemps l'observation, en distinguant l'écriture « mécanique » c'est-à-dire automatique pure involontaire et inconsciente, de l'écriture consciente ou « inspirée ». Les mouvements peuvent avoir leur origine dans des centres inférieurs, facilement isolables de la personnalité, ou dans des centres plus élevés, par rapport au moi normal, et plus fortement associés à la conscience personnelle, par suite de l'habitude ; il en est ainsi de ceux qui servent à notre travail intellectuel. Si l'automatisme survient dans ceux-ci, l'écriture par exemple sera consciente et volontaire, mais exprimera des pensées dont la vérité surprendra l'écrivain, convaincu d'avoir imaginé les choses vraies qu'il a volontairement écrites.

En voici un exemple, qui fera mieux comprendre mon raisonnement. Au cours d'une séance négative, un des assistants, qui avait une certaine sensibilité psychique, déclara au médium qu'il allait lui donner une communication, et il inventa une histoire concernant l'enfance de ce médium ; il décrivit une robe à carreaux blancs et rouges, des boucles d'oreille en corail qui lui avaient été données, mais qui n'avaient jamais été portées, etc, Presque tous les détails étaient vrais, et on conviendra que celui qui est relatif aux boucles d'oreille est frappant par sa précision. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les faits remontaient à trente ans en arrière et qu'ils étaient inconnus de la conscience normale de celui qui les rappelait. Cependant, il avait écrit ces choses vraies en croyant les inventer de toutes pièces. Cela ne devient intelligible que si on suppose que l'automatisme s'est produit dans les centres de la pensée habituellement consciente, que la personnalité en a suivi le cours et s'est considérée comme le provoquant, sans s'apercevoir qu'elle élaborait des éléments qu'une activité extérieure lui fournissait.

On voit que l'automatisme est susceptible de revêtir les formes les plus diverses, d'affecter les centres les plus élevés comme les plus bas. Intuition proprement dite, inspiration, automatisme sont les degrés différents d'un même ordre de phénomènes.

(La fin au prochain numéro).

Echos et Nouvelles

M. Charles RICHET, lauréat du prix Nobel

Au moment où la presse du monde entier et celle française en particulier, se félicitent avec M. le Dr Charles Richet pour le prix Nobel qui lui a été décerné, notre Directeur nous permettra de faire violence à sa modestie en joignant notre voix à celle de tous les hommes d'un esprit cultivé pour lui dire combien nous sommes émus et heureux de ce grand honneur qui vient le récompenser de son admirable dévoûment à la science, dans ces questions mêmes où un savant peut aujourd'hui prévoir qu'il recueillera surtout des amertumes de toute sorte.

Comme notre situation est forcément un peu embarrassée en parlant ici de notre Directeur, nous préférons reproduire les paroles que consacrait à M. Charles Richet M. Fernand Hauser, dans le *Journal* du 1er novembre :

Le professeur Charles Richet vient d'être avisé que le prix Nobel pour les sciences médicales lui a été décerné. Cette nouvelle a été accueillie dans les milieux scientifiques avec une vive satisfaction, car le professeur Charles Richet, qui est un de nos plus illustres savants, est un des esprits les plus ouverts de ce temps à toutes les manifestations de la pensée, quelles qu'elles soient.

Né en 1850, M. Charles Richet fut nommé agrégé en 1878 et désigné en 1887 pour occuper la chaire de physiologie et de médecine à la Faculté de médecine de Paris.

Physiologiste de la plus haute valeur, M. Charles Richet fit faire de grands progrès à cette science ; ses travaux dans ce sens ont abouti, on le sait, à la découverte de l'anaphylaxie, qui consiste en une

sensibilisation de l'organisme à l'égard des venins et de diverses substances; initiateur de la sérothérapie, il établit, dès 1888, avec M. J. Héricourt, que le sang des animaux vaccinés contre une infection peut, lorsqu'il est transfusé à un animal sensible, lui conférer une immunité plus ou moins complète.

On vérifia peu après l'excellence de cette méthode, quand le docteur Roux et M. Behring l'appliquèrent triomphalement à la diphtérie.

C'est du reste le professeur Charles Richet qui, le premier, tenta une injection stérothérapique sur l'homme, en décembre 1890.

M, Charles Richet est aussi un philosophe, un auteur dramatique, un poète; il a fait représenter notamment une tragédie, *Socrate*, et il est l'auteur de fables pour les enfants, qui sont classiques. Il s'est occupé d'aviation, de métapsychisme; il a composé un dictionnaire de physiologie. Comme on le voit, M. Charles Richet est doué d'un cerveau particulièrement fertile et d'une activité prodigieuse. Ajoutons que M. Charles Richet est un de nos plns notoires pacifistes; il préside la Société française pour l'arbitrage entre nations.

L'attribution du prix Nobel, qui lui est faite, consacre une existence toute de labeur, dont la fècondité et dont la diversité font l'admiration de tous.

Ce à quoi *Excelsior* ajoutait, en parlant de l'homme privé :

L'homme n'est pas moins digne d'éloges que le savant et M. le professeur Ch. Richet s'est fait une religion d'optimisme qui l'empêche de croire à l'existence du mal. Son esprit extrêmement meublé, son cœur tout débordant de bonté font de cet homme de laboratoire et de bibliothèque l'un des noms qui personnifient davantage la science française dans le monde. On l'a bien vu, il y a quelques années, lorsque, au Congrès international de physiologie qui se tint à Vienne, il fut acclamé avec un réel enthousiasme comme le président de ces importantes assises.

Nul lauréat n'était donc mieux désigné pour le prix Nobel et l'honneur qui vient d'être fait à un homme aussi grand par la science et par le cœur sera considéré comme un juste tribut de la reconnaissance des hommes.

Mme Juliette Adam et le Médiumnisme

Mme Juliette Adam a exposé à un rédacteur du *Temps* comment « l'auteur de *Païenne* a évolué et est devenue l'auteur de *Chrétienne* ». Chose bizarre, sa conversion est dûe, comme on verra, surtout à une séance médiumnique.

— J'avais, dit-elle, cette habitude de ne jamais sortir le soir sans jeter un coup d'œil rapide sur les dernières nouvelles du *Temps*. Or, ayant déplié le journal avant de me rendre chez la duchesse de Pomar, qui nous avait promis un médium étonnant, je fus frappée par l'annonce de la mort de Mme Blavatzky, qui me sembla imprimée en caractères énormes. Je n'y attachai pas autrement d'importance et je me rendis à la soirée.

Nous nous installons; un assistant écrit, appelle, on frappe, et bientôt le nom révélé nous annonce Mme Blavatzky.

— C'est impossible, s'écrie la duchesse, je l'ai quittée il y a trois jours.

Je garde le silence, le médium insiste; Mme Blavatzky revient et dit :

— Je suis morte, j'ai laissé un testament au colonel Olcott, où je demande à être incinérée. Or, l'incinération, telle qu'on la pratique aux Indes, c'est-à-dire en plein air, est conforme aux prescriptions religieuses, mais ici on la pratique dans un four, et elle fait perdre la personnalité psychique. Or, je vous supplie d'écrire au colonel Olcott de ne pas me faire incinérer, bien que je pressente que vous n'y réussirez pas. Toutefois j'ai tenu à vous dire cela pour sauver une âme, celle de Mme Adam, qui a fait, il y a quinze jours, un testament dans lequel elle demande à être incinérée elle aussi.

— Et c'était vrai ?

— Rigoureusement, et alors qu'aucune des personnes présentes ne pouvait être au courant de ce détail.

Petites Informations

⁂ M. le Professeur M. T. Falcomer, de Venise, publie dans la *Revue Suisse des Sciences Psychiques* un bel article sur l'œuvre du colonel Albert de Rochas, en manifestant le désir que soit célébré son Cinquantenaire scientifique. Les *Annales des Sciences Psychiques*, auxquelles l'éminent psychiste a bien voulu consacrer une partie remarquable de ses écrits, se félicitent de cette idée et ne manqueront pas de faire de leur mieux pour qu'elle puisse être dignement réalisée.

⁂ Tous les journaux parisiens ont annoncé la mort d'Auguste-Henri Jacob, dit le Zouave Jacob qui, dans les dernières années du second Empire, acquit une grande notoriété pour avoir opéré « par le magnétisme » plusieurs guérisons étonnantes, alors qu'il était encore joueur de trombonne dans la musique des zouaves de la Garde. C'était surtout dans les cas de paralysie et d'ataxie locomotrice qu'il réussissait souvent. L'Empereur le reçut à Saint-Cloud. Le maréchal Canrobert, cloué sur son fauteuil par des rhumatismes, essaya — sans grand résultat d'ailleurs — de se faire soigner par le Zouave Jacob. Celui-ci fut poursuivi à plusieurs reprises pour exercice illégal de la médecine, en ces dernières années; il fut parfois même condamné; d'autres fois il fut acquitté. Il ne se faisait pas payer, à proprement parler, se bornant à accepter ce qu'on lui offrait, ou à vendre sa photographie. En ces derniers temps, sa réputation avait beaucoup baissé; il était d'ailleurs parvenu à un âge très avancé, étant né en 1828.

⁂ On vient d'inaugurer un temple du culte Antoiniste à Paris. C'est un édifice assez simple, affectant à l'extérieur comme à l'intérieur l'aspect d'une chapelle catholique; il se trouve rue Vargniaud, non loin de la Place d'Italie. La cérémonie, présidée par Mme veuve Antoine, a été très courte et très simple. Beaucoup de malades étaient accourus au temple à cette occasion. — Il y a en Belgique cinq de ces temples.

⁂ Marie Martel, la célèbre voyante de Tilly-sur-



Seulles, près de Caen, est décédée, après une longue maladie, à l'âge de quarante-deux ans. Ses apparitions de la Vierge firent longtemps grand bruit dans la région et même à l'étranger. Il lui manqua l'approbation religieuse. Certaines personnes affirment que des miracles nouveaux se produisirent récemment encore à Tilly. Le champ des miracles a été vendu 450.000 francs à une personne de Nancy.

*** Le médium Miller, de passage à Paris, vient de donner un certain nombre de séances de « matérialisation » à des groupes spirites.

*** Nous apprenons, au dernier moment, la mort de Sir William Russel Wallace. Nous reparlerons, dans le prochain numéro, de l'illustre naturaliste et psychiste qui vient de s'éteindre à l'âge de 91 ans.

AU MILIEU DES REVUES

Un Fantôme qui révèle l'existence d'un trésor

Le *Light* a publié dans son numéro du 23 août l'extraordinaire lettre qui suit :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

A Kimberley (Afrique Méridionale), se produisirent récemment quelques faits, dont nn récit fut dicté à son fils par la dame qui, comme on verra plus loin, servit à envoyer l'argent en Angleterre. J'ai connu personnellement le fils durant plus de vingt ans.

Voici la narration faite par sa mère :

« Une famille de ma connaissance m'envoya chercher, un soir, en me priant de me rendre chez elle. Là, ces amis me racontèrent qu'ils n'avaient plus de repos. depuis quelque temps, un homme apparaissant tous les soirs, passant d'une chambre à l'autre et parlant sans cesse. Je pris le thé avec eux, après quoi nous nous mîmes à jouer aux cartes. Vers 8 heures les enfants allèrent se coucher.

« Une demi-heure après, nous entendîmes l'un des enfants qui criait : « Maman ! viens, maman ! Voici encore l'homme ! » Le père et la mère me demandèrent d'aller parler à « l'homme » afin de l'amener à s'en aller. En entrant dans la chambre des enfants, je vis un homme qui se tenait au milieu de la pièce, parlant et montrant de la main la paroi. Je ne pus m'empêcher de rire en voyant les enfants groupés dans leur lit, les oreillers et la couverture sur leurs têtes.

« L'homme se tourna vers moi et dit : « Vous, au moins, vous ne vous épouvantez pas ». Je répondis : « Non, je n'ai pas peur. Je suis venue justement pour causer avec vous. Je souffre de vous voir ici, et il paraît que vous n'êtes pas en paix avec votre Créateur. Dites-moi ce que vous voulez dire ou faire, et s'il est en mon pouvoir de vous aider, je le ferai volontiers, afin que vous puissiez vous en aller en paix ».

« — Ma chère dame — me répondit-il — je suis décédé d'une mort subite, sans avoir le temps de rien mettre en ordre. Je ne m'inquiète point de ce que la maison a été vendue et que ma femme n'en a pas tiré autant d'argent qu'elle aurait pu. Mais voici de quoi il s'agit. Je n'ai jamais cru devoir déposer mon argent dans une banque, mais faites un trou dans la muraille. Chaque fois que je me trouvais avoir une somme dont je pouvais disposer, je retirais une brique, je mettais l'argent dans le trou et je l'enfermais ensuite de nouveau, de telle façon que personne ne pouvait soupçonner l'existence de la cachette. Ma femme et mes enfants ont le plus grand besoin de l'argent caché dans la muraille ; aussi je vais vous indiquer quelle est la brique qu'il vous faut enlever ».

« Je sortis, je pris une truelle et j'enlevai le papier peint et le plâtre à l'endroit indiqué par l'esprit. Celui-ci dit alors : « Jetez-bas cette brique ; vous trouverez alors une boîte en fer blanc contenant 350 livres (8.750 fr.) environ ». Je me mis à l'œuvre, je trouvai la boîte.

« Il ajouta alors : « Je vous prie, maintenant, d'envoyer cet argent à ma femme et mes enfants, qui se trouvent dans une certaine détresse ; je vous récompenserai du dérangement que vous vous prenez ».

« — Il est bien tard, maintenant — remarquais-je, — comment pourrai-je rentrer chez moi ? Personne ne consentira à m'accompagner : ils sont trop épouvantés.

« — J'irai vous voir chez vous. Prenez la boîte et allez. Les personnes de votre famille doivent être inquiètes par suite de votre absence prolongée. Je vous visiterai demain matin à votre maison.

« Le lendemain matin, à 10 heures, quand je me trouvais seule à ma maison, tout le monde étant sorti, il vint conformément à sa promesse et me donna l'adresse de sa femme, en Angleterre, en me disant de lui écrire. Il ajouta que, quand la réponse viendrait, il me ferait connaître si elle était réellement de sa veuve. Je fis ce qu'il m'avait demandé et, quand la réponse vint, il me dit qu'elle était réellement d'elle, et que je pouvais maintenant lui envoyer l'argent. Je lui écrivis trois lettres après que la somme lui eut été remise par les soins de la poste avant qu'elle m'en accusât réception ; j'appris qu'elle avait reçu l'argent, car l'esprit de son mari vint me le dire.

« Sa femme m'envoya un chèque, pour me récompenser de ce que j'avais fait, mais je le lui renvoyai aussitôt, en disant que je n'avais pas agi de la sorte pour être payée. L'esprit insista aussi pour que je retinsse une partie de la somme, mais je m'y refusai. La dame m'envoya, alors, en témoignage de gratitude, une brochure au lieu de l'argent.

« L'esprit du mari me visite souvent. Une fois que j'étais allée passer la soirée chez deux de mes amies, je dus rentrer seule à la maison, et je fus arrêtée en chemin par deux voleurs. Avant qu'ils pussent me faire du mal, l'esprit apparut et les deux malfaiteurs prirent la fuite. Ils l'avaient évidemment vu, eux aussi,

« Il me visite surtout en des moments où j'ai des soucis ; il m'a donné de bons conseils, que j'ai toujours suivis, et je m'en suis trouvée bien.

« La maison qu'il avait habitée n'est plus troublée par ses apparitions, au grand plaisir de la famille qui y est installée.

« Je pense que ce récit est l'exposition correcte de phénomènes supernormaux parfaitement authentiques. »

G. N. Gowil,

Secrétaire honoraire de l'Association Spirite de Diamont Fields.

Kimberley, Afrique Méridionale, 16 juin 1913.

La phénoménologie spirite compte peu d'événements aussi extraordinaires. Si un certain nombre de faits de ce genre était bien constaté, la thèse spirite serait, en effet, assise sur des bases granitiques. Malheureusement, comment attacher une grande valeur à des phénomènes rapportés d'une façon aussi vague, étayés par des témoignages aussi faibles ? Tout en remerciant les personnes comme Mme G. N. Cowil, qui recueillent et signalent ces récits, on doit déplorer qu'on puisse si rarement faire des enquêtes à fond pour établir la véracité de phénomènes d'une telle importance et d'une telle portée scientifique et philosophique.

" Psychométrie "

Mme Louis Maurecy a raconté dans un des derniers numéros de l'*Écho du Merveilleux* cette curieuse expérience de « psychométrie » :

La dernière expérience que nous tentâmes avec Mme Feignez remonte au mardi 29 juillet. Nous avions parmi nous une amie de la reine Amélie de Portugal.

Cette personne était absolument inconnue de Mme Feignez, et la voyante, ainsi que la majeure partie des personnes présentes, furent laissées dans l'ignorance de l'expérience que nous voulions tenter.

Nous remîmes à Me Feignez une lettre de la reine Amélie, en lui demandant ce qu'elle pensait de la personne qui avait écrit cette lettre.

Rien, dans cette missive, d'ailleurs pliée, ne pouvait révéler la royale scriptrice ; le papier était quelconque, sans chiffre, sans couronne, et la lettre était signée Amélie, comme aurait pu le faire la première midinette venue.

Voici, sténographiées, les impressions de Mme Feignez :

« La personne est grande, très élégante, très intelligente. Elle a surtout une voix charmante. Le caractère est plutôt masculin ; très autoritaire, aimant à dominer. — Elle est un peu méchante dans la colère, ses paroles sont blessantes.

« Dans la vie intime, elle est bien meilleure ; on dirait une robe qu'elle ôte... Sa situation est très élevée... Elle domine quelque chose. *On dirait qu'elle règne*. . Sa vie m'apparaît divisée en deux parties. Au milieu, il y a comme un trou noir. Sa vie a dû être brisée par un divorce, ou plutôt *par un veuvage.*

« *Il me semble que cette femme est reine.*

« Jusqu'à 16 ans, sa vie a été mauvaise au point de vue santé ; maintenant, elle va bien.

« On la dirait bloquée dans un coin ; mais on revient la chercher. La vie obscure redevient brillante ; mais des conditions lui sont imposées.

« Cette femme a été mal jugée ; on l'a rendue méchante ; mais en face de sa conscience, elle est impeccable. Elle se justifiera plus tard, quand le moment sera venu. Elle parlera, alors.

« Elle a près d'elle quelqu'un, on dirait un fils. Pourtant, il semble qu'il n'existe pas de lien maternel ; pas d'intimité.

« Cette femme sera certainement veuve.

« *N'y a-t-il pas eu assassinat ?*

« Je sens une douleur, couteau ou revolver, au cœur. Dans cet assassinat, on a pris quelqu'un qui n'était pas le coupable. (*La reine Amélie l'a toujours soutenu, paraît-il*). — L'autre est sauvé. Il était intéressé à cet acte par un sentiment vénal.

« Son fils, ou son petit-fils, enfin quelqu'un né d'elle, arrivera à prendre place ancienne. Je crois que c'est son fils. »

Mme Feignez, fatiguée, laissa retomber la lettre et nous pria de mettre fin à l'expérience.

Nous acceptâmes bien volontiers, très satisfaits du résultat.

Les personnes présentes ont tenu à signer avec moi le procès-verbal de cette expérience, et à en confirmer l'authenticité.

Signés : Mme Louis Maurecy ; M. Pierre Désirieux ; M. H. Legrand ; Mme E. Maurice ; Mme Mira ; Mme F.

Nous étions invités à cette séance, à laquelle nous n'avons pas pu nous rendre par suite d'un empêchement. Mais nous connaissons toutes les personnes qui ont signé ce procès-verbal. Des questions que nous avons posées à quelques-unes d'entre elles, il paraît résulter que les assistants ont gardé le silence durant l'expérience ; il n'y a eu qu'une approbation après les paroles : « N'y a-t-il pas eu assassinat ? »

Inutile d'observer qu'il peut s'agir uniquement d'un phénomène de transmission de pensées. — C. V.

Le phénomène psychoélectrique

L'électricité est partout et en tout ; il n'est peut-être pas de phénomène physique d'où cette forme d'énergie soit totalement absente. Mettez en contact deux substances de nature différente : l'une s'électrise positivement et l'autre négativement ; déformez un morceau de caoutchouc, une goutte de mercure, une goutte d'eau, et tout aussitôt des forces électriques, d'ailleurs très minimes, apparaissent ; un muscle qui se contracte devient le siège de potentiels électriques différents en ses divers points. Notre distingué collaborateur, le Dr P Goggia, a montré comment, rien que par l'enregistrement des différences de potentiel engendrées par le muscle cardiaque, on peut étudier de très près le fonctionnement du cœur chez l'homme (Electrobiogénèse et électrocardiogramme. *Cosmos,* t. LXVIII, nos 1473 et 1474).

On a remarqué depuis 1888 que le travail psy-



chique aussi bien que les émotions produisent dans le corps humain des variations énergiques.

MM. M. Philippson et P. Menzerath (*Bull. de la classe des sciences de l'Acad. royale de Belgique*, 1913, 4) ont appliqué à l'étude de ces phénomènes psychoélectriques les méthodes les plus précises de la physiologie et ont employé, pour mesurer et enregistrer les faibles différences de potentiel, le galvanomètre à corde d'Einthoven (décrit dans le *Cosmos* par M. Goggia au cours de l'article précité).

Le sujet, isolé dans une chambre noire, tient dans chaque main l'une des électrodes du galvanomètre situé dans une autre salle. A un moment donné, on projette vers ses yeux une vive lumière durant deux secondes; deux secondes plus tard, la déviation de la courbe galvanométrique indique que la main droite, après l'excitation lumineuse, est devenue positive par rapport à la main gauche (différence de potentiel mesurée, 1,4 millivolt). Un instant après, une nouvelle excitation, auditive cette fois (bruit d'une détonation), occasionne entre les deux mains une nouvelle différence de potentiel électrique, plus grande que la première. Autre expérience : un calcul mental simple (9 fois 1) ne produit aucune réaction électrique appréciable ; un autre calcul plus complexe (3,5×2,5) amène une différence de potentiel assez considérable entre les mains du sujet. Même variation électrique intense entre les mains du sujet, une ou deux secondes après qu'on lui a rappelé un procès njuste dont il a été victime et auquel il n'avait plus pensé depuis longtemps. Dans toutes ces expériences, c'est la main droite qui était toujours positivement électrisée, même quand le sujet était gaucher.

MM. Philippson et Menzerath ont recherché la cause physique de ces différences de potentiel accompagnant l'activité psychique et émotive du sujet. Ils montrent que, dans leurs expériences, l'énergie électrique est engendrée par la main droite du sujet : l'activité mentale du sujet amène une contraction légère de la main droite, et c'est la distension de la peau de la surface dorsale de la main droite qui rend celle-ci électriquement positive par rapport à l'autre main.

Cette action prépondérante de l'activité mentale sur l'état de contraction du membre antérieur droit est du plus haut intérêt au point de vue de la physiologie du cerveau.

(Du *Cosmos*, Paris, Septembre 1913).

Un rêve mystique infantile

Voici un rêve que je fis à 19 mois et quelques jours (la date en est très certaine), et qui est intéressant étant donné surtout l'âge que j'avais. Je suis né le 29 mai 1875.

Les premiers jours de janvier 1877, j'étais mourant de bronchopneumonie et entérite. Le docteur, venu le soir, avait déclaé que selon toute probabilité je ne passerais pas la nuit. Ma mère, épiant mon dernier souffle, me promena dans ses bras toute la nuit; elle surveillait mon sommeil, qui était devenu tout à fait tranquille. Vers le matin, j'ouvre les yeux ; ma mère, pensant que c'est la fin, se penche sur moi qui lui dis dans un souffle (je parlais alors comme un livre) : *Maman, j'ai vu Dieu.* Ma mère, persuadée que Dieu venait me prendre, reçut un coup terrible et me demanda :
— Comment était-il? — *Très grand et tout blanc.*
— Qu'est-ce qu'il t'a dit? — *Il m'a guéri.* — Je me rendors tranquillemedt. Quelques heures après, le médeciu (feu M. Mécam père) arriva et fut tout étonné de me trouver en convalescence, apyrétique, parfaitement tranquille. Ma mère était alors tout à fait persuadée d'une intervention directe de Dieu ; et, naturellement, chaque instant de cet événement s'est gravé dans sa conscience d'une façon profonde et indélébile.

A l'insu de ma mère, ma tante, alors en séjour chez nous, travaillait ma pauvre petite cervelle trop précoce et y fourrait tout ce qu'elle pouvait inventer. Ma mère m'assure, et je ne crois pas qu'elle se trompe, que jamais elle ne m'avait parlé de Dieu, ce qui a augmenté sa stupéfaction en m'entendant déclarer que Dieu m'avait guéri. — J'ai pensé que ce rêve, provoqué par l'euphorie de la crise de la pneumonie, pourrait intéresser ; aussi je l'écris tandis que j'en ai le récit encore présent à la mémoire.

Le Cannet, mars 1913.

D[r] Marc Dunant.

Le prof. Th. Flournoy ayant demandé au D[r] Dunant s'il croyait avoir quelque souvenir direct de son rêve, et ce qu'il en pensait au point de vue de la psychologie religieuse de l'enfance, M. Dunant a bien voulu lui répondre par la note suivante :

Je n'ai aucun souvenir personnel de la chose. Pour ma mère, j'ai été l'objet passif d'une intervention divine. Quant à moi, je me borne à chercher une explication plus simple en faisant de ce rêve l'écho d'un état euphorique, sans y mettre aucun qualificatif religieux. Il est cependant bien curieux qu'une petite cervelle de dix-neuf mois et demi ait pu emmagasiner cette notion de la toute puissance de Dieu et l'associer au bien-être ressenti, pour provoquer ce rêve. Il est vrai que si ma mère ne m'avait jamais parlé de Dieu, ma tante l'avait probablement fait; et dans tous les cas il est certain qu'autour de mon berceau ma mère, ma tante, mon père devaient souvent avoir parlé d'une guérison qui dépendait de Dieu. Comme j'étais, hélas, extraordinairement précoce, j'ai pompé ce que j'entendais ; voilà comment j'envisage la chose. — D[r] M. D.

(*Archives de Psychologie, Genève*, Juin 1913).

23e Année. — Nos 11 et 12 Prix du numéro double : 2 fr. Novembre et Décembre 1913

ANNALES DES Sciences Psychiques

PUBLICATION MENSUELLE ILLUSTRÉE

Consacrée aux Recherches Expérimentales et Critiques sur les Phénomènes de TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, etc.

ORGANE DE LA

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

SOMMAIRE :

PARIS - Boulevard Péreire, 175, - PARIS

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLICATION MENSUELLE

Les **Annales des Sciences Psychiques** paraissent dans les derniers jours de chaque mois. Le prix de l'Abonnement annuel est de **12** fr. L'Abonnement peut partir de tout mois de l'année. Chaque livraison est composée d'au moins 32 pages. Le prix de la livraison est de **1** fr.

Par suite d'une Convention conclue avec la Société Universelle d'Etudes Psychiques, *les membres titulaires de cette Société, payant une cotisation annuelle de douze francs, reçoivent* **gratuitement** *les* Annales des Sciences Psychiques, *organe de la Société.*

Comme conséquence, et par effet de la même Convention, les abonnés des Annales des Sciences Psychiques *sont assimilés aux membres titulaires de la* Société d'Etudes Psychiques *et jouissent de tous leurs droits.*

Pour être inscrits à la Section de Paris, ou à une autre quelconque des Sections existantes, ils devront toutefois adresser une demande à cet effet à la Section dont il s'agit, et en être agréés.

Les membres de la S. U. E. P. *qui voudront bien verser annuellement* 20 francs *au lieu de* 12. *seront considérés comme* « membres souscripteurs », *et auront droit aux avantages qui sont attachés à cette qualité, conformément aux Statuts et au Règlement. Les 8 francs ainsi versés en plus iront entièrement à la caisse de la* Société Universelle d'Etudes Psychiques *pour l'aider dans ses travaux et dans sa propagande.*

S'adresser pour l'Administration et les Abonnements :

AUX BUREAUX DES **Annales des Sciences Psychiques**

PARIS — Boulevard Péreire, 175 — PARIS

TÉLÉPHONE : Wagram 64-27

Nous prions nos lecteurs d'adresser la correspondance aux Bureaux des *Annales des Sciences Psychiques* 175, Boulevard Pereire. On pourra cependant aussi adresser les articles à M. le Professeur Charles Richet, 15, rue de l'Université, à Paris.

Pour s'abonner à l'Etranger :

En Allemagne, Argentine (Rép.), Autriche-Hongrie, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Danemark, Egypte, Etats-Unis, Grande-Bretagne, Grèce, Italie, Japon, Norvège, Pays-Bas, Pérou, Perse, Portugal, Roumanie, Russie, Serbie, Sud-Africaine (Rép.), Suède, Suisse, Tunisie, Turquie (bureaux français), envoyer **12 francs** par mandat de poste international.

En *Espagne*, s'adresser à la librairie Carbonell y Esteva, rambla de Cataluna, 118, Barcelone. — De la *Russie*, on pourra aussi envoyer à l'Administration des *Annales* un billet de banque de 5 roubles.

Au *Brésil*, la Livraria Jacintho Silva, à Rio de Janeiro, Rua Rodrigo Silva N° 7, se charge de nous transmettre les abonnements.

LES ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

Se trouvent dans les Librairies suivantes :

A Paris : Librairie **LEYMARIE**, 42, rue Saint-Jacques. — Librairie de l'**Art Indépendant**, 10, rue Saint-Lazare. — Librairie **E. REY**, 8, boulevard des Italiens.

A Lyon : Librairie **MALOINE**, 6, rue de la Charité. — *A Alger :* Librairie **Louis RELIN**, 11, rue d'Isly. — *A Constantinople :* **LIBRAIRIE des ECOLES**, Péra, Place du Tunnel, 525. — *A Rio de Janeiro :* Livraria Editora **JACINTHO SILVA**, Rua Rodrigo Silva, N° 7, qui se charge aussi des abonnements. — *A Sao Paulo* (Brésil) : Libraria **DO PENSAMENTO**, Rua Senador Feijo, N° 19. — *A Strasbourg :* **LIBRAIRIE TREUTTEL ET WURTZ.**



Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

23e Année | Novembre-Décembre 1913 | Nos 11-12

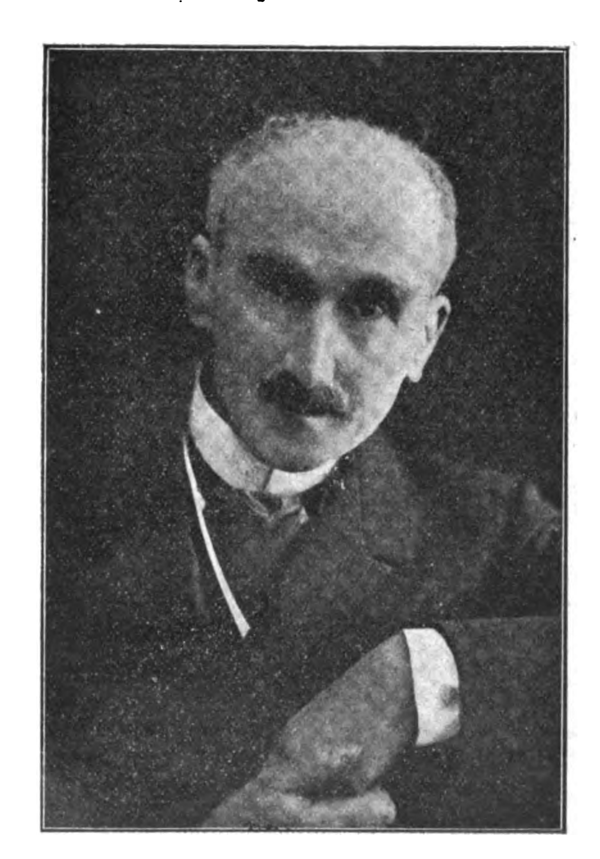
DISCOURS PRONONCÉ LE 28 MAI 1913

par M. le professeur Henri BERGSON

En prenant possession du siège présidentiel de la Society for Psychical Research, *de Londres*

Mesdames, Messieurs,

Laissez-moi d'abord vous dire combien je vous suis reconnaissant du grand honneur que vous m'avez fait en m'appelant à la présidence de votre Société. Cet honneur, j'ai conscience de n'avoir rien fait pour le mériter. Je ne connais que par des lectures les phénomènes dont la Société s'occupe ; je n'ai rien vu, rien observé moi-même. Comment alors avez-vous pu venir me prendre, pour me faire succéder aux grands savants, aux penseurs éminents qui ont occupé tour à tour le fauteuil présidentiel et dont la plupart étaient, en même temps que des hommes auxquels leur science et leur talent avaient valu une notoriété universelle, des esprits particulièrement préoccupés de l'étude de ces phénomènes mystérieux ? Si j'osais plaisanter sur un pareil sujet, je dirais qu'il y a eu ici un effet de télépathie ou de clairvoyance, que vous avez senti de loin l'intérêt que je prenais à vos recherches, et que vous m'avez aperçu, à travers les quatre cents kilomètres qui nous séparaient, lisant attentivement vos comptes-rendus, suivant vos travaux avec une ardente curiosité. Ce que vous avez dépensé d'ingéniosité, de pénétration, de patience, de ténacité, à l'exploration de la *terra incognita* des phénomènes psychiques me paraît en effet admirable. Mais, plus encore que cette ingéniosité et plus que cette pénétration, plus que l'inlassable persévérance avec laquelle vous avez poursuivi votre route, j'admire le courage qu'il vous a fallu pendant les premières années surtout, pour lutter contre les préventions d'une bonne partie du monde savant et pour braver la raillerie, qui fait peur aux plus intrépides. C'est pourquoi je suis fier — plus fier que je ne saurais le dire — d'avoir été élu président de la Société de recherche psychique. J'ai lu quelque part l'histoire d'un officier subalterne que les hasards de la bataille, la disparition de ses chefs tués ou



H. Bergson

blessés, avait appelé à l'honneur de commander le régiment : toute sa vie il y pensa, toute sa vie il en parla, et du souvenir de ces quelques heures son existence entière restait imprégnée. Je suis cet

officier subalterne, et toujours je me féliciterai de la chance inattendue qui m'aura mis — non pas pour quelques heures, mais pour quelques mois — à la tête d'un régiment de braves.

D'où viennent les préventions qu'on a eues pendant longtemps, et que quelques-uns conservent encore, à l'égard des études psychiques ? Comment expliquer que des savants, qui trouvent tout naturel qu'on poursuive sous leur direction des travaux de laboratoire en apparence insignifiants, qui pensent, non sans raison, qu'il n'y a rien d'insignifiant pour la science, témoignent une telle répugnance pour des recherches comme les vôtres, hésitent même à y voir des recherches scientifiques ? C'est le point dont je voudrais dire un mot d'abord. Loin de moi la pensée de critiquer leur critique pour le plaisir de faire de la critique à mon tour. J'estime que le temps consacré à la réfutation, en philosophie, est généralement du temps perdu. De tant d'attaques dirigées par tant de penseurs les uns contre les autres, que reste-t-il? rien, ou peu de chose. Ce qui compte et ce qui demeure, c'est ce qu'on a apporté de vérité positive : l'affirmation vraie se substitue d'elle-même à l'idée fausse et se trouve être, sans qu'on ait pris la peine de réfuter personne, la meilleure des réfutations. Mais il s'agit de bien autre chose ici que de réfuter ou de critiquer. Je voudrais montrer que derrière les préventions des uns, les railleries des autres, il y a, invisible et présente, une certaine métaphysique inconsciente d'elle-même, — inconsciente et par conséquent inconsistante, inconsciente et par conséquent incapable de se remodeler sans cesse, comme doit le faire une philosophie digne de ce nom, sur l'observation et l'expérience, — que d'ailleurs cette métaphysique est naturelle, qu'elle tient à un pli contracté depuis longtemps par l'esprit humain, et que dès lors nous avons tout intérêt à aller la chercher derrière les critiques ou les railleries qui la cachent, afin de nous mettre en garde contre elle : nous éviterons ainsi qu'elle agisse sur nous à notre tour et qu'elle dresse sur notre route des obstacles artificiels. Mais, avant d'aborder cette question, qui concerne l'objet même de vos études, je voudrais dire un mot de la méthode que vous suivez, méthode dont je comprends très bien qu'elle déroute un certain nombre de savants.

Rien n'est plus désagréable au savant de profession que de voir appliquer à une science de même ordre que la sienne une méthode réservée d'ordinaire à des objets tout différents. Il tient à ses procédés comme l'ouvrier à ses outils : c'est William James, je crois, qui a défini la différence entre le professionnel et l'amateur en disant que celui-ci s'intéresse surtout au résultat obtenu, et celui-là à la manière dont on l'obtient. Or, les phénomènes dont vous vous occupez sont incontestablement du même genre que ceux qui font l'objet de la science naturelle, tandis que la méthode que vous suivez, et que vous êtes obligés de suivre, n'a souvent aucun rapport avec celle des sciences de la nature.

Je dis que ce sont des faits *du même genre*. J'entends par là qu'ils manifestent sûrement des lois, et qu'ils sont susceptibles, eux aussi, de se répéter indéfiniment dans le temps et dans l'espace. Ce ne sont pas des faits comme ceux dont s'occupe l'historien, par exemple. L'histoire, elle, ne se recommence pas ; la bataille d'Austerlitz s'est livrée une fois, et ne se livrera jamais plus. Les mêmes conditions historiques ne pouvant se reproduire, le même fait historique ne saurait se répéter ; et comme une loi exprime nécessairement qu'à certaines causes, toujours les mêmes, correspondra un effet toujours le même aussi, l'histoire proprement dite ne porte pas sur des lois, mais sur des faits particuliers et sur les circonstances, non moins particulières, où ils se sont accomplis. L'unique question, ici, est de savoir si l'événement a bien eu lieu à tel moment déterminé du temps, en tel point déterminé de l'espace, et comment il s'est produit. Au contraire, une hallucination véridique, — l'apparition, par exemple, d'un homme qui meurt à un parent ou à un ami qui peut être séparé de lui par des centaines de kilomètres, — est un fait qui, s'il est réel, est sans doute la manifestation d'une loi analogue aux lois physiques, chimiques, biologiques. Je suppose, un instant, que ce phénomène soit dû à une influence exercée, à travers l'espace, par la conscience de l'une des deux personnes sur la conscience de l'autre ; je suppose, en d'autres termes, que deux consciences humaines puissent communiquer ensemble sans intermédiaire visible et qu'il y ait, comme vous dites, « télépathie ». Si la télépathie est un fait réel, c'est un fait susceptible de se répéter indéfiniment. Je vais plus loin : si la télépathie est un fait réel, il est fort possible qu'elle opère à chaque instant et chez tout le monde, mais avec trop peu d'intensité pour se faire remarquer, ou en présence d'obstacles qui neutralisent l'effet au moment même où il va se manifester. Nous produisons de l'électricité à tout moment, l'atmosphère est constamment électrisée, nous circulons parmi des courants magnétiques ; et pourtant des millions d'hommes ont vécu pendant des milliers d'années sans soupçonner l'existence de l'électricité. Il pourrait en être de même de la télépathie. Mais peu importe. Un point est

en tous cas incontestable, c'est que, si la télépathie est réelle, elle est naturelle, et que, le jour où nous en connaîtrions les conditions, il ne nous serait pas plus nécessaire, pour obtenir un effet télépathique, d'attendre une hallucination vraie, que nous n'avons besoin aujourd'hui, quand nous voulons voir l'étincelle électrique, d'attendre que le ciel veuille bien nous en donner le spectacle pendant une scène d'orage.

Voilà donc un phénomène qui semblerait, en raison de sa nature, devoir être étudié à la manière du fait physique, chimique, ou biologique. Mais pas du tout : vous êtes obligés de l'aborder avec une méthode toute différente, qui tient le milieu entre celle de l'historien et celle du juge d'instruction. L'hallucination véridique remonte-t-elle au passé ? vous étudiez les documents, vous les critiquez, vous écrivez une page d'histoire. Le fait est-il d'hier ? vous procédez à une espèce d'enquête judiciaire ; vous vous mettez en rapport avec les témoins, vous les confrontez entre eux et vous contrôlez la valeur de leur témoignage. Pour ma part, quand je repasse dans ma mémoire les résultats de l'admirable enquête poursuivie continuellement par vous pendant plus de trente ans, quand je pense à toutes les précautions que vous avez prises pour éviter l'erreur, quand je vois comment, dans la plupart des cas que vous avez retenus, le récit de l'hallucination avait été fait à une ou plusieurs personnes, souvent même noté par écrit, avant que l'hallucination eût été reconnue véridique, quand je tiens compte du nombre énorme des faits et surtout de leur ressemblance entre eux, de leur air de famille, de la concordance de tant de témoignages indépendants les uns des autres, tous examinés, contrôlés, soumis à la critique, — je suis porté à croire à la télépathie de même que je crois, par exemple, à la défaite de l'Invincible Armada. Ce n'est pas la certitude mathématique que me donne la démonstration du théorème de Pythagore ; ce n'est pas la certitude physique où je suis de la vérité de la loi de la chûte des corps ; c'est du moins toute la certitude qu'on obtient en matière historique ou judiciaire.

Mais voilà justement ce qui déconcerte un assez grand nombre d'esprits. Ils trouvent étrange qu'on ait à traiter historiquement ou judiciairement des faits qui, s'ils son réels, obéissent sûrement à des lois et devraient alors, semble-t-il, se prêter aux méthodes d'observation et d'expérimentation usitées dans les sciences de la nature. Dressez le fait à se produire dans un laboratoire, on l'accueillera volontiers ; jusque-là, on le tiendra pour suspect. De ce que la « recherche psychique » ne peut pas, pour le moment, procéder comme la physique et la chimie, on conclut qu'elle n'est pas scientifique ; et comme le « fait psychique » n'a pas encore pris cette forme simple et *abstraite* qui ouvre à un fait l'accès du laboratoire, volontiers on le déclarerait irréel. Tel est, je crois, le raisonnement « subconscient » d'un certain nombre de savants.

Je retrouve le même sentiment, le même dédain du *concret*, au fond des objections qu'on élève contre telle ou telle de vos conclusions. Je n'en citerai qu'un exemple. Il y a quelque temps, dans une réunion mondaine à laquelle j'assistais, la conversation tomba sur les phénomènes dont votre Société s'occupe, et plus particulièrement sur les faits de télépathie. Un de nos grands médecins était là, qui est aussi un de nos grands savants. Après avoir écouté attentivement pendant quelques minutes, il prit la parole, et s'exprima à peu près en ces termes : « Tout ce que vous dites là m'intéresse beaucoup, mais je vous demande de réfléchir avant de tirer une conclusion. Je connais, moi aussi, un fait extraordinaire. Et ce fait, j'en garantis l'authenticité, car il m'a été raconté par une dame fort intelligente, dont la parole m'inspire une confiance absolue. Le mari de cette dame était officier. Il fut tué au cours d'un engagement. Or, au moment même où le mari tombait, la femme eut la vision de la scène, vision précise, de tous points conforme à la réalité. Vous conclurez peut-être de là, comme cette dame, qu'il y avait eu clairvoyance ou télépathie ?... Vous n'oublierez qu'une chose : c'est qu'il est arrivé bien des fois qu'une femme rêvât que son mari était mort ou mourant, alors qu'il se portait fort bien. On remarque les cas où la vision tombe juste, on ne tient pas compte des autres. Si l'on faisait le relevé, on verrait que la coïncidence est l'œuvre du simple hasard ».

La conversation dévia dans je ne sais plus quelle direction ; il ne pouvait d'ailleurs être question d'entamer une discussion sérieuse ; ce n'était ni le lieu ni le moment. Mais, en sortant de table, une très jeune fille, qui avait bien écouté, vint me dire : « Il me semble que le docteur X... raisonnait mal tout-à-l'heure. Je ne vois pas où est le vice de son raisonnement ; mais il doit y avoir un vice ». Eh oui, il y avait un vice ! C'est la petite jeune fille qui avait raison, et c'est le grand savant qui avait tort. Il fermait les yeux à ce que le phénomène avait de *concret*. Il raisonnait ainsi : « Quand on rêve qu'un parent est ou mourant, ou c'est vrai ou c'est faux, ou la personne meurt effectivement ou elle ne meurt pas. Et par conséquent, si le rêve tombe juste, il faudrait, pour être sûr qu'il n'y a

pas là un effet du hasard, avoir comparé le nombre des cas où l'on s'est trouvé dans le vrai au nombre des cas où l'on a été dans le faux ». Il ne voyait pas que la force apparente de son argumentation tenait à ce qu'il avait remplacé la description de la scène concrète et vivante, — de l'officier tombant à un moment déterminé, en un lieu déterminé, avec tels ou tels soldats autour de lui, — par cette formule abstraite et morte : « La dame, en rêvant, était dans le vrai, et non pas dans le faux ». Ah, si nous acceptons cette transposition dans l'abstrait, il faudra en effet que nous comparions *in abstracto* le nombre des cas vrais au nombre des cas faux ; et nous trouverons peut-être qu'il y en a plus de faux que de vrais, et notre docteur aura eu raison. Mais cette abstraction consiste à négliger ce qu'il y a d'essentiel — le *tableau* aperçu par la dame, et qui se trouve être identique à une scène très éloignée d'elle. Concevez-vous qu'un peintre, dessinant sur sa toile un coin de bataille, et se fiant pour cela à sa fantaisie, puisse être bien servi par le hasard qu'il se trouve avoir fait le portrait de soldats réels, réellement présents ce jour-là à une bataille où ils prenaient les attitudes que le peintre leur prête ? Evidemment non. La supputation des probabilités, à laquelle on fait appel ici, nous montrerait que c'est impossible, parce qu'une scène où des personnes déterminées prennent des attitudes déterminées est chose unique en son genre, parce qu'un visage humain, même isolé, est déjà unique en son genre, et que par conséquent chaque personnage — à plus forte raison la scène qui les réunit — est décomposable en une infinité de détails indépendants les uns des autres : de sorte qu'il faudrait un nombre de coïncidences infini pour que le hasard fît de la scène de fantaisie la reproduction exacte d'une scène réelle : en d'autres termes, il est mathématiquement impossible qu'un tableau sorti de l'imagination du peintre dessine exactement un coin de bataille tel qu'il est. Or, la dame qui avait la vision d'un coin de bataille était dans la situation de ce peintre ; son imagination exécutait un tableau. Si le tableau était la reproduction d'une scène réelle, il fallait de toute nécessité, qu'elle fût en communication avec cette scène ou avec une conscience qui en avait la perception. Je n'ai que faire de la comparaison du nombre des « cas vrais » à celui des « cas faux » ; la statistique n'a rien à voir ici ; le cas unique qu'on me présente me suffit, du moment que je le retiens avec ce qu'il a de concret. C'est pourquoi, si c'eût été le moment de discuter avec le docteur, je lui aurais dit : « Je ne sais si le récit qu'on vous a fait était fidèle ; j'ignore si la dame dont vous parlez a eu la vision exacte de la scène qui se déroulait loin d'elle ; mais si ce point m'était démontré, si je pouvais seulement être sûr que la physionomie d'un soldat inconnu d'elle, présent à la scène, lui est apparue telle qu'elle était en réalité, — eh bien alors, quand même il me serait prouvé qu'il y a eu des milliers de visions fausses et quand même il n'y aurait jamais eu d'autre hallucination véridique que celle-ci, je tiendrais pour rigoureusement et définitivement établie l'existence de la télépathie ou d'une cause, quelle qu'elle soit, pouvant nous faire percevoir des objets et des événements situés hors de la portée normale de nos sens ».

Mais en voilà assez sur ce point. J'arrive à la cause profonde qui a retardé jusqu'ici le progrès de la « recherche psychique » en dirigeant exclusivement d'un autre côté l'activité des savants.

J'ai entendu des personnes intéressées à vos travaux s'étonner que la science moderne ait si longtemps négligé les faits dont vous vous occupez, alors qu'elle devrait, en vertu de son caractère expérimental, s'intéresser à des recherches qui pourront susciter plus tard une foule d'expériences nouvelles. Mais il faudrait s'entendre sur ce qu'on appelle le caractère expérimental de la science moderne. Que la science moderne ait créé la méthode expérimentale, c'est certain ; mais cela ne veut pas dire qu'elle ait élargi le champ d'expériences qui existait avant elle. Bien au contraire, elle l'a souvent rétréci ; et c'est là, d'ailleurs, ce qui a fait sa force. Quand nous lisons les écrits des anciens, nous sommes frappés de voir combien ils avaient observé et même expérimenté. Mais ils observaient au hasard, dans n'importe quelle direction. En quoi consista la création de la « méthode expérimentale » ? Simplement à prendre des procédés d'observation et d'expérimentation qui existaient déjà, et, plutôt que de les appliquer dans toutes les directions possibles, à les faire converger sur un seul point, la *mesure*, — la mesure de telle ou telle grandeur variable dont on soupçonnait qu'elle pouvait être fonction de telles ou telles autres grandeurs variables, également à mesurer. La « loi », au sens moderne du mot, est justement l'expression d'une relation constante entre des grandeurs qui varient. La science moderne est donc fille des mathématiques ; elle est née le jour où l'algèbre eut acquis assez de force et de souplesse pour pouvoir enlacer la réalité, la prendre dans le filet de ses calculs. D'abord parurent l'astronomie et la mécanique, sous la forme essentiellement mathématique que les modernes leur ont donnée. Puis se développa la physique, — une physique également mathématique. La physique suscita la chimie, elle aussi fondée sur des mesures, sur des

comparaisons de poids et de volumes. Après la chimie vint la biologie, qui, sans doute, n'a pas encore pris la forme mathématique et n'est pas près de la prendre, mais qui n'en cherche pas moins, par l'intermédiaire de la physiologie, à ramener les lois de la vie à celles de la chimie et de la physique, c'est-à-dire, indirectement, de la mécanique. De sorte qu'en définitive notre science tend toujours à la forme mathématique comme à un idéal : elle vise essentiellement à mesurer, et là où le calcul n'est pas encore applicable, là où elle doit se borner à une description ou à une analyse de son objet, elle s'arrange pour n'envisager de cet objet que le côté capable de devenir un jour accessible à la mesure.

Or, il est de l'essence des choses de l'esprit de ne pas se prêter à la mesure. Le premier mouvement de la science moderne devait donc être de chercher si l'on ne pourrait pas substituer aux phénomènes de l'esprit des phénomènes qui en fûssent les équivalents et qui seraient, eux, mesurables. De fait, nous voyons que la conscience est liée, d'une manière ou d'une autre, à un cerveau. On s'empara donc du cerveau, on s'attacha au fait cérébral, — dont on ne connaît certes pas la nature, mais dont on sait qu'il doit pouvoir se résoudre finalement en mouvements de molécules et d'atomes, c'est-à-dire en faits relevant de la mécanique, — et l'on convint de considérer le cérébral comme l'équivalent du mental. Toute notre science de l'esprit, toute notre métaphysique, depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours, est pénétrée de l'idée de cette équivalence. On parle indifféremment de la pensée ou du cerveau, soit qu'on fasse du mental un simple « épiphénomène » du cérébral, comme le veut le matérialisme, soit qu'on mette le mental et le cérébral sur la même ligne en les considérant comme deux traductions, en langues différentes, du même original. Bref, l'hypothèse d'un *parallélisme* rigoureux entre le cérébral et le mental paraît éminemment scientifique. D'instinct, la philosophie et la science tendent à écarter ce qui contredirait cette hypothèse ou ce qui serait mal compatible avec elle. Et tel paraît être, à première vue, le cas des faits qui relèvent de la « recherche psychique », — ou tout au moins le cas de bon nombre d'entre eux.

Eh bien, le moment est venu de considérer de près cette hypothèse, et de voir ce qu'elle vaut. Je n'insisterai pas sur les difficultés, sur les absurdités théoriques qu'elle soulève. J'ai montré ailleurs que, prise à la lettre, elle est contradictoire avec elle-même. J'ajoute que, *primâ facie*, il est contraire à toute vraisemblance que la nature se donne le luxe de répéter purement et simplement en langage de conscience ce que l'écorce cérébrale accomplit sous forme de mouvement atomique ou moléculaire. Une conscience qui ne serait qu'un duplicatum, qui n'interviendrait pas activement, aurait sans doute disparu depuis longtemps de l'univers, à supposer qu'elle se fût jamais produite : ne voyons-nous pas que nos actions tendent à devenir inconscientes au fur et à mesure que l'habitude les rend machinales ? Mais je ne veux pas insister sur ces considérations théoriques. Ce que je prétends, c'est que les faits, consultés sans parti pris, ne confirment ni même ne suggèrent l'hypothèse du parallélisme.

Pour une seule fonction de la pensée, en effet, l'expérience a pu faire croire qu'elle était localisée en un certain point du cerveau : je veux parler de la mémoire, et plus particulièrement de la mémoire des mots. Ni pour le jugement, ni pour le raisonnement, ni pour aucune autre faculté de la pensée proprement dite nous n'avons la moindre raison de supposer qu'elle soit attachée à tels ou tels processus cérébraux déterminés. Au contraire, les maladies de la mémoire des mots — ou, comme on dit, les aphasies — correspondent à des lésions déterminées de certaines circonvolutions cérébrales : de sorte qu'on a pu considérer la mémoire comme localisée dans le cerveau, et les souvenirs visuels, auditifs, moteurs des mots comme déposés à l'intérieur de l'écorce, — véritables clichés photographiques qui conserveraient d'anciennes impressions lumineuses, véritables disques phonographiques qui enregistreraient des vibrations sonores. En somme, si l'on examine de près tous les faits allégués en faveur d'une exacte correspondance et d'une espèce *d'adhérence* de la vie mentale à la vie cérébrale (je laisse de côté, cela va sans dire, les sensations et les mouvements, car le cerveau est certainement un organe sensorimoteur), on voit que ces faits se réduisent aux phénomènes de mémoire, et que c'est la localisation des aphasies, et cette localisation seule, qui semble apporter à la doctrine paralléliste un commencement de preuve expérimentale.

Or, une étude plus approfondie des diverses aphasies montrerait précisément, à mon avis, l'impossibilité de considérer les souvenirs comme des clichés ou des phonogrammes déposés dans le cerveau, l'impossibilité d'admettre que ce soit réellement dans le cerveau que les souvenirs se conservent. Je ne puis entrer ici dans les détails de la critique que j'ai faite autrefois de l'interprétation courante des aphasies, critique qui a pu paraître paradoxale à l'époque où une certaine conception de l'aphasie était acceptée comme un

dogme, mais à laquelle l'anatomie pathologique elle-même est venue, dans ces dernières années, apporter son concours (je fais allusion aux travaux du professeur Pierre Marie et de ses élèves). Je me bornerai donc à vous rappeler mes conclusions. Ce qui me paraît se dégager de l'étude attentive des faits, c'est que les lésions cérébrales caractéristiques des diverses aphasies n'atteignent par les souvenirs eux-mêmes, et que par conséquent il n'y a pas, emmagasinés en tels ou tels points de l'écorce cérébrale, des souvenirs que la maladie détruirait. Ces lésions rendent, en réalité, impossible ou difficile *l'évocation* des souvenirs ; elles portent sur le mécanisme du rappel, et sur ce mécanisme seulement. Plus précisément, le rôle du cerveau est ici de faire que l'esprit, quand il a besoin de tel ou tel souvenir, puisse obtenir du corps une certaine attitude ou certains mouvements naissants, qui présentent au souvenir cherché un cadre approprié. Si le cadre est là, le souvenir viendra, de lui-même, s'y insérer. L'organe cérébral prépare le cadre, il ne fournit pas le souvenir. Voilà, à mon sens, ce que montre une étude attentive des maladies de la mémoire des mots, et ce que fait d'ailleurs pressentir l'analyse psychologique de la mémoire en général.

Mais, si nous examinons maintenant les autres fonctions de la pensée, l'hypothèse que les faits nous suggèrent le plus naturellement n'est pas du tout celle d'un parallélisme rigoureux entre la vie mentale et la vie cérébrale. Bien au contraire, dans le travail de la pensée en général, comme dans l'opération de la mémoire, le cerveau nous apparaît comme chargé d'imprimer au corps les mouvements et les attitudes qui *jouent* ce que l'esprit *pense* ou ce que les circonstances l'invitent à penser. C'est ce que j'ai exprimé ailleurs en disant que le cerveau est un « organe de pantomine. » Et c'est pourquoi, comme je l'ai dit ailleurs aussi, « celui qui pourrait regarder à l'intérieur d'un cerveau en pleine activité, suivre le va-et-vient des atomes et interpréter tout ce qu'ils font, celui-là saurait sans doute quelque chose de ce qui se passe dans l'esprit, mais il n'en saurait que peu de chose. Il en connaîtrait tout juste ce qui est exprimable en gestes, attitudes et mouvements du corps, ce que l'état d'âme contient d'action en voie d'accomplissement, ou simplement naissante : le reste lui échapperait. Il serait, vis-à-vis des pensées et des sentiments qui se déroulent à l'intérieur de la conscience, dans la situation du spectateur qui voit distinctement tout ce que les acteurs font sur la scène, mais n'entend pas un mot ce qu'ils disent ». Ou bien encore il serait dans l'état d'une personne qui ne connaîtrait, d'une symphonie, que les mouvements du bâton du chef d'orchestre qui la dirige. Les phénomènes cérébraux sont en effet à la vie mentale ce que les gestes du chef d'orchestre sont à la symphonie : ils en dessinent les articulations motrices, ils ne font pas autre chose. On ne trouverait donc rien des opérations de l'esprit proprement dit à l'intérieur du cerveau. Le cerveau, en dehors de ses fonctions sensorielles, n'a d'autre rôle que de mimer la vie mentale.

Je reconnais d'ailleurs que cette mimique est d'une importance capitale. C'est par elle que nous nous insérons dans la réalité, que nous nous y adaptons, que nous répondons aux sollicitations des circonstances par des actions appropriées. Si la conscience n'est pas une fonction du cerveau, du moins le cerveau maintient-il la conscience fixée sur le monde où nous vivons ; c'est l'organe de l'attention à la vie. Aussi une modification cérébrale même légère, une d'intoxication passagère par l'alcool ou l'opium par exemple, — à plus forte raison une intoxication durable comme celles qui causent sans doute le plus souvent l'aliénation, — peuvent-elles entraîner une perturbation complète de la vie mentale. Ce n'est pas que l'esprit soit atteint alors directement. Il ne faut pas croire, comme on le fait souvent, que le poison soit allé chercher dans l'écorce cérébrale tel ou tel mécanisme qui serait l'aspect matériel du raisonnement, qu'il ait dérangé ce mécanisme et que ce soit pour cela que le malade divague. Mais l'effet de la lésion est de fausser l'engrenage et de faire que la pensée ne s'insère plus exactement dans les choses. Un fou, atteint du délire de la persécution, pourra encore raisonner très logiquement ; mais il raisonne à côté de la réalité, en dehors de la réalité, comme nous raisonnons en rêve. Orienter notre pensée vers l'action, l'amener à préparer l'acte que les circonstances réclament, voilà ce pour quoi notre cerveau est fait.

Mais par là il canalise, et par là aussi il limite, la vie de l'esprit. Il nous empêche de jeter les yeux à droite et à gauche et même, autant que possible, en arrière ; il veut que nous regardions droit devant nous, dans la direction où nous avons à marcher. N'est-ce pas déjà visible dans l'opération de la mémoire, dont nous parlions tout-à-l'heure ? Bien des faits semblent indiquer que le passé se conserve jusque dans ses moindres détails et qu'il n'y a pas d'oubli réel. Vous vous rappelez ce qu'on raconte des noyés et des pendus qui, revenus à la vie, déclarent avoir eu, en quelques secondes, la vision panoramique de la totalité de leur vie passée. Je pourrais citer d'autres exemples, car l'asphyxie n'est pour rien dans le phéno-

mène, quoi qu'on en ait dit. Un alpiniste glissant au fond d'un précipice, un soldat autour duquel s'abat tout à coup une grêle de balles, auront parfois la même vision. La vérité est que notre passé tout entier est là, continuellement, et que nous n'aurions qu'à nous retourner pour l'apercevoir ; seulement, nous ne pouvons ni ne devons nous retourner. Nous ne le devons pas, parce que notre destination est de vivre, d'agir, et que la vie et l'action regardent en avant. Nous ne le pouvons pas, parce que le mécanisme cérébral a précisément pour rôle ici de nous masquer le passé, de n'en laisser transparaître, à chaque instant, que ce qui peut éclairer la situation présente et favoriser notre action : c'est même en obscurcissant la totalité de nos souvenirs — sauf celui qui nous intéresse et que notre corps esquisse déjà par sa mimique — qu'il *rappelle* ce souvenir utile. Maintenant, que l'attention à la vie vienne à faiblir un instant, — je ne parle pas de l'attention volontaire, de celle qui dépend de l'individu, mais d'une attention qui s'impose à l'homme normal et qu'on pourrait appeler «l'attention de l'espèce», — alors l'esprit, dont le regard était maintenu de force en avant, se détend et par là même se retourne en arrière ; la totalité de son passé lui apparaît. La vision panoramique du passé est donc due à un brusque *désintéressement de la vie*, produit dans certains cas par la menace d'une mort subite. Et c'était à maintenir l'attention fixée sur la vie, à rétrécir utilement le champ de la vision mentale, qu'était occupé jusque-là le cerveau en tant qu'organe de mémoire.

Mais ce que je dis de la mémoire serait aussi vrai de la perception. Je ne puis entrer ici dans le détail d'une démonstration que j'ai faite autrefois : qu'il me suffise de rappeler que tout devient obscur, et même incompréhensible, si l'on considère les centres cérébraux comme des organes capables de transformer en états conscients des ébranlements matériels, que tout s'éclaircit au contraire si l'on voit simplement dans ces centres (et dans les dispositifs sensoriels auxquels ils sont liés) des instruments de sélection chargés de choisir, dans le champ immense de nos perceptions virtuelles, celles qui devront s'actualiser. Leibnitz disait que chaque monade, et par conséquent, *a fortiori*, chacune de ces monades qu'il appelle des esprits, porte en elle la représentation consciente ou inconsciente de la totalité des choses. Je n'irais pas aussi loin ; mais j'estime que nous percevons virtuellement beaucoup plus de choses que nous n'en percevons actuellement, et qu'ici encore le rôle de notre corps est d'écarter du champ de notre conscience tout ce qui ne nous serait d'aucun intérêt pratique, tout ce qui ne se prête pas à notre action. Les organes des sens, les nerfs sensitifs, les centres cérébraux canalisent donc les influences du dehors, et marquent ainsi les diverses directions où notre propre influence pourra s'exercer. Mais, par là, ils rétrécissent le champ de notre vision du présent, de même que les mécanismes cérébraux de la mémoire limitent notre vision du passé. Or, de même que certains souvenirs inutiles, ou souvenirs « de rêve », arrivent à se glisser dans le champ de la conscience, profitant d'un moment d'inattention à la vie, ne pourrait-il pas y avoir, autour de notre perception normale, une frange de perceptions le plus souvent inconscientes, mais toutes prêtes à entrer dans la conscience, et s'y introduisant en effet dans certains cas exceptionnels ou chez certains sujets prédisposés ? S'il y a des perceptions de ce genre, elles ne relèvent pas seulement de la psychologie proprement dite ; elles sont de celles sur lesquelles la « recherche psychique » pourrait et devrait s'exercer.

N'oublions pas, d'ailleurs, que l'espace est ce qui crée les divisions nettes, les distinctions précises. Nos corps sont extérieurs les uns aux autres dans l'espace ; et nos consciences, en tant qu'attachées à ces corps, sont extérieures les unes aux autres aussi. Mais si elles ne tiennent au corps que par une partie d'elles-mêmes, on peut conjecturer que, pour le reste, elles ne sont pas aussi nettement séparées. Loin de moi la pensée de considérer la personnalité comme une simple apparence, ou comme une réalité éphémère, ou comme une dépendance de l'activité cérébrale ! Mais il est fort possible qu'entre les diverses personnalités s'accomplissent sans cesse des échanges comparables aux phénomènes d'endosmose. Si cette endosmose existe, on peut prévoir que la nature aura pris toutes ses précautions pour en neutraliser l'effet, et que certains mécanismes devront être spécialement chargés de rejeter dans l'inconscient les représentations ainsi provoquées, car elles seraient fort embarrassantes dans la vie de tous les jours. Telle ou telle de ces représentations pourrait cependant, ici encore, passer en contrebande, surtout quand les mécanismes inhibitifs fonctionnent mal ; et sur elles encore s'exercerait la « recherche psychique ».

Plus nous nous accoutumerons à cette idée d'une conscience qui déborde l'organisme, plus nous trouverons naturelle et vraisemblable l'hypothèse de la survivance de l'âme au corps. Certes, si le mental était rigoureusement calqué sur le cérébral, s'il n'y avait rien de plus dans une conscience humaine que ce qu'il serait possible de lire

dans son cerveau, nous pourrions admettre que la conscience suit les destinées du corps et meurt avec lui. Mais si les faits, étudiés sans parti pris, nous amènent au contraire à considérer la vie mentale comme beaucoup plus vaste que la vie cérébrale, le survivance devient si probable que l'obligation de la preuve incombera à celui qui la nie, bien plutôt qu'à celui qui l'affirme ; car, ainsi que je le disais ailleurs, « l'unique raison que nous puissions avoir de croire à une extinction de la conscience après la mort est que nous voyons le corps se désorganiser, et cette raison n'a plus de valeur si l'indépendance au moins partielle de la conscience à l'égard du corps est, elle aussi, un fait d'expérience ».

Telles sont, brièvement résumées, les conclusions auxquelles me conduit un examen impartial des faits connus. C'est dire que je considère comme très vaste, et même comme indéfini, le champ ouvert à la recherche psychique. Cette nouvelle science aura vite fait de rattraper le temps perdu. Les mathématiques remontent à l'antiquité grecque ; la physique a déjà trois ou quatre cents ans d'existence ; la chimie date du XVIIIe siècle ; la biologie est presque aussi vieille ; mais la psychologie date d'hier, et la « recherche psychique » en est à peu près contemporaine. Faut-il regretter ce retard ? Je me suis demandé quelquefois ce qui se serait passé si la science moderne, au lieu de partir des mathématiques pour s'orienter dans la direction de la mécanique, de l'astronomie, de la physique et de la chimie, au lieu de faire converger toutes ses forces sur l'étude de la matière, avait débuté par la considération de l'esprit, — si Kepler, Galilée, Newton, par exemple, avaient été des psychologues. Nous aurions certainement eu une psychologie dont nous ne nous pouvons nous faire aucune idée aujourd'hui, pas plus qu'on n'eût pu, avant Galilée, imaginer ce que serait notre physique : cette psychologie eût probablement été à notre psychologie actuelle ce que notre physique est à celle d'Aristote. Etrangère à toute idée mécanistique, ne concevant même pas la possibilité d'une pareille explication, la science eût recherché alors, au lieu de les écarter *a priori*, des faits comme ceux que vous étudiez : peut-être même la « recherche psychique » eût-elle figuré parmi ses principales préoccupations. Une fois découvertes les lois les plus générales de l'activité spirituelle (comme le furent, en fait, les lois fondamentales de la mécanique), on aurait passé de l'esprit proprement dit à la vie : la biologie se serait constituée, mais une biologie vitaliste, toute différente de la nôtre, qui serait allée chercher, derrière les formes sensibles des êtres vivants, la force intérieure, invisible, dont elles sont les manifestations. Sur cette force nous n'avons aucune prise aujourd'hui, justement parce que notre science de l'esprit est encore dans l'enfance ; et c'est pourquoi les savants n'ont pas tort quand ils reprochent au vitalisme d'être une doctrine stérile : il est stérile aujourd'hui, il ne le sera peut-être pas toujours, et il ne l'eût pas été, probablement, si la science moderne, à l'origine, avait pris les choses par un autre bout. En même temps que cette biologie vitaliste aurait surgi une médecine qui eût remédié *directement* aux insuffisances de la force vitale, qui eût visé la cause et non pas les effets, le centre au lieu de la périphérie : la thérapeutique par suggestion eût pu prendre des formes et des proportions dont il nous est impossible de nous faire la moindre idée. Ainsi se serait fondée, ainsi se serait développée la science de l'activité spirituelle. Mais lorsque, suivant de haut en bas les manifestations de l'esprit, traversant la vie et la matière vivante, elle fût arrivée, de degré en degré, à la matière inerte, la science ne se serait arrêtée brusquement, surprise et désorientée. Elle aurait essayé d'appliquer à ce nouvel objet ses méthodes habituelles, et elle n'aurait eu aucune prise sur lui, pas plus que les procédés de calcul et de mesure n'ont de prise aujourd'hui sur les choses de l'esprit. C'est la matière, et non plus l'esprit, qui eût été le royaume du mystère. Je suppose alors que dans un pays inconnu, — en Amérique par exemple, mais dans une Amérique non encore découverte par l'Europe, — se fût développée une science identique à notre science actuelle, avec toutes ses applications mécaniques. Il aurait pu arriver de temps en temps à des pêcheurs, s'aventurant au large des côtes d'Irlande ou de Bretagne, d'apercevoir au loin, à l'horizon, un navire américain filant à toute vitesse contre le vent, — ce que nous appelons un bateau à vapeur. Ils seraient venus raconter ce qu'ils avaient vu. Les aurait-on crus ? Probablement non. On se serait d'autant plus méfié d'eux qu'on eût été plus savant, plus pénétré d'une science qui, par ses tendances purement psychologiques, aurait été orientée en sens inverse de la physique et de la mécanique. Et il aurait fallu alors que se constituât une société comme la vôtre, — mais cette fois une Société de recherche *physique*, — laquelle eût fait comparaître devant elle les témoins, contrôlé et critiqué leurs récits, établi l'authenticité des « *apparitions* » de bateaux à vapeur. Toutefois, ne disposant pour le moment que de cette méthode historique ou critique, elle n'aurait pas pu vaincre le scepticisme de ceux qui l'auraient mise en demeure — puisqu'elle croyait à l'existence de ces bateaux mi-



raculeux — d'en construire un et de le faire marcher.

Voilà ce que je m'amuse quelquefois à rêver. Mais quand je fais ce rêve, bien vite je l'interromps et je me dis: Non ! il n'était ni possible ni désirable que l'esprit humain suivît cette marche. Cela n'était possible, parce que, à l'aube des temps modernes, la science mathématique existait déjà, et qu'il fallait nécessairement commencer par tirer d'elle tout ce qu'elle pouvait donner pour la connaissance du monde où nous vivons : on ne lâche pas la proie pour ce qui n'est peut-être qu'une ombre. Mais, à supposer que c'eût été possible, il n'était pas désirable, pour la science psychologique elle-même, que l'esprit humain s'appliquât d'abord à elle. Car, sans doute, si l'on eût dépensé de ce côté la somme de travail, de talent et de génie qui a été consacrée aux sciences de la matière, la connaissance de l'esprit eût pu être poussée très loin ; mais quelque chose lui eût toujours manqué, qui est d'un prix inestimable et sans quoi tout le reste perd beaucoup de sa valeur : la précision, la rigueur, le souci de la preuve, l'habitude de distinguer entre ce qui est simplement possible ou probable et ce qui est certain. Ne croyez pas que ce soient là des qualités naturelles à l'intelligence. L'humanité s'est passée d'elles pendant fort longtemps ; et elles n'auraient peut-être jamais paru dans le monde s'il ne s'était rencontré jadis, en un coin de la Grèce, un petit peuple auquel l'*à peu près* ne suffisait pas, et qui inventa la précision. Les mathématiques — cette création du génie grec — furent-elles ici l'effet ou la cause ? je ne sais ; mais incontestablement c'est par les mathématiques que le besoin de la preuve s'est propagé d'intelligence à intelligence, prenant d'autant plus de place dans l'esprit humain que la science mathématique, par l'intermédiaire de la mécanique, embrassait un plus grand nombre de phénomènes de la matière. L'habitude d'apporter à l'étude de la réalité concrète les mêmes exigences de précision, de rigueur, de certitude, qui sont caractéristiques de l'esprit mathématique, est donc une habitude que nous devons aux sciences de la matière, et que nous n'aurions jamais eue sans elles. C'est pourquoi une science qui se fût appliquée tout de suite aux choses de l'esprit serait probablement restée incertaine et vague, si loin qu'elle se fût avancée : elle n'aurait peut-être jamais distingué entre ce qui est simplement plausible et ce qui doit être accepté définitivement. Mais aujourd'hui que, grâce aux sciences de la matière, nous savons faire cette distinction et possédons toutes les qualités d'esprit qu'elle implique, nous pouvons nous aventurer sans crainte dans le domaine à peine exploré des réalités psychologiques. Avançons-y avec une hardiesse prudente, débarrassons-nous de la mauvaise métaphysique qui gêne nos mouvements, et la science de l'esprit pourra donner des résultats qui dépasseront toutes nos espérances (1).

L'ouvrage de Mme JULIETTE ALEXANDRE-BISSON

sur « Les Phénomènes dits de Matérialisation » (2)

Ce volume était attendu, depuis deux ou trois ans déjà, par les initiés, comme devant prendre une place proéminente parmi les événements les plus intéressants et les plus sensationnels qui se soient jamais produits dans le domaine des sciences métapsychiques. Bien qu'un certain secret ait entouré, dès le début, les expériences dont il donne le récit — comme un assez grand nombre d'expérimentateurs avaient été invités successivement aux séances et comme quelques indiscrétions avaient même paru dans des journaux parisiens — on peut dire que bien peu de personnes s'occupant de métapsychisme ignoraient, au moins à Paris, qu'un mystérieux médium, soustrait au regard des profanes par des expérimentateurs avisés et prudents, était étudié dans l'ombre d'un laboratoire scientifique, où il développait des phénomènes déroutants de matérialisation.

Le compte rendu paraît maintenant dans le beau volume de Madame JULIETTE BISSON, veuve du cé-

(1) M. A. J. BALFOUR, ancien Président du Conseil de la Grande-Bretagne, membre de la Société Royale (l'Académie des Sciences du Royaume Uni) et ancien Président de la *Society for Psychical Research*, en parlant du discours du prof. Bergson, l'a jugé l'un des plus importants qu'aient jamais registré les annales de cette Association. — *N. de la R.*

(2) Librairie Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, Paris. — 12 francs.



lèbre auteur des *Surprises du Divorce*, du *Député de Bombignac* et de tant d'autres pièces divertissantes, qui s'intéressa d'ailleurs lui-même à ces expériences et les suivit avec intérêt aussi longtemps que sa santé le lui permit. En même temps, M. le Dr ALBERT VON SCHRENCK-NOTZING publie sur le même argument un autre ouvrage qui vient confirmer pleinement les observations de Madame Bisson. Nous nous occuperons plus tard de l'ouvrage du savant bavarois : en attendant, nous ne croyons pas inutile de reproduire ici la plus grande partie de la lettre que M. de Schrenck-Notzing écrivit à Madame Bisson et qui figure en tête du volume que nous présentons aujourd'hui au public :

Chère Amie et Collaboratrice,

Sur le point de publier les observations que j'ai pu faire pendant quatre ans, chez vous et de concert avec vous, sur le médium Eva C..., je ne voudrais pas manquer de jeter un regard en arrière sur les merveilleux résultats de nos expériences communes.

Nous avons très souvent pu établir que, par un processus biologique inconnu, il se dégage du corps du médium une matière, tout d'abord à demi liquide, qui possède certaines des propriétés d'une substance vivante, notamment celle du changement de consistance, du mouvement et de la prise d'une forme définie.

Les images primitives que développe cette marre gélatineuse prennent la forme des membres humains, avec des contours tout d'abord seulement ébauchés, pour arriver, au moment suprême de leur formation, à ne se distinguer que fort peu d'organes vivants.

Il y a évidemment, dans cette substance, une faculté transcendante de former artificiellement des images optiques et de leur donner l'aspect de visages, à l'instar de la sculpture ou du dessin. L'énigme la plus mystérieuse que présentent ces phénomènes observés, c'est, à mon avis, la présence de ce précipité idéoplastique qui forme des figure d'hommes et de femmes, ainsi que des fantômes entiers.

On pourrait douter de la véracité de ces faits, s'ils n'avaient été vérifiés à nouveau des centaines de fois, au cours de laborieuses expériences, dans des conditions variables et extrêmement rigoureuses.

Vous avez, digne amie, grandement contribué au progrès de la connaissance de ces questions extraphysiques, en ne reculant, pendant cette longue période, devant aucun sacrifice pour servir la vérité et ouvrir aux hommes de science un jour sur le domaine sans doute fort obscur de la vie de notre âme. Vous avez fait ce que vous pouviez pour établir des méthodes d'observation d'une manière aussi irréprochable que le permettait la considération du médium et de sa force active.

Aussi avez-vous droit, ainsi que le courageux médium qui s'est soumis de bonne grâce à toutes nos dispositions, souvent fort peu agréables, à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à cette science encore toute nouvelle, mais surtout à la mienne, car j'ai pu, mieux que tout autre, prendre part aux séances...

Ne vous laissez pas décourager, digne amie, dans votre ardeur à la recherche, dans vos efforts pour ouvrir à la science un nouveau domaine, par des attaques insensées, par de lâches calomnies, ou par les violences de gens mal intentionnés, par la dénaturation ds faits et par toute autre espèce de désillusion. Avancez toujours dans la voie que vous avez frayée, en songeant aux paroles de Faraday : « Rien n'est trop étonnant pour être vrai ».

En vous exprimant ma respectueuse et inaltérable amitié, je reste

Votre tout dévoué
Dr BARON VON SCHRENCK.

Munich, le 2 Août 1913.

LA PRÉFACE DU DOCTEUR MAXWELL

L'ouvrage de Mme Bisson s'honore d'une Préface du Dr J. MAXWELL, substitut du procureur général à Paris. Ce dernier n'a pas assisté aux expériences de l'auteur : il ne s'agit donc aucunement pour lui d'y apporter l'appui de son témoignage personnel ; mais il rend hommage à l'honorabilité des expérimentateurs, à leur bonne foi, à leur souci d'observer dans les meilleures conditions possibles les phénomènes relatés, phénomènes dont la possibilité est loin d'être admise.

Il estime, d'ailleurs, que les meilleurs témoins sont les photographies, qui justifient de la manière la plus complète la réalité objective des phénomènes observés et que les observateurs n'ont pas eu d'hallucination, ni d'illusion.

La photographie ne suffit pas, bien entendu — ajoute M. Maxwell — à démontrer le caractère métapsychique de ce phénomène, car elle ne résout pas la difficile question de la fraude ; celle-ci peut vicier la photographie, ou l'objet photographié. Je crois qu'il n'est pas possible de supposer que les documents annexés au présent livre soient exposés à la première de ces deux critiques. Toute personne au courant des procédés au moyen desquels on peut altérer un négatif admettra l'exactitude de cette indication.

La seconde critique fait l'objet de la discussion de l'auteur, qui montre, à côté des précautions prises, les résultats obtenus.

De toute façon, M. Maxwell estime que les nombreuses photographies de Mme Bisson, prises par des expérimentateurs habiles, constituent la



série la plus complète qui ait été jusqu'ici soumise à l'examen du public.

L'auteur mérite aussi des éloges pour la manière dont il présente les faits sans chercher à en déduire des explications encore prématurées, « l'heure d'édifier des théories n'étant pas encore sonnée et chacun pouvant attribuer à ces phénomènes la cause qui lui plaît ; le débat porte sur l'existence même des faits ».

M. Maxwell n'est pas sans reconnaître le grand rôle qu'a joué la fraude — pour laquelle les âmes mystiques sont une proie tentante — dans les séances de « matérialisation ». Il convient, à ce sujet, de rapporter les paroles que ce psychiste éminent consacre évidemment au médium Miller, sans toutefois le nommer.

Mon expérience personnelle, en pareille matière, n'est pas grande ; cependant j'ai été frappé de l'audace extraordinaire d'un médium américain à matérialisations, dont les séances furent très courues à Paris il y a quelques années. Il personnifiait les fantômes avec une incroyable désinvolture, et je me souviendrai toujours de mon interview avec Ramsès II, dont la taille courte, épaisse, la figure barbue, le langage, me causèrent quelque surprise. Je vis aussi cinq fantômes phosphorescents qui étaient manifestement des pièces d'étoffe préparée, attachée aux parois du cabinet, formes indistinctes dont l'attitude lamentable évoquait l'idée de vêtements vides accrochés dans une garde-robe, non celle d'esprits flottants dans la lumière. Je n'ai pas besoin de dire que les séances de Mme Bisson n'ont absolument rien de commun avec ces charlatanerics. Les conditions dans lesquelles ont été réalisées les manifestations décrites dans le présent livre sont infiniment plus sévères, et leur sévérité a été croissant, à mesure que les possibilités de fraude se limitaient davantage. La méthode avec laquelle le sujet de ces expériences était examiné, habillé, contrôlé, éclairé est très éloignée de celle qui est ordinairement employée, et l'usage constant de la photographie permet une discussion complète des résultats acquis.

M. Maxwell signale l'importance que prennent aussi les expériences rapportées dans le livre dont nous nous occupons, comme confirmation d'autres qui les ont précédées.

Je me permettrai — écrit-il — de signaler aux réflexions du lecteur quelques remarques générales.

La première est la confirmation à certains égards des expériences de Sir William Crookes, de M. Aksakof, de M. Charles Richet. Les déclarations du célèbre physiologiste, accueillies sans bienveillance, ont soulevé les plus vives critiques. Il semble que l'on devrait avoir plus d'égards pour les attestations d'un homme dont l'œuvre scientifique est si brillante. Je ne suis plus capable d'en être étonné, ni peiné, car l'homme étant la mesure de la vérité, celle-ci ne saurait être admise quand elle dépasse celle-là.

Les photographies prises par Mme Bisson et le Dr de Schrenck-Notzing apportent cependant un appui sérieux aux observations antérieures de M. Richet, et pour ceux qui sont au courant des expériences d'Alger, le détail sur lequel porte cette confirmation est important, car les photographies aujourd'hui soumises au public montrent jusqu'à l'évidence que le médium ne simule pas la matérialisation, en ce sens que le phénomène et le sujet sont visibles en même temps sur l'image. Il n'y a donc pas « impersonation » de fantôme, ce qui détruit radicalement toute une série d'objections faites à M. Charles Richet.

Ces mystérieux problèmes biologiques soulèvent — comme le fait observer M. Maxwell — des questions nombreuses et importantes : l'origine de la vie, la génération spontanée, les lois morphologiques des manifestations vitales, l'unité fondamentale de l'énergie dont elles sont l'une des formes, peut-être même la persistance de centres d'énergie individuelle au delà de la destruction du corps. Mais il ne les discute pas, les éléments de la discussion lui paraissant encore insuffisants.

Et le Dr Maxwell termine en disant :

Je sais bien que ces documents sont quelquefois étranges, qu'ils ont une indifférence singulière pour les lois de l'éclairage, qu'ils affectent un dédain inexplicable pour celles de la vraisemblance. Mais alors, pourquoi tant de naïveté mêlée à tant d'adresse ? Ne peut-on pas penser comme Clerk Maxwell le disait humoristiquement en parlant de l'électricité, que des démons ou des lutins malicieux semblent diriger l'illogisme apparent des phénomènes ? Et ces démons ne sont-ils pas simplement notre ignorance actuelle et notre inexpérience ? Nous ne pouvons les exorciser que par le travail, l'observation sincère, une méthode scrupuleuse.

Félicitons par conséquent Mme Bisson non seulement des progrès qu'elle a réalisés dans la méthode et dans la technique de ces recherches, mais encore de sa patience et de son courage, car, si elle a raison, elle a peut-être tort de l'avoir trop tôt.

LE CONTRÔLE DU MÉDIUM

Il importe de noter que le médium, Mademoiselle Eva C., s'est toujours prêtée aux exigences sévères des expérimentateurs, ce qui est d'autant plus méritoire chez une jeune fille du monde, qui n'est pas un médium professionnel. Contrôle du nez, des oreilles, des cheveux, de la gorge par des médecins, même le contrôle gynécologique et rectal, elle a tout supporté avec courage.



J'étais chargée de la déshabiller complètement — dit Mme Bisson ; — je lui mettais ensuite un caleçon noir (caleçon de danseuse d'une seule pièce des pieds à la taille, et un grand sarrau noir de lycéenne. Je cousais ce sarrau d'abord au caleçon (à la taille) ; ensuite, je fermais le bas des manches aux poignets ; ces coutures, très serrées, empêchaient les mains de pouvoir rentrer dans les manches ; je cousais le dos, en fermant le tablier. Toutes ces coutures étaient faites au fil blanc, afin qu'elles restassent visibles pendant la séance.

Ainsi habillé, il était impossible au médium de glisser la main entre les vêtements qui le couvraient.

D'abord, Mlle Eva était endormie par un parent à elle, qui assistait aux séances ; mais bientôt, ce fut Mme Bisson elle-même qui l'endormit, au début de chaque séance.

Dès janvier 1912, Mlle Eva s'installe complètement chez Mme Bisson, partageant sa vie — ce qui met cette dernière en des conditions de travail presque uniques, lui permettant de répondre de l'entière bonne foi de son médium, aussi bien éveillé qu'endormi.

L'auteur expose ce qu'elle dut faire pour amener le médium à prendre patience, surtout quand un heurt nouveau le bouleversait ou le mettait en colère. A Munich, un jeune professeur, imprudent, ayant eu, contre toute attente, l'idée de se précipiter sur le médium afin de se saisir du phénomène qu'il apercevait, eut la surprise de voir la matière se résolver devant lui, avant qu'il lui eût été possible de s'en emparer. Cette ignorance absolue des lois psychiques pouvait blesser gravement le médium, si Mme Bisson ne s'était pas trouvée présente pour lui venir en aide ; elle eut pour résultat de rendre Eva malade plusieurs jours et d'arrêter momentanément les phénomènes.

L'amélioration des conditions de contrôle se fit petit à petit. En 1909, on n'employait que deux appareils photographiques ; en 1913, on en avait 8, dont 3 à l'intérieur du cabinet à matérialisations, c'est-à-dire un au-dessus de la tête du médium et un de chaque côté. — En 1909, on avait une lampe électrique de 20 bougies, recouverte d'andrinople rouge ; en 1913, on avait 6 lampes électriques rouges, plus une lampe à l'intérieur du cabinet. — En 1909, le médium était installé sur un fauteuil, dans le cabinet des séances ; il ouvrait les rideaux seulement lorsque les manifestations apparaissaient ; en 1913 le médium a tout le temps les mains en évidence, hors des rideaux.

Après chaque séance, le médium, encore endormi, ne bouge pas de son fauteuil ; Mme Bisson cherche un peignoir qu'elle pose sur ses épaules, pendant que les médecins défont eux-mêmes et gardent, pour les examienr, le caleçon et le sarrau. Ils recommencent alors à contrôler, comme avant la séance, le nez, la bouche, les oreilles, etc., pendant que le médium est encore en état somnambulique.

La chambre dans laquelle ont lieu les séances est fermée ; jamais le médium n'y entre seul. D'ailleurs, la dernière année, rue Georges-Sand, la pièce en question se trouvait dans un appartement exclusivement consacré aux études et dont Mme Bisson avait seule la clef.

LE COMPTE RENDU DES SÉANCES

Le compte rendu des séances constitue, naturellement, la partie la plus importante de l'ouvrage de Mme Bisson ; il est illustré de 165 figures — pour la plupart d'assez grandes dimensions — et de 36 planches. Ce qui est publié n'est qu'un résumé, très succint, des procès-verbaux ; malgré cela — ou peut-être justement pour cela — la lecture est loin d'en être monotone et fatigante. Il s'agit, en somme, plutôt que d'autre chose, de quelques renseignements sur les conditions dans lesquelles on a obtenu les différentes photographies. Tout l'intérêt est concentré sur ces dernières.

En ces conditions, nous nous bornons à reproduire ici les comptes rendus des séances auxquelles se rapportent les cinq photographies qu'il nous est possible ed reproduire ici, grâce à l'aimable autorisation de Mme Bisson. Seulement, comme dans le compte rendu de la séance du 8 Mai 1912, dans laquelle on a obtenu la photographie reproduite par la figure 1, on fait allusion à une tête de femme déjà apparue précédemment, nous commencerons par reproduire le compte rendu de la séance dans laquelle cette première apparition eut lieu.

Séance du 15 Avril 1912 (1)

Les manifestations commencent immédiatement ; on peut voir la substance blanche sur le cou du médium, du côté gauche ; puis une tête se forme, se promène à droite et se pose au-dessus de celle du médium. On photographie (2).

Après l'éclair du magnésium, la tête reparaît à côté de celle d'Eva, à 0 m. 40 de distance à peu près. Elle est reliée au médium par un long paquet de substance blanche. Elle... est animée de mouvements de haut en bas qui semblent vouloir être des salutations.

(1) Assistants : M. C. de Vesme, P. Bisson, Mme Bisson.

(2) Photographie prise par M. de Vesme, développée chez M. Halse, photographe, 57, avenue Victor-Hugo.



On compte une vingtaine d'apparitions de la même tête qui s'avance, recule au fond du cabinet, et disparaît.

Une tête de femme se montre alors du côté droit du médium ; elle se promène de droite à gauche, se présente près des rideaux et recule à l'intérieur du cabinet. Elle revient ainsi à plusieurs reprises, puis disparaît complètement.

Séance du 8 Mai 1912 (1)

A plusieurs reprises, la tête de femme déjà apparue rideaux restent entr'ouverts ; on peut voir le médium endormi.

Une tête d'homme se dessine immédiatement sur sa poitrine ; cette tête se détache et vient jusqu'aux rideaux. On photographie (*Figure* 2) (1).

Après l'éclair du magnésium, Mme B. tient encore les mains d'Eva ; la tête de l'apparition arrive jusqu'à elle et s'approche de sa figure. Pour mieux voir, Mme B. se met debout et peut reconnaître alors M. B. Les deux manifestations sont reliées entre elles par de la substance blanche. La même manifestation se reproduit à plusieurs reprises. On photographie pour la deuxième fois.

Fig. 1

se présente ; la séance est extrêmement courte. On photographie (*Figure* 1).

Séance du 1er Juin 1912 (2)

Le médium se plaint de battements de cœur. Les

Après l'éclair du magnésium, le médium prend la lampe de poche comme il avait fait à la précédente séance ; il éclaire directement la manifestation, à l'intérieur du cabinet. On lui passe la lampe blanche. On peut voir alors distinctement la tête et le buste

(1) Assistants : Dr et Mme de Schrenck-Notzing, Mme Bisson.
(2) Assistants : Dr de Schrenck, P. Bisson, Mme Bisson.

(1) Photographie prise par M. de Schrenck, développée par Barenne, photographe, 27 *bis*, rue Duret.

de M. B., la tête appuyée sur une main, le tout comme appliqué contre une des parois du cabinet, à droite. La moitié du visage est recouverte de substance blanche ; la lumière blanche dissout l'apparition, qui retombe sur elle-même comme une poupée de son et disparaît.

Quelques secondes plus tard, les deux têtes reparaissent ensemble et s'approchent des rideaux. Le médium veut éclairer encore directement le phénomène, mais ce dernier, sous la lumière, s'évanouit définitivement.

Fig. 2

Séance du 24 Juin 1912 (1)

Après une demie heure d'attente, les manifestations commencent à se montrer. Sur le médium, de



Fig. 3

la substance blanche apparaît, puis on peut voir une longue traînée blanche contre les rideaux. Une tête se montre près de celle d'Eva ; elle reste quelques secondes, puis semble s'envoler en passant au-dessus du médium, se perdant du côté opposé à celui où elle était apparue. Une minute s'écoule, et on la revoit en lumière. Les assistants reconnaissent ensemble G. T. Il se montre au fond du cabinet ; la substance encadre son visage ; une bande de cette substance retombe sur son nez. Il se dégage et s'avance. On photographie (*Figure* 3) (1).

Après l'éclair du magnésium, on peut voir encore le visage, qui est devenu absolument plat ; il arrive jusqu'à Mme Bisson, s'approche de sa figure et disparaît.

Une main se présente ensuite au-dessus de la tête du médium ; elle vient devant les assistants, faisant des mouvements de haut en bas, comme pour saluer, puis disparaît définitivement. (Pendant ces phénomènes, le contrôle des mains du médium n'a pas cessé d'être fait.)

Séance du 29 juin 1912 (2)

On peut voir immédiatement la substance blanche apparaître entre les rideaux ; le tout disparaît et la tête de G. T. se présente ; elle reste quelques secondes ; en même temps, on voit celle de M. B., qui s'approche du médium et vient se poser contre ses cheveux. On photographie (*Fig.* 4) (3). Après l'éclair du magnésium, une tête de femme se montre ; dans le même moment, on voit celle de M. B., puis celle de G. T. Elles sont toutes les trois visibles et semblent se promener dans le cabinet.

Après la disparition des trois têtes, une main se présente ; Mme B., sur la demande du médium, tend la sienne et se sent aussitôt prise doucement ; on la quitte et on la reprend, l'attirant lentement dans le cabinet. La main formée est tremblante, large, douce; elle est enveloppée de substance humide.

Après cet effort, on peut voir encore la substance blanche entre les rideaux ; puis tout disparaît. (Le contrôle des mains du médium n'a cessé d'être fait pendant la durée des phénomènes) (4).

Séance du 30 Novembre 1912 (5)

On attend quelques minutes ; le médium a ses mains en dehors des rideaux. On peut voir alors de la substance apparaître sur son épaule gauche et

---

(1) Assistants : M et Mme Bourdet et Mme Bisson.

(1) Photographie prise par M. E. Bourdet, développée par M. Halse.

(2) Assistants : P. Bisson et Mme Bisson.

(3) Photographie prise par Mme Bisson, développée par M. Halse.

(4) Dans le chapitre intitulé *Les Phénomènes*, parlant de cette séance, Mme Bisson dit : « Le 29 juin 1912, après une séance dans laquelle trois têtes se sont montrées ensemble, je photographie. L'épreuve donne la ressemblance de M. B., telle qu'il était dans la dernière période de sa vie. Le visage est en relief (un des rares de notre série), à moitié recouvert de substance, mais très reconnaissable cependant. L'ombre du rideau sur l'arcade sourcillière prouve le relief du visage. »

(5) Assistants : Dr de Schrenck, Mme Bisson.



s'étendre. Le tout se résorbe et revient, sortant cette fois de sa bouche. La substance se montre sur sa poitrine ; un visage plat se détache de l'amas blanc et s'approche des rideaux ; on voit mal la couleur ; cela semble une ébauche.

Fig. 4

Quelques minutes plus tard, le docteur déclare voir sur la poitrine du médium une tête plate, tête d'homme avec barbe ; cette tête disparaît aussitôt.

Le médium se repose. Une figure réapparaît : c'est une figure de femme ; on photographie (*fig.* 5).

Après l'éclair du magnésium, on peut voir cette figure nettement ; Eva éclaire le phénomène à l'intérieur du cabinet.

Le tout se résorbe et reparaît sur l'épaule gauche du médium. C'est toujours le même visage de femme, mais il se présente retourné, menton en l'air ; il est entouré de substance blanche.

Il se détache du médium et se montre près des rideaux. On photographie pour la deuxième fois. On peut voir encore une fois le même phénomène, puis tout disparaît.

LE MÉDIUM

Mme Bisson constate que l'assistance, suivant ses dispositions, joue un rôle important dans la réussite des séances. Lorsqu'elle est composée de personnes habituées à ces expériences, les phénomènes sont obtenus facilement, la confiance étant un élément de succès ; ils se montrent avec abondance, le médium est de bonne humeur, l'harmonie règne. Il en est tout autrement avec certains expérimentateurs. Le médecin, le biologiste, en un mot l'homme de laboratoire, s'évertuera sans cesse à rechercher de nouvelles méthodes de contrôle ; il essaiera d'appliquer à ces phénomènes, sans précédent pour lui, les systèmes d'expérimentation qui lui sont habituels. Tout en restant souriant et en s'efforçant de paraître aimable, il cachera au fond de sa pensée un complet scepticisme et la hantise de la fraude. Cette disposition d'esprit n'échappe pas au médium endormi, qui, défavorablement influencé, devient nerveux, irritable, et ne fait plus les efforts qu'exige la production des phénomènes.

Fig. 5

Mais l'influence que peut exercer la disposition mentale des assistants sur la réussite des séances est peu de chose en comparaison de celle qu'exerce

l'état d'âme du médium lui-même ; quelquefois même les séances se trouvent arrêtées par des « crises » — comme les appelle Mme Bisson — provoquées par les ennuis de la vie quotidienne, dont les moindres — fassent-ils imaginaires — prennent toujours à ses yeux l'importance d'un événement.

En temps ordinaires, il est difficile de prévoir à l'avance si la séance sera bonne ou mauvaise. Parfois, à 11 heures du matin, les yeux d'Eva se changent ; elle se plaint de douleurs dans la tête ; si l'on pouvait profiter de ces moments, les phénomènes se montreraient aussitôt, à ce qu'assure Mme Bisson ; mais le médium peut être « pris » à 11 heures du matin, se trouver complètement « dégagé » le soir, et la séance devenir alors négative.

Si, à 7 heures du soir, elle a des battements de cœur, si ses yeux deviennent comme repetissés et très clairs, si elle louche, si elle se plaint de lourdeurs dans la tête, la séance sera bonne. On aura à peine le temps de terminer le contrôle qu'elle se renversera endormie sur son fauteuil et que les phénomènes se montreront immédiatement.

Au dire de Mlle Eva, une sorte de lien invisible l'unit à Mme Bisson, durant les séances et spécialement au moment où se produisent les phénomènes : elle prétend que cela est dû au travail constant entrepris avec Mme Bisson depuis quelques années. Le 17 juin 1912, comme (avec sa permission) Mme Bisson s'était éloignée de quelques pas pour reconduire les assistantes, elle la retrouva étendue et évanouie au milieu de la chambre, les battements de cœur étant à peine sensibles ; il fallut longtemps pour la ranimer. Revenue à elle et encore endormie, elle dit à Mme Bisson : « Je croyais que tu pouvais t'éloigner, que le *fil* était détaché ; mais, en partant, tu as tiré sur mon cœur, j'ai senti que j'étouffais... »

Cet accident étant arrivé d'autres fois encore, Mme Bisson s'abstient désormais de quitter Mlle Eva lorsqu'elle est endormie, surtout quand il y a des phénomènes.

LA « SUBSTANCE »

La substance qui se dégage du corps du médium apparaît comme une masse fibreuse, déchiquetée, parfois même trouée. Si l'on examine cette substance de près, on remarque des rayures irrégulières, des filaments bizarres, qui ne peuvent pas plus être comparés à de la gaze qu'à du tulle, ou à tout autre tissu auquel on a essayé parfois de les assimiler. Les médecins trouvent néanmoins quelque ressemblance avec *l'épiploon*.

J'ai vu cette substance sortir du corps du médium, nu, rentrer et ressortir, évoluer, se promener, donnant l'impression de quelque chose de vivant, d'un reptile par exemple. J'ai vu des mains, des bras, des visages se former : j'ai suivi le phénomène, depuis son apparition jusqu'à sa résorption ; je puis autant en affirmer la réalité qu'il m'est impossible d'expliquer la matière dont il est composé. Au toucher, il est lourd, humide et froid ; parfois, il donne la sensation d'une toile d'araignée.

Plusieurs fois les expérimentateurs ont reçu la substance dans leurs mains ; ils en ont tous constaté la lourdeur, le froid et l'humidité.

En tout ceci, je ne parle pas des apparitions en elles-mêmes, telles que mains et visages, mais simplement de la substance matérielle (qui leur sert pour ainsi dire de support) telle qu'il m'a été donné de la toucher.

A la séance du 19 janvier 1913, j'ai vu pour la première fois se former (sur Eva nue) une ombre grise, qui s'est promenée sur sa poitrine et sur son ventre. Peu après, un visage est apparu ; la matière était restée agglomérée au nombril pendant que cette ombre évoluait sur le médium.

C'est à la séance du 26 septembre 1910, que j'ai pu voir pour la première fois, toujours sur le corps nu, la substance sortir des seins en rayons droits dirigés vers moi, tandis que du bas-ventre et du nombril la matière affluait, se réunissant pour ne plus former qu'une masse et rentrer en Eva par les mêmes voies. C'est en lumière rouge, les rideaux du cabinet grands ouverts, et sans aucun obstacle, que j'assistais à ce développement extraordinaire.

Le 5 et le 9 janvier 1913, j'ai pu enfin photographier ce phénomène ; mon médium s'y était toujours opposé jusque-là.

Dans les épreuves du 5 janvier, on voit la substance sortir de la bouche en rayon droit et rejoindre une autre partie de matière, qui, comme un serpent vivant, glisse sur le ventre d'Eva, venant du nombril. Après l'éclair du magnésium, la substance apparaît de nouveau ; elle jaillit de la bouche, des bouts de seins et du nombril...

Le jeudi 6 mars, en séance avec le Dr de Schrenck, Eva consentit à quitter son sarrau et à ne garder que son caleçon ; le Dr de Schrenck put assister au même phénomène : matière sortant du nombril et grimpant sur Eva en prenant le bout du sein comme point d'appui...

A la séance du 24 mars 1913, lorsque le personnage entier se montra sur la paroi du cabinet, Eva, dont je tenais les mains depuis le commencement de la séance et qui était debout contre moi, s'est retourné brusquement en disant : « Tâte, tâte dans mon dos (elle était nue) ; on me tire ; défends-moi ; on m'emporte ! » Je tâte et je sens à la hauteur du sacrum un cordon humide et froid, à peine gros comme un petit doigt, qui relie Eva à l'apparition. Ce cordon disparaît en se résorbant dans le corps du sujet et je vois instantanément l'apparition. On le retrouve



encore dans quelques-unes de nos épreuves photographiques ; il est toujours inégal, quelquefois gris, parfois noir...

La matière ne sort pas que des muqueuses, je l'ai vue apparaître se dégageant de la nuque, souvent du dos et, d'autres fois, du côté gauche du médium...

Le 2 décembre 1911, j'étais avec Eva dans mon atelier ; le jour tombait et l'atelier était peu éclairé : Eva se plaignit, se trouvant souffrante ; sa tête était lourde ; elle me demanda de l'endormir, espérant ainsi être soulagée ; cela la calma en effet ; mais brusquement, le râle indicateur des phénomènes commença et, au bout de quelques minutes (pour la première fois à mon atelier), la matière devint visible au travers des vêtements. On sonna... Eva, aussitôt éveillée, se leva tout étourdie, puis se mit à courir dans l'atelier en criant : « Au secours, au secours ! j'ai une bête qui vient d'entrer en moi, une bête vivante ! J'ai peur ; je vous en supplie, aidez-moi ! »

Après l'avoir étendue sur le divan et l'avoir calmée en lui faisant quelques passes, elle se trouva mieux.

Ce qui était arrivé s'explique aisément. La substance qui apparaissait lorsque la sonnette électrique avait retenti, était vivement rentrée en Eva, lors de son brusque réveil ; celle-ci avait senti le phénomène dont elle ignore habituellement le processus et cela lui avait causé une véritable terreur.

Dans le volume de Mme Bisson se trouvent reproduites toutes les analyses chimiques faites à Munich, pendant les deux mois qu'Eva y séjourna l'année dernière, avec les microphotographies correspondantes. Ce sont surtout des substances épithéliales, toutes existantes dans le corps humain.

APPARITION DE PIEDS ET MAINS

Comme avec la plupart des autres médiums, il est assez rare qu'avec Mlle Eva C. on assiste à des apparitions de pieds : toutefois, au cours d'une séance qui eut lieu le 29 mai 1911, un pied apparut contre le rideau et fut photographié.

Mais au cours d'un grand nombre de séances de Mlle Eva apparurent des mains. Celles-ci sont parfois très bien formées, animées de tous les mouvements d'une main vivante ; elles ont été souvent touchée par les assistants, qui dirent ensuite qu'elles étaient consistantes, humides et froides. Dans la même séance on voit apparaître parfois des mains grosses et d'autres petites comme celles d'un enfant. En attendant, les mains du médium sont visibles, comme d'habitude, hors du cabinet.

Plusieurs mains qui ont été photographiées sont plates, comme découpées dans le papier : en d'autres cas, elles ne le sont qu'en partie.

TÊTES ET FORMES ENTIÈRES

Dans les comptes rendus de séances, que nous avons reproduits plus haut, nous avons déjà dû nous occuper d'apparitions de têtes humaines. Ces têtes sont généralement plates, mais ne semblent pas toujours l'être entièrement.

Le 26 septembre 1911, Mlle Eva lui en ayant donné l'autorisation, Mme Bisson détachait un morceau de substance sur la tête d'une apparition, à côté du médium ; elle se trouva avoir dans les mains des cheveux d'un blond doré ; cependant, d'après la sentation qu'elle avait éprouvée, elle était persuadée n'avoir saisi que de la substance.

Le 22 novembre de la même année, dans une séance avec le Dr de Schrenck et sur une nouvelle permission d'Eva, Mme Bisson prit les ciseaux et taillait dans la substance qui se présentait sur la tête d'une apparition. En examinant à la lumière, elle constata qu'elle tenait encore une mèche de cheveux blonds, exactement semblable à celle qu'elle avait détachée le 26 septembre.

Un fait qui intrigua beaucoup les expérimentateurs, c'est que parfois les figures photographiées sont couvertes de plis, voire même de déchirures, exactement comme s'il s'agissait d'images gravées sur un papier qui a été ensuite replié fortement, parfois même à plis réguliers. Inutile de dire que cette constatation n'a pas été sans soulever des soupçons de fraude. Après une séance dans laquelle une de ces figures douteuses fut photographiée, un médecin demanda que l'examen gynécologique fût refait devant lui; le Dr de Schrenck le pratiqua aussitôt avec le plus grand soin, explorant les diverses cavités ; le résultat fut négatif. Après ce nouvel examen, les médecins présents décousurent eux-mêmes les vêtements du médium, les examinèrent entièrement et gardèrent dans leurs mains le caleçon noir.

Mme Bisson voulut faire des photographies au cours de séances avec le médium nu, afin de prouver la réalité du phénomène de la matière sortant du corps ; d'ailleurs, il lui semblait que le fait de l'apparition d'une figure humaine tout entière vue à côté du médium écartât l'hypothèse d'une fraude consistant dans la dissimulation de la « matérialisation » sous les vêtements. Elle dut, pour la publication des photographies ainsi obtenues, prier les éditeurs d' « insexuer » la nudité du sujet, afin de rendre cette publication possible. (Les clichés sont intacts).

Parmi les photographies reproduites dans le livre de Mme Bisson et où le médium apparaît ainsi « dans un costume qui ne pouvait laisser aucun

doute sur la sincérité de l'expérience » (pour employer les paroles de l'auteur), il y en a une qui se rapporte à la séance du 23 Février 1913, au cours de laquelle Mme Bisson obtint pour la première fois, en de conditions remarquables, l'image d'un personnage de taille imposante, visible de la tête aux pieds, qui se représenta ensuite dans quelques-unes des séances qui suivirent. Voici comment Mme Bisson raconte cette intéressante histoire :

Cette apparition s'était annoncée de façon curieuse. A partir de 4 heures de l'après-midi, Eva s'était plainte de souffrir des seins ; je n'y avais prêté d'abord que peu d'attention ; mais comme elle ne cessait de se lamenter et s'inquiétait, disant « qu'elle se sentait les seins tirés » et comme ceux-ci, d'autre part, grossissaient effectivement au point de doubler de volume, je ne savais que penser.

A 8 heures un quart j'endors Eva ; il n'y a pas de séance ; nous sommes seules. A peine est-elle en transe, qu'elle pousse un cri strident et inusité ; elle se lève, déchire son peignoir, voulant absolument se déshabiller et disant : « Il le veut, il le veut ! »

Je l'aide à enlever tous ses vêtements, que je jette au fond de la pièce et, après un certain temps (voir les détails au compte rendu) j'aperçois brusquement devant moi une apparition entière. Eva éclaire la manifestation avec la petite lampe de poche et j'allume celle qui est à l'intérieur du cabinet (l'apparition est ainsi visible de tous côtés), enfin je photographie.

Nulle substance, à aucun moment, ne s'est montrée sur Eva, pas plus que dans le cabinet. Le personnage est sorti tout d'un coup, loin d'Eva, paraissant traverser l'étoffe noire.

Après la photographie, il a changé de place et s'est montré à droite. Sur ma demande, il a fait trois pas vers moi et j'ai essayé une deuxième photographie, espérant avoir une épreuve pendant qu'il marchait. Malheureusement, je n'avais pas songé que l'emplacement des appareils de la chambre ne permettait pas de prendre le fantôme à l'endroit où il se trouvait à ce moment et que les appareils intérieurs n'avaient pu être ouverts par moi, pour une seconde épreuve ; je n'en avais pas eu la possibilité, ne voulant, ni ne pouvant m'éloigner du médium.

Le second éclair de magnésium eut un effet immédiat et inattendu ; Eva tomba en avant, dans mes bras (pendant l'éclair) ; elle était évanouie. Après l'avoir ranimée, je la conduisis sur un divan et je revins afin de rechercher si l'apparition avait laissé des traces. Il n'y avait rien, si ce n'est quelques taches contre les parois du cabinet, à l'endroit où la matérialisation était apparue pour la première fois ; ces taches étaient au nombre de trois, exactement semblables à celles qui ont souvent été relevées sur le sarrau, et analysées.

DE LA FRAUDE

Mme Juliette Bisson affirme sa foi absolue dans la sincérité des phénomènes auxquels elle a assisté; si l'on songe aux conditions dans lesquelles elle se trouve vis-à-vis du médium, depuis si longtemps, il faut reconnaître qu'on ne peut admettre qu'elle se trompe sans qu'elle montre un aveuglement vraiment remarquable. Elle assure n'avoir jamais surpris chez Mlle Eva, soit pendant le sommeil hypnotique, soit éveillée, le moindre mouvement suspect, bien que sa chambre fût contigue à celle du médium et que celui-ci vécût au grand jour. L'auteur reconnaît que cette remarque n'a rien de « scientifique », mais il trouve qu'elle a malgré tout son importance, étant donné que pas un des gestes de Mlle Eva ne lui est étranger, que sa surveillance ne s'est jamais lassée et qu'elle en est arrivée presque à deviner ses moindres désirs.

Nous avons dit quel était l'accoutrement du médium, pendant les séances. Les mains et la tête seulement restaient à découvert ; on pouvait, à la stricte rigueur, imaginer que, malgré la perquisition personnelle qu'on opérait sur elle, son déshabillage, etc., il parvenait à cacher quelque chose sur lui, à le faire sortir par l'étroit collet, et à l'y faire ensuite de nouveau disparaître, à la fin de la séance.

Un expérimentateur demanda donc à Mme Bisson de recouvrir d'un tulle le visage d'Eva, puis de coudre ce tulle au sarrau. Il en fut fait ainsi ; et en ces conditions, apparurent successivement des paquets de substance, un doigt, etc., se dégageant de la bouche. Le phénomène semble donc avoir traversé le tulle. Quelques photographies l'ont saisi, d'ailleurs, à ce moment — ce qui a de l'importance. L'examen des coutures a été fait après ces séances, comme avant, et tout s'est trouvé dans un parfait état.

Néanmoins, Mme Bisson n'est pas sans constater que les phénomènes ont souvent un caractère équivoque : ombres fausses, apparence de dessins, semblants de déchirures, impressions de plis ou de papier, absence de modelé dans beaucoup d'épreuves. « Assurément — dit-elle — cette apparence suspecte est déconcertante et elle est faite pour surprendre ceux qui sont arrivés à avoir la conviction de l'authenticité du phénomène. Il y a là un problème du plus haut intérêt, car il soulève des difficultés dont certains éléments sont accessibles à la discussion. »

L'auteur n'oublie toutefois pas de faire observer que la mauvaise impression produite par quelques-unes des photographies disparaît quand on a pris connaissance des conditions de la séance au cours



de laquelle elles ont été faites. Il en cite de nombreux exemples : nous nous bornerons à en citer un seul. Une photographie nous montre le médium soutenant avec sa main une tête, par les cheveux. On a tout de suite l'impression que l'éclair du magnésium ait saisi le médium à un moment... inopportun. Or le médium avait dit, un instant auparavant, que la « force » étant insuffisante, il était obligé de soutenir l'apparition.

Dans le chapitre qu'elle consacre à la question de la fraude, Mme Bisson publie une sorte de dialogue entre elle et l'un de ses critiques — dialogue qu'on sent être historique, au moins en ses grandes lignes.

L'un de ces expérimentateurs préoccupés sur l'idée de la fraude — écrit-elle — après avoir procédé lui-même au contrôle indiqué plus haut, après avoir assisté à l'enveloppement de la tête du médium, après avoir constaté pendant la séance que celui-ci n'avait pas repris l'usage des mains, lesquelles étaient sans cesse visibles, répondit à l'un des assistants qui lui avait dit :

— Eh bien, Docteur ! Malgré le contrôle excessif subi par le médium, vous avez vu un phénomène de substance ; phénomène court, il est vrai, mais phénomène !

— Oui, j'ai vu le phénomène ; mais qui dit que le médium n'a pas fait descendre de sa bouche de la gaze...

— Pardon, Docteur !... N'avez-vous pas contrôlé la bouche, les gencives, la gorge ?...

— Oui, certainement, mais le médium peut avoir « avalé » cette mousseline ou cette gaze, mousseline qu'il a fait alors remonter de son estomac, puis glisser le long de son cou...

— Mais, Docteur, le cou était serré et le voile de tulle était cousu autour...

— Oui, mais... la mousseline a pu glisser du cou sur la poitrine (en-dessous du tablier)...

— Mais, Docteur, le médium n'a pas les mains libres...

— Oui... je sais ; mais la mousseline aura pu glisser le long de la poitrine, puis elle aura trouvé un endroit où la couture était moins serrée ; car j'ai constaté que la couture était, à un endroit, non brisée, mais un peu plus lâche ; l'ouverture avait à peu près un centimètre, je pouvais en insistant y glisser un doigt...

— Mais, Docteur, la mousseline est molle, il lui aura donc fallu accomplir seule le trajet que vous indiquez ; sans aide, elle aura donc cherché et trouvé un endroit où la couture avait un centimètre au lieu de quelques millimètres ; enfin... qu'aura-t-elle fait ensuite ?

— Oui, je sais, c'est curieux !... Ce que je dis est peut-être ridicule, mais la science n'admet pas la possibilité du phénomène de matérialisation et elle doit examiner jusqu'aux invraisemblances avant que de l'accepter...

— Mais, Docteur, le travail que vous croyez possible est encore plus extraordinaire, car celui-là ne relèverait pas de lois inconnues et nous pouvons à loisir l'étudier.

Si vous croyez que le médium puisse sans l'aide de ses mains : d'abord, après avoir avalé de la mousseline, la rejeter ; ensuite la faire passer par le tulle qui enserre sa tête ; de là dans son cou, du cou sur sa poitrine ; qu'arrivée là, ladite mousseline puisse trouver (et deviner ?...) un endroit où justement la couture ait 1 centimètre au lieu de 4 millimètres... traverser le sarrau, — car, encore une fois, la matérialisation s'est montrée sur le sarrau au milieu des deux jambes, — et enfin se montrer aux assistants... c'est déjà là un véritable phénomène, mais ce n'est pas tout !... *Il faut que la mousseline remonte*, puisque, lorsque vous avez contrôlé le médium, vous n'en avez pas trouvé trace, et que vous en avez conclu que le médium l'avait ravalée et précipitée dans son estomac...

Pendant ces extraordinaires évolutions, quatre personnes ne perdent pas de vue le médium, qui toujours, en effet, est visible et dont les mains sont immobilisées ; de plus, la lumière de la pièce, ne l'oublions pas, est suffisante pour écrire facilement.

... Je pense, Docteur, que si vous trouvez dans le monde entier un être capable d'exécuter ce travail inimaginable, il est urgent de le présenter au monde savant ; car c'est un prodige au moins aussi extraordinaire que celui que nous étudions...

L'EXPLICATION ?...

A la fin de son ouvrage, Mme Bisson discute brièvement les différentes hypothèses — spirite, théosophique, physiologique — par lesquelles on pourrait tâcher de se rendre compte de ces phénomènes et, sans se prononcer, se montre peu disposée à admettre qu'une projection de la pensée subconsciente est la cause directe de ses apparitions, et rappelle les paroles de FLAMMARION dans ses *Forces Inconnues*, p. 580 :

Il y a autre chose ; cette autre chose réside au fond du creuset de l'expérience, c'est un élément psychique dont la nature nous reste encore tout à fait cachée... Il ne faut pas nous dissimuler que ces phénomènes nous font pénétrer dans un autre monde, inconnu, qui est tout entier à explorer...

En résumant le volume de Mme JULIETTE ALEXANDRE-BISSON, nous ne nous sommes pas préoccupés de le discuter, comme on a pu voir. Pour le faire, tous les éléments nécessaires doivent entrer en ligne de compte, et d'abord, ceux que nous apporte l'éminent collaborateur de Mme Bisson, M. le Dr ALBERT DE SCHRENCK-NOTZING, dont nous



analyserons l'ouvrage dans notre prochain numéro.

Pour le moment, et quelle que soit l'opinion qu'on puisse se former sur la valeur des phénomènes décrits dans le livre de Mme Bisson, on ne pourra s'empêcher de rendre hommage à la constance et au dévouement admirables avec lesquels cette femme s'est dépensée, durant des années, en des recherches qu'elle considérait du plus grand intérêt moral et scientifique.

C. V.

Dr J. MAXWELL

Le Problème de l'Intuition

(SUITE ET FIN)

On put concevoir le cerveau, organe de la pensée, comme un poste récepteur et émetteur d'ondes ; il reçoit les impressions produites par l'activité extérieure du monde sensible et de l'organisme (sens, cénesthésie) et il émet des volitions, élabore des pensées. On comprend que, suivant le centre en mouvement, les impressions perçues seront associées à des images sensorielles fortes, dans le cas des centres périphériques, faibles comme un souvenir dans celui des centres supérieurs ; au sommet de l'échelle, les impressions se confondront avec des idées, seront des opérations de l' « entendement » pour employer une expression de la théologie. La conscience personnelle ne reconnaît pas facilement leur origine externe dans ce cas ; elles ne suivent pas les règles de l'hallucination, ne sont pas extériorisées. Cependant le processus est essentiellement le même.

Il en est ainsi des phénomènes moteurs ; si l'automatisme affecte les centres qui président immédiatement aux mouvements de l'écriture ou de la parole, la conscience personnelle se rend compte de sa passivité, et attribue le mouvement à une personnalité distincte d'elle-même. Cette attribution ne se fait plus avec autant de netteté, quand la conscience du moi normal perçoit le mouvement à sa source, dans les centres les plus élevés où s'élaborent les idées abstraites, et où réside l'*imagination*.

Nous sommes donc autorisés à croire que le siège de ces phénomènes n'est pas dans la conscience ordinaire, mais en dehors d'elle. Quel est l'être qui les détermine ?

Pour parvenir jusqu'à lui, une analyse est nécessaire ; nous savons que la conscience personnelle perçoit ces idées, ces sensations, ces mouvements par l'intermédiaire de son propre organisme. Ce dernier participe à leur manifestation, il est affecté avant la conscience personnelle. Il est donc en rapport avec la cause qui les produit. Dans quelle mesure intervient-il ? Quelle est la nature du rapport existant entre lui et cette cause ?

Je suis surpris que les écrivains les plus instruits n'aient pas fait porter leur analyse sur ce point ; ils le considèrent ordinairement d'une manière accessoire et s'occupent de l'étude métaphysique de la cause des phénomènes, avant d'avoir déterminé avec précision les limites de ses effets ; personne aujourd'hui ne conteste le caractère mixte des manifestations que nous étudions, elles résultent d'une impression, produite par la cause inconnue, et d'une élaboration dûe à l'action de notre organisme. Il est essentiel de rechercher ce qu'est cette action, d'en connaître les modes et les potentialités, avant de pénétrer sur le domaine de la cause qui la met en mouvement. Cela éviterait des affirmations trop absolues, comme je crois en trouver dans le livre de M. Osty et dans le remarquable article de M. Bozzano, relatif aux prémonitions.

Je suis persuadé que l'étude attentive des erreurs est le moyen le plus sûr moyen d'arriver à séparer ce qui est attribuable à la cause cachée, de ce qui est l'œuvre de notre organisme.

Il y a d'abord des erreurs manifestement dûes à notre intelligence consciente ; je citais plus haut le cas « Clémentine ». Il semble mettre en évidence deux faits : 1° Une perception organique confuse, dans laquelle la conscience personnelle perçoit les sons *men* et *tine* ; 2° Une élaboration intellectuelle, qui les transforme en un prénom usuel par l'adjonction de la syllabe « Clé ».

L'exactitude des impressions fondamentales nous autorise à faire cette hypothèse, et à tenir la syl-



labe adventice comme un élément étranger à la cause du phénomène, puisque cette dernière ne paraît avoir aucune connexion intelligible avec ce monosyllabe et que son adjonction nous rappelle un processus psychologique bien connu, celui de l'élaboration de perceptions visuelles erronées, quand par exemple nous transformons un objet indistinct en une figure déterminée, ou voyons un visage dans les plis d'une étoffe.

La conscience personnelle nous montre son travail dans les erreurs de ce genre ; d'autres nous révèlent, non plus son activité, mais la confusion des perceptions qui lui servent d'aliment ; par exemple, quand une personne est décrite avec le costume d'une autre ; dans mes observations, je n'ai constaté ce fait avec certitude que dans le cas où les personnes confondues faisaient partie de scènes synchroniques ; cela permet de supposer que les détails de l'image primitive sont inégalement vigoureux, les uns ayant laissé des traces plus fortes que les autres. La conséquence de cette hypothèse serait la probabilité d'une perception de l'image mnésique existant dans le cerveau de la personne qui a éprouvé jadis les impressions visuelles rappelées. Il y aurait alors une sorte de pénétration de l'intelligence du sensitif dans la mémoire de cette personne.

Enfin, des faits comme celui de la description d'une chambre en plaçant à droite ce qui était à gauche nous conduit à faire un pas en avant, et à penser que l'intelligence du sensitif perçoit des images matérielles, comparables quelle que soit leur véritable nature, à des clichés négatifs, qu'elle n'a pas toujours le moyen de redresser. Les erreurs de proportion amènent à la même conclusion.

Enfin, les cas du genre de celui de la femme aux papillons peuvent indiquer à la fois une faiblesse de certains détails dans l'image mnésique, et l'élaboration de celle-ci par la conscience personnelle, ou par la subliminale. Car on ne peut pas déterminer facilement si c'est l'une ou l'autre de ces consciences qui agit.

Les « erreurs de direction » signalées par MM. Duchatel et Warcollier semblent indiquer autre chose, et révéleraient l'existence de traces particulières, comparables, toutes mesures gardées, à celles que perçoit l'odorat subtil des chiens de chasse.

Je ne partage pas l'opinion du Dr Osty, qui paraît croire que l'on peut diriger le sensitif au moyen de questions ; quand Mme Fraya m'annonce un mariage concernant une personne à laquelle ne se rapportait pas ma question, il est difficile d'admettre que celles-ci aient eu quelque action directrice ; l'orientation dans le sens de B. alors que j'interrogeais sur A. révèle une influence étrangère à l'interrogateur, mais dépendant au moins en partie de l'individu perçu. L'analyse de ces cas est d'une importance considérable, car elle peut nous renseigner sur la nature de cette influence. Les magnétiseurs la connaissent bien, et ont établi sur elle, entre autres choses, leur hypothèse du « fluide ». C'est par l'étude attentive de cette influence que nous pouvons espérer atteindre les causes de la lucidité étrangères à l'organisme du sensitif. On voit immédiatement quels renseignements on peut espérer y trouver.

Je n'ai pas fait de distinction entre les rétrocognitions et les précognitions, car dans l'étude des modalités du processus intuitif, ces distinctions sont inutiles ; la « lucidité » se manifeste de la même manière dans tous les cas.

On voit, par les indications sommaires que je viens d'esquisser quelles conséquences on peut déduire de l'analyse des erreurs. Elles nous permettent de reconnaître l'existence de trois sortes d'activités dans la « lucidité » : 1° la conscience personnelle ; 2° la conscience organique, quelle qu'elle soit ; j'entends ainsi la conscience dite subliminale, sur laquelle je reviendrai ; 3° une cause située hors de l'organisme du sensitif.

Ici, nous sommes en présence d'un nouveau problème ; cette cause est-elle active ou passive, en ce sens que le sensitif reçoit-il l'impression ou se meut-il vers elle ? M. Osty pense que le percipient est toujours passif, et l'agent toujours actif ; son opinion s'accorde avec la terminologie défectueuse des premiers observateurs de la télépathie, qui en ont fait un phénomène exclusivement passif chez le percipient. Il ne semble pas que l'on puisse admettre une hypothèse aussi absolue. Quelque invraisemblable que puisse paraître l'action à distance du sensitif lui-même, on ne doit pas l'écarter sans examen. J'ai souvent observé un fait que les magnétiseurs ont depuis longtemps signalé ; je veux parler du transport apparent du sujet vers l'objet qu'il doit percevoir. Il suffit d'avoir expérimenté avec quelque suite, pour savoir que certains sensitifs prétendent accomplir matériellement, le voyage vers la personne sur laquelle ils sont interrogés. Ils décrivent la route, plus ou moins exactement, mais ils dépeignent ordinairement avec précision l'entourage de cette personne, sa chambre, sa maison, le pays ou la ville qu'elle habite.

Cela ne suffit pas à trancher la question, j'en conviens ; mais il y a des faits qui doivent retenir l'attention, comme ceux que raconte J. Kerner à propos de la Voyante de Prévorst, et le Dr Backman, de Kalmar (*Proc. S. P. R.*, VII, 199, 370). On

peut lire à ce sujet ce que dit M. CONSTABLE dans son livre *Personality and Telepathy*, p. 170 et s. s. La théorie de M. CONSTABLE est intéressante, car elle demeure dans le Kantisme le plus orthodoxe.

Il est probable que le percipient est tantôt activement impressionné, tantôt passivement. Il n'y a aucune raison pour supposer que les facultés constatées chez l'agent ne se rencontrent pas également chez le percipient.

Nous ne pouvons faire que des hypothèses à ce sujet ; le terrain est plus solide quand nous nous bornons à étudier les deux premiers facteurs ci-dessus indiqués ; le premier nous est accessible sans difficulté, mais les renseignements qu'il nous permet de recueillir n'éclairent pas beaucoup les faits ; la conscience personnelle est avertie des perceptions intuitives de diverses façons, mais j'ai montré qu'elle peut se faire aisément illusion et prendre pour son activité spontanée ce qui n'appartient pas à celle-ci.

A côté de la conscience personnelle, nous rencontrons la subconscience, que nous connaissons fort mal ; nous savons, par l'étude des « hypermnésies » ou exaltataions de la mémoire, que notre organisme conserve le souvenir de beaucoup d'impressions dont la personnalité a perdu toute trace, et il n'est pas téméraire de supposer que la totalité de notre expérience est emmagasinée dans notre organisme, dont la mémoire est infiniment plus riche que celle de la conscience personnelle. J'ai proposé d'appeler la subconscience, c'est-à-dire la conscience associée à cette vaste mémoire, « conscience générale ou organique », car elle est l'expression la plus complète de notre unité organique, de l'individualité que nous formons. La personnalité ordianaire paraît être un simple fragment de cette individualité plus grande, dont l'activité lui échappe habituellement.

L'étude des variations de la personnalité révèle, dans cette conscience générale, tous les attributs de la conscience normale, avec cette différence qu'elle ne se révèle pas au sens intime et paraît étrangère au moi que nous percevons ordinairement. Ce phénomène est un des problèmes les plus délicats de la psychologie nouvelle, et nous en commençons à peine l'étude. Les savants qui l'ont abordé selon les méthodes classiques me paraissent l'avoir mal compris. Ils ont méconnu la puissance intellectuelle de « l'être subconscient », pour employer l'expression du Dr GELEY. En réalité, le mot subconscient traduit mal les faits, car il implique une infériorité qui n'existe pas, bien loin de là !

L'intuition parait avoir son siège dans l'activité mentale de cet Etre, bloc immense, dont notre personnalité est une petite facette. Une condition, non pas nécessaire, mais habituelle, de la manifestation par des signes extérieurs de l'activité « subconsciente » est l'affaiblissement de l'activité de la conscience personnelle, dont les limitations sont sans doute utiles à notre existence physique. WILLIAM JAMES et MYERS ont écrit des choses fort justes sur ce sujet.

L'affaiblissement de la conscience personnelle n'a pas échappé aux observateurs ; M. JANET y voit une « désagrégation psychologique » semblable à celle qu'il a si bien étudiée dans l'hystérie, mais j'ai donné les raisons qui ne permettent pas d'accueillir sa théorie ; celle-ci, vraie pour les phénomènes morbides, cesse de l'être quand ils prennent un caractère supranormal. La diminution de l'énergie de la conscience normale est comparable dans un cas à l'affaiblissement de l'éclat d'une lampe qui s'éteint, dans l'autre à l'éclipse de sa lumière par une source lumineuse plus puissante. M. GRASSET est justiciable des mêmes critiques ; son polygone et son centre O sont des figures commodes pour l'exposé clinique des maladies de la personnalité, mais ils n'expriment pas les faits observés dans la métapsychique. L'activité dite polygonale par M. GRASSET, loin d'être inférieure à celle de la personnalité, du centre O, la dépasse.

Je n'ai pas besoin de démontrer ce fait aux lecteurs des Annales. Quelle que soit leur sentiment sur la cause « inconnue » à laquelle il faudra ultimement attribuer la source des messages télépathiques ou prémonitoires, ils admettront que leur transmission à la personnalité normale se fait par l'entremise de la conscience organique. L'automatisme sensoriel ou moteur, l'inspiration, l'intuition en sont les différents modes.

Ils correspondent, aux divers centres affectés par la cause inconnue du phénomène, ce qui tend à faire croire que cette cause n'est pas intra-organique, mais qu'elle est extérieure à l'organisme; celui-ci la perçoit simplement. Il la manifeste ensuite à la conscience personnelle, soit par des visions, soit par des hallucinations auditives ou tactiles, soit par des mouvements, soit enfin par des idées. Il y aurait des choses intéressantes à dire à ce propos, car l'hallucination comporte de nombreuses variétés d'intensité, de réalité, de vérité, de pureté ; mais cette analyse nous entraînerait trop loin.

Je n'insisterai que sur un point, bien mis en relief par M. OSTY. Le message hallucinatoire est fréquemment symbolique et par conséquent demande à être interprété. Il y a longtemps que ce caractère a été étudié, et aujourd'hui il attire l'at-



tention de quelques psychologues. Myers le considère (op. cit., I, 101), comme un moyen de communiquer au delà des limites du langage. Cette idée me paraît trop absolue ; l'expression symbolique convient aux états affectifs, à cause de son imprécision qui laisse de la liberté à l'interprétation individuelle ; je me suis expliqué là-dessus dans les *Proceedings* (XXVI, p. 37), et j'ai essayé de montrer que cette interprétation ôtait beaucoup de certitude aux conséquences tirées des symboles ; cela me semble vicier complètement les correspondances croisées, dont la Société des Recherches Psychiques fait actuellement état.

Mais, si le symbolisme ne permet pas habituellement une identification précise, il faut reconnaître qu'il a des caractères dignes de retenir l'attention ; il correspond à certains modes d'expressions de la pensée, qui sont ordinairement propres à des stades inférieurs de la civilisation, ou à des états d'âmes, individuels aussi bien que collectifs, observables dans l'histoire religieuse plus que dans tout autre. Les premières formes d'écriture paraissent avoir été symboliques ; les Peaux-Rouges n'en ont pas connu d'autre. Sans entrer dans l'étude de cette question, il suffira de rappeler que le symbolisme, ordinairement sous la forme d'une mise en scène (dramatisation), se rencontre fréquemment dans les états d'obnubilation de la conscience personnelle, dans le rêve notamment. Je signale la coïncidence existant entre ces états de conscience « oniriques » et l'émergence des symboles. Il y a là une question dont l'étude deviendra nécessaire ; elle nous donnera les plus précieuses indications sur la psychologie du sentiment religieux.

C'est un mode fréquent de l'expression de la conscience générale, mais ce n'est pas l'unique moyen dont elle se serve ; l'écriture et la parole automatiques ne sont pas habituellement symboliques. Cette circonstance nous met en face d'un nouveau problème, actuellement insoluble : pourquoi les messages sont-ils tantôt symboliques, tantôt précis ? Cela tient-il au mode d'expression ? Non, car l'automatisme moteur peut avoir recours aux symboles (gestes, attitude, etc.)et l'hallucination peut être d'une précision extrême (visuelle, auditive). La conscience générale n'est-elle pas une unité ? Est-elle formée d'éléments dissociables, et inégalement développés, les uns correspondant à des degrés d'évolution sociale plus avancés ? J'indique les traits les plus saillants du problème, mais il y en a bien d'autres.

En tous cas, le symbolisme est dangereux à cause de son imprécision ; dans l'étude de l'intuition rétro ou précognitive, sa souplesse permet tant d'interprétations qu'elle ôte beaucoup de valeur aux faits, à moins que des circonstances spéciales ne viennent lui apporter la précision qui lui manque ordinairement. D'une manière générale, je crois prudent d'exclure le symbolisme de toute analyse tendant à l'obtention de résultats indiscutables, du moins en ce qui concerne la précognition.

On ne saurait exagérer le danger de l'interprétation symbolique et analogique dans une expérience sérieuse, qui doit tendre à l'élimination de tout facteur imaginatif ; celui qui désire se rendre compte des inconvénients d'une pareille méthode n'a qu'à étudier les correspondances croisées dont la Société des Recherches psychiques de Londres fait actuellement tant de cas ; il me paraît difficile de trouver des expériences plus contestables et une méthode moins sûre.

La valeur d'une précognition dépend de sa précision ; il est facile de prédire l'inévitable chagrin, compagnon assidu de notre vie ; il est plus difficile de prédire exactement quel sera le chagrin futur ; des indications vagues comme des deuils, des accidents, des maladies peuvent être aisément annoncées ; il est nécessaire d'obtenir des précisions ; je reconnais que cela est ordinairement au-dessus des forces de l'intuition, cependant il semble qu'elle puisse y parvenir quelquefois. En un mot, il faut, pour avoir de bonnes observations, individualiser suffisamment l'événement rappelé ou prédit, pour pouvoir l'identifier d'une façon certaine.

Cela est indispensable pour les précognitions ; je suis disposé à penser que la précognition est possible, dans les limites que j'ai plus haut indiquées, c'est-à-dire que les événements futurs, dont les causes déterminantes existent, peuvent être pressentis ; je suis plus sceptique relativement au futur encore indéterminé. Pour me convaincre, des faits bien observés, et surtout la démonstration de l'identité du futur prédit et de celui qui s'est réalisé, doivent être donnés. Dans le cas contraire, il est permis de penser que l'intelligence opère sur la prédiction un travail analogue à celui dont j'ai donné des exemples, comme Clémentine.

Je suis persuadé que l'étude des précognitions, faite avec une méthode sérieuse, justifiera l'opinion de Myers et la mienne. Je ne la présente que comme une hypothèse, et je suis prêt à me laisser persuader par des faits ; je n'en ai pas observés de probants en ce sens, alors que j'en ai constaté de convaincants, au sujet du futur déterminé. Mme Fraya m'a même donné souvent des dates assez précises, bien que pareille précision soit rare.

Je crois toutefois que la preuve de l'omniscience



de l'intuition ne sera pas rapportée, et que les espérances et les craintes manifestées par M. Mangin et par le Dr Osty ne se réaliseront pas ; l'intuition ne me semble pas, en l'état actuel des choses, capable de nous donner des indications sûres, et *rien ne serait plus téméraire que de se fier à elle pour la conduite de notre vie ;* elle est sujette à l'erreur, elle est rarement précise.

Sa valeur véritable, son intérêt essentiel sont dans les révélations qu'elle nous fait sur les facultés de l'être qui vit en nous à l'insu de nous-mêmes. Son intelligence, l'étendue de ses perceptions dépassent celles de notre moi normal autant que la mémoire subconsciente dépasse la consciente. Son activité ne doit pas être assimilée à une désagrégation psychologique, ni à une forme d'automatisme polygonal inférieur ; tout porte à penser que notre personnalité normale n'en est qu'un fragment ; je l'ai comparée à un iceberg, à une montagne de glace flottante, dont les neuf dixièmes sont immergés ; la faible partie qui émerge est justement notre personnalité normale.

Avant d'essayer de comprendre le mystérieux univers où nous vivons, efforçons-nous de nous connaître nous-mêmes, nous et notre inséparable compagnon, l'être intuitif qui est à la fois en nous et hors de nous. Le plus sûr moyen d'arriver à lui est d'analyser les erreurs observables dans les messages qu'il nous transmet ; ces erreurs nous feront mieux connaître notre moi et cette conscience générale dont il est une petite partie ; lorsque nous saurons déterminer les limites de leur action, nous pourrons avec sécurité chercher au-delà d'eux.

Je doute que l'on rencontre une fatalité absolue dans le monde ; je pense, comme Myers, comme Bozzano, que nous y trouverons une faible liberté; je ne veux pas raisonner en moraliste ni en métaphysicien, mais en expérimentateur, et attirer l'attention des observateurs sur des faits encore obscurs, dont l'importance serait considérable s'ils étaient démontrés. Je parle de l'action de la volonté dans les phénomènes intuitifs.

Certaines expériences m'ont amené à penser que l'intuition se heurtait quelquefois à la volonté de l'être perçu ; celui-ci pourait se soustraire à l'investigation des sensitifs, par un simple effort de volonté; il s'entourerait d'un voile, d'un brouillard, se cacherait, selon les diverses expressions employées par les sujets lucides. La clairvoyance rencontrerait par conséquent d'autres obstacles que l'imprécision et l'erreur ; elle ne pourrait pas pénétrer dans l'intimité d'une conscience qui se protège par un effort volontaire. Je n'affirme pas ce fait intéressant, que plusieurs observations me conduisent à tenir pour probable ; il serait utile de le vérifier. On verrait alors que l'intuition serait accessible à une source d'erreurs ou d'incapacités qui nous donnerait sur la valeur de la volonté de bien curieuses indications. N'est-ce pas Jacob Boehme qui a dit : « La magie est une Volonté ? »

J'en reviens donc à mon thème ; analysons les erreurs, qui nous offrent en quelque sorte un véritable terrain de manœuvres ; l'étude sera féconde. Elle nous mettra en face de cette individualité cachée au fond de nous-mêmes, de cet être que le Dr Osty appelle supra-rationnel, que le Dr Geley désigne sous le nom de subconscient et qui est l'individualité transcendantale dont notre personnalité ordinaire est peut-être une simple phase.

Ayons toutefois de la méthode, et le souci scrupuleux de l'exactitude ; j'aurais beaucoup à dire à ce sujet, et je ferais volontiers des critiques au Dr Osty, qui donne aux questions une importance pleine de périls, car elles m'ont paru habituellement une source d'erreurs. Mais cela m'entraînerait trop loin.

Quel sera le résultat définitif de ces investigations ? Nous donneront-elles la solution du problème de l'existence, nous révèleront-elles nos origines et nos fins ? J'en doute, et cela pour une raison que j'hésite à formuler car elle est métaphysique ; je me risque cependant à la donner, elle me paraît avoir quelque valeur; tout porte à croire que la vie n'est pas le résultat du hasard, que l'intelligence et la finalité qui existent dans nos actes ne sont pas des miracles, mais des phénomènes naturels, antérieurs et supérieurs à l'homme ; s'il y a par conséquent une fin morale dans l'univers, si notre vie a un but, ce but sera atteint par l'effort personnel ou individuel. Or, l'effort cesserait d'être méritant le jour où nos fins ultimes nous seraient connues, car il perdrait la qualité fondamentale que lui donne l'incertitude de notre destinée, le désintéressement.

HEREWARD CARRINGTON

Compte rendu d'une séance avec Bert Reese le 3 Mai 1911 (1)

(Ecrit moins d'une heure après la séance)

M. Bert Reese est venu chez moi aujourd'hui, disant qu'il voulait me donner une démonstration de ses facultés. Il resta dans une chambre, surveillé par Mme Carrington, pendant que je me retirais dans la pièce à côté ; j'en fermai la porte et j'écrivis mes demandes, assis à mon bureau. M. Reese continua de causer et de rire avec ma femme durant tout le temps que j'employai à écrire ; je les entendais fort bien. Il ne pouvait alors absolument pas voir les bouts de papiers sur lesquels j'étais en train d'écrire.

Le papier sur lequel j'écrivais mes questions était une vieille enveloppe, déchirée en un certain nombre de petits morceaux. Le crayon employé était le mien. La raison pour laquelle M. Reese choisit une enveloppe est — à ce qu'il me dit — qu'elle pouvait ensuite être reconstituée facilement, de façon à nous permettre de constater plus aisément qu'aucun des morceaux ne manquait.

M. Reese me demande d'écrire le nom de la première femme que j'avais aimée, et celui d'un de mes anciens professeurs. Les autres quatre questions (il m'avait demandé d'en écrire six en tout), étaient à mon choix. Alors, sur mon propre bureau, sur du papier m'appartenant, j'écrivis les questions suivantes :

1° Notre voyage au Canada réussira-t-il ?
2° Le Magazine réussira-t-il ?
3° Continuerai-je à m'occuper de littérature ?
4° Deviendrai-je jamais riche ?
5° Alfred Samson. (Nom d'un de mes anciens professeurs).
6° Winifred Vale. (Nom de la première femme que j'ai aimée).

Je pliai et mêlai ces papiers, de façon à ne plus pouvoir les distinguer l'un de l'autre. Je les pressai enfin dans mes mains closes et j'entrai ainsi dans la chambre où M. Reese et Mme Carrington continuaient de causer ensemble.

A la demande de M. Reese, je plaçai alors un des bouts de papiers dans chacun des tiroirs d'un bureau qui se trouvait à l'extrémité de la chambre opposée à celle où se trouvait M. Reese.

J'insiste sur ce fait, que *M. Reese ne toucha à aucun de ces morceaux de papier ;* je les plaçai moi-même dans les tiroirs du bureau, sans qu'ils eussent jamais quitté mes mains auparavant. M. Reese ne toucha pas à un seul de ces papiers, ne les mit pas lui-même dans les tiroirs ; tout cela a été fait par moi, sans que je me soie jamais approché de M. Reese de plus d'un mètre.

Ayant placé un petit papier dans chacun des cinq tiroirs, je remis le sixième à M. Reese, sur sa demande. Je vis qu'il n'avait pas, à ce moment, d'autres papiers à l'intérieur de l'une ou l'autre de ses mains. Il prit les morceaux de papier que je lui tendais et, ayant craqué une allumette, le brûla devant mes yeux. C'était bien *mon* morceau de papier qui avait brûlé ; il n'y a pas de doute. Mais quand même on voudrait supposer qu'il n'en fut pas ainsi, qu'il fût parvenu à le remplacer par un autre, et qu'il ait lu le contenu de mon papier — tout cela n'expliquerait aucunement les choses, ainsi que je vais le montrer bientôt.

Alors, M. Reese me demanda de lui indiquer un tiroir à mon choix. J'indiquai le deuxième et plaçai aussitôt ma main sur le bouton, de manière qu'on ne pût l'ouvrir sans que je le susse. Se levant de sa chaise, M. Reese s'avança

(1) Le récit que nous envoie M. Hereward Carrington d'une séance avec M. Reese est en somme, dans ses lignes générales, assez semblable à ceux qui nous ont été successivement communiqués par MM. le Dr Schrenck-Notzing, le Dr J. Maxwell et M. F. Hollaender — ce qui fait que nous aurions peut être hésité à le publier, malgré l'importance considérable qui se rattache à toutes les expériences avec M. Reese, si son auteur n'était pas connu, *en même temps que comme psychiste*, comme un homme ayant étudié à fond la prestidigitation, spécialement pour ce qui se rapporte à l'imitation frauduleuse des phénomènes médiumniques. C'est ce qui donne au compte rendu de M. H. Carrington un intérêt tout particulier — N. de la R.

vers le bureau, s'arrêta à quelque 60 centimètres du meuble, et concentra son attention sur ce tiroir.

Il me demanda de placer mes mains sur sa tête — ce que je fis. J'ignorais quel était le papier qui avait été brûlé et quel était celui qui se trouvait enfermé dans le deuxième tiroir, ainsi que d'ailleurs pour les autres. Il demanda alors à Mme Carrington d'écrire ce qu'il allait dicter, et prononça les mots suivants :

Le *Magazine*, qui vous a causé beaucoup d'inquiétude, n'est pas encore à point (*has not come to its propes head*), et vous continuerez à faire comme par le passé jusqu'au 4 Novembre ; alors vous pourrez voir s'accomplir vos vœux ; vous oublirez les heures, les jours et les mois pénibles que vous avez passés ; les nuages disparaîtront, et vous n'aurez pas beaucoup à vous plaindre (1).

J'avais oublié de dire que, avant de faire cela, M. Reese avait marqué sur une autre feuille de papier six lettres : E, L, M, S, X, O, ainsi qu'un certain nombre d'hiéroglyphes. M. Reese me demanda de biffer quelques-uns de ces derniers, de temps en temps ; mais comme je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvaient représenter ces signes, qui paraissaient des caractères hébreux hâtivement griffonnés — je ne puis pas lui avoir donné par là une indication quelconque.

Quand le tiroir fut ouvert — non par moi, ni par M. Bert Reese, qui se trouvait à un mètre environ du bureau, pendant que je continuais à tenir mes mains sur sa tête — mais par Mme Carrington, on trouva que le papier qu'il renfermait portait justement la question : « Le Magazine réussira-t-il ? »

M. Reese me demanda alors de lui indiquer un autre tiroir, à mon choix. J'en indiquai un, et M. Reese fixa sur lui son attention. Sans que le tiroir fût ouvert d'une façon quelconque, il prononça les paroles suivantes : « Vous resterez fidèle à la littérature, et vous n'aurez pas à vous en plaindre ».

On ouvrit le tiroir et on lut sur le papier qu'il contenait : « Continuerai-je à m'occuper de littérature ? »

J'indiquai un troisième tiroir. M. Reese me demanda alors de m'asseoir à la table, pendant qu'il prenait place sur une chaise, en face de moi, et me dicta les lignes suivantes :

Vous avez l'intention de faire un voyage non pas exactement dans le pays ; je croirais plutôt au Canada. Le voyage vous réussira mieux que vous ne le pensez, et dans 122 jours [c'est-à-dire le 2 Septembre], vous réaliserez un projet que vous mûrissez depuis longtemps. Au cours de ce voyage vous rencontrerez un homme appelé Peters, dont il faut que vous vous gardiez, car il vous demandera de vous joindre à lui pour une affaire dont vous ne retireriez qu'une déception. Il n'agira pas de bonne foi. Vous finirez par acquérir de la renommée et de l'argent ; mais ce Peters ne fera que vous créer des obstacles.

Il me conseilla enfin de quitter notre actuelle habitation à la première occasion.

Mme Carrington ouvrit alors le tiroir ; on en tira le papier et on lut : « Notre voyage au Canada réussira-t-il ? »

M. Reese me demanda encore une fois de lui indiquer un tiroir : je le fis, pendant qu'il restait à la distance de près d'un mètre du bureau. Il regarda alors le tiroir (c'est-à-dire à l'extérieur de celui-ci) et épela d'une voix nette, une lettre après l'autre :

« W-i-n-f-r-e-d Y-a-l-e ».

Quand on sortit le morceau de papier du tiroir, on put lire sur lui le nom : *Winifred Vale*.

Il ne restait qu'un tiroir. Mme Carrington, à la demande de M. Reese, sortit le papier qu'il contenait et le garda dans la main. Il dit alors : Oh, il n'y a ici qu'un nom, et un nom facile : *Alfred... Alfred Sansom* ».

En prononçant ce dernier mot, il prit le papier des mains de Mme Carrington, l'ouvrit, et le nom d'*Alfred Sansom* parut écrit sur lui ! Ce fut là le seul papier auquel il toucha (sans parler de celui qu'il brûla), et il ne fut ouvert qu'après que le nom eut été donné. J'en suis absolument certain.

Il dit alors qu'il répondrait d'une façon générale à la question que j'avais posée par le papier brûlé. Il dit :

Vous serez plus tard indépendant, au point de vue financier. Le 12 Février 1912 sera le jour le plus heureux de votre vie. Quelque chose mûrira alors pour laquelle vous avez longtemps attendu.

Il avait été répondu ainsi à toutes mes questions. Je plaçai alors les bouts de papiers sur la table, devant M. Reese, et je reconstituai parfaitement l'enveloppe, dont il ne manquait que la petite partie qui avait été brûlée.

Examinons maintenant l'hypothèse de la fraude. Il nous faut considérer en premier lieu la possibilité de la substitution des bouts de papiers —

(1) Il me faut introduire quelques altérations dans tous ces messages, M. Reese ne parlant l'anglais qu'avec quelque difficulté ; il ne serait pas toujours très facile de comprendre ses paroles si on ne les présentait pas dans une forme plus précise. Je reproduis presque toujours les paroles mêmes employées par M. Reese.



le vieux truc bien connu de tous les prestigitateurs et de bien des gens, hélas ! qui ne sont pourtant pas des prestigitateurs. Je peux affirmer, de la façon la plus positive, que cet escamotage n'eut pas lieu. D'abord, je voyais les mains de M. Reese quand le papier fut brûlé. Aucun papier ne fut caché. Mais admettons même, pour les besoins de la discussion (ainsi que je l'ai dit déjà), qu'il ait subtilisé ce papier et qu'il l'ait lu à mon insu. Cela n'expliquerait aucunement comment il aurait pu prendre connaissance des autres morceaux, puisqu'il les lut sans les avoir touchés d'une manière quelconque. Quant à cela, il n'y a pas le moindre doute possible.

Or il y a bien un moyen de connaître ce qu'il y a d'écrit sur certains morceaux de papier, en employant le truc que les illusionnistes américains appellent techniquement *the « one ahead » trick*. Voici comment on opère.

Supposons qu'on ait écrit sur six morceaux de papier. L'illusionniste parvient à prendre connaissance de l'un d'eux. Les autres sont mis dans un tiroir, comme dans le cas dont nous nous occupons. Il prétend alors lire la question posée en l'un des papiers qui se trouvent dans le tiroir ; en réalité, il lit celle contenue dans le papier qu'il a entre ses mains; mais il l'applique à l'un de ceux qui sont dans le tiroir. Il va alors à celui-ci, l'ouvre, en retire un papier, disant vouloir prouver que ses facultés de clairvoyance l'ont bien servi. En attendant, cela lui permet de prendre connaissance du deuxième papier, qu'il donne plus tard comme le contenu du troisième ; il ouvre aussi celui-ci, toujours sous prétexte d'en vérifier le contenu — et ainsi de suite, jusqu'au moment où il les a tous lus. — En réalité, la question qu'il lit est toujours celle qui se trouve écrite dans le papier qui précède. Celui-ci aussi est un vieux truc, bien connu à son tour ; je l'ai exposé dans mon livre : *The Physical Phenomena of Spiritualism*, pp. 279-80, en montrant la possibilité de l'appliquer à la lecture des numéros des montres. Les bouts de papiers soumis à M. Reese furent-ils lus de cette façon ? Certainement non, et voici pourquoi.

D'abord, il n'avait pas lu le premier papier. Mais supposons qu'il l'ait lu. Pour exécuter le tour que nous avons expliqué, il est nécessaire que le médium lui-même ouvre le tiroir et déploie les feuillets qu'il contient, l'un après l'autre, de façon à prendre connaissance de leur contenu. Mais dans le cas dont nous nous occupons, M. Reese n'ouvrit jamais les tiroirs et ne toucha jamais aux papiers. Cette opération fut toujours exécutée, ou par Mme Carrington, ou par moi-même, M. Reese restant tout le temps à quelque distance du bureau. En ces conditions, s'il avait voulu appliquer le truc que nous venons d'exposer on aurait trouvé que le papier dont on donnait lecture contenait toujours une question *différente* de celle à laquelle M. Reese venait de répondre.

Tandis que, dans notre cas, la question se trouvait être toujours parfaitement correspondante à la réponse que M. Reese venait de donner; en d'autre mots, celui-ci lisait réellement la question écrite sur le papier encore enfermé dans le tiroir : le truc dit « *on ahead* » était ainsi donc absolument exclu, de même que celui de la substitution des feuillets, celui du papier de carbone et tout autre méthode imaginée par les illusionnistes. En somme, le résultat de l'expérience a été celui de me convaincre complètement qu'il s'agissait d'un cas authentique de clairvoyance, et non pas d'un système quelconque d'escamotage (1).

QUELQUES SÉANCES AVEC LE MÉDIUM MLLE MAGGIE

Cher Monsieur,

Je pense qu'il pourrait vous intéresser et intéresser les lecteurs des *Annales* de connaître le résumé des résultats obtenus au cours de quelques séances faites récemment avec Mlle MAGGIE, que je vous ai présentée il y a trois ans.

Ces séances ont eu lieu dans mon domicile à Fontainebleau au mois d'août 1912. J'avais fait venir la jeune fille chez moi pour convaincre ma femme et un certain nombre de camarades, très sceptiques au sujet des expériences dont j'avais été jadis le témoin à Nancy.

Je dois d'abord vous dire que depuis plus d'un

(1) Dans une lettre qu'il nous adressa dernièrement, M. H. CARRINGTON nous dit : « Depuis que j'ai écrit cet article, j'ai vu à plusieurs reprises M. Reese ; j'ai été de plus en plus convaincu que, alors qu'il a recours à toute sorte d'expédients pour impressionner l'expérimentateur, il possède incontestablement des facultés psychiques très remarquables. » — *N. de la R.*



an Maggie a absolument renoncé à se prêter aux expériences de spiritisme. Son système nerveux en avait été tellement ébranlé qu'elle était tombée gravement malade. Depuis cette époque, elle s'est vouée à l'art dramatique où elle réussit très bien et évite de faire connaître ses facultés médiumniques, lesquelles, d'ailleurs, par suite du manque d'exercice, semblent aller en s'affaiblissant.

C'est sur mes instances et par reconnaissance pour moi qu'elle a bien voulu faire une exception en ma faveur et se prêter à de nouvelles épreuves, dont elle était d'ailleurs loin de garantir le succès.

Elle est venue s'installer chez moi pendant une douzaine de jours.

Chaque soir, après le dîner, je faisais un certain nombre d'expériences en présence de six à huit camarades, qui se renouvelaient en partie.

Les premières soirées furent d'intérêt médiocre encore que les manifestations fussent assez nettes pour, sinon convaincre, du moins étonner et quelque peu ébranler les incrédules aux forces inconnues. L'une même échoua complètement par suite de la présence d'un assistant qui ne gardait pas la neutralité et s'amusait à tricher, ce dont la jeune fille s'aperçut aussitôt. Mais peu à peu les phénomènes grandirent en intérêt et en intensité et Maggie reprit — en partie — les forces fluidiques si extraordinaires que je lui avais connues jadis.

Je passe sous silence, malgré le contrôle rigoureux qui fut observé, les phénomènes qui se passèrent dans l'obscurité (mouvements de meubles, lévitations de table, lévitations du médium lui-même).

Je vous signalerai toutefois les attouchements que nous ressentîmes un soir que nous nous tenions une dizaine faisant la chaîne dans une chambre obscure, la jeune fille étant surveillée strictement par deux assistants très méfiants. Plusieurs personnes se sentirent effleurées et même frappées en différentes parties du corps. En ce qui me concerne, j'eus, à différentes reprises, comme la sensation d'un chat se posant sur mes pieds. Au mépris des conventions, je lâchai la main de mon voisin, pour vérifier si je ne rencontrerai pas la main ou le pied d'un farceur ; je n'ai jamais rencontré que le vide et pourtant la sensation persistait très nette, même quand je soulevais mon pied.

Quant aux phénomènes obtenus *en lumière* dans des conditions de vérification hors de tout soupçon, je vous signalerai :

1° Des lévitations de guéridon, très brusques, il est vrai, et très courtes.

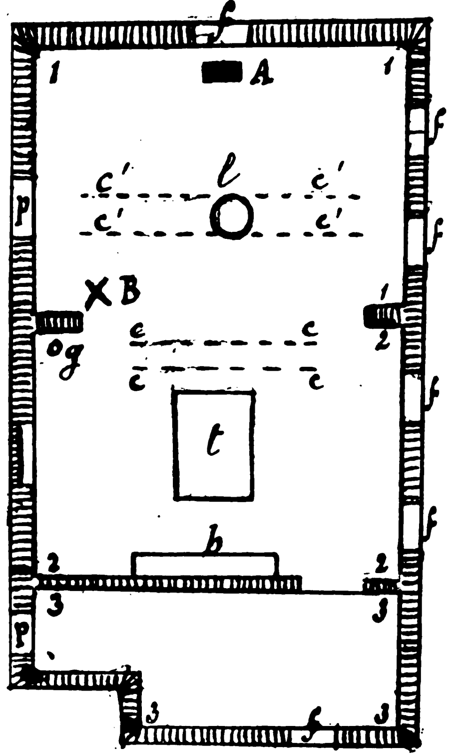
2° Des rotations de guéridon et des cabrioles tellement violentes que cinq guéridons furent successivement brisés.

3° Le plateau d'un guéridon qui s'arracha violemment de ses pieds.

4° Les mouvements de glissement d'une table en chêne très pesante, tellement puissants qu'ils entraînèrent tous les assistants.

5° Les changements de poids d'une table de cuisine en bois blanc. Chacun des assistants à tour de rôle soulevait cette table en fermant les yeux, pour ne pas se laisser influencer, et suivant que le médium en rapprochait ou en éloignait ses mains (sans la toucher), elle devenait ou toute légère ou tellement lourde qu'on était obligé de la reposer à terre. A un certain moment, même, plusieurs assistants, à tour de rôle, engagèrent une véritable lutte pour essayer de la mettre debout. Elle s'obstinait à rester couchée sur le parquet, où elle semblait comme attachée par des liens élastiques très puissants, la jeune fille toujours étroitement surveillée et tenant toujours ses mains *à distance*.

Enfin j'en arrive aux expériences photographiques, sur lesquelles je vais quelque peu insister : c'est à l'avant-dernière séance, alors que je n'avais



Plan de la salle des séances





Fig. 1

plus grand espoir d'obtenir ce genre de phénomènes, que la jeune fille *endormie* nous annonça qu'elle était prête pour des épreuves photographiques.

Voici dans quelles conditions elles eurent lieu, la nuit, dans une pièce de ma maison.

Un officier de mes amis opérait au magnésium avec son propre appareil et c'est lui seul qui a développé les clichés.

La jeune fille endormie était assise sur un fauteuil devant la fenêtre (f.). Cette fenêtre et ses volets étaient fermées. De plus elle était garnie de trois épaisseurs de rideaux : 1° De petits rideaux de tulle dits « vitrages » ; 2° des rideaux de satinette ; 3° des rideaux de velours très lourds. Tous ces rideaux étaient fermés complètement (mais non attachés), du moins au début.

Pendant toutes les expériences, Maggie était endormie (elle s'endort spontanément), les yeux révulsés souvent, et c'est elle qui pendant son sommeil donnait toutes les indications.

La disposition générale des lieux est figurée par le plan suivant :

Photo N° o. — Pendant que le médium est dans l'office (3,3), endormi, sons ma surveillance et dans l'obscurité complète, les assistants vont occuper dans la pièce (1,1), les chaises (c c) en deçà de l'appareil, tournant le dos au fauteuil (A). On éteint l'électricité, le médium entre et va s'asseoir surs'asseoir sur le fauteuil (A). Il déclare qu'on a mal compris ses indications ; que les chaises devaient être mises dans la salle (2,2) audelà de l'appareil. Néanmoins il se prête à l'expérience tout en disant craindre qu'on n'obtienne rien d'intéressant.

En effet, dans la photo qui fut prise dans ces conditions, on ne remarque rien d'anormal, moins quelques taches blanches devant le rideau, et qu'on ne sait pas trop à quoi attribuer, car, si c'est un reflet de lustre, rien ne l'explique, aucune glace se trouvant de ce côté. Peut-être n'y a-t-il là qu'un phénomène accidentel dont des photographes plus expérimentés que moi pourraient expliquer la raison ; malheureusement, la photographie est si floue qu'il est presque impossible de la reproduire par la photogravure.

Photo N° 1. — La jeune fille entre dans l'office. On allume dans la salle (1,1). Les spectateurs transportent les chaises en c'c' dans la chambre (2,2). On éteint. La jeune fille revient prendre sa place en A. — Mais alors je fais observer que, quelque soit le résultat de l'expérience, elle n'aura aucune



Fig. 2



Fig. 3

valeur parce que le médium n'est en rien contrôlé ; je demande à Maggie de se laisser au moins attacher sur son fauteuil. Elle y consent. Un de mes camarades et moi lui attachons alors, à l'aide de serviettes, les mains et les pieds au fauteuil. Elle demande ensuite qu'on tasse un peu de lumière, en lui cachant les yeux, pour que nous puissions vérifier le ligotage. On le vérifie ainsi à la lueur de quelques allumettes. Nous allons alors prendre nos places en c'c', en tournant le dos au médium. On obtient dans ces conditions la photo 1, qui n'a rien de particulier si ce n'est de bien montrer la disposition des lieux.

Photo N° 2. — La jeune fille demande qu'on dénoue ses liens qui, dit-elle, sont serrés au point de la fatiguer beaucoup. Nous dénouons les serviettes ; puis après quelques instants de repos nous les renouons aussi solidement qu'avant.

On obtient la photographie 2, où on voit des rideaux recouvrant en partie le médium. Y a-t-il un truc ? Il serait bien difficile à expliquer, étant donné qu'on n'a entendu aucun mouvement, aucun craquement du fauteuil.

Photo N° 3. — On procède presque immédiatement après la photographie 3. Mais cette fois le médium permet que les spectateurs s'assoient *face à elle et regardent.* Il est vrai que l'éblouissement de l'éclair du magnésium ne nous a pas permis de voir grand'chose. Toutefois une des spectatrices dit avoir aperçu comme un voile autour du médium.

La photographie ainsi obtenue est intéressante à étudier.

On y voit voltiger un rideau de tulle lequel a dû s'insinuer entre deux épaisseurs de rideaux, ceux de velours et ceux de satinette. Et même, à bien regarder l'épreuve, ce n'est pas par l'entrebaillement des rideaux qu'il est passé, mais il semble avoir *traversé* les grand srideaux.

Enfin, il y a lieu de remarquer que la chevelure de la jeune fille paraît comme aspirée vers la fenêtre.

Le médium insistait pour qu'on continuât les expériences, disant qu'elles deviendraient de plus en plus intéressantes. Mais la nuit était déjà très avancée. Tout le monde était très fatigué et la jeune fille était dans un tel état de lassitude que je crus prudent de remettre la suite au lendemain.

Photo N° 4. — Le lendemain je reprends les expériences à peu près dans les mêmes conditions que la veille — avec quelques spectateurs en moins.

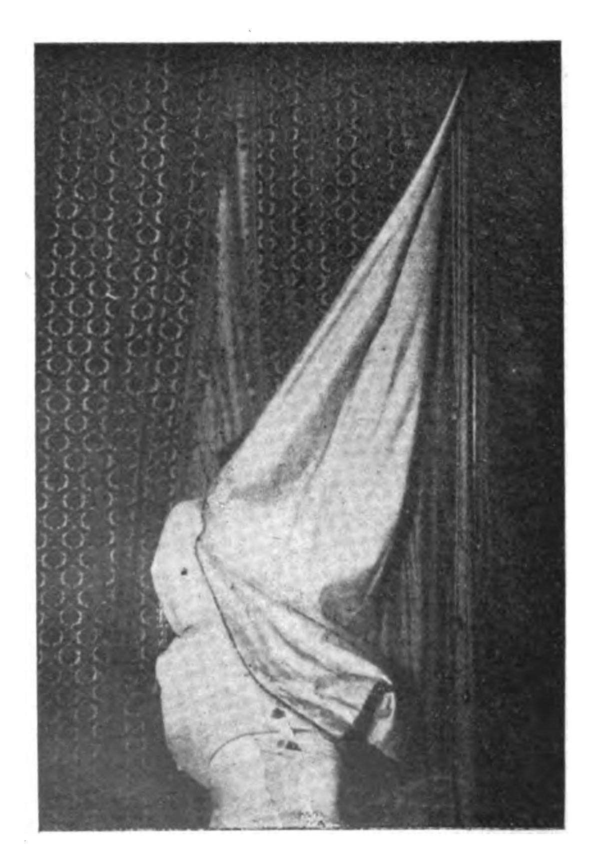


Fig. 4

Toutefois je demande à la jeune fille de se laisser ficeler et sceller dans un sac d'où seule sa tête sortirait.

Elle y consent et nous procédons à l'opération, à la lueur d'une bougie placée dans la chambre 2,2 voisine sur un guéridon. Je pose les scellés sur les liens devant à hauteur des jambes et derrière à hauteur du dos, scellés faits d'une bande de papier tellement fragile qu'elle se serait déchirée au moindre mouvement, et je mets le cachet dans ma poche. On éteint la bougie et on prend la photographie 5, où l'on voit le gros rideau de velours enveloppant en partie le médium.

Si la jeune fille avait saisi ce rideau avec les dents elle aurait certainement fait sauter les scellés. Or ils étaient intacts. (On en aperçoit un sur la photographie). Maggie, comme la veille, insistait pour qu'on continuât les épreuves.

Mais son état de fatigue était extrême ; il était tard, elle devait partir le lendemain matin. Pour être médium on n'est pas moins femme, je ne voulus pas abuser et fis cesser les expériences, me réservant de les reprendre plus tard.

Bien que les photographies ci-jointes ne soient pas aussi curieuses que celles dont Maggie m'avait jadis fourni des spécimens à Nancy, ce sont les premières que j'ai pu faire prendre avec certaines garanties de contrôle et si ce contrôle n'a pas encore eu toute la rigueur scientifique désirée, je l'estime assez sérieux pour vous communiquer les résultats obtenus, espérant qu'ils pourront apporter un document de quelque intérêt à l'œuvre de la photographie médiumnique.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

COMMANDANT R..

Une critique du cas supposé de Réincarnation

d'une des fillettes du Dr SAMONA

Le Dr FUGAIRON vient de publier dans le *Journal du Magnétisme* la critique suivante du cas supposé de Réincarnation d'une fillette du Dr Samona, de Palerme, que nous avons publié dans notre numéro de Juillet dernier :

Alexandrine est morte le 15 mars de l'année 1910... trois jours après, la fillette apparaît en rêve à Mme Samona pour lui dire « Maman ne pleure plus. Je ne t'ai pas quittée, je n'ai fait que m'éloigner de toi. Vois plutôt : je suis devenue petite comme cela » et elle lui montre en même temps un petit embryon complet.

Le docteur Samona nous dit que sa femme vit la petite *telle qu'elle était vivante* (âgée de cinq ans), puis il nous dit qu'Alexandrine ajouta : » *je suis devenue petite comme ça* ». Cela est contradictoire : si la fillette a été vue comme à cinq ans, elle n'était pas comme un embryon. Pour que le récit devienne vraisemblable, il faudrait faire dire à Alexandrine : vois, *je vais devenir petite* comme cet embryon, et ceci pour faire comprendre à sa mère qu'elle allait devenir enceinte d'elle. Mais passons.

Trois jours après, c'est-à-dire six jours après la mort de sa fille, le même rêve se reproduisit. Quelques jours plus tard, Alexandrine se manifesta en frappant trois coups à la porte de la chambre.

Alors commencent les séances médianimiques typtologiques qui furent continuées trois mois. Mais dès la première séance se présentèrent deux entités : Alexandrine et une autre. Alexandrine dit : « ma petite maman ne pleure plus, parce que je reviendrai par ton intermédiaire et qu'avant Noël je serai avec vous ».

Jusqu'ici le récit paraît assez vraisemblable, mais voici où il ne l'est plus du tout.

A quelle date la dernière prédiction d'Alexandrine a-t-elle été faite ?

A la fin de mars, fort probablement. Car la fillette est morte le 15 mars, elle a fait rêver sa mère six jours, ce qui nous conduit au 21 et, quelques jours plus tard, elle se manifeste par des coups à la porte, mettons huit jours après le 21, cela nous porte au 29 mars.

Donc, le 29 mars encore, la petite fille ne s'était pas réincarnée puisqu'elle parlait à sa mère; celle-ci n'était point enceinte. Mais onze jours après, c'es-à-dire le 10 avril, Mme Samona eut les premiers soupçons d'une grossesse. Je n'ai jamais connu de femme ayant eu les premiers soupçons d'une grossesse de dix jours. Le cas de Mme Samona est vraiment extraordinaire sous ce rapport.

Quoi qu'il en soit, voilà l'âme de la petite Alexandrine incarnée et travaillant depuis dix jours à la construction de son organisme charnel. Alors com-



ment se fait-il que le 4 mai elle donne encore un nouvel avis de sa venue et qu'elle dise à sa mère : « Maman en toi s'en trouve encore une autre » ? C'est là une improbabilité. Du moment qu'une âme s'est réincarnée et a évolué elle ne peut plus se manifester par des coups frappés ou autrement. Et lorsque le docteur Samona prétend que « dès le commencement, sa fille annonça qu'elle ne pourrait communiquer avec nous que pendant trois mois, parce qu'ensuite elle serait de plus en plus attachée à la matière et s'y endormirait complètement », il énonce une autre impossibilité, car l'âme est attachée à la matière et s'y endort dès le début de l'incarnation, c'est-à-dire avant la fécondation de l'œuf et non trois mois après.

Enfin, Mme Samona a accouché de deux jumelles le 22 novembre 1910. Puisqu'à la fin mars de la même année, elle n'était pas encore enceinte, elle a donc accouché au bout de pas tout à fait huit mois ; les enfants n'étaient pas à terme. Ou bien si les enfants étaient à terme, alors la grossesse était antérieure à la mort de la petite Alexandrine et c'est ce qui me parait le plus probable.

Il ressort de ce qui précède que Mme Samona et son mari ont été victimes de leur propre imagination. Tout ce qu'on peut admettre, c'est que Mme Samona a eu un *pressentiment* de sa grossesse gemellaire et que ce pressentiment était mêlé chez elle à ses idées spirites et à ses rêves de mère éplorée.

Docteur FUGAIRON.

Or le dernier fascicule de la *Filisofia della Scienza* de Palerme — celui du 15 Décembre — contient une réponse du Dr Samona aux critiques du Dr Fugairon.

M. Samona commence par dire que, si l'article du Dr Fugairon devait être lu seulement par des médecins, il se passerait de répondre, parce que les médecins comprendraient quand même l'erreur dans laquelle est tombé le Dr Fugairon. Mais la critique de ce dernier doit être lue aussi par des personnes n'appartenant point au monde médical, et tous ne peuvent pas, malgré leur culture, posséder certaines connaissances spécifiques.

Le Dr Samona répond d'abord à cette remarque du Dr Fugairon qu'Alexandrine, apparaissant en rêve à sa mère, ne pouvait pas lui dire : « *Je suis devenue petite comme ça* », puisque la fillette avait été vue comme à cinq ans. Elle aurait dû dire : « *Je vais devenir petite*, etc. »

Justement — observe M. Samona — Alexandrine s'est exprimée comme l'aurait voulu, et comme l'a suggéré, le Dr Fugairon... Alexandrine n'a pas dit : *Je suis devenue*, comme le Dr Fugairon le suppose, mais : *Je deviendrai*. En France, plusieurs revues ont publié traduction de mon récit. Celle qui a été publiée dans les *Annales des Sciences Psychiques*, février 1911, que je lus alors et que j'ai voulu relire maintenant, est exacte (1) ; d'autres revues peuvent s'être trompées. Il faut donc supposer que le Dr Fugairon ait lu quelque traduction erronée. Mais les faits doivent être jugés et interprétés selon les paroles de la personne qui les raconte...

Passons à cet autre fait, qui étonne tellement le Dr Fugairon.

Il écrit : « ...le 29 mars encore, la petite fille ne « s'était pas réincarnée, puisqu'elle parlait à sa « mère ; celle-ci n'était point enceinte. Mais onze jours « après, c'est-à-dire le 10 avril, Mme Samona eut les « premiers soupçons d'une grossesse. Je n'ai jamais « connu de femme ayant eu les premiers soupçons « d'une grossesse de dix jours. »

Le Dr Fugairon veut-il donc parler vraiment au sérieux ? Il est incontestable que, non seulement une femme, tout ignorante qu'elle soit, mais aussi un médecin, peut *soupçonner* une grossesse même après quelques jours seulement de retard des menstrues. L'incompréhensible, l'étrange, le merveilleux serait de donner la *certitude* d'une grossesse, je ne dis pas après dix jours de retard des menstrues, mais même après une période de temps bien plus longue, parce qu'on ne peut avoir la certitude qu'après la première moitié de la gestation... Or ma femme ne dit point être certaine ; elle dit seulement soupçonner, et il n'y a pas de doute qu'elle a manifesté un *soupçon*. Le Dr Fugairon lui-même s'est servi cette fois, d'une traduction exacte ; lui aussi ne parle que de *soupçons*.

Après cela, je me permets d'adresser au Dr Fugairon ces mêmes expressions d'étonnement qu'il m'a adressées.

Il y a enfin dans la critique du Dr Fugairon un argument par lequel il s'imagine résoudre définitivement la question ; il croit pouvoir prouver que, si les deux jumelles naquirent le 22 novembre 1910 et vécurent, la conception dut être incontestablement antérieure à la mort d'Alexandrine, et par conséquent antérieure au 15 mars 1910. Et il ajoute : « Enfin Mme Samona a accouché de deux jumelles le 22 novembre 1911. Puisqu'à la fin mars de la même année elle n'était pas encore enceinte, elle a donc accouché au bout de pas tout à fait huit mois ; les enfants n'étaient pas à terme. Ou bien, si les enfants étaient à terme, alors la grossesse était antérieure à la mort de la petite Alexandrine, et c'est ce qui me paraît le plus probable. »

Je me permets d'abord de faire observer au Dr Fugairon que pour être viable, il n'est pas nécessaire qu'un nouveau-né ait huit mois accomplis ; il suffit qu'il en ait sept...

Etant donné cela, si nous voulons faire un calcul au sujet du cas en question, et pour suivre toujours les idées du Dr Fugairon, nous commençons à compter du 30 mars 1910 (puisqu'il n'admet pas, dans

(1) On peut voir que dans le numéro de juillet dernier, page 196, se trouve répétée la phrase : « *Je vais devenir* petite comme cela ». — *N. de la R.*



cette partie de sa critique, que la grossesse de ma femme ait pu être commencée avant cette date) ; depuis ce jour jusqu'au 21 novembre (en excluant expressément le 22, jour de la naissance), nous avons un total de 237 jours, qui, divisés par 30, unité de mesure invariable pour compter les mois en obstétrique, nous donnent sept mois et 27 jours. Il s'agit donc d'un espace de temps plus que suffisant, supérieur même à celui qui est nécessaire pour qu'un nouveau-né soit effectivement et incontestablement viable...

Maintenant, dans notre cas, non seulement nous pouvons donner aux deux jumelles huit mois révolus, mais nous pouvons les faire rentrer de quelques jours dans le neuvième, sans que pour cela il soit nécessaire d'arriver à une date antérieure à celle de la mort d'Alexandrine, c'est-à-dire antérieure au 15 mars, ainsi que, je ne sais pas pourquoi, voudrait le faire le Dr Fugairon. Il suffit d'arriver au 25 mars pour obtenir ce résultat ; et j'ai de bonnes raisons pour croire que le compte doit être fait justement ainsi, d'autant plus que les dimensions et le poids des deux jumelles, au moment de leur naissance, en tenant compte de tout ce qui doit être envisagé pour deux jumeaux, s'ils montraient incontestablement ne pas être ceux d'enfants nés à neuf mois de gestation, semblaient ceux d'enfants ayant dépassé de beaucoup les sept mois.

Donc, si mes jumelles ne naquirent pas à neuf mois révolus, mais certainement à huit mois révolus, cela se produisit parce que les accouchements de jumeaux se produisent, le plus souvent, au courant du huitième mois, pour une raison fort simple : la tension excessive de l'utérus, par suite du volume plus fort causé par la présence de deux fœtus, provoque souvent l'accouchement prématuré ; et il n'y a pas un traité d'obstétrique, même rudimentaire, qui ne le dise pas...

Ainsi les impossibilités dont parle le Dr Fugairon tombent complètement.

A vrai dire, il y a dans la critique du Dr Fugairon un autre argument, qu'il discute : à savoir, qu'en tout cas il ne peut être question de la personnalité d'Alexandrine dans le cas dont nous nous occupons, parce que, comme la conscience d'une âme se perd au moment même de la conception, et Alexandrine a continué à se manifester jusqu'au 4 mai, il est impossible qu'Alexandine soit renée dans un des deux êtres venus au monde le 22 novembre.

Or, comme cette question rentre dans le cadre des simples interprétations des faits, je m'abstiens de la discuter ; je dois avouer toutefois que, alors même que je me serais proposé de m'occuper de l'interprétation des faits, j'aurais jugé que cette discussion, à l'état actuel de nos connaissances, serait complètement vaine, de façon à ressembler assez à ces débats interminables qu'on faisait dans les anciens Conseils de Trente, et dont on ne pouvait jamais rien tirer de positif, puisqu'il s'agissait, par exemple, de la vie qu'on mène au Paradis, ou des peines spécifiques de l'Enfer.

A mon avis, s'il y a une âme, et si celle-ci s'incarne et se réincarne, on peut tout aussi bien soutenir qu'elle perd sa conscience au moment de la conception, qu'au moment de la naissance ; nous n'avons là-dessus aucune donnée positive ; mais il n'est pas moins incontestable que les faits que j'ai racontés ne contiennent aucune invraisemblance, ni impossibilité, et qu'il gardent une certaine valeur pour la science, quel que soit le point de vue sous lequel on les considère : c'est pourquoi je me suis décidé à les publier.

Il nous sera permis de ne pas être d'accord sur un point avec M. le Dr Samona. Si une âme existe, si elle s'incarne et se réincarne, perdra-t-elle sa conscience au moment de la conception, ou au moment de la naissance ? M. Samona est d'avis qu'à l'état actuel des observations psychiques, il n'y a pas de raisons pour soutenir l'une de ces deux hypothèses de préférence que l'autre. Eh bien! non ! Il y a quelques raisons pour croire que M. Fugairon se trompe sur ce point aussi. Nos spirites enseignent que l'âme perd graduellement sa connaissance durant la conception. Voici les paroles d'Allan Kardec (*Livre des Esprits*, « Union de l'âme et du corps », § 344) : « L'union commence à la conception, mais elle n'est complète qu'au moment de la naissance ». Ce ne sont là que des « révélations », que je cite uniquement pour observer que les spirites sont nécessairement contre la théorie que le Dr Fugairon donne comme un fait incontestable. Mais il y a plus. C'est en observant les faits, que les spiritualistes de l'Ecole de Myers sont assez portés déjà à admettre une conclusion assez semblable, et ont même été plus loin. On connaît les paroles de Sir Olivier Lodge :

Un poète a dit que « nous sommes plus grands que nous ne pensons » ; cela signifie que la totalité de notre être *n'est jamais incarnée toute entière*. Il me semble qu'à la naissance, un peu de ce large *moi*, qui constitue mon être, s'est incarné et qu'à mesure que le corps grandit, il en peut contenir davantage (1), il s'en infiltre de plus en plus dans notre corps ; quelquefois plus, quelquefois moins. Quand il s'en infiltre beaucoup et y prospère, nous disons : « Voilà un grand homme ; » quand il ne s'en infiltre que peu, très peu, nous disons : « Il n'est pas complet ». Aucun de nous n'est « complet ». Et quand ce corps est usé, nous allons rejoindre la grande partie de nous-même ; puis une autre partie de nous-même sera réincarnée et ainsi de suite. Les diverses partie du grand *moi* s'uniront successivement à la matière pour un temps donné, afin de recevoir une éducation qui, semble-t-il, ne peut être acquise autrement. C'est une sorte d'éducation particulière qui se fait dans chaque planète en utilisant les particules matérielles que nous tirons de cette planète

par la nourriture et autrement. Ce n'est pas de la science que je fais en ce moment : se sont des hypothèses, *mais elles sont basées sur des faits.*

Lodge compare ailleurs le *moi* à un iceberg dont la tête, qui serait le *moi* conscient, émerge seule au-dessus du niveau de la mer, tandis que la partie la plus considérable, la base, est plongée dans l'eau et émerge plus ou moins, suivant les circonstances.

Nous croyons intéressant de reproduire ici un récit publié dans le *Progrès Spirite* de Décembre 1899 et que nous avions alors enregistré. Le voici :

Courcelles, 2 Octobre 1899.

Nous avons à vous communiquer deux cas de Réincarnation.

En 1897, un Esprit vint se manifester et nous dit qu'il allait se réincarner, en nous indiquant dans quelle famille il le ferait, que son sexe serait masculin et qu'il aurait une longue existence. Il nous donna le nom de la famille (P. N.), celui de la rue et le numéro de l'habitation.

Trois semaines après, un autre Esprit vint aussi se manifester et nous dit qu'il allait se réincarner dans la même famille que l'autre, mais que son sexe serait féminin, qu'il n'aurait qu'une existence courte et pénible, puisqu'il abandonnerait son enveloppe mortelle dès le berceau.

Quand la mère accoucha, naquirent un fils et une fille ; quatre mois après, cette dernière mourut ainsi qu'elle l'avait prédit.

Pour la Société Spirite *Le Progrès*, de Courcelles :

Le Secrétaire, EMILE NEFF.

Le Président, HENRI CHEVALLIER.

Les Membres du Comité : PHILOMÈNE MEURÉE, GHISLAINE DEHON, MATHILDE DEHON, MARTIAL MENRÉE, FÉLICIEN DUMONT, LÉONIE FAVERLY, CATHÉRINE JEANMART, CAMILLE CHEVALIER, ADÈLE FRANC.

Le grand défaut que présente ce récit est sa concision excessive. On voudrait savoir au moins si les futurs parents des deux jumeaux assistaient à la séance; s'ils étaient au moins connus des assistants ; par quel système de communication médiumnique les deux supposés esprits se manifestèrent, etc.

Tel qu'il est, ce récit, auquel on peut en rapprocher un assez grand nombre de semblables, méritait toutefois d'être rappelé.

CORRESPONDANCE

Les Mots et les Choses

Outre le plaisir et le profit d'instruction que j'ai retirés des trois maîtres articles parus dans le dernier numéro des *Annales* (MM. DUCHATEL et MAXWELL) je suis particulièrement heureux que ce dernier auteur ait appuyé de sa grande autorité une idée que depuis longtemps je cherche à faire prévaloir. Me permettra-t-on de rappeler qu'au dernier Congrès (mars 1913) j'ai obtenu la création « d'une sorte de Commission consultative, de Conseil permanent, dont la tâche serait de veiller, d'un Congrès au Congrès suivant, à la formation judicieuse et correcte du vocabulaire dont nous avons besoin. »

Le président de cette commission est un philosophe doublé d'un philologue, M. E. BOIRAC, recteur de l'Académie de Dijon et membre honoraire de notre Société. A l'instar de toutes les commissions, celle-ci ne fera probablement rien si on ne lui donne rien à faire ; mais si les *compétences*, telles que M. MAXWELL qui est un maître de la parole et du livre autant qu'un maître du Psychisme, telles que MM. DUCHATEL, MANGIN, DE VESME, et généralement tous nos collègues veulent bien nous tailler de la besogne et s'associer effectivement à ce travail nécessaire, je crois que nous pourrons forger pour nos successeurs un outil plus efficace et plus maniable que celui dont nous disposons aujourd'hui.

Pour débuter, il me semble que l'on pourrait convenir d'accepter les distinctions que M. MAXWELL établit entre la clairvoyance, la lucidité et l'intuition ; non pas qu'au point de vue strictement étymologique ces dernières excluent l'idée du mécanisme visuel, puisque *lucidité* dérive de *lumière* et que *intueri* signifie *regarder, voir dans;* mais un constant usage et une longue application aux concepts philosophiques ont un peu émoussé le sens primitif de ces mots (surtout du mot



intuition) et je pense qu'il serait avantageux d'adopter les définitions de notre collègue.

Psychométrie est une bien autre affaire. Non seulement il est ridicule et mal forgé, comme le constatent MM. OSTY et MAXWELL, mais il implique une idée fausse et exprime une erreur de fait. C'est plus qu'une disgrâce, c'est un opprobe véritable pour le vocabulaire psychique. Mais quoi ! Psychométrie est en possession d'état, et ses défenseurs le conjuguent : Je psychomètre, tu psychométrais, nous psychométrâmes... Que répondre à cela ? Ce n'est pas un roi, c'est toute une dynastie à détrôner. On demande des conspirateurs.

En somme, sauf erreur, la prétendue psychométrie est une sorte de télépathie induite, voulue ; elle exige d'habitude que le percipient s'entraîne peu à peu, et elle s'obtient par l'intermédiaire d'un objet qu'imprégnerait on ne sait quelle émanation mal définie de l'agent ou des circonstances agissantes (temps, lieu, etc...) Tout cela s'exprime difficilement d'un mot. J'ai cherché à réduire le concept à son minimum, à la notion de télépathie par procuration, par contact, par intermédiaire d'un objet matériel ; et j'ai formé plusieurs mots dont je ne suis pas content (synaphépathie, prosaphéphatie, mésopathie, apto ou aphtopathie, etc...(mais il me paraît impossible qu'un bon helléniste ne vous trouve pas quelque chose de satisfaisant.

Par contre je voudrais, avec toute la déférence due, apporter une objection au terme *conscience générale* proposé par M. MAXWELL pour remplacer le mot *subconscient*. De toutes les définitions que l'on a données de la conscience, une des meilleures et des plus courtes me paraît être encore celle de ROGER-COLLARD : « La conscience est cette faculté par laquelle nous sommes sans cesse avertis de ce qui s'opère actuellement en nous. » Dès lors n'est-ce pas un abus que d'appeler conscience générale le magasin, le réceptacle de tout ce qui sommeille ou s'opère en nous *sans que nous en soyons avertis* ? J'entends bien que pour notre savant collègue, la définition de ROGER-COLLARD vise uniquement la conscience ordinaire, la conscience normale, ce qu'il nomme, lui Maxwell, la *conscience personnelle*. D'accord, mais tout de même n'est-on pas un peu heurté d'entendre appeler conscience générale un ensemble de notions dont on n'a aucune conscience, au sens traditionnel et vulgaire du mot ? Combien je trouve plus exact et légitime le terme d'*Inconscient* créé par VON HARTMANN, en 1885, je crois !

Car précisément tout ce que nous avons oublié après l'avoir appris, tout ce que nous croyons même n'avoir jamais su : l'affiche lue machinalement au coin d'une rue, ce lambeau d'une chanson que nous n'avons point écoutée, cette phrase d'une langue étrangère que nous avons entendue sans la comprendre, tout cela, tout cet *acquis ignoré*, notre moi normal n'en a aucune conscience ; l'homme habituel, en nous (je ne dis pas : l'homme véritable, car de ce dernier je ne sais rien) mais l'homme habituel, celui qui parle, écrit, travaille, pense, agit autrement qu'en rêve, cet homme est *inconscient* de tout ce qui s'est enregistré de la sorte ; et cet acquis ignoré, c'est ce qui émerge le plus facilement des ténèbres de l'Inconscient pour se communiquer aux sensitifs et aux médiums.

Je ne sais pas, il est vrai, si j'ai pleinement compris, dans toute son étendue, la thèse de M. MAXWELL. Il se pourrait que non ; peut-être y a-t-il entre lui et moi une divergence d'opinions, outre la bien légère divergence verbale. C'est le fait si caractéristique du cadran d'Urrugne qui cause mon incertitude. Le sensitif de Maxwell (1) déchiffre psychiquement la devise connue : Vulnerant omnes ; ultima necat. Mais au lieu de *vulnerant* il prononce : *Lædunt*, qui donne à peu près le même sens sinon la même harmonie. Or le sensitif ne savait pas le latin. « La faute, dit M. MAXWELL, ne pouvait être due à ma subconscience, puisque je la relevai immédiatement. » Pourquoi cela ? La subconscience (conscience générale, inconscient, etc...) ne peut-elle pas avoir enregistré successivement les deux leçons, la mauvaise et la bonne ? Et e sujet n'a-t-il pas pu llire la mauvaise, qui tout de suite a été reconnue mauvaise et rectifiée par la conscience normale du consultant ?

Je le répète, il se peut que j'aie mal compris la thèse de M. MAXWELL. Avec lui j'insisterai donc encore davantage pour que l'on fasse cesser au plus tôt l'état anarchique de notre langue spéciale. Il faut que tout le monde nous aide, que tout le monde consacre quelques instants à cette tâche ingrate. Evidemment nous n'arrêterons pas la multiplication des épithètes somptueuses ni des néologismes inutiles et vides de sens dont se gargariserons toujours les gens qui n'ont rien à dire ; mais les chercheurs sérieux éprouvent de plus en plus le besoin de se consulter mutuellement, de se concerter, de se comprendre mieux qu'on ne faisait à Babel. Nous y arriverons sans peine si, comme dans toutes les autres sciences, nous consentons :

1° à définir clairement et brièvement les termes nouveaux que nous devons créer ;

(1) Cf. *Annales*, p. 314.



2° (et c'est le point le plus important, comme le plus négligé) à préciser les déceptions nouvelles qu'il nous faut parfois donner aux vieux mots du fonds commun de la langue ;

3° à ne pas donner trop de noms différents au même phénomène ou au même concept ;

4° à faire enregistrer et ratifier nos définitions par les congrès périodiques ;

5° à tenir compte ensuite, autant que nous le permet notre caractère et notre tempérament, des décisions des congrès.

Si ces pages pouvaient déterminer quelques lecteurs à prendre d'aussi bonnes résolutions, surtout à s'y conformer, je croirais n'avoir perdu aujourd'hui ni mon temps ni mon encre.

G. DE FONTENAY.

M. DE FONTENAY voudra bien me permettre de lui exposer les motifs pour lesquelles je trouve prématurée, et même inopportune, sa proposition d'une sorte de Commission chargée de former le vocabulaire dont les psychistes ont besoin.

Je la crois prématurée, d'abord, parce que la science psychique est encore trop à l'état embryonnaire. On ne baptise pas un enfant encore dans le sein de sa mère, avant de savoir s'il naîtra vivant, s'il sera mâle ou femelle. Vous imaginez-vous une Commission nommée au temps de VOLTA pour régler le vocabulaire de la technique électrique ? Cependant un vocabulaire s'est formé dans cette science, tout spontanément. En Médecine, de nouveaux termes sont créés, modifiés, abandonnés sans cesse, selon le cours de cette Science si positive et si définitive, et pourtant aucune Commission se charge de la besogne. La Commission existerait-elle, qu'un écrivain ne songerait certainement pas à se tenir à ses arrêts si ceux-ci n'étaient pas conformes à l'opinion de l'écrivain lui-même.

Je citerai, à ce sujet, quelques exemples ; je choisis ceux-là mêmes qui ont été discutés par M. de Fontenay, pour montrer combien il est aisé d'en trouver.

Supposons donc que le terme *inconscient*, suggéré par M. DE FONTENAY, soit adopté. Je suis, moi, de ceux, fort nombreux, qui estiment qu'on ne peut pas parler d'une *consciente inconsciente* (1), et je refuserai, naturellement, d'employer un terme que je juge peu heureux. — Pour moi la *clairvoyance* n'est pas nécessairement un phénomène : elle peut n'être que le résultat d'un phénomène : un sujet peut avoir été clairvoyant par suite de transmission de pensée, de télesthésie, voire même d'un phénomène spirite, etc. En ces conditions, je pourrai fort bien refuser d'employer ce terme dans les conditions que la Commission aura établies, etc. — Et la Commission aura beau légiférer : un psychiste n'adoptera point les termes hindous des théosophes : ceux-ci ne voudront pas du *périsprit* spirite, et ainsi de suite. M. RICHET a forgé le mot *Métapsychisme*, la plupart des psychistes latins l'ont adopté : M. GRASSET préfère *Parapsychisme ;* ce n'est point une Commission qui le fera changer d'avis.

Maintenant, alors même qu'on voudrait admettre la formation de la Commission lexicographique, il me semble de toute évidence que ses décisions n'auront quelque chance d'être acceptées au moins partiellement que dans le cas où elle serait une sorte d'Aéropage scientifiquement auguste, dont l'autorité serait générale et incontestable. Mais que penser des chances de succès d'une Commission dont refuseraient de faire partie, pour la langue française, les Richet, les Maxwell, les Flammarion, les Flournoy, etc., ainsi que, pour l'étranger, les Lodge, les Morselli, les Hyslop, les Ochorowicz, etc... ? Car il ne faut pas perdre de vue que ces mots techniques n'ont pas de patrie : les mots *télépathie*, *télesthésie*, *kinesthésie*, *psychométrie*, etc., sont de toutes les langues ; d'autres, comme *clairvoyance*, *lucidité*, ont leur équivalent dans les langues étrangères.

Un travail fait par une Commission en dehors de ces circonstances, non seulement n'aurait aucune probabilité de résoudre *partiellement* le problème, non seulement ne préparerait pas le terrain à une solution partielle, mais, à mon avis, augmenterait encore considérablement la confusion et compromettrait ce qu'on pourrait faire d'utile plus tard.

Quant à moi, je crois qu'on peut bien dire, à ce sujet, ce que Rossini disait de la « musique de l'avenir » ; les termes techniques du métapsychisme de l'avenir sont ceux qui resteront.

C. DE VESME.

---

(1) L'*Inconscient*, de HARTMANN, est tout autre chose que ce que nous appelons la *Subconscience* ; on peut l'envisager comme une conception monistique de l'Univers, fondée sur l'idée que tout ce qui existe ne constitue, au fond qu'un grand, Tout, et que ce Tout peut et doit savoir tout, puisqu'il n'y a pas de différence réelle entre la matière et l'esprit : c'est une forme de Panthéisme. Hartmann, comme on le sait, a appliqué sa théorie à expliquer tout les phénomènes dits « spirites », sans l'intervention des esprits.



Le manque d'effet stéréoscopique

dans quelques photographies psychiques

Le Pavillon, Mauzé (Deux-Sèvres).

Août 1913.

Monsieur le Rédacteur en chef,

La question des photographies psychiques obtenues en présence de Linda Gazzera a fait couler beaucoup d'encre, mais certains côtés de ce problème sont loin d'être élucidés, surtout la question de *l'éclairage*, de *l'apparence plate des figures*, et du *manque d'effet stéréoscopique*.

Dans le cas de Mlle Gazzera, il résulte que les formes apparaissant dans le voisinage du médium sont visibles aux spectateurs, pendant le court éclairage du magnésium ; dans ce cas, nous sommes en présence de matérialisations visibles et tangibles (à supposer toujours que ce ne soient pas des cartons apportés par Linda Gazzera, ou encore par « Vincenzo » lui-même).

Dans le cas contraire nous serions en présence de matérialisations invisibles, impressionnant les plaques, non plus par réflection normale des rayons lumineux ordinaires, mais, ou par réflections de certains rayons encore inconnus de l'ambiance, ou bien *par projection de rayons autolumineux (par la plaque sensible) et provenant des formes psychiques elles-mêmes*.

Dans ce dernier cas, toute la question des effets stéréoscopiques est à reviser, car les recherches du savant photographe anglais Traill Taylor sur les photographies psychiques entreprises en présence des médiums Hudson et David Duguid, et consignées dans le « *British Journal of Photography* », dont il était le directeur, lui ont démontré que les rayons qui imprimaient ces figures psychiques (sur ses propres plaques, apportées par lui-même,) ne suivaient pas les lois ordinaires de l'optique, *puisque les deux images stéréoscopiques étaient quelquefois déplacées dans le sens vertical*, vis-à-vis l'une de l'autre, tout en étant d'une netteté qui, dans certains cas, dépassait celle de la figure normale humaine, reproduite en même temps et à côté de la forme psychique. M. Traill Taylor en a conclu que les rayons éclairant, ou émanant de ces formes psychiques, *traversaient les lentilles sans subir les réfractions normales*, ce qui, naturellement, gâtait l'effet stéréoscopique. Quelques observations au sujet de ces recherches de M. Traill Taylor se trouvent dans l'ouvrage classique d'Alexandre Aksakoff, et surtout dans un article de M. Marcel Mangin paru dans les *Annales des Sciences Psychiques* de l'année 1895 et traitant de la photographie spirite. Nous pouvons noter, en passant, que les rayons ultra-violets ne sont pas capables de traverser le verre des lentilles et ne peuvent pas rentrer en ligne de compte pour les photographies psychiques prises au moyen d'appareils photographiques lenticulaires.

Dans le livre du Dr Baraduc, *L'Ame Humaine, ses Lumières, ses Mouvements*, page 36, je trouve une exposition de ce problème du relief, ou manque de relief, des photographies psychiques, faite en forme de résumé pour le Dr Baraduc par Marius Decrespe. Voici ce que dit M. Decrespe :

> Or, les savants anglais qui se livrent à ces recherches remarquèrent que, tandis que les images photographiques des objets tangibles présentaient toujours un certain relief à l'examen à la loupe, les images fantômales n'en présentaient jamais. Pour élucider le problème, ils employèrent alors un objectif stéréoscopique donnant une double image dont le relief s'accusait énergiquement au stéréoscope, par les objets tangibles ; mais les images fantômales *conservaient, malgré la netteté du dessin, leur aspect pictoral uniformément plat*. De ceci, l'on conclut que la formation de l'image fantômale ne suivait pas les mêmes lois que celle de l'image des objets tangibles ; que les *efflures* (?) producteurs de cette image n'étaient pas, comme des rayons lumineux, réfractés par l'objectif ; que, par conséquent, l'objectif était inutile pour le graphisme du fantôme sur l'émulsion sensible. Il semble donc qu'on se soit trouvé en présence d'un *phénomène de translation moléculaire* analogue à ceux qui furent observés par Crookes (matière radiante), Tesla (expériences précitées) et Lénard (rayons cathodiques).
>
> Une contre-épreuve était indispensable ; on mit donc, entre les mains d'un médium sensitif, une plaque sensible convenablement garantie de la lumière ; et sur affirmation de ce médium qu'un esprit était présent, on lui dit d'essayer de *projeter* l'image de cet esprit sur la plaque sensible. Au développement, l'image désirée apparut sur la plaque.

Pour cette dernière expérience, il est évidemment loisible de se demander si l'origine de l'impression photographique était bien réellement l'esprit du médium et non pas plutôt l'esprit du défunt.

Je me suis un peu écarté de la question principale : celle de l'effet stéréoscopique manqué. A ce sujet je voudrais faire remarquer *que l'effet du relief est probablement bien plus un effet de la*

différence d'éclairage, qu'une perception subconsciente d'une différence d'angle dans les deux images parallèles. Et cette différence d'éclairage ne serait pas nette dans le cas où les rayons qui graphient les images fantômales proviendraient des figures elles-mêmes, c'est-à-dire dans le cas où les images seraient *auto-lumineuses.* Il se produirait un « faux jour » et des ombres à contre-jour. Et dans tous les cas, l'emploi de la lumière violente et diffuse de la poudre de magnésum produit un effet de manque de relief, comme on peut facilement le voir dans les photographies de Linda Gazzera, où le médium a l'aspect aussi plat que les images fluidiques !

Si ces photographies sont authentiquement supranormales, ne sont-elles pas bien plus probablement produites par des rayons provenant des figures psychiques, que par des rayons provenant du médium par projection ? Voyons ce qui devra se passer dans cette dernière supposition. Les conceptions de l'esprit du médium devront se projeter par une sorte de reversibilité psycho-physique (explication du Dr Ochorowicz) sur un *fond* purement éthérique ou atmosphérique, d'où ces rayons seraient réfléchis vers l'appareil photographique. C'est cette question de *fond* qui est ennuyeuse, car les images ne sont pas projetées sur un mur ou écran.

Et dans ce cas, où serait l'idéoplastie dont on parle tant ? *Car, par définition, l'idéoplastie implique un effet plastique* et les trois dimensions, et nous n'aurions ici qu'une projection plane !

Quant à l'aspect plat des photographies psychiques, le Dr Ochorowicz l'a observé dans ses articles sur la « radiographie des mains fluidiques » de son médium, articles qui ont paru dans les *Annales* pendant l'année 1912. (Voir les reproductions en phototypie). Ces mains ont absolument l'air d'être découpées dans du carton, et présentent des cassures nettes aux poignets. La main de chair du médium que le Dr Ochorowicz a photographié dans un but de contrôle, et en employant des éclairages dans différentes directions, et semblables aux éclairs médiumniques, a donné une image de la même sorte, ayant l'air de la photographie d'une main découpée ou séparée de son poignet.

La photographie de la « Petite Stasia » avait aussi l'aspect d'un objet découpé, et pourtant une serviette avait été employée pour couvrir la poitrine imparfaitement matérialisée. Ici l'éclairage paraît avoir été un éclair médiumnique, visible au Dr Ochorowicz et au médium sous la porte fermée.

La main matérialisée qui se pose sur l'épaule de Carancini (dans une des nombreuses photographies prises par le Baron von Erhardt à Rome, et reproduites dans les *Annales* dans une série de quatre articles pendant l'année 1912), a l'aspect si plat et ressemble tellement à un découpage, que M. von Erhardt n'avait pas tout d'abord voulu envoyer cette photographie, dans la crainte de la voir taxée de supercherie, malgré les liens abondants du médium.

Il y a donc dans ces cas un effet d'optique qui n'est pas élucidé, mais qui se rapporte, sans doute, à l'éclairage bien plus qu'à la solidité des images fantômales.

Et on peut ajouter (comme l'a fait le Dr Richet dans son rapport sur les séances données par Linda Gazzera, à Paris) : Puisqu'il y a eu des *ectoplasmes* (et qui ne sont nullement planes, mais sont bien de trois dimensions), pourquoi n'y aurait-il pas eu photographie de ces ectoplasmes ?

Je ne sais pas si, en développant ces clichés après les séances avec Linda Gazzera, on a pu appliquer un critère qui a été quelquefois utile, et qui consiste en ce que les formes d'origine supranormale paraissent plus rapidement sur le cliché que les objets et figures normales ; ou bien sont en retard sur les figures normales, mais finissent par paraître presque subitement.

On peut noter que ce dernier cas est celui des radiographies par les rayons de Roentgen, comme me l'a dit un savant opérateur.

L'identité de la « tête d'un fou » (l'une des figures psychiques qui parurent dans le voisinage du corps de Linda Gazzera), avec une « Etude de Saint-Jean », de Rubens, conservée au Louvre, a été bien hâtivement conclue, car un examen des agrandissements des deux têtes montrent *qu'il y a ressemblance, et non pas identité*, et seulement dans les masses et l'attitude générale ; tandis que les yeux sont entièrement différents. Dans la « tête d'un fou » les yeux sont exorbités et fermés, dans le « Saint-Jean » les yeux sont rentrés et ouverts. La bouche est ouverte dans les deux cas, mais l'expression de la bouche n'est pas la même.

C. J. H. Hamilton,
Membre de la S. U. E. P.

Novembre 1913.

Cher Monsieur,

J'ai lu avec attention l'article de M. de Fontenay dans les *Annales*, mais j'avoue que je n'y



vois rien qui infirme l'hypothèse exprimée dans ma première lettre, c'est-à-dire qu'il y a, dans ces photographies psychiques, une question *d'optique transcendentale ou occulte* en ce qui concerne la stéréométrie et l'éclairage. Je vous donnerai tout à l'heure des citations qui appuient cette thèse.

M. de Fontenay nous a donné surtout des impressions visuelles en ce qui concerne la genèse des formes (impressions de figures planes), mais on trouvera page 215 de la deuxième partie de « La Magie » de Carl du Prel, une figure géométrique qui démontre combien l'effet stéréométrique varie selon la disposition mentale. Le rhomboïde paraît *creux* ou en *relief* selon le point (l'angle intérieur) qu'on regarde avec fixité.

Ceci en passant ; mais la plaque photographique peut-elle être « hallucinée », du point de vue de l'optique ? Elle reproduit non seulement les images réfléchies, et même, paraît-il, les *images virtuelles* formées par les lentilles, mais aussi des images mentales.

Le Dr Ochorowicz a eu la reproduction d'une main fluidique *sur du papier bromure enroulé en spirale dans une bouteille*. Et vous-même, cher Monsieur, dans une note explicative précédant l'article du Dr Ochorowicz, avez fait allusion à l'explication par la « quatrième dimension », à propos de cet incident photographique. Il s'agirait ici de la possibilité que les entités et créations d'une dimension ou « pouvoir » supérieur, paraissent comme *plates* aux entités habitant un monde, ou « plan », d'une dimension inférieure ; que, par exemple, un objet de la troisième dimension se manifestant à des êtres de la deuxième (hypothétique) dimension, leur présente seulement une surface plane. Les idées du Dr Fiocca-Novi (*Annales des Sciences Psychiques*, octobre 1911), viennent à l'appui de cette manière de voir, ou de cette hypothèse, qui implique nécessairement celle d'un monde transcendental.

Dans ma lettre précédente, j'ai fait quelques citations d'un important discours du distingué photographe anglais Traill Taylor sur les photographies psychiques obtenues par lui-même avec la présence du médium David Duguid. Au sujet de *l'éclairage* des figures anormales il s'exprime comme suit ; je traduis :

« Les figures psychiques se comportaient mal. « Quelques-unes étaient bien définies, d'autres « mal au point. Certaines *étaient éclairées du côté* « *droit, tandis que le sujet* (*normal*) *l'était du côté* « *gauche* ; quelques-unes étaient belles, d'autres « le contraire. D'aucunes monopolisaient la ma- « jeure partie de la plaque, obscurcissant entière- « ment les sujets normaux »...

Ici l'éclairage était anormal, ce qui pourrait s'expliquer, ou bien par un *éclairage intérieur de la forme psychique*, ou bien par un éclairage extérieur occulte venant du côté opposé.

Plusieurs des têtes d'entités reproduites dans le livre de M. Coates, « Photographing the Invisible », sont entourées d'une atmosphère lumineuse, qui semble indiquer un éclairage autonome (par radiation du corps psychique ?) D'autres visages semblent légèrement lumineux. Les contours de certains sont *durs*, comme dans les radiographies de mains fluidiques obtenues par le Dr Ochorowicz avec son médium Polonais. M. Ochorowicz s'est assuré que ces contours secs et bien arrêtés étaient *un effet d'optique*, qu'il a pu imiter en éclairant de diverses façons la main normale du médium.

Je ne voudrais pas avoir trop l'air de prêcher pour la solidité des photographies psychiques obtenues avec Linda Gazzera, les idéo-projections semblant avoir été connues depuis longtemps.

Mais je voudrais voir faire une distinction entre les *idéo-projections* d'un côté et les *matérialisations* de l'autre, et je ne vois pas de quel côté ranger le terme d'idéoplastie, ou si cette expression forme un terme moyen. Toutes les descriptions de la formation des ectoplasmes montrent un travail de transformation intérieure qui demande, à mon avis, la présence dans la matérialisation même d'un centre psychique et d'une volonté dirigeant ce travail, que ce soit l'âme extériorisée du médium, ou peut-être, dans certains cas, une entité extérieure et étrangère.

Mais pourquoi se borner à photographier les matérialisations *visibles* ? Les plus belles photographies psychiques jusqu'à présent ont été obtenues dans la lumière ordinaire du jour, et reproduisaient des formes absolument invisibles à l'œil. M. Traill Taylor, déjà cité, déclare catégoriquement dans sa conférence faite devant l'association des photographes, en 1893, que *toutes* les formes reproduites sur ses propres plaques, en présence du médium Duguid, étaient *invisibles*. (Il est vrai que les sujets « clairvoyants » les voient souvent et les décrivent avant la prise de la photographie). Mais la lumière odique est ordinairement invisible, tout en impressionnant les plaques photographiques ; Reichenbach aurait pris des photographies des émanations odiques à Berlin, selon Carl du Prel, et les « effluves magnétiques » des mains ont été reproduits dans l'obscurité, ou à la lumière rouge.

Selon les témoignages de tous les hommes compétents qui se sont occupés de la *photographie de l'invisible*, il n'y a besoin que de trois éléments

pour les produire ; un expérimentateur, un photographe avec ses appareils, et un médium à effets psychiques.

J'ai pourtant omis le plus important : une entente préalable avec le ou les entités occultes qui dirigent la séance et le médium, comme « Vincenzo » le fait pour Linda Gazzera. Que ces personnalités soient des états de conscience du médium, ou des entités étrangères, leur concours est très important. Il faudrait donc adopter provisoirement l'hypothèse qu'elles existent réellement, les consulter, et les prier d'arranger des séances de photographie à date fixée d'avance *par elles*.

J'estime qu'il faut toujours se rappeler que ces phénomènes sont *psychiques ;* qu'en supposant pour le moment, en faisant *l'hypothèse de travail*, que les entités occultes sont réellement des « centres de conscience » autonomes, nous nous mettons dans les meilleurs conditions de réussite. Il n'y a rien qui paralyse davantage les facultés psychiques, rien qui interloque davantage que de se trouver au milieu de gens qui refusent de vous reconnaître pour ce que vous êtes, en présence d'un fou, par exemple, qui vous prendrait pour une statue ou un bloc de pierre. Je ne chercherai pas à résoudre, pour le moment, la question de la nature réelle des « guides », ou des soi-disant défunts qui interviennent dans la photographie occulte, mais plutôt *d'en tirer parti pour de plus pratiques*, tout en acceptant les preuves que les « esprits » pourront nous donner, si elles sont bonnes.

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes bien dévoués sentiments.

C. J. H. Hamilton.

LES NOUVEAUX LIVRES

Jules Bois : **L'Eternel Retour**, Roman contemporain. — (E. Fasquelle, éd. Paris, Rue de Grenelle, 11. — 3 fr. 50.

« Le nombre des atomes étant fini, alors que le temps est infini, les mêmes combinaisons doivent forcément se répéter. Il me semble évident que cette théorie a dû venir à l'idée de beaucoup d'autres personnes et qu'on la trouverait formulée bien souvent depuis Aristote ».

Ces quelques lignes du Dr Gustave Le Bon contiennent en germe l'idée inspiratrice du curieux et intéressant ouvrage que présente, en ces jours, au public M. Jules Bois. Elle avait été exprimée avec des paroles frappantes, par le fou génie de Nietzsche, d'abord dans *Le Gai Savoir*, ensuite dans *Le Retour Eternel :* « Homme ! toute ta vie, comme un sablier, sera toujours à nouveau retournée, et s'écoulera toujours à nouveau, chacune de ses existences n'étant séparée de l'autre que par la grande minute du temps nécessaire pour que toutes les conditions qui t'ont fait naître se reproduisent dans le cycle universel. Et alors tu retrouveras chaque douleur et chaque joie, et chaque espoir et chaque erreur, et chaque brin d'herbe et chaque rayon de soleil, et toute l'ordonnance des choses ».

Mais Jules Bois, s'il accepte cette idée dans ses lignes générales, au moins à un point de vue littéraire, ne l'accepte point sans en écarter ce qu'elle présente d'effroyable en son déterminisme. « Tout recommence hors de nous — écrit-il — mais nous, nous avons changé. Le résultat des expériences antérieures n'est pas perdu. Nous arrivons au même combat, fortifiés ou affaiblis. Et ce sera Austerlitz ou Waterloo, selon l'énergie dépensée, selon la qualité de nos armes, selon notre capacité stratégique, selon notre valeur personnelle en somme. Seul le triomphe définitif nous débarrassera de l'ennemi opiniâtre, ou plutôt le rendra inoffensif désormais. Nous passerons alors si haut au dessus de lui, qu'il ne pourra plus nous atteindre. »

Point n'est le cas de discuter ici comment, si nous changeons, et partant, si nous pouvons changer les événements, les mêmes faits peuvent encore fatalement se reproduire un jour. N'en demandons pas trop à cette poésie optimiste et même moralisatrice qui est toujours au fond de l'âme de M. Jules Bois — ce qui est tout à son honneur. Mais tout le monde se passionnera en lisant cette histoire fantastique par laquelle les héros d'un drame qui se déroula dans un château solitaire, se retrouvent, plusieurs siècles après, dans cette même



salle, dans les mêmés circonstances et, dans une scène puissante, se souviennent, se reconnaissent ; seulement, l'évolution accomplie dans leurs âmes les porte à donner, cette fois, à l'aventure une solution inspirée par les lois de l'amour et du pardon.

E. Katharine Bates : **The Boomerang** (A Novel). — (London, Holden et Hardingham, Adelphi. — Relié : 6 s.)

Voici un autre roman dont la Réincarnation constitue la base. Il est partagé en trois Livres, et l'auteur a jugé utile de faire précéder le troisième, dans lequel plusieurs des personnages qui figurent d'abord sont supposés être réincarnés, d'un Prologue dans lequel il déclare que, sans être précisément un réincarnationniste à tous crins, il estime qu'une forme quelconque de Réincarnation lui paraît une supposition fort raisonnable. Il pense d'ailleurs que notre personnalité apparaît de plus en plus multiple, par suite des recherches psychiques, et il cite le mot bien connu de Frédéric Myers : « Nous avons toujours considéré notre personnalité comme une voiture pouvant contenir deux personnes ; mais la vérité semble être qu'elle est plutôt pareille à un Omnibus ».

Mais il y a dans le roman de Mme K. Bates une autre idée dominante. On sait ce que c'est qu'un *boomerang*. Cette arme, — qui s'est dernièrement acclimatée parmi nos sportsmen — lancée par la main vigoureuse du sauvage australien, après avoir parcouru un trajet en l'air, revient vers le chasseur, qui doit prendre garde pour ne pas en être frappé. Mme Bates a voulu montrer par ce beau symbole que les mauvaises actions qu'on commet se retournent contre le coupable lui-même, qui finit toujours par en porter la peine — ou dans cette vie ou dans une autre.

Le roman, écrit d'une façon un peu surannée, est toutefois très agréable à lire et fait le plus grand honneur à la femme distinguée qui en est l'auteur.

Hereward Carrington : **Personal Expériences in Spiritualism** (Illustrated). — London. T. Werner Laurie Ltd., Clifford's Inn.)

L'auteur, qui s'est fait en Amérique une réputation incontestée de « démasqueur » de faux médiums, partage son nouveau livre en deux parties : dans la première il passe en revue bon nombre de séances médiumniques auxquelles il a assisté aux Etats-Unis, et dénonce les trucs de toutes sortes qu'il pense avoir découverts : dans la seconde partie, qui fait un contraste assez curieux avec celle qui la précède, il parle des séances de Mme Eusapia Palladino auxquelles il a pris part et, tout en se gardant bien de contester les fraudes éventuelles dans lesquelles tombe aussi ce médium, surtout lorsqu'il est mal entouré, reconnaît les phénomènes supernormaux qu'il présente souvent, et en montre l'authenticité, avec la compétence spéciale que l'auteur s'est faite dans ces matières, tout en donnant son opinion (pp. 244-245) sur la raison des fraudes qui se produisent parfois même au cours des meilleures séances.

Les nombreuses et intéressantes gravures hors texte dont l'ouvrage est illustré en rendent la lecture plus agréable et la compréhension plus aisée.

Nous nous sommes occupés, il y a trois ans environ, des séances d'Amérique et des incidents auxquels elles donnèrent lieu : M. Carrington lui-même en avait parlé d'une façon très étendue surtout dans son livre : *Eusapia Palladino and her Phenomena*. L'auteur y avait même esquissé une théorie au sujet de l'origine probable de ces curieuses manifestations ; à savoir : que la moitié parmi elles étaient dues à quelque énergie vitale, sous le contrôle de l'activité consciente ou subconsciente du médium ; l'autre moitié était produite par une intelligence indépendante, agissant sur l'énergie en question et l'utilisant.

Maintenant, dans son nouvel ouvrage, M. Carrington avoue qu'après avoir assisté à un bien plus grand nombre de séances, il est parvenu à cette conclusion : que les séances sont, à un certain point de vue, bien moins *spirites* qu'il ne l'avait supposé d'abord ; c'est-à-dire qu'il y a fort peu de phénomènes qui ne paraissent pas être le résultat direct de la volonté d'Eusapia.

Il reconnait toutefois que le médium lui-même attribue les moindres phénomènes qu'il produit à l'intervention d'intelligences extérieures ; mais M. Carrington n'attache naturellement pas une importance exagérée à l'avis d'Eusapia.

Albert de Rochas : **La Science des Philosophes et l'Art des Thaumaturges dans l'Antiquité.** Seconde édition augmentée de documents inédits, avec 24 planches hors texte. — (Paris, Dorbon aîné, 19, boulevard Haussmann. — Prix : 8 fr.).

Il ne faut pas oublier qu'à côté du psychiste éminent il y a dans le colonel de Rochas le savant technicien et l'érudit dont les ouvrages ont été honorés de prix de l'Institut. Dans l'ouvrage dont nous nous occupons, toutes ces différentes formes du savoir de M. de Rochas entrent dans une certaine mesure. En effet, les traités des ingénieurs

grecs, que l'auteur, familier avec leur langue technique, a traduit pour la première fois en français, se rapportent surtout à des trucs employés dans certains temples payens pour frapper l'imagination des foules, en simulant des miracles.

Il en est surtout ainsi pour ce qui concerne les extraits des *Philosophoumena*, qui se trouvent dans la dernière partie du livre, et dont l'auteur — qu'il soit Origène ou Saint Hippolyte — y explique ainsi la lecture d'écrits auxquels le dieu était censé répondre sans que son prêtre en eût pris connaissance :

... Il (le mage) dit ensuite au demandeur d'écrire sur la feuille de papier ce qu'il demande aux démons ; puis il plie la feuille, la donne à l'enfant et envoie celui-ci la mettre au feu, afin que la fumée porte l'écriture aux démons. Mais avant que cet ordre soit exécuté, il divise en parts égales la feuille et feint d'inscrire sur plusieurs d'entre elles, avec des lettres hébraïques, le nom de certains démons... (Page 341).

N'est-il pas bizarre de voir paraître ici la formalité constituant à *faire brûler un papier* et ces *lettres hébraïques* que nous retrouvons dans les agissements mystérieux de M. Bert Reese, de façon à justifier, de quelque façon, le titre bizarre et imprévu de « Juif éternel », dont Edison l'a gratifié ?...

Dr Carlo Migliore : **Teoria dell' Evoluzione Spirituale e Divina dell' Uomo**. — (Bideri, éd., Naples, S. Pietro a Majella, 17. — 2 fr.).

L'auteur expose dans ce volume comment il a été emmené par l'étude, du matérialisme au spiritualisme. Son esprit a bien une tournure plus mystique que le Dr Migliore lui-même ne le suppose peut-être, ainsi que le prouvent, non pas uniquement les citations fréquentes de la Bible et de faits empruntés à l'hagiographie, mais aussi son langage en général ; toutefois la science constitue bien la base de ses raisonnements, qui le portent à admettre une évolution universelle, dont l'humanité constitue une des marches les plus élevées.

Charles Lancelin : **Méthode de Dédoublement personnel** (Extériorisation de la Neuricité : Sorties en Astral). — H. et H. Durville, éd., Paris, rue St-Merri, 23. — 10 fr.).

Dès les premières pages de son volume, M. Lancelin en définit le but.

Voici — dit-il — que des savants et des chercheurs comme le colonel de Rochas, les Drs Baraduc, Encausse, Moutin et autres, Hector Durville, le commandant Darget, etc., ajoutent : On peut dissocier les éléments constitutifs de l'être, puisque nous les isolons, puisque nous les photographions séparément !

Et voici enfin un livre qui leur vient dire à son tour : Il ne s'agit plus d'expériences de laboratoire avec des sujets spécialement entraînés : vous, moi, le premier venu, n'importe qui, possédons en nous la faculté de nous désagréger, de dégager de nous-mêmes notre neuricité, de dissocier notre propre individu en ses parties constitutives, d'envoyer notre double humain, notre *fantôme* vivant au loin pour y accomplir tel ou tel acte, et de nous réintégrer ensuite.

On peut reprocher à M. Lancelin que, alors qu'il veut s'adresser surtout aux physiologues, il en est resté, dans le domaine de la physiologie, aux anciennes divisions des tempéraments humains ou nerveux, sanguins, bilieux, etc., et ainsi de suite. Les auteurs sur lesquels il fonde ses théories ne sont trop souvent pas ces savants et expérimentateurs sérieux qui sont les maîtres incontestés du métapsychisme, mais, à côté de quelques expériences de bon aloi, il en cite une infinité qui exercent sur la meilleure partie des lecteurs un effet opposé à celui que M. Lancelin se proposait.

Par contre, M. Lancelin écrit toujours fort bien ; dans les chapitres surtout qui concernent la « captation des forces hyperphysiques », les conditions matérielles et les dispositions psychiques pour obtenir le « dédoublement personnel », on trouve une foule de données curieuses et intéressantes, tirées de la théosophie, de l'occultisme et des observations personnelles de l'auteur. Celui-ci est arrivé à cette conclusion, que le *dédoublement* « peut être réalisé par un double entraînement, celui de la neuricité sur laquelle est basé le corps astral, et celui de la volonté qui joue un si grand rôle dans les phénomènes animiques, métapsychiques et hyperphysiques. »

Raymond Meunier : **Les Rêveurs**. — (Paris, E. Sansot et Cie, 9. rue de l'Eperon. — 1 fr.).

Raymond Meunier : **Les Désemparés**. — Paris, E. Sansot et Cie. — 1 fr.).

Ces deux petits volumes font partie de la collection : *Les Ames en peine*, que le Dr Meunier est en train de publier. La forme en est plus littéraire que scientifique, mais le fond en est bien conforme à la science psychologique la plus saine. L'auteur va même jusqu'à envisager la vie à un point de vue si normal, si simple, que vraiment on peu dire que ses opuscules exercent une action de calme sur l'imagination en désordre des « détraqués ». C'est probablement le but principal que se propose le Dr Meunier dans ses *Ames en peine*.

JULES GIRAUD : **Testament d'un haschiszhéen.** — (H. et H. Durville, Paris, rue St-Merri, 23. — 3 fr. 50).

Les personnes — médecins, psychologues ou simples curieux — qui s'intéressent aux effets des substances narcotiques et enivrantes, trouveront le document humain dans ce bizarre volume, qui parle un peu de tout, mais toujours, paraît-il... à base de haschisch. L'auteur, déjà âgé, avoue, en effet, qu'il s'agit d'un ouvrage « vécu ». C'est ce qui en constitue la saveur, là où on la rencontre, et en fait excuser la fadeur — même l'incohérence — qui n'y manquent pas non plus.

GIOVANNI CRISAFI : **Verso lo Luce.** Note di psicologia supernormale. — (Bemperad, éd., Florence. 3 lires).

C'est un petit livre auquel on ne peut contester qu'il offre une valeur réelle, bien qu'on puisse ne point partager toutes les idées de l'auteur. Celui-ci y traite différentes questions ethniques et philosophiques, en attribuant aux phénomènes métapsychiques toute la valeur qu'ils présentent en effet dans la solution de ces problèmes. Il avoue bien ne pas pouvoir affirmer que le monde soit fait conformément aux principes proclamés par notre conscience comme étant ceux de la morale éternelle ; il ne voit pas dans l'Univers la volonté d'un Dieu, qui ne peut vouloir que le bien ; mais ne s'abandonne aucunement pour cela au pessimisme. « Notre foi est l'*Ethica viatorum* — dit-il ; — la foi du voyageur qui voit la route ouverte devant lui et, tout en ignorant quel peut en être le but inexploré, sait qu'il ne lui est pas permis de s'arrêter et qu'il peut aller toujours plus loin ».

JOLLIVET-CASTELOT : **Trilogie astronomique.** — (Paris, H. et H. Durville, éd., 23, rue St-Merri. — 1 fr.).

La trilogie que l'auteur développe dans cet opuscule est la suivante : I. Terre — Passé — Présent — Futur ; II. La Pluralité des Mondes habités, l'Espace Céleste ; III. Evolution de l'Univers vers le but rationnel. C'est la « philosophie astronomique » que l'auteur se propose d'exposer ainsi au public.

C.-W. LEADBEATER : **Esboco Theosophico.** — (Amaro C. Dopes, rua Independencia, 159, Porto Alegre, Brésil. — 1 milreis.

Traduction portugaise d'un des opuscules de propagande théosophiques les plus connus.

PAUL FLAMBART : **Notions élémentaires d'Astrologie scientifique.** — (H. et H. Durville, Paris, 23, rue St-Merri. — 1 fr. 50).

C'est un résumé du traité sommaire que l'auteur avait publié, en 1902, sous le titre de « Langage astral » et qu'il fait paraître dans la Revue « Influence astrale », dont il est le directeur.

Dr HENRI LABONNE : **Comment on se défend contre les Maladies du Cœur.** — (H. et H. Durville, Paris. — 1 fr.).

ALFONSO VESCI : **Conferencia sobre el Espiritismo.** — (Habano, Grupo Espirito Juan).

L'opuscule est illustré de diverses photographies spirites.

G. PERSON : **Gli Spiriti di Dante** nel suo libro « La Vita Nuova » — Turin, 1913).

L'auteur examine des passages des premiers vers de Dante, dans lesquels il croit trouver des rapports du poète avec des individualités spirituelles.

LÉON KENDOL : **Le Magnétisme personnel.** — (H. Daragon, éd., Paris, rue Blanche, 96. — 2 fr. 50).

Ce livre contient de bonnes choses, mais nous doutons qu'il soit écrit de façon à avoir prise sur l'esprit des lecteurs français.

AU MILIEU DES REVUES

Une preuve fort douteuse d'identité spirite

Le Dr FUGAIRON écrit dans le *Journal du Magnétisme :*

J'ai un cousin habitant Marseille qui se trouve atteint d'une maladie incurable. Un cousin de ce cousin, point du tout parent avec moi et qui est un curieux du spiritisme sans y croire, s'est faufilé, il y a environ deux mois, dans une réunion de spirites à Toulouse.

Après avoir assisté impassible toute la soirée à cette séance, il se hasarda à poser une question au médium



étranger, habitant Toulouse depuis peu et simple ouvrier :

— J'ai, lui dit-il, un parent très malade, guérira-t-il ? — Non, répondit le médium. Puis celui-ci ajouta : — Voici un esprit qui vous dit : « J'ai été, il y a longtemps, domestique du père de votre cousin. » — Tiens, dit celui qui avait posé la question ; comment vous appelez-vous ?

— Janon, répondit l'esprit.

— Je ne vous connais pas.

Puis après réflexion, il demanda au médium : « Comment est ce Janon ?

— C'est un petit vieux tout courbé, avec des favoris gris.

— Je ne le connais pas ».

Et la séance prit fin.

Or, à quelques jours de là, le curieux du spiritisme rencontra dans une rue de Toulouse ma cousine G., qui est aussi sa cousine, et qui est la sœur du malade ; et il lui demanda :

— N'avez-vous pas eu, dans le temps, un domestique au château, que vous appeliez Janon ?

— Non, je ne me souviens pas. Mais pourquoi me poses-tu cette question ? — Oh ! pour rien. — Mais enfin !... — Eh bien ! je vais te mettre les points sur les *i* : c'était un petit vieux tout courbé, avec des favoris gris.

« Le portrait que tu me fais, répondit ma cousine, est celui d'un de nos anciens bergers qui s'appelait le Caillouzet.

» J'étais trop petite pour me souvenir de son prénom. Mais, enfin, que signifie tout cela ? »

Alors, le cousin raconta ce qui lui était arrivé. Très intriguée, ma cousine, en rentrant chez elle, interrogea les vieux du village, pour savoir quel était le prénom du vieux Caillouzet. On lui répondit : « Tout le monde ne l'appelait que Janon ».

Voilà, je crois une observation très remarquable.

Moi, je ne me souviens pas du tout de ce Janon ; ma cousine, un peu plus âgée que moi, s'en souvient à peine, et ne se souvenait pas du tout de son nom. Le cousin qui assistait à la séance spirite ne le connaissait pas du tout, car il n'était pas né à l'époque où Janon était domestique chez mes parents.

Le médium n'a pas pu lire dans la pensée de son interlocuteur l'existence et le nom de cet homme, puisqu'il n'y était pas. Il faut donc que ce Janon assistât invisible et par hasard à cette séance et qu'il ait immédiatement reconnu que l'interlocuteur que, de son vivant il n'avait jamais connu, fut un parent des maîtres qu'il avait servi, il y a plus de cinquante ans.

N'avons-nous pas ici une preuve certaine de la survivance ?

Je crois que oui; dans tous les cas, je voudrais bien connaître les objections que vous pourriez faire à cette observation psychique fait par le plus grand des hasards !

La plupart de nos lecteurs penseront sans doute, comme nous, que le spiritisme peut se vanter d'enregistrer des centaines de cas ayant autant de valeur, au point de vue *spirite*, que celui-ci ; sans compter ceux qui sont infiniment plus probants encore. M. le Dr Fugairon voudrait bien connaître les objections qu'on pourrait faire à l'observation psychique qu'il a recueillie, très utilement d'ailleurs. Les objections sont bien simples. La dame dont il est question dans ce récit, un peu plus âgée que son cousin, *se souvenait à peine de Caillouzet et ne se souvenait pas du tout de son nom*. Le docteur laisse supposer que son cousin le connut aussi, dans son enfance, bien qu'il ne s'en souvînt plus du tout. En tout cas, il serait presque inimaginable qu'il n'en eût jamais entendu parler par ses parents durant ses premières années. Et il doit l'avoir entendu nommer Janon, puisque « tout le monde ne l'appelait pas autrement ». Même la cousine, qui se rappelait un peu ce vieux serviteur, avait oublié son surnom ; cela ne prouve certainement pas qu'elle ne l'ait pas entendu appeler « Janon », comme tout le monde.

Ce cas peut donc être *spirite ;* mais il est fort loin de l'être *certainement*, comme le pense M. le Dr Fugairon, puisqu'il est impossible d'écarter l'hypothèse de la cryptomnésie, que beaucoup de psychistes considéreront, au contraire, comme constituant de beaucoup l'explication la plus naturelle de ce cas, surtout s'il s'agissait d'une séance typtologique et si le cousin de M. Fugairon avait les mains posées sur la table.

L'honnêteté dans les polémiques

Depuis quelque temps, une Revue cléricale dont le titre est : *Revue Internationale des Sociétés Secrètes*, s'occupe de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, qui pourtant ne touche jamais aux questions religieuses, en tâchant de la faire passer pour une Société secrète, travaillant pour le diable. Je n'ai jamais cru devoir m'occuper de ces absurdités. Mais voici que, dans son dernier numéro, en citant ce que j'avais écrit, l'année dernière, au sujet du médium Carancini, elle me fait dire : « En ces conditions, il **ne** me semble **pas** excessif de dire que nous sommes sûrs de notre fait et que le médium romain a définitivement triomphé de l'épreuve à laquelle il avait été soumis. »

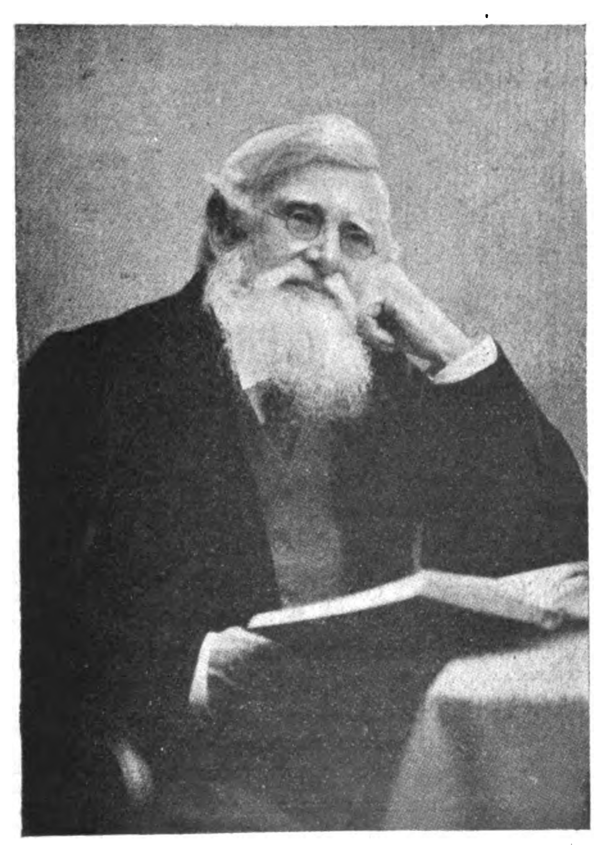
Or les deux mots que je viens de reproduire en caractères noirs, ont été tout simplement ajoutés par la *Revue Internationale des Sociétés secrètes*. C'est vraiment un peu trop fort. Que deviendrons-nous si nous laissons passer de pareils systèmes sans protester ? C. de Vesme.



ECHOS ET NOUVELLES

Sir Alfred Russel Wallace

Au point de vue des études métapsychiques, ce qui caractérise davantage la figure de cet illustre vieillard, qui vient de s'éteindre à l'âge de 91 ans, est probablement sa qualité de *savant spirite*. Il y a beaucoup de savant éminents qui ont proclamé la réalité des phénomènes supernormaux ; quelques-uns parmi eux ont même admis la possibilité de communiquer avec les êtres de l'au-delà,



Sir Alfred Russel Wallace

chose qu'admettent même beaucoup de Chrétiens et d'adeptes d'autres religions, fortement opposés au Spiritisme ; mais leurs méthodes, leurs tendances sont celles des « psychistes ». Sir A. R. Wallace est le spécimen rare, presque unique, d'un savant illustre, nettement *spirite*, par ses convictions, sa mentalité, ses écrits, ses entourages. Il suffit de lire son fameux ouvrage : *Les Miracles et le Moderne Spiritualisme* (1), qui a tellement contribué à la diffusion du *Modern Spiritualism* en Angleterre, pour sentir la différence qu'il y a entre la manière dont cet auteur envisage la question psychique et celle dont l'envisagent ceux-là même parmi les savants « psychistes » qui sont le plus avancés dans l'admission de l'intervention d'intelligences de l'au-delà dans un certain nombre de phénomènes, tel que les Lombroso, les Lodge, les Hislop (1), etc. Aussi il n'a joué aucun rôle dans la *Society for Psychical Research*.

Cette particularité s'explique facilement si l'on songe aux conditions dans lesquelles se développèrent les études qui rendirent célèbre Sir A. Wallace. Celui-ci est, en somme, ce qu'on appelle, depuis quelque temps, un *autodactique* ; il a formé lui même sa culture, il n'est point passé par les Universités, il n'a point appartenu ensuite au corps officiel du haut enseignement : en ces conditions, il a gardé une personnalité spéciale ; à côté des théories les plus merveilleuses par leur nouveauté et leur justesse, il en a émises qui ont eu le don d'étonner les esprits scientifiques et embarrasser les amis mêmes de l'auteur — comme dernièrement celle contenue dans son dernier livre : *La place de l'Homme dans l'Univers*, dans lequel il soutient le système dit « géocentrique », selon lequel la Terre serait le centre du Monde, et celui-ci n'existerait, pour ainsi dire, que pour elle.

M. Wallace nacquit d'une famille très pauvre à Usk, dans l'Angleterre du Nord, et ne fit que des études assez élémentaires : à 14 ans il quitta l'école et se prit à étudier tout seul les sciences naturelles pour lesquelles il éprouvait un vif penchant. A vingt ans, enflammé par la lecture d'un ouvrage de Humbold sur « l'Amérique du Sud », il parvint à s'embarquer sur un petit navire à voiles de 192 tonnes, le *Frolie*, qui le transporta au Brésil. Sur les rivages du fleuve des Amazones, le jeune naturaliste put recueillir des spécimens fort intéressants de la flore et de la faune de ces pays ; malheureusement, lorsque, après quatre années d'explorations et de travail, il se rembarqua pour l'Europe, le navire qui le transportait fit naufrage et les collections de M. Wallace furent perdues. Le naturaliste se sauva par miracle, après être resté dans un canot, à la merci des flots, durant dix jours, avec quelques compagnons d'infor-

(1) Librairie Spirite, 42, Rue St-Jacques, Paris. 5 fr.

(1) Voir, à ce sujet, l'article âpre au point d'être presque violent, que le professeur Hyslop consacre aux spirites dans le fascicule d'août dernier de son *Journal of the Society for Psychical Resarch*.



tune. En Angleterre, il put néanmoins publier un Rapport sur ses travaux, auquel il fit suivre un traité, sur *Les Palmiers de la Guyane.*

M. Wallace se rendit ensuite à l'Archipel Malais, qu'il parcourut huit années durant, presque toujours seul.

Ce fut durant ce long exil volontaire que M. Wallace mûrit sa fameuse théorie du Transformisme. Il a raconté lui-même comment, alors qu'il se trouvait, tout transis de froid, à Fernate, l'idée géniale se présenta tout à coup à son esprit. Il était en train de lire les *Essais* de Malthus sur la population ; il mit son livre de côté, se mit à son bureau et, bien que malade, il écrivit sa théorie toute entière en un mémoire sur *La Tendance des Variétés à s'éloigner du Type originaire*, qu'il envoya aussitôt à Sir Charles Lyell pour que cet illustre naturaliste en donnât lecture à la séance de juillet 1858 de la *Linnean Society*. En même temps Sir Ch. Lyell recevait de Darwin un essai destiné à être présenté à la même assemblée intitulé : *De la Tendance des Espèces à former des Variétés.* Les deux chercheurs, très loin l'un de l'autre, s'étaient rencontrés simultanément sur la même idée.

Après une lutte de courtoisie qui avait réellement son côté sublime, Darwin dut céder, ayant été prouvé qu'il travaillait à sa théorie depuis vingt ans, et ce fut son mémoire qu'entendit la *Linnean Society*. Ainsi entra dans la gloire cette théorie de l'Evolution des Formes de la vie, qui a été si près d'être dénommée, non pas *Darwinisme*, mais *Wallacisme*.

C'est en 1870, presqu'en même temps que Sir William Crookes, que Sir Alfred-R. Wallace commença à s'occuper des recherches psychiques, en Angleterre. Son premier mémoire sur ce sujet fut lu à la Société Dialectique de Londres en 1871.

Son livre : *Les Miracles et le Moderne Spiritualisme* est justement un recueil d'articles publiés de 1871 à 1875. Il contient des données très intéressantes, des observations géniales, mais aussi pas mal de mysticisme et plusieurs naïvetés, surtout pour ce qui se rapporte à la photographie spirite.

Le dernier geste de Sir A. Wallace dans le domaine du Spiritisme a été sa déposition dans le procès entre M. William Stead et le prestidigitateur Maskelyne, en 1907 ; l'autorité de son témoignage contribua considérablement à convaincre les deux Tribunaux qui donnèrent successivement raison à M. W. Stead.

Sir Alfred Russel Wallace publia aussi un ouvrage sur la *Nationalisation du Sol*, dans lequel il professe des idées collectivistes, limitées à la question de la propriété de la terre. Toute l'Angleterre, l'année dernière, célébra le quatre-vingt-onzième anniversaire de sa naissance. Il s'éteignit paisiblement, après quatre jours seulement de maladie.

Un pari lancé par Mme Bisson

M. le « professeur » Dicksonn, officier de l'instruction publique et chevalier du Mérite agricole, est aussi prestidigitateur et, dans les premiers jours de Décembre, il fit à l'Université Populaire du Faubourg Saint-Antoine, à Paris, une conférence suivie de « démonstration » ; c'est-à-dire qu'il voulut montrer « comment se produisent les phénomènes médiumniques », et après avoir exposé les vieux trucs des crochets dissimulés sous les manchettes pour soulever les tables, etc., il fit voir des apparitions lumineuses, expliquant ensuite qu'il s'agissait en réalité « d'un homme vêtu de noir, masqué, ganté, chaussé de noir, qui se confond intégralement avec un rideau noir tendu au fond de la scène ». Toute personne ayant assisté à une séance médiumnique. ou en ayant lu le compte rendu, sait qu'il n'y a aucun rapport entre ces fantasmagories d'une illusionniste et les phénomènes médiumniques, même quand ceux-ci sont plus faux. Mais le public du Faubourg Saint-Antoine, qui de séances médiumniques ne connaît mie, frémit généralement d'enthousiasme devant ces hâbleries d'illusionnistes.

Mme Juliette Alexandre Bisson, outrée par la publication d'un compte rendu de la conférence de M. Dicksonn, parue dans le *Matin*, a envoyé à ce journal la lettre suivante, qui fut publiée le jour même :

10 décembre 1913.

Monsieur le rédacteur en chef,

Vous publiez dans votre numéro du 10 décembre un article concernant la production des fantômes par un prestidigitateur qui a sans doute rendu autant de services à l'instruction publique qu'à l'agriculture.

Je ne discuterai pas ses titres et je me bornerai à répondre à ses affirmations relatives à la production de certains phénomènes qu'il assure pouvoir imiter.

Toute personne au courant de la question aura bien vite reconnu le caractère fantaisiste des allégations du professeur prestidigitateur.

Permettez-moi cependant de protester contre des indications qui donnent la plus fausse idée des phénomènes véritables, dont la reproduction est affirmée.

Je n'ai l'intention de défendre aucune école, mais simplement de vous assurer que les « trucs » du prestidigitateur existaient avant qu'il eût escamoté la moindre muscade !



Il y a quarante ans que M. Maskelyne les a employés à l'Egyptian Hall de Londres.

Si le professeur Dicksonn a suffisamment confiance en lui pour *reproduire exactement, dans les mêmes conditions où mes expériences sont faites*, les résultats obtenus par mes collaborateurs et moi, je suis disposée à parier avec lui 20.000 francs. 20.000 francs que je déposerai à la caisse du *Matin*.

Un comité composé de gens honorables, acceptés comme arbitres par les deux parties, se réunira chez moi et prononcera en dernier ressort.

Recevez, monsieur le rédacteur en chef, l'assurance de la haute considération.

JULIETTE ALEXANDRE-BISSON.

P. S. — Je vous envoie un livre où vous verrez dans quelles conditions les expériences auxquelles je fais allusion sont faites (1).

M. Dicksonn a répondu en demandant d'assister aux séances de Mlle Eva C. ; comme Mme Bisson pense que l'influence d'une personne hostile empêche le développement des phénomènes psychiques, elle s'y refusera sans doute — et ainsi ce pari aura le sort de tous ceux qui l'ont précédé et qui le suivront : c'est-à-dire qu'il n'aura aucun résultat.

La petite stigmatisée de Bussus

La presse française tout entière s'est occupée, durant quelques jours, d'une jeune fille de treize ans, nommée RAYMONDE BELLARD, habitant Bussus, petite commune de l'arrondissement d'Abbeville (Somme). On disait que des mots, des chiffres apparaissaient inexplicablement sur son épiderme.

« Ainsi à l'école — racontait-on — elle cherchait au tableau noir la solution d'un problème. Elle ressentit à ce moment des démangeaisons insupportables aux bras. On regarda et on vit apparaître, sous la forme d'une saillie aussi visible qu'une veine, le chiffre 4. C'était la solution cherchée. Une personne entre-t-elle chez ses parents ? Le nom du visiteur apparaît sur le bras, la figure, le dos ou la cuisse. On lui demande où doit aller tel conscrit qui ignore encore quelle sera sa garnison ? Aussitôt apparaissent les mots : artillerie, La Fère. Un aéroplane passe dans les airs ? De suite, sur la cuisse se dessine en relief un avion. »

Tout cela était très extraordinaire. Un représentant du *Matin*, M. Henri Vidal, ayant été à Bussus, raconta ensuite avoir demandé à Raymonde :

— Pouvez-vous savoir comment je me prénomme et me répondre par les moyens qui vous sont familiers ?

— L'expérience ne réussira peut-être pas, objecta sa mère, car les phénomènes se manifestent depuis deux jours avec plus d'intensité le matin que le soir.

On attendit, non sans curiosité, pendant un long quart d'heure. Tout à coup, Raymonde prononça :

— Ah voilà !

Et elle découvrit sa jambe au-dessus du genou. On aperçut sur la peau une quantité d'ampoules minuscules. Elles se transformèrent, se lièrent, et bientôt, en très gros et très purs caractères, on lisait le prénom : *Henri*.

Avant qu'elle ne s'effaçât, on put photographier l'image. « Et cette fois — déclara M. H. Vidal — nous étions convaincus. »

Mais voilà que, le lendemain, le même journal annonçait qu'une Commission composée des professeurs Bordas, secrétaire général de l'Institut général de psychologie, Petit, président de la Société de pathologie comparée, et du docteur Colin, d'Amiens, avait constaté qu'il ne s'agissait que d'un simple phénomène de *dermographie*. Comme chacun sait que ce mot double grec signifie : *écriture sur la peau*, c'était là, en somme, une vérité de La Palisse. Mais le *Matin* ajoutait que « ce sont, en toute certitude, des manipulations exercées sur le tégument qui engendrent le phénomène ».

M. le prof. Bordas raconta brièvement, dans une des dernières séances de l'Institut Général Psychologique, ce qu'il avait vu et fait à Bussus. Il affirma que M. Henri Vidal avait commis l'imprudence de passer sa carte de visite à la famille Bellard, quelques minutes avant de poser sa question à la fillette ; celle-ci avait dû trouver moyen d'écrire le nom d'*Henri* sur une partie de son corps au moyen de son ongle, ou d'un autre corps pointu, sans qu'on s'en aperçut : ceci provoque en elle, comme en d'autres personnes, une réaction dans les vaisseaux sanguins, qui se dilatent et laissent échapper de la sérosité à travers leurs parois distendues ; cette sérosité, s'accumulant dans la peau, exactement au niveau des contacts exercés, les dessine en relief d'une manière très accusée. Mais il faut pour cela que le signe destiné à apparaître ait été tracé sur la peau du sujet : la petite Raymonde s'arrange certainement pour le faire : la suggestion, la divination, etc., y sont complètement étrangère.

Des réponses faites par le prof. Bordas à M. Louis Favre, qui lui demandait des précisions, il apparaît qu'il s'agit là d'une simple présomption du

(1) Inutile de dire que le livre dont il s'agit est celui que Mme Bisson vient de publier et dont nous publions une analyse sur ce même fascicule. — N. de la R.



Dr Bordas, fondée sur des indices de quelque valeur : il ne posa aucune question à Raymonde pour s'assurer si la suggestion n'opérait pas sur elle, ce qui était en somme le pivot de la question. En effet, il est presque certain que, si la suggestion peut produire un stigmate de cette sorte, c'est sur des personnes qui y sont prédisposées et sur lesquelles, par conséquent, le frottement d'un corps pointu la produira aussi. Il serait donc irrationnel de déduire de ce dernier fait que la dermographie par suggestion ne se produit pas.

En ces conditions, on voit que la question est loin d'être tranchée, bien que les indices soient assez défavorables à la petite Raymonde. Il faudrait que le sujet soit soumis à des hommes familiarisés avec les recherches psychiques et leurs méthodes objectives, pour parvenir à établir la vérité.

Petites Informations

*** Les journaux se sont dernièrement occupés d'un enfant âgé de cinq ans, **Eddie Burn,** fils d'un agriculteur de Chester-le-Street (Durham, Angleterre), qui présente des phénomènes dont l'étude ne peut qu'être hautement intéressante pour la compréhension de ce qu'on appelle l'écriture « en miroir », ou « renversée », et que présentent tant de médiums dans leur automatisme. On dirait qu'il voit toute chose renversée, puisque, non seulement il écrit les mots de droite à gauche, mais aussi sens dessus dessous, de façon qu'il reproduit la lettre M, par exemple, comme un W, et ainsi de suite.

*** En présidant, le 5 Novembre, la séance inaugurale de la Chimie médico-psychologique de Londres, à l'University College, **le comte de Sandwich** parla de la faculté de « guérisseur » qu'il s'est reconnue et qu'on lui a reconnue depuis longtemps, et raconta de nombreux faits surprenants à l'appui de son assertion. Le résumé de son discours, qui nous est fourni par les journaux londoniens, laisse supposer que Lord Sandwich obtient ces résultats thérapeutiques surtout au moyen de la parole ; ce qui permet de croire qu'il s'agit surtout de guérisons dues à la suggestion.

*** **Mlle Tanglet**, un médium belge, vient de donner quelques séances à la Société Internationale de Recherches psychiques, à Paris. Après être spontanément entrée dans un état de *transe*, qu'on n'a pas de raisons évidentes pour ne pas croire authentique, elle exécute des pastels, des moulages, représentant surtout des têtes de femmes fantastiques. Ces ouvrages sont presque tous très inférieurs au point de vue artistique, mais permettent d'étudier le travail semi-automatique de ces sujets. Quelques dessins, d'un ordre plus primitif, sont fait par Mlle Tanglet les yeux bandés. Ce médium, qui a été développé dans un milieu spirite, attribue ses ouvrages à l'intervention d'esprits.

*** **M. César Moutonnier** vient de mourir à Genève, à l'âge de 83 ans. Ancien professeur à l'*Ecole des Hautes Etudes Commerciales*, à Paris, il était un spirite d'ancienne date. Il publia des articles, des brochures, des poésies spirites qui ne manquent pas de valeur. Il a été le Président fondateur, de la Société d'Etudes Psychiques de Nice.

*** La Direction de la *Revue Spirite* nous prie d'annoncer qu'elle va bientôt publier plusieurs **lettres d'Allan Kardec,** tirées d'une volumineuse correspondance posthume du Maître des spirites français, qui est entre ses mains.

*** La « Bibliothèque polonaise d'œuvres choisies » vient de publier, à Varsovie, le premier volume des *Phénomènes médiumniques* du Dr **Julien Ochorowicz.** Voici le titre des chapitres :

I. A la recherche des nouvelles vérités. — II. Qu'est-ce qui est impossible ? — III. Question de la fraude. — IV. Expérience de la boussole. — V. Le lion des Sables. — VI. *Soffio freddo*. — VII. Comment se forment les fantômes ? — VIII. Les mains inconnues. — IX. John King. — X. La transe et l'hypnose. — XI. — En dehors de l'organisme. — XII. Les degrés du merveilleux. — XIII. L'idéoplastie physique. — XIV La loi de réversibilité. — XV. Comment se fait le corps des esprits ? — XVI. L'homme double. — XVII. La matérialisation. — XVIII. Les transfigurations. — XIX. Conclusions. Ces articles ont été publiés d'abord en 1893 dans les journaux de Varsovie. Les trois autres volumes contiendront des travaux plus récents.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Le prix « Fanny Endem »

On se rappelle qu'il y a trois ans, Mlle JULIETTE DE REINACH fondait un prix biennal de 3000 francs, que l'Académie des Sciences acceptait de décerner sous la dénomination de « prix Fanny Endem ». Ce prix était destiné à récompenser le meilleur travail traitant de l'hypnotisme, de la suggestion et, en général, des actions physiologiques qui pourraient être exercées à distance sur l'organisme animal ».

Il y a deux ans, le prix n'avait pas été décerné, mais les arrérages avaient été partagés entre M. Emile Boirac pour son ouvrage sur la *Psychologie Inconnue*, et M. le Dr Ochorowicz pour son livre sur la *Suggestion Mentale*.

Cette année, dans les mêmes conditions, l'Académie a attribué 2000 fr. à M. GUILLAUME DE



M. Guillaume de Fontenay

FONTENAY pour son mémoire intitulé : *Sur quelques réactions au contact de la plaque photographique*, et 1.000 francs à M. JULES COURTIER, pour son ouvrage intitulé : *Rapport sur les séances d'Eusapia Palladino à l'Institut Général Psychologique*.

Nos lecteurs se rappellent sans doute que le Mémoire primé par l'Académie a été publié d'abord dans les *Annales des Sciences Psychiques ;* il était surtout destiné à rectifier quelques erreurs fantaisistes d'interprétation auxquelles donnaient lieu des taches qui se produisent dans la plaque photographique par suite de réactions dues surtout à des actions thermiques et chimiques.

Nous nous félicitons vivement de cet hommage rendu à notre distingué collaborateur par des hommes de science éminents.

Quant au Rapport de M. Courtier, Secrétaire de l'Institut Général Psychologique, il est si connu qu'il est à peine nécessaire d'observer que l'auteur se tira avec honneur de la tâche si malaisée et délicate de rendre compte d'expériences faites par des groupes différents d'expérimentateurs, avec des méthodes et des résultats différents aussi.

Un Congrès International des Sciences Occultes à Berlin

Un Comité vient de se constituer en Allemagne pour organiser un Congrès d'Occultisme qui aura lieu à Berlin dans l'automne de l'année prochaine. Ce mot d'occultisme ne doit point tromper les étrangers, car il n'a pas, en Allemagne, la même signification qu'en France et en Angleterre : il sert tout simplement à désigner les sciences métapsychiques, avec, peut-être, une signification un peu plus étendue. Mais les organisateurs du Congrès font manifestement tous leurs efforts pour donner au Congrès un caractère scientifique ; aussi ont-ils pu obtenir la Présidence d'honneur de M. le Dr baron de Schrenck-Notzing, de Munich : le Comité d'honneur compte parmi ses membres Sir Olivier Lodge, les professeurs W. Crookes, Luciani, Bottazzi, Eulenburg, Staudemaier, Deussen, Peabody, Hoffmann, Aars Piterson, Nagel, Maier, Morselli ; les Docteurs Ochorowicz, J. Bloch, Maxwell et Naum Kotik, etc. M. le Dr von Kapff, médecin des maladies nerveuses, président de l'Union scientifique de Berlin, « Sphinx », est président du Comité organisateur, dont le vice-président est le Dr Bergmann. Le Secrétariat général siège à Berlin-Steglitz, Peschkestrasse, 9.

Voici les principaux passages de la circulaire qui vient d'être lancée par le Comité organisateur :

Vous ne vous dissimulez pas sans doute, que notre temps parait exceptionnellement favorable à un projet comme le nôtre, et que même son exécution est une exigence urgente. Les observations scientifiques faites pendant ces dernières dizaines d'années sur la force plastique de la suggestion et sa faculté de transformer les tissus, sur la télépathie, la clairvoyance dans l'espace, les émanations de l'énergie psychophysique, la baguette divinatoire et sur d'autres phénomènes, ont prouvé que la science occulte est absolument dans la ligne d'extension des sciences naturelles.



Par rapport à la formation du congrès nous tenons à vous donner les renseignements suivants : Le congrès s'assemblera au commencement du mois d'octobre 1914 et siégera de 5 à 7 jours ; il sera formé par un certain nombre de groupes, qui discuteront les matières suivantes :

1° Histoire du développement de l'occultisme et philosophie de l'occultisme ; 2° La psychologie du transcendant et ses confins ; 3° Phénomènes occultes physiques et mécaniques ; 4° L'hypnotisme, le somnambulisme, la télépathie ; 5° La transe de la perception ; 6° La baguette divinatoire et d'autres sujets analogues ; 7° La biologie de l'occulte ; 8° Les disciplines occultes (examen historique et critique).

Le premier et le dernier ojur du Congrès, tous les groupes se réuniront dans une session générale, dans laquelle plusieurs conférenciers exposeront dans des rapports et des corapports l'importance de l'occultisme relatif à la culture, et ses relations avec les domaines les plus importants de la vie.

Il sera adjoint au Congrès une exposition des appareils, etc., favorisant l'occultisme, des dessins, statues, ouvrages, etc., des méthodes de contrôle des médiums, photographies, etc. Les médiums y consentant seront mis à l'épreuve scientifiquement par les chercheurs les plus réputés.

La Photographie de la pensée au Japon

Le Docteur en Médecine Franz Freudenberg, qui si trouve actuellement à Tokio, communique des informations intéressantes au sujet d'un livre que vient de publier le professeur Tomokichi Fukaraï, de l'Université de la capitale japonaise, et qui est intitulé : *Les facultés des Voyants et la Photographie psychique.*

La vive sensation qu'avaient occasionnée, il y a quatre ans, les facultés psychiques de deux voyantes, Mlle Chizuko Mifune et Mme Ikuko Nagao — raconte le prof. Fukaraï — tomba avec la mort de celles-ci. On vit ainsi une fois de plus combien la renommée humaine est de courte durée ! Mais le professeur Fukaraï qui, conjointement avec le professeur Imamura, de l'Université de Kioto, avait d'abord fait des expériences avec ces deux sujets, ne se laissa point décourager par les rires des sceptiques et continua ses recherches avec une énergie indomptable. « Aide-toi, le Ciel t'aidera. » Aussi le professeur ne resta pas longtemps privé de médiums avec lesquels entreprendre de nouvelles expériences.

Mme Sadako Takahashi, femme de M. Miyaji Takahashi, ne tarda pas à être connue comme étant douée des mêmes aptitudes psychiques que les deux voyantes au sujet desquelles de si vives discussions s'étaient élevées quatre ans auparavant.

Le professeur Fukuraï avait été sur le point de faire paraître les résultats de ses expériences avec Mlle Mifune et Mme Nagao, mais pour différents motifs il avait différé cette publication. D'abord, il trouvait que les facultés psychiques de ces deux femmes n'étaient pas encore suffisamment développées ; tout au moins, elles ne donnaient pas, quand il faisait des expériences avec ses élèves, d'aussi bons résultats que lorsqu'il était seul avec les médiums. L'apparition de ces derniers avait d'ailleurs causé tant d'émotion dans le public, que le professeur pensait tout naturellement pouvoir faire accepter plus facilement ses théories si celles-ci se trouvaient confirmées par d'autres démonstrations expérimentales.

C'est alors qu'il entendit parler des dons supranormaux de Mme Takahashi. Les recherches qu'il effectua avec cette dernière, dans les conditions du contrôle le plus strict, furent extraordinairement satisfaisantes. Le professeur décida alors de publier le compte rendu de ces dernières expériences en même temps que celui se rapportant aux deux premiers sujets ; c'est l'ouvrage qui vient de paraître.

La faculté de produire des photographies par la pensée se révéla pour la première fois chez Mme Takahashi en Novembre 1910. Son mari avait fait avec elle, durant quelques temps, des expériences réussies de clairvoyance ; entre Mai 1912 et Février 9113, il entreprit des expériences de photographies par la pensée : il obtint, là aussi, le meilleur succès.

Les expériences du professeur Fukaraï avec cette dame, pour ce qui se rapporte à la photographie, commencèrent en Mars et finirent en Mai de l'année courante. Elles eurent lieu en trois périodes différentes. Toutes les séances, sauf la première, furent couronnées du plus haut succès.

La deuxième séance eut lieu chez le professeur, en présence de cinq témoins. M. Fukaraï s'était procuré une douzaine de plaques photographiques des dimensions d'une carte de visite ; il en enveloppa trois avec toutes sortes de papiers et les cacheta.

L'un des assistants, M. Cubo, prit place à la gauche du médium, les plaques bien cachetées sur ses genoux.

Mme Takahashi se mit alors en devoir de concentrer sa pensée sur les plaques, et dit bientôt, comme en parlant à elle-même : « Je vois maintenant le mot *myo* » ; et un peu après : « Je discerne aussi : *ho* ». (*Myo-ho* signifie : *Processus merveilleux*).

Après être resté sept minutes entrancée, elle dit : « Elles ont bien pris ». Et elle descendit dans le vestibule, pendant que les professeurs Fukuraï et Cubo développaient les plaques. Les deux extérieures n'avaient pas subi de modifications ; sur la troisième apparaissaient écrits, comme d'une main ferme, les mots *Myo* et *ho*, qui avaient donc été photographiés par la pensée.

A la troisième séance, Mme Takahashi fut priée de faire apparaître sur les plaques les mots : *Ten* (ciel), ainsi que les empreintes de trois doigts de sa main gauche. Cette fois, huit témoins étaient présents, y compris les professeurs Kakechi, Inouye et Goto.

Le professeur Fukaraï fit trois plis, cachetés d'une façon sûre, chacun d'eux consistant en deux plaques sensibilisées ; il ne les laissa pas sortir de ses mains jusqu'au moment où il les remit au professeur Goto, au commencement de l'expérience. Ce dernier les les tint sur ses genoux pendant que Mme Takahashi était en transe. Dans son état d'inconscience, elle se parlait à elle-même lentement et disait : « Je soulève la plaque dans le paquet de dessus et je photographie trois doigts de ma main gauche sur la plaque suivante... Je soulève les deux plaques de dessus du paquet de milieu et je photographie le mot : *Ten* sur la plaque suivante. Elles ont bien pris, comme l'autre fois. » Et elle s'en alla.

Quand on développa les plaques, la deuxième plaque du paquet de dessus présentait une faible impression de trois doigts.

Sur la deuxième plaque du pli du milieu les professeurs furent étonnés de trouver le mot *kin* (or), écrit au verso (?). La troisième plaque portait, comme on avait demandé, le mot *Ten*, également sur le verso. Deux autres plaques de ce paquet présentaient de légères traces de lumière, tandis que les trois autres étaient complètement intactes.

Les quatre plaques du troisième paquet, sur lesquelles le médium entransé n'avait rien marqué, étaient entièrement intactes.

Mme Takahashi n'avait pas pensé consciemment au mot *kin*, qui apparaissait sur la deuxième plaque du paquet de milieu. Le professeur Fukaraï est d'avis qu'il s'agit là du produit d'une élocubration subconsciente du médium.

Il est à peine besoin de faire observer l'importance que semblent avoir ces expériences, dont on voudrait toutefois connaître le récit détaillé. Elles paraissent confirmer celles analogues dont le Dr Ochorowicz a donné le récit dans nos *Annales* ; le contrôle paraît avoir été sérieux, puisque, non pas un seul expérimentateur, mais plusieurs, jouissant d'une certaine réputation scientifique, étaient présents.

Malheureusement le Japon est si loin ! Il est presqu'en Amérique...

Petites Informations

⁂ Sir William Crookes a été élu Président de la **Society for Psychical Research** pour 1914, et a présidé dernièrement le dîner annuel de la Société. L'éminent physicien a déjà occupé cette charge durant quatre ans. Voici la liste des Présidents de la Société depuis sa fondation : Professeur Henri Sidgwick (1882-1884) ; prof. Balfour Stewart (1885-1887) ; prof. H. Sidgwick (1888-1892) ; l'Hon. A. J. Balfour, membre du Parlement (1893); prof. William James (1894-1895) ; Sir William Crookes (1896-1899) ; M. Frédéric W. H. Myers (1900) ; Sir Olivier Lodge (1901-1903) ; prof. W. J. Barrett (1904) ; prof. Charles Richet (1905) ; Hon. Gerald W. Balfour (1906-1907) ; Mme Henri Sidgwick (1908-1909) ; M. Arthur Smith (1910) ; M. André Lang (1910) ; le Très Rév. Evêque W. Boyd Carpenter (1912) ; prof. Henri Bergson (1913) ; Sir W. Crookes (1914).

⁂ Si nous devons en croire une information publiée par la revue *Self Culture*, M. **André Carnegie**, le philantrophe milliardaire américain, s'intéresse beaucoup à l'Occultisme et aux Sciences spirituelles du même ordre. Il aurait, en effet, accordé son concours financier à un groupe de chercheurs dirigé par M. Schwidtal pour faire une enquête sur les mystères de la lévitation et autres faits merveilleux exécutés par les fakirs et derviches Egyptiens. Le groupe doit aller en Egypte, étudier ses secrets au point de vue scientifique, et communiquer les résultats à l'Université de Berlin.

L'ouvrage de M. E. Bozzano sur les Phénomènes Prémonitoires

paraît en un volume

Les *Annales des Sciences Psychiques* viennent de publier l'ouvrage de M. Ernest Bozzano : *Des Phénomènes prémonitoires* en un beau volume de 450 pages, qui est mis en vente au prix de 5 francs. Cette nouvelle est certainement telle à porter satisfaction, non seulement à ceux qui, n'étant pas abonnés à notre Revue, pourront ainsi prendre connaissance de cette magistrale étude, mais aussi à un grand nombre de nos fidèles lecteurs, qui aimeront posséder en volume cet ouvrage, de beaucoup le plus complet ayant paru sur une question troublante, qui se rattache aux problèmes les plus redoutables et les plus féconds de la philosophie et de la science. C'est la question même de notre passé, de notre présent, de notre avenir : en un mot, de notre être.

M. Gabriel Delanne, en parlant de cette étude, écrivait dans le numéro d'Octobre de sa *Revue du Spiritisme* :

Les Annales des Sciences Psychiques publient une série d'articles de l'érudit M. Ernest Bozzano, sur les phénomènes prémonitoires, qui sont d'un intérêt passionnant. Une discussion très savamment conduite étudie tous les aspects de ces faits troublants et discute les interprétations qu'on peut en faire.

Quelle que soit l'explication à laquelle on s'arrête, un fait est certain, c'est que les théories matérialistes en recevront un coup mortel, car même si le déterminisme des événements était fatal, ce qui est loin d'être démontré, la prévision de ces événements est inexplicable si nous n'avons pas un principe spirituel qui peut s'élancer dans l'avenir. Nous engageons fortement nos lecteurs à prendre connaissance de ce remarquable travail, qui mérite d'être connu de tous les spirites.

Et Miss H. A. Dallas, l'un des plus meilleurs écrivains de questions métapsychiques qui soient en Angleterre, vient de faire paraître dans le *Light* les lignes suivantes :

Durant les derniers douze mois, les *Annales des Sciences Psychiques* ont publié une série d'articles de M. Bozzano sur les *Phénomènes Prémonitoires*. Cet auteur possède toujours une rare habileté pour saisir les traits caractéristiques de faits complexes et apercevoir les déductions logiques qu'on peut en tirer...

Le sujet qu'il discute est bien troublant sans doute, mais les faits présentés par l'auteur sont bien disposés : ils sont classifiés en plusieurs catégories, divisées en groupes et sous-groupes...

Il faut espérer que cette série d'articles soit publiée en un seul volume, qui faciliterait son étude.

Les personnes qui nous feront parvenir un mandat de 5 francs recevront le volume de M. Bozzano affranchi et recommandé. On pourra se le procurer aussi chez les libraires ; surtout chez ceux qui ont en dépôt notre Revue.

TABLES DES MATIÈRES
de l'Année 1913

TABLE DES SOMMAIRES

JANVIER

FEVRIER

MARS

AVRIL

MAI

JUIN

JUILLET

AOUT

SEPTEMBRE

OCTOBRE

NOVEMBRE-DECEMBRE



TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

Table analytique des Matières

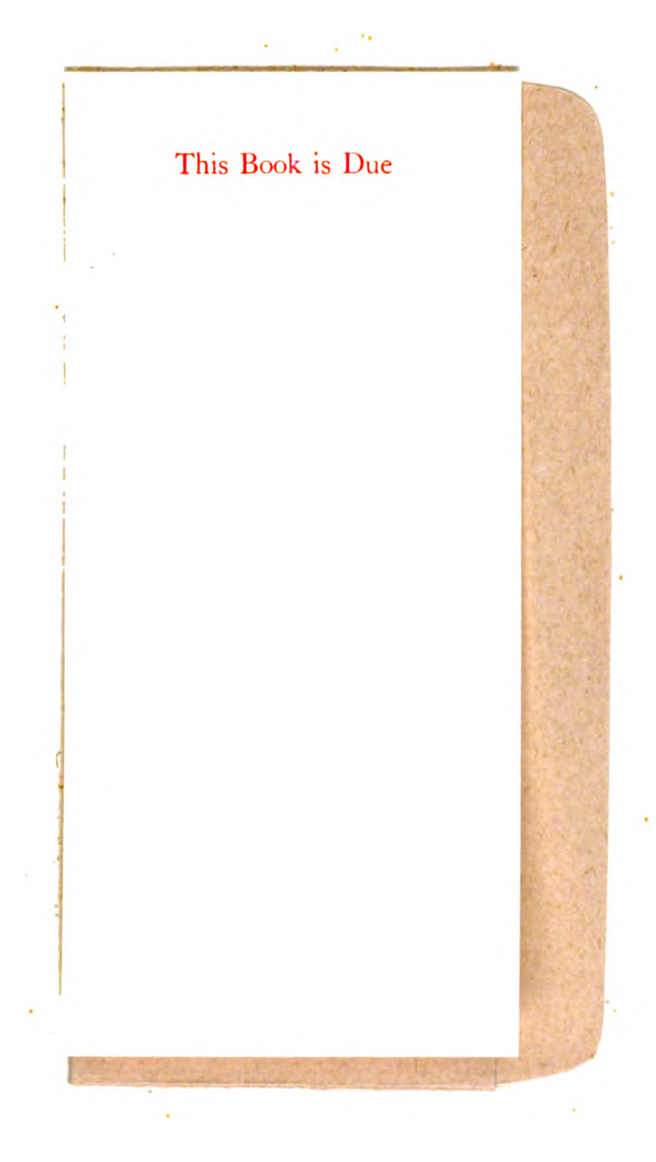
TABLE DES GRAVURES



Le Gérant : CH. HAIZE. — Imp. Nouvelle, G. CLOUZOT, 85, rue Chabaudy, Niort.






This Book is Due

